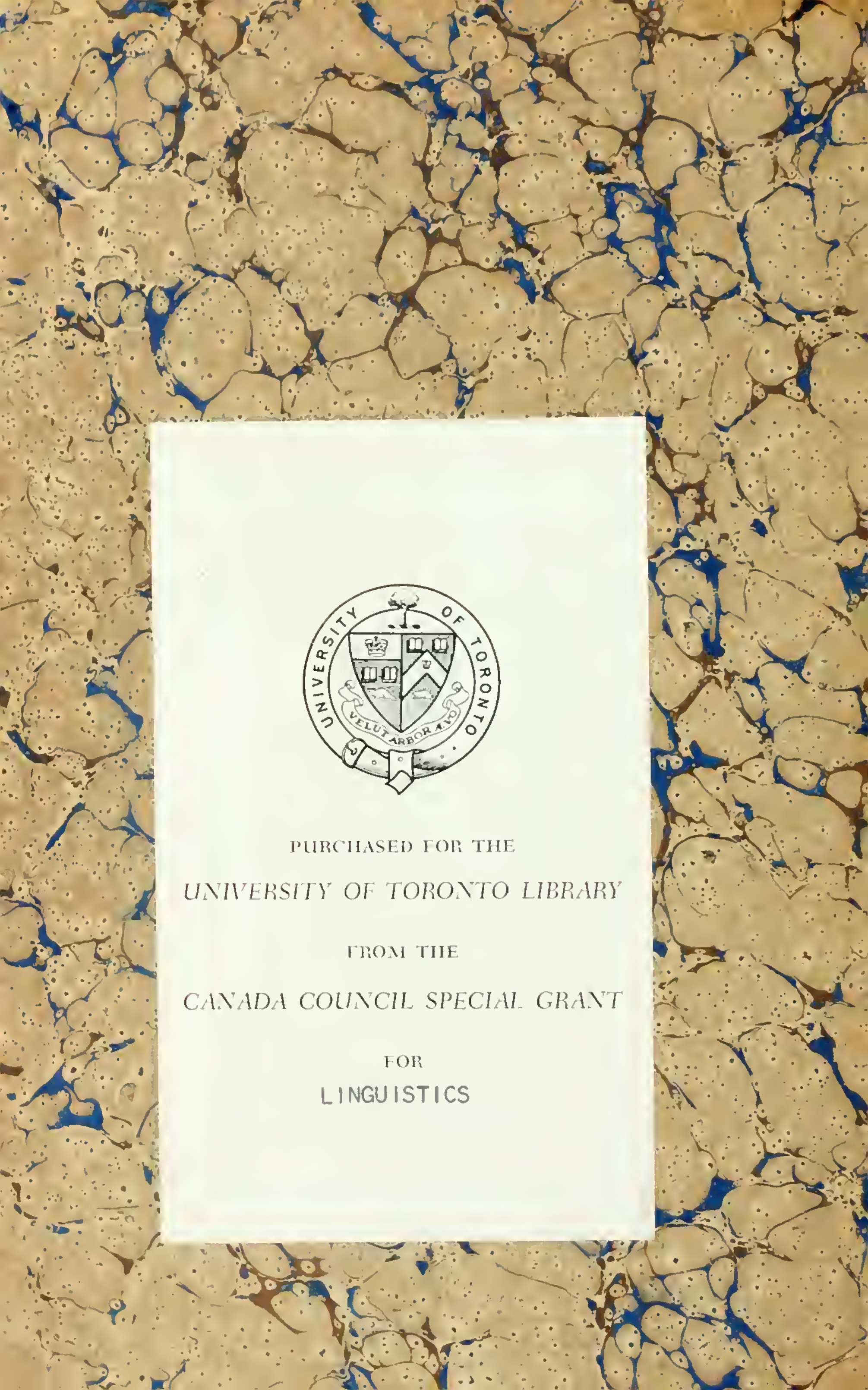
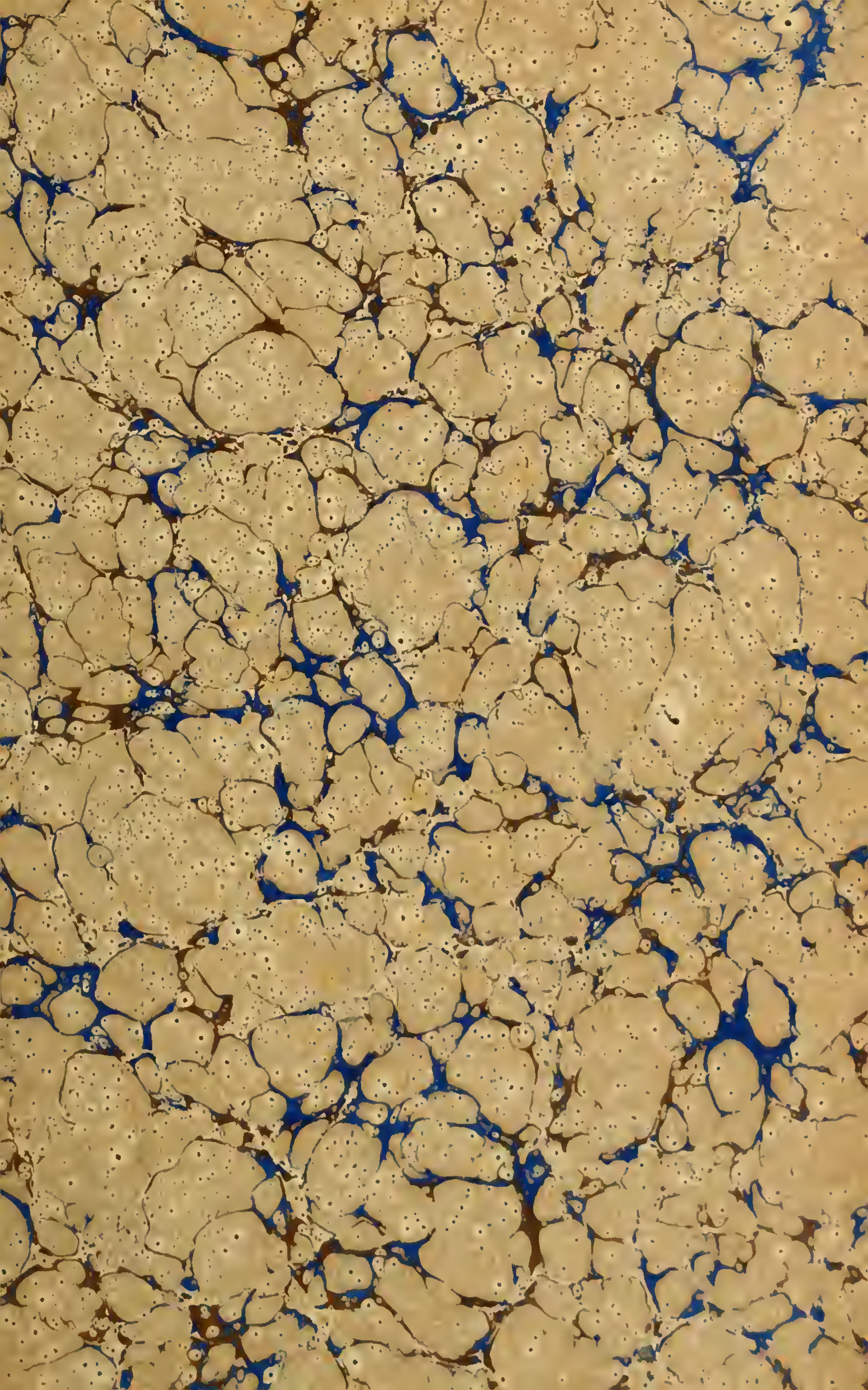



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



Les Quatre Langues

N° 1. 5 Octobre 1902. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

A NOS LECTEURS

Voici le début de notre troisième année d'existence ; en considérant le chemin parcouru, nous ne pouvons nous défendre d'une légère émotion mêlée d'un peu de fierté. Le succès des *Quatre Langues* a de beaucoup dépassé les espérances des fondateurs. Désormais notre chère Revue est assurée d'une longue vie. Si, en effet, le public ne lui ménage ni ses encouragements ni ses faveurs, c'est qu'elle répond à un besoin réel que nous pouvons définir : la nécessité d'apprendre les langues étrangères d'une façon rapide et attrayante, en se basant surtout sur le langage usuel, celui de la presse et de la conversation de tous les jours. Les programmes nouveaux de l'enseignement secondaire sont venus apporter une confirmation éclatante de l'exactitude de ce principe pédagogique, et ce n'est pas une de nos moindres satisfactions que de sentir que nous avons été un peu des précurseurs.

Nous continuerons à faire tous nos efforts pour que *Les Quatre Langues* puissent être l'auxiliaire et le compagnon de tous ceux, petits ou grands, qui étudient les langues vivantes et qui s'intéressent aux choses de l'étranger. Pour les jeunes élèves nous publierons de jolies historiettes, des descriptions de jeux, des récits de voyages ou d'aventures, des anecdotes amusantes (1) ; ceux qui sont déjà avancés et les adultes auront des articles plus sérieux, ayant trait à la vie politique et sociale des peuples voisins, avec des extraits, soigneusement choisis, de leurs journaux et de leurs périodiques ; les jeunes gens qui travaillent plus spécialement pour conquérir un diplôme ou qui se destinent à une autre école trouveront les sujets récents donnés dans les examens et concours, avec la plupart des corrigés. Nous nous mettons enfin à la disposition de nos amis pour les aider à trouver un correspondant étranger ou leur faciliter un échange de séjour.

La partie française comprendra des études pédagogiques par des gens du métier et le compte rendu de tous les événements importants relatifs à l'enseignement des langues vivantes et à la diffusion des idées pacifiques. MM. les professeurs sont invités à y collaborer.

D'ailleurs nos lecteurs voudront bien nous continuer leurs

(1) Ces articles, plus spécialement destinés aux débutants, seront imprimés en plus gros caractères et comporteront un très grand nombre de notes ou de traductions afin de permettre l'intelligence immédiate du texte.

conseils et nous indiquer les améliorations qui leur sembleront désirables. De notre côté, nous nous efforcerons de rendre notre Revue de plus en plus utile et intéressante ; ce sera favoriser ainsi, dans la limite de nos faibles moyens, le rapprochement des peuples et l'avènement de la fraternité universelle.

LA RÉDACTION.

LA CORRESPONDANCE SCOLAIRE INTERNATIONALE ET LES NOUVEAUX PROGRAMMES

Comme plusieurs de mes collègues et un certain nombre de personnes qui s'intéressent vivement à l'enseignement des langues vivantes m'ont exprimé leur surprise — leur déception même — à propos du silence des nouveaux programmes de langues sur la Correspondance Interscolaire, je crois devoir entrer ici dans quelques brèves explications qui, je l'espère, rassureront pleinement nos amis, et les convaincront que ce silence des programmes, silence relatif d'ailleurs comme je vais le démontrer, n'est autre chose qu'une forme tacite et administrativement discrète de l'approbation.

Il convient d'observer tout d'abord que le Ministre et la Commission s'étant fort sagement interdit de recommander aucun système et ayant désiré laisser au professeur toute son initiative et toute sa liberté, ne pouvaient faire une exception en faveur de la Correspondance Interscolaire.

En second lieu, la C. I., à la différence de certains systèmes qui pratiqueraient volontiers l'excommunication majeure, n'a jamais prétendu s'imposer ni officiellement ni officieusement et s'est bien gardée de se proclamer comme l'universelle panacée qui devait en un tour de main — dix ou vingt leçons, selon la formule — rendre linguiste tout le monde et son père.

Ne s'étant point érigée en système, mais s'offrant modestement comme auxiliaire à tous les systèmes, la C. I. est un de ces outils de métier, un de ces procédés d'enseignement dans le choix desquels nul programme ne saurait intervenir sans rendre illusoire la liberté du professeur. Les nouveaux programmes n'avaient donc pas le droit de la mentionner expressément et ils avaient même le devoir de ne pas le faire.

Ceci dit une fois pour toutes, je pense qu'on me reconnaitra le droit de donner son dû à la C. I. en rappelant que les plus hautes autorités universitaires ont, depuis 1897, constamment témoigné de leur sympathie à l'égard de notre œuvre et en ont apprécié de la manière la plus flatteuse les utiles résultats. MM. G. Leygues, Rabier, Michel Bréal, O. Gréard, Reynier, Bernès, MM les Inspecteurs généraux des langues, MM. les Recteurs, un grand nombre de professeurs de nos Universités ont reconnu la valeur pédagogique de la C. I. et ont bien voulu l'honorer publiquement de leur suffrage.

Mais je mets avant tout l'opinion de mes Collègues, de ceux qui manient l'outil et qui en savent par expérience les qualités et les défauts. Ai-je besoin de dire que si cette opinion des gens du métier eût été défavorable, je n'écrirais point ces lignes ?

Il faut compter par centaines les professeurs de langues vivantes, il faut compter par dizaines de milliers les écoliers et écolières de nos lycées et collèges, de nos écoles normales et de nos écoles primaires supérieures, de nos écoles de commerce et de nos écoles professionnelles, qui pratiquent la correspondance interscolaire et s'en trouvent fort bien.

Je ne puis que renvoyer le lecteur aux nos I et 2 de l'Annuaire de la C. I. *Comrades all*, pour tous les détails que je ne puis répéter ici.

*
* *

J'ai dit tout à l'heure que si les nouveaux programmes de l'enseignement des langues vivantes ne faisaient pas mention expresse de la correspondance internationale, ils n'en étaient pas moins approbatifs, dans la lettre aussi bien que dans l'esprit, de notre système d'échanges épistolaires.

En effet, ces programmes s'inspirent à chaque ligne du principe qui fut l'inspirateur et qui est resté l'idée directrice de la correspondance interscolaire : « *Enseigner les langues par la méthode la plus directe ; mettre, dès le début, les élèves en contact avec la réalité ; leur faire réaliser la vie des mots en délaissant la théorie pour la pratique.* »

La *lettre* y est formellement recommandée comme l'exercice le plus propre à amener l'élève au maniement pratique de la langue vivante. La *conversation* y est admirablement définie et délimitée comme devant être, au lieu du parlotage absurde de la phraséologie artificielle des Manuels, l'aboutissant naturel et normal des connaissances précédemment acquises et la mise en œuvre des matériaux où chaque classe doit apporter son contingent.

On y insiste sur la nécessité d'orienter les lectures vers les connaissances les plus familières du peuple étranger : ses mœurs et coutumes, son histoire, sa géographie, son commerce, son industrie. La vie scolaire, la vie familiale du peuple étranger ; les termes usuels, les idiotismes, les tournures familières, tout ce qui en un mot peut faire pénétrer plus avant l'élève dans l'intimité de la langue étrangère, nous est, je ne dis pas proposé, mais imposé comme l'objet et le but de notre enseignement...

Il me semble voir dans la phrase suivante, qui fut prononcée à la Commission parlementaire de l'enseignement secondaire, le plus éloquent commentaire de l'esprit des nouveaux programmes : « *Il est absurde qu'après cinq, six, ou sept ans d'étude d'une langue étrangère, la grande majorité de nos élèves soient incapables de demander leur chemin ou d'écrire correctement une simple lettre d'amitié ou d'affaires en cette langue !* »

Cela est absurde, en effet, et tout le monde en convient. C'est à nous délivrer de cette absurdité que tendent les nouveaux programmes de langues vivantes, et s'il me fallait les résumer, je ne saurais mieux y réussir qu'en ces quelques mots de M. Georges Leygues : « *Les langues doivent être apprises en vue de la correspondance et de la conversation.* »

*
* *

Or, s'il est trivial, mais non moins vrai pour cela, que « c'est en forgeant que l'on devient forgeron », n'est-il pas évident que la meilleure préparation à la *correspondance* de l'homme fait sera la *correspondance* de l'écolier ou du jeune homme sur les bancs du Lycée ou du Collège? Et m'accusera-t-on de présomption pour oser dire que les nouveaux programmes de langues vivantes font mieux encore que de démontrer l'utilité de la C. I., puisqu'ils vont jusqu'à... l'imposer tacitement ?

Comme la plupart de mes collègues et de mes lecteurs des *Quatre Langues* connaissent déjà l'historique et le mécanisme de la Correspondance Interscolaire, je n'y reviendrai pas. Je me contenterai de réaffirmer, appuyé sur le témoignage de mes pairs et la sympathie de mes chefs, toute ma foi en l'utilité de ce moyen de répondre, autant qu'il est possible, à ce qu'attendent de nous les autorités universitaires, nos élèves et le public. En règle générale, tout élève qui a correspondu régulièrement pendant deux ou trois ans avec un camarade étranger a acquis avec un goût très vif pour la langue étrangère, une somme de connaissances pratiques très appréciable. Il est capable de correspondre en langue étrangère ; il n'est plus embarrassé pour demander son chemin ou son déjeuner, dans Londres ou Berlin. Ses relations avec son camarade étranger lui ont enseigné, avec les termes correspondants et les tournures appropriées, les notions les plus usuelles de la vie anglaise ou allemande. Il a presque vécu de la vie anglaise ou allemande et il est tout préparé à visiter le pays étranger où se dispose à le recevoir le camarade et l'ami qu'il doit à la Correspondance Interscolaire.

Je n'hésite donc pas à renouveler cet appel que j'adresse à mes collègues depuis quatre ou cinq ans, au commencement de chaque année scolaire, pour les inviter à faire inscrire leurs élèves dans nos bureaux centralisateurs de la *Correspondance interscolaire internationale.* Je prie instamment mes collègues de ne pas nous en vouloir si leurs demandes ne reçoivent pas satisfaction aussitôt qu'ils le voudraient. Nous avons eu jusqu'ici pléthore de correspondants français (écoliers) pour l'Angleterre et l'Espagne. Pour l'Allemagne, les écolières manquent du côté français ; pour l'Angleterre, c'est le contraire. Nous avons fait notre possible pour donner satisfaction

aux très nombreuses demandes françaises de correspondants espagnols, mais sans pouvoir toujours y réussir. Nous comptons faire mieux à l'avenir (1).

Paul Mieille.

RÉFLEXIONS D'UN PÈRE DE FAMILLE. — LA CORRESPONDANCE SCOLAIRE INTERNATIONALE ET LES RELATIONS QU'ELLE FAIT NAITRE.

J'ai un fils au lycée ; il sort de Seconde classique. Il y a huit ans qu'il apprend l'allemand. Il a eu chaque semaine, en Neuvième, Huitième et Septième, quatre heures de classe d'allemand, et de la Sixième à la Seconde, trois heures. Si l'on ramenait cela à une seule année d'études, on aurait un total de vingt-sept heures de classes d'allemand toutes les semaines pendant cette année-là. Comme la moyenne des heures de classe, de la Neuvième à la Seconde, pour l'ensemble des matières enseignées, est de vingt et une par semaine, c'est donc une année et un tiers, soit seize mois, de la vie de cet écolier qui a été consacrée jusqu'ici à l'étude de la langue allemande. C'est comme si pendant seize mois consécutifs il avait donné tout son temps à l'allemand (2), car s'il n'y a pas que les heures de classe, s'il y a aussi le travail à la maison, l'allemand en prend sa part proportionnelle. Tous les lycéens sortant de Seconde sont dans le même cas, et ceux que je connais le mieux, ce sont ses camarades. Eh bien ! ses camarades sont comme lui (3) : ils ne savent pas parler allemand ; ils ne comprennent pas ce qu'un Allemand leur dit ; ils ne peuvent, en lisant un article de journal allemand, qu'en comprendre le sens général ; ils sont incapables d'écrire une lettre en allemand sans faire de fautes grossières. Cela tient-il à ce que cette classe est composée de mauvais éléments, d'élèves paresseux ou simplement indolents? Du tout : c'est au contraire une classe exceptionnellement brillante (4), MM. les proviseurs me l'ont toujours dit; elle comprend les fils de plusieurs professeurs de la Sorbonne et de l'École normale supérieure et un grand nombre d'autres élèves remarquablement intelligents et travailleurs. Un avantage des lycées très peuplés est qu'une même classe comporte quatre ou cinq divisions, dont une au moins, la première, se distingue des autres en ce qu'elle réunit les meilleurs élèves. C'est d'une de ces divisions-là que je parle. L'émulation qui y règne est très grande, et les élèves s'appliquent indistinctement à toutes les matières de l'enseignement ; ils réussissent, par exemple, aussi bien en mathématiques qu'en lettres.

Comment se fait-il que dans une pareille classe, où les élèves ont le plus vif désir d'apprendre l'allemand, on arrive à des résultats aussi décevants ? Je suis incapable de répondre à cette question : je ne puis que constater le fait. Il est d'ailleurs à peu près général. M. le Ministre de l'Instruction pu-

---

(1) Le n° 3 de l'*Annuaire de la Correspondance internationale* sera publié à Pâques 1903. L'on est prié de se faire inscrire, autant que possible par groupes. Le prix de l'Annuaire est de 0 fr. 75 à verser en souscrivant.

Les souscriptions sont reçues du 1er octobre au 1er janvier chez **M. P. Mieille, professeur au lycée de Tarbes**, et aux Bureaux des *Quatre Langues*, 63, boulevard Saint-Germain, à Paris.

(2) Si l'on m'objecte que ce n'est pas équivalent, je répondrai que ça l'est pour nous, pères de famille ; nous ne voyons que le temps dépensé et le résultat qui est au bout. Nous ne demandons pas qu'on éparpille l'étude d'une langue vivante sur dix années scolaires si le résultat final obtenu ainsi doit être très inférieur à ce qu'il eût été autrement.

(3) A deux ou trois exceptions près, portant sur des élèves qui ont habité l'Allemagne ou qui entendent parler allemand chez eux.

(4) Au Concours général de 1901, elle a remporté, en latin, 40 °/o des nominations, soit seize fois plus que sa part proportionnelle. Elle a eu, notamment, le 1er prix de latin et le 1er prix de grec. Au concours général de 1902, elle a eu le même succès : en latin, un 1er prix, un 2e prix, un 1er accessit ; en grec, un 1er prix, un 1er accessit de thème, un 1er accessit de version, — sans compter toutes les autres nominations dans ces facultés ou dans d'autres.

blique le déplorait récemment, et, à partir de ce mois-ci, il fait enseigner les langues étrangères d'après une nouvelle méthode.

Si elle réussit mieux que l'ancienne, les écoliers qui approchent du terme de leurs études n'en pourront toutefois pas profiter. Mon fils est de ceux-là. Je serais encore livré à l'amertume de mes réflexions si je n'avais trouvé un secours extérieur ; il m'est venu des *Quatre Langues*. Avant de connaître cette publication, j'avais entendu parler de la correspondance scolaire internationale, ou plutôt ces trois mots avaient sonné à mon oreille, mais ils ne me disaient pas grand'chose à l'esprit ; je ne savais pas s'il s'agissait d'un projet ou d'une réalité, ni exactement en quoi elle consistait. *Les Quatre Langues* m'ont fixé ; dès lors j'étais armé.

Mon fils Paul a aussitôt demandé un correspondant allemand à peu près du même âge et faisant les mêmes études que lui. Un beau jour, à sa grande joie, il reçoit la lettre suivante :

. . . . (1)

Pour la traduire, il lui fallut, hélas ! l'aide du dictionnaire ; mais je vous assure que ce fut vite fait. Jamais il n'avait mis plus de cœur à l'ouvrage, et je suis forcé d'avouer que ni Gœthe ni Schiller ne l'ont intéressé autant. La seconde lettre du camarade Hans S... était en français — c'est dans les règles de la correspondance scolaire internationale — et dame ! il fallait répondre désormais en allemand. Hans écrit le français avec assez d'aisance. Paul ne sait guère s'exprimer en allemand ; mais qu'importe ? Hans deviendra un généreux camarade qui corrigera soigneusement toutes les lettres de Paul et sera fier de faire faire des progrès à son élève.

Quelque temps avant d'avoir reçu la première lettre de Hans, nous avions décidé que Paul irait passer les vacances à Bingen, ravissante petite ville située au bord du Rhin. Elle a cet avantage, pour un premier séjour en Allemagne, c'est qu'un wagon allemand ayant des 1res et 2es classes prend les voyageurs à Paris et les conduit à Bingen même. Il y a là de quoi rassurer les mamans effarées à la pensée d'envoyer leurs jeunes enfants seuls en Allemagne. Hans, qui habite non loin de Bingen, invita mon fils à l'aller voir, et voici le récit que Paul me fit de son voyage. C'est la lettre d'un enfant de quatorze ans et demi ; je n'y change pas un mot pour lui conserver sa saveur printanière :

Bingen, 14 août 1902.

Mon cher papa,

Je suis revenu hier soir de Höchst (2) ; je pars de mardi en huit pour Stuttgart (3).

Mardi matin, à 9 h. 1/2, j'ai trouvé sur le quai Hans, grand comme toi, maigre, la rose rouge à la main gauche. Je m'approche de lui : « Monsieur V... », me demande-t-il. Nous étions déjà amis au premier coup d'œil. Nous causons en marchant : l'idée de la rose rouge est d'un roman qu'il a lu ; il a deux frères plus jeunes, 14-15 ans et 12-13 ans ; il veut être ou feuilletoniste ou chimiste, plutôt chimiste. Il me mène d'abord voir les écluses du Main et m'invite à prendre quelque chose avant d'aller dans sa maison, qui est loin ; mais j'ai déjà déjeuné deux fois : une fois avant de partir, et une seconde fois avec un petit pain coupé en deux et garni de beurre que Mme B... m'avait fait emporter. Nous nous dirigeons alors chez lui. Il faut traverser la Fabrique. La Fabrique, c'est tout Höchst : elle occupe 4000 ouvriers ; j'ai compté une trentaine de grandes cheminées ; les ouvriers travaillent de 6 h. à 6 h. ; ceux qui n'habitent pas Höchst même déjeunent à l'usine ; on y fabrique des couleurs, surtout de l'indigo.

Les chimistes, comme M. le Dr S..., habitent dans des maisons construites sur un même modèle, en briques, au milieu d'un petit jardin ; l'extérieur en est donc simple, mais l'intérieur est plutôt luxueux. En attendant le déjeuner, nous restons, Hans et moi, dans le jardin. Il m'offre des pêches et des abricots. Nous décidons de nous tutoyer. Puis il me montre sa chambre. Il a là une installation de douches, une baignoire, un poêle à gaz. Dans sa bibliothèque, il y a quelques livres français ; mais ce ne sont ni Corneille ni Racine ou V. Hugo : des vaudevilles ou des romans. Ses parents achètent, à Höchst même, *l'Illustration* de chaque semaine. Nous déjeunons. Tu sais que les Allemands ne mangent pas de pain pendant les repas. L'après midi, nous allons à Kœnigstein, dans les montagnes du Taunus. Il a voulu me payer le train. Les billets sont valables 45 jours. En revenant, du train j'ai vu sur la route une personne qui m'a semblée être M. Dunan : je l'ai saluée ; elle m'a répondu. Quand nous sommes rentrés,

(1) Cette lettre étant en allemand, nous la publions dans la partie allemande, p. 6. (*N. d. l. R.*)

(2) Où habite le camarade Hans S....

(3) Afin de répondre à l'invitation de Karl W..., second camarade procuré par la *Correspondance scolaire internationale*.

Mme S... remet à son fils le livre que tu lui as envoyé. Après le dîner, Hans joue avec moi aux dames : il a gagné trois parties, moi deux. Il me montre des photographies que son père a rapportées de ses voyages à Paris (une semaine pendant l'Exposition), à Nantes, en Italie, dans les Alpes allemandes et autrichiennes. Ma chambre était fort bien. Je me lève à 7 h. 1/2 et nous partons pour Francfort. Nous voyons le Buffet qu'a défoncé l'Express-Orient, le Théâtre, l'Opéra, les vieilles rues très pittoresques, la Cathédrale, les quartiers neufs aussi beaux que ceux de Paris ou de Lyon, le Main, le Römer qui est la maison où étaient jadis couronnés les empereurs germains, l'Hôtel du Cygne où a été signée la Paix. Nous buvons un verre de bière de Munich et entrons dans un restaurant automatique où l'on trouve tous les mets, ou peu s'en faut, chacun pour une ou deux pièces de 10 pfenn. Je suis parti vers 5 h. de Hochst, après avoir bien remercié mes hôtes et invité Hans à venir à Paris. J'ai traversé à pied Mayence, ayant un billet de Höchst à Kastel (faubourg de Mayence) et un autre de Mayence à Bingen. Je suis passé au-dessus du Rhin sur un pont très long (J'ai mis, d'un bon pas, 4 ou 5 minutes pour le traverser ; c'est un pont à péage qui coûte 4 pfenn. J'étais très content de rentrer à Bingen qui est un peu ma patrie en Allemagne.

Siméon est parti hier matin à Rolandseck, où est sa mère. Il revient demain.

Comme la lettre de Karl est la première qu'il m'a envoyée, je ne la lui renvoie pas corrigée. Je lui dis que j'irai le voir le 26. Je compte rester deux jours et n'emporterai pas la machine. M. B... a une valise à me prêter. Il me dit qu'il me faut à peu près 7 heures, mais nous n'avons pas encore étudié l'affaire.

Mon cher papa, je t'embrasse etc.

P. V...

P. S. — Marcel vient samedi. L'ami de M. B... nous prêtera encore son bateau à vapeur.

Demain l'empereur passe en bateau spécial devant Bingen. Les enfants des écoles chanteront du quai l'hymne national. M. B... y sera. J'irai peut-être. Le temps n'est pas très beau.

Enfants de M. B... : 10 ans, Catherine ; 8 ans, Claire ; 6 ans, Martin.

Le facteur vient quatre ou cinq fois par jour apporter les lettres : très agréable.

Je t'ai écrit un peu vite, mon temps étant limité.

Ne me réponds pas, si tu as encore beaucoup à faire.

Quinze jours après, Paul alla passer trois jours à Stuttgard et aux environs chez son second correspondant scolaire international, Karl W... Son cœur battait bien un peu en descendant d'un train qui l'amenait, seul, si loin de Bingen ; mais ne faut-il pas devenir un homme ? Karl avait envoyé un plan de la gare de Stuttgard et marqué d'un point rouge le lieu précis du rendez-vous. Il était là, accompagné de son condisciple Adolphe R..., de la Prinz Eugen-Realschule, qui brûlait aussi du désir de connaître le jeune Français. Celui-ci fut très choyé. Mme W... promena les jeunes gens partout. Le bataillon se grossit bientôt d'un condisciple de Paul, que le hasard fit rencontrer. Un troisième condisciple parisien les aperçut sur un tramway et y bondit lui-même. Stuttgard prenait décidément un air de fête.

Le récit que Paul me fit de ce second voyage est trop étendu pour que je puisse le reproduire ici. La moisson d'idées et de renseignements fut complète.

L'Allemagne, si instructive, pique maintenant au plus haut point la curiosité de l'enfant. Jamais son désir ne fut plus grand d'en connaître la langue ; je suis certain qu'il y parviendra, et vite. Les lettres échangées avec Hans et Karl ont déjà été nombreuses. Les liens se resserrent. Karl viendra passer les grandes vacances prochaines en France, avec Paul. Hans y viendra peut-être aussi.

Si Paul veut, pour ses frères ou pour ses sœurs, des correspondants allemands bien appropriés, ses deux amis et leurs parents s'ingénieront à les trouver.

Je fonde sur toutes ces relations les plus grandes espérances, et j'engage bien vivement les pères de famille qui ne connaissaient pas la correspondance scolaire internationale, à en faire profiter aussi leurs enfants.

Mon fils rentre d'Allemagne, après huit semaines passées là-bas. Il parle maintenant suffisamment la langue pour n'être positivement embarrassé dans aucune circonstance. Il a compris, à quelques mots près, des discours entiers prononcés dans des réunions. Il doit ces grands progrès à l'enseignement qu'il a reçu au lycée de maîtres distingués. Il y avait en lui un dépôt latent de règles et de préceptes, de matériaux qu'il ne savait pas suffisamment assembler. Ce travail d'édification s'est fait en Allemagne. La confiance a fait place à la timidité, l'enfant a maintenant le pied à l'étrier.

Le lycée seul n'a pu faire cela. Après un long voyage il nous mène presque au port, mais il ne nous fait pas atterrir.

Ce que j'ai dit de l'allemand s'applique bien entendu aux autres langues, chacune cependant ayant ses difficultés propres. Il est certain qu'il n'y a qu'un très mauvais élève qui pourrait avoir fait de l'anglais, de l'italien ou de l'espagnol pendant dix ans sans être à même de lire à peu près couramment un journal dans ces langues. Au contraire, il est difficile à un lycéen de parler anglais de manière à être compris, et plus difficile encore de comprendre un Anglais qui parle vite.

CHRONIQUE LINGUISTIQUE

Lord Dufferin et l'étude des langues.

Le grand diplomate anglais qui vient de mourir était un linguiste des plus distingués. Il est un des premiers qui ait rejeté l'ancienne méthode classique, même pour l'étude des langues mortes. Il disait en 1891 aux étudiants de St-Andrews : « Mon opinion est que notre méthode d'enseignement des langues mortes doit être entièrement renouvelée. J'ai commencé à apprendre la grammaire latine quand j'avais six ans et la grammaire grecque environ deux ans plus tard ; et quand j'ai quitté Oxford, après 14 ans de travail ininterrompu, tout ce que je pouvais faire c'était de traduire à peu près correctement quelques pièces de théâtre grecques, quelques livres d'Hérodote, un peu de Cicéron, de Virgile et d'Horace. — Plus tard, dans la vie, j'ai eu honte de mon faible bagage classique et je me suis mis à étudier le grec de la même façon que j'aurais étudié une langue moderne. Le résultat fut que, quoique je ne pusse consacrer que quelques rares moments à cette étude, je fus bientôt capable de lire et de comprendre n'importe quel poète ou prosateur grec aussi facilement que s'ils avaient été des écrivains français — à part, bien entendu, un petit nombre d'auteurs très difficiles. »

Quelle était donc sa méthode pour apprendre les langues modernes, méthode qu'il appliquait avec tant de succès aux langues mortes ? — Il fallait, disait-il, commencer par acquérir le vocabulaire d'abord (bien avant de s'occuper des règles grammaticales), mais l'acquérir d'une façon intéressante. Pour cela, lord Dufferin choisissait un bon livre, relativement facile, écrit dans la langue à apprendre, et ensuite il le faisait lire lentement et à haute voix par un compatriote de l'auteur. Chaque mot ignoré était expliqué et noté. Naturellement, dans le premier chapitre presque tous les mots avaient besoin d'être notés et expliqués ; dans le second, il n'y avait plus guère qu'un mot sur deux ; et un mot sur trois seulement dans le 3e et le 4e chapitres ; bientôt même, on éprouvait moins souvent la nécessité d'interrompre le lecteur et professeur. Chaque écrivain, en effet, a un vocabulaire spécial dont il ne se départ guère, et il est possible que lorsque les deux tiers d'un livre ont été ainsi lus, l'étudiant soit à même d'en pouvoir seul terminer la lecture. Or, dans un roman de 600 pages, on peut estimer à 3000 le nombre de mots employés par l'écrivain et qui doivent être appris par cœur. Si l'on réussit à fixer dans sa mémoire 40 mots par jour, la compréhension intégrale d'un livre étranger demande donc environ trois mois de travail.

De cette façon, on arrive à lire n'importe quel livre ordinaire et dans n'importe quelle langue. Dans tous les cas l'étudiant n'éprouve pas ce sentiment de fatigue, d'ennui et de découragement qui est le compagnon ordinaire de celui qui traduit phrase par phrase, à coups de dictionnaire.

D'un autre côté, il est de toute nécessité, pour conserver ce qu'on a appris, de continuer à pratiquer la ou les langues étrangères étudiées. Il est quelquefois difficile de trouver des occasions de causer, mais on peut toujours lire, lire beaucoup. Pour rester fidèle à la méthode, si l'on n'a pas

sous la main un professeur pour expliquer les mots ou les tournures inconnus, le texte étranger doit être accompagné de nombreuses notes explicatives, de façon à en faciliter une rapide compréhension.

N'est-ce pas un des buts principaux que se propose notre revue?

Les Langues de l'Univers.

Savez-vous combien il y a de langues principales dans le monde? — 3.424, pas une de moins — sans compter les nombreux dialectes locaux. Les Persans disent que l'arabe, le persan et le turc sont les trois langues primitives. Ils racontent que le serpent qui séduisit Eve parlait arabe, le langage le plus suave du monde; Adam et Eve parlaient persan, la plus poétique de toutes les langues; et l'ange Gabriel parlait turc, la plus menaçante de toutes les langues.

La langue zend ou persane est sûrement une des plus anciennes, et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'elle a beaucoup de ressemblance avec la langue du pays de Galles. Il serait sans doute facile d'en trouver les raisons. Des anciennes langues de l'Asie Mineure, le phrygien est peut-être la plus ancienne. Des volumes ont été écrits pour prouver que le syriaque, l'hébreu, le phénicien et l'arabe n'en étaient que des dialectes. On peut ranger la plupart des langues anciennes de l'Asie en trois grands groupes: le sanscrit, le pracrit ou misra, la langue de Ceylan et des Iles. Chose singulière, la langue malaise, parlée dans les mers du Sud, est plus douce que l'italien: il paraîtrait qu'elle ne ressemble à aucune autre langue connue.

Si maintenant nous passons en Europe, les philologues affirment qu'il y a au moins 12 langues européennes primitives: le grec, le latin, l'allemand, le slave, le gallois, le biscayen, l'irlandais, l'albanais, le tartare, l'illyrien, le jassygien et le finnois.

La *Franco-English Guild.*

C'est une sorte d'entente cordiale établie à Paris et qui comprend des membres des deux nationalités anglaise et française en nombre à peu près égal. Elle est devenue le centre de ralliement des jeunes étudiantes de langue anglaise. Reconnue officiellement par le Ministre de l'Instruction publique, ayant dans son comité de patronage l'Ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique et l'Ambassadeur d'Angleterre, la société continue à prospérer. Sa présidente, Miss Williams, est l'examinatrice des jeunes Anglaises candidates à un emploi de répétitrice dans nos Ecoles Normales.

La société vient de décider, à l'instigation du Comité de patronage des étudiants étrangers à la Sorbonne, de créer un centre d'études pour tous les étrangers qui viennent à Paris étudier le français. On vient de louer un appartement, 6, rue de la Sorbonne, où ces jeunes gens auront des classes spéciales, sous la direction de M. Léopold Sudre, dont les travaux philologiques sont tenus en très haute estime aux Universités anglaises d'Oxford et de Cambridge.

La langue allemande au Mexique.

Le gouvernement mexicain vient de décider qu'à partir du 1er janvier 1903, l'enseignement de la langue allemande sera obligatoire dans les écoles supérieures au même degré que l'anglais.

Un Institut linguistique autrichien à Paris.

Un Institut autrichien pour l'étude du français parlé s'ouvrira bientôt à Paris. Il est destiné aux cinq étudiants que le Ministère de l'Instruction publique envoie chaque année à Paris avec une bourse de 600 florins. On y admettrait également les autres étudiants autrichiens.

L'Institut sera dirigé par un professeur français d'Université.

Les Quatre Langues

N° 2. 20 Octobre 1902. 3e Année.

Omer Boegel

PARTIE FRANÇAISE

LE JOURNAL DANS LA CLASSE DE LANGUES VIVANTES

(1er article.)

L'œuvre que nous avons inaugurée il y a deux ans, et dont le rapide essor a montré la nécessité, n'était nouvelle que par certains côtés. L'idée d'une publication en langue étrangère a été mise en pratique en France même, avec un grand talent, par deux professeurs du lycée de Vanves. Des entreprises analogues ont été tentées en Allemagne et en Autriche. Mais la conception des *Quatre Langues* est originale en deux points : d'abord, comme son titre l'indique, elle a voulu offrir aux personnes déjà nombreuses qui possèdent plusieurs langues un moyen d'affermir et de développer leurs connaissances ; à celles qui n'en possèdent qu'une ou deux, un moyen d'acquérir les éléments les plus indispensables et les plus pratiquement utilisables des quatre grandes langues du monde civilisé. En second lieu, elle a eu la prétention d'être un journal-revue, c'est-à-dire de fournir à son public des études originales en langue étrangère sur les grands faits de l'actualité et sur le mouvement politique et économique. Nos intentions ont été comprises et le succès a récompensé nos modestes efforts : mais ce n'est pas seulement notre cause personnelle que nous voulons défendre aujourd'hui.

Le programme relatif à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges indique comme textes à mettre entre les mains des élèves « un livre de lecture contenant des *récits* d'histoire ou de légende, des *tableaux de la vie à l'étranger*, des notions pratiques présentées sous une forme brève et agréable ; un choix de *nouvelles* et de saynètes donnant autant que possible, en même temps que des modèles de style pour la narration, des *peintures des mœurs contemporaines*... ; un **journal**. »

Une note-renvoi ajoute :

« Un journal *peut prendre la place d'un livre de lecture*, mais il est nécessaire, dans ce cas, que tous les élèves de la classe y soient abonnés. »

Ainsi, l'usage du journal se trouve officiellement recommandé. Cette recommandation ne revêt pas toutefois une forme impérative. D'une façon générale, d'ailleurs, le nouveau programme — et ce n'est pas un de ses moindres mérites — tout en indiquant l'esprit dans lequel l'enseignement des langues devra être donné dorénavant, s'attache à laisser au professeur toute liberté quant au choix des procédés qui lui semblent les meilleurs. Mais, hâtons-nous de le dire, cette liberté n'est ici qu'apparente. En supposant qu'on trouve des recueils — et il n'en manquera pas d'excellents — dans le genre de ceux que précise le programme, l'élève aura bientôt fini de les parcourir, surtout si les récits, nouvelles, tableaux de la vie à l'étranger, peintures des mœurs contemporaines sont intéressants (ils doivent l'être) et « présentés sous une forme brève et agréable ». Qu'offrira-t-on alors à cet appétit à peine naissant et qui

deviendra de plus en plus exigeant? D'autres recueils? — Si consciencieusement composés et si complets que soient ces recueils, il sera bien difficile, sinon impossible à leurs auteurs, de les tenir au courant « de la vie à l'étranger » et « des mœurs contemporaines ». Ces choses, essentiellement mobiles, sont du domaine du roman ou du journal plutôt que du recueil scolaire.

Quel est d'ailleurs le but de l'enseignement des langues vivantes? C'est, dit la circulaire du 15 novembre 1901, « l'acquisition effective d'un *instrument* dont l'usage puisse être continué après la sortie du lycée ou du collège, soit pour des *besoins pratiques*, soit pour des études littéraires, soit pour l'information scientifique »; autrement dit, l'objet principal de l'enseignement doit être de mettre l'élève en mesure de se servir de la langue étrangère, pour *lire des livres contemporains ou des publications étrangères*, s'il veut continuer à s'instruire, pour *écrire* ou *parler* à ses clients étrangers, s'il se destine aux affaires. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est le langage courant, c'est-à-dire celui de la presse, qu'il aura besoin de connaître.

Mais ce n'est pas tout. « Indépendamment de la langue elle-même, dit la circulaire précitée, le *pays étranger, la vie du peuple qui l'habite* fourniront plus particulièrement la matière de l'enseignement. » Or, qui dit livre dit passé, histoire plus ou moins contemporaine; le journal, au contraire, c'est le présent, c'est l'actualité. Aussi la circulaire ajoute-t-elle fort sagement : « On se servira utilement de cartes géographiques, de vues, de **journaux**, de **revues**... »

Que si, malgré tout cela, le professeur ne se trouvait pas suffisamment convaincu, il se verrait tout de même contraint de recourir à l'emploi du journal par les dispositions contenues dans l'annexe relative aux épreuves de langues au baccalauréat. Le candidat devra, en effet, lire à haute voix et résumer en langue étrangère « un texte facile tiré d'un ouvrage contemporain ou d'une *publication périodique*... »

Le professeur est donc implicitement obligé par les textes officiels de se servir du journal. Nos collaborateurs MM. Zornemann et Soulet, dans un très remarquable et très judicieux rapport auquel nous ferons bien des emprunts au cours de ce travail, font remarquer cette insistance des décrets, arrêtés et instructions annexes sur ce point de la réforme. « Dans les programmes de l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges, nous n'avons pas relevé moins de sept passages dans lesquels il est fait une allusion plus ou moins distincte au droit de cité que viennent d'acquérir journaux et périodiques. » Sans doute ce ne sera point partout ni une révolution dans les procédés d'enseignement, ni même une innovation. Depuis longtemps déjà les *Neuphilologen* allemands étaient partisans de cette réforme, et la plupart des membres du Congrès de l'enseignement des langues vivantes (Paris 1900) se rangèrent à cet avis[1]. Nous savons, d'autre part, que beaucoup de professeurs n'ont pas attendu les décrets récents pour appliquer la méthode directe « inductive et pratique » en s'appuyant sur le journal. Mais dans beaucoup d'écoles l'introduction du journal changera complètement l'ordre établi, apportera dans la classe des modifications profondes, car elle ouvrira forcément la porte à la discussion. L'élève sera surtout attiré par les idées, par les tableaux ou par les faits dont les mots et les phrases en langue étrangère ne sont que le vêtement. Ces tableaux, ces idées, ces faits viendront contribuer à la for-

---

(1) Nous citerons entre autres l'opinion de M. Varnotte, délégué de Bruxelles :
« On mettra à la disposition des élèves des revues et des journaux étrangers, de telle façon qu'à la fin de leurs études ils puissent utilement se servir de ces organes d'information auxquels on a recours aujourd'hui dans toutes les professions. »

mation de son jugement, au développement de son imagination, à la richesse de ses connaissances. Il est donc particulièrement intéressant de rechercher si le journal convient bien à l'esprit du jeune homme, dans quelle mesure on devra s'en servir et comment : quels avantages et quelle utilité immédiate les élèves en retireront pour l'acquisition de la langue étrangère proprement dite et pour leur éducation en général : en un mot, quel doit être exactement le rôle du journal dans la classe de langues vivantes, et conséquemment l'esprit dans lequel ce journal doit être compris.

Cette question nous a paru d'une importance si grande que nous avons cru devoir instituer une consultation auprès des plus éminents professeurs de France et de l'étranger.

C'est le résultat de cette enquête que nous nous proposons de faire connaître.

* * *

L'enfant ou le jeune homme est naturellement *curieux*; il aime beaucoup à lire ; mais les sujets doivent être en rapport avec son âge. Or, s'il est vrai que « ni les *Provinciales*, ni le *Discours sur la Méthode* ne sont un aliment approprié à un esprit de quatorze ans » [1], il est également évident que ce n'est ni dans le *Childe Harold*, ni dans les *Brigands* que l'élève doit apprendre l'anglais ou l'allemand. Nous nous trouvons en présence d'une double difficulté : difficulté provenant d'une connaissance trop incomplète de la langue étrangère, et particulièrement de la langue spéciale à Byron et à Schiller, et difficulté résultant du manque d'affinement du sens esthétique de l'élève. Car, dit excellemment notre éminent collaborateur le Dr GLAUSER, de la *Handelsacademie* de Vienne, « pour obtenir quelques succès positifs dans l'enseignement littéraire d'une langue étrangère, l'élève doit connaître par avance la littérature de sa propre langue et la connaître à fond. Il faut que cet élève ait eu le temps de se former un jugement sur les principaux ouvrages de sa littérature nationale avant qu'on puisse lui demander le moindre essai sur les œuvres d'écrivains étrangers. » [2].

Nous citerons les savantes remarques du docteur SAINT-PAUL, dont le nom est bien connu des lecteurs de ce journal et dont tous les pédagogues apprécient les articles parus dans la *Revue scientifique*. Rappelons que pour M. Saint-Paul la véritable méthode est la méthode visuelle. « Il faut mettre le plus possible d'images visuelles de mots dans la mémoire. » Pour cela, il faut à l'élève un sujet qui l'entraîne, qui le passionne.

« Il est, dit-il, indispensable d'intéresser l'élève ; donc nécessité d'aller vite et de ne point maintenir de jeunes imaginations longtemps sur une même page, sur une même phrase ; ainsi, rejet absolu de textes trop élevés pour les débutants : sujets poétiques, philosophiques, etc., qui ont en plus l'inconvénient de fournir, non les formes habituelles, mais des formes exceptionnelles du langage. Ce n'est point dans Shakespeare qu'un débutant, fût-il d'âge mur, doit apprendre la langue anglaise, ni dans Gœthe la langue allemande. Le lycée doit fournir des éléments qui permettent un jour à l'élève d'aborder les textes difficiles, non pas enseigner ces textes mêmes. . Rappelez-vous l'exemple de Racine — non exceptionnel, croyez-le bien — apprenant le grec dans un roman défendu : il ne lisait pas par amour du grec, mais par amour du fruit défendu ; mais ce faisant, il apprenait tout de même le grec. »

Or, avec le roman, rien n'est plus propre à intéresser les élèves que le journal. Ils aiment, en effet, à savoir ce qui se passe ; leur curiosité sera vivement sollicitée par le récit d'une catastrophe comme celle de la Martinique, ou le compte rendu d'un grand fait politique tel que la guerre du Transvaal. Qu'on se représente l'état d'esprit de l'élève, en présence de ce nouvel élément d'étude, un journal ! nous écrit M. A. LASCAUX.

---

(1) Lettre de M. Georges Leygues au Président de la Commission de l'enseignement de la Chambre des Députés.
(2) Extrait du Journal autrichien des Ecoles de commerce.

« Prenez le livre de lecture le plus attrayant que vous puissiez imaginer, orné des illustrations les plus séduisantes, vous constaterez au bout de quelque temps, même chez les meilleurs sujets, un mouvement de lassitude profonde quand ils devront l'ouvrir. Ils le connaîtront trop, ne serait-ce que pour l'avoir feuilleté, pour y avoir lu les en-tête des chapitres ou les titres des histoires, sans autre profit, d'ailleurs. C'est déjà la monotonie qui envahit la classe; le professeur se voit dans la nécessité de redoubler d'ingénieux efforts pour raviver l'attention autour de lui et tenir les esprits en éveil. Il n'y réussit pas toujours, les élèves se montrant rebelles à cet entraînement factice qui a pour but de leur cacher l'ennui de la fastidieuse répétition.

« Mais que le professeur ait eu la bonne idée de se munir d'un journal — j'oserai dire quel qu'il soit — et de le sortir au moment où il a senti que sa classe lui échappait : aussitôt les yeux perdront leur vague, se fixeront sur lui, les bouches s'entr'ouvriront comme pour venir en aide aux oreilles attentives; tous, même les plus indifférents, témoigneront de l'intérêt : ils voudront apprendre des « nouvelles »!

« Des nouvelles, voilà ce que l'élève attend de son journal ; il apporte à les entendre ou à les lire lui-même toute son intelligence aiguisée par une curiosité inlassable.

« J'ai pu faire l'expérience bien souvent et je ne me rappelle pas avoir éprouvé un seul échec, même auprès d'élèves « blasés ». Ils aiment à savoir ce que « disent les journaux » et si, d'ordinaire, ce désir est à modérer chez eux, il nous favorise infiniment dès qu'il s'agit des langues vivantes. »

Il nous favorise surtout en ce sens que l'élève fait des efforts sans qu'il lui en coûte rien de pénible. Notre ami Gayraud, ancien directeur du lycée polyglotte de Valence (Espagne) et aujourd'hui professeur à l'École supérieure de commerce de Rouen, s'est beaucoup servi du journal et il a toujours constaté « qu'avec lui se trouve introduit dans la classe l'élément *vivant*, le plus capable d'éveiller chez l'élève cette *curiosité* qui le pousse à aller au devant de la difficulté, soit par des questions, soit par des recherches et qui, seule, permet de donner toute la mesure de l'effort personnel. »

Au point de vue pédagogique, le journal est un excellent moyen pour fixer et retenir l'attention des élèves. Tous nos correspondants sont d'accord sur ce point et tous accueillent chaleureusement son introduction dans la classe.

(*A suivre.*)

LES CERCLES POLYGLOTTES

The Blaise Pascal Debating Society.

Monsieur le Directeur,

Connaissant quel intérêt vous prenez à tout ce qui se rapporte au mouvement linguistique, je viens vous faire part d'un essai tenté ici et qui a pleinement réussi.

Les élèves des différents cours d'anglais du grand lycée Blaise Pascal se sont groupés pour former un club : "The Blaise Pascal Debating Society".

Comme l'indique son titre, notre société a pour objet principal de discuter en anglais. Voici, d'ailleurs, un extrait de nos statuts qui vous renseignera pleinement à ce sujet :

"The society shall have as its objects : 1° the reading of English and American books and periodicals from which fortnightly accounts shall be made of the chief political, literary and artistical events ; 2° the discussing on general topics ; 3° the exchanging of the ideas which this may suggest ; 4° the producing of musical and literary entertainments.

"Political topics shall be discuss-

« La société aura pour but : 1° la lecture de livres et de périodiques anglais et américains, chaque quinzaine on fera un compte rendu des principaux événements politiques, littéraires et artistiques ; 2° la discussion de questions d'ordre général ; 3° l'échange des idées que cette discussion peut suggérer ; 4° la production de soirées ou matinées littéraires et musicales.

« Les questions politiques seront

ed upon, exclusively from a general standpoint. The members shall confine themselves to examining the various constitutions and laws, to fixing the position of parties and describing the relations of peoples with one another. "

discutées exclusivement d'après un point de vue général. Les membres du club s'en tiendront à l'examen des constitutions et des lois diverses, à la fixation de la position des partis et à la description des relations des peuples entre eux. »

Notre société se réunit une fois par semaine. Chaque séance se compose généralement de deux parties. D'abord, l'exposition d'une grande question à l'ordre du jour, par deux membres soutenant, l'un l'affirmative, l'autre la négative. Cet exposé est suivi d'une discussion à laquelle peuvent prendre part tous les sociétaires. Notre professeur donne ensuite son avis et parfois même l'assemblée émet un vote, qui est ainsi la sanction définitive des débats. Voici quelques-uns des sujets traités jusqu'ici : *The americanisation of the World* (L'Américanisation du Monde), *Universal peace by Arbitration* (La Paix Universelle par l'arbitrage), *Capital punishment* (la Peine de Mort), *Colonisation*, *A trip to London* (Un voyage à Londres), *Cecil Rhodes's life and work* (La vie et l'œuvre de Cecil Rhodes). La seconde partie, plus courte, repose sur le compte rendu de quelque événement politique, littéraire ou artistique. Je dois enfin ajouter qu'une audition littéraire et musicale est à la veille d'être donnée.

L'administration de la société se compose d'un président élu chaque mois et de deux secrétaires. Un bibliothécaire est également à la disposition de tous les membres afin de délivrer les volumes, revues, journaux, etc., aux sociétaires. La cotisation mensuelle est de $0^{fr},50$ par sociétaire.

Dans de telles conditions, le succès n'était pas douteux. La chaleur vraiment surprenante que chacun apporte, surtout dans les discussions, en est un témoignage frappant, et c'est même avec une certaine fierté que tous les membres tâchent de se distinguer le plus possible, guidés tant par leur amour-propre que par leur intérêt personnel.

Une telle création ne pouvait passer sous silence et particulièrement vous, Monsieur, mieux qualifié que personne pour la juger, vous ne pouviez l'ignorer. Telles sont les raisons qui m'ont déterminé à vous écrire, espérant que cette missive vous serait certainement agréable, étant donnée votre infatigable activité dans tout ce qui concerne les questions de ce genre.

J'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur, etc.

J. B. Robin,

Elève de Mathématiques Elémentaires au Lycée Blaise Pascal, de Clermont-Ferrand.

TRIBUNE DES ABONNÉS

La Correspondance phonographique internationale.

Monsieur,

Je suis quelque peu en retard à vous donner les renseignements que je vous avais promis sur l'application du phonographe à la correspondance interscolaire et à l'étude des langues. Je tenais à m'assurer auparavant de la facilité de la méthode et de son exacte utilité.

Je dois d'abord vous remercier, ainsi que la *Review of Reviews*, pour l'aimable collaborateur que vous avez su me trouver ; jusqu'ici il me parait enchanté de la méthode en question, ainsi que moi, d'ailleurs. Nous avons échangé ensemble plusieurs lettres et chacun deux cylindres enregistrés par nous et contenant le texte de nos lettres.

La compréhension du premier cylindre envoyé a été difficile pour mon correspondant et pour moi, car nous n'avions jamais eu l'occasion de parler avec des natifs du pays dont nous désirions apprendre la langue. Au deuxième, nous avons compris presque tout de suite ; il faut vous dire que nous avions toute faculté de faire répéter le premier un nombre illimité de fois. Tous les mots bien prononcés peuvent être compris et il n'y a guère qu'un ou deux mots que l'on fait remarquer dans la lettre envoyée.

La seule difficulté existant encore est celle de l'envoi du cylindre de cire qui est assez fragile. Jusqu'ici je n'ai pas eu de difficulté en l'enveloppant bien, l'enfermant dans une boîte en fer-blanc et l'envoyant dans la catégorie échantillons, ce qui a coûté $0^{f},60$.

recommandation comprise, et donne comme prix total : 0fr,65 (cylindre vierge) + 0fr,60 (envoi) = 1fr,25, ceci pour un total de 400 à 600 mots enregistrés avec la prononciation exacte et que l'on peut faire répéter plusieurs centaines de fois. Mon correspondant a été moins heureux que moi : son premier cylindre a été expédié en colis postal, ce qui est très cher, 1fr,50 au moins ; le second par la poste n'a coûté que 0fr,25, mais les règlements l'ont obligé à laisser les deux côtés de la boîte ouverts, aussi le cylindre était un peu fêlé.

Je ne comprends pas très bien pourquoi on doit laisser les deux côtés ouverts puisqu'il s'agit ici d'une copie de lettre et que, même en cas d'original, cette correspondance reviendrait plus cher que la lettre elle-même. Enfin, nous espérons pouvoir en sortir assez facilement.

Je compte pouvoir vous rendre compte d'ici quelque temps des progrès pratiques que, grâce à vous, nous pourrons faire, et en attendant, je vous prierai de vouloir bien publier dans votre estimable journal, si toutefois vous le jugez utile, soit un petit article destiné à vulgariser la correspondance phonographique interscolaire, soit ma lettre à votre choix. Je crois d'ailleurs qu'au point de vue du rapprochement des peuples, que vous favorisez dans votre journal, ce sera un pas de plus de fait, car

Les cœurs sont bien près de s'entendre
Quand les voix ont fraternisé

En vous remerciant, ...

G. Découx, à Saint-Nazaire.

BIBLIOGRAPHIE

Les Livres

Le livre du mois : *Temporal Power*, a study in supremacy, par Marie Corelli. (London, Methuen and Co. Prix 6 sh.)

L'événement littéraire du mois en Angleterre est le nouveau livre de Marie Corelli dont le 1er tirage, en anticipation d'une vente énorme, était de 120 000 exemplaires.

La figure centrale est un roi, brave homme, mais nullité politique. Il se livre sans vergogne à tous ses plaisirs. La reine, au contraire, est la perfection même. L'héritier du trône est un jeune homme énergique qui se marie avec la femme de son choix et qui refuse de la répudier pour des raisons politiques. Le premier ministre du roi est un vieux marquis qui n'a plus guère d'influence dans le cabinet. Cette influence appartient à un Secrétaire d'Etat, un « honorable homme d'Etat » au mieux avec certain journaliste étranger. Les deux compères conçoivent l'idée de travailler l'opinion publique de façon à amener une guerre avec un petit Etat dont l'annexion, par suite de différentes spéculations financières, accroîtra leur fortune et celle de leurs amis politiques. — A l'arrière-plan se trouve un peuple mécontent qui menace de faire une révolution.

Après trois ans de règne où il joue un rôle très effacé, le roi se résout à faire acte d'autorité. Il résiste à son fameux Secrétaire d'Etat, se déguise et se fait admettre dans le Comité révolutionnaire où il devient le bras droit du chef révolutionnaire. Il est désigné par le sort pour assassiner le roi lui-même et finalement meurt d'une façon très romanesque. La morale du livre, c'est que les potentats doivent user de leur autorité pour donner satisfaction aux aspirations de leurs peuples.

Paul Mieille. — *Les Echanges de séjour et les Bourses de séjour à l'étranger*. (Tarbes, imprimerie J. X. Dusséqué ; prix 0 fr. 50.)

L'enseignement des langues vivantes est résolument entré dans la voie pratique. Il doit mettre l'élève à même de se servir de ses connaissances dès la sortie de l'école. D'ailleurs, grâce aux voyages à bon marché à l'étranger, la plupart des jeunes gens peuvent aller faire un séjour de quelques semaines au moins dans le pays dont ils étudient la langue. « Les voyages forment la jeunesse. » Dans l'antiquité, les Romains, les Grecs, nos ancêtres les Gaulois, furent de grands voyageurs. Il faut les imiter et aller à l'étranger pour parfaire notre éducation linguistique. Beaucoup de jeunes gens sont parfaitement capables de se débrouiller seuls en terre étrangère. Quelques mois suffiront pour parler la langue couramment et comprendre parfaitement un interlocuteur. La dépense n'est plus un obstacle infranchissable, car il existe des Bureaux d'échanges qui font toutes les démarches nécessaires et nos jeunes gens retrouveront là-bas une nouvelle famille. Les déboursés sont ainsi réduits au strict minimum.

Il existe d'ailleurs de nombreuses bourses de séjour ou de voyage à l'étranger fondées par l'*Etat*, le *Comité Dupleix*, le *Touring Club*, la *Société de propagation des langues étrangères*, la *Ville et la Chambre de Commerce* de Paris, plusieurs *Chambres de Commerce* de province, des *Associations amicales* d'anciens élèves de différentes écoles, de généreux donateurs...

Quand les boursiers arrivent à l'étranger, ils trouvent, tout préparé d'avance par les soins de leurs professeurs de langues vivantes, un *home* confortable où les suivra la sollicitude de la famille. — Un voyage ou un séjour à l'étranger apprend à être « débrouillard » et le « débrouillard » est le roi des démocraties. « Vous avez mis à l'air vos mollets pour faire du sport, dit M. Mieille, et je vous en félicite ; mettez à l'air vos esprits, donnez de l'air à vos intelligences. »

Du même. — *Conférence sur la langue internationale « L'Espéranto »* en orthographe simplifiée. (Tarbes, J. A. Lescamela ; prix 0 fr. 75.)

M. Paul Mieille parle de la nécessité de rapprocher les esprits séparés par des langues différentes qui jouent le rôle de montagnes ou de murailles infranchissables. La langue internationale doit être le tunnel intellectuel de communication. Il envisage successivement les points suivants :

1° Une langue internationale est-elle nécessaire ?

2° Quelle sera cette langue et quelles en devront être les qualités ?

3° La langue espéranto est-elle la solution cherchée ?

Il écarte successivement le projet de faire d'une langue vivante ou d'une langue morte la langue internationale et arrive par une logique très serrée à prouver que l'espéranto répond bien aux qualités que doit avoir une langue internationale : elle est d'une acquisition prompte et facile et elle est parlable, scriptible et capable d'exprimer toutes les notions de la civilisation. Il termine en esquissant rapidement l'économie de l'espéranto.

Du même. — *Les Syndicats d'initiative de la Savoie et du Dauphiné et les syndicats d'initiative dans les Pyrénées*, recueil d'articles parus dans le *Bulletin Pyrénéen* et *Les Pyrénées*. (Tarbes, Lescamela.)

Notre vaillant ami n'est pas seulement un linguiste distingué, un professeur émérite, c'est aussi l'homme de toutes les initiatives, le pionnier de toutes les courageuses entreprises. Il se révèle Alpiniste et Pyrénéiste. Nous lui souhaitons prompt et plein succès dans son projet de syndicats pyrénéens.

Léon Bollack. — *Vers la langue internationale*, extrait de *La Revue* du 1er janvier 1902. (Paris, Bureaux de la Revue, 12, avenue de l'Opéra ; prix 0 fr. 50.)

Nous avons donné en son temps l'analyse de ce remarquable article (Voir 2e année, page 234).

Du même. — *Grammaire abrégée de la Langue bleue Bollack, langue internationale pratique*. (Paris, éditions de la Langue bleue, 147, avenue Malakoff ; prix 1 fr. 25.)

« La Langue bleue, dit l'auteur dans sa préface, ne veut être qu'un instrument de communication « oral et écrit » facile à manier, un commode interprète des besoins les plus usuels dans les relations internationales. Sa méthode est simple ; elle consiste dans une reconnaissance aisée des classifications grammaticales, *grâce à une sensation toute matérielle* éprouvée à l'aspect des vocables composant son dictionnaire. — En outre, un alphabet des plus succincts (19 lettres), un vocabulaire peu étendu, formé presque uniquement de substantifs aux significations bien déterminées, et enfin une construction unique contribueront à l'acquisition et à la compréhension de ce langage international. » Quatre règles-bases composent les principes de la Langue bleue : une lettre = un son, un mot = un sens, une classe de mots = un aspect, une phrase = une construction.

Deux moyens excessivement simples et pratiques permettent d'enregistrer facilement les modifications apportées soit aux mots eux-mêmes par le genre, le nombre, les degrés de comparaison, etc., soit au sens de ces mots. Ces deux moyens sont ce que l'auteur appelle la *Règle de l'outil u* (lexicologie) et la *Règle de la Marguerite* (syntaxe).

La Langue bleue est certainement une des tentatives les plus intéressantes qui aient été faites dans le domaine des langues internationales artificielles.

Proust et Contamine de Latour. — *L'enseignement des langues vivantes à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales de Paris*, extrait du *Congrès de l'enseignement des langues vivantes*. (Mâcon, Protat frères.)

Les auteurs de ce remarquable travail — que nous avions signalé à propos de la publication du compte rendu du Congrès (Voir 2e année, page 320) — commencent par définir nettement le *but* de l'enseignement des langues vivantes à l'Ecole des hautes études commerciales : « connaissance générale de la langue étrangère, science spéciale du vocabulaire employé dans les relations d'affaires, pratique de la langue parlée ». L'étude de la langue générale se fait par des lectures de textes traitant de matières variées, mais se rapportant surtout au commerce et à l'industrie. De temps à autre le professeur lit des articles de journaux étrangers « dont l'actualité peut, tout en instruisant les élèves, piquer leur curiosité ». Ici se place également l'étude de la grammaire qui est une sorte de revision méthodique de ce qui a été appris au lycée.

La langue spéciale des affaires est étudiée avec méthode dans des livres où les chapitres présentent dans un enchaînement logique les différentes phases d'une opération

commerciale, depuis la fondation d'une maison jusqu'aux opérations de banque les plus compliquées. Elle est complétée par la lecture et le maniement de documents originaux.

Afin d'habituer l'élève à la pratique de la langue, le professeur ne lui parle que dans la langue étrangère ; une classe par semaine est spécialement consacrée à la conversation basée sur une lecture déjà expliquée. Parfois l'élève a à faire une petite exposition orale sur un sujet choisi à l'avance, ou encore plusieurs élèves ont à traiter des sujets différents ; le professeur lit un article de journal et le fait répéter en langue étrangère ; à la fin des études des discussions ont lieu à propos d'un produit commerçable : un des élèves s'érige en acheteur et l'autre en vendeur. — Pour les langues du midi, il arrive souvent que les élèves en sont encore à leurs débuts et alors les séances de conversation ne peuvent commencer qu'en avril.

La meilleure façon de préparer les élèves qui se destinent à l'Ecole des hautes études commerciales, c'est de leur donner de solides connaissances sur la langue générale, un riche vocabulaire et une science grammaticale sûre ; enfin, de les habituer à la conversation. A ce dernier point de vue, les auteurs recommandent chaleureusement l'emploi de la méthode directe.

Stéphane Faye et E. Contamine de Latour. — *Poésies choisies du livre de l'amour.* Recueil de poèmes catalans de Victor Balaguer, de l'Académie R. Espagnole. *Traductions en vers français.* (Vilanova, Oliva, impressor.)

H. Vuibert. — *La Réforme de l'enseignement secondaire expliquée aux familles.* (Paris, Librairie Nony et Cie ; prix 0 fr. 50.)

L'auteur de cette brochure fait ressortir en particulier la grande importance attribuée maintenant aux langues vivantes dans l'enseignement secondaire.

Les Revues

The American Monthly Review of Reviews. — 1. The progress of the world (*editorial*). — The disaster at Martinique and St.-Vincent (W. J. Mc. Gee). — 2. Oxford University and the American student (Prof. Francis Hovey Stoddard). — 3. Bowdoin College (W. I. Cole). — 4. The rising tide of north-western migration (Condé Hamlin). — 5. A new era in the southwest (Chas. Moreau Hagger). — 6. Suffrage in the South ; six new state constitutions (Chappel Cory).

Le Maître fonétique, organe de l'enseignement phonétique international (sept. et oct. 1902). — 1. Baker, Tuttle, Paul Passy : Compte-rendu. — Victor Spiers's Senior French reciter ; O. Jespersen, Sprogundervisning.

Revue de l'enseignement des langues vivantes (août 1902). — 1. Instructions relatives au plan d'études de l'Enseignement secondaire. — 2. H. Duméril : L'enseignement des langues vivantes. La langue parlée. — 3. A. Duraffour : Historische und Mythische Bestandteile in der Tellsage. — 4. E. Malvoisin : A Midsummer Night's Dream, de Shakespeare. — 5. A. Timmermans : Excursions étymologiques. La lettre K dans le dictionnaire de Kluge (suite) Kapelle (II), kaper].

Concordia (août et septembre 1902). — 1. Gabriel Chavet : Kroniko pri la paca Movado. — 2. Arthur W. Ellary : The Correspondence Club. — 3. Une langue universelle. — 4. Wsewolod Tcheschichin : L'Idéographie du Chiffre. — 5. C. F. Hatfield : Saint-Louis Temple of Fraternity. — 6. Mlle M. de Skariatine : Bibi-Fatima.

La Paix par le Droit (août 1902). — 1. Horace Thivet : Auguste Comte et la Paix. — 2. E. Triebel : Que peut l'Ecole contre la Guerre ? — 3. Alfred H. Fried : Lettre de Berlin. — 4. G. Prudhommeaux : La Guerre et la Paix dans le Monde.

La Vita Internazionale (20 settembre 1902). — 1. Gino C. Speranza : L'emigrazione italiana a New-York. — 2. E. T. Moneta : Il bilancio del Secolo. La guerra e la pace nel Secolo XIX. — 3. Angelo Bertolini : Giudizi stranieri su stastici italiani. — 4. Adele Galli : La poverta (poesia). — 5. Ermanno Jarach : L'attività del Gruppo parlamentare norvegese per la Pace. — 6. Luigi Marocco di Prima : La fine di Don Bartolo (*novella*). — 7. A. Devito Tommasi : Sediziose voci. — 8. Justus : Rodolfo Virchow. — 9. G. H. Perris : Il Jingoismo anglo-sassone. Roosevelt e Chamberlain. — 10. Ausonius : il bilancio della guerra anglo-boera. — Piombo di Stato.

Revue pratique des Sciences commerciales (1re année, numéro spécimen, juillet 1902). Directeur : O. Orban, professeur à l'Université de Liège, rue Basse-Wez, 26, Liège. — Abonnement : Belgique, 5 fr. ; Etranger, 7 fr. 50.

Les Quatre Langues

N° 3. 5 Novembre 1902. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LE JOURNAL DANS LA CLASSE DE LANGUES VIVANTES (1)

(2e article.)

Mais il y a encore bien des divergences d'opinions en ce qui concerne son emploi rationnel. Il ne faut pas trop s'en étonner : ce n'est que par la pratique qu'il sera possible de définir la méthode à suivre. Quelques-uns de nos correspondants — le petit nombre — voudraient faire du journal un simple auxiliaire du maitre et de l'élève. Sa place serait dans la bibliothèque, dans la salle de lecture ou dans la famille, mais non dans la classe proprement dite : le professeur l'utiliserait pour préparer une conversation sur un sujet d'actualité ; les élèves y trouveraient un délassement instructif. M. Paul Passy, si hardi sur tant d'autres points, parait être de cet avis. Voici un extrait de sa lettre, que nous reproduisons en en respectant l'orthographe simplifiée :

« Rien n'est plus naturel évidament que de mètre entre les mains des élèves d'une classe de langue étranjère un journal aproprié à leur degré de dévelopement, écrit dans la langue qu'ils étudient et les familiarizant avec les habitudes et la tournure d'esprit de ceux qui parlent cète langue. C'est un des moyens les plus simples pour les amener à considérer comme un *moyen* pour acquérir des connaissances nouvèles ce qui n'a d'abord été que le *but* d'une de leurs études. Mais il s'agit d'un journal mis entre leurs mains *en dehors des heures de classe*, placé régulièrement, par exemple, dans la sale de lecture ou la bibliotèque de l'établissement. Y a-t-il lieu, en outre, d'employer des journaus comme matière proprement scolaire, pendant les classes ? Je n'ozerais me prononcer. »

Il est vrai que M. Paul Passy tempère ces observations en ajoutant immédiatement : « Il faudrait en tout cas des journaus spécians. »

M. Adrien Timmermans, l'éminent linguiste et philologue, se servait du journal en classe il y a déjà longtemps, lorsqu'il était professeur dans l'enseignement secondaire, mais d'une façon discrète. Il a bien voulu nous expliquer dans une très belle lettre comment il y avait été conduit et comment il procédait :

« Me rappelant mon juvénile orgueil de pouvoir parler à un étranger en m'exprimant dans sa langue, et combien j'étais fier de l'aider à se débrouiller et heureux de rencontrer un sourire où je croyais surprendre son contentement et son admiration secrète, j'ai cherché à faire goûter la même joie à mes élèves et à leur procurer le moyen de la ressentir...

« J'étais professeur à l'École industrielle et commerciale d'Enschedé, dans la province d'Overyssel, centre éminemment manufacturier. Les parents de mes élèves étaient en grande partie fabricants ou mêlés à l'industrie cotonnière d'une façon plus ou moins directe et entretenaient des relations avec Manchester, Le Havre, Mulhouse, où beaucoup de jeunes gens allaient apprendre le tissage.

« L'idée me vint donc de rendre mon enseignement aussi pratique que possible et de faire la part large au côté utile des langues.

---

2) Voir n° 2, page 9.

« Il est difficile aussi bien, quand on n'a étudié que la littérature classique, de s'exprimer d'une façon convenable dans les choses courantes de la vie. L'esprit a plusieurs dialectes : quand on ne les parle pas on se comprend, mais on reste un étranger vis à vis de son interlocuteur, par le style autant que par les habitudes de la pensée.

« Afin d'effacer cette ligne de démarcation, quand je recevais des journaux français, je les apportais en classe, les faisais passer de main en main. Les élèves en lisaient des passages, les traduisaient au pied levé et les redisaient en leur style. C'étaient souvent les annonces de toute sorte qui étaient l'objet de notre attention, étant donné qu'elles exigent plus spécialement la propriété des termes.

« Je faisais de même quand, au cours de mes lectures, je rencontrais dans une publication, Revue ou autre, tel passage capable de les intéresser .. Voila l'usage que je faisais du journal. C'était spontané... Si j'avais à recommencer ma carrière, je me servirais encore du journal français ou étranger comme auxiliaire et *dans les termes discrets* que je viens d'énoncer. »

Bien plus nombreux sont les maitres qui admettent franchement le journal en classe et qui désirent s'en servir régulièrement comme base des différents exercices scolaires. Pour M. Contamine de Latour, « il doit avoir le role principal dans la lecture et la conversation ». M. Sévretie, professeur honoraire du lycée Louis-le-Grand, dont le nom fait autorité en matière de pédagogie des langues vivantes, et son fils, M. G. Sévretie, professeur au lycée de Chartres, pensent que le journal doit surtout être utilisé pour la lecture à haute voix, la conversation et quelquefois pour faire faire de courts résumés écrits. Il ne devra intervenir que pendant une partie de la leçon — quand les élèves seront distraits ou fatigués, sans doute.

« A la fin de la classe, le professeur pourra consacrer une demi-heure ou vingt minutes à la lecture du journal... Il en choisira les parties les plus attrayantes, celles qui traitent des questions du jour. Si les élèves ne sont pas très avancés, il fera traduire à mesure un des plus forts de la classe, mais pas toujours le même. Les élèves sont très friands de cet exercice qui les met au courant des nouvelles extérieures. Si la classe est suffisamment avancée, il sera inutile de faire traduire.

« Le professeur aura soin de lire lentement, en articulant distinctement. Il demandera à ses auditeurs d'interrompre la lecture lorsque le sens d'un mot ou d'une phrase leur échappera. Il traduira les mots ou les phrases difficiles à comprendre, avant que les élèves le lui demandent. Il fera ensuite causer les élèves sur l'article lu. En outre, il confiera le journal à deux ou trois élèves, en leur donnant la tâche de lire certains passages en étude, 15 ou 20 lignes environ, et de les résumer brièvement en anglais (ou en français s'ils sont encore faibles), mais sans les traduire. Il examinera rapidement leur travail en classe, et ce jour-là il pourra les exempter des autres devoirs. »

M. Lascaux ne veut pas se contenter des *commentaires* oraux destinés à faire l'éducation de l'oreille, il veut aussi que le journal serve de base à la plupart des exercices écrits qui seront des dictées, des résumés, des rédactions, des sujets d'imitation.

« On peut aussi ... faire des principaux articles quelques extraits qui sont dictés et conservés, ou mieux encore composer des résumés qui obligent les élèves à penser en langue étrangère pour pouvoir les rédiger.

« La rédaction, lue en classe, comparée au texte, susceptible d'additions personnelles, stimule chez l'élève le goût de la difficulté et l'engage à persévérer dans l'effort. »

C'est également l'avis de M. Arthur Pryce, directeur de la « Grammar School » de Coatham (Yorkshire), qui voudrait en outre que ces exercices écrits fassent le sujet d'un exposé oral.

« Quelques pages peuvent être utilement données à lire chez soi et de courtes rédactions écrites sur les mêmes matières. Ces essais gagneront encore à être *reproduits oralement en classe* par les élèves. »

Certains autres de nos correspondants, parmi lesquels M. Hertig de Giez, de Stuttgart, et M. Contable, de Châteaudun, faisant table rase de toutes les traditions, croient que la classe entière, c'est-à-dire toute la série des exercices que comporte la méthode directe, lecture, conversation, étude du vocabulaire et de la grammaire, devoirs écrits, devra se faire au moyen du journal. Voici comment M. Hertig procéderait :

« 1° Autant que possible ne pas traduire les articles;
2° Donner la préférence à l'imitation;

3° Chaque texte étudié serait : a) lu; b) écrit; c) parlé.
Le maître corrigerait la prononciation, ferait certaines remarques sur l'emploi et la position des mots, etc.
Pour la prochaine fois l'élève aurait :
1° A écrire sur un petit cahier (à 2 colonnes) les mots inconnus avec les mots français correspondants ;
2° A faire un compte rendu de sa lecture sous forme d'historiette ou de récit ;
3° A raconter en outre l'anecdote en allemand. Il aurait ainsi lu, écrit et parlé les mêmes mots qui ne manqueraient pas de lui être familiers, et de cette façon l'élève apprendrait à la fois à lire, à écrire et à parler. »

Quant à M. Contable, dorénavant il fera peu ou point de leçons de grammaire théorique avec ses élèves de Quatrième ou de Troisième, mais avec leur collaboration il indiquera les remarques grammaticales suscitées par les textes. « C'est, dit-il, le journal en main que je ferai ma classe à peu près tout entière. » Et voici comment :

« Les élèves viendront en classe avec leur journal. Je désignerai l'un d'eux pour lire un morceau, lentement, avec une accentuation bien sentie, un peu exagérée au besoin. Je prends comme exemple la lecture de Eine wunderſame Geſchichte (2e année, p. 594). Le premier élève s'arrêtera à Er heißt Peter... La lecture terminée, je relève les fautes de prononciation et je fais relire l'élève si je le juge nécessaire. Puis l'élève me désigne les mots dont le sens lui a échappé à la lecture ; ces mots ou expressions pourront être inscrits au tableau noir et former une liste que les élèves devront apprendre. Ses camarades ou moi les lui traduisons : enfin il ferme le journal et me résume en allemand la partie de l'anecdote qu'il a lue. Pendant ce temps, je note, sans l'interrompre, les impropriétés et les incorrections grammaticales qui lui échappent, et lorsqu'il a cessé de parler, je fais corriger ses fautes de langage à l'aide d'interrogations posées à lui et aux autres élèves qui, au cours de son récit, auront également pris en note les fautes que leurs oreilles auront saisies.

« Un second élève lit jusqu'à : Unter die Leute... Les mêmes exercices recommencent, avec cette différence qu'avant de faire résumer sa lecture à cet élève je reprends moi-même en quelques mots — toujours en allemand — la partie du récit qui précède, pour que la suite s'y relie naturellement.

« Un troisième élève termine le morceau et un quatrième est chargé de raconter l'anecdote tout entière.

« Les élèves liront s'ils veulent leur journal avant de venir en classe, mais je ne leur imposerai pas cette tâche... Le journal ne doit pas éliminer des classes le thème et la version ; mais ces exercices, loin d'être considérés comme essentiels, ne seront plus employés que de temps à autre, comme moyens de contrôle dans l'acquisition du vocabulaire et dans la connaissance de la grammaire chez les élèves. La rédaction passe heureusement au premier plan comme devoir écrit. Nombreuses seront celles qu'inspireront les articles du journal ; les événements de la vie courante fourniront aux professeurs des sujets aussi variés qu'intéressants et les élèves, habitués par la lecture du journal au vocabulaire pratique, éviteront le travail fastidieux de feuilleter sans cesse le dictionnaire. »

C'est surtout dans les exercices oraux, conversation, exposé par l'élève, que l'utilité et la supériorité du journal sont incontestables. Tous les programmes (de l'enseignement secondaire, de l'enseignement primaire supérieur, de l'enseignement technique) insistent pour que le maître fasse parler l'élève. Mais parler sur quoi ? Encore faut-il avoir des sujets de conversation. Or ces sujets de conversation entre maîtres et élèves sont naturellement vite épuisés. Ils consistent à demander le nom, l'âge, l'heure, le temps qu'il fait, à enregistrer les occupations des élèves, à apprendre à demander à manger, à demander son chemin ou une chambre à l'hôtel ; soit en tout 15 ou 20 séances. Chaque séance doit être très courte, un quart d'heure ou vingt minutes, sinon, au lieu d'apporter la vie, elle amènerait l'ennui. « Les exercices de conversation en classe, très recommandés, présentent des difficultés particulières ; ils ont trop souvent quelque chose de pénible et de guindé ; les élèves, qui ne sont plus de petits enfants, demandent à trouver dans toute tâche qu'on leur impose des idées, un intérêt qu'ils ne rencontrent pas toujours dans ces conversations fictives (1). »

(1) H. Duménil : L'enseignement des langues vivantes, La langue parlée. (*Revue de l'enseignement des langues vivantes*, août 1902, p. 253).

La conversation ne doit pas être fictive, mais réelle ; elle ne saurait faire l'objet d'une leçon spéciale ou d'une partie seulement de la leçon, elle doit imprégner la leçon entière et toutes les leçons. Maîtres et élèves échangent leurs idées en langue étrangère d'une façon aussi naturelle que s'ils se trouvaient réunis dans un cercle d'amis. C'est une erreur de croire que les élèves sont timides et qu'ils n'osent pas hasarder une phrase, par crainte de se tromper ; la vérité est qu'ils n'ont rien à dire. Suscitez des idées et les mots arriveront tout seuls, plus ou moins maladroitement au début, mais de plus en plus correctement. Or, dans nos familles, dans les réunions, en France comme à l'étranger, par quoi est alimentée la causerie ? Par les événements du jour, par telle ou telle grosse nouvelle qui vient nous surprendre. Mettez un journal entre les mains de vos élèves et faites-leur lire un article intéressant, la vie d'un grand homme d'Etat contemporain, de Cecil Rhodes ou de Sir Wilfrid Laurier, et engagez la conversation là-dessus. Quelle foule de questions le maître pourra poser, auxquelles les élèves, par leur lecture, auront été préparés à répondre !

« Professeurs et élèves échapperont ainsi aux conversations de commande, monotones et insipides, dit M. Gayraud. Chaque article pourra être l'objet d'une préparation spéciale, en vue d'un exposé oral qui sera immédiatement suivi d'une conversation : on commentera, on comparera, on notera en passant les idiotismes, on reviendra de temps à autre en arrière pour éclaircir le sens des mots nouveaux. Que d'idées nouvelles et originales se fixeront ainsi dans la mémoire, revêtues de leurs formes, c'est-à-dire intimement liées aux expressions qui sont comme le vêtement sous lequel ces idées se seront présentées pour la première fois à l'esprit de l'élève ! Ce sera là, assurément, pour ceux qui plus tard iront à l'étranger, l'exercice qui les préparera le mieux à se faire comprendre. »

Si la discussion intervient dans la classe — ce qui est fatal — tant mieux ! C'est affaire au professeur de savoir la diriger habilement, en évitant de froisser les susceptibilités. La classe de langues vivantes sera une causerie continuelle, pleine de vie, sûrement la plus intéressante de toutes et la plus recherchée par les élèves.

Entre le rôle un peu effacé que MM. Paul Passy et Timmermans voudraient attribuer au journal et la part absolument prépondérante que lui réservent nos amis MM. Coutable, Hertig de Giez et Gayraud, il y a sans doute un juste milieu à trouver. Mais l'expérience seule nous dira de quel côté il vaut mieux incliner. Bornons-nous à constater pour le moment que les avis sont unanimes en ce qui concerne la valeur pédagogique du journal pour faire l'éducation de l'oreille et de la voix, pour habituer l'élève à penser spontanément et à écrire directement en langue étrangère.

(*A suivre.*)

LA LANGUE INTERNATIONALE

Monsieur le Rédacteur,

Le numéro du 20 juin de votre journal contient un éloge de l'Espéranto et une critique de mon projet.

Me permettrez-vous une réponse ?

Quelques mots, d'abord, sur mon projet.

Me basant sur le remarquable courant qui s'est formé récemment dans tous les pays civilisés vers l'étude des langues étrangères, je propose que l'enseignement de l'anglais devienne obligatoire en France et qu'il en soit de même du français en Angleterre et aux Etats-Unis.

Dès lors ces deux langues deviendront immédiatement l'idiome national

de 180 millions d'hommes faisant partie de l'élite de la civilisation, et progressivement ensuite, de 400 millions d'autres hommes en voie de civilisation (coloniaux et protégés français, anglais et américains).

Au sujet de ce projet votre correspondant, M. Meyer, réédite l'objection suivante que j'ai déjà réfutée bien des fois : « Croit-on que les autres peuples accepteront de bonne grâce cette suprématie de deux langues rivales et se hâteront d'en décréter aussi l'étude obligatoire chez eux ? »

Mais ce n'est pas ainsi que les choses se passeront. Les trois nations alliées se garderont bien de demander aux autres peuples de décréter cette obligation ; elles laisseront tout simplement leur convention linguistique produire naturellement et par la seule force des choses son effet.

Prenons pour exemple un négociant allemand qui a besoin d'une langue internationale. Je dis *qui a besoin* de cette langue, car je ne m'adresse, pour me servir de l'expression de M. de Beaufront, qu'à la fraction du monde civilisé intéressée à se servir de la langue internationale. Inutile d'imposer cette langue aux centaines de millions d'individus qui n'en ont aucun besoin. La réalisation de mon projet placera ce négociant entre son amour-propre et son intérêt.

Se laissera-t-il dominer par son amour-propre, et persistera-t-il, au risque de n'être pas compris, à écrire en allemand aux Français, aux Anglais, aux Américains et aux nombreux individus qui auront accepté mon projet ?

Non ; il se laissera plutôt guider par son intérêt commercial. Il se résignera tout en maugréant, soit, s'il connaît déjà une de mes deux langues — ce qui est probable — à apprendre l'autre ; soit, s'il ne connaît ni l'une ni l'autre, à étudier celle qui lui sera le plus profitable pour ses relations extérieures.

Cette objection que me fait M. Meyer frappe en pleine poitrine l'Espéranto qui a la prétention de devenir obligatoire dans toutes les écoles du monde et de s'imposer à tout l'univers et à tous les hommes, mais elle passe par dessus la tête de mon projet, qui lui ne s'adresse qu'au groupe restreint de ceux qui ont véritablement le besoin ou le désir d'entretenir des relations internationales.

Parlons maintenant de l'Espéranto.

M. Meyer nous dit que son idiome auxiliaire ne devra pas remplacer les langues nationales ; il le croit évidemment, mais en est-il bien sûr ?

Il ajoute cette autre affirmation véritablement stupéfiante :

Cette langue auxiliaire sera *la meilleure amie* des langues nationales. M. Meyer sait cependant que le but essentiel de l'Espéranto et son résultat, s'il réussissait, serait de supprimer l'usage de ces langues nationales à l'extérieur de leurs frontières pour les y remplacer ; et il ne serait pas difficile de prouver que ce désastre, car c'en serait un, pourrait également s'étendre insensiblement à l'intérieur de leurs frontières.

Citons un exemple. Si votre projet réussissait, un savant pourrait-il publier un traité dans sa langue maternelle qui ne serait plus en usage en dehors de son pays, cette langue dont un des chefs de l'Esperanto a fait le tableau suivant :

« Toutes nos langues revendiquent ces résultats monstrueux de l'accumulation archiséculaire des déformations biscornues, des irrégularités étranges, des créations boiteuses, des locutions vicieuses, des détournements de signification, des amputations arbitraires suivies d'additions fantaisistes, toutes choses qui ont orné les langues modernes de barbarismes, solécismes, néologismes, idiotismes, amphibologies, bref d'un ensemble de monstruosités, caprices et tares multiples, s'abritant sous ce mot respectable de génie de la langue. »

Non, ce savant devra renoncer à sa langue maternelle et se résigner à publier son traité en Esperanto, cette langue merveilleuse qui sera répandue dans tout l'univers et comprise de tous les hommes, savants ou non.

Mais, me dira peut-être M. Meyer, beaucoup d'étrangers devront toujours apprendre notre langue pour connaître les chefs-d'œuvre de notre littérature, les traités de nos savants, etc...

Erreur, M. Meyer, erreur ; en effet, vous nous dites que pour la traduction l'Espéranto est un outil merveilleux, qu'en lisant Hamlet en Esperanto, bien des choses restées obscures dans le texte original (pauvre Shakespeare !) vous ont été révélées.

Si vous réussissiez, les innombrables professeurs et savants espérantistes

s'escrimeraient à qui mieux mieux pour nous donner d'excellentes traductions de tous les chefs-d'œuvre, de tous les traités existant dans toutes les langues.

Pourquoi apprendrait on le français ou l'allemand si on possédait de Victor Hugo, de Gœthe des traductions moins obscures, et comme le disent des espérantistes, infiniment supérieures à celles écrites dans les langues naturelles ?

En résumé, bien loin que l'Espéranto soit le meilleur ami des langues nationales, son triomphe entraînerait la suppression de ces langues à l'extérieur de leurs frontières, et à l'intérieur, leur affaiblissement graduel.

Mais ce triomphe est impossible pour bien des raisons. Je n'en citerai qu'une.

La principale clientèle visée par l'Espéranto est celle du commerce et des voyages ; or cette clientèle n'est plus à prendre, elle est à peu près accaparée par l'anglais.

Jamais les Anglais et les Américains, les peuples les plus commerçants et les plus voyageurs du monde, pas plus que les innombrables individus qui se servent aujourd'hui de leur langue, n'apprendront la vôtre ; et le jour où les peuples de langue anglaise s'apercevraient que vous voulez entamer ce qu'ils regardent comme leur domaine, leur monopole, ils vous combattraient — et l'on sait s'ils sont tenaces et puissants, les Anglo-Saxons.

Ainsi privé de sa principale et presque unique clientèle, celle du commerce et des voyages, l'Espéranto constituera encore une invention ingénieuse mais non pratique, une curiosité et un sport linguistique, un agréable passe-temps, un jouet à l'usage des savants, des professeurs, des érudits, des intellectuels et de tous les hommes d'esprit cultivé, mais ce ne sera jamais une langue auxiliaire internationale.

Les deux considérations que je viens d'exposer d'une façon malheureusement trop brève suffiraient à elles seules, et il y en a bien d'autres, pour s'opposer au succès définitif de l'Espéranto.

Paul Chappellier.

L'ART DE LIRE (1)

La Revue *Les Quatre Langues* a publié un travail dû au savant docteur Saint-Paul, physiologiste distingué, sous le titre de *Visuélisme*. Claude Marcel traite le même sujet au point de vue de la logique et de la pédagogie ; son autorité n'est pas moindre.

Pour se conformer aux prescriptions de la nature, on devra commencer l'étude des langues étrangères : 1° par la lecture, 2° par l'audition, qui mènent à la connaissance des choses aussi bien qu'à celle de leurs signes, et satisfont ainsi la curiosité. Au collège, on fait tout le contraire : on n'occupe guère la jeunesse que de mots, en dirigeant prématurément son attention sur les arts de parler et d'écrire.

Lire un livre, c'est écouter son auteur ; c'est apprendre une langue, par la pratique et l'imitation, aussi bien que le fait l'enfant en entendant parler. Il y a complète analogie entre ces deux manières de procéder : la traduction interprète l'idiome étranger, comme le langage d'action de la mère interprète l'idiome national.

Les livres sont préférables au langage parlé comme modèles d'expression. Ce sont les livres plus particulièrement qui font connaître le bon usage, seul guide pour parler et écrire conformément au génie d'une langue. Non seulement on y trouve une plus riche provision de mots et un style générale-

(1) Ces notes sont extraites de la *Méthode rationnelle*, par Claude Marcel (librairie Larousse, Paris), et de *Rational Method*, par le même (Hachette and C°, Booksellers, London).

ment plus soigné que celui de la conversation, mais les impressions de la vue sont plus vives et plus durables que celles de l'ouïe.

L'art de lire, c'est-à-dire l'intelligence du langage écrit, est le premier dans l'ordre de l'étude, comme étant la base sur laquelle repose l'acquisition des trois autres. Outre qu'il est le plus facile et le plus accessible, il les surpasse par le nombre et l'importance des avantages qu'il présente. C'est celui dont on tire le plus grand parti dans les circonstances ordinaires de la vie. On peut s'y exercer en tout temps et en tous lieux, chez soi ou à l'étranger, soit pour s'instruire, soit pour se distraire. Seul, il fournit les moyens d'étudier la phraséologie et d'en déduire les mots du langage. La lecture sérieuse d'un bon livre est un cours de logique pratique.

Certains novateurs (1) prétendent enseigner de prime abord à parler une langue, sans se prévaloir des instincts dont est doué l'homme pour cette acquisition. Mais ce mépris des intentions manifestes de la Providence ne produit jamais que l'insuccès.

Quel que soit le point de vue sous lequel on envisage l'importance relative des quatre branches, l'art de parler n'occupe que la troisième place.

Voici donc l'ordre à suivre dans l'étude d'une langue étrangère :

1° L'art de lire ;
2° L'art d'entendre ;
3° L'art de parler ;
4° L'art d'écrire.

Chacun de ces arts est une préparation à ceux qui suivent. Ainsi s'harmonisent les études linguistiques : l'art de lire conduit à l'art d'entendre, tous deux conduisent à l'art de parler, et les trois ensemble à celui d'écrire.

En insistant sur cet ordre, dans la marche progressive des études linguistiques, comme étant en parfait accord avec les lois de notre organisation physique et mentale, nous ne voulons pas dire qu'il faille posséder complètement chacun de ces objets avant de passer au suivant, mais bien que l'étudiant doit, au début, diriger exclusivement son attention sur le premier ; puis la partager successivement entre celui-ci et les trois autres, à mesure que ses progrès dans chacun d'eux en font un auxiliaire pour l'acquisition des autres.

G. Théodore.

NOTES SUR LA PAIX ET L'ARBITRAGE (2)

L'activité du groupe parlementaire Norvégien pour la Paix.

Le groupe parlementaire norvégien, présidé par M. Horst, a pris l'initiative d'un Congrès scandinave des sociétés de Paix, d'une déclaration de neutralité perpétuelle et de la conclusion d'une alliance de paix et d'arbitrage. En outre, il a proposé au Storting la nomination d'une commission chargée d'étudier la mise en pratique, dans un avenir prochain, de l'arbitrage obligatoire. La Commission nommée invite le gouvernement à saisir le moment favorable pour effectuer la neutralité permanente de la Suède et de la Norvège. Le 24 mai 1902, le Président du Conseil des Ministres adhérait aux conclusions de la Commission.

L'arbitrage obligatoire.

... Aujourd'hui il n'y a plus que les *Hooligans* d'Angleterre, les *Barabba* d'Italie, les immoraux, les déséquilibrés et les ... gentilshommes qui se fassent justice eux-mêmes par le coup de couteau ou le coup d'épée. Mais le brigand et le duelliste sont des phénomènes isolés, produits de milieux

(1) Claude Marcel n'a pas connu les méthodes Gouin et Berlitz qui remontent à vingt ans à peine.

(2) Dans un prochain numéro nous publierons une *Chronique* de la Paix et de l'Arbitrage ; nous donnerons, entre autres choses, le compte rendu du 1er Congrès national des Sociétés de Paix récemment tenu à Toulouse.

spéciaux, et ils n'ont pas pour eux l'assentiment de la masse. Si le geste est beau, peut-être auront-ils les applaudissements de la foule — dont la psychologie est totalement différente de la psychologie de l'individu, de même qu'un vase d'eau salée a une couleur différente de celle de la mer — de la foule qui ne raisonne pas mais sent, qui ne voit que l'action et non la pensée. L'immense majorité préfère la querelle pacifique au guet-apens nocturne, la sentence du juge au coup de revolver...

Il existe une législation complète qui se préoccupe de punir ceux qui s'attaquent aux institutions en vigueur, à la propriété et par dessus tout à la vie des citoyens... Or le couteau du *Barabba*, le fusil du brigand, l'épée du gentilhomme jettent le malheur dans une ou dans quelques familles seulement ; contre eux se dressent l'opinion publique et la loi. Mais la guerre, Moloch insatiable, combien de familles ne précipite-t-elle pas dans la douleur !...

L'humanité qui a élaboré dix codes méticuleusement et patiemment pour empêcher qu'on ne verse quelques gouttes de sang, permet qu'il s'en verse à torrents ; l'humanité qui appelle crime l'homicide d'un seul individu glorifie celui qui les immole par milliers. Et cela durera combien encore ? — Toujours ! répondent quelques doctrinaires féroces. Mais nous avons trop de foi au progrès et en l'œuvre généreuse de toute une pléiade d'écrivains pour croire à cette prétendue fatalité. La guerre disparaîtra.

Le moyen le plus sûr et le plus pratique pour maintenir la paix parmi les nations est, sans aucun doute, l'*arbitrage obligatoire*, dont on devrait s'inspirer pour la confection d'un code international et l'établissement d'un tribunal fédéral dans la future fédération des peuples...

Mario Tedeschi.

(*La Vita Internazionale*, 5 sept. 1902.)

BIBLIOGRAPHIE

Les Livres

A. Timmermans. — *L'Argot parisien, étude d'étymologie comparée* (Paris, Klincksieck).

C'est le tréfonds obscur et incertain de la science du langage que M. Timmermans a voulu explorer. Dans l'analyse d'un mot, nous arrivons toujours, de décomposition en décomposition, à une racine indivisible qui renferme l'idée mère ; « mais là nous nous arrêtons devant le miracle de la création ». Pourquoi cette idée-mère s'est-elle exprimée par la racine *ba* ou *ac* plutôt que par toute autre ? Les données du problème semblent manquer absolument. M. Timmermans a trouvé à la fois les données et la solution. Le principe sur lequel il s'est appuyé est très ingénieux et très solide. Puisqu'il nous est impossible de remonter jusqu'à l'époque de formation et de croissance des langues primitives, observons comment l'argot naît et grandit sous nos yeux. L'esprit humain est un : c'est pourquoi, sous des déformations voulues et faciles à reconnaître, l'argot obéit dans son évolution aux mêmes lois que les langues ordinaires et nous révèle leur origine première.

Un philosophe contemporain a dit : « Les onomatopées et les interjections ont été, grâce à la faculté de généralisation, les premières racines des langues... En définitive, le grand moyen de développement du langage, c'est la métaphore. » M. Timmermans l'a prouvé par une multitude d'exemples empruntés à toutes les langues anciennes et modernes.

Tous les professeurs, à qui l'à peu près ne suffit pas ou qu'irrite l'énigme des racines primitives, apprécieront ce livre plein de savoir et de pensée.

Les Revues

Revue mensuelle des séjours à l'étranger et de l'enseignement des langues vivantes (juillet 1902). — 1. Les séjours à l'étranger et leurs résultats (A. Bonnefoy). — 2. L'étude comparée des méthodes Berlitz et Marcel pour l'enseignement des langues vivantes (G. Théodore).

L'Avenir des collèges (oct. 1902). — L'enseignement d'une seconde langue.

Les Quatre Langues

N° 4. 20 Novembre 1902. 3e Année.

Omer Haegen

PARTIE FRANÇAISE

L'UNION DES ENFANTS DE FRANCE

Londres, 28 octobre 1902.

Cher Monsieur Chambonnaud,

Vous habitiez Londres lorsque, il y a cinq ou six ans, j'élaborais la formation d'une organisation qui pût amener ici les jeunes Français désireux d'améliorer leurs chances de réussite dans l'avenir par l'étude pratique de la langue anglaise, beaucoup plus répandue que la nôtre dans le monde commercial de tous les pays, ainsi que par l'observation des méthodes qui n'ont pas peu contribué à donner à la race anglo-saxonne la suprématie indiscutable qu'elle possède dans les échanges internationaux.

Cette organisation, à laquelle vous vous êtes vivement intéressé, et qui obtint le patronage de la Chambre de commerce et de l'Ambassade françaises de Londres, se fit rapidement jour sous le nom d'« Union des Enfants de France ». Vous fûtes l'un de ses premiers disciples, et bientôt l'un de ses plus ardents apôtres. Je n'en relèverai qu'une preuve : la création de votre intelligente revue *Les Quatre Langues*, qui, de fait, en est le développement, ou plutôt la prolonge. C'est même pour cela que votre revue est plus qualifiée que toute autre pour accueillir ces quelques réflexions.

Il est juste de constater que depuis quelques années la France a reconnu l'infériorité dont elle avait souffert trop longtemps dans la connaissance des langues étrangères. Les temps sont loin où les étrangers se rendaient chez elle, et chez elle presque exclusivement, pour y faire leurs achats. L'acuité de la concurrence actuelle force les vendeurs à se déplacer, à chercher la clientèle au lieu de l'attendre, à la cultiver sans cesse. Or, comment le faire avec chance de réussite, sans la connaissance de ses besoins et de la langue qu'elle parle ?

L'objectif de l'« Union des Enfants de France » a donc été de procurer à notre pays des sujets à même de remplir ces conditions par un stage assez long en Angleterre, notre meilleure cliente, et de leur rendre ce stage aussi agréable et aussi peu coûteux que possible :

1° En les accueillant à leur arrivée ; en leur procurant une pension dans des familles honorables, à des prix modérés ;

2° Une fois en possession relative de la langue, c'est-à-dire après quelques mois de séjour, en leur trouvant des places, à la vérité insuffisamment rémunérées au début pour subvenir à tous leurs besoins, mais grâce auxquelles ils peuvent, avec du travail et de la conduite, faire leur chemin, soit ici, soit ailleurs.

Des résultats inespérés ont été obtenus. Plusieurs centaines de ces jeunes Français nous arrivent chaque année, un assez grand nombre d'entre eux parlant déjà une, quelquefois deux langues, en dehors de la leur, ce qui constitue un progrès énorme sur le passé. Et cependant les

conseils que nous n'avons cessé de donner depuis 1896 ne sont pas aussi suivis que nous le désirerions, ce qui souvent amène de profonds déboires.

Je les répète dans l'intérêt de vos lecteurs.

De nombreux correspondants sans ressources, sans la moindre connaissance de la langue anglaise, s'offrent comme employés, parfois quelques mois seulement avant d'avoir à faire leur service militaire ou lorsqu'ils sont d'un âge trop avancé, à 30 ans ou plus.

A tous ceux-là nous demandons de s'abstenir.

Il ne faut pas croire qu'un chef de maison quelconque consente jamais à prendre un employé que ni lui, ni sa clientèle, ne sauraient comprendre.

La langue française seule, à l'étranger, ne sert absolument à rien, quelles que soient les aptitudes du postulant. Il est donc absolument nécessaire qu'avant de s'y rendre l'on ait des moyens assurés pour y vivre pendant cinq ou six mois.

Ce n'est pas non plus à l'approche de son service militaire qu'il faut s'expatrier. S'attendre à ce qu'un patron fasse l'éducation commerciale d'un employé, avec la possibilité de le perdre aussitôt qu'il pourra lui rendre des services, c'est trop espérer de la nature humaine, et les Anglais y ont été pris trop souvent pour négliger de se mettre sur leurs gardes.

D'un autre côté, venir à 30 ou 40 ans dans un pays dont on ignore et la langue et les usages, c'est également trop risquer, et jamais nous ne conseillerons de le faire.

C'est de 17 à 19 ans que l'on peut le mieux espérer le succès, alors même que l'on est sans expérience des affaires.

A ce sujet, je dois vous exprimer mon étonnement de voir tant de nos protégés, entr'autres ceux qui sortent des Ecoles de commerce, ignorer les premiers éléments d'un travail de bureau.

La plupart sont incapables de copier une lettre ou de la répertorier dans le livre *ad hoc* (*copy-book*). Trop souvent aussi ils ignorent la sténographie et la dactylographie, si répandues dans ce pays, ainsi que la science des monnaies, poids et mesures, et leurs équivalents français.

Vous rendrez un véritable service à ces jeunes gens en leur désignant ces infériorités, et en les poussant à les faire disparaître.

Toujours à vous,

LÉON CLERC.

CHRONIQUE LINGUISTIQUE

Une conférence de M. Sigwalt.

Dans une récente conférence à la *Franco-English Guild* (1), M. SIGWALT traitait de la méthode d'enseignement des langues vivantes.

La question de l'enseignement des langues vivantes, disait-il en substance, préoccupe vivement le public qui l'a résolue d'une manière fort simple : il faut enseigner la langue pratique et laisser de côté la grammaire et la littérature. Mais que faut-il entendre par langue pratique ? Est-ce la langue parlée, est-ce la langue écrite, ou bien est-ce la facilité de compréhension à la lecture ? Encore faudrait-il s'entendre sur ce qu'on appelle *langue parlée*. Sûrement parler une langue ne consiste pas seulement à savoir demander un billet de chemin de fer, s'expliquer avec un douanier, faire un menu de restaurant ou retenir une chambre à l'hôtel. Notre conversation ne s'arrête pas à des phrases de manuel. Elle comprend toutes les nuances, toute la variété de nos jugements, de nos raisonnements, de nos sentiments, de nos désirs, de nos volontés ; toute notre vie intérieure, en un mot. Et la langue parlée, la langue usuelle, est éminemment littéraire.

(1) Voir n° 1 (5 octobre 1902), page 8.

D'autre part, les intransigeants de la méthode de la grammaire et de la littérature ont tort de négliger la partie orale de la langue.

Ceci étant posé, la question revient à savoir s'il faut apprendre à parler, à lire et à écrire une langue simultanément ou successivement, et par quels procédés.

La méthode simultanée, ou *naturelle*, a pour élément la *vie naturelle*. Or l'enfant qui est à l'école et celui qui séjourne dans un pays étranger sont dans des conditions bien différentes ; l'écolier n'a pas qu'à se laisser vivre, il doit appliquer *sa volonté* à l'étude.

En réalité, ce qui divise les pédagogues c'est le point de savoir si le maître doit ou non se servir de la langue maternelle ; si sa méthode doit être directe ou indirecte. L'inconvénient de la méthode directe c'est d'être lente car l'enfant ne peut utiliser ses facultés qu'au fur et à mesure de l'acquisition du langage. Elle a horreur de la traduction, ce qui est un tort, car la traduction permet, par la comparaison du vocabulaire de deux langues, l'intelligence approfondie de ces langues ; elle éclaire le mot sous toutes ses faces d'une lumière vive et instantanée, tandis que la définition promène sa lanterne tout autour. Le grand reproche que l'on fait à la traduction, d'empêcher de penser dans la langue étrangère, n'est d'ailleurs pas fondé ; et la preuve la plus évidente, c'est que ceux qui, par les méthodes les plus indirectes, ont appris à faire des discours latins, écrivent en latin directement et imitent le style de tel ou tel auteur. D'ailleurs la méthode exclusivement indirecte, par la grammaire et le dictionnaire seuls, n'a jamais été employée. En réalité, la méthode directe et la méthode indirecte sont insuffisantes considérées seules. « La méthode directe est un aveugle qui a les jambes solides ; elle marche, mais elle cherche son chemin à tâtons. La méthode indirecte, c'est le paralytique, qui voit sur la route, mais qui ne peut pas se lever de son grabat. S'ils se mettaient d'accord, les deux infirmes pourraient, l'un portant l'autre, atteindre le but. Ou plutôt, laissant cette image disgracieuse, prenons comme symbole de la vraie méthode l'homme robuste et clairvoyant qui se sert de ses jambes pour marcher et de ses yeux pour voir. »

Cette vraie méthode, c'est la méthode que M. Sigwalt appelle *inductive* et qui consiste, quels que soient les procédés employés, à faire d'abord comprendre et ensuite à faire employer le vocabulaire étranger.

Une conférence de M. Firmery.

Une révolution dans l'enseignement officiel des langues vivantes, tel est le titre d'un article que le *Temps* du 25 octobre consacre à une conférence faite par M. Firmery, inspecteur général de l'enseignement des langues vivantes, sous la présidence de M. Liard, le nouveau vice-recteur de l'Académie de Paris, devant un public de 300 professeurs de langues, dans l'amphithéâtre Michelet à la Sorbonne.

C'est en Sixième et en Cinquième d'abord que le nouveau programme doit être appliqué intégralement. Là, dit M. Firmery, le changement sera complet; « à l'enseignement de la langue vivante par le français, par le livre, par la traduction, sera substitué totalement l'enseignement direct, par la parole, le geste, l'image, et dans la langue même que vous enseignez. » Les murs seront couverts d'images, d'objets; le professeur parlera tout de suite et constamment en allemand ou en anglais. S'il avait besoin de parler français, qu'il ne le fasse que quelques minutes, sans mélange des deux langues. On s'efforcera de donner d'abord un vocabulaire aux élèves. Les éléments en seront fournis, non pas par le livre, mais par les objets qui sont dans la classe, par des images, etc. Ce sera la langue pratique que l'élève apprendra, qui doit être non pas le *but* de l'enseignement secondaire, mais le fondement indispensable, la base sur laquelle nous construisons l'édifice. »

Avec le vocabulaire il faudra apprendre la prononciation. Il faut absolument que les élèves prononcent parfaitement; la difficulté pour la prononciation est d'ordre physiologique et elle sera vaincue par la répétition et l'exercice. Aussitôt que les élèves sauront assez de mots pour posséder les éléments d'une phrase, tous les soins du professeur se porteront sur la correction grammaticale.

Plus de livre, mais des mots écrits sur le tableau, des exemples dont le

professeur fera jaillir la règle. Pour faire apprendre facilement les conjugaisons, M. Firmery conseille de tutoyer les élèves, ce que font d'ailleurs les maîtres allemands; cela contribuera à former autour des élèves une sorte d'atmosphère artificielle destinée à leur faire oublier pour une heure qu'ils sont en France.

Plus de textes, presque plus de leçons ni de devoirs; la leçon ne consistera qu'en un court texte dont tous les mots avec la prononciation et leur forme logique seront déjà connus des élèves, et on ne la donnera à apprendre que lorsque ceux-ci pourront la répéter sans faute. Le devoir ne sera qu'une copie des vocables appris en classe et parfaitement sus; ce sera ensuite un exercice grammatical, analogue à ceux des classes primaires : changement de personnes, de temps, etc., et il ne portera jamais que sur des mots déjà appris par l'élève.

Dans les classes moyennes, Quatrième et Troisième, où les élèves ont commencé leurs études suivant l'ancienne méthode de traductions, on réduira le plus possible l'emploi du français en habituant l'élève à embrasser d'un coup d'œil la phrase étrangère et à la comprendre en bloc.

Enfin dans les classes supérieures les élèves connaîtront suffisamment la langue pratique pour pénétrer le génie de la littérature de cette langue. Et alors l'enseignement aura vraiment une valeur éducative et pourra être mis en parallèle avec l'enseignement des langues mortes.

M. Firmery a dit en terminant qu'un intéressant essai allait être tenté d'abord au lycée Lakanal : un étudiant allemand y sera admis et pendant les récréations et les jeux il causera aux élèves dans sa propre langue.

BIBLIOGRAPHIE

Les Livres

Pierre Préteux : *Choix d'anecdotes anglaises accompagnées d'anglicismes, de verbes irréguliers et de notes explicatives* Paris, Nony et Cie ; prix 0 fr. 75 .

C'est un charmant petit volume que celui que M. Préteux vient de faire éditer. Tous les maîtres en apprécieront l'idée directrice : intéresser les élèves par de courtes mais amusantes anecdotes qui sont en même temps des types du style familier et direct ; souligner les idiotismes au cours de la lecture et les faire ensuite apprendre par cœur ainsi que les verbes irréguliers rencontrés dans le texte. A la fin de l'ouvrage les élèves se trouveront avoir appris sans grand effort, sans même qu'ils s'en doutent, la plupart des anglicismes et des verbes irréguliers, cette terrible pierre d'achoppement de toute langue vivante.

Le volume est très joliment édité avec des figures soignées qui aident à l'intelligence du texte chaque fois qu'il s'agit de la description d'une expérience ou d'un tour amusants. Il sera lu avec intérêt, non seulement par ceux qui désirent apprendre l'anglais ou se perfectionner dans cette langue, mais aussi par toutes les personnes qui savent apprécier l' « humour » britannique et qui trouveront dans un continuel feu d'artifice la quintessence de ce qu'il a de meilleur.

Paolo Lusana : *Singulti* (Biella, Typografia sociale di Magliola, Morello et Co).

Sous le titre de « Singulti » *(sanglots)* vient de paraître un petit recueil de poésies sorties du cœur de notre ami Paolo Lusana. « J'ai été longtemps ouvrier et n'ai pas de passé, dit-il dans la préface ; j'ignore où se trouvent et le Parnasse et les Muses. » On ne le dirait pas, car il a su peindre en de beaux vers la douleur qu'éprouve toute âme juvénile et ardente à trouver, au sortir de beaux rêves, non pas la situation rêvée, mais le dur cachot ou l'exil. Dans la pièce intitulée « Via Crucis » l'auteur retrace son douloureux calvaire : traîné de Biella, sa chère patrie, à l'île de Pantelleria, allant de bagne en bagne à travers l'Italie, finalement enfermé dans l'île de Lipari d'où il voit « la nuit s'étendre et couvrir de son voile épais la terre, la mer et le ciel » tandis que son cœur vole vers Biella, vers la fiancée et la vieille maman ! Il n'a alors pour consolation que ses sanglots et la poésie fut sa seule amie dans sa prison. Elle seule a adouci sa douleur, et en cœur généreux il a pensé qu'il pourrait à son tour alléger nos tristesses et c'est ce qui a poussé notre ami à publier ses « Singulti » en des vers mélodieux d'une poésie pénétrante et d'un rythme exquis.

Les Quatre Langues

N° 5. 5 Décembre 1902. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES EN ANGLETERRE

Les Anglais se plaignent depuis assez longtemps du peu de goût des jeunes gens pour les langues étrangères et du peu de résultats que donne cette branche d'enseignement. Cet état de choses a préoccupé beaucoup d'hommes éminents qui ont songé à en rechercher les causes ainsi que les remèdes. De nombreuses idées ont été émises et les professionnels eux-mêmes ont montré les véritables racines du mal. Un article qu'a publié à ce propos le *Quarterly Modern Language Teaching* est vraiment intéressant, parce qu'il apporte la confession sincère d'un homme du métier.

M. F. Storr, l'auteur de l'article, ne parle que de sa propre expérience et des difficultés qu'il a rencontrées à la *Merchant Taylors' School*, où il enseigne l'allemand et le français depuis près de vingt-cinq ans. Au moment où il entra dans le personnel enseignant de l'école, une innovation très importante venait d'y être introduite. L'orientation des études était modifiée par la création, à côté du vieil enseignement classique, d'un enseignement plus moderne où les sciences et les langues vivantes avaient une certaine part. Mais la spécialisation n'avait lieu que vers quatorze ans et, jusqu'à cet âge, tous les élèves faisaient les mêmes études. Cet essai était encore bien insuffisant au point de vue de l'essor à donner à l'étude des langues vivantes. Les enfants au-dessous de quatorze ans consacraient six fois plus de temps au grec et au latin qu'aux langues modernes ; mais tout imparfait qu'il était, ce plan d'études aurait pu rendre de précieux services s'il avait été mis en pratique avec la ferme volonté de favoriser le nouvel enseignement. Ce n'est pas ce qui arriva. La nouvelle organisation tourna complètement au détriment de l'enseignement des langues vivantes. Si des jeunes gens se distinguaient en grec ou en latin, vite on les poussait vers la bifurcation classique et il ne restait pour le côté moderne que ceux que l'on trouvait insuffisants pour les études classiques. Quel résultat pouvait-on donc attendre d'un enseignement moderne qui ne recevait que des *fruits secs* en débutant, et dont le rôle, d'après l'expression très imagée de M. Storr, *consistait à polir les copeaux d'un atelier classique*. Les seuls brillants élèves que l'on pouvait rencontrer étaient ceux qui, arrivant en retard, étaient placés tout de suite dans le côté moderne. Il est bien certain qu'on avait parfois des surprises et que tels élèves qui n'avaient rien compris à César ou à Ovide devenaient excellents dans l'étude de Thierry ou de Molière ; mais ce n'étaient là que de rares exceptions.

D'ailleurs un nouveau triage s'effectuait dans les classes modernes et les plus brillants sujets n'étaient pas dirigés vers les langues vivantes. Chose plus triste encore, c'est que les professeurs de langues, eux-mêmes, ne pouvaient se plaindre et qu'ils étaient obligés de reconnaître que les élèves n'écoutaient que leur intérêt personnel. Peu d'élèves à *Merchant Taylors'* pouvaient se permettre de continuer leurs études aux Universités complète-

ment à leurs frais. Or les bourses sont accordées par genre de matières, et chaque année il y a à peu près cinquante bourses pour les mathématiques, autant pour les sciences et l'histoire, et seulement *trois* pour les langues vivantes. Comment les élèves n'abandonneraient-ils pas les langues étrangères pour les mathématiques ou les sciences, quand ils ont près de vingt fois plus de chances de succès dans ces dernières matières ?

Voilà pour le côté moderne, le plus fortement éprouvé. Passons au côté classique. Là aussi, les langues étrangères ne sont pas bien favorisées. Au début de l'organisation de l'Ecole, les élèves des deux classes supérieures pouvaient apprendre six langues : l'anglais, le latin, le grec, le français, l'allemand et l'hébreu, et bien entendu les plus négligées étaient l'anglais, le français et l'allemand. Quelque temps après, le nombre des langues enseignées fut réduit à quatre (y compris l'anglais), mais c'est le français qui disparut dans les trois classes supérieures et l'allemand alterna avec l'hébreu. Trois heures par semaine étaient consacrées à l'allemand ; cela peut sembler raisonnable, mais c'est insuffisant en comparaison du temps passé au grec et au latin. Un élève qui a fait ses études complètes a consacré six fois plus de temps au grec qu'à l'allemand et quatre fois plus de temps au grec et au latin réunis qu'à l'allemand et au français ensemble. D'ailleurs l'organisation pédagogique de l'Ecole pousse à la négligence des langues vivantes. Pour avancer d'une classe à l'autre, les élèves ont à subir des examens de passage. Or les notes des langues étrangères ont une influence négligeable, car elles ont des coefficients dérisoires. Aussi, les directeurs n'ont jamais l'occasion de réprimer un excès de zèle en allemand ou en français ; mais en revanche, il n'est pas rare qu'un professeur de langues ait à punir à son cours des élèves, même très sérieux, parce qu'ils font des thèmes grecs ou latins au lieu d'écouter sa leçon.

Toutes ces difficultés affectent la plupart des écoles publiques anglaises, mais il en est d'autres qui sont particulières à l'école où M. Storr enseigne. Ainsi la disposition matérielle des classes, construites pour 25 élèves au plus, nuit beaucoup à un cours méthodique de langues. Les jeunes élèves intelligents sont poussés rapidement vers les premières classes pour décharger les dernières qui ont naturellement des tendances à être toujours trop nombreuses. Il arrive donc que les élèves sont de force très inégale et que la classe *ressemble à deux chevaux attelés en flèche, avec un cheval de course devant et un mulet dans les brancards ; est-il étonnant, dans ces conditions, que l'attelage verse au moindre coin dangereux ?* (*Joint Board Examination*).

Dans les basses classes les leçons de langues, même avec les enfants de 9 ou 10 ans, durent une heure et quart. C'est trop, et il est impossible de retenir si longtemps l'attention d'enfants si jeunes.

Quant à l'enseignement des langues en soi-même, il devient plus méthodique depuis quelque temps, car les professeurs sont choisis parmi des spécialistes ayant des connaissances suffisantes. Mais à l'époque où M. Storr débutait, il n'était pas rare de voir des maîtres enseigner des langues qu'ils étaient absolument incapables de parler couramment. Quelques pédagogues le trouvaient même naturel et répondaient aux maîtres qui faisaient des objections : « Qu'est-ce que cela peut faire que vous sachiez ou non ce que vous devez enseigner ; ne pouvez-vous pas être toujours en avant d'une leçon sur vos élèves? C'est suffisant ». M. Storr avoue lui-même qu'au moment où il commença à enseigner l'allemand, il était incapable de le parler et ne connaissait que peu de chose de la grammaire.

Aussi, pour éviter de pareils errements, il propose en première ligne, parmi les remèdes qu'il préconise, de ne laisser enseigner le français ou l'allemand qu'à des hommes compétents et capables de les parler couramment. — Pour lui le grec reçoit trop d'importance et ne devrait commencer à être enseigné qu'à treize ans au lieu de onze. Le français devrait compter autant que le latin ou le grec dans les examens de passage. Les élèves étudiant le français devraient avoir, au moins les deux premières années, une leçon de 3/4 d'heure chaque jour.

M. Storr ne se fait pas d'illusions sur la portée de ces quelques réformes ; il reconnaît qu'elles ne produiraient pas de grands résultats, mais ce serait

un commencement d'orientation des études. Pour réussir, il faut que les Universités reconnaissent que les langues modernes font partie intégrante d'une éducation libérale, au même titre que les langues anciennes qui ont, jusqu'à présent, fait le fond de l'enseignement classique.

P. Texier.

LES ÉCHANGES DE SÉJOUR

Monsieur le Rédacteur des Quatre Langues (1).

Cher Monsieur,

J'ai le grand plaisir de vous faire connaître les résultats des échanges de séjour pendant les vacances effectués au profit de deux de mes élèves, grâce à votre bienveillant concours. L'un, un garçon de haute taille (6 pieds 3 pouces) (2), âgé de 16 ans, est allé dans le Midi de la France, près de Béziers. Il était dans notre division supérieure et possédait déjà avant de partir une connaissance utile à la fois de la langue écrite et de la langue parlée ; l'autre, plus jeune, dans la division immédiatement inférieure de notre école, est allé à Bussière-Galant, près de Limoges. Mes deux élèves ont passé des vacances très heureuses en France où ils ont été traités avec la plus grande bienveillance et la plus cordiale hospitalité. Tous deux y sont restés deux mois et à leur retour ils ont amené avec eux chacun un ami français pour passer une période de temps correspondante ici, à Redcar. L'un des deux Français, un petit garçon de 15 ans, a vécu dans ma maison ; l'autre a résidé en ville avec les parents de son ami anglais. Tous les deux ont suivi régulièrement les classes de notre établissement et se sont mêlés librement avec nos jeunes garçons anglais. L'expérience a été un succès complet. Mes élèves sont revenus ici avec un sentiment réel du français parlé et de cette langue en général et maintenant ils sont capables de comprendre entièrement toute espèce de conversation en français et de répondre avec une facilité considérable et d'une façon suffisamment correcte. Ils sont intéressés par la France et les Français et vantent bien haut la bonté que, dans votre pays, on a eue pour eux. Le seul inconvénient que je reconnaisse, c'est le prix du voyage qui rend ces échanges un peu coûteux. A tout autre point de vue ils sont satisfaisants ; les parents dans nos deux pays n'ont aucune crainte à concevoir, du moment que les arrangements sont faits par des chefs d'établissement sur qui l'on peut compter, qui connaissent leurs élèves et qui refusent d'effectuer des échanges pour ceux qui pourraient ne pas donner satisfaction.

J'ai été vivement frappé de l'excellence de l'enseignement en anglais que l'élève de Limoges a reçu. Il reflète le plus grand crédit sur son école et sur ses maîtres.

Veuillez agréer, etc.

Arthur Pryce,
Proviseur du lycée de Coatham, Redcar (Angleterre).

Comment je me suis débrouillé.

Je n'ai jamais éprouvé un contentement aussi vif que le jour où je reçus un pli avec un en-tête des *Quatre Langues*. Je l'ouvris fébrilement et même je déchirai l'enveloppe en voulant aller plus vite... Je l'avais deviné ! Le Rédacteur des *Quatre Langues* m'avait trouvé en Angleterre une famille où on devait me recevoir pendant trois mois. Je sautai de joie et courus

(1) Voir cet article en anglais dans la partie anglaise de ce numéro, page 153.
(2) Le pied anglais vaut environ $0^{m},303$; 6 pieds 3 pouces valent donc $1^{m},90$ environ.

embrasser ma mère. Je parlais si vite qu'il fallut bien dix bonnes minutes avant qu'elle eût enfin compris la situation.

L'affaire des préparatifs fut longue ; ma mère n'en finissait pas avec mes bagages ; enfin elle fut bien obligée de s'arrêter lorsque ma malle fut pleine. Mon père, qui jusqu'alors n'avait rien dit, me prit doucement par le bras. Jamais je ne lui avais vu un air aussi grave. Il me parla comme si j'étais déjà un homme. On aurait dit que j'avais grandi de cent coudées dans son estime; il me fit nombre de recommandations qui resteront toujours gravées dans mon cœur, car je me suis déjà plus d'une fois aperçu de leur utilité dans ce pays-ci où en arrivant je ne connaissais personne et où j'allais être obligé de me débrouiller tout seul.

Enfin sonna l'heure du départ ; il fallut se séparer ; ma mère ne retenait ses larmes qu'à grand'peine. « Bah ! lui dis-je philosophiquement, j'en reviendrai bien. » Mais quoique j'eusse l'air de faire le malin, je ressentis un chavirement dans la poitrine lorsque je montai sur le marchepied du wagon ; et quand je fus dans le compartiment, un gros sanglot m'étreignit à la gorge. Coup de sifflet, le train se mit en marche ; la locomotive roula bruyamment en rejetant d'épais flocons de fumée noire et blanche. Me voilà parti. Je restai longtemps appuyé sur la portière, la tête en dehors, les yeux tournés vers mes parents, agitant un mouchoir jusqu'à ce que je ne les visse plus. Je sentis alors des larmes couler sur mes joues. Pensez donc, c'était la première fois de ma vie que je quittais mes parents !

Je pris le paquebot qui faisait le service à Dieppe. La traversée fut charmante ; la mer était calme, les vagues venaient clapoter doucement sur le navire; je n'eus pas du tout le mal de mer.

Il était presque sept heures quand j'arrivai à la gare Londres-Victoria. J'avais une rose blanche à la main, ainsi qu'il était convenu avec mon correspondant que j'avais préalablement averti de mon voyage ; et après avoir jeté attentivement quelques coups d'œil à gauche et à droite, j'aperçus bientôt devant moi un grand jeune homme, droit, un peu sec, qui avait une rose pareille à sa boutonnière. Nous nous reconnûmes tout de suite et sans plus de cérémonie il m'amena chez lui. En chemin nous parlâmes tantôt français, tantôt anglais. Nous avions toutes les peines du monde à nous comprendre et nous commettions des fautes qui auraient fait dresser les cheveux de mes professeurs de français et d'anglais. Mais, ma parole, je crois que je m'exprimais mieux en anglais que lui en français ; sa prononciation était franchement mauvaise.

J'étais enchanté de mon nouvel ami et nous passâmes huit jours dans le bonheur le plus complet. Mais mon jeune camarade fut brusquement rappelé par un oncle qui était un grand fermier d'Australie. J'allais donc rester seul dans cette grande ville de Londres, sans connaissances... que faire ? Pas une fois l'idée de rentrer chez moi, Grosjean comme devant, ne me vint à l'esprit. Je voulais absolument apprendre à parler anglais. Un soir, en me couchant, je feuilletais un numéro de mes chères *Quatre Langues* lorsque je vis à l'intérieur de la couverture les noms de plusieurs collaborateurs de ce journal habitant Londres. Il me sembla que c'étaient des amis que je connaissais de longue date. Ma résolution était prise. J'irais dès le lendemain faire une visite à quelques-uns et je leur exposerais mon cas. J'avais le pressentiment que là était le salut. Je ne me trompais pas.

Après que j'eus mentionné *Les Quatre Langues* et le nom du Rédacteur, M. Léon Clerc, le Secrétaire de la Chambre de Commerce française, m'accueillit très cordialement et promit de m'aider. Il a tenu parole. Maintenant, au quatrième mois de mon séjour à Londres, j'ai une petite situation d'employé dans une maison de commission anglaise; je gagne 15 shillings par semaine et je suis ravi. Je tiens à venir vous en remercier chaleureusement et je vous serais profondément obligé de publier cette lettre pour que les autres jeunes gens, lecteurs des *Quatre Langues*, puissent, le cas échéant, en faire leur profit.

A-J. P.....

LE JOURNAL DANS LA CLASSE DE LANGUES VIVANTES [1]
(3e article.)

Or le but principal du nouvel enseignement secondaire n'est-il pas de former des gens pratiques, des hommes d'affaires? D'ailleurs la partie littéraire de la langue n'est pas négligée. Le journal complète le livre. Il permet de suivre l'évolution de la " Langue vivante ", qui, ainsi que le font judicieusement observer MM. Zornemann et Soulet, « n'est pas coulée dans un moule fixe comme le grec et le latin, mais a bien sa vie propre et se transforme sans cesse ».

« Quelle énorme différence entre la prose actuelle d'un journal allemand et la langue des Gœthe et des Schiller! Tel élève qui pourrait traduire sans hésiter des scènes entières des *Brigands* ou d'*Hermann et Dorothée* serait fort gêné à la lecture d'un article du *Berliner Tageblatt* ou de la *Kölnische Zeitung*.

« Le journal allemand, la revue, les coupures des ouvrages d'auteurs contemporains nous serviront à montrer aux élèves comment l'allemand perd peu à peu un caractère synthétique pour devenir plutôt analytique, ils nous permettront de suivre la vie des mots et expressions. Nous avons assisté à la naissance de tel vocable au XVIIe siècle, par exemple, nous l'avons retrouvé vieilli au XIXe siècle et nous le voyons disparaître dans la langue actuelle. Le journal allemand nous montrera la tendance marquée des verbes « forts » à devenir « faibles ». Nous retrouverons le verbe *backen*, par exemple, que toutes les grammaires portent comme irrégulier, en train de régulariser sa situation; c'est même chose faite pour l'imparfait de l'indicatif. (*Buck* a cédé définitivement sa place à *Backte*). »

Tout en faisant connaître la vraie langue parlée, tout en faisant assister à son évolution, le journal nous fera pénétrer dans la vie intime du peuple dont nous étudions la langue. « Quels rapprochements, quelles comparaisons le maître ne sera-t-il pas amené à faire entre la manière dont le même fait est envisagé en France et à l'étranger! » (GAYRAUD). Les idées s'élargissent... et le cœur aussi. Le futur citoyen apprend à connaître et à comprendre l'étranger. Il échappera ainsi à ces attaques de chauvinisme dont sont trop souvent, hélas! victimes ceux qui prennent une opinion toute faite sur telle ou telle nation dans certains journaux français qui, involontairement ou à dessein, semblent se complaire à défigurer les faits par des comptes rendus fantaisistes ou des traductions erronées.

Il est encore un point sur lequel l'attention publique ne s'est pas encore portée et sur lequel insistent avec raison nos correspondants MM. LUSANA et TIMMERMANS. Les auteurs classiques nous transportent trop souvent dans un monde idéal : sans doute ils élèvent l'âme aux nobles sentiments et à la compréhension de la beauté : « l'homme ne vit pas seulement de pain » ; mais pendant que nous dissertons sur les beautés de l'éloquence ou de la poésie, et que nous nous complaisons à les admirer, nous sommes tentés d'oublier les durs combats, le terre à terre, le prosaïsme de l'existence. Le journal nous ramènera dans la modeste sphère de la vie pratique.

« Ce qui caractérise principalement le journal et ce qui le met au-dessus de tous les livres scolaires, ce sont les sujets qu'il traite, sujets tout à fait modernes et touchant à la vie réelle, la vie familière, commerciale, industrielle, scientifique et littéraire. » (LUSANA.)

M. TIMMERMANS nous expose, dans un style magnifique, la haute leçon morale que la classe peut retirer du spectacle de l'éternelle lutte pour la vie.

« En plus de leur intérêt au point de vue de la langue, les journaux me fourniraient le moyen de faire entrevoir à mes élèves comment dans la vie se débat l'étranger, de

---

[1] Voir nos 2 et 3.

leur ménager des termes de comparaison suggestifs pour faire un retour fécond sur les conditions de la leur, afin qu'ils puissent se féliciter de leur sort ou tâchent de l'améliorer par une généreuse émulation.

« Je tendrais à leur faire comprendre par les faits que l'activité est âpre partout, qu'elle est jalouse, et cela non pas afin de décourager les timides, ni pour préparer les vaillants à une lutte brutale, mais pour leur démontrer la nécessité de l'effort, et que la vie ne permet guère de fermer les yeux pour jouir d'un rêve, fût-il inspiré par la littérature la plus élevée, sous peine d'être refoulé dans les rangs des déclassés.

« Le journal, la revue, les livres qui paraissent sous nos yeux sont la littérature de l'actualité et représentent à ce titre la dernière forme du style et de la pensée, ou laissez moi dire, la plus moderne ; c'est, pour l'heure, l'aboutissant. On ne saurait donc les exclure de l'enseignement d'une langue et d'une littérature, pas plus qu'une esquisse des événements de notre temps, de l'histoire.

« Les gens du monde qui suivent le mouvement littéraire ne le font pas ; pourquoi l'enseignement continuerait-il à le négliger, s'il est vrai que *vitae dissimus, non scholae* ? La littérature la plus récente demandait sur le programme une place. Elle est dans le creuset, l'avenir la jugera mieux que le passé, mais on ne saurait s'en désintéresser. »

L'idée génératrice de la réforme de l'enseignement secondaire n'avait-elle pas été de mettre cet enseignement en harmonie avec la vie moderne ? Faut-il rappeler ce qu'écrivait M. Georges Leygues, alors Ministre de l'Instruction Publique, au Président de la Commission de l'Enseignement secondaire de la Chambre des députés ? « Dans nos sociétés modernes, les questions d'enseignement se trouvent mêlées à tous les problèmes qui touchent au développement et à l'existence même des nations. » Deux siècles et demi plus tôt, Descartes avait dit, d'une façon plus générale : « On ne peut sans danger rester étranger aux choses de son temps. » C'est grâce au journal que nous nous tenons au courant des choses de notre temps.

Il ne saurait être question de proscrire la lecture et l'étude des classiques, dont le but est, ainsi que le définit M. Ch. Glauser, « de développer le sens esthétique de l'élève, son esprit, de l'obliger à penser, et de le forcer à se rendre compte du mouvement intellectuel du pays dont il apprend la langue. Cette tâche incombe surtout au livre de lectures. » Mais elle ne devra venir que plus tard, dans les classes supérieures. Celui qui n'arrivera pas jusque-là aura tout de même acquis un instrument pratique et d'une utilité immédiate.

*
* *

Ces grands avantages du journal ont depuis longtemps frappé les professeurs. Nombreux sont ceux qui communiquent à leurs élèves des extraits des journaux ou des revues auxquels ils sont abonnés. Mais ils ne peuvent disposer en général, dans les petites villes surtout, que d'un choix très restreint de publications étrangères et on ne peut leur demander de se ruiner en abonnements. C'est donc toujours un peu la même note qu'ils donnent à leurs élèves. Il se présente en outre des inconvénients plus graves : ou bien tous les élèves ne seront pas pourvus du texte à étudier, ce qui est particulièrement important quand on veut en faire un thème de conversation, ou bien le maître en fera la dictée, ce qui obligera naturellement à ne prendre que des extraits de faible étendue. Nous connaissons des maîtres qui poussent le dévouement jusqu'à copier et faire autographier ces sortes d'extraits ; les inconvénients que nous signalons disparaissent alors ; mais tout en louant le zèle de ces maîtres, qu'il nous soit permis de dire qu'on ne peut demander à tous un pareil surcroît de travail.

D'où la nécessité d'une publication spéciale contenant ces extraits variés, et qu'on pourra, ainsi que le demande le programme, mettre entre les mains de tous les élèves de la classe.

Bien entendu, il ne peut être question de donner à ces élèves un journal étranger quelconque : « Il faut, comme dit M. Paul Passy, des journaux

spéciaux ». Outre que les articles pourraient ne pas convenir, la lecture en serait trop pénible et l'élève serait bien vite rebuté. C'est ce que dit fort bien M. CONTABLE :

« Qu'on mette sous les yeux d'un élève de Quatrième ou de Troisième des feuilles comme la *Deutsche Zeitung*, le *Berliner Tageblatt*, le *Times* ou le *Daily Telegraph*, s'il n'a fait des langues vivantes qu'au lycée, il sera incapable de lire un article entier en le comprenant, et cet article sera en général de peu d'intérêt pour lui. »

Le style et la correction ont une importance considérable. On ne saurait être trop circonspect ni trop puriste. C'est l'opinion de MM. Zornemann et Soulet :

« A voir la quantité de périodiques publiés à l'étranger aussi bien qu'en France, il semble en résulter qu'il ne nous reste que l'embarras du choix ; or, c'est justement le choix qui va être embarrassant. Chez nos voisins, comme chez nous, les journalistes s'improvisent facilement et leurs élucubrations ne sont pas toujours des modèles littéraires ni comme forme, ni comme fonds, la langue y est trop souvent maltraitée et la grammaire parfois violée. Ce n'est donc pas au hasard qu'il faut s'en remettre pour faire notre choix.

« Procédons par élimination. Si nous mettons de côté les journaux purement politiques, comme pouvant blesser les sentiments de tel ou tel élève, si nous supprimons aussi les journaux commerciaux ou particuliers à une branche de l'industrie, comme étant trop techniques, il nous restera les journaux purement littéraires. Or ceux-ci manqueraient certainement d'attraits pour les élèves : écrits par des lettrés pour des lettrés, les articles sont parfois difficiles à comprendre, rédigés pour des lecteurs possédant déjà leur langue, les difficultés ne sont pas graduées, la plupart des élèves seraient découragés dès le début.

« Les revues et journaux étrangers offrant moins d'avantages que d'inconvénients, il nous reste les *périodiques en langue étrangère rédigés et imprimés en France*. »

Quel genre d'articles le journal devra-t-il contenir ? La réponse est la même chez tous nos correspondants : l'essentiel c'est que l'élève en aime la lecture.

« Le professeur devra s'assurer que tout exercice basé sur le journal amuse ou du moins intéresse les élèves, disent MM. Sévrette. Le journal devra donc contenir des *anecdotes* historiques ou familières, des *actualités*, des *bons mots*, etc. » M Samuel MEYER et M. L. GÉRARD, professeur au lycée de La Rochelle, veulent « des *récits* de voyage, des *nouvelles*, des *coupures* de journaux étrangers et quelques *bons mots*. » « Un *conte*, une *nouvelle*, un *fait-divers*, une *saynète*, nous ne reculerons même pas devant le *roman-feuilleton* (dans une certaine mesure, s'entend) ; tout est bon, affirment MM. Zornemann et Soulet, pourvu que l'élève prenne plaisir à le lire. » « Qu'on lui mette sous les yeux des *anecdotes* assez courtes, d'un langage simple, ajoute M. Contable, il s'intéressera au récit ; il sera arrêté par peu d'expressions étrangères à son vocabulaire restreint, il voudra savoir la fin de l'histoire et aimera lire. »

Afin que le journal puisse plaire aussi bien qu'instruire et amuser, « il faudra, dit M. Lusana, qu'il possède des *qualités attrayantes* qui le rendent sympathique à ceux qui s'en servent. » Et M. Soulet conseille d'ajouter de temps en temps « une gravure bien choisie, ayant un caractère artistique. »

D'ailleurs ce journal peut ne pas s'appliquer exclusivement à une classe déterminée, à une classe de Quatrième ou de Troisième, par exemple. Sa première qualité sera une grande variété. MM Samuel Meyer et Gérard désireraient qu'il fût rédigé de manière « à servir dans les classes supérieures comme lecture courante et délassement, dans les classes moyennes comme exercice de lecture et de traduction, et contenir aussi de petits morceaux très faciles pour les débutants ».

Pourquoi ne contiendrait-il pas également des articles très sérieux susceptibles d'intéresser tout le monde, et par leur choix judicieux et opportun, constituer une véritable Revue de l'Etranger ? « De quelle utilité ne serait-il pas à ceux qui, comme moi-même, dit notre distingué corres-

pendant M. F. Ogston, n'ont pas le temps de lire les mille livres et les mille journaux de chaque langue... Les articles choisis devraient être en prose et en poésie et toucher à tous les sujets possibles... mais par-dessus tout. traiter de choses intéressantes et d'actualité. »

Dans une entreprise aussi considérable, quels seraient les collaborateurs? — Des écrivains et des journalistes étrangers de talent qui, de temps en temps, donneraient par la publication d'un article « fait exprès », ou d'une historiette inédite, un regain d'intérêt à la publication. Tous les professeurs de langues vivantes, ensuite : « ils n'auraient qu'à découper un article de journal intéressant, ou transcrire un passage qui les aurait frappés au cours d'une lecture... » (Soulet.) Enfin les élèves eux-mêmes seraient invités à y exposer leurs idées, à raconter des scènes intéressantes dont ils ont été témoins à l'étranger.

« Ce journal, dit M. Glauser, devra être un moyen *d'échanges d'idées entre les diverses écoles*, non seulement d'un même pays, mais de plusieurs pays. Qui empêcherait, par exemple, de publier dans un journal français à l'usage des Allemands quelques travaux modèles (compositions d'élèves français, et *vice versa?* Vous auriez ainsi une source féconde (MM. Soulet et Zornemann sont aussi de cet avis). On ne devra *pas se montrer trop sobre de commentaires*...

« Ce journal ne s'arrêtera pas avec la classe même, mais *suivra les élèves pendant le cours de leurs études;* il sera leur compagnon, le miroir de leurs idées, car plus les élèves grandiront, plus ils auront intérêt à contribuer à son développement. »

En résumé, le journal de langues vivantes idéal devra :

a) Être intéressant, aussi bien pour les débutants que pour les élèves des classes moyennes et supérieures et pour toute personne connaissant les langues étrangères et désirant se perfectionner;

b) Les articles seront donc très variés. Mais ils devront se rapporter principalement à la vie actuelle des pays dont on étudie la langue et être écrits dans un bon style : ni sublime, ni terre à terre ;

c) Les collaborateurs seront recrutés parmi des écrivains et des journalistes étrangers de talent, les professeurs et les élèves des classes de langues vivantes :

d) Le journal devra plaire : par un format commode à manier, — par des illustrations de différentes sortes, gravures, portraits, — par des notes, des traductions, des commentaires abondants de façon à éviter toutes les difficultés de nature à rebuter le lecteur, — et enfin, ajouterons-nous, par un prix d'abonnement peu élevé. (*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Les Revues

La Vita Internazionale (5 Novembre 1902) : — 1. Amedeo Morandotti : Partiti e classi intorno alla tariffa doganale tedesca. — 2. E. T. Moneta : Il Bilancio del Secolo. La guerra e la pace nel secolo xix. — 3. Ugo Tombesi : Ancora del « Neomalthusianismo ». — 4. A Devito Tommasi : Fiori ai morti pane ai vivi. — 5. F. Cameroni : L'arte decorativa a Torino. — 6. Guido Vitali : Per la morte di Emilio Zola (versi). — 7. Giuseppe Falzea : Gli Ebrei in Rumania nella « Corda Fratres ». — 8. Liana Manzoni : Conversione (*novella*). — 9. Rossana : Due Novembre.

La Lumo (la 1 an de oktobro 1902 a). — Dictionnaire espéranto-français.

La Revue de l'enseignement des langues vivantes (Novembre 1902). — 1. Florence Bristowe : Les langues vivantes à l'Étranger. Enseignement du français au " Packer Collegiate Institute " de Brooklyn, New York. — 2. Les langues vivantes devant la Commission d'enquête. — 3. Gauthiot : Langue maternelle et langues étrangères. — 4. Fr. Sauvy : Lieder de Henri Heine. Fantômes. Epilogue. — 5. A. Wolfromm : Jubiläumsprogramm der Aargauer Kantonsschule. — 6. Documents officiels. — 7. Nominations. — 8. Concours de 1902. — 9. Concours de 1903. — 10. Préparation par correspondance.

La Donnina (Milano, Via Moscova, 40). — 1. O. d'Annunzio : La Festa della mamma. — 2. L. D. : Nella fossa dei leoni. — 3. Amilcare Lauria : Oh! che Biscotti !!!

Les Quatre Langues

N° 6. 20 Décembre 1902. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LA SITUATION ACTUELLE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES MODERNES EN EUROPE

Marie-Joseph Chénier, le poète de la grande Révolution, a chanté dans son amusante nouvelle en vers « Le maître italien » les aventures du vicomte de Crac, homme de très haute importance, ne sachant d'autre langue que le patois gascon, ne possédant d'autre trésor que son titre de noblesse. Réfugié à Lunebourg, en Allemagne,

> Depuis le jour à jamais détesté
> Qui détruisit la sainte liberté
> En renversant les murs de la Bastille,

il trouva une façon ingénieuse de s'assurer des moyens de subsistance : il résolut d'enseigner le patois gascon en faisant croire que c'était de l'italien.

Dans ce but, il fit placarder dans la ville l'affiche suivante :

> A la Noblesse. Un seigneur milanais,
> Forcé de fuir les jacobins français,
> Et dans ces murs fixant son domicile,
> Veut enseigner langage qu'il sait bien.
> Il a, pour ce, méthodes singulières ;
> En quatre mois, écoliers, écolières,
> Autant que lui sauront l'italien.

Notre héros fit tourner toutes les têtes et eut bientôt quantité de leçons dans la ville qu'il nomma Lunopoli. Son jeu durait déjà depuis longtemps lorsqu'un banquier de Rome, qui voyageait en Allemagne, ayant appris qu'à Lunebourg on ne savait plus parler qu'italien, voulut visiter cette ville extraordinaire. Vous voyez de là sa stupéfaction. Mais le vicomte de Crac ne perdit pas courage dans cette pénible situation ; il dit que le banquier ne pouvait être qu'un jacobin qui parlait gascon et il le força à partir sur-le-champ de Lunebourg sous les huées de toute la population.

Cette nouvelle pleine de verve se présente toujours à mon esprit quand je pense aux conditions où se trouvait l'enseignement des langues étrangères, il n'y a guère plus d'une quarantaine d'années, dans tous les pays de l'Europe. Le maître de langues était placé au dernier échelon de la hiérarchie scolaire, on le considérait comme une espèce de maître auxiliaire courant le cachet. Aussi toute personne qui ne réussissait dans rien se croyait-elle propre à enseigner quelque langue étrangère, sans la savoir, comme l'ingénieux Gascon de Lunebourg.

Heureusement les temps ont changé depuis lors. Les relations commerciales avec l'étranger, le développement surprenant de l'industrie, la marche plus active de la civilisation, la concurrence elle-même, ont fait com-

prendre l'importance d'une connaissance plus complète des langues modernes, et cette branche d'enseignement qui était encore naguère un simple supplément, devient peu à peu le pivot de l'enseignement dans les écoles secondaires. Les professeurs de langues qui occupent nos chaires et qui ont succédé aux anciens maîtres genre vicomte de Crac, ont fait presque tous des études sérieuses et approfondies et beaucoup d'entre eux se sont perfectionnés à l'étranger.

Mais si le personnel enseignant a une préparation meilleure dans toute l'Europe, nous voyons que les programmes sont restés les mêmes presque partout, à l'exception de l'Allemagne, de la France, du Danemark et de la Belgique, où l'idée d'une saine réforme a peu à peu fait son chemin jusqu'au moment où l'opinion publique a fini par l'imposer. Mais aussi dans ces pays il y a encore beaucoup de personnes qui, par misonéisme sans doute, veulent arrêter ce mouvement vers un enseignement plus positif et plus utilitaire, des personnes qui après avoir peiné de longues années sur des thèmes grecs et latins, veulent que les programmes d'étude des langues modernes soient basés, comme ceux des langues anciennes, sur la traduction et sur un fatras de règles de grammaire, comme s'il s'agissait de langues mortes qu'il faut reconstruire. Si les programmes de 1901 en Prusse ont eu raison des anciennes méthodes et si dans les écoles secondaires un esprit nouveau règne dans l'enseignement linguistique, comme nous le verrons plus tard, il y a pourtant encore des professeurs, M. Koschwitz de l'Université de Königsberg en tête, entichés de la méthode ancienne, qui font une guerre plus ou moins bruyante à la réforme.

En France, après les décrets de M. Leygues de cette année, et en Belgique depuis plus de deux ans, la réforme a presque atteint son apogée. M. Wolfromm, directeur de la *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, dans une étude fort intéressante et très documentée qu'il a publiée dans sa revue, a pris position à l'égard des programmes ministériels et s'est, d'une façon générale, montré favorable aux dispositions prises par M. Leygues. Il fait toutefois beaucoup de réserves, et dans un autre article que je regrette de ne pas avoir sous la main, il me fait l'honneur de rompre une lance avec moi à propos de la méthode directe que je soutiens depuis longtemps déjà. Il s'est même formalisé de ce que j'ai affirmé que la méthode directe rend l'étude des langues plus agréable. Eh bien ! je peux assurer que mon affirmation est basée sur l'expérience que j'en ai faite et sur les progrès que j'ai obtenus dans plusieurs écoles publiques. Est-ce que M. Wolfromm pense qu'une étude pour être profitable doit être ennuyeuse ? Je ne le crois pas, parce que, au surplus, son attitude vis-à-vis de la réforme est plutôt favorable. *Est modus in rebus.*

Si l'on n'a aucun parti pris, on doit admettre que l'étude analytique de la langue étrangère au moyen de la langue maternelle ne peut se faire dans les écoles et qu'elle est un bagage inutile et encombrant. En effet, l'analyse n'est possible que lorsqu'on a déjà une connaissance presque parfaite de la langue étrangère, de la même manière que la grammaire comparée représente, chronologiquement et philologiquement parlant, la dernière étape dans l'étude de la linguistique.

Il était du reste temps que la France se mit au niveau des autres grandes nations et à la tête des nations latines, encore toutes en arrière dans cette branche d'enseignement et qui probablement suivront le bon exemple, parce que, après tout, c'est encore vers Paris qu'elles fixent leurs regards pour la solution de toute question d'ordre intellectuel. Il était temps, ai-je dit. La France, en effet, par la prépondérance de sa langue, la langue universelle et diplomatique, est responsable du fait que les études anglaises, allemandes, italiennes et espagnoles furent long-

temps négligées. Taine en blâmait vivement les programmes scolaires dans son ouvrage « Les origines de la France contemporaine ».

La renaissance de ces études est due en partie aux excellentes éditions de plusieurs maisons de Paris et aussi à la nouvelle école phonétique qui a, à deux points de vue différents, deux chefs : Paul Passy et l'abbé Rousselot.

Paul Passy, fils de l'illustre économiste Frédéric Passy, a fondé le journal *Le Maître phonétique*, organe d'une vaste association qui a pour but le développement de l'étude des langues vivantes et le perfectionnement de leur enseignement. L'association est internationale ; elle compte plus de 1200 membres et soutient, entre autres, les principes suivants :

1° Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, c'est le langage parlé de tous les jours ;

2° Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familiers aux élèves les sons de la langue étrangère ;

3° On étudiera des textes suivis et on enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture ; une étude plus systématique sera réservée pour la fin ;

4° Les versions et les thèmes seront gardés pour les dernières années d'étude.

Si maintenant nous passons à l'Allemagne, le pays par excellence où fleurissent les théories et les systèmes, nous trouvons qu'il est le plus riche en méthodes nouvelles. Les organes vocaux des Allemands et, plus encore, les sons de leur langue qui les habituent à certains mouvements spéciaux, sont la cause de la grande difficulté que les Allemands trouvent en général à bien prononcer un idiome étranger. Mais leur ténacité, leur persévérance dans les études leur permet de surmonter toutes les difficultés ; ils sont même allés au-devant de ces difficultés pour les vaincre et ils ont presque toujours réussi.

Un des premiers pionniers de ces études fut ce Basedow, ami du jeune Goethe, disciple de Bacchus et de Gambrinus, qui ébaucha en 1770 l'enseignement intuitif appliqué aux langues. Un autre précurseur de la réforme néophilologique, c'est Colom Duclos, professeur d'éloquence française à l'Université de Gœttingue, qui, en 1797, publia une brochure sous le titre « Lettre à Mlle D. S. sur l'abus de la grammaire dans l'étude du français, et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue. »

Mais son idée ne trouva pas de continuateur immédiat et elle ne fut reprise que dans la seconde moitié du siècle dernier, grâce surtout à la campagne menée par M. Viëtor, professeur à l'université de Marbourg en Hesse, contre les nombreuses lexicologies françaises et anglaises qui inondaient, dans le temps, les boutiques des libraires en Allemagne et étaient une source de perte de temps énorme.

Elles avaient, prises toutes ensemble, le défaut de la prolixité théorique. C'est du reste le même défaut qui se rencontre partout, en Allemagne aussi bien qu'en France, en Angleterre aussi bien qu'en Italie. Les progrès n'y sont que fort récents et dans notre rapide revue nous les avons déjà mentionnés. Nous ne pouvons pourtant pas passer sous silence les résultats obtenus au Danemark et qui doivent particulièrement leur origine à la vive propagande de MM. Jespersen et Nyrop, professeurs à l'Université de Copenhague. Dans l'Europe orientale, au contraire, par suite du concours de plusieurs circonstances, au nombre desquelles il faut citer avant tout le manque de tradition classique et le désir de profiter directement et aussi vite que possible des fruits de la civilisation française, l'étude des langues modernes se fixa dès le premier abord sur les principes de l'intuition, et dans les écoles on introduisit les textes en usage dans les écoles de France et d'Allemagne. En Russie, en Roumanie, en Turquie, en Grèce on eut des professeurs étrangers qui enseignaient

avec les livres de leurs pays d'origine. Les résultats, est-il besoin de le dire, furent excellents. C'est de cette condition des choses qu'est sortie la méthode Berlitz.

Berlitz, qui a été un émigrant allemand, a compris le besoin de réformer l'enseignement des langues modernes et a pu fonder dans beaucoup de pays nombre d'écoles où l'on enseigne les langues d'après une méthode que l'on appelle faussement maternelle, mais qui porte en soi les germes des réformes ultérieures.

Les progrès que l'on a faits depuis lors ne permettent plus l'emploi dans les écoles publiques de la simple méthode Berlitz. L'empirisme de l'enseignement individuel ne peut se transplanter dans l'école sans que le but final ne s'en ressente d'un sérieux désavantage. On doit toutefois reconnaître que les résultats de l'enseignement linguistique, tel qu'on le donne dans l'Europe orientale et dans les écoles Berlitz, ont eu une heureuse influence sur la marche de ces études.

Les nouvelles méthodes qui ont paru ces dernières années, en Allemagne particulièrement, ont pour base l'intuition et leur principe général se trouve en partie dans le programme pédagogique de l'Association phonétique que nous venons de citer plus haut.

Ces principes pédagogiques sont du reste à peu près ceux qu'a formulés M. le Ministre de l'Instruction publique en France dans ses Instructions relatives à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges.

Je ne nie pas que, tout en se renfermant dans le cercle de ces principes, la question des méthodes s'impose encore : que dans le pays même où la réforme a eu son origine, en Allemagne, la lutte n'est pas encore terminée. La réforme radicale y est en effet combattue par la réforme modifiée de la *vermittelnde Methode* représentée spécialement par l'*Unterrichtswerk* de M. le Dr Boerner, sans parler de l'opposition des anciens routiniers et de ceux qui, n'ayant pu parvenir à se faire un nom parmi les précurseurs de la réforme, se rangent, bon gré mal gré, parmi les pontifes du classicisme. Je connais quelques-uns de ceux-ci. Du reste la question de la méthode est une de celles que le temps résoudra et qui sort du cadre de cet article. Peut-être nous en occuperons-nous dans un autre numéro.

Ce que nous pouvons aujourd'hui constater avec satisfaction, c'est que dans tous les pays civilisés on a compris qu'il fallait sortir de l'ornière de l'enseignement pédantesque et exclusivement théorique : et les gouvernements eux-mêmes — en France, en Allemagne, en Belgique, au Danemark et en Suisse — ont consacré par leurs nouveaux programmes les bases fondamentales de la réforme. L'enseignement intuitif ouvre de nouveaux horizons à l'activité des maîtres pour le bien des nouvelles générations. C'est un avantage incalculable pour le progrès des échanges intellectuels et commerciaux des nations civilisées.

Romeo Lovera.

DOUZE ANS DE CORRESPONDANCE INTERNATIONALE

Septembre 1902.

Après deux mois bien courts de longues excursions aux pics déserts et silencieux ou aux grèves mondaines et bruyantes, maîtres et élèves se retrouvent, la vie reprend son activité, et la correspondance internationale, un peu ralentie à cause des vacances, va se ranimer, régulière et fructifiante. De nouveaux collégiens vont entendre parler de cette camaraderie de nation à nation et ils voudront, eux aussi, qui en Allemagne ou en Angleterre, qui en Italie ou en Espagne, entrer dans cette association internationale de

jeunes élèves et de jeunes professeurs qu'un de ses plus zélés propagandistes a baptisée de façon bien significative : *Comrades all.*

Il m'a paru de circonstance, à cette époque de l'année où les répartitions des correspondants se font en plus grand nombre, de donner aux lecteurs des *Quatre Langues* un compte rendu sommaire de l'évolution d'une de ces correspondances interscolaires internationales.

Nous étions alors en Troisième ; notre professeur d'allemand nous dit un matin en entrant en classe : « Je me suis entendu avec quelques professeurs d'Allemagne pour mettre leurs élèves en relations de correspondance avec un certain nombre d'entre vous. J'ai le nom de quelques écoliers de Bavière et de Saxe; si vous travaillez bien, je vous mettrai en rapport avec eux. »

Quelques-uns de mes camarades et moi, enthousiasmés, tout feu tout flamme, nous insistons auprès de notre maître pour qu'il nous procure tout de suite l'adresse d'un correspondant. Ecrire une lettre en allemand, à un Allemand, quelle joie ! — mais notre professeur avait eu la bonne idée de faire de la chose une récompense : il promit d'affecter un correspondant à chacun des cinq élèves qui, dans le mois, obtiendraient les meilleurs notes de leçons et de devoirs — il est en effet indispensable, pour retirer quelques fruits de cette correspondance, d'avoir déjà un certain acquis dans la langue que l'on est appelé à y employer.

L'on devine notre impatience et notre ardeur pendant les quatre ou cinq semaines qui suivirent cette promesse adroite : nous ne savions plus parler d'autre chose ; comme ce serait amusant et drôle d'avoir un ami allemand inconnu et de lire ses grosses fautes de grammaire et ses bizarres tournures de phrases. Le Français est foncièrement moqueur, c'est sa nature ; il n'en a pas pour cela de moins bons sentiments, sa moquerie est du reste toute primesautière, aussi vite effacée de son esprit qu'elle y est née.

La première lettre que je reçus était vraiment charmante : mon jeune camarade d'un gymnase de Leipzig me donnait, dans un français bien estropié il est vrai, la description de son école, le détail de l'emploi de son temps, en classe et dans la cour de récréation ; il me disait son admiration et son goût pour la langue française, et son grand désir de faire de rapides progrès ; il me parlait aussi un peu de sa famille, de son père qui était officier, de ses frères grands élèves au même gymnase que lui.

Dans le délai convenu, qui me sembla bien long, je lui écrivis à mon tour, grammaire en mains, quatre grandes pages, réellement travaillées — combien plus qu'un thème dicté en classe ! — et je joignis à ma lettre une correction de la sienne. Comme j'étais fier de prendre l'encre rouge réservée aux maîtres, pour souligner et corriger les fautes : j'étais quasi-professeur, à quinze ans !

Nos relations dureraient encore, très amicales, si mon camarade n'avait pas été pris, ces dernières années, par des études absorbantes qui l'obligèrent d'abandonner le français. Nous n'échangeâmes plus dès lors que des lettres lointaines. Mais pendant les cinq années que notre correspondance dura régulière, elle fut délicieuse, et, je puis l'affirmer, très utile à tous deux : le travail fourni de gaieté de cœur est bien plus profitable que la tâche imposée.

L'on se demandera comment il nous fut possible, sans nous connaître, d'avoir pendant cinq ans une correspondance aussi suivie et de trouver, si jeunes, assez d'idées pour l'alimenter.

Sans nous être jamais vus, nous nous connaissions intimement ; nous nous étions présentés l'un à l'autre avec cet abandon généreux et franc si naturel aux enfants. — Chacune de nos lettres de quinzaine était un vrai journal qui rendait compte de tous nos travaux, de tous nos jeux, de nos promenades, de nos excursions ; bref, nous vivions ensemble.

Et, à cet âge où les désillusions sont encore chimères, nous nous communiquions nos projets, et, les narrant, les imaginions un moment accomplis. Chers projets, qui avaient toute notre foi, toute notre confiance !... Mon camarade voulait être médecin, moi professeur. Sur ces deux situations — où nous ne voyions que les roses s'épanouir — que de lettres exquises, si pleines de cette heureuse naïveté d'enfants pour qui les rêves d'avenir sont des réalités.

De telles relations, aussi agréables qu'instructives et que les circonstances ne nous ont pas permis de continuer, m'avaient donné le goût très vif de la correspondance internationale : j'avais vingt ans ; je comprenais alors tout le bien qu'elle peut faire, plus encore pour l'élargissement des idées que pour le perfectionnement de l'étude. Je me procurai bientôt des correspondants en

Amérique, en Allemagne, en Italie, et avec chacun d'eux je suis resté depuis en d'excellents rapports, aussi réguliers que le permettent les occupations quotidiennes et les soucis nombreux de l'âge d'homme.

Il me faudrait beaucoup trop de place pour citer seulement les mille sujets traités au cours de cette correspondance abondante.

Avec mon ami d'Amérique, chef d'institution aux États-Unis, nous avons souvent échangé nos opinions sur la façon d'instruire et d'élever les jeunes gens, et j'avoue que maintes fois dans mes classes j'ai eu l'occasion de mettre à profit les résultats de ces dialogues par-dessus les flots.

Mon correspondant d'Allemagne est assez bon aquarelliste; par lui j'appris beaucoup de détails précis sur la peinture allemande; j'aurais, sans doute, pu les lire ailleurs, dans quelque revue de Paris, mais ne m'était-il pas plus agréable de les connaître par ces narrations faites simplement, sans apparat de style, au cours d'une causerie à distance? — A ses heures de loisirs, mon ami des rives de l'Oder pince volontiers de la guitare, d'où de fréquentes digressions sur la musique. C'est lui qui m'a envoyé dernièrement cet hymne populaire en Allemagne «Heil dir im Siegerkranz» que les lecteurs des *Quatre Langues* me sauront gré, je l'espère, de leur communiquer (1)

Bien que l'art n'ait pas de patrie, en ce sens que, d'où qu'il vienne, il mérite partout une admiration égale et sans parti pris, parce qu'il est l'expression du Beau, il n'est pas conçu ni compris également en Allemagne et en Italie ; j'en ai souvent fait la remarque en comparant des lettres reçues de Francfort ou de Brescia sur un même thème.

Que de choses! Que de choses! Quel trésor dans cette correspondance de douze années! Combien plus j'ai glané d'idées neuves et utiles dans ces lettres très simples mais très vivantes, que dans la lecture des ouvrages d'Amérique, d'Allemagne ou d'Italie! Une lettre est plus qu'un livre, c'est une conversation intime et libre entre deux amis.

Certes, je ne saurais dire avec quel intérêt profond, mêlé de vive reconnaissance pour mon ancien professeur, je reprends parfois quelques-unes de ces lettres, messagères aimables qui ont franchi le large Océan, la vaste plaine ou les monts élevés, m'apportant un bouquet de réflexions lointaines aux parfums exotiques et qui ont grossi et embaumé la gerbe de mes premières pensées aux senteurs de terroir.

Et c'est avec un plaisir bien réel que je vois revenir avec octobre les habitudes régulières après l'émancipation reposante des vacances. J'attends avec impatience les lettres prochaines qui seront bien probablement d'intéressantes descriptions de voyages ornées de quelques pointes inattendues d'humour, en attendant que reprennent les dialogues sérieux de l'hiver.

Pierre Préteux.

BIBLIOGRAPHIE

Les nouveaux livres d'Enseignement.

Après le temps nécessaire à la préparation de nouveaux livres, ce que nous pouvons appeler la période d'incubation, nous assistons à une véritable éclosion d'œuvres de haute valeur pédagogique. La réforme des programmes a été comme le trou de sonde qui fait découvrir un nouveau filon. Mais à la différence du filon métallique, celui-ci est inépuisable comme sont inépuisables les perfectionnements incessants apportés aux œuvres humaines. La pédagogie des langues vivantes, longtemps négligée et traitée comme accessoire, reprend enfin ses droits : ce n'est que justice. Dans l'avenir des sociétés modernes, en effet, l'éducation par les langues vivantes sera celle de la masse, car non seulement elle seule peut donner aux futurs citoyens un outil pratique dont ils pourront se servir pour leurs besoins ou leurs affaires, mais elle meublera également leur esprit d'idées nouvelles et d'ac-

(1) Voir partie allemande, page 197.

tualité, les préparant ainsi à la grande lutte pour la vie qui menace de devenir plus âpre encore.

Voici, dans leur ordre de réception, les publications qui nous sont parvenues.

PH. CORSIN. — *Grammaire anglaise en anglais : English grammar for French learners.* (Paris, Hachette et Cie. Prix : 1 fr. 50.)

Enseigner la grammaire anglaise en anglais, c'est faire d'une pierre deux coups ; c'est doubler l'utilité de la grammaire en fournissant aux professeurs et aux élèves de multiples occasions de causer. La grammaire justifie sa définition traditionnelle : l'art d'écrire et de parler correctement, dit M. Corsin dans sa préface. Les qualités de son livre ne sont pas seulement d'être entièrement en anglais. Sa grammaire est concise, claire et simple. Elle contient l'essentiel. Le grand nombre d'exemples, soigneusement choisis, donnent aux élèves des tournures toutes faites qui doivent leur faciliter beaucoup l'art d'écrire ; ce sont là des qualités précieuses. Toutefois, on nous permettra de regretter que l'auteur n'ait pas fait usage, comme dans la grammaire allemande de Stœffler, de notes-vocabulaire au bas de chaque page, avec la traduction française en regard, afin de permettre à l'élève qui apprend seul sa leçon de voir rapidement le sens du mot qu'il peut avoir oublié.

R. STŒFFLER. — *Grammaire allemande en allemand : Deutsche Sprachlehre für französischen Lehrer.* (Paris, Hachette et Cie. Prix : 1 fr. 50.)

C'est l'originalité du livre de M. Stœffler de ne pas avoir hésité, selon son expression, « à employer les termes les plus ordinaires, à répéter les mêmes mots », les mêmes tournures, à mettre de petits vocabulaires au bas de chaque page, ce qui permet aux élèves de comprendre aisément les textes ; cela ne l'a d'ailleurs pas empêché de réunir dans un lexique allemand-français récapitulatif tous les mots employés dans l'ouvrage.

Étant donnée la difficulté particulière de la grammaire allemande, il semblait qu'il fût impossible de pouvoir en faire un résumé court et complet. C'est le tour de force qu'a accompli M. Stœffler. Son livre est composé d'après un plan méthodique et lumineux. Une simple remarque : à certains endroits, à côté de l'exemple allemand on trouve la traduction française, et dans certains autres cette traduction fait défaut ; nous n'avons pas très bien saisi la raison de cette différence. Mais ce n'est là qu'un détail et il est certain que la grammaire Stœffler sera accueillie avec beaucoup de faveur dans le monde enseignant.

A. GIACOMINI et A. BONIFACIO. — *L'italien, méthode directe (programme de 1902). Classe de* 6e (Bastia, Piagga et Cie).

Faire l'éloge de ce petit livre, c'est faire l'éloge de la méthode directe, car c'est à notre connaissance le seul représentant de la méthode directe appliquée à l'Italien.

MM. Giacomini et Bonifacio ont divisé leur ouvrage en un certain nombre de leçons. Chacune d'elles contient un vocabulaire, une ou plusieurs lectures soigneusement choisies, un petit texte de grammaire et un exercice s'y rapportant ; souvent un dialogue ou une poésie. Les auteurs ne se font pas scrupule d'employer la langue française, particulièrement pour l'explication d'une règle de grammaire, explication qui est d'ailleurs toujours très courte. Dans les textes l'accent tonique est toujours marqué par un certain signe lorsqu'il ne se trouve pas sur l'avant-dernière syllabe. Les exercices du début consistent à mettre certains mots italiens au pluriel, à compléter des petites phrases et plus tard ils comportent des thèmes et des versions. Une chose nous a frappé : c'est, parfois, le manque de corrélation entre les diverses parties d'une leçon. Nous nous permettrons de regretter également que la hâte avec laquelle l'ouvrage a paru y ait laissé subsister un assez grand nombre de coquilles. Les distingués professeurs du lycée de Bastia feraient encore bien, nous semble-t-il, d'étendre le questionnaire se rapportant à chaque lecture et d'insérer dans une prochaine édition quelques gravures qui rendront le livre attrayant en même temps qu'utile. — En somme bon livre appelé à rendre des services réels dans l'enseignement de l'italien.

CLARAC ET WINTZWEILLER. — *Erstes Sprach-und Lesesbuch* — (Paris, Masson et Cie, 2e édition. Prix : 3 fr.)

Il n'est point surprenant que ce livre ait été accueilli avec un si grand succès par les professeurs de langues vivantes. C'est, croyons nous, le premier livre d'allemand à l'usage des classes de France exclusivement imprimé en allemand.

Le livre est rédigé conformément aux nouveaux programmes ; les auteurs ont réuni dans un même volume la matière de la 6e et de la 5e ; en procédant ainsi, ils ont songé surtout à la revision qui s'impose toujours au début de la 5e et qui se trouve facilitée autant aux élèves qu'aux professeurs.

L'exécution matérielle est excellente et le livre plaît à première vue par son aspect extérieur.

Les auteurs prennent le petit élève dans la classe, parlent de lui même, de son maître, des choses qui l'environnent, où elles sont placées, de quoi elles sont faites, etc. ; tout cela au moyen de petites phrases courtes qu'il peut répéter facilement, ou d'interrogations auxquelles il s'habitue vite à répondre. Afin de rompre la monotonie des textes, il y a de petites poésies très simples, se rapportant à la matière étudiée dans le chapitre ; des gravures qui viennent donner leur note gaie à cet intéressant petit livre. Toutefois, et quoi qu'en disent les auteurs eux-mêmes dans la préface, il nous semble que ces gravures ne sont pas suffisamment nombreuses ; elles ne sont pas non plus toujours très nettes. Cette dernière observation s'adresse particulièrement à celles qui occupent toute une page et qui représentent la gare du chemin de fer ou l'habitation à la campagne, par exemple. — Les notions grammaticales méritent une mention spéciale : c'est un véritable petit chef d'œuvre du genre. En 6e les auteurs se bornent à faire observer au moyen de très nombreux exemples la nature grammaticale des mots et la terminaison générale qui les caractérisent. En 5e ce sont de courts résumés de ce qui est absolument essentiel. Les sujets de devoirs écrits sont, ainsi que le comporte le programme, des petites phrases à mettre au pluriel, des questions allemandes auxquelles il faut répondre en allemand, des phrases à compléter.

L'ouvrage se signale en outre par une heureuse innovation qui sera certainement fort goûtée des professeurs de langue allemande : les auteurs ont adopté l'orthographe nouvelle fixée dans une brochure éditée à Berlin (Weidmann' sche Buchhandlung) par les soins du Ministre de l'Instruction publique de Prusse.

Le vocabulaire final est établi d'après un principe nouveau : au lieu de donner l'équivalent français, on renvoie à la page où a été employé le mot pour la première fois. Nous croyons que c'est pousser un peu trop loin l'horreur de la langue maternelle ; car enfin, si nous devons éviter d'y faire appel dans l'enseignement proprement dit, il n'en est pas moins vrai que l'usage du français est parfois fort utile pour contrôler le sens exact d'un mot nouveau ou d'un mot oublié et un élève de 5e ou de 6e sera plus d'une fois embarrassé pour déterminer ce sens lui même, parfois même avec le secours du professeur.

Somme toute, cet admirable petit livre, d'une valeur pédagogique indiscutable, convient parfaitement aux débutants de nos écoles ; il pourrait même être employé avec fruit par les maîtres allemands enseignant à des élèves allemands.

(*A suivre.*)

Les Revues.

La Revue du Bien (1er nov. 1902). — 1. Ida R. Sée : L'Héritage, nouvelle. — 2. Marc Legrand : A S. M. la Reine Amélie de Portugal, poésie. — 3. Lucie Delarue-Mardrus : Présage, poésie. — 4. Jean Dollent : Coupures. — 5. Geslard Jankowski : Chez les artistes, Jean Styka. — 6. Marie Monfils-Chesneau : L'Automne, poésie. — 7. Assistance par le travail. Le Cimetière des Chiens. La Boule de Neige. Les Restaurants à un sou à Londres.

Revue de l'enseignement des langues vivantes (15 nov. 1902). — 1. J. Firmery : La Méthode directe et son application. — 2. M. Schmitt : Les langues étrangères parlées.

Le Maître Phonétique (Novembre 1902). — 1. Paul Passy : Machine à sténographier. L'unité phonétiste. Divers comptes rendus. — 2. Ch. Halter : Histoire de France.

L'Avenir des Collèges (5 nov. 1902). — 1. V.-G. Dubois-Geoffroy : Professeurs et Officiers. — 2. Conseils académiques. — 3. La Rédaction : Séparatisme malencontreux. — 4. L'abrogation de la loi Falloux et le projet du Gouvernement.

Concordia (Novembre 1902). — 1. Gabriel Chavet : Kroniko pri la paca Movado. — 2. Frédéric Passy : L'œuvre de la Conférence de La Haye. — 3. Judge Noah M. Givan : The Temple of Fraternity. — 4. Ch. Guerard : En voyage. — 5. V. de Majnov : La Dukoboroj. — 6. I. Levik : Lui et Elle. — 7. Arts and crafts in England. — 8. Breon : L'Espéranto.

L'Espérantiste (31 oct. 1902). — 1. René Lemaire : Chronique. Kroniko. — 2. Internacia Korespondado Esperanta. — 3. La terfako. — 4. Kolonelo Levitsky : Vizito en la Franca Esperantistaro. — 5. George Auriol et F. Lallement : « Kontentus sua sorte ».

Revuo Internacia monata gazeto (Novembro 1902) ; 6 fr. par an. Bistritz-Holstein, Moravie (Autriche). — 1. La Redakcio : Kion ni volas. — 2. I. Seleznjov : Revuoj neŭtrallingvaj. — 3. M. Gorkij : Unu fojon en aŭtuno. — 4. — Nis : Celado. — 5. Delegacio por la enkonduko de helpa lingvo internacia.

La Donnina (Milano, 13 nov. 1902) : — 1. Lucia Petraldi Castaldi : Lorenza, la gobbina. — 2. A.-L. Clerici : Vanità e bontà. — 3. Emma Fano : Allegria e beneficenza. — 4. Aurelio : Il chiodo d'Erminio. — 5. Amilcare Lauria : Oh ! che Biscotti ! ! !

20 nov. 1902. — 1. G. Danante : Il dono di Gisella. — 2. Alessandro Bechiva : San Rossore. — 3. Emma Faeno : Marmottina.

Les Quatre Langues

N° 7. 5 Janvier 1903. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LES MÉTHODES DE LECTURE ET LEUR APPLICATION DANS LES ÉCOLES TECHNIQUES

La lecture prend de jour en jour une place plus grande dans l'enseignement des langues vivantes. Plus l'élève s'adonne à la lecture, en effet, plus il voit son vocabulaire s'étendre et plus il lui est facile d'exprimer oralement ou par écrit ses propres pensées. Toutefois, pour que les résultats soient aussi excellents que possible, la lecture doit être méthodiquement dirigée et mise en rapport avec la faculté de compréhension, l'âge et le degré de culture des élèves. Dans le choix des sujets de lecture, on doit tenir compte du vocabulaire, de la syntaxe, du style et des idées de l'auteur, de la valeur éducative de ces sujets qui doivent contribuer à former l'esprit et le cœur. En se basant sur ces considérations, on a depuis longtemps déjà rompu avec l'ancien usage de ne lire dans le cours d'une année qu'un seul ouvrage ou un seul écrivain ; on préfère un choix considérable de sujets empruntés à différents auteurs. Suivant l'espèce d'écoles (Gymnases, Realschulen, Écoles de Commerce, lycées de jeunes filles), on a adopté un livre de lecture approprié au but final que chaque établissement se propose. Il est ainsi parfaitement judicieux de donner le rôle principal à la littérature dans un livre de lecture français à l'usage des gymnases, et de négliger tout ce qui touche au commerce ou à l'économie politique. Le livre de lecture composé en vue d'une école technique devra de même, en se plaçant à un point de vue analogue, ne pas se proposer l'éducation du sens littéraire. La culture générale ne consiste pas exclusivement dans l'éducation littéraire ; et d'ailleurs, pour obtenir quelques succès positifs dans l'enseignement littéraire d'une langue étrangère, l'élève doit connaître par avance la littérature de sa propre langue, et la connaître non pas superficiellement comme c'est le cas dans les écoles techniques, mais à fond. Il faut que cet élève ait eu le temps de se former un jugement sur les principaux ouvrages de sa littérature nationale avant que l'on puisse lui demander le moindre essai sur les œuvres d'écrivains étrangers. La lecture superficielle de ces œuvres sans les explications nécessaires manque entièrement l'objectif de l'enseignement ; et la leçon faite dans de telles conditions sur une période littéraire peut tout au plus former la mémoire, mais non le goût littéraire de l'élève. Or les élèves des écoles techniques n'ont pas reçu cette culture préalable que nous estimons nécessaire : ceux qui fréquentent ces écoles veulent arriver rapidement à une connaissance pratique et qu'ils pourront immédiatement utiliser ; ils n'ont qu'une inclination médiocre pour les choses du passé. Ce qu'ils ont besoin de connaître et ce qu'ils veulent apprendre, c'est le présent : la mission du maître ne doit donc pas être, comme pourraient le faire croire certains plans d'études pour les écoles

supérieures de commerce d'Allemagne ou d'Autriche (Handels-Akademien), de « familiariser l'élève avec les principaux ouvrages littéraires depuis Louis XIV », *mais de leur faire comprendre le présent en se basant sur des textes convenablement choisis, et par ce moyen de les préparer pour l'avenir.* Il est à la vérité possible, dans l'explication de tel ou tel morceau, de travailler à former le goût littéraire, sans perdre de vue le but principal.

Dans l'étude ou l'enseignement de toute langue, il y a une époque à considérer pendant laquelle la mémoire, et non le raisonnement, joue le principal rôle. La connaissance des flexions (verbes irréguliers) doit pour ainsi dire passer dans le sang, de manière que dans la lecture ou la traduction l'élève ne rencontre jamais une forme qui lui soit étrangère. C'est la période élémentaire, et le maître peut employer la méthode déductive ou la méthode intuitive. Il peut prendre comme point de départ une petite phrase simple ne contenant qu'une proposition, puis successivement de petits morceaux de lecture appropriés au but de l'enseignement : ou bien aller du mot isolé à la proposition simple, pour aboutir à la phrase composée. L'emploi de l'une ou de l'autre de ces méthodes au début de l'enseignement par la lecture est loin d'être indifférent. Par la première méthode, l'élève déchiffrera beaucoup plus facilement un morceau de lecture, même si le sens de quelques mots isolés lui échappe. Ce même morceau lui étant lu par le maître, il le suivra également avec intérêt parce que son oreille est déjà habituée à l'audition de phrases complexes. Il porte moins son attention sur le mot seul que sur la phrase entière. Dans l'étude des formes, l'observation servira d'auxiliaire à la mémoire et la fortifiera. On n'aura pas dans cette méthode à étudier par cœur les conjugaisons ; l'élève devra remarquer les formes et les retrouver avec la même facilité que les produits des neuf premiers nombres dans la table de multiplication. La seconde méthode offre peut-être à l'élève moins de difficultés dans l'enseignement élémentaire, car elle ne fait pas autant appel à la faculté de compréhension que la première : mais le développement de la faculté d'observation en souffre. Dans la lecture d'un texte étranger inconnu, l'élève cherchera plutôt le sens de chaque mot pris isolément que celui de l'ensemble.

C'est pourquoi tout livre de lecture doit ne donner pour le premier degré que des morceaux dans lesquels la brièveté des phrases et la simplicité de la construction soient la caractéristique. Si l'on veut se servir de la lecture dans l'enseignement élémentaire, elle ne pourra qu'être cursive et jamais analytique. Dans cette partie des études, la lecture se proposera comme but principal d'accroître autant que possible le vocabulaire de l'élève. Dès que les points essentiels de l'étude des formes sont acquis, on peut passer à la lecture de petits contes, mais il faut dans le choix de ces contes se montrer extrêmement circonspect, parce que l'élève peut y rencontrer soit dans la construction, soit dans l'aperception de l'idée, des difficultés insurmontables. Ces contes doivent être en rapport avec l'intelligence des élèves, ni trop enfantins, ni trop philosophiques, et prêteront à un commentaire, à une conversation, à un travail d'imitation.

L'enseignement de la lecture doit aller de pair avec celui de la grammaire. Ainsi, quand l'élève possède les flexions, le choix des morceaux de lecture sera moins difficile ; les sujets de lecture devront simplement être conformes au but et au caractère de l'école. A ce moment, la lecture restera encore cursive ; on évitera les remarques sur la syntaxe : mais le vocabulaire pourra s'étendre d'autant mieux que dans la construction des phrases on n'a pas à redouter les lacunes des connaissances de l'élève, comme dans le cours élémentaire. Aux contes et historiettes dont il a été parlé plus haut peuvent s'ajouter quelques morceaux traitant de la géogra-

phie et de l'histoire du pays étranger dont on étudie la langue. Ce n'est qu'au moment où l'élève est familier avec la syntaxe que la lecture peut être alternativement cursive et analytique. Mais toujours la lecture cursive restera fidèle à son but essentiel : extension du vocabulaire, étude des familles de mots, recherche des synonymes principaux et exercices d'application. Concurremment avec les historiettes, descriptions accompagnées de projections lumineuses (*Skioptikonbildern*) ayant trait au commerce et à l'industrie du pays considéré, on pourra lire en classe quelque scène d'une comédie convenablement choisie. La lecture analytique a alors pour but de rappeler l'attention de l'élève sur les règles de syntaxe déjà rencontrées dans la grammaire et elle se proposera de développer le sentiment esthétique. Les explications sur la syntaxe peuvent seules faire pénétrer à l'élève le génie de la langue. L'enseignement ne visera plus à découvrir le sens de telle ou telle phrase, mais s'efforcera de dégager la pensée même de l'écrivain.

C'est ici qu'il faut surtout procéder au choix judicieux des morceaux de lecture. Le procédé que nous recommanderions serait de choisir exclusivement dans les œuvres des écrivains modernes les morceaux les plus parfaits et les plus caractéristiques de l'école à laquelle ils appartiennent, de se borner à ceux dont les sujets traités ne sont pas étrangers à l'esprit des élèves. Le maître en fera la lecture analytique en classe en ayant soin de faire précéder chaque morceau d'un court exposé historique sur le genre littéraire auquel il appartient. Pour les écoles de commerce on devrait préférer les genres suivants : romans et nouvelles, tableaux historiques, descriptions géographiques, extraits des œuvres dramatiques, lettres et discours.

Quand l'enseignement systématique de la grammaire a pris fin, il va de soi que la lecture cursive en classe est abandonnée. L'élève doit être en état de faire à son gré des lectures personnelles. Le maître portera dès lors tous ses efforts sur la lecture analytique. Le caractère esthétique de cette lecture sera accentué en étudiant les différents styles des écrivains modernes. On présentera à l'élève une pensée à mettre sous une forme différente de celle du livre, et si le temps le permet, des entretiens sur quelques poésies seront très profitables, car l'élève pourrait reproduire ces poésies en prose par écrit.

D'après la division indiquée ci-dessus, les devoirs écrits comporteront d'abord, et cela tant que l'étude des formes grammaticales ne sera pas achevée, des questions sur le morceau de lecture préparé. Ce n'est que lorsqu'on en sera arrivé à la lecture analytique qu'on pourra donner à faire le plan d'un morceau lu en classe ou chez soi. On passera graduellement à une reproduction de plus en plus libre du sujet, puis au développement personnel de thèmes en rapport avec la lecture (1).

Prof. Dr. Charles Glauser.

---

(1) Un livre de lecture doit être composé de telle sorte que l'élève, en préparant le morceau qui lui a été indiqué, puisse facilement en déterminer les idées principales et les comprendre. On ne doit pas oublier que l'élève est encore assez inhabile à se servir des dictionnaires. Si donc il ne trouve pas des annotations suffisantes, il se décourage et se déshabitue d'une bonne préparation. Ainsi les annotations doivent être d'abord pratiques pour ainsi dire et s'accommoder au degré d'enseignement. Tant que l'enseignement de la grammaire n'est pas terminé, il faut expliquer toutes les difficultés grammaticales et, s'il est nécessaire, renvoyer à la règle visée. Pour l'extension du vocabulaire, il faut, autant que possible, indiquer les synonymes les plus usuels et les expliquer. Après la fin des études grammaticales, les annotations se rapporteront plutôt aux particularités du style de chaque écrivain. Il serait désirable de donner par la suite ces annotations en langue étrangère. (Note de l'auteur. *Journal autrichien des Ecoles de Commerce.*)

CHRONIQUE LINGUISTIQUE

Langue maternelle et langues étrangères.

Tel est le titre d'un remarquable discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Tourcoing par M. Gauthiot, agrégé d'allemand, et que reproduit le numéro de novembre de la *Revue des langues vivantes.*

Ce qui frappe le plus, dit en substance M. Gauthiot, lorsqu'on passe la frontière, c'est qu'on se trouve en présence de la même nature, de personnes identiques ; mais on sent qu'on est en terre étrangère par le seul fait qu'on y parle une langue différente de la nôtre. Nous sommes tentés de croire que cette langue que parlent les étrangers, si différente de la nôtre, est un simple jargon et que ces braves gens de là-bas ne se comprennent pas entre eux. Ce n'est pas d'ailleurs un sentiment nouveau ; depuis Aristophane jusqu'aux auteurs dramatiques de notre scène actuelle, on s'est moqué à plaisir du baragouinage des étrangers. « C'est qu'à chacun, sa langue maternelle paraît la seule naturelle ; elle lui semble être le langage idéal, le seul possible, dont les autres sont des caricatures bouffonnes, des contrefaçons ridicules. » Certaines personnes, il est vrai, affectent d'employer des mots étrangers à tout propos. Mais c'est simplement par dilettantisme, parce que le mot nouveau surprend et que cela fait bien aux yeux du volgaire ; au fond ces personnes-là ne sont pas persuadées.

Les étrangers pensent des Français ce que nous pensons d'eux et trouvent. eux aussi, que notre langue est barbare. Sans se connaître on se redoute. Les langues modernes sont synonymes des qualités des peuples qui les parlent. « C'est la magique supériorité des Anglo-Saxons, c'est l'effroyable Danger Allemand qui menace tout l'univers, c'est l'Amérique milliardaire qui parle de tout engloutir ; là-bas, tout au loin, c'est le grimaçant péril chinois. »

En réalité les étrangers ne méritent « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité» ; leur langue est le produit naturel d'un groupe déterminé d'hommes qui l'acquièrent comme nous mêmes apprenons notre langue maternelle. Ils apprennent d'abord les sons, les mots et les expressions, de façon que les idées « trouvent, dès qu'elles naissent, leurs expressions toutes faites, s'y logent et s'y incrustent, si bien que la langue maternelle n'est pas seulement celle en laquelle on pense, mais celle même que l'on pense. » La première qualité de tout langage est donc d'être naturel.

Il faut bien se garder de confondre cette langue naturelle avec les langues techniques ou scientifiques, avec cette sorte de jargon international qui court les hôtels, les buffets, les agences, etc., qui nous ont donné des mots tels que : beefsteak, ticket, auto, samovar, et dont certains voudraient, par une combinaison ingénieuse, faire un parler international. Notre langue naturelle si belle ne peut être que l'apanage d'un grand peuple. Ainsi pensent les Français, ainsi pensent les étrangers de leur propre langue. Notre langue maternelle ne peut être alimentée d'éléments étrangers. « Un homme n'a qu'une langue maternelle, et aucun enseignement, même maternel, ne changera rien. Car les quelques rares individus qui naturellement se trouvent réunir deux langues en un seul être, et qu'une bonne histoire naturelle classerait parmi les monstres, perdent, on le sait, par un sort presque fatal, leurs facultés de les penser toutes deux, et cela très tôt. Toute autre langue que la langue maternelle n'est plus pensée ; elle est parlée, simplement (1). »

(1) Il y a cependant des personnes qui, dès leur plus tendre enfance, ont été habituées à parler deux langues et qui, selon les milieux et les circonstances, pensent indifféremment en l'une ou en l'autre, avec une égale facilité. Les Canadiens, les Gallois, les Irlandais, les Belges, les Suisses ont deux ou plus de deux langues maternelles. Sans sortir de France, les Méridionaux parlent et pensent aussi facilement en leur dialecte ou patois qu'en français. Si les bilingues étaient des « monstres » bien grand en serait le nombre. — D'autre part, on connaît plusieurs exemples de Français établis jeunes à l'étranger et qui n'ayant pas continué à pratiquer leur langue sont arrivés à l'oublier totalement ; la seconde langue s'est intégralement substituée à la première. Comment concilier ces faits avec la théorie de M. Gauthiot ?

N. D. L. R.

Les langues étrangères parlées.

Résumé du discours prononcé à la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand par M. Schmit, *professeur d'allemand, le 31 juillet 1902.*

Les langues vivantes ont pris en France depuis 1870 une singulière importance; après avoir été obligatoires dans l'enseignement secondaire, elles ont envahi l'enseignement primaire et même les familles. Les élèves, après les avoir étudiées un peu trop à la légère, s'y consacrent aujourd'hui avec beaucoup plus d'ardeur « et pourtant personne n'est satisfait: ni les pouvoirs publics, ni les familles, ni vos maîtres, ni peut-être vous-mêmes. »

C'est que la tâche ne cesse d'augmenter: on n'avait d'abord qu'à les lire et à les traduire; il faut aujourd'hui les parler. L'embarras commence quand il s'agit de déterminer comment on doit s'y prendre pour les faire parler. On nous dit de nous baser sur les objets qui nous entourent, les menus faits de la vie quotidienne, les besoins qui surgissent à tout moment. C'est la langue au service de la guenille, comme dirait Molière, et notre guenille ne nous est pas moins chère qu'à tout le monde. Mais il ne faut pas oublier que la langue doit avoir un but intellectuel: on met entre les mains des élèves des livres traitant de tous les sujets... y compris la littérature.

Comment acquérir le premier vocabulaire indispensable? Nous n'avons qu'à aller faire un séjour dans le pays étranger; oui, mais nous n'y allons plus guère et les voyages ne sont pas à la portée de tout le monde. On fait bien venir des gouvernantes ou des bonnes, mais au bout d'un certain temps les enfants ne font plus de progrès et les premières impressions s'évanouissent avec une extrême facilité. Dans l'enseignement, les premières impressions ne sont point sujettes à disparaître aussi vite, car l'étude n'est pas laissée au hasard, elle est savamment graduée et elle est fortifiée par la grammaire. Cette matière, d'ailleurs, ne sera point aride; elle sera dégagée *a posteriori* des textes lus. La traduction est encore très utile pour vérifier si on a bien compris un passage en langue étrangère.

L'étude scientifique de la langue va de pair avec son adaptation à l'usage pratique; elle l'accompagne, la rectifie, la fortifie. Mais tout devient oral, depuis le langage vulgaire jusqu'à la lecture et les exercices qui servent à l'élaborer.

C'est qu'il faut parler pour apprendre à parler. Cela prend du temps, et au lieu de ne s'occuper que d'un exercice qui, somme toute, peut n'être d'aucune utilité dans l'avenir, ne vaudrait-il pas mieux meubler l'esprit de vocabulaires et d'idées? Pour arriver à parler une langue, il faut un travail considérable et des efforts continuels. Et d'ailleurs la langue maternelle a toujours empiété sur la langue étrangère, et remarquez qu'aussi bien que l'on sache une langue étrangère on est toujours tenté d'employer la tournure française.

Mais enfin, puisqu'il faut s'y résigner, il faudra bien apprendre à la parler cette langue étrangère. Votre idéal, prononcer l'allemand comme un bourgeois de Berlin ou l'anglais comme un gentleman de Londres, ne sera sans doute jamais atteint. Mais vous aurez acquis un instrument précieux qui vous permettra de vous perfectionner vous-même plus tard. « Les langues sont la clef et l'entrée des sciences », comme a dit La Bruyère, « les dépôts de civilisation », comme disent les philologues modernes.

Conférence de M. Hovelacque, au lycée de Toulouse

(*le 13 novembre 1902.*)

L'enseignement des langues vivantes a pour but principal de donner à l'élève la possession réelle ou effective de la langue étrangère, c'est-à-dire qu'à toute époque de cet enseignement l'élève ne doit pas seulement connaître les vocables, mais doit pouvoir se servir de ses connaissances, quelque restreintes qu'elles soient. Cette possession effective s'obtient par l'emploi de la méthode directe, celle qui va immédiatement de l'objet au vocable qui le désigne. Le principe général étant bien établi, le professeur a toujours le choix des procédés, lesquels doivent nécessairement varier suivant le tempérament de chacun.

En Première et en Seconde, il faut continuer l'ancienne méthode, parce que

les vieilles habitudes se perdent difficilement et que la méthode directe implique un dressage continu.

En Neuvième et en Huitième, on se bornera à enseigner aux élèves de bonnes habitudes de prononciation, à les discipliner en vue des études futures ; on les amusera par des jeux étrangers. Mais ils n'auront pas de livre.

En Seconde seulement commence l'étude de la langue complémentaire : en un an, le vocabulaire de Sixième et de Cinquième doit être appris. On se servira de la méthode orale, mais sans images et en tenant compte des connaissances grammaticales des élèves.

Pour le moment, il n'y a donc à considérer que la Sixième, la Cinquième, la Quatrième et la Troisième.

Sixième. — Tous les élèves devront suivre dès la première minute ; le maître doit régler la marche de la classe sur les faibles. Le mot parlé par le maître est toujours successivement répété par les forts, les moyens et les faibles. Le professeur ne peut toujours parler, ni l'élève être toujours passif. Par-dessus tout, il faut éviter l'enseignement individuel. Toute question sera posée avant que celui qui doit y répondre soit désigné.

Il faut bannir impitoyablement toute prononciation figurée à l'aide de signes phonétiques. La grande préoccupation doit être la chasse à la mauvaise prononciation.

Dans l'enseignement du vocabulaire, le maître peut adopter l'ordre qui lui convient ; mais l'élève doit posséder à fond tous les mots enseignés ; mieux vaut en restreindre le nombre. Il faut proscrire les listes de mots avec traduction. Il faut habituer l'élève à parler de petites phrases et par des interrogations et des revisions faire que les mots se répètent indéfiniment.

Cinquième. — C'est la continuation de la Sixième. En grammaire, l'élève devra posséder simplement, mais à fond, les formes de la conjugaison et de la déclinaison ; l'emploi du livre est interdit jusqu'à la fin de la Cinquième. Dans tous les cas le livre de grammaire ne servira jamais en classe.

Les devoirs seront toujours très faciles, de façon que l'élève ne puisse jamais se tromper : listes de mots à recopier, phrases à compléter, verbes à conjuguer. Les devoirs seront nécessaires, car il y a dans la classe des *visuels* et des *auditifs* (1). Deux devoirs par semaine suffisent. Mais les cahiers doivent être corrigés scrupuleusement ; l'élève ne doit pas emporter chez lui un seul mot défectueux.

Les lectures devront toujours être faites d'abord par le maître.

Quatrième. — La lecture devient la base de la méthode en vue de l'acquisition d'un vocabulaire étendu et littéraire. Le maître lit le premier avec l'intonation correcte ; et après avoir fait répéter par les forts, les moyens et les faibles, le maître fait donner le sens général de la phrase et ensuite établit la traduction précise. De cet exercice peuvent découler tous les autres : thèmes, versions, recherches étymologiques même. Jamais l'élève ne sait, à un moment donné, ce qu'il va faire le moment suivant. La lecture est le lien entre tous les exercices. Le professeur ne doit pas avoir crainte de revenir sur les leçons mal comprises et il devra lui-même s'astreindre à une préparation complète.

Troisième. — Le devoir écrit devient la base de l'enseignement. Les élèves doivent être habitués à écrire spontanément. Ils doivent vivre dans une sorte d'atmosphère artificielle. Le français ne pourra intervenir que très rarement et jamais pour traduire. Les mélanges de langues surtout doivent être évités. A la maison ou à l'étude, l'élève aura des lectures imposées, des devoirs sur les pays ou sur les peuples étrangers (récits, lettres, résumés de lectures.)

Dictionnaire. — Le dictionnaire sera banni impitoyablement. Vers la fin de la Quatrième seulement et en Troisième, le maître tolérera l'usage d'un lexique rédigé en langue étrangère qui servira dès lors à étendre le vocabulaire des élèves.

---

(1) Voir sur cette question l'étude savante de notre éminent ami le Dr Saint-Paul (*Revue scientifique*, 8 juillet 1899, et *Quatre Langues*, 20 janvier 1902).

Conférence pédagogique faite à la faculté des lettres de Nancy, *le 27 novembre 1902, par* MM. Lichtemberger, Godart *et* Camerlynck.

Dans un exposé purement théorique et doctrinal, M. Lichtemberger condamne l'ancien enseignement, qu'il qualifie d'hybride. Le nouvel enseignement ne formera plus d'habiles traducteurs du thème et de la version, mais il habituera graduellement l'élève à se servir de la langue étrangère. On devra éviter l'emploi du français, s'adresser moins à l'intelligence de l'enfant qu'à son esprit d'imitation, enseigner la grammaire surtout par l'usage répété des formes correctes. Mais dans la dernière période de l'enseignement, le maître devra aussi faire appel à l'intelligence de l'élève ; c'est alors que le livre deviendra l'instrument principal du travail scolaire.

M. Godart parle de la lecture directe ; il prend les élèves de Quatrième et de Troisième et montre comment on peut les amener à comprendre un texte sans traduire ; la traduction devient tout au plus un moyen de contrôle. L'élève s'habituera vite à comprendre instantanément le sens d'un texte et il prendra de plus en plus goût à la lecture.

M. Camerlynck s'est occupé de la question des devoirs et a démontré comment le devoir ne doit jamais perdre de vue le maniement de la langue étrangère pour la langue elle-même.

M. Firmery dit en terminant que l'enseignement nouveau n'entend point copier les procédés empiriques de la méthode Berlitz. Mais en se basant sur la science pédagogique, on arrivera à donner à l'élève la connaissance effective et durable de toute une langue, afin qu'il puisse s'en servir ensuite pour étudier les nations étrangères dans toutes les manifestations de leur vie physique, intellectuelle et sociale.

BIBLIOGRAPHIE

Les nouveaux livres d'Enseignement

(*Suite.*)

Romeo Lovera : *Corso de lingua francese, anno 1, ediz. A.* (Venezia, libreria editrice del Bollettino de filologia moderna.)

C'est également la caractéristique de l'excellente méthode de français de notre distingué ami et collaborateur M. Romeo Lovera, l'éminent directeur du *Bollettino de filologia moderna.*

Au premier coup d'œil, on est frappé de l'art et du soin de l'exécution matérielle de l'ouvrage ; en y regardant de plus près, on s'aperçoit que l'art du maître qui l'a écrit n'est pas moins grand que celui de l'ouvrier qui l'a composé. Dès la première ligne on se sent en présence d'un homme pratique, qui connaît l'enseignement, qui possède « sa classe dans la main ». Partant de ce principe que la langue étrangère doit être apprise en vue de la conversation, M. Romeo Lovera commence par expliquer les sons spéciaux de la langue française. Il insiste surtout sur ceux (tels que l'*u* et le *eu*) qui n'existent pas en italien ; se basant sur les principes de la phonétique, il indique le moyen pratique d'émettre ces sons avec toute la pureté désirable. Cette première partie s'adresse surtout aux professeurs. Elle constitue une sorte d'introduction au cours qui va suivre. L'auteur, appliquant la méthode directe et intuitive, attire tout d'abord l'attention des élèves sur la classe et les objets qui s'y trouvent, sur les personnes qu'ils y rencontrent ; puis progressivement il sort l'enfant de la classe, l'accompagne chez lui, lui parle de sa famille, des personnes qui la composent, de la maison qu'il habite, des diverses parties que celle ci comporte.

Les élèves peuvent ne pas avoir de maison sous les yeux et d'ailleurs ils ne sauraient toujours visiter l'intérieur d'une maison sous la conduite de leur professeur ; à l'intuition directe exclusive est donc substituée l'intuition directe partielle, c'est à dire qu'en même temps qu'à la vue et à l'ouïe, on s'adresse à l'imagination de l'enfant en évoquant l'image des choses qu'il a pu voir chez lui. En outre, on lui montre des images réelles de la maison et des chambres qui la composent ; l'élève est ainsi amené à acquérir un vocabulaire des notions concrètes suffisamment étendu. Mais il doit aussi connaître les mots se rapportant aux notions abstraites et il ne peut les acquérir par le même procédé. Alors — admirons la logique du maître — il faut faire appel à la lecture, laquelle est partie intégrante de la méthode directe. L'auteur donne un certain nombre de petites lectures bien choisies, et intéressantes pour l'enfant, dans

lesquelles il fait habilement défiler toute la série des mots que ne peut procurer l'intuition directe. La lecture est d'ailleurs appuyée par des questions nombreuses qui obligent l'élève à causer, en même temps qu'elles permettent d'examiner le mot ou la phrase sous toutes ses faces.

Comme les programmes italiens en sont encore au système de la traduction, M. Lovera donne un certain nombre de thèmes qui sont une application des quelques règles citées et sont ainsi un bon moyen de vérification des connaissances grammaticales. Enfin un vocabulaire français-italien et italien-français complète l'ouvrage.

La seconde partie, le cours proprement dit, est divisée en leçons. Chaque leçon comprend d'abord une énonciation par le maître des noms, des objets et des personnes, et dès la première leçon s'ébauche une conversation sur ces objets ou ces personnes : les élèves, qui ont leur livre fermé, regardent, écoutent et s'exercent. On passe ensuite à la préparation du devoir. Ce devoir est une suite de questions en français se rapportant à la leçon, auxquelles les élèves auront à répondre. Enfin chaque leçon se termine par un court exposé de grammaire basé sur le vocabulaire et les tournures déjà apprises. Les remarques grammaticales peuvent également donner lieu à un devoir. Il consiste alors à mettre des phrases françaises au pluriel ou à les compléter par des mots qui manquent, etc. Toutes les remarques grammaticales sont ensuite résumées dans la cinquième partie d'une manière nette et claire, de façon à se graver méthodiquement dans l'esprit de l'élève.

On voit par là que M. Lovera, à qui l'on ne saurait reprocher d'être trop timide en matière de réforme, ne fait pas comme certains professeurs distingués de notre pays, table rase de tout ce qui existait avant l'introduction des nouvelles méthodes ; il sait garder des anciennes méthodes ce qu'elles ont de bon. Le grand reproche que l'on adresse à ce qu'il est convenu d'appeler méthodes nouvelles en France, c'est que seuls l'oreille, les yeux et la voix sont exercés et les impressions des sens sont fugitives : « ce qui entre par une oreille sort par l'autre ». L'application de l'esprit, c'est-à-dire l'effort personnel, est la condition absolue de tout progrès. C'est pourquoi M. Lovera, qui est un praticien consommé, fait intervenir l'exercice écrit dès les premières leçons afin de permettre à l'élève de préciser et d'assurer ses connaissances.

Cet ouvrage, excellent sous tous les rapports, va sans doute précipiter le mouvement de réforme dont notre ami est en Italie l'infatigable champion. Mais, comme pour toutes les œuvres de talent, l'influence de ce livre ne se bornera pas à la patrie de son auteur et nous croyons savoir qu'une édition spéciale est en préparation pour l'enseignement du français dans les écoles allemandes.

(*A suivre.*)

Les Revues.

Bollettino di Filologia Moderna (Ottobre-Novembre 1902). — 1. Vittoria AGANOOR : Mamma, sei tu ? — 2. Flora HAENDLER : Mutter, bist du 's ? — 3. Andrea LA FORTI RANDI : Per Emilio Zola, lettera aperta al direttore del *Bollettino*. — 4. Rosalia JACOBSEN : In der heiligen Nacht (von *Fr. Bourles*). — 5. Giorgo POLITEO : Niccoló Tommaseo. — 6. Marc LEGRAND : Ode à la presse. — 7. Romeo LOVERA : A proposito di una conferenza tenuta da Francesco de Sanctis su *Zola e l'Assommoir*. — 8. Clement SANGIORGI : A dialogue betwen an almanac-seller and a foot-passenger (da Leopardi). — 9. F. PAULSEN : Die moderne Richtung der höheren Schule.

La Lingua Tedesca (Novembre 1902). — 1. Ai nostri lettori. — 2. An unsere verehrten Leser ! — 3. Voci tedesche di uguale o simile pronuncia ed ortografia. — 4. La Battaglia de Benevento. — 5. Elementi della storia della letteratura tedesca. — 6. Catechismo della Grammatica tedesca. — 7. Dialogo : Al mercado. — 8. Il miracolo delle noci.

La Lumo (Novembro 1902). — 1. The propaganda in the United Kingdom. — 2. Klarigoj. — 3. En Austrojo. — 4. Una granda jara balo de la montrealaj esperantistoj ! — 5. A. P. BEAUCHEMIN : Sinjoro Johanno Mitchell. — 6. L'Auroro de Morgan.

L'Humanité Nouvelle [6ᵉ année (nº 46, Nov. 1902). Paris, 3 *bis*, Cours de Rohan. Bruxelles, 62, rue Montagne de la Cour. Prix, 2 francs le numéro]. — 1. A. HAMON : La navigation aérienne. — 2. Edward LOEVY : Portrait d'Emile Zola. — 3. Edmond PICARD : Zola. — 4. Louis GOAZIOU : La grève des mineurs d'anthracite aux Etats-Unis — 5. Paul GIROD : L'art pendant l'âge du renne. — 6. Georges DWELSHAUVERS : De l'idée de loi dans la psychologie. — 7. Marcel REJA : Bradacier. — 8. Z. R. WALCZEWSKI : L'éthique et la Révolution sociale. — 9. Jacques TRÈVE : Isis. — 10. Jacques NOVICOW : Le droit primordial de la femme.

La Revue. — 1. La perte de la Lorraine. — 2. Général de LA FAYETTE : Lettres inédites. — 3. Tony d'ULMÈS : La mère de Georges Sand. — 4. Comte H. de LA VAULX : La Montagne d'Amour. — 5. Dʳ Félix REGNAULT : La suggestion dans l'éducation. — 6. Abel HERMANT : Confession d'un homme d'aujourd'hui. — 7. Frédéric LOLIÉ : Le Bourgeois de Comédie sur la Scène française. — 8. Dʳ R. ROMME : Guérison de la Scarlatine. — 9. L. de GUICHE : Un caricaturiste anglais : Max Beerbohm. — 10. Gabriel TRARIEUX : Le Théâtre et la Vie.

Les Quatre Langues

N° 8. 20 Janvier 1903. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LE JOURNAL DANS LA CLASSE DE LANGUES VIVANTES (1)

(4e article.)

La partie de notre tâche qui reste maintenant devant nous est la plus délicate et la plus difficile : c'est celle d'examiner si la revue *Les Quatre Langues* remplit bien toutes les conditions énoncées précédemment. Nous ne voudrions pas que cette étude d'ordre général eût l'air d'un plaidoyer *pro domo sua*. Nous ne pouvons toutefois résister au plaisir de citer quelques-unes des opinions qui nous ont été exprimées dans cette enquête.

« Je suis convaincu, dit M. Hertig de Giez, qu'il y a lieu de tirer parti et grand profit d'un journal comme *Les Quatre Langues*, par exemple, organe où tous les articles sont très minutieusement choisis et répondent on ne peut mieux au programme des classes. »

« *Les Quatre Langues* sont déjà connues avantageusement autant en France qu'à l'étranger ; la Revue est le centre de la correspondance internationale, autant de raisons qui militent en faveur de son choix. .

« *Les Quatre Langues* se recommandent au choix des professeurs par leur prix très modeste, par leur quadruple emploi, et surtout par la façon rationnelle dont les articles sont présentés aux élèves. Ce journal n'est évidemment pas rédigé pour des professeurs qui lisent la langue étrangère (2), mais pour des élèves que maintes difficultés de vocabulaire arrêtent Ses rédacteurs ont eu l'excellente idée de traduire les mots et expressions difficiles au cours des articles ; en effet, une lecture où le dictionnaire intervient aussi rarement que possible est seule intéressante. » (Soutet et Zornemann.)

D'autre part, M. Luigi Zuccaro, le distingué professeur et publiciste italien, nous écrit :

« J'ai le plaisir de vous dire que votre périodique *Les Quatre Langues* est d'une grande utilité pour moi qui suis professeur de français à l'Institut Royal d'Alexandrie (Piémont) et qui depuis une année me sers avec beaucoup de profit de votre excellente publication... Si mon avis pouvait avoir quelque importance pour votre revue ou pour mes collègues, je vous dirais, Monsieur, que *Les Quatre Langues* doivent se renfermer dans le cercle de l'actualité, vous pourriez tout au plus donner des exercices plus nombreux de traduction et de composition. »

Et M. Romeo Lovera, dont le nom fait justement autorité dans l'enseignement des langues vivantes, dit :

« La revue *Les Quatre Langues* peut servir de modèle dans l'enseignement public des langues modernes. Tout au plus pourriez-vous ajouter d'autres articles de littérature et d'actualité. Mais *Les Quatre Langues* contiennent tout ce qui est nécessaire dans les écoles ; c'est une revue d'une utilité incontestable. »

Evidemment nous devons être encore loin de la perfection et nos correspondants ont bien voulu nous formuler plusieurs desiderata. Nous avons pu donner satisfaction immédiatement aux uns, par exemple à

(1) Voir les nos 2, 3 et 5 des *Quatre Langues* (20 oct., 5 nov. et 5 déc. 1902).
(2) Le professeur pourra toujours tirer parti des études pédagogiques de la partie française. (*N. d. l. R.*)

ceux du Dr Saint-Paul qui demande la vente séparée des fascicules ne traitant que d'une seule langue, la publication pour les débutants de textes avec traductions et la publication dans chaque langue d'un ou deux feuilletons, empruntés soit à des traductions en langue étrangère d'ouvrages français, soit à d'excellents auteurs étrangers. Ces œuvres étant d'ailleurs d'un style plus relevé, compenseront par leur forme littéraire plus achevée ce qu'il pourrait y avoir d'un peu lâche ou de négligé dans les emprunts aux périodiques ordinaires. Nous mettrons ainsi à profit la remarque de notre collaborateur Pedro Ll :

« Pour obvier aux inconvénients inhérents à la lecture fréquente du style de remplissage ou « style à l'aune », il est indispensable de choisir un journal contenant, à côté des nouvelles obligatoires, de bons articles littéraires, ce qui permettra de faire ressortir aux élèves les défauts du premier genre en même temps que les qualités du second. »

Nous allons également mettre à l'étude la proposition de M. Contamine de Latour. L'éminent professeur d'espagnol de l'École des Hautes Études Commerciales et du Cercle Militaire désirerait que notre journal pût servir à la préparation des élèves de l'enseignement supérieur « en publiant de temps en temps des études d'un ordre plus élevé, telles que notes de philologie, notes historiques et étymologiques, etc. ; histoire des littératures ; études littéraires et vocabulaires techniques avec exemples... »

D'ailleurs, et comme nous le recommande M. le Dr Saint-Paul, dans une entreprise d'un genre aussi nouveau nous nous tiendrons sans cesse en relation avec les professeurs et avec notre public (par de nouvelles consultations générales, s'il est nécessaire) et nous nous efforcerons, d'une part, de déterminer la meilleure méthode d'utilisation du journal ; de l'autre, de conformer notre publication aux principes à mesure qu'ils seront établis. C'est dire que nos colonnes restent ouvertes à tous les conseils et à toutes les suggestions : les uns et les autres seront accueillis avec reconnaissance et étudiés avec la plus sincère bonne volonté.

Notre tâche est terminée. Si elle est utile aux professeurs, nos collègues, dans l'orientation nouvelle de leur classe, nous le devons à l'empressement de nos correspondants à nous répondre ; plusieurs nous ont envoyé des travaux complets, très documentés, et que nous aurions voulu publier intégralement si l'espace nous l'avait permis. A notre grand regret nous n'avons même pu citer les noms de tous ceux qui nous avaient communiqué leurs idées, idées que nous avons consciencieusement butinées. Mais au moment de conclure, nos remerciements vont à tous ; à tous, nous adressons une requête, celle de vouloir bien nous continuer leurs conseils, de façon à nous aider à découvrir la véritable bonne voie et à nous y maintenir.

LE MOUVEMENT PACIFIQUE

Les conférences d'Estournelles.

M. le baron d'Estournelles de Constant a fait à l'école des Hautes études sociales deux conférences sur l'organisation de la paix.

Nous avons un plan de mobilisation, nous devrions avoir un plan de travail. Toutes les nations jalouses et hostiles devraient s'entendre pour constituer l'union européenne ; à l'œuvre de destruction et de haine nous devrions opposer une action de vie et de solidarité. Mettons les institutions nationales et les relations internationales en harmonie avec les conditions nouvelles de notre existence sociale.

La question de l'Alsace-Lorraine est le principal obstacle à la fédération européenne et à la pacification des peuples. Il ne faut ni l'oubli, ni la revanche. Les éléments alsaciens-lorrains sont indispensables à l'intégrité de la race et de la pensée françaises et l'oubli serait un manque de fidélité aux populations prisonnières; d'ailleurs l'oubli serait une adhésion à la politique de la force. Mais nous ne pouvons vouloir la revanche, laquelle paraît irréalisable. Il est probable que ni la France, ni l'Allemagne ne peuvent par elles-mêmes résoudre la question ; seul un accord entre toutes les puissances européennes en aurait la capacité et l'autorité.

A propos de ses conférences, M. d'Estournelles publie, dans le supplément du *Temps* du 14 courant, une longue lettre dans le but de corriger les jugements plus ou moins exacts des divers journaux.

Il ne suffit pas de louer la paix, écrit-il; l'organiser, voilà le problème, le devoir. J'ai commencé par démontrer que cette organisation n'est ni un crime, ni un danger, au contraire. Je ne veux pas de la paix à la manière de Tolstoï, pas plus que de la paix à tout prix ou du désarmement prématuré : ce serait marcher à la servitude, à la guerre. Je ne veux pas non plus amollir le pays et je prétends que la paix dans le travail constituerait la préparation la plus efficace à la défense du territoire. L'organisation de la paix, loin d'affaiblir le patriotisme, le fortifiera. Elle n'est pas plus un rêve qu'un crime ; elle devient une réalité ; elle prend une forme, un nom, l'union pour la vie, opposée à la lutte pour la vie, l'union (et non l'unité) des nations européennes, la Fédération.

La Fédération s'impose par la force des choses, devant l'assaut de la concurrence universelle, péril américain aujourd'hui, péril jaune demain ; — et contre cet assaut nous n'avons aucun autre moyen de résistance. Passez en revue tous les soi-disant remèdes, grands et modestes, depuis la protection et le libre-échange jusqu'à la mise en valeur de nos ressources nationales ; pas un n'est efficace ou applicable. La mise en valeur de nos ressources pourrait certes nous sauver, mais elle exige elle-même des ressources ; et notre budget est en déficit : 34 0/0 de nos recettes sont absorbées par les charges improductives de la paix armée. De tous côtés surgissent des germes spontanés de Fédération. Les expéditions de Chine et de Crète ont eu du moins cet avantage de forcer les puissances à organiser une armée internationale ; la Conférence de la Haye, celle des sucres ont arrêté des dispositions communes touchant la justice et la production, matières exclusivement réservées jusqu'alors par chaque Etat à son autorité souveraine. N'avons-nous pas vu se constituer déjà l'Union postale universelle, les bureaux des chemins de fer, de l'hygiène, les conférences interparlementaires, les écoles des expositions, les congrès privés où se réunissent sans distinction les intelligences et les bonnes volontés de tous les pays civilisés ?... Une Fédération inconsciente se forme et il ne peut en être autrement.

L'Europe divisée, voilà le paradoxe ; l'Europe unie et pacifiée, voilà la vérité. Tout le monde le sent, excepté les gouvernements.

La vérité est que la question d'Alsace-Lorraine est le seul obstacle à la Fédération européenne, et que moins on en parle, moins on a de chance de la résoudre.

L'oubli, le silence même est inacceptable. Ne jamais parler de ceux que nous avons perdus, n'est-ce pas les perdre deux fois, les anéantir en quelque sorte, même dans le passé, comme s'ils n'avaient jamais existé, et approfondir leur tombeau ? Oublierons-nous en tous cas que la France doit son originalité, sa grandeur, sa force, à la variété des races qui se sont fondues en elle, et qu'en perdant l'Alsace nous avons perdu plus qu'un membre, un élément de notre unité nationale?

Enfin, à un point de vue qui n'a rien d'économique et de sentimental, notre oubli serait le signal de notre déchéance dans l'opinion même de nos rivaux que notre rénovation avait réduits à nous admirer et à compter avec nous ; et cette déchéance serait inévitablement suivie de déchirements sans fin ; on dirait : « Voyez la France, elle donne elle-même sa consécration à la politique de violence ; elle l'absout ; elle n'y pense plus. Donc la conquête de l'Alsace-Lorraine était légitime, nécessaire ; c'était le bon moyen d'assurer la suprématie de l'Allemagne ; et si ce moyen n'a pas suffi, c'est qu'on en a usé trop modérément... » En un mot, l'oubli où nous conduit sournoisement la politique soi-disant patriotique du silence, serait le pire des dangers et pour la France et pour la paix du monde.

Est-ce à dire que nous devons nous préparer à la revanche ? Pas davantage. La guerre n'est pas une solution ; elle n'engendre que des représailles. Même victorieuse, elle est toujours à recommencer. Après Rosbach, Iéna; après Iéna, Waterloo, et ainsi de suite. Et puis, sur quel terrain la guerre se déchaînerait-elle ? En Alsace-Lorraine, encore ! A travers ces malheureuses provinces, toujours les victimes, en tous cas, et qui auraient à présent des fils dans les deux armées ! Non, cette guerre serait monstrueuse, impossible même à concevoir de notre temps.

Il faut travailler à faire comprendre que la conclusion doit être autre : ou un échange ou une neutralisation ; dans tous les cas, il faut de part et d'autre le maximum de concessions possibles.

Le prix Nobel pour la paix.

Comme l'année précédente, le prix de la paix a été divisé en deux parties : il a été accordé au Dr Gobat, secrétaire de la Conférence interparlementaire, et à Elie Ducommun, secrétaire honoraire du Bureau international de la Paix, à Berne.

Ces deux hommes sont célèbres par leur dévouement, déjà ancien, à la cause de la paix entre les peuples, et cette récompense rencontrera partout d'unanimes approbations.

Le docteur Gobat naquit le 21 mai 1843, à Tremelan. Il étudia le droit à Berne, à Paris, à Heidelberg ; plus tard, il s'adonna à la politique et arriva aux plus grands honneurs. Il est aujourd'hui conseiller d'État et directeur de l'Instruction publique en Suisse.

En 1891 il prit une part active aux délibérations du Congrès interparlementaire réuni à Rome et présida, l'année suivante, celui de Berne au cours duquel fut institué l'Office de l'Union interparlementaire pour l'Arbitrage, ayant son siège à Berne.

A ce bureau, indépendant de celui de la paix, le docteur Gobat consacra une grande partie de son activité, sans jamais vouloir aucune compensation pécuniaire.

Récemment, il fit adopter par le Conseil National la proposition de soumettre à la Cour d'Arbitrage de La Haye les controverses qui pourraient surgir à l'occasion des nouveaux traités de commerce.

Le docteur Gobat est également un publiciste distingué. Il a écrit *La République de Berne et la France durant les guerres de religion* et l'*Histoire de la Suisse racontée au peuple.*

La Conférence interparlementaire se réunit tous les ans dans une grande capitale, mettant dans son ordre du jour toutes les questions qui peuvent diviser les États. Elle s'efforce d'orienter la politique internationale vers la paix. Ses membres s'engagent à faire prévaloir dans leurs Parlements respectifs les idées qui ont inspiré leurs délibérations.

Elie Ducommun a près de 70 ans, étant né à Genève le 19 février 1833 ; mais il a une vigueur d'esprit et d'âme que beaucoup de jeunes gens pourraient lui envier. A 17 ans il était précepteur dans une ville de Saxe. Quelques années plus tard il entrait dans l'Instruction publique du canton de Genève. Il consacrait une partie de son temps à collaborer à divers journaux, spécialement à la *Revue de Genève*, au *Progrès* et à l'*Helvétie* dont il est le fondateur. Il fut député pendant 9 ans au Grand Conseil de Genève ; et plus tard, quand il habita Berne, au Grand Conseil de Berne. En 1873, nommé secrétaire général du chemin de fer Jura-Berne-Lausanne-Simplon, il renonça à la députation et bientôt il put se consacrer entièrement au Bureau international de la Paix dont il est véritablement l'âme.

Le Bureau international a un bulletin, *La Correspondance bimensuelle*, que M. Ducommun, aidé d'une de ses filles, rédige avec le plus grand soin ; par ce moyen les sociétés de la paix d'Europe et d'Amérique se trouvent en communication constante et les congrès universels se succèdent chaque année, de plus en plus importants par le nombre et la valeur des délégués qui y prennent part.

L'hommage que vient de rendre à MM. Ducommun et Gobat le Comité Norvégien pour l'attribution du Prix Nobel répond aux vœux de tous les amis de la paix.

Le Parlement danois et la Cour de La Haye.

La Chambre des Députés danoise a accepté à l'unanimité, et avec l'assentiment du gouvernement, la proposition d'inscrire une clause d'arbitrage, avec recours obligatoire à la Cour internationale de La Haye, dans tous les traités où le Danemark sera partie contractante, traités politiques ou commerciaux. Cette résolution est due à l'activité du groupe interparlementaire danois et à la sympathie de M. Deuntzer, président du conseil, pour les idées de paix.

La Cour d'arbitrage de l'Amérique Centrale.

Dans l'Amérique centrale un Tribunal d'arbitrage obligatoire a été institué entre tous les petits États. L'idée fut mise en avant lors du traité de

Corinthe, conclu entre les Républiques de Costa-Rica, Honduras, San-Salvador et Nicaragua ; le Tribunal a été inauguré le 2 décembre à San José de Costa-Rica.

Institut international de la Paix.

Sous le haut patronage de S. A. S. le Prince de Monaco, il vient de se fonder dans cette ville un Institut international d'Entente pour la Paix qui a pour but de publier des travaux documentés concernant le droit international, la solution des controverses internationales, le développement des institutions internationales, la propagande et l'enseignement pacifique de l'histoire et la bibliographie de ces questions. Il est adjoint un musée-bibliothèque de la paix.

L'Institut se compose au maximum de 15 membres monégasques ou résidant à Monaco et de 45 associés étrangers. Les deux sortes de membres sont élus à la majorité absolue des votants par les membres titulaires et leur élection est validée par l'approbation du Souverain.

Réorganisation de la cour d'arbitrage de La Haye.

On raconte que des négociations sont engagées entre les puissances pour la réorganisation de la cour d'arbitrage de La Haye. La France et la Belgique proposent que le français soit la langue officielle, et cette proposition est appuyée par la Russie, l'Italie et la Hollande. Lors des récents débats de la première affaire evoquée devant la Cour, la multiplicité des langues parlées avait amené des malentendus et des protestations. Il est donc nécessaire d'avoir une langue unique pour les écrits aussi bien que pour les débats. Si excellentes que soient les traductions, elles ont forcément perdu la physionomie du texte original, et en matière de droit un mot, une virgule même a son importance.

Un discours de M. Carnegie.

A l'occasion de sa nomination comme recteur honoraire de l'Université Saint-Andrews, M. Carnegie, le milliardaire écossais, qui a fait sa fortune en Amérique, a prononcé un discours sur la suprématie industrielle et commerciale dans le monde. Il a déclaré que l'Amérique est devenue la nation prépondérante par ses richesses naturelles, son industrie et son commerce. Le seul moyen de conquérir des marchés à l'étranger et de repousser l'invasion américaine, c'est une union politique et industrielle des nations européennes. L'Empereur d'Allemagne devrait user de son influence et pourrait jouer un grand rôle dans l'histoire en fondant les Etats-Unis d'Europe, en nous délivrant du cauchemar qui nous oppresse, la crainte de la guerre.

Une tour de Babel !

Du *Mémorial Diplomatique*, à propos de la première affaire soumise à la Cour de la Haye :

..... En revanche, il est un défaut inhérent à l'organisation intérieure actuelle de la Cour d'arbitrage, sur lequel il est indispensable de s'expliquer, de façon que l'on y porte remède, pour l'avenir.

Je veux parler de la multiplicité des langues employées, tant pour la rédaction des documents que pour les plaidoiries. La démonstration a été faite encore une fois, devant le tribunal de la Haye, de la difficulté des discussions polyglottes, qui transforment pièces et séances en succédanées de la tour de Babel ; jamais n'a été mieux comprise, qu'après ce qui vient de se passer dans l'hôtel de Prince's Gray, la nécessité d'une langue unique, pour tous les documents parlés et écrits, en toute cause de cette nature.

La multiplicité des langues n'était pas, d'ailleurs, un principe ; c'est un résultat de fait provenant tout simplement de ce que les juges, les avocats, les agents des deux gouvernements ne possédaient pas une langue commune, que tous auraient pu écrire et parler.

C'est ainsi que, par exemple, le sur arbitre, M. Manzet, parle à peine le français et ne le comprend du reste pas plus que l'anglais. Les avocats des Etats-Unis d'Amérique, de leur côté, n'étaient pas suffisamment maîtres de notre langue pour plaider en français et ont dû prononcer leur discours en anglais. Et à ce sujet se produisit, le 2[illegible], dans la même séance du matin, un incident qu'il ne faudrait point passer sous silence.

M. Penfield, défenseur des Etats-Unis, venant de prononcer, dans sa langue mater

nelle, un merveilleux plaidoyer. M. Bernaert, avocat du Mexique, devait répliquer. Mais l'ancien ministre belge ne sait pas assez l'anglais pour avoir saisi toute l'argumentation, si serrée, de son éloquent adversaire. Il est cependant impossible qu'il réponde à ce qu'il n'a pas compris.

Conclusion logique qu'il eût fallu prévoir : M. Bernaert demande à remettre sa réplique au lendemain ; il lui faut le temps indispensable pour se faire lire ce qui vient d'être dit. A cette réclamation, si équitable cependant, on oppose d'abord un refus, dû surtout à l'opposition de M. Martens, l'un des arbitres désignés par les Etats-Unis. M. Bernaert sait qu'il a le bon droit pour lui ; il insiste vivement, démontre qu'il lui est impossible de parler de ce qu'il ignore ; la salle qui se rend bien compte de ce qui se passe, prend vivement parti pour l'orateur belge ; les hésitations se prolongeant, elle devient houleuse et quelques grognements s'élèvent, adressés aux juges. La Cour, alors, comprend qu'elle est obligée de céder sur ce point et accorde à M. Bernaert la séance supplémentaire par lui sollicitée.

Mêmes inconvénients, dès qu'il s'agit de documents écrits. Sans doute, les pièces ont pu être consultées auparavant, à tête reposée : on ne se trouve pas en présence de la difficulté suscitée, pour l'avocat, par la nécessité de répondre à la partie adverse.

Mais pour différer dans l'aspect, l'inconvénient n'en est pas moins sérieux. Les documents, il a fallu les traduire, les arbitres ne comprenant pas l'espagnol. Les traductions sont excellentes, faites avec un soin scrupuleux : elles produisent néanmoins une impression qui n'est pas d'une façon absolue celle de l'original.

Il est fort évident qu'il faudra, pour l'avenir, remédier à ce défaut. Un procès trilingue, comme celui qui vient de se terminer, complique les obscurités, qui peuvent être naturellement inhérentes à la cause même, de difficultés artificielles. La nécessité d'une langue unique, tant pour les plaidoyers que pour les traductions, et enfin pour les délibérations du tribunal et le texte de l'arrêt, s'impose au jugement de tous ceux qui ont pu se rendre compte, *de visu et auditu*, des sérieux inconvénients de la méthode de travail actuelle. Je crois que l'on ne nous accusera pas de chauvinisme, et nous demandons que la langue officielle de la cour d'arbitrage de la Haye soit, pour l'avenir, le français.

Les progrès de l'arbitrage.

Le différend germano-américain. — Lors de l'occupation des îles Samoa, l'amiral americain et l'amiral anglais bombardèrent le territoire d'Apia dans l'île Upolu. Les propriétés des Allemands établis dans l'île furent endommagées ; ceux-ci réclamèrent des indemnités et la question fut soumise à l'arbitrage du roi de Suède. Dans sa sentence du 22 octobre, le roi Oscar a conclu à la responsabilité de l'Amerique et à celle de l'Angleterre.

Le premier jugement de la cour d'arbitrage de La Haye. — La cour d'arbitrage de La Haye a rendu son premier jugement. Elle a statué sur la question des *Fonds pieux* de Californie posée par les Etats-Unis et le Mexique. Le Mexique devra remettre aux Etats-Unis environ 1 million et demi de dollars en monnaie mexicaine en plus d'une annuité de 43000 dollars qui sera versée à l'Eglise de la Haute-Californie. Ce premier cas a été soumis à la cour de La Haye grâce à l'heureuse initiative du Président Roosevelt.

Le différend entre le Japon et les puissances européennes. — Le Japon est en conflit avec la France, l'Angleterre et l'Allemagne au sujet d'immeubles possédés au Japon par des propriétaires étrangers. Les puissances intéressées ont décidé que le litige serait soumis à l'arbitrage et que les arbitres seraient pris parmi les membres de la Cour de La Haye.

Un traité d'arbitrage anglo-français. — M. Barclay, ancien président de la Chambre de Commerce britannique de Paris, cherche à faire conclure un traité général d'arbitrage entre la France et l'Angleterre. Il a envoyé un exposé de son projet à la plupart des Chambres de Commerce de France. Il a fait différentes conférences, au Havre en particulier où l'assistance était des plus brillantes. Nous souhaitons de tout cœur plein succès à M. Barclay.

Les traités de commerce suisses. — A propos du tarif des douanes, le docteur Gobat a fait adopter par le Conseil Fédéral que la clause d'arbitrage sera insérée dans les futurs traités de commerce entre la Suisse et les autres pays, avec recours, en cas de contestation, à la Cour de La Haye. La résolution a été votée à l'unanimité.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Correspondance d'un « échangé ».

Mon voyage à Blackpool.

... Après une traversée de deux heures environ, nous sommes arrivés à Folkestone. La ville se trouve sur une hauteur et toutes les maisons sont construites en briques. A gauche se trouvent les quais et tout à fait à droite on peut voir par un temps très clair la ville de Douvres.

Ne connaissant ni la ville ni la station de chemin de fer, je suis les autres passagers et au bout de 5 minutes environ je me trouve dans la petite gare de Folkestone.

Là j'attends mon tour pour faire visiter aux douaniers les paquets que je tiens à la main ; je prends ensuite le train pour Charing-Cross.

Vous dirai-je l'impression de solitude que j'ai ressentie dans le compartiment où plusieurs personnes parlaient entre elles une langue qui m'était presque inconnue et où je ne pouvais distinguer que quelques mots de loin en loin. Enfin, après trois heures de ce supplice, j'arrive à Charing-Cross. C'est alors un brouhaha indescriptible, sifflets de machines, appels de cochers, cris de personnes...

Vite je fais visiter ma malle par un douanier et je passe la barrière. Je rencontre un ancien camarade de classe qui était venu m'attendre. Quel soulagement l'on éprouve, quand on trouve quelqu'un à qui l'on peut parler! Mais il faut continuer mon voyage. On saute dans un " hansom " et nous voilà partis à travers Londres, vers Euston Station.

Nous traversons cette fourmilière qu'on appelle le Strand. C'est un spectacle nouveau et féerique pour moi. Je me croyais transporté dans un pays de rêve en voyant tant de tramways, de bicyclettes, d'automobiles, de magasins de toutes sortes ; je crois bien qu'il y avait tout ce qui existe dans la création. J'étais étourdi en entendant ce bruit auquel je n'étais pas accoutumé.

A Euston je m'installe dans un wagon, seul encore une fois. Le train s'ébranle. On traverse toutes sortes de villes enfumées, avec des cheminées gigantesques. La campagne n'est pas très belle ; le pays est tout plat, sans arbres, çà et là quelques touffes de bruyères dans lesquelles on aperçoit des troupeaux de ces gros moutons dont la chair est si dure. Décidément, me disais-je, ça ne vaut pas la France!

Enfin j'arrive à Preston (station où l'on bifurque pour Blackpool). Je m'empresse de descendre et je rencontre M. G... C'est un Monsieur charmant qui s'inquiète tout de suite de ma santé et de celle de mes parents et qui me demande si le voyage ne m'a pas trop fatigué. Sa prévenance et son accueil cordial me font tout de suite oublier la première impression, plutôt fâcheuse, que j'avais éprouvée.

Il est 11 heures 45 du soir quand nous arrivons à Blackpool. Après un court repas je monte dans ma chambre et je m'endors d'un profond sommeil pour ne me réveiller que le lendemain matin à 10 heures. En ouvrant les yeux, je ne pouvais pas me figurer être en Angleterre ; il m'a fallu aller me promener dans la ville, voir les costumes des policemen et entendre les personnes causer, pour me convaincre que je n'étais plus en France...

David Brousse.

BIBLIOGRAPHIE

Les Livres.

Lehrbuch der französischen Sprache von Prof. Th. de Beaux, Oberlehrer an der öffentlichen Handelslehranstalt und Lektor an der Handelshochschule zu Leipzig. (Max Hesses Verlag in Leipzig ; gebunden 3 M. 60 pf.).

Sous ce titre, M. le Professeur Th. de Beaux de Leipzig, notre collaborateur, dont la „Handelscorrespondenz" (1) a été si favorablement accueillie, vient de publier à l'usage des Allemands, pour l'étude de la langue française, un ouvrage qui est appelé au même succès.

Ce qui en fait l'originalité, c'est que l'auteur, très au courant de tout ce qui se fait

(1) Voir les *Quatre Langues*, 2e année, p. 516.

en France dans l'enseignement des langues vivantes, s'est en partie inspiré des instructions si sages qui accompagnent les nouveaux plans d'études et programmes de l'enseignement secondaire. Il a abandonné l'ancienne méthode dite de traduction pour faire étudier à l'élève la langue par la langue même, en lui donnant un texte français à modifier : un texte singulier est à mettre au pluriel, ou inversement ; le masculin est à remplacer par le féminin, la forme affirmative par la forme négative, le pronom de la première personne par les pronoms correspondants de la 2ᵉ et de la 3ᵉ, un présent par un imparfait, un futur ou un passé. Ainsi l'élève se grave dans la mémoire les règles essentielles de la grammaire tout en s'exerçant continuellement à la prononciation de la langue : il n'a pas à craindre les difficultés inhérentes à la méthode de traduction, difficultés qui découragent beaucoup de commençants. Au lieu de thèmes cousus de fautes, l'élève en arrive immédiatement à remettre au professeur des devoirs corrects.

En dehors des exercices gradués pour l'étude de la grammaire et du vocabulaire, l'ouvrage du professeur De Beaux renferme des conversations et des conversations sous forme de lectures.

L'auteur fait, avec raison, une large place à la conversation ; il ne s'agit pas ici de phrases forgées à dessein qui feraient sourire un Français ; ce sont des phrases, des expressions que nous employons tous les jours ; c'est le langage courant sans cesser d'être correct et qui suppose, chez l'auteur, une connaissance approfondie de la langue et de la vie françaises. Voici, au reste, quelques-uns des sujets :

1. Gespräche : La famille et le camarade ; la classe et les études ; l'habillement ; l'ameublement des salles d'études ; le mobilier ; les vacances ; etc.

2. Lesestücke in Gesprächsform : Principes de correspondance ; au guichet de la poste ; rencontre à la gare ; au restaurant ; déjeuner chez un ami ; etc.

Un choix très varié de lettres familières et de lettres de commerce accompagnées de questions bien choisies, et des descriptions nombreuses qui permettent de faire parler l'élève complètent le volume.

Signalons, en terminant, une innovation qui sera certainement très goûtée des professeurs de français en Allemagne : l'auteur a tenu compte dans son ouvrage, des simplifications orthographiques recommandées en France par le Ministre de l'Instruction publique.

J. R.

Les Revues.

Revue de l'enseignement des langues vivantes (Décembre 1902). — 1. E. Taboureux : P. B. Shelley's Dramas. — 2. A. Timmermann : Excursions étymologiques. — 3. E. Taboureux : Enseignement littéraire et enseignement pratique. — 4. E. Taboureux : La méthode directe dans l'enseignement des langues vivantes. — 5. Documents officiels.

The School World (December 1902). — 1. Oliver Lodge : A chapter in arithmetic. — 2. Philip Magnus : The new London matriculation examination. — 3. Custos : The paucity of readable books. — 4. G. H. Bryan : The marking of examination papers. — 5. C. S. Fearenside : Outlines of European history, 1763-1815. — 6. J. W. Jarvis : School furniture and equipment. — 7. F. J. Lys : The proposal to make Greek optional in responsions at Oxford. — 8. Cambridge conference on training. — 9. The reign of Queen Anne. — 10. Greek literary criticism. — 11. Three American text books of science. — 12. A new German dictionary. — 13. Steward : Nature notes for December. — 14. Geometry at the Cambridge local examinations of 1903. — 15. E. Winbolt : The class-teaching of English poetry. — 16. The committee stage of the Education Bill. — 17. Items of interest. — 18. Reviews of recent school books and apparatus.

Review of Reviews. — 1. General de Wet. — 2. The Progress of the World in 1902. — 3. Character sketches : Mr. Chamberlain and Mr. Kruger. — 4. How the Boers may save the Empire. — 5. The " Review of Reviews " Annual for 1902.

Dans la partie *Learning languages by letter-writing*, M. Stead consacre une grande colonne aux *Quatre Langues*. Il exprime son avis au sujet de l'introduction du journal dans la classe de langues vivantes ; le seul inconvénient qu'il peut y avoir, dit-il, c'est l'insuffisance du temps dont dispose le maître (Ce n'est plus exact maintenant en ce qui concerne les écoles de France). Notons la traduction intégrale de la lettre de M. Découpy, sur la correspondance internationale phonographique, qui a paru dans *Les Quatre Langues* du 20 octobre 1902.

Ajoutons que dorénavant une page entière de la *Review of Reviews* sera chaque mois consacrée à une chronique sur l'Espéranto.

Les Quatre Langues

N° 9. 5 Février 1903. 3e Année.

Iner Haegle

PARTIE FRANÇAISE

L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS EN ROUMANIE

Description d'une classe de langues vivantes.

La caractéristique de l'enseignement en Roumanie, c'est qu'il est surchargé de théories et d'abstractions. Il ne s'occupe pas assez de l'application pratique et de la réalité. On enseigne toutes les sciences, les langues vivantes et les langues mortes d'après les mêmes méthodes; et le résultat, c'est qu'après sept années d'études au lycée le futur étudiant à l'Université connait pêle-mêle, *multa, sed non multum*. En ce qui concerne plus spécialement les langues, le jeune homme est incapable de lire à livre ouvert un texte latin ou de prononcer en français les phrases les plus simples de la conversation courante.

C'est que jusqu'à ces dernières années on commençait par accabler les pauvres enfants de tant de règles sur la prononciation, sur l'étymologie, sur la construction des phrases, sur le genre, sur la déclinaison et la conjugaison, sur les verbes irréguliers, sur la syntaxe, que jamais élève ne fut capable d'écrire une seule page de vingt lignes correctement et directement. Je rapporterai un exemple typique de cette déplorable méthode.

J'étais professeur de français et j'avais obtenu un congé. Libre, mon premier soin fut de visiter le gymnase (1) de la ville la plus proche de celle où j'enseignais. Je vais tout droit à la classe de français. Au tableau se trouvaient trois garçons de douze à treize ans, le livre à la main. C'était une classe de Deuxième (2). Mon collègue était occupé à faire la traduction d'une lecture. Il interrompit sa leçon sur une question très importante à ses yeux — et qu'à mon avis ses élèves n'avaient nullement besoin de connaître. Voici la question : « Pour quelle raison, dans le mot *élevait*, le deuxième *e* se trouve-t-il être muet ? »

Les trois écoliers, que rejoignirent bientôt huit de leurs camarades, se mettaient l'esprit à la torture pour trouver l'explication demandée. Pendant une demi-heure, toutes les règles sur la prononciation défilèrent et furent appliquées à tort et à travers dans l'espoir de trouver la réponse à la question. Ce fut en vain : les élèves n'y pouvaient réussir. Naturellement tous eurent une mauvaise note. Cela me faisait vraiment de la peine. Alors le professeur, à bout de patience, alla au tableau et écrivit le mot en le décomposant en syllabes : *é-le-vait*. « Voyez-vous main-

---

(1) On appelle *gymnase classique* l'école secondaire immédiatement supérieure aux écoles primaires ; il ne comprend que quatre années d'études Ce sont les mêmes quatre premières années du *lycée* qui en a sept. Au *gymnase réel* l'enseignement est plutôt scientifique.

(2) Au *gymnase*, on entre d'abord en *Première* et on finit par la *Quatrième*, au *lycée* on finit par la *Septième*. La classe roumaine de *Deuxième* correspond donc à la *Cinquième* des lycées français.

tenant la raison ? dit-il. C'est parce que l'*e* se trouve sans accent et à la fin d'une syllabe... »

J'eus une envie folle de bondir au tableau et d'écrire, en le prononçant à haute voix, le mot *pa-pe-te-rie*, dont la deuxième syllabe se trouve terminée par un *e* sans accent et que l'on prononce cependant comme s'il portait un accent grave (*papèterie*).

Que dire encore de toutes les règles de grammaire, de syntaxe que les élèves étaient forcés d'apprendre par cœur et qu'ils ne savaient jamais appliquer ? Voici d'ailleurs, avant de donner une idée générale de la façon dont on enseignait les langues et dont malheureusement on les enseigne encore, à peu d'exceptions près, l'esquisse d'une leçon de français telle qu'on la trouve uniformément dans toutes les écoles.

On a sonné la rentrée ; les élèves se rendent chacun à sa place et attendent leur professeur avec une anxiété poignante ; ils se font des souhaits de ce genre : « Dieu veuille qu'*Il* (le professeur) ne t'interroge pas ! » Ces moments de pénible attente sont d'une énervation déprimante. Il n'y a que les très intelligents et les très paresseux — toujours en petit nombre — qui restent calmes ou résignés. Tous les autres deviennent pâles de frayeur et, dans cet état, ils risquent encore plus de s'embrouiller.

Mais voici que le professeur entre... Ce redoutable oppresseur ne daigne jamais descendre au niveau de l'âme naïve des petits, ne cherche point à se faire aimer et respecter par ses élèves, mais craindre : « autrement ces gamins-là, voyez-vous, vous sauteraient dessus. » A son entrée taciturne, les enfants se lèvent en chœur, sans souffler mot : c'est le salut auquel le maître ne répond évidemment pas. Ils attendent, debout, que le professeur soit assis et que celui-ci leur ait fait signe d'en faire autant. Après que le professeur a fait l'appel nominal, motivé les absences et entendu le rapport du moniteur sur l'état général de la classe au point de vue de la conduite — rapport presque toujours suivi de la punition de quelques « mauvais garnements » qui sont obligés de rester à genoux pendant toute la classe ou qui sont fourrés dans le cachot de l'école — le maître terrible appelle au tableau trois ou quatre de ses élèves : A, B, C, D.

A se met à lire et à traduire. Le professeur le corrige plus ou moins attentivement selon ses dispositions du moment ou selon les circonstances, car il doit encore surveiller les 50 ou 60 autres élèves, restés à leur place. Ceux-là bayent aux corneilles, se font des niches, « respirant enfin », tout heureux de n'avoir pas été appelés au tableau. Pendant ce temps, B cherche à deviner dans le devoir ou dans la lecture l'endroit où A s'arrêtera et où commencera son tour. C et D font la même chose, chacun respectivement, et préparent à l'avance la phrase sur laquelle ils comptent être interrogés. Tout cela, bien entendu, à la dérobée, sans que le maître s'en doute. Après la traduction vient la grammaire et la syntaxe, le Croque-mitaine des écoliers, qui, habituellement, prend la majeure partie du temps. Tout doit être appris par cœur, y compris les exemples, d'ailleurs insuffisants. C'est une véritable torture pour l'esprit d'un jeune élève et le résultat réel est presque nul. Le professeur s'ennuie horriblement en attendant l'heureux coup de cloche qui va le délivrer et lui permettre de se rendre à la Chancellerie fumer une bonne cigarette et faire... de la politique. Les devoirs sont mal corrigés, le goût pour l'étude disparaît, les élèves s'impatientent du retard « de ce satané domestique qui ne sonne pas. » Et tout ce petit monde à l'intelligence si fraîche et si vive, disposée à recevoir toutes sortes de connaissances, perd de la sorte sept années, incomparablement les plus belles et les meilleures de la vie, sans en retirer aucun profit réel. Le professeur reste à jamais à leurs yeux

un monstre ; et lui-même ne considère ses élèves que comme de « mauvais garnements ».

Evidemment, à ce tableau qui n'a rien de chargé il y a d'heureuses exceptions, mais ce sont vraiment de *rarae aves*. D'ailleurs le professeur est moins à blâmer que la méthode qu'il emploie et qui est foncièrement mauvaise. Cette méthode a aussi envahi l'enseignement des sciences. Je n'ai, par exemple, jamais entendu dire qu'un professeur de cosmographie eût rassemblé ses élèves par une de ces nuits si belles sous le ciel resplendissant de Roumanie pour leur faire *de visu* une leçon pratique. Il en est ainsi dans les autres sciences. Il n'y a pas longtemps qu'on enseignait encore la physique et la chimie sans appareils et sans laboratoire. Et cependant l'on s'obstinait à enseigner quand même ces précieuses sciences. Sans cela, qu'eût dit de nous le monde civilisé, « l'Europe » ?

Le mal vient de haut. Il vient de l'idée erronée qu'on s'est faite de l'école et de son rôle ; du faux idéal que l'on poursuit dans tout l'enseignement secondaire en s'efforçant de faire du citoyen roumain une caricature de la civilisation occidentale. On a plagié les programmes des écoles de France, de ces écoles qui ont donné au monde tant de savants et de penseurs et on les a introduits dans les écoles de Roumanie, dans ces écoles d'où devraient sortir... mais n'en disons pas plus long : le moment n'est pas encore venu.

Comment d'ailleurs le professeur de langues emploierait-il une méthode rationnelle avec ses élèves, comment pourrait-il converser en langue étrangère avec eux ? Il est rare que lui-même connaisse suffisamment la langue qu'il est chargé d'enseigner, car il n'a jamais franchi les frontières de son pays. Il est bien désirable que S. E. le Ministre de l'Instruction publique de Roumanie crée un certain nombre de bourses de voyage pour envoyer les professeurs de langues passer leurs deux mois de vacances à l'étranger. Les professeurs de français viendraient à Paris, par exemple, ou dans toute autre ville universitaire où sont faits des cours spéciaux pour les étrangers. Il y aurait encore un système moins coûteux, peut-être : ce serait de charger les professeurs étrangers de Roumanie d'ouvrir dans certaines villes des cours de conversation auxquels les professeurs de langues roumains assisteraient pendant les petites vacances : car il est vraiment ridicule de voir des étudiants de l'Université s'exprimer si gauchement en français et écrire encore plus maladroitement, et il est plus comique encore de voir des professeurs de français incapables de causer dans la langue qu'ils enseignent et ne sachant même pas l'écrire !

Depuis quelques années on a fait cependant quelques progrès. Je me propose d'en parler dans un prochain article.

N. Mihaesco

LA PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE

Une nouvelle science apparait à l'horizon, la phonétique expérimentale, science qui est appelée, par sa diffusion, à rendre des services immenses, non seulement à tous ceux qui étudient des langues, mais encore aux bègues et aux muets et, disons-le, même à ceux qui se piquent de bien causer.

La phonétique expérimentale a pour but de décrire les sons au moyen d'appareils enregistreurs à la manière d'un phonographe, et de les rendre ensuite visibles à l'œil. Ceci se fait avec une précision si parfaite qu'on peut se convaincre qu'il n'est pas deux personnes qui prononcent absolument de la même manière un même vocable quand pourtant l'oreille la mieux exercée n'a pu distinguer la différence. On peut même se convaincre par là de la

gamme infinie des sons que cet appareil est à même de fixer; il explore pour ainsi dire jusqu'aux moindres mouvements des lèvres, du palais et de la langue; or, c'est du mouvement de ces derniers que dépend la prononciation. Connaître le mal nous amène bientôt à connaître le remède.

La phonétique expérimentale n'est pas limitée à ces seuls moyens, loin de là; on est arrivé, si je puis m'exprimer ainsi, à photographier (je dis photographier, car il ne s'agit pas ici de rendre les sons comme le phonographe, mais de les décrire), à photographier, les vibrations des sons émis dans l'air.

En somme, la phonétique expérimentale nous apprend tous les mystères de l'articulation et des sons produits par l'articulation. Grâce donc à cette connaissance parfaite des mouvements de la bouche, on arrive à fixer tous les défauts de la prononciation, tant de la langue maternelle que des langues étrangères; bien plus, à rendre la parole facile aux bègues et peut-être aux muets.

Nous pourrions citer de nombreux cas de correction et de guérison complète, mais notre but ne va pas jusque là; nous nous bornerons pour cette fois à dire que les expériences qui se font dans le laboratoire de M. l'Abbé Rousselot, à Paris (1), expériences qui ont été faites également dans les cours de vacances de l'« Alliance française », sont de nature à ne laisser aucun doute sur la valeur réelle, nullement spéculative, de cette science, qui a encore le mérite de venir au bon moment.

A. Hertig.

ÉCHOS LINGUISTIQUES

Les séjours à l'étranger.

« Les résultats particuliers d'un séjour à l'étranger consistent d'abord dans la connaissance pratique d'une langue vivante, que le jeune homme peut acquérir mieux qu'avec toute autre méthode scolaire, et, en outre, dans le changement produit en lui par suite de la comparaison permanente de ce qui se dit, de ce qui se fait, de ce qui se pense à l'étranger, avec ce qui se dit, ce qui se fait et ce qui se pense chez nous.

« Mais au-dessus de ce résultat qui n'intéresse que des individualités, il en est un autre qu'on peut appeler avec raison l'auxiliaire de la civilisation.

« La civilisation, qu'est-elle autre chose que le développement des relations sociales d'individus à individus, de peuples à peuples ?

« Et y a-t-il un moyen plus efficace pour aviver ces relations que de faciliter à des peuples ou à des individus divers leur connaissance mutuelle, à les rapprocher, à leur élargir les idées, à les rendre tolérants les uns envers les autres ?

« Tels sont les résultats généraux d'un séjour à l'étranger. Ils sont utiles aux individualités, en raison des armes puissantes qu'elles y acquièrent pour se préparer aux luttes de la vie; ils sont utiles aux collectivités, en raison des idées saines et pacifiques qu'elles en retirent.

« Le fonctionnement d'une institution susceptible de produire de semblables résultats mérite donc l'appui et la protection de tous ceux qu'anime l'amour de la patrie et des institutions sociales en général.

(1) Les appareils de M. l'Abbé Rousselot sont assez nombreux. Le plus intéressant est une sorte de machine dans laquelle on parle, ce qui fait mouvoir une plume qui trace des signes. Ces signes se rapportent naturellement à un alphabet basé sur une prononciation supposée très bonne. Pour se corriger, celui qui parle mal doit arriver à faire mouvoir la plume absolument comme celui qui parle bien, ceci en suivant certaines instructions du maître sur la mimique des lèvres et de la langue. Il paraît qu'il est plus facile de se corriger en voyant les sons qu'en les entendant dans un phonographe par exemple, parce que le phonographe ne nous dit pas si c'est bien par rapport à un autre homme, et que l'appareil Rousselot le montre par des signes visibles à l'œil.

(A. H).

« Elle préparera, plus sûrement que nos modernes sociologues, l'avènement de la vraie fraternité, non de celle qui veut supprimer les frontières et la patrie, mais de celle qui, reposant sur la connaissance réciproque des peuples entre eux, supprimera les barrières intellectuelles et morales qui ont pour fondement l'ignorance, la routine et le parti-pris, et qui seules séparent les nations. »

(*Revue des séjours à l'étranger et de l'enseignement des langues vivantes*).

Les langues étrangères dans les armées européennes.

L'*Educational Times* a publié un article très intéressant sur les connaissances en langues étrangères des officiers du corps expéditionnaire de Chine. Les officiers anglais se faisaient remarquer par leur ignorance des langues modernes; leur excuse, c'est que d'une part ils n'avaient pas assez approfondi ces langues à l'école, et de l'autre, que leur long séjour dans l'Inde leur avait fait oublier le peu de choses qu'ils avaient appris. Parmi les officiers allemands, français, italiens, on trouvait au contraire un grand nombre de polyglottes. Ceux qui ne pouvaient parler l'anglais étudiaient des manuels sur le steamer et là-bas, en Chine ; on ne connaît point d'exemples d'un officier anglais étudiant le français ou l'allemand.

Les états-majors allemand et italien avaient une connaissance parfaite du français. Les officiers allemands parlaient en général l'anglais. Les Russes n'étaient pas en arrière; tous connaissaient le français au moins ; beaucoup parlaient français, anglais, allemand et chinois, quatre langues européennes en général. Presque tous les officiers français causaient allemand; mais la plupart ignoraient l'anglais. Ils disaient que la connaissance de cette langue leur était inutile puisque tout le monde devait parler français.

Il est certain que le français, qui est resté le langage de la diplomatie et de la société polie, fut la langue parlée au moyen de laquelle les communications furent échangées en Chine. Il est tout de même singulier, ajoute la revue citée, que des gens distingués, d'une si haute éducation, soient totalement ignorants d'une langue aussi répandue que l'anglais, tout au moins aussi utile que l'allemand au point de vue militaire.

Les langues étrangères dans l'armée anglaise.

Devant la faiblesse générale en langues étrangères des candidats aux écoles militaires anglaises de Sandhurst et de Woolwich, le Ministre de la Guerre anglais a nommé une commission chargée d'étudier les réformes à apporter à l'examen d'entrée. Voici la conclusion du rapport de cette commission :

Les langues étrangères, quoique de beaucoup inférieures au latin comme moyen de discipline mentale (du moins de la façon dont elles sont ordinairement enseignées), ne doivent pas moins être regardées comme une partie importante d'une saine éducation générale. En ce qui concerne l'officier, il est très désirable qu'il puisse converser librement en français ou en allemand, ou dans les deux langues, et qu'il puisse lire avec facilité l'importante littérature militaire de la France et de l'Allemagne. La commission est d'avis que le français ou l'allemand doit être considéré comme un des principaux éléments de l'examen. En même temps, elle considère qu'un candidat qui demande à être interrogé sur n'importe quelle langue à l'examen ne doit pas y être encouragé, étant donné la nature de son examen, parce qu'il a passé son temps à étudier des subtilités grammaticales. Son but, en apprenant la langue, doit être de pouvoir la lire et la comprendre, l'écrire et la parler couramment; de pouvoir la traduire correctement en anglais, et *vice versa*. De plus, il doit avoir une connaissance raisonnable des principaux faits de l'histoire et de la géographie du peuple.

Plusieurs témoins se sont plaints de la façon dont l'examen en langues étrangères se passe actuellement. De l'inspection de quelques uns des sujets d'examens, il résulte que ces plaintes sont justifiées; il est clair qu'il y a une trop grande tendance à encourager une connaissance superficielle et de circonstance, car l'examen ne comporte le plus souvent que de simples « colles » (dans la grammaire et la littérature étrangères). La commission n'est pas non plus satisfaite de la façon dont se passe actuellement l'examen de con

versation et pense que si sur ce point ses recommandations sont adoptées, cette partie de l'examen sera de beaucoup la plus importante.

Afin d'encourager l'étude des langues étrangères d'une façon plus pratique et plus intense, les officiers qui peuvent passer l'examen d'interprète reçoivent en Angleterre une paye journalière supplémentaire.

Deux anecdotes.

Du *Petit Parisien* :

« Comme il fallait s'y attendre, elle (la Réforme) a provoqué l'étonnement de plusieurs et la résistance de quelques-uns. Mais, au bout de quelques mois, tous les gens de bonne foi se sont rendus à l'évidence. Deux anecdotes que j'emprunte à l'intéressante étude de M. l'inspecteur général Firmery, montrent très nettement ce double état d'esprit.

« Première anecdote. Un professeur d'un de nos grands lycées vient de recevoir la circulaire, et comme elle trouble ses habitudes, il la trouve détestable. « Messieurs, dit-il, je viens de recevoir de M. le ministre une circulaire où il m'est recommandé de vous parler allemand. Je vais vous parler allemand. » Et il parle. Au bout de quelque temps : « Vous n'avez rien compris, n'est-ce pas? Non? Vous voyez donc que ce qu'on nous demande est grotesque. » Est-il besoin de faire observer que cette démonstration par l'absurde ne tire pas à conséquence et n'est fâcheuse que pour son auteur?

« Voici, au contraire, un vieux maître, qui, après trente ans de carrière, doit changer brusquement sa façon d'enseigner; il prend courageusement son parti et essaie loyalement le nouveau système. Les résultats l'émerveillent et, le jour de l'inspection, il va trouver l'inspecteur général. « Monsieur, lui déclare-t-il, je suis un misérable! — Comment cela? — Oui, monsieur, je suis un misérable! Voilà près de trente ans que j'enseigne l'anglais: je n'ai jamais parlé cette langue en classe, je n'ai jamais essayé de la faire parler. J'ai toujours soutenu que c'était inutile, que nous ne devions pas essayer d'apprendre à parler à nos élèves, que c'était du temps perdu. Eh bien, après la circulaire, j'ai voulu essayer tout de même: voilà quelques mois à peine que je m'y suis mis; eh bien, monsieur, *ils* me comprennent! Et quand je songe à tous les autres qui m'ont passé par les mains... je suis un misérable ! »

« Ce désespoir touchant était sans doute excessif; mais l'observation qu'il traduisait avec véhémence n'en était pas moins justifiée. »

Un système de correspondance internationale par les chiffres.

M. Arsène Beauvais a publié dans *Concordia* un intéressant article sur la possibilité de correspondre au moyen de chiffres entre personnes habitant des pays de langues différentes.

Exemple : Pour écrire la phrase suivante : Envoyez-moi 300 kilos de café, on cherche le nombre correspondant à chacun de ces mots :

Envoyez, 431 ; moi, 729 ; 300, 300 (tout nombre exprimant une expression numérique doit être souligné); kilos, 562 ; café, 274. La phrase s'écrira donc ainsi : 431 — 729 — 300 — 562 — 274.

Chaque nombre sera séparé de son voisin par un petit tiret (—). Quant à la ponctuation, elle sera la même que dans l'écriture ordinaire. Les nombres exprimant les verbes seront verticaux pour le temps présent : 431 (envoyez) : penchés de droite à gauche pour le passé; penchés de gauche à droite pour le futur.

Le correspondant allemand ou anglais cherchera à son tour dans son vocabulaire, et traduira dans sa propre langue chaque nombre par le mot correspondant. Un Anglais aura pour la phrase ci-dessus :

431 — *send*; 729 — *me* ; 300, 300 ; 562, *kilos* ; 274, *coffee*. D'où :

431 — 729 — 300 — 562 — 274 = *Send me* 300 *kilos coffee*.

Les langues vivantes dans les écoles normales.

« Aujourd'hui, après quinze années d'essai, il est prouvé que les futurs instituteurs, en sortant des écoles normales, ne savent ni parler, ni écrire

l'anglais ni l'allemand. Les épreuves du brevet supérieur suffisent amplement à faire la démonstration.

« Ce n'est point la faute des élèves-maîtres, ni celle de leurs professeurs, ni de personne. L'étude d'une langue vivante réclame beaucoup de temps, beaucoup plus qu'on ne peut en consacrer dans les écoles normales à cette branche du programme.

« Les instituteurs — pour la plupart, et sauf de très rares exceptions — n'ont point le temps ni l'occasion de continuer l'étude d'une langue vivante.

« Ils n'ont point, d'ailleurs, dans l'exercice de leurs fonctions, l'occasion d'utiliser leurs connaissances en langues étrangeres, s'ils en avaient de suffisantes.

« Les minces bénéfices — très discutables d'ailleurs — qu'ils peuvent retirer de leurs études en langues vivantes à l'école normale sont, dans tous les cas, hors de proportion avec le temps qu'ils y perdent au détriment d'autres études plus indispensables pour leur instruction et leur culture — hors de proportion encore avec les sacrifices que fait l'Etat pour rétribuer des maîtres spéciaux. »

E. L. T.

(*Manuel Général.*)

Un télégramme en souffrance.

Un de nos confrères, directeur d'un grand journal, a reçu la lettre qui suit :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

De l'utilité des langues étrangères ! Sous un beau verre, dans un cadre noir, je viens de voir, à la gare Saint-Lazare, les télégrammes dits en souffrance, dont le destinataire était inconnu ou n'a pu être joint.

L'un de ces télégrammes porte la suscription suivante :

The Manager
Paris-Cherbourg Line
Saint-Lazare, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Les nouveaux livres d'enseignement

(*Suite.*)

METHODE SCHWEITZER. — Ch. SCHWEITZER et Emile SIMONNOT : *Méthode directe pour l'enseignement de l'allemand, classe de 6e.* (Paris, librairie Armand Colin.)

Ch. SCHWEITZER et A. VINCENT. — *Méthode directe pour l'enseignement de l'anglais, classe de 6e.* (Paris, même librairie.)

On peut définir la méthode Schweitzer une méthode intuitive et simultanée. Elle est surtout intuitive indirecte parce que, dès la première leçon, elle s'appuie sur des tableaux muraux. Dans leurs conseils pédagogiques, les auteurs disent : « Nous montrons dans la réalité et sur le *tableau mural* les objets désignés ci-contre en les nommant en allemand, le livre restant fermé. . La leçon ainsi soigneusement préparée, presque apprise en classe, sera revue par l'élève ou à l'étude ou a la maison On lui recommandera de ne jamais apprendre sa leçon qu'en déployant devant lui les images correspondantes. C'est pour l'habituer à lire les images que nous avons recommandé plus haut de montrer les objets à la fois dans la réalité et sur le tableau mural. » La méthode est simultanée : dans la même leçon, l'élève apprend un vocabulaire, de la grammaire et s'exerce à la lecture d'un court morceau, application du vocabulaire et de la regle de grammaire.

L'ouvrage est divisé en 76 leçons d'une page chacune; il est tiré sur beau et fort papier; l'impression est nette et il plait au premier coup d'œil. De la première a la dernière leçon, il n'y a dans le texte du livre de l'élève pas un seul mot français, mais chaque leçon s'enchaîne logiquement avec la précédente, de façon a éclairer par les mots déjà vus les textes des leçons suivantes.

Prise individuellement, chaque leçon se compose principalement de phrases-types

que répète plusieurs fois le professeur et autour desquelles semblent évoluer tous les exercices. Le professeur doit parler sans cesse en se servant du vocabulaire connu de l'élève.

Cette méthode est donc basée exclusivement sur l'éducation de l'oreille et de la voix; elle doit amener l'élève très rapidement à comprendre une phrase ordinaire d'allemand ou d'anglais et à la répéter à peu près sans faute avec l'intonation correcte. Mais d'un côté l'application de cette méthode est extrêmement fatigante pour le maître, et de l'autre, tout en tenant compte de l'intérêt qu'éveillent les gravures chez l'enfant, nous sommes persuadé qu'une heure de conversation continuelle avec de petits garçons de 11 ou 12 ans, c'est beaucoup trop long; leur attention ne peut rester tendue pendant tout ce temps-là. Et alors, ou bien la classe sera interrompue pendant une certaine partie de l'heure, ou bien la discipline s'en ressentira, car on ne saurait impunément violer les lois de la nature.

C'est qu'en effet le grand défaut de la méthode Schweitzer est de ne pas faire intervenir dans les leçons le travail personnel et individuel de l'élève, comme le fait par exemple la méthode Lovera basée également sur les tableaux de la librairie Colin. Dès les premières leçons, il est nécessaire que l'enfant trouve à l'exercice oral une variante qui ne peut être que l'exercice écrit ; et les auteurs des ouvrages Schweitzer, pendant 76 leçons, ne donnent ni n'indiquent aucun devoir écrit.

Il est vrai que le maître sera toujours libre d'apporter des tempéraments à la méthode suivant ses propres idées. On lit d'ailleurs dans l'excellente préface : « Il n'est pas besoin de dire qu'en donnant ces indications pédagogiques, nous n'entendons nullement limiter la liberté d'initiative de nos collègues. Nous avons voulu simplement leur montrer comment nous entendons, pour notre compte, la pratique de la méthode directe. C'est justement l'une des vertus de cette méthode, de ne pas se laisser enfermer dans une formule et de faire sans cesse appel à l'ingéniosité et au sens pédagogique du professeur. »

Mais l'usage exclusif de la langue étrangère rend la marche en avant pénible et lente. L'absence d'un vocabulaire français-étranger rend le travail personnel de l'élève très difficile. Qu'il ait oublié un mot par exemple, ou que pendant la classe son attention ait été momentanément distraite — ce qui doit arriver souvent — comment fera-t-il pour se rendre compte seul du sens de ce vocable ? Il arrive parfois que le professeur a beau épuiser tous les procédés de la méthode directe, il n'arrive pas lui-même à faire comprendre la signification de certains mots. Il aura beau user, suivant les conseils des auteurs, de l'intuition directe ou indirecte, de l'antithèse, du geste et de l'intonation, comment arrivera-t-il à expliquer certains actes tels que les suivants : faire un lit, battre le tambour, etc. Les auteurs eux-mêmes conseillent de recourir alors au mot français. « En principe la méthode directe doit suffire à expliquer tous les mots (l'apprentissage de la langue maternelle n'en est-il point la preuve ?) Nous n'hésiterons pas dans certains cas, lorsque la brièveté l'exigera, à traduire certains mots en français en ayant toutefois soin de faire de cette traduction un exercice en langue étrangère... Il est de même des maîtres qui font du contrôle par la traduction une pratique constante, en demandant aux élèves, après l'interprétation de chaque mot en langue étrangère : *Wer hat nun dieses Wort verstanden? Wie heisst dieses Wort auf französisch ?* ou bien *Who understands this word ? What is the French of this word ?* Ce n'est pas nous qui leur en ferons un crime. » Parfait, mais cette tolérance à l'égard du professeur, pourquoi ne l'avez-vous pas à l'égard de l'élève, pourquoi l'empêchez-vous d'avoir recours au mot français pour se rendre compte du sens d'un mot étranger ? C'est une erreur pédagogique que de croire que des élèves de 12 à 13 ans peuvent être complètement assimilés au bébé d'un an qui apprend toute la journée à balbutier quelques sons sur les genoux de sa maman.

En résumé, la méthode Schweitzer doit donner des résultats très rapides et excellents au point de vue de l'éducation des sens. Mais elle exige trop d'efforts chez le maître, une attention trop tendue chez l'élève. Elle serait parfaite si, comme dans la grammaire Stœffler, elle donnait de temps en temps, au bas de chaque page, un court vocabulaire avec le français en regard, sorte de memento, un lexique des mots employés à la fin de l'ouvrage et si elle indiquait des devoirs écrits qui d'ailleurs pourraient et devraient rentrer dans la méthode directe, être par exemple des questions sur la lecture auxquelles l'élève devrait répondre en langue étrangère, pour arriver progressivement à de petites narrations ou lettres, imitation des textes étudiés en classe.

Les quelques critiques que nous avons formulées s'adressent surtout à la Méthode d'allemand. La Méthode d'anglais que M. Schweitzer a faite avec la collaboration de notre excellent ami Vincent nous a semblé mieux répondre aux besoins de l'enseignement. C'est ainsi qu'on y trouve, à côté des phrases stéréotypées nécessaires, un bien plus grand nombre de jolies historiettes, de courtes anecdotes, de jeux de mots, de poésies, de chants qui, par leur variété même et par leur choix très judicieux, contribueront puissamment à fixer et à retenir l'attention des élèves, ce qui, en somme, est la pierre de touche de tout enseignement.

Les Quatre Langues

Nº 10. 20 Février 1903. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LA LANGUE EXTRANATIONALE

Dans le numéro du 5 novembre 1902 des *Quatre Langues*, M. Paul Chappellier défend son projet de l'union linguistique entre la France et les pays anglo-saxons. Il convient de dire que cette proposition est appuyée par des hommes de grande autorité, entre autres MM. Michel Bréal et le professeur Martin Hartmann, de Leipzig, correspondant de ce journal.

Il est évident que l'idée d'une « duplice linguistique » est une amélioration à l'état de choses existant, qui contraint tout civilisé à apprendre quatre langues et dans peu d'années cinq, car on ne pourra ignorer le russe.

Dans la proposition Chappellier, *deux* idiomes suffiraient à tous les peuples sauf aux habitants de France, d'Angleterre et des Etats Unis qui n'auraient qu'*une* seule langue étrangère à acquérir. Ce projet pourrait donc être soutenu si sa réalisation était possible, et si d'autres moyens, encore infiniment plus faciles, n'étaient pas offerts à la civilisation « en mal d'entente ».

L'union linguistique anglo-française n'est pas réalisable parce qu'elle n'a pas plus de raison d'être qu'une alliance germano-anglaise ou franco-germanique. Il est, de plus, malaisé d'imaginer l'anglais enseigné dans toutes les écoles primaires françaises ; et, pour qui connait l'Angleterre, la pensée de faire apprendre le français obligatoirement aux petits Anglo-Saxons semblera absolument fantastique.

On peut dire également qu'une éducation bilingue aurait pour résultat l'établissement d'un idiome mixte, une sorte d'*anglo-français* sous l'influence duquel disparaîtraient les deux langues maternelles.

D'autre part, M. Chappellier ne voit pas l'erreur qu'il commet en énonçant que : 1º seules *quelques catégories* de personnes ont besoin de communiquer avec l'étranger ; 2º l'*universalité* des citoyens devrait connaître une langue étrangère (ou deux).

* * *

L'humanité subit fatalement *la loi du moindre effort*, soit : résultat aussi grand pour travail moindre, ou résultat meilleur pour travail égal.

Donc, *un seul* moyen d'intercommunication sera adopté de préférence à l'acquisition de *deux* idiomes ; ceci avec d'autant plus de raison, qu'il est possible d'offrir au public un système infiniment plus aisé à connaître que n'importe quel idiome existant.

Il s'agit de la *Langue Bis*, langue étrangère unique.

Plusieurs solutions pratiques du problème ont été trouvées ; depuis l'échec du Volapuk, ce sont (par ordre de date) : *l'Esperanto*, *la Langue Bleue*, *l'Idiom Neutral*, les seules méthodes complètes connues à ce jour [1].

La « Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire » va s'occuper du choix à faire entre les systèmes proposés. Ce jugement devra être accepté de tous les civilisés.

Voici, en effet, pour le rendre plus saisissant, l'exposé, sous figure de chiffres, de la proportionnalité des efforts demandés pour établir l'intercompréhension entre les hommes.

(1) Dans la partie bibliographique du prochain nº, nous donnerons un compte rendu détaillé et comparatif des principaux ouvrages parus relatifs à ces trois langues artificielles. (*N. d. l. R.*)

Si nous disons qu'une langue vivante est 10 fois plus difficile à apprendre qu'un idiome artificiel, nous aurons comme coefficients : 1 pour langue artificielle, 10 pour langue vivante.

Donc, aujourd'hui, en calculant l'acquisition des quatre langues nécessaires au minimum, nous avons comme effort à accomplir $10 \times 4 = 40$ (efforts).

S'il était réalisable, le projet Chappellier donnerait la réduction d'efforts suivante :

Pour tous autres peuples que les anglo-français $10 \times 2 = 20$ (efforts) ;

Pour la France, l'Angleterre et les États-Unis $10 \times 1 = 10$ (efforts).

Soit, *grosso modo*, une moyenne de 15 (efforts),

L'établissement d'une langue seconde n'exige que 1 (effort).

Le travail à effectuer par tout homme pour comprendre ses semblables est donc réduit dans la proportion de 40 à 1.

Aussi, quels que soient les préjugés actuels et les obstacles apportés à l'édification de cet idiome idéal, la langue n° 2 sera-t-elle établie d'ici peu, par la force invincible de la loi du moindre effort, qui gouverne toutes les actions humaines.

* * *

Il semble à première vue que, si un *idiome bis* était adopté, la profession de professeur de langues vivantes devrait disparaître. C'est une erreur absolue.

Tout d'abord, il est certain que ce sont ces mêmes professeurs qui devront enseigner la langue extranationale.

De plus, il est de fait constant que les facilités de communication donnent une impulsion énorme aux désirs de circulation (les trains de plaisir, les voyages circulaires à prix réduits en sont les preuves indiscutables).

Donc, plus aisément les nationaux s'entendront avec les étrangers, plus et mieux ils voudront les connaître.

Disons que 300 heures de leçons sont nécessaires pour apprendre une langue vivante (par suite 30 pour la langue seconde, *dix fois* plus facile).

Quelle est la proportion des gens, maîtres d'un ou de plusieurs idiomes étrangers ? On peut l'évaluer à peine à 50 sur 1 000.

Sur ces 50 polyglottes, on peut dire que 35 connaissent une langue étrangère seulement ; 10, deux idiomes ; 4, trois langues, et seulement *une* personne sur 1000 possède la connaissance de quatre langues.

Prenons maintenant notre patrie comme sujet d'étude.

Voici le nombre de leçons qu'il a fallu pour arriver à ce résultat.

Sur quarante millions de Français, nous avons deux cent mille polyglottes auxquels ont été données les heures d'enseignement suivantes :

$200\,000 \times 300 = 60\,000\,000$	d'heures de leçons,	afin de connaître	1 langue.
$40\,000 \times 300 = 12\,000\,000$	—	—	une 2e —
$8\,000 \times 300 = 2\,400\,000$	—	—	— 3e —
$2\,000 \times 300 = 600\,000$	—	—	— 4e —

Soit un total de 75 millions d'heures de leçons.

N'est-il pas évident que s'il existait une langue *seconde*, tout le monde voudrait l'apprendre ? Nous aurions donc, *même en ne comptant que le* QUART de la population :

$10\,000\,000 \times 30$ leçons (au lieu de 300) $= 300$ millions d'heures de leçons, soit quatre fois plus qu'à l'heure actuelle.

Il faut ajouter le nombre incalculable de personnes désirant mieux approfondir un idiome, parce qu'ils se comprennent avec tous les étrangers.

On peut hardiment évaluer à un million de personnes ceux qui voudront pénétrer plus avant dans l'intimité d'un pays quelconque, par suite de la facilité de communication déjà offerte par la langue seconde, et nous aurons encore $1\,000\,000 \times 300$ ou trois cents millions d'heures de leçons à fournir. Ce qui, additionné au chiffre précédent, décuplera presque les leçons de langues diverses à donner.

* * *

On ne peut donc, ni soutenir que la langue seconde est l'*amie la meilleure* des idiomes existants, ni qu'elle est leur *pire ennemi*. C'est un instrument d'intercompréhension *à côté* des langues vivantes, qui permettra de ne pas

apprendre *plusieurs* autres langages, mais qui incitera certainement à l'étude spéciale de telle ou telle langue vivante.

Comme conclusion, en étudiant quelque peu les chiffres donnés, si l'on ne peut dire que la langue auxiliaire est la meilleure amie des langues vivantes, on n'hésitera pas à proclamer qu'en tous les cas, cet idiome bis est le plus ferme soutien de la profession de « professeur de langues »!

C'est pourquoi, aussi paradoxale que puisse être cette assertion, ce sont les professeurs de langues étrangères qui doivent être les plus fervents champions du principe de l'établissement d'une *langue seconde, idiome extra-national.*

Léon Bollack

L'IMPORTANCE DE LA LECTURE DANS L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

On dit que « la lecture est l'aliment de l'esprit comme le pain est celui du corps ». Ceux, petits ou grands, qui s'appliquent à l'étude des langues étrangères, devraient spécialement faire leur profit de cette vérité.

Lire des livres bons et utiles c'est l'unique moyen de se perfectionner dans la langue qu'on a étudiée, de ne pas perdre et de compléter ce que l'on a appris à l'école.

Rien ne peut procurer l'assimilation nécessaire si ce n'est la lecture des livres, des journaux et des revues traitant de choses d'actualité.

Quel est donc le motif pour lequel on ne met pas en pratique le moyen de perfectionnement si utile qu'est la lecture ? L'indolence et le manque de résolution, d'initiative individuelles et un point de vue pratique et simple dérivé du besoin, non seulement matériel, comme on le croit à tort, mais surtout moral et intellectuel.

On lit, c'est vrai, mais le plus souvent on le fait par la force des choses et... du milieu, par passe-temps, par distraction ou que sais-je encore ? Mais il est bien rare qu'on lise par amour de la lecture, pour orner son esprit d'un plus riche patrimoine de connaissances utiles ou pour tenir au courant celles qu'on s'est assimilées.

La meilleure lecture est sûrement celle qui est faite dans le recueillement, en tête à tête avec l'auteur, celle qui suscite la réflexion et la méditation, celle que l'on poursuit avec plaisir. Toute autre lecture ne peut laisser qu'une trace éphémère et non une durable empreinte dans l'esprit et le cœur. Il suffira que nos jeunes gens lisent et comprennent chaque jour une page pour qu'après sept ou huit mois de cet exercice, s'ils ne peuvent pas arriver à bien parler, ils puissent du moins lire, écrire et comprendre une langue étrangère, mieux qu'avec n'importe quel maître.

Six ans de cette étude continue que j'ai faite, seul, dans les cinq langues principales, m'ont surabondamment prouvé que pour avoir une connaissance profonde et exacte de n'importe quel idiome il n'y a pas de système meilleur, plus pratique et plus profitable que la lecture. Elle vous guide d'un pas rapide et sûr à travers les difficultés qui paraissent les plus insurmontables et les fait vaincre à l'aide d'un peu de constance et de patience ; elle instruit et elle amuse, elle perfectionne et elle persuade, elle enrichit l'esprit et elle rend l'âme plus délicate, elle fait éprouver mille et mille sensations exquises et nous rend meilleurs que nous n'étions.

La lecture est plus que l'aliment de l'esprit : c'est l'âme de tout le savoir humain. Les jeunes gens doivent donc s'y consacrer : ils ne tarderont pas à recueillir le fruit de leurs efforts.

Paolo Lusana.

Biella, le 1er janvier 1903.

TRIBUNE DES ABONNÉS

La langue internationale.

Cher Monsieur,

Un article de M. Stleggis traitant de mort-né tout projet de langue artificielle avait motivé une protestation que vous avez bien voulu insérer dans votre numéro du 20 juin 1902.

Revenant sur cette protestation, M. Chappellier exprime la crainte que si *notre projet*, comme il nomme l'Esperanto, réussissait, il ne supprime l'usage des langues nationales actuelles, non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur de leurs frontières, ce qui serait à ses yeux un véritable " désastre ".

A mon humble avis l'Esperanto ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Il n'est pas mort-né puisqu'il suit une progression constante et indéniable ; mais il n'y a aucune vraisemblance qu'il soit appelé à remplacer les langues nationales actuelles.

Une langue universelle et unique pour tous les peuples de la terre, que cette éventualité soit considérée comme désirable ou fâcheuse, est en tout cas une chose difficilement admissible dans l'état actuel de l'humanité, et si elle doit se réaliser, il est bien probable que ni nos enfants ni nos petits-enfants n'assisteront à ce " désastre ".

Ce qui nous touche de beaucoup plus près, c'est de pouvoir dès à présent, sans attendre aucune pression ni aucune autorisation des gouvernements, correspondre les uns avec les autres dans tous les pays, à l'aide d'une langue auxiliaire très simple et à la portée de tous, et jouant à côté des langues vivantes un rôle que celles-ci ne peuvent pas remplir.

Quoi qu'en pense M. Chappellier, on peut être un partisan convaincu de l'étude des langues vivantes, en même temps qu'un fervent adepte de l'Esperanto.

S. Meyer.

* * *

Monsieur le Directeur,

Voudriez-vous me permettre, après avoir lu la défense de l'Esperanto par M. Meyer, de l'appuyer de quelques souvenirs personnels?

La première fois que j'entendis parler de l'Esperanto, je passais à Paris mon baccalauréat de Rhétorique ; le parent chez lequel je logeais me remit le vocabulaire d'Esperanto par Zamenhof et Beaufront, m'engageant à parcourir le petit livre et à lui écrire plus tard mon appréciation.

Mon examen achevé, libéré de ce lourd souci, je ne songeais qu'à jouir de mes vacances, quand un jour mes yeux s'arrêtèrent sur le vocabulaire d'Esperanto que je n'avais pas encore ouvert. Je lus les dix pages qui comprennent toute la grammaire, je traduisis les morceaux donnés en exemple, je feuilletai de ci de là le fascicule, cherchant des racines, composant des mots avec les suffixes et préfixes indiqués. Une idée me vint : si je remerciais en Esperanto mon cousin de son petit cadeau ? — A l'œuvre ! Il y avait à peine deux heures que j'avais pris connaissance de la nouvelle langue. J'en employai autant à écrire les deux pages de la lettre où je m'enthousiasmais sur l'ingénieuse création de cette langue artificielle et sur les services qu'elle me semblait appelée à rendre.

Sans doute ce n'est pas savoir une langue que de mettre deux heures pour écrire une courte lettre dans cette langue ; on ne sait pas une langue quand il faut en chercher tous les mots dans un lexique ; mais quand, après une étude grammaticale aussi courte que la mienne en Esperanto, on peut déjà écrire cette lettre, la conclusion qui s'impose est que le mécanisme de la langue est d'une grande simplicité ; si j'ajoute que son vocabulaire ne se compose que de quelques centaines de racines, je pourrai de plus affirmer que la même langue est facile à apprendre.

Lorsque je connus l'Esperanto, je ne savais qu'une langue vivante, l'allemand ; depuis, j'en ai acquis trois autres, et j'ai la satisfaction de lire mon journal des *Quatre Langues*

de la première page à la dernière. Ai-je pour cela abandonné l'Esperanto? L'étude plus ou moins approfondie des différentes langues vivantes que je me suis assimilées m'a fort bien renseigné sur le temps et le travail qu'il faut consacrer à l'acquisition de ces langues; elles ne sont qu'à la portée d'un bien petit nombre, non pas que les intelligences manquent ou que le courage défaille, mais parce que de nos jours surtout, le temps c'est de l'argent, le temps des jeunes gens en particulier, car il est gros de leur avenir.

Les relations internationales deviennent de plus en plus fréquentes; le même individu, voyageur de commerce, banquier, fils d'industriel, etc. aura de plus en plus besoin de parcourir différents pays. Certes, il serait désirable qu'il sût les langues de ces pays; mais en face de l'impossible, à quelle solution s'arrêter? L'Esperanto en offre une en devenant langue universelle; pourquoi la repousser avec dédain? Et l'Esperanto n'a pas la prétention de supplanter les langues vivantes; son auteur est le premier à le proclamer; l'Esperanto n'a que la noble ambition de rapprocher les hommes, d'unir par le langage les Occidentaux entre eux, les Occidentaux avec les Orientaux, Japonais, Chinois, Persans, Annamites, etc. Qui donc ne lui souhaiterait pas longue vie et heureux succès dans son œuvre de confraternité des peuples!

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

CONTABLE,
Répétiteur au collège de Châteaudun.

*
* *

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Le journal-revue *Les Quatre Langues* ne me paraît pas devoir être un organe de polémique; néanmoins, il semble permis à ses lecteurs d'y trouver ou d'y exposer des idées sur tout ce qui a rapport à la question *langues vivantes*. Comme c'est là une question à l'ordre du jour, qui n'est pas encore de tous points résolue, il est bien naturel que ceux qui se passionnent pour elle aient des opinions personnelles, des manières de voir qui ne s'accordent pas avec celles de tout le monde; aussi, pour résoudre un problème, ou, si le mot est trop fort, pour débrouiller et élucider un sujet à contestation, lorsqu'il existe des divergences de vues, est-il licite, non de se disputer, mais de discuter loyalement sur les points non éclaircis, et de répondre courtoisement aux objections qui peuvent être proposées.

Dans le nº du 5 novembre 1902, M. Paul Chappellier — qui a, certes, de beaux et nobles rêves, puisqu'il voudrait que l'anglais et le français aient pour apanage plus de la moitié des Amériques et de l'Europe, sans compter les colonies — M. Chappellier, dis-je, prend prétexte de son « *projet* », pour attaquer et frapper, selon son expression, « en pleine poitrine » le langage international Esperanto. Sans aucun doute M. Chappellier craint que la langue du Dr Zamenhof porte ou ait déjà porté un tort considérable à ses admirables plans; il veut trop de mal à cette « amie et auxiliaire des langues nationales ». Mais qu'il se rassure! L'Esperanto est trop libéral pour vouloir faire du tort à qui ou à quoi que ce soit; il veut du bien à tout et à tous, aux personnes comme aux doctrines; seulement il se défend quand on l'attaque, bien qu'il n'ait plus rien à craindre pour sa vitalité, parce qu'il n'est plus à l'état de « projet ». Il n'est l'ennemi d'aucun « projet »; au contraire, il aide et patronne autant que possible toute idée qui rentre dans ses attributions, surtout lorsqu'il s'agit de favoriser l'extension de langues déjà existantes.

Nous disons donc que, loin de nuire à M. Chappellier et à ses louables visées, l'Esperanto peut lui être, au contraire, d'un précieux secours. En même temps, que M. Chappellier veuille bien nous octroyer le droit de constater combien peu fondés sont les reproches qu'il adresse à la langue internationale qui, malgré l'échec et grâce à l'échec de tant d'autres, se trouve à jamais implantée à la surface du globe terrestre. Au demeurant, les armes dont il se sert pour l'attaquer ne prennent pas d'un coup la place d'assaut. Pour répondre, on se demande même si ce sont des arguments qu'il s'agit de réfuter, ou bien de simples allégations.

C'est d'abord par la réponse à une objection de M. Meyer, ou plutôt par la reproduction de cette objection même, qu'il veut frapper le coup mortel. M. Meyer lui avait fait observer, en effet, que les peuples civilisés ne pourraient admettre, sans protester, la suprématie de l'anglais et du français en Europe, en Amérique et ailleurs, et que, par conséquent, le projet, beau en théorie, paraît pratiquement irréalisable.

Pour répondre à cela, M. Chappellier nous montre un négociant allemand « ayant besoin d'une langue internationale » obligé, pour son intérêt, de faire taire son amour propre, et d'apprendre, « en maugréant », soit le français, soit l'anglais, selon les besoins de son commerce!

Voyez d'ici tous les négociants, commerçants, gens d'affaires russes, italiens, scandinaves, espagnols et autres, voulant communiquer avec des étrangers, contraints d'étudier une ou deux langues étrangères, malgré la rage et le dépit qu'ils en éprouvent, et seulement parce que leurs intérêts sont engagés dans cette étude et en dépendent!

Pour mon compte, je puis assurer, par expérience personnelle, que ce n'est pas en

maugréant ni en s'y adonnant à contre-cœur qu'on apprend des langues vivantes. Il faut des années pour s'en assimiler une imparfaitement, et cela à force d'argent, de livres, de voyages et de patience. Combien trouverait-on de personnes qui, déjà lancées dans la tourmente des occupations de la vie, se résigneraient à entreprendre l'étude de l'anglais ou du français, dans le but unique de mieux faire prospérer leurs affaires? La plupart ne pourraient s'y résoudre, car l'outil reviendrait plus cher que ne vaudrait le produit. Mais si, au contraire, elles trouvaient un instrument immédiatement utilisable sans avoir préalablement appris à le manier, pourquoi ne s'en serviraient-elles pas? Puisqu'une langue auxiliaire intermédiaire, simplifiée au plus haut degré, susceptible d'être lue et comprise avec le dictionnaire, avant même qu'on en ait commencé l'étude, peut suppléer la correspondance en une langue nationale quelconque et aboutir au même résultat, pourquoi ne pas l'accepter? Et, en même temps, personne ne serait froissé dans son amour propre, car un tel langage est neutre. C'est le cas de l'Esperanto. Je ne vois donc pas du tout, et moins que jamais, comment l'objection susénoncée l'atteint en plein cœur : il me semble, au contraire, qu'elle en fait ressortir davantage l'opportunité.

M. Chappellier affirme, sans le démontrer ni même le montrer suffisamment, que « le but essentiel et le résultat de l'Esperanto, en triomphant, serait de supprimer l'usage des langues nationales à l'extérieur de leurs frontières », et même qu'un pareil « désastre » pourrait également « s'étendre insensiblement à l'intérieur ». Et ici encore il prend un exemple, en disant que tous les ouvrages étrangers, puisqu'ils sont plus intelligibles dans la traduction espérantiste que dans la traduction en langues ordinaires et que dans le texte même, ne tarderaient pas à n'exister qu'en Esperanto!

Mais où a-t-on jamais vu que la langue internationale veuille produire de semblables révolutions? Que M. Chappellier donne donc quelques raisons plausibles, quelques preuves plus évidentes, pour appuyer ses assertions. En fait, il est impossible de supprimer les langues naturelles pour y substituer du jour au lendemain un idiome artificiel. Celui-ci, quelque facile et attrayant qu'il puisse être, ne veut et ne peut en supplanter un autre; il veut vivre à côté de tous les autres, avec et pour eux, et sans préjudice pour aucun. Un de ses buts, c'est de faire gagner du temps, et M. Chappellier n'ignore pas que le temps c'est de l'argent. Or, il suffit de quelques jours à une personne d'un peuple civilisé pour apprendre en Esperanto ce qu'elle mettrait des années à apprendre en anglais ou en français.

Enfin, nous ne nions pas que les Anglais aient presque le monopole de la langue commerciale ; mais leur ténacité à vouloir le conserver n'empêche pas la langue internationale d'avoir de nombreux « voyageurs et commerçants » parmi sa clientèle.

M. Chappellier conclut ainsi : « Les deux considérations que je viens d'exposer d'une façon malheureusement trop brève suffiraient à elles seules, et il y en a bien d'autres, pour s'opposer au succès définitif de l'Esperanto. »

Ces deux considérations n'ont pas, en effet, un développement suffisant et ne peuvent être acceptées comme péremptoires. Elles ne suffiraient même pas en les étayant de considérations bien plus probantes, ce qui serait facile. Quant à dire que ces raisons, et d'autres encore s'opposent au succès de l'Esperanto, c'est d'autant plus inexact que, depuis quelques années, ce succès est absolument assuré. L'Esperanto a déjà acquis, auprès de plus de vingt nations, la sanction de la pratique.

Louis Bousquet.

LA PRESSE ET LA LANGUE INTERNATIONALE

La presse anglaise s'est beaucoup occupée ces temps derniers de la question d'une langue internationale, et particulièrement de l'Esperanto.

Le *Speaker* fait remarquer que l'homme de science doit aujourd'hui connaître cinq ou six langues, l'étude desquelles lui fait perdre un temps précieux. Le touriste, et plus spécialement le touriste anglais, aurait un grand intérêt à se faire comprendre facilement sur le continent. Or l'Esperanto a la prétention d'être la langue internationale dont tout le monde peut facilement se servir. Sa structure est des plus simples : elle n'a que 17 règles de grammaire. Elle compte 80 000 adhérents; elle est patronnée par le Touring-Club de France; cinq revues la propagent : l'*Esperantiste* (France), la *Lingvo internacia* (Hongrie), la *Lumo* (Canada), *Rondironto* (Bulgarie) et *Esperanto* (Espagne). Les personnes de la classe moyenne, aussi bien que les hommes de la plus haute culture intellectuelle, se mettent à apprendre l'Esperanto; on constate cependant que les nations germaniques restent en arrière.

Somme toute, le *Speaker* n'a pas l'air de prendre la chose trop au sérieux. Dans la *Review of Reviews*, notre éminent ami, M. Stead, rappelle l'incident que nous signalions récemment, au sujet du tribunal d'arbitrage de La Haye, incident qui, dit-il, prouve le besoin d'une *lingua franca*. L'Europe a eu cette langue commune pendant plusieurs siècles. C'était d'abord le latin; ce fut ensuite le français, aujourd'hui encore la langue universelle de la diplomatie. M. Stead rappelle les autres raisons bien connues en faveur d'une langue internationale. De nos jours l'anglais est répandu dans une très grande partie du globe, grâce aux colonies anglaises et à l'Amérique; mais cependant pas au point qu'il puisse devenir partout la langue commune. Pour les petites nations (Hollande, Suède, Norvège, Belgique, Suisse, Serbie, Hongrie, etc.) l'adoption d'une langue internationale est absolument indispensable. Quelle sera cette langue commune? Tout est là. Sir Frédérick Bramwell voudrait que ce fût l'italien. Mais toute langue vivante donnerait à la nation choisie une trop grande importance et rendrait les autres jalouses. L'anglais en particulier doit être rejeté à cause des difficultés de son orthographe. Par conséquent la question se résume en ceci : 1° il nous faut une langue qui ne porte préjudice à aucune nationalité; 2° cette langue doit être très facile à écrire, être basée sur les principes phonétiques et avoir une grammaire simplifiée le plus possible. D'aucuns, entre autres M. Henderson, voudraient que le latin modernisé devînt la langue internationale; mais il faudrait y ajouter trop de mots nouveaux; d'ailleurs le latin est une langue trop compliquée. Restent les langues artificielles. Le Volapuk est tombé en désuétude aujourd'hui. C'est l'Esperanto qui semble tenir le haut du pavé. L'Esperanto peut être appris en douze heures environ. Tolstoï l'a appris en 2 heures. Les esperantistes sont très enthousiastes et ont formé entre eux une sorte de franc-maçonnerie. M. Stead termine en disant qu'il fera tous ses efforts pour encourager l'étude de l'Esperanto en Angleterre.

Dans le *Morning Leader*, M. Joseph Rhodes assure qu'il a reçu, depuis qu'il connaît l'Esperanto, c'est-à-dire depuis moins de 2 ans, 200 cartes postales ou autres correspondances en Esperanto de toutes les parties du monde civilisé. Une fois, dit-il, je rencontrai à Reims un esperantiste français que je n'avais ni vu ni connu auparavant et nous nous aperçûmes de prime abord que nous pouvions parler tous deux l'Esperanto et nous comprendre fort bien dans cette langue.

Le *Bien public*, de Dijon, relate une expérience analogue d'un colonel russe qui faisait une excursion à bicyclette à travers l'Europe et qui trouva de nombreux amis qui lui parlèrent sans difficulté en Esperanto.

Quant au côté commercial du problème, M. Rhodes se sert de l'Esperanto pour correspondre avec certains de ses clients ou certains de ses fournisseurs de France, de Russie, d'Algérie, etc.

D'autre part, M. Ch. Méray, professeur de mathématiques à l'Université de Dijon, a écrit une brochure scientifique en Esperanto sur le cadran solaire horizontal, avec des diagrammes et des figures, et M. Gruey, de l'Observatoire de Besançon, y a ajouté un supplément. On a publié également, en Esperanto, des traités de géométrie faits par un Russe.

Tout cela prouve que l'Esperanto peut s'adapter à toute chose, conclut M. Rhodes.

La langue de la lumière.

Un Anglais, M. Frédérick-William Dyer a, lui aussi, inventé une langue internationale qu'il appelle la langue de la lumière : *Language of Light*. Il n'y a point d'exceptions et aucun mot ne peut signifier deux choses. De plus, tout mot porte, si l'on peut parler ainsi, son propre portrait et son histoire, et d'après sa forme extérieure on peut dire quel est son genre, si c'est un

mot de substance ou de chose, un nom abstrait, etc. Tout nom géographique nous indique instantanément si c'est un nom de ville, de lac, etc. De plus, si cette langue a la rigidité de l'acier, elle a également la flexibilité d'une créature vivante, car des règles formulées clairement permettent de créer des mots nouveaux exacts pour enregistrer des connaissances nouvelles.

BIBLIOGRAPHIE

Les Livres.

PAUL PASSY. — *Notes sur l'enseignement au Danemark.* Extrait de la *Revue Pédagogique* (Paris, Ch. Delagrave.)

M. Paul Passy rend compte d'une mission au Danemark dont l'avait chargé le Ministère de l'Instruction publique. Il y a des renseignements excessivement intéressants sur les écoles supérieures de paysans, sur l'enseignement des langues vivantes dans les écoles secondaires et l'enseignement des sourds-muets.

Les écoles supérieures de paysans (*Folke-høiskoler*) tiennent des cours d'adultes, des associations polytechniques et philotechniques et des universités populaires. Il y en a 80 et elles comptent 8 000 élèves ; les cours durent de 5 à 6 mois de façon à permettre aux paysans de travailler aux champs pendant la bonne saison. La dépense totale ne dépasse pas 250 francs par élève et l'État donne de très nombreuses bourses aux élèves pauvres. La valeur de ces écoles s'explique par l'enthousiasme qui anime les éducateurs au Danemark, et on trouve parmi les professeurs des hommes érudits et d'une réputation universelle.

Cette haute éducation a exercé dans la campagne une influence considérable sur les destinées de ce petit pays et a permis trois révolutions pacifiques : révolution religieuse de 1835 à 1870 ; révolution économique de 1870 à 1880, au cours de laquelle les Danois sont devenus les plus grands éleveurs de l'Europe et se sont consacrés presque exclusivement à la fabrication du beurre pour l'exportation en Angleterre ; révolution politique en 1901 où les paysans ont obligé le roi Christian à constituer un ministère de gauche.

Les langues vivantes ne sont enseignées à proprement parler que dans les écoles secondaires, où l'on étudie trois langues vivantes et deux langues mortes, ce qui est excessif. Chaque leçon ne dure que trois quarts d'heure. Dans beaucoup d'écoles fleurit encore la *méthode classique* la plus rigoureuse, c'est-à-dire celle qui est basée sur la grammaire et le thème ; mais, grâce à l'énergie d'un homme éminent, M. Otto JESPERSEN, professeur à l'Université de Copenhague, il s'est produit une double réforme : 1° emploi de la méthode directe, celle qui va de l'objet au mot et réciproquement ; 2° emploi de l'écriture phonétique pour faire prendre aux élèves une bonne prononciation.

« Les réformateurs phonétistes sont d'avis que c'est une erreur d'enseigner à la fois aux élèves la prononciation d'une langue vivante et son orthographe. Ils commencent par traiter la langue étrangère comme si elle n'avait existé jusque-là qu'à l'état de langue parlée. Ils l'enseignent oralement à leurs élèves, mais ils appuient la mémoire de l'oreille par une représentation pour ainsi dire photographique de la langue parlée, au moyen de l'écriture phonétique. » Une des choses qui ont le plus nui à la rapide diffusion de l'écriture phonétique, c'est la diversité des systèmes de transcription employés. C'est le rôle de l'association phonétique internationale de faire l'unité phonétiste. Au Danemark, cette méthode donne des résultats surprenants ; les élèves des écoles de langues parlent correctement le français et sont sensibles aux beautés littéraires d'une poésie de La Fontaine ou de Victor Hugo.

Dans l'enseignement des sourds-muets il y a une innovation qui intéresse également l'enseignement des langues : c'est l'écriture phonorthographique. L'écriture phonorthographique (*hydrelskrift*) conserve l'orthographe traditionnelle, mais au moyen d'un signe accessoire, indique très exactement la prononciation de chaque lettre. Ainsi, le mot français *fait* s'écrirait à peu près de la manière suivante : 1° un *f* ordinaire ; 2° un *a* modifié par un signe conventionnel signifiant qu'il doit se prononcer comme un *é* ; 3° un *i* marqué d'un signe indiquant qu'il ne se prononce pas ; 4° un *t* marqué de même. Les signes sont du reste choisis de manière à ne pas gêner celui qui écrit et à ne pas altérer l'apparence générale des mots. Un profane ne remarque même pas les petits signes accessoires qui accompagnent les lettres.

Les Quatre Langues

N° 11. 5 Mars 1903. 3e Année.

Imer Mougeu

PARTIE FRANÇAISE

LE "TOUR D'EUROPE"

Il y a quelque dix ans on s'aperçut avec stupéfaction que dans les différentes branches de l'activité économique nous nous étions laissés distancer par les nations voisines et même par des nations jeunes et nouvelles venues. Le commerce extérieur de la France diminuait ou restait stationnaire pendant que dans les autres contrées il accusait chaque année des plus-values notables. Où s'arrêterait le désastre ? — Car il n'y avait pas à se le dissimuler, c'était un désastre qui pouvait avoir d'aussi malheureuses conséquences que nos pires désastres militaires. Déjà les affaires allaient mal, les entreprises ne rapportaient pas et les ouvriers chômaient. La presse française jusqu'alors indifférente, ou à peu près, aux questions d'ordre économique (à part quelques très honorables exceptions), mit ces questions à l'ordre du jour. Il fut de bon ton de s'ériger en médecin de l'ordre social et de proposer, chacun selon son tempérament, la panacée universelle qui devait guérir tous nos maux... dans un ou deux ans, suivant la formule. Mais ce réveil de la presse française eut un heureux résultat : l'opinion publique s'émut à son tour ; des esprits distingués se mirent à déterminer les causes de notre infériorité par l'observation des faits et par la comparaison avec l'étranger. On se rendit compte que cette infériorité était due à nos méthodes commerciales routinières et empiriques ; ces méthodes s'étayaient elles-mêmes sur un système d'éducation suranné, fait plutôt pour former des « honnestes gens » du XVIIe siècle que les hommes d'action que doivent être les Français du XXe. Faut-il rappeler ces livres alors brûlants d'actualité, tels que *Le Danger allemand* de notre distingué ami et confrère MAURICE SCHWOB, et cet autre de M. DEMOLINS qui a eu une influence si grande dans la réforme de l'enseignement : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* Le vaillant Comité Dupleix, avec à sa tête M. BONVALOT, aussi grand orateur que grand explorateur, semait partout la bonne parole. Des académiciens, nourris aux littératures de l'antiquité, faisaient eux-mêmes le procès des langues mortes, remettaient en honneur les langues vivantes. Partout on prêche avec conviction une nouvelle croisade ; partout on nous crie : « Vous ne sortez pas de France ! Allez à l'étranger ! C'est là qu'est l'avenir ! C'est là qu'est le salut ! »

De tous les points de France on répondit à l'appel lancé par ces nouveaux Pierre l'Hermite. Des classes entières, dans les écoles, juraient d'aller dans cette nouvelle Terre sainte qui s'appelle l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, tenter d'arracher aux étrangers le secret de leur prospérité. Les mamans elles-mêmes prenaient la croix — nous voulons dire, immolaient leurs affections à l'avenir de leurs enfants qu'elles promettaient de laisser partir.

Mais la lutte que tous ces jeunes vaillants allaient entreprendre deman-

dait un aguerrissement préalable. La foule des impatients ne voulut pas attendre et, comme cette autre foule qui, il y a huit siècles, déborda sur l'Orient, nos jeunes compatriotes se portèrent en masse vers les pays étrangers, ainsi que l'attestent, par exemple, les statistiques de la chambre de commerce française de Londres ([1]).

Il arriva ce qui devait arriver. Ces jeunes gens partis avec les illusions et la bonne volonté de leurs seize ou dix-huit ans s'aperçurent que là-bas la lutte pour la vie est aussi ardente, aussi amère que chez nous. On les accepta, on les souffrit, mais on ne les employa pas. D'ailleurs la place était déjà prise par les Allemands, les Suisses, les Belges et les Italiens. Arrêtés par leurs connaissances insuffisantes de la langue du pays et par leur manque d'organisation, ils ne pouvaient résister longtemps. Ils avaient escompté une situation qui leur aurait permis de vivre, maigrement peut-être, mais qu'importe pour quelques années ! Et voilà qu'ils ne trouvaient rien. Beaucoup, découragés, furent obligés de rebrousser chemin : la lutte avait été dure et le succès, l'exception.

C'est qu'à l'étranger, ainsi que nous le disait récemment notre vénérable ami, M. Léon Clerc, il faut pouvoir vivre à ses frais pendant une assez longue période avant de songer à poser sa candidature pour une situation, aussi modeste soit-elle. Seuls les fils de famille et les *boursiers* ont le moyen d'attendre patiemment des temps meilleurs ; quand ils parleront couramment la langue étrangère, ils seront là, sur place, à l'affût de toutes les occasions.

Il est d'usage quand on ne réussit pas de rejeter toujours le blâme sur quelqu'un. D'aucuns, parmi ceux qui revinrent de l'étranger sans y avoir réussi, prétendirent qu'ils n'avaient pas été secondés par les corps constitués et les institutions françaises de l'étranger. Le Français porte partout avec lui, où qu'il aille, l'idée que l'État doit être pour lui une puissance tutélaire. Or précisément les séjours à l'étranger ont pour but de stimuler l'initiative individuelle : *a priori* on ne doit donc compter que sur ses propres moyens. Nos consulats, nos chambres de commerce établies à l'étranger, la chambre de commerce de Paris, la Société d'encouragement pour le commerce français d'exportation, la Société pour la propagation des langues étrangères, les divers patronages et associations ont fait leur devoir, tout leur devoir. Ce qui a manqué à ces jeunes gens, c'est une préparation effective. Ils n'avaient qu'une connaissance théorique de la langue étrangère : ils étaient incapables en arrivant, et pendant plusieurs mois, soit de s'exprimer, soit de se faire comprendre pour les choses les plus simples et les plus ordinaires de la vie. — Il fallait donc en premier lieu pourvoir à une éducation linguistique plus rationnelle.

Le Gouvernement français comprit sa tâche. Il institua une Commission d'enquête en vue d'une refonte complète de notre système d'enseignement. Des délibérations de cette commission et des votes du Parlement est sortie la Réforme actuelle qui, à juste titre, fait des langues vivantes le pivot de l'Enseignement secondaire.

Les professeurs n'avaient pas attendu cette réforme pour délaisser les anciennes méthodes, dites classiques, et brûler ce qu'ils avaient adoré. Il fallait un certain courage pour le faire et à notre avis le public ne leur en a pas su suffisamment gré. Les maîtres sont allés vivre dans le pays dont ils enseignent la langue. Ils racontent à leurs élèves ce qu'ils y ont vu ; ils leur communiquent un avant-goût de l'étranger. D'ailleurs ils s'appliquent à leur donner une connaissance aussi pratique que possible de la langue ; ils font de plus en plus appel au système de la correspondance internationale ; ils ouvrent ainsi à leurs élèves, suivant l'expression

---

([1]) Voir le Bulletin-annuaire de la Chambre de commerce française de Londres, années 1899-1900-1901.

de M. Stead, « des poternes dans les murs de la forteresse, qui permettent un coup d'œil rapide sur un autre monde plus vaste ».

Aujourd'hui ces poternes ne suffisent plus ; il nous faut de grandes portes, larges ouvertes, qui donnent libre accès sur l'étranger.

Par une conséquence toute naturelle, la correspondance internationale conduisit aux échanges de séjour. Quoi de plus naturel, en effet, qu'au bout d'un certain temps, lorsque deux enfants se sont écrit un grand nombre de lettres, lorsqu'ils ont ainsi appris à se connaître et à s'aimer, quoi de plus naturel que ces deux enfants désirent se voir, échanger de vive voix leurs impressions et leurs confidences ! Depuis longtemps déjà ces échanges étaient négociés entre habitants des pays frontières, ainsi qu'il ressort de la déposition de M. l'abbé Beaunard, recteur des facultés catholiques de Lille, à la Commission d'enquête pour la Réforme de l'Enseignement secondaire : « Après leurs études secondaires, disait-il, quelquefois après leurs études supérieures, nos jeunes gens de Lille, de Tourcoing, de Roubaix, de Douai, de Valenciennes, vont passer un an ou deux en Angleterre ou en Allemagne, et ils y apprennent pendant ce temps infiniment plus d'anglais ou d'allemand qu'ils n'ont pu en apprendre pendant les sept ou huit années passées sur les bancs du collège... Ceci, me direz-vous, est très aristocratique et tous ne peuvent pourvoir aux frais d'un séjour à l'étranger ; mais cela se pratique sans grandes dépenses, par échanges réciproques entre pays voisins. »

(*A suivre.*) L. Chambonnaud.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Monsieur le Rédacteur,

Votre Revue, à deux reprises, a publié des correspondances en faveur du projet dit « Chappellier », projet recommandant comme langues internationales les deux langues anglaise et française, ainsi qu'une communication de M. Meyer, sur l'esperanto.

En traitant cette question, MM. Meyer et Chappellier n'ont envisagé que le côté théorique du problème, et ont oublié que ce projet Chappellier était déjà du domaine de la réalité et que nous, Canadiens de la province de Québec, sommes précisément dans la situation rêvée par M. Chappellier.

Or, l'expérience journalière nous démontre qu'en déclarant les deux langues officielles, on réédite la fable du pot de terre et du pot de fer. Quand des étrangers, Allemands, Suédois, Espagnols, Italiens, Juifs, n'importe, nous arrivent, ils constatent qu'il y a ici deux langues officielles, l'anglais et le français, et que pour transiger avec les deux familles de la nation canadienne, il convient d'apprendre les deux idiomes nationaux. Ils se mettent donc à l'étude. Au bout d'un an généralement ils parlent suffisamment l'anglais pour leurs affaires quotidiennes, et quoique sachant déjà quelques mots de français, ils constatent que l'anglais est plus facile, et alors ils se perfectionnent dans cette dernière langue, tout en se proposant de continuer plus tard l'étude du français. Mais le plus tard ne vient jamais.

Remarquons qu'il s'agit toujours ici de cette partie du pays où l'immense majorité est française : dans les autres provinces du Dominion, où la majorité parle l'anglais et où cependant les deux langues sont officielles, les choses se passent différemment : tout émigré n'y apprend que l'anglais.

Et comment en serait-il autrement ? Vous mettez un tiers libre d'opter entre deux langues dont l'une est plus facile que l'autre, et cependant lui procure les mêmes avantages immédiats ; il laisse la plus difficile de côté, et ma foi, je ne me sens pas le courage de l'en blâmer.

Il est un autre point sur lequel je désire attirer votre attention.

Que penseriez-vous d'une personne, très respectable d'ailleurs, qui écrirait : « Je ne « puis accepter la langue française comme langue internationale, parce que cette « langue n'est pas assez concise ; il est impossible de pouvoir, avec cet instrument, « exprimer les nuances les plus délicates. Tenez, je vais vous en donner un exemple : « en français, vous pouvez dire qu'un homme est grand ou petit ; mais vous ne pouvez

« pas dire qu'un homme n'est pas grand ; et cependant, la différence est assez notable, « je puis bien n'être pas grand sans cependant être petit. »

Ne considérez-vous pas qu'en faisant une erreur aussi manifeste, cette personne démontrerait qu'il serait beaucoup plus rationnel pour elle de s'abstenir de faire l'appréciation de la langue française jusqu'à ce qu'elle l'ait apprise au moins suffisamment pour ne pas afficher son ignorance ? Je crois que oui.

Et, cependant, M. Chappellier a fait précisément la même chose à l'égard de l'esperanto. Il a confondu « granda » (grand) ; « negranda » (pas grand) et « malgranda » (petit).

Ceux qui combattent l'esperanto ne l'ont jamais étudié.

Dans le cours des articles parus dans votre journal, nous nous sommes trouvés en face de deux projets : l'un, le projet Chappellier ; l'autre, le projet Meyer, tous deux poursuivant le même but et s'adressant aux mêmes intéressés.

Avec le premier, il faudrait contraindre tous ceux qui désirent avoir des rapports internationaux à apprendre, pour un certain nombre d'entre eux, une langue, mais pour la plupart, deux langues, toutes deux étant à alphabet entaché d'idéographie, à prononciations difficiles, à accents capricieux, possédant toutes deux de nombreuses diphtongues et triphtongues, toutes deux à épellations fantaisistes, à grammaires volumineuses, inextricables, à orthographes stupides et inaccessibles, à syntaxes compliquées, incomplètes, à lexiques pauvres remplis de synonymes, d'homonymes, chargés de barbarismes, d'idiotismes, d'amphibologies, et le tout fourmillant d'exceptions, d'irrégularités ; et si pauvres et si rigides qu'il faut constamment recourir à la périphrase pour exprimer la moindre nuance.

Dans le second cas, on nous présente une langue à alphabet régulier, dont toutes les lettres se prononcent invariablement de la même manière, où la prononciation est naturelle et facile pour tous, où il n'y a qu'une seule règle d'accentuation, où l'épellation est supprimée, où l'orthographe est phonétique, où la grammaire se résume en 16 règles invariables, pouvant s'imprimer sur une carte postale ordinaire, où le dictionnaire est ainsi constitué que chaque racine apprise équivaut à l'assimilation de 200 vocables dans les langues traditionnelles ; enfin une langue simple, facile, rationnelle, méthodique, riche, d'une compréhensibilité presque immédiate, flexible et permettant une extériorisation de la pensée humaine d'une façon infiniment plus nette, plus scientifique et avec une précision quasi mathématique.

Avec le projet « Chappellier » on me suggère deux langues, pauvres, difficiles et inférieures à tous les points de vue ; avec le projet « Meyer » on me propose une seule langue, facile, riche et supérieure.

Je ne puis hésiter un seul instant entre les deux projets.

Pardonnez-moi, Monsieur le Rédacteur, si je me suis exprimé un peu plus longuement que je ne l'aurais voulu, mais cette question est si importante que j'ai cru devoir l'exposer de façon à bien faire voir le mérite des deux propositions soulevées dans votre Revue.

Vous remerciant d'avance, etc.

A. Saint-Martin.

BIBLIOGRAPHIE

La Langue internationale.

Besoin d'une langue internationale. — Langue auxiliaire et langue universelle. — Choix d'une langue vivante. — Le français. — L'anglais. — L'espagnol. — L'italien. — L'allemand. — Le russe. — La pluralité des langues. — Les langues mortes. — Le latin. — Le néo-latin. — Le grec. — Le sanscrit. — Langues artificielles. — Langues philosophiques. — Conditions que doit remplir une langue internationale artificielle. — La théorie de l'évolution spontanée. — Les solutions pratiques. — La langue internationale de Leibnitz. — Le mercury de Wilkins. — Le numérotage des mots de Becker et de Wolke. — Les pasigraphies. — Le chabé. — Le spokil du Dr Nicolas. — Le volapük de Schleyer. — L'esperanto du Dr Zamenhof. — La langue bleue de Léon Bollack. — L'idiom neutral de l'Académie volapükiste.

Nous avons reçu un assez grand nombre d'ouvrages se rapportant à la langue internationale. Afin d'éviter des répétitions et en vue de familiariser nos lec-

teurs avec l'état actuel de la question, nous réunissons plusieurs ouvrages et en donnons, à titre exceptionnel, un compte rendu collectif et détaillé.

Gaston Moch : *La question de la langue internationale et sa solution par l'esperanto* (Paris, V. Giard et Brière ; prix : 2 francs).

L. Couturat : *Pour la langue internationale* (Coulommiers, imp. Paul Brodard).

Dr. A. Nicolas : *Sabir or not sabir.* — Du même : *Le mot et la chose*

Le XIXe siècle a donné au monde une communauté d'idées et une communauté d'intérêts. Dans la science en particulier, il est absolument nécessaire de suivre le mouvement des idées dans tous les pays ; les divers langages sont un obstacle sérieux, car les savants ne peuvent à la fois être savants et linguistes. Il est donc nécessaire d'avoir une langue auxiliaire parlée et écrite.

Il ne faut pas confondre *langue internationale*, c'est-à-dire adoptée d'un commun accord pour servir aux relations entre hommes de pays différents, et *langue universelle*, c'est-à-dire parlée par tous les hommes. Le latin, sous l'Empire romain, fut, excepté en Orient où il se heurta à l'hellénisme, la langue *universelle* de toute la moitié occidentale de l'Empire. Au moyen âge le latin, sauvé par l'Église, servit aux besoins intellectuels des gens instruits des différents pays : il devint langue *internationale*. Ce fut ensuite le français qui réussit à supplanter les langues nationales dans la conversation des gens de bonne compagnie. Il fut à la fois la langue internationale des savants et des lettrés et la langue universelle des salons.

Or les langues naissent, vivent et meurent comme les autres organismes. Les langues parlées n'embrassent guère qu'une province ou deux, 5 à 6 millions d'individus au plus ; les langues écrites couvrent naturellement des étendues plus grandes ; et encore y a-t-il des divergences, ainsi que le montrent le français du Canada, le français de Belgique et le « français fédéral » suisse.

On ne peut donc espérer voir les peuples parler tous une langue unique, une langue universelle ; mais il n'en est pas de même pour une langue internationale. C'est un besoin pour les hommes de pays différents qui ont à communiquer entre eux. Il en sera de la langue internationale comme des poids et mesures : la plus pratique et la plus simple à apprendre et à manier s'imposera comme s'impose le système métrique.

Cette langue devra donc servir aux savants, aux industriels, aux commerçants, aux voyageurs et aux touristes ; en un mot, elle doit avoir les mêmes usages et le même domaine que chacune de nos langues nationales.

Il semble très simple *a priori* de prendre une des langues nationales comme langue auxiliaire ; mais l'amour-propre des peuples s'y opposerait et d'ailleurs les philologues n'arriveraient pas à se mettre d'accord sur la langue à choisir. Supposons cependant que l'on sacrifie son amour-propre national, et que l'on choisisse une langue vivante. Chacun, suivant son tempérament, choisira telle ou telle langue. L'un sera attiré par l'élégance et la clarté du français, l'autre par la brièveté et la simplicité grammaticale de l'anglais. L'orthographe du français, si difficile à apprendre, est un obstacle sérieux, et en admettant qu'on réforme cette orthographe on ne pourra le faire que progressivement. Le français, d'ailleurs, est très difficile par lui-même et pour les étrangers, et c'est grâce à ses qualités uniques, au prestige de sa littérature qu'il est et doit rester la *langue internationale de luxe* ; il y a place à côté de lui pour une *langue internationale de trafic et de vulgarisation*.

Si on choisissait l'anglais, il faudrait lui imposer une orthographe rationnelle. D'autre part, les voyelles anglaises tournant à la diphtongue et les consonnes fréquemment escamotées constituent une difficulté extrême pour les étrangers, car les autres langues n'ont pas de sons correspondants. Enfin l'anglais, à cause de l'invariabilité de certains mots, n'est pas toujours un modèle de clarté. L'espagnol offre une phrase claire, des sons familiers à tous les Européens et une orthographe phonétique. Certaines personnes préféreraient l'italien, langue plus harmonieuse. L'allemand a la flexibilité, la richesse, la malléabilité. Le russe a la richesse et les ressources précieuses de ses formes verbales.

Mais toutes ces langues ont un vice fondamental ; c'est qu'elles resteront trop difficiles à apprendre pour que la masse des gens arrive à les manier parfaitement.

Il y a une autre solution : c'est la pluralité des langues ; elle a fait l'objet des vœux du Congrès des mathématiciens. Elle consisterait à réduire à cinq ou six le nombre des langues nationales employées dans les sciences. Un tel projet est irréalisable, car il n'y a aucune autorité qualifiée pour choisir les langues, et en supposant que ces cinq ou six langues fussent choisies, il n'existerait aucune autorité pour faire exécuter la sentence. D'ailleurs cinq ou six langues vivantes à apprendre c'est beaucoup trop et cela obligerait à négliger d'autres études.

Faut-il donc revenir à l'usage international du latin, rendre obligatoire l'enseignement de la langue latine dans toutes les écoles ? Mais le latin est aussi une langue très difficile à apprendre. Cela ne ferait pas d'ailleurs l'affaire des langues germaniques et slaves. Et puis le latin ne correspond pas à notre époque de civilisation. Il faudrait

faire un choix dans le latin. Serait-ce le latin de Cicéron, celui du moyen âge ou, comme certains le veulent, une sorte de néo-latin modernisé et plus facile à apprendre? Dans ce dernier cas, ce serait une nouvelle langue, une langue artificielle à base de latin. L'argument qu'on invoque en faveur du latin, remettre en honneur la lecture des grands auteurs de l'antiquité, tombe par lui-même, car le *neo latin* ne pourra permettre de comprendre le latin d'Auguste. Le seul mérite du latin c'est qu'il serait une langue neutre.

D'ailleurs, pourquoi le latin, pourquoi pas le grec, ainsi que le propose M. Raoul de la Grasserie, ou même le sanscrit?

Si une langue vivante ou une langue morte ne peuvent servir de langue internationale, une langue artificielle le pourra-t-elle?

On a le choix entre les langues philosophiques et les langues artificielles proprement dites. Dans les langues philosophiques, le nom de chaque chose exprimerait séparément sa nature et traduirait sa définition: de sorte qu'on pourrait raisonner, et pour ainsi dire calculer au moyen des mots eux-mêmes.

On ne peut se baser sur un alphabet des pensées humaines, car une langue de ce genre serait impuissante à traduire un datif ou un génitif; le plus grand défaut de ce système, c'est qu'on suppose que les éléments simples de nos idées sont en petit nombre et peuvent se représenter par une collection de lettres ou de syllabes assez restreinte pour être aisément retenue. Comment exprimer le plus simple de nos mots: le pain ou le pudding, par exemple? D'ailleurs une langue philosophique ne pourrait servir à la masse, car chaque fois qu'on voudrait se servir d'un mot il faudrait avoir sa définition présente à l'esprit.

Il ne reste plus qu'à examiner l'hypothèse d'une langue artificielle proprement dite.

Cette langue ne peut pas faire table rase de tout ce qui existe et faire des combinaisons de consonnes et de voyelles en attribuant aux mots ainsi formés un sens plus ou moins arbitraire, car pour parler et écrire il faudrait avoir constamment le dictionnaire à la main.

Une langue internationale doit donc se prêter avec une égale facilité à la conversation et à la correspondance; son vocabulaire doit être aussi facile que possible à apprendre et doit exprimer toutes les idées imaginables; les mots ne doivent comporter que des sons familiers à toutes les nations et s'écrire avec une orthographe strictement phonétique, sa grammaire doit être réduite à la plus simple expression, tout en étant suffisamment flexible pour se prêter à la construction des différentes langues naturelles.

Le vocabulaire de la langue internationale doit évidemment contenir l'ensemble de mots qui ont passé dans toutes les langues, comme *téléphone*, *atome*, *axiome*, *planète*, etc. D'autres mots sont communs à trois langues au moins, notamment à l'allemand, à l'anglais, au français, et il est naturel de les adopter de préférence pour désigner des idées correspondantes. On aurait ainsi un premier noyau du vocabulaire de la langue internationale. On le compléterait en adoptant pour chaque idée le radical le plus international. Quand les idées sont traduites dans toutes les langues par des mots différents, on doit emprunter les radicaux aux principales langues européennes ou aux langues anciennes, en choisissant les plus courts, les plus distincts, les plus harmonieux. Cette méthode permet de remédier aux équivoques des langues vivantes, et de distinguer des idées trop souvent représentées par le même mot en leur assignant des radicaux différents empruntés à des langues diverses. Voilà pour les radicaux. Les mots dérivés se formeraient suivant une règle logique et unique; les suffixes et les affixes seraient choisis parmi les plus internationaux. La fixité des racines et des affixes permettrait de lire aisément un texte, à l'aide d'un dictionnaire seulement

L'orthographe de cette langue sera rigoureusement phonétique. L'alphabet devra comprendre les sons communs aux principaux peuples européens, exclure tous ceux qui sont spéciaux à telle ou à telle langue; il n'y aura pas de prononciations trop voisines; les calembours seront impossibles.

On objectera peut-être qu'on ne pourrait traduire les idiotismes des langues vivantes dans la langue internationale. C'est évident, de même qu'il est impossible de traduire un idiotisme français en anglais: il faut auparavant le traduire en français par son sens, et c'est ce sens qu'il faut traduire en anglais.

Le vocabulaire technique de chaque science devrait être élaboré par des commissions spéciales qui fixeraient le sens de chaque mot.

Les diverses parties du discours sont immédiatement reconnaissables à la forme des mots ou à leur terminaison. La distinction des genres, par exemple, est inutile sauf dans les noms, les pronoms personnels et les adjectifs possessifs de la 3e personne où le genre sera naturel. Les verbes n'ont pas besoin de formes suivant le nombre et les personnes. En tout il faut une vingtaine de désinences ou de flexions grammaticales. Plus de déclinaisons, plus de conjugaisons, plus de noms et de verbes irréguliers. La grammaire doit pouvoir être apprise en une heure.

Certains, favorables au principe d'une langue internationale, croient qu'elle pour-

rait naître de l'évolution spontanée qui fondrait peu à peu toutes les langues civilisées en une seule; ce n'est pas probable; mais en admettant que cela arrive, on aurait un idiome très capricieux, espèce de *sabir* ou de *petit nègre*; et on ne l'obtiendrait que dans un nombre de siècles impossible à déterminer. Il faut immédiatement une langue internationale, car les nations sentent dans toutes les branches de l'activité le besoin d'unification.

Cette idée a hanté des esprits qui comptent parmi les plus grands. Dans les temps modernes : Bacon, Pascal, Descartes, Leibnitz, des Brosses, Condillac, Voltaire, Diderot et les encyclopédistes, Ampère, Burnouf, Jacob Grimm ; plus de près nous, Max Müller

On compte dans les deux derniers siècles plus de 150 projets de langues internationales, dont plus de 30 depuis le *volapük*.

En 1644, l'évêque Wilkins publiait le *mercury;* en 1663 Leibnitz concevait l'idée d'une *lingua internationala;* suivant lui la langue ne doit comporter que deux éléments : la conjugaison et la déclinaison ; il n'y a que deux parties du discours : le verbe et la particule. Le verbe est la parole par excellence. Un nom, par exemple, est un verbe à l'infinitif ; le qualificatif, un verbe au participe. Les articles, pronoms, prépositions, verbes auxiliaires, ne sont que des flexions du verbe. C'est le principe des langues anciennes.

En 1661, Becker proposa de numéroter les mots du dictionnaire et d'employer leurs numéros d'ordre comme écriture ou langue internationale. En 1787 un linguiste, Wolke, publia une méthode qui est le développement logique du système proposé par Becker ; on peut évidemment correspondre par ce moyen.

Don Sinibaldo de Mas publiait en 1863 une langue idéographique, l'art d'écrire à l'aide de signes qui représentent des idées. De Mas emprunte ces signes à la musique : suivant la ligne de la portée où ils se trouvent, ils représentent un nom, un adjectif ou un verbe. Il faut arriver au *volapük* en 1885 pour trouver une tentative sérieuse, achevée. Puis après, à l'*esperanto* en 1887, à la *langue bleue* en 1900 et à l'*idiom neutral* en 1902.

Avant le volapük on avait surtout des systèmes de *pasigraphie*, c'est-à-dire des méthodes pouvant permettre de communiquer par écrit en représentant les idées d'une manière plus ou moins symbolique, indépendante de la langue parlée par l'autre correspondant. L'écriture chinoise est un système pasigraphique ; les idées y sont représentées par des signes que chacun des peuples prononce à sa manière. Ces modes de notation sont comparables à ceux de l'arithmétique, de l'algèbre et de la chimie. Un tel système demande une multitude de signes (en chinois il y en a 45000), et puis ce système a le tort d'exclure tout exercice oral.

Il y a une douzaine d'années, les *sabirs* étaient surtout en vogue ; c'était une langue absolument artificielle, faisant table rase de tous les vocabulaires et composée de toutes pièces de mots empruntés aux langues connues.

Le *chabé*, par exemple, est une combinaison de consonnes et de voyelles de manière à former tous les mots possibles de 2, 3, 4 et 5 lettres ; après coup, un sens a été affecté à chacun de ces assemblages, d'une façon plus ou moins empirique.

M. le docteur Nicolas a inventé une langue appelée le *spokil* dans laquelle il a traduit le dictionnaire classique de Larousse et un dictionnaire étymologique. Il a, dit-il, remanié 37 fois ses racines depuis douze ans. D'ailleurs son œuvre est restée complètement inconnue, à part une mention honorable décernée à l'Exposition. Le *spokil* est une langue philosophique. Il forme ses racines au moyen d'associations syllabiques où les consonnes jouent le rôle des symboles en chimie. Le principe du spokil est le suivant : dans ses migrations à travers nos langages, la syllabe indécise quant à la voyelle, conserve une fixité relative quant à la consonne : le *d* de *domus* désigne la maison, l'abri ; ce fut l'origine des symboles du spokil représentant les racines réduites à leur plus simple expression. Les besoins du langage, d'après l'auteur, se réduisent à un nombre de catégories ne dépassant pas 130. Il a adopté 16 consonnes simples et 112 consonnes doubles comme symboles.

La voyelle est moins nette dans nos langues ; conformément à cette remarque, la voyelle sert dans le spokil à fixer le sens particulier du symbole. *Sk*, par exemple, signifie mer, marine ; *sp*, langage, parole ; de même qu'en chimie, C signifie carbone et H hydrogène. Les voyelles déterminant l'acception particulière du symbole, *ske* signifie naviguer ; *esk*, mer ; *osk*, barque ; *espe*, parler ; *espa*, parole. Les racines ainsi formées peuvent prendre des affixes, ce qui rend le nombre de mots illimité. Avec le tableau des consonnes simples ou doubles, résumant le système, si l'on connaît les conventions des sons il est facile de s'assimiler tous les sens des mots du *Spokil*.

Le *volapük* sembla être une solution complète. Son auteur, le pasteur Schleyer, était un polyglotte mais non un philologue, et tandis qu'il transformait capricieusement les radicaux les plus universellement connus jusqu'à les rendre méconnaissables, il ne prenait pas la peine d'uniformiser rigoureusement les désinences, en sorte

qu'il était impossible de distinguer par exemple un adjectif d'un adverbe. Deux exemples vont le prouver : celui du mot Amérique et celui du nom de la langue elle même. Schleyer commence à prendre au mot Europe sa finale *op* qu'il charge de représenter l'idée de *continent* en général. Puis il cherche dans le mot Amérique une syllabe qui le caractérise. La première est exclue comme étant l'initiale d'Afrique et d'Asie, il a donc recours à la deuxième : *mer*. Seulement, comme il sait que les Chinois n'emploient pas le son *r*, il le condamne une fois pour toutes et le remplace généralement par une *l*, de sorte que mer se change en *mel*, et voila pourquoi en volapuk *Amérique* se dit *melop*.

Il est vrai que dans d'autres cas Schleyer rétablit l'*r*, sans aucune raison d'ailleurs.

Le mot *volapük* est formé comme suit : *vol* signifie *universel*, de l'anglais *world* ; d'où le génitif *vola*, de *l'univers* : *puk* signifie *langage*, de l'anglais *speak* : total volapuk = langue universelle. C'est ce qui explique pourquoi le système ne pouvait faire de nombreux partisans, surtout après qu'on eut des langues beaucoup plus parfaites.

L'esperanto, suivant les auteurs cités, remplit toutes les conditions d'une langue internationale. Il a pour lui la consécration de la pratique et l'opinion des hommes les plus distingués du siecle.

(*A suivre.*)

Les Revues.

La Vita Internazionale (nº du 20 janvier). — 1. G. Sergi : Gli italiani nel mondo. — 2. E. T. Moneta : La guerra et la pace nel secolo xix. — 3. Ausonius : Il conflitto venezuelano e l'arbitrato internazionale.

Nº du 5 février. — 1. Graziadio Ascoli : Di Niccolò Tommaseo sedicente slavo. — 2. Edoardo Gachot : La guerra ! — 3. Manfredo Vanni : Per un circolo filologico femminile. — 4. Ausonius : La pace e le alleanze. *r. p. f.* : Una scuola di educazione civile à Roma. — Per gli operai all' Estero.

Bollettino di filologia moderna (15 janvier). — 1. Romeo Lovera : La situation actuelle de l'enseignement des langues modernes en Europe.

Nº du 31 janvier. — Romeo Lovera : Les méthodes nouvelles d'enseignement des langues vivantes. — Chas. Bundy Wilson : German in an American university.

Revue de l'enseignement des langues vivantes. — 1. G. de la Quesnerie : Vocabulaire anglais. Substantifs. — 2. H. Haag : Die litterarische Revolution des 80er Jahre in Deutschland. — 3. B. : L'application des nouvelles méthodes dans les collèges. — 4. Revue des Revues. Documents officiels. Revue des cours et conférences. Préparation par correspondance.

La Donnina (Milano, 29 Gennaio). — 1. Guido : Una ingrata. — 2. Lina Schwarz : La cuoca della bambola. — 3. Andrea Pirodia : Nella Sardegna.

La Paix par le Droit (janvier 1903). — 1. Camille Sabatier : La question marocaine et la paix. — 2. Lucien Le Foyer : L'arbitrage et les questions nationales. — 3. J. Prudhommeaux : La guerre et la paix dans le monde.

The Educational Times (february 2, 1903). — Prof. Rippmann : The Teaching of modern foreign languages.

La Plume Sténographique de France (Nº 109, 1er janvier 1903). — 1. Oscar Greco : La potenzialita della stenografia. — 2. L. R : Sténographies étrangères (spécimen d'abréviation de l'écriture allemande par Kerkoff, 1885).

Leggetemi, almanacco illustrato 1903 (Milan, Francesco Marcolli ; prix, 0f,50).

Nos amis d'Italie ne négligent aucune occasion ni aucun moyen de faire pénétrer dans toutes les classes les idées de paix et de fraternité entre les hommes. *Leggetemi* n'est pas seulement une chronique des faits principaux de l'année écoulée : les articles sont tous imprégnés de cet esprit de progrès et de justice qui tend de plus en plus à présider aux relations nationales et internationales. Il est une bonne œuvre en soi-même : « faite d'amour et de foi. »

A signaler tout particulièrement la charmante nouvelle de notre distinguée collaboratrice, Sigª Césarina Lupati : *Per l'onore*, qui est un éloquent plaidoyer contre le duel.

Les Quatre Langues

N° 12. 20 Mars 1903. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LA QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT EN ANGLETERRE (1)

Dans les dernières années, l'attention de ceux qui ont suivi la politique anglaise a été attirée d'une façon plus particulièrement dramatique par les questions de politique extérieure et de gouvernement colonial : et cependant l'événement le plus important au point de vue national a probablement été le développement de l'enseignement. Après un siècle de tâtonnements, dont la dernière moitié seule a été marquée par une appréciation intelligente de son importance au point de vue des résultats, la question de l'enseignement a enfin obtenu la première place dans les préoccupations de la nation. L'esprit anglais, qui n'est jamais impétueux ni bien prompt à se décider dans les grands événements, semble enfin, après une longue indifférence, s'être mis sérieusement à l'étude pour rechercher la solution des difficultés complexes qui sont inhérentes à la réforme des institutions scolaires : car il reconnait clairement que de là dépendent la grandeur commerciale future et le bien-être général du pays.

Le besoin d'un enseignement supérieur, qui ne pouvait être satisfait d'une façon complète par les anciennes universités dans les conditions où elles se trouvaient, a obligé à des créations multiples de collèges et d'universités dans tout le pays et particulièrement dans les grands centres de population : c'est la cause de l'affiliation des universités modernes aux grandes corporations municipales, d'une part, et d'autre part, jusqu'à un certain degré, de la modification des programmes et du caractère des vieilles universités. A ce point de vue, il suffit de faire remarquer la création de l'université de Birmingham et la désagrégation en perspective de l'université Victoria, qui comprend actuellement plusieurs collèges à Manchester, à Liverpool et à Leeds, et qui vraisemblablement va bientôt se diviser en trois universités locales distinctes. Il est bon de rappeler ici les paroles de M. Graham Balfour, dans son compte rendu impartial et consciencieux du « Système d'enseignement de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, 1898 ». « La création des collèges d'universités et l'introduction de l'enseignement universitaire dans les villes industrielles ont changé la face de l'enseignement supérieur d'une manière telle qu'on ne peut guère espérer qu'il soit de nouveau modifié dans ses grandes lignes en Angleterre à n'importe quelle époque future. Les dotations peuvent être augmentées : on peut faire de nouvelles fondations, de nouvelles extensions et de nouvelles affiliations ; mais la différence entre les XVIIIe et XIXe siècles, entre le siècle de stagnation et le siècle de progrès, restera toujours un contraste des plus frappants dans l'histoire des universités anglaises. »

(1) Le même article paraît en anglais dans ce numéro, page 125.

L'enseignement technique, qui était à tort négligé dans beaucoup de grands centres, probablement parce que c'est le caractère de l'Anglais d'étudier la théorie plutot que de la mettre en pratique, a reçu une grande impulsion : et la preuve matérielle la plus évidente est l'ouverture de la grande École de Technologie à Manchester. Cette impulsion est l'effet combiné de trois causes qui sont, d'après l'auteur de ces lignes, dans l'ordre d'importance suivant :

1° Le besoin de connaissances techniques qui est une conséquence du développement des grandes branches du commerce et de l'industrie ;

2° Le caractère scientifique d'une grande partie de l'enseignement des plus récentes universités ;

3° L'augmentation du nombre des écoles techniques et le développement de leur œuvre, sous le contrôle des municipalités.

Mais ce qui attire et retient plus immédiatement l'attention de la nation — et elle a été amenée un peu brusquement à en reconnaitre la nécessité — c'est la refonte de son système ou plutôt de ses systèmes d'enseignement primaire. Il y a un siècle il n'y avait aucun système. L'enseignement public des enfants était abandonné à des personnes qui en assumaient les charges pour des motifs philanthropiques ou pour des raisons personnelles moins altruistes. Mais en 1808 fut fondée la « Société britannique et étrangère d'enseignement », et en 1811, sa rivale, la « Société nationale pour le développement de l'instruction des pauvres d'après les principes de l'Église Établie », institutions d'esprit diamétralement opposé : toutefois elles représentaient le premier pas vers un système public. En se développant, ces deux sociétés devinrent ce qui est connu sous le nom de *Voluntary System*. Dans ces dernières années les écoles dites *Voluntary Schools* ont été alimentées à un degré infinitésimal par des souscriptions volontaires ; le public n'avait aucune part dans l'administration générale. C'est, strictement parlant, un système semi-public d'un caractère religieux confessionnel.

La voie pour un système définitif d'enseignement public fut préparée par l'*Education Act* du ministère Gladstone en 1870. C'est à cette mesure que sont dus dans une large proportion les grands perfectionnements apportés à l'enseignement primaire depuis 30 ans : toutefois elle ne visait pas délibérément à une organisation homogène de toutes les écoles. La loi donnait au public le choix entre l'abandon des écoles établies dans le *Voluntary System* et la création d'autres écoles supplémentaires qui seraient principalement entretenues par les fonds publics et contrôlées par des représentants *ad hoc* directement élus par le peuple. En conséquence, les *School Boards* composés d'un nombre de membres à peu près proportionnel au chiffre de la population, furent créés dans les districts où l'organisation de l'école laissait à désirer, où le besoin d'un changement radical se faisait sentir. Le *School Board*, ou système public, se développa d'une façon progressive et bientôt on s'aperçut qu'il était bien supérieur au *Voluntary System*. Grâce à un usage libéral des deniers publics, le *School Board* pouvait en effet entreprendre la construction de bâtiments plus étendus, se procurer un outillage plus perfectionné et des professeurs meilleurs et plus instruits. La lutte entre les deux systèmes tourna dès le début en faveur du *School Board* et il n'y a point de doute que, dans l'éventualité où cette lutte aurait suivi son cours naturel, le résultat eût été la disparition générale, l'écrasement des *Voluntary Schools*.

Toute autre personne qu'un Anglais sera naturellement tentée de se demander pourquoi le système des *School Boards* n'a pas été généralisé et pourquoi on n'a pas eu une organisation parfaitement homogène de toutes les écoles, qui seraient ainsi placées sous l'administration directe du public : dans les dernières années, les *Voluntary Schools* n'étaient-elles

pas presque entièrement entretenues par le Trésor public? — Pour répondre à cette question, il nous faudrait considérer l'état des partis religieux en Angleterre : car ce qu'on appelle la difficulté religieuse, c'est-à-dire la difficulté de satisfaire aux réclamations des sectes dominantes, a été et est encore la pierre d'achoppement qui obstrue la voie à l'unification. Les religions spéciales, qui ont beaucoup d'adhérents, réclament le droit, non point d'enseigner elles-mêmes, mais de veiller à ce que les principes de la religion chrétienne, tels qu'ils sont représentés par elles, soient enseignés dans les écoles ; elles ne veulent pas tolérer une instruction purement laïque (1).

Le nouvel *Education Act* de 1902, qui a provoqué des discussions si animées, ne paraît devoir satisfaire aucune des parties en cause ; il apporte de grandes modifications dans l'enseignement primaire, et incidemment touche à la question de l'enseignement secondaire. L'expression enseignement secondaire ne désigne pas dans l'esprit anglais une notion précise qui puisse être différenciée d'une façon bien nette.

En premier lieu, le nouvel *Act* abolit les *School Boards* en faisant des conseils de comtés, de boroughs et de districts urbains l'autorité locale de l'enseignement (2).

Ce système rencontre la ferme opposition de ceux qui favorisent l'élection directe, par le peuple, des représentants de l'enseignement public, et qui, en outre, sont convaincus que les dits conseils, déjà surchargés de devoirs administratifs, ne peuvent pas, bien qu'ils délèguent leur pouvoir à d'autres organisations, assurer la surveillance et l'administration que l'état actuel des écoles demande. Ils soutiennent de plus que les nouvelles dispositions violent le principe politique fondamental anglais : « Celui qui paye doit être représenté », et ils craignent que cela ne tende à diminuer l'intérêt, quelque faible qu'il soit, que le public en général avait pris au développement de l'enseignement primaire. D'un côté l'administration directe des écoles par le public ne sera maintenue que jusqu'à cette année-ci par le contrôle des *School Boards* élus par le peuple : en même temps la nouvelle loi diminue dans une bonne mesure les pouvoirs des administrateurs dans les écoles qui avaient jusqu'à présent échappé à tout contrôle public. Mais d'un autre côté la loi confère à des partis religieux distincts des privilèges que ceux qui y sont opposés affirment être incompatibles avec le principe d'un système vraiment national. Cette affirmation peut être erronée : dans ce cas l'auteur serait tout disposé à le reconnaître d'une façon impartiale, si la preuve contraire en était faite (3).

L'*Act* est très compliqué pour la raison qu'il vise à apporter des changements considérables dans un domaine déjà très confus, et il est

(1) « L'instruction primaire en Angleterre est un peu dans les conditions de l'eau de la Tamise. Il y a 60 ou 70 autorités diverses qui ont à donner leur mot quand il s'agit de restaurer un pont ou de donner à manger à quatre cygnes, et toutes ces autorités se trouvent en conflit. Il en est de même dans l'éducation : une multitude d'autorités locales ont voix consultative ou délibérative dans la question. Mais il y a cette différence que l'eau de la Tamise suit quand même son cours régulier, tandis que l'instruction constamment entravée dans sa marche en avant se ralentit, s'arrête et reste stagnante » (*La Vita Internazionale*).

(2) En dehors de Londres les *School Boards* sont abolis. Les Conseils de Comté nomment un Comité local qui exerce son contrôle sur toutes les écoles élémentaires, confessionnelles ou non, secondaires ou techniques, situées dans leur rayon d'action. Dans les écoles du *Voluntary System*, le pouvoir effectif est laissé entre les mains d'un corps d'administrateurs nommés dans la proportion de 8 pour 2 par le pasteur ou le curé ; mais ces écoles étant nominalement sous l'autorité du Comité local, reçoivent en échange de cette concession des subsides de la paroisse, concurremment avec les autres écoles.

(3) Les partisans de l'*Education Act* disent à propos des *Voluntary Schools* : Si l'Église est propriétaire de l'École, il est juste que ses représentants soient en majorité dans le Conseil d'Administration.

rédigé si succinctement qu'il serait nécessaire de citer intégralement ses principales clauses pour donner une impression exacte de ses différentes dispositions. L'opinion publique, en ce qui concerne l'*Education Act*, appuyée sur l'opinion d'une grande partie des gens du métier, pense que la nouvelle loi n'offre pas une solution franche du problème à résoudre (1). Elle peut être un effort loyal vers l'unification, mais par elle-même il est probable qu'elle ne fournira pas les bases du système unitaire que tous les partis réclament mais qu'aucun parti ne semble capable d'esquisser clairement. Celui qui écrit ces lignes est persuadé qu'aucun système pouvant se dire national au sens strict du mot, ne sera possible qu'autant que les demandes et les privilèges de toutes les sectes religieuses, privilèges entraînant naturellement le droit de s'assurer de l'orthodoxie des maîtres et constituant par là une atteinte à la liberté de conscience, seront résolument écartés et qu'on s'acheminera délibérément vers un système purement laïque. Si les questions religieuses étaient reléguées à l'arrière-plan au lieu d'être au premier plan des discussions sur l'enseignement, le débat aurait probablement pour résultat l'établissement d'une organisation effective et efficace plaçant toutes les écoles primaires sous l'entier contrôle du public. On aurait sûrement banni de l'enseignement les questions vexatoires d'incapacités et de griefs religieux, et dans l'intérêt de la religion elle-même ce serait bien désirable.

Rev. William C. Hall, M. A.

BIBLIOGRAPHIE

La Langue internationale (*Fin*).

L. Zamenhof : *Ekzercaro de la lingvo internacia " Esperanto "* (Varsovio Presejo de A. Gins, 2a eldono ; prix : 0fr,75).

L. de Beaufront : *Grammaire et Exercices de la langue internationale esperanto* (Paris, Hachette et Cie ; prix : 1fr,50.)

Du même : *L'esperanto, seule vraie solution de la langue internationale auxiliaire* (Vincennes, secrétariat de la Société pour la propagation de l'esperanto ; prix 0fr,15.)

Th. Cart et Pagnier : *L'esperanto en dix leçons* (Paris, Hachette et Cie ; prix : 0 fr. 75.)

Société pour la propagation de l'esperanto : *Annuaire-Jarlibro 1901-1902* (Vincennes, siège de la Société.)

Léon Bollack : *Grammaire abrégée de la langue bleue* (Paris, Editions de la Langue bleue, 147, Avenue Malakoff. Prix : 1fr,25.

Du même : *Premier vocabulaire de la langue bleue* (Prix : 1fr,25). — *Méthode et Vocabulaire de la langue bleue* (Prix : 5fr). — *Résumé théorique de la*

---

(1) Il s'est formé une ligue de non-conformistes, c'est-à-dire des dissidents des différentes sectes religieuses, dans le but de refuser le paiement des taxes destinées à l'entretien des *Voluntary Schools*. L'agent du Trésor fera saisir la propriété du contribuable et la mettra en vente. Mais celui-ci sera dédommagé sur un « fonds de défense » qui lui rendra sa propriété ou une valeur équivalente.

langue bleue (Prix : 2fr,50). — *Textes français traduits dans la langue bleue* (Prix : 1fr,25). — *Venem list of Bolak deptoru.*

Les partisans d'une langue internationale semblent s'arrêter à l'idée de construire artificiellement une langue de toutes pièces. Nous allons brièvement exposer à nos lecteurs l'économie des ouvrages cités et faire en même temps un examen comparatif des deux langues artificielles qui jusqu'à l'apparition de l'*idiom neutral* ont semblé les plus parfaites : l'esperanto et le bolak. Nous parlerons d'abord de l'*esperanto*.

C'est la première dans l'ordre chronologique ; elle remonte à 1887 ; c'est aussi celle qui compte le plus d'adhérents.

La caractéristique essentielle de l'esperanto, c'est qu'il est facile à apprendre et ce n'est pas une petite qualité. L'alphabet est phonétique : chaque lettre représente un son et à chaque son correspond une lettre. Cet alphabet comprend 28 lettres dont une vingtaine se prononcent comme en français ; il y a deux diphtongues, *au* et *eu*.

L'accent tonique est toujours placé sur l'avant-dernière syllabe.

La grammaire est des plus simples : elle ne comprend que 16 règles.

Le vocabulaire est formé d'un nombre de mots restreint, mais grâce à l'adjonction de préfixes et de suffixes on peut obtenir un nombre de dérivés ou de composés presque infini. Les mots radicaux sont empruntés aux racines des langues européennes.

Avec le *bolak* ou *langue bleue*, l'alphabet n'est composé que de 19 lettres. Il est, comme celui de l'esperanto, phonétique. Les lettres se prononcent toutes comme en français, excepté une.

Il n'y a pas de diphtongue ; il n'y a pas d'accent tonique.

La grammaire est également simple, facile à apprendre et à retenir, car elle ne comporte pas d'exceptions. Il y a deux sortes de mots : les mots courts ou *motules*, qui sont des expressions n'ayant aucun sens par elles-mêmes, et les mots longs ou *granmots* qui ont un sens par eux-mêmes, tels que les noms, qualificatifs, verbes.

Le principe du vocabulaire de la langue bleue est une combinaison de voyelles et de consonnes qui donnent d'abord la forme du mot ; ensuite à chacun de ces mots on donne un sens par analogie plus ou moins grande avec un autre appartenant à une langue vivante. Par là le bolak se rapproche du volapük. En bolak comme en esperanto, on peut former d'autres mots par l'adjonction de préfixes ou de suffixes, et la racine est toujours constituée par le nom d'où l'on tire toutes les autres parties du discours.

Tel est le squelette des deux langues.

Nous allons brièvement examiner les avantages et les inconvénients de ces structures.

L'alphabet doit évidemment être phonétique et ne comporter que des lettres qui devront être prononcées facilement par tous les peuples, surtout par tous les Européens. Certaines lettres spéciales à une langue, comme le *th* anglais, la *j* espagnole, le *ch* allemand, le *u* français, doivent être éliminées. A ce point de vue, l'alphabet des deux langues est parfait. Celui de l'esperanto comprend des lettres de prononciation et de graphisme presque semblables et, on peut bien le dire, cela prête, surtout au début, à la confusion. Par contre, il est plus riche que celui du bolak.

Mais il faut bien reconnaître que l'emploi des diphtongues *au* et *eu* n'est pas heureux en esperanto, car elles constituent d'abord une exception à la règle phonétique : une lettre = un son. On est toujours tenté de prononcer ces deux lettres soit à la française *ô* et *eu* (comme dans feu), soit séparément *a-ou*, *e-ou*, comme chez les peuples méridionaux, et nous croyons que l'idée louable de conserver une consonnance allemande et anglaise (*au* et *eu* allemands et *ou* et *oe* anglais) offre moins d'avantages que d'inconvénients.

La question de l'accent tonique est moins simple qu'elle ne le paraît. Dans toutes les langues européennes il y a un accent tonique, fixe dans certaines et variable dans d'autres, et il est évident qu'un Européen sera toujours tenté de mettre un accent tonique dans une langue quelconque qu'il parlera. Le bolak est donc moins commode pour les peuples européens que l'esperanto. Mais nous avons également à considérer les Asiatiques dont les langues sont caractérisées par l'absence d'accent tonique. Le chinois se compose de monosyllabes, et c'est leur arrangement dans la phrase qui en indique la nature grammaticale. Pour ces peuples-là, le bolak sera évidemment plus facile que l'esperanto.

Passons à la grammaire.

En esperanto il existe un article défini *la*, invariable, et il n'y a pas d'article indéfini. En bolak c'est le contraire, il n'y a pas d'article défini, mais il y a un article indéfini, variable suivant le nombre.

La terminaison seule indique la nature du mot grammatical en esperanto, *o* pour le nom, *a* pour l'adjectif, *e* pour l'adverbe. La conjugaison du verbe se fait facilement et ne comprend que douze terminaisons, dont six pour le participe. Il n'y a qu'un auxiliaire, *être*, et il exprime les temps composés à la voix active par la combinaison du verbe être et du participe actif du verbe.

La base grammaticale du bolak, c'est que tous les mots courts sont des mots qui

n'ont aucun sens par eux-mêmes : ce sont des articles, des déterminatifs, des prépositions, des conjonctions et des interjections. Les mots longs, c'est-à-dire d'au moins trois lettres, terminés par une consonne, sont des *noms*. Le nom donne toutes les parties du discours par l'addition d'une terminaison, qui est *ed* pour les adjectifs et participes passés, *eq* (*ech*) pour les adverbes. Les verbes n'ont plus que quatre terminaisons : les voyelles *i, o, e, a*. Chacune de ces voyelles est la caractéristique d'un infinitif présent, passé, éternel ou futur et est invariable à tous les modes et à toutes les personnes.

La grammaire bolak a deux caractéristiques spéciales, ce que l'auteur appelle la règle de l'outil *u* et la règle de la *marguerite*.

Remarquons pour le moment que le bolak est jusqu'à présent d'une structure aussi simple, plus simple même que l'esperanto, puisqu'il suffit de connaître le nom pour en tirer toutes les autres parties du discours et tous les verbes à n'importe quel temps, tandis qu'en esperanto, pour ce dernier cas, il faut connaître douze au lieu de quatre terminaisons.

1° *Règle de l'outil u.* — Cette voyelle n'entre dans la formation d'aucun nom, mais on l'ajoute après le nom pour indiquer le pluriel, et avant le nom pour indiquer le féminin. [Le féminin se forme en esperanto par l'addition de *in;* le pluriel, par l'addition de *j* (prononcer *ye*)].

La voyelle *u* placée devant un adjectif ou un adverbe indique le *comparatif;* devant un verbe elle indique le temps antérieur composé et par conséquent permet de supprimer l'auxiliaire *avoir;* placée immédiatement devant la voyelle finale d'un verbe, elle indique le passif et par conséquent permet la suppression du verbe *être*. C'est extrêmement ingénieux.

L'esperanto, il faut bien le reconnaître, est moins simple et moins court que le bolak à ce point de vue-là, puisqu'il conserve l'auxiliaire *être*.

2° *Règle de la marguerite.* — Elle consiste dans la préfixation d'une des voyelles *a, o, e, i* dans un mot pour indiquer une modification de sens. Le préfixe *a* indique le manque, *o* une petite quantité, *e* une grande quantité et *i* une très grande quantité : *a, o, e, i* signifient donc *pas du tout, un peu, beaucoup, extrêmement*, mots que les enfants emploient quand ils effeuillent une marguerite, d'où le nom de la règle. Cette règle permet d'obtenir ou de rendre les nuances les plus délicates de la pensée avec le juste degré d'intensité voulu ; par là le bolak est encore supérieur à l'esperanto dont les mots se forment par agglutination de préfixes ou de suffixes, mais qui ne donnent pas toujours l'idée précise.

L'esperanto marque l'accusatif et la direction par un *n* et permet ainsi la souplesse de la phrase ; il est facile de reconnaître le complément direct quoiqu'il ne se trouve pas toujours à la même place. La langue se prête à toutes les constructions synthétiques ou analytiques.

En bolak la phrase est rigide, le nom n'a pas de cas ; on ne fait pas d'inversions. Et comme le verbe reste toujours à l'infinitif, pour indiquer le mode, pour marquer l'interrogation, il a fallu faire subir des modifications aux pronoms et employer des mots spéciaux appelés *mots-cadres*.

L'introduction des mots-cadres et des cas pour les pronoms personnels est une complication et le système de l'esperanto nous semble plus logique, du moins plus simple ; l'élégance et la flexibilité ne sauraient nuire à la clarté. Le bolak est une langue très claire, mais trop uniforme avec les parties de la phrase toujours à la même place ; il ne pourrait se prêter à l'expression de la poésie.

Passons maintenant au vocabulaire. En bolak, le vocabulaire des mots simples, outre les *motules* (particules de relations, articles, pronoms, conjonctions, etc.), comprend les trois formules suivantes :

1° *cvc ;*
2° *ccvc ;*
3° *cvcc*,

c représentant une consonne et *v* une voyelle ; de sorte qu'avant d'avoir donné aucun sens aux mots de ce vocabulaire on a pu l'écrire du commencement à la fin. Ce n'est qu'ensuite, par analogie de son, que l'auteur a attribué des sens aux mots ainsi formés.

Dans l'esperanto le point de départ est absolument différent. Le docteur Zamenhof a pris d'abord tous les mots internationaux dans tout le monde civilisé et a obtenu une première liste ; ensuite, il en a obtenu une deuxième en prenant les racines de tous les mots communs à six ou sept langues ; une troisième, en réunissant les mots communs au moins à deux langues européennes de famille différente ; enfin, il a complété en prenant des racines latines, le latin ayant été pendant longtemps la langue internationale dans le monde des savants. L'internationalité la plus grande possible, de façon à ce que les éléments formateurs atteignent le plus de gens possible, est le principe de l'esperanto. Le bolak ne fait intervenir ce principe qu'en second lieu et met en première ligne le suivant : tout nom-base du vocabulaire doit être une syllabe fermée, c'est-à-dire commençant et finissant par une consonne. Les voyelles sont en effet réservées à apporter une modification de sens et une modification de forme. Par là le bolak se rapproche des langues philosophiques et plus particulièrement du *spokil*.

La conséquence de ces points de départ différents, c'est que d'un côté nous avons un dictionnaire de mots dont la physionomie de la plupart nous est déjà familière ; et de l'autre côté nous nous trouvons en présence de mots dont rien ne peut faire soupçonner le sens. Celui qui débute dans la langue artificielle avec un texte d'esperanto devine beaucoup de mots par leur parenté avec d'autres qu'il connaît ; d'où encouragement, invitation à continuer, et bientôt il est à même de faire une traduction d'esperanto passable. En bolak au contraire, il y a beaucoup plus de termes à apprendre, et trop souvent ces termes ne se rapprochent pas de ceux des autres langues, maternelle ou étrangères ; leur étude est ardue et doit rebuter plus d'un commençant. D'ailleurs nous ne voyons pas pourquoi le nom, base du système, ne doit toujours avoir qu'une seule syllabe. Evidemment tous les peuples, dans toutes les langues étrangères, tendent à l'abréviation. Mais nous avons devant nous quelques milliers de siècles de civilisation avant que nos langues tombent à l'état monosyllabique, comme celles de l'Extrême-Orient. A tout prendre le principe du vocabulaire de l'esperanto est préférable à celui du bolak.

L'une ou l'autre de ces deux langues est-elle l'idéal cherché ? Il ne nous appartient pas de nous prononcer : d'ailleurs une langue artificielle est-elle vraiment possible ? Si oui, l'une et l'autre de ces deux langues auront apporté au monument définitif des contributions précieuses : l'esperanto, le principe de l'internationalité et une grande facilité d'étude ; le bolak, le principe logique des motules et des granmots et une trouvaille géniale pour exprimer l'intensité de valeur de signification.

Si nous devions faire un choix dans ce qu'il y a de meilleur dans chacune de ces deux langues, nous prendrions dans l'esperanto : son accent tonique, son accusatif dans les noms et les adjectifs et le principe du vocabulaire des mots simples ; dans le bolak nous choisirions la base rigoureuse sur laquelle s'appuie toute l'argumentation de son auteur, les modifications de formes apportées par la règle de l'outil *u*, et de sens par la margueritation.

Il ne serait peut-être pas impossible, en s'aidant de ces éléments, d'arriver à une troisième langue présentant la facilité de l'esperanto et la précision du bolak.

* * *

ROSENBERGER : *Worterbuch der Neutralsprache* (Leipzig, Haberland, 1902).

L'idiom neutral se distingue de toutes les autres langues artificielles en ce qu'il a été composé par un groupe d'individus au lieu de l'être par un seul. Il est né du volapük de Schleyer. Après la vogue du volapük ses partisans eux-mêmes s'aperçurent bien vite de ses points faibles. Au congrès volapükiste de Munich, en 1887, furent posées les bases d'une Académie internationale chargée d'apporter les modifications reconnues nécessaires. Les statuts furent ratifiés par le congrès de Paris en 1889. L'académie comprit d'abord 17 membres et en eut jusqu'à 26 ; elle nomma un directeur qui fut chargé de concentrer les travaux.

M. Rosenberger, l'auteur de l'ouvrage, a été directeur de l'Académie internationale. L'œuvre de l'Académie a été influencée par divers projets de langues internationales, entre autres par l'esperanto et surtout par le livre du docteur Liptay, paru en 1891 sous le titre « Une langue commune pour les peuples civilisés ». Dans cet ouvrage, l'auteur disait qu'une telle langue devait être composée exclusivement par les mots qui sont universels et qui sont en quantité suffisante. Il y a ainsi un total de plus de 8000 mots communs à toutes les langues européennes : il s'agit de les découvrir et de les réunir ; une langue universelle ne doit pas être inventée mais découverte.

C'est surtout sur le vocabulaire que portèrent les efforts. Au lieu d'emprunter presque exclusivement les radicaux à l'anglais comme avait fait Schleyer, les Académiciens ne prirent que les mots qui étaient communs aux sept principales langues européennes : français, anglais, allemand, russe, italien, espagnol et latin.

On obtint une seconde liste de vocables en prenant ensuite les mots communs à quatre langues au moins sur sept. Le résultat fut l'établissement d'une langue nouvelle présentant une grande facilité de compréhension à première vue. Tout homme instruit parlant une langue européenne, devine le sens d'un texte en idiom neutral sans étude préalable, sans le secours du dictionnaire ou de la grammaire.

Le travail de l'Académie volapukiste n'est pas encore terminé, quoiqu'en ce moment elle soit en possession d'un nombre de mots suffisant pour un usage pratique. Le travail de l'Académie est continué sous la direction de A. F. Holmes, de Macedon, près de Rochester (États-Unis d'Amérique). Comme toute langue vivante, l'idiom neutral est soumis à une croissance continue et c'est pourquoi l'Académie devra continuer à travailler pour compléter le dictionnaire.

L'alphabet de l'idiom neutral comprend 22 lettres : 5 voyelles et 17 consonnes. Il y a entre autres le son *je* français représenté par la lettre *j*. Il nous semble que ce son est beaucoup trop difficile à prononcer pour les Allemands, les Anglais, les Espagnols, sans parler des Italiens, et qu'on a trop sacrifié aux Français dans la

circonstance. De même, nous trouvons le son *que* avec *gu* comme dans *guerre*. L'alphabet n'est donc pas entièrement phonétique, ce qui est peut-être un tort.

L'accent tonique est variable : il peut être sur la dernière syllabe (sur la voyelle qui précède la consonne finale), ou sur la première syllabe (quand il n'y a qu'une consonne dans le mot), enfin il y a des exceptions à cette double règle ; elles sont alors indiquées par un accent aigu.

C'est bien un peu compliqué pour une langue artificielle.

La grammaire, quoique très facile, semble n'avoir pas été dégagée suffisamment des langes du volapük.

Le pluriel des noms se forme en *i*. Le genre est naturel : les noms masculins sont en général terminés par *o*, les noms féminins par *a* et les noms neutres ont des terminaisons variables. Cette variabilité fait qu'on ne peut pas distinguer aussi rapidement que dans l'esperanto ou la langue bleue la nature grammaticale du mot. Il n'y a pas d'article. Les terminaisons de l'adjectif sont au nombre de sept : c'est beaucoup ; la plus générale est *ik*. La conjugaison est très simplifiée ; tous les verbes à l'infinitif se terminent par *ar* ; tous sont invariables en personne, en nombre et en genre ; ils varient seulement en temps. Le présent, c'est le radical moins la terminaison *ar* ; le passé est marqué par la terminaison *ar*, le futur par *ero*, le conditionnel par *erio*, le participe passé par *ed*, le subjonctif par la conjonction *if* et la terminaison du conditionnel, l'impératif par les terminaisons *a*, *ate*, *am*, le participe présent par *ant*. Les temps composés se forment avec le verbe avoir ou le verbe être comme en français. En tout, une dizaine de terminaisons, ce qui, en somme, est peu. Ces terminaisons d'ailleurs ont le mérite d'être des suffixes internationaux ou communs à plusieurs langues : c'est une supériorité sur l'esperanto, par exemple, où les suffixes représentent d'une façon arbitraire le présent, le passé ou le futur. L'adverbe dérivé est caractérisé par la terminaison *e*.

Somme toute la grammaire peut être apprise en quelques heures.

Dans la composition et la dérivation des mots, les préfixes et les suffixes sont fort bien choisis et toujours d'après la règle de l'internationalité. Les mots composés sont formés comme en français et sont séparés par un trait d'union.

Comme conclusion, l'idiom neutral est extrêmement facile pour les néo-latins et particulièrement pour les Français ; mais l'est-il autant pour les peuples de langues germaniques ou slaves ?

Voici un texte caractéristique d'idiom neutral ; nos lecteurs apprécieront :

It es motiv pro mi komunikar a vo ke " Akademi internasional de lingu universal " av publiked in ist anu diksionar e gramatik de idiom neutral, tale ke sitempe artikli medisinik potes esar skribed in ist idiom, kel potes esar komprended per omnihom kultived kuasi sine aprendasion anterior.

1. Libri e broshuri sientifik publiked in ist idiom potes esar lekted per omnihom in original,

2. Traduksion no plu es nesesar.

Les Livres.

Docteur Charles Glauser. — *Vademekum des kaufmannischen korrespondenten (franzosich, deutsch, englisch).*

M. le docteur Charles Glauser a publié un petit livre d'une utilité considérable pour les commerçants, les employés de commerce et les professeurs de bureau commercial ou de langues étrangères. Sous une forme condensée, il donne dans les trois langues française, allemande et anglaise toutes les tournures les plus couramment employées dans la correspondance, avec les expressions correspondantes dans les deux autres langues. Le livre est divisé en une vingtaine de chapitres assez courts et cependant complets. Un élève ordinaire peut l'apprendre et le retenir facilement et quand il l'aura fait, il connaîtra tout ce qu'il faut pour faire un bon correspondant dans une maison de commerce. Nous ne saurions trop recommander ce petit livre qui, d'ailleurs, est bon marché, 80 h. Il n'est pas seulement fait pour les écoles d'Allemagne et d'Autriche, car il peut rendre de grands services dans les écoles de tous les pays où se parlent les trois langues.

Les Quatre Langues

N° 13. 5 Avril 1903. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LE " TOUR D'EUROPE " (*fin*) (1).

Notre excellent ami et collaborateur, M. Paul Mieille, a lui aussi, par son intermédiaire personnel, facilité plusieurs échanges de séjour. Différentes associations, entre autres la Société pour la propagation des langues étrangères, s'en occupent également. A notre tour nous avons voulu faire un essai. Nous avons, l'an dernier, organisé une dizaine d'échanges. Cette tentative a pleinement réussi De tous côtés nous avons reçu des remerciements avec les éloges les plus flatteurs sur les résultats obtenus. M. Arthur Pryce, proviseur du lycée de Coatham (Angleterre), nous écrivait récemment (2) : « Mes deux élèves ont passé des vacances très heureuses en France, où ils ont été traités avec la plus grande bienveillance et où ils ont reçu la plus cordiale hospitalité. Tous deux y sont restés deux mois et, à leur retour, ils ont amené avec eux chacun un ami français pour passer une période de temps correspondante ici... L'expérience a été un succès complet. Mes élèves sont revenus avec un sentiment réel du français parlé et de cette langue en général, et maintenant ils sont capables de comprendre entièrement toute espèce de conversation en français et de répondre avec une facilité considérable et d'une façon suffisamment correcte. Ils sont intéressés par la France et les Français et vantent bien haut la bonté que, dans votre pays, on a eue pour eux... Les parents des deux pays n'ont aucune crainte à concevoir du moment que les arrangements sont faits par des chefs d'établissement sur qui l'on peut compter, qui connaissent leurs élèves et qui refusent d'effectuer des échanges pour ceux qui pourraient ne pas donner satisfaction. »

Quant à nos jeunes compatriotes, tous sont revenus enthousiasmés et tous se promettent d'y retourner, soit aux vacances prochaines, soit après avoir terminé leurs études. De leurs progrès linguistiques, nous nous contenterons de dire que ceux que nous avons vus à leur retour sont parfaitement capables de tenir une conversation avec des étrangers.

Les succès que nous avons obtenus ne pouvaient que nous encourager à continuer.

Une première question se pose. Quel est l'âge le plus propice pour effectuer un échange de séjour ? Dans un intéressant mémoire que nous avons lu avec le plus vif plaisir (3), M. Toni Mathieu indique l'âge de onze ou douze ans. Le principe serait celui-ci : une famille française a son enfant au lycée, par exemple ; une famille anglaise a le sien dans une « grammar school ». Les deux enfants, qui sont du même âge, poursuivent des études analogues. Les familles s'entendent ; l'élève étranger vient s'instruire

(1) Voir le n° 11 (5 mars 1903).
(2) Voir le n° 5 (5 déc. 1902), p. 147.
(3) Ce mémoire vient d'être publié dans *La France de Demain*.

en France au lycée pendant que l'élève français va en Angleterre suivre les cours de la « grammar school ». Comme on le voit, rien de plus simple en apparence : des comités régionaux et locaux, assistés d'un comité central, se chargeraient d'effectuer les échanges.

Il nous semble trop tôt d'envoyer à l'étranger des enfants de onze ou douze ans, non seulement parce que les mamans françaises, qui sont un facteur dont il faut tenir compte, ne consentiraient pas à laisser leurs fils si jeunes aller à des milliers de kilomètres pour un temps aussi long, mais aussi parce que les « échangés » perdraient le bénéfice de l'éducation française, qu'à tort ou à raison nous considérons maintenant comme l'une des plus parfaites du monde. Sans doute un bon élève en France serait aussi un bon élève en Angleterre ou en Allemagne : mais l'esprit de l'enseignement est différent : les grades le sont aussi, et quand bien même on décréterait l'équivalence des titres, quand on ouvrirait aux étrangers l'accès de toutes les écoles françaises, ce qui, en somme, est la moindre des difficultés, il est évident que le caractère des divers peuples, les traditions, le climat, les besoins et les goûts sont par trop différents pour qu'on puisse jamais songer à un système de transplantation intégrale. Nous rencontrerions d'ailleurs autant de résistance de la part des nations voisines qu'en France.

Mais le pire est que l'éducation des échangés serait une éducation à bâtons rompus. A leur retour, à l'âge de quinze ou seize ans, ces jeunes gens seraient obligés de délaisser leurs études en langues étrangères pour donner un vigoureux coup de collier dans les matières où ils se trouveraient en retard, car on ne peut point supposer que dans tous les pays les programmes soient unifiés au point d'être absolument les mêmes. Finalement, au bout de quelques années, ces jeunes gens ne connaîtraient bien ni leur langue maternelle, qu'ils auraient forcément négligée pendant leur séjour à l'étranger, ni la langue étrangère dont ils auraient perdu la pratique.

L'âge qui nous paraît le plus favorable pour aller à l'étranger — et nous nous appuyons sur l'autorité que ses fonctions et 47 ans d'expérience des affaires ont donnée à M. Clerc — c'est de seize à dix-neuf ans. Alors le jeune homme a terminé ses études, il va choisir une carrière ; suivant le but qu'il poursuit, il sera dans la nécessité de parfaire son éducation sur tel ou tel point. Les futurs commerçants, professeurs, industriels sentiront le besoin d'une culture linguistique plus intensive. Et c'est alors qu'un séjour à l'étranger leur sera profitable. Car ils n'apprendront pas seulement la langue, ils s'arrangeront pour travailler à leur carrière future. Ils tâcheront au bout de quelque temps d'entrer dans une maison de commerce comme employés, dans une école comme maîtres auxiliaires, ou dans une usine comme ouvriers. A cet âge l'esprit est plus mûr, l'intelligence est pleinement développée, on a appris à compter sur soi-même, on est plus apte à réfléchir sur les choses qu'on a sous les yeux, en un mot, à retirer tout le profit possible d'un séjour à l'étranger.

« Le seul inconvénient que je leur connaisse (aux échanges de séjour), c'est le prix du voyage, qui rend ces échanges un peu coûteux », dit M. Arthur Pryce. Pour se rendre en Allemagne, en Italie, en Espagne, à moins d'habiter sur les frontières ou dans le voisinage, il faut en effet compter, pour l'aller et le retour, une dépense moyenne de 150 à 200 fr. C'est beaucoup ; c'est trop. Comment réduire les frais du voyage ?

Certaines catégories de personnes, les officiers, les députés, les journalistes, les congressistes, les instituteurs, etc., jouissent de tarifs de faveur sur les lignes de chemins de fer françaises. Ne pourrait-on y ajouter une autre catégorie, celle de ces intéressants jeunes gens qui seront l'élite

intellectuelle de la future génération, et que leurs faibles ressources empêchent souvent d'entreprendre un échange de séjour ? Supposons que, grâce à la bienveillance des grandes Compagnies françaises et étrangères, nous soyons à même de dire à nos jeunes lecteurs du centre de la France : « Vous pouvez aller en Allemagne ou en Angleterre pour une somme de 50 francs. » Qu'arriverait-il ? Le nombre des voyageurs de cette catégorie triplerait, décuplerait dans l'espace d'une ou deux années ; les recettes des Compagnies doubleraient ou sextupleraient de ce chef : n'a-t-on pas dit que l'égoïsme bien entendu consiste à n'être pas égoïste ? — Ce n'est pas tout. Tout Français qui s'expatrie, même provisoirement, emporte avec lui le goût des produits français, qu'il communique aux étrangers qui l'entourent ; d'où augmentation de trafic, autre source de profits pour les Compagnies de transport.

Nos frontières nationales ne peuvent plus contenir notre activité, nous étouffons dans le cadre trop étroit de nos préjugés. De grands événements se préparent dans le domaine économique et social. La formation de ces trusts gigantesques qui d'Amérique semblent vouloir absorber toutes les forces de production du monde, les applications incessantes de l'électricité, la venue de la télégraphie sans fil sont en train de bouleverser toutes nos idées et de changer complètement les conditions économiques de notre planète. Le Français, « né malin », saura-t-il s'en apercevoir à temps ; sera-t-il préparé à la lutte au moment où elle éclatera dans toute son intensité, ou bien sera-t-il désagréablement surpris par la conscience de son impuissance ? Les Américains, faisant allusion à l'attachement des Anglais aux vieilles méthodes, disent « sleepy John Bull » (1). Y aura-t-il — révérence parler — un « sleepy old Froggie » (2) ou bien un « wide-awake Frenchie » (3) ? — Cela dépendra du nombre et de la valeur des jeunes Français qui iront faire un séjour à l'étranger. Autrefois tout bon ouvrier était tenu de faire son « Tour de France ». Aujourd'hui tout bon employé, commerçant, industriel, etc., devrait avoir fait son « Tour d'Europe », sinon son « Tour du monde ».

Les « Échanges de séjour » sont une solution d'une des faces du problème. Mais il y en a une autre, également intéressante, à trouver. Comment les jeunes gens de seize à dix-neuf ans, pauvres, mais instruits, pourront-ils faire un séjour à l'étranger et en payer les frais par leur seul travail et leur bonne volonté — en d'autres termes, comment démocratiser les séjours à l'étranger ?

Evidemment l'État, sans conduire nos finances à un précipice, pourrait sacrifier quelques centaines de mille francs supplémentaires pour augmenter le nombre des bourses ; il est un peu dérisoire de voir un grand pays comme la France mettre chaque année quelques misérables douzaines de bourses au concours pour l'ensemble des services publics. Mais en attendant qu'un autre Cecil Rhodes milliardaire crée d'un seul coup quatre ou cinq cents bourses, il faut trouver le moyen de parer immédiatement à la situation actuelle. La question est posée. Nous insérerons avec plaisir les communications que nos lecteurs voudront bien nous faire à ce sujet.

L. CHAMBONNAUD.

---

(1) John Bull l'endormi.
(2) On appelle le Français *frog, froggie* (grenouille), par dérision
(3) Le Français grand éveillé, à l'œil ouvert.

L'INFLUENCE DE LA RÉFORME FRANÇAISE DES LANGUES VIVANTES EN ANGLETERRE

Une Conférence au « College of Preceptors ».

Le professeur W. Ritmann, en traitant au « College of Preceptors » la question de l'enseignement des langues modernes, s'est inspiré entièrement de la réforme française ; il a successivement étudié les trois degrés de l'enseignement : élémentaire, moyen et supérieur.

Au degré élémentaire, l'enfant arrive avec un certain nombre d'idées concrètes. Il est surtout intéressé dans la vie de l'école et de la famille. Il est donc apte à exprimer ses idées. Mais la langue étrangère présente pour lui des difficultés de forme : prononciation, orthographe, écriture, syntaxe, etc., ou de signification (mots et phrases), ainsi que de la façon de penser et de sentir de la nation étrangère.

Par conséquent, le but général que l'on poursuivra dans l'enseignement d'une langue étrangère sera de cultiver le pouvoir d'observation, de raisonnement, de construction et d'imagination ; le but spécial sera de donner à l'étudiant une connaissance suffisante de la langue etrangère pour lui permettre de lire avec fruit les meilleurs écrivains et de s'assimiler ce qu'il y a de bon dans la nation étrangère. Ce serait aussi un grand avantage si l'étudiant pouvait arriver à parler et à écrire.

Comme méthode, il faut s'appuyer sur les principes généraux cartésiens ; on doit passer du connu à l'inconnu et ne prendre qu'une difficulté à la fois. La prononciation est particulièrement difficile pour l'enfant anglais. Il faut donc commencer par là et se servir presque exclusivement des sons de la langue étrangère dans la classe. La lecture phonétique peut être d'un grand secours. On voit par là que le professeur Ritmann se sépare des doctrines officielles qui ont cours en France.

Le premier vocabulaire doit être soigneusement choisi et ne comprendre que des mots exprimant les choses essentielles de la vie civilisée et en particulier de la vie concrète. Ces mots devront être autant que possible associés aux objets qu'ils désignent et ne pas être acquis par la traduction ; d'où la nécessité de se servir presque exclusivement de la langue étrangère. Des gravures peuvent être employées avec avantage, particulièrement celles qui représentent la campagne, car elles sont plus simples que les autres et il est bon pour l'enfant de la ville d'être mis en contact avec les scènes de la campagne.

Il faut connaître un peu de grammaire dès le commencement ; mais c'est l'enfant, par des exemples, qui fera sa propre grammaire en déduisant lui-même les règles. La dictée peut être utile, mais ne doit pas être un exercice trop fréquent. Le travail à la maison consistera en revisions, en exercices d'application des règles, en études de morceaux devant être appris par cœur.

Au degré moyen, qui comprend deux ou trois ans, on visera surtout à la lecture de quelques bons livres de prose ; de temps en temps quelques poésies, les éléments de la métrique, un aperçu de la vie et des mœurs des pays étrangers et aussi quelques traductions de la langue étrangère en langue maternelle. Les exercices les plus utiles sont ceux qui sont basés sur le texte : questions auxquelles les élèves auront à répondre en langue étrangère, questions sur la formation des mots et sur la grammaire. On doit autant que possible interdire l'usage des dictionnaires et des vocabulaires ; les mots difficiles seront expliqués par le maître. Une lecture expressive par l'élève sera un signe infaillible qu'il comprend la signification du texte. Pendant ce temps-là le vocabulaire s'étendra comme conséquence directe de la lecture. Il sera utile de faire des comparaisons avec la langue maternelle et le latin dans l'étude de la formation des mots.

La grammaire sera enseignée d'après le texte lu. Toutefois, une grammaire simple ecrite dans la langue étrangère pourrait être employée avec fruit.

Les exercices écrits seront principalement : la composition, la description d'une gravure, le compte rendu d'une visite à la campagne ou le récit d'une histoire racontée en classe ; les mots nouveaux seront écrits sur le tableau et copiés par les élèves ; on pourra aussi faire intervenir la dictée, les chants et les jeux.

Au degré supérieur, on étudiera la littérature classique, les ouvrages étant soigneusement groupés d'après leur degré de difficulté et non d'après leur ordre chronologique. L'étudiant aura un très bon dictionnaire et à sa disposition les meilleurs livres de référence que renferme la bibliothèque de l'école. Pendant cette période, on fera une étude plus approfondie de la vie et des mœurs du pays étranger, plus spécialement dans la classe de conversation. La grammaire sera étudiée soigneusement, mais surtout à propos des textes lus. L'étudiant aura une grammaire complète à laquelle il pourra se reporter. On complètera l'étude de la métrique.

Les exercices écrits comprendront des rédactions et des traductions en langue étrangère. Il sera nécessaire que ces exercices contrôlent les lectures personnelles de l'élève ; la bibliothèque de l'école devra avoir une provision de livres étrangers variés, mais tous seront de nature à intéresser l'élève.

LETTRE D'AMÉRIQUE

Les écoles supérieures des campagnes.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Je vous suis bien reconnaissant de m'avoir aidé à trouver une situation ici. Maintenant, après deux mois de séjour, je commence à me débrouiller en anglais. M. W..., à qui vous m'avez recommandé, a bien voulu me prendre dans ses bureaux et je gagne à présent deux dollars et demi par semaine. Ce n'est pas de quoi me suffire, mais j'espère que d'ici quelques mois, ce sera le cas.

Suivant la promesse que je vous ai faite avant de partir, je vais vous dire ce qui m'a le plus frappé dans un récent séjour que j'ai fait à la campagne chez les parents de mon correspondant et ami.

La campagne aux États-Unis ne ressemble pas du tout à nos campagnes françaises. Il n'y a pas comme chez nous de nombreux petits villages ou hameaux peu éloignés les uns des autres. On dit même qu'il y a une trentaine d'années, il n'était pas rare de parcourir des centaines de kilomètres sans rencontrer âme qui vive. Puis, peu à peu, l'activité des Américains s'est portée sur le développement des ressources agricoles de leur pays ; et le temps n'est pas loin où la population rurale atteindra et dépassera même le chiffre des populations urbaines. Mais cette population rurale est encore très dispersée.

Jusqu'à ces derniers temps, les riches fermiers envoyaient leurs enfants compléter leur instruction à la ville voisine. Mais ils ne le faisaient qu'avec répugnance, car la ville présente toujours beaucoup de dangers. Certains pères de famille préféraient même quitter leur ferme et aller habiter la ville pour surveiller l'éducation de leurs fils ou de leurs filles.

L'Américain, à l'esprit pratique, chercha le moyen d'assurer aux communautés rurales le bénéfice d'une instruction supérieure, sans être obligé de quitter sa ferme. Il a résolu la difficulté de la façon suivante :

Plusieurs districts s'entendent pour transformer une école élémentaire en grande école supérieure dans le district central ; on l'installe avec tout le confort voulu, avec le nombre de maîtres nécessaire, quitte à en supprimer quelques-uns dans les écoles élémentaires des autres districts. Ceci a été expérimenté avec grand succès dans beaucoup de districts et notamment dans l'Ohio, l'Indiana, l'Iowa, le Minnesota, le Nebraska, le Kansas.

Mais il ne suffisait pas d'avoir une école supérieure dans le district central ; il fallait encore résoudre le problème de la distance entre ce district et

les districts les plus éloignés. Par suite de l'éparpillement des fermes, il arrivait que l'école était à une distance de 15 ou 20 kilomètres, peut-être davantage, de la maison d'habitation de l'enfant. C'est alors qu'on a imaginé de créer un service de voitures rapides qui, chaque matin et chaque soir, transportent l'enfant à l'école et de l'école chez lui. Les élèves savent l'heure exacte à laquelle la voiture passe et se tiennent prêts. Tous arrivent à l'école dix minutes avant l'heure de la rentrée. Chaque voiture peut contenir au moins vingt élèves et est construite de façon à être toujours claire et bien aérée. En hiver, elle est fermée et chauffée.

Les avantages de ce système sont nombreux, m'a déclaré M. J..., le père de mon correspondant. La voiture est en quelque sorte la continuation de la famille et de l'école. Plus de pieds ou d'habits mouillés, plus de doigts gelés, plus d'orages à redouter. L'expérience a montré que dans ces écoles le pourcentage des maladies est moindre que dans les autres écoles où les élèves sont obligés de marcher par tous les temps pour aller à l'école et pour en revenir. Dans la voiture, l'éducation morale se poursuit. Plus de batailles, plus de mots grossiers, plus d'influence démoralisatrice que garçons et filles rencontrent souvent en parcourant la distance qui sépare leur maison de l'école. Les grands apprennent à protéger les jeunes et ceux-ci apprennent à respecter ceux qui sont plus avancés en âge et en savoir. Ainsi les plus belles qualités de l'homme et de la femme sont développées de bonne heure dans la vie de l'enfant. Des relations d'amitié et de sympathie se développent entre la maison et l'école ; l'influence des deux se fortifie mutuellement et devient une force positive dans l'éducation de la jeunesse. »

Les élèves des communes rurales ont ainsi tous les avantages des élèves des grandes cités, des grands centres de population, et, de plus, leur santé physique et morale s'en trouve mieux à tous les points de vue.

Mais le résultat le plus remarquable que l'on obtient, celui qui frappe tout d'abord, c'est l'accroissement considérable du nombre des élèves qui profitent d'une instruction supérieure en comparaison avec ce qui se passait avec l'ancien système. Autrefois, beaucoup de parents, ou bien n'étaient pas assez riches pour envoyer tous leurs enfants à l'école supérieure de la ville voisine, ou bien redoutaient l'influence de l'internat sur le caractère de leurs enfants ; de telle sorte que le plus grand nombre de ces enfants ne pouvaient plus s'instruire une fois arrivés à l'âge de 12 ou 13 ans. Si plus tard ces jeunes gens, ayant atteint 17 ou 18 ans, voulaient compléter leur instruction, ils s'apercevaient qu'ayant perdu l'habitude de l'étude, il leur était difficile de la reprendre ; beaucoup se décourageaient et ainsi la plus grande partie des jeunes générations élevées à la campagne ne jouissaient pas des avantages d'une instruction supérieure.

D'ailleurs, on ne s'arrêtera pas là. Ces Américains ne font jamais rien à demi. Les « écoles consolidées », comme on dit ici, vont s'occuper de créer des bibliothèques communes, d'établir des conférences et des récréations d'un caractère moral élevé. Grâce au système de transport que nous avons indiqué, rien de plus facile.

N'y aurait-il pas là pour notre pays une utile leçon de choses dont nous pourrions tirer profit ?

Je m'arrête ici aujourd'hui. Je dois aller prochainement visiter l'Exposition de Saint-Louis, et si vous daignez l'accepter, j'en ferai un petit compte rendu.

Avec mes remerciements renouvelés pour votre précieuse obligeance à mon égard, veuillez, etc.

Fernand DUNOJER.

TRIBUNE DES ABONNÉS

La Correspondance internationale phonographique.

MONSIEUR,

Je vois avec plaisir que vous vous intéressez à la méthode que je préconise et je suis heureux de vous envoyer les renseignements que je possède en ce moment sur ce que vous me demandez.

Le phonographe que je possède a coûté complet 150 fr., mais c'est un appareil de luxe, duquel je me suis muni afin de pouvoir expérimenter en toute sécurité la méthode. Cet appareil permet d'enregistrer et reproduire deux dimensions de cylindres de même longueur, mais de diamètres différents. Ces deux dimensions existent seules dans le commerce (de n'importe quelle nation), on les désigne sous le nom de rouleaux à petit diamètre et rouleaux de concert (les plus grands). Les rouleaux de concert diffèrent des autres en ce qu'ils donnent une plus grande intensité de son. On fait aussi des cylindres de longueur double ; il faut alors des appareils spéciaux, mais ceux-ci sont très peu employés.

En résumé, on a fait en phonographie ce qu'on n'a pas encore fait dans les autres industries, on a unifié, c'est-à-dire que tout phonographe peut enregistrer ou reproduire n'importe quel cylindre de petit diamètre. Les appareils à bas prix ne peuvent employer, en général, les rouleaux de concert, mais ceux-ci n'ont pas d'utilité pour nous.

Le prix minimum que j'aie encore vu pour un phonographe (ou graphophone) est 35 fr. ; cet appareil fonctionne bien et est tout à fait suffisant pour le but proposé.

Considérant que le graphophone se compose de deux parties essentiellement différentes, et que l'une, qui constitue la partie principale, le reproducteur et l'enregistreur, coûte 12 fr., on peut admettre que l'autre, qui constitue à proprement parler un mouvement d'horlogerie, moins complexe que celui d'un réveil, pourra se faire plus tard à meilleur marché, et je suis persuadé que dans 5 ou 6 ans on pourra acheter des phonographes marchant très bien et ne coûtant pas plus de 15 à 20 fr.

Quant à la durée, elle dépend évidemment du prix, mais elle sera toujours plus que suffisante, et entre des mains quelque peu soigneuses pourra être de plusieurs années.

Comme je vous l'ai dit, le prix d'un cylindre non imprimé est de 0 fr. 65 (minimum) ; en en échangeant un par mois, cela ferait avec le transport 1 fr. 25, avec l'échange de lettres 1 fr. 50 ou 2 fr. au maximum (en comptant tout : emballage, etc., recommandation), suivant le nombre de lettres échangées, ce qui nous donne comme installation complète 40 fr.

Il est nécessaire de posséder chacun un phonographe complet.

Nous étudions en ce moment le meilleur mode de correspondance et aussi la méthode à employer pour arriver rapidement. Il y aura probablement ici place pour une méthode spécialement adaptée à l'étude de la prononciation pour chaque langue et permettant de pouvoir passer en revue dans un petit nombre de cylindres les différents types de mots ou de syllabes, tout en les rendant intéressants en les intercalant au milieu de phrases de conversation.

J'ai entre les mains un certain nombre de méthodes et n'en ai pas encore vu qui puisse remplir exactement ce rôle.

Je vous tiendrai au courant, comme vous le désirez, des résultats obtenus et reste entièrement à votre disposition pour tous les renseignements que vous jugerez à propos de me demander. De même, si vous aviez quelque chose d'intéressant à me signaler, soit comme publications ou autres, je vous serai bien obligé de me le communiquer.

G. D.

P. S. — Sous le rapport de facilité d'exécution, il suffit de lire le mode opératoire que tout marchand d'appareils peut donner, et que je pourrai vous donner quand nous aurons mis tout au point et simplifié le plus possible.

BIBLIOGRAPHIE

Bulletin officiel du XIe Congrès universel de la Paix tenu à Monaco du 2 au 6 avril 1902, sous le haut patronage de S. A. S. le prince de Monaco. (Berne : bureau international de la paix. — Monaco : imprimerie de Monaco.)

Nous avons déjà rendu compte des travaux du XIe Congrès de la Paix (voir numéro du 20 juin 1902) ; nous signalerons aujourd'hui des passages des beaux discours que nous avons sous les yeux.

A tout seigneur tout honneur. Son Excellence le gouverneur général O. Ritt, au nom du Prince de Monaco, souhaite la bienvenue aux membres du XIe Congrès de la Paix ; depuis le 1er Congrès présidé par Victor Hugo, nous avons eu à déplorer 33 guerres nouvelles, guerres cruelles, auxquelles presque toutes les nations de la terre ont pris part durant ces cinquante années. « Avec quel doute injurieux, avec quelles véhémentes malédictions aurait été accueillie l'annonce prophétique de ces guerres, qui ont coûté la vie à deux millions d'hommes dans la force de l'âge, qui ont entraîné cent milliards de dépenses directes et causé dix fois plus de pertes à l'industrie et au commerce, et qui ont laissé, rien qu'à l'Europe, l'héritage moins de 10 milliards d'impôts annuels supplémentaires, pour maintenir sous les armes le dixième de la population ainsi détournée des travaux créateurs de la richesse matérielle et preuves de la véritable supériorité morale des peuples. »

Combien seraient grands pourtant les avantages de la paix universelle ! Deux considérations puissantes sont là pour nous en convaincre.

« La première, c'est que la plus jeune et incontestablement une des plus riches et des plus fortes nations du monde, la République des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, doit précisément à l'absence d'une armée permanente nombreuse le chiffre relativement minime de ses charges annuelles, la nullité de sa dette, la colossale accumulation de ses ressources, la miraculeuse progression des produits les plus divers de son industrie et un irrésistible mouvement d'expansion...

« La seconde, c'est que, si perfectionnée que paraisse la civilisation de nos jours, surtout après les merveilleuses applications, durant le siècle dernier, de toutes les forces de la nature pliées à nos besoins, il y a encore de prodigieuses améliorations à réaliser. S'il était possible de percer le mystère de l'au delà de notre existence, nous serions éblouis par les resplendissantes transformations de l'avenir. »

On a fait cependant des progrès, dit Mme la baronne de Suttner : « Il existe maintenant plus de peuples qui détestent la guerre ; nous voyons des groupements nouveaux se former dans l'humanité, des petites patries intellectuelles et morales, dont les enfants sont disséminés sur tous les points du globe et dans toutes les classes, et parlent et agissent au nom de l'idéal qui les guide. »

Si tous les pays avaient fait autant que le petit Danemark, la cause de la paix serait bien vite gagnée de par le monde. Là, en effet, dit M. Bajer, la Société danoise de la paix est surtout composée de bons paysans ne connaissant que leur langue maternelle. Par contre, sur 180 membres, le Parlement n'en compte pas moins de 122 faisant partie de l'Union interparlementaire et M. Bajer, en sa qualité d'ancien député, est le 123e membre du groupe interparlementaire danois.

C'est surtout dans le peuple qu'il faut prêcher la doctrine pacifique. Le vénérable Frédéric Passy se félicite des progrès récemment accomplis dans cette direction.

« Pour ne parler que de mon propre pays, dit-il, voici ce que, depuis deux ou trois ans, nous avons la satisfaction de constater : c'est que nos idées se répandent et c'est qu'elles deviennent populaires ; c'est que des hommes qui, divisés sur le terrain politique ou religieux, ne voulaient pas se décider à nous tendre la main ou à se tendre la main les uns aux autres, commencent à comprendre qu'il y a des terrains communs, des terrains sympathiques, des terrains féconds, sur lesquels on doit, quand on est véritablement homme de Justice et de Progrès, se réunir et s'entendre. Et c'est ce qui se produit ; nous voyons des hommes venir à nous, comme nous sommes heureux d'aller à eux, quand il s'agit de la Paix, de la Justice, de la Liberté ! »

Le savant et distingué abbé Pichot montre que les idées de paix sont une tradition dans l'Eglise chrétienne. « C'est l'Abbé Gratry qui écrivait, il y a trente ans, ces paroles qui s'appliquent si bien à notre œuvre : « Un grand progrès a commencé le jour « où quelques hommes se sont résolus à appliquer aux affaires humaines la raison et « l'évidence morale, le jour où l'on a osé croire qu'il n'y a qu'une morale, une jus- « tice éternelle, immuable et la même toujours, en toute affaire humaine, d'homme à « homme, de peuple à peuple, de gouvernant à gouverné... » et il ajoutait : « Il est « absurde et détestable que les hommes s'égorgent, il faut donc que cela finisse. »

Pour obtenir la paix il faut désillusionner les gouvernements et les pays : « Il faut leur faire comprendre que l'annexion des territoires étrangers est une folie, dit M. Jacques Novicow ; les pacifiques doivent avant tout démontrer que la conquête violente est une chose désavantageuse pour celui qui la commet. »

Ce n'est point dans les conquêtes qu'une nation devient grande : « La véritable grandeur d'une nation c'est sa grandeur propre, son activité, son travail, la valeur morale, scientifique, juridique des membres de cette nation, ajoute M. Frédéric Passy. Une nation dans laquelle on travaille, voilà ce que c'est qu'une grande nation ; et, dans ces termes, je m'associe de tout cœur aux observations de Novicow : à la base de toutes les erreurs internationales, il y a cette idée fausse que le mal du voisin est notre bien. »

Ce sont là des perles précieuses que nous glanons au hasard. Mais si nous devions citer toutes les belles et réconfortantes paroles qui ont été prononcées, nous serions bien embarrassé, car à notre tour il faudrait y consacrer un volume.

Nous nous contenterons d'indiquer les noms : MMmes Séverine, la baronne de Suttner, Zipernowsky, Carlier ; Mlle M. Wlodzismirska ; MM. Frédéric Passy, Elie Ducommun, Emile Arnaud, Bajer, Samuel James Capper, L. Comte, Richard Feldhaus, de Ferrari, Foà, Fox-Bourne, Hermann Fried, Louis Guébin, Houzeau de Lehaie, Jean-Bernard, Henri La Fontaine, Lucien Le Foyer, Magnin, Moch, Moneta, Moscheles, Niels Fredericksen, Jacques Novicow, Perris, Pesce, abbé Pichot, Prudhommeaux, Pierre Quillard, Charles Richet, Saint-Georges d'Armstrong, comte Santa Rosa, Struben, général Türr, dont trois ou quatre pays se disputent la nationalité, Sébastien Voiral.

..... J'en passe et des meilleurs.

Mais un jour viendra sans doute où les noms de ces apôtres de la Paix seront inscrits au Livre d'or de l'Humanité.

Les Quatre Langues

Nº 14. 20 Avril 1903. 3e Année.

Emet Pouget

PARTIE FRANÇAISE

LA VIE DES ÉTUDIANTS ALLEMANDS [1]

L'Allemagne est maintenant le seul pays où les étudiants offrent un intérêt tout particulier par leurs habitudes et leurs mœurs conservant un reflet des traditions moyenâgeuses.

Dans les villes universitaires, les étudiants forment entre eux des associations étroites qui ont pour but de favoriser les études scientifiques ou religieuses, mais surtout d'entretenir les sentiments patriotiques. Elles se distinguent par les couleurs et les formes de leurs coiffures et prennent souvent le nom des provinces d'où les étudiants sont originaires.

A la tête de chaque corporation, sont trois chefs auxquels les étudiants sont tenus d'obéir :

1° L'orateur, qui prend la parole dans les réunions, tranche les questions d'honneur et les différends ;

2° Le trésorier, dont la principale mission est de régler le montant des libations prises en commun ;

3° Le secrétaire, chargé du soin de la correspondance.

La corporation loue à long terme une ou deux pièces dans une brasserie, et cette salle particulière, ornée des drapeaux de la société, des portraits de tous les membres, s'appelle en allemand la « Kneipe ». C'est là que l'on conserve les archives de la société et que l'on se réunit deux fois par semaine, réglementairement, pour chanter le vieux refrain latin : *Gaudeamus, igitur, juvenes dum summus* — en buvant de la bière et en fumant des pipes.

L'étudiant allemand a ses chants comme le soldat, le marin ou l'ouvrier, et ces couplets tristes ou joyeux, patriotiques ou légers, résument l'histoire entière de la vie universitaire. Il y a des chants pour toutes les circonstances, pour l'arrivée, pour le départ, pour le grand départ aussi. Après l'enterrement d'un camarade, les membres de la société à laquelle il appartenait rentrent dans la « Kneipe » dont les drapeaux sont voilés, et, debout, ils psalmodient une mélopée triste sur l'air du *Requiescat*, puis, exécutant avec leur verre un roulement funèbre sur la table, ils le vident d'un trait et le brisent en signe de deuil.

L'amour du costume et de la parure, inné chez tout bon Allemand, prend chez l'étudiant un développement fantastique. En temps ordinaire, il porte une petite casquette plate, et, en sautoir, une écharpe aux couleurs de sa corporation. Aux jours de fête, les trois chefs revêtent un costume flamboyant, une petite casquette brodée et sans visière, un justaucorps de velours à brandebourgs, un pantalon de peau serré dans d'énormes bottes à éperons. Tous laissent traîner sur le sol la rapière dont ils se servent dans leurs duels.

---

(1) Ce même article paraîtra en anglais et en allemand.

D'une corporation à l'autre le duel est fréquent et obligatoire : il est entré dans les mœurs comme une habitude guerrière, mais barbare.

Les querelles entre étudiants sont réglées à la fin de la session, avant le départ pour les vacances. Les semaines qui précèdent la date des congés sont des semaines sanglantes. Le mercredi et le samedi, on voit des voitures partir au point du jour pour quelque village voisin, emmenant les champions, et revenir les stores baissés, ramenant le blessé, la tête enveloppée de linge ensanglanté. Il est rare que la blessure mette en danger la vie des duellistes, qui ont le bras droit, le cou et la poitrine protégés par une épaisse cuirasse de cuir et les yeux par une toile métallique. Ils ne manient pas la rapière la pointe en avant pour percer l'adversaire, mais ils lui font décrire de grands cercles à hauteur d'homme, de façon à frapper au crâne et à tailler les joues. Si large que soit l'estafilade, l'étudiant la considère comme ajoutant à sa beauté et s'en glorifie. Il ne la dissimule pas, il la porte fièrement comme un signe de bravoure et la marque authentique qu'il a reçu le baptême de l'épée. Quelques-uns en ont plus d'une vingtaine et ils en sont plus fiers que de leurs diplômes. Ils vont même plus loin, ils appliquent sur leurs blessures des emplâtres acidulés qui les empêchent de se refermer et laissent une trace rougeâtre après la cicatrisation. Les étudiants gardent religieusement les bandes ayant servi aux pansements et les suspendent au mur au milieu de leurs collections de casquettes, de pipes gigantesques et des travaux de leur fiancée.

L'étudiant cause d'un scandale trop retentissant est puni d'un emprisonnement de deux à quinze jours. La prison est plutôt une salle d'arrêts dans laquelle il tue le temps aussi agréablement que possible en buvant de la bière, du vin et même quelquefois du champagne. Il est évident qu'une telle punition ne peut avoir une grande influence sur sa conduite.

Quoi qu'il en soit, l'étudiant reste l'enfant gâté de la nation allemande. On lui donne jusqu'à vingt-six ans pour l'obtention de ses diplômes : s'il les a, il ne fait qu'un an de service militaire. Une fois soldat, on lui rend la vie aussi agréable que le permettent les règles sévères de la discipline. Il ne paye que tiers de place dans les établissements publics, comme au temps où il était étudiant ; et après un mois de service régulier il lui est permis d'avoir une chambre en ville. Son service terminé, son avenir assuré, il épouse la fiancée qui l'attend depuis plusieurs années. Il a entretenu avec elle une tendre correspondance par cartes postales illustrées. Le temps ne leur a pas paru aussi long, et ils ont réuni une magnifique collection. Il aura des enfants qu'il émerveillera par le récit de ses escapades et de ses duels ; à leur tour ses enfants seront étudiants et sauront mettre en pratique les sages leçons de leur père.

R. Dupont.

COMMENT ACQUÉRIR LA MENTALITÉ DES ÉTRANGERS

Une expérience personnelle.

Après mes études classiques complètes, lorsque pour la première fois j'allai en Angleterre, j'eusse été assez peu préparé à affronter les difficultés des commençants si je n'avais pas eu, quelque temps auparavant, le bonheur de rencontrer un véritable guide, un vrai directeur intellectuel.

J'avais bien, il est vrai, senti les défectuosités de la méthode dont nous nous servions dans mon collège pour l'étude des langues (et dire que nous étions des plus forts !) ; mais je n'aurais peut-être pas osé m'avancer dans une

direction que je prévoyais être la bonne, mais dont je ne connaissais pas le chemin.

Plus âgé que moi, mon guide, « gradué » des Universités de Paris, Cambridge et Fribourg, pouvait parler avec autorité. Il avait eu à passer par les mêmes difficultés ; il désirait vivement éviter à ceux qui se confiaient à lui toute perte de temps ; il avait enfin le courage d'une franchise peu commune. Voici, à l'occasion d'une lettre en anglais que je lui avais écrite, quelques conseils qu'il me donna. Je les ai considérés comme un vrai programme d'études (1).

Tout se résout à ceci : quand vous apprenez une langue, efforcez-vous de prendre pour quelques instants la mentalité de ceux dont vous voulez emprunter la façon de s'exprimer : il vous faut entrer en communication d'idées en même temps que de langage. Or, l'un des premiers moyens (celui qu'à présent on a compris être le premier moyen), n'est-ce pas de vous exprimer toujours dans la langue que vous apprenez ? Et pour cela même, le moyen n'est-il pas précisement de penser en cette langue ? Aussi bien vos lettres même en ressentiront l'influence bienfaisante. Les lettres ne sont-elles pas d'ailleurs de véritables compositions ?

Mais pour en arriver là il faut avoir à son service une certaine quantité de mots, mieux que cela, de phrases. Comment donc faire cette précieuse récolte de phrases, de locutions, de tournures surtout ? En lisant ou en apprenant par cœur. Si vous disposez de peu de temps seulement, apprenez tous les jours une ou deux phrases bien choisies, vous assurant d'abord du sens général, sans vous arrêter aux petites difficultés que dans la suite vous pourrez éclaircir. Pensez seulement à apprendre à bien constituer une phrase.

Dans ce travail vous réussirez même si vous abandonnez complètement les dictionnaires français-anglais et surtout anglais-français pour vous servir d'un dictionnaire complètement anglais (English all through). N'est-ce pas d'ailleurs votre façon de faire pour quelques mots français difficiles ? C'est par ceux que déjà vous connaissez que vous entrez en relation avec cet inconnu.

Dois-je parler du bon effet de cette méthode ? Je fus, grâce à elle, rapidement capable d'écrire fort convenablement ; la lecture, au lieu d'être une fatigue, devint intéressante, et en Angleterre je pus immédiatement entrer en communication avec mes nouveaux amis.

F. Bonnassieu.

ÉCHOS LINGUISTIQUES

L'enseignement des langues vivantes. — La langue parlée.

La *Revue de l'enseignement des langues vivantes* a publié sous ce titre un remarquable article de M. H. Deméril ; nous en donnons une succincte analyse.

Dans les sphères administratives, on tend à donner à la langue parlée une prépondérance marquée, sinon tout à fait exclusive. Quels moyens devront employer les maîtres pour mettre leurs élèves en état de converser dans un idiome étranger ?

Quand nous entendons parler une langue, il nous faut *percevoir exactement les sons*. Or nous ne percevons pas les mots individuellement, mais comme soudés ensemble. « Le mot est une unité logique mais non pas phonétique (Paul Passy) ». D'autre part, il y a beaucoup d'abréviations, beaucoup de petits mots escamotés dans la conversation.

Quand nous parlons nous-mêmes, une bonne prononciation, *les organes vocaux adaptés* sont nécessaires pour nous faire facilement comprendre. Il nous faut connaître : 1° la valeur à donner aux lettres ; 2° l'accent tonique ; 3° l'intonation.

(1) Voir la lettre en anglais dans la partie anglaise du présent numéro, page 509.

La meilleure façon d'apprendre à comprendre et à parler, c'est de s'entretenir tous les jours avec plusieurs personnes s'exprimant correctement, allant lentement et répétant un nombre de fois suffisant. Avec une seule, on s'habitue vite à sa voix, mais on n'arrive pas toujours à comprendre d'autres personnes. Dans tous les cas, il ne faut pas se jeter brusquement à corps perdu dans un milieu étranger quelconque, où souvent bien des gens emploient une langue incorrecte et vulgaire, un argot ou un patois. Cette méthode ne convient d'ailleurs pas à nos classes où un seul maître a trente et quarante élèves. Ce maître a recours à trois catégories d'exercices : 1° exercices purement oraux ; 2° exercices associant la parole et l'écriture ; 3° enseignement indirect de la prononciation par les règles et par les yeux.

Exercices purement oraux, auxquels les fanatiques de la méthode directe accordent une importance capitale. Les mots doivent être groupés par similitude de sons. Les exercices de *conversation*, très recommandés, présentent quelque chose de pénible et de trop artificiel, à moins qu'on ne les alimente par des anecdotes, de petits récits. Quant à l'enseignement de la grammaire en *langues étrangères*, il n'offre pas beaucoup d'avantages ; mieux valent des entretiens sur l'histoire politique, sociale et littéraire des pays étrangers ; il est vrai que nous sortons alors du vocabulaire *usuel*. Le *thème oral* est un excellent moyen pour forcer l'élève à appliquer rapidement toutes ses connaissances grammaticales et à accroître son vocabulaire. Le *chant* vient en aide à la mémoire, mais fait courir trop de risques à la discipline de la classe.

Exercices associant l'écriture et la parole, tels que la *dictée*. La dictée forme l'oreille et oblige l'élève à écrire *toutes* les paroles de son maître et fait travailler simultanément toute la classe ; elle a aussi le mérite d'associer l'orthographe à la prononciation. C'est surtout un bon exercice pour les élèves de force moyenne. La *lecture à haute voix*, contre-partie de la dictée, est un exercice obligatoire. Le texte doit être lu d'abord par le maître. La *récitation de textes appris par cœur* est le prolongement de la lecture à haute voix : l'enfant lit sans avoir le texte sous les yeux. C'est un excellent exercice pour l'étude de l'accent tonique ; l'inconvénient, c'est que le langage de la poésie s'écarte beaucoup de la langue usuelle.

Le *manuel de conversation* est utile pour apprendre les tournures familières et les idiotismes.

Enseignement indirect de la prononciation par les règles de prononciation : excellent moyen pour l'allemand et l'espagnol, mais très insuffisant pour l'anglais. Aussi a-t-on essayé de représenter la prononciation de diverses façons, soit par des signes accompagnant la syllabe sur laquelle est placé l'accent tonique ou indiquant si la voyelle est longue ou brève, soit par des chiffres représentant chacun un son, soit par l'impression en caractères différents de la syllabe accentuée, soit encore par la transcription du mot en écriture ordinaire. Une école plus radicale adopte même un alphabet phonétique international pouvant transcrire toutes les langues connues. Chacun de ces procédés a sans doute ses avantages et ses inconvénients. Tous sont bons, comme toutes les méthodes d'ailleurs. Mais de bons maîtres sont encore la meilleure garantie du succès. « Il faut beaucoup laisser à leur initiative, et la variété des exercices est un des plus sûrs moyens d'assouplir et de développer les facultés des élèves, tout en retenant leur attention, toujours prête à s'échapper. »

La Connaissance réelle d'une langue.

Du *Temps*, du 22 février :

— Savez-vous l'anglais ?

— Oh ! oui, monsieur, j'ai toujours eu le premier prix d'anglais au collège ; et l'épreuve spéciale du baccalauréat m'a valu la note « bien ».

— Very well. Go and tell the cashier I want to know, as soon as possible, the exact amount of the payments to be made this afternoon. At the same time, you will ask and bring me the last invoice of Messrs. Jones and Co.

— . . . . . ?

— Eh ! bien, mon ami, quand vous voudrez.

— C'est que... monsieur... je n'ai pas très bien compris : vous parlez si vite...

— Je parle, au contraire, plus lentement que les Anglais ; plus lentement surtout que les Américains dont ma clientèle se compose. Tenez, voici qui vous paraîtra sans doute plus commode. Asseyez-vous à cette table, et écrivez à mes correspondants de Manchester. Vous leur expliquerez que les échantillons annoncés par leur dernière lettre étant encore dans les magasins de la douane, il faut remplir diverses formalités pour en prendre livraison. C'est donc mercredi prochain, seulement, que je pourrai les examiner et voir s'il m'est possible de passer un ordre par télégramme.

Silence. Le jeune homme interpellé s'assied, prend la plume, écrit quelques mots, réfléchit, rature, puis esquisse un geste désespéré.

— Monsieur, reprend son interlocuteur, vous avez étudié l'anglais très consciencieusement, je n'en doute pas, mais vous ne le savez pas. Dans ces conditions et malgré vos bonnes références, malgré aussi votre instruction générale qui me paraît étendue, je me vois dans l'impossibilité complète d'utiliser vos services.

TRIBUNE DES ABONNÉS

La Réforme de l'Orthographe.

On nous prie d'insérer la communication suivante :

Lorsqu'on entreprend de toucher à l'orthographe française, que cette initiative vienne d'une circulaire ministérielle ou d'un groupe de particuliers, on se heurte à de grandes difficultés.

Ce n'est pas, je crois, que l'on éprouve une admiration sans mélange pour notre orthographe actuelle, mais on redoute le chaos qui résulterait de la suppression de toute règle.

Nous avons en outre un certain respect pour ce qui nous a coûté beaucoup de travail, et nous ne renoncerions pas volontiers au profit de la connaissance péniblement acquise des règles compliquées de notre grammaire.

Et puis vient la grosse question de l'étymologie. Supprimer les lettres étymologiques, dit-on, mais ce serait couper la racine des mots, effacer la trace de leur origine. A cause de leur origine latine, nous écrivons donc : *baptême* avec un *p* et *vingt* avec un *g*, qui ne se prononcent pas. Mais à côté de cela, nous avons supprimé ces lettres dans *écrit* (scriptum) et dans *trente* (trigenta). Est-ce que cette suppression a causé quelque malheur ? Est-ce que l'origine de ces mots s'est perdue ?

Nous avons conservé la lettre *h* dans les mots *chronique*, *choléra*, *écho*, pour montrer qu'ils viennent du grec ; mais nous l'avons supprimée dans *caractère*, *colère*, *école*, qui viennent aussi du grec.

De même, nous écrivons *théâtre*, *orthographe*, *mathématique* avec *th* et *trône*, *trésor*, etc. sans *h*.

D'un même mot grec, nous formons *phénomène* et *fantôme*.

Du moment qu'on conserve ou qu'on supprime si arbitrairement ces lettres étymologiques, elles n'indiquent plus rien du tout et deviennent inutiles.

Il est bon de remarquer que l'orthographe française n'a pas toujours été aussi compliquée. Dans de vieux manuscrits de la chanson de Roland, on trouve : *set*, *dis*, *vint*, *fame*, *oneur*.

C'est au XVe et au XVIe siècles que les érudits imaginèrent de faire entrer dans la composition des mots français un grand nombre de lettres parasites pour rappeler leur origine grecque ou latine ; ce travail fut fait sans discernement et avec beaucoup d'erreurs. Puis on prit pour modèles certains écrivains considérés comme ayant écrit un français très pur. Mais il y avait toujours eu une grande liberté d'orthographe, de sorte qu'il existait de nombreuses différences dans la manière d'écrire de deux lettrés.

C'est ainsi qu'on trouve dans La Fontaine : *appaiser*, *appercevoir*, *faloir*, *flater*, *hazard*, et dans Boileau : *apeler*, *jetter*, *honnorer*, *alonger*, *pourir*, *nourir*, *le heure*, *une joute*, etc.

On n'a plus aujourd'hui cette liberté et nous savons d'une manière certaine qu'il faut écrire *imbécile* avec une *l* et *imbécillité* avec deux, *chariot* avec une *r* et *charroyer* avec deux, *honneur* mais *honorer*, etc.

Pour mettre un terme à ces anomalies, on aimerait voir un corps autorisé, comme l'Académie Française, prendre l'initiative d'une réforme rationnelle de l'orthographe.

Mais il faut noter que l'Académie ne fait qu'enregistrer les transformations de la langue, sans jamais les provoquer. Son dictionnaire est le dictionnaire de l'usage.

C'est donc plutôt de l'initiative privée qu'il faut attendre cette réforme, lorsque le mouvement d'opinion qui se dessine déjà dans ce sens aura acquis une certaine importance. Beaucoup de partisans de la réforme de l'orthographe sont d'avis qu'il ne faut pas brusquer les choses, mais commencer par les simplifications les plus simples et les plus urgentes. C'est ainsi qu'ils remplacent *th.* par *t*, *ph* par *f*, suppriment les doubles lettres inutiles, changent *g*, *t*, *s* en *j*, *c*, *z* lorsqu'ils en ont le son, etc.

Ce n'est pas à proprement parler une réforme, c'est une simplification de l'orthographe.

Le principal apôtre de cette réforme ou de cette simplification est M. Jean S. Barès, qui publie à ses frais un journal mensuel, écrit tout entier en *ortografe simplifiée* (1).

Au premier abord on éprouve une certaine surprise, en lisant des mots comme *atencion, ocazion, postume, mariaje, sculter* ; mais on s'y habitude bien vite, et alors c'est l'autre orthographe, l'ancienne, qui paraît bizarre et ridicule.

Malgré la résistance, très compréhensible du reste, que rencontre cette levée de boucliers contre la vieille orthographe, je crois que les réformistes ont l'avenir pour eux, parce que l'étude de cette orthographe surannée fait perdre réellement trop de temps aux écoliers français et aux étrangers qui veulent apprendre notre langue, temps qui peut être bien mieux employé.

S. M.

La correspondance internationale.

Bordeaux, le 8 avril 1903.

MONSIEUR,

J'ai reçu il y a deux jours une première lettre de mon correspondant anglais, M. Chas Bain, trouvé grâce à votre obligeance. Je vous en remercie sincèrement, d'autant plus que jusqu'à ce jour je n'avais pu obtenir pareille aubaine, malgré mon vif désir de correspondre avec un Anglais.

Pour la première fois j'ai écrit, en dehors des thèmes ennuyeux, une lettre entière (de quatre pages) en anglais. A mon grand étonnement j'ai trouvé des mots, sans le secours du dictionnaire, pour exprimer mes pensées, non pas que ma lettre soit un chef-d'œuvre, mais j'ai osé ! De prime abord j'ai fait ma lettre en anglais et non en français pour la traduire ensuite ; je crois avoir suivi la meilleure méthode. Les idées seront plus pauvres, mais le résultat comme langue plus palpable.

A l'occasion, si cela peut vous intéresser, je vous ferai connaître les bénéfices que je retire de cette correspondance.

De nouveau je vous remercie et je vous prie de me croire...

A. L., à Bordeaux.

BIBLIOGRAPHIE

Les Livres.

G. FORCHHAMMER : *Exposé des principes de l'articulation* (Copenhague, Imprimerie Thiele).

Du même : *Imitativ Sprogundervisning i Dovstummeskolen paa Basis af skrift* (Nyborg, V. Schonemann's Bogtrykkeri).

Du même : *Et nyt Hjelpemiddel i Dovstummeundervisningen* (Nyborg, V. Schonemann's Bogtrykkeri).

Du même : *Manuskripten for Dovstummeskolen. — Bibelhistorie. — Tudesoren og Kammerater. — Sjuske-Mads of Kammerater. Bondegarden efter Th. Goldschmidt. — Forskrift til Lydretskrivning.*

Du même : *Der Imitative Sprachunterricht in den Taubstummenschulen auf der Basis der Schrift* (*Lautschrift, Lautschreibung*) *gestütz auf Erfahrungen in der kgl. Taubstummenschule zu Nyborg* (Leipzig, Kommissionsverlag von Friedrich Schneider ; prix 5 fr.).

Cette série d'opuscules, écrits pour l'enseignement des sourds-muets, contient la

---

(1) *Le Réformiste*, directeur Jean S. BARÈS, 18, rue du Mail, Paris.

théorie et la pratique de l'articulation. Dans la prononciation d'une langue étrangère deux phénomènes se produisent : la perception distincte des sons par l'organe de l'ouïe et la reproduction de ces sons par les organes de l'articulation. La science du langage, pour celui qui entend, comprend donc l'éducation de l'oreille et l'éducation des organes vocaux. Pour celui qui n'entend pas, elle ne comprend que l'éducation des organes vocaux aidés par la vue. Un traité sur l'articulation fait donc partie de la science du professeur de langues. On distingue dans l'articulation les organes actifs et les organes passifs. Les organes actifs sont : l'appareil respiratoire, les cordes vocales, le voile du palais, la langue, les lèvres, la mâchoire inférieure.

Les cordes vocales ont trois positions : position fermée, position ouverte et une position intermédiaire, la position étroite. La position ouverte donne de l'air ; la position fermée ne donne rien ; la position étroite donne de la voix ; le voile du palais peut être levé ou baissé. L'ensemble des positions de la langue, des lèvres et de la mâchoire inférieure forme l'articulation buccale.

L'expiration qui se produit dans la trachée-artère est la résultante d'une pression que nous pourrions définir la différence entre la pression de l'air dans les poumons et l'atmosphère. Cette pression va en diminuant des poumons à l'extérieur. Si on rétrécit en un certain endroit la voie suivie par l'air, d'après une loi de l'hydrostatique il y aura à l'intérieur augmentation de pression. Ceci étant donné, si la glotte est très rétrécie, la pression intérieure fait vibrer les cordes vocales, l'air est chassé avec force par l'étroite fissure et un son se produit. Si nous interceptons le passage de l'air à l'extrémité du tube respiratoire, par les lèvres que nous fermons, la pression de l'air dans la bouche augmentera, et lorsque les lèvres se rouvriront on obtiendra une sortie brusque de l'air semblable à une explosion : on obtient ainsi le son *p*.

Quand les cordes vocales sont fermées, il n'y a ni émission d'air, ni de voix ; si elles s'ouvrent brusquement, on obtient ce que dans certaines langues on appelle le coup de glotte. Si les cordes vocales sont ouvertes, les sons produits sont *soufflés* ; exemple *h*, *f*, *p*. Si les cordes vocales ont une position intermédiaire, les sons produits sont *vocaliques : a*, *v*, *b*, *l*.

Il y a donc une grande division à établir dans les sons : les sons *soufflés*, les sons *vocaliques* et les sons *gutturaux*.

Plus la glotte est ouverte, plus le son émis est faible ; plus elle est fermée, plus le son est fort.

Le voile du palais a une position levée et une position baissée ; la position baissée s'emploie pour tous les sons nasaux et la position levée pour tous les autres sons. M. Forchhammer donne des conseils pédagogiques, pratiques, pour corriger la position d'organes vicieuse, la faiblesse des voix et le nasonnement.

En passant, il rend hommage aux savants qui se sont occupés de phonétique et particulièrement à M. P. Passy qui est peut-être, dit il, « le Français qui, de nos jours, a fait le plus grand travail pour faire connaître aux étrangers la belle prononciation de la langue française. » Nous avons déjà, à plusieurs reprises, parlé dans cette revue des ouvrages de M. Paul Passy. Une mention toute spéciale à M. Melville Bell, père de l'inventeur du téléphone, qui a trouvé un système d'écriture phonétique particulière, « Visible speech », dans lequel les lettres par leur forme symbolisent les positions mêmes des organes de la parole. L'œuvre de Bell a été continuée en Angleterre par Henry Sweet et en Danemark par l'éminent professeur Jespersen, qui a construit des tableaux analphabétiques analogues aux partitions des chefs d'orchestre et dans lesquels pour chaque son est indiquée la position exacte que doivent avoir les organes.

Orthographe phonétique ou Ecriture phonorthographique. — C'est un système d'écriture phonétique inventé par M. Forchhammer et se distinguant des autres systèmes d'écriture phonétique en usage par ce fait qu'il est basé sur l'écriture et l'orthographe usuelles; mais la prononciation des lettres est modifiée suivant les cas par un petit nombre de signes auxiliaires. Ce système d'écriture est donc lisible à la fois pour les initiés et pour ceux qui ne le sont pas. Et c'est là que réside son avantage sur les autres systèmes phonétiques, qui tous nécessitent un apprentissage plus ou moins long.

L'écriture phonorthographique peut être utilisée dans l'enseignement des sourds-muets, dans les premières leçons de lectures aux petits enfants et dans l'enseignement des langues vivantes. C'est à ce dernier titre qu'il nous intéresse plus spécialement.

Voici quelques-unes des règles-bases :

1. — Une lettre muette est indiquée par un petit trait horizontal à l'intérieur de la lettre.

2. — La longueur du son est indiquée par l'allongement du trait final de la lettre qui le représente.

3. — Un point sur une lettre annonce qu'elle doit être prononcée comme un *i* ou un *j*.

M. Forchhammer cite encore d'autres règles, mais elles sont plus spéciales au danois.

Prof. Dr. K. A. Martin Hartmann : *Mitteilungen der Deutschen Zentralstelle für internationalen Briefwechsel, Nr. 11.* — *Der Rundschreiben der deutschen Zentralstelle Neue Folge* (Marburg in Hessen. N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung).

De 1897 à 1902, l'Office Central de Leipzig a mis en relation des élèves de 637 écoles, dont 280 allemandes, 217 françaises, 68 américaines, 55 anglaises, 10 autrichiennes, 4 belges, 2 suisses, 1 australienne.

Rochelle et Ch. Villet-Addison : *Tableaux auxiliaires Delmas pour l'enseignement pratique des langues vivantes par l'image :* **Anglais**. (Bordeaux, G. Delmas, imprimeur-éditeur ; prix 0 fr. 30 le tableau).

La série comporte 16 tableaux des principales situations où l'élève peut se trouver. Ces tableaux sont accompagnés d'un vocabulaire en anglais de noms et de verbes qui facilitent au professeur son enseignement en comblant immédiatement les oublis qui pourraient se produire dans sa mémoire. D'autre part, les élèves pourront ainsi conserver un souvenir précis de la leçon et ils pourront s'y référer à volonté ; cela leur facilite beaucoup la conversation lorsqu'ils ont à répondre aux questions du maître. Quoique les images soient très complètes, trop complètes peut-être, le dessin est net : chaque objet, chaque personne représentée se détache dans tous ses détails et c'est là un point capital.

L'usage des tableaux en classe est un procédé excellent pour habituer l'élève à ébaucher rapidement une conversation.

Nous avions déjà la collection Hozel de Vienne (Autriche) et la collection de la librairie Colin de Paris ; la maison Hachette vient également d'éditer certains tableaux d'Hugo d'Alési dans le même but. Mais les tableaux Delmas sont un progrès incontestable sur tout ce qui a été fait jusqu'à présent.

L. Guichard : *Petite grammaire italienne* (Paris, Hachette ; prix 1 fr. 50.)

Cet ouvrage a surtout en vue l'italien tel qu'on le parle ; passant rapidement sur ce que les deux langues ont de commun, il insiste sur les différences fondamentales.

C'est un petit livre savant, présenté sous une forme simple et claire, qualités dues principalement à la haute culture de l'auteur.

Adrien Timmermans : *Dictionnaire étymologique des mille et une... expressions propres à l'idiome français, fondé sur des faits linguistiques et des documents exclusivement nationaux* (Paris, Didier ; prix 8 fr.)

Le défaut d'espace nous oblige à en remettre le compte rendu à un prochain numéro.

H. Barthe : *Morceaux choisis des principaux écrivains espagnols classés d'après les genres littéraires*, avec introduction par M. G. Desdevizes du Dézert, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand (Albi, librairie Fabre).

Les Revues.

Revue de l'enseignement des langues vivantes. — Mars 1903 : 1. Union pédagogique des professeurs de langues vivantes. — 2. H. Haag : Die litterarische Revolution der 80er Jahre in Deutschland. — 3. P. Verrier : La versification de Enoch Arden, d'après M. Beljame. — 4. Bibliographie. — 5. Concours de 1903. Liste des membres des Jurys. — 6. Circulaire relative à la répartition des élèves en cours dans les collèges pour l'enseignement des langues vivantes. — 7. Revue des cours et conférences. — 8. Préparation par correspondance.

Avril 1903 : 1. H. Haag : Die litterarische Revolution der 80er Jahre in Deutschland. — 2. G. de la Quesnerie, A. Bastide : Vocabulaire anglais, substantifs. Dérivation. — 3. Application des nouveaux programmes. Répartition des heures consacrées à l'enseignement des langues vivantes. — 4. A. Feuillerat : The complete Works of John Lily. — 5. A. Wolfromm : Meyers Volksbücher. Musäus. Grimm. Herder. Schenkendorf. Althauss. Eulenspiegel. Kopisch. — 6. Concours de 1903. — 7. Revues des cours et conférences. — 8. Préparation par correspondance.

Revue scientifique (28 mars 1903). — Adrien Timmermans : L'onomatopée et la formation du langage.

Bollettino di filologia moderna (*28 febbraio 1903*). — 1. Georges Saint-Paul : L'étude des langues au point de vue psycho-physiologique.

Les Quatre Langues

Nº 15. 5 Mai 1903. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN ROUMANIE ET LES NOUVELLES MÉTHODES D'ENSEIGNEMENT *des langues vivantes.*

Depuis 1901, l'enseignement secondaire en Roumanie est entré dans une nouvelle voie plus pratique et plus immédiatement utilitaire. En vertu de la loi de 1901 l'enseignement secondaire et supérieur est gratuit, mais seulement pour les fils de Roumains. Il y a, il est vrai, des taxes modiques qui varient de 30 à 50 francs ; mais ces taxes servent simplement à l'entretien du matériel scolaire.

L'enseignement secondaire est divisé en deux cycles comprenant huit années d'études. Les quatre premières années forment un cycle d'études pratiques et théoriques, de façon à permettre à l'élève qui ne compléterait pas son instruction dans les cours supérieurs de pouvoir mettre à profit ses connaissances dans la carrière qu'il embrassera.

Le second cycle comprend trois sections parallèles : la section classique, la section réelle, et une section intermédiaire, la classique-moderne. L'étude des langues française et allemande est commune à toutes les sections ; celle des langues italienne ou anglaise est spéciale à la section réelle. Dans la section classique, l'étude du grec est remplacée par celle des sciences physiques et naturelles et par celle de la géographie.

Les établissements secondaires sont administrés par des directeurs ou des directrices et par des professeurs « dirigeants », un par chaque classe. Ceux-ci, sous la présidence du directeur, constituent le Conseil scolaire. L'ensemble des professeurs forme la Conférence de l'école. Le Conseil s'occupe surtout de la discipline ; la Conférence, des questions d'enseignement et du choix des livres à mettre entre les mains des élèves.

Les élèves sont astreints à des examens de fin d'année et le dernier examen de fin d'année remplace le baccalauréat, définitivement supprimé : un diplôme est délivré par le Ministère, qui donne droit à l'inscription sur les contrôles de l'Université.

Telle est, en quelques mots, l'économie de la réforme roumaine.

Il y a bien d'autres dispositions essentielles concernant les programmes et les méthodes d'enseignement. Les programmes restent encore surchargés de beaucoup de théories et d'abstractions. Les méthodes, au contraire, sont heureusement remplacées *officiellement* par des méthodes rationnelles et plus modernes ; mais elles ne sont encore appliquées que par un petit nombre de professeurs.

En ce qui concerne plus spécialement l'enseignement des langues vivantes, on recommande aujourd'hui l'emploi de la méthode directe, c'est-à-dire l'éducation primordiale des organes des sens. Cette méthode

a déjà donné là-bas d'excellents résultats, grâce aux efforts d'un petit nombre de précurseurs parmi lesquels l'auteur de cet article s'honore d'être.

Voici la méthode dont nous nous sommes servi pour enseigner le français au lycée de Ploesti. Nous la donnons volontiers parce qu'elle peut être considérée un peu comme typique de celle qui tend aujourd'hui à s'implanter en Roumanie.

Dès la première leçon, je parlai aux élèves en français. Un bon et franc sourire de ma part et les visages habituellement timides ou apeurés reprirent vite leur gaité. Je vois encore leur étonnement lorsqu'ils entendirent mes premières paroles prononcées en français : « *Fermez vos livres !* »

Interdits, se tournant les uns vers les autres, avec un sourire qui se jouait dans leurs yeux, les élèves se demandaient ce que cela pouvait bien signifier. Comme il y en avait deux ou trois qui savaient un peu de français, appris dans leur famille, ceux-ci fermèrent leurs livres et tout le monde de proche en proche en fit autant. Je répétai alors la même phrase. Je joignis d'ailleurs l'action aux paroles ; je fermai un livre et dis à mes élèves de répéter la phrase en même temps qu'ils exécutaient le commandement indiqué. Tous fermèrent leurs livres en chuchotant en français : *fermez vos livres.*

Un second ordre, toujours en français : *Prononcez : fermez vos livres !* J'étais bien certain qu'ils allaient comprendre puisque le mot *prononcer* se lit en roumain *pronountsátsi* (l'accent tonique du mot est sur *a*). Mais ils n'avaient pas le courage de le dire à haute voix : c'était une chose inhabituelle pour eux. Alors j'en expliquai le sens en roumain, mot par mot, et ils furent très heureux de prononcer en cœur une proposition dont ils connaissaient le sens. On s'imagine maintenant avec quelle ardeur nous continuâmes la leçon. Les livres fermés, j'en pris un et lus à haute voix et très distinctement une proposition de trois ou quatre mots et la fis répéter à tous les élèves à la fois.

Ce procédé peut avoir quelquefois des inconvénients : d'abord, parmi les élèves, certains se mettent à plaisanter en disant tout autre chose que la phrase prononcée par le professeur ; d'autres ne veulent rien dire par obstination; une troisième série, quoique remplie de bonne volonté, n'ose pas le faire, soit par timidité, soit par manque d'ouïe fine. — A un autre point de vue, la répétition en cœur peut produire un bruit insupportable pour les voisins.

En ce qui concerne le bruit, les grands lycées de Roumanie sont construits de telle façon que les murs qui séparent les classes empêchent les plus forts tapages de pénétrer. Avec l'amour de sa tâche et une sincère bonne volonté, le professeur réussit à vaincre toutes les difficultés. Pour les élèves qui ont un défaut d'ouïe, il n'y a qu'un moyen, c'est de tâcher de les connaître et de les placer près du maître.

Lorsque je fus certain de la prononciation correcte de la proposition, je demandai si quelqu'un pouvait me la répéter seul, à haute voix. C'est là une belle occasion de reconnaître ceux qui jouissent d'une mémoire auditive. Plus d'un s'offrit et ainsi tout le monde répéta à haute voix la phrase en français. Nous relûmes la proposition ensemble dans le livre. Ensuite je demandai qui pourrait l'écrire au tableau sans consulter le livre. Plusieurs se levèrent. C'étaient ceux qui possédaient une mémoire visuelle. Pendant que l'un d'eux écrivait la phrase au tableau, tous les autres, le livre fermé, l'écrivaient également dans leur cahier d'exercices, mais sans regarder au tableau; ou encore, je faisais écrire à tous la phrase sur le cahier et j'envoyais ensuite un élève au tableau. Je continuai de la même façon dans la suite. Dans les premiers temps, les leçons et les devoirs ne se composaient que de courtes propositions. Puis, plus tard,

nous lisions de petites histoires, des anecdotes amusantes qui soutenaient l'attention des élèves par la gaîté des sujets traités. Tout ce travail durait habituellement trois quarts d'heure. A la fin de la leçon, les élèves répétaient après moi le devoir complet, phrase par phrase, et je reprenais ensuite le même sujet seul, alors que mes élèves écoutaient seulement. Ainsi aucune règle de grammaire, pas même la lecture de l'alphabet, rien d'abstrait, tout par l'oreille, par l'œil, avec des exemples à la portée, tel était le principe de la méthode. Lorsque je dus leur apprendre à compter, ce fut en les faisant se servir de leurs doigts, des bancs ou des carreaux des fenêtres, ou de toute autre chose qui s'y prêtait. Pour leur enseigner les temps des verbes les plus usités, je procédai de cette façon. A disait : j'ai une plume; B devait en convenir en affirmant : oui, tu as une plume; mais C venait alors contester le fait : non, il n'a pas de plume, il a un crayon. Et ainsi de suite pour toutes les formes et les temps principaux.

Pendant leurs petites vacances, deux semaines à Noël et à Pâques, chacun devait raconter à un ami ou à un professeur, sous forme de lettre toujours intime, ce qu'il avait fait pendant ses vacances et parler surtout de ses plaisirs et de ses divertissements.

Le résultat a toujours été excellent. A la fin de l'année, mes élèves étaient en état de converser en public avec leur professeur.

Mais pour obtenir un succès complet, il faut que le maître connaisse lui-même parfaitement la langue qu'il enseigne et qu'il la connaisse d'une façon pratique, qu'il puisse converser, qu'il prononce avec toute la correction voulue. Dans un précédent article (1), nous avons dit précisément qu'en Roumanie c'était ce qui manquait le plus dans le monde enseignant, et nous avons indiqué quel serait selon nous le moyen de remédier à cet état de choses : créer un certain nombre de bourses de vacances pour permettre aux professeurs d'aller se perfectionner à l'étranger, ou organiser pendant les vacances des séances de conversation en langue étrangère, présidées par des maîtres étrangers. Nous sommes heureux de constater que S. E. le Ministre de l'Instruction publique de Roumanie a bien voulu tenir compte de notre suggestion et qu'il a convoqué pour ce mois, à Bucarest, les professeurs de langues modernes en un grand Congrès qui discutera sur les meilleures méthodes d'enseignement et sur la question des voyages de vacances à l'étranger. Le Ministre offre des billets de chemins de fer gratuits à tous les professeurs.

Le Congrès ne pourra que se prononcer en faveur de ces voyages à l'étranger, comme aussi en faveur de la méthode directe que nous avons esquissée ci-dessus et qui, d'ailleurs, tend à se généraliser en Roumanie depuis deux ans.

Nous reconnaissons que cette méthode a un sérieux, très sérieux inconvénient : elle surmène le professeur; s'il avait plus de deux heures d'enseignement par jour (ce n'est pas le cas en Roumanie), un maître de langues vivantes ne saurait exercer plus de 10 ans sans faire le sacrifice de sa propre existence, après avoir fait celui de sa santé. Mais c'est là un noble sacrifice et la récompense est vraiment belle : tant de générations qui se rendront compte plus tard des efforts de leur professeur et qui glorifieront sa mémoire !

N. Mihvesco.

---

(1) Voir *Quatre Langues*, n° 9 (5 février 1903).

ÉCHOS LINGUISTIQUES

Union pédagogique des professeurs de langues vivantes.

Grâce à l'initiative de MM. Guiraud, professeur d'anglais au lycée Voltaire et à l'école supérieure de commerce; Jamin, professeur d'anglais à l'école Lavoisier; Potel, professeur d'allemand au lycée Voltaire et à l'école supérieure de commerce, les professeurs de langues vivantes de Paris et de Versailles ont été convoqués le 19 février dernier à la Sorbonne, dans le but d'examiner s'il n'y avait pas lieu de grouper le personnel enseignant des trois ordres et des écoles de commerce en une association exclusivement pédagogique. Cette association devrait étudier l'application de nouvelles méthodes, la pratique de certains exercices, la préparation professionnelle.

La fondation de la Société a été votée en principe. Elle prendra le titre d'*Union pédagogique*; la préparation des statuts a été confiée à un Comité provisoire de 30 membres, parmi lesquels nous relevons les noms de professeurs des lycées de Paris, des écoles supérieures de commerce, des écoles primaires supérieures et professionnelles, des écoles normales. Le Comité s'est réuni pour la première fois au Lycée Saint-Louis.

L'Union s'étendra également aux professeurs de province. Nous engageons tous nos collègues à répondre à l'appel qui leur est fait: les adhésions peuvent être adressées dès maintenant à M. Jamin, professeur à l'école Lavoisier, 19, rue Denfert-Rochereau, vice-président provisoire.

La cotisation est fixée provisoirement à cinq francs par an.

L'association des professeurs italiens de langues vivantes.

Aussitôt après la fondation de l'Union française, les professeurs italiens de langues vivantes publiaient dans le numéro du 31 mars du *Bollettino de filologia moderna* un appel en vue de fonder une association similaire.

Depuis plusieurs années, disent les initiateurs du projet, les professeurs italiens de langues étrangères se trouvent dans une condition inférieure à celle de leurs autres collègues: ce qui est injuste, car la considération doit être en raison directe du savoir de l'individu et des services qu'il rend à la société. Les signataires proposent donc de fonder une association entre tous les professeurs de langues vivantes en vue d'obtenir les réformes que réclament leur intérêt propre ainsi que celui de leurs écoles; cette association aurait cet autre avantage de faciliter les bons rapports personnels de ses membres.

La Grande-Bretagne, la Suisse, la Belgique, la France, l'Allemagne possèdent des associations prospères de professeurs de langues vivantes. L'Italie ne doit pas rester en arrière.

L'association projetée aurait pour but :

a) de vulgariser l'étude des langues étrangères et de proposer la fondation de nouvelles chaires, spécialement dans les écoles royales secondaires et supérieures;

b) de demander la création de diplômes de philologie moderne dans les principales Universités;

c) de favoriser la diffusion et l'adoption des méthodes didactiques intuitives et scientifiques, et de déclarer la guerre aux vieilles méthodes classiques ou empiriques;

d) de coopérer avec la Fédération nationale des professeurs des cours secondaires à l'amélioration des conditions morales et économiques de tous les professeurs ;

e) de favoriser l'institution de cours linguistiques et littéraires durant les vacances de l'été avec le concours de professeurs étrangers, pour permettre aux professeurs italiens de se familiariser avec la pratique des langues vivantes ;

f) de réclamer pour les Universités où auront lieu des études de philologie moderne le matériel scientifique nécessaire aux professeurs de phonétique et de méthodologie linguistique ;

g) de préparer la réforme des règlements, des programmes, des commissions d'examens et des examens d'aptitude à l'enseignement des langues étrangères ;

h) de modifier les emplois du temps ;

i) de faire instituer des bourses de séjour à l'étranger pour les professeurs et des bourses d'études pour les candidats au professorat des langues modernes qui suivent les cours des Universités.

Le mouvement linguistique en Angleterre.

D'un intéressant article du professeur Manfredini paru dans le *Bollettino de filologia moderna*, nous donnons l'analyse suivante :

Les Anglais ont une aversion réelle pour l'étude des langues étrangères. Cette aversion est due d'abord à la prononciation si caractéristique de leur langue et si profondément différente de celle de toutes les autres langues européennes. On doit aussi en rechercher les raisons dans leur caractère particulier. Les peuples latins sont d'une nature beaucoup plus sociable et expansive. L'Anglo-Saxon, dur et impassible, point communicatif, toujours plongé dans les affaires, aime la tranquillité et la solitude, évite toutes relations avec les personnes qu'il ne connait pas, surtout si celles-ci sont étrangères. A cela il faut ajouter l'orgueil national, inné chez les Anglais, qui, pendant longtemps, sinon encore, se sont considérés comme supérieurs à tous les autres peuples civilisés; orgueil assez naturel d'ailleurs, parce qu'il est le résultat de la conscience de leurs libertés séculaires, de leurs traditions, de leur esprit très conservateur, en frappant contraste avec leur proverbial esprit pratique. Leurs riches colonies, leurs nombreuses possessions dans toutes les parties du globe n'ont pas peu contribué à la formation du sentiment qu'ils ont de leur supériorité.

Mais les relations internationales deviennent plus nombreuses ; les barrières qui séparent les peuples, dues à la superstition et à l'ignorance, tombent de jour en jour ; de nouvelles idées de fraternité et d'union universelles se frayent un chemin dans les esprits, sûrement, quoique lentement. L'étude des langues étrangères devient de plus en plus indispensable pour le commerce et les voyages. Il n'est si dur rocher qu'à la fin il ne s'use : un mouvement de rénovation linguistique pénètre en Angleterre comme ailleurs, quoiqu'avec plus de difficulté.

Ce mouvement, parti de la Prusse, a eu son contre-coup en Angleterre, grâce surtout à Max Müller, professeur à l'Université d'Oxford, qui a mis en pratique les nouvelles théories, vulgarisé la connaissance de la langue et de la littérature allemandes et démontré l'utilité de la philologie phonétique pour les recherches linguistiques.

Si la phonétique est une science utile dans tous les pays, elle l'est surtout en Angleterre, car les Anglais rencontrent des difficultés presque insurmontables dans l'étude des sons des langues étrangères, qu'ils sont incapables de prononcer purement par simple imitation.

La phonétique a le grand avantage d'encourager l'étude pratique des langues vivantes et par là de conduire aux méthodes directes et rationnelles. Dans les écoles où l'on a usé de la transcription phonétique, les progrès, d'après les rapports des professeurs, marchent *à pas de géant.*

Ailleurs ces progrès ont été retardés par ce fait que les maîtres de langues étrangères sont trop souvent au-dessous de leur tâche. Ils ont une prononciation mauvaise, et naturellement leurs élèves les imitent. Les langues modernes sont, dans l'enseignement secondaire, trop considérées comme matières accessoires ; le professeur d'allemand ou de français est également chargé de trois ou quatre autres matières.

Mais on voit déjà partout les signes précurseurs d'un état de choses meilleur. Les jeunes maîtres vont à l'étranger suivre les cours de vacances des Universités ; des Commissions spéciales sont en train d'étudier en Allemagne et en Belgique la pratique des nouvelles méthodes. Tout fait espérer que dans quelques années l'Angleterre regagnera dans l'enseignement des langues étrangères l'avance qu'ont sur elles la plupart des autres grandes nations européennes.

LETTRE D'ESPAGNE

Cher Monsieur,

Je vous ai promis de vous raconter, avec le plus de détails possible, les incidents de mon voyage à Madrid. Je m'empresse de tenir ma promesse.

Je ne vous parlerai pas, aujourd'hui, de l'aspect des pays que j'ai traversés, des monuments que j'ai visités, de la beauté du ciel de Castille, ni des coutumes des habitants ; ce que je tiens à vous dire en premier lieu, c'est l'accueil cordial et chaleureux qui m'a été fait par mon correspondant et par toute sa famille.

Le voyage s'est accompli sans incident fâcheux, je dirai même, dans des conditions tout à fait favorables. A la frontière seulement j'ai eu quelques ennuis pour la visite des bagages par les employés de la douane et pour l'enregistrement au départ dans la gare espagnole d'Irun. Ce que j'appréhendais surtout c'était l'arrivée à Madrid ; je savais bien que l'on devait m'attendre à la gare du Nord, mais si un retard de ma dépêche ou une négligence de mon ami l'empêchait de s'y trouver au moment voulu, je prévoyais mon embarras au milieu d'une foule de voyageurs pressés, de cochers obséquieux et de commissionnaires gênants. Je parlais difficilement l'espagnol et le comprenais encore plus mal ; je n'avais pas été longtemps à m'en apercevoir dans le wagon, pendant la durée du trajet, où les conversations, souvent très animées, ne me laissaient saisir au vol que quelques mots par-ci par-là.

Mes craintes ne se réalisèrent pas, heureusement. A peine étais-je descendu du train, qu'un jeune homme s'approchait de moi et me disait en français : « Bonjour, mon ami ». Je reconnus bien vite mon correspondant, Pablo G..., celui que vous avez eu l'amabilité de me trouver l'an dernier et dont je vous ai communiqué les lettres si affectueuses ; je lui serrai la main avec effusion et il me présenta aussitôt à toute sa famille, qui s'était avancée bien vite vers nous. C'était un dimanche et, tout le monde étant libre, ils étaient venus à la gare en chœur attendre « le Français ».

Comme ils étaient enchantés de me voir ! On eût dit que j'étais quelque proche parent revenant auprès d'eux après une longue absence.

Ils me conduisirent chez eux, m'expliquant en route toutes sortes de choses, et, parlant tantôt français, tantôt espagnol, nous arrivions à nous comprendre sans trop de peine.

Grâce aux nombreuses lettres que nous avions échangées pendant une année de correspondance suivie, j'étais déjà au courant de beaucoup de détails sur la famille de mon nouvel ami et sur les habitudes du pays. La photographie qu'il m'avait envoyée représentait bien sa physionomie ouverte et sympathique, mais « Pablito » est un jeune homme plus grand et plus sérieux que je ne me l'étais figuré.

Depuis bientôt huit jours, je n'ai pas quitté la famille de mon ami; reçu comme un fils, je mange à leur table et je suis installé provisoirement dans l'alcôve disponible. Il ne veulent pas me laisser partir avant que je sois bien au courant de la ville et de la langue, et en état de me tirer d'affaire tout seul. Nous sortons tous les jours, nous faisons de longues promenades en ville, au marché, nous visitons les édifices, les musées; on me fait parler le plus possible et je sens bien que je fais beaucoup de progrès. « Il ne faut pas que notre ami s'ennuie », disent-ils souvent, et tout le monde s'efforce de me distraire ; ce sont des lectures à haute voix, des jeux, de la musique et surtout de longues conversations sur mon pays et ma famille, qu'ils seraient si heureux de connaître !

Mais comme je ne voudrais pas abuser d'une complaisance aussi généreuse, je ne tarderai pas à prendre pension dans une bonne *casa de huespedes* qu'ils ont choisie eux-mêmes.

Le père de Pablito, qui est dans le commerce, s'est offert à me chercher une place ; il espère me faire entrer chez un de ses parents, où je gagnerai quelque peu d'argent tout en m'initiant aux affaires commerciales ; cela me permettrait de prolonger mon séjour à Madrid sans dépenser trop d'argent à mes parents ; je serais bien content de travailler le plus tôt possible. L'inquiétude que ma mère a éprouvée à mon départ est complètement dissipée depuis qu'elle me sait en aussi bonne compagnie.

Quelle différence, cher Monsieur, entre mon arrivée à Madrid et celle de mon camarade Emile B... ! Il avait eu des ennuis sans nombre : ne connaissant personne, il était parti quand même avec de vagues adresses et quelques lettres de recommandation. Personne ne l'attendait à la gare, lui, et il fut obligé de se confier à deux jeunes gens peu sérieux — heureux de n'être pas tombé sur de simples filous — qui lui donnèrent des renseignements erronés et lui firent faire beaucoup de dépenses inutiles. Seul au milieu d'étrangers indifférents, voire même hostiles, il n'avait personne à qui parler, ou avec qui se distraire, personne pour l'accompagner dans ses promenades à travers la ville ; resté longtemps sans emploi, il s'était ennuyé beaucoup et avait eu plusieurs fois l'intention de revenir sur-le-champ en France. Je crois que dans de telles circonstances, j'aurais eu moins de persévérance que lui et que j'aurais pris bien vite mon billet de retour.

Combien, depuis huit jours, j'ai apprécié la correspondance internationale ! Elle intéresse à l'étude des langues vivantes et fait faire des progrès rapides à l'école ; mais ce n'est là que le moindre de ses avantages, puisque les relations épistolaires que nous avons entretenues avec nos correspondants étrangers nous créent dans ces pays des familles d'amis toutes prêtes à nous recevoir, à nous aider comme le feraient nos propres parents dans le cas où ils auraient le grand plaisir de recevoir chez eux nos amis d'au delà les frontières.

Aussi je remercie de tout mon cœur notre cher professeur, car c'est grâce à lui que tous les élèves de notre école doivent d'être en relations suivies avec des correspondants de tous les pays voisins.

Je vous écrirai bientôt pour vous donner de nouveaux détails sur mon séjour à Madrid, mais j'espère, la prochaine fois, faire ma lettre en castillan assez correct pour qu'elle puisse être insérée dans la partie espagnole de votre magnifique revue...

Henri B.

Concours pour le grade d'interprète militaire.

Un concours pour le grade d'interprète stagiaire de réserve ou de l'armée territoriale pour les langues *italienne, allemande* et *anglaise* commencera le 2 juin prochain.

Les candidats qui désirent être admis à prendre part à ce concours doivent avoir satisfait aux obligations de la loi sur le recrutement, appartenir à une classe déjà passée dans la réserve ou dans l'armée territoriale et s'engager à consentir, même comme interprète de l'armée territoriale, à être affectés à des formations de l'armée active.

Les épreuves sont les suivantes :

1° *Examen écrit :* traduire, sans dictionnaire ni aucun autre document, des passages d'auteurs militaires ou de règlements. Cet examen comporte une version et un thème ; pour chaque épreuve, il est accordé une heure au plus ;

2° *Examen oral de langue* : faire preuve de connaissances suffisantes pour prendre des renseignements auprès des habitants ; pour interroger des prisonniers, des déserteurs, pour lire des correspondances ou des documents plus ou moins mal écrits, pour interpréter les abréviations usuelles ; pour dépouiller des journaux, expliquer des affiches, etc. Durée de l'interrogation : une demi-heure au plus ;

3° *Examen oral militaire* : justifier de notions sur l'organisation des armées, le service et les devoirs militaires, suffisantes pour être employé utilement dans un état-major en campagne. — Durée de l'interrogation : une demi-heure au plus ;

4° Appréciation de l'aptitude physique et de la pratique de l'équitation ou de la bicyclette ;

5° Appréciation de l'aptitude générale du candidat.

Le classement des candidats est fait en totalisant les notes obtenues multipliées par les coefficients suivants :

Version	5	Aptitude physique	3
Thème	5	Equitation ou bicyclette	2
Examen oral de langue	6	Aptitude générale	1
Examen oral militaire	4		

Nos lecteurs trouveront à la page 5 de la couverture du présent n° le tableau des centres et des dates des examens, ainsi que l'indication des pièces à fournir pour l'inscription.

BIBLIOGRAPHIE

Chambre de Commerce Française de Londres : *Bulletin de l'année 1902*. (24-27, Hood Lane, Londres, E. C.)

Léon Bollack : *La Langue Bleue-Bolak, langue internationale pratique* (Paris, éditions de la Langue Bleue, 147, Avenue Malakoff ; prix 10 fr.)

Ce bel ouvrage contient la théorie complète de la langue bleue ; il explique de la façon la plus logique les différents raisonnements par lesquels est passé l'esprit de l'auteur. (Voir *Les Quatre Langues*, page 80.)

The Ledger and the Book, an English Review — Soll und Haben, journal allemand (publiés par les élèves de l'Ecole supérieure de commerce de Paris, 79, avenue de la République).

Nous nous faisons un plaisir de signaler l'initiative des distingués directeur et professeurs de l'Ecole supérieure de commerce de Paris, MM. Cantagrel, Guirauo et Potel, qui ont eu l'heureuse idée de publier sous forme de journaux les meilleurs travaux de leurs élèves.

W. T. Stead, P. Mieille, Martin Hartmann, E. Hicks Magill : *Annuaire de la Correspondance Interscolaire — Comrades All. — Internationaler Schülerbriefwechsel.* (London, *The Review of Reviews*, Mowbray House, Norfolk Street, W. C ; prix 0 fr. 75.)

Le n° 3 de " *Comrades All* " ne le cède en rien en intérêt aux deux n°s précédents. On y trouve de jolies lettres ou historiettes écrites par les élèves des différents pays et les attestations de maîtres éminents qui, chaque jour, apprécient davantage les profits qu'on retire de la correspondance interscolaire.

Les Quatre Langues

N° 16. 20 Mai 1903. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

QUELQUES MOTS DES ÉDITEURS
au sujet des *Quatre Langues*.

Nous avons déjà reçu de nos lecteurs une multitude de lettres par lesquelles ils nous communiquaient leurs impressions. Toutes ces lettres sont aimables ; quelques-unes, enthousiastes. Elles sont pour nous un véritable réconfort. La tâche que nous avons assumée est en effet bien lourde. Nous n'avons pas créé nous-mêmes cette publication : quand nous l'avons prise, elle avait près d'un an d'existence. Nous n'avons donc pas pu la mûrir à l'avance dans notre esprit et lui donner dès le début une forme sinon définitive, du moins arrêtée dans ses grandes lignes. C'est pour cela que nous sommes en évolution continuelle. N'en est-il pas de même de l'enseignement ? et n'est-ce pas une véritable révolution qui s'est opérée ces temps derniers dans la méthode d'enseignement des langues vivantes ? Nous devons nous plier aux exigences nouvelles des méthodes universitaires, sans perdre de vue qu'en dehors des milieux scolaires nous avons une clientèle qui s'accroît tous les jours.

Les desiderata qui nous ont été exprimés sont souvent contradictoires. Le point le plus controversé a trait aux notes en français dont les textes sont émaillés. Les uns demandent qu'on les multiplie, d'autres qu'on les supprime; quelques personnes aiment à les voir intercalées dans le texte ; d'autres les préféreraient au bas des pages, et autant que possible rédigées dans la langue étrangère. C'est vers cette dernière solution que nous inclinerons à l'avenir, pour donner satisfaction à MM. les professeurs de l'enseignement secondaire.

Notre Revue s'est répandue d'une façon inespérée à l'étranger, et notamment en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Elle sert, dans ces pays, à étudier les différentes langues que nous concourons à enseigner, la langue française moins que les autres, nos articles en français n'ayant pas pour objet l'étude de notre langue. Nous avons reçu de professeurs étrangers de si flatteuses sollicitations, que nous nous décidons à publier, à partir d'octobre prochain, une partie française analogue aux quatre autres. Le journal s'appellera alors *Les Cinq Langues*.

On nous a demandé de laisser la facilité de s'abonner à deux langues, à trois langues, au choix. Nous avons tout d'abord reculé, épouvantés, devant la perspective de tant de complications (avec les combinaisons actuelles, cela n'en fera pas moins de vingt et une !) ; une raison décisive nous pousse à donner cette satisfaction à nos lecteurs : c'est le désir de laisser la publication — en la fractionnant à volonté — à la portée des petites bourses d'écoliers. Tout le monde nous dit : « comment pouvez-vous donner un journal pareil pour 5 francs par an ? » C'est bien simple : nous ne le pouvons pas. C'est petit à petit, par essais et surtout par nécessité, que nous avons été amenés à passer de

16 pages à 40, soit une augmentation de 150 %. Le prix de l'abonnement ne subira pas une hausse proportionnelle ; mais nous sommes forcés de le mettre à 8 francs. Seulement, chacun pourra ne se procurer que juste ce qu'il lui faut. Le tarif des abonnements sera le suivant, à partir d'octobre 1903 :

ABONNEMENT A :	FRANCE	ÉTRANGER
Une langue	3fr,50	4fr,50
Deux langues	5fr »	6fr »
Trois langues	6fr,50	7fr,50
Cinq langues.	8fr »	10fr

Le prix de 8 francs a été pour nous, cette année, le prix de revient de la publication, malgré une augmentation de 2600 abonnés sur l'an dernier. Il s'abaissera l'année prochaine si, grâce à nos lecteurs actuels, le nombre des abonnés s'accroît beaucoup.

Il est bien nécessaire que le public se dépense un peu en faveur d'une œuvre comme la nôtre, qui est hérissée de difficultés ; il faut qu'il la fasse sienne. Nous nous considérons encore comme étant dans la période d'essai, malgré toutes les améliorations réalisées en peu de temps. Tel qu'il est, ce journal plait ; certains lecteurs y prennent même un intérêt passionné ; la publication répondait donc à un besoin réel. Mais nous entendons faire mieux à mesure que nos recettes nous permettront de nouvelles dépenses. Nous tendrons vers ce but, d'avoir pour chaque langue surtout des rédacteurs nationaux.

Nous comptons sur nos lecteurs actuels pour nous aider à répandre la publication, en la faisant connaître dans leur entourage. Cet hiver nous avons eu l'agréable surprise de voir *Les Quatre Langues* se propager avec une extrême rapidité chez les dames de la haute société parisienne, chez celles, probablement, qui ont l'habitude ou le désir de voyager à l'étranger. Ces abonnements féminins, qui se sont produits en véritable traînée de poudre, nous ont montré qu'aucune publicité ne valait celle qui est faite par les lecteurs mêmes. Nous espérons que tous ceux qui apprécient *Les Quatre Langues* voudront bien faire connaître cette revue autour d'eux ; aussi leur serions-nous reconnaissants de nous en demander quelques numéros spécimens pour leurs amis ou de nous envoyer des listes de noms et d'adresses de personnes à qui nous pourrions nous-mêmes envoyer ces spécimens.

Nous sollicitons aussi la collaboration de nos lecteurs sous une autre forme : par l'envoi d'articles, de comptes rendus de voyages, de photographies, etc., de manière que l'expérience de chacun profite à tous. Et ici, nous nous adressons plus particulièrement à MM. les professeurs, aux étudiants, aux collégiens qui voyagent à l'étranger pendant les vacances, à leurs parents.

Les professeurs de l'Université boudaient un peu la publication au début ; mais grâce à son extrême bas prix et aux soins dont elle a été l'objet, elle a fini par trouver un bon accueil et droit de cité partout : c'est maintenant dans les lycées et les collèges que nous comptons le plus fort contingent d'abonnés (jusqu'à 200 dans certains établissements). Et puis l'élément universitaire pénètre de plus en plus la publication. Aujourd'hui nous avons la bonne fortune d'annoncer à nos lecteurs qu'un professeur très distingué, M. E. Henri Bloch, agrégé de l'Université, veut bien nous prêter son actif concours.

L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES MODERNES EN ITALIE

Une langue est un moyen ou instrument propre à représenter oralement ou par écrit des pensées en harmonie ou en opposition avec nos propres pensées. Or, on ne peut s'assimiler les pensées exprimées dans une langue étrangère, si la méthode d'acquisition ne correspond pas au but qu'on se propose. Si les théories seules suffisaient à nous rendre maîtres de telle ou telle langue, notre société regorgerait de polyglottes, car il n'y eut jamais autant de théories qu'aujourd'hui. Malheureusement, pour l'étude des langues vivantes la théorie ne vaut pas la pratique ; un idiome dans lequel on est appelé à converser ne peut pas, ne doit pas s'apprendre seulement à l'aide de règles, comme une langue morte qu'on n'aura jamais l'occasion d'entendre ou de parler. On doit apprendre une langue étrangère à peu de chose près comme on apprend sa langue maternelle.

En Italie, législateurs et professeurs ne semblent pas avoir une conscience bien nette de cet axiome pédagogique. Dans la plupart de nos écoles publiques et privées, on continue à enseigner le français, l'anglais, l'allemand à coup de grammaires théoriques et d'après des méthodes surannées ; aussi n'obtient-on que des résultats incomplets.

Nous avons ici à lutter contre deux tendances opposées : d'un côté, il y a la vieille école des grammairiens intransigeants, et de l'autre les faiseurs de manuels plus ou moins compilés sur ceux de Ahn, Ollendorff, Zeugardi, et consistant en des séries de phrases banales. L'inconvénient commun à ces deux partis, c'est de faire apprendre des choses qui ne présentent aucun intérêt réel ; les uns traitent la langue comme un objet archéologique destiné à faire l'admiration des philologues et des savants, les autres, simplement comme un passe-partout commode pour se tirer d'affaire dans les hôtels et les restaurants.

Qu'attend-on donc pour se débarrasser de ces lourds manuels, aux formes figées et qui font parcourir toujours le même chemin de routine en perpétuant une erreur séculaire au détriment de l'humanité et de la science? Est-ce que l'Italie manquerait, plus que les autres nations, d'hommes pratiques, à culture moderne, pour nous amener au but ambitionné par un si grand nombre? Assurément non, et je voudrais dire ici tout le bien que je pense de la méthode de français à base intuitive du distingué professeur Lovera. Elle fait l'éducation de l'ouïe simultanément avec celle de la vue, elle fait marcher de pair l'enseignement oral et l'enseignement écrit et donne la prépondérance à la pratique sur la théorie; elle aboutit à ce résultat à triple effet : savoir parler, lire et écrire, presque en même temps.

C'est là la méthode rationnelle, celle qu'il convient de généraliser en Italie et celle qui vient d'être établie en France. L'Allemagne, la Suisse et la Belgique, avant la France, sont entrées également dans la voie du progrès ; l'Angleterre se dispose à le faire ; quand donc l'Italie se décidera-t-elle à se mettre en mouvement ? Je souhaite que ce soit bientôt pour l'amour que je porte à l'étude aussi bien qu'à mon pays.

Paolo Lusana.

UNE DÉFENSE DE LA MÉTHODE BERLITZ

M. L. Bultingaire, directeur des écoles Berlitz de Lille et de Roubaix, publie un plaidoyer *pro domo sua* dans le numéro de mai de la *Revue de l'enseignement des langues vivantes.*

Il rappelle que les écoles Berlitz ont su se faire apprécier du public en général, qu'elles ont forcé la porte des plus grandes institutions et que les vœux émis par le Congrès des langues vivantes de 1900 ont été formulés par

les directeurs de l'école Berlitz de Paris. Les nouveaux programmes de l'Université, résultat des vœux du Congrès, sont donc issus des écoles Berlitz qui ont ainsi favorisé l'introduction de la méthode directe dans les lycées et les collèges. Malgré les services rendus, il est devenu de mode d'attaquer la méthode d'enseignement de ces écoles. Ceux qui l'on fait jusqu'à présent ne la connaissaient pas suffisamment.

La méthode Berlitz n'est point empirique, quoi qu'on en dise. Elle est basée sur des principes d'où le professeur tire ensuite ses procédés. Elle suppose qu'une langue est faite pour être d'abord parlée, et qu'on n'apprend à parler et à comprendre une langue qu'en s'exerçant continuellement à le faire ; elle exige l'emploi exclusif de la langue enseignée, dès la première leçon. Par quels mots, par quelles phrases devra débuter le professeur pour être bien compris de ses élèves ? de quels objets devra-t-il s'entourer ? comment passera-t-il d'une idée à une autre ? comment, enfin, sans avoir jamais formulé de règles grammaticales, arrivera-t-il à exercer progressivement son élève sur toutes et à lui en rendre l'application facile ? — Voilà autant de points qu'elle a résolus.

Pour que la prononciation de l'élève soit absolument pure, il faut que chaque professeur n'enseigne que sa propre langue. Un professeur, quoique connaissant très bien une langue étrangère, est tenté, lorsqu'il parle devant des compatriotes, de choisir des tournures qui se rapprochent le plus de la langue de ses auditeurs. Si, au contraire, il a la préoccupation de ne pas éviter les difficultés, il abuse des idiotismes ; de toute façon il parle une langue plus ou moins conventionnelle et non la langue que peut seul parler celui qui l'a toujours pratiquée comme langue maternelle.

La méthode Berlitz a encore le mérite d'être générale et de servir à l'enseignement de toutes les langues ; un professeur anglais, par exemple, peut être envoyé dans n'importe quel pays, selon les besoins.

En outre cette méthode exige que le même élève passe entre les mains de plusieurs professeurs. Avec un seul professeur, l'élève s'accoutume au son d'un organe particulier, plus tard, au vocabulaire et aux expressions d'un même individu. Il est donc nécessaire de changer de professeurs ; mais le nouveau maître, pour ne pas apporter de trouble dans l'esprit des élèves, devra naturellement coordonner son enseignement avec celui de son prédécesseur.

Il n'est certes pas possible à un professeur isolé de pratiquer la méthode Berlitz dans une école. Mais ce que pourraient faire les professeurs ce serait de s'en inspirer.

La méthode Berlitz a fait d'ailleurs ses preuves depuis vingt-cinq ans, non seulement avec un nombre restreint d'élèves dans chaque classe, mais dans de grands établissements comme l'Ecole libre de commerce de Marseille (1), l'Institut industriel de Lille, ou l'Ecole de commerce de Lyon.

Nous reconnaissons avec M. Bultingaire que la méthode Berlitz donne des résultats très rapides dans des classes de débutants au point de vue de l'éducation de la voix et de l'ouïe, par suite du double système des professeurs étrangers et des professeurs multiples.

Mais là se bornent ses mérites. Elle ne saurait donner une connaissance effective de la langue étrangère, car cette connaissance ne peut s'acquérir que par un travail personnel de plusieurs années. Ce qu'on apprend vite est vite oublié, dit-on. Les écoles Berlitz ne peuvent, en soixante leçons, à cause précisément de la rapidité des résultats obtenus, que donner l'illusion du véritable savoir.

---

(1) Cette école n'est pas de fondation ancienne : elle ne fonctionne pleinement, avec ses deux années commerciales, que depuis la présente année scolaire. Le qualificatif de « grand établissement » pourrait d'ailleurs en donner une idée fausse : c'est une école très modeste, où l'on se défend bien de vouloir donner autre chose qu'un enseignement tout à fait utilitaire. (N. d. l. R.)

L'APPLICATION DE LA RÉFORME EN FRANCE

Du *Maître phonétique*, sous la signature de M. Paul Passy :

Pour ma part, tout en me réjouissant vivement de ce que je regardais comme un signe des temps, un encouragement pour les timides et un gage des progrès à venir, je n'attachais qu'une importance relative à ces manifestations ; il est si facile d'éluder les recommandations officielles !

Je dois reconnaître maintenant que dans cette occasion j'ai été trop défiant. Il faut croire que cette fois la réforme venait bien à son heure, que la circulaire ministérielle répondait bien au désir, au moins d'une bonne partie du personnel enseignant et surtout des familles. La nouvelle méthode a fait son chemin avec une rapidité surprenante.

Il faut dire qu'elle a été bien patronnée. Le nouveau ministre de l'instruction publique, M. Chaumié, s'est publiquement déclaré « résolu à la faire triompher. »

Il semble bien qu'elle ait été favorablement accueillie presque partout. Très certainement le public en général en a été content. Quant aux professeurs, je suis porté à croire que parmi ceux qui employaient la méthode classique, plus d'un a vu avec dépit cette nouvelle révolution, et la chose est trop naturelle pour qu'on s'en étonne ; partout, nous assure le ministre, « convaincus ou résignés, tous les professeurs appliquent la méthode directe avec conscience... »

Tout fait donc espérer que, d'ici peu, nous verrons une différence considérable dans l'enseignement des langues vivantes en France, d'autant plus qu'un progrès en entraîne un autre. J'ai dit que la méthode recommandée par les instructions officielles est à peu près celle que nous avons préconisée, moins les applications de la phonétique. Oui, mais des informations particulières me permettent d'affirmer qu'on se rend compte en haut lieu des difficultés que présente l'acquisition d'une bonne prononciation sans le secours de la phonétique et qu'on songe sérieusement à y porter remède. Nous pouvons donc nous attendre à avoir prochainement du nouveau de ce côté.

Allons ! le monde marche lentement... mais il marche.

CHRONIQUE DE L'ARBITRAGE

L'événement récent appelé à un grand retentissement, c'est la formation, au Parlement français, du *Groupe de l'arbitrage international*. Grâce à l'initiative et à l'énergie de M. d'Estournelles de Constant et de quelques autres pionniers de la cause de la paix, ce groupe compte déjà plus de 200 membres.

A l'unanimité, M. d'Estournelles de Constant a été élu président. En acceptant ces fonctions, l'éminent député a prononcé un beau discours dans lequel il a défini l'objet et la portée précise de l'action du nouveau groupe.

Tandis que les peuples sont de plus en plus favorables aux principes de l'arbitrage international, dit en substance M. d'Estournelles de Constant, la plupart des gouvernements y sont indifférents ou hostiles. Dans les milieux officiels, on affecte de considérer comme un rêve ou comme un danger l'idée de l'arbitrage, soit en l'opposant au patriotisme, soit en plaçant sur le même

plan l'arbitrage et le désarmement, soit encore en ayant l'air de croire que les partisans de l'arbitrage voudraient soumettre toutes les questions à cette juridiction, même sous la menace de l'invasion.

« Nous sommes ici pour dissiper toute équivoque, volontaire ou involontaire ; pour affirmer et pour démontrer que loin d'être des rêveurs, des philosophes ou des sans-patrie, nous avons pleine conscience de notre devoir et de notre responsabilité en poursuivant pour la France une politique aussi claire, aussi prudente, positive et pleine de promesses que la politique actuelle de l'Europe est obscure, grosse d'équivoques et de dangers.

« Nous sommes ici pour affirmer que nous n'oublions rien du passé, mais que nous pensons également à l'avenir. Nous ne voulons pas d'une paix humiliée et précaire, nous ne voulons pas faire de la France, prématurément désarmée, affaiblie, une victime et une proie. Nous la voulons, au contraire, plus forte, moins exposée et plus prospère qu'à l'heure actuelle.

Pour arriver à un résultat positif, le Groupe doit limiter son action : le désarmement ne peut être que le dernier terme de l'évolution pacifique. Il faut auparavant songer à une réduction progressive des armements, laquelle sera précédée elle-même d'une limitation ou de la non augmentation des armements. Mais cette limitation suppose que les relations des puissances seront améliorées et que des traités nouveaux, impliquant des concessions réciproques, auront été signés entre les divers États. Ces traités ne pourront être ni menés à bonne fin, ni même négociés, sans une préparation de l'opinion publique. Pour le moment, le Groupe de l'arbitrage doit avoir en vue cette préparation de l'opinion publique, c'est à ce but qu'il doit limiter son effort pour être efficace.

Le programme du Groupe consistera donc à généraliser la pratique de l'arbitrage international, à amener les gouvernements à résoudre par cette voie la plupart des conflits, à étendre aux relations de peuple à peuple les progrès lentement obtenus dans les relations des individus ou des collectivités dans le même pays.

Comme moyens d'action le Groupe établira une liste de tous les pays avec lesquels le gouvernement français pourrait signer des traités d'arbitrage. Le Groupe entretiendra des rapports suivis avec l'Union interparlementaire et les groupes analogues de l'étranger. Il se fera l'écho des vœux des sociétés françaises d'arbitrage pour faire exécuter tous les engagements signés à La Haye.

« Nous servirons ainsi de la façon la plus efficace notre pays, conclut M. d'Estournelles de Constant, puisque tout en respectant les traditions les plus libérales, les plus humaines et les plus nobles de son passé en même temps que nous défendrons de toutes nos forces ses intérêts dans le présent, nous sauvegarderons moralement et matériellement et nous préparerons de notre mieux la grandeur de son avenir. »

A l'étranger, l'arbitrage continue à gagner du terrain. C'est ainsi que l'Angleterre et le Brésil ont soumis à l'arbitrage du roi d'Italie la question de la frontière de la Guyane anglaise. De même, un désaccord entre le gouvernement du Japon et les gouvernements de France, d'Allemagne et de la Grande-Bretagne, au sujet des taxes à prélever sur les immeubles au Japon, sera soumis à la Cour permanente de La Haye. Les États-Unis et la République de Saint-Domingue vont en faire autant à propos d'un léger différend provoqué par des vexations auxquelles une grande compagnie américaine aurait été en butte de la part des fonctionnaires de Saint-Domingue.

L'avenir ne nous apparaît plus comme chargé de menaces : un petit coin du ciel tout bleu grandit, lentement mais continuellement ; il finira par envahir toute la voûte céleste ; l'ère de paix universelle, que quelques-uns entrevoient déjà à l'horizon, viendra sûrement, sa marche est parallèle à celle de la science et du progrès.

BIBLIOGRAPHIE

Mitteilungen der deutschen Zentralstelle für fremdsprachliche Rezitationen. No 10. Herausgegeben von Prof. Dr. Martin Hartmann (Leipzig, Verlag von Dr Stolte, 32 pages).

Grâce à l'heureuse initiative de M. Martin Hartmann, le très distingué professeur de Leipzig, les collégiens allemands ont, depuis 1902, la bonne fortune d'assister une ou deux fois par an à des conférences ou à des lectures faites en français ou en anglais par des conférenciers de talent venus de France ou d'Angleterre. Quelques belles scènes de Corneille, de Racine, de Molière, de Shakespeare, quelques poésies émouvantes de Victor Hugo, de Byron, de Moore, de Hood sont jouées ou déclamées devant un nombreux public, attentif et recueilli. Le succès de l'entreprise a été, dès l'abord, très vif. Il s'affirme de plus en plus.

Les conférenciers (MM. Bornecque, René Delbost, Paul Rameau, A. Scheler, Emile Villemin, pour le français, — S.-L. Hasluck et Bernard Macdonald pour l'anglais) n'ont pas visité moins de 170 villes, et partout ils ont trouvé un accueil empressé et des auditeurs enthousiastes. Les directeurs des gymnases, les professeurs, la presse allemande sont unanimes à constater l'influence bienfaisante de ces tournées littéraires et à exprimer le vœu qu'elles deviennent plus régulières et plus fréquentes.

M. Hartmann donne, dans la petite brochure que nous avons sous les yeux, des renseignements très détaillés sur les conditions dans lesquelles ces lectures et ces conférences auront lieu désormais. Il consacre quelques pages très élogieuses aux conférenciers, notamment à MM. Rameau et Villemin, qu'il recommande à toute la sympathie de ses collègues allemands.

Tous les néophilologues sauront gré à M. Hartmann de son intelligente et persévérante activité. Elle mérite mieux que des éloges. Elle devrait susciter des émules et des imitateurs. Pourquoi n'appellerait-on pas, d'Allemagne ou d'Angleterre, des acteurs de mérite qui viendraient jouer, déclamer ou lire devant nos élèves quelque scène pathétique de Shakespeare ou de Schiller? L'exemple de M. Hartmann prouve que les difficultés ne sont pas insurmontables. Il faudrait évidemment, pour réussir, une entente préalable entre les professeurs, une organisation, quelques ressources pécuniaires, — de la bonne volonté surtout.

Nous aurons, paraît-il, sous peu, dans chaque lycée, des répétiteurs étrangers. C'est une excellente mesure dont on peut attendre des résultats précieux. Mais ces conférences, ces lectures publiques dont nous venons de parler ne semblent-elles pas le couronnement naturel de la réforme entreprise chez nous? Si l'on ne veut pas que l'enseignement des langues vivantes garde jusqu'au bout un caractère exclusivement utilitaire et pratique, si l'on veut lui donner, dans les classes supérieures, une teinte littéraire et artistique, il est impossible de trouver un procédé mieux approprié à cette fin que des représentations ou des conférences publiques. Nos élèves y assisteraient comme à de véritables fêtes; leur affluence, la présence des maîtres, de quelques familles donneraient à ces réunions une certaine solennité. Les beautés de la langue étrangère, mises en relief par un organe exercé, souple et harmonieux, par les jeux de physionomie, par les gestes, par l'attitude, frapperaient plus vivement les esprits. Ces fêtes scolaires qui, dans plusieurs villes, deviendraient comme en Allemagne des fêtes locales, fortifieraient, mieux que toutes les méthodes, le goût et la pratique des langues vivantes.

E.-Henri Bloch.

A. Timmermans : *Dictionnaire étymologique de mille et une... expressions propres à l'idiome français.* (Paris, H. Didier ; prix 7 fr. 50.)

Continuant son œuvre philologique remarquable, M. Timmermans recherche l'étymologie des expressions populaires ou des mots d'argot qu'on trouve dans la langue française.

Notre éminent ami explique ses théories en même temps que sa méthode de travail dans un article de la Revue scientifique que nous avons signalé : *l'Onomatopée et la formation du langage.* La langue a pour origine première les sons qui constituent la voix de nos émotions. Comme l'homme, l'animal et les corps inanimés ont des bruits qui caractérisent leur constitution ou aident à les reconnaître. L'onomatopée se continue chez l'homme cultivé comme chez le primitif. Le poète écoute les bruits de la nature, les interprète selon son émotion, emploie les expressions les plus propres à rappeler ces bruits ; le compositeur cherche à les reproduire par la voix humaine ou par les instruments.

Plus tard, par comparaison et analogie, par dérivation, on obtient toute une série de mots nouveaux, mais dont l'origine remonte à l'onomatopée.

M. Timmermans démontre la justesse de ses théories en nous donnant la clef de la plupart des expressions populaires ou d'argot. Combien de Français, même très instruits, auraient à apprendre de choses dans le livre de M. Timmermans !

CH. ANDRÉ. — *Le latin et le Problème de la langue internationale, avec une préface de Paul Regnault* (Paris, Librairie Le Soudier ; prix 1 fr.).

Comme suite et complément à une étude parue dans la *Revue Internationale de l'Enseignement* de juin 1902, M. André publie une intéressante brochure dans laquelle il donne les meilleurs arguments possibles pour l'adoption du latin comme langue internationale. Le latin l'a été déjà, d'ailleurs, sous l'Empire romain et au moyen âge. Mais la Renaissance, en voulant faire revivre le latin classique de l'antiquité, tua le *bas-latin* qui avait su se plier aux nécessités de la vie nouvelle. Notre belle langue française a, par la suite, pris peu à peu la place du latin. Mais celui-ci est encore la langue officielle de l'Église catholique ; il est parlé et écrit dans les Universités anglaises et allemandes ; et il le fut longtemps dans les établissements secondaires français.

Les deux objections qu'on soulève contre le latin sont : la pauvreté de son vocabulaire et les difficultés de sa construction. Le latin possède un fonds de mots correspondant à la plupart des idées générales. D'ailleurs la plus grande partie des termes scientifiques sont tirés du latin et du grec, et les mots d'origine grecque pourraient être latinisés très facilement. Quant aux mots qui manquent, il n'y aurait qu'à les introduire.

La syntaxe serait simplifiée et ne garderait que des déclinaisons régulières. M. REGNAULT est même plus radical : il voudrait les supprimer entièrement ainsi que toutes les terminologies non indispensables. On adopterait la construction analytique, plus simple et convenant mieux à la pensée moderne.

On obtiendrait ainsi un *néo-latin* analogue au *bas-latin* du moyen âge et qui pourrait être facilement appris, même à l'école primaire.

En adoptant le latin comme langue internationale, conclut M. André, on gagnerait le bénéfice pratique résultant de la possession d'un instrument d'intercommunication et le bienfait intellectuel de conserver dans l'enseignement les traditions des études classiques.

Nous trouvons dans le *Matin* une anecdote piquante qui semble être une réponse directe aux opinions de M. André. Nous la reproduisons à titre de curiosité.

« Un congrès latin tient en ce moment ses assises à Rome.

« Il médite un coup hardi qui est de faire accepter le latin comme langue internationale. Enfoncé, le volapuk !

« On peut prévoir pourtant que la chose n'ira pas toute seule. Beaucoup sont censés avoir appris le latin, très peu le savent : il faudrait donc l'apprendre de nouveau. A cette idée, beaucoup de cheveux vont se dresser sur beaucoup de têtes, même sur celles des gens qui n'en ont plus.

« Et puis on ne voit pas trop comment le latin s'adapterait aux nécessités modernes. Nous avons fait quelque chemin depuis Cicéron. Au moyen âge, le latin pouvait encore marcher ; on n'avait pas inventé les automobiles, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone et un tas de choses dont notre vie se trouve maintenant encombrée.

« Il est facile de disserter en latin sur la philosophie, l'art et la théologie ; mais lorsqu'il s'agira pour deux commerçants, deux industriels, de causer de leurs affaires, il y aura du tirage. Que de solécismes, bon Dieu ! que de barbarismes !

« C'est, du reste, une erreur de s'imaginer qu'un Anglais, un Français, un Italien s'adressant la parole en latin sont capables de se comprendre.

« Je me souviens à ce propos de cette histoire. Il y a une vingtaine d'années, un congrès médical fut tenu à Genève. A ce congrès, un Italien, le docteur BACCELLI, fort latiniste, qui a été plusieurs fois ministre en son pays, emprunta la langue de Cicéron pour s'adresser à ses confrères étrangers. Il parla longuement, doctement, et se montra très éloquent.

« Or, parmi les congressistes se trouvait un autre médecin illustre, Français, celui-là, très bon latiniste aussi, membre de l'Institut.

« Il avait accepté de faire dans le *Journal des Débats* le compte rendu des séances du congrès, et, parlant de la séance dans laquelle le professeur Baccelli avait pris la parole, il écrivit : « Nous avons entendu aussi le docteur Baccelli traitant un sujet « fort intéressant. Mais comme il s'est exprimé en italien et que je ne connais pas « cette langue, je ne puis indiquer ici ce qu'il a dit. »

« Pas un instant, à cause de la prononciation différente, le savant français ne s'était douté que son confrère avait parlé latin. — H. HARDUIN. »

Les Quatre Langues

N° 17. 5 Juin 1903. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

La réforme de l'enseignement des langues vivantes a suscité une foule de brochures, d'études et d'articles, les uns hostiles, les autres — et c'est le plus grand nombre — favorables à la nouvelle méthode.

Chacun a dit son mot, car, chose curieuse, tandis que pour les autres disciplines bien des gens se récusent, en matière de langues vivantes il n'est pas de profane.

L'excellente brochure que M. J. Lecoq, professeur agrégé de l'Université, vient de publier (1), renseignera les ignorants et leur permettra de porter un jugement raisonné et pondéré. C'est à eux, c'est à la moyenne des pères de famille qu'il a voulu s'adresser. Il se défend d'écrire pour les maîtres, pour les gens du métier. C'est parmi ces derniers toutefois qu'il trouvera le plus de lecteurs, et il n'aura garde de s'en plaindre.

La rénovation de notre enseignement, dont M. Lecoq fait honneur au bon sens populaire (serait-ce un exorde par insinuation?), n'est-elle pas plutôt l'œuvre des universitaires eux-mêmes? Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question. L'auteur n'y attache qu'une importance secondaire et il a raison.

Après avoir esquissé un rapide historique de l'enseignement des langues vivantes en France, et montré, chemin faisant, l'inanité de certaines légendes et de certains préjugés, il insiste sur le trouble et la confusion qui ont régné si longtemps dans cet ordre d'enseignement. Les programmes étaient indécis, incolores. Les maîtres les plus autorisés différaient d'opinion sur le but et sur les moyens.

La circulaire que M. Georges Leygues lança le 15 novembre 1901 opéra une véritable révolution. Elle établit une doctrine officielle. Elle mit un terme aux discussions théoriques et aux tâtonnements. Le but à atteindre fut nettement tracé : c'est la possession réelle et effective de la langue courante. La méthode prescrite, c'est la méthode orale.

L'auteur commente longuement la circulaire ministérielle, le nouveau plan d'études et les articles d'une importance capitale que M. Firmery a consacrés à la question dans la *Revue politique et parlementaire* (10 octobre 1902) et dans la *Revue universitaire* (15 novembre 1902).

M. Lecoq est un partisan convaincu et enthousiaste de la réforme, et les arguments qu'il donne en sa faveur ébranleront certainement plus d'un adversaire et fortifieront la foi chancelante de quelques tièdes.

Je n'insisterai pas sur les réflexions que suggère à l'auteur le programme du premier cycle, malgré l'intérêt très vif qu'il a prêté à cette matière plutôt aride.

---

(1) *L'Enseignement vivant des langues vivantes*, un volume in-16 broché, 99 pages ; prix 1,50 (Éd. Cornély, 101, rue de Vaugirard, Paris).

Les instructions officielles, confirmées, expliquées, amplifiées par les Inspecteurs généraux sont bien connues ; c'est d'elles que M. Lecoq s'inspire.

Plus attrayantes, plus originales sont les pages où il développe avec éloquence et avec chaleur ses idées sur le programme encore indécis des classes supérieures. Quel sera, quel devra être le « contenu » du plan d'études définitif ? N'est-ce pas, logiquement, fatalement, l'étude du milieu dans lequel la classe de langues vivantes doit transporter l'élève ? N'est-il pas naturel que le professeur, après avoir enseigné pendant deux ans le vocabulaire général, initie son jeune auditoire aux mœurs, au caractère, à la vie, aux institutions politiques et sociales du peuple dont il est en quelque sorte l'interprète ? M. Lecoq le demande avec beaucoup de force ; et il ne se trouvera personne, parmi ceux qui ont souci de la dignité et de l'avenir de notre enseignement, pour le contredire. En revanche on exprimera le vœu que les professeurs soient mis en mesure de s'acquitter convenablement de cette mission (1).

La littérature étant la manifestation la plus haute du génie d'un peuple, il va de soi que l'étude des grands écrivains sera le couronnement des études secondaires. Il est impossible d'en douter, et le programme officiel a déjà planté quelques jalons dans cette direction.

M. Lecoq irait volontiers plus loin. Il souhaiterait que le professeur de langues vivantes fût, au même degré que ses collègues des classes supérieures, un professeur d'humanités. Et à ce propos, il aborde, non sans trembler, la redoutable question des humanités modernes. Il lui semble, avec grande raison, qu'on a singulièrement restreint le sens du mot *classique* et que l'étude approfondie d'un Gœthe, d'un Shakespeare, n'est pas moins féconde pour le cœur et pour l'esprit de nos enfants que celle de Sophocle et d'Euripide. Laissons le temps accomplir son œuvre. Les humanités modernes s'imposeront, par la force même des choses, comme se serait imposée, tôt ou tard, une conception plus pratique et plus vivante de l'enseignement des langues modernes.

Plus d'une objection se présente à l'esprit quand on étudie ce livre, si nourri d'idées. Mais, la plupart du temps, l'écrivain entraîne son lecteur et force la conviction. Tous ceux qui liront l'ouvrage de M. Lecoq lui sauront gré du profit qu'ils en auront tiré et du plaisir qu'il leur aura procuré.

E.-Henri Bloch.

UNE LANGUE INTERNATIONALE

La *Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale*, composée de membres choisis par de nombreuses associations scientifiques, littéraires, commerciales, vient de publier la déclaration suivante :

Les soussignés, délégués par divers Congrès ou Sociétés pour étudier la question d'une langue auxiliaire internationale, sont tombés d'accord sur les points suivants :

1° Il y a lieu de faire le choix et de répandre l'usage d'une langue auxiliaire internationale, destinée, non pas à remplacer dans la vie individuelle de chaque peuple les idiomes nationaux, mais à servir aux relations écrites et orales entre personnes de langues maternelles différentes.

2° Une langue auxiliaire internationale doit, pour remplir utilement son rôle, satisfaire aux conditions suivantes :

(*a*) Être capable de servir aux relations habituelles de la vie sociale, aux échanges commerciaux et aux rapports scientifiques et philosophiques ;

(1) Il y aura sans doute lieu de réformer, sur certains points, les programmes actuels du certificat et de l'agrégation des langues vivantes, d'y faire une part à l'histoire contemporaine, à la géographie politique et économique. Nous en reparlerons.

(*b*) Être d'une acquisition aisée pour toute personne d'instruction élémentaire moyenne et spécialement pour les personnes de civilisation européenne ;

(*c*) Ne pas être l'une des langues nationales.

3° Il convient d'organiser une Délégation générale représentant l'ensemble des personnes qui comprennent la nécessité ainsi que la possibilité d'une langue auxiliaire et qui sont intéressées à son emploi. Cette Délégation nommera un Comité composé de membres pouvant être réunis pendant un certain laps de temps.

Le rôle de ce Comité est fixé aux articles suivants.

4° Le choix de la langue auxiliaire appartient d'abord à l'*Association internationale des Académies*, puis, en cas d'insuccès, au Comité prévu à l'article 3.

5° En conséquence, le Comité aura pour première mission de faire présenter, dans les formes requises, à l'*Association internationale des Académies*, les vœux émis par les Sociétés et Congrès adhérents, et de l'inviter respectueusement à réaliser le projet d'une langue auxiliaire.

6° Il appartiendra au Comité de créer une Société de propagande destinée à répandre l'usage de la langue auxiliaire qui aura été choisie.

7° Les soussignés, actuellement délégués par divers Congrès et Sociétés, décident de faire des démarches auprès de toutes les Sociétés de savants, de commerçants et de touristes, pour obtenir leur adhésion au même projet.

8° Seront admis à faire partie de la Délégation les représentants de Sociétés régulièrement constituées qui auront adhéré à la présente Déclaration (1).

La nouvelle association groupe des savants éminents, des philosophes, des philologues, des ingénieurs, des professeurs, des industriels et des commerçants de tous les pays. Par l'active et intelligente propagande à laquelle se livrent ses fondateurs, par les puissants patronages qu'elle s'est déjà assurés, la jeune société nous paraît destinée à faire sortir la question du domaine de l'utopie, peut-être même à la résoudre. Elle ne préconise actuellement aucun projet ; elle se prononcera, après une sérieuse enquête, pour la solution la plus simple, pour celle qui aura le plus de chances de rallier tous les suffrages.

Cette langue commune — qui pourrait être un néo-latin enrichi et simplifié ou une langue artificielle — servira de lien entre les savants, les commerçants, les industriels et les voyageurs du monde entier.

Aucun peuple — est-il besoin de le dire? — ne renoncerait à sa langue nationale, mais, pour les relations internationales il suffirait, au lieu des six ou sept idiomes actuellement indispensables, d'étudier la langue auxiliaire universelle. Et cette étude exigera moins d'efforts et moins de temps que l'apprentissage de la plus facile des langues vivantes.

Le trésorier de la délégation est M. Couturat, docteur ès lettres, 7, rue Nicole, Paris (5e), le secrétaire général M. Leau, docteur ès sciences, 6, rue Vavin, Paris (6e).

E.-H. B.

VARIÉTÉS

Histoire des Chapeaux (2).

Le premier qui, pour se couvrir,
Des chapeaux inventa l'usage,
Ne songea qu'à se garantir
Du grand soleil et de l'orage ;
Les bords du sien tout rabattus
Semblaient une grande corbeille.

---

(1) Suivent les noms d'une trentaine de membres de l'Institut, et d'une centaine de professeurs d'Universités, françaises et étrangères.

(2) Trad. librement de Gellert par le général Lazare Carnot, « le grand Carnot ». Voir le texte allemand page 636.

Où son chef se trouvait inclus :
Et chacun de crier : Merveille !

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
Haussant le bord antérieur
Qui lui masquait trop le visage,
Il le rendit par ce moyen
Plus commode et plus agréable ;
Et chacun dit : Ah ! que c'est bien !
L'expédient est admirable.

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
Il met les trois bords en hauteur,
Ce qui l'élève et le dégage.
Trois cornes en font l'ornement,
Et cette galante parure
Fit crier unanimement :
Vive la nouvelle coiffure !

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
Celui-ci changea la couleur,
Ce qui fut un grand avantage.
De blanc il le teignit en noir :
On s'extasie, on gesticule :
Chacun dit : Quel profond savoir !
Qu'un chapeau blanc est ridicule !

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
Celui-ci devint l'inventeur
Du *brossage* et du *retapage*.
De bonne toile il le doubla,
Y mit un bouton, une ganse ;
Et tout le peuple s'écria :
C'est un miracle d'élégance !

Il mourut et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
Il en rehaussa la valeur
En l'ornant d'or et de plumage :
Avec grâce il le contourna,
Il en inventa la manœuvre :
Du nouvel art on s'étonna :
Rien ne manqua plus au chef-d'œuvre.

Il mourut, et son successeur
Eut ce chapeau pour héritage.
L'emploi des chapeaux prit faveur ;
Chacun voulut en faire usage.
L'homme ainsi, d'anneaux en anneaux,
Formant sa chaîne d'industrie,
Par degrés, comme les chapeaux,
Inventa la philosophie.

LAZARE CARNOT [1]
(1753-1823)

---

(1) Carnot a traduit plusieurs poésies de Schiller et de Gellert, dans ses Opuscules poétiques (Paris, 1820, deux volumes in-12).

CRÉATION D'UN BREVET D'OFFICIER INTERPRÈTE DANS LA MARINE

Le Ministre de la Marine vient d'adresser au Président de la République le rapport suivant :

Monsieur le Président,

Il me paraît nécessaire de ne rien négliger pour développer parmi les officiers des différents corps de la marine l'étude approfondie des langues étrangères.

On reproche aux Français de les mal connaître. Malgré les progrès accomplis à cet égard depuis une période de temps déjà assez longue, ce reproche n'est malheureusement pas tout à fait immérité. En ce qui concerne les divers corps de la marine, il semble tout à fait insuffisant de s'en tenir à la connaissance de certaines langues étrangères, que peut donner notre enseignement actuel, et que constatent les examens. Non seulement les notions acquises ou vérifiées de la sorte sont trop souvent très superficielles, mais encore, n'étant pas entretenues, elles risquent de s'effacer à mesure que les années s'écoulent. D'ailleurs, elles ne portent que sur un nombre infime de langues étrangères, alors que l'importance rapidement croissante prise par un certain nombre de marines autrefois secondaires, nous oblige à nous tenir soigneusement au courant de leurs progrès.

D'une façon générale, l'officier pour lequel le langage des autres nations reste inconnu, est, à nombre d'égards, comme désarmé et enfermé dans un horizon très étroit. Il ne peut ni entretenir pleinement au dehors les relations qui semblent la conséquence naturelle de l'existence sur mer, ni suivre utilement les développements des autres puissances navales, et les tranformations des marines militaires dans le monde. En temps de paix, la connaissance des langues étrangères est manifestement nécessaire aux officiers de nos escadres et de nos divisions qui se trouvent en contact avec les autres peuples ; elle est également nécessaire à un attaché auprès des autres puissances maritimes. Elle ne l'est pas moins à notre administration centrale, qui doit se tenir au courant de l'état de toutes les flottes et des progrès accomplis dans toutes les applications scientifiques intéressant les marines militaires. En ce qui concerne le temps de guerre, il paraît inutile d'insister sur les raisons qui rendraient cette nécessité encore plus absolue : il est trop clair qu'on ne peut pas, sans les inconvénients les plus graves, ignorer la langue de ses ennemis ; on risque d'être ainsi privé des renseignements indispensables à la conduite des opérations.

A ces divers points de vue, il ne suffit pas qu'un certain nombre d'officiers puissent à la rigueur se tirer plus ou moins péniblement de la lecture d'un texte étranger ; il faut qu'ils soient assez familiers avec les langues des autres pays, pour les entendre et pour les parler sans effort.

Telles sont les considérations qui m'ont amené à vous proposer la création d'un brevet d'interprète qui serait accordé aux officiers quand ils auraient prouvé, par un examen donnant des garanties sérieuses, qu'ils possèdent à fond la langue d'une des nations les plus particulièrement intéressantes par l'importance de leurs marines de guerre. Je me suis efforcé d'attacher à ce brevet des avantages appréciables, sans engager de dépense excessive.

A la suite de ce rapport, le Président de la République a signé un décret conforme (daté du 15 mai) :

Art. 1er. — Il est créé un brevet d'officier interprète qui pourra être délivré aux officiers de marine, officiers mécaniciens, officiers du commissariat et du corps de santé.

Art. 2. — Dans le but de faciliter aux officiers l'étude pratique des langues étrangères, un certain nombre d'entre eux peut être autorisé à séjourner à l'étranger.

Art. 3. — La durée du séjour est d'une année au maximum.

Les officiers en mission en Europe toucheront la solde à terre et une indemnité spéciale de séjour dont la valeur annuelle pourra varier de 900 à 1 200 fr., suivant le pays où ils séjourneront.

Les officiers en mission hors d'Europe figureront au rôle d'un bâtiment armé, du jour de leur départ de France au jour de leur retour, et toucheront une indemnité spéciale de séjour dont la valeur annuelle sera de 800 fr.

L'indemnité spéciale de séjour ne sera payée que du jour de l'arrivée au but du voyage, jusqu'au jour du départ pour la France.

Art. 4. — Les frais de voyage sont à la charge du département de la marine. Ils sont calculés du point de départ jusqu'à la capitale du pays où l'officier est appelé à séjourner, en utilisant les moyens de transport les plus directs. Au retour, la règle inverse est appliquée.

Art. 5. — A son retour en France, l'officier subit un examen portant sur la langue qu'il vient d'étudier et principalement sur la langue parlée. Si cet examen est satisfaisant, il reçoit le brevet d'officier interprète.

Art. 6. — Il remet en outre au ministre de la marine un travail personnel concernant le pays où il a séjourné ; le sujet de ce travail est laissé entièrement au choix de l'officier (marine, guerre, politique, finances, histoire, littérature, commerce, industrie, etc.).

Art. 7. — D'après les résultats de l'examen et la valeur du travail fourni, le ministre de la marine peut accorder à l'officier le plus méritant une médaille d'or avec un prix de 500 fr.

Art. 8. — Le brevet d'interprète peut être obtenu à la suite d'un examen sans voyage préalable.

Un arrêté (du 15 mai) du Ministre, que nous donnons ci-après, complète ces dispositions.

Art. 1er. — Les officiers désireux de séjourner à l'étranger pour obtenir le brevet d'interprète demanderont à subir, devant des examinateurs désignés par le ministre, un examen préliminaire permettant de constater que leur connaissance préalable de la langue leur permet d'acquérir en moins d'une année la pratique approfondie de la langue parlée.

Les candidats à cet examen doivent être officiers subalternes et âgés de moins de trente-cinq ans au moment de l'envoi de leur demande ; ils doivent également être, à cette époque, employés en France dans les services à terre, ou embarqués sur les côtes de France, à l'exclusion des officiers professeurs ou élèves des écoles de la marine.

Les officiers présents en Indo-Chine ou embarqués dans l'escadre d'Extrême-Orient et désireux de séjourner en Chine ou au Japon, pourront être autorisés à subir sur place l'examen préliminaire.

Art. 2. — Les officiers désireux d'obtenir le brevet d'interprète sans séjour préalable à l'étranger, demanderont à subir, à cet effet, un examen devant les examinateurs désignés par le ministre. Ils doivent être officiers subalternes et présents en France à l'époque de leur demande.

Art. 3. — Les demandes spécifiées aux deux articles précédents doivent parvenir au ministre (état-major général, 1re section) par la voie hiérarchique, avant le 1er février de chaque année : les officiers autorisés à subir l'épreuve sont informés en temps utile du lieu et de la date de l'examen.

Par exception, les demandes des officiers présents en Extrême-Orient qui désirent subir sur place l'examen préliminaire peuvent être transmises au ministre à toute époque de l'année. Ces demandes doivent être accompagnées d'une appréciation de l'autorité supérieure.

Art. 4. — L'examen consiste dans tous les cas :

1° En une épreuve écrite, dont le coefficient est 1 ;

2° En une épreuve orale, dont le coefficient est 3.

A la valeur de chaque épreuve correspond une note entre 0 et 20.

Art. 5. — Les examinateurs fournissent pour chaque candidat, outre les notes spécifiées à l'article 4, une appréciation générale spécifiant si l'autorisation de séjour à l'étranger peut être utilement accordée.

Art. 6. — En outre, ils désignent au ministre :

1° Ceux des candidats au brevet sans séjour préalable à l'étranger (art. 2) qui ont subi l'examen d'une manière satisfaisante et leur paraissent mériter définitivement le brevet d'interprète ;

2° Ceux qui, sans mériter ce brevet définitif, peuvent être admis, s'ils le désirent, à séjourner à l'étranger.

Art. 7. — Les officiers qui n'ont pas été reconnus aptes à profiter d'un séjour à l'étranger, ou à recevoir directement le brevet d'interprète, ne peuvent être autorisés à se présenter de nouveau à l'examen qu'après un délai de trois ans.

Art. 8. — Le nombre maximum des officiers à envoyer en mission est fixé à douze. Ces officiers sont choisis parmi les candidats désignés par les commissions d'examen, en tenant compte des nécessités du service au point de vue de la répartition des brevets des différentes langues.

Les officiers admis en principe à séjourner à l'étranger, mais qui n'ont pu y être envoyés l'année de leur examen, doivent renouveler leur demande au 1er février des années suivantes s'ils persistent dans leur désir d'obtenir cette faveur. Ils n'ont pas à subir de nouveau l'examen préliminaire s'il s'est écoulé moins de quatre ans depuis leur première épreuve.

Art. 9. — A leur retour en France, les officiers envoyés en mission subissent un nouvel examen, dans les conditions indiquées à l'article 4, à la suite duquel le brevet d'interprète leur est délivré ou définitivement refusé.

Art. 10. — Le départ de France des missions a lieu vers le 15 mars. La durée du séjour à l'étranger est fixée à douze mois environ, non compris les voyages d'aller et de retour.

L'indemnité spéciale de séjour est fixée ainsi qu'il suit :

Russie.	1200 fr.	Espagne	900 fr.
Angleterre.	1200 »	Italie	900 »
Danemark et Norvège. . . .	1000 »	Chine	800 »
Suède	1000 »	Japon	800 »
Allemagne.	900 »		

Art. 11. — L'officier en mission est libre de résider en tel point qui lui convient du pays où il séjourne, mais il ne peut quitter ce pays, même momentanément, sans une autorisation spéciale du ministre.

Il prévient également le ministre de tous ses changements d'adresse sous le timbre « Flotte armée. État-major. »

Les frais relatifs à ces déplacements restent à la charge de l'officier.

Art. 12. — Les brevets d'officiers interprètes sont au nombre de neuf et sont spéciaux, chacun à la langue des pays énumérés à l'article 10, à l'exception des langues danoise et norvégienne dont la connaissance ne constitue qu'un seul brevet.

Art. 13. — Le brevet d'officier interprète est valable pour dix ans, quels que soient les changements de grade qui ont pu se produire pendant cette période de temps. Il est renouvelable par voie d'examen direct pour les officiers subalternes.

La mention du brevet est portée au calepin de l'officier et à l'*Annuaire de la marine*.

Les officiers supérieurs dont le brevet est périmé continuent à en porter la mention à l'*Annuaire*.

Art. 14. — Les brevets d'interprète de plusieurs langues peuvent se cumuler entre eux et avec les autres brevets de la marine.

Art. 15. — Les officiers brevetés interprètes sont chargés par l'état-major général des traductions nécessaires au département.

Dans tous les postes qu'ils occupent, à terre comme à bord, ils sont à la disposition de l'autorité supérieure pour l'utilisation des connaissances spéciales à leur brevet.

Art. 16. — Ils sont portés d'office sur une liste spéciale où ils figurent pendant les deux ans qui suivent l'obtention du brevet.

Après cette période, ils n'y figurent plus que lorsqu'ils en font la demande.

L'inscription sur cette liste n'a pas pour effet de les distraire des listes réglementaires d'embarquement.

Art. 17. — Les officiers brevetés interprètes peuvent être choisis par le ministre, soit directement, soit à la suite d'une demande formulée par l'autorité intéressée :

1° Pour être embarqués à bord de certains bâtiments ou être attachés à l'état-major d'un officier général, lorsqu'ils figurent sur la liste spéciale mentionnée à l'article 16. Les officiers ainsi employés rentrent dans l'effectif réglementaire attribué au bâtiment ou à l'état-major de l'officier général ;

2° Pour être chargés de missions à l'étranger ;

3° Pour être attachés momentanément aux états-majors et servir d'interprètes lors des visites officielles échangées avec les représentants de puissances étrangères.

Art. 18. — Le ministre se réserve d'accorder à ces officiers, pendant le cours de leurs dix années de brevet, des congés de courte durée à passer à l'étranger, dans les conditions prévues pour les séjours de douze mois.

BIBLIOGRAPHIE

L'Association bordelaise pour la propagation des langues étrangères a publié une série de tableaux destinés à l'enseignement des langues vivantes par l'image. (Tableaux auxiliaires Delmas, partie allemande [1]). C'était une idée ingénieuse que de mettre en images tout le programme des classes du premier cycle et de le faire vivre ainsi aux yeux des élèves.

Mais pour atteindre ce but, il eût sans doute fallu un très grand nombre de tableaux ; ici, tout le programme tient en 16 images. C'est dire que chacune d'elles est un véritable monde et un monde assez confus. Tous les objets ou peu s'en faut sont noyés dans la même buée grise et monotone. Il sera prudent de se munir d'une loupe si l'on veut les distinguer. Ce reproche s'adresse spécialement aux tableaux 14, 15 et 16 (rue, marché, grand magasin).

D'ailleurs le fait seul que beaucoup de professeurs ont demandé aux éditeurs d'expliquer ce qu'ils avaient « voulu mettre dans chaque tableau [2] » prouve abondamment que la clarté n'en est pas la qualité dominante. Les chiffres qui renvoient au vocabulaire se pressent et augmentent la confusion.

Et puis, pourquoi toutes les inscriptions ne sont-elles pas en allemand ? Pourquoi dépayser subitement l'élève qui se croit ou doit se croire transplanté en Allemagne [3] ? Quant au vocabulaire qui accompagne chaque image et qui aurait gagné à être moins riche, il pourra dans certains cas être plus nuisible qu'utile. Il est bien entendu que l'élève ne l'apportera pas en classe, mais il le trouvera chez lui et cela, dès la première leçon. S'il a été inattentif en classe, il aura la ressource de le consulter, et il verra ainsi le mot écrit avant de savoir le prononcer.

On objectera qu'un livre offre les mêmes inconvénients. Oui, si le professeur le met dès la première classe entre les mains des élèves. Mais il peut très bien, en Sixième, ne se servir du livre qu'à la fin de l'année, après que le programme aura été vu oralement. Le livre serait alors utilisé pour la revision. A quoi bon, enfin, avoir indiqué la prononciation dans le vocabulaire ? Ou le mot a été prononcé en classe et répété à satiété et en ce cas l'indication est inutile, ou bien le mot est nouveau pour l'élève et alors aucune figuration ne lui apprendra à le prononcer.

Ces réserves faites, nous pensons que les tableaux auxiliaires pourraient rendre de précieux services s'ils étaient plus clairs, plus nombreux et privés de vocabulaire.

E.-H. B.

---

(1) Seize tableaux ; le tableau 0fr,30. Livret explicatif en français par M. E. Rochelle, 0fr,85 (Bordeaux ; Delmas, éditeur).
(2) Voir l'avertissement du livret explicatif.
(3) Les mêmes tableaux existent en anglais, espagnol, italien, russe et français.

Les Quatre Langues

N° 18. 20 Juin 1903. 3e Année.

Emeri Hoeegin

PARTIE FRANÇAISE

DE L'IMPORTANCE CROISSANTE DES LANGUES VIVANTES AUX EXAMENS D'ADMISSION AUX ÉCOLES SPÉCIALES

Par écoles spéciales nous n'entendons pas ici les écoles spéciales de langues vivantes. Il n'en existe d'ailleurs qu'une en France, et elle est exclusivement consacrée aux langues orientales. Disons en passant que si loin qu'on remonte dans les fastes de cette École, à aucune époque on n'y retrouve la vie intense qui l'anime actuellement. C'est depuis 1889 qu'un enthousiasme subit pour les langues orientales s'est emparé des jeunes Français. De quarante élèves à peine que comptait l'École, le nombre s'est élevé en peu d'années à 375 ! L'article 23 de la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée (dispense de deux années de service) y serait-il pour quelque chose ?

Les écoles spéciales dont nous voulons parler sont les grandes écoles scientifiques, qui tout en exigeant surtout de leurs élèves des connaissances mathématiques, font cependant aux langues vivantes une place toujours plus grande.

École centrale des arts et manufactures. — En 1896, l'École s'est décidée à accorder une majoration de points aux candidats connaissant l'anglais, l'allemand ou l'espagnol ; plus tard (1899), elle y a ajouté le russe.

La part d'influence qui revient aux langues vivantes dans l'examen est de 2 pour cent, c'est-à-dire que le maximum des points attribuables à une langue étrangère représente 2 pour cent de la totalité des points. La part de chaque langue en sus de la première serait de 1 pour cent.

École nationale supérieure des mines. — A l'École des mines de Paris, les langues vivantes (allemand ou anglais) ne sont exigées que depuis le concours de 1902. Elles avaient, avec le dessin, un coefficient inférieur de 50 pour cent à celui de toutes les autres matières ; mais leur part d'influence dans l'examen était cependant de 10 pour cent.

A partir de 1903, le recrutement du cours préparatoire de l'École se fera dans des conditions nouvelles (arrêté du 18 mai 1903) : on prendra pour base des connaissances exigées le programme d'admission à l'École polytechnique. Tous les coefficients viennent d'être remaniés, et aucun ne sera plus élevé que celui de l'allemand ou de l'anglais ; la langue vivante va

donc croître en importance : elle entrera à raison de 16 pour cent dans l'ensemble de l'examen.

Nous dirons ailleurs quel intérêt les jeunes gens intelligents et actifs, ne se sentant pas attirés par la carrière des armes, et qui néanmoins se dirigent vers l'École polytechnique, auraient à tourner leurs regards plutôt vers l'École des mines.

A partir de cette même année 1903, le ministre des travaux publics impose aux élèves sortant du cours préparatoire l'obligation, avant d'entrer dans les cours spéciaux, de faire un séjour de deux mois à l'étranger pour se perfectionner dans l'étude de la langue du pays (arrêté du 18 mai 1903).

École des mines de Saint-Étienne. — Depuis 1900, les élèves qui le désirent font valoir leurs connaissances en allemand et en anglais. Ils peuvent obtenir ainsi un supplément de points dont le maximum est fixé à 3 pour cent pour une langue et à 4 1/2 pour cent pour les deux langues.

L'École des mines de Saint-Étienne n'aime pas se laisser distancer par celle de Paris. Ses examens d'admission nous ont même toujours paru plus élevés que ceux de l'École supérieure. Rendra-t-elle aussi obligatoire la connaissance d'une langue étrangère ?

École navale. — L'anglais y est obligatoire ; c'est par excellence la langue des marins. Dans toutes les grandes marines nationales, les officiers doivent parler au moins anglais et français ; c'est ce qui fait que partout ailleurs que dans les pays de langue anglaise et française on exige, à l'entrée aux écoles navales, au moins ces deux langues, comme le montre le tableau ci-dessous :

Marine nationale :	Langues exigées		
Allemande	Française	Anglaise	
Anglaise	Française		
Autrichienne	Française	Anglaise	Italienne
Italienne	Française	Anglaise	
Russe	Française	Anglaise	
Américaine (États-Unis)	Française		

Au contraire, pour les officiers français et pour ceux des pays de langue anglaise, une seule langue est obligatoire. Il semble bien que notre marine en souffre.

De leur côté, les Américains se sont aperçus, lors de la guerre de Cuba, que la langue espagnole était utile à leurs officiers de marine, et ils la leur font étudier à l'École navale.

La France et l'Angleterre ont assisté depuis vingt ans au prodigieux essor de la marine — militaire et marchande — de l'Allemagne [1] et reconnu l'intérêt qu'il y aurait pour leurs officiers de vaisseaux à savoir

1. « Notre avenir est sur l'eau », disait l'empereur d'Allemagne lors de l'inauguration du port franc de Stettin, en 1899.

la langue de leurs rivaux. En 1896, notre ministre de la marine a décidé d'attribuer un supplément de points aux candidats à l'École navale qui parleraient allemand. La mesure a duré cinq ans. En 1901 a eu lieu une refonte complète des programmes d'admission ; le latin, jusque-là obligatoire, a cessé de l'être : on peut le remplacer par l'allemand.

L'anglais compte, dans l'ensemble des examens, pour 8 pour cent ; l'allemand ou le latin pour 4 pour cent. Aucun supplément de points n'est attribué à l'élève qui, après avoir subi l'examen de latin, voudrait aussi faire preuve de ses connaissances en langue allemande.

École spéciale militaire. — L'allemand est exigé à l'entrée de Saint-Cyr. Mais, depuis 1898, on prend aussi en considération la connaissance de l'une des langues suivantes : anglaise, arabe, espagnole, italienne, russe.

La part faite à l'allemand dans l'ensemble de l'examen est de 12 pour cent ; pour une des langues facultatives, elle n'est guère que de 1 pour cent.

École polytechnique. — Elle exige l'allemand. Avant 1897, elle tenait bien compte aux candidats de la connaissance d'une autre langue étrangère ; mais si peu..... ! Sur un maximum de 2 005 points, elle n'en accordait que de 1 à 5 aux élèves sachant une seconde langue. En 1897, elle a porté le maximum à 10 points. C'était trop peu encore. En 1898 et 1899, nous avons réclamé pour les candidats 20 points ; ils ont été accordés en 1899 et maintenus depuis. Vingt points pour celui qui parle une seconde langue étrangère, cela ne fait encore que 1 pour cent dans l'ensemble de l'examen ; personne ne peut trouver que c'est excessif.

École normale supérieure. — *Section des lettres.* — Les langues mortes tiennent une si grande place à l'examen d'entrée, qu'il n'en reste aucune pour les langues vivantes.

Section des sciences. — Jusqu'en 1895 le latin a été obligatoire. Depuis 1896, les candidats ont à faire preuve de connaissances sur deux des langues suivantes, à leur choix : latine, allemande, anglaise. La part de cette double épreuve dans l'ensemble de l'examen est de 4 pour cent.

H. VUIBERT.

BOURSES COMMERCIALES DE SÉJOUR A L'ÉTRANGER

Un arrêté du 25 mai 1903 apporte des modifications très importantes aux arrêtés des 6 décembre 1890 et 20 février 1895, réglementant le mode d'attribution des bourses commerciales de séjour à l'étranger.

Il n'y a plus qu'une seule catégorie de bourses. Elles sont accordées pour *un* an, au concours, aux jeunes gens libérés de tout service militaire actif, âgés de vingt-deux ans au moins et de trente ans au plus au 1er janvier de l'année du concours, qui désirent aller s'établir dans un pays *hors d'Europe*, ou dans une colonie française, sauf l'Algérie.

On voit qu'il n'est plus attribué de bourses aux jeunes gens désireux de faire un apprentissage commercial *en Europe*.

Les bourses, dont la valeur est fixée à 3 000fr pour la première année (au lieu de 4 000fr), *peuvent* être renouvelées pour une deuxième année, si les titulaires méritent cette faveur par leurs rapports et leurs travaux. Pour la seconde année, la valeur de la bourse est de 2 400fr (au lieu de 3 000). Les bourses ne peuvent plus être renouvelées pour une troisième année.

Les frais du voyage restent à la charge des intéressés. Toutefois des allocations spéciales, destinées à couvrir une partie de ces frais à l'aller, pourront être accordées aux boursiers qui se rendent à une résidence éloignée. La commission d'examen statue sur la quotité de ces allocations.

Peuvent être admis au concours :

1° Les jeunes gens titulaires du diplôme de fin d'études d'une école supérieure de commerce reconnue par l'État ;

2° Les titulaires du certificat d'études pratiques commerciales, du diplôme de fin d'études de l'école commerciale de Paris ou du diplôme ou certificat d'études de la division préparatoire de l'institut commercial, s'ils justifient s'être initiés à la pratique des affaires pendant deux ans au moins dans le commerce ou l'industrie ;

3° Les titulaires du diplôme de bachelier, du certificat d'études primaires supérieures ou d'un certificat établissant qu'ils ont suivi pendant deux ans au moins les cours commerciaux d'une association recevant des encouragements ou des récompenses du ministère du commerce, s'ils justifient de cinq années de pratique au moins dans le commerce ou l'industrie.

Le concours comporte des épreuves écrites et des épreuves orales. Les épreuves écrites comprennent :

1° Une rédaction (coefficient 5) ; 2° une composition de géographie commerciale (coefficient 3) ; 3° une composition de langue étrangère (coefficient 4).

La composition en langue étrangère (allemand, anglais, arabe, espagnol, portugais ou russe, au choix du candidat) comprend un thème (coefficient 1), une version (coefficient 1), une épreuve sur la correspondance (coefficient 2). L'usage d'un dictionnaire n'est pas admis.

Chaque composition est appréciée par une note variant de 0 à 20. Les candidats n'ayant pas obtenu au moins la moitié du maximum des points, soit 120, ne sont pas admissibles aux épreuves orales.

Les épreuves orales comprennent des interrogations :

1° Sur la législation et l'économie commerciales (coefficient 4) ;

2° Sur la géographie commerciale (coefficient 3) ;

3° Sur les langues étrangères (traduction et conversation) (coefficient 5).

Les diverses interrogations sont appréciées par des notes variant de 0 à 20.

Les candidats pourront subir, en dehors des interrogations sur la langue étrangère qu'ils ont indiquée pour la composition écrite, une épreuve orale spéciale sur une ou plusieurs des langues suivantes : allemand, anglais, arabe, espagnol, italien, portugais, russe, langues orientales vivantes et langues coloniales.

Les points obtenus dans cette épreuve au-dessus de la note 10 seront affectés du coefficient 2 et compteront pour l'admission. Si un candidat subit l'examen sur plusieurs langues, le coefficient 2 s'appliquera dans les conditions ci-dessus à la langue sur laquelle il aura obtenu la plus haute note, les points au-dessus de 10 obtenus sur les autres langues s'ajoutant purement et simplement.

Tous les ans, avant le 1er juin, un arrêté ministériel fixe le nombre de bourses [1] mises au concours.

Le nombre de bourses à attribuer en 1903 est fixé à quatre. Les épreuves écrites auront lieu dans chaque préfecture le 12 octobre 1903.

Les candidats doivent adresser à la préfecture du département de leur domi-

1. Qui sera indiqué chaque année dans *Les Cinq Langues*, ainsi que les dates des inscriptions et du concours.

cile, du 1er juillet au 1er août, leur demande accompagnée des pièces ci-après :

1° Pièces authentiques justifiant qu'ils sont de nationalité française et qu'ils ont l'âge déterminé par le règlement ;

2° Certificat de bonnes vie et mœurs ;

3° Une pièce constatant qu'ils sont libérés de tout service militaire actif ;

4° Certificat délivré par le maire de la commune du domicile des parents et constatant la situation de fortune de ces derniers ;

5° Note écrite et signée par le candidat, relatant ses études et occupations antérieures ;

6° Une demande d'assignation éventuelle de résidence. (Dans cette demande le candidat doit désigner trois villes au moins, par ordre de préférence, en indiquant pour chacune d'elles les raisons de son choix) ;

7° Un certificat d'un médecin assermenté, dûment légalisé, constatant que le candidat est parfaitement en état de supporter les fatigues du voyage et un changement de climat ;

8° Demande indiquant la langue étrangère pour laquelle le candidat désire subir les épreuves écrites et, s'il y a lieu, les autres langues étrangères pour lesquelles il désire subir des épreuves orales complémentaires ;

9° Les diplômes ou certificats mentionnés plus haut.

Le préfet instruit les demandes qui lui sont adressées et transmet les dossiers au ministre avec son avis motivé, avant le 1er septembre.

Le ministre arrête la liste des candidats qui, en raison de leur situation de famille, sont admis à prendre part au concours.

Les intéressés sont avisés de la décision ministérielle, par l'entremise du préfet

Les épreuves écrites ont lieu dans chaque préfecture, au mois d'octobre, sous la surveillance d'une commission de trois membres nommés par le préfet.

Les sujets des compositions sont envoyés sous plis cachetés aux préfectures par l'administration.

La composition de géographie commerciale est tirée du programme de l'examen oral.

La liste des candidats admissibles aux épreuves orales est établie par le jury.

Les intéressés sont invités, au moins huit jours à l'avance, à venir subir les épreuves au ministère.

Les candidats sont classés par ordre de mérite d'après le nombre total des points obtenus aux épreuves écrites et aux épreuves orales.

Les listes de classement sont dressées par le jury ; le ministre arrête ces listes et attribue les bourses mises au concours ; il assigne une résidence à chaque boursier, au vu de la demande de l'intéressé et de l'avis motivé du jury.

A moins de maladie ou de cas de force majeure dûment constatés, les boursiers doivent se mettre en route pour la résidence qui leur est assignée avant le 25 décembre de l'année du concours.

En arrivant à leur résidence, ils doivent faire constater leur arrivée au consulat de France. Ils restent, pendant toute la durée de la bourse, sous la surveillance du consul.

Ils ne peuvent quitter la ville qui leur est assignée comme résidence sans une autorisation préalable du ministre. Ils peuvent toutefois, sur autorisation spéciale du consul de France, s'éloigner de cette résidence, pourvu qu'ils ne quittent point le pays et que leurs absences n'excèdent point un mois.

S'ils veulent changer de résidence, ils doivent adresser une demande motivée au consul de France, qui peut, s'il le juge utile, autoriser ce changement sous réserve de l'approbation ultérieure du ministre du commerce, à qui cette demande est aussitôt transmise. Le consul peut également accorder un congé aux boursiers, dans les mêmes conditions, en cas d'urgence.

A partir de leur arrivée dans leur résidence, les boursiers doivent adresser au ministre du commerce :

1° Le dernier jour de chaque mois, une note sur leurs occupations ;

2° A la fin de chaque trimestre, un rapport détaillé sur l'une des industries

spéciales de la place ou sur la situation commerciale du marché, notamment au point de vue des débouchés ouverts ou susceptibles d'être ouverts au commerce français. Ce rapport doit être accompagné d'un certificat du consul constatant que le boursier s'occupe effectivement d'études et d'affaires commerciales.

Peuvent être privés du bénéfice de la bourse, même en cours d'année, les boursiers dont l'attitude ou la conduite donnerait lieu à des plaintes, soit de la part du consul de France, soit de la part des autorités locales ; ceux qui se rendraient coupables d'actes entachant leur honorabilité ; ceux qui s'absenteraient de leur résidence en dehors des cas visés plus haut ; ceux qui n'adresseraient point régulièrement les notes et rapports prévus ou qui n'adresseraient que des notes ou rapports jugés insuffisants.

La déchéance ne peut être prononcée par le ministre qu'après enquête, l'intéressé ayant produit ses moyens de défense ou ayant été mis en demeure de les produire.

Les boursiers qui désirent obtenir le renouvellement de leur bourse pour une deuxième année doivent faire parvenir leur demande au ministère du commerce avant le 1er octobre de la première année. Cette demande doit être adressée par l'intermédiaire du consul de France, qui l'accompagne de son avis.

Le renouvellement est accordé, s'il y a lieu, par décision du ministre, après avis d'une commission spéciale, nommée par le ministre du commerce.

Cette commission est chargée d'examiner annuellement les rapports des boursiers et de donner son avis sur les déchéances de bourses.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Anvers, le 24 mai 1903.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Un des numéros précédents [1] de votre revue *Les Quatre Langues* renfermait une note envoyée par « The Blaise Pascal Debating Society » nous initiant aux occupations de ce cercle.

Connaissant votre vif désir de tenir vos nombreux abonnés au courant du mouvement linguistique dans toutes ses manifestations, je crois vous être agréable en vous envoyant les quelques informations suivantes. Vous pouvez, si vous le jugez utile, publier les présentes lignes.

Il existe à Anvers, et cela depuis quelques années déjà, plusieurs cercles dans le genre de celui dont parle Monsieur votre correspondant. Je vous citerai le « Deutscher Club » et le « Circulo Cervantes », puis les trois clubs anglais : « The Unitas English Teaching Club », « The Southern mutual Teaching Club », et enfin « The Teaching Club ' English for Ever ' ».

Tous les trois ont, dans leurs grandes lignes, la même organisation, et suivent dans leurs travaux à peu près la même méthode. Les renseignements que je vous fournirai donc quant au « Teaching Club ' English for Ever ' » (dont je suis membre) en particulier, vous permettront de vous faire une juste idée de ce qui se passe dans les autres.

Notre Club donc fut fondé il y a quelque quatre ans. Un certain nombre de jeunes gens, employés de commerce pour la plupart, et possédant tous de sérieuses notions d'anglais, se réunirent dans le but spécial et exclusif de s'occuper de l'étude approfondie de cette langue, par la méthode la plus directe, la plus pratique et la moins coûteuse : la conversation, la lecture et la composition. Ce but a été admirablement atteint. Nous avons vu s'accomplir au sein de nos réunions hebdomadaires une évolution des plus intéressantes, prouvant une fois de plus à l'évidence que quiconque VEUT parvient. Les discussions, qui, au début, exigeaient de la part du président un encouragement et un soutien continuels, qui, à certains moments même, laissaient les « speakers » enchevêtrés dans des phrases sans fin et des idées à moitié exprimées, ces mêmes

1. Voir n° 2 (20 oct. 1902), page 44.

discussions sont devenues à l'heure actuelle des modèles d'entrain, d'enthousiasme et d'émulation. Nous discutons, en outre des questions d'actualité et de politique telles que : *Anarchism, Religion in the Schools*, etc., des sujets d'une plus grande envolée, d'une personnalité plus intense : *On Books, Fine Arts, Christianity, Considerations on Human Life*, etc., etc.

Toutes ces réunions constituent pour les membres une excellente école linguistique, doublée d'un délassement fort apprécié. Le travail et la préparation qu'exige chaque « meeting » sont distribués dans une proportion égale entre tous les membres. Ainsi tout le monde est forcé, de par les statuts, de rédiger à tour de rôle le compte rendu d'une séance, et de développer un sujet *personnel*, susceptible de discussion. Ce sujet est communiqué sous forme de « reading » ou de « lecture » une semaine avant sa discussion, de telle sorte qu'à chacun un temps suffisant est laissé pour réunir les arguments nécessaires à une honorable réfutation ou à une bonne défense. Gardez-vous bien de conclure cependant, Monsieur le Directeur, que nous avons l'audace de traiter ces sujets avec une précision scientifique et une méthode savante. *Nous nous attachons moins au fond qu'à la forme*, et il n'est pas rare de voir, à des moments où la discussion semble épuisée, les membres s'étant tenus aux strictes exigences de la raison et du bon sens, il n'est pas rare alors de voir quelques-uns des nôtres émettre des arguments hasardés, qu'ils s'empressent de retirer une fois le temps venu de cesser les débats. Ce procédé n'est-il pas parfaitement excusable dans une société où l'on poursuit comme unique but l'acquisition de la volubilité de parole dans la conversation?

D'un autre côté, jamais discussion n'est close par la moindre conclusion : le comité ne voudrait certainement pas se poser en arbitre de quelque question que ce soit, de peur de froisser l'opinion et les convictions intimes des co-sociétaires.

Ces rédactions sont copiées dans un registre spécial, le topic-book, qui à la fin de chaque session est déposé dans les archives du Club, et mis à la disposition des membres. Le même soin est pris des « reports » et de la correspondance générale et particulière de la société. Parlant de correspondance, je pourrais bien ajouter que nous nous sommes attachés à l'étranger des membres correspondants qui entretiennent avec notre cercle un échange de lettres actif et régulier. Un de nos correspondants réside ainsi à Amsterdam, un autre à New-York.

Un autre moyen de développement dont le succès s'est affirmé d'une façon éclatante depuis que nous en avons fait l'essai il y a bientôt un an, est la lecture de livres dans la réunion même. Dans chaque séance un chapitre de l'ouvrage indiqué (ou une partie d'un chapitre seulement, si celui-ci est trop long) est lu par le président à haute voix, pendant que les auditeurs suivent dans leur propre livre. Tous les membres ont généralement eu soin de préparer à domicile le chapitre à lire, tandis que l'un de nous fournit toutes les explications voulues quant aux mots et aux expressions difficiles; le président, lui, a vérifié d'avance avec une exactitude minutieuse la prononciation des mots donnant lieu à un doute. Le résultat de cette manière d'agir est immédiat et manifeste :

1° extension du vocabulaire ;

2° intelligence parfaite du texte ;

3° acquisition d'une bonne prononciation.

Chaque chapitre lu est résumé par écrit, et ces sommaires sont réunis dans un cahier *ad hoc*.

Nous nous sommes fait aussi une bibliothèque que je puis appeler belle déjà, renfermant des revues, des journaux et les ouvrages anglais les plus en vue. Cette collection a été composée avec la sollicitude de réunir des lectures satisfaisant tous les goûts, et représentant toutes les branches de la littérature. Après lecture faite d'un livre, l'emprunteur en communique un compte rendu à l'assemblée. L'occasion est donc offerte à tout le monde de jeter un coup d'œil dans la littérature anglaise, et cela au prix de bien peu d'efforts.

Voici donc, en résumé, en quoi consiste le travail d'une séance :

I. — Lecture du rapport de la réunion précédente, amendement s'il y a lieu ; approbation.

II. — Dépouillement de la correspondance.

III. — Communications diverses relatives à des points d'intérêt général.

IV. — Lecture d'un chapitre du livre choisi.

V. — Seconde lecture (après rectification des erreurs contre la grammaire et le style, s'il y a lieu) et discussion du « topic ».

VI. — Lecture de l' « Introduction to the debate » pour la semaine suivante.

Vous pouvez remarquer, Monsieur le Directeur, que nous n'avons guère de temps à perdre dans nos réunions qui durent en moyenne deux heures et demie, quelquefois

trois heures, souvent plus. Nous nous sommes dit, d'autre part, que ces quelques heures par semaine n'étaient réellement pas beaucoup pour un club dont le nombre d'adhérents pourrait aller toujours en s'augmentant. Tout compte bien fait, il ne serait réservé à chaque membre que quelques minutes de pratique orale. Nous avons obvié à cet inconvénient en limitant le nombre des membres à vingt. De cette façon le comité a toute facilité de stimuler le zèle de ceux qui se sentiraient inclinés vers l'indolence, et le président, par quelques questions habilement posées, peut, sans en avoir l'air, forcer les indifférents et les mous à se mêler aux débats.

Voilà, Monsieur le Directeur, tout ce que j'ai jugé intéressant de vous communiquer.

Vous remerciant d'avance de l'hospitalité éventuelle que vous accorderiez à ces lignes dans votre Revue, qui compte parmi nos membres des lecteurs fervents, je vous prie de bien vouloir agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Le *Vice-Président* du « Teaching Club ' English For Ever ' » : Léon Bloch.

Approuvé par le Managing-Comitee of the « Teaching Club ' English For Ever ' » : Van den Berg, *Secrétaire* ; F. Aernouts, *Président*.

BIBLIOGRAPHIE

Le numéro d'avril du Bulletin de l'Association philotechnique contient un intéressant rapport de M. Pinloche, professeur à l'École polytechnique et au lycée Charlemagne, sur la réforme de l'étude des langues étrangères dans l'Université et l'enseignement des langues vivantes dans l'Association philotechnique.

M. Pinloche appelle l'attention des pouvoirs publics sur une lacune très grave, susceptible de compromettre le succès des réformes en cours ; c'est « l'absence d'obligation effective, pour tout élève sans exception, de se maintenir, chaque année, au niveau de sa classe. » Il faut remercier le très distingué professeur d'avoir signalé le mal dont souffrent tous nos établissements d'enseignement secondaire. Le remède qu'il indique est connu depuis longtemps. On établirait une série de sanctions échelonnées de classe en classe ou de période en période ; les examens de passage deviendraient enfin sérieux.

Je crains bien que le vœu de M. Pinloche et de tous les professeurs de langues vivantes ne se réalise pas de sitôt. Peut-être, cependant, se demandera-t-on un jour s'il ne vaut pas mieux sacrifier la quantité à la qualité.

On voudrait pouvoir se réjouir avec M. Pinloche, à la pensée que désormais les classes de langues vivantes seront moins nombreuses. Malheureusement, en province du moins, l'opinion contraire est plus près de la vérité. Tel petit lycée compte 27 élèves en Sixième et plus de trente en Troisième.

On dira que c'est là une situation provisoire. Mais chacun sait combien, en notre pays, le provisoire a la vie dure !

Les renseignements que le rapport nous fournit sur les cours de l'Association philotechnique sont du plus haut intérêt.

A Paris, 115 cours de langues vivantes (allemand, anglais, espagnol, italien, portugais, russe) ont été organisés et sont suivis par plus de 2000 élèves.

Chaque professeur applique, dans son enseignement, la méthode qui lui semble la plus convenable aux aptitudes et aux besoins de ses auditeurs. Les conférences en langues étrangères paraissent être l'exercice le plus goûté du public parisien.

***

M. Léopold Sudre, docteur ès lettres, professeur au lycée Montaigne et à la Guilde internationale, vient de publier, chez Didier, 6, rue de la Sorbonne, à Paris, le premier fascicule d'un *Petit manuel de prononciation française a l'usage des étrangers.* Ce petit livre de 64 pages (prix 1 fr.) n'a aucune prétention scientifique. Il n'en sera que plus utile aux nombreux étrangers qu'embarrasse la prononciation si délicate, si nuancée de notre langue. M. Sudre ne traite dans cet opuscule que des voyelles. Point de théories ; des règles courtes, claires, précises, éclairées par de nombreux exemples et accompagnées d'exercices heureusement choisis.

E.-Henri Bloch.

Les Quatre Langues

N° 19. 5 Juillet 1903. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LES COURS DE VACANCES A L'UNIVERSITÉ DE BONN

Il n'existe pas en Allemagne des cours de vacances pour les étrangers analogues à ceux qui sont organisés à Paris par l'Alliance française ; mais les professeurs français et les étudiants qui désirent passer leurs vacances au delà du Rhin peuvent être autorisés à suivre les cours qui ont lieu chaque année à



BONN. L'Université.

l'Université de Bonn et qui sont plus spécialement destinés aux institutrices allemandes.

C'est sur l'initiative d'une institutrice de Bonn que ces cours ont pris naissance en 1898. Désireuse de faire profiter ses collègues moins privilégiées des ressources intellectuelles qu'offre une ville d'Université, Fräulein Gottschalk s'assura d'abord le concours de quelques professeurs ; on fit, dans les journaux pédagogiques, un appel au personnel féminin des écoles privées et publiques et les adhésions furent nombreuses. Des maîtresses de tout âge acceptèrent avec empressement l'offre qui leur était faite de séjourner quelque temps dans cette ville de Bonn si agréablement située et elles se réjouirent à la pensée d'y entendre la « bonne parole ». Avec ce souci de la « Gemütlichkeit » qui est un des traits de la physionomie allemande, on s'efforça de procurer aux institutrices une installation agréable ; nombre de familles de la ville mirent des chambres

à leur disposition. Le soir de leur arrivée à Bonn, la bienvenue leur fut amicalement souhaitée par les organisatrices des cours et par deux professeurs de l'Université; et le lendemain commencèrent les conférences. Le programme en était heureusement combiné et toutes pouvaient contribuer au développement de la culture générale. Comme on le verra, aucune place n'était réservée aux sciences; les Allemands sont en effet persuadés que les études scientifiques conviennent peu à la femme : celle-ci reçoit une culture presque exclusivement littéraire.

Un professeur de l'Université, M. Bender, exposa l'origine et l'évolution à travers les siècles de quelques conceptions religieuses ou philosophiques, passant du déisme au panthéisme pour en arriver au matérialisme et s'efforçant de rendre accessibles à des esprits féminins les idées philosophiques avec lesquelles ils sont en général peu familiarisés.

M. le Professeur Litzmann, dont les cours à l'Université attirent un si grand nombre d'auditeurs, nous entretint des drames de Schiller, rappelant dans son exorde l'affection de la jeunesse allemande pour l'auteur des *Brigands*, insistant ensuite sur le lien qui unit la plupart de ses œuvres dramatiques et terminant ses considérations par une belle étude sur *Guillaume Tell*.

L'histoire de la langue allemande fit l'objet d'une série de conférences dans lesquelles le professeur s'attacha surtout à indiquer les raisons des modifications qu'elle a subies.

Les nombreuses comparaisons qu'il établit entre l'allemand, l'anglais et le français pouvaient être d'autant plus facilement comprises des auditrices que les institutrices allemandes enseignant dans les höheren Töchterschulen (écoles supérieures de jeunes filles) connaissent, presque toutes, deux langues étrangères.

Bien que l'étude de l'histoire tienne en général une assez petite place dans l'éducation féminine en Allemagne, une part lui avait été réservée au programme des cours. Il me paraissait intéressant d'entendre un Allemand — et qui plus est un Prussien — exposer la politique des princes de la maison de Hohenzollern au XVIIe siècle. Mon attente fut déçue : les conférences comportèrent trop de menus détails peu caractéristiques, trop de développements oiseux. Les vues d'ensemble et les idées générales faisant défaut, la physionomie pourtant si accusée du plus grand des souverains prussiens au XVIIe siècle ne se détacha pas avec toute la netteté désirable.

Des aperçus fort intéressants sur l'art grec nous furent donnés par M. Loeschke, qui, doué lui-même de qualités attiques, nous traça dans une langue délicate et colorée l'évolution du génie grec. Une conférence tout entière fut consacrée à Pallas Athéné et aux différentes conceptions que les artistes se sont faites de cette divinité aux diverses époques de l'histoire d'Athènes. Pallas Athéné est d'abord la déesse de la Force; avec Phidias, elle incarne la Beauté et la Grâce. Plus tard, elle devient la déesse de la Pensée : sa physionomie perd quelque peu de son calme et de sa sérénité : ses traits s'affinent : elle porte sur le front les traces de la réflexion et se transforme, comme le dit si finement M. le Professeur Loeschke, en „Fräulein Doktor". Les collections si riches du Kunstmuseum fournissaient au professeur le moyen de rendre ses conférences particulièrement vivantes et attrayantes. Aussi étaient-elles suivies, non seulement par toutes les institutrices, mais encore par un assez grand nombre de dames appartenant à la société cultivée de la ville.

Nos voisins d'outre-Rhin joignent très volontiers, comme on le sait, l'agréable à l'utile : les institutrices allemandes, venues de régions différentes, désiraient jouir, et avec quelque raison, des beautés que l'art et la nature ont répandues à profusion sur cette région du Rhin. De nombreuses excursions furent organisées, quelques-unes eurent pour objet la visite de monuments

(cathédrale de Cologne, Münster de Bonn, Beethovenhaus). Nous passâmes aussi quelques heures très agréables au château de Brühl, dans le voisinage de Cologne ; nous y pûmes admirer une décoration des plus riches en style rococo ; les plafonds à la Watteau témoignent de l'influence exercée en Allemagne par l'art français du XVIIIe siècle. Ces visites aux monuments étaient faites sous la direction d'un critique d'art d'une haute compétence, M. le Professeur Clemens.

Les environs de Bonn, si riches en paysages riants et gracieux, furent aussi explorés ; on se rendit au « Siebengebirge », à « Königswinter », à « Remagen »,



BONN. *Kunstmuseum.*

et le soir de la clôture des cours, un banquet réunit auditrices et professeurs à Godesberg (une délicieuse petite station balnéaire aux bords du Rhin). La gaieté la plus franche régnait parmi les convives. Aux toasts succédèrent les chants et c'est aux accents de la Lorelei que se fit en bateau le retour à Bonn. A l'arrivée, les institutrices prirent joyeusement congé les unes des autres et se séparèrent en se donnant rendez-vous pour l'année suivante.

Le souvenir que j'ai gardé de ces cours de vacances est aussi agréable que celui qu'en ont emporté les institutrices allemandes, et je ne saurais trop engager les Français et les Françaises qui projettent un voyage en Allemagne de faire connaissance avec les jolies salles du Kunstmuseum, dans lequel ont lieu les conférences. A une époque de l'année où les Écoles et les Universités ont fermé leurs portes, ils auront l'occasion d'entendre développer en bon allemand des sujets qui ne manquent pas d'intérêt.

M. DUFOUR,

Professeur à l'école normale d'institutrices
de Charleville.

LA SOLIDARITÉ DES NATIONS

Les idées de paix universelle, de solidarité et de fraternité entre les nations font leur chemin. Partout, en France, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Italie, des ligues se forment et se développent dont le but commun est de « faire la guerre à la guerre ». Les gouvernements, lorsqu'ils ne sont pas indifférents ou hostiles, montrent tout au moins une extrême réserve. On saura gré à notre ministre du commerce et de l'industrie, M. Trouillot, d'avoir pris franchement position dans le beau discours qu'il a prononcé le 3 juin dernier au banquet de la Chambre de commerce de Paris. Citons la péroraison :

Quels changements depuis un siècle dans les rapports des peuples ! La lutte entre eux n'a point cessé ; elle demeure ardente et âpre. Mais ce grand progrès a été réalisé, qu'elle n'est plus sanglante. Au bruit des canons et des armées a succédé le bruit des métiers en mouvement, des usines en travail, des hélices en marche. Sur des champs de bataille nouveaux, qui s'étendent à tous les continents, un immense combat, qui s'appelle la concurrence commerciale, se poursuit en pleine paix. Les nations n'ont point fini, sans doute, de consacrer à des œuvres de guerre et à des armements prodigieux une grande partie de leurs ressources ; mais de plus en plus, et toutes perfectionnées qu'elles soient par la science, les armes deviennent défensives au lieu d'être des instruments d'agression et de conquête. Un essor inouï de production industrielle et de développement commercial, inconnu dans l'histoire de l'humanité, entraîne les peuples à cette forme de conquête nouvelle : des marchés plus actifs, des débouchés toujours plus étendus ; et c'est sur ce terrain désormais que les peuples tendent tous les jours, dans l'intérêt de leur prospérité et de leur existence même, à chercher des victoires. Pour nous en tenir à notre commerce, qui ne doit pas ménager ses efforts s'il veut maintenir à la France son rang dans le monde, les 700 millions d'échanges de 1803 se sont élevés en 1901 — dernière statistique de notre commerce général — à 10 milliards 826 millions.

Telle est la leçon de choses que nous fournit votre centenaire, telle est l'extraordinaire évolution qui a transformé les conditions de la vie sociale. Aucune période de l'histoire n'offre peut-être l'exemple d'un semblable progrès. C'est de plus en plus le recul de la force brutale et l'esprit de méthode, d'organisation, d'émulation pacifique qui prend sa place. On le constate à ce rapprochement qui s'opère entre les peuples et qui les fait solidaires de toutes les découvertes de la science. Ce ne sont plus seulement la vapeur ou le télégraphe qui les rapprochent, c'est leur voix même qui traverse la Manche, qui se transmet à travers l'Europe, qui demain mettra en relations Paris et Rome. Nous assistons comme à l'ébauche du jour actuellement entrevu, où l'idée toute moderne de la solidarité entre les citoyens nous conduira à la solidarité des nations.

Vous êtes, messieurs, parmi les meilleurs de ceux qui préparent cet idéal et qui, dans ces luttes pacifiques auxquelles les sociétés à venir verront peut-être se réduire les anciennes rivalités internationales, travaillent à assurer sur tous les points du globe la suprématie de la France. Ce sont des hommes comme vous qui montrent aux peuples les nouveaux chemins sur lesquels se rencontre la fortune et se moissonne la gloire.

LIGUE FRANCO-ALLEMANDE[1]

Il vient de se fonder à Munich une **ligue franco-allemande** qui lance le manifeste suivant :

> L'union de l'Allemagne et de la France… ce serait le salut de l'Europe, la paix du monde !
>
> VICTOR HUGO.

Deux faits s'imposent aujourd'hui à tout esprit clairvoyant :

1° Rien ne garantirait mieux la paix du monde qu'un rapprochement entre la France et l'Allemagne, les deux plus importantes puissances militaires du monde. Ce rapprochement n'est pas seulement conforme aux intérêts évidents des deux parties : il est vivement désiré, dès aujourd'hui, par des milliers de Français et d'Allemands véritablement patriotes ;

2° Rien ne s'oppose à ce rapprochement, si ce n'est la situation créée par le traité de Francfort avec ses conséquences douloureuses pour la France.

Modifier cette situation d'une manière également satisfaisante et honorable pour les *deux* parties, ce ne serait pas seulement agir dans l'intérêt des deux grands États voisins, mais contribuer au bien de l'humanité entière. En effet, la France et l'Allemagne unies pourraient empêcher (au besoin même par la force) toute autre puissance de troubler la paix du monde dans un intérêt égoïste. Si cette alliance eût existé il y a quatre ans, elle eût rendu impossible, par exemple, la guerre Sud-Africaine avec toutes ses horreurs et ses conséquences funestes. Mais sommes-nous certains de ne pas voir éclater demain une guerre semblable, plus terrible encore peut-être, qui dévastera notre propre pays ou causera du moins sa ruine économique ? Ce ne sont donc point des considérations purement idéales mais bien absolument pratiques qui militent en faveur de la création d'une ligue franco-allemande. Voici, en peu de mots, quel en serait l'objectif :

I. — Travailler par tous les moyens honorables à rétablir immédiatement la bonne entente entre la France et l'Allemagne.

II. — Donner à la question d'Alsace-Lorraine une solution aussi rapide et aussi satisfaisante que possible.

La Ligue se contentera d'abord de mettre en discussion les solutions possibles de la question. Des opinions émises par les divers membres se dégagera peu à peu un programme précis. Il y aurait lieu d'envisager particulièrement les solutions suivantes, sans vouloir cependant par là en exclure d'autres, ni en imposer aucune :

a) *Reconnaissance du statu quo* (inadmissible pour la France) ;

b) *Restitution à la France* (inadmissible pour l'Allemagne) ;

c) *Neutralisation* (perte pour l'Allemagne sans profit pour la France) ;

d) *Partage suivant la frontière linguistique* (c'est-à-dire le territoire de langue allemande à l'Allemagne, le territoire de langue française à la France) *et indemnisation de l'Allemagne* par la cession d'une colonie française, île ou groupe d'îles à l'Allemagne.

La dernière solution (*d*) présenterait de grands avantages ; cependant tout membre de la Ligue conserve sa pleine liberté d'opinion à ce sujet.

---

1. Voir le texte allemand dans le n° 18, page 674.

III. — La Ligue demande, indépendamment de la solution de la question précédente, que l'Alsace jouisse exactement des mêmes droits que les autres États fédérés de l'Allemagne ; qu'elle ne soit donc plus gouvernée en partie directement de Berlin en qualité de terre d'Empire, mais obtienne une administration complètement autonome, à l'instar de la Bavière, du Wurtemberg, etc.

IV. — Quand les difficultés qui séparent encore actuellement la France et l'Allemagne auront été écartées, la Ligue s'efforcera, dans l'intérêt de la paix générale, de frayer les voies à une alliance politique des deux pays, auxquels viendraient sans doute se joindre d'autres États.

∴

Les statuts définitifs ne pourront être établis entièrement que plus tard. Ils contiendront cependant en tous cas les points suivants :

1° Les visées particulières d'ordre politique ou religieux sont exclues de la Ligue. Peuvent en faire partie les hommes de tous les partis, de toutes les opinions et de toutes les confessions, à condition d'avoir 21 ans révolus.

2° La cotisation annuelle est d'*un mark*. Les membres recevront le rapport annuel, paraissant à la fin de l'année et contenant en outre le compte rendu financier et la liste des membres ayant payé leur cotisation pour l'année courante. Ce rapport servira en même temps de quittance.

3° On peut devenir membre à vie par une cotisation unique de *20 marks*. Les noms de ces membres seront désignés, sur les listes, au moyen d'un astérisque (*).

4° L'anonymat est admis, mais n'est pas désirable.

5° Tout membre dont la cotisation a été payée a droit de vote.

6° On peut donner sa démission en tout temps, mais les cotisations perçues ne sont pas restituées.

∴

Il sera procédé à la fondation définitive de la Ligue, ainsi qu'à l'élection d'un président et d'un comité, dès que le nombre des membres allemands aura atteint le chiffre de 100. La gestion restera provisoirement confiée à un secrétaire allemand qui aura plus tard à en rendre compte au comité.

Le montant des cotisations sera employé à la diffusion des idées défendues par la Ligue.

Dès que la Ligue comptera un nombre suffisant de membres allemands, elle organisera des congrès et des réunions publiques et fondera éventuellement des groupes locaux.

C'est à dessein que les signatures ont été omises dans ce manifeste. On n'a pas voulu que l'idée simple et claire sur laquelle s'appuie la Ligue soit troublée par les préjugés qui peuvent s'attacher à certains noms, fussent-ils, d'ailleurs, les plus éminents.

Tout Allemand ayant à cœur le bien de sa patrie et celui de l'humanité voudra adhérer à la Ligue franco-allemande et signer la déclaration suivante.

Prière de l'adresser : *An das Sekretariat der deutsch-franzosischen Liga in München.*

[On désire un exposé bref et précis de la question n° II (Alsace-Lorraine).]

Je, soussigné, déclare adhérer à la Ligue franco-allemande. J'envoie par le même courrier ma cotisation pour 1903, soit un mark ($1^{fr}.25$). Veuillez m'expédier ... exemplaires de votre circulaire pour les répandre dans le cercle de mes amis.

Domicile. *Nom et profession.*

(Prière d'écrire lisiblement.)

BIBLIOGRAPHIE

Parmi les nombreux ouvrages dont la réforme de l'enseignement des langues vivantes a provoqué l'éclosion, ceux de M. KRON, professeur à l'Académie de marine de Kiel, méritent une place à part.

Dans *The Little Londoner* et *Der kleiner Deutsche*[1], l'auteur s'est efforcé de nous initier, en une langue simple, claire, correcte et nerveuse à la vie quotidienne, aux institutions, aux mœurs et aux usages de nos voisins d'outre-Rhin et d'outre-Manche.

Chacun de ces deux petits volumes très denses, très touffus, renferme non seulement toute la matière des programmes de Sixième et de Cinquième, mais encore des chapitres fort instructifs sur l'allemand et l'anglais « tels qu'on les parle. »

Un lexique (*vocabulary*) de 77 pages[2] facilite l'intelligence du *Little Londoner*. La signification de chaque mot est donnée par des synonymes plus usités ou plus clairs que le terme défini. Si le même travail n'a pas été fait pour le « Petit Allemand » — ce que j'ignore — il est désirable qu'il le soit.

M. Kron est admirablement informé et il est malaisé, sinon impossible, de le prendre en flagrant délit d'ignorance ou d'erreur. Il a puisé ses renseignements aux meilleures sources. Ses ouvrages seront des guides précieux pour les élèves de nos grandes écoles, pour les voyageurs, les étudiants et les collégiens désireux de faire un séjour profitable en Allemagne et en Angleterre. Les professeurs eux-mêmes trouveront à apprendre dans ces volumes.

Mais si l'on n'hésite pas à recommander les livres de M. Kron à nos grands collégiens, on peut se demander s'il y a intérêt à les mettre aux mains des élèves du premier cycle (classes de 6e et de 5e).

Je serais tenté de répondre par la négative. Ce ne sont pas des ouvrages à la portée des débutants. Rien n'y parle à l'imagination, rien n'y est susceptible d'éveiller la curiosité ou de soutenir l'attention d'un lecteur de 11 à 13 ans. On veut être amusé à cet âge. M. Kron n'est guère amusant. Ses chapitres sont interminables. Il veut chaque fois épuiser son sujet et il n'y parvient qu'en épuisant son lecteur. Il aurait fallu, ce me semble, doubler ou tripler le nombre des chapitres et les écourter à proportion, égayer par des images et des cartes la monotonie de ces pages, y mettre un peu de lumière et de couleur. Et puis, dans un ouvrage classique, on aurait pu nous faire grâce de quelques détails sur les mœurs des buveurs de bière et des étudiants allemands.

Autre reproche, plus grave. *The Little Londoner* est bien imprimé ; les fautes d'impression y sont rares. *Der kleine Deutsche* se présente sous un aspect beaucoup moins favorable, et la reliure seule échappe à la critique.

A chaque page on est arrêté par des lettres, des mots, quelquefois par des lignes en-

1. Librairie A. Hatier, 33, Quai des Grands-Augustins, Paris (*The Little Londoner*, 3 fr. ; *Der kleine Deutsche*, 2 fr. 50.)

2. Prix : 1 fr. 25.

tières illisibles ou tronqués. Les fautes d'impression sont innombrables. Citons au hasard :

Page 2, *Verwendun* au lieu de *Verwendung* ;
— 6, *Deutchland* au lieu de *Deutschland* ;
— 6, *doer* au lieu de *oder* ;
— 7, ligne 3, *wissenschaftichen* au lieu de *wissenschaftlichem* ;
— 9, *Hern* au lieu de *Herrn* ;
— 10, ligne 24, *meinen* au lieu de *meinem* ;
— 10, ligne 29, *Grüse* au lieu de *Grusse* ;
— 11, ligne 27, *os* au lieu de *so* ;
— 23, dernière ligne, *beühmen* au lieu de *bemuhen* ;
— 80, dernière ligne, *eststellen* au lieu de *feststellen* ;
— 172, *emeiGndebeamten* au lieu de *Gemeindebeamten*, *esirnte* au lieu de *gesinnte*, etc.

Toutes ces fautes constitueraient déjà une imperfection regrettable si l'ouvrage s'adressait à des Allemands. Mais comment veut-on que des étrangers voient clair dans un texte aussi défectueux ?

Les lexiques de la langue familière qui terminent les deux volumes, au lieu d'être disposés en colonnes, forment un texte suivi et serré où l'œil se fatigue vite.

Enfin, il est fâcheux que dans l'ouvrage allemand M. Kron n'ait pas suivi en tous points la nouvelle orthographe et continue à écrire *thun*, *That*, *thätig* au lieu de *tun*, *Tat*, *tätig*, etc.

En somme, les deux livres de M. Kron, qui représentent une somme d'efforts considérable, méritent d'être lus et répandus en France. Les quelques taches que nous avons signalées disparaîtront sans doute dans une nouvelle édition, que nous souhaitons prochaine.

* * *

Dans un opuscule d'une quinzaine de pages, *Lenguas extranjeras; consideraciones sobre su estudio*, M. Henri-Bernardin Irissarry, professeur de français à Séville, entreprend l'apologie de la méthode grammaticale et comparative.

Les critiques qu'il adresse à la méthode dite « maternelle » sont bien connues. Il est impossible de placer un adulte étudiant un idiome étranger dans la même situation qu'un enfant qui apprend sa langue maternelle. Tout diffère : le milieu, les besoins, les habitudes d'esprit.

Rien ne vaut donc, suivant M. Irissarry, l'étude de la grammaire et la comparaison graduée de la langue étrangère et de la langue nationale.

On accordera à M. Irissarry qu'un enseignement oral purement empirique, sans règle et sans méthode, ne saurait donner des résultats sérieux.

Mais pourquoi le professeur ne combinerait-il pas dans ses leçons orales — qu'il fera, dès le début, en langue étrangère — l'étude progressive de la grammaire et du vocabulaire ? Pour être malaisée, la tâche n'est pas impossible. On cumulerait ainsi les avantages incontestables des deux méthodes rivales : la sûreté, un peu lente, de la méthode exclusivement grammaticale, la vivacité et l'intérêt de la méthode orale. La tentative entreprise chez nous montrera ce que vaut cette synthèse. De toute façon il est certain que le temps consacré par le professeur de langues vivantes à faire lire, parler ou écrire la langue maternelle de son élève est perdu pour l'étude de l'idiome étranger. Il n'y a donc pas lieu de comparer, comme le demande M. Irissarry, le vocabulaire, la morphologie et la syntaxe des deux langues. Ces comparaisons n'ont, pour la plupart des élèves, d'autre mérite que de les amuser ; elles doivent, si l'on y tient, occuper une place très restreinte, au terme des études. Elles sont inutiles pour la connaissance immédiate et pratique d'une langue.

E.-Henri BLOCH.

Les Quatre Langues

N° 20. 20 Juillet 1903. 3e Année.

PARTIE FRANÇAISE

LES SÉJOURS EN ALLEMAGNE. — L'ACCUEIL FAIT AUX JEUNES FRANÇAIS

L'approche des vacances appelle l'attention sur les voyages. En France, on devient moins casanier. Tel qui se confinait jadis tout l'été dans sa propriété, à la campagne, va maintenant dans les villes d'eaux, dans les montagnes ou au bord de la mer; beaucoup de ceux qui étaient habitués à fréquenter les plages trouvent l'horizon de la mer trop limité; ils veulent pénétrer plus avant et font des croisières jusqu'en Norvège. Les montagnes du Tyrol, de Bohême offrent des sensations nouvelles à ceux qui ne savent plus en trouver dans les Alpes franco-suisses ou dans la Forêt-Noire. On se déplace de plus en plus et l'on va toujours plus loin.

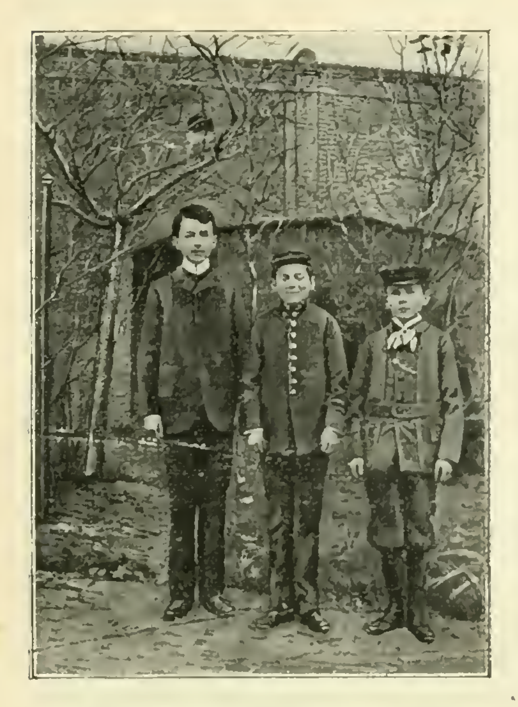
Mais c'est encore le petit nombre qui fait des voyages réellement instructifs, dont les enfants tirent profit. La mode pousse vers les stations balnéaires d'innombrables familles qui n'y sont pas attirées par l'état de leur santé ; elles y reviennent chaque année, uniquement par plaisir, sans autre préoccupation. Le déplacement, le grand air, le repos sont assurément salutaires; mais ces mêmes avantages se retrouveraient dans d'autres voyages qui pourraient être dictés par le profond souci de l'éducation des enfants. Tant que ceux-ci sont jeunes, il est inutile d'aller chercher bien loin les grands spectacles de la nature : la campagne, la mer, les montagnes sont des sources éternelles de sensations fécondes. On pourrait y ajouter, quand l'enfant a grandi, des séjours dans de grands ports de mer, ou près de nos laboratoires maritimes ; dans de grands centres manufacturiers, miniers ; dans des régions où ont été exécutés de remarquables travaux d'art, etc. Des vacances ainsi comprises sont tout aussi profitables que d'autres à la santé et elles le sont beaucoup plus au développement de l'esprit. Mais l'enfant grandit encore, et l'on constate qu'il ne sait toujours pas parler la langue étrangère qu'il étudie. Ce n'est pas à la veille même des examens où il aura à justifier de ses connaissances qu'il faudra l'envoyer à l'étranger; c'est plus tôt. L'élève acquerra ainsi, avant le terme de ses études, le goût des langues vivantes ; il prendra confiance en lui, et ses progrès ultérieurs seront beaucoup plus rapides. Certes les parents se familiarisent petit à petit avec l'idée de ces déplacements, mais bien trop lentement encore.

En ce qui concerne les séjours en Allemagne, les personnes qui ont l'habitude de voyager à l'étranger s'imagineraient difficilement quelles appréhen

sions existent dans certaines familles, même de la classe aisée. Beaucoup de gens vivent sous l'impression de quelques faits particuliers, remontant assez loin, et croient que leurs enfants ne seraient pas bien traités en Allemagne. Dans certains milieux, les inquiétudes à cet égard vont jusqu'à la terreur. L'an dernier, deux élèves d'une grande école primaire supérieure de la Bourgogne, où se trouve un maître des plus distingués, concoururent en vue d'obtenir une bourse de séjour en Allemagne. Tant que les chances parurent douteuses, les parents ne virent pas au delà de l'examen ; ils firent des vœux ardents pour le succès de leurs enfants. Les deux élèves remportèrent la palme. Ce n'était pas un mince honneur, et pour les enfants, et pour l'école, attendu qu'il n'y avait que six bourses de ce genre pour toute la France et qu'elles étaient très disputées. Pourtant, à partir de ce jour, la tristesse régna dans l'une des familles et la désolation dans l'autre. On eut beau objecter à la mère la plus affectée que son fils allait être confié à un professeur allemand choisi par M. l'inspecteur général Jost ; qu'il n'existait pas de plus hautes garanties ; que l'enfant voyagerait sans le moindre embarras ; qu'il trouverait sur sa route des agents de chemins de fer empressés, serviables ; rien n'y fit ; la mère ne cessa de pleurer. Elle ne consentit finalement à laisser partir son fils qu'à la condition de l'accompagner. Le voyage d'aller se fit le plus simplement du monde, mais au retour, la maman, trop émue pour savoir à qui parler français dans les grandes gares de bifurcation, se perdit, comme elle aurait dû s'y attendre.

Par bonheur, l'inquiétude est rarement poussée aussi loin ; mais elle est très répandue encore, et c'est pour cela que nous avons voulu rassurer les familles timorées. Les jeunes Français sont très bien accueillis en Allemagne. Ils y sont quelquefois exploités, mais cela arrive aux étrangers un peu partout. L'essentiel est de bien s'informer avant de faire choix d'un intérieur. On nous a demandé, aux *Quatre Langues*, un grand nombre d'adresses de professeurs, de pasteurs, de prêtres catholiques, d'institutions, de familles recevant des Français. Nous en possédons, pour l'Allemagne seule, plus de cent ; mais nous ne pouvons en donner que fort peu avec garantie, parce que nous n'avons encore vu de nos yeux, ou par nos amis, ou par nos enfants, qu'un petit nombre de ces familles étrangères. Messieurs les professeurs de langues ont tous quelques bonnes adresses ; c'est près d'eux surtout qu'il faut s'enquérir. Petit à petit, nous nous procurerons aussi un stock important d'indications précieuses, que nous fournirons avec empressement à nos lecteurs. Mais il faut qu'ils nous aident de leur côté en nous renseignant d'une façon détaillée sur les conditions des séjours qu'ils auront faits à l'étranger. L'an dernier, un élève du cours de Saint-Cyr du lycée de Lyon me demanda pour les grandes vacances une adresse en Allemagne ; il s'y prit de bonne heure : vers Pâques. Je ne crus pas pouvoir mieux le servir qu'en lui indiquant le professeur chez qui je devais envoyer mon propre fils. Je cherchai une autre combinaison pour moi. L'élève n'était pas arrivé depuis huit jours à destination, qu'un de ses camarades m'écrivait pour me supplier presque de lui indiquer une famille où il serait aussi bien que l'était son ami, dont il me décrivait le séjour enchanteur. On conçoit que des renseignements de cette nature nous soient fort précieux, et nous les sollicitons bien vivement dans l'intérêt même de nos lecteurs.

Quand on part pour l'Allemagne muni d'une de ces bonnes adresses, on y est reçu à bras ouverts. L'hospitalité, à certains points de vue, y est même plus familiale que chez nous. Dans beaucoup d'intérieurs, on traite le jeune étranger comme un fils. Il n'est pas confiné dans sa chambre, ni dans le salon et la salle à manger : toute la maison est à lui ; il circule partout, comme les propres enfants du maître du logis. On aura une idée de la cordialité des rapports qui s'établissent ainsi en lisant dans la partie allemande de ce numéro (p. 186) une lettre d'enfants adressée à leur grand « frère » après son retour en France.



UN JEUNE ALLEMAND, CORRESPONDANT SCOLAIRE D'UN ÉLÈVE DE LOUIS-LE-GRAND, ET SES DEUX FRÈRES, CORRESPONDANTS EN HERBE.

Je ne voudrais pas être ridicule ni trop faire sourire la grande masse éclairée de nos lecteurs ; mais je dois dire tout de même — des professeurs me l'ont répété — que certains enfants croient sincèrement que les petits Allemands sont plus « méchants » que les petits Français. Si vous en connaissez qui pensent ainsi, détrompez-les. Nous aurons bien des occasions de reproduire ici des portraits d'élèves Allemands[1] ; on verra qu'ils ont d'aussi bons yeux — ces miroirs de l'âme — que nos jeunes Français. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de vous montrer une photographie d'amateur représentant, avec ses deux jeunes frères, l'auteur de la lettre délicate insérée cette année à la page 6 de la partie allemande.

H. VUIBERT.

LES COURS DE VACANCES EN ALLEMAGNE

Par suite de la création à Bonn du Comenius Séminar (école correspondant à peu près à nos Écoles normales supérieures de Sèvres et de Fontenay), les cours de vacances qui étaient organisés depuis 1898 n'auront pas lieu cette année. Mais nos compatriotes peuvent trouver l'hospitalité dans quelques autres villes universitaires, à Marburg, à Greifswald, à Berlin et surtout à Iéna. Les cours de vacances qui ont été institués dans cette ville en 1889, et qui sont surtout destinés aux instituteurs, attirent d'année en année un plus grand nombre d'auditeurs allemands et étrangers.

M. D.

(1) Les lecteurs des *Quatre Langues* ne manqueront pas de nous envoyer de nombreuses photographies de toute nature pendant ces vacances. Ils pourront les adresser, ainsi que leurs impressions de voyage, à M. Vuibert, éditeur, 63, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA TRADUCTION DANS L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

Sous le titre de *The use and abuse of translation in modern language instruction*, M. F. B. KIRKMAN publie dans *The Modern Language Quarterly*[1] le résumé d'un rapport qu'il a lu à l'assemblée générale annuelle de l'Association des langues modernes. M. Kirkman, à qui les Anglais doivent quelques bons ouvrages classiques, est un des champions de la réforme. Son opinion sur l'emploi du thème et de la version est donc particulièrement intéressante.

Les adversaires de la traduction prétendent qu'elle est un obstacle à l'association immédiate, spontanée, en quelque sorte, qui doit se former dans l'esprit du lecteur ou de l'auditeur entre le terme étranger et l'idée qu'il exprime. Or il est démontré que cette association est indispensable si l'on veut arriver à lire, à parler et à écrire avec quelque facilité une langue moderne. Et les psychologues qui se sont occupés de la question, affirment qu'il n'y a point de différence — quant aux résultats — entre la traduction orale et la traduction mentale. Dans un cas comme dans l'autre, le mal est fait — si mal il y a.

M. Kirkman pense, avec beaucoup de raison, qu'on a exagéré la valeur et la portée de cet argument. Des expériences répétées, faites aussi bien sur des adultes que sur des enfants, lui ont prouvé que le lien établi par la traduction entre le mot anglais et le vocable étranger pouvait être aisément rompu. L'association directe entre l'idée et le terme qui l'interprète s'établit sans peine et le souvenir de la traduction s'efface bientôt.

Mais ce résultat ne peut être atteint que si la traduction est considérée comme un moyen et non pas comme une fin. Elle doit être employée exceptionnellement, comme pis aller, et faute de procédés plus rapides et plus sûrs.

On a remarqué que certains adultes étaient absolument incapables de lire un auteur étranger sans le traduire. Formés par l'ancienne méthode, ils ne pouvaient se défaire d'une habitude qui était devenue pour eux un besoin invincible. Le texte original perdait à leurs yeux toute sa couleur ; ils ne le comprenaient, ne le goûtaient que par l'intermédiaire de leur langue maternelle.

C'est, à notre avis, le défaut capital de l'ancienne méthode. Beaucoup de professeurs l'avaient signalé, et bien peu, en somme, condamnaient leurs élèves à l'exercice souvent stérile et presque toujours ennuyeux de la traduction.

Nous pensons toutefois, avec M. Kirkman, qu'il ne faut pas rejeter systématiquement toute traduction. Elle sera toujours un excellent moyen de contrôle ; elle permettra de vérifier si l'élève a bien compris le texte ; elle sera indispensable toutes les fois que ce texte paraîtra obscur. On ne la considérera pas comme un exercice de style ; elle devra servir, au même titre que les autres procédés pédagogiques, à créer une association entre le texte étranger et les idées qu'il exprime. Dès que cette association existe, la traduction devient superflue.

Ajoutons que pour les élèves qui n'ont pas la mémoire de la vue et de l'ouïe — et ils sont assez nombreux — la traduction sera peut-être le moyen le plus efficace d'apprendre et de retenir les termes étrangers.

Si M. Kirkman montre quelque indulgence à l'endroit de la version, il proscrit énergiquement le thème[2]. Il ne l'admet que dans les examens, et par

1. Avril 1903.

2. It is a hopeless exercise...; its misuse in the past has been one of the chief absurdities of the old system.

examens il entend, sans doute, les épreuves difficiles qui ouvrent l'entrée des grandes écoles et des carrières libérales. La rédaction ou dissertation en langue étrangère permet au candidat de développer, comme il l'entend, ses propres idées, dans le thème et dans la version, il devra interpréter celles d'autrui. La tâche est plus délicate. Et c'est pourquoi elle n'est pas à la portée des élèves.

On voit que la doctrine de M. Kirkman, qui paraît être le fruit d'une longue expérience et de sérieuses études, ne diffère en rien de la méthode devenue officielle et obligatoire chez nous. On regrettera seulement qu'il ait été si sobre de détails sur la manière dont il applique lui même la méthode directe.

E.-Henri Bloch.

LA SOCIÉTÉ DES PROFESSEURS DE LANGUES VIVANTES

L'Assemblée générale de la Société des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public s'est tenue le 28 mai 1903 à la Sorbonne, dans la Salle Edgard-Quinet.

Elle a adopté les statuts suivants :

Article premier. — Il est formé une Société ayant pour titre : **Société des Professeurs de Langues vivantes de l'Enseignement public.**

Cette Société a son siège à Paris.

Art. 2. — La Société a pour but :

1° De rechercher les meilleurs procédés d'enseignement conformes aux programmes ;

2° D'étudier toutes les questions de doctrine ou de pratique relatives à l'enseignement des langues vivantes ;

3° De tenir les professeurs de langues vivantes au courant de toutes les manifestations intéressantes de la vie pédagogique en France et à l'étranger.

Art. 3. — *Moyens d'action.* — La Société publie un Bulletin. Elle organise des réunions et des conférences à Paris et dans les départements.

Elle favorise la création de groupements locaux et régionaux auxquels elle donne, sur leur demande, une place dans le Bulletin, sous une rubrique particulière.

Elle met, par son Bulletin, ses réunions et ses discussions, l'expérience pédagogique de ses membres à la disposition des étudiants.

Art. 4. — La Société comprend :

1° Des membres d'honneur ;

2° Des membres bienfaiteurs, qui paient une cotisation minimum de 200 francs une fois versée ;

3° Des membres fondateurs, qui paient une cotisation minimum de 60 francs une fois versée ; cette cotisation peut être remplacée par trois cotisations consécutives de 20 francs ;

4° Des membres actifs, qui paient une cotisation minimum annuelle de 6 francs.

La cotisation est individuelle.

Art. 5. — La Société admet, à titre d'adhérents, des personnes n'appartenant pas à l'enseignement public. Les adhérents versent une cotisation minimum de 6 francs. Ils reçoivent le Bulletin, sont invités aux conférences, et admis aux séances de discussion désignées spécialement par le Bureau du Comité.

Art. 6. — Pour les étudiants des Facultés de l'État, justifiant de leur immatriculation et inscrits comme adhérents, la cotisation est réduite à *trois* francs.

Art. 7. — *Membres actifs.* — Tout professeur ou maître enseignant les langues vivantes dans un établissement d'instruction publique fait de droit, sur sa demande, partie de la Société en qualité de membre actif.

Art. 8. — *Adhérents.* — Les adhérents doivent être présentés par deux membres actifs de la Société et agréés par le Comité.

ART. 9. — *Exclusion.* — Les membres de la Société ne peuvent être exclus que pour faits graves ou dans le cas d'actes pouvant porter préjudice à la Société.

En cas de non-admission ou d'exclusion, le Comité n'a pas à faire connaître les motifs de sa décision.

L'exclusion ne peut être prononcée que si l'intéressé a été invité à présenter ses moyens de défense devant le Bureau du Comité.

ART. 10. — Les membres d'honneur sont nommés par le Comité.

ART. 11. — Les membres actifs assistent seuls à l'Assemblée générale et participent seuls aux scrutins.

Le vote par correspondance est admis.

ART. 12. — *Assemblée générale.* — Une assemblée générale est réunie chaque année. La date en est fixée par le Comité.

Aucune question ne pourra être mise en discussion, si elle n'a été communiquée au Président au moins quinze jours avant la date de l'Assemblée.

Le Secrétaire et le Trésorier présentent un rapport soumis à l'approbation de l'Assemblée.

Celle-ci nomme au scrutin secret les membres du Comité.

ART. 13. — *Comité.* — Le Comité se compose de 33 membres, élus par l'Assemblée générale parmi les membres actifs de Paris et des departements.

Pour les deux premières années, le tiers sortant sera désigné par le sort.

ART. 14. — *Bureau du Comité.* — Il se compose de : un Président, deux Vice-Présidents, deux Secrétaires, un Trésorier.

Les membres du Bureau sont nommés pour un an et rééligibles dans la limite de leur mandat comme membres du Comité.

Dans une séance du 7 juin 1903 le Comité a procédé à l'élection de son bureau. Ont été élus :

Président : M. SIGWALT ;
Vice-Présidents : MM. BARET et JAMIN ;
Secrétaires : MM. POTEL et GUIRAUD ;
Trésorier : M. MASQUILLIER.

UNE « LECTRICE » A L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Nous lisons dans le *Temps* du 29 juin 1903 :

L'Université de Grenoble, qui a introduit depuis quatre ans, dans la Faculté des lettres, des innovations souvent imitées par les autres Universités, a l'heureux privilège d'attirer un grand nombre d'étudiants étrangers ; elle en possède cinq cents : deux cents qui sont immatriculés à la Faculté des lettres pendant l'année scolaire, et trois cents pendant les cours de vacances. Ce sont des chiffres considérables. Parmi les créations nouvelles qu'a nécessitées cet important service, il en est une qui existe depuis un an et qui a été un sérieux élément de succès : c'est une chaire de *lecteur de langue anglaise,* comme il en existe aujourd'hui à Lyon et à Dijon. (On sait que le nom et la chose ont été empruntés à l'Allemagne, où un « cours » s'appelle une « lecture » *Vorlesung*, et où il y a des « lecteurs » qui enseignent en Français, etc.) Cette année, ces fonctions ont été remplies, à Grenoble, par un jeune maître d'Aberdeen, en Ecosse.

Comme elle possède un assez grand nombre d'étudiantes, l'Université de Grenoble désire, pour la prochaine année, confier le même poste à une jeune fille de vingt-cinq ans, Miss JAMERON, professeur au lycée de Darlington

(Écosse), très vivement recommandée par les professeurs de l'Université d'Edimbourg, et qui, en ce moment, prépare une thèse sur... Mistral.

Nous croyons savoir que M. le recteur de Grenoble a consulté M. Chaumié dans un sentiment tout naturel de convenance et de déférence, mais il s'agit, en l'espèce, d'une nomination qui appartient à l'Université de Grenoble, et non à l'État. Souhaitons que Miss Jameron soit bientôt admise à monter dans une chaire française. De telles innovations auraient un peu effarouché les doyens, recteurs et ministres d'autrefois ; elles sont rendues nécessaires par les progrès de l'enseignement, l'évolution des mœurs et la souplesse inévitable que les relations internationales donnent aux cadres pédagogiques.

BIBLIOGRAPHIE

Pages choisies des Grands Écrivains. **Dickens**, avec une introduction par B.-H. Gausseron. Un vol. in-18 jésus. (Librairie Armand Colin, rue de Mézières, 5, Paris. — Prix : 3 fr. 50.)

Ce volume est précédé d'une intéressante étude sur la vie et les œuvres de Dickens. L'enfance lamentable et besogneuse du grand humoriste nous est racontée d'une façon émouvante. Souvent M. Gausseron s'efface pour laisser la parole à Dickens lui-même, qui, bien des fois, en des heures plus heureuses, « remonta désolé vers les premiers jours de sa vie » et nous les retraça en lignes poignantes. Peu à peu l'horizon s'éclaircit, l'aisance remplace la misère, puis viennent la célébrité et la fortune. On s'arrache les œuvres du romancier ; elles se succèdent sans interruption jusqu'au jour où il disparaît jeune encore, foudroyé par un mal subit.

Il laissait d'impérissables écrits. M. Gausseron nous entretient de chacun des romans de Dickens et les caractérise brièvement. Il termine son étude très substantielle par une vue d'ensemble sur l'influence morale et sociale de son auteur. On aurait souhaité, dans un ouvrage destiné surtout au grand public, quelques mots sur l'humour et les humoristes. Cette réserve faite, l'introduction prépare excellemment le lecteur à comprendre les pages qui suivent. Le choix est des plus heureux ; chaque morceau est typique et nous révèle un des côtés du talent si varié de Dickens. Des analyses claires et brèves facilitent l'intelligence des textes traduits.

Plus d'un lecteur préférera de beaucoup les *Pages choisies* aux romans eux-mêmes. Quoi qu'en dise M. Gausseron, qui est tout pénétré de son auteur, les romans étrangers — anglais et allemands — ceux de Dickens, comme les autres, pèchent par des longueurs qui déconcertent et fatiguent les lecteurs français. Ici, l'on nous offre des pierres précieuses débarrassées de leur gangue. Personne ne s'en plaindra.

La traduction est aisée, élégante, tout en restant fidèle et colorée. C'est un beau et bon livre, qui mérite d'être lu par tous et qui peut être mis entre les mains de tous.

∴

Nuovo libro di lettura italiana con numerose incisioni ad uso dei ginnasi e delle scuole commerciali, industriali e secondarie, — par M. Georges Raymond, professeur à l'école de commerce de Neuchâtel (Édité par l'auteur. Vol. in-18 cartonné, 385 pages. Prix : 3 fr.).

Le livre que M. Raymond offre au public est un recueil de morceaux choisis italiens, très habilement gradués et se rapportant aux sujets les plus divers. Anecdotes, fables, contes, faits-divers, traits d'esprit, épîtres familières et lettres de commerce, leçons de choses, biographies, notions de géographie, d'histoire naturelle, courts aperçus d'histoire italienne, poésies d'auteurs modernes, tout s'y mêle en une aimable variété[1]. L'ouvrage

---

(1) Tout le vocabulaire prescrit par nos programmes pour les classes de 6e et de 5e est mis en œuvre.

est clair, bien imprimé, agréable à feuilleter et à lire. Il se divise en trois parties d'inégale importance. A la suite de la première vient un vocabulaire italien-français-allemand qui contient les mots employés dans les 50 premiers morceaux. Un lexique plus détaillé termine le volume. De nombreuses illustrations, dont quelques-unes ne sont pas très nettes (voir notamment le panorama de Florence, les mines de houille, le panorama de Trieste, la verrerie) égaient l'ouvrage : plus nombreuses encore, elles auraient facilité l'intelligence du texte et allégé le vocabulaire.

M. Reymond nous paraît avoir rendu un réel service à l'étude de l'italien, et son livre sera lu avec fruit et avec plaisir.

Quelques remarques cependant. A quoi servent les questionnaires placés après chaque morceau de la première partie? Pour les élèves qui étudient en classe sous la direction d'un maître, ces questions toutes préparées sont au moins superflues; quant aux autres, qui travaillent sans guide, ils n'auront cure d'y répondre.

Le vocabulaire de 80 pages qui doit contenir tous les mots des deux dernières parties et donner leur signification en français et en allemand ne nous semble pas répondre pleinement au but que l'auteur s'est proposé.

On y chercherait vainement les mots *pure* (voir page 302), qui signifie « pareillement, de même » (en allemand ebenfalls) et *sia* (= aussi bien que).

Le mot français ne traduit pas toujours exactement le vocable italien. C'est ainsi que *gestione* (page 302) ne peut se rendre que par « application » et non par « gestion ». Le mot Verwaltung est donc un faux sens. Dans « espellendone il gas » (p. 302), *espeller* signifie « remplacer, supplanter » et non pas « expulser ».

Je n'aime guère « tronqueur » pour traduire *troncatore*, ni « facilitation » pour rendre *facilitazione*, ni même « marsupial » (p. 348) bien qu'il ressemble beaucoup à *marsupiale*.

Qu'est-ce que la « mercéologie » (p. 349) ?

Solerte (p. 303) ne peut se traduire que par « active, industrieuse » et non pas par « soigneux »! *Contributi* peut, à la rigueur, se rendre par Beitrag (mieux vaudrait : Anteil), mais « contribution » est très impropre. Il faut : « la part prise à ».

La seule traduction admissible pour *amoreggiare*, c'est « faire la cour ».

On pourrait multiplier ces exemples. Le mieux eût été de renvoyer chaque fois à la page ou bien au morceau dans lequel se rencontrait le terme traduit. On eût évité ainsi une foule d'inexactitudes.

En général pourtant les mots italiens sont correctement rendus en français.

On n'en saurait dire autant pour l'allemand. On serait tenté de croire que le traducteur n'a eu d'autre objet que d'interpréter le terme français sans se préoccuper du mot italien et surtout sans penser au texte.

Citons à la page 361 rüstig qui ne correspond nullement à *ramoso* ; à la même page *ragione* qui ne signifie pas seulement Recht et Vernunft, — puisque, à la page 302, il faut le rendre par „Auskunft geben", rendre compte.

Impianto (p. 303-340) doit se rendre par Einrichtung et non pas par Errichtung, etc., etc.

Les fautes d'impression sont rares.

Citons page 19, ligne 1, au au lieu de an, ligne 3 vorwäts, au lieu de vorwärts ; page 57, schaffen au lieu de schaffen ; page 333, Bohn pour Bohne; page 348, marionette ; page 360, Vierfüßer au lieu de Vierfüßler, etc.

Malgré ces légères imperfections, facilement réparables, l'ouvrage de M. Reymond est un des meilleurs que la réforme de l'enseignement des langues vivantes ait inspirés.

* * *

M. Hirsch, professeur d'allemand au lycée de Bar-le-Duc, vient de publier des *Cahiers de devoirs d'allemand pour les vacances* [1] à l'usage des classes de 6e, 5e et 4e (A et B), qui permettent aux élèves d'entretenir et de fortifier les connaissances grammaticales qu'ils ont acquises pendant l'année scolaire.

E.-Henri Bloch.

1. 32 pages; prix 0 fr. 40 (Librairie Nony et Cie, 63, boulevard Saint-Germain, Paris, 5e).

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE FRANÇAISE

III. — Correspondance interscolaire, voyages et séjours à l'étranger.

IV. — La langue internationale

V. — Le mouvement pacifique.

VI. — Variété.

VII. — Tribune des Abonnés.

VIII. — Bibliographie.

Les Livres.

Les Revues.

IX. — Documents officiels.

IX. — Illustrations.

Les Quatre Langues

N° 1. 5 Octobre 1902. 3e Année.

Amer Hoegen

PARTIE ANGLAISE

English Conservatism.

There is no characteristic of the English nation which has been so potent (*puissant*) a factor in making the history of modern England as its strong (*fort*) conservatism. Since (*depuis*) the close (*fin*) of the 17th century (*siècle*) one finds (*trouve*) that every important movement of reform, every bill introduced into Parliament to remedy an existing evil (*mal*), every innovation initiated, whether (*qu'elle fût*) good or bad, has been at first (*tout d'abord*) opposed with strenuous (*persévérante*) determination by the conservative instincts of the nation. It would seem (*semblerait*) that we collectively agree (*sommes d'accord*) with the poet when he says.

" Whatever is, is good " (1),

and having no such assurance of the things that are not, we are correspondingly shy (*craintifs*) of them.

Certainly, an average (*de la classe moyenne*) Englishman looks with respect and veneration on things that are old (*anciennes*). They are sacred to him merely (*simplement*) on account of (*à cause de*) their antiquity. It matters little (*il importe peu*) that they are cumbrous (*embarrassantes*), inefficient, out-of-date (*démodées*) and expensive (*coûteuses*), he reverences them, and bears with them (*s'en accommode*) until (*jusqu'à ce que*) they become (*deviennent*) absolute anomalies. Even then (*même alors*), he cannot destroy ; he will patch, tinker, and mend (2) in the vain endeavour (*effort*) to make the old structure as good as the new one which he dreads (*redoute*) too much to introduce. It may be much too small for its purpose (*but*), he adds extensions time after time; it may be too large, he lops a portion off (3) and fills up (*remplit*) the blanks (*vides*) with the old materials. And he is a brave man who suggests its demolition.

For an average Englishman, who knows the evils of an established system, can bear with them and jog along (*aller cahin-caha*), in the pleasant anticipation that things will all come right (*toute chose finira par être bien*). But who can tell the possibilities, the fearful (*terribles*) possibilities, of something entirely new? The disturbance, the displacing of officials, the compensating of those who suffer by the change, the struggle with the opposing interests, and the responsibility if it fails (*échoue*) : all these factors incline John Bull to mend old structures rather than raise (*plutôt que d'en élever*) new ones. The result is that in surveying (*examinant attentivement*) the government, laws, and public institutions of England we come upon some of the most startling (*frappantes*) anomalies, some of the most glaring (*criardes*) inconsistencies, to be found in the breadth (*étendue*) of Western civilization.

The administration of the business of the country by the government is the best known of these antique remains (*restes*). The rules (*règles*) of procedure in the Houses of Parliament themselves are hopelessly (*désespérément*) out-of-date and un

(1) *Whatever is, is good* : quelle que soit la chose qui existe, elle est bonne, ou : tout ce qui existe est bon.

(2) *He* will *patch, tinker and mend*... Les trois mots *patch, tinker, mend* sont synonymes et signifient *raccommoder*. Mais *patch* indique plus spécialement mettre des pièces ; *tinker*, arranger des objets en métal, de la chaudronnerie, replâtrer ; et *mend* est un terme plus général signifiant amender, améliorer.

Le mot will indique ici non le futur, mais *l'habitude de l'acte*. (Voir 18e leçon, 2e année, n° 3, p. 70.)

L'expression notée signifie donc : *il a pour habitude de rapiécer, de replâtrer et d'améliorer*..

(3) *He lops... off*, il élague.

businesslike[4], yet we still tell people that our legislature is the finest in the world! A committee of English merchants would certainly not follow its method of work.

The various departments of internal and external administration are placed under the rule (*direction*) of men who owe (*doivent*) their positions to their noble birth (*naissance*) or political opinions, and often have not even a theoretical acquaintance with the work they are supposed to direct. Yet (*cependant*) the only English statesman who purposed to make expert (*technique*) knowledge (*savoir*) the qualification for such posts has failed to obtain the leadership (*direction*) of a party pledged to (*qui s'est engagé à accomplir*) such a reform.

Perhaps (*peut-être*) the system of education is the most anomalous and unbusinesslike of all. We have three, four, or even (*même*) half a dozen different public authorities established in one district, overlapping (*empiétant*), and competing (*en compétition*) with each other, and all spending (*dépensant*) public money. The County Councils, the Town Councils, the Urban District Councils, the School Boards [5], the Voluntary School Managers (*directeurs*), the Private School Managers, the University Senates, — all have their fingers (*doigts*) in the educational pie (*pâté*). We are justly proud (*fiers*) of our Universities, in fact, with few exceptions, we are proud of the work done in every grade of school. But the good work is done in spite of (*malgré*) the so-called (*soi-disant*) system, not by means (*au moyen*) of it. So chaotic indeed is the condition of education, that in a recent judgment it was found that two of the most useful works of the School Boards — the teaching of evening students over (*au-dessus de*) fifteen, and the training (*éducation*) of pupil-teachers (*élèves-maîtres*), were, owing to (*grâce à*) faults of legislation, absolutely illegal! With such an object lesson before his eyes many a (*plus d'un*) conservative Englishman desires a new edifice, yet there are not wanting (*il n'en manque point*) a goodly (*assez bon*) number who advocate (*préconisent*) the tinkering policy (*politique de replâtrage*). It is to be hoped (*il faut espérer*) that the educationists will win (*gagneront*) in the struggle this time.

There are, of course, virtues in conservatism, the evil (*mal*) is introduced when it is carried (*porté*) too far (*loin*). And unhappily (*malheureusement*) it is often (*souvent*) carried too far. But it gives a stability and steadiness (*solidité*) of foundation to English national institutions, which is very satisfactory when the institution is good, but deplorable when it is bad. It has carried the nation through (*à travers*) many a sharp (*aiguë*) crisis when a sudden upheaval (*bouleversement*) might have produced fatal results, so the probabilities are that Englishmen will cling (*s'attacheront*) to their conservatism, although (*bien que*) some of us may strive (*s'efforcent*) hard (*vigoureusement*) to diminish it.

L. Billington.

(4) *Unbusinesslike*, formé du préfixe privatif *un*, de *business*, affaires, et du suffixe *like*, signifiant *semblable à* ; le mot signifie donc : qui ne ressemble pas aux affaires, peu propre aux affaires, ou *peu pratique*.

(5) *School Boards*, écoles placées sous la direction d'un *Board* ou Conseil d'Administration et qui relèvent du Conseil de Comté. Ce sont des écoles publiques et tout le monde paie une taxe spéciale destinée à leur entretien.

Sir Wilfrid Laurier.

In many respects (*à différents points de vue*) Sir Wilfrid Laurier is the most distinguished of all the Colonial Premiers (*premiers ministres*). The fact that he is of French origin is a distinction not to be overlooked (*négligée*). It is a tribute to the cosmopolitan character of the British Empire that its most conspicuous (*proéminent*) banner-bearer (*porte-étendard*) at the Colonial Conference is French by birth (*naissance*) and although (*quoique*) speaking much better English than some of his colleagues, to whom it is their native tongue (*langue*), nevertheless (*néanmoins*) he has that faint (*légère*) trace of an alien (*étranger*) accent which adds a certain charm to his conversation. Sir Wilfrid has produced everywhere (*partout*) the best of impressions. He is charming, courtly (*distingué*), dignified, full (*plein*) of animation, a delightful French variant upon

the monotonously British characteristics of our kin (1) beyond (*au delà*) the seas (*mers*).

Representing the most important of our Colonies over-sea, he is also the representative of the State whose controversies with its neighbours (*voisins*) cause the Foreign and Colonial Offices (*Ministères des Affaires Etrangères et des Colonies*) more anxiety than any of the other Dependencies of the Crown (*Couronne*). Canada, the future granary (*grenier*) of the Empire, is also destined more and more to become the great high-road (*grande voie de communication*) from the old World of Europe to the older (*plus ancien*) world of the Far East (*Extrême-Orient*). Canada, as Sir Wilfrid Laurier in his own person bears sufficient witness (*le prouve surabondamment*), is a crowning illustration (*frappant exemple*) of the ability of Liberal Colonial policy (*politique*) to bind (*unir*) together in one dominion men of different races, of antagonistic religions, of different languages and social customs. Canada has also progressed much further (*beaucoup plus loin*) in the road of nationhood (*nationalité propre*) than any (*n'importe laquelle*) of the other Colonies. It is five years since (2) Sir Wilfrid Laurier proclaimed, at the time of the great Jubilee, that Canada was a nation. I do not think I am exaggerating when I say that, although (*bien que*) the loyalty of the Dominion to the mother-country is more fervid (*ardente*) than ever (*jamais*), it will be but (*que*) a very short (*court*) time before (*avant que*) Canada insists upon being invested with all the privileges and authority of an independent Sovereign State. The new State will no doubt be in the heartiest (*la plus cordiale*) and most friendly (*amicale*) alliance with Great Britain, but the condition of such (*telle*) alliance will be that the last shred (*dernier fil*) of dependence shall disappear, and that Canada will neither ask (*ne demandera*) nor be expected to accept any responsibility for any policy to the adoption of which her prior (*préalable*) consent has not been sought (*cherche*) and obtained.



Sir Wilfrid Laurier.

At the recent Colonial Conference it has been the lot of Sir Wilfrid Laurier to smash (*mettre en pièces*) pulverise, and utterly destroy (*détruire complètement*) the pernicious delusion which has taken possession of the mind (*esprit*) of the man in the street (1) and that of some of his journalistic leaders, that it was possible to fashion (*façonner*) the congeries (*agglomérations*) of independent Republics which are collected together in the British Empire into a strongly (*fortement*) organised militant unit (*unité*). Sir Wilfrid's remarks came (*vinrent*), as it were (*pour ainsi dire*), like (*comme*) a cold blast (*coup de vent*) from those regions of eternal snow (*neige*) which lie (*se trouvent*) to the northward of his Dominion, and these foolish hopes (*sottes espérances*) now lie around (*autour de*) us blighted (*flétries*) and blackened (*noircies*), for (*car*) the message of Sir Wilfrid Laurier to the Empire has been that while (*tandis que*) Canada is perfectly willing and even (*même*) anxious to co-operate as an inde-

(1) *Kin*, personnes de la même race.

(2) *It is five years since Sir Wilfrid proclaimed*, il y a cinq ans que Sir Wilfrid a proclamé. Lorsque *Il y a*, se rapportant à un nom de temps, est suivi en français d'un verbe au *passé indéfini* et du mot *que*, on rend en anglais *il y a* par *it is*, le verbe au passé défini se met au *passé simple* et *que* se traduit par *since*.

(1) *The man in the street*, l'homme de la rue, *la populace*.

pendent Sovereign State and as a self-governing (*se gouvernant elle-même, autonome*) nation with the Sovereign State and self-governing nation which dwells (*réside*) in these islands (*îles*), it is resolute to resist every effort to draw (*attirer*) Canada within (*dans*) the entanglements (*embarras*) of our military system.

When I met the Canadian Premier for the first time at the Hotel Cecil this year (*année*), he told (*dit*) me that nothing impressed him so much (*autant*) when he came to the old country as the radical difference in the point of view of statesmen (*hommes d'Etat*) in Europe and America.

"Here (*tenez*)", said he, "no matter (*peu importe*) whom you meet (*rencontrez*), whether (*que ce soient*) statesmen, politicians, financiers, journalists of any kind (*toute sorte*), however little (*quelque peu*) they may say about it, you always (*toujours*) come sooner or later (*tôt ou tard*) upon the fact that the thought at the back of their minds (1) is the possibility of war. It may not come to-day or to-morrow, or the next day; but some day a great war (*guerre*) will be blazing (*éclatera comme un incendie*) along their frontiers, and the supreme question with them is how (*comment*) they are prepared for that tremendous (*terrible*) eventuality. It colours all their thoughts; it dominates all their policies. They never escape (*n'échappent jamais*) from it; it dwells (*reste*) with them constantly. — Now, in Canada, we never think of war from January to December. So far from (*bien loin de*) it continually preoccupying our thoughts, the possibility of war never enters our minds (*esprits*) — as a contingency (*éventualité*) for which we should (*devrions*) be prepared. And it is that," said he, speaking with great emphasis, "which more than anything else (*toute autre chose*) made me resolute to prevent (*empêcher*), at any cost (*à tout prix*), any entanglement of Canada in the military system of the Old World".

I ventured (*hasardai*) mildly (*doucement*) to suggest that Canada had entangled herself pretty (*assez*) considerably in military matters (*affaires*) by the contingents which she had sent (*envoyés*) to South Africa.

"No," said Sir Wilfrid; "we sent the contingents, it is true (*vrai*), but if you will refer to the speech which I delivered in Parliament when the first contingent was sent, you will find (*trouverez*) that I laid it down (*posai en principe*) in the strongest (*les plus forts*) possible terms that their despatch was in no way (*en aucune façon*) to be regarded as a Constitutiooal precedent or the fulfilment (*exécution*) of an obligation. Canada reserved her liberty — in any future war in which the British Empire might (*pourrait*) be involved (*engagé*) — to decide whether (*si*) she would take part in it or whether she would stand aloof (*se tenir à part*)."

This resolute refusal of Sir Wilfrid Laurier to be entangled in the military system of the Empire marks his preference for, and suggests the possibility of, a loose (*peu étroite*) alliance rather than (*plutôt que*) of a close (*étroite*) federation. He would rather have the British Empire recognised as the modern equivalent of the Achaian League of Ancient Greece than he would have it make (*qu'il ne voudrait lui voir faire*) any further steps (*d'autres pas*) in the direction of such a close federation as that which exists in the United States of America. The Colonies with which the Greeks studded (*parsemèrent*) the shores (*côtes*) of the Mediterranean held themselves (*se considéraient*) to be perfectly free (*libres*) to assist or to refrain from assisting the mother-country when it was involved in a war with its neighbours (*voisins*). Each (*chaque*) Greek Colony had the right (*droit*) of decision whether it would fight (*combattrait*) or whether it would remain (*resterait*) neutral. A similar privilege is claimed (*réclamé*) by Sir Wilfrid Laurier for the Colonies, and the fact that such a claim has been put forward (*mise en avant*) in the very heyday (*fougue, plus grande force*) of the Imperialistic fervour occasioned by the participation of the Colonies in the South African War, is only (*seulement*) to give pause to those bellicose gentlemen who had been dreaming (*avaient rêvé*) vain dreams as to (*quant à*) the future of the British Empire. Sir Wilfrid Laurier has waked them up (*les a réveillés*)

(1) *The thought at the back of their minds*, la pensée de derrière leur esprit (la tête), *leur arrière-pensée*.

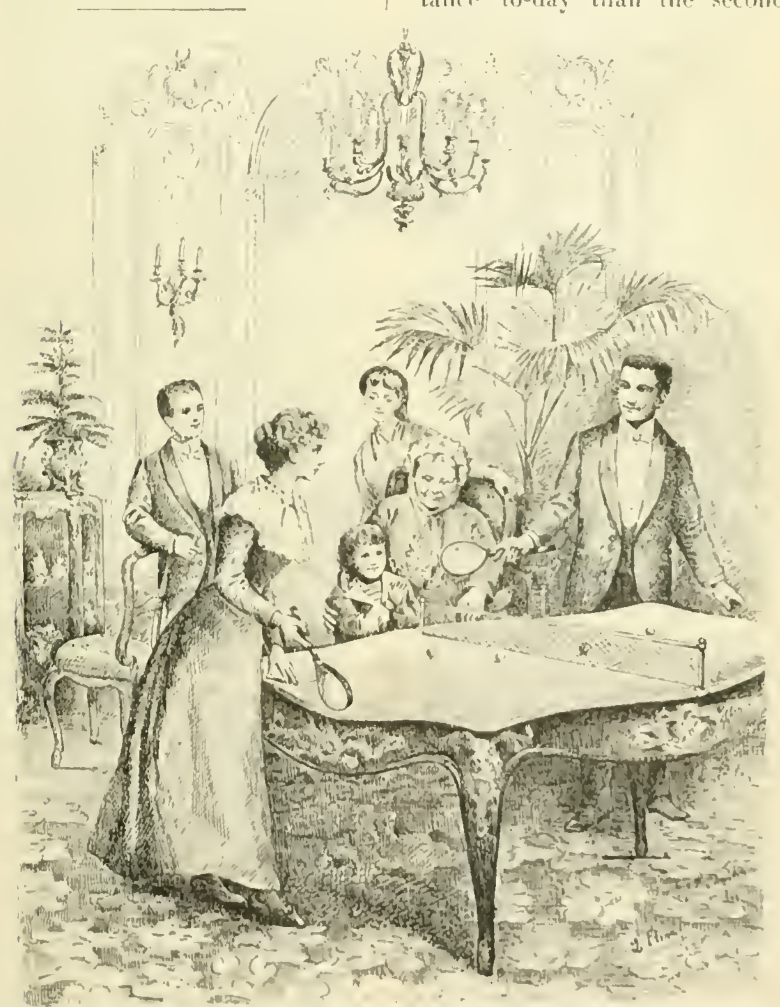
from their dreaming by reminding (*rappelant*) them that the Empire is but (*seulement*) a free alliance of independent Sovereign States, each (*chacun*) of whom will claim absolute liberty, when the Empire goes to war, to decide whether it will take part or stand aloof.

W. T. Stead.

From the Review of Reviews.

Ping-pong ! A wonderful discovery.

Of the two most important features (*caractéristiques*) of the age, Wireless (*sans fil*) Telegraphy and Ping-pong, the former (*la première*), though (*quoique*) placed first, is of infinitely less importance to-day than the second.



Ping pong, AN EXCITING GAME

Wireless Telegraphy is at present in a state of embryo, whereas (*tandis que*) Ping-pong has already made good its claim (*pretention*) to be considered in the light of (*dans l'esprit qui convient à*) a national institution

There was a time — and that not so long ago (*il y a*) — when the interval between (*entre*) the

conclusion of a dinner and the time to go home (*chez soi*) was one dreaded alike (*redouté pareillement*) by host and guests (*invités*); but the new game (*jeu*) has changed all that.

No longer (*plus du tout*) is the habitual diner-out (*dîneur en ville*) compelled (*obligé*) to sit on a chair and try (*essayer*) to look interested while (*pendant que*) some flurried (*émue, très agitée*) damsel gurgles (*glousse*), " The Promise of Life (*la vie*)".

No longer is he bound (*obligé*) to say, " Thank you ! " " How beautiful ! " " How like Dan Leno ! " or other untruths (*inexactitudes*), after some more than usually amateurish effort in the way of vocalisation : and no longer is he expected (*attendu*) to show (*montrer*) symptoms of intelligence (*compréhension*) while some long-haired (*aux longs cheveux*) fellow (*individu*) devotes (*consacre*) a considerable time to the extraction of squeaks (*grincements*) from an unoffending violin.

Ping-pong, like somebody's pens, has come as a boon (*faveur*) and a blessing (*bienfait*) to mankind (*genre humain*). From a medical point of view, it is incomparable, as it affords (*comporte*) just a sufficient amount of exercise to promote (*favoriser*) the healthy (*saine*) digestion of a good dinner, without being unduly tiring (*fatigant*).

Ping-pong is tennis in miniature. You need (*avez besoin*) the same (*mêmes*) things to play (*jouer*) it as to play tennis, but everything is on a much smaller scale (*échelle beaucoup plus petite*). First (*d'abord*) you need a table nine feet (*pieds*) long and four feet broad (*large*), though a smaller one will do ; that represents the lawn (*pelouse*). Next (*ensuite*) you must have a net (*filet*) about six inches (*pouces*) high, and two short sticks (*bâtons*) for poles (*perches*), fastened (*fixés*) one at each side (*côté*) of the middle of the table to which the net is attached, so as (*de façon à*) to divide the table into two courts. Instead of (*au lieu de*) covered tennis balls you use balls of celluloid, about an inch in diameter. A Ping-pong racquet is like a very small tennis racquet. There are various kinds (*espèces*) of racquets. The original one, however (*toutefois*), consists of a very small frame (*cadre*) in the shape (*de la forme*) of a tennis racquet, covered on each side with tightly drawn (*bien tendu*) parchment, and resembling a very thin (*mince*) drum (*tambour*) with a handle (*manche*) to it. Other racquets have been introduced later (*plus tard*). There is one an exact imitation of the ordinary tennis racquet. There are still (*encore*) others of wood, cork (*liège*) and vellum.

When using the parchment racquet, as the ball is struck (*frappée*) with the racquet one hears (*entend*) the sound that gives (*donne*) the game its name, and when play is in progress you hear the racquets calling (*appelant, faisant*) " ping " " pong " to each other (*l'une à l'autre*) as the ball is hit (*lancée*) from one player (*joueur*) to the other.

The most important item (*partie, détail*) appears to be the finding (*recherche*) of lost (*perdues*) balls. Suppose, for example, A plays B. A, being a rash (*précipité*) and unpolished player, strikes (*frappe*) the ball wildly (*furieusement*), so that it cannons (*rebondit*) off B's nose under the piano. According to (*selon*) the present laws (*lois*) of the game, it is B who has to pull off (*retirer*) his coat (*habit*), and lug out (*déranger, ôter*) the piano to regain the ball. But it does not end there. The elusiveness (*facilité de se dérober*) of the average (*ordinaire*) Ping-pong ball is comparable to nothing else (*autre*) on earth (except, of course, General de Wet) and when B at length (*enfin*) cautiously (*prudemment*) reaches out (*saisit*) his racquet to pull (*attirer*) the ball towards (*vers*) him, he usually manages (*réussit*) to

touch it on the wrong side (*mauvais côté*). Thereupon (*là-dessus*), like something possessed, it hops (*saute*) through (*par*) the open door and rolls steadfastly (*résolument*) under the hall stand. Again it is poor B who makes his way (*prend le chemin*) into the hall and goes on his hands and knees to capture the errant.

This picking up (*action de ramasser*) of lost balls requires (*exige*) very serious attention. The game is played by young and old alike (*pareillement*). The young can, perhaps, manage (*s'acquitter de*) their part (*rôle*), but to elderly (*d'un certain âge*) people, this continual groping (*tâtonnement*) under furniture (*meubles*) is a weariness (*fatigue*) of the flesh (*chair*). Gentlemen of sixty and upwards (*au-dessus*), and with a tendency to obesity, have found (*trouvé*) it exercise a most adverse effect upon their respiratory powers, and have experienced a corresponding development of their profane propensities (*tendances*). Their best means (*moyens*) of obviating the difficulty is to employ their grandson (*petit-fils*), aged ten or so, to perform the office at a reasonable rate (*taux, prix*) of remuneration. The small boy is always (*toujours*) open (*ouvert*) to reason — for a consideration.

There is a point, which cannot in fairness (*toute justice*) be overlooked (*passé sous silence*). It is — when Edwin plays his adored Angelina at Ping-pong that the bright and tender side (*côté*) of the question dawns (*luit*) upon one (*quelqu'un*), so to speak (*si l'on peut parler ainsi*). Angelina will playfully (*d'une façon enjouée*) tap the ball under the table. Edwin follows (*suit*) it immediately. Angelina valiantly follows to assist Edwin, and there they are!

May (*Puisse*) it be a long time before the little vellum bat ceases (*cesse*) to wave (*exprimer*) peace and enjoyment over the dining tables of the British nation!

Spoitkeii.

Lost.

The smoke (*fumée*) curled out (*sortait en spirales*) of the window (*fenêtre*) in thick (*épais*) black clouds (*nuages*); every now and then (*de temps en temps*) the red tongues (*langues*) of flame darted (*dardaient*) through (*à travers*) it, lighting up (*illuminant*) the faces of the people opposite. Yes, the building (*bâtiment*) was doomed (*condamné*). But the firemen (*pompiers*) were working (*travaillaient*) bravely, and had saved all (*tous*) the men, women, and children.

Suddenly a fair thing (*belle créature*) rushed up (*se précipita*) to one of the firemen. Her hair (*cheveux*) was hanging (*pendaient*) down her back (*dos*), and her beautiful eyes (*yeux*) were wide open (*grands ouverts*) with horror.

"Oh, save it!" she cried, pointing to (*montrant*) the second-storey (*étage*) window. "Save it, for it is not mine (*à moi*)!"

A brave fireman came (*vint*) to her.

"Tell (*dites*) me where (*où*) it is, and I will save it or die (*mourir*) in the attempt (*tentative*).

"Heaven (*le ciel*) will reward (*récompensera*) you!" she cried. "That room (*chambre*) up there — that's (*c'est*) where I left (*laissé*) it. Oh, save it!"

With a fearless (*sans crainte*) smile (*sourire*) the fireman mounted the ladder (*échelle*), amid (*parmi*) the cheers (*acclamations*) of the populace.

"How old was it (*quel âge avait-il*)?" asked (*demanda*) another woman of (*à*) the fair young thing.

"Only (*seulement*) a month (*mois*)!" cried the distracted (*affolée*) woman. "Oh, Heaven, he is coming back (*revient*) without (*sans*) it!"

"Madam," said the fireman, sadly (*tristement*), "I could find

ai pu trouver) no child — "

"Child!" she screamed (*s'écria*). "I said nothing about (*n'ai pas parlé d'*) a child!"

"Then (*alors*) what in the name (*nom*) of Heaven did you want (*vouliez-vous*) me to save?" asked the puzzled (*perplexe*) fireman.

"The new bicycle I got (*me suis procuré*) on the instalment system (*versements partiels*)!" And then she fainted away (*s'évanouit*).

EXAMENS ET CONCOURS

École Navale (1902).

THÈME **16** (1).

Conte pour enfants.

Il y avait une fois un homme et une femme très pauvres, très pauvres, avec une quantité d'enfants. Chaque année ils en avaient un de plus. Un jour la femme mit au monde un joli petit garçon qui, en ouvrant les yeux, s'écria : « Chère mère, donnez-moi quelques vieux vêtements de mes frères, quelques provisions pour une couple de jours, et je m'en irai par le monde chercher fortune.

— Pauvre cher petit, répondit la mère, que Dieu te garde d'une telle idée ! Tu es trop jeune pour quitter la maison. »

Mais le petit insista tant et tant que la mère finit par lui donner quelques vieux habits. Il partit alors et se dirigea vers l'est. Bientôt Lillehort (il s'appelait ainsi) rencontra une vieille femme borgne ; il lui enleva son œil.

« Ah ! s'écria-t-elle, je n'y vois plus, que vais-je devenir ?

— Que veux-tu me donner, dit Lillehort, pour ton œil ?

— Une épée avec laquelle on peut anéantir toute une armée, si nombreuse qu'elle soit. »

Lillehort prit l'épée et se remit en route. Un peu plus loin, il rencontra une autre femme borgne et lui enleva son œil

« Que veux-tu me donner, lui dit-il, pour ton œil ?

— Je te donnerai un navire qui voguera sur terre et sur mer, sur les montagnes et les vallées. »

La vieille femme remit alors à Lillehort un petit bateau si mince et si léger qu'il put le cacher dans sa poche.

Un peu plus loin, Lillehort s'arrêta pour examiner son embarcation. Il la tira de sa poche et y mit un pied. Aussitôt elle s'élargit. Il y mit l'autre pied. De nouveau elle s'élargit. Il s'y installa tout à fait. Elle s'élargit encore. Alors il lui dit : « Va par les fleuves et l'Océan, va par monts et par vaux, va jusqu'à la demeure du roi. »

X. MARMIER.

Baccalauréat moderne.

(*Constantine, juin 1901.*)

VERSION **5** (1).

As a perfect tragedy is the noblest production of human nature, so it is capable of giving the mind one of the most delightful and most improving (*salutaire*) entertainments. "A virtuous man, says Seneca, struggling with misfortunes, is such a spectacle as gods might look upon with pleasure": and such a pleasure it is which one meets with in the representation of a well-written tragedy. Diversions of this kind wear out of our thoughts everything that is mean and little. They cherish and cultivate that humanity which is the ornament of our nature. They soften insolence, sooth affliction, and subdue the mind to the dispensations of Providence.

It is no wonder, therefore, that in all the polite nations of the world, this part of the drama has met with public encouragement.

The modern tragedy excels that of Greece and Rome in the intricacy and disposition of the fable; but falls infinitely short of it in the moral part of the performance.

(ADDISON.)

---

(1) Les exercices ainsi numérotés sont ceux dont le corrigé paraîtra dans un n° ultérieur.

Les Quatre Langues

N° 2. 20 Octobre 1902. 3 Année.

Omer Jodogne

PARTIE ANGLAISE

A story and its sequel.

Some little time ago *(il y a)*, a friend was asked *(demandée)* by an American lady to go with her to see Westminster Abbey. My friend was one of a band of nursing sisters *(sœurs gardes-malades)* and in her quick grey gown *(robe)* and bonnet would everywhere *(partout)* be known as such *(connue comme telle)*.

The two ladies started out *(partirent)* one fine morning, but on arriving at the Abbey gates *(portes)* found a long line of people waiting *(attendant)* to go in — for it was shortly *(peu de temps)* after the King Edward's coronation and the thrones had not been removed *(enlevés)*.

The two friends were modest people, so went *(allèrent)* to take their places at the end of the *queue*.

They turned a corner, but still the line of men and women could be seen; on and on as they turned (1) the streets, stretched *(s'étendait)* the long line until at last *(jusqu'à ce qu'enfin)* with plenty *(beaucoup)* of laughter *(rire)*, though *(quoique)* it was a little grim *(pénible)*, they found *(trouvèrent)* a place in the line; then patiently on (2) for another two hours; there were comical incidents *en route* — funny *(plaisants)* little rushes *(courses précipitées)* over street-crossings *(croisements de rues)* — queer *(drôles)* little talks with country people who had come to London on purpose *(exprès)* to go and see the Abbey.

At last the door was reached *(atteinte)* and just as they were turning in, an official touched my friend on the shoulder *(épaule)* and said: "A Nurse! you! in uniform! and in this crowd! *(foule)* Come with me directly *(tout de suite)*"; and straight *(tout droit)* to a small postern door he took the two ladies and let them in *(les fit entrer)* quickly *(vivement)* and found them *(leur trouva)* a glass of water, sorely needed *(dont elles avaient grand besoin)*. But just think of it: three hours of discomfort for want *(manque)* of knowing about that small door, and because *(à cause)* of the nurse's modesty. Just here lies *(se trouve)* so much of the pathos of life *(vie)*: how much pleasure and happiness *(bonheur)* have been lost *(perdus)* and how much sorrow *(tristesse)* and discomfort endured for want of a little knowledge *(connaissance)*! If this be so in small things how much more is it the case in great things! How many wars *(guerres)*, how much starvation *(disette)* and distress from international labour *(travail)* troubles might be saved if the mass of the people could be brought *(amenés)* more into contact! — But this, in the past, has only been possible for the rich who could travel *(voyager)* and pay the cost of learning *(apprendre)* various languages. — In these days the poor may share *(partager)* in the privilege. The post goes everywhere *(partout)*

(1) *On and on as they turned the streets*, comme elles continuaient à tourner dans les rues; il y a inversion de la postposition *on* indiquant la continuation de l'action.

(2) *Then patiently on* (sous entendu: *turned*), elles continuèrent à tourner patiemment.

though (*bien que*) John and Jean, Carlotta and Anna live (*vivent*) far (*loin*), far apart — by means (*au moyen*) of such publications as Les Quatre Langues; they may. not only learn (*apprendre*) the one the language of the other — but may also be brought (*amenés*) in personal contact by that marvel of simplicity, a sheet (*feuille*) of stained (*barbouillé*) paper. Welcome (*bienvenue*) to the new volume of Quatre Langues and may its editor find also a welcome for his many (*nombreux*) other schemes for promoting (*favoriser*) that intercommunion from which we hope (*espérons*) so much; and a hearty (*cordial*) greeting (*compliment*) friends all from

E. A. Lawrence.

The Boer General's Appeal

It will be remembered (*rappelé*) how (*comment*), after a struggle of



Louis Botha.

more than two and a half years for their independence, the burghers were compelled (*forcés*) through the medium (*par l'intermédiaire*) of representatives at Vereeniging, to accept the terms of surrender (*capitulation*) placed before them by the Government of his Britannic Majesty, King Edward VII.

At the same time these representatives deputed (*déléguèrent*) us to proceed (*nous rendre*) to England in order (*afin de*) first of all to appeal to our new Government to alleviate (*soulager*) the appalling (*épouvantable*) distress which prevails throughout (*dans toute*) the length (*longueur*) and breadth (*largeur*) of the new colonies, and if unsuccessful in this, to make an appeal to the world



J. H. De La Rey.

(*monde*) for charitable contributions.

As we have hitherto (*jusqu'à présent*) not succeeded (*réussi*) in inducing (*convaincre*) the British Government to grant (*accorder*) any further (*autre*) assistance to our people, and our need (*besoin*) is indescribably great, there is no other course (*parti*) open to us than to appeal to the peoples of Europe and America.

During our long and arduous struggle the constant proofs (*preuves*) of sympathy from all quarters greatly cheered (*encouragèrent*) us. The pecuniary and other assistance rendered to our wives (*femmes*) and children in the concentration camps and to the prisoners of war in all

parts of the world contributed immensely towards relieving (*soulager*)



C. R. De Wet.

the lot (*sort*) of these poor unfortunate people, and on behalf (*au nom*) of the people of the late (*anciennes*) Republics we take this opportunity of expressing our heartfelt (*sincères*) thanks (*remerciements*) to all who assisted us in the past with charitable contributions. The Boer people can never forget (*oublier*) the help (*aide*) shown to them during the dark (*sombre*) hour of their trial (*épreuves*).

The people of the two Republics have sacrificed everything (*tout*) for their independence, and now the struggle is over (*terminée*) they stand (*se trouvent*) wholly (*entièrement*) ruined. Although (*quoique*) we had no opportunity of compiling an exact statement of the devastation wrought (*causée*) in the two Republics, we are convinced from personal knowledge (*connaissances*) that during the war, at least (*au moins*) thirty thousand houses on the farms, besides (*outre*) a number of villages, have been burnt (*brûlés*) or destroyed by the British.

Our dwellings (*demeures*) with the furniture (*meubles*) have been burnt or demolished, our orchards (*vergers*) cut down, all agricultural implements (*instruments*) broken (*brisés*), mills (*moulins et usines*) destroyed, every living (*vivant*) animal taken away (*enlevé*) or killed (*tué*); nothing, alas! remains (*reste*). The land (*terre*) is a desert. Besides, the war has claimed (*réclamé*) many a (*plus d'une*) victim, and the land resounds (*résonne*) with the weeping (*pleurs et gémissements*) of helpless (*sans appui*) widows (*veuves*) and orphans.

Moreover (*en outre*), it is needless (*inutile*) to remark that a large sum will be required for the education of the children of the burghers.

In this our great distress we appeal to the world for charitable contributions to help the widows and orphans, the maimed (*estropiés*) and the needy (*nécessiteux*), and to assist in the education of our children.

We point out (*montrons*) the terrible consequences of the war to acquaint the world with our great need and in no wise (*nullement*) to stir up (*exciter, réveiller*) feeling anew (*de nouveau*). The sword (*épée*) rests in the scabbard (*fourreau*), and all differences are silent in the presence of so great a misery.

The damage occasioned by the war is immense, so that (*de sorte que*) the small amount which England, according to (*selon*) the terms of surrender, will give, even if multiplied tenfold (*dix fois*), will be totallly inadequate to cover even (*même*) the war losses (*pertes*). The widows and orphans, the maimed and needy, and our children, for whom alone (*seuls*) we make this appeal, will therefore (*par conséquent*) rece ive little, and in most (*la plupart*) cases, nothing at all.

All contributions will be placed to a fund called "The General Boer Relief Fund," and will be exclusively devoted (*consacrées*) now and in the future to alleviate the sufferings of those persons for whom it is collected.

We kindly request the cordial cooperation of the existing committees in the different countries of Europe and America, and wish (*désirons*) to state (*déclarer*) that we are on the point of visiting these countries in turn in order to properly organise the matter.

Louis Botha.
C. R. De Wet.
J. H. De La Rey.

Sir Wilfrid Laurier in France.

Sir WILFRID LAURIER, though (*quoique*) a loyal champion of the Imperial idea, has never concealed (*caché*) his affection for the country to which the inhabitants of the Province of Quebec for the most part (*plus grande partie*) owe (*doivent*) their origin. He takes a justifiable pride (*fierté*) in the fact that in the veins of the Canadian people there flows (*coule*) the blood (*sang*) of the two great nations who have played (*joué*) the most striking parts (*les rôles les plus marquan's*) on the stage (*scène*) of European history. Placed at the head of a British Colony largely by the votes of French-speaking electors, Sir WILFRID LAURIER welcomes (*salue*) the opportunity of strengthening (*fortifier*) the ties (*liens*) of sentiment that bind (*unissent*) the settlers (*colons*) of Lower (*bas*) Canada to the land which, without offence to Englishmen, may be called (*appelée*) their Mother Country. In the struggle (*lutte*) for the Dominion of the New World between (*entre*) France and England in the Eighteenth Century, the fight (*lutte*) for Canada was the most dramatic episode. If in the end victory rested with the Island Power (*puissance insulaire*), the contest added (*ajouta*) to the laurels (*lauriers*) of France. The fame (*renommée*) of the vanquished is not inferior to that of the victors; and the Canadian of to-day cherishes the memory of MONTCALM with that of WOLFE, and finds (*trouve*) no more reason to blush (*rougir*) for the Heights (*hauteurs*) of Abraham than for Ticonderoga. The literature, the traditions, the romantic annals of France are the inheritance of the two millions of Canadian subjects of the KING OF ENGLAND whose native language is that of their Norman and Breton ancestors. Sir WILFRID LAURIER, who adds a truly (*véritable*) Saxon shrewdness (*sagacité*) to his Gallic enthusiasm, has realised (*reconnu*) that sentimental links (*chaînons*) are welded (*soudés*) all the closer (*encore plus étroitement*) by common interests. Not content with talking (*causer*) of the Empire and the Flag (*drapeau*) he has endeavoured (*efforcé*) to give Englishmen and Canadians solid commercial grounds (*bases*) for wishing well to each other (*se vouloir du bien mutuellement*). He has long had the idea of drawing France and the Dominion together (¹) by analogous means (*moyens*); and it is possible that attempts (*tentatives*) will again be made to give the project practical shape (*forme*) during his present visit to Europe. The arrangement would be somewhat (*quelque peu*) on the lines of that which the Dominion has settled (*arrangé*) with this country. Canada would make a reduction of about fifteen per cent in her tariff in favour of French imports, and Canadian products entering France would enjoy (*jouiraient*) the benefits of the minimum tariff. In order to (*afin de*) extend the trade between the two countries, a Franco-Canadian steamship (*de bateaux à vapeur*) line would be established, which would enjoy a substantial subsidy from both (*des deux*) the contracting parties. This associated commercial enterprise might (*pourrait*) do much to promote (*favoriser*) amity between the Colony and the Republic. It would also tend to accelerate a *rapprochement* between the latter (*celle-ci*) and England, and confer on France a fresh interest in the stability and peaceful progress of all the Realms (*territoires*) that constitute the British Empire.

The Standard

The subsequent history of the greedy (*gourmand*) Dog.

Once upon a time (*il y avait une fois*), as (*comme*) everybody (*tout le monde*) knows (*sait*), a dog (*chien*) with a piece of meat (*viande*) in his mouth (*bouche*) was about (*sur le point*) to cross (*traverser*) a river. Looking (*regardant*) into the water (*eau*) he saw (*vit*) what (*ce que*) he supposed to be another dog with

(1) *to draw... together*, rapprocher.

another piece of meat, which he immediately determined to annex and assimilate. Dropping *(lâchant)* his own *(propres)* provisions, he plunged into the stream *(courant)*, but the imaginary dog and the imaginary piece of meat disappeared. So did *(ainsi fit)* the real piece of meat. Thereupon *(là-dessus)* the real dog barked *(aboya)* furiously at himself for *(pendant)* several *(plusieurs)* minutes, and was angry *(en colère)* enough *(assez)* to bite off *(couper en mordant)* his own tail *(queue)*. But after *(après)* a time *(certain temps)* he partially recovered his equanimity, and, reflecting deeply *(profondément)* upon the incident, he became *(devint)* a wiser *(plus sage)*, though *(quoique)* a sadder *(plus triste)* dog

Some days *(jours)* later *(plus tard)*, having another piece of meat in his mouth, he was about to cross the river when *(lorsque)* he beheld *(vit, contempla)* the same *(même)* dog with a duplicate piece of meat in his mouth.

His first *(première)* impulse was to grin *(grimacer)* sarcastically at this attempt *(tentative)* to repeat the disaster : but, remembering *(se rappelant)* in time *(à temps)* that a widely *(largement)* distended grin would cause his jaws *(mâchoires)* to relax their hold *(prise)*, he relapsed *(retomba)* into an expression of solemn gravity.

Then he proceeded *(continua)* to consider the phenomenon.

" This ", he said to himself, " may *(peut)* be an hallucination or it may not. If it is, it may be dismissed *(écarté)* without *(sans)* further *(autre)* attention. If it is not, I should like *(j'aimerais)* to have that other piece of meat. But experience has taught *(appris)* that it is a mistake *(faute)* to drop mine *(le mien)* into the water. A piece of meat in one's *(sa)* mouth is worth *(vaut)* two in another dog's mouth. Suppose I leave *(laisse)* mine ashore *(sur le bord)* ? But, hold *(attends, minute)* ! There are dogs and cats *(chats)* and other meat consumers *(mangeurs)* ashore, and it might *(pourrait)* not be there when I get back *(reviendrai)*. The safe *(sûr)* course *(parti)* evidently is to eat *(manger)* the meat and tackle *(poursuivre)* the other dog after dinner. "

Retiring a short *(à une courte)* distance from the river bank *(bord)* therefore *(par conséquent)*, he ate *(mangea)* his dinner, after which *(quoi)* he approached the water again *(de nouveau)*, and, looking in, saw the other dog, this time *(fois)* with nothing *(rien)* in his mouth, but complacently licking *(léchant)* his chops *(babines)*, and looking *(paraissant)* very much more *(beaucoup plus)* amiable than on the previous *(précédente)* occasion.

" Evidently, " said the real dog, " he has dined too *(aussi)*. Well, I don't blame him ! My motto *(maxime)* — after dinner — is ' Live *(vis)* and let *(laisse)* live ! ' "

And from *(à partir de)* that day forward *(dans la suite)* he made it a point *(il se fit un point d'honneur)* never *(de ne jamais)* to postpone *(retarder)* a meal *(repas)* for a single *(seul)* moment if he could help it *(s'il pouvait faire autrement)*.

Snap shots.

Do dreams *(rêves)* come true *(se réalisent)* ? or An old Campaigner's story.

An original Serial, BY COLONEL N.

I

It was while *(pendant que)* the English troops were fighting *(combattaient)* in Burmah *(Birmanie)* that the events *(événements)* occurred *(arrivèrent)* which I am about *(sur le point)* to relate. I was a youngster *(jeune homme)* in those days and had hardly *(à peine)* succeeded *(réussi)* in my efforts to

cultivate a moustache when I was called on (*appelé*) to take part in a campaign which the nature of the country and the deadliness of the climate (*climat meurtrier*) combined to make (*rendre*) an arduous one. I was however (*cependant*) very happy (*heureux*) for I loved (*aimais*) adventure and novelty; my superior officers were kind (*bons*) and genial (*agréables*) and with my men I was a favourite ; perhaps even (*peut-être même*) my youth (*jeunesse*) appealed to them ; certain it is, they seldom (*rarement*) endeavoured (*s'efforçaient*) to take (*prendre*) advantage of my inexperience and they served under me with alacrity and vigour. The small (*petite*) force to which I was attached had occupied a dilapidated native fort and here we were beset (*assiégés*) by a swarm (*essaim*) of Burmese. Luckily (*heureusement*) for us they had no serviceable artillery or we and our fort might quickly have been swept off the face of the earth ([1]) ; as it was we held out (*tînmes bon*) till (*jusqu'à ce que*) reinforcements came to relieve us, and then advanced, together with (*en même temps que*) our rescuers (*ceux qui nous avaient secourus*), farther (*plus avant*) up the country, dispersing the remnants (*restes*) of the Burmese troops as we went. Their main (*principale*) resistance had been already (*déjà*) overcome (*vaincue*) by operations which do not come within (*dans*) the scope (*cadre*) of my present narrative. At length (*enfin*) we came to a town in a moderately defensible position, and as the rainy (*des pluies*) season was approaching, we got (*reçûmes*) orders to halt there and to await (*attendre*) the return of fine weather (*beau temps*). Glad (*contents*) enough (*assez*) we were to rest (*reposer*) and recruit our exhausted (*épuisées*) energies, for the climate is terribly trying to (*éprouve terriblement*) Europeans, especially among (*parmi*) the dense forests which we had traversed. The beauty of these forests who can describe? Some trees aflame (*semblaient embrasés*) with scarlet (*écarlates*) blossoms (*fleurs*) ; others literally covered with gorgeous (*aux teintes riches*) orchids! The most delicate ferns (*fougères*) forming a tapestry under our footsteps (*pas*), ropes (*cordes, chaînes*) of creeping (*rampantes*) plants entangling (*enchevêtrant*) our path (*sentier*)! But over all (*par dessus tout*) this fair seeming (*belles apparences*), broods (*plane*) the deadly (*mortelle*) malaria and many a (*plus d'un*) brave fellow succumbed to its influence, nor ever (*jamais*) set (*posa*) foot again on the shores (*côtes*) of " Merry England ".

As (*à mesure que*) we got (*devenions*) accustomed to the townspeople, and the rural inhabitants of the surrounding (*environnants*) districts, we found (*trouvâmes*) them by no means (*nullement*) ill-disposed towards (*envers*) us. The Burmese army and government had so oppressed the civilian population that when the latter (*celle-ci*) found us ready (*prêts*) to conciliate them and to pay well for all the supplies (*approvisionnements*) we required (*avions besoin*), they (*eux*), in their turn, did what they could for us and made friends. They are naturally a jolly (*jovial*), good-natured people and our soldiers took quite a liking to them ([1]).

I and a brother officer, who was a great chum of mine (*un de mes grands amis*), had quar-

---

(1) *we and our fort might quickly have been swept off the face of the earth* : nous et notre fort *nous* aurions pu être rapidement balayés de la face de la terre. Remarquer : 1° que *nous* récapitulatif ne se traduit pas en anglais ; 2° que le verbe pouvoir n'ayant pas de participe passé, on fait une transposition de temps en anglais ; on dit : *Nous pourrions avoir été* (might have been) pour rendre : *nous aurions pu être*.

(1)... *took quite a liking to them*, les prirent tout à fait en affection.

ters in a house at the back of which (*sur le derrière de laquelle*) was a garden full (*rempli*) of fruit-trees that grew thickly together (1) in the wildest (*le plus capricieux*) disorder. One day as I was sauntering about (*flânais à droite et à gauche*) in this garden and smoking (*fumais*), a curious clack-clack came (*vint*) to my ears, and looking (*regardant*) across (*au travers de*) some little bushes (*buissons*), I saw (*vis*), on the veranda of a house close by. (*tout près d'ici*) two girls engaged in silk weaving (*à tisser de la soie*). The industry, as practised in Burmah, is very pretty and interesting; so I stood watching (*restai à regarder*) for (*pendant*) some time and afterwards (*dans la suite*) often (*souvent*) came to have a look (*donner un coup d'œil*) at the girls and their delicate work. By and by (*bientôt*) I ordered a silk cloth (*étoffe de soie*) of them which was to be made in a particular plaid (*carreau*) which I drew (*dessinai*) for them, using crushed (*pilée*) brick and water for the colour and a bit (*bout*) of twig (*petite branche*) with the end (*extrémité*) beaten soft (*rendue molle en la battant*) for a paint-brush (*pinceau*).

(1) *that grew thickly together*, qui croissaient dru.

(*To be continued*)

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 16 (1).

Story for Children.

Once upon a time there was a man and his wife, very poor indeed and having a large number of children. Every year they had one more. One day his wife gave birth to a pretty little boy who, on opening his eyes, cried out : " Dear mother, give me some of my brothers' old clothes, provisions for a couple of days, and I will go out into the world to seek my fortune. "

— " My poor little darling ", replied his mother, " God keep you from such an idea ! You are too young to leave your home. "

But the little one insisted so very much that his mother ended by giving him some old clothes. Then he set off towards the east. Soon Lillehort (that was his name) met an old woman, blind of one eye; he took away her eye.

" Ah ! " she cried, " I can no longer see, what will happen to me ? "

— " What will you give me for your eye ? " said Lillehort.

— " A sword with which you can annihilate a whole army, however numerous it (may) be. "

Lillehort took the sword and resumed his journey. A little further on he met another one-eyed woman and took away her eye.

" What will you give me for your eye ? " said he to her.

— I will give you a ship which will sail on land and sea, on the mountains and in the valleys. "

The old woman then handed over to Lillehort a little boat so small and light that he was able to hide it in his pocket.

A little further on, Lillehort stopped to examine his craft. He pulled it out of his pocket and put his foot into it. It widened out immediately. He put his other foot in. Again it widened out.

He got right in. It grew bigger still. Then he said to it : " Go by rivers and oceans, over mountains and valleys, as far as the abode of the *King*.

(*École Navale, 1902*).

(1) Voir le texte français dans le nº 1 (5 octobre 1902), p. 16.

VERSION 5 (1).

Comme une tragédie parfaite est la production la plus noble de la nature humaine, elle est donc capable de donner à l'âme un des divertissements les plus agréables et les plus salutaires. « Un homme vertueux, dit Sénèque, qui lutte contre le malheur, est un spectacle tel que les dieux pourraient le contempler avec plaisir. » Et c'est un plaisir analogue qu'on éprouve à la représentation d'une tragédie bien écrite. Des distractions de ce genre effacent

(1) Voir le texte anglais dans le nº 1 (5 octobre 1902), p. 16.

de nos pensées tout ce qu'il y a de mesquin et de petit. Elles entretiennent, elles cultivent cette humanité qui est l'ornement de notre nature. Elles adoucissent l'insolence, elles calment la douleur, elles soumettent l'âme aux volontés de la providence.

On ne doit donc pas s'étonner que dans toutes les nations policées du monde, ce genre de drame ait reçu l'encouragement du public.

La tragédie moderne l'emporte sur celle de la Grèce et de Rome en ce qui concerne la multiplicité des incidents et la disposition de la fable, mais elle lui est infiniment inférieure dans la partie morale de la représentation.

(*Baccalauréat*).

EXAMENS ET CONCOURS

Bourses de séjour à l'étranger (Élèves).

Concours de 1901.

THÈME

Même texte que pour le thème espagnol [Voir 2e année, p. 536].

VERSION

Twilight.

The twilight is sad and cloudy,
  The wind blows wild and free,
And like the wings of sea-birds
  Flash the white caps of the sea.

But in the fisherman's cottage
  There shines a ruddier light,
And a little face at the window
  Peers out into the night.

And a woman's waving shadow
  Is passing to and fro,
Now rising to the ceiling,
  Now bowing and bending low.

What tale do the roaring ocean,
  And the night-wind, bleak and wild,
As they beat at the crazy casement,
  Tell to that little child ?

And why do the roaring ocean
  And the night-wind, wild and bleak,
As they beat at the heart of the mother,
  Drive the colour from her cheek ?

LONGFELLOW

Concours de 1902.

THÈME 17.

Le Laboureur.

S'il n'y avait pas de laboureurs pour semer le blé, qui nous donnerait du pain ? Le meunier ne ferait pas de farine, le boulanger serait inutile, et les hommes auraient faim. Nous mangerions, direz-vous, des légumes, de la viande ? Pour les légumes, il faut que le paysan travaille encore sans cesse pour les semer, les soigner et les arracher ; les pommes de terre, pas plus que les salades, n'ont jamais poussé seules.

C'est encore grâce au brave paysan que nous sommes habillés : c'est avec le chanvre qu'on tisse la toile nécessaire aux voiles de bateaux, au linge de corps ; c'est avec la laine des petits moutons que nous avons des vêtements bien chauds, c'est avec la peau des veaux et des vaches que nos pieds sont protégés des duretés de la route.

VERSION 6.

The hero of my tale.

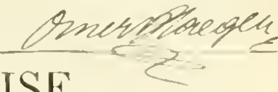
Now this young gentleman, though come of as good blood as any in Devon, and having lived all his life in what we should even now call the very best society, and being chosen by me as the hero and centre of this story, was not, saving for his good looks, by any means what would now be called an interesting youth, still less a highly-educated one.

His training had been that of the old Persians, to speak the truth and to draw the bow, both of which savage virtues he had acquired to perfection, as well as the equally savage ones of enduring pain cheerfully, and of believing it to be the finest thing in the world to be a gentleman ; by which word he had been taught to understand the careful habit of causing needless pain to no human being, poor or rich, and of taking pride in giving up his own pleasure for the sake of those who were weaker than himself. For the rest, he had no ambition whatsoever beyond pleasing his father and mother, and going to sea when he was big enough.

Charles KINGSLEY.

Les Quatre Langues

No 3. 5 Novembre 1902. 3e Année.



PARTIE ANGLAISE

Summary Notes on current events.

The Atlantic Combine. — The British Government have entered into negociations with Mr. Pierpont-Morgan and have secured (*s'est assuré*) an undertaking (*promesse*) from him that he has no intention of attempting (*d'essayer*) to capture or injure British shipping (*marine, navigation*) or commerce, that every British vessel owned (*possédé*) by the Trust, and half (*la moitié*) the new tonnage built (*construit*) for it shall fly (*battra*) the British flag (*pavillon, drapeau*), and that the officers of such ships shall be British. Another agreement (*arrangement*) has been entered into by which the Cunard Company is to be kept (*tenue*) out of the American combine; the Government subsidy to the Cunard Company is to be increased (*augmenté*) to £ 150 000 a year for the next twenty years, and money which will enable (*permettra*) the Company to build two gigantic new vessels is to be advanced. In return for this assistance, the Cunard Company will see that none but (*personne excepté*) British subjects own their shares (*actions*), that no preference is given to foreign (*étranger*) freights and that the ships are held at the disposal of the Government.

The conclusion of the Tobacco War. — Not less satisfactory is the conclusion of the Tobacco War. Owing to (*grâce à*) the arrangement which has now been come to between (*entre*) the Imperial Combine and the American Trust, the latter (*celui-ci*) retires from all attempt (*tentative*) to capture the British market; the Imperial Company desists from competing with the American in the American market, and the two join hands with a capital of £ 6 000 000, to secure monopolies in their respective countries, and to promote (*favoriser*) their joint (*commun*) interest throughout (*dans tout*) the rest of the world.

The Education bill. — The British Parliament assembled on the 16th of October; the Government have been obliged to take up (*adopter*) and endeavour (*s'efforcer*) to pass the education bill which was carried over (*reporté*) from the last session — a bill calling for (*demandant*) the public support of church schools. This school question is uniting again (*de nouveau*) all the Liberal and Radical elements.

Speaker Henderson's Retirement. — With the President's tours the great political event (*événement*) in the United States has been Speaker Henderson's retirement. Mr. Henderson's explanations (*explications*) are that he had found (*s'est aperçu*) his views upon the Tariff and Trust questions were opposed by a considerable body of Republicans in his own district.

The platform of the Republican Party. — All elements of the Republican party acknowledge (*reconnaissent*) that the business conditions of the country have so changed as (*jusqu'à*) to render the Dingley tariff obsolete (*suranné*) in many respects (*points de vue*), and they all admit that it must some day be a good deal (*beaucoup*) revised. Moreover (*d'ailleurs*) they all insist that the principle of protection must be adhered to and that the desirable sort of tariff revision would involve (*impliquerait*) reajust-

ment of schedules (1), but not a reversal (*renversement*) of policy. Where the Republicans differ among (*parmi*) themselves is as to (*quant à*) the intensity of their feeling (*sentiment*) against Trusts, and as to their views concerning the extent to which the tariff is responsible for combinations in restraint of trade and for unduly high domestic prices, and further (*en plus*), as to the time (*époque*) when tariff revision should (*devrait*) be undertaken (*entreprise*).

The Oyster Bay Conference. — Before starting (*partir*) upon his memorable round of speaking, President Roosevelt had taken counsel at Oyster Bay with several of the most influential Republican Senators and it was reported that the President's views were unanimously supported (*secondées, endossées*) as matters (*affaires* of moment. A matter of especial importance said to have been discussed was that of reciprocity first (*d'abord*) with Cuba, then (*ensuite*) with Newfoundland (*Terre-Neuve*) and the Dominion.

The coal strike. — Meanwhile (*en attendant*) the coal strike (*grève des mineurs*) had lasted (*duré*) over (*plus de*) five months. The operators, who had made a tight (*étroit*) monopoly out of mining and selling coal (*exploitation des mines et vente du charbon*), and had refused to submit the case to any sort of impartial arbitration, and the miners, who had recently turned a deaf (*sourde*) ear to the President's proposals have at last listened to (*écouté*) the patriotic advice of Mr. Roosevelt — and the unfortunate coal strike has come to an end.

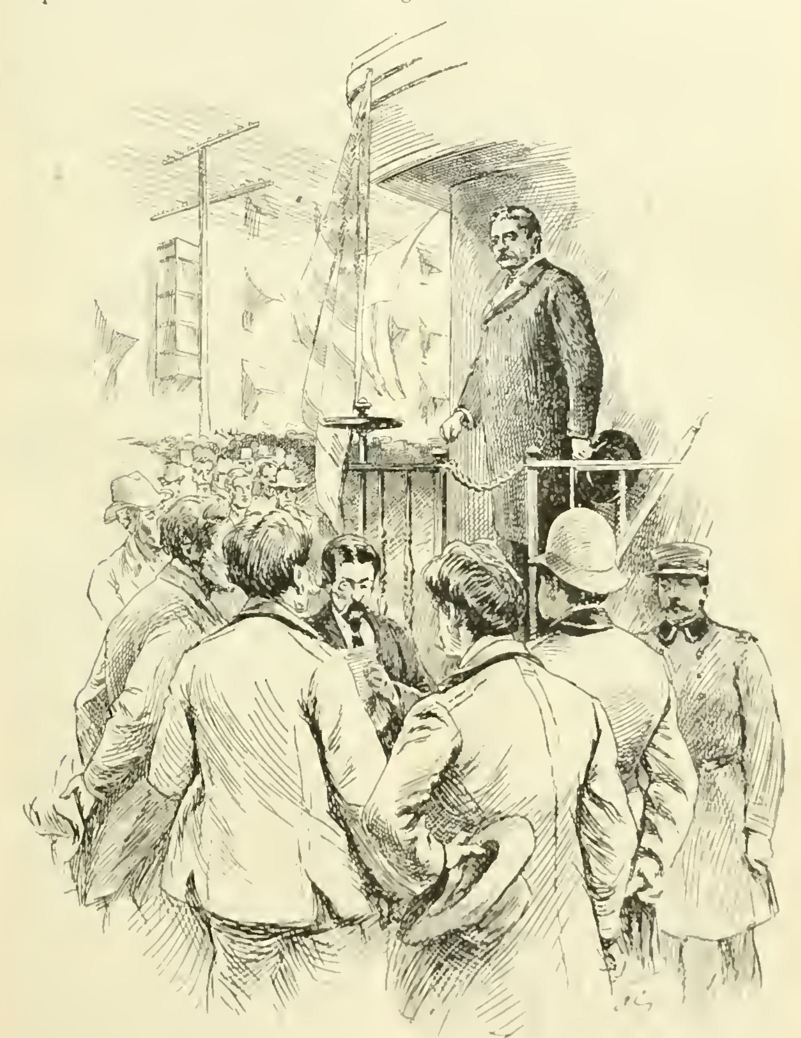
(1) *Schedule*, cédule, liste, tableau; se prononce *chédioul* en Angleterre et *skédioul* en Amérique.

President Roosevelt's Speeches.

President Roosevelt's tours which nearly (*presque*) did cost him his life (*vie*) (1) have been fruitful in admirable speeches, well varied in topics (*sujets*), able (*excellents, habiles*) and statesmanlike (*dénotant un homme d'Etat*), charming in their directness and candor, while (*pendant que*) never trivial or undignified. He did not lead (*n'a pas mené*) a crusade against trusts as might have been suspected from the headlines (*titres en manchette*) in the more sensational papers. His speech at Providence, which was much referred to, merely (*simplement*) set forth (*exposait*) in attractive and fresh phraseology the opinions to which he had repeatedly committed himself before, and with which he had made every one familiar who was at all (*un tant soit peu*) conversant (*familier*) with the subject. He said : " Much of the complaint against combinations is entirely unwarranted (*sans motifs*). Under present-day conditions it is as necessary to have corporations in the business (*affaires*) world as organisations of the wage-workers (*salariés*). But we have a right to ask (*demander*) in each case that they shall do good (*du bien*) and no harm (*mal*). " The nation must assume the power to control by legislation large state corporations " generally doing business in other States also, and often with a tendency to monopoly. " Now with the exception of natural monopolies, like railways and mines, most (*la plupart*) of the combinations which fleece (*écorchent, rançonnent*) the consumers (*consommateurs*)

(1) On september 3, while being driven (*conduit en voiture*) in West Massachussets, President Roosevelt had a narrow escape from (*échappa de très près à*) an accidental death. His carriage (*voiture*) was struck (*heurtée*) and crushed (*brisée*) by a trolley-car ; one of his attendants was instantly killed (*tué*), several severely injured (*grièvement blessés*) and his face and legs were somewhat (*quelque peu*) bruised and subsequently the President had to undergo (*subir*) a surgical (*chirurgicale*) operation for the removal (*enlèvement*) of an abcess on the leg.

of the United States, have grown up *(grandi)* under the protecting shade *(ombre)* of the tariff and of course a good way to supervise those would be to revise the tariff upon the much-talked of *(dont on parle beaucoup)* basis of reciprocity, but special legislative measures do not imply hostility to property interests as was whispered *(chuchoté)* among magnates of the railroad and industrial world. President Roosevelt is not going to think that he can usurp the functions of the law-making branch of the Government.



President ROOSEVELT delivering a Speech from his Special Railway Car.

On various other topics — such as *(tels que)* the history of our administrative work in Porto-Rico, and Cuba, the Panama Canal and our commercial success, the Philippines and our position in the Orient, the Monroe Doctrine, the army and the navy, irrigation and internal progress, and many other themes — the President has in these recent speeches shown *(montre)* a breadth *(largeur)* of intelligence, a knowledge *(connaissance)* of American conditions and public policies, and a capacity to represent and express *(exprimer)* the best prevailing American opinion, that entitle *(désignent, donnent droit)* him to the confidence of the country as a statesman *(homme d'État)* of both *(à la fois)* mature and symetrical views.

W. A. Mac Dirasson.

Is France our best friend?

The German Emperor may be devoted (*dévoué*) to us but he can no more stem (*arrêter*) the tide (*flot, marée*) of German hostility to this country than Canute could keep (*empêcher*) the North Sea from wetting (*mouiller*) his feet. Bismarck said to a friend of mine : " Germany and England can never be friends, for they want (*veulent*) the same (*même*) thing. " The interests of Germany clash (*s'opposent*) with the interests of the British Empire in every part of the world (*monde*). The hostility of Germans during the Boer war (*guerre*) has exceeded the hostility of the French and of the Russians as the strength (*force*) of brandy (*eau-de-vie*) exceeds the strength of wine (*vin*) —

With regard to (*en ce qui concerne*) France it is clear that there is no insuperable (*insurmontable*) obstacle to friendship (*amitié*). We clash nowhere (*nulle part*) in essentials. France sells (*vend*) to us what we want and what we cannot produce. The industries of the two countries are not in competition. We take (*prenons*) from France wine, silk (*soie*), and agricultural productions which we require (*avons besoin*) ; while (*tandis que*) France takes from us things which she does not produce.

It is true there has been trouble with France ever since (*depuis*) 1813 over the French shore (*côte*) of Newfoundland (*Terre-Neuve*), and there is also trouble pending over New Caledonia and Australian susceptibilities ; but the New Caledonia and the Newfoundland questions can be arranged by a competent diplomacy just as (*de la même façon que*) France was ready (*disposée*) to settle (*régler*) the Waima question the day after the news reached (*arriva à*) Paris. We clash nowhere (*nulle part*) with France, and we never can clash. We do not hate (*détestons pas*) the Frenchmen, nor do we dislike them.

There is a certain party in France which hates the British because (*parce que*) the lesson of perfidious Albion is taught (*enseignée*) in their schools. They also hate us because of the impoliteness of some travelling English (*voyageurs ou touristes anglais*) who behave (*se conduisent*) rudely (*grossièrement*, and inconsiderately. The French newspapers attack us mainly (*principalement* because England is the only (*seule*) country that they can insult with impunity. In diplomatic circles there is a time-honoured story of Napoleon III, which bears (*porte, a rapport*) on this point. All the French editors (*rédacteurs en chef*) complained (*se plaignirent*) when he told (*dit*) them to be polite to all the Continental Powers (*puissances*) at some particular epoch, that they would not be able (*ne pourraient pas*) to sell (*vendre*) their papers unless (*à moins que*) they were spiced (*épicés*) vith some abuse. "Ah," said Napoleon, " But you always have England " ; and this was during the period of the ENTENTE CORDIALE.

There is another matter (*chose*) which has delayed (*retardé*) the inevitable friendship between (*entre*) France and England, and that is the atrocious character of the arrangements of the travelling (*voyage*) from France to England, and *vice versa*.

To a colonist's mind (*esprit*) it is almost (*presque*) inconceivable that so much (*tant*) time should be (*soit*) wasted (*perdu*) and so much discomfort and misery undergone (*subis*) by reason of the antiquated arrangements of transhipment (*transbordement*) and passage across (*à travers*) the Straits of Dover (*Pas-de-Calais*). Twenty years ago (*il y a*) there was some talk (*causerie*) of a Channel Tunnel. That, of course, is out of the question, having regard to British susceptibilities. Then there was a talk of a Channel Bridge (*Pont sur la Manche*). The objections to this were insuperable.

But why (*pourquoi*), in the name of common sense, should not the system adopted at San Francisco and on the Sacramento River be adopted in the Channel — namely (*savoir*), of shipping (*transporter par vaisseaux*) the trains bodily (*tout entiers*) on proper transports, and thus (*ainsi*) save all the terrible waste of time, temper (*humeur*), and money in twice (*deux fois*) breaking (*brisant*) the course of the journey (*voyage*) from Paris to London? The terrors of the cross-Channel passage prevent (*empêche*) 999 Frenchmen out of (*sur*)

every thousand visiting England. If proper arrangements were made for the cross-Channel traffic a quarrel between England and France would become (*deviendrait*) impossible.

With a compact (*pacte*) between France and England, Russia would become friendly (*amie*), Germany isolated, and the peace of the world assured.

As certain as is the rising (*le lever*) of to-morrow's sun is a war between Germany and England unless (*à moins que*) England wakes up (*ne s'éveille, ne se rende compte*) to the realities of the situation.

COLONIST.

From The *Daily Express*.

John Littlejohn's pancakes (*crêpes*).

John Littlejohn junior, was the son (*fils*) of John Littlejohn, the giant (*géant*), and on the day he was eight years old (*âgé*) Mrs. John said (*dit*) to her husband (*mari*):

" My dear, it's quite (*tout à fait*) time little John went (*aille*) to school. You'd better see (*vous feriez bien de voir*) Dr. Bigwilliam to-day, and arrange for him to begin (*commencer*) next week (*semaine prochaine*).

Little John didn't want (*ne voulait pas*) to go (*aller*) to school the least bit in the world (*le moins du monde*), but there was no help (*recours*) for it. And he found (*trouva*), when (*quand*) he got (*arriva*) there, that it was not half (*moitié*) as bad (*mauvais*) as he expected (*s'attendait*), except for one thing (*chose*), and that was that the doctor's cook (*cuisinière*) only allowed (*permettait seulement*) the boys to have pancakes (*crêpes*) once (*une fois*) during the term, and as John junior would have liked (*aurait aimé*) pancakes on every day in the year, because (*parce que*) he was so fond of them (*les aimait tant*), he thought (*pensait*) this very hard lines (*très dure épreuve*) indeed (*vraiment*).

So (*aussi*) one day he spent (*dépensa*) all his pocket-money (*argent de poche*) on flour (*farine*) and currants (*raisins secs de Corinthe*) and all (*toutes*) the other things that are put (*mises*) in pancakes, and determined to make some (*en faire quelques-unes*) on his own (*propre*) account (*compte*).

And that evening, after listening (*après avoir écouté*) to make quite sure that the cook had gone (*allé*) to bed (*lit*), he crept down (*descendit en rampant*) to the kitchen (*cuisine*), lighted (*alluma*) the gas, put some sticks (*menus morceaux de bois*) on the fire (*feu*) to make it burn up (*brûler*) again (*de nouveau*), and was just going (*allait justement*) to begin (*commencer*) mixing (*faire le mélange*) when he heard (*entendit*) a sound (*bruit*) in the entrance-hall.

It was the doctor and Mrs. Bigwilliam, who had been out to a dance and come home (*rentré*) late (*tard*).

" My dear, " John heard Mrs. Bigwilliam say, " it really looks (*semble*) to me as though there's (*comme s'il y avait*) a light (*lumière*) in the kitchen. Cook must have gone to bed and left (*laissé*) the gas burning (*brûler*). "

And at that John skipped (*bondit*) into cook's store-cupboard (*placard à provisions*) and pulled (*tira*) the door softly (*doucement*), for he didn't want (*ne voulait pas*) to be caught (*pris*), as (*comme*) you may (*pouvez*) imagine.

" Not only (*non seulement*) the gas, but the store-cupboard door left open (*laissée ouverte*) too (*aussi*), my love (*amour*), " John heard him say. " You must speak (*il faudra parler*) severely to cook in the morning. "

And then John heard the doctor walk across (*traverser*) the kitchen to the cupboard, close the door, lock (*fermer à clef*) it carefully (*soigneusement*), put out (*éteindre*) the gas, and then follow (*suivre*) Mrs. Bigwilliam upstairs (*en haut*).

The fact that the door was

locked didn't trouble John much, because he knew (*savait*) he had a knife (*couteau*) in his pocket (*poche*), with which he could unscrew (*dévisser*) the lock (*serrure*) and let himself out, and he was very delighted (*ravi*) to think (*penser*) he had not been caught (*pris*).

So when he was quite certain that all was quiet (*tranquille*) again, he felt about (*palpa autour de lui*) till (*jusqu'à ce que*) he found (*trouva*) the screws (*vis*) and prepared to release himself. It took (*prit*) him rather (*plutôt*) a long time, because it was awkward (*dure*) working (*besogne*) in the dark (*obscurité*), but he managed (*réussit*) it at last (*à la fin*), and was just going to step out (*sortir*) when he heard another sound that made him jump in (*sauter dans le placard*) again and pull the door.

"I wonder (*je me demande*) who (*qui*) it is this time (*fois*)?" John said to himself in disgust. "First (*premièrement*) the doctor, and now (*maintenant*) somebody else (*quelqu'un plus*). I call (*appelle*) it jolly hard lines."

He left (*laissa*) the door just a chink (*un tout petit peu*) open to try and see (*pour tâcher de voir*) who it was, and he nearly (*presque*) whistled (*siffla*) with surprise when the door leading (*conduisant*) from the scullery (*salle de débarras*) to the kitchen opened and two men appeared, one carrying a big bag (*grand sac*) and the other a lantern.

"Burglars!" (*cambrioleurs*) thought (*pensa*) John; "I only hope (*j'espère*) they will not burgle me, that's all."

"Where (*où*) did you say the plate (*vaisselle*), was kept (*se tenait*)?" he heard one of the men ask (*demander*).

"In the dining-room (*salle à manger*). Come on (*venez*); I know the way (*chemin*)."

John didn't take long (*ne mit pas longtemps*) to make up his mind (*prendre une résolution*) what (*quoi*) to do. He slipped off (*quitta*) his shoes (*souliers*), crept up (*monta en rampant*) the backstairs (*l'escalier de derrière*), went (*alla*) into all the dormitories (*dortoirs*), and waked (*réveilla*) every boy in the place.

"Now follow (*suivez*) me," he said when he had got his army together (*ensemble*), "and as soon as (*aussitôt que*) we are all close (*rassemblés*) outside (*en dehors*) the dining-room door, yell (*criez, hurlez*) enough (*assez*) to lift the roof off (*pour enlever le toit de la maison*)."

Those burglars will probably never (*jamais*), to their dying day (*dernier jour*), forget (*oublier*) that yell. They were so scared (*épouvantés*) they scaped (*échappèrent*) through (*par*) the window, and ran away as fast as their legs would carry them (1), leaving (*laissant*) their bag (*sac*), with the silver packed (*empaqueté*) in it, all ready (*prêt*) to take away (*emporter*), on the dining-room floor (*parquet*). It brought (*amena*) Dr. and Mrs. Bigwilliam to the top (*haut*) of the stairs in a terrific hurry (*hâte*), to know (*savoir*) whether (*si*) it was fire (*feu*), or burglars, or floods (*inondation*); but they soon recovered (*se remirent*), when they found (*s'aperçurent*) there was nothing more to be alarmed about.

The doctor was very puzzled (*embarrassé*) as to how (*pour trouver comment*) the boys found out (*découvrirent*) there were burglars in the house, because their dormitories were so far away (*si éloignés*) they could not possibly have heard them; so John junior had to confess.

The doctor didn't punish him, of course (*naturellement*). Instead (*au lieu de cela*), he promised that for the remainder (*reste*) of the term pancakes should be (*seraient*)

---

(1) *Ran away as fast as their legs would carry them*, s'enfuirent aussi vite que leurs jambes pouvaient les porter.

provided (*distribués*) at least (*au moins*) once (*une fois*) a week for the whole (*entière*) school, and that John should have (*aurait*) a holiday (*congé*) once a week, and be allowed (*on lui permettrait*) to make pancakes in the kitchen for himself and any boys he liked (*il lui plairait*) to invite to share (*partager*) the feast; and for (*pendant*) the remainder (*reste*) of the term John junior was the most popular boy in the school.

Home Chat.

A necessary apology (*excuse*).

It was a railway refreshment-room (*buffet*). The passenger (*voyageur*) was hungry (*avait faim*) and in a hurry (*était pressé*).

"Please pass me the potatoes (*pommes de terre*), sir," he said, addressing an elegant gentleman who sat (*était assis*) next (*à côté de*) him.

The latter (*celui-ci*), looking at the speaker, asked icily (*d'une façon glaciale*):

"Did you think (*avez-vous pensé*) that I was one of the waiters (*garçons*)?"

The passenger turned and beckoned (*fit signe*) to the nearest (*plus près*) waiter.

"George, come (*venez*) here, please."

"What is it, sir?" asked George.

"I want (*veux*) to apologize (*faire des excuses*) to you, that is all (*tout*). You see, I mistook this fellow (*individu*) here for you, but I hope (*espère*) you will not be offended at (*pour*) it. Now pass me the potatoes, please."

Do dreams (*rêves*) come true (*se réalisent*)? or An old Campaigner's story.

An original serial, by Colonel N..

II

I used to take (*j'avais l'habitude de prendre*) a note-book with me and, by pointing to (*montrant*) different articles, made the little silk-weavers understand (*comprendre*) that I wished (*désirais*) to know (*connaître*) the names in Burmese. They soon entered into the spirit of the thing and at each (*chaque*) visit tried (*tâchaient*) to teach (*apprendre*) me as many (*autant*) words as possible and to make me pronounce them properly. Their own (*propres*) names, in Burmese, proved quite (*tout à fait*) too much (*trop*) for my linguistic powers, so I called (*appelai*) the eldest (*aînée*) Maima — because (*parce que*) she was quiet (*tranquille*) and dignified, and the other Fatima — because she was so fat (*grasse*). Very merry (*gaies*) lessons we had and I advanced them five rupees that they might (*pussent*) buy (*acheter*) silks (*soies*) and begin (*commencer*) my cloth (*tissu*) at once (*tout de suite*). But our merriment (*gaieté*) was not to last (*durer*) long, for as so often happens (*car ainsi qu'il arrive souvent*) in those countries, where (*où*) one is healthy (*bien portant*) and full (*plein*) of fun (*divertissement*) one day and the next (*suivant*) stretched (*étendu*) helpless (*impuissant*) on the bed (*lit*) of a hospital, sickness (*la maladie*) overtook (*surprit, vint frapper*) me and very narrowly (*de bien peu*) did I escape death (*mort*). After many weary (*pénible*), fever tossed (*agités par la fièvre*) days and still (*encore*) more dreadful (*épouvantables*) nights I was at length (*enfin*) pronounced convalescent

and allowed (*permis*) to go out every day in a dhoolie [1], while (*pendant que*) quarters were allotted (*assignés*) to me, with the same (*même*) comrade as before (*qu'auparavant*), in a much healthier (*plus saine*) part of the town. I had forgotten (*oublié*) all about (*à propos de*) Maima and Fatima and about my cloth too (*également*) when (*lorsque*) one day, as I came in from my airing (*promenade en plein air*), I heard (*entendis*) Maima's voice calling, in her usual way, "Tukeen, Tukeen"!—which means (*veut dire*) my lord, my lord!—and there she was squatting (*accroupie*) on the floor and placing in front of me five rupees. I could see that she also had been ill (*malade*) for she was much altered (*changée*), and when I had summoned (*appelé*) an interpreter, I was further (*de plus*) informed of her many (*nombreux*) misfortunes (*malheurs*). They had been obliged to leave (*quitter*) their little house (*maison*), the aunt (*tante*) they lived (*vivaient*) with got fever and then (*ensuite*) they themselves; their looms (*métiers*) were sold (*vendus*) to buy food (*nourriture*) and medicine; so they could not make my cloth and seeing me pass that morning in the dhoolie she had come to return me the five rupees.

(1) *dhoolie* ou *dooly*, sorte de litière plus légère que le palanquin, et employée dans l'Inde pour les longs voyages ou le transport des malades et convalescents.

(*To be continued.*)

EXAMENS ET CONCOURS

Baccalauréat moderne.

(*Grenoble, novembre 1901.*)

THÈME 18.

Le petit Dick.

Le petit Dick était l'enfant le plus gai du monde. Il ne faisait que chanter et siffler; jamais il ne quittait sa mère. Non loin de l'endroit où il demeurait, il y avait une belle forêt avec de grands arbres et beaucoup de jolies fleurs. Quoi de plus sot, se dit le petit Dick, que de rester ainsi toujours chez soi! Un beau jour, il alla se promener dans la forêt. Dick était dans le ravissement: il se demandait s'il avait jamais rien vu de pareil. Tout à coup le petit imprudent aperçut un énorme géant qui le saisit et l'emporta chez lui. Il fut d'autant plus effrayé, qu'il vit quatre autres prisonniers embrochés (*spitted*) qui rôtissaient devant un grand feu. Cependant on ne le tua pas: le géant se contenta de l'enfermer dans une prison entourée de barreaux de fer. Il lui donna même de quoi manger et boire. Mais le petit ne voulut ni boire ni manger, et le lendemain matin, le géant le trouva mort dans sa prison. Vous avez certainement deviné que l'enfant était un petit oiseau, et le géant un méchant garçon.

VERSION 7.

England in 1801.

Those Englishmen who sat down at the close of December 1800 to review the state of their country must have felt that the survey was by no means cheerful. The century that was drawing to a close had seen England overtaken by many misfortunes. The loss o the American colonies had been a blow to the national pride of the sorest kind; the military and naval struggles of the last decade had seemed to tax our resources to the uttermost, and none knew how much longer the sword was to continue to dominate the Continent; but, above all, the state of our domestic affairs was lamentable. Political parties were sharply divided, and the most brilliant leader of the opposition was in open sympathy with the enemies of the country, whilst the sufferings of the poor had reached a stage at which it seemed impossible that they could be longer endured. One can imagine the amiable diarist of that day shaking his head sadly over the actual condition of the country and the prospect before it. What would he have thought, if he had known that Britain was only at the beginning of a long period of war and peril?

Les Quatre Langues

N° 4. 20 Novembre 1902. 3e Année.

PARTIE ANGLAISE

The Franco-Siamese Treaty and the British Point of View.

Nine years ago (*il y a*), the *Review of Reviews* says, the French dictated a treaty to the Siamese Government, by which Siam abandoned all her territory east of the Mekong River, and evacuated a zone of 18 miles, measured from the right bank (*rive droite*) of the Mekong. In addition to this, France was granted (*accordée*) the right to occupy the town of Chantabun until (*jusqu'à ce que*) such time as the provisions of the treaty should have been complied with (*remplies*), and notably until the complete evacuation and pacification of the left (*gauche*) bank as well as of the zone described in Article III of the treaty. Now as the Siamese were bound (*obligés*) by the treaty to evacuate all the territory ceded to France, including the strip (*bande*) on the western side of the river, it was simply impossible for them to undertake (*entreprendre*) its pacification. The territory is not pacified and as it is not pacified, the French, therefore, should remain (*rester*) in Chantabun.

The occupation of Chantabun gave (*donnait*) the French a position of vantage (*supériorité, avantage*) on Siamese territory in the direction of Bangkok. The Siamese wanted to get the French out (1) of Chantabun, and the French wanted to stop where they were, excusing themselves on the ground (*raison, motif*) that the Siamese had not pacified the territories which they were compelled (*obligés*) to evacuate nine years ago. The Siamese objected that it was impossible to pacify the territory which they were not allowed (*permis*) to enter, and that they were not responsible for the terms of the treaty which imposed upon them an impossibility. But the French, not content with having Chantabun, were credited with the design of pushing forward their frontier from the valley of the Mekong until it should come (*vienne*) within easy striking

(1) *to get... out*, faire partir.

distance (¹) of Bangkok. The new frontier line for which they were supposed to hanker (*désirer avidement*), as shown (*montré*) on the map, would have annexed to French possessions a great Siamese province nearly 300 miles in width (*largeur*) and about 500 miles long. It would also have given them possession of Korat, a town which is connected (*reliée*) by railway with the Siamese capital. With the French established at Korat they could seize Bangkok any (*tout*) time they pleased.

In 1896 England and France made a Convention by which they guaranteed to maintain the independence and integrity of the valley of the Menam, but nothing was said about the territories lying (*qui se trouvent*) to the east and west of the Menam Valley. Now the territories lying to the east of the Menam Valley are those upon which France has set (*fixé*) a covetous (*avide*) eye. When the Convention was concluded, Lord Salisbury wrote (*écrivit*) a despatch in which he declared that the fact that England and France had guaranteed the Menam Valley did not detract in any way from the validity of the rights of the King of Siam to those portions of his territory which were not affected by the new agreement. But that declaration was not included in the treaty, and French geographers have not hesitated to draw (*dessiner*) a frontier which, as may be seen from the map, gave the whole (*tout*) of the Eastern province to France. The existence of this Anglo-French Convention, although (*bien que*) limited to the Valley of the Menam, gives us a kind (*espèce*) of quasi-right to have a voice in anything that (*tout ce qui*) concerns the welfare (*bien*) of Siam.

Siam and France however were anxious to settle (*régler*) the dispute by diplomacy and a special Siamese mission came over to Europe for that purpose (*but*) ; their endeavour (*efforts*) proved to be a success.

A New Franco-Siamese treaty was signed in Paris and the French press breathes (*respire*) a sigh (*soupir*) of relief (*soulagement*) that the differences between the two countries have been composed without resort to arms. In consideration of further (*autres*) concessions on the part of King Chulalongkorn, says *Public opinion*, the French are good enough (*assez*) to recognise Siam's right to her own property on the right bank of the Mekong, and to agree once more (*une fois de plus*) to give up (*abandonner*) the fort of Chantabun, which should have been evacuated years ago. Siam has to pay a heavy (*lourd*, *gros*) price in order (*afin*) to induce France to keep (*tenir*) her engagements. She gives up control of the Angkor shore (*rivage*) of the Great Lake, and she hands over (*cède*) to France the provinces of Melouprey and Bassac.

However keen (*quelque grand*, *poignant*) the disappointment felt (*ressenti*) in Great Britain over the agreement may be, the English Press cannot but (*que*) realize that it does not infringe the Anglo-French Convention of 1896.

The total result is undoubtedly a consolidation of French power and influence. France, the *Daily Chronicle* says, increases her territory, she gains a stronger frontier, and above all, she obtains absolute and unfettered (*sans entraves*) control over both (*les deux*) banks of the Mekong for quite half (*la moitié*) its course — and that the better half — along the former frontiers of Siam. For about (*environ*) 700 or 800 miles from its mouth the river will now fall (*tombera*) entirely under French authority, and we suppose we must congratulate M. Delcassé on his achievement (*œuvre*). By those who have followed (*suivi*) the growth (*croissance*) of French power in the East, it was not at all unexpected (*imprévu*). It has long been known that Siam was willing to yield (*céder*) a good deal (*beaucoup*) on the Mekong if only the French would withdraw (*se retirer*) from Chantabun.

It was quite clear that the sacrifices were to be chiefly on the side of the weaker power (*puissance la plus faible*). According to the *Standard* Siam has made a virtue of necessity. Her statesmen may be content with the knowledge (*connaissance*) that if they surrender (*livrent*, *donnent*) much, no further (*autre*) inroad (*incursion*) is likely (*probable-*

(1) *within easy striking distance*, à une distance telle qu'il serait facile de frapper un coup.

ment) to be made upon the independence or the territorial integrity of what has been left (*laissé*) of the Kingdom. The undertaking (*engagement*) to employ a certain number of Frenchmen in the Sanitary and other Administrative departments is, perhaps, the most inconvenient provision of the new Convention. The ability of French officials is well known, but it is also recognised, as Egypt has had to learn (*apprendre*), that in the service of an Eastern Government they are sometimes too much inclined to import politics into purely Administrative functions. In spite, however, of all the sacrifices involved (*impliqués, contenus*) in this arrangement, the withdrawal (*retraite*) of French troops from Siamese soil is a solid advantage which the King is naturally disposed to purchase (*acheter*) at a high figure (*fort prix*). "So far as (*dans les limites où*) Great Britain is concerned", says the *Standard*, "the Convention does not, on the face of it—provided (*pourvu que*) there is no secret understanding—seem to conflict directly with such rights as (*qui*) remain (*restent*) to us in Siam after the rather unfortunate treaty of 1896. Our *complaisance* to France in that year leaves us little opportunity of objecting to any concessions which the Republic can obtain from Siam in the Mekong Valley".

Although (*quoique*) France obtains substantial advantages of the kind (*espèce*) of which she has long aspired, the treaty will likely be vehemently attacked in some French quarters. The *Times* is of opinion that "the noisy (*bruyants*) patriots of the Colonial party will no doubt exclaim against the abandonment of a position which France has occupied for a great number of years; but we fancy (*imaginons*) that most (*la plupart*) of his fellow-countrymen (*compatriotes*) will think that M. Delcassé has not made a bad bargain (*marché*)".

We must confess that we are partially responsible for that bargain—and, as the *Daily News* puts in, "the only question is whether (*si*) the new treaty is the more discreditable to the French Government or to that of Lord Salisbury in consenting to a provisional arrangement which rendered possible this further appropriation of Siamese territory. Of course, it is just possible that our own Government has also been diplomatically squeezing (*pressurant*) Siam, and may counter (*contrebalancer*) the French aggression with the announcement of a British small coup of a similar character. If so, there will be two acts of international highway robbery (*brigandage de grand chemin*), instead (*au lieu*) of one".

Perhaps the chief merit of the Franco-Siamese treaty lies (*se trouve*) in the fact that war (*la guerre*) has been avoided (*évitée*). And the *Morning Post* rightly says: "It is a matter of sincere congratulation that means (*moyens*) have been found for regulating difference, which have for some years furnished the more aggressive section of the French Colonial Party with the occasion for constantly stirring up (*attiser, réveiller*) strife (*dissensions*) in South-Eastern Asia".

M. N. Barker.

A feat of Swordsmanship.

(*Un beau coup d'épée*).

Napoleon, it is said, one day met (*rencontra*) an old (*vieux*) one-armed (*manchot*) soldier, and asked (*demanda*) him where (*où*) he lost (*perdit*) his arm.

"Sire, at Austerlitz."

"And were you not decorated?"

"No, sire."

"Then (*alors*) here is my own (*propre*) cross (*croix*) for you. I make you chevalier."

"Your Majesty makes me chevalier because (*parce que*) I have lost one arm. What would your Majesty have done, had I lost both (*si j'avais perdu les deux*)?"

"Oh, in that case, I should have made you officer of the Legion of Honour."

Whereupon (*là-dessus*) the soldier immediately drew (*tira*)

his sword (*épée*) and cut off (*coupa*) his other arm. . .

Imagine Napoleon's astonishment!

Gleanings of Humour.

Visitor to Nebraska farmer: "It has been pretty (*assez, joliment*) hot (*chaud*) out here this summer (*été*), has it not (*n'est-ce pas?*)"

Farmer: "Hot? Well, rather (*assez*). Why (*dame*), we even (*même*) had to put (*mettre*) ice (*glace*) in the pond (*mare*) to keep (*empêcher*) the ducks (*canes*) from laying (*pondre*) hard-boiled eggs (*des œufs durs*).

. . .

"Cook (*cuisinière*), my husband (*mari*) complains (*se plaint*) that the coffee was cold (*froid*), the meat (*viande*) overdone (*trop cuite*), the biscuits burned (*brûlés*), the — "

"Yes, have my sympathy, Ma'am. It must (*doit*) be awful (*terrible*) to live (*vivre*) with such (*tel*) a man!"

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude au professorat commercial (1902).

VERSION

Railway travelling.

Railroad travelling is a delightful improvement of human life. Man is become a bird. The mamma rushes sixty miles in two hours to the aching finger of her conjugating and declining grammar-boy. The early Scotchman scratches himself in the morning mists of the North, and has porridge in London before the setting sun. Every thing is near, every thing is immediate; time, distance and delay are abolished. But, though charming and fascinating as all this is, we must not shut our eyes to the price we shall pay for it. There will be every three or four years some dreadful massacre; whole trains will be hurled down a precipice, and two or three hundred persons will be killed on the spot. There will be every now and then a great combustion of human bodies, as there has been in Paris, then all the newspapers up in arms, a thousand regulations, forgotten as soon as the directors dare, loud screams of the velocity whistle, monopoly locks and bolts, as before.

Sydney Smith.

Thème 19.

Bienfaits de la civilisation.

Aujourd'hui, un homme de condition moyenne peut dire avec raison et fierté : je suis logé dans une maison qui m'offre des avantages et des commodités qu'un roi n'aurait pu se procurer il y a quelques siècles. Des vaisseaux traversent les mers dans toutes les directions pour aller chercher au loin ce qui peut m'être utile. Ma fortune est modeste et pourtant j'ai des courriers qui voyagent jour et nuit pour porter mes lettres. J'ai des flottes et des armées pour protéger mon repos. Chaque jour mes journaux me font connaître ce qui se fait sur toute la terre, parmi tous les peuples qui me servent. Mes livres me transportent dans tous les temps et dans tous les lieux. Ils font paraître devant moi tous les héros, tous les grands hommes de l'antiquité. Pour moi, les orateurs déclament, les historiens écrivent, les poètes chantent. De l'équateur au pôle, et depuis le commencement du monde jusqu'au temps présent, par mes livres je puis être où il me plaît.

Les Quatre Langues

N° 5. 5 Décembre 1902. 3e Année.

PARTIE ANGLAISE

An experiment in Exchanges of Homes (1).

To the Editor of "Les Quatre Langues".

Dear Sir,

I have great pleasure in reporting to you the result of the holiday exchanges effected for two of my pupils by your kind help. The one, a very tall boy (6 ft. 3 in.) of 16 years of age, went to the South of France, near Béziers He was in our highest form and had already acquired a useful knowledge of both the spoken and written languages before starting : the other, a younger boy in the next form in our school, went to Bussière-Galant, near Limoges. Both boys spent a very happy holiday in France and were most kindly and hospitably treated. They stayed two months and both of them brought back a French friend to spend a corresponding time here at Redcar; the one, a little boy of fifteen, has been an inmate of my house; the other has resided in the town with the parents of his English friend. Both have attended classes regularly here and have mixed freely with our English boys The experiment has proved a very great success. My boys have returned here with a real interest in spoken French and in the language generally and are now able to thoroughly understand any kind of ordinary French conversation and to reply with considerable facility and fairly correctly. They are interested in France and the French and are loud in their praises of the kindness they were shown. The only drawback I recognise is the cost of travelling which makes these exchanges rather expensive.

In every other respect they are satisfactory. Parents in both countries need have no fear of them so long as they are arranged by reliable schoolmasters who know their boys and decline to effect exchanges for those who are unsatisfactory.

I have been much struck with the excellence of the teaching of English which the boy from Limoges has received. It reflects the greatest credit on his school and his masters.

I am,
Dear sir,
Yours, etc.
Arthur Pryce.
Headmaster of
Coatham Grammar School, Redcar.

(1) Voir partie française du présent numéro pour le texte français, page 117.

The German Emperor's Visit to England and its Object.

Our admiration for the German Emperor must not prevent (*empêcher*) us watching (*surveiller, observer*) him and his designs closely (*de près*), and endeavouring (*nous efforcer*) to make clear what those designs are. What, then, we must ask, is the object of the Kaiser's visit?

It is clear, to use the expressive American phrase, that "he is not here for his health (*santé*)". All the leading Ministers would not have been asked to meet him (*aller à sa rencontre*), had he not let it be known that he was specially anxious to see them.

His object is to advance the interests of the German Empire; of that we may rest assured.

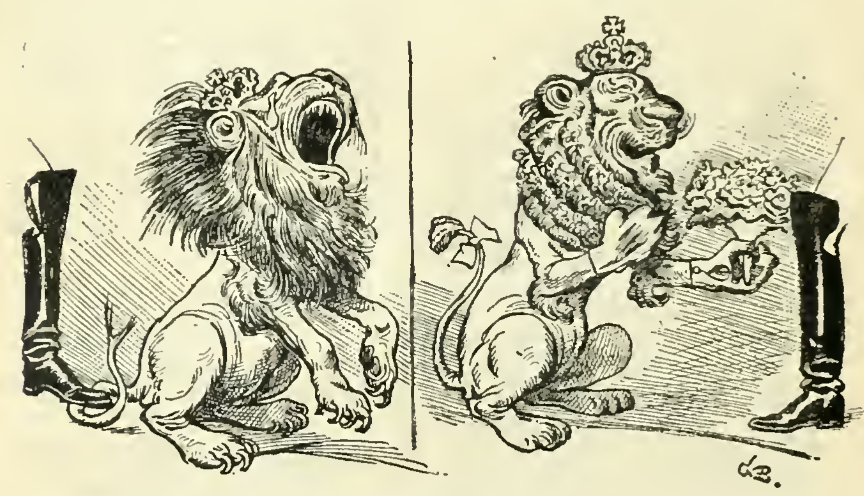
Why do we assume that he is going to ask for something? The assumption (*supposition*) is perfectly

safe (*fondée*), it seems (*semble*) to us, in view of what has been going on (*s'est passé*) of late (*ces derniers temps*) in Germany and of the trend (*tendances*) of German diplomacy.

It is always easy to tell (*dire*) when Germany as a State wants (*veut*) something. Her statesmen are far too (*beaucoup trop*) astute to prepare the ground by making up (*faire des avances*) to the Power of which they want a favour. That is an old-world device through which Bismarck taught (*apprit*) them to see long ago. Instead (*à la place*), they begin to most wants at this moment is to keep (*empêcher*) Russia and France, and especially Russia, from coming to any understanding (*entente*) with Britain.

If such an understanding were to take place (*avoir lieu*), it would hardly (*à peine*) be too much to say that the position of Germany would be a desperate one. Germany seems very great and powerful (*puissante*), but in reality she is following a path (*sentier*) which has a precipice on either (*chaque*) side.

To keep Russia and Britain and



THE BRITISH LION

WHEN THE EMPEROR SENT HIS TELEGRAM AND — WHEN HE VISITS ENGLAND.

(An old cartoon republished in the volumes of *Kladderadatsch* and in *The Daily Mail*.)

bully (*essayer d'intimider*) and indulge in (*se livrer à*) a series of threats (*menaces*) and pin-pricks (*coups d'épingles*). These cause a certain annoyance. Thereupon (*là-dessus*) it is announced : " If you want to stop this troublesome hostility, come into an alliance or undertaking (*entreprise*) with us, and then the Government will be able to guarantee that it shall not go on. " Unquestionably, all the signs point to the fact that the German Emperor is going to ask for something.

What will he ask for ? In order to arrive at a sound estimate of what the request is likely to be we must ask : What does Germany want — what is just now her most pressing need (*besoin*)? No one can doubt that, speaking generally, what she France and Britain apart, and further (*de plus*), if possible, to make Russia and France believe (*croire*) that Britain is tied (*liée*) to Germany, and so is incapable of coming to any agreement with those Powers, has become (*devenu*), indeed, the most pressing interest of Germany.

The general object, then, of the German Emperor's visit may safely be assumed to be the making of ill-blood (*mauvais sang*) between us and Russia and France.

This object will be sought (*cherché*) to be accomplished by showing (*montrant*) how an agreement with Germany would cure German hostility, and also by urging (*insister sur*) on our Ministers in confidence the treacherous hostility of Russia.

But the German Emperor is nothing if not concrete in his ideas.

We may be sure that he will not be content with mere generalities. He will ask for something definite and specific. What will that be? In our opinion, it is not unlikely (*improbable*) to be something connected (*en rapport*) with the Baghdad Railway scheme. The German Emperor, as we all know, is deeply (*profondément*) interested in the Baghdad Railway, and most anxious for its completion. But the German Foreign Office (*Ministère des Affaires étrangères*) is also in a state of no little trepidation for fear (*de peur que*) the Kaiser has gone too far in his Asia Minor policy, and has brought down (*attiré*) on himself what it and he most desire in the world to avoid (*éviter*) — the jealousy and hostility of Russia. He is therefore (*en conséquence*) looking about most anxiously for some sort of a shelter-mound (*rempart-abri*), behind which (*derrière lequel*) he may find protection, and yet continue to press on his scheme of a railway to the Persian Gulf.

If he could manage (*réussir*) to make Britain appear interested, not merely (*simplement*) commercially, but officially, in the railway, he would obviously (*évidemment*) have gone far to secure (*s'assurer*) the protection he needs (*a besoin*) for his scheme. The Russians are quite (*tout*) as suspicious of us as we are of them, and if Germany could only show Britain to be implicated, we should " draw (*attirerions*) all the fire ", and leave (*laisserions*) Germany to go on with the railway free (*à l'abri*) from protest. Suppose the Kaiser were to say to the British Government: " I don't ask you to give funds or diplomatic help (*aide*) to the railway. I merely ask you to engage that, when the railway is made, you will send (*enverrez*) the Indian mails by the Baghdad route, and will guarantee a payment of, say, £ 100000 a year in respect (*en considération*) of the services rendered. " If this request were made and granted (*accordée*), such a subsidy would make it possible to raise (*trouver*) capital for the railway among British financiers.

Next, the grant of a subsidy, as it would be called, could be used as a proof that Britain was not only officially implicated in the railway, but had come to some understanding with Germany. Britain, the Russians would argue, would never have entered on such a policy unless she meant (*n'eût l'intention*), in case of need, to guard her mail route to India with her armed forces.

The postal subsidy would at once (*tout de suite*) come to be regarded by the Continent as a sign that the line would be watched and protected by the British Government. But the Russians would certainly be deeply chagrined by such a result. They would contend (*allégueraient*) that Britain had altered the *statu quo* on the Persian Gulf in her own favour, and animosity with this country would be sure to be the result.

Prompted (*poussés, inspirés*) no doubt from Germany, the Russians would argue that they were in the wrong (*tort*) in being annoyed with the German Emperor about the Baghdad Railway, because it turned out after all that the real political principal in the affair was Britain, and not Germany. Of course, we cannot feel sure that this particular proposition will be made... If the notion of asking British help in regard to the railway should be abandoned, the fact will remain as cogent (*irréfutable*) as before that the German Emperor is desperately anxious that we should not come to any understanding with Russia and should come to one with him.

It may be said that our statesmen, when they meet the German Emperor, will have no difficulty whatever (*quelle qu'elle soit*) in showing him that they understand the situation, and that the time for an agreement with Germany has gone by — if, indeed, it ever (*jamais*) existed.

We fear (*craignons*), however, that they will not find standing up to the German Emperor so easy as it sounds to the newspaper reader. He will, no doubt, be not in the least (*le moins du monde*) moved (*ému*) or annoyed by any plain (*franches, sans détours*) things which may be said to him by our Ministers as to official and Press hostility. He will probably admit them fully (*entièrement*), but will point out (*montrera*) that the way to stop them is to make a German alliance.

Yet (*cependant*) a little reflection should surely enable our statesmen to answer in effect: " We do not

want an agreement with Germany. Whatever their Emperor may be, we see that the German people are deeply hostile to Britain, and, what is more, must, in their desire for sea-power and a world-empire, remain (*rester*) so. Again, we are of opinion that the Russian and French hostility, which our friendship with you must create, would be infinitely more inconvenient and dangerous to us than your continued ill-feeling (*mauvais vouloir*). At the price proposed by you we would not, if we could, come to an agreement with you.

" Our object is not by any means (*nullement*) to strengthen (*fortifier*) Germany, though (*quoique*) we quite understand that it is a vital object with Germany not only to gain, but to be able to parade, our goodwill (*bienveillance*). On the whole (*somme toute*), then, we would much prefer to come to terms with Russia or France than with Germany, our mercantile rival and probable enemy. "

Will our Ministers have the fortitude to make a stand against the German Emperor? If we are wise (*sages*), we shall let the Kaiser with the best possible goodwill in the world shoot (*tirer*) the King's pheasants and delight all (*tous ceux que*) he comes across (*rencontrera*) by the fascination of his talk (*causerie*); but as soon as he makes any political or diplomatic propositions, we should inform him politely but firmly that we think that the history of the past three years has shown that the less we have to do with Germany as a nation the better for all parties.

(*The Spectator.*)

The Royal Procession and Religious Service.

Under a grey sky (*ciel*) their Majesties the King and Queen on Saturday proceeded in full state (*en grande pompe*) (1) to the Guildhall, and thence (*de là*) returned through (*par, à travers*) South London, passing for six miles through streets crowded (*où il y avait foule*) with loyal thousands.

The beauty of the pageant (1) was in some degree marred (*gâtée*) by the order issued to the effect that the troops should be cloaked (*vêtues du manteau*), but nothing could surpass the enthusiasm with which the King was greeted (*salué*) by the assembled multitude.

Their Majesties lunched at the Guildhall, where they were entertained (*reçues*) by the Lord Mayor and City Corporation, in the presence of a great and distinguished concourse of guests (*invités*). Replying to the City's address of welcome (*bienvenue*), his Majesty declared that the was deeply (*profondément*) touched by the City's congratulations upon his return to health (*santé*).

The streets were brilliantly decorated, and the vast stands which had been erected for the Coronation were crowded.

On Sunday morning the last of the historic processions which have added (*ajouté*) such lustre to the Coronation year took place (*eut lieu*), when the King and Queen attended (*assistèrent à*) the solemn thanksgiving (*service d'actions de grâces*) at St. Paul's Cathedral for his Majesty's happy restoration to health. The service was one of singular beauty, and the glorious fane (*temple*), so closely (*etroitement*) bound up (*associé*) with the great traditions of our national history, was filled to overflowing (*rempli à déborder*). The sermon was preached by the Bishop (*Evêque*) of London.

(*Daily Mail.*)

The New Lord Mayor.

November 9 is the day on which the Lord Mayor Elect emerges from his retirement and enters upon his duties (*en office*) as Chief Magistrate of the City of London, a position which also imposes upon him the responsibility of presiding over and conducting the civic affairs of the greatest city in the world.

(1) Comparer avec l'expression française : *être dans tous ses états*.

(1) *pageant*, une procession d'Etat avec des déploiements magnifiques.

The Lord Mayor of London has for (*pendant*) many years past played (*joué*) a prominent part (*rôle*) in national affairs; and his official residence — the Mansion House — is the national " receiving house " for the financial contributions of the whole of the Empire's subjects towards funds for the alleviation (*soulagement*) of distress consequent upon a great disaster, or for the purpose (*dans le but*) of raising a national memorial for some great personage.

The present Lord Mayor, Alderman Sir Marcus Samuel, is one of the greatest of the merchant princes of the City of London; and there is more than ordinary interest attaching to his personality, owing to (*par suite*) the fact that he is a member of the Jewish faith (*foi*), whose adherents are a very numerous body in that portion of the City which he represents.

Sir Marcus Samuel, the new Lord Mayor.

After the Lord Mayor's own personality the chief enthusiasm during the progress of the Show (*procession*) was directed to a car representative of the Anglo-Japanese Alliance, a peculiarly (*particulièrement*) appropriate subject, in view of the Lord Mayor's important commercial ties (*attaches*) with the Far East (*Extrême-Orient*).

The car was an allegorical representation of Great Britain and Japan, and was constructed from particulars (*détails, renseignements*) supplied (*fournis*) in a book lent (*prêté*) by Sir Marcus Samuel. The back-ground consisted of a beautiful piece of Japanese scenery (*paysage*), with the famous castle of Nagoya in the distance.

A boat of very ancient design occupied the foreground (*premier plan*), and was laden (*chargé*) with barrels, machinery, and other merchandise, typifying the commerce between the two countries Two British sailors (*marins*) were manning (*disposés comme pour manœuvrer*) the ropes (*cordages*), and two real Japanese sailors also were in the boat. On the shore (*rivage*) stood Britannia and a Japanese woman, with the flags (*drapeaux*) of both (*des deux*) nations flying (*flottant*) above them.

Around the car were emblazoned national armorial bearings (1) and clusters (*bouquets*) of chrysanthemums and roses, bamboo being effectively used as a border This car was drawn (*tiré*) by six horses, led (*conduits*) by carters in costume, and escorted by Japanese sailors.

(*Daily Express*).

(1) *Bearings*, l'ensemble du déploiement héraldique auquel un individu ou une nation a droit (*Century Dictionary*).

An order from the Colonel.

A British colonel in India resolved (*résolut*) that the illiterate (*illettrés*) men in his command should be (*devraient être*) taught (*appris*) to read (*lire*) and write (*écrire*). He issued (*fit paraître*) an order, therefore (*par conséquent*), that a younger officer in each (*chaque*) regiment should be (*fût*) detailed (*détaché*) for the purpose (*dans ce but*).

Lieutenant Barlow, one of the officers assigned (*désignés*) for this duty (*fonction*), entered his colonel's presence with a significant smile (*sourire*) on his face.

" I have to report (*rendre compte*),

sir," said he, "that there is not a single (*seul*) illiterate in my regiment. Every (*chaque*) man has been to school, and all (*tous*) can (*savent*) read and write".

The colonel, who was an unbending (*inflexible*) old (*vieux*) martinet ([1]), frowned (*fronça le sourcil*) severely.

"No matter", said he; "orders are orders, and must (*doivent*) be obeyed. You must teach (*enseigner*) the illiterates of this regiment."

"But there are no illiterates!"

"Never mind (*ça ne fait rien*)! You will organise some at once (*tout de suite*)."

"But how (*comment*) am I going (*vais-je*) to make them — "

"No further (*autres*) questions, sir! I shall issue an order that five men from each (*chaque*) company be detailed as illiterates; you will give them (*leur donnerez*) daily (*chaque jour*) instruction in the alphabet."

Remonstrance, of course (*naturellement*), was not to be thought (*pensée*) of. The result was that once (*une fois*) a (*par*) day fifteen men who could (*savaient*) read and write well were marched out (*sortaient et marchaient*) on parade with primers (*livres des commençants*) in their hands (*mains*) and were gravely taught their letters by lieutenant Barlow.

(1) très dur au point de vue disciplinaire, avec cela routinier: quelque chose comme le *Ronchonot* français. Le mot anglais *martinet* vient du nom du général français Martinet qui réorganisa l'infanterie sous Louis XIV. Ce qu'il y a de curieux c'est que ce mot, qui n'existe pas dans notre langue, soit passé et resté dans la langue anglaise.

After (*après que*) this pleasing (*amusante*) farce had been in progress (*se fut continuée*) for (*pendant*) several (*plusieurs*) days the colonel happened (*se trouva*) to stroll up (*à se promener par là*) while (*pendant que*) lessons were being (*étaient en train d'être*) recited.

"Mr. Barlow", he asked (*demanda*), "is your class making favourable progress?"

"Very favourable, indeed (*vraiment*)", said the lieutenant, saluting.

"The men are now (*maintenant*) able (*capables*) to read and write?"

"Perfectly well."

"You are able to report, then (*alors*), that your duty is fully (*pleinement*) accomplished?"

"I am."

"Then an order will be issued terminating the detail (*détachement*), and returning the men to their duty (*service*)."

(*The Boys'own paper.*)

Gleanings of Humour.

Auntie: "Do you find (*trouvez-vous*) your lessons hard (*difficiles*)?

Little Nephew: "Some (*quelques-unes*) of them are; but spelling (*orthographe*) and pronunciation are easy (*faciles*).

"They are?"

"Yes. All you have to do is to pronounce words (*mots*) the way they aren't spelt, and spell them some way they aren't pronounced."

DEVOIRS CORRIGÉS

VERSION 6.

Le héros de mon histoire.

Or, ce jeune monsieur, quoiqu'il appartînt à une aussi bonne famille que n'importe qui en Devon et qu'il eût passé toute sa vie dans ce que même aujourd'hui on pourrait appeler la fine fleur de la bonne société; bien que je l'aie choisi moi-même comme le héros et le personnage central de cette histoire, n'était nullement — excepté

pour sa belle apparence — ce qu'on appellerait aujourd'hui un jeune homme intéressant, encore moins un jeune homme d'une haute éducation.

On l'avait élevé comme les vieux Persans, à dire la vérité et à tirer de l'arc; et ces deux vertus de sauvages, il les avait acquises à la perfection ainsi que ces autres vertus, également de sauvages, qui consistent à endurer la douleur d'un cœur allègre et à croire que c'est la plus belle chose du monde que d'être un gentleman. On lui avait enseigné à entendre par ce mot la soigneuse habitude de ne pas causer de la peine inutilement à aucun être humain, pauvre ou riche, et de trouver de la fierté à délaisser son propre plaisir pour le bien de ceux qui étaient plus faibles que lui. Quant au reste, il n'avait aucune ambition quelle qu'elle fût, à part celle de faire plaisir à son père et à sa mère et celle de se faire marin lorsqu'il serait assez grand.

THÈME 17 (1).

The Husbandman.

If there were no husbandmen to sow the corn, who would give us bread? The miller would make no flour, the baker would be useless, and men would hunger (2). Perhaps you will say, we should eat vegetables and meat? As for vegetables, the farmer has to work just the same, unremittingly, when sowing them, caring for them, and when pulling them up. Potatoes never grew by themselves any more than salads. In the same way, it is thanks to the worthy farmer that we are clothed. It is from hemp that sail-cloth and body-linen are woven, it is from the wool of little sheep that we get nice warm clothing; and calf-skins, and cow-hides protect our feet from the hardness of the roads.

(1) Voir le texte dans le n° 2 (20 octobre 1902), p. 56.

(2) *auraient faim*, ou encore : *would feel hungry*.

EXAMENS ET CONCOURS

Baccalauréat moderne.

(Besançon, juillet 1902.)

VERSION

Byron et les Grecs.

Angry with himself, he turned to another project, the last and noblest of his life. A nation, once the first among the nations, preeminent in knowledge, the cradle of the fine arts, had been for ages bowed down under cruel yoke. The valour which had won the great battle of human civilisation, lingered only among robbers. The ingenuity, once so conspicuously displayed in every department of science, had been depraved into a servile cunning. On a sudden this people had risen on their oppressors. To Greece, Byron was attached by peculiars ties. Pining for untried excitement, he carried his exhausted body and wounded spirit to the Grecian camp.

But pleasure and sorrow had done the work of seventy years upon his delicate frame. The hand of the death was upon him : he knew it and the only wish which he uttered was that he might die sword in hands. Anxiety and exertion soon stretched him on a sick bed.

THÈME

Mon pays.

Une des grandes joies de ce monde est d'être né dans une petite ville dont on connaît tous les habitants et dont chaque maison garde pour vous un souvenir. Je sais que c'est toujours une grande émotion pour moi que de retourner dans ce petit bourg à peu près inconnu au reste du monde. Une demi-lieue avant d'être arrivé, je descends de voiture, je marche au bord de la route, je compte les arbres. Je reconnais ceux aux branches desquels j'ai déniché des nids, lancé mes flèches. Il y en a au pied desquels je m'assieds, et où, les yeux fermés, je m'abandonne à quelque doux rêve qui me rajeunit de vingt ans. Il y en a que j'aime comme de vieux amis; il y en a d'autres qui sont plantés depuis mon départ et devant lesquels je passe sans les regarder.

A. Dumas.

CAS POSSESSIF DES PRONOMS RELATIFS

Le pronom relatif exprimant la possession *whose* est l'ancien génitif de *who* et correspond à *who's* (1), ou en d'autres termes, c'est le cas possessif du pronom *who*.

Prenons un exemple de cas possessif du nom.

The boy's hat, le chapeau de l'élève.

Substituons à l'expression *The boy's*, le mot *whose* (mis pour *who's*), nous obtenons

whose hat, le chapeau de qui.

C'est-à-dire que, suivant la règle de construction du cas possessif du nom (2), il est nécessaire de faire suivre *whose* immédiatement du nom de la chose possédée en supprimant l'article placé devant ce nom dans la phrase française.

Le mot *whose* peut se rendre par différentes expressions :

The man whose hat you see.

littéralement : L'homme [le chapeau *de qui*] vous voyez

L'homme *de qui* vous voyez le chapeau.

L'homme *dont* vous voyez le chapeau.

[Observons en passant que le mot *dont* est en réalité un pronom relatif contracté mis pour *de qui*, *duquel*, etc.]

Prenons une phrase interrogative :

Whose hat is here ?

littéralement : [Le chapeau *de qui*] est ici ?

De qui est le chapeau qui est ici ?

A qui est ce chapeau-ci ?

Auquel est ce chapeau-ci ?

D'après ces exemples, nous pouvons formuler deux remarques :

1° *Whose* traduit les mots *de qui*, *à qui*, *duquel*, *auquel*, etc., *dont* remplaçant un nom, lorsque ces mots indiquent une idée de possession ;

2° *Whose* doit toujours être *immédiatement* suivi du nom possédé, à quelque distance que ce dernier puisse être dans la phrase française.

Il semble que *whose*, cas possessif de *who*, ne devrait pas être employé pour remplacer un nom de chose. C'est l'avis des meilleures autorités grammaticales. Cependant on l'emploie couramment avec un antécédent neutre. La raison, c'est qu'à l'origine *whose* était non seulement le génitif de *who*, mais aussi le génitif de *what* (pronom pour les choses) (3).

Nous pourrons donc dire presque indifféremment avec un nom de chose :

The room	**whose** *door*	*is broken*	La salle *dont* la porte est brisée	
Littéralt. La salle	*la porte de laquelle*	est brisée		
The room	*the door* **of which**	*is broken*		

Remarquons que l'expression *of which*, conformément à la construction analytique, se place *après* le nom de chose possédé et se trouve ainsi être après *les deux* noms.

Il résulte donc de cette étude rapide :

1° *Que les pronoms relatifs exprimant une idée de possession peuvent toujours se rendre par* whose ;

2° *Que lorsqu'ils remplacent un nom de chose ils peuvent également être traduits par* of which ;

3° *Que* whose *demande immédiatement après lui le nom de la chose possédée* ;

4° *Tandis que* of which *doit être placé* après *ce nom.*

(1) L'emploi de l'*e final* était fréquent dans le vieil anglais. *Whom* et *which*, par exemple, s'écrivaient *whome* et *whiche*, ainsi que le montre l'exemple suivant :
The nature and condition of man... is called humanitie ; whiche is a general name to those vertues in whome semeth to be a mutuall concorde and loue in the nature of man. Sir T. Elyot, The Governor, II, 8.
Whom et *which* ont perdu l'*e* final, mais il est resté dans *whose*.

(2) Voir *Quatre Langues*, 1re année, page 116.

(3) *Who*, *which*, *what* n'étaient à l'origine que des pronoms interrogatifs. C'est du XIIe au XIVe siècle que ces mots deviennent pronoms relatifs.

Les Quatre Langues

Nº 6. 20 Décembre 1902. 3e Année.

Omerflaeyeu

PARTIE ANGLAISE

Summary Notes on current Events.

Alterations in the Canadian Government. — Mr. Tarte's recent dismissal (*renvoi, destitution*) from the Canadian Government was Sir Wilfrid Laurier's first unpleasant duty on his return home from the Coronation festivities. During the Premier's absence, Mr. Tarte spoke strongly in favour of a revision of the partial Free Trade policy (*politique de libre échange*) inaugurated by the Government of which he was a member.

The Completion of the Pacific Cable. — The completion of the Pacific cable, if not of the epoch-making importance of the first Atlantic cable, is second only in significance to that event (*événement*). It gives Great Britain henceforth (*dorénavant*) whole British telegraph wire (*fil*), which touches no foreign soil. In both (*à la fois*) a strategic and an economic sense its effects should be far-reaching.

The American Elections.— The elections which have taken place (*eut lieu*) in America have resulted in a reduced Republican majority in the next (*prochaine*) House of Representatives. Unhappily (*malheureusement*), the elections have been the occasion of a shocking disaster. A fireworks (*feu d'artifice*) display had been arranged in Madison Square, where 30 000 people assembled to watch the record of election returns (*résultats*). The first row (*rangée*) had barely (*à peine*) been lighted (*allumée*) when a mortar fell, and in its explosion killed twelve people and injured (*blessa*) eighty.

The Kaiser's Visit — The German Emperor arrived in England on Saturday 8th, and, having reviewed (*passé en revue*) the First Royal Dragoons, whose colonel-in-chief he is, proceeded (*se rendit*) to Sandringham, where he has spent (*passé*) the week with the King. His visit has called forth (*été l'occasion*) a chorus of doubts, suspicions and undisguised hostility. The *National Review*, and the *Spectator* from which we quote at length elsewhere (*ailleurs*), have succeeded in creating mistrust (*méfiance*) of Germany pretty (*assez*) thoroughly (*complètement*).

Mr. Balfour's Speech at the Guildhall. — The Lord Mayor's procession which took place (*eut lieu*) on November 9th was distinguished by two special features (*traits*) this year; fine weather (*beau temps*) and an interesting speech from Mr. Balfour at the Guildhall.

About Mr. Chamberlain's intended tour the Premier said : " Of all the happy intuitions which have made Mr. Chamberlain's administration of the Colonial Office by far the greatest in British history none has been happier than his going out in person and as representing his Majesty's Government, seeing with his own eyes and hearing with his own ears, and judging on the spot (*sur place*) all the many problems with which we in this country are concerned.

" Let us never forget (*n'oublions jamais*) the lesson — let us lay it down (*posons en principe*) that this visit of the greatest of Colonial Ministers to our Colonies is only to be the first of a long succession of such visits, and that the personal element may never again be allowed (*permis*) to escape from our Colonial policy. "

About Lord Lansdowne and foreign relations Mr. Balfour was very eulogistic : " I congratulate Lord Lansdowne upon the success of the diplomacy which has secured not only for this country alone (*seule*), but for the whole commercial world, the freedom of commerce not mere-

ly (*simplement*) of the ports of China, but of the interior of that vast dominion —

"I believe that every Great Power in Europe is not only desirous of peace, but is firmly resolved that peace shall be maintained.

"There is no sentiment which European statesmen ought more studiously to cultivate than the spirit of international tolerance, and, if it may be, international friendship and love."

Venezuelan affairs. — Venezuela is the cause of a new complication. Venezuela owes (*doit*) large sums of money to British and German creditors (*créanciers*), and Great Britain and Germany have decided to take stern (*sévères*) measures. President Castro adopted an attitude of defiance and the British and German forces began (*commencèrent*) action by capturing the Venezuelan fleet and established a blockade of the Venezuelan coast. President Castro retaliated (*riposta*) by seizing the British and German subjects in Venezuela and taking possession of railways, and issued a general call (*appel*) to arms.

It is to be feared (*craint*) that Venezuela should invoke the Monroe Doctrine and bring about (*amener*) an American intervention.

Psychology and Race-respect.

In the scholastic profession it is generally recognised that the art of teaching (*enseigner*) has received great help (*aide*) from the science of psychology. Concerned with mental processes, which it examines, analyses and classifies, and the laws (*lois*) of which it systematises, psychology has much to say of the way (*façon*) in which the mind (*esprit*) of the pupil may be best developed. To one of these laws, apperception, and the use it may be put (*mis*) to in superseding (*remplaçant*) race-hatred (*haine de races*) by race-respect, serious consideration is due from all lovers (*amis*) of peace.

As most teachers are aware [1], the term apperception is used to describe that mental activity by which new facts are brought (*mis*) into relation, and become (*deviennent*) assimilated with previous knowledge (*connaissances antérieures*). Every impression coming through (*par l'intermédiaire*) the senses enters into connections with ideas and feelings (*sentiments*) already (*déjà*) in the mind by which it is modified. Obviously (*évidemment*) the kind of modification is determined by the pre-existing materials with which the new impression is brought into relation. The more close the relationship between the new-comer (*celle qui est nouvellement acquise*) and those already in possession, the more perfect will be the assimilation. What, for example, is more common in the class-room than the differences that distinguish two students in facility in acquiring, and tenacity in retaining a new piece of knowledge! In the case of the apt pupil, the matter (*chose*) to be learned (*apprise*) finds (*trouve*) its fitting associates in the mind, whilst (*pendant que*) in that of the other there is little or nothing in the mind to which an attachment can be made.

Ability (*la capacité*) to acquire is dependent on what has been already acquired. Again (*encore*), how often (*combien de fois*) introspection reveals the different ways in which the same (*même*) thing is regarded at different periods of life (*la vie*). The place in which the days of one's boyhood (*enfance*) — "when all the world (*monde*) is bright and fair (*beau*)" — is passed, and the same place revisited after an absence of twenty years, is regarded very differently. The same truth (*vérité*) is illustrated in the case of two companions visiting together (*ensemble*) the same country, and their differing impressions both (*à la fois*) of the country and its people. The explanation (*explication*) of the difference is obvious. The same sense impressions are acted upon and modified by the *differing* minds of the two individuals. Truly (*vraiment*) the task (*tâche*) of the teacher in imparting (*communiquant*) knowledge and developing the intellect of his pupil is one requiring (*exigeant*) great skill (*habileté*) and unlimited patience.

But the teacher's work (*travail*) is

(1) *As most teachers are aware*, ainsi que le savent la plupart des maîtres.

much harder (*difficile, pénible*) in shaping (*façonnant, dirigeant*) conduct and forming character than in imparting knowledge. Even (*même*) if the teacher had the requisite (*nécessaire*) time for the work, his efforts may (*peuvent*) be rendered abortive by the impressions acting (*agissant*) upon the pupil outside (*en dehors de*) the school and College.

And yet (*pourtant*) no one (*personne*) can doubt which is the more valuable, moral or intellectual education. Of the two, right feeling (*sentir comme il faut*) is far (*beaucoup*) more important than correct thinking (*penser correctement*). Feeling, not intellect, prompts (*inspire*) conduct and shapes character. Intellect only shows (*montre*) the way (*chemin*) in which feeling may manifest itself. If the feeling be bad, intellect will point out (*indiquera*) the means (*moyen*) for its expression. The cure (*guérison*) of bad feelings is only possible by the cultivation of good feelings. The growth (*développement*) of one involves (*implique*) the death (*mort*) of the other. Clearly, then, the teacher, as far as (*dans les limites où*) his opportunities will permit, ought (*devrait*) to stimulate the good feelings of his pupil; giving (*donnant*), of course, special, attention to those that are weakest (*le plus faibles*). In this way much may be done to prevent (*empêcher*) a recurrence of such a violent temper as that recently shown by the masses in England.

Now that the Empire has been extended by wiping (*effaçant*) two little republics off the slate (*ardoise*) of history, it is to be hoped (*espéré*) we shall not repeat the story of Ireland in South Africa. Fortunately (*heureusement*), at present, race-hatred of the Boers is weakening (*s'affaiblit*) in England, and there is promise of some redress being made for the wrongs (*torts, injustices*) of the past. Much can be done, but, alas! there is much also that cannot be undone.

Force cures no evil (*mal*) but creates special ones of its own, whilst (*alors que*) respect for others will evoke respect, and promote (*favorise*) fellowship (*camaraderie*). Whatever (*toute chose qui*) weakens (*affaiblit*) the causes of war and promotes peace is deserving (*mérite*) of all our sympathy, and demands all our help (*aide*). If what I have written will, in even a small degree, further (*servir, faire avancer*) this end (*résultat*), my object will be attained. W. Simpson.

Mr. Chamberlain's African Tour.

Mr. Chamberlain's Departure.

M. Chamberlain left (*quitta*) England on November 25th for his tour in South Africa, which is to extend until (*jusqu'à*) March next. He embarked on the Good Hope at Portsmouth. At Victoria Station from which the Colonial Secretary started (*partit*) a host (*grand nombre*) of friends had gathered (*rassemblé*).

He was well-nigh (*de bien près*) overwhelmed (*accablé*) with handshakes and stood smiling (*souriant*), holding (*tenant*) an informal (*sans cérémonies, exceptionnel*) little levée. He was dapper (*vif, actif*) and debonnair. Not a speck marred the glossiness (1) of his silk hat; his gleaming (*étincelant*) eye-glass (*monocle*) was fixed as fate (*le sort*). A blood-red orchid was half hidden (*moitié cachée*) by the astrakhan collar of his long overcoat.

For nearly half-an-hour Mr. Chamberlain did scarcely anything but (2) shake hands and murmur rapidly: "Thanks, thanks, most kind (*bon, aimable*) of you."

At half-past eleven two sharp (*perçants*) whistles (*coups de sifflet*) sounded, and Mr. Chamberlain got into the saloon, and as the train moved away (*se mettait en marche*), the Cabinet Ministers gave three hearty cheers (3), the Prime Minister and Archdeacon Wilberfore swinging (*agitant vigoureusement*) their hats like schoolboys.

(*Daily Mail.*)

The Progress of the "Good Hope".

The vessel will touch at Gibraltar, though (*quoique*) Mr. Chamberlain

(1) *Not a speck marred the glossiness of his silk-hat*, pas un grain de poussière, pas la moindre tache ne venait altérer le lustre de son chapeau haut de forme.

(2) *Mr. Chamberlain did scarcely anything but shake hands*... M. Chamberlain ne fit guère que distribuer des poignées de main

(3) *Gave three hearty cheers*, poussèrent trois vivats chaleureux.

is not expected to land (*débarquer*) and it is quite possible it will not call (*fera pas escale*) at all at Malta, though this is unsettled (*n'est pas réglé*). In any case there would only be a brief visit.

Passing by Port Said the Colonial Secretary will proceed (*se rendra*) to Ismailia, and there inspect the Freshwater Canal and doubtless some of the irrigation work in the vicinity (*voisinage*). From Ismailia Mr. Chamberlain will travel (*ira*) to Cairo, where he proposes to spend (*passer*) a day or two, presumably with the intention of meeting (*se rencontrer avec*) one or two of the leading irrigation authorities in Egypt and thus acquiring some useful points for his investigations further (*plus av*) south.

Mr. Chamberlain will re-embark at Suez, and the Good Hope will call at Aden. The next place of stoppage will be Mombasa.

It is the intention of the Colonial Secretary to make a short trip (*excursion*) on the Uganda Railway, not alone (*seulement*) with the idea of witnessing (*examiner, se rendre compte*) how this line has been constructed, but rather in the hope of making personal inquiries on the labour (*de la main d'œuvre*) question. The Government is making tests (*essais*) of labour drawn (*tiré*) from Central Africa for the Rand mines.

After leaving (*avoir quitté*) Mombasa a call will be made at Zanzibar, and another probably at Delagoa; but in the event (*au cas*) of the latter (*celui-ci*) taking place (*ayant lieu*) there is no likelihood (*probabilité*) that Mr. Chamberlain will disembark. The final landing will take place at Durban.

The Object of the Tour.

" I shall go to South Africa with the most earnest (*le plus sincère*) desire to forget (*oublier*) all that is controversial, all that is unhappy in regard to the recollections of the past, and with one sole desire to bring together (*réunir*) a kindred [1] people into one great African nation under the British flag (*drapeau*) "

In this stirring (*émouvante*) sentence Mr. Chamberlain has summed up (*résumé*) the aim (*but*) and object of his visit to South Africa, upon which he has set out.

From the moment of the announcement on October 27 last that the King had approved of the Colonial Secretary's project, men of all shades (*nuances*) of political opinion in this country, and Dutchmen and Englishmen alike (*pareillement*) in South Africa, have admitted that it was the only method of dealing (*traiter*) satisfactorily with the innumerable problems presented by the termination of the war. The magnitude of the task (*tâche*) may be gathered (*jugé*) from the following list of the principal questions with which Mr. Chamberlain will have to deal :

1. The taxation and government of the new Colonies.
2. Future administration of Rhodesia.
3. Position of ex-burghers.
4. Land settlement and immigration.
5. Industrial development.
6. Race problem in Cape Colony.

(*Daily Express.*)

(1) *kindred* signifie : de même origine, ou encore : ayant les mêmes qualités, d'aspirations communes. Ces deux significations peuvent s'appliquer ici.

All through a Dog.

A Christmas Story.

Mother told (*raconta*) me such (*telle*) a beautiful story last year (*l'année dernière*) on Christmas Eve (*la veille de Noël*) about when she was a little girl ten years old and lived (*demeurait*) in a pretty Hampshire village.

— Oh ! — mother said — what a dear (*chère*) old house ours (*la nôtre*) was ! — full (*pleine*) of cupboards (*placards*) and dark (*sombres, noirs*) corners (*coins*) to play (*pour jouer*) hide-and-seek (*à cache-cache*).

There was a pine wood (*bois de pins*) at the back (*derrière*) of the house and here I spent (*ai passé*) many happy (*de bonheur*) hours, watching (*à regarder*) the squir-

rels (*écureuils*) and rabbits (*lapins*) scamper by (*décamper*).

I used (*avais l'habitude*) to place heaps (*tas*) of nuts (*noisettes*) and acorns (*glands*) under (*sous*) the trees (*arbres*) for these squirrels and rabbits, then (*ensuite*) go indoors (*à la maison*) and write (*écrire*) them letters, hoping (*espérant*) they would enjoy (*auraient du plaisir à manger*) their dinner. These letters I would (¹) nail (*clouer*) to the trees, for I really believed (*croyais*) the little creatures would read (*liraient*) and understand (*comprendraient*) them. Very few (*peu*) people ever passed through (*dans*) the wood, only (*seulement*) now and then (*de temps en temps*) a shooting (*de chasse*) party of gentlemen. One day in my rambles (*promenades*) — that was the day before (*avant*) Christmas — I and nurse (*ma bonne*) came (*arrivâmes*) to a farm-house gate (*porte d'entrée*). A large brown dog ran (*courut*) out barking (*aboyant*) furiously, and at sight (*vue*) of him I ran to nurse, screaming (*poussant des cris*) with terror.

The owner (*propriétaire*) of the dog soon (*bientôt*) came out. He was a fine-looking (*de belle apparence*) young man, dressed (*habillé*) in shooting attire (*tenue de chasse*) ; but I took (*pris*) a great dislike (*aversion*) to him for I saw (*vis*) he was laughing (*riait*) at the tears (*larmes*) rolling down my cheeks (*joues*). However (*cependant*), seeing at last (*à la fin*) I was really frightened (*effrayée*) he tried (*essaya*) to comfort (*consoler*) me, though (*bien que*) I could see he was trying (*tâchait*) not to smile (*sourire*) all (*tout*) the time.

“ The dog won't hurt (*ne fera pas de mal*) you, little girl ”, he said. “ Here, Trusty ! ” and he called (*appela*) him to his side (*côté*). “ He is only rather (*un peu*) suspicious of strangers ”.

(1) *I would* signifie ici : j'avais l'habitude de (Voir 18ᵉ leçon, 1ʳᵉ année, cours d'initiation).

He then (*alors*) asked (*demanda*) nurse to let me come in (*de me laisser entrer*) and have some refreshment, but nurse declined to my great relief (*soulagement*) for I thought (*pensais*) him a horrid, unfeeling (*sans cœur*) man.

“ Well, good-bye (*adieu*), little lady ”, he said : “ don't be afraid (*n'ayez pas peur*) of Trusty again (*à nouveau*). How are the squirrels and rabbits enjoying their dinners and the letters you write them ? ”

He smiled, but I did not smile back (*en retour*). I looked (*parus*) very cross (*vexée*). What business (*affaire*) had he to read (*de lire*) my letters ?

“ He's a horrid man ! ” I exclaimed (*écriai*) as (*comme*) we went (*allions*) home. “ I hope we shall never (*jamais*) see him or his nasty (*vilain*) dog again. ”

I had not long got over my encounter (¹) with the dog when (*lorsque*) there came (*vint*) another shock to my nerves. One night our larder (*office*) was robbed by some men. They had left (*laissé*) big footprints (*empreintes de leurs pieds*) behind (*derrière*) them in the snow (*neige*), under the larder window and in the yard (*cour*), which they had cleared of poultry (*la volaille*).

Papa drove (*se rendit en voiture*) that morning to the nearest (*plus proche*) town, and gave (*donna*) information to the police, and when he returned, said he would soon have protection for the house.

I often (*souvent*) wondered (*me demandai*) what the protection would be, and when I went (*allai*) to bed (*lit*), hid (*cachai*) my head under the blankets (*couvertures*), for fear (*de crainte que*) the robbers should come again (*ne revinssent*).

One night I had fallen asleep (*m'étais endormie*) early (*de bonne heure*), and some hours (*heures*) after, I awoke (*réveillai*), hearing

(1) *I had not long got over my encounter*, il n'y avait pas longtemps que j'étais remise de ma rencontre.

(*entendant*) loud (*bruyante*) breathing (*respiration*) in the room.

I sat up (*me mis sur mon séant*) and looked about (*regardai autour de moi*) and to my horror, saw (*vis*) a dark figure (*ombre*) crouching (*blottie*) at the bottom (*aux pieds*) of the bed.

Pit-pat ! pit-pat ! The figure began (*se mit*) to move about (*à se mouvoir*) and by the moon (*lune*), which was shining (*brillait*), what do you think (*pensez-vous*) I saw ? Nothing less than the fierce brown dog (1).

Never (*jamais*) shall I forget (*je n'oublierai*) the misery of that night as long as I live.

When morning came, I looked (*j'avais la mine*) very pale and tired (*fatiguée*). Papa was very sorry (*fâché*) and said the dog must have been restless (*agité, inquiet*) in his new quarters in the yard. The gentleman at the Manor Farm had lent (*prêté*) him, as he was going away (*partait*) for some time, telling (*disant à*) papa he was a famous watch-dog (*chien de garde*).

" Now (*maintenant*) that Trusty has come to live with us, you must make friends (*devenir amis*) with him, so come along (*venez donc*) to the yard ", said papa.

I hesitated a little, but saw papa wished (*désirait*) it ; so taking hold of (*saisissant*) his hand I went (*allai*) and Trusty ran up (*courut à nous*), wagging (*remuant*) his tail (*queue*), looking (*paraissant*) so friendly that I forgave (*pardonnai*) him all his bad (*mauvaise*) conduct, and took (*pris*) him to my heart (*cœur*) for ever (*toujours*) after. He lived with us many months, and became (*devint*) the greatest pet (*favori*) and plaything (*jouet*) I ever had.

The news (*nouvelle*) came like a thunder-clap (*coup de tonnerre*) one day that Trusty's master had moved (*parti*) to another part of the country, and wanted (*voulait*) him back again. I screamed and said I could never say good-bye to darling (*chéri*) Trusty ; but all was of no use (*fut inutile*). A man came with a chain one day, and led (*conduisit*) him away. Trusty gave (*donna*) me one fond look (*regard affectueux*), but I could not bear (*supporter*) it. I ran away (*m'enfuis*) to my bedroom crying bitterly (*pleurant à chaudes larmes*).

One day I took (*pris*) a book, and went out (*sortis*) into the garden, and fell asleep (*m'endormis*) over (*sur*) it. The next (*suivante*) thing I remember (*me rappelle*) was feeling (*sentir*) my head ache (*me faisait mal*) terribly, and seeing the doctor standing by my bedside (*chevet*). Then I knew (*connus*) that I had been very ill (*malade*). Now I was slowly (*lentement*) dragged back (*ramenée*) to life (*vie*).

Papa and mamma did their best (*mieux*) to please me as (*car*) the doctor had declared my nerves had been very much (*beaucoup*) shocked. Once (*une fois*) they both (*tous les deux*) came into the room and mamma said :

" Well, dear (*ma chérie*), it is your birthday (*anniversaire*) on Saturday. Tell (*dites*) us what present you would like (*aimeriez*) ".

" Nothing (*rien*) ", I said.

" We will get (*acheter*) you something (*quelque chose*) ".

" I shan't care about it (1), whatever (*quelle chose que*) it is. " I replied, like the naughty (*méchante*) discontented little girl I was.

Saturday came. I was lying (*couchée*) with my face buried (*enfoncée*) deep (*profondément*) in the sofa cushions, when something ran softly (*doucement*) up to my side. What do you think it was ? Why (*eh bien*), nothing less than dear old Trusty. He was my

(1) *Nothing less than the fierce brown dog*, rien moins que le féroce chien roux.

(1) *I shan't care about it*, je ne m'en soucierai pas, je ne l'aimerai pas.

birthday present, and so glad (*content*) to see me! He licked (*lécha*) my hands with delight (*délices*). Then (*alors*) I jumped (*sautai*) off the sofa, for the first time (*fois*) since (*depuis*) my illness (*maladie*), to kiss (*embrasser*) papa and mamma, and thank (*remercier*) them over (*encore*) and over again.

Papa had written (*écrit*) to Trusty's master, telling him how much (*combien*) I had become (*devenu*) attached to the dog and how weak (*combien faible*) and sad (*triste*) I was, offering to buy (*acheter*) Trusty; but the gentleman had very kindly (*avec beaucoup de bienveillance*) said he would give (*donnerait*) it me, as he had heard (*entendu dire*) from his man how very sorry (*triste*) I had been to part (*séparer*) from the dog.

I got well (*revins à la santé*) from (*à partir de*) that very (*même*) day. Trusty lived to a good old age. Soon (*peu de temps*) after his death (*mort*) I married, and other things — you for one, Dolly — made (*firent*) me cease (*cesser*) to mourn (*pleurer*) his loss.

"Is that all (*tout*), mother?" I asked. "Did you ever see Trusty's old (*ancien*) master again?"

"Oh yes," and mother smiled pleasantly.

"It was nice (*bien*) of him to give you back (*redonner*) Trusty." I said. "I suppose he felt he must make up (*compenser*) for being so rude (*impoli*) and unkind (*peu aimable*) that first day he met (*rencontra*) you."

— "Who is saying I was rude and unkind?"

Looking round, we saw (*vîmes*) papa had come in (*entré*).

"Not you, father. The very idea! (1) Only some one (*quelqu'un*) mother was telling me about."

"I heard (*ai entendu*) the end (*fin*) of the story, and you certainly said I was rude and unkind."

"Don't tease (*ne taquinez pas*) our little Dolly," said mother, smiling.

A sudden thought (*pensée*) struck me (*me vint à l'esprit*).

"You were not the rude gentleman, surely?" I said.

"I am afraid I was (1)," he answered (*répondit*), laughing (*en riant*). "Wasn't it silly (*sot*) of mother to marry such a naughty (*méchant*) man?"

"Oh, father," I said, hugging (*en me pressant contre*) him, "you are not naughty a bit (*le moins du monde*). Was it really through (*par l'intermédiaire de*) Trusty that you and mother became (*êtes devenus*) friends?"

"Yes, all through Trusty." And he went round to mother and kissed (*embrassa*) her, saying: "Trusty gave me the greatest joy and blessing (*bénédiction*) of my life."

Now don't you agree with me (2) that this is a beautiful story?

Adapted from Florence Moore's *Trusty* (*The children's friend*).

(1) *The very idea!* quelle idée!

The artful Youth.

A small boy was playing (*jouait*) with his brother at cricket one day in the street (*rue*) when he sent (*envoya*) the ball through (*par*) a window. Giving (*donnant*) his brother the bat he told (*dit*) him to run while (*pendant que*) he went and rang (3) the house bell (*sonnette*). On the door being opened by the lady of the house, he said: —

(1) *I am afraid I was*, j'ai bien peur que si, je crois bien que si

(2) *don't you agree with me*, n'êtes-vous pas de mon avis?

(3) *he went and rang*, il alla sonner. L'infinitif français qui suit un verbe de mouvement se met en anglais au même temps que ce verbe de mouvement.

"Look, Missus (1), that little boy has broken (*brisé*) your window."

The little boy by this time was beyond (*au-delà*) pursuit, and the lady said : —

"Oh, thank you, my little man, here's (*voici*) a penny for you."

"Please, ma'am," said the artful youth (*jeune rusé*), "I'd rather have (2) the ball."

He got (*eut*) the ball and the penny too (*également*), and then ran off (*s'enfuit*) to join his brother, who was only round the corner.

(1) *Missus*, argot pour *Mrs.*, Madame.
(2) *I'd rather have*, j'aimerais mieux.

Gleanings of Humour.

LANDLADY (*hôtesse*). — "My lodgers are all (*tous*) so witty (*spirituels*).

MR. FIRSTFLOOR. — "Ah, there is nothing (*rien*) like hunger (*la faim*) to sharpen (*aiguiser*) wits".

∴

NEW COOK (*cuisinière*). — "I'm afraid I cannot take (*prendre*) the place."

MISTRESS. — "Why?"

NEW COOK. — "Well, ma'am, the kitchen (*cuisine*) table is not big (*grande*) enough for ping-pong!"

EXAMENS ET CONCOURS

Concours général des lycées et collèges (1902).

(*Classe de Rhétorique.*)

THÈME 20.

L'amiral Courbet.

Et puis il avait son secret, cet amiral, pour être en même temps si sévère et si aimé. Comment faisait-il donc, car enfin il était un chef dur, inflexible pour les autres autant que pour lui-même, ne laissant jamais voir sa sensibilité exquise ni ses larmes qu'à ceux qui allaient mourir.

N'admettant jamais la discussion de ses ordres, tout en restant parfaitement courtois, il avait sa manière à lui, impérieuse et brève, de les donner : « Vous m'avez compris, mon ami ? ... Allez ! » Avec cela, un salut, une poignée de main, — et on *allait*, on allait n'importe où, même à la tête d'un petit nombre d'hommes ; on allait avec confiance parce que le plan était de lui ; ensuite, on revenait ayant réussi, même quand la chose avait été terriblement difficile et périlleuse.

Ces milliers d'hommes qui se battaient ici avaient remis chacun sa propre existence entre les mains de ce chef, trouvant tout naturel qu'il en disposât quand il en avait besoin. Il était exigeant comme personne ; cependant contre lui on ne murmurait jamais ; — ni ses matelots ni ses soldats ; — ni même toute cette troupe étrange de « zéphyrs », d'Arabes, d'Annamites qu'il commandait aussi.

Pierre LOTI.

VERSION 8.

My great delight in *Compiègne* was the town-hall. I doted upon the town-hall. It is a monument all turretted, and gargoyled, and slashed, and bedizened with half a score of architectural fancies. Some of the niches are gilt and painted ; and in a great square panel in the centre, in black relief on a gilt ground, *Louis XII* rides upon a pacing horse, with hand on hip, and head thrown back. There is royal arrogance in every line of him ; the stirruped foot projects insolently from the frame ; the eye is hard and proud ; the very horse seems to be treading with gratification over prostrate serfs, and to have the breath of the trumpet in his nostrils. So rides for ever, on the front of the town-hall, the good king *Louis XII*, the father of his people.

Over the king's head, in the tall centre turret, appears the dial of a clock ; and high above that, three little mechanical figures, each one with a hammer in his hand, whose business it is to chime out the hours and halves and quarters for the burgesses of *Compiègne*. The centre figure has a gilt breastplate ; the two others wear gilt trunk-hose ; and they all three have elegant, flapping hats like cavaliers. As the quarter approaches, they turn their heads and look knowingly one to the other ; and then, kling go the three hammers on three little bells below. The hour follows, deep and sonorous, from the interior of the tower ; and the gilded gentlemen rest from their labours with contentment.

Robert-Louis STEVENSON.

Les Quatre Langues

N° 7. 5 Janvier 1903. 3e Année.

PARTIE ANGLAISE

Mr. Roosevelt's Message to Congress.

Mr. Roosevelt's message may be thus summed up (*résumé*).

Anti-trust legislation by Congress.

The desirability of reciprocity treaties in readjusting the tariff. The appointment (*nomination*) of a commission to recommend legislation to Congress for that purpose (*but*).

Removal (*suppression*) of the tariff on anthracite coal (*charbon*).

The need (*besoin*) for proper immigration laws.

The need for the appointment of a Secretary for Commerce, with a seat (*siége*) in the Cabinet.

Convention with Great Britain for reciprocal trade (*commerce*) with Newfoundland on the lines of the Blaine Convention.

Settlement (*règlement*) of international disputes by arbitration.

More ships for the navy every year.

Necessity for possessing a first-class navy to "back up" (*soutenir, défendre*) the Monroe doctrine, and to make safe the new Isthmian Canal.

We quote (*citons*) the most striking (*frappants*) passages.

— We still continue in a period of unbounded (*illimitée*) prosperity. As a people we have played a large part in the world, and we are bent (*résolus*) on making our future part even larger. The events of the past four years have definitely decided for weal or woe (1) that our place must be great among the nations.....

Corporations, especially combinations of corporations, should be managed (*gérées*) under public regulations, and supervision must be achieved by national action. Our aim (*but*) is not to do away with (*supprimer*) corporations; on the contrary, these big aggregations are the inevitable development of modern industrialism, and any effort to destroy them would be futile unless (*à moins que*) accomplished in ways that would work (*causeraient*) the utmost (*plus grand*) mischief (*malheur*) to the entire body politic.

We can do nothing of good in the way of regulating and supervising these corporations until we fix clearly in our minds that we are not attacking the corporations, but are endeavouring to do away with any evil (*mal*) in them, and that we are not hostile to them, but merely (*simplement*) determined that they shall be so handled (*dirigées*) as to (*de façon à*) subserve the public good. We draw the line against misconduct, but not against wealth (*richesse*).

Publicity can do no harm (*mal*) to the honest corporation. In curbing (*mettant un frein*) and regulating those combinations of capital which are or may become (*devenir*) injurious to the public, we must be careful not to stop great enterprises which have legitimately reduced the cost of production.

I believe (*crois*) that monopolies are unjust discriminations, preventing or crippling (*paralysant*) competition. I earnestly (*instamment*) recommend the subject to Congress, with a view to the passage of a reasonable and effective law upon which those questions can finally be adjudicated that now raise (*soulèvent*) doubts.....

Both kinds (*les deux espèces*) of federations, capitalistic and labour, can do much good and can do evil (*mal*)... Each must refrain from arbitrary and tyrannous interference with the rights of others... Every employer and wage-worker (*salarié*) must be guaranteed the liberty and right to do as he likes with his property or labour (*travail*), so long as he does not infringe the rights of others.....

It behoves (*convient*) each independant nation in America to maintain order within its own borders

(1) *for weal or woe*, pour le bien ou pour le mal, pour notre bonheur ou notre malheur.

frontières), and to discharge its just obligations to foreigners (*étrangers*). When this is done they can rest assured that, be they strong or weak, they have nothing to dread (*craindre*) from outside (*extérieure*) interference.

We have deliberately made our own, certain foreign policies demanding the possession of a first-class navy. The Isthmian Canal will greatly increase the efficiency of our navy if the navy is of sufficient size (*importance, tonnage*), but if we have an inadequate navy, then the building of the canal will be merely giving a hostage to any power of superior strength.

The Monroe doctrine should be treated as a cardinal feature (*caractéristique, point*) of American foreign policy, but it would be worse (*pire*) than idle (*inutile*) to assert it unless we intended to back it up.

Venezuela.

Venezuela is in the north of South America, and is separated on the west from the Isthmus of Panama by the Republic of Columbia, while (*tandis que*) British Guiana adjoins it on the east. The frontier of Brazil forms its southern boundary (*limite*). It has several ports in the Caribbean Sea. In size (*étendue*), Venezuela, with 593 943 square miles, is nearly five times as large as Great Britain and Ireland. Its foreign (*extérieure*) debt amounts to nearly (*près de*) £ 3 000 000, a large proportion of which is made up of arrears (*arriéré*) of interest.

Venezuela is a debtor that is extremely rich in assets (1). Gold, silver, copper and iron (2) are abundant; but the mines are mostly (*en grande partie*) in the hands of foreign syndicates worked (*alimentés*) by foreign capital.

Asphalt, too, is a valuable asset of the country. It exists in the form of great lakes.

American capital is also exploiting this article of commerce; indeed, there is a very promising asphalt trust which absorbs Venezuela's output (*production*); but many vast asphalt lakes are untouched.

"Undeveloped resources" is one of the causes of Venezuela's troubles, for who can doubt that a country that can produce gold, silver, asphalt, coffee, rubber (*caoutchouc*), cocoa, sugar, cattle (*bétail*), pearls, iron, sulphur, lead (*plomb*), tin (*étain*), salt, sponge, and corn (*céréales*), all in great quantities, would have a great future before it, were it (1) properly governed and developed? As it is, Venezuela has practically no industries, and all manufactured articles must be imported; even (*même*) the sacking (*les sacs d'emballage*) necessary for the export of Venezuelan produce must first be brought (*apportés*) into the country.

Nominally republican, the Government is really a dictatorship, with President General Cypriano Castro, the man who ordered the arrest of all British and German subjects in Venezuela, holding (*tenant*) the reins of power.

The story of Castro's career is wild (*orageuse*) and romantic (*romanesque*). He gained his power by an exhibition of brilliant ability and splendid qualities of generalship. He started (*commença*) the revolution that placed him in power by drilling (*exerçant*) and organising the men on his own plantation in San Antonio. Gradually he increased (*accrut*) his following (*suite*) and welded (*unit, organisa*) his forces into an army. Victory followed him all along his route, and on arriving outside (*en dehors*) Caracas he summoned (*somma*) President Andrade, his predecessor, to fight (*combattre*) or surrender. Andrade chose (*choisit*) the third alternative of flight (*fuite*).

Having won (*gagné*) his power, Castro maintained it with a strong arm. He is idolised by his army (9 000 strong), and, curiously enough, is termed by them "Cavito", or "Little Corporal", just as Napoleon was nicknamed (*surnommé*) by his veterans.

The troops are not well disciplined, but have a genius for guerrilla

(1) *assets*, ressources suffisantes pour payer les dettes ou faire face aux réclamations des créanciers.

(2) *gold, silver, copper and iron*, l'or, l'argent, le cuivre et le fer.

(1) *were it*, inversion pour *if it were*, s'il était.

warfare (*l'art de faire la guerre de guérilla*), and, well led (*conduites*), would probably give considerable trouble. Abounding with "kopjes" and cover, the country is adapted for this branch of warfare. Indeed, one expert considers that the task of subduing (*subjuguer*) Venezuela would be greater than that we experienced in South Africa.

The scenery (*paysage*) in Venezuela is described as magnificent by all who have seen it. Mountains, valleys, gorgeous (*magnifique, aux teintes riches*) tropical foliage, and vivid blue skies combine to make the country one of the loveliest (*des plus admirables*) spots (*endroits*) on earth. Caracas, the capital, which has a population of 70 000, is known as the "gem (*perle*) city of the Caribbean" from the beauty of its surroundings (*environs*). The climate is good. A man has only to take reasonably good care (*soin*) of himself, and he can live in good health (*santé*) all the year round.

Yet (*cependant*), taken as a whole (1), the people do not live up to (2) their magnificent country. Ninety per cent. can neither read nor write. With a population of three millions, only 50 000 attend (*fréquentent*) the schools. The impulsive temperament of the Venezuelan leads (*porte*) him to follow the banner of any agitator who can speak well. Castro himself is the finest orator in South America.

Generally speaking, the public buildings (*bâtiments, monuments*) in the capital are large and imposing. The great opera house would not disgrace a Continental city, and was built out of (*au moyen de*) the public funds. The very best opera troupes from Europe visit it, and there is rarely an empty box (*loge vide*) or seat to be obtained. All classes are music-lovers (*amateurs de musique*) and it is a common thing to hear carpenters or shoemakers humming (*fredonnant*) airs from the classical operas.

The beauties of Caracas are not confined to its splendid public buildings. Unlike (*contrairement à*) any other South American city, it abounds with public parks and gardens. There are no less than fourteen of these open spaces, the finest being the Plaza Mont Calvario. It is situated on the crest of a mountain spur (*contrefort*) which projects into the western side of the city, and is reached (*atteint*) by a succession of zigzag roads which wind up (*contournent*) the slope (*versant*) of the mountain through groves (*bouquets*) of trees, bamboo, and choice shrubbery (*bosquets*).

(*Daily Mail.*)

(1) *taken as a whole*, somme toute, tout bien considéré.
(2) *do not live up to...*, ne vivent pas d'une façon en rapport avec...

The Englishman in India.

It is a common observation of those who have known (*connu*) the Englishman that his insularity has greatly unfitted (*rendu impropre*) him to take an attitude of genuine (*réelle*) sympathy towards the people who are in their civilisation and environments in any way (*de toute façon*) differing from himself. It may be that this insularity is also responsible for his devotion to the feeling (*sentiment*) of nationality and readiness (*promptitude*) to subordinate all his personal ends (*fins*) and aims (*buts*) to the maintenance of what he

conceives to be the greatness of his nation. The Englishman's devotion to the greatness of his nationality and his strong sense of duty arising (*provenant*) thereupon (*de ce fait*) have bestowed (*conféré*) many benefits upon India. But his want (*manque*) of sympathy, his incapability to think (*penser*) with the people, and feel (*sentir*) with the people, and his tendency to subordinate the outer limbs (*membres extérieurs*) of the Empire to the growth (*croissance*) of the heart (*cœur*) of his national greatness, have silently worked (*causé*) in India so much havock (*ravages*) in so many fields that one almost despairs of recovering the loss (*perte*) which India has thereby (*par là*) sustained. The decay of the Indian industries, the drying up (*arrêt total*) of all encouragement to Indian arts, and the want of recognition for Indian learning (*savoir*), are all things which are now everywhere discernible and have to be directly traced to the lukewarm (*tiède*) and unsympathetic character of those who, in the name of England, now conduct the political administration of the great Indian Empire. There is no doubt that there was much misrule (*mauvais gouvernement, désordre*) during the Mahomedan period of the Indian History. Even such misrule is known often to have contributed to the keeping up (*entretien, conservation*) of popular life and popular energy; but there were times of glorious peace and prosperity under the Mahometan rule, when the sympathy between the State and the sovereign on one side and the subject-people on the other, was so strong that all that developed the prosperity and made the enlightenment (*instruction*) and civilisation of the people received the special favour of the sovereign rulers, and thereby made themselves more and more effective as social forces. The modern Englishman often thinks it beneath (*au-dessous*) his dignity to get familiarised with the inner (*intérieur*) spring (*ressort, cause*) of thought and feeling that have shaped (*façonné*) Indian life and civilisation. To him, nothing which has not on it a patented English trade-mark (*marque de fabrique*) seems to be of value. He considers that his chief function in India is to assert the superiority of his power, his culture, and his civilisation among (*parmi*) a people in whose whole history of an immensely long duration there is not much that is worthy (*digne*) of acceptance or appreciation. The blasting (*destructive*) influence of such an unsympathetic and aggressively conceited (*vaniteux*) temperament of the Englishman has told (*s'est fait sentir*) upon the growth of many beautiful things in the "Ancient Garden of India," cherished even (*même*) to-day with reverence in the heart of the people and watered (*baigné*) still (*encore*) by that deep-flowing (*qui coule profondément*) devotion and love.

(*The Hindu*, Madras, October 7th 1902.)

Anglo-French Trade.

The statistics show not merely that Great Britain is our best customer and that our economic activity is not declining, but inspire a more disinterested and humane hope. In each of these bales which carry across the Channel a little of the imagination of our artists, the grace of our women, and the mildness of our sky, there is a particle of fraternity. These milliards of exchanges form between the two

Commerce franco-anglais.

Ce que la lecture des chiffres doit inspirer à celui qui les parcourt, ce n'est pas seulement la conviction que la Grande-Bretagne est notre meilleure cliente, la certitude que notre activité économique n'est pas en décadence, mais aussi une espérance plus désintéressée et plus humaine. Dans chacun de ces ballots, qui portent de l'autre côté de la Manche un peu de l'imagination de nos artistes, de la grâce de nos femmes et de la douceur de notre ciel, une parcelle de fraternité est contenue. Ces milliards d'échanges forment entre les deux pays des

countries ties, doubtless thin and fragile, but so compact and numerous that they can resist the blade of steel.

(Public Opinion.)

liens sans doute ténus et frêles, mais si serrés et si nombreux, qu'ils sauraient résister au tranchant de l'acier.

Jacques Bardoux.

(Journal des Débats).

Beggar-making.

"How (*comment*) beggars (*mendiants*) are made (*faits*)" might (*pourrait*) be made the subject of a singularly interesting article. And it would refer (*se réfèrerait*) not to the unkind (*cruels*) cuts (*coups*) of fortune, but to the appliances (*appareils*) whereby (*au moyen desquels*) a certain deft (*habile*) and none (*nullement*) too (*trop*) scrupulous manufacturer equips men and women who, for purposes (*raisons*) of their own (*particulières*), wish (*désirent*) to be considered lame (*boiteux*), halt (*estropiés*), or blind (*aveugles*).

That is easier (*plus facile*) to be crippled (*perclus*) than to work (*travailler*), is the maxim upon which this particular trade (*profession*) is established.

"I am what is called (*ce qu'on appelle*) a street (*rue*) sham (*faux*) fakir", said one of these dealers (*trafiquants*) in disguises recently. "I fake up (*fabrique*) (1) most (*la plupart*) of the sham disabled (*infirmes*) mill (*usines*) operatives (*travailleurs*), crippled sailors (*marins*), etc., and charge (*fais payer*) them a small fee (*prix peu élevé*).

"If it's a woman with a tale (*histoire*) that her husband (*mari*) beats (*bat*) her, I paint her a black eye (*œil poché*) and put (*mets*) her arm (*bras*) in a sling (*en écharpe*). Say it's a man on a "blind" lay (2); well, I paint some scars (*cicatrices*) on his face to imitate the marks of a lead (*plomb*) explosion, and give (*donner*) him a green (*verte*) eye-shade (*conserves*) (1) and a "blind" card.

"If a man's really maimed (*estropié*) it makes (*rend*) it easier. Suppose he's been run over (*qu'une voiture lui ait passé sur le corps*) and has his leg (*jambe*) off (*coupée*), I paint a picture of a burning house (*maison en feu*) and him jumping (*sautant*) out of a topwindow (*fenêtre du dernier étage*) with a child (*enfant*) in his arms, and a yarn (*histoire invraisemblable, blague*) under it: — "Kind (*bons*) friends, I lost (*ai perdu*) my leg through (*en*) rescuing (*secourant*) my employer's child" — that's a sure take (*prise, rapport*) of a "fiver" (*cinq dollars*) a (*par*) day.

"I make (*fais*) all these rigs (*accoutrements*) myself", he said, "and hire (*loue*) them out. It pays, but I have to keep dark (*me tenir caché*), for the police are very down (*mauvaise humeur*) on my sort. This hollow (*creuse*) wooden cap (*calotte de bois*) with an iron hook (*crochet de fer*) fits (*s'ajuste*) over (*sur*) your hand, and here's (*voici*) a club-foot (*pied bot*) boot, and yonder (*là-bas*) a pair for both (*les deux*) feet.

"A queer business (*un métier bizarre*)? You'd say (*vous diriez*) so if you knew the jobs (*besognes*) I'm asked (*demandé*) to do sometimes (*quelquefois*). Only yesterday a woman wanted (*voulait*) vitriol scars made on her face, and actually (*réellement*) wanted me to use (*que j'emploie*) real vitriol. Why (*mais*), bless you (*bon*

(1) *to fake*, argot, signifie ordinairement : cacher les défauts par des moyens artificiels, dans l'intention de tromper.

(2) *on a "blind" lay*, a pour spécialité de faire l'aveugle.

(1) *eye-shades*, sorte d'écran qui empêche la pénétration de la lumière dans l'œil.

Dieu, vraiment), some beggars'll maul ([1]) themselves horribly to excite sympathy. In fact, they'd do anything (*feraient n'importe quoi*) rather than (*plutôt que de*) work.

New-York World.

Do Dreams (*rêves*) come true (*se réalisent*) ? or An old Campaigner's Story.

An original serial By Colonel X...

III

I was very much touched and pleased by the girl's simple honesty, for how much (*combien*) they must (*doivent*) have needed (*eu besoin de*) those five rupees ! I told (*dis*) her to keep (*garder*) the money ; gave (*donnai*) her all the bread, tea and sugar (*sucre*) I could (*pus*) find (*trouver*) among (*parmi*) our stores (*provisions*). said I would call on (*passer chez*) them next day and sent (*envoyai*) a servant with her to see where she lived. When the doctor came to see me that evening (*soir*), I told him the story and asked (*demandai*) his advice. He said probably a little (*un peu de*) Port wine (*vin de Porto*) would be the best (*meilleure*) medicine for them, but that if I found (*trouvai*) them very ill he would call and see them himself. It was in a miserable fever stricken (*dévasté par la fièvre*) locality they had been forced by poverty to take up (*fixer*) their abode (*demeure*), and when I called on them next day taking (*portant*) them wine, arrow-root and other suitable (*convenable*) nourishment, I was shocked at the change in the younger (*plus jeune*) girl's looks (*apparence*). Poor Fatima was more like (*comme*) a wizened (*fané*) little old (*vieux*) monkey (*singe*) than the plump (*dodu*) merry being (*être*) I remembered (*me rappelai*) ; so I ordered some more (*un peu plus*) silk cloths, paid for them in advance and told the aunt to look out for (*chercher*) another healthier house and to buy back (*racheter*) the looms (*métiers à tisser*). Occasionally I visited them in their new home where I was much pleased to notice the rapid improvement (*amélioration*) in their looks.

As they were most (*très, des plus*) industrious (*laborieuses*) and painstaking (*diligentes*), they soon regained their former (*ancienne, première*) prosperity and their gratitude for the little services I had been able (*j'avais pu*) to render them was pretty (*joli*) to see. They knew (*savaient*) I was fond (*j'aimai*) of flowers and they took (*prenaient*) a lot of trouble (*beaucoup de peine*) to find (*trouver*) rare specimens for me and to teach (*apprendre*) me their names (*noms*), but this is only one instance (*exemple*) out of (*sur*) the many ways (*façons*) they tried (*essayaient*) to please me.

About (*à peu près*) this time (*époque*) the commissioner arrived, who with a military escort, was to survey (*lever le plan de*) the frontier and fix the boundaries (*limites*) of the newly-annexed province. The expedition was to start (*partir*) on January 24th. The evening of the 20th was dark (*sombre*) and stormy (*orageux*) and I sat (*étais assis*) listening to (*écoutant*) the drenching (*à tremper jusqu'aux os*) downpour (*chute abondante et continue*) of rain (*pluie*), when a slight rustling sound (*léger bruissement*) and a low (*prononcé à voix basse*) " Tukeen, Tukeen ! " made (*fit*) me start up (*me lever vivement*) from my chair (*chaise*) and hurry (*me précipiter*) to the door. Maima ! On such a night ! And how could (*pouvait*) she have

(1) *will maul themselves*, se meurtrissent et se défigurent comme avec un maillet.

passed the sentries (*sentinelles*)? As I drew (*tirai*) her within (*à l'intérieur*), she began telling me (*se mit à me raconter*), something (*quelque chose*) in a subdued (*bas*) tone and in voluble Burmese of which I could not understand (*comprendre*) one word (*mot*) in twenty. I wanted (*voulais*) to send for (*envoyer chercher*) the interpreter but she signed (*fit signe*): No! No! I must (*dois*) not — and then asking for pencil (*crayon*) and paper she wrote down (*écrivit*) two words, thrust (*plaça. força*) this writing into my hand, opened the door and vanished (*disparut*) as mysteriously as she had arrived. The two words meant only (*signifiaient seulement*) " don't go (*ne partez pas*) ".

(*To be continued.*)

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 18 (1).

Little Dick.

Little Dick was the merriest child in the world. He did nothing but sing and whistle; he never left his mother (2). Not far from (the place) where he lived was a fine forest in which were large trees and many pretty flowers. What could there be sillier, said little Dick to himself, than remaining always at home! One fine day he went for a walk in the forest. Dick was in raptures. He asked himself whether he had ever seen anything like it. Suddenly the rash little fellow caught sight of a huge giant who seized hold of him and carried him off to his house. He was all the more frightened as he saw four more prisoners spitted, and roasting before a big fire. Nevertheless, he was not killed; the giant merely shut him up in a prison surrounded by bars of iron. He even gave him something to eat and drink. But the little one would neither drink nor eat and the next morning the giant found him dead in his prison. You have no doubt guessed that the child was a little bird and that the giant was a wicked boy.

THÈME 19 (3)

Benefits of Civilisation.

To-day, a man of the middle classes can say with truth and pride: I dwell in a house which provides me with advantages and conveniences, such as no king would have been able to provide himself with a few centuries back. Ships cross the seas in every direction in order to get any thing that may be useful to me, from afar. My fortune is moderate and yet I have messengers travelling day and night to carry my letters.

I have fleets and armies to protect my rest. Every day my newspapers inform me of what is happening throughout the whole world, and among all the peoples who serve me. My books carry me off to all ages and localities. They cause all the heroes and all the great men of ancient times to appear before me. Orators spout, historians write and poets sing for me. From the Equator to the Pole, and from the beginning of the world up to the present time I can be wherever and whenever I wish, by means of my books.

VERSION 7 (1).

L'Angleterre en 1801.

Ces Anglais qui, vers la fin de décembre 1800, se disposèrent à examiner l'état de leur patrie, durent éprouver à cet examen un sentiment qui n'avait rien de bien gai. Le siècle, qui touchait à sa fin, avait vu l'Angleterre surprise par beaucoup de malheurs. La perte des colonies d'Amérique avait été un coup des plus douloureux pour l'orgueil national. Les luttes militaires ou navales des dix dernières années semblaient avoir épuisé nos ressources jusqu'aux dernières limites et personne ne savait combien de temps encore l'épée devait continuer à dominer sur le continent; mais par-dessus tout l'état de nos affaires intérieures était lamentable. Les partis politiques étaient nettement divisés et le chef le plus habile de l'opposition manifestait ouvertement sa sympathie pour les ennemis de la patrie, tandis que les souffrances des pauvres avaient atteint un point tel qu'il semblait impossible qu'ils pussent les supporter plus longtemps. On peut s'imaginer l'aimable journaliste de ce temps là, secouant tristement la tête en présence de l'état du pays à cette époque et de l'avenir qui semblait lui être réservé. Qu'est ce qu'il aurait pensé s'il avait su que la Grande-Bretagne n'était qu'au commencement d'une longue période de guerre et de péril?

(1) Voir le texte dans le n° 3, p. 96.
(2) *Jamais il ne quittait sa mère*; pour traduire la vivacité de l'expression on pourrait aussi dire, en commençant par l'adverbe : *never did he leave his mother*.
(3) Voir le texte dans le n° 4, p. 120

(1) Voir le texte dans le n° 3 (5 novembre 1902), p. 96.

EXAMENS ET CONCOURS

Baccalauréat moderne.

(*Grenoble, juillet 1902.*)

THÈME 21.

Le petit garçon et le serpent

Un petit garçon jouait avec un serpent apprivoisé: « Petite créature, dit l'enfant, je ne serais pas si familier avec toi si on ne t'avait pas ôté [privé de] ton venin. Vous autres serpents, vous êtes les êtres les plus méchants et les plus ingrats de la terre. Je me souviens très bien de ce qui arriva à un pauvre paysan qui en trouva un — peut-être était-ce un de tes ancêtres — raidi par le froid sous une haie, le ramassa par pitié et l'enveloppa dans son manteau pour le réchauffer. Mais à peine la méchante bête s'était-elle remise [*to recover*] qu'elle mordit son bienfaiteur, et le pauvre homme si bon [au cœur tendre (mot composé)] en mourut. » — Vos historiens, répliqua le serpent, doivent être extraordinairement partiaux [il est extraordinaire comme vos historiens doivent être...]. Les nôtres racontent l'histoire tout différemment. Ton homme au cœur tendre croyait que le serpent était véritablement mort, et comme il était tacheté [c'en était un tacheté], l'homme le mit dans sa poche pour lui enlever [*to strip off*] à la maison sa belle peau. Était-ce bien à lui ? » — « Tiens, tais-toi, répondit le petit garçon ; les ingrats ne sont jamais embarrassés pour trouver une excuse.»

VERSION.

Agriculture in South Africa.

All farms in South Africa, with very few exceptions, are worked in the most primitive way; the land is badly ploughed, because the farmers generally don't know their own work, the ground is insufficiently tilled for the dry season. Therefore more careful labourers would be a godsend and are really required to get better produce. South Africa would, besides the wealth of the mines which unfortunately is nearly all carried away by foreign shareholders, become a self-supporting country. Now nearly all the food, except meat, is imported from Australia and America, while with careful cultivation it could be grown in the country itself, as there is nearly everywhere plenty of water obtainable, provided it is dug for. Generally it is found nearly everywhere at little depth, and has been used with the greatest success in the few cases the trouble has been taken to bore for it. Look only at the results which were obtained at Indwe, near the coal mines of that name, in the eastern part of the colony. But thousand of acres are almost lying idle in the centre of the Cape Colony, except for pasturage during a short time of the year, for want of irrigation, of good labour, of good will, and perhaps also, for want of capital.

Certificat d'études primaires supérieures.

VERSION 9.

Commerce with France.

In 1888, France bought from the United States two hundred and fifty-eight million francs worth of goods, and received from them two hundred and fifty-five millions 1/2. We import chiefly corn, cotton, machinery, wool, meat, etc. We chiefly export wines, silks, woollen stuffs, furniture, fancy articles etc. Unfortunately our exports to America will probably decline, owing to the adoption of the Bill Mac-Kinley, which submits the exported goods to so many inquiries and to so many taxes that our exporting agents will find it hard to keep up their commercial relations in that country. It is with England that the United States have the greatest traffic.

(*Aspirants, Clermont, juillet 1901.*)

VERSION.

A dangerous case.

One day, when in the small-pox, and his case appeared dangerous, Charles XII grew very uneasy in his bed ; and a gentleman who watched him, desirous of covering him up close, received from the patient a violent box on his ear. Some hours after, observing the prince more calm, he entreated to know how he had incurred his displeasure, or what he had done to have merited a blow : " A blow ? " replied Charles ; " I don't remember anything of it. I remember, indeed, that I thought myself in the battle of Arbela, fighting for Darius, where I gave Alexander a blow, which brought him to the ground ".

(*Aspirants, Besançon, juillet 1901.*)

GOLDSMITH.

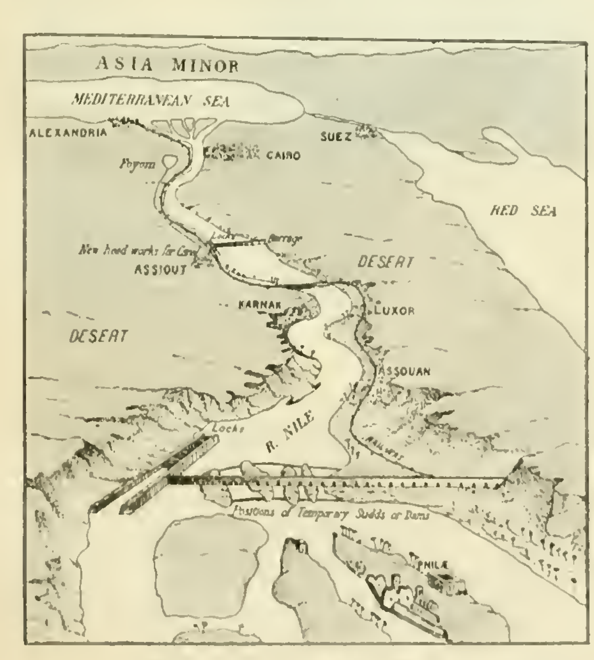
Les Quatre Langues

N° 8. 20 Janvier 1903. 3e Année.

PARTIE ANGLAISE

The Nile Dam.

Without the Nile Egypt would be as barren (*stérile*) as the Great Desert. With the great river, fertile Egypt is but an elongated oasis, a thin (*mince, étroite*) green line on either (*chaque*) side of the stream, from Alexandria up into the heart of Central Africa. This thin green line in the days of the Ancients made Egypt the garden and granary of the world. And for thirty centuries men have struggled (*lutté*) to widen (*élargir*) this line. But all the mighty (*grandes*) undertakings (*entreprises*) of the past — the building of dykes (*digues*) to bind (*assujettir*) the floods, the raising (*construction*) of great walls to hold them back (*les retenir*), the digging (*creusement*) of canals and basins to lead (*conduire*) the water to the parched (*desséché, brûlé*) field — have been but pigmy efforts compared to this last work, which, at a single stroke (*d'un seul coup*), increases (*accroît*) the national wealth (*richesse*) by £ 80 000 000.



Bird's-eye view of the great Nile dam.

Nearly (*à peu près*) four years ago the foundation stone of the Assouan dam (*barrage*) was laid (*posée*) by the Duke of Connaught and last month His Royal Highness performed the inaugural ceremony.

A huge (*énorme*) barrage has been constructed at Assiout. Its total length is 2 750 feet, or rather (*un peu*) more than half a mile; and it includes 111 arched openings (*arches*) capable of being closed by steel sluice gates (*vannes d'acier*) sixteen feet in height.

This work alone will bring (*soumettra*) an additional 300 000 acres under regular irrigation by throwing (*jetant*) more water at a higher level (*niveau*) into the great Ibrahimiyah Canal, the intake (1) of which is immediately above the barrage. The additional area thus available (*dont on peut disposer*) for cultivation is equal to the county of Bedford. To keep the water down during the operations seventeen

(1) Le point où l'eau est reçue dans le canal.

12-inch (*pouces*) centrifugal pumps, throwing water sufficient to supply (*fournir*) a city of two million inhabitants, had to be employed. At one time 13 000 men were engaged for two months on the barrage alone; and in a single season 1 ½ million sand-bags (*sacs à sable*) were used in the temporary dams which the work necessitated.

The total length of the dam is one mile and a quarter. The dam is not a solid wall. It has 180 sluice openings (*ouvertures*) capable of a flood discharge of 15 000 tons of water per second.

Engineer.

A new Era in international Relations.

The acceptance of arbitration by the British Government in the Venezuelan affair may be taken as heralding (*annonçant*) the season of good-will among men in the proper spirit. Venezuela disposed of, the only other trouble which may have more than local consequences in the near future is the unrest (*troubles*) of Macedonia. The great feature (*caractéristique*) of the world's situation at the moment is a desire on the part of the Powers to arrive at an understanding which will prevent the smaller peoples from embroiling them in a ruinous struggle. Nations like each other as little as ever; newspaper wars are conducted with the same reckless (*insouciant*) courage as of old (*autrefois*); diplomacy endeavours (*s'efforce*) to score (*marquer*) a point with a fine superiority to principle worthy (*digne*) of an older school, but the great Powers, happily, are unwilling to fly (*se jeter*) at each other's throats in a physical sense. The conflict is confined to the unequal : to the United States and little Spain, to the mighty British Empire and the small Boer Republics, to the masterful (*impérieux*) Concert of Europe and a retiring portion of the Chinese Empire, to Germany and Britain on the one hand (*d'un côté*) and Venezuela on the other. That the Powers should simulate a more tender regard for peace than they probably feel is not difficult to understand and appreciate. Their mighty (*puissants*) engines of destruction are forces of unknown effect and unknown quantity, and the rulers of nations realise (*se rendent compte*), as WELLINGTON did, that there is only one thing more terrible than a battle gained, and that is a battle lost. It has cost Great Britain £ 250 000 000 directly, a vast sum indirectly, and thousands of precious lives to subdue the Boers. What would it cost one great Power to subdue another today, assuming the loser (*perdant*) held out (*résisterait*) with the tenacious persistence of the Boers? Nor is Great Britain the only sufferer from the effects of the war. Trade depression in Russia and in Germany is attributed by students of the situation in very large measure to the Boer campaign. The amount of trouble which somebody else's war has brought to these two mighty states is a sufficient warning (*leçon*), and they are as eager (*anxieux*) to recover from its effects as is Great Britain herself. If the Boer war has supplied (*fourni*) a new incentive (*incitation, motif*) to peace among the Powers, it was not fought (*faite*) altogether (*entièrement*) in vain from the point of view of the world's civilisation.

Public Opinion.

Gleanings of Humour.

MAMMA. — "Tommy, why didn't you share (*partager*) your plum (*prune*) with Dolly?"

TOMMY. — "I gave (*ai donné*) her the stone (*noyau*); if she plants it, she can have the whole tree (*l'arbre tout entier*)."

*
* *

What is the difference between (*entre*) a watchmaker (*horloger*) and a jailor (*geôlier*)? — One sells (*vend*) watches (*montres*), and the other watches (*surveille*) cells (*cellules*).

The Venezuelan Trouble and public Feeling in Great Britain.

Public feeling (*sentiment*) in regard to the Venezuelan trouble is chiefly (*principalement*) directed to a condemnation of the alliance between Great Britain and Germany and in the *Times* of Dec. 14th the extreme view found (*trouva*) expression in a poem by Mr. Rudyard Kipling entitled *The Rowers* that we reproduce hereafter (*ci-après*).

" This poem ", the *Times* says, " gives went to (*laisse éclater*) a sentiment which unquestionably prevails far and wide throughout (*dans toute*) the nation, though (*quoique*) we demur (*faisons nos réserves*) to the phrase 'open foe '. We have the strongest possible dislike (*dégoût*) from mixed motives of policy and of feeling to taking any step (*faire aucune démarche*) which is likely to hurt the susceptibilities, reasonable or unreasonable, of our American kinsfolk (*cousins*). That dislike is intensified when we find ourselves committed to such action in alliance with the Government of a people who for (*pendant*) years past have made no pretence of friendliness towards us ".



Rudyard Kipling

The Rowers.

The banked oars fell an hundred strong,
  And backed and threshed and ground,
But bitter was the rowers' song
  As they brought the war-boat round.

They had no heart for the rally and roar,
  That makes the whale-bath smoke —
When the great blades cleave and hold and leave
  As one on the racing stroke.

They sang : — " What reckoning do ye keep
  And steer her by what star,
If we come unscathed from the Southern deep
  To be wrecked on a Baltic bar ?

Last night ye swore our voyage was done,
  But seaward still we go ;
And ye tell us now of a secret vow
  Ye have made with an open foe !

That we must lie off a lightless coast
  And haul and back and veer,
At the will of the breed that have wronged us most
  For a year and a year and a year !

There was never a shame in Christendie
  They laid not to our door —
And ye say we must take the winter sea
  And sail with them once more ?

Look South! The gale is scarce o'erpast
That stripped and laid us down,
When we stood forth but they stood fast
And prayed to see us drown.

The dead they mocked are scarcely cold,
Our wounds are bleeding yet —
And ye tell us now that our strength is sold
To help them press for a debt!

'Neath all the flags of all mankind
That use upon the seas,
Was there no other fleet to find
That ye strike hands with these?

Of evil times that men could choose
On evil fate to fall,
What brooding Judgment let ye loose
To pick the worst of all?

In sight of peace — from the Narrow Seas
O'er half the world to run —
With a cheated crew, to league anew
With the Goth and the shameless Hun!"

RUDYARD KIPLING.

Traduction.

Les Rameurs.

Rangés en bancs les avirons retombaient de la force d'une centaine.
Et sciaient (1) et battaient et broyaient.
Mais amer était le chant des rameurs
Tandis qu'ils amenaient (1) le bateau de guerre.

Ils n'avaient point le cœur à la plaisanterie ni aux éclats de voix
Qui font fumer le grand bain des baleines —
Quand les grandes lames coupent, appuient et lâchent prise,
Comme lorsqu'on est à l'allure de course.

Ils chantaient : — « Quel estime (1) faites-vous
Et sur quelle étoile gouvernez-vous (1),
Pour que revenant sains et saufs des mers du Sud
Nous allions nous briser sur une barre de la Baltique ?

Hier soir, vous juriez que notre croisière était finie,
Mais vers la haute mer nous allons toujours,
Et vous nous parlez à présent d'un pacte secret
Que vous avez conclu avec un ennemi déclaré !

Avoir à nous tenir en vue d'une côte sans feux (1),
Et haler, et reculer, et virer,
Au gré de la race qui nous a le plus causé de mal
Pendant une année et une année et une année !

Il n'y a pas de honte dans la chrétienté
Qu'ils n'aient mise à notre compte —
Et vous dites qu'il nous faut prendre la mer cet hiver
Et voguer avec eux une fois encore !

Regardez vers le sud ! La rafale est à peine passée
Qui nous a dépouillés et couchés bas,
Quand nous avancions, eux ne bougeaient pas
Et priaient pour nous voir noyer.

Les morts qu'ils raillaient sont à peine refroidis,
Nos blessures sont encore saignantes —
Et vous nous dites maintenant que notre force est vendue
Pour les aider à recouvrer une dette !

(1) Terme de marine.

Sous tous les pavillons de tous les hommes
Qui fréquentent sur les mers
N'avez-vous donc pu trouver aucune autre flotte —
Que vous donnez la main à ceux-là ?

Parmi les mauvais moments que l'on ait pu choisir
Pour se trouver dans une mauvaise passe,
A quelle idée longtemps mûrie avez-vous donné le large
Pour prendre ce qu'il y avait de pis ?

En vue de la paix — depuis les Mers Etroites
Sur une moitié du monde devoir courir —
Avec un équipage trompé, se liguer de nouveau
Avec le Goth et le Hun impudent !

The silent House.

Jeff and I were (*étions*) on a cycling tour (*excursion en bicyclette*) through (*dans*) an English midland (*du centre*) county.

At last (*enfin*) we reached (*atteignîmes*) the summit of a steep hill (*colline escarpée*). There the wind roared cold and boisterous (1), and from a dark cloud fell a shower of rain (2) which promised soon (*bientôt*) to drench us to the skin (3). As we looked about (*regardions autour de nous*) for shelter (*abri*), we saw (*vîmes*) an open gate (*barrière, porte*) leading (*conduisant*) to a path (*sentier*), at the end (*extrémité*) of which the lights (*lumières*) of a house glimmered (*jetaient une faible lueur*) through (*à travers*) the trees.

" We had better not get drenched (4), " I said. " Let us go in (*pénétrons*) here ". Wheeling (*faisant rouler*) our bicycles up the short drive (*courte avenue*), we came (*vînmes*) to the house. There was a covered porch before its principal entrance, and we took shelter (*nous nous abritâmes*) in this. At the same time (*en même temps*) we noticed with surprise that the door of the big (*grande*) house was wide (*large*) open. Two splendid lamps were alight in the hall, and the draught (*courant d'air*) threatened (*menaçait*) to shatter (*faire voler en éclats*) their glass chimneys (*verres de lampes*).

" Wind has blown (*soufflé*) the door ajar (*entr'ouverte*) ", said Jeff. He coughed (*toussa*) that he might (*pût*) attract the attention of a servant, but no one (*personne*) came.

" Anybody there (*y a-t-il quelqu'un*) ? " I ventured to call out.

No response.

We pulled (*tirâmes*) the bell (*sonnette*), which rang (*résonna*) loudly (*bruyamment*) through that illuminated, silent house. The summons (*coup de sonnette*) received no answer (*réponse*).

" It is very strange, " Jeff commented.

" Shall we go in ? "

" Better wait a few minutes (1) ".

We stood (*restâmes*) there until (*jusqu'à ce que*) twenty minutes had passed ; then we entered the house. On the ground floor (*rez-de-chaussée*) was a dining-room, with supper laid (*servi*), but no one (*personne*) to eat (*manger*) it.

(1) *There the wind roared cold and boisterous*, voilà que le vent mugissait froid et impétueux.

(2) *From a dark cloud fell a shower of rain*, d'un nuage noir tombait une averse.

(3) *To drench us to the skin*, de nous tremper jusqu'à la peau (jusqu'aux os).

(4) *We had better not get drenched*, nous ferions mieux de ne pas nous tremper.

(1) *Better wait a few minutes*, mieux vaut attendre quelques minutes.

There were no servants in the kitchen (*cuisine*). We went (*allâmes*) from room to room, knocking (*frappant à la porte*) loudly before (*avant que*) we entered. Everything (*tout*) was in order.

"Shall we clear out (¹)?" asked (*demanda*) Jeff, uneasily (*mal à son aise*). "It's all right, apparently. If the proprietor comes in (*entre*) suddenly he will take (*prendra*) us for the burglars (*cambrioleurs*)."

"Hullo, there is a room we haven't explored."

"Come along (*venez donc*), Fred!"

"So I will — when I've looked in here," I answered (*répondis*), knocking.

No reply (*réponse*) was vouchsafed (*donnée*). I opened the door a few inches (*quelques pouces*), and caught sight of rows of bookshelves (²). The electric light that illuminated the apartment had not been switched off (*éteinte*). I entered boldly (*hardiment*), Jeff at my heels (*talons*). I saw (*vis*) a table, with decanters (*carafes*) containing wine, and glasses upon it; also a pack of cards, which had been thrown down (*jetées*) so hastily (*avec tant de hâte*) that some were lying (*se trouvaient*) on the carpet. And then, as my eyes travelled round (*faisaient le tour de*) the room, I perceived the still (*immobile*) form of a man prostrate (*couché tout de son long*) on a leather (*cuir*) sofa.

I stepped back (*reculai*) so suddenly that I cannoned (*heurtai*) against (*contre*) Jeff, who uttered (*proféra*) a loud (*à voix haute*) exclamation, which, however (*cependant*), failed (*ne réussit pas*) to rouse (*réveiller*) the man.

"Is he dead (*mort*)?" Jeff gasped (*fit d'une voix étranglée*).

I started (*tressaillis*) as I crushed (*écrasai*) beneath (*sous*) my boots the fragments of a wineglass by the sofa. I bent over (*je me penchai vers*) the man, saw his face that it was deathly (*de mort*) white, felt (*touchai*) his hands that they were deathly cold (*froides*), and, worst sight (*spectacle pire*) of all, perceived that his wrenched-open collar (*col qu'on avait arraché pour l'ouvrir*) and dress-shirt (*chemise de soirée*) were soaked (*trempés*) with blood (*sang*)!

I uttered (*poussai*) a loud cry, almost a scream (*cri perçant*), and rushed (*précipitai hors*) from that hateful (*détestable*) room, banging (*faisant claquer*) the door behind (*derrière*) me violently.

"Out of this"! I exclaimed.

"What is it?" cried Jeff.

"Murder (*un assassinat*)!"

"It is a clear case of foul play (¹). He was stabbed (*poignardé*), I think (*crois*). Anyhow (*de toute façon*), he was covered with blood."

"What happened (*est arrivé*) is plain enough (*suffisamment clair*)," Jeff answered. "There was a quarrel over the cards which we saw scattered (*dispersées*) on the floor. One man threw (*jeta*) that broken (*brisé*) wine glass in the other's face, and was shot (*tué à coups de revolver*) or stabbed (*poignardé*) for it. I expect that the murderer (*assassin*), scared (*épouvanté*) at what he had done in a fit of passion (*accès de colère*), lost (*a perdu*) his head (*tête*) and bolted clean (*décampé*) out of the place."

"It sounds (*paraît*) feasible. What shall we do?"

"Notify the police; the sooner the better (²)."

"All right; but I think that one of us ought (*devrait*) to—to stop (*rester*) here, in case anything happens (*arrive*)."

Jeff threw (*jeta*) a look (*regard*) at the sinister, deserted house with its dreadful (*effrayant*) oc-

(1) *Shall we clear out?* faut-il décamper?

(2) *And caught sight of rows of bookshelves*, et j'aperçus des rangées de rayons de livres.

(1) *Foul play*, basse intrigue; ici: crime avec préméditation.

(2) *The sooner the better*, le plus tôt possible ne sera que le meilleur.

cupant, and shivered (*frissonna*). "I will go," said he, mounting. "I shall reach (*arriverai*) Frambourne in a quarter of an hour," and he dashed away (*partit comme le vent*) before I could answer.

* * *

"The house on the hill? That is Sir Michael Frambourne's," the police inspector said, Jeff reported after. "Quite empty (*tout à fait vide*), you say?"

"Not a servant moving."

Jeff, who was watching (*observait*) the inspector — a fat (*gras*), pompous little man — declares that he started (*fit un mouvement*) suddenly, and said, in a half-tone (*à demi-voix*):

"Ah, I remember! Sir Michael promised his servants a holiday (*congé*) to-day. It is very strange, very suspicious."

Meanwhile (*pendant ce temps*) I was waiting (*j'attendais*) under the porch.

Should I ever forget (1) that man's face? I asked myself. It seemed (*semblait*) to rise up (*se dresser*) before me in the darkness (*obscurité*). Would Jeff never come (2)?

The sound of men walking (*qui marchaient*) brought (*apporta*) to me suddenly a vast relief (*soulagement*). An instinctive caution, however, prompted (*poussa*) me to run (*rouler*) my bicycle out from the porch, and to conceal (*cacher*) both (*tous les deux*) it and myself in the dense blackness of the trees. I congratulated (*félicitai*) myself upon this piece of strategy when I perceived (*aperçus*) two men coming (*venant*) swiftly (*rapidement*) up the path (*sentier*). They were not police officers, and Jeff was not with them.

The men stopped (*s'arrêtèrent*) at the open door. "That is strange," said one: "surely I closed (*ai fermée*) it?"

They entered the house. I started forward (*m'élançai en avant*). I was creeping up the thickly-carpeted stairway (1) to where I heard (*entendis*) voices in consultation.

The two men were in the library (*bibliothèque*)! They were both implicated in the crime, and they had returned to dispose of their work (*ouvrage*). But they had shut this door also. My trembling fingers (*doigts*) closed (*se refermèrent*) tightly (*serrés*) upon the white knob (*bouton*) of the door. It made not a sound. The door opened about two inches. I released (*abandonnai*) the handle (*bouton*), and listened (*écoutai*).

"On three other occasions", I heard a voice say, "and once (*une fois*) at this house".

"Very bad (*mauvais*)! Hold (*tenez*) the light, Sir Michael — so (*ainsi*). You were playing cards. I perceive. It was the excitement that brought this about (2)."

"I am afraid so (3), doctor. I saw him lean back (*se renverser en arrière*) suddenly in his chair. He seized (*saisit*) a glass of wine — I suppose to ward off (*se préserver de*) the fit (*attaque*) which he felt (*sentait*) coming — but he dropped (*laissa tomber*) the glass, and the liquid, as you see, fell (*tomba*) over (*sur*) his shirt and collar. It looks horribly like (*comme*) blood. Ah! ah! he's reviving, doctor; there's a little colour — "

I waited (*attendis*) to hear no more (*pas davantage*), but ran (*courus*) softly (*doucement*) down the stairs. I rushed (*précipitai*) to where my bicycle was concealed (*cachée*) amongst (*parmi*) the trees. Jeff and two officers, one an inspector, approached the house

(1) *Should I ever forget?* oublierai-je jamais?
(2) *Would Jeff never come?* Jeff ne viendrait-il jamais?

(1) *I was creeping up the thickly-carpeted stairway*, je montais en rampant l'escalier couvert d'épais tapis.
(2) *Brought this about*, a causé, amené ceci.
(3) *I am afraid so*, j'ai peur que oui

"Hush!" said the inspector, his finger on his lips. "Voices!"

"Be careful (*faites attention*)! The villains (*misérables*) have come back (*sont revenus*)" said Jeff.

The inspector drew (*tira*) a pistol from his pocket. "Come with me, Parks" he commanded his subordinate. "You, boy, stop outside (*restez dehors*) and keep (*tenez*) an eye on the windows. If anything happens, call out (*appelez fort*)."

The officers disappeared. I rushed to where Jeff was standing (*se tenait*), looking anxiously about for me.

"Quick (*vite*)!" I said, in a loud whisper (*murmure*). "Get your bicycle! We've made precious (*jolis*) idiots of ourselves! Don't stare (¹), but be quick! The man was in a fit. Sir Michael Frambourne is in there with a doctor."

Jeff responded nobly to the demand upon his wits (*sagacité*). We rushed our machines out into the road and sprang (*sautâmes*) into the saddle (*selle*). At the same (*au même*) instant, through (*par*) a window of the library, which had been thrown wide open (*ouverte toute grande*) to admit plenty (*en abondance*) of air, we heard Sir Michael's voice, raised (*montée*) in anger (*colère*), shout (*crier*) —

"What do you mean (*qu'entendez-vous*) by this, you insolent, impertinent beggars (*mendiants*)? You forced away into my house, did you, you prowling, prying, half-starved police (¹)!"

That was all we heard. Jeff, who was getting a fearful speed (²) on his machine, began to laugh (*se mit à rire*).

"Don't (*ne riez pas*)," I implored. "Not yet (*pas encore*). Wait till (*attendez jusqu'à ce que*) we are ten miles the other side of Frambourne!"

Adapted from *Chums*.

(1) *Don't stare*, ne me regardez pas avec de grands yeux (d'un air effaré).

(1) *You prowling, prying, half-starved police*, policiers rôdeurs, inquisiteurs et à demi morts de faim.

(2) *Who was getting a fearful speed*, qui allait à une vitesse vertigineuse.

EXAMENS ET CONCOURS

Brevet supérieur.

(*Aspirantes, Pau, 1re session 1902.*)

THÈME 22.

La route qui conduit à Athènes (*Athens*) est bordée de grands peupliers, plus vigoureux et plus touffus que les nôtres. On ne rencontre d'abord que des landes stériles ou des marais. A un quart de lieue plus loin, on commence à voir quelques vignes et quelques amandiers; puis après avoir traversé un tout petit ruisseau, la route s'embellit un peu et longe un bois d'oliviers qui faisait autrefois le tour de la ville, mais que la guerre de l'indépendance et l'hiver de 1849 ont dévasté. La vigne a beau se charger de feuillage et de fruits, une poussière épaisse donne à la fertilité même un air désolé.

(D'après E. ABODT.)

VERSION

Various methods of reckoning time are in vogue at different places. Flowers are often found to open or close their petals at a given time, and it is said that in a certain rustic corner of Scotland, where there is no clock, the children are dismissed from school at a signal from "the yellow goat's beard", which regularly closes its petals at four in the afternoon.

In a large workshop on the outskirts of a Yorkshire town, the workmen usually stop for breakfast at the appearance of a passenger train which pulls up at the adjacent station at 8 a.m. with remarkable promptness. The station is on the Great Central Line.

That irregular riser, the sun, is not a bad indicator of the time when he is up and shining. Apart from the ordinary sundial, his light may be — and often is — adapted for time-keeping in various other ways.

Les Quatre Langues

N° 9 5 Février 1903. 3e Année.

Ernest Koeger

PARTIE ANGLAISE

Summary Notes on current Events.

The future of the Afrikander Bond. — A Congress of the Bond will shortly be summoned (*convoque*) to sanction its transformation from merely (*simplement*) a Cape Colony organisation into a great South African union The constitution of the Bond is to be altered in the following particulars (*details*).

The name of the Bond becomes the South African Party. A new article is inserted declaring that the aim (*but*) of the party is the realisation of the unity of the different nationalities in British South Africa and the Federation of the South African Colonies, with due regard to their individual interests and the supremacy of the British Crown. Another new article defines the external relationships of such a Federation as similar to those of Canada and its internal relationships as similar to those existing between the French and the English elements in Canada. A further (*autre*) new article provides (*stipule*) that membership is open to anyone born (*né*) in South Africa or permanently settled (*établi*) therein (*dans ce pays*).

When these changes are formally approved, the new organisation will be wide[1] enough to include all good Afrikanders, and it will probably become the governing body in every South African State, excepting Rhodesia, and possibly Natal.

The Americanisation of Newfoundland. — It is curious sequel (*suite*) to the Colonial Conference that Mr. Bond, the Prime Minister of Newfoundland, should have no sooner (*pas plus tôt*) left (*quitté*) London than he went to Washington, where he concluded a treaty of reciprocity with the Government of the United States, which was signed by Mr. Hay and the British Ambassador on November 8th. Under this treaty various products of the fisheries of Newfoundland will be admitted into the United States free of duty (*droits*). In return, the fishing vessels of the United States in the waters of Newfoundland obtain the long-coveted (*convoité depuis longtemps*) privilege of purchasing (*acheter*) bait (*appât*) fishes without restriction. Furthermore (*en outre*) many articles of American manufacture are to be admitted to Newfoundland free of duty, and various other specified supplies (*approvisionnements*) at merely nominal rates (*tarifs*). It is the American market far more than the American Government which is americanising the world.

Wireless Telegraphy. — Wireless (*sans fil*) telegraphy seems to have been brought (*amenée*) within the region of practical science by Signor Marconi's triumph. After patient labour, in the teeth (*en dépit*) of much scoffing (*railleries*) and scepticism, the inventor has now succeeded in sending across the Atlantic messages to the kings of England and of Italy, and King Edward's reply has been transmitted by the same means. As the *Daily Telegraph* puts (*dit*) it, in a season dedicated to fairy tales (*contes de fées*), this is the greatest fairy tale of all. Less than a year ago it was considered wonderful (*merveilleux*) to be able to send a single letter without tangible lines of communication across the ocean. What the perfecting of the Marconi system will mean it is difficult to imagine. It promises almost as

(1) *Will be wide enough*, s'appliquera à un nombre de points de vue suffisant (*Century Dictionary*); sera d'un esprit suffisamment large.

great a revolution as the first laying (*pose*) of the electric cable itself, and is far more remarkable in character.

The Delhi Durbar. — Lord Curzon, with the Duke and Duchess of Connaught, made a formal entry into Delhi on Monday, the spectacle being described as superb. The Viceroy opened the Exhibition of Indian Art, and delivered a speech on native industry, eulogising its quality, regretting its decline, and enjoining the native princes and chiefs not to encourage the importation of vulgar European goods (*marchandises*) at the expense (*aux dépens*) of the native article.

Troubles in Morocco. — The Sultan of Morocco is an enlightened (*éclairé*) chieftain (*chef*). His efforts to govern the country by more civilised methods than those hitherto (*jusqu'à présent*) known to the Moors have created enemies who seek (*cherchent*) to show (*montrer*) that he is a tool (*instrument*) in the hands of the Christians. European interests can hardly (*à peine*) fail (*manquer*) to be involved (*concernés*) and France, Spain, and Italy are on the alert. France and Spain are especially concerned in the future of Morocco, but so is Great Britain. British interest in Tangier and Fez may not predominate, but whatever happens (*arrive*) on the shores (*côtes*) of the Mediterranean is of importance to Great Britain, and the reopening of the Morocco question is not to be contemplated lightly.

The Dardanelles Incident. — Just when there were signs that Great Britain was beginning (*commençait*) to recover from her acute attack of the Prussian blues, came news that Germany had refused to support the British protest against the passage of the Dardanelles by Russian torpedo boats. Could Germany have administered a more humiliating snub (*rebuffade*) to the Power which has shown (*montré*) itself so eager (*empressé*) for her alliance in Venezuela? Germany has certainly a gift (*don*) for playing (*jouer*) into the hands of the Germanophobes in England.

The "Times" says : "Germany, we are told, in no way associates herself with any such protest as England is said to have lodged... That, of course, is precisely the attitude we should have expected (*à laquelle nous aurions dû nous attendre*) from her. She has never used the influences she has acquired at the Porte for objects of general importance to Europe... In all controversies with Russia we may confidently count on having Germany against us."

The same note is struck in the *Daily Chronicle*. "We have been rewarded (*récompensés*) for allowing ourselves to be made the cat's-paw (*dupe*) of Germany by a decided snub... We should only make ourselves ridiculous if we settled (*arrangions*) the matter by saying that if Russia insists on sending warships through the Dardanelles we must be allowed to do likewise (*pareillement*). The country will wait (*attendra*) with some anxiety to learn (*apprendre*) how far Great Britain has succeeded in obtaining support for her protest from the other signatories to the Treaty of Berlin."

The *Daily Mail* thinks the incident will bring (*amènera*) a better understanding between England and Russia. "It is quite characteristic that at this juncture (*moment critique*) our strange ally in Venezuela, Germany, should have appeared with a quite unnecessary note assuring Russia that she has nothing whatever to do with the British protest... But the time is at hand (*proche*) when England and Russia will be able amicably to settle (*régler*) their outstanding (*en suspens*) differences without the officious interference of the good brokers (*courtiers*) of Berlin... On Oct. 21, Mr. Balfour, when questioned in the House of Commons with regard (*en ce qui concerne*) to negotiations, which were reported correctly by the *Daily Mail* to be proceeding between Russia and Turkey over the Dardanelles, stated (*déclara*) that 'there are no negotiations'. The protest makes it clear that Mr. Balfour was on this occasion as ill-informed of what was proceeding as when he declared at the Mansion House that no understanding had been concluded with Germany, though (*quoique*) on that very (*même*) day Lord Lansdowne was signing the Anglo-German Alliance."

Venezuela and the Powers — and the American View.

It is to be remembered (*on doit se rappeler*), in the first place, that revolutions have succeeded one another with frequency in Venezuela, and that these have been desperate and destructive. Even (*même*) without definite facts it would require (*demanderait*) only a moment's reflection to understand that these domestic struggles must have emptied (*vidé*) the Venezuelan treasury, paralysed internal and foreign (*extérieur*) trade (*commerce*), and largely dried up (*tari*) the sources of public revenue. It is also easy to understand that in the emergencies of such warfare the rights (*droits*) of private persons and property could not well be protected, and must indeed have been frequently violated by both (*les deux*) of the fighting (*combattants*) parties. There are a good many foreigners doing business (*affaires*) in Venezuela, while (*pendant que*) other foreigners have investments (*placements*) there; and they have naturally made the most of any inconveniences or losses (*pertes*) to which they were subjected by successive civil wars. Their complaints were in most (*la plupart des*) cases at once (*tout de suite*) made the subject of diplomatic argument.

The English claims (*réclamations*), which even in their inflated (*exagérée*) form do not amount to much in the aggregate, might have been taken up (*examinées*) in a friendly way and passed upon (*réglées*) by a joint (*mixte*) commission but (*excepté*) for other complications. Much the largest claims were those which the Germans had succeeded in accumulating. There have been some reasons for more than a year to think that a certain German element was anxious to have the opportunity to use these claims as an excuse for making a naval demonstration in Venezuelan waters. The German Government has been straining [1] everything at home to secure support for its policy of naval expansion; and it has been deliberately seeking (*cherchant*) opportunities in all parts of the world to assert German claims and protect German trade interests. This latest (*récente*) activity in South American waters might be regarded as merely (*simplement*) an important incident in the general programme of German assertion.

But there seemed (*il ne semblait pas qu'il y eût*) no good reasons at all why England should [1] have consented to take (*adopter*) such a course, and very many reasons why she should have abstained. Her very best efforts to discover British subjects with pecuniary claims against the forlorn (*abandonnée*) South American republic resulted in a pitiably small total. It is true that England, as well as Germany, had sought (*cherché*) in advance to avoid (*éviter*) complications with the United States by explaining that she was not going to steal (*voler*) territory or violate anything that was understood to come within the scope of the Monroe Doctrine. But England, at least (*du moins*), should have known how very likely (*probable*) this joint expedition must arouse (*exciter, éveiller*) suspicion and incur disapproval in the United States, even though (*même si*) tolerated by our government; and England has of late (*ces temps derniers*) professed to set store by (*faire grand cas de*) a good understanding with the United States.

At least it is very difficult to employ coercive measures against another country and yet (*cependant*) maintain the fiction that such conduct is not warfare. And, in fact, the British vessels had scarcely (*à peine*) reached (*atteint*) the Venezuelan harbor (*port*) of La Guayra before (*que*) they were committing acts that hardly came short of [2] being flagrant warfare. Yet England ought to have had experience enough with her recent small wars to see the desirability of avoiding that kind of risk for some time to come. Thus, on the part of England, the sharing (*participation*) in Germany's enterprise was obviously

(1) *has been straining everything... to secure...*, a fait tous ses efforts... en vue de s'assurer...

(1) Dans cette phrase l'auxiliaire *should* est exigé par le verbe impersonnel de la proposition principale.

(2) *that hardly came short of*, qui sont bien près de.

(*évidemment*) without advantages of any kind and fraught with (*fertile en*) no little possibility of harm (*mal*) and danger.

The usage of nations has established it(1) as a principle in international law that one government may assert claims against another on behalf (*dans l'interêt*) of its citizens. Thus, the traveller (*voyageur*) suffering false imprisonment in a foreign country feels that his own government must secure justice for him, regardless (*sans égard*) of inconvenience or cost; and, in like (*semblable*) manner, if his property has been confiscated, he thinks it almost equally incumbent upon his government to interfere in his behalf. But while it is not easy to draw a line in theory, certainly there ought to be limits placed in practice upon the freedom (*liberté*) with which adventurous travellers or traders may call upon (*exiger de*) their home governments to relieve their misfortunes or underwrite (*assurer*) their bad investments (*placements*). It would seem only reasonable that if an Englishman or a German should deliberately choose to take speculative chances in a South American republic of notoriously revolutionary proclivities he ought to carry (*courir*) his own risks, — provide (*pourvoir à*) his own insurance, so to speak. We do not understand (*sachons pas*) that Venezuela had repudiated debts due to foreigners, or had refused to make compensation for war damages, but only that Venezuela claimed to have some right to aid in auditing (*vérifier*) the bills and in fixing the amount of the damages; and further (*en outre*), that she naturally expected (*s'attendait*) to be allowed (*à ce qu'on lui accorde*) some time in which to arrange her disordered finances.

In any case, it would seem as if the failure of a government to pay its debts to foreigners should (2) not be made a cause of war. There are other means and sufficient ones by which disapproval may be shown (*montré*) without sending (*envoyer*) armed expeditions. It is plain (*clair*) that where such claims are made a matter of diplomatic discussion between nations they ought to be settled (*réglées*) amicably by the governments concerned either (*ou bien*) through (*par*) the employment of what is called a "mixed commission" to examine into the validity of claims and to agree upon the facts, or else (*autrement*) through reference to arbitrators. The case of the French claims against Venezuela forms an instance of the first sort. The two governments joined in the appointment of a board or commission to go into the details and agree upon amounts, Venezuela agreeing in advance to abide (*se conformer*) by the result.

In spite of all that has been asserted to the contrary by the British Government in its endeavour (*efforts*) to excuse itself for its part in this expedition against Venezuela, there is no reason to think that all claims and matters in dispute might not readily (*promptement*) have been referred for adjustment to the Hague tribunal. The part (*rôle*) which England and Germany bore (*jouèrent*) in the Hague Conference, and in the framing (*établissement*) and signing of the arbitration treaty, rendered it incumbent upon them to do their very best in good faith (*foi*) to make use of arbitration where such a remedy was fairly (*loyalement*) applicable. It was agreed by everybody connected with the Hague Conference, that arbitration was eminently adapted to just such controversies as this with Venezuela. Our own government moreover (*d'ailleurs*) must never lose sight of (*ne doit jamais perdre de vue*) the fact that it disturbs the American people very much to have naval expeditions sent from Europe on any pretext against a feeble American republic, and that it is incumbent upon us in all such cases to use our influence and our good offices to the utmost (*jusqu'au bout*) in advance to secure a resort (*recours*) to arbitration.

On November 22, President Castro had given a public outline (*aperçu*) of his policy. The battle of La Victoria had broken (*brisé*) the strength (*force*) of the revolution, and Castro had announced his purpose (*intention*) to show the utmost (*plus grande*) magnanimity toward (*envers*) his opponents. He had declared that by January 1, in his opinion, domestic peace would be

(1) Le pronom *it* est ici explétif.
(2) Voir note 1, page précédente, 2e colonne.

fully (*pleinement*) restored. "Following the declaration of peace" continued President Castro, " the government will discharge its just obligations, improve (*améliorera*) its credit, and reorganize the fiscal system of the country ". All the statements (*déclarations*) made by him at that time were intelligent and reasonable. We are not able to discover any corresponding degree of reasonableness in the use of pressure at this particular juncture (*moment critique*) by the European powers. Toward the end of November, earnest (*sérieuses*) attempts (*tentatives*) were made by Venezuela, through (*par l'intermédiaire de*) the New-York banking house of the Seligmans, to arrange for the settlement of all her foreign obligations. In spite of that, on December 8, the British minister and the German chargé d'affaires went to La Guayra after having left (*laissé*) an ultimatum with the Venezuelan foreign minister.

The step (*démarche*) was a complete surprise to the Venezuelan Government, which did not believe that coercion was really intended. In the German ultimatum it was formally stated that the British and German governments had " agreed to proceed jointly (*d'un commun accord*) to obtain satisfaction of all demands ". The Venezuelans had supposed that the foreign governments would admit the necessity of reëstablishing domestic peace before anything else (*rien de plus*) could be done. From the Venezuelan standpoint (*point de vue*), there had been no proper presentation of British claims, and certainly no repudiation of them. On December 9, without notice or warning (*avertissement*), the Germans and British took possession of the small Venezuelan fleet in the harbour of La Guayra, breaking up (*démolissant*) two vessels that were undergoing (*subissaient*) repairs and taking three others outside (*en dehors*) of the harbour and, according to reports, sinking (*coulant*) them in the deep sea. No reason whatever (*quelle qu'elle fût*) was assigned for this wanton (*grossière*) and barbarous conduct, which was without provocation, in a time of perfect peace, when practically nothing was under discussion except the payment of certain monetary claims, none of which had been denied by the debtor.

Albert Shaw,
from the *American Review of Reviews*.

The Delhi Durbar.

An Oriental Dream.

The sun shone brilliantly (*brillait avec éclat*) on a crowd (*foule*) of native princes flashing (*étincelants de*) diamonds, rubies, and emeralds for resplendent robes and turbans. The elephants were decked (*parés*) in the richest trappings (*harnais de livrée*) and from far and near had gathered (*rassemblé*) a multitude of natives in every conceivable hue (*teinte*) of colour.

At a given signal, the mahouts caused the entire line of elephants to lie down (*se coucher*) while (*pendant que*) the princes entered their howdahs [1], the huge (*énormes*) animals rendering implicit obedience to the word of command. As Lord and Lady Curzon and the Duke and Duchess of Connaught, mounted on elephants, and preceded by their staffs (*états-majors*), left (*quittèrent*) the station precincts and passed out through the line of ruling (*régnants*) chiefs awaiting (*attendant*) them, the elephants of the latter saluted by trumpeting and throwing (*jetant*) their trunks into the air, presenting a most imposing sight, and then fell into line behind (*derrière*) the procession, forming a column of 70 colossal animals.

While the bands (*musiques*) played the National anthem the procession was formed, and it is said to have been nearly (*près de*) five miles long, and took (*prit*) two hours to pass a given point. First came four squadrons of the 5th Dragoon Guards, with a battery of artillery and a Viceroy's escort with the gorgeously (*somptueusement*) attired (*habillés*) herald and trumpeters, of whom six were British and six native cavalry soldiers, clad (*vêtus*) in crimson coats (*habits cramoisis*), heavily braided (*galonnés*) with gold. Their instruments were of silver, and on

(1) Siège surmonté d'un baldaquin, entouré d'un grillage ou d'un ouvrage à claire voie, et érigé sur le dos d'un éléphant.

the crimson banderoles were the Royal arms worked in gold and silver. Next came the Viceroy's bodyguard and the Imperial Cadet Corps. Mounted on the foremost (*les premiers*) elephants were the Viceroy's aides-de-camp and the members of the Duke of Connaught's staff. The Viceroy's and Lady Curzon were borne (*portés*) on a magnificent elephant, lent (*prêté*) by the Maharajah of Benares and notable as the same grand tusker that carried (*transporta*) Lord Lytton at the Proclamation Durbar of 1877 The palanquin of solid silver was embossed with the Royal arms, and the rich saddle cloth (*drap*) with lions rampant, embroidered on either (*chaque*) flank, swept (*balayait*) the ground with a heavy fringe. On the forehead was heavy silver work, and huge trailing (*flottantes*) bands were ornamented with rich gems (*pierres précieuses*). The limbs (*membres*) of the noble beast were encircled by bands supporting silver bells (*clochettes*) and at his side walked natives bearing (*portant*) spears (*lances*) and bedecked (*chamarrés*) in the scarlet livery of the Viceroy. Lord Curzon was in a State uniform of Star of India blue, while Lady Curzon wore (*portait*) an attractive shade (*nuance*) of grey.



Lord Curzon.

Then on another noble animal came the Duke and Duchess of Connaught. The Duke appeared as a Field-Marshal with the sash (*ceinture*) of the Star of India. The Duchess was robed in bright blue. The sides of their howdah were composed of panels representing golden tigers catching (*attrapant*) black buck (*daim*) on a silver background (*fond, second plan*), and the interior was hung (*tapissé*) with purple velvet. Their Royal highnesses' attendants were dressed similarly to those of the Viceroy. After them appeared 54 ruling chiefs riding (*montant*) elephants, two abreast (*de front*). The howdahs on their backs were so many golden thrones with silken canopies or domes of beaten gold or silver to protect the jewelled (*couverts de bijoux*) occupants from the Indian sun. At the Lahore gate (*porte*) guns (*canons*) thundered out (*tonnèrent*) a Royal salute, and bands played the National anthem, while the Gordons and the Argyll and Sutherland Highlanders lined the roadside. With heralds and trumpeters at intervals sounding spirited (*entraînant*) fanfares, the cortege passed in front of a magnificent line of about 150 superb elephants, carrying the brilliantly dressed retainers (*personnes de la suite*) of the ruling chiefs. The animals all saluted in elephantine fashion and eventually joined the rear (*arrière-garde*) of the official procession. The cavalcade turned up the open road leading (*conduisant*) to the Jumma Musjid, which lay gleaming (*jetant des lueurs*) red in the sunlight, with its white

domes and gilded (*dorés*) minarets flashing. After the escort of British Dragoons and Horse Artillery leading the procession had passed came the Herald Major Maxwell, with his pursuivants and trumpeters, a group conspicuous (*remarquable*) by the splendour of their attire, their fine chargers (*coursiers*), and the brilliancy of their accoutrements, and following them rode (*chevauchaient*) the newly-constituted Imperial Cadet Corps, comprising some 30 youthful Maharajas, who looked superb in their white coats, blue turbans, and decorations.

Lord Kitchener rode with a glittering (*brillant*) and resplendent staff, followed by the heads (*chefs*) of the great provinces, with escorts of Indian cavalry. Last (*en dernier lieu*) came a dashing (*brillant*) regiment of cavalry, the 11th Bengal Lancers. The procession passed through lines of soldiers, keeping back (*retenant*) immense crowds of natives, through the ancient city, with its balconies and housetops (*toits*) teeming (*fourmillant*) with life, past the splendid clock tower and town hall, where special stands had been erected, which held (*tenaient*) scores (*vingtaines*) of minor chiefs in rich attire and profusely jewelled — over the railway bridge (*pont*), out through the Moree gate of the city, and into the open park once more. Here, after a four-mile march, the Viceroy's elephant halted side by side with that of the Duke of Connaught, with the staffs drawn up (*rangés*) behind them while the princes filed by (*se mirent à la file*), and the day's ceremony was over (*terminée*).

(*Lloyd's Weekly*.)

Do Dreams come true or An old Campaigner's Story.

An original Serial, By Colonel...

IV

What did she mean (*avait-elle l'intention*) me to infer? Had the words anything (*quelque chose*) to do with the expedition about (*sur le point*) to start (*partir*)? I smiled (*souris*) to myself as I thought (*pensais*): — If I am ordered " to go " it isn't much use (*il ne sert pas à grand chose*) for a Burmese girl to write " don't go ". Though (*cependant*) 'tis (*c'est*) good of her, all the same (*tout de même*). Poor little thing (*créature*) to come out in the drenching rain and risk being shot (*tuée, fusillée*) by the sentries to bring (*apporter*) me a message, whatever (*quoique*) the meaning (*signification*) of it may be! — Just then (*en ce moment*) I was called away on duty (1) and the whole (*entière*) affair passed from my mind. I, nor any (*aucun*) of my company, were detailed (*détachés*) for the expedition and during the next (*suivants*) few (*quelques*) days I was fully (*pleinement*) occupied with other exigencies of the service.

Late (*tard*) on the night of the 23rd, my chum (*camarade*) as we sat smoking (*fumant*) before (*avant de*) turning in (*nous coucher*) said to me: " Do you believe that dreams come true (2)? " " Sometimes (*quelquefois*) I dare say (*ose dire*) " replied I; " just a matter (*question*) of coincidence, no doubt! " " Well, I hope (*espère*) there will be no ' coincidence ' to our band master (*chef de musique*)'s dream. " he went on (*continua*).

Here I must explain (*expliquer*) our band master, Meyer, was a German, a good musician, and if he was not himself particularly interesting, his wife (*femme*) was! Can you imagine any one (*quelqu'un*) more interesting? Fair, smiling, golden-haired (3) in that land of dusky (*basanées*) faces, and the only (*seule*) lady in the

---

(1) *I was called away on duty*, mon attention fut détournée par le service.

(2) *Do you believe that dreams come true*, croyez-vous que les rêves deviennent vrais, se réalisent? ou plus simplement, croyez-vous aux rêves?

(3) *Fair, smiling, golden-haired*, belle, souriante, des cheveux d'or.

camp! How (*comment*) she got there (*s'y introduisit*) in face of the absolute and severe prohibition against (*contre*) any officer bringing (*amenant*) his wife with him or allowing (*permettant*) her to follow (*suivre*) him, I cannot tell (*dire*) you, but there she was, and she had for adorers, not only all of us, but the Burmese townspeople (*citadins*), both (*à la fois*) men and women, who had never seen a white lady before, and who would assemble (1) in crowds (*foules*) to watch (*voir, épier*) her come out on her balcony clad (*vêtue*) in spotless (*immaculé*) white, the sunshine (*soleil*) gleaming (*se jouant*) in her bright hair (*chevelure*), a ready (*prompt*) happy (*heureux*) smile (*sourire*) dimpling (*découvrant une fossette dans*) her rosy cheek (*joue*). They gazed on (*contemplaient*) her with delight and awe (*crainte mêlée de respect*) as on a divinity surpassing all their previous (*antérieurs*) imaginings!

But I must return to the storm-beaten (*battue par la tempête*) hut where (*où*) I and my chum were chatting (*causions*) and smoking on that rainy (*pluvieuse*) night.

"Well, what was old Meyer's dream," I inquired (*demandai*) after a pause. "If he's not a greater ass (*âne*) than I take (*prends*) him for, his dreams should (*devraient*) be all of a little golden haired wife who is devoted (*dévouée*) to him, and who is far too much (*beaucoup trop*) so for the old fogey (*vieille baderne*)".

"Old fogey! As much as you please (*autant qu'il vous plaira*), answered (*répondit*) my friend, but Madam vows (*jure*) that his dreams always (*toujours*) come true! Everard who, you know, was educated in Germany, and so can talk (*causer*) with her in her own (*propre*) language, found (*trouva*) her quite (*tout à fait*) melancholy this morning! No smiles, no dimples, no poetry books to lend (*prêter*) him!"

"What was the matter (1)?"

"Oh, the dream, the dreadful (*terrible*) dream! and Herr Meyer's dreams always come true! Last night, Major Taylor came to him in a dream, and told him to compose a funeral march for Capitain Gordon who had been killed (*tué*)."

(*To be continued.*)

(1) *Who would assemble...*, qui avaient l'habitude de s'assembler (Voir 18e leçon, 2e année, p. 70).

(1) *What was the matter?* qu'y avait-il?

EXAMENS ET CONCOURS

Baccalauréat moderne.

(*Constantine, juin 1901.*)

THÈME 23.

Je suis convaincu que le bonheur ne vient pas de la grandeur ou de la jouissance, qu'on ne peut l'acheter par la richesse, ni l'obtenir par la conquête. Il est évident que plus est grande la sphère (*compass*) dans laquelle l'homme agit, plus il est exposé à l'opposition de ses ennemis et à la disgrâce de (*miscarriage from*) la Fortune.

Quiconque a beaucoup de monde à satisfaire ou à gouverner a besoin du ministère de beaucoup d'agents; quelques-uns seront mauvais (*wicked*); quelques autres ignorants. Il sera trompé par les uns, trahi par les autres. S'il fait une largesse à l'un, il offense l'autre; ceux qui ne participent point aux faveurs croient qu'on leur fait injure, et comme les faveurs ne peuvent être accordées (*conferred*) qu'à un petit nombre, la masse (*the greater number*) sera toujours mécontente.

Les Quatre Langues

N° 10. 20 Février 1903. 3e Année.

Amerhaeger

PARTIE ANGLAISE

In Search of an Ideal.

To-day there went (*allait*) citywards (*vers la cité*) a dreamer (*rêveur*), into the vortex (*tourbillon*) of the whirlpool (*gouffre*) of trade (*commerce*) and toil (*labeur*). He saw the faces of the multitude, he felt (*sentit*) their life at ebb and flood (*flux et reflux*) about him, and was sad (*triste*). He heard the roar (*roulement*) of wheels (*roues*) and the sounding hum (*bourdonnement*) of voices; he saw poor, he saw rich, he saw toilers and directors, he saw slaves (*esclaves*) and aristocrats: he was borne along (*emporté*) with the resistless flood of competitive commerce.

On every side it was going on — the war (*guerre*) of man against humanity! Its symbols were numberless. Here rags (*haillons*) and naked (*nus*) feet rubbed (*frottaient*) shoulders with rustling (*frou-frou*) silks (*soies*) and jewelled (*couverts de bijoux*) fingers; there a donkey-cart (*charrette à âne*) laden (*chargée*) with garden produce jostled (*heurtait*) a brougham; a street-corner coffee stall abutted (*aboutissait, était contigu*) on a palatial hotel; behind a bank and a row (*rangée*) of goldsmiths' shops (*magasins de bijoutiers*) festered the filth (*saleté*) and degradation of a slum (*bouge*); a church stood (*s'élevait*) side by side with a reeking (*enfumé, empesté*) gin-palace, the one was silent and dark, the other crowded (*rempli d'une foule*) with noisy (*bruyants*) drinkers and ablaze (*embrasé*) with light. There was no end to the sharp (*frappants*) contrasts which impressed the dreamer as he passed onward (*continuait son chemin*).

A cry, a familiar cry, seemed to be going up around — the hunger-cry (*cri de la faim*) of humanity. It was a fierce (*farouche*) unnatural medley (*mélange confus*) of sound, the dissonance of human life, in which now tears (*larmes*), and now laughter (*rire*), now the anguish (*angoisse*) of shame (*honte*) and now the voice of love (*amour*), now the shriek (*cri*) of selfish greed (*avidité*) and now the starved life's slow sobbing (1), was predominant. The onlooker (*spectateur*) grew sick (*eut mal au cœur*) with the pity of it, and ached (*souffrait*) with impotence.

There was an oasis of rest (*repos*) in this desert of strife and turbulence, to which, oppressed with his latest recognition of the world's problem, he hastened. Within the peaceful walls where only the quiet student moves among his books the dreamer sat down to think. From childhood (*enfance*) he had sought (*cherché*) to read the riddle (*énigme*) of life and find a reason for his being therein (*là-dedans, dans ce monde*), and had been moved by inexpressible longings (*vifs désirs*) to seek (*chercher*) a worthy (*digne*) and a noble part (*rôle*). The stereotyped formulæ with which his young mind (*esprit*) had been filled (*rempli*) had failed (*n'avaient pas réussi*) to deaden (*détruire*) his desire for that solution which all thinking men sometimes seek. In these early years he had believed (*cru*) that he could find no certainty except in Authority, and he had clung (*attaché*) with a passionate devotion to the dead forms of such authorities as had come down to him, and invested them in his mind with a new life, and set up (*érigé*) their glorified forms as the guardians of his being. They claimed (*prétendaient*) to give him an ideal, which was self-purification; and this he strove (*s'efforçait*) to accomplish, alone

(1) *the starved life's slow sobbing*, le sanglot lent de ceux qui meurent de faim.

(*seul*), and wholly (*entièrement*) selfishly.

But daily the conviction was growing upon him that these quondam (*vieilles*) authorities offered no solution either (*soit*) to the problem of life, or to the evils (*maux*) of government and society existent in the sphere which they professed to control. His heart struggled against his reason, his love of devotionalism against hard (*brutaux*) facts, his dread (*crainte*) of the shoals (*bas-fonds, dangers*) of indecision against the promised and accepted certainty.

While he stood at the parting of the ways (*à l'embranchement des chemins*), with the suddenness of a lightning flash (*eclair*) the dreamer made a vital discovery. His faith-castles (*illusions*) toppled (*s'écroulaient*) at his feet, his authority lay lifeless in the sand, his selfish ideal became a thing almost of horror. He saw that not only did these loud-mouthed (*parlant haut*) authorities offer no solution to the existent evils (*maux*) of life, but that they had produced them; that the greatest enemy of true humanity was the self-appointed teacher of humanity; that the brotherhood of man with man and of people with people was prevented by those who claimed (*prétendaient*) to bind (*assujettir*) all nations in a mighty (*puissante*) brotherhood.

And after this he welcomed the shoals which were life, rather than the certainty which he knew as death. For a while (*certain temps*) he wandered (*erra*) there crushed (*anéanti*) in heart and spirit, with a very sea of bitterness (*amertume*) within him, seeing hateful (*détestables*) things and hearing strange voices. But to-day he had felt his feet touch on a rock, and from floundering (*pataugeant*) helpless (*impuissant*) in slough (*bourbier, fondrière*) and sedge (*joncs*), he found firm standing (*pied*) on solid ground.

The roar and tumult of the city, its aspects of light and shade (*ombre*), of strife and enjoyment, of comfort and poverty, had wakened (*réveillé*) him, and in his hour of serious thought he shook (*se débarrassa de*) the last trammels (*entraves*) of authority and conventionalism from his spirit, and rose (*se releva*) a man. A man with an ideal of life than which none could be nobler, which he had sought for many days, in many paths (*sentiers*), and, until now, found not. He thought thus: —

Man is a unit, and, at the same time, a fraction of a greater unity; and hence (*par suite*) he has a twofold (*double*) inheritance-rights and duties. The duties form the bond (*lien*) between him and his fellows binding them in the world-wide and deathless (*immortelle*) communion of humanity; the rights are the outcome (*conséquence*) of the duties fulfilled (*remplis*).

But instead of the one part of the heritage of man being the logical and coexistent consequence of the other, the rights and duties have been severed (*disjoints*) and made antagonistic, by those who at various times in the world's history have set up as its philosophers and teachers.

Hence the evils which he had recognised in passing through (*à travers*) the city.

And having found his solution of the riddle, the remedy was self-evident — to link (*relier*) the antagonistic elements, to define the rights and duties of man as one indivisible unity. This he set up as his ideal, and girt (*ceignit, arma*) himself to strive after it. In these words he embodied (*exprima*) it: —

The first duty of man is to humanity, and to every unit of it; his work is two-fold: he must destroy, he must create, destroy evils by force, create links of brotherhood by love; he must emancipate and teach, he must fight (*combattre*) for the rights, he must fulfil and inculcate the duties, he must break down (*détruire*) the citadels of caste and race and build up a world-city of the nations in communion; and only when life shall free his hands shall he rest from his labour. He will be a brother among those of his own country, and go forth as a messenger of love to the peoples.

T. Billington.

The Enemies of England.

In fact, to explain the hatred (*haine*) of Europe we must take account of sentiment as well as of history. No doubt our insularity enrages our enemies. As has been said so often (*souvent*), it is difficult

for an elephant to fight (*se battre avec*) a whale (*baleine*), but the elephant does not love the whale the more because he cannot get at (*atteindre*) him. England alone (*seule*) stands (*se tient*) outside (*en dehors*) the range (*portée*) of Europe's great armaments. She declines to answer to the arguments which France and Germany consider good enough for themselves, and so long as she preserves the lordship (*seigneurie, suprématie*) of the seas, so long will the rivals who cannot assail her cherish (*nourriront-ils*) a hatred against her insular security. It was for this reason that Napoleon could never tolerate "the saucy (*impertinente*) nation" which starved (*mourait de faim*) under his blockade, yet (*cependant*) did not die (1). And it is largely for this reason that Germany is to-day our bitterest foe (*ennemi le plus acharné*). The Power whose dream (*rêve*) is a kingdom (*royauté*) on the sea does not cheerfully (*de gaîté de cœur*) witness (2) the prowess of an established fleet (*flotte*).

And with our insularity of position we have a certain insularity of temperament which is also distasteful (*détestable*) to foreigners (*étrangers*). Men hate (*haïssent*) most that which they do not understand (3), and on the Continent our restraint has been mistaken (*pris*) for pride (*orgueil*), our tenacity for selfishness (*égoïsme*). But while (*pendant que*) insularity counts for much, we believe (*croyons*) that the chief ground (*motif*) of Europe's dislike is jealousy. Now, it is evident that the hatred of England is a popular hatred. It is the peoples of Europe as much as the chanceries which detest us, and jealousy is an eminently popular sentiment.

Nor is it remarkable that the nations of Europe should be jealous of us. Though (*quoique*) we are a small island, which in the opinion of the Continent consistently bungles (*fait maladroitement*) its affairs, we possess the greatest Empire the world ever saw. So Russia casts (*jette*) a jealous eye upon India. Germany believes that our maritime supremacy should be hers. France cannot but contrast Pondicherry with the Empire that surrounds (*entoure*) it. Pitt long ago (*il y a longtemps*) pointed out (*montrait*) that the motive of France's astonishing hatred was that "England enjoyed a paradoxical, inexplicable, and astonishing prosperity," and that motive is, we believe, as strong (*fort*) to-day as it was in the time of Pitt. And the motive needs not surprise us. Checks administered by diplomacy or by arms are soon forgotten (*oubliés*). Jealousy never loses (*perd*) its sting (*aiguillon*).

(*The Daily Mail.*)

(1) *to die*, mourir.
(2) *to witness*, être témoin.
(3) *to understand*, comprendre.

France and Great Britain.

On October last we were able (*à même, capables*) to announce that negotiations had been commenced between (*entre*) the English and French Governments with the object of settling (*régler*) all outstanding (*en suspens*) disputes between the two nations. Included in the matters (*questions*) under discussion were the West African boundaries (*frontières*), the situation in Morocco, the treaty shore (*côte*) of Newfoundland, Egypt, Siam, and New Caledonia. It was at Lord Lansdowne's initiation that so excellent a work was commenced.

We are now able to state (*déclarer*) that, though (*bien que*) negotiations are still proceeding, there is every chance of a satisfactory settlement (*arrangement*).

In the meanwhile (*même temps*), there is a second movement in progress which aims (*vise, tend*) at a closer (*plus étroite*) union between the two great nations. The object of it is to form a joint (*mixte*) commission to which any disputes that may arise (*s'élever*) can be referred.

To say that such a court would abolish all danger of a war (*guerre*) would be too optimistic a statement; but it would provide further (*autres*) opportunities for negotiations, during which the Governments might find (*trouver*) a way (*solution*) out of any deadlock (*impasse*) into which the heat (*chaleur*) of controversy or the pressure of public opinion had drawn (*amené*) them.

In short, not only would it make

war a remote (*lointaine*) possibility, but it would minimize those fears (*craintes*) and rumours of war which often assume the proportions of a national disaster.

Through (*par*) the efforts of Mr. BARCLAY, a distinguished British barrister (*avocat*) living in France, who has also been chairman (*président*) of the British Chamber of Commerce in Paris, the treaty proposal has been presented to nearly (*presque*) all the French chambers of commerce of any importance, and has been enthusiastically received.

(*Daily Express.*)

Pancake Day at Westminster School.

There is a quaint (*curieuse*) custom (*coutume*) duly observed year (*année*) after year at Westminster School, " the throwing of the pancake " (1) on Shrove Tuesday (*mardi-gras*).

The feat (*fait*) of throwing the pancake, though (*quoique*) in itself no great achievement (*action d'éclat*) for a young and active man, is by no means (*nullement*) one that it is impossible to fail in (*échouer*), when the performer is a man past middle (*milieu*) life (*la vie*) and has to face (*affronter*) an audience of some two hundred men and boys.

In the old (*anciens*) days it was rumoured that the cook (*cuisinier*) went in for careful practice (2) on the day before (*avant*), to prepare himself for the ordeal (*épreuve*).

There are, or were, two bars over (*par-dessus*) which the pancake could be thrown, one about 25 feet (*pieds*) and the other about 35 feet high (*haute*), and the rule (*règle*) was that if the pancake only (*seulement*) cleared (*franchissait*) the lower (*inférieure*) bar, the cook received one sovereign, and double, if it cleared the higher one. This in itself was sufficient to baulk (*faire dévier*) the aim (*but*) and spoil (*gâter*) the shot (*coup*), and such was the case in my first experience of the ceremony. The pancake hit (*frappa*) the lower bar, and fell (*tomba*) ingloriously without crossing (*franchir*) it.

Three attempts (*tentatives*) were allowed (*permises*) by the rules of the game (*jeu*), but the penalty of failure (*échec*) was not restricted to the loss (*perte*) of the possible one or two sovereigns. In those days, if not now, booking (1) was reserved as a terror to all clumsy (*maladroits*) performers.

On that occasion, as the cook walked (*marchait*) dejectedly down the school, a small boy poising (*balançant*) a Liddell and Scott lexicon heaved (*souleva*) it with all his might (*force*) and hit the cook on the head at about three yards' distance nearly (*presque*) knocking him over (*le renversant*) !

To our horror and amazement (*ébahissement*) the cook pulled himself together (*se redressa*), and deliberately threw (*lança*) his frying-pan (*poêle*) at the youngster (*jeune garçon*), just missing (*manquant*) his head by an inch (*pouce*). This was too great an infringement of our common rights (*droits*) to be endured for a moment, and an indignant deputation of the boys was promptly despatched to the Dean (*doyen*) to lay (*déposer*) a formal complaint (*plainte*) before him.

The cook presented a counter-complaint that being " booked " was not part of his bargain (*marché*).

However (*cependant*) Dean STANLEY, with a few good-natured words (*mots*) appeased the feelings

---

(1) *The throwing of the pancake*, le jet de la crêpe.

(2) *Went in for careful practice*, s'exerçait avec soin.

(1) *Booking*, action de lancer un livre à la tête de quelqu'un (argot d'école).

(*ressentiment*) of both sides (*deux côtés*) and the affair blew over (*fut oubliée*). During the subsequent five years of my life (*vie*) at Westminster, the pancake never failed (*ne manqua jamais*) to be successfully thrown over the bar.

It might be thought (*on pourrait penser*) that in the struggle (*lutte*) to secure (*s'assurer*) the descending pancake with the contingent sovereign which attended (*accompagnait*) success, one of the tallest (*plus grands*) boys would be certain to prove victorious: but, strange to say, in the five "greezes" which I witnessed (*fus témoin*), a small boy was four times successful.

The fact is that all the big fellows jump (*sautent*) simultaneously to catch (*attraper*) the pancake and between (*entre*) so many (*tant de*) hands it usually fell (*tombait*) to the ground where the boy who was nearest (*le plus près*) managed (*réussissait*) to slip (*glisser*) it under his waistcoat (*gilet*), and fall (*tomber*) on his face, before anyone (*personne*) could stop (*arrêter*) him.

To be sure (*assurément*), he always had a bad five minutes for his pains, as a regular mountain of boys, large and small—Pelion piled upon Ossa—was upon him in a second, those nearest to him being only prevented (*empêchés*) from turning him over (*sens dessus dessous*) and dragging out (*faire sortir, arracher*) the pancake by the weight (*poids*) upon their own backs (*dos*).

At last the successful competitor, lucky (*heureux*) if he had enough (*assez*) clothes (*habits*) on him for decency, emerged triumphant, and in due course was marched off (*accompagné*) to the Deanery to get (*recevoir*) his sovereign.

I can only remember (*me rappeler*) one exception to this common rule, when, by some miracle, the pancake was allowed (*permise*) to reach (*atteindre*) the floor without being touched, and trundled (*roulée*) like a plate (*assiette*) on edge (*bord*) under a neighbouring (*voisin*) form (*banc*). It happened (*arriva*) that there was just room (*place*) there for a small boy at full length (*étendu de tout son long*) and some lucky (*chanceux*) youngster pounced (*fondit*) upon it and threw (*jeta*) himself flat (*à plat*) under the bench, which completely sheltered (*abrita*) him, being, luckily for him, firmly fixed to the floor at each end (*chaque extrémité*), while (*pendant que*) the crowd (*foule*) struggled around and above him in vain. When he came out, he was the only clean (*propre*) and properly dressed (*habillé*) boy that ever carried off (*remporta*) the prize in a "pancake greeze".

In the present degenerate and decorous days the pancake is competed for (*disputée*) by a small and select number of boys, representatives being chosen (*choisis*) for the purpose (*dans ce but*) from each form (*division*), while the rest of the school looks on at these thrice (*trois fois*) happy (*heureux*) gladiators of the frying-pan.

AN OLD BOY.

(*Boys of our Empire.*)

A Chevalier of the Labaksi-Tapo.

The vanity of the French race occasionally meets with (*trouve*) an amusing check (*frein*). It is related by a Parisian journal that a public man had been awarded (*accordé*), for some indirect service, the African order Labaksi-Tapo by the King (*roi*) of a certain country in the Soudan, with which the French had come (*venu*) much in contact.

The Frenchman was greatly delighted, and immediately went (*alla*) to a member of the Ministry to obtain the necessary permission for him to wear (*porter*)

the decoration of this foreign (*étranger*) order.

"Do you know (*savez-vous*) what the decoration consists of?" asked (*demanda*) the Minister.

"Certainly," the gentleman answered (*répondit*). "It is a beautiful ring (*anneau*) of gold, from which is suspended a calumet enamelled (*émaillé*) in red. I demand the authorization to wear it."

"Certainly you can wear it, but it must be worn (*porté*), in order to be lawful (*légal, permis*), exactly as the members of the order in Africa wear it.

"And how (*comment*) is that?"

"In the nose."

The newly-appointed chevalier of the Labaksi-Tapo ran out (*sortit en courant*) at the door, and is declared by the journal which tells (*raconte*) the story to be "running yet (*courir encore*)."

Gleanings of Humour.

"I wonder (*me demande*) if all men are fools (*imbéciles*)?" snapped (*répondit aigrement*) Mrs. Snarley. — "No, indeed (*vraiment*), my dear", replied her husband (*mari*). "I know a number of them who are bachelors (*célibataires*."

∴

Auntie (*la tante*). — "And do you like (*aimez-vous*) your new doll (*poupée*)'s house, Mabel?"

Mabel. — "Oh, pretty (*assez*) well, thank you: but I have let (*loué*) it furnished (*meublée*) to Mary for three pence a (*par*) week (*semaine*)."

∴

Pascena. — "Did you enjoy the drama last night (*hier soir*)?"

Patrice. — "Enjoy it! I should say I did! Why (*dame*), I cried (*ai pleuré*) nearly (*presque*) the whole (*tout*) time."

DEVOIRS CORRIGÉS

VERSION 8 (1).

Ce qui faisait mes délices à Compiègne c'était l'Hôtel de Ville. Je raffolais de l'Hôtel de ville. C'est un monument tout plein de tourelles, de gargouilles, de taillades (2), et paré d'une douzaine de fantaisies architecturales. Quelques-unes des niches sont dorées et peintes; et dans un grand panneau carré au milieu, en relief noir sur fond doré, Louis XII sur un coursier au pas majestueux chevauche, la main sur la hanche, et la tête rejetée en arrière. L'orgueil royal se trouve en tous les traits de sa personne, le pied à l'étrier fait une insolente saillie hors du cadre, l'œil est dur et fier: le cheval même semble fouler avec plaisir des serfs prosternés et faire passer par ses naseaux le souffle de la trompette. Ainsi chevauche à jamais, sur la façade de l'Hôtel de Ville, le bon roi Louis XII, père du peuple.

Au-dessus de la tête du roi, dans la haute tourelle du milieu, on voit le cadran d'une horloge, et au-dessus tout en haut, trois petits automates, ayant chacun un marteau à la main, chargés de carillonner les heures, les demies et les quarts pour les bourgeois de Compiègne. Celui du milieu a une cuirasse dorée, les deux autres portent des hauts-de-chausse dorés, et ils ont tous trois d'élégants chapeaux à rebords comme nos "cavaliers" (1). Quand le quart approche, ils tournent la tête, se regardent d'un air entendu, et alors pan! les trois marteaux tombent sur trois petites cloches au-dessous. Vient ensuite l'heure grave et sonore, de l'intérieur de la tour, et les gentilshommes dorés se reposent de leurs travaux avec satisfaction.

(1) Voir n° 6 (20 déc. 1902), p. 192.
(2) Ornement d'architecture.

THÈME 20 (2).

Admiral Courbet.

Besides, this admiral possessed a secret of his own for being so much loved, yet so severe. How then did he manage it, for he was indeed a hard and inflexible master both as regards him-

(1) Nobles royalistes du temps de Charles Ier d'Angleterre.
(2) Voir n° 6 (20 déc. 1902), p. 192.

self and others, never allowing either his acute sensitiveness or his tears to be seen except by those who were dying ?

Whilst never allowing any dispute as to his orders, and remaining always absolutely courteous, he had his own special, commanding and sharp way of giving them : " You have understood me, my friend ?... Go ! " With that, a nod, a handshake ; one did go, no matter where, even at the head of a small number of men ; one went trustingly because the plan was his ; then, one came back successful, even if the affair had been dreadfully difficult and dangerous.

Every one of these thousands of men who were fighting here had put his own life in the keeping of this commander, considering it quite natural that he should make use of it when he required it. He was more exacting than anybody ; nevertheless nobody ever grumbled at him ; neither his sailors nor his soldiers ; not even all that strange troop of " Zéphyrs ", Arabs and Annamites whom he also commanded.

THÈME 21 (1).

The little boy and the serpent.

A little boy was playing with a tame snake : " Little animal ", said the child, " I would not be so familiar with you if you had not been deprived of your venom. You snakes are the most wicked and ungrateful beings in the world. I very well remember what happened to the poor countryman who found one — perhaps it was one of your forefathers — rendered stiff by the cold, under a hedge ; he picked it up out of pity and wrapped it in his cloak in order to warm it. But scarcely had the wicked animal recovered, when it bit its benefactor, and the poor, kind, tender-hearted man died of it. "

" It is extrordinary how partial your historians must be ", replied the snake. " Ours relate the story quite otherwise. Your tender-hearted man really believed that the snake was dead, and as it was a spotted one, the man put it in his pocket, with the intention of stripping off its beautiful skin at home. Was it really his (1) ? " " Stop, be silent ", replied the little boy ; " ungrateful people are never without (2) an excuse. "

(1) Voir n° 7 (15 janv. 1903), p. 232.

THÈME 22 (3).

The road leading to Athens is lined with large poplars, stronger in growth and thicker in foliage than ours. At first one only comes across barren tracts of country, or marshes. A quarter of a league further on a few vineyards and some almond-trees are to be seen ; then after having crossed over a little brook, the road becomes a little prettier, and passes by a wood of olive-trees, which once surrounded the town, but which was laid waste by the War of independence, and the Winter of 1849. It is in vain that the vineyards are covered with leaves and loaded with fruit as a thick dust gives a desolate appearance even to fruitfulness.

(1) ou encore : *did it really belong to him ?*

(2) ou : *are never at a loss for an excuse.*

(3) Voir n° 8 (24 janvier 1903), p. 272.

EXAMENS ET CONCOURS

Écoles normales supérieures de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses (1902).

THÈME.

Même texte que pour le thème italien (Voir le n° 20 de la 2e année, page 601).

VERSION.

Texte.

Curfew.

I

SOLEMNLY, mournfully,
Dealing its dole,
The Curfew Bell
Is beginning to toll

Cover the embers,
And put out the light.
Toil comes with the morning
And rest with the night.

Traduction.

Le Couvre-feu.

I

Solennellement, tristement,
Lançant sa volée,
La cloche du couvre feu
Commence à sonner

Couvrez les tisons,
Et éteignez la lumière.
Le travail vient avec le matin
Et le repos avec la nuit.

Dark grow the windows,
And quenched is the fire;
Sound fades into silence, —
All footsteps retire.

No voice in the chambers,
No sound in the hall!
Sleep and oblivion
Reign over all.

II

The book is completed,
And closed, like the day;
And the hand that has written it
Lays it away.

Dim grow its fancies,
Forgotten they lie;
Like coals in the ashes,
They darken and die.

Song sinks into silence,
The story is told,
The windows are darkened,
The hearth-stone is cold.

Darker and darker
The black shadows fall;
Sleep and oblivion
Reign over all.

LONGFELLOW.

Sombres deviennent les fenêtres,
Et éteint est le feu ;
Le bruit faiblit et fait place au silence,
Tous les pas s'éloignent.

Plus de voix dans les chambres,
Plus de bruit dans la salle !
Le sommeil et l'oubli
Règnent sur tout.

II

Le livre est achevé,
Et clos, comme le jour ;
Et la main qui l'a écrit
Le met de côté.

Vagues deviennent ses images,
Oubliées elles demeurent ;
Comme des charbons dans les cendres
Elles s'assombrissent et meurent.

Le chant retombe, devient silence.
L'histoire est racontée.
Les fenêtres sont obscurcies.
Le foyer est refroidi.

De plus en plus sombres
Tombent les noires ombres !
Le sommeil et l'oubli
Règnent sur tout !

École d'Administration de la Marine (1902).

VERSION

For nearly one hundred years the British navy has not been put to the test of a serious war, and its supremacy on the open sea has been practically unchallenged in battle since Trafalgar ; consequently its growth and development, during the last century, have been under peace conditions.

As to the future of naval warfare there is room for much speculation, and opinions as to its course must need be very diverse.

Although many useful lessons may be learnt from the small naval wars which have taken place since the introduction of steam and iron shipbuilding, it must always be borne in mind that the ships engaged have not been, generally speaking, of the best types, and that in most cases the combatants were very unequally matched.

When we consider how little is really known as to the conditions of sea-fighting with modern weapons, it would seem that on one point only can there be any real certainty, that is that the outbreak of a serious naval war would be prolific in unforeseen events, the result of which may, and let us hope will, be favourable to us, but which on the other hand may be very much the reverse.

THÈME 24.

Si la résidence sur la terre est pour le propriétaire rural une des premières conditions de l'influence sociale, cette résidence devient vraiment utile par une participation effective à la vie locale.

Celui qui travaille et qui dépense ses revenus dans un milieu déterminé peut seul se rendre compte des vraies conditions de l'existence et des besoins de la population.

Une constitution d'origine ancienne et d'une application nouvelle et pratique, le syndicat agricole, a donné de merveilleux résultats. C'est grâce au syndicat que l'on a vu, dans la plupart de nos provinces, se vulgariser les meilleures méthodes de culture, se développer les achats et les ventes, tandis que les caisses rurales mettaient à la disposition des petits propriétaires ou des fermiers le crédit dont ils ont besoin.

Depuis dix ans l'activité des agriculteurs s'est affirmée dans de multiples créations.

Les Quatre Langues

N° 11. 5 Mars 1903. 3e Année.

PARTIE ANGLAISE

The Alaska Boundary.

A treaty between (*entre*) England and the United States for the settlement (*règlement*) of the Alaska boundary (*frontière*) question was signed at Washington, a few days ago. It provides for a mixed Commission which will have to deal with (*s'occuper de, trancher*) the matter in dispute.

It must be remembered (*rappelé*) that Great Britain, at the instance of Canada, desired that the Commission should consist of seven members, one to be chairman (*président*) with a casting vote (*voix prépondérante*). The United States insisted that there should be no more than six, three representing one side, three the other. The American view has prevailed, though (*quoique*) America makes compensation by giving way (*en cédant*) on the important point as to her rights over Skagway and Dyea.



As the *Times* puts it, " the questions which the Commission will have to investigate are mainly geographical, though they are seriously complicated by questions arising (*provenant*) of actual occupation. "

The coast-line of Alaska is broken up (*brisée*) and indented in the most irregular fashion and in 1825 a treaty gave Russia, then the owner (*possesseur*) of Alaska, a long strip (*bande*) of coast-line, the landward (*terrestre, du côté de la terre*) boundary of which was the mountain peaks to the east of the sea, except when they are more than thirty miles distant. In that case the boundary is a line following (*suivant*) the windings (*sinuosités*) of the coast at not more than thirty miles distance. Were the coast unbroken, the provision of the treaty of 1825 would shut Canada off from the sea. The question is: What is the coast-line? — What makes the matter more complicated is that the Americans have settled (*se sont établis*) in large numbers upon ground in dispute and the United States say they cannot, of course,

abandon their citizens. On the other hand (*de l'autre côté*), Great Britain, or rather Canada, asserts that she has always protested against such occupation which accordingly (*en conséquence*) confers no rights.

So far as it goes[1], the new agreement is a personal triumph to Mr. Hay, the American Secretary for Foreign Affairs. Lord Lansdowne, the English Foreign Minister, so they say, was but too willing (*disposé*) to seize the first opportunity of showing (*montrer*) America that Great Britain was anxious to keep up (*maintenir*) the excellent relations between the United States and herself, especially after the unexpected (*inattendu*) course of the Venezuelan imbroglio. English papers, as a rule (*en général*) welcome (*accueillent favorablement*) the new treaty as being the first step (*pas*) towards the disintegration of the unpopular German alliance. But the Canadians have been bitterly (*amèrement*) disappointed and the *Toronto World* asks if what it calls the surrender (*reculade, abandon*) of Great Britain is " a friendly overture to the United States in order (*afin*) to atone (*compenser*) for the folly of Great Britain's co-operation with Germany in the blockade of Venezuela? If so, are the blunders (*bévues, sottises*) of British diplomates to be paid for at the expense of the interests and dignity of Canada? "

L. C.

(1) *So far as it goes*, dans les limites de sa portée.

The Unemployed.

A sad sight (*triste spectacle*) indeed is that which is afforded (*offert*) by the " unemployed " parading the City and the West-End with banners flying (*flottant*) and collecting-boxes jingling (*sonnant*).

Policemen are escorting them; but they have little to do, for, apart a few exceptions, when some omnibuses have been boarded (*pris d'assaut*) and the passengers compelled (*forcés*) to drop (*de laisser tomber*) coppers (*sous*) in the collecting-boxes, the men look (*paraissent*) as helpless (*impuissants*) as a flock (*troupeau*) of sheep (*moutons*).

It is impossible to walk abroad (*dehors*) without encountering them. The " unemployed " gather (*se rassemblent*) at Mile End Waste about nine o' clock and proceed (*se rendent*) to Hyde Park. The collecting-boxes go jingling up the Bow and then the procession winds its way back (*reprend sa route*). They thus collect sometimes a shilling each, sometimes nine pence each, with which they will buy (*achèteront*) bread and a few hot (*chaudes*) potatoes.

Most (*la plupart*) of them are dressed in war-worn bowlers [1] which might have been picked off (*ramassés de*) dust heaps (*tas d'ordures*), and garments (*vêtements*) which might have been once (*autrefois*) frock-coats (*redingotes*) badly out at the elbows [2]; with trousers tattered (*tout déchirés*) at the knees.

The night sight in the East is worse (*pire*) still. Here is a typical description found in the " Review of Reviews " for January. —

" Tramp [3], tramp along the street came the Desolate One. Hundreds and hundreds stole (*se glissaient*) onwards (*en avant*), seeking (*cherchant*) the little brightly Army Shelter [4] where soup and bread were to be given away (*distribués*) in the early morning hours. Every grade, every shade (*nuance*) of collapse (*ruine*) and despair was to be found among (*parmi*) these faces. Many had passed down through (*par*) despair and come to the state below (*en-dessous*). Their sufferings had written themselves on their features (*traits*) indelibly, but a dull (*morne*) apathy dimmed (*effaçait*) all trace of distinctions between emotions. All that remained (*restait*) was suffering. Fleshless (*décharnées*) faces carried (*portaient*) ghosts (*fantômes*) in their eyes instead of the souls (*âmes*) of men. No hope (*espoir*) — no hope of ever having a hope; that was the story everywhere (*partout*) on these forlorn (*abandonnés*) beings, creeping

(1) *War-worn bowler*, chapeau bas et feutré dur porté pendant la guerre.

(2) *Badly out at the elbows*, avec de grands trous aux coudes.

(3) *Tramp*, bruit que font les pieds en marchant.

(4) *Army shelter*, abri de l'Armée du Salut.

(*rampant*) to their brother men to help (*aider*) them, since (*puisque*) they could no longer help themselves...

" Near them were two men in whose faces no signs of vice or cruelty were to be found. One was old, white-haired (*aux cheveux blancs*), with two deep (*profonds*) hollows (*creux*) for cheeks, a flash of bone (*os*) for a nose, and great caverns full of unutterable (*inexprimable*) despair for eyes. Was he, in truth (*vérité*), a man ? Was he not some emblem, some symbol of the world's woe (*malheur*) ? His feet were bare (*nus*), his clothes flapped (*flottaient*) about him in tatters (*lambeaux*) ; his long suggestive hands stretched (*étendaient*) almost through (*à travers*) the skin, so sharp (*saillants*) were the bones in them. All bearing (*maintien*) had gone from his back. It was bent (*courbé*) as if beneath (*sous*) terrible weight (*poids*).

Beside (*à côté*) him crouched (*était blotti*) a man of middle age dragging a ragged overcoat across his shirtless breast (1). This man, too, carried in his face those caverns of desolation that in other men were called eyes. He pushed the older man before him at the long, sad *queue*, moved nearer (*plus près*) and nearer to the dispensing counter (2). But when his turn came, and the bowl of soup was handed to him and the piece of bread, the last spark (*étincelle*) of human life seemed (*sembla*) to desert him. He was now, indeed, no man. His mind (*esprit*) failed (*manqua*) him as the smell (*odeur*) of the soup rose (*monta*) to his nostrils. To eat (*manger*), to eat, to eat ! Like a wild (*sauvage*) animal he tore (*déchira*) the bread with his teeth, weeping (*pleurant*) quietly as he felt it passing down into his empty (*vide*) stomach."

M. N. Barker.

(1) *Dragging a ragged overcoat across his shirtless breast*, retenant un pardessus en haillons sur sa poitrine nue (sans chemise).

(2) *The dispensing counter*, le comptoir où se faisait la distribution.

The Song of the Derelict.

When the hour is gone, and the leaf grown brown,
Its green delight over — far better be down !
Well if the wind come then, and deliver
The leaf to the earth or the sea-going river :
What should it do there, outliving its day ?
Well if the wind come, and blow it away.

For a leaf I have seen, still left, withering on,
Between the wind and the wintry sun,
Wrinkled and wizened — shaming the hour
When the beech-tree was proud and the birch in flower :
What, said I, avails it, outliving its day ?
Well if the wind come, and blow it away.

Well if the wind stoop down in its force,
When the life is lived out, for better or worse.
Good Lord, I pray now, take thought and deliver
Old age in its time, as the leaf to the river :
What should it do there, outliving its day ?
Well if the wind come and blow it away.

Ernest Huys.

(*Pall Mall Magazine*.)

Traduction.

Le Chant de l'Abandonné.

Lorsque l'heure a sonné, que la feuille a bruni,
Que son verdoyant bonheur est fini, mieux vaut qu'elle tombe !
Il est bon que le vent vienne et renvoie

La feuille à la terre ou à la rivière en marche vers la mer :
Qu'a-t-elle à faire ici, survivant à son temps ?
Il est bon que le vent vienne et de son souffle l'emporte.

Car je viens de voir une feuille, restée là encore, qui va se flétrissant,
Entre le vent et le soleil d'hiver,
Ridée et desséchée — pour la honte du moment
Où le hêtre avait sa fierté, et le bouleau était en fleur :
A quoi, disais-je, sert-elle, survivant à son temps ?
Il est bon que le vent vienne et de son souffle l'emporte.

Il est bon que le vent s'abatte en sa force,
Quand la vie a été vécue jusqu'au bout, dans le bien comme dans le mal,
Seigneur plein de bonté, je vous en prie, songez à renvoyer
la vieillesse, quand c'est son heure, comme la feuille à la rivière :
Qu'a-t-elle à faire ici, survivant à son temps ?
Il est bon que le vent vienne et de son souffle l'emporte.

Gleanings of Humour.

Voltaire, speaking of law (*loi*), says : "I never was but (*excepté*) twice (*deux fois*) on the verge (*bord*) of ruin — first, when (*quand*) I lost (*perdis*) a law suit (*procès*) ; and secondly, when I gained one."

* * *

Lawyer (1). — "When I was a boy my highest (*plus haute*) ambition was to be a brigand."

Friend. — "Well, it is not every man (*tout le monde*) who can so nearly (*de si près*) realise the dreams (*rêves*) of his youth (*jeunesse*)."

* * *

Pomp. — "Cuff, can you tell me the difference between (*entre*) an accident and a misfortune (*malheur*) ?"

Cuff. — "I give it up (2). Pomp. Can you ?"

Pomp. — "If you should fall (*tombiez*) into the river, that would be an accident, if somebody (*quelqu'un*) should pull (*tirait*) you out, that would be a misfortune."

(1) *Lawyer*, homme de loi, se dit du *barrister* (avocat) et du *solicitor* (avoué, notaire).

(2) *I give it up*, je l'abandonne, je donne ma langue au chat.

Do Dreams come true or An old Campaigner's Story.

An original Serial, by Colonel X...

V

Somehow (*de façon ou d'autre*), as my friend said the words Mama's "don't go" came into my mind (*esprit*), but I answered quickly (*promptement*) and laughingly (*en riant*) : "Well, part of the dream can hardly (*à peine*) come true for Taylor is on leave (*en congé*) hundreds (*centaines*) of miles away (*de là*) and as to (*quant à*) being killed, that may happen (*arriver*) to any (*n'importe lequel*) of us, and better be killed quickly by a Burmese bullet (*balle*) than slowly (*lentement*) by a Burmese fever ! How (*comme*) it rains ! let's turn in (*allons nous coucher*). Bullet or no bullet, I'm glad (*content*) I've not to go tramping (*courir*) through (*à travers*) that beastly (*sale, vilaine*) forest to-morrow morning in the small (*premières*) hours ; and that neither you nor I were detailed to go with the Frontier party in this detestable weather (*temps*)."

"And I shall be still (*encore*)

more glad (*content*) when G — comes back ([1]) safe (*sain et sauf*)" said Charlie seriously.

"Nonsense, old man (*mon vieux*), let's dream (*rêvons*) of something cheerful (*gai*) ! Good night."

There was no particular apprehension of danger to the Frontier party for, as I said before (*auparavant*), all serious opposition on the part of the Burmese army had been broken (*brisée*) by operations conducted previous (*antérieurement*) to the little episode I am relating. Still there were bands of Dacoits lurking (*aux aguets*) in the forests and hills (*collines*), so that (*de sorte que*) attacks on a small scale (*échelle*) might always take place ([2]). Those of us who had heard (*entendu parler*) of the dream waited (*attendaient*), I must confess, more anxiously than usual (*d'habitude*) for news of our comrades ; Captain G — was a favourite with all of us (*nous tous*).

Some days passed and then we heard that they had been attacked in ambuscade, that the enemy had been speedily (*promptement*) driven off (*repoussé*), but that Lieutenant ([3]) D — had been wounded (*blessé*) seriously, though (*quoique*) it was hoped (*on espérait*), not dangerously, and that he was being brought (*apporté*) into camp. Reinforcements were sent (*envoyés*) ; the party were ([4]) again (*de nouveau*) attacked and this time (*fois*) with more determination. The enemy were ([4]) routed (*mis en déroute*), but not without several casualties on our side ([1]) and among (*parmi*) the wounded was Captain G—.

(*To be continued.*)

(1) *when G — comes back*, quand G. reviendra. Après quand (*when*) le futur de la proposition subordonnée se rend par le présent anglais.

(2) *might always take place*, pouvait toujours avoir lieu (se produire).

(3) Prononcer *leften'ant*.

(4) Remarquer que le verbe qui a pour sujet un nom collectif se met au pluriel.

(1) *without several casualties on our side*, sans plusieurs pertes de notre côté.

Dervish and Magician.

"Yes, I have quite (*tout à fait*) a tidy (*bonne*) little practice in this Persian town (*ville*), though (*bien que*) I have not been here long", said my friend (*ami*) Dr. Josiah. W. Squash. "But it's apt to be a bit (*peu*) awkward (*embarrassant*) sometimes (*quelquefois*), for those Moslem fellows (*musulmans*) think (*pensent*) that I am just the biggest kind (*espèce*) of magician, and can do whatever (*tout ce que*) I like (*désire*): and only the other day they brought (*apportèrent*) a dead (*mort*) man, and wanted (*voulaient*) me to raise (*rappeler*) him to life (*la vie*) again !"

"And what on earth ([2]) did you do ?" asked (*demandai*) I.

"I looked (*pris un air*) as solemn as I could (*pus*)", said the Doctor, "and told (*dis*) them that it was not the will (*volonté*) of heaven that this man should live again, for, if he did ([3]), great and grievous (*cruels*) misfortunes (*malheurs*) would befall (*arriveraient*) him. Well, I guess I' ve got ([4]) to leave (*quitter*) you now (*maintenant*), for I must go and see some patients of mine".

Upon a "divan" I stretched (*étendis*) myself to await (*attendre*) my host's return ; and, as I had been travelling (*avais voyagé*) most of the night, it was not surprising

(2) *What on earth did you do ?* (quoi sur terre avez-vous fait) expression familière : Comment diable avez vous fait ?

(3) *If he did*, sous entendu *live again* : s'il revenait à la vie

(4) *I guess I' ve got...*, expression très employée en Amérique : je crois qu'il me faut...

that I soon dozed off to sleep (1).

The first thing that aroused (*réveilla*) me was a discordant yell (*hurlement*) of " *Allah-hu ackbar* ! " — God (*Dieu*) is most (*très*) great — apparently so close at hand (*si près de moi*) that it sounded as if uttered (*proféré*) in the very (*même*) room itself.

What this meant (*signifiait*) I needed no one (*n'avais besoin de personne*) to tell me. A Dervish — one of those dirty (*sales*) idle (*paresseur*), useless (*inutiles*) rogues (*coquins*) whom Moslem superstition reveres as " holy (*saints*) men " — had taken (*pris*) his seat (*siège, station*) in the porch of my friend's house (*maison*), and meant (*entendait*) to remain (*rester*) there, and to make himself as great a nuisance as possible, till (*jusqu'à ce que*) he was well paid to go away (*s'en aller*) !

To pay the bawling (*braillard*) rogue would simply encourage him and his fellow-rascals (*coquins de son espèce*) to come back (*revenir*) as often (*souvent*) as they liked (*voudraient*). Not to pay him would be to make the house untenable, for he would then (*alors*) keep up (*continuer*) an incessant howling (*hurlement*) -all night long, while (*alors que*) sleeping in the daytime (*pendant le jour*) ; and as for removing (*enlever, éloigner*) him by force, any " unbeliever " (*infidèle*) who, in that hotbed (*foyer ardent*) of Moslem fanaticism, should dare (*oserait*) to lay (*poser*) hand upon a holy Dervish, would certainly be torn (*mis*) to pieces on the spot (*place*) by the enraged mob (*populace*).

By that time my friend had returned.

" What ARE you going to do now, doctor ? " asked I.

" With that creature in the porch, you mean (*voulez dire*) ? " said he coolly (*froidement*). " Well, it won't take long (1) to get rid (*se débarrasser*) of him, I reckon (*espère*) ".

Just then a confused murmur of many (*plusieurs*) voices was heard (*entendu*) outside (*dehors*), and, peeping (*regardant*) through (*par*) the lattice window (*fenêtre treillissée*) that kept out (*préservait de*) the blinding (*aveuglante*) sunlight (*lumière du soleil*), I saw the whole (*entière*) street (*rue*) blocked up with an eager (*curieuse*) crowd (*foule*), whose (*dont les*) faces were all turned expectantly towards (*vers*) the porch of our house.

The Doctor stepped forth (*sortit*) into the porch. I following (*suivant*), while the gazing crowd watched (*regardait*) breathlessly (*en retenant son haleine*) to see what would happen (*arriverait*).

There sat (*était assis*) the Dervish, a filthy half-naked tramp (2), the very (*même*) type of the Oriental at his worst (*dans ce qu'il a de pire*). He replied with the coarse (*grossière*) insolence of his class to the doctor's request to betake (*retirer*) himself elsewhere (*ailleurs*) that he would go when (*quand*) he pleased and not before (*avant*) having received a bountiful alms (*aumône généreuse*).

" Hadst thou asked charity in befitting (*convenable*) fashion ", said the doctor in Persian, " it should have been given (*donnée*) to thee freely (*libéralement*) ; but since (*puisque*) thou hast thus (*ainsi*) rudely (*grossièrement*) demanded it, not one halfpenny (*sou*) shalt thou get (*tu auras*). What saith (*dit*) the Prophet himself ? ' Be courteous, even (*même*) to an unbeliever, for so it befits (*convient*) the servants of Allah to be '. Hearken (*écoutez*), O people ", he added (*ajouta*), turning to the crowd, who were visibly impressed with this quotation (*cita-*

(1) *I soon dozed off to sleep*, bientôt d'assoupi que j'étais je m'endormis tout à fait.

(1) *It won't take too long*, ça ne prendra pas bien longtemps.

(2) *A filthy, half-naked tramp*, un vagabond à moitié nu et malpropre.

tion) from their own (*propres*) sacred writings (*écritures*), and the solemnity with which it was uttered (*proférée*). "Ye (*vous*) all (*tous*) know (*savez*) well that no magic can prevail against (*contre*) one that is truly (*véritablement*) a holy man; and therefore (*par conséquent*), if my magic can cast him forth (*l'éloigner*) without (*sans*) laying (*poser*) a hand upon him, your own eyes shall see that he is but (*seulement*) a cheat (*fourbe*), and that in him there is no holiness at all!"

And, without another (*un autre*) word (*mot*), he went back (*revint*) into the house.

As he vanished (*disparaissait*), the Dervish set up (*poussa*) a fresh yell of "*Allah-hu ackbar!*" But his defiant shout (*cri*) ended (*finit*) in a shrill scream (*cri perçant*), as he went flying head-over-heels into the road, and lay kicking and writhing in the dirt, grimacing and screeching like a scalded monkey [1].

Instantly the whole throng (*multitude*) — as if fearing (*craignant*) that the great magician might (*pourrait*) strike (*frapper*) them dead (*morts*) on the spot, or turn them into dogs (*chiens*) or hyænas, took to their heels [1] as one (*un seul*) man; and the crestfallen (*à l'oreille basse*) Dervish, as soon as (*aussitôt que*) he was able (*capable*) to stand (*se tenir debout*) rushed headlong (*se précipita tête baissée*) after them.

"How on earth did you do THAT, doctor?" asked I, in amazement (*stupéfaction*).

"Well, I went down (*suis descendu*) below (*dessous*), and I hitched (*accroché*) to that iron grating (*grille de fer*) on which he sat the wire (*fil*) of my electric battery; and that's all.

Adapted from *Boy's own Paper*.

(1) *He went flying head-over-heels into the road, and lay kicking and writhing in the dirt, grimacing and screeching like a scalded monkey*, il fut lancé sur la route en faisant la culbute et il resta étendu gigotant et se tordant dans la boue, grimaçant et poussant des cris perçants comme un singe échaudé.

(1) *Took to their heels*, prirent leurs jambes à leur cou.

EXAMENS ET CONCOURS

Concours général des lycées et collèges (1902).

(*Paris, classe de Troisième moderne.*)

THÈME 25.

Quand la tempête fut apaisée, la pluie, régulière et drue, menaça de ne plus finir. La jeune femme avait vu cela avec surprise, puis avec terreur. Le petit Georges, blotti contre elle, sur la chaise, dans la chambre où flambait le feu, était nerveux, presque maussade. Sa mère essayait de l'amuser avec un livre d'images placé sur ses genoux, mais ni elle ni lui ne pouvaient y demeurer longtemps; toujours leurs yeux revenaient à ce tableau triste de la mer morne et du ciel morne. Sur le fond lointain, noir, des collines de Saint-Egulf, on voyait distinctement les millions de raies que traçait la pluie dans l'air, sous les rafales. « Oh, regarde, maman! » dit tout à coup Georges, « on dirait les barreaux d'une cage... c'est nous les oiseaux. »

J. AICARD.

VERSION

What a happy woman I am, living in a garden, with books, babies, birds and flowers, and plenty of leisure to enjoy them! I believe I should always be good if the sun always shone.

And what can life in town offer in the way of pleasure to equal the delight

of any one of the calm evenings I have had this month, sitting alone at the foot of the verandah-steps with the perfumes of young trees all about, and the beautiful silence made only more profound in its peace by the croaking of distant frogs and the hooting of owls ?

A cockchafer, darting by close to my ear, with a loud hum, sends a shiver through me, partly of pleasure, partly of fear [lest he should be caught in my hair]. My husband says they are pernicious creatures and should be killed. I would rather get the killing done at the end of the summer and not crush them out of such a pretty world at the very beginning of all the fun.

(*Elizabeth and her German Garden.*)

Bourses de séjour à l'étranger (Professeurs).

Concours de 1901.

THÈME

Même texte que pour le thème espagnol (Voir 2e année, p. 499).

VERSION

Small Economies.

I have often noticed that almost every one has his own individual small economies — careful habits of saving fractions of pennies in some one peculiar direction — any disturbance of which annoys him more than spending shillings or pounds on some real extravagance. An old gentleman of my acquaintance, who took the intelligence of the failure of a Bank, in which some of his money was invested, with stoical mildness, worried his family all through a long summer's day, because one of them had torn (instead of cutting) out the written leaves of his now useless bank-book ; of course the corresponding pages at the other end came out as well, yet this little unnecessary waste of paper, his private economy, chafed him more than all the loss of his money. Envelopes fretted his soul terribly when they first came in ; the only way in which he could reconcile himself to such waste of his cherished article was by patiently turning inside out all that were sent to him, and so making them serve again. Even now, though tamed by age, I see him casting wistful glances at his daughters when they send a whole inside of a half-sheet of note-paper, with the three lines of acceptance to an invitation, written on only one of the sides.

RÉDACTION EN LANGUE ÉTRANGÈRE [1].

« Chacun est le fils de ses œuvres. » Expliquer cette pensée.

(1) Sans dictionnaire.

Concours de 1902.

THÈME

Même texte que pour l'italien [Voir no 4 (20 nov. 1902), p. 144].

VERSION

Something better than the Gig.

And so, when the time came, they set off on foot ; which was, after all, a better mode of travelling than in the gig, as the weather was very cold and very dry. Better ! A hearty, healthy walk — four miles an hour — preferable to that rumbling, tumbling, jolting, shaking, creaking, villanous old gig ? Why, the two things will not admit of comparison. It is an insult to the walk to set them side by side. The air was cold, Tom ; so it was, there is no denying it ; but would it have been more genial in the gig ? The blacksmith's fire burned very bright, and leaped up high, as though it wanted men to warm ; but would it have been less tempting, looked at from the clammy cushions of a gig ? The wind blew keenly, nipping the features of the hardy wight who fought his way along ; blinding him with his own hair if he had enough of it, and with wintry dust if he hadn't ; stopping his breath as though he had been soused in a cold bath ; tearing aside his wrappings-up, and whistling in the very marrow of his bones ; but it would have done all this a hundred times more fiercely to a man in a gig, wouldn't it ? A fig for gigs !

DICKENS.

RÉDACTION EN LANGUE ÉTRANGÈRE

Le savoir donné par les livres est un savoir incomplet. Comment le compléter ?

Les Quatre Langues

N° 12. 20 Mars 1903. 3e Année.

PARTIE ANGLAISE

The Education Question in England (1).

Although in recent years what have most dramatically held the attention of the spectator of English politics have been questions of foreign policy and colonial government, probably the most important national developments have been those of education. After a century of very uncertain advocacy, of which only the latter half can be said to have been marked with intelligent appreciation of the importance of the issues, the question of education has obtained the foremost place in the consideration of the nation. The English mind, never impetuous or rapid in great movements, seems at last, after long indifference, to have given itself studiously and seriously to the solution of the complicated difficulties which beset the reform of educational institutions: for it clearly recognises that upon this depends the future commercial greatness and the general good of the country.

The demand for higher education, which the conditions of the ancient universities could not wholly satisfy, and which required the multiplication of colleges and universities over the land, particularly at the great centres of population, has now almost effected the affiliation of the modern universities with the great municipal corporations, while it has to some extent modified both the curricula and the character of the older universities. In this connection it is only necessary to notice the establishment of the University of Birmingham and the immediately prospective " disruption " of the Victoria University, which embraces colleges at Manchester, Liverpool and Leeds, into three distinct local universities. But parallel with this statement should go the words of Mr. Graham Balfour in his careful and impartial account of " The Educational Systems of Great Britain and Ireland " (1898) " The creation of the university colleges and the introduction of university teaching into manufacturing towns have changed the face of higher education as it can hardly be changed again in England at any future time. Endowments may be increased; fresh foundations, fresh extensions, and fresh alliances may be made; but the difference between the eighteenth and nineteenth centuries, between the century of stagnation and the century of progress, will always be the most striking contrast in the history of English Universities. "

Technical education, a subject unduly neglected in most centres of population, probably because it is in the character of an Englishman to learn rather than to work out his theory in practice, has received a great impetus of which the chief external evidence is the opening of the great School of Technology at Manchester. This impetus is the combined effect of three causes which, in the judgment of the present writer, stand in the following order of importance: 1. The need of technical knowledge consequent upon the development of the great trades. — 2. The scientific character of a large part of the teaching of the most recent universities. — 3. The increase of technical schools and the growth of their work under municipal management.

But what more immediately attracts and engages the attention of the nation — and it has been brought somewhat suddenly to realise the necessity — is the recons-

(1) Voir la partie française de ce n°.

truction of its system, or systems, of primary education. A century ago it had no system whatever: the public education of the children of the country was left to those individuals who undertook it from motives of philanthropy or for private causes less altruistic. But in 1808 was founded "The British and Foreign School Society" and in 1811 its rival "The National Society for Promoting the Education of the Poor in the Principles of the Established Church"; institutions of a strongly antagonistic kind, which, however, represented the first movement towards a public system. In their development they became what is known as the Voluntary system, that system of schools which have been supported, in an infinitesimal degree of late years, with voluntary subscriptions and in the general management of which the public has had no part. It is, strictly speaking, a semi-public system of a denominationally religious character. The approach to a definitely public system was made by the Education Act of the Gladstone Ministry of 1870. But this measure, while largely, almost exclusively, responsible for the vast improvement effected in primary education during thirty years, did not aim deliberately at the homogeneous organisation of all schools. It rather gave the public the option of abandoning schools established under the Voluntary system, or of supplementing these with others which should be supported for the most part with public funds and controlled by representatives popularly elected *ad hoc*. As a consequence, School Boards consisting of members roughly proportionate to the population, were formed in those districts where school accommodation was deficient or radical changes were considered desirable. The School Board, or public system, steadily developed, and was soon found to be a more than equal rival of the Voluntary system. The free use of public funds, which was allowed under it, enabled the erection of more extensive buildings, the more adequate equipment of the schools and the provision of better educated and more efficient teaching staffs. The contest between the two was from the outset entirely in favour of the School Board system, and there is little doubt that its eventual result, if left a natural course, would have been the general extinction, the "grinding" out of existence of the Voluntary schools.

Now, any one but an Englishman will naturally ask, especially as in recent years the Voluntary system has been almost entirely supported financially by the State: Why should not the School Board system have been made universal and a perfectly homogeneous organisation of all schools effected and placed under direct and complete public management? The answer to this question would involve a consideration of the state of religious parties: for what is known as "the religious difficulty", i. e., that of satisfying the demands of the dominant sects, has been and still is, the obstructing problem which lies in the way and prevents unification. The large denominations claim the right, not themselves to teach, but that there should be taught in the schools, the principles of the Christian religion as represented by them, and will not tolerate purely secular instruction.

The new Education Act (1902), which has provoked heated discussions and does not appear likely to satisfy any of the parties affected by it, makes great changes in the conditions of primary education — and incidentally touches upon the matter of secondary education though what is "secondary" is only very loosely defined in the English mind — and cannot be clearly differentiated. In the first place it abolishes the School Boards by constituting the country and borough and urban-district councils the local education authority. This proceeding meets with the firm objection of those who favour the direct popular election of the representatives of public education and who, moreover, are convinced that the said councils, already overburdened with administrative duties, cannot, in spite of the delegation of their powers to other bodies, ensure that oversight and management which the present state of the schools requires. They contend further that the new provisions violate the accepted principle of English politics of the concurrence of representation and taxation, and fear

their tendency to a diminution of the somewhat meagre interest which the general public has taken in the development of primary education. While direct public management is set aside in the case of schools so far, up to the present year, under the control of the popularly elected School Boards, the Act certainly does decrease the powers of private management in those schools which hitherto have been outside public control. But, on the other hand, while it does this, it concedes to distinctive religious parties privileges which those who object to it contend are inconsistent with the idea of a truly national system of education. Their contention may be wrong: so much at least may be acknowledged by one of them in an impartial moment. The Act is very complicated for the reason that it aims at very extensive alterations over a very confused field, and is so succinctly phrased that the complete quotation of its main clauses would be necessary to convey an accurate impression of its provisions. Popular feeling respecting it, supported by not a little expert opinion, is that it cannot be taken as indicating or promising a solution of the problem it encounters. It may be an honest effort towards unification, but of itself it is not likely to furnish the basis of a national system of education, for which all parties plead but which no party seems able clearly to outline. The present writer is persuaded that no system that may be considered national in a strict sense will be possible until the claims and privileges of all religious denominations, which naturally involve religious tests of various kinds, are resolutely discarded, and a deliberate movement made towards a purely secular system. If religious questions were placed in the rear, instead of the forefront of education discussions, the result of debate would probably be an effective and efficient organisation under the complete public control of all primary schools; certainly there would be removed from education politics the vexed questions of religious grievances and disabilities, a course which in the interests of religion itself is eminently desirable.

Rev. William C. HALL, M. A.

A Detective Story.

I was resting (*me reposai*) after a late (*tardif*) dinner when my servant brought (*apporta*) in a letter from Morris HUME, the detective.

“ What does he want (*veut-il*) now ?” my wife (*femme*) asked (*demanda*) as I ran my eye quickly over (1) the note. “ He is a strange little man”, she continued, handing it back (*remettant*) after she had read (*lu*) it. “ Everything (*tout ce que*) he does is so pointed I wonder (*me demande*) what fresh news (*autres nouvelles*) he has for you to-night ? ”

Meanwhile (*pendant ce temps*) a patient had been taken (*introduit*) into my consulting-room (*cabinet de consultation*), and I followed (*suivis*) him. He was a German bandsman (2). When I appeared (*parus*) he bowed (*inclina*) profoundly, as all foreigners (*étrangers*) do, and when he adressed me he spoke (*parla*) in broken (*mauvais*) English. In one hand he carried (*portait*) a peaked (*pointue*) cap (*casquette*), and in the other grasped (*étreignait*) a battered (*bossué*) cornet (*cornet à piston*).

“ *Herr* doctor ”, he said in a hoarse (*enrouée*) voice, “ *bardon* me, *put* I *hev ze* sore *sroat* (*mal de gorge*). It will make it *ferry shtiff* (*pénible*) to blow (*souffler*) *ze* cornet. Please, will you *kiff* (*donner*) *someting* (*quelque chose*) to make it *besser* (*aller mieux*) ? ”

I felt sorry (*sentis de la compassion*) for the man, as he seemed (*semblait*) to be troubled about the plight (*état*) he was in, and despite (*en dépit de*) his unkempt (*ni peignée, ni rasée*) face I took a liking (3) for him.

(1) *As I ran my eye quickly*, comme je parcourais rapidement

(2) *Bandsman*, un homme qui fait partie d'une fanfare. En Angleterre on voit des groupes de 4, 6, 8 personnes ou plus — la plupart des Allemands — qui jouent dans les rues et font ensuite la collecte.

(3) *I took a liking*, j'éprouvais de la sympathie.

As far as (*autant que*) I could see there was very little wrong (*mal*) with his throat (*gorge*). However (*cependant*), to ease his mind (*lui mettre l'esprit à l'aise*) I prescribed an inhalation, for the using of which I gave (*donnai*) him full directions (*instructions complètes*). He seemed very grateful (*reconnaissant*), and when I proceeded to ask him sundry (*différentes*) questions about his calling (*métier*), he excused himself on the plea (*sous prétexte*) of hurry (*hâte*).

" Some oder evenings I will call " (*passerai*), he said, bowing himself out (*sortant avec un profond salut*) of the room.

When he went away (*partit*), it yet (*encore*) wanted (*manquait*) half an hour for my appointed time with the detective. So I filled (*remplis*) my tobacco-pouch (*blague*) and strolled (*flânais*) along the street to fulfil (*remplir*) my engagement.

" Ho, good evening ! " Morris Hume exclaimed, as I entered the smoke-laden den (*antre plein d'une fumée épaisse*). " Glad (*content*) to see you. I have been laid up (1) you see. You might have a look (2) at this maimed knee of mine (3).

He reclined (*était couché*) on an easy chair (*chaise longue*), and as he spoke he pointed to (*montra*) his leg (*jambe*) that rested (*reposait*) on a high stool (*tabouret*) before him.

" How was the injury produced ? " I asked, as a preliminary to further (*plus complet*) examination.

" Suppose I did not tell you, would that have any influence on your treatment ? " he asked, evading my inquiry (*demande*).

(1) *I have been laid up*, j'ai été obligé de garder la chambre.

(2) *You might have a look*, vous pourriez donner un coup d'œil.

(3) *this maimed knee of mine*, à mon genou estropié. Remarquer la tournure *this knee of mine* (ce genou des miens) pour mon genou-ci.

" Not in the slightest (*le moins du monde*). "

" As far as (*autant que*) I can make out (*m'en rendre compte*), it is a simple twist (*entorse, déplacement*), that will recover with rest (*repos*), " I assured him.

" Thanks, doctor ; so long as (*du moment que*) there is nothing seriously wrong (*mauvais*), I don't care (*je m'en moque*), " he said, in a relieved tone. " Now bring in (*apporter*) your chair and fill up ". I required (*n'eus pas besoin*) no second bidding (*invitation*). I knew (*savais*) he was going (*allait*) to tell me a good story.

" You had a German visiting you less (*moins*) than an hour since (*depuis*) " ? he said, presently (*bientôt*).

" Who on earth (*terre*) told (*a dit*) you that ? " I asked in astonishment.

" That is my secret, " was the calm reply. " Do you think (*pensez-vous*) you could recognise him if you saw (*voyiez*) him again (*de nouveau*) ? "

" With the greatest of ease. What has he been after — stealing (*volant*) ? "

" Well, not exactly, doctor "

" But why (*pourquoi*) all this secrecy, Mr. Hume ? There must be something funny (*drôle*) about the man, when (*que*) you won't (*vous ne voulez pas*) tell me any more (*rien de plus*) about him. "

" Have you anything (*quelque chose*) on (*à faire*) for to-night, doctor. "

" Not as far as I know. "

Hume thereupon (*là-dessus*) hobbled (*alla clopin-clopant*) over to his desk (*bureau*) and, after some fumbling (*avoir fouillé*), produced a postal order (*mandat-poste*) for ten shillings.

" Take this, doctor, " he said, reaching it over (*le remettant*) to me, " and make it payable to your wife. "

I looked up (*levai les yeux*) in surprise, but met (*rencontra*) a smiling (*souriante*) face.

"Never mind (*ne faites pas attention*) about puzzles (*mystères, énigmes*) just now (*pour le moment*)", he said.

"Do as I request (*demande*). Next (*ensuite*) seal (*cachetez*) the envelope and address it to the same (*même*) person."

I did what I was told, though (*quoique*) the performance seemed highly (*parfaitement*) ridiculous.

"Remember (*rappelez-vous*) my axiom, doctor—Ask no questions, and you will be told no lies (*mensonges*). Put (*mettez*) that envelope in your pocket. Go down to the Argyle Street corner of Mitchell Street. You will not require (*vous n'aurez pas besoin*) to wait (*attendre*) long there when your German friend will appear. Keep following him (*suivez-le bien*), but remain (*restez*) out of his sight (*vue*). When he moves (*se dirigera*) up Mitchell Street, he will stop (*s'arrêtera*) opposite a letter-box fixed in the wall (*mur*). Drop (*glissez*) your envelope in there. After that is done, you can, if you like, return home. But if you are curious for more, you may see the musician having a conversation with some one (*quelqu'un*) whom you know.

For (*pendant*) a few (*quelques*) moments I hardly (*à peine*) knew what to say or think. At last (*enfin*) however (*cependant*), I put on my cap and wended my way (*dirigeai mes pas*) down to the heart (*cœur*) of the city, unable (*incapable*) to make head or tail (1) of the queer (*drôle*) recital I had heard (*entendu*).

When I came to the corner mentioned, the German was already (*déjà*) there, blowing out (*gonflant*) his cheeks at their hardest (*tant qu'il pourait*).

He had gathered (*rassemblé*) a goodly (*bon nombre*) crowd (*foule*), some of whom appreciated his efforts by casting (*jetant*) coppers (*pièces de bronze*) at his feet (*pieds*). These he carefully (*soigneusement*) picked up (*ramassait*) and grinned (*grimaçait*) thanks to the donors.

Presently a policeman appeared, and the music came to an abrupt conclusion.

The cornet player (*joueur*) submitted without a grumble (*murmure*) and moved away (*s'éloigna*) up the narrow (*étroite*) Mitchell Street. A few stragglers (1) followed him, but I kept (*tenais*) at a safe distance on the outskirts (*bords*) of the crowd.

As luck would have it (*par un heureux hasard*), the German took out (*sortit*) his pipe, and walking (*marchant*) up to the wall opposite, struck (*frotta*) a match (*allumette*) at the side of the letter-box.

When he had moved away, I pulled out (*sortis*) the envelope and dropped it into the slot (*ouverture*).

Morris Hume's words kept ringing (*continuaient à résonner*) in my ears, and I followed the minstrel. When he arrived at the entrance to a beer saloon, Mary M'Bride, my housemaid (*bonne*), came out (*sortit*) of the bar and cordially saluted the bandsman. At the moment I hardly knew what to do. There was no mistake (*il n'y avait pas à s'y tromper*) about the identity of the girl, and the longer (*plus*) I stood watching (*épiant*) the two speaking to one another, the more (*plus*) hopelessly (*désespérément*) difficult was it to understand the mysterious connection between (*entre*) these two people.

Hume had told me not to go and see him before two days had elapsed (*écoulé*).

At last (*enfin*) the second day passed, and I repaired (*me rendis*) with haste to the detective's rooms.

"Yes, I am ready (*prêt*) for you", he said. "But I could have done with another day nicely."

"My excitement over this business (*affaire*) has been as bad

(1) *to make head or tail*, de faire tête ou queue, de rien comprendre à...

(1) *Stragglers*, individus isolés qui s'étaient détachés de la foule.

mauvaise) as that of a child awaiting (*attendant*) the arrival of a promised toy (*jouet*). You have given me abundance of material for reflection, I can assure you. Mr. Hume."

"Well then (*alors*), where shall we begin (*commencerons-nous*) first (*d'abord*)? What, for instance (*par exemple*), has puzzled (*intrigué*) you most, doctor?"

"It would be difficult to say right away (*à brûle pourpoint*) what was the most mysterious feature (*trait*) of the case," I answered (*répondis*) after a few moments' hesitation; "though (*quoique*) when I think of it, I fancy (*imagine*) that the intimacy between the German and my servant has proved my greatest stumbling-block (*pierre d'achoppement*)."

"What about the letter that you never received? Did that point not seem odd (*étrange*)?" Hume asked, his face wreathed (*toute en*) in smiles (*sourires*).

"Yes, I must confess that did seem strange," I admitted. "Indeed (*vraiment*) the whole (*entière*) thing requires a good deal (*beaucoup*) of explaining to me, for the simple reason that I don't know what you have been driving at (*où vous avez voulu en venir*)."

The real secret of the matter (*affaire*) has been the regular stealing (*vol*) of letters containing valuables. Some months ago (*il y a*) a series of these thefts (*vols*) occurred (*se produisirent*) in Aberdeen, where they ceased as quickly (*vite*) as they had begun (*commencé*)."

"I begin to see things a little more clearly now," I remarked.

"The robberies began about a month or more since —

"I only (*seulement*) arrived at a proper solution last night. It has been a most ingenious, yet a very clumsy (*maladroite*) robbery on a wholesale scale (*très grande échelle*). The German has been of great service to me."

"The German!" I exclaimed. "Why, I was inwardly (*en moi-même*) calling the scoundrel (*coquin*) all sorts of names".

"I admit he has deceived (*trompé*) you completely, for you behold (*contemplez*) before you the man *wiss ze sore sroat*."

"You! Were you really the cornet player?" I cried, almost jumping (*bondissant*) to my feet when I heard (*entendis*) the statement.

"Yes, *mein Herr*. It was I and no other. I suppose you feel angry (*êtes en colère*) with yourself? But never mind (1). I have taken in (*attrapé*) my most intimate friends with my numerous disguises, so that (*de sorte que*) you need not think any more about it. The point was that the letters were stolen (*volées*) from those firms (*maisons de commerce*) whose clerks (*employés*) were in the habit (*habitude*) of dropping (*mettre*) their correspondence into that letter-box fixed in the wall. None of the Post Office officials (*employés*) had a hand in the robberies. In order (*afin*) to keep (*tenir*) my eyes on the place I took up the *rôle* of street musician. At my second visit to the letter-box I spied (*aperçus*) a well-known pickpocket and expert thief (*voleur*) hanging (*rôdant*) about the lane (*ruelle*). On watching (*surveillant*) I noticed that he dived (*plongeait*) into the entry close at hand (*tout près de là*), only to reappear in a few minutes after. Every evening he returned, but every time disguised, one night as a man about town, on another occasion as a porter, and so on (*ainsi de suite*). But he always visited that close (*coin*).

"I was as much (*autant*) surprised as you were when I saw him in company with your servant. This was my opportunity, for I knew (*savais*) I could get (*arriver*) at the man's secret

(1) *Never mind*, n'y faites pas attention, ça ne fait rien.

through (*par*) her. I accordingly visited you with my sore throat, so that (*de façon que*) I might (*pusse*) have a word with her. This introduction, I hoped (*espérais*), would enable me (*me mettrait à même*) to speak to her when next (*la prochaine fois*) we met (*nous nous rencontrerions*)".

" It will astonish my wife to know what a fraud her experienced servant has proved herself. "

" She is a rogue (*coquine*) and an accomplice of this thief (*voleur*) of whom I have spoken.

" Last night I begged of (*suppliai*) Mary to give me money to help (*aider*) me to pay my passage over to Hamburg, for by this time we had become (*devenus*) pretty friendly.

' Here (*tenez*), ' said she, ' don't bother me any more (*ne m'embêtez plus*). Take that and cash (*encaissez*) it '.

" This that she had given (*donné*) me was no other than your postal order. The sly minx (*rusée friponne*) and her confederate were afraid (*avaient peur*) to cash it seeing that your wife is well known at the district office, and so I was inflicted with the damaging witness (*témoin gênant*).

" I waited (*attendis*) for no further (*autre*) proof but set (*mis*) the machinery in motion (*mouvement*). Jimmy Snodgrass is now in prison and when Mary next goes out for her walk she will also be marched to the lock up (*violon*)".

" That is not so bad, Mr. Hume, but how have the letters be stolen ?"

" Simply by going down (*en descendant*) into the cellar (*cave*) that was under the wall in which the letter-box was, and boring (*perçant*) a hole (*trou*) into the box itself. It is a wonder (*miracle*) that the trick (*truc*) has not been tried (*essayé*) before this. "

Whitson Robertson.

(*From the People's friend.*)

Was Cock Robin killed ?

Some children were being prepared to perform (*jouer*) " *Who killed Cock Robin ?*" at the school examination, and the boy who took (*tenait*) the hero's part (*rôle*) was told (*dit*) to fall down (*tomber par terre*) as if he were killed (*tué*) at the right (*voulu*) moment.

But when the time came (*vint*), he did not fall. The verse was repeated, but still (*toujours*) he stood (*se tenait*) upright (*debout*).

Being asked (*demandé*) the reason, he replied :

" Mother said I wasn't (*ne devais pas*) to fall, for I've got on (*j'ai mis*) my Sunday clothes (*habits*)" !

That noisy Boy.

In a certain schoolroom, in a class of particularly unruly (*turbulents*) boys, one afternoon (*après-midi*), the superintendent, driven (*réduit*) to distraction (*désespoir*) by the noise (*bruit*), got (*monta*) on a chair and looked over (*regarda par dessus*) the partition dividing two rooms (1) to see (*voir*) who the offenders were.

Seeing one boy, taller (*plus grand*) than the rest, talking (*causant*) a good deal (*beaucoup*), he leant over, seized (*saisit*) him by the collar, lifted (*souleva*) him over the partition, and banged (*jeta violemment*) him on to a chair, saying :

" Now be quiet (*tranquille*) ! "

He resumed (*reprit*) his lesson for (*pendant*) about (*environ*) a quarter of an hour, when a small (*petite*) head appeared, and a meek (*douce*) little voice said :

" Please, sir, you have got (*pris*) our teacher (*maître*). "

(1) Dans beaucoup d'écoles anglaises, les salles sont encore divisées en compartiments par des cloisons.

Gleanings of Humour.

Prisoner: " I was quietly (*tranquillement*) attending (*occupé*) to my work (*travail*) when this man arrested me."

Magistrate: " What is your business (*métier*) ?"

Prisoner: " I am a burglar (*cambrioleur*)."

∴

" I say (*dites donc*), old chap (*mon vieux*), here are the five shillings I borrowed (*ai empruntés*) of you last (*dernière*) week !"

" Thanks (*merci*) ! I had forgotten (*oublié*) all (*tout*) about (*à propos*) it."

" Bother it (1), why (*pourquoi*) didn't you tell (2) me that five minutes ago (*il y a*) ?"

∴

Grandfather: " Well, Paul, what would you like (3) me to give (*donner*) you for a birthday (*anniversaire*) present ?"

Paul: " Oh, grandfather, buy (*achetez*) me a telephone, so that (*de façon que*) I can answer (*répondre*) the master's questions without (*sans*) having to go to school."

(1) *Bother it* (argot), que le diable t'emporte !
(2) *to tell*, dire.
(3) *to like*, aimer, vouloir.

EXAMENS ET CONCOURS

Écoles supérieures de commerce (1902).

THÈME 26.

Même sujet que pour l'allemand [Voir n° 4 (20 nov. 1902), p. 127].

VERSION

Germany at the Paris Exhibition.

It is still fresh in everybody's mind what a marked success Germany achieved at the Paris Exhibition, because the German section constituted a united German exhibition. The way in which the success had been prepared may be held up as an example to all. All was system and science, and subordination to the appointed leaders. Germany felt that its opportunity was coming of redeeming its commercial character from the criticism of " cheap and nasty ", which had been passed upon it by an expert after the Philadelphia Exhibition ; nor did the result fall short of Germany's self-confident intentions, the number of rewards equalling nearly the number of exhibitors. But the Paris success which Germany valued perhaps more than all the others was the general praise from France herself, who, it was suspected, would not be an easily satisfied judge.

(*Consular Reports*, 1900.)

École du Service de Santé de la Marine (1902).

THÈME

Le lundi 27 février 1899, à 3 heures 45 de l'après-midi, la *Rance* quittait l'arsenal de Rochefort et mouillait le soir en rade de l'île d'Aix.

Le 2 mars, après 24 heures d'essais, elle appareillait à midi.

Elle arrivait à Alger le 9 mars, vers 2 heures du soir, après une bonne traversée, quoique durant sa dernière moitié, la mer un peu grosse ait indisposé un grand nombre d'hommes.

A Alger, où nous restons du 9 au 15 mars, la pluie ne cesse pas. Nous visitons, sur rade, le croiseur américain *Raleigh* venant des Philippines. Il est d'un confort remarquable, luxueusement aménagé, un peu à l'instar d'un paquebot : il est muni d'une machine à glace, mue par la vapeur, fournissant de la glace à tout l'équipage ; d'une étuve à désinfection. L'infirmerie, placée à l'avant, est vaste, bien éclairée ; les malades s'étendent sur des fauteuils, des chaises longues. L'infirmerie est protégée par des cloisons cuirassées, des portes en fer. Deux médecins à bord pour un équipage de 250 hommes.

Les Quatre Langues

N° 13. 5 Avril 1903. 3e Année.

Omer Hoeger

PARTIE ANGLAISE

Summary Notes on Current Events.

Arthur Lynch's Trial. — Arthur Lynch, late (*ex-*) colonel of the Irish Brigade during the Boer War, was found (*trouvé*) guilty (*coupable*) of high treason, and sentenced (*condamné*) to death (*mort*) accordingly. He had thought (*pensé*) that he might save himself from possible consequences by becoming (*devenant*) a naturalised Boer; but his new nationality was to be of short duration. After the war his friends secured (*assurèrent*) his election as a member for Galway and he went boldly (*hardiment*) to England to represent his constituency and was arrested. His sentence has been commuted to penal servitude for life, and in due time he will probably be set free (*mis en liberté*).

Food Supply in War Time. — An association has been formed to " promote " (*favoriser*) an official inquiry into the security of our Food supply (*approvisionnement en articles d'alimentation*) in time of war.

It is estimated that there is never more than sufficient corn (*blé*) in England to last (*durer*) three months, and it would be most difficult to get enough food during a big war to save the people from actual starvation, or the next worst (*pire*) thing, famine prices.

The Opening of Parliament. — The king's speech at the opening of the British parliament, February 17, began by a reference to the settlement (*règlement*) of the Venezuela case. The speech next (*ensuite*) referred to the Balkan situation, saying: " The condition of the European provinces of Turkey gives cause for serious anxiety. We have used our best efforts to impress upon the sultan and his ministers the urgent need (*besoin*) of practical and well-considered measures of reform. The governments of Austria-Hungary and Russia have had under consideration what reforms it would be desirable that the powers who were parties to the treaty of Berlin should recommend to the sultan for immediate adoption. I trust (*ai confiance*) that the proposals will prove sufficient for the purpose (*but*), and that I shall find it possible to give them my hearty (*cordial*) support ".

The Aden hinterland dispute, the " satisfactory " progress of events in South Africa, the Nigeria expedition, the Indian durbar, were next referred to, the speech concluding with an intimation that the budget estimates of the expenditure (*dépenses*) would inevitably be large, and with promising the introduction of bills dealing with (*traitant de*) the Irish land question, London education, sugar bounties (*primes à l'exportation*) and the London docks. In regard to the Irish measure, the king said: " It will, I trust, complete the series of measures which have already done much to substitute single ownership (*propriété*) for the costly (*coûteuses*) and unsatisfactory conditions still attaching to the tenure of agricultural land over a large portion of Ireland. "

The Settlement of the Venezuelan Question. — The little war which England and Germany have been waging (*ont faite*) against Venezuela was brought to a close (*terminée*) in the middle of last month by the signature of the Protocol, which provided, first, for the immediate payment of what are called first-line claims (*réclamations*); secondly, for the reference of other claims to a mixed Commission composed of one Venezuelan, and one Briton or German, as the case may be, who, if they disagree, shall

refer the question to an umpire (*arbitre*) appointed by President Roosevelt; thirdly, for the reference of any question as to the distribution of the Custom House revenues assigned for the payment of these claims, in default of arrangement, to the Hague Tribunal. This result is due, in the first case, to the United States Government, and in the second place, to the existence of the Hague Tribunal. The one satisfactory feature (*trait, point*) of the whole thing is the almost universal disgust which has been excited even among the supporters of the British and German Governments, at their refusal to use these two great instruments for the peaceful settlement (*règlement*) of disputes, before, instead of after, embarking upon a perilous appeal to arms against an American Republic.

The Close of Mr. Chamberlain's Tour. — Mr. Chamberlain ended (*termina*) his visit to South Africa on Wednesday night. In Cape Town it may prove that he achieved the triumph of his tour. On Saturday last he had an interview with an Afrikander deputation, headed by (*ayant à sa tête*) Mr. Merriman and Mr. Hofmeyr. The great point scored (*obtenu*) was their emphatic repudiation of any desire to support a policy of racial animosity. Mr. Hofmeyr offered to address an appeal to the people throughout (*dans toute*) the country to abandon boycotting and anti-British demonstrations. The Bond leaders trace all the mischief (*mal*) to the Jameson Raid. Mr. Chamberlain, on the other hand (*d'un autre côté*), traces it to the first annexation of the Transvaal. As a matter of fact, it goes back much further (*loin*) : Boer and Briton have misunderstood (*mal compris*) each other since 1836. The effect of the meeting between the Afrikander leaders in Cape Colony and the Colonial Secretary will be a disappointment if it does not make for peace. Mr. Chamberlain, foreshadowing (*se représentant à l'avance*) the close of his career, said it would be the greatest happiness (*bonheur*) of his life if his last act of statesmanship did something to bring about (*amener*) the union of the white races in South Africa. He went to South Africa an optimist, he says, and he leaves South Africa firm in his first conviction.

Macedonian Affairs and the Austro-Russian Note. — Russia and Austria presented their scheme of reform for Macedonia to Turkey, and Tewfik Pasha, the Turkish Foreign Minister, informed the Ambassadors of both (*des deux*) countries that the Sultan had agreed to its adoption. Turkey's ready acquiescence will be the occasion of disappointment to the agitator, who may find his business (*affaire*) gone; but from the European point of view it is a matter for congratulation. That Macedonia has real grievances (*griefs*), no responsible person attempts (*essaie*) to deny (*nier*), but those grievances arose (*proviennent*) not from bad laws, but from the maladministration of the laws, and were aggravated by committees who sought (*cherchaient*) rather the overthrow (*renversement*) of the Turk than the emancipation of the Macedonians. Hence (*par suite*) what Russia and Austria, acting (*agissant*) with the approval and on behalf (*au nom*) of Europe generally, aimed at (*ont cherché*), was the good government of Macedonia under the existing *régime*, instead of some new constitution which would have meant (*signifié*) intolerable delay and have created new possibilities of trouble. In future, Macedonia will be governed under an Inspector General, less by Turkish, and more by European officers than hitherto (*par le passé*), and the Christians will be given a voice proportionate to their numbers. Turkey has bowed (*s'est inclinée*) to European opinion in this matter.

Chinese Affairs. — "With the present rebellion in Kwangsi province things are looking (*prennent un aspect*) lively again". These two lines in an obscure corner of the Shanghai *Mercury* are all the confirmation we can find for the alarmist reports sent by correspondents and arriving almost (*presque*) daily from China by returning travellers (*voyageurs*). The *North China News* of January 21 has a long article on the many entertainments (*divertissements*) given by the court and suggests by way of a joke (*plaisanterie*), but not very politely, that this is a method of lulling (*bercer, endormir*) the foreigners into a false sense of security, presently to be broken (*interrompu*) by another outbreak (*explosion*). If there

is a widespread (*vaste*) movement, such as the newspapers are constantly but very vaguely describing, against the foreigners or the government, or both (*tous les deux*), it is altogether probable that the papers we have named and others that reach (*arrivent*) us regularly from the far east would have heard something about it and would at least warn (*avertir*) their subscribers to prepare for the impending (*imminente*) catastrophe.

The great ship "Combine"

BY WINTHROP L. MARVIN.

The significance of the International Mercantile Marine Company has not been exaggerated. It marks the beginning (*commencement*) of a revolution in ocean traffic. It really means (*signifie*) much more than that the new company is the largest shipping corporation in existence, with its 141 steamers and its total tonnage of 1 100000. The world's second ship corporation, the Hamburg-American, with 127 steamers of 630000 tons, is almost a pygmy by comparison; and the greatest of British companies, the India Steam Navigation, owns (*possède*) only 117 steamers of 361 000 tons. There are but (*seulement*) 147 steamers of 327 284 tons in the entire fleet of the United States actively engaged in foreign (*extérieur*) commerce.

No nation, save (*excepté*) Great Britain and Germany, possesses an ocean steam shipping equal to that of this one corporation. The "Combine" includes all but (*excepté*) one of the first-class passenger and freight lines plying (*faisant le service*) between the United States and the United Kingdom. Its vessels, most (*la plupart*) of them, are of the largest size (*dimensions*) and thoroughly (*entièrement*) modern in design and in construction. Size, combined with moderate engine power, spells (*signifie*) economy in ocean transportation.

How the « Combine » began.

It is an interesting story, the process (*procédé*) by which this huge (*énorme*) confederacy of ocean interets has come into existence. The first step (*pas*) was the purchase (*achat*), sixteen years ago, of the celebrated British Inman Steamship line by the International Navigation Company, — a group of farseeing (*clairvoyants*) American citizens led (*dirigés*) by Mr. Clement A. GRISCOM, of Philadelphia. The British Government promptly withdrew (*retira*) the liberal subsidy which it had been paying to the Inman liners; but Mr. Griscom and his comrades brought (*mirent*) the *New-York* and *Paris* beneath (*au-dessous*) the Stars and Stripes [1], built (*construisirent*) the *Saint-Louis* and *Saint Paul*, secured (*s'assurèrent*) a subsidy from the United States, and gave the first-class British lines a most formidable Yankee competitor. Indeed, commercial rivalry in high grade ships on the North Atlantic soon became too keen (*âpre*) to permit of reasonable dividends and Mr. Griscom found British shipowners (*armateurs*) in a responsive mood (*d'humeur à riposter*) when he broached (*émit, lança*) anew (*à nouveau*) the great idea of an international combination.

This union was made all the easier (*encore plus facile*) by the fact that meanwhile (*pendant ce temps*) another important British steamship concern (*compagnie*), the Leyland line, had been acquired by Mr. J. PIERPONT MORGAN in the spring of 1901.

Mr. Morgan paid a generous price for his maritime investment (*placement*). It is said that he gave £ 14.10 s. for each £ 10 share, or a bonus of 45 per cent. But amazement (*ébahissement*) at Mr. Morgan's "liberality" ceased when the new stage in the great, far-sighted (*prévue depuis longtemps*) negotiation was unfolded (*dévoilée*).

This was the dramatic uniting of the Leyland line with the American and Red Star lines of the International Navigation Company, and the Atlantic Transport line, another British steam fleet owned by American capital. Later (*plus tard*) still (*encore*) it transpired that the famous White Star line of fast (*rapides*) mail, passenger and freight ships and the smaller but excellent Dominion line were embraced in the huge

---

(1) *Stars and stripes*, les étoiles et les raies, le drapeau des États-Unis.

(*énorme*) consolidation. The White Star was one of the two lines — the Cunard was the other — which performed the British mail service between Queenstown and New-York. The Dominion line, as its name suggests, originally ran in (*monopolisait*) the trade between Great Britain and Canada. But without altogether surrendering (*abandonner*) its Canadian service it had developed a larger and steadier (*plus régulier*) traffic and more generous profits out of the New England ports of Portland and Boston, and for the Boston passenger trade it had built three admirable steamers, *the Canada*, *New England*, and *Commonwealth*.

The Atlantic Transport line, like the International Navigation Company, was the outgrowth (*résultat*) of energetic American methods applied to ocean carrying (*transport*). In default of encouragement at home, Mr. Bernard N. Baker and his associates had invested their capital in British tonnage, and their capacious passenger and freight ships to London were sharp competitors with the similar ships of the Leyland line. The advantage of a friendly understanding was manifest.

The relative strength of the constituent companies, when the "Combine" was formed, stood (*se présentait*) just about as follows (*suit*).

Lines	Ships	Tonnage
Leyland.	46	293 015
White Star. . . .	26	250 000
International Navigation (American and Red Star). .	26	186 000
Atlantic Transport.	12	78 798
Dominion.	8	73 749
Total	118	881 562

To this total must now be added (*ajoutés*) enough new ships under construction to bring the tonnage up to (*jusqu'à*) 1 100 000. This 1 100 000 tons of fine large serviceable steamers stand capitalized at Trenton for $ 120 000 000, or less than $ 120 a ton, in the charter of the International Mercantile Marine Company. A first-class 10 000 ton steamer costs from $ 150 to $ 300 a ton and it ought to have twenty years of active and profitable service.

As President Griscom's International Navigation Company was the real nucleus (*noyau*) of the gigantic new combination, it was appropriate that he should be the active head and front of it, and that the "combine" in its process of incorporation in the United States should be built up on the older company, amending its charter and retaining the distinctive portion of its name. The International Navigation Company, owning the *Saint-Louis*, *Saint-Paul*, *New-York*, and *Philadelphia*, was chartered (*enregistrée*) at Trenton with a capital of $ 15 000 000, on June 6, 1893. The new charter of October 1, 1902, revises and extends the old one, changes the name of the new corporation to the International Mercantile Marine Company, and increases (*augmente*) the capital stock (*action*) to $ 120 000 000.

Better Service, lower Cost.

Of one fact travelers [1]) and merchants can be certain, — that it is no part of the calculations of Messrs. Morgan, Griscom and their colleagues to wring (*arracher*) increased profits out of Atlantic traffic by an arbitrary advance in passenger and cargo rates (*tarifs*). Their purpose (*but*) is very different. They frankly expect to make the business of the allied companies greater and more lucrative than it has ever been before, but they propose to achieve this end by the legitimate means of improved (*améliorée*) efficiency and economy. It is said that Mr. Morgan looks for (*compte sur*, *s'attend à*) an ultimate saving (*économie*) of $ 12 000 000 or $ 15 000 000 in operating (*de main d'œuvre*) expenses which would of itself yield (*produire en compensation*) from 10 to 12 ½ per cent on a capital of $ 120 000 000. A great deal (*partie*) of the costly administrative machinery and equipment which each rival line has maintained can now be dispensed with. There need no longer be ([2]) the extravagance of sending to sea on the same midwinter (*en plein hiver*) day two or

(1) *travelers*, voyageurs. Remarquer l'orthographe américaine de ce mot, qui s'écrit *travellers* en anglais.

(2) *There need no longer be....* il n'y a plus besoin d'avoir.

three stately (*superbes*) greyhounds (*rapides steamers*) each with its cabins one-quarter filled (*remplies*) with passengers.

President Griscom has intimated that there may some time be established a regular system of daily departures from New York, — a boon (*avantage, bienfait*) not only for travelers and the mails, but also for general commerce. In other words, — to quote (*citer*) the indomitable American captain of ocean industry who heads the combination, — " Our object is to try to give a better transatlantic service at a decreased cost ".

Another important factor which must be borne in mind (*qu'il ne faut pas oublier*) in estimating the value of the " combine " as an actual investment, is the vast advantage of its friendly relationship (*relation d'amitié*) with the great group of American trunk railroads in whose affairs Mr. Morgan is the dominating influence.

[From the *American Review of Reviews*.]

Hares and Hounds (1)

" Your utter (*profond*) contempt (*mépris*) for all forms of healthy (*sain*) exercise, your inborn (*innée*) laziness (*paresse*) and the disgraceful rotundity of your figure (*personne*) constitute a grave scandal, and the boys of Briardale School have decided that the time has come to take you in hand (2) "

Ferraway and Finkle meekly (*avec douceur*) protested that, though (*quoique*) fat (*gras*), they were scarcely (*guère*) lazy (*paresseux*), but Lapwing, captain of the school, mercilessly (*sans pitié*) continued —

" We have arranged a big run (*course, partie*) through (*par*) the Briardale Bottoms for Wednesday afternoon, and you have been unanimously appointed hares (*lièvres*) ! "

" W-w-what ! " gasped Ferraway and Finkle.

" You will have a good long start (*avance*) — twenty minutes or so, " calmly proceeded (*continua*) Lapwing, " and will lay a trail (*traînée*) through the Bottoms at least (*du moins*) as far as (*jusqu'à*) Endley — a distance of five miles, I reckon (*crois*). Once (*une fois*) there, you may take what direction you please, so long as (*du moment que*) you are back (*serez de retour*) at the school by five o' clock.

" By-the-bye (*à propos*), " he added (*ajouta*) as an after-thought (*pensée venue après coup*), " it was further (*en outre*) proposed, seconded, and carried (*adopté*) that, in the event (*au cas*) of either (*l'un ou l'autre*) or both (*les deux*) of you being overtaken (*attrapés, rejoints*) by the pack (*meute*) before reaching (*arriver*) the school, you will receive a towelling (*rolée*), which, it is hoped (*on espère*), will be beneficial, if a trifle (*légèrement*) painful (*douloureux*) ! "

And Lapwing strolled away (*s'éloigna lentement*), leaving (*laissant*) the portly (*corpulente*) pair to stare at each other (*se regarder avec de grands yeux*). They were hurt (*blessés*) and indignant.

" Disgraceful ! " ejaculated Ferraway.

" Inhuman ! " groaned (*grogna*) Finkle.

Ferraway and Finkle, be it remarked, were both of an inventive turn of mind (*esprit*).

It was only natural therefore (*en conséquence*), that in their new trouble, the thoughts (*pensée*) of Ferraway and Finkle should turn in the same direction.

" It's a pity, " said the former (*premier*), after a long pause, " that my new flying (*volante*) machine is not quite (*tout à fait*) ready (*prête*) ! "

(1) *Hares and hounds*, lièvres et levriers, jeu appelé encore *Cross country* ou *Rally paper*.

(2) *To take you in hand*, de vous prendre en main, de s'occuper de vous.

"It is," assented his chum (*copain*); "and that cross-country motor-car of mine (1) will be finished shortly (*sous peu*). In another week or two we should have been able (*capables*) to oblige these fellows with as much of their precious healthy exercise as they would be likely to care for (2)!"

"Hard luck (*pas de veine*)!" murmured Ferraway sympathetically. "However (*cependant*), we shall have to do the best (*mieux*) we can. I've a little idea that might (*pourrait*) be of some service to us".

Ferraway and Finkle created some sensation when, prompt to time on the Wednesday afternoon, they turned up (*présentèrent*) in readiness (*prêts*) to start (*partir*) on their long run.

Strapped (*attaché par des courroies*) on Ferraway's back (*dos*) was a long box-like (*qui ressemblait à une boite*) arrangement which "clicked" (*cliquetait*), and shed (*lançait*) little pieces of paper every few (*tous les quelques*) yards, as the "hares" strolled up to the "pack."

"What, in the name of the seven wonders (*merveilles*) of the world, have you got there?" demanded Lapwing.

"The eighth!" modestly replied Ferraway. "It's my patent (*breveté*) automatic paper spreader (3), y'know!"

"Your what?"

"Automatic paper-spreader!" returned Ferraway. "No beastly (*embêtant*) bag (*sac*) to carry (*porter*), y'know. I run (*cours*) half-a-dozen yards or so, the thing clicks, and out comes a little shower (*pluie*) of paper — so! Simple, isn't it?"

Skirting (*rasant*) the village at a pace which, if maintained, was likely (*probablement*) to ward off (*préserver du*) the dreaded (*redoutée*) towelling, Ferraway and Finkle had covered a mile or so when suddenly a big black retriever dog (*épagneul écossais*) dashed (*se précipita*) from the door of a farmhouse and greeted (*accueillit*) Ferraway with a joyous bark (*aboiement*).

"It's old Punch!" Ferraway explained to his puzzled (*étonné*) chum. "Uncle Dick's dog, you know. Come along (*viens donc*). Punch, old boy (*mon vieux*). We'll give you a trot."

The arrangement seemed (*semblait*) to suit (*convenir à*) Punch to a nicety (*admirablement*), and when, some distance further on (*plus loin*), Ferraway would have sent him back (*aurait voulu le renvoyer*), the dog declined to go.

"Never mind (*ça ne fait rien*)!" panted (*dit en pantelant*) Ferraway at length (*à la fin*). "A run won't hurt him (*ne lui fera pas de mal*), and he will find (*trouvera*) his way back."

Some time before this, Ferraway had discovered that the "automatic paper-spreader" weighed (*pesait*) more than "a mere trifle (*bagatelle*)." Now he even (*même*) admitted it was too heavy (*lourd*) and could go no further. Finkle had a fall (*chute*).

Unfortunately Finkle's nasal organ had come in contact with a milestone (*borne militaire*), and he was not improved either (*ni*) in beauty or temper when he picked himself up (*ramassa*).

"Look here (*écoutez*), you blundering owl (1)!" he began. "I'll —"

"Shut up (*taisez-vous*)!" rude-

(1) *That cross-country motor-car of mine*, mon automobile à traverser les champs.

(2) *To oblige these fellows with as much of their precious exercise as they would be likely to care for*, pour leur en donner de leur fameux exercice à ces "types" autant que probablement ils pourraient en désirer.

(3) *Paper-spreader*, machine à répandre du papier.

(1) *You blundering owl!* idiot!

ly interrupted Ferraway. "I've a really lovely (*admirable*) inspiration."

(*To be continued.*)

[Adapted from Tom H. Fowler's *In hot Pursuit*, published in *Chums.*]

The lost Umbrella.

"I think (*crois*) I lost (*ai perdu*) an umbrella (*parapluie*) in the train yesterday", a gentleman said to the young-looking (*d'apparence juvénile*) clerk (*employé*) in the lost lugage (*bagage*) department.

"You think you lost it", replied the clerk. "Most (*la plupart*) persons are certain that they have lost an umbrella when (*quand*) they come (*viennent*) here to inquire (*demander*) for it".

"I am certain that I lost my umbrella," the man retorted (*répliqua*) in a severe tone, "and I think that I left (*ai laissé*) it in one of your trains."

"Yesterday, was it?"

"Yes."

"About (*environ*) what time (*heure*) of day?"

"About seven o'clock."

"Seven a. m. (1) or seven p. m. (1)."

"Seven p. m."

"Silk (*en soie*) umbrella, I suppose?"

"Yes."

"Black?"

"Yes; black silk umbrella."

"Cherry (*cerisier*) stick (*manche*) with bent (*recourbée*) handle (*poignée*)?"

"That is it exactly."

"No name (*nom*) inside (*à l'intérieur*)?"

"No, no name inside. I have always intended (*eu l'intention*) to have my name and address put (*mis*) in, but have neglected it so far (*jusqu'à présent*). I'll do it now." And he chuckled (*se réjouissait*) within (*en*) himself at the thought (*pensée*) of getting (*avoir*) an umbrella which seemed (*semblait*) to be so much (*de beaucoup*) better (*meilleur*) than the one (*celui*) he had really lost the day before (*avant*).

"Well, I'm sorry (*fâché*), replied the clerk a minute later (*plus tard*), after he had run (*fait courir*) his finger (*doigt*) down two or three pages in a big (*gros*) book, but no such (*pareil*) umbrella has been sent in (*envoyé*) here either (*ni*) yesterday or (*ni*) to-day."

(1) *a. m.*, abréviation de l'expression latine *ante meridiem*, avant midi, du matin; *p. m.*, abréviation de *post meridiem*, après midi, du soir.

A Happy Island.

There is one country in the world (*monde*), and probably only (*seulement*) one, which gets along (*marche*) with a single (*seul*) policeman — that is Iceland (*l'Islande*).

Iceland is peopled by the descendants of the Vikings, including (*comprenant*) many famous warriors (*guerriers*) and heroes, but they are so law-abiding (*respectueux de la loi*) that they have no need (*besoin*) of policemen.

The solitary officer, in spite (*dépit*) of his great responsibility, has a very easy (*bon*) time. He is maintained more for ornament and dignity than for use. The Icelanders think (*pensent*) it would not to do to have a capital without (*sans*) a policeman, and so they keep (*entretiennent*) one.

This police force is large in one sense. Its member stands six feet high (*a six pieds de haut*), is broad-shouldered (*a de larges épaules*) and handsomely uniformed (*un bel uniforme*).

EXAMENS ET CONCOURS

Agrégation des jeunes filles.

Concours de 1901.

VERSION

"Labour."

There is a perennial nobleness, and even sacredness, in Work. Were he never so benighted, forgetful of his high calling, there is always hope in a man that actually and earnestly works : in Idleness alone is there perpetual despair.

It has been written : an endless significance lies in Work, a man perfects himself by working. Foul jungles are cleared away, fair seedfields rise instead, and stately cities ; and withal the man himself first ceases to be a jungle and foul unwholesome desert thereby. Consider how, even in the meanest sorts of Labour, the whole soul of a man is composed into a kind of real harmony, the instant he sets himself to work ! Doubt, Desire, Sorrow, Remorse, Indignation, Despair itself, all these like helldogs lie beleaguering the soul of the poor dayworker, as of every man : but he bends himself with free valour against his task, and all these are stilled, all these shrink murmuring far off into their caves. The man is now a man. The blessed glow of Labour in him, is it not as purifying fire, wherein all poison is burnt up, and of sour smoke itself there is made bright blessed flame !

Carlyle (*Past and Present*).

Concours de 1902.

VERSION.

In the salt Marshes.

Miles, and miles, and miles of desola-[tion !
Leagues on leagues on leagues without [a change !
Sign or token of some eldest nation
Here would make the strange land not [so strange.
Time-forgotten, yea, since time's creation,
Seem these borders where the sea-birds [range.

Slowly, gladly, full of peace and won-[der
Grows his heart who journeys here [alone.
Earth and all its thoughts of earth sink [under
Deep as deep in water sinks a stone.
Hardly knows it if the rollers thunder,
Hardly whence the lonely wind is [blown.

Tall the plumage of the rush-flower [tosses,
Sharp and soft in many a curve and line
Gleam and glow the sea-coloured marsh-[mosses,
Salt and splendid from the circling [brine.
Streak on streak of glimmering sea-shine [crosses,
All the land sea-saturate as with wine.

Far, and far between, in divers orders,
Clear grey steeples cleave the low grey [sky :
Fast and firm as time-unshaken warders,
Hearts made sure by faith, by hope [made high.
These alone in all the wild sea-borders
Fear no blast of days and nights that [die.

Like ashes the low cliffs crumble,
The banks drop down into dust,
The heights of the hills are made [humble,
As a reed's is the strength of their trust :
As a city's that armies environ,
The strength of their stay is of sand :
But the grasp of the sea is as iron,
Laid hard on the land.

Swinburne.

Les Quatre Langues

N° 14. 20 Avril 1903. 3e Année.

PARTIE ANGLAISE

London.

London is the biggest conglomeration of houses the world has ever seen. For mere hugeness (*immensité*), London is the giant (*géant*) of this Barnum show of a world. Like most giants, she suffers from her monstrosity. She is a province covered with houses, it is true, but is she a city? She is a conglomerate of twenty-seven boroughs and a couple of cities; but is she an organism? Thirty years ago, when the Education Act was passed, she began to show signs for a consciousness common to all the members of her wide-sprawled bulk (1). Fourteen years ago, when the County Council was born, these stirrings (*mouvements*) of a nascent civic consciousness became more marked. Municipally and educationally London is becoming organic. But socially she is still inorganic. Like the earth in the first chapter of Genesis, social London is without form and void (*vide*), and darkness (*les ténèbres*) is upon the face of the deep (*abîme*). But we may take heart from the good omen (*augure, présage*) of the next line — " And the Spirit of God moved upon the face of the waters. "

Before the man in the street can realise London as an entity, can understand that this labyrinth of paved roads is an organism, the poet, the painter, the sculptor, those who sit upon the mountain tops and who see the truth of things in due perspective, must have idealised before ordinary men can visualise London. But as yet (*jusqu'à présent*) what have they done?

What poem, not even (*sans même*) excepting Wordsworth's lovely sonnet on Westminster Bridge, has done for London what Byron — to take only one example — did for Rome?

Oh Rome, my country, city of the soul,
Lone (*délaissée*) mother of dead Empires.

What poet has embodied *personnifié*) in his verse a living conception of London, that cold step-mother (*marâtre*) of an Imperial race? What painter has given us the soul (*âme*) of the great city on canvass (*toile*)? What sculptor has ventured to portray London in marble or in bronze? Parisian artists revel (*prennent plaisir*) in giving form and shape and substance to their conception of the French capital Round the Place de la Concorde sit on thrones the sculptured effigies of the great cities of France; but who has ever seen a statue symbolical or emblematic of London? There is no such thing. The monster on the Thames is shapeless (*difforme*), formless, even sexless. For who is there who can say with authority whether London be a he, a she, or an it? And until London is recognised as of the same sex as the Blessed Virgin and " England, mother England ", small progress will be made towards the recognition of the great city as other than the spawning ground (*champ de fécondation*) of Cockneys innumerable.

London, the capital of the Empire on which the sun never sets (*ne se couche jamais*), the financial centre of the world, and the key of India, is, like Jerusalem of old (*d'autrefois*), the city to which the tribes go up. It is not a holy (*sainte*) city, like Mecca, but it is the pilgrim's shrine (*sanctuaire de pèlerinage*) of the English-speaking world. The seat of Government and the mart (*entrepôt*) of commerce, it is also

(1) *Wide-sprawled bulk*, sa masse étalée sur un espace immense.

the centre of our art, our music, and our literature. Here are the courts where justice is administered in the last resort to one fourth of the human race, and hither, despite its ill-dredged (*mal draguée*) river and mismanaged port, come the ships from all the Seven Seas. It is the greatest of all world centres. Yet it is itself without a centre, apparently without a heart, and to the stranger within its gates (*portes*) it is as stony-hearted a step-mother [1] as was Oxford Street in the days when De Quincey declaimed against it for " listening to (*écouter*) the sighs (*soupirs*) of orphans and drinking the tears (*larmes*) of children ".

London is splendidly equipped for the purpose of giving hospitality to all her visitors. " You can find everything in London, if you only know where to look ", was the verdict of one whose purchases (*achats*) were more varied than those of Mr. Pierpont Morgan. There are more well-appointed residences in London and in the suburbs, where generous hospitality could be given without conscious sense of strain (*effort*) to our kith and kin (*parents et amis*) from beyond (*au delà*) the sea, than in any other city in the world. And never before, at any period in our history, were there so many occupants of these houses so sensible of the obligation to show hospitality to strangers from over the sea, especially to those who come to do reverence to the august shrines of our colonising race. Never were there more resources available for hospitality, never was there so much keen (*juste*) appreciation of its importance as a factor in the making and the keeping of Empire. Within the four-mile radius from Charing Cross are massed the accumulated treasures of many generations of scholars, antiquarians, artists, explorers, and men of science. In the British Museum is hoarded (*accumulé*) the loot (*dépouilles*) of vanished civilisations, side by side with the latest products of contemporary genius. In the National Gallery the poorest citizen can gaze (*contempler*) at leisure upon the masterpieces (*chefs-d'œuvre*) of the masters of every school of art. From the walls of the National Portrait Gallery look down the most authentic pictures of the men and women whose valour and whose piety, whose genius and whose sagacity, have been the precious material out of which this realm of England has been fashioned. In the Natural History Museum is the most complete collection of all the creatures which inhabit this planet.

Earth and air have been scoured (*parcourus*) to bring together representatives of all these innumerable tribes or species of the subjects of Man over whom he has dominion, but of whose very existence the most of us are unaware (*ignorants*). In South Kensington are stored up the best products of human skill (*habileté*), the finest specimens of the marvellous ingenuity and tireless industry of the human race. In Piccadilly, the book of the rocks whereon is inscribed, as by the finger of God, the indelible history of the world is open for all to read. Everywhere (*partout*) in lavish (*prodigue*) profusion are heaped (*entassés*) together the choicest handiwork (*ouvrage*) of the craftsman (*artisan*), the most glorious achievement of human genius.

Nor is it only in these storehouses (*dépôts*) of treasures for which the world has been ransacked that London is rich. More attractive than museum or picture-gallery are the great buildings in, and around which, cluster (*se groupent*) the romantic and tragic associations of a thousand years of history. The Tower, with its dungeons, in the East ; the great hall of Westminster in the West ; St-Paul's in the City, and the august temple of reconciliation and of peace where our kings are crowned and our heroes laid to rest — these possess a fascination which naught (*rien*) but age can give, and which time enhances (*augmente*) rather than impairs (*affaiblit*). London is full of places hallowed (*révérés*) in history or in song. The labyrinthine maze (*dédale*) of her streets is like a vast palimpsest [1] of stone on which

(1) *As stony-hearted a step-mother as*, autant une marâtre au cœur de pierre que...

(1) Palimpseste, feuille sur laquelle on a gratté une inscription pour en écrire une autre.



LONDON. The Houses of Parliament

scores (*vingtaines*) of generations have written the story of the comedy and of the tragedy of their lives. Opposite this grey building was smitten off (*coupée d'un seul coup*) the head of a faithless (*sans foi*) and perjured King. Here in the Temple Gardens were plucked (*cueillies*) the Red and White Roses which became the badges (*insignes*) of York and Lancaster in the bloodiest of our Civil Wars. There once blazed (*flambaient*) the fires of Smithfield ; here stood the pillory in which the patriot and the prostitute were alike exposed to the gibes (*railleries*) and insults of the mob (*populace*) ; and not so far away the ruins of the prison whose name is for ever radiant with the saintly glory of the love and compassion of Elisabeth Fry. From this inn Chaucer's pilgrims started on their immortal journey to Canterbury. Near by, one William Shakespeare superintended the performance of his own plays (*pièces*).

(*To be continued*).

William T. STEAD

From the Review of Reviews.

Mr. Chamberlain's Welcome Speech.

I have travelled (*parcouru*) over 16 000 miles. I have seen much, I have heard much, and I hope I have learnt (*appris*) much. But if I have been in any way and in any degree able to accomplish the great and difficult task which has been confided to me, I owe (*dois*) that success mainly to the fact that I had behind (*derrière*) me the sympathies of the nation, and that the message which I had to deliver was really an expression of goodwill and of the hopes (*espérances*) of the whole of the British people abroad (*à l'extérieur*) and at home.

I remember (*me rappelle*) that almost the last, if not the last, words I spoke on leaving England were the expression of a fear (*crainte*) lest (*de peur que*) the kindness of my friends should anticipate from my mission more than it was possible for me to fulfil (*accomplir*). Now I have returned, my first words must be to warn (*avertir*) you in your generous appreciation not to over-estimate the results that have been actually achieved.

After all, we have had in South Africa a stormy (*orageuse*), and sometimes a disastrous, history. It was of little avail (*utilité*) that the King of Portugal substituted for the old name of the Cape of Storms the new one of the Cape of Good Hope, for, since that time, storms have raged continuously, and the hope has been constantly deferred. We cannot expect in the twinkling (*clin*) of an eye to do away with (*nous débarrasser*) the long record of vacillation and weakness (*faiblesse*) leading to suspicion and division, and even to conflict. But, although (*bien que*) progress must be slow (*lent*), progress, in my opinion, is certain ; and I come back to you in the spirit of hopefulness, nay (*bien plus*), even confidence.

If we cannot forget (*oublier*) the past, at all events (*dans tous les cas*) we can bear it in mind (*nous le rappeler*) and take warning by the mistakes which have been committed, and profit by its experience.

I believe (*crois*) that a new chapter is being opened in South African history under more favourable auspices than any that have preceded it during the last quarter of a century (*siècle*). Two ideals have been struggling (*ont lutté*) for mastery : the ideal of the Dutch, which was supremacy, and the ideal of the British, which has always been political equality.

As long as those ideals were in conflict, sometimes underground (*souterrain, couvant sous la cendre*) and sometimes taking the form of actual contest in arms, so long there was no possibility of permanent peace. The matter could only be settled (*réglée*) by surrender on one side or the other, or by a contest which should decide the question. The war which we deplore has at least (*du moins*) had this result, that it has decided that great issue once and for all.

I believe that we may readily accept the undertakings (*engagements, assurances*) which have been given to us by the leaders of the Boers in the new Colonies, and by the leaders of the Dutch in the old, that they have also accepted the new situation that has been created, and that in future they will loyally take their place as members of the great

Empire to which we belong (*appartenons*).

Now, it is our duty and policy to concede that political equality for which we have been striving (*avons lutté*), and as that will most certainly be done, we may confidently anticipate that, for the first time in the history of modern South Africa, Dutch and English will work together for a common purpose (*but*) and for the good of their own country.

But I go even further (*plus loin*), and say that I expect more than that. The characteristic of the Briton abroad — a characteristic which has been intensified by the war and by the action of this country and of the sister countries — is that while (*pendant que*) he may be apparently and wholly (*entièrement*) absorbed in his personal concerns or his local affairs, he still keeps (*garde*) a tender place in his heart for the Mother-land, and still retains his pride (*fierté, orgueil*) in the British Empire.

But the Dutch in South Africa lay no claim (*n'ont aucune prétention*) to any mother-land outside (*en dehors de*) that portion of South Africa in which they have found a home. They know little of the Empire, and I am afraid that until recently they have cared less (*ils s'en sont encore moins soucié*).

It is my hope that in the near future this provincial feeling (*sentiment*) will give way (*cèdera*) before a wider (*plus large*) conception of national destiny, and that our Dutch fellow-subjects will share (*partageront*) with us the sense of responsibility and our pride in possession which we feel, and that the petty differences which have hitherto (*jusqu'à présent*) divided us will be lost (*perdus*) in the wider circle of Imperial interests and obligations. It is in that hope that I accept your congratulations and thank you for your welcome (*accueil*).

Aunt : " I should like to get a bicycle, but I am afraid I am too heavy ".

Little Tommy : " Why, Aunty, you're not too heavy ! The great big elephant in the circus rides a bicycle ! "

Learning foreign languages (1).

Dear Sir,

Your letter, which is quite welcome with its clever attempt to English Composition, allow me the main following remark : you, most certainly, have thought in French before using English wording — it may be you did not write your translation, but you *did* translate — therefore, the result you arrived at is perfectly different from the one you meant when beginning your letter.

This is due to the alarming fact that you lack reading in English, *in the proper way.* I want you to observe this : when you have to " compose " anything in Latin or in French, do you think to take your materials in Spanish or Prussian authors ? You rather construe Latin or French sentence after the fashion of Latin or French authors, trying when a beginner to borrow some of their sentences befitting your subject and you do so as long as you can't yourself dress your own thoughts properly either in Latin or in French. Is not a letter a " composition ? " Well, when you write an English " composition " *do* use English sentences only which you have already read or learnt by heart.

Reading of course affords at a time a great many more sentences than learning by heart, but both systems may be combined when possible. Suppose you choose among your English books one in good prose, you mostly prefer, if you have no time to spare for reading, can't you *every day* from sunrise to sundown spend a quarter of an hour to the learning by heart *one* selected sentence ; c. f. your carefully reading all through any piece of Latin to catch the meaning as a whole to avoid " *contresens* " ; you pay no attention to the small difficulties to be cleared little by little later on. You learn first how to construe a sentence in English, never mind how it corresponds in

(1) Voir le résumé de cette lettre en français dans la partie française de ce numéro, page 198.

French. If you try to do two things at a time, you may be pretty sure to do them badly; both become a perfect failure. Only think of the precious store of English materials to be used, in after weeks, according to your need, if you take to that daily learning by heart. It would have the most potent influence over your essays without any previous troublesome translation. Doing otherwise is a hindrance rather than an incentive to progress.

Still, you already have a fair amount of remarks in little scraps, likely owing to your previous reading even without rule; therefore it would be a pity not to try and treasure up the riches to be gathered from various authors, only, there is a way of making you drop altogether, at least for a while the tantalizing and alluring reading through translation — because you do it *unawares* — it is to give up, just note this if you please, to give up I say any dictionary bearing the heads: " Français-Anglais " and especially " Anglais-Français ". When you flatly need the sense of some puzzling word, just fetch a dictionary ENGLISH ALL THROUGH. Don't you fetch a Dictionary French all through, when you have to settle some French difficulty? Your English dictionary will give you the sense of your English words and it is to the purpose.

I close the with a cheering Excelsior and I remain

Truly yours,

FELIX FRANTZ.

Hares and Hounds

(*The end.*)

Lapwing, at the head of the pack, had reached the scene of the accident on the Endley road. There was any amount (*une grande quantité*) of paper strewn (*répandu*) about (*çà et là*), but for (*pendant*) some minutes the " hounds " were puzzled. Then (*alors*) Lapwing hit on (*découvrit*) the trail.

" Oh, the innocent darlings (*chéris*), " he chuckled (*riait en lui-même*) as he scrambled over (*franchit*) the hedge (*haie*) and dropped (*tomba*) into a ploughed field (*champ labouré*). They've no more brains (*cervelle*) than to take to the country (*campagne*) — and such (*telle*) a country! Come along (*venez donc*), you fellows (*les amis*)! We ought (*devrions*) to have them in five minutes. "

At the bottom (*fond*) of the field a fence (*barrière*) barred the way.

Lapwing leapt (*sauta*) and — dropped with a mighty (*grand*) splash (*clapotement*) into three feet (*pieds*) of none (*nullement*) too (*trop*) clear water.

Now Lapwing was as wet (*mouillé*) as he well could be. Moreover (*en outre*), his pride (*amour-propre*) was touched.

" What those duffers (*lourdauds*) can do we can do! " he said, rather (*un peu*) savagely. " Who follows (*suit*)? "

They once (*une fois*) more took up (*prirent*) the trail which now lay accross (*à travers*) a fearful (*effrayante*) country — mostly (*en grande partie*) ploughed (*labourée*) land (*terre*).

A more confident pack never left (*n'avait jamais quitté*) the school gates (*portes*) and the end (*résultat*) was as unsatisfactory, from Lapwing's point of view, as the run had been. The trail finished abruptly at the mouth of an open drain (*fossé d'écoulement*).

For (*pendant*) some minutes after making (*avoir fait*) this startling (*étonnante*) discovery, there was a painful (*pénible*) silence.

Then, in the fading light [1], and with the certainty of being very late (*tard*) for tea, the disconsolate pack commenced to trudge (*faire péniblement*) the several miles back (*pour revenir*) to school.

On arrival at Briardale, they

(1) *In the fading light*, dans la lumière qui pâlissait, à la tombée du jour.

were effusively greeted (*reçus*) by Ferraway and Finkle, who — the latter's (*celui-ci*) nasal organ excepted — looked little the worse (1) for their exertions.

They had had a glorious run, they said, had thoroughly (*entièrement*) enjoyed (*goûté*) it, and had been at home two hours or thereabouts (*à peu près*).

It was some weeks later that Finkle yielded (*céda*) to the solicitations of Lapwing and solved (*donna la solution*) the mystery.

"It was Ferraway's idea," he said, after describing the early (*première*) part of the run. "You see, we had carried (*porté*) that beastly automatic paper-spreader about (*à peu près*) as far (*loin*) as we could. So we strapped (*attachâmes avec la courroie*) the contrivance (*invention*) on the dog's back (*dos*); when it began (*commença*) to click and spit (*rejeter*) paper, he didn't seem (*ne parut pas*) to like (*aimer*) it. He gave (*fit*) a bound and the infernal machine began (*se mit*) to click more and more. The next (*d'après*) moment Punch, with his tail (*queue*) between (*entre*) his legs (*jambes*), was tearing (*courait ventre à terre*) across country (*à travers champs*) at a most (*des plus*) astounding rate (*vitesse*)."

"And do you mean (*entendez-vous*) to say," gasped Lapwing, "that we followed (*avons suivi*) a miserable dog four miles over (*à travers*) such a country?"

"We were scarcely (*à peine, guère*) to blame in the matter (*affaire*) — were we?"

(Adapted from Tom H. Fowler's *In hot Pursuit*, published in *Chums*.

(1) *Looked little the worse*, ne paraissaient pas s'en porter beaucoup plus mal.

Criminals combine.

The *New York World* has discovered the existence of eight powerful associations in New York for the protection of criminals against the law. One association trains (*élève*) boys to become (*devenir*) thieves (*voleurs*), the youths graduating from pickpockets to burglars (*cambrioleurs*). Lawyers (*hommes de loi*) hired (*loués*) by the association defend them when arrested, and a large benefit fund for convicts (*détenus*) is also maintained. A lady shoplifters' (1) association protects women shop thieves. Similar organisations protect gamblers (*joueurs*), confidence men, and racecourse swindlers (*chevaliers d'industrie*). One association has an international scope (*portée*). On a recent occasion a notorious American swindler who was arrested in Paris cabled to New York for help (*aide*), and the association immediately sent a leading lawyer whith a large sum of money and effected his release. Police officials and several magistrates largely confirm the *World's* revelations.

(1) *A lady shoplifters' association*, association de voleuses à l'étalage.

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 23 (1).

I am sure that happiness is not derived either from greatness or from luxury, that it cannot be bought by wealth, nor obtained by conquest. It is obvious that the greater the compass in which a man acts, the more he is exposed to the opposition of his enemies and to the miscarriage of Fortune.

Whoever has to satisfy or govern many people needs the services of many agents; some will be wicked, others ignorant. He will be deceived by some, betrayed by others. If he *shows* himself generous to one person, he offends

(1) Voir le texte dans le nº 9 (5 fév. 1903), p. 312.

another; those who do not share his favours believe that they are wronged, and as favours can only be conferred on a few, the greater number will always be discontented.

THÈME 24 (1).

If one of the first conditions of social influence is caused by the country landowner living on his land, actual participation in local affairs causes this residence to become really useful.

The man who works and spends his income in a given centre, is the only one who can really understand the true state of the life and needs of the population.

"Agricultural Combination", a society of ancient origin but with modern and practical application has shown wonderful results. It is thanks to Combination that in most of our provinces the best forms of cultivation have been seen to come within reach of everybody, that buying and selling has increased, whilst country banks allow the credit needed by small landowners and farmers.

(1) Voir le texte dans le n° 10 (20 fév. 1903), p. 352.

In the last ten years the activity of agriculturists has increased by way of manifold additions.

THÈME 25 (1).

When the storm had subsided, the incessant and heavy downpour of rain. threatened never to leave off. At first the young woman had noticed this with surprise, and then with terror. Little George, cuddling close to her on the chair, in the room in which the fire blazed, was restless and nearly sullen His mother tried to amuse him with a picture-book placed on her knees, but neither of them were able to fix their attention on it for long; their eyes always turned again to the sombre picture of gloomy sea and sky. Millions of streaks, outlined by the rain in the air, under the squalls, were clearly visible on the dark and distant background of the Hills of Saint-Egulf. "Oh! do look mother!" said George suddenly "you might imagine them to be the bars of a cage,... we are the birds".

(1) Voir le texte dans le n° 11 (5 mars 1903), p. 391.

EXAMENS ET CONCOURS

École normale de Sèvres (1902).

VERSION

I send you *Table Talk* (1). It is a medley of many things, some that may be useful, and some that, for aught I know, may be very diverting. I am merry that I may decoy people into my company, and grave that they may be the better for it. Now and then I put on the garb of a philosopher, and take the opportunity that disguise procures me, to drop a word in favour of religion. In short, there is some froth, and here and there a bit of sweet-meat, which seems to entitle it justly to the name of a certain dish the ladies call a trifle. I did not choose to be more facetious, lest I should consult the taste of my readers at the expense of my own approbation; nor more serious than I have been, lest I should forfeit theirs. A poet in my circumstances has a difficult part to act: one minute obliged to bridle his humour, if he has any, and the next, to clap a spur to the sides of it: now ready to weep from a sense of the importance of his subject, and on a sudden constrained to laugh, lest his gravity should be mistaken for dulness. If this be not violent exercise for the mind, I know not what is; and if any man doubt it, let him try.

(Letter of Cooper to the Rev. John Newton).

(1) The title of a poem.

THÈME

En Bretagne.

Que de fois avons-nous rencontré, sur les routes herbeuses qui relient nos villages, ces longues caravanes conduites par la maîtresse mule, que distinguaient ses sonnettes et les houppes bariolées de son harnais! Les pieds du saunier étaient poudreux, le soleil échauffait son teint hâlé; la route se déroulait au loin; des deux côtés du chemin, les oiseaux gazouillaient sur les buissons et les grillons dans les blés; le parfum du chèvrefeuille arrivait par rafales, les haies faisaient pleuvoir sur sa tête les fleurs d'aubépine, et, comme enveloppé de toutes ces harmonies et de tous ces parfums, le pauvre saunier allait gaîment, entrevoyant peut-être vaguement au milieu des vapeurs lointaines l'image de quelque maisonnette au seuil de laquelle une femme attendait, assise, et où deux enfants jouaient dans un rayon de soleil.

Émile Souvestre.

Les Quatre Langues

N° 15. 5 Mai 1903. 3e Année.

Anglaise

PARTIE ANGLAISE

Mr. Chamberlain's Personality.

Ten years ago (*il y a*) Mr. Chamberlain was more hated (*détesté*) than loved (*aimé*). Even (*même*) three years ago the best authorities in the House of Commons pronounced decisive opinions against the possibility of the "Birmingham Radical" ever (*jamais*) becoming (*devenant*) Prime Minister.



Mr. J. Chamberlain.

Twenty-six years ago he was looked upon very much as Mr. John Burns, or Mr. Will Crooks, the new member for Woolwich, is looked upon to-day.

The intense and virulent hatred (*haine*) of Mr. Chamberlain by the Tory party, which was exhibited in the Aston riots (*émeutes*) affair in 1884, found (*trouva*) its echo afterwards during the attempted incursion of Lord Randolph Churchill, and, later still (*plus tard encore*), of Lord Charles Beresford, into Mr. Chamberlain's territory at Birmingham.

No one who was present at that memorable scene in the House of Commons on July 27, 1893, when honourable members indulged in (*se livraient*) a free fight (*combat singulier*), can question the vitriolic intensity of the passion which was then inspired by Mr. Chamberlain's personality.

As "Judas" Mr. Chamberlain was referred to on political platforms long after the disruption of 1886.

There is no doubt as to the fact of Mr. Chamberlain having been one of the best hated and most suspected men of his day and generation — by those who do not know him.

The load (*poids*) of enmities concentrated on Mr. Chamberlain's head at home and abroad would have crushed (*écrasé*) a smaller man. As it is, he has lived them all down (1), and the affectionate devotion and blind trust (*confiance aveugle*) with which he has always inspired his personal friends and followers (*partisans*) are now shared (*partagés*) by the public.

But if he is so hated, why is he loved? The answer (*réponse*) is simple.

The key (*clef, secret*) to the English character is pride (*fierté*) and courage. Mr. Chamberlain is first,

(1) *he has lived them all down*, il a vécu assez pour en avoir raison

second, and all the time a fighter (*lutteur*). He is a keen (*habile*) fighter and untiring (*infatigable*) opponent, and his sword play (*jeu d'épée*) is as brilliant as it is adroit.

But there is more than dialectical skill (*habileté*) in Mr. Chamberlain's public speeches. He is always straight (*carré*). When a man has courage and runs straight, it is only a question of time when he will be appreciated by the public. He may have to wait (*attendre*) long years, but the time will come, for character tells in politics as in everything else.

Joe's character rings (*sonne, résonne*) true as Damascus steel (*acier*). He never went back on a friend, never flinched before a foe (*ennemi*). When he struck (*frappa*), he struck to wound (*blesser*); but he never struck with poisoned dagger, or used a rusty (*rouillé*) knife.

His blows (*coups*) were full (*en plein*) and fair (*loyaux*) in the face of each opponent, and though he sometimes may have twisted (*retourné*) the knife after it was in the wound, when the fight was over (*fini*), the rancour was gone. The absolute fidelity of Mr. Chamberlain to his friends and the dauntless courage with which he has faced his foes are the secret of the hatred and the love which he has successively inspired.

But there is another reason why Joe is loved. He is the one minister during the late (*récente*) war who inspired the country with a sense of trust. But for him the wave (*vague*) of doubt and distrust of our rulers (*gouvernants*) which has flooded (*inondé*) the constituencies (*circonscriptions électorales*) during the last three weeks, while he has been at sea, would have submerged the Administration.

Joe is like a sea wall. He protects the Government from the rising tide (*marée montante*) of contempt (*mépris*) and anger (*colère*) which his colleagues have inspired.

Furthermore (*de plus*), Joe is the hope (*espoir*) of the future. He is wearied out (*exténué de fatigue*). Anemic gout, the result of overwork (*surmenage*) in South Africa, has sapped his strength, but not his spirit. He needs rest (*a besoin de repos*); but the country needs him too much to allow him to take repose.

The reason why the present Government has been allowed such latitude in a succession of blunders (*fautes, bévues*), is because the country knows that, when necessity arises (*se fera sentir*), Joe can be relied on (*compté sur*) to impart efficiency to departmental administration and integrity to the administration of the law.

The affection of democracy is like the affection of children. Once acquired, it is not difficult to hold (*conserver*). A sense of favours to come stimulates it. Five men out of six look upon Mr. Chamberlain as the only possible successor to Mr. Balfour under existing circumstances.

A General Election, according to the best judges, would result in the defeat of the present Government, and would leave the Irish in the position of arbiters. Already a new and heavy raid upon the purse of (*bourse*) that patient ox, the British taxpayer, is being arranged for the benefit of the Irish landowners (*propriétaires ruraux*).

It is understood (*entendu*) that Mr. Chamberlain is by no means at one (¹) with the landlord party as to the necessity or wisdom (*sagesse*) of taxing English homes to provide luxuries for absentee landlords. Mr. Balfour is pledged (*lié*) to some action of the kind.

With the income tax (*impôt sur le revenu*) at 1s. 3d., Consols at 92, with a War Office seething (*en ébullition*) with internal strife (*luttes*) and riddled (*criblé*) with incompetence, the average (*de la moyenne*) elector believes (*croit*) that the only man who can set things straight (²) in the Army and Navy is the man who has been setting things straight in South Africa.

The task that awaits (*attend*) Mr. Chamberlain in England is immeasurably greater than the task he has recently performed in South Africa. The average elector has now correctly grasped (*saisi*) the character of the first-class fighting (*de combat*) man who is returning from South Africa wearied out with his arduous labours for the benefit of the State.

To sum up (*résumer*), Mr. Cham-

---

(1) *Is by no means at one*, n'est nullement d'accord.

(2) *The only man who can set things straight*, le seul homme qui puisse arranger les choses.

berlain is hated because when he is in a fight he fights to win (*gagner*) and because he is the best fighting man in public life. He is hated because he is a Radical with a profound sense of the greatness and the destiny of the Empire — an unpardonable sin (*péché*) in the minds (*esprits*) of Little Englanders, who form the principal group of the alternative political party.

Joe is hated because he is a relentless (*implacable*) and a bitter (*acharné*) foe. His ways are, therefore, displeasing to the pococurante (1) fine gentlemen whose methods and customs have been nearly successful in upsetting (*détruisant*) the British Empire.

He is hated because he is an efficient. The inefficient hate the efficient as the cat hates water and as the lazy (*paresseux*) man hates getting out of bed.

Joe is loved because he is a faithful (*fidèle*) friend, a loyal colleague, and a true patriot. He has great ideas, and can express them better than any living statesman. He is an orator because he is sincere. To the rare grace of sincerity he adds the fruit of vast experience in the arena of debate.

He, like Othello, is loved for the perils he has borne (*courus*), but he is still more loved for the work that is still expected (*attendu*) of him. The ball is at his feet, but I venture to predict that Mr. Chamberlain will never accept the Premiership, except by force. He has agreed (*s'est engagé*) to serve under Mr. Balfour, and it is not from Joe that any reversal of the arrangement will proceed.

His love of flowers, of children, of art, and of books is but the expression of that taste (*goût*) for the beautiful which belongs (*appartient*) to every real man.

There is one more point in which Mr. Chamberlain differs from all his ministerial colleagues, with the exception of his own son and Mr. R. W. Hanbury.

Joe's manner is dignified, quiet (*tranquille*) and cordial. No man living would dream (*rêverait*) of taking a liberty with him. But he obeys Lord Bacon's injunction to men in great places: he is accessible.

In his room behind (*derrière*) the Speaker's chair at the House of Commons he receives all sorts and conditions of men. Thus he keeps (*se tient*) in touch with the democracy, and thus retains that hold (*prise*) on the country which comes from personal contact with the people it contains.

Englishmen love the middle-class ex-merchant of Birmingham, whom they call " Joe ", because he is a man.

Arnold White (*Daily Express.*)

---

(1) *Pococurante*, mot tiré de l'italien et signifiant insouciant, apathique.

Why not an Anglo-French Agreement about Morocco?

It is true that, for reasons which Mr. Balfour has stated with admirable lucidity, the task of inducing the Porte to introduce more efficient administration into the European Provinces of the Turkish Empire has been delegated to Russia and Austria, and that neither (*aucune*) of these Powers has any direct interest in Morocco. But apart from any question of formal alliance, the solidarity of interests between the different States of Europe is of so close (*étroit*) and intimate a character that the events which are now happening (*se produisent*) in the Balkans must necessarily be followed with no less watchful (*vigilant*) an eye in London, Berlin, Paris, and Rome than in St. Petersburg and Vienna. Nor would it be wise (*sage*) to overlook (*négliger*) the fact that the simultaneous intervention of the Christian States of Europe in the affairs of Turkey and Morocco might stir up (*exciter*) feelings (*ressentiment*) throughout (*dans tout*) the Mohammedan world which it is certainly not the interest of either Great Britain or France, both (*à la fois*) great Mohammedan Powers in Africa and in Asia, to excite.

If the Sultan were overthrown (*renversé*), the situation would undoubtedly be very serious indeed, but its seriousness would be very greatly diminished if those European Powers which have the most direct interests in Morocco had ar-

rived at some clear understanding (*entente*) of the attitude they would adopt in such a contingency. Italy, it is alleged, has come to an understanding with France by which, in exchange for a free hand in Morocco, France engages to recognise Italy as heir (*héritière*) to the Turkish Villayet of Tripoli. Such an understanding may or may not have been come to, but in either case it does not seriously affect the substantial question, which is — What would be the attitude of Great Britain and France in the event of the Moorish question becoming (*devenant*) acute? The interests which the British Government has to defend would obviously (*évidemment*) be best served by the maintenance of Morocco as an independent State, since (*puisque*) our principal concern is that Tangier should not fall (*ne tombe pas*) into the hands of any European Power. As to France, M. Delcassé has declared from the Tribune that the independence of Morocco is an essential guarantee for the integrity of Algeria, but this declaration is open to the obvious (*évident*) comment that the integrity of Algeria would not be threatened (*menacée*) if the Power which deprived (*privait*) Morocco of her independence were also the Power that owned (*possédait*) Algeria. The policy of France in the past, coupled with the declarations of certain members of the Colonial Party, which is so powerful (*puissant*), both in the Senate and in the Chamber, have indeed created a somewhat (*quelque peu*) strong suspicion as to the ultimate aims (*but*) entertained (*poursuivi*) by France towards her turbulent neighbour, suspicion which may possibly not be justified by the policy of the responsible French Government, of which M. Delcassé is the authorised exponent (*représentant*). If both Governments are sincere in their desire for the maintenance of the independence of Morocco, it ought not to be beyond (*au-delà*) the resources of diplomacy to come to an understanding which would greatly minimise the chances of international complications, should Moorish affairs not "quiet down" (1). As to the desirability of coming to such an understanding while there is still time there can scarcely (*à peine*), we suppose, be two opinions.

The Morning Post.

German Students (2)

Germany is now the only country where its students are an object of special interest, their quaint customs being a relet of the traditions of the middle age.

In the University towns the students form strict associations amongst themselves with the object of religious study, science, but mostly with that of keeping alive patriotic sentiment. They are distinguished

(1) *To quiet down*, calmer.
(2) Le même article a paru en français dans le n° du 20 avril.

in various ways, by their colours, by the fashion of their caps and some of them are known by the name of their native provinces.

At the head of each corporation are three chiefs whom the students are bound to obey : Firstly, the orator who addresses the meeting, decides questions of honour, etc. Secondly, the treasurer whose chief duty it is to settle the amount of drinks taken in public. Thirdly and lastly the " reckoner " who is entrusted with the care of the correspondence.

They take two rooms on a long lease, when they assemble of an evening. These rooms are decorated with flags, called in German " Kneipe ". Here are kept the archives of the society. The students meet regularly once a week and begin by singing the burden of an old Latin song " Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus. "

The German student has his own songs, just as the workman and soldier have theirs. They comprise both sad and gay, patriotic or frivolous and are an epitome of the history of University life. There are songs for all occasions, for an arrival, for a departure and for the great final departure. — After the funeral of a comrade, the members of the society to which he belonged return to the " Kneipe " where the flags are draped and chant words to the air of " Requiescat ". When they have finished, they execute a mournful rolling sound on the table with their glasses, which they empty at a draught, afterwards breaking them in sign of mourning.

The love of dress and finery, inborn in all good Germans, has a fantastic development in the student. — On ordinary occasions he wears a little flat cap and a sash of the colours of the corporation.

On feast days the three chiefs wear little embroidered caps, without a peak and a gorgeous flame-hued gown. They have a tight fitting frogged coat with leather trousers tucked into enormous boots and they carry the rapier which serves in their duels, dragging the ground.

Duelling between one corporation and another is obligatory. It has entered the custom as a military and barbarous practice.

Quarrels between students are arranged at the end of the session, before the departure for the holidays. The weeks preceding dispersion are weeks of blood.

On Wednesdays and Saturdays may be seen files of carriages, on their way to some neighbouring village, with the champions inside, and returning the blinds drawn down, carrying the wounded with heads wrapped in bandages. It is very seldom that the " mensur " endangers the life of the duellists. — They are provided with a breastplate which protects them to the neck, and a wire gauze which protects the eyes. — They do not attempt to pierce the adversary with the rapier used in their duels, but describe large circles in the air as high as a man, so as to strike the skull and cut the cheeks. However big the slash may be, the student considers it a thing of beauty to boast of and makes no attempt to hide it. He endures the pain of it proudly as a sign of bravery, as the authentic mark of having been baptised by the sword. Some shew twenty such slashes and are prouder of them than of their diplomas. — They even go further and rub on the wound some acidulated plasters which keep it open and leave a reddish scar after the wound itself is healed. — The bandages and lint are religiously kept and the lot is hung on the wall in the middle of their collection of caps, gigantic pipes and the works of their betrothed.

The student who creates too much of a disturbance is punished with a term of imprisonment from two to fifteen days. His prison " carcer " is rather a hall of arrest in which he kills time as pleasantly as possible in drinking beer, wine and sometimes champagne. — It is easy to understand that the incarceration does not mend his manners.

In spite of all, the German student is the spoiled child of the nation. He may work for his diplomas until he is 26 years of age : if he obtains them, he only serves one year in the army. Once a soldier, they make his life as easy as the severity of discipline will allow. — At the end of a month's service he is permitted to have a room in the town. — His expenses are cut down to one third of the usual charge, as is also the case while he

is a student, in any public establishment.

His service completed, his future assured, he marries his betrothed who has waited for him many years. He has kept up with her a tender correspondence on illustrated post-cards. The time has not appeared so long; they have made a beautiful collection; he will have children whom he will amaze with the stories of his escapades and duels. His sons in their turn will be students who will be able to put into practice the wise teaching of their father.

R. Dupont.

A poor stout Man.

"Would you mind coming this way a moment, sir?" said the shopman (*garçon de magasin*) to a stout (*gros*), well-dressed (*bien habillé*) man of about (*environ*) fifty with a frank, honest face, who had just purchased (*acheté*) a collar.

"Not at all (*pas du tout*)" was his surprised reply, as he followed (*suivit*) the young man into the private office (*bureau*) of the head (*chef*) of the firm.

"Mr. Ribbins," said the young shopman to the head as he entered, "I have made an important discovery. See (*voyez*) this!" And he pulled (*tira*) a protruding piece of red ribbon from the pocket of the old man who had bought (*acheté*) the collar, with the result that about fifteen yards (1) of it were brought (*sortis*) to light (*lumière*).

"You are right (*vous avez raison*)," said Mr. Ribbins. "Go and fetch (*cherchez*) the police at once (*tout de suite*)."

The old gentleman protested that he was innocent of any theft (*vol*), but to no purpose (*résultat*), and the search (*recherches*) proceeded (*continuèrent*). His clothes (*habits*) were lined (*doublés*) with extra pockets, and before long fifty yards of ribbon of various shades (*nuances*), three pounds (*livres*) of confectionery (*bonbons*), half a dozen packs of playing-cards, two dozen coloured handkerchiefs (*mouchoirs*), some small flags (*drapeaux*), a dozen oranges, a white rabbit (*lapin*), half a bushel (*boisseau*) of artificial flowers, two guinea-pigs (*cochons d'Inde*), a canary in a small cage, and some eggs (*œufs*) were produced.

The poor old fellow's dimensions had, of course (*naturellement*), decreased in size (*grandeur*), and he looked (*semblait*) a most woebegone (*pitoyable*) mortal.

Just then there was an impatient knock (*coup*) at the door, and immediately a short, business-like (*ayant une apparence d'hommes d'affaires*) man entered in great excitement.

"I was told (*dit*) I should find (*trouverais*) you here," he gasped (*dit en haletant*). "What in the world (*monde*) do you want (*avez-vous besoin de*) to take (*prendre*) all this time to buy (*acheter*) a collar for? But what's the matter with you anyway (1)?"

"This man has just been taken up (*surpris*) as a shoplifter (*voleur à l'étalage*)," said the amateur detective and he pointed to the goods (*marchandises*) lying about (*éparses çà et là*).

"Shoplifting!" angrily (*en colère*) replied the new comer (*venu*). "He's the magician's man at our show (*représentation*), and has been with us for years. How do you expect the 'Marvellous Conjuring Tricks (*tours*)' to be gone on (*marcher*) with, without the honest-looking, white whiskered old gent (2) sitting down in the audience to let the things be taken (*prises*) from him after

---

(1) *Yard*, unité des mesures de longueur anglaises; le yard vaut environ 0m,91.

(1) *Anyway*, de toutes façons.

(2) *The honest-looking, white whiskered old gent*, le vieux monsieur aux favoris blancs d'honnête apparence.

they have been put in boxes (*boîtes*) on the stage (*scène*)? It can't be done, and he must come with me."

"Young man", said Mr. Ribbins to the shopman as the others left (*quittèrent*) the room, "you have made a serious mistake (*méprise*). Be more careful ([1]) in future."

A clever Dog.

A remarkable incident occurred (*se produisit*) at a farmhouse (*ferme*) near (*près de*) Falkirk, during a heavy (*drue*) fall (*chute*) of snow (*neige*). A number of fowls (*volailles*) were missing (*manquaient*) one evening (*soir*) at the hour when they usually retired to roost (*perchoir*), and all conjectures were lost (*perdues, inutiles*) in trying (*essayant*) to account for their disappearance.

While (*pendant que*) sitting round (*autour de*) the kitchen (*cuisine*) fire later (*plus tard*) in the evening, the attention of the family was roused (*eveillee*) by the entrance of the house dog, having in its mouth (*bouche*) a hen (*poule*) apparently dead (*morte*). Forcing its way to the fire, the cautious (*prudent*) animal laid (*déposa*) its charge down upon the warm (*chaude*) hearth (*pierre du foyer*) and immediately ran off (*partit en courant*).

He soon entered again with another, which he deposited in the same place, and so continued till (*jusqu'à ce que*) the whole (*total*) of the birds were rescued.

Wandering (*errant*) about the stockyard (*basse-cour*), the fowls had become (*devenu*) quite benumbed (*engourdies*) with the extreme cold (*froid*), and had crowded together (*s'étaient groupées ensemble*), when the dog, observing them, effected their deliverance.

They had not been long before the glowing (*brillant*) fire, ere (*avant que*) they started (*partirent*) to their legs (*pattes*) and walked off to their roosts, cackling (*caquetant*), in many variations, thanks (*grâce*) to the dog who had saved (*sauvé*) them from being frozen (*gelées*) to death (*mort*).

(*Chums.*)

([1]) *Be more careful*, faites mieux attention.

Gleanings of Humour.

His preference.

"Which SIDE (*côté*) of your face would you rather have shown ([1]) in the picture?" asked (*demanda*) the photographer.

"The OUTSIDE (*extérieur*)," answered the sitter (*la personne qui posait*), who had heard (*entendu parler*) of the advancement made in X-ray photography.

(*Baltimore American*).

Might have prevented it.

Little Walter was eating (*mangeait*) lunch when he gave (*donna*) his arm a sudden shove (*secousse*), and splash! down went his glass of milk (*lait*).

"I knew (*savais*) you were going to spill (*répandre*) that!" said mamma angrily (*fâchée*).

"Well, if you knew," queried (*demanda*) Walter, "why (*pourquoi*) didn't you tell me?"

(*Chicago Little Chronicle*).

([1]) *Would you rather have shown*, aimeriez vous mieux voir pris.

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude

à l'enseignement secondaire des jeunes filles (1902).

VERSION.

Education of Women

As regards their intellects, women have been unkindly treated — too much flattered, too little respected. They are shut up in a world of conventionalities, and naturally believe that to be the only world. The theory of their education seems to be, that they should *not* be made companions to men, and, some would say, they certainly are not. Those critics, however, in the high imaginations they justly form of what women's society might be to men, forget, perhaps, how excellent a thing it is already. Still the criticism is not wholly unjust. It appears as if there had been a falling off, since the olden times, in the education of women. A woman now may know more facts, have read more books: but this does not assure us that she may not be less conversable. Wherein does the cultivated and thoughtful man differ from the common man? In the method of his discourse. His questions upon a subject of which he is ignorant are full of interest; his talk has a groundwork of reason. Now, would women be less charming if they had more power, or at least more appreciation, of reasoning? Their flatterers tell them that their intuition is such, that they need not man's slow processes of thought. One would be very sorry to have a grave question of law that concerned one's self decided upon by intuitive judges, or a question of fact by intuitive jurymen.

Again, if either sex requires logical education, it is theirs. The sharp practice of the world drives some logic into the most vague of men: women are not so schooled.

Sir Arthur HELPS, *Friends in Council.*

THÈME.

De Bordeaux à Toulouse.

Pays plat et tout en culture. Je n'ai vu qu'un seul bois en six heures de chemin de fer; ni collines, ni rien, — pas même une grande plaine; tout est petit ou ordinaire. On dit seulement: « C'est un bon pays. »

Ce qu'il y a d'intéressant, ce sont les constructions; on sent le voisinage de l'Italie, la clémence du climat. Les toits sont presque plats; il n'y a pas de neige l'hiver. Beaucoup de maisons ont deux ailes, ce qui leur donne tout de suite un caractère. Plusieurs ont des péristyles, de longs balcons, des *avançages* pour prendre le frais le soir. Parfois une tour, quelques jolis châteaux à pavillons et à tourelles. — Il y a ici une sorte de sentiment de l'architecture.

Mais je sens bien que pour mon compte, mon vrai, mon profond plaisir viendra toujours des forêts et des fleuves. Je ne suis pas un homme du Midi, mais du Nord.

H. TAINE (*Carnets de voyage*).

Bourses commerciales de séjour à l'étranger (1902).

(2e Catégorie.)

THÈME 27.

Même sujet que pour l'allemand [Voir n° 13 (5 avril 1903) p. 480].

VERSION.

Syndicates in Germany.

Germany has become the land of syndicates. Though some of the giant trusts of the United States may enjoy greater power than single trusts in Germany, there can be no doubt that syndicates in Germany are more numerous than elsewhere, and that here the idea of syndicates has been carried to very considerable length. There hardly remains a branch of trade, the members of which have not combined for the regulation of prices or even for the regulation of the quantity of their output, which, of course, is only a means whereby syndicates endeavour to dictate their own prices. For customs dues, if they do not exclude all importation, certainly put great difficulties in its way and encourage the syndicates in their policy. They are thereby enabled to constantly regulate their own prices up to that limit which will still render importation unprofitable for foreign competitors. This system of excluding foreign competition is rendered even more perfect by the fact that the members of the syndicates undertake to strike out of their list of customers all those firms which purchase similar goods from firms not belonging to the syndicates or from foreigners. Thus, all those who do not draw their total supply from members of the syndicate find themselves boycotted.

Diplomatic and consular Reports, 1900.

CORRESPONDANCE

Même sujet que pour l'espagnol [Voir n° 4 (20 nov. 1902), p. 136].

Les Quatre Langues

N° 16. 20 Mai 1903. 3e Année.

PARTIE ANGLAISE

Summary Notes on Current Events.

Edward VII's Tour. — King Edward has returned to England after a tour every stage of which has been significant either of Imperial interest or of international goodwill (*bienveillance*). His Majesty will retain pleasant memories for many a (*plus d'un*) day of the incidents which marked his visit to Lisbon, Gibraltar, Malta, Syracuse, Rome and Paris. Nowhere (*nulle part*) was the cordiality of his reception greater than in France. The Republic rose (*s'est élevée*) to the level (*niveau*) of the best traditions of French courtesy and hospitality in its efforts to do honour to the British Sovereign, and in the enthusiasm of his welcome (*accueil*) the few (*quelques*) dissentient spirits moved (*animés*) by Anglophobia were ignored, if not forgotten (*oubliés*). His Majesty's salute to the French flag (*drapeau*) on his arrival in Paris was just the sort of incident to win (*gagner*) the hearts (*cœurs*) of Frenchmen of every degree, and they will have needed (1) no assurance of his sincerity when he expressed his pleasure at finding (*trouver*) himself once more (*une fois de plus*) in a city bound (*attachée*) to him by happy (*heureuses*) associations. There are no two countries more dependent on each other (*l'une l'autre*) than France and England, said the King, and no measure which contributes to their mutual goodwill should be neglected. President Loubet's visit to London will give Englishmen an opportunity of showing (*montrer*) that they acclaim the friendship (*amitié*) of France.

The English Budget. — There were three surprises in the Budget. The first was that Mr. Ritchie estimated for a surplus in the new financial year of £ 10 816 000; the second that he decided to take off (*enlever*) no less (*pas moins*) than four pence from the income-tax (*impôt sur le revenu*); the third that he abandoned the corn duty (*droit sur le blé*). No unofficial estimate of the probable surplus went (*allait*) beyond (*au delà de*) £ 8 000 000; the most optimistic of income-tax payers looked for no greater relief (*soulagement*) than threepence; and the last thing expected (*attendue*) was that the corn duty would be given up (*abandonné*) altogether (*entièrement*). That Mr. Ritchie's first Budget is in consequence popular is undoubted.

Macedonian Affairs. — It is difficult to say precisely what is happening (*ce qui se passe*) in Macedonia and Albania. The disturbances (*troubles*) and the active propaganda of independence continue, and Russia and Austria are both (*toutes les deux*) urging (*engagent vivement*) the Sultan to take measures to repress the insurgent spirit, and to restore order. Turkey, it is reported, has moved no fewer (*pas moins*) than 200 000 men. But the one (*seule*) thing apparently the Sultan desires is to avoid (*éviter*) the shedding (*effusion*) of blood (*sang*) unnecessarily. The issue is really not in his hands so much as in those of his turbulent subjects. Whilst the present state of things lasts (*durera*) it is mere waste (*simple perte*) of time to insist on the introduction of reforms.

The Bagdad Railway. — Universal desire among European powers for a railway extending throughout (*dans toute*) the length of Asia Minor to the Persian gulf is taking tangible shape (*forme*). On this occasion, if present lines are maintained, England, Germany,

(1) *To need*, avoir besoin.

and France will be aligned against Russia. The latter (*celle-ci*) wants to build (*construire*) a road from which western Europe would be excluded by absence of direct connections. England and France, on the other hand (*de l'autre côté*), are for the moment backing (*supportant*) the German project to run (*exploiter*) a line from Constantinople to Bagdad and from thence to the Persian gulf This plan would result in the greatest good to the greatest number, favoring German interests in Asia Minor, French interests in Syria, and English interests on the gulf, and it is to be hoped (*espéré*) that it will be carried out (*exécuté*).

In England a good deal (*beaucoup*) of excitement has already been generated in certain quarters over the Bagdad Railway question. Mr. Balfour has made it perfectly plain (*clair*) that he considers it of the first importance not to allow (*permettre*) Germany or any other country to build, independently of Great Britain, a railway that must be of great strategic interest to India. Whatever is (*quelle que soit la chose*) done in the matter, Great Britain should have a voice equal to that of any other Power. An authoritative statement (*déclaration*) should be made before the public mind (*esprit, opinion*) has been unsettled (*égaré*), as it was over (*à propos*) the Venezuelan affair. Is it true (*vrai*) that Germany, with whom the project originated, was able to find only 20 per cent, of the money, whilst (*pendant que*) France found 40 per cent, and either (*soit*) Russia or England had to find the remainder (*reste*)? Is it true that an agreement has been entered into between (*entre*) Germany, France, and England, by which the three will exercise equal control? If so, surely that is protection enough (*assez*). France is not likely (*probablement*) to side (*s'associer*) with Germany to Great Britain's prejudice, and the project, if it can be worked at all (1), will not redound (2) particularly to Germany's advantage.

Prosperous Egypt. — Each year, Lord Cromer seems (*semble*) to have a more and more remarkable story to tell (*raconter*). Two decades have elapsed (*se sont écoulées*) since Arabi's rebellion, and the occasion was opportune for a review of the policy pursued in the interval. In 1882 corruption had eaten into (*rongé*) the vitals (*organes vitaux*) of the Government, and funds for the inauguration of reform were as scarce (*rares*) as was the desire for reform on the part of the old *régime* which Arabi elected (*avait choisi*) to overthrow (*renverser*). Lord Cromer shows that amid (*parmi*) the confusion following on (*suivant*) the revolt, three things became (*devinrent*) clear — 1. The people were overtaxed (*trop imposés*), and the fiscal system was extremely defective; — 2. A large capital expenditure on public works (*travaux*) was necessary to produce prosperity in the country; and — 3. Reforms, involving (*entraînant*) considerable expenditure (*dépenses*), were necessary in every State Department. Egypt has been revolutionised more radically than any native reformer could ever (*jamais*) have deemed (*jugé, cru*) possible.

Now she is able to contribute more than a third of a million sterling per annum to the regeneration of the Soudan. The benefits Egypt derives in security and in commerce from the re-conquest are sufficiently obvious (*évidents*). Immense progress has been made in the Soudan since 1898, as Lord Cromer shows (*le montre*). What the Soudan now wants (*a besoin*) is capital for the development of communications, and Lord Cromer is sanguine (*plein d'espoir*) enough (*suffisamment*) to believe (*croire*) that its working up (*exploitation*), can be undertaken (*entreprise*) by Egypt without addition to her taxation.

The Somali War. — Severe fighting (*combats*) has taken place (*eu lieu*) in Somaliland, and a nasty (*désagréable*) reverse was inflicted on a British force, several officers, including (*comprenant*) Colonel Plunkett, being killed. But for General Manning's prompt action Colonel Cobbe, at Gumburru, might also have suffered disaster. The operations are now being conducted over a country which favours the

(1) *If it be can worked at all*, si tant est qu'il puisse être exécuté.
(2) *To redound*, surabonder.

Mullah's forces—thick bush (*broussailles épaisses*), alternating with wide stretches (*grandes étendues*) of waterless (*sans eau*) desert.

American Tribute to President Loubet and the German Press. — "America should no doubt feel (*se sentir*) flattered that Germany so greatly desires the presence of our warships (*vaisseaux de guerre*) at Kiel this summer. But jealous friends are the most troublesome (*ennuyeux*) of all, and the feeling (*ressentiment*) aroused (*excité*) by the fact that our European squadron (*escadre*) finds it possible to pay some courtesies to President Loubet while missing (*manquant à*) the Kiel maneuvers is only another evidence of the fact that it is difficult to keep on good terms with the German press, if not with the German government."

New-York *Public Opinion*.

A War of Tariffs against America. — It was recently agitated in Austria the familiar plan for a tariff against the encroachment of American competition. It was stated (*déclaré*) that the difficulties of such a movement are fully (*entièrement*) apprehended, but it is asserted that Count Goluchowski, Baron von Call, minister of commerce, and the Prussian minister of commerce Herr Moeller, are engaged upon a plan which, by the regulation of tariffs and the bestowal (*dispensation*) of transportation favors, will effectively check (*arrêtera*) the American invasion of German and Austrian markets.

The St. Louis Exposition. — On april 30th President Roosevelt, Mr. Cleveland and a large gathering (*réunion*) of foreign and domestic dignitaries participated in the celebration of the centennial of the Louisiana purchase (*achat*) and the dedication of the exposition, the formal opening (*ouverture*) of which will not take place (*n'aura pas lieu*) until (*jusqu'à*) 1904.

The St Louis exposition commemorates an event (*événement*) hardly (*à peine*) less important than the declaration of independence and the discovery of the new continent, in commemoration of which the Chicago and Philadelphia expositions were held (*tenues*). The Louisiana purchase, for which we paid $ 15000000 in 1803, now contains a population of 15000000 and in it lies (*se trouve*) the greater part of twelve states: over two billion dollars has been taken from the mines of the only two states of Colorado and Montana, and when this material wealth (*richesse*) is added to the inestimable value which this territory has had in the development of the country, it is made plain (*clair*) that its acquirement is an event worthy (*digne*) of commemoration on the most impressive possible scale (*échelle*).

Hanoi and its Exhibition.

Hanoi itself is a beautiful city, laid out (*disposée*) like a miniature European metropolis, with botanical gardens, with handsome (*beaux*) public buildings (*bâtiments*) and private residences, with wide (*larges*) avenues and boulevards, with picturesque lakelets, drives



Femme annamite du banc de sable (Hanoi) allant au marché.

(*avenues*) that are equal to anything in the world, and such other conveniences as the electric light and a modern water system. It is a portion of Paris modified by experience of tropical heat (*chaleur*), transplanted bodily (*tout d'une pièce*) into the tropics. Nowhere (*nulle part*) in Asia are officials so

luxuriously housed (*logés*), nowhere are there finer hotels or more cheerful (*gais*) *cafés*. Everything is done for the official. Everything is subsidized for his benefit. Steamers on the coast, launches (*chaloupes*) on the river are subsidized for him. A theatre is subsidized to give him amusement, and the actors are carried (*transportés*) from France at the cost of the French taxpayer (*contribuable*) simply to cheer (*réjouir*) him in his exile. This exile is made as cheerful as possible. It is difficult to know what more could be done for him. So universal is the distribution of subventions that a nurse used to advertise that she was acting (*agissant*) without Government assistance. " *Madame — sage-femme, 1re classe, non-subventionnée* " read (*disait*) her announcement.

The mother-country has been generous to its administrators. Their number is adequate for the needs (*besoins*) of the colony. They at present outnumber (*dépassent en nombre*) the civil residents by 18 to one, and it must be remembered (*rappelé*) that many of the civil residents are directly or indirectly dependent upon the administration. French people like to have colonies, but have a constitutional aversion for becoming colonists. This aversion for things colonial seems to be an inherent defect in the administration; of all the great body of administrators less than (*moins de*) 2 per cent. acquire the native language — a serious defect which it is within the power of the mother-country to correct. So it is in the army. In the native regiments there are more European officers to the regiment than there are in the native regiments of India. But whereas (*tandis que*) every Englishman in the India Staff (*Etat-Major*) Corps must speak at least (*au moins*) one native language, there are practically no French officers in Indo-China who speak Annamite. At



HANOI : Une rue près du Gouvernement.

least the proportion is only 1 per cent, so insignificant that it is not worth (*cela ne vaut pas la peine*) mentioning.

In Hanoi business and trade (*les affaires et le commerce*) seems to be in inverse ratio (*raison*) to the administration. The Chinaman, who is the bone and sinew [1] in the body politic in all British Asiatic colonies, is excluded, or rather (*plutôt*), since he cannot be excluded, every check (*obstacle*), reasonable or unreasonable, is devised to prevent his carrying on [2] his business unfettered (*sans entraves*). Chinese complain that their position is every year becoming more difficult, that every year their burdens (*charges*) are being multiplied. But they need not come to Tongking, say the French. Neither French nor Annamite wish him to come. " Exclude the Chinese ", seems (*semble*) the prevailing idea, and this to an Englishman reads (*signifie*) : " Exclude from the colony the possibility of its wealth (*richesse*) and riches being multiplied ". It is the exact opposite of our policy, for we encourage the Chinaman, believing (*croyant*) him to be the best and most trustworthy (*loyal*) trader of all the Far Eastern peoples. But if it have little business, Hanoi is a model city, and right in the centre of it is the stately (*imposant*) building where during the winter months the resources of the colony have been displayed for the edification of visitors in a great exhibition. The French people have a special aptitude for exhibitions. It is worth coming a long way to see. From the ethnological and ethnographical standpoint (*point de vue*), the exhibit of the Indo-Chinese colonies is of the highest (*plus haut*) interest. The collection should remain (*devrait rester*) a permanent one, and be transported bodily to Europe. The models of native houses, of all forms of native industry, of the articles of daily use among (*parmi*) the *indigènes* are of great value to the student. Perhaps the best arranged exhibit is that from China, but the most costly is the collection sent (*envoyée*) from Paris and Lyons. It seemed to me, however (*toutefois*), to imply a certain ignorance of the wants (*besoins*) of the native peoples. For, presumably, these were the products of the mother-country that it was believed (*pensé*) might be advantageously placed among the millions of Indo-China. There were beautiful Parisian ball dresses (*robes*) costing 1000 f. and upwards (*au-dessus*), the latest (*derniers*) styles in corsets, beautiful silk hosiery (*bonneterie*) and underwear (*vêtements de dessous*), expensive boots, and lavishly trimmed (*garnis à profusion*) hats that none but (*personne excepté*) the highest paid functionary could afford (*se permettre*) to purchase (*acheter*). There were delightful perfumes and toilet requisites (*nécessaires*). And the spectators of these refined luxuries were black-teethed (*aux dents noires*) Annamites, dressed (*habillés*) in a dirty gown (*robe sale*) of dingy (*sale, terne*) grey cotton, carrying palm-leaf (*de feuilles de palmiers*) hats, bare-legged (*les jambes nues*), whose ambition was to squat (*s'accroupir*) on their haunches and chew (*mâcher*) betel. The contrast was astonishing. Then there were long rows (*rangées*) of *apéritifs* of an infinite variety, and cases of musical instruments, playing-cards and dainty dolls (*coquettes poupées*) in costly raiment (*costume*), and other European products which the manufacturers of the old country fondly (*avec amour*) imagined, no doubt, were suitable (*convenables*) for the *indigènes*.

The Times

from its Pekin Correspondent.

(1) *The bone and sinew*, littéralement l'os et le tendon, l'élément le meilleur.
(2) *To prevent his carrying on*, pour empêcher qu'il n'exerce.

Where is the Cashier ?

" I want (*ai besoin*) to see Mr. Hande, the cashier (*caissier*), " said the caller (*visiteur*), a gentleman of majestic appearance.

" He is not in, " replied the office boy on the three-legged stool (*tabouret à trois pieds*). " He is — ".

" I see he is not in, " interrupted the visitor. " This is about (*à peu près*) the hour he has been in the

habit (*habitude*) usually of coming in (*entrer*), isn't it?"

"Yes, sir, but — ".

"Thanks, I'll wait (*je vais attendre*)."

He sat down, picked up (*prit*) a newspaper (*journal*), slowly (*lentement*) unfolded (*déplia*) it, and proceeded to read.

The boy on the stool wrote away (*se hâtait d'écrire*) in silence.

Thus (*ainsi*) passed half an hour.

The caller grew (*devint*) restive (*impatient*).

"By the way (*à propos*)," he said, "how long (*combien de temps*) do you think (1) it will be before (*avant que*) Mr. Harde comes in?".

"I don't know," said the youngster (*jeune homme*). "He left (*quitta*) about three weeks ago (*il y a*) to go to another firm (*maison*)."

(1) *to think*, penser.

Magic Water.

Fill (*remplissez*) one wine-glass full (*plein*) to the brim (*bord*) with claret (*vin rouge*), and another of the SAME SIZE (*même grandeur*)

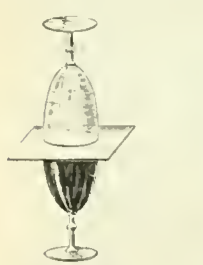


Fig. 1.



Fig. 2.

with water. The trick (*tour*) is to change the contents (*contenu*) of the two glasses from one to the other, without (*sans*) using a third.

To do this: Place an ordinary visiting-card lightly (*légèrement*) over (*par-dessus*) the top (*sommet*) of the glass containing water, which can now be turned upside down (*renversé de haut en bas*) without spilling (*répandre*) the contents. Now stand (*faites tenir*) this glass upside down on the top of the glass containing the claret (*fig.* 1) and slide (*faites glisser*) the card gently (*doucement*) out, until (*jusqu'à ce que*), for a space of about (*environ*) one-eighth of an inch (*pouce*), the claret and water touch (*fig.* 2).

Fig. 3.

Claret being lighter (*plus léger*) than water, the latter (*celle-ci*) will slowly (*lentement*) sink (1) and the claret rise (2) until their positions are reversed (*fig.* 3).

There must be (*il doit y avoir*) no air in either (*l'un ou l'autre*) glass.

(1) *to sink*, descendre, tomber.
(2) *to rise*, monter.

Do Dreams come true or An old Campaigner's Story (1).

An original Serial, BY COLONEL N...

VI

For days (*pendant plusieurs jours*) he seemed (*parut*) quite (*tout à fait*) cheerful and we all hoped he would soon get well (*il serait bientôt en bonne santé*), especially as Lieut. D— had recovered (*s'était remis*) very quickly (*vite*). But week (*semaine*) followed (*suivit*) week, G—'s wound did not heal (*ne se cicatrisa pas*) and he was visibly sinking (*déclinait, s'affaiblissait*) when to our surprise, I must almost (*presque*) say, consternation, Major Taylor arrived

(1) Voir pages 13, 23, 50, 67, 80.

quite (*tout à fait*) unexpectedly (*à l'improviste*). He and G— had always been close (*intimes*) comrades and now he was constantly with G— but only to watch (*voir*) him grow (*devenir*) thinner (*plus maigre*) and weaker (*plus faible*) each day and to receive his last sigh (*dernier soupir*). Another regiment at this same time marched into camp and a message was sent (*envoyé*) to Meyer to say (*pour dire*) that, as a mark of respect, the bands (*musiques*) of both (*des deux*) regiments were to play (*jouer*) alternately at the funeral. It was then (*alors*) that Major Taylor asked (*demanda à*) Meyer if he could arrange or compose a suitable piece for his band, as the newly (*nouvellement*) arrived regiment wished (*désirait*) to play the usual " Dead March (*marche funèbre*) in Saul ". It was some kind (*espèce*) of German hymn or choral, I believe (*crois*), which Meyer adopted for the occasion and I well remember (*rappelle*) how (*comment*) for (*pendant*) months after, when the feverish heat (*chaleur fiévreuse*) and restlessness (*insomnie*) of some tropical night made (*rendait*) sleep (*le sommeil*) impossible, the low (*bas*), sad (*triste*) strains (*accents*) of it and the beat of the muffled drums (*tambours voilés*) would (1) come back to me and seem (*semblait*) to mingle (*se confondre*) with Maima's old call (*appel*) of " Tukeen, Tukeen " and the rush (*fureur*) of wind and rain round the hut on the stormy night when she ran (*courut*) such risks to give me warning (*m'avertir*).

At last (*enfin*) the welcome (*bien accueilli*) order came (*vint*) to break up (*lever*) camp and return to India and more civilised regions. Before we started (*partions*) I went (*allai*) to say goodbye (*adieu*) to Maima. I tried (*essayai*) to express my gratitude — but that is a difficult thing to do by signs and gestures — while (*tandis que*) she had every advantage and could very easily (*facilement*) make me understand (*comprendre*) how glad she was (1) to see me safe (*sain et sauf*) and restored to health (*santé*) and how sorry (1) that I was going away (*partais*). Signs and gestures can express (*exprimer*) joy and sorrow (*tristesse*) as well (*aussi bien*) or better than words (*mots*). It was a warm heart (*cœur généreux*) that beat (*battait*) in that little dusky (*bronzée*) form ! Certainly the warning (*avertissement*) of a native girl could have had no effect one way or the other (*dans un sens ou dans l'autre*) on my joining the expedition, as that simply depended on whether (*si*) I was ordered to go or to remain (*rester*) ; but this she did not realise (*ne s'en rendait pas compte*) and it, in no way (*en aucune façon*), altered in my mind (*esprit*) the fact that in return for a little kindness (*bienveillance*), which only gave me (*qui ne me donna que*) pleasure she had braved the storm (*orage*) and risked being shot (*d'être tuée*) by the sentries (*sentinelles*), in order (*afin de*) to help (*aider*) me as well as she was able (*capable*). Her silk cloth (*étoffe de soie*) is still (*encore*) among (*parmi*) my curios and my grandchildren (*petits-enfants*) say to me sometimes (*quelquefois*) : " Grandpa, tell us (*dites-nous*) the story of Maima coming to warn (*avertir*) you on that dark (*sombre*) night ! "

(The end.

(1) *would* indique ici l'habitude de l'acte (Voir 18e leçon, 2e année, p. 70).

(1) *how glad she was*, combien elle était contente ; *how sorry*, combien (sous entendu : elle était) fâchée, combien elle regrettait — Remarquer que *combien*, placé devant un adjectif de qualité en français, se traduit par *how* suivi immédiatement de l'adjectif.

EXAMENS ET CONCOURS

Concours général des lycées et collèges (1902).

(Classe de Seconde moderne.)

THÈME 28.

— Ainsi, Monsieur, vous avez habité le Val-Clavin ?

— Oui, Madame, pendant deux ans.

— Il y a longtemps ?

— Hélas ! Oui, très longtemps... A cette époque vous ne deviez pas être née. Mais je me souviens du pays comme si c'était hier. Je revois très nettement la route qui mène à la Roselière et où je faisais ma promenade quotidienne. On accédait à la propriété par une allée plantée de jeunes arbres...

— Les jeunes arbres ont grandi et donnent maintenant un bel ombrage.

— En ce temps-là, — poursuivit-il, — la Roselière était occupée par un original nommé M. Le Marois. Il avait des mœurs singulières, se calfeutrait tout le jour dans une chambre aux volets clos et ne sortait qu'à la nuit tombée, dans une vieille berline conduite par un cocher aussi excentrique que son maître...

— Cet original était mon grand-oncle — interrompit-elle en riant.

— Ah !... pardon !

— Ne vous excusez pas, — répliqua-t-elle : — c'était un être bizarre, et si vous me poussiez je vous avouerais que je l'avais pris en grippe...

André Theuriet.

VERSION.

Le maire de Plymouth et le homard.

The mayor thought that he would go and have an afternoon's fun, like any school-boy, and catch lobsters with an iron hook.

So to the Mewstone he went, and for lobsters he looked. And when he came to a certain crack in the rocks, he was so excited that, instead of putting in his hook, he put in his hand : and Mr. Lobster was at home, and caught him by the finger, and held on.

" Ha ! " said the mayor, and pulled as hard as he dared : but the more he pulled the more the lobster pinched, till he was forced to be quiet.

Then he tried to get his hook in with his other hand : but the hole was too narrow.

Then he pulled again ; but he could not stand the pain.

Then he shouted and bawled for help : but there was no one nearer him than the men-of-war inside the breakwater.

Then he began to turn a little pale ; for the tide flowed, and still the lobster held on.

Then he thought of cutting off his finger ; but he wanted two things to do it with — courage and a knife ; and he had got neither.

Then he turned up his eyes like a duck in thunder; for the water was up to his chin, and still the lobster held on.

And then there came a man-of-war's boat round the Mewstone, and saw his head sticking up out of the water. One said it was a keg of brandy, and another that it was a cocoa-nut, and another that is was a buoy loose, and another that it was a black diver (1), and wanted to fire at it, which would not have been pleasant for the mayor : but just then such a yell came out of a great hole in the middle of it that the midshipman guessed what it was, and bade pull up to it as fast as they could. So somehow or other the jacktars got the lobster out, and set the mayor free.

Charles Kingsley.

(1) Plongeon.

Bourses industrielles de voyage à l'étranger (1902).

VERSION

Mining in California.

The problem of cheap light and power for the mines has been solved by the progress made of late years in the development and transmission of electricity. A shortage of timber for fuel required for the generation of steam-power was facing the miner everywhere throughout the mineral belt, and water-power for mine and mill was not everywhere available. The drainage of the watersheds has been utilised, and its conversion into electric power has been a godsend for the quartz-mining industry. Companies have sprung into existence along the flanks of the Sierra Nevada mountains during the past few years for the express purpose of supplying the wants of quartz mines and mills. The future of vein-mining in California where this power is available is therefore secure. The facility with which it can be conducted wherever desired, either above or below the surface of the ground, enables the miner to introduce new methods into his operations which could not be adopted with the previous agents at his command.

(Consular Reports for the year 1900.)

THÈME 29 ET RAPPORT INDUSTRIEL

Mêmes sujets que pour l'allemand [Voir n° 6 (20 décembre 1902), p. 200].

Les Quatre Langues

N° 17. 5 Juin 1903. 3e Année.

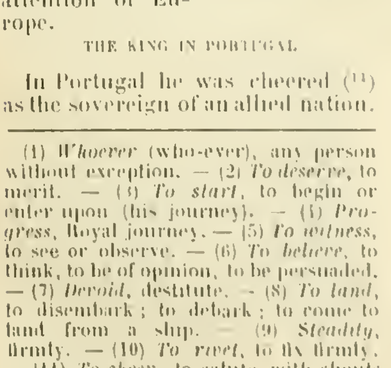
PARTIE ANGLAISE

Edward VII's European Tour.

Whoever (1) conceived the happy idea of sending the King on a spring tour to the Mediterranean in order that he might pay a friendly visit to the King of Portugal, the King of Italy, the Pope, and the President of the French Republic, has deserved (2) well of this country. Few of his subjects realised, when Edward VII started (3), what a triumphal progress (4) they were about to witness (5). His suite was small. His journey was believed (6) to be devoid (7) of all political significance. But from the day he landed (8) at Lisbon it had steadily (9) gained in importance until it now riveted (10) the attention of Europe.



Carlos I.



THE KING IN PORTUGAL

In Portugal he was cheered (11) as the sovereign of an allied nation. —The knowledge (1) that all causes of friction between England and Portugal have now been removed (2) has penetrated the minds (3) even of persons quite ignorant of the details of an *entente*, which it is now entirely accurate (4) to call an alliance. It is felt in Portugal that all the traditions which made in the past for Anglo-Portuguese amity find in the state of international relations to-day fresh and even more conclusive justification. It is perhaps too little understood (5) in England how interested Portugal is in her colonies. Questions of South-Eastern and South-Western Africa absorb the attention not only of her rulers (6); the people take an interest in them as well. Portuguese national pride (7) — more than ever since the Spanish-American war — inspires a fixed determination at all costs to preserve the colonies. If there be any one reason why the Portuguese

(1) *Whoever* (who-ever), any person without exception. — (2) *To deserve*, to merit. — (3) *To start*, to begin or enter upon (his journey). — (4) *Progress*, Royal journey. — (5) *To witness*, to see or observe. — (6) *To believe*, to think, to be of opinion, to be persuaded. — (7) *Devoid*, destitute. — (8) *To land*, to disembark; to debark; to come to land from a ship. — (9) *Steadily*, firmly. — (10) *To rivet*, to fix firmly. — (11) *To cheer*, to salute with shouts or cries of joy.

(1) *Knowledge*, from the verb *to know*. Recognition; a perception, judgment or idea in accord with fact. — (2) *To remove*, to take away by causing to cease; to put an end to. — (3) *Mind*, intelligence. "By the mind of a man we understand that in him which thinks, remembers, reasons, wills." (Reid). — (4) *Accurate*, exact, correct, precise. (5) *To understand*, to comprehend, to know, to recognise. — (6) *Rulers*, those who govern. — (7) *Pride*, a feeling of elation or exultation, a dignified sense of what is due to one's position. Haughtiness. *Proud*, haughty.

in general extol (1) the English alliance and rejoice frankly in the king's visit, it is because they believe, and rightly believe, that this significant event is an earnest (2) of the maintenance of the Portuguese flag (3) in the islands (4) and South African possessions over which it still waves (5).

Speaking generally, then, all the more influential circles in Portugal are to-day frankly Anglophil by reason and conviction. Not only are they satisfied that England does not menace them, but they have learned (6) to believe that England, and England alone (7), can and will protect them against the encroachments of a certain other power (8) which, as they believe, covets (9) their colonial inheritance. In South Africa, Portuguese and British interests, notwithstanding (10) the bickerings (11) of 1889-1892, are now at last recognized by public opinion in Portugal, as well as by the two governments, as being virtually identical. That Portugal dreads (12) Germany as much as do certain South American states is a fact of which the bearings (13) have been recognized clearly by both (14) governments. — Lisbon Correspondent London *Times*.

On the other hand we are fully aware (15) that the Portuguese alliance is of vital importance to this country no less than to the Government of Lisbon.

—The strategic value of Portugal's fixed friendship (16) cannot be questioned in view of her possession of the Azores and other islands, to say nothing of her own seaboard (1). And parallels may be found (2) in the position of Roumania as a factor in the near eastern equation, or in the price which France must set (3) on Belgium, or Germany on Holland. It is the day of the small states, and in grappling (4) Portugal to ourselves we are getting a real advantage in return for the protection and security which we have to offer, and which are so necessary for the prosperity or renascence of our new-old ally. — *St-James's Gazette*, London.

(1) *To extol*, to eulogize, to applaud, to exalt. — (2) *Earnest*, seriousness, reality. — (3) *Flag*, the national banner or standard. The French flag is tricolor. — (4) *Island*, a land surrounded by water — (5) *To wave*, to undulate or fluctuate; to flutter. — (6) *To learn* (*learned*, *learnt*), to become informed or acquainted with. — (7) *Alone*, without the aid of another; only. — (8) *Power*, nation. — (9) *To covet*, to desire without regard to the rights of others. — (10) *Notwithstanding*, in spite of. — (11) *Bickering*, dispute, altercation. — (12) *To dread*, to fear in a great degree; to be in apprehension. — (13) *Bearing*, meaning or signification. — (14) *Both*, the two. — (15) *To be aware*, to know. — (16) *Friendship*, from the word *friend*, amity.

THE KING IN ROME

No people has carried the public reception of distinguished guests (5) to so high a pitch (6) of art as the Italians, and they exerted their powers with splendid success in the welcome (7) they accorded to our King upon his entry into Rome.

As a matter of fact Englishmen have always looked to Italy with gratitude for the genius of her sons in fine arts and instinctively sympathised with the political aspirations of her people.

The moral support and sympathy of the British nation contributed even more than the attitude of the British Government to the successful prosecution of the bold (8) designs of Cavour, while, ever since those designs were consummated in the creation of the Italian Kingdom, the relations between the two States have been those of solid and unbroken (9) friendship... The addresses and speeches which have been delivered, no less than the comments of the Italian Press, show (10) how clearly and firmly Italians grasp (11) the real and abiding (12) reasons which make for the lasting (13) friendship of the two countries. — *Times*.

(1) *Seaboard*, the board of the sea: coast-line. — (2) *To find* (*found*), to discover. — (3) *To set*, to value, to place. — (4) *To grapple*, to seize or grasp. — (5) *Guest*, visitor. — (6) *Pitch*, degree, the highest point. — (7) *Welcome*, kind reception. — (8) *Bold*, audacious. — (9) *Unbroken*, not interrupted. — (10) *To show*, to prove, manifest, make apparent. — (11) *To grasp*, to comprehend, to seize by the intellect. — (12) *Abiding*, permanent. — (13) *Lasting*, durable.

England has always shown herself a staunch [1] friend of Italy.

She is still the one Power [2] which, during the last thirty years, has never had a second thought [3] with respect to Italy, has rejoiced unfeignedly in her successes, and condoled with her in her sharp [4] hours of trial [5]... King Edward is his own Ambassador — the best a Sovereign people ever had, and he has awakened [6], by the magnetism of his presence, into active life the old enthusiasm for England which, of late [7], had seemed somewhat [8] dormant even in Italy. *Daily Telegraph.*

THE KING IN FRANCE

The greatest triumph of Edward VII has been undoubtedly the hearty welcome of the Paris population. The King has always been a favourite with the Parisians and he may boast of having personally known the leading men of the Republic, from Gambetta forwards [9]. So he found himself again in the midst [10] of good and sincere friends, happy and honoured to have among them such a distinguished guest and so enlightened [11] a monarch.

During his four days' visit to Paris Edward VII acted with perfect good taste [12] throughout [13]. His salute to the French flag was just the kind of thing to win [14] the heart of every Frenchman.

In his reply to an address from the British Chamber of Commerce in Paris, His Majesty expressed the hope that the days of conflict between the two countries were over [15] and that historians of the present century might be able to record only a friendly rivalry in the fields of commercial and industrial development : —

" A Divine Providence has designed that France should be our near neighbour [1], and I hope, always a dear friend. There are no two countries in the world whose mutual prosperity is more dependent on each other. There may have been misunderstandings [2] and causes of dissension in the past; but all such differences are, I believe, happily [3] removed [4] and forgotten [5] and I trust that the friendship and admiration which we all feel [6] for the French nation and its glorious traditions may, in the near future, develop into a sentiment of the warmest affection and attachment between the peoples of the two countries. The achievement of this aim [7] is my constant desire ; and, gentlemen, I count upon your institution, and each of its members severally [8] who reside in this beautiful city and enjoy the hospitality of the French Republic, to aid and assist me in attaining this object. "

It is a comfort to all peace-lovers to see the satisfaction and gratitude of the whole [9] British Press for the kind reception of their beloved [10] sovereign.

The *Mail* declares that the " old bitterness [11] is passing away, and with time a real deep [12] friendship may arise [13] between the peoples. The king is as much to be congratulated upon his political judgment and courage, which divined the true sentiments of France as the French nation upon the chivalrous, sincere and honorable greeting [14] which it has given to the ruler [15] of the British Empire ".

(1) *Staunch*, true, loyal. — (2) *Power*, nation. — (3) *Second thought*, after-consideration. — (4) *Sharp*, poignant, distressing. — (5) *Trial*, affliction. — (6) *To awaken*, to stimulate, to call into action. — (7) *Of late*, recently. — (8) *Somewhat*, in some measure, a little. — (9) *Forwards*, in more recent times. — (10) *Midst*, middle. — (11) *Enlightened*, having or showing knowledge, free from ignorance, prejudice and superstition. — (12) *Taste*, intellectual discernment or appreciation. — (13) *Throughout*, in every part, from one end to the other. — (14) *To win* (*won*), to gain, obtain, accomplish by effort. — (15) *Over*, finished, at an end.

(1) *Neighbour*, one who lives near another. — (2) *Misunderstanding*, disagreement, difference, quarrel. — (3) *Happily*, fortunately, by chance. — (4) *To remove*, to take away. — (5) *To forget* (*forgot, forgotten*), to pass from memory. — *To trust*, to be confident — (6) *To feel* (*felt*), to have a sensation or perception, to be conscious of — (7) *Aim*, object. — (8) *Severally*, separately, individually. — (9) *Whole*, entire, complete. — (10) *Beloved*, well loved — (11) *Bitterness*, (from the adj *bitter*), animosity, hate. — (12) *Deep*, profound, great — (13) *To arise*, to come into existence — (14) *Greeting*, salutation, welcome — (15) *Ruler*, a person who governs who is in authority.

The *Chronicle* thinks that the "enthusiastic welcome (1) given to the king in Paris may certainly be taken as a sign that the estrangement (2) between the nations which began (3) with Fashoda and lasted (4) through (5) the Boer war is a thing of the past."

The *Express* cannot refrain from a side glance (6) at Germany in its comment: "Between Britain and France, though it may not delight grudging (7) German onlookers (8), is a state of things that must please every true friend of concord and progress."

The *Times* said in a recent editorial: "King Edward has the peculiar felicity of knowing that his visit coincides with a quickening on both sides of the channel of friendly feelings (9) and a disposition to put out of sight old misunderstandings. The peoples of the two countries have been drawing closer together (10), have learned to know one another better, have perceived more clearly how great are their common interests and how interwoven (11) are their commercial enterprises, and at the same time, how little there is, in any outstanding (12) differences, which is not susceptible of friendly adjustment.

It is not all to be feared (13) that either in France or here any attempt (14) will be made to force the pace, or to pretend that the improvement (15) in our relations means (16) any great shifting (17) of the general balance of things. In her main (1) relations the conduct of France will not be affected. There is not the smallest incompatibility between her Russian alliance and the maintenance of cordial friendship with this country, whose whole interest lies (2), like her own, in the preservation of European tranquility. Nor is there in the colonial sphere any reason for expecting a change in her general policy, any more than for anticipating anything that can lead (3) to the impairment (4) of good understanding. At points where we touch one another there are no questions which good will and mutual respect will not handle (5) satisfactorily.

With the French we have had trouble — grievous (6) trouble — in the past; it would perhaps be a fool's hope that there should never be trouble again. But if ever and however the evil (7) day shall come, the people of England will not forget, will even then remember (8) better, the manner in which their King has been received in Paris. There was need (9) of no spur (10), no artifice, no organisation. Of their own choice and to their own delight, our neighbours have once more made good the claim (11) that after all lies nearest the heart of every Frenchman. They have asserted themselves again as the most graceful people of all the world, and there is to-day not an Englishman throughout (12) the length and breadth (13) of the Empire who — in our own manner and after our own fashion — does not, from his heart, thank them for their courtesy."

"There is at this moment a friendliness in the popular French sentiment towards Great Britain to which many other causes have, no doubt, contributed, but to which, undoubtedly, the King's visit has

(1) *Welcome* (well-come), kind or hospitable reception. — (2) *Estrangement*, aversion, alienation of affections. — (3) *To begin* (*began*, *begun*), to commence. — (4) *To last*, to continue to be, to remain in existence. — (5) *Through*, during all. — (6) *Glance*, a passing reference. — (7) *Grudging*, envious, murmuring, complaining. — (8) *Onlookers*, lookers on, spectators. — (9) *Feelings*, sentiments. — (10) *To draw closer together*, to call together, to cause to come by inducement or persuasion on more friendly relations. — (11) *Interwoven*, mingled, interlaced, mixed up. — (12) *Outstanding*, existing. — (13) *To fear*, to be in apprehension, to be afraid. — (14) *Attempt*, effort, essay. — (15) *Improvement*, the state of being made better; advance in good quality. — (16) *To mean*, to signify. — (17) *Shifting*, change.

(1) *Main*, principal. — (2) *To lie* (*lay*, *lain*), to be situated, to have place. — (3) *To lead*, to cause to go, to induce. — (4) *Impairment*, diminution, decrease. — (5) *To handle*, to treat, to deal with. — (6) *Grievous*, causing grief, afflictive. — (7) *Evil*, calamitous. — (8) *To remember*, opposed to *forget*; to have in memory or present to the attention. — (9) *To need*, want, necessity. — (10) *Spur*, incitement, instigation, stimulus. — (11) *Claim*, a right to demand; a just title to something. — (12) *Throughout*, in all. — (13) *Length and breadth*, in every part, everywhere.

given the crowning [1] touch. It would be easy to exaggerate these results..... But, when all is said, it is clear that something solid has been accomplished by this appeal to the national good sense and dignity, which lies beyond [2] the reach [3] of Diplomatists and Foreign Offices. England stands better with the world, and the world with England because of the stately [4] Royal progress [5] of the past few weeks. — *Standard*, London.

The American Press rejoices with France and England about this *rapprochement* and show its immediate practical benefits in the diplomatic, financial and political fields.

— There are disputes awaiting [6] settlement [7] in North America, North Africa, and the far East, but above all there is the question of the ruinous increase [8] of armaments which England, France, and Italy, in agreement and with the assurance of the czar's personal sympathy, could induce all Europe to consider seriously.

France now is engaged in cutting down [9] her naval estimates and reducing the period of service in her army, while under a monarch who is free from the desire of military aggrandisement, Italy also is rigorously pruning down [10] her expenditure. The czar, animated by his Hague ideals, would gladly see Russia join, while King Edward must realize [11] that there is a strong English national revolt against the maintenance of taxation at a war level [12] in a time of peace, and, with no enemy in sight. As an American politician is quoted as saying in the Paris correspondence of the *Times* : " The world would like a little rest [1] ; but it will get none, so long as the German weltpolitik [2] is not kept [3] within its legitimate bounds. " — London Correspondent, New-York *Post*.

— Coolheaded [4] Frenchmen, as well as statesmanlike [5] Englishmen, agree that the animosity that has existed between their two countries since Fashoda and attained high water mark during the Transwaal war has worked [6] almost as much mischief [7] as actual hostilities. England is the best customer [8] of France, and the industrial relations, which for the last five years have been impaired [9] by nationalism and jingoism on both sides of the channel, are already waxing [10] stronger. There is always in latent or active form in France a certain amount of floating animosity. This force, like some noxious chemical element, had continued after the close [11] of the war of 1870-71 to be manifested against Germany until Bismark adroitly succeeded in [12] directing it against England.

For the last three months, one of the great aims [13] of British diplomacy has been to once more turn the tables and by taking a leaf [14] from Bismarckian philosophy to redirect the constant quantity of animosity against Germany, thereby [15] relieving [16] the Anglo-French strain [17] and bringing France into closer relations with England. To borrow [18] the words of an eminent British statesman who recently passed through Paris, this is intended ultimately to pave the way for

---

(1) *Crowning*, completing ; finishing. — (2) *Beyond*, out of; outside of the limits. — (3) *Reach*, power of accomplishment, penetration, comprehension. In French, *la portée*. — (4) *Stately*, grand, majestic, dignified. — (5) *Progress*, a journey of state. — (6) *Awaiting*, being ready for; in French *attendant*. — (7) *Settlement*, adjustment of differences. — (8) *Increase*, augmentation, extension. — (9) *To cut down*, to retrench, diminish. — (10) *To prune down*, to diminish ; to clear from anything superfluous. — (11) *To realize*, to perceive or comprehend the reality of. — (12) *Level*, degree of elevation.

(1) *Rest*, repose, peace, tranquillity. — (2) *Weltpolitik*, German world. (World politics). German policy of Colonial Expansion. — (3) *To keep* (*kept*), to restrain, to maintain. — (4) *Coolheaded* (with a cool head), possessing clear and calm judgment. — (5) *Statesmanlike*, having the manner or wisdom of a statesman. — (6) *To work*, to cause or produce. — (7) *Mischief*, misfortune, annoyance, injury, or damage caused — (8) *Customer*, commercial client. — (9) *To impair*, to diminish, to decrease. — (10) *To wax*, to become. — (11) *Close*, end. — (12) *To succeed in*, to meet with success, obtain the object desired — (13) *Aim*, object. — (14) *To take a leaf*, to follow the example. — (15) *Thereby*, in this way, by this means. — (16) *To relieve*, to alleviate, mitigate. — (17) *Strain*, tension — (18) *To borrow*, to adopt, appropriate.

a mutual understanding and agreement between the three most liberal and progressive nations in the world, France, England, and the United States. — Paris Correspondent, New-York *Times*.

Therefore (1) the journey of the King was a most sagacious conception which was brilliantly carried out(2). By virtue of his personal popularity, the King has been setting (3) the "seal on the peaceful victories which statesmanship (4) has won (5) in cordial diplomatic intercourse (6) and in reconciling, as no minister of state, however distinguished, can do, the old jealousies, old distrust (7) and old hate (8). It is a noble *rôle*, worthy (9) of a King."

M. N. Barker.

(1) *Therefore*, consequently. — (2) *To carry out*, to accomplish, execute. — (3) *To set*, to put, to place. — (4) *Statesmanship*, (states-man-ship), the qualifications of a man versed in the art of government. — (5) *To win* (*won*), to gain, obtain, to be victorious; to accomplish by effort. — (6) *Intercourse*, relations. — (7) *Distrust* (dis-trust), suspicion, absence of trust or confidence. — (8) *Hate*, dislike, aversion, enmity, animosity. — (9) *Worthy*, proper, suitable.

"The invisible Woman".

At the beginning (1) of the last century (2), "The invisible Woman" caused a great sensation in all the principal towns (3) of the Continent and the British Isles. This delusion was far more (4) mystifying than the "Delphic Oracles" of the country fairs (5). Here was no head (6), but a hollow (7) globe furnished (8) with four horns (9) or trumpets (placed round it in a horizontal direction and at right (10) angles to each other (11), and suspended from an iron frame (1), or from the ceiling (2), by silk ribbons (3). This globe was further (4) enclosed within (5) a cage of open (6) trellis-work (7), sustained by four pillars *fig.* 1). A question whis-

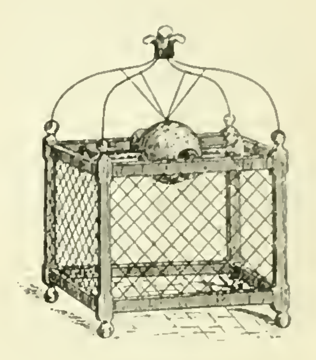


Fig. 1.

pered (8) at a trumpet mouth (9) was answered (10) in a feeble but distinct voice proceeding from the trumpet, the voice being of such a nature as to (11) appear to come from a diminutive person concealed (12) in the globe. This invisible lady conversed in several languages, sang (13) beautifully (14) and made (15) lively (16) and appropriate remarks upon the persons in the room. Even (17) the breath (18) producing the voice could be felt (19), and the sound of a returned kiss (20) distinctly heard (21).

All (22) this was very astonishing seeing (23) that the globe was isolated by the ribbons, which could

(1) *Beginning*, commencement. — (2) *Century*, siècle. — (3) *Town*, ville. — (4) *Far more*, bien plus. — (5) *Country fairs*, foires ou fêtes de campagne, de province. — (6) *Head*, tête. — (7) *Hollow*, creux. — (8) *Furnished*, meuble auquel étaient adaptés. — (9) *Horns*, cornes. — (10) *Right*, droit. — (11) *Each other*, un par rapport à l'autre.

(1) *Iron frame*, cadre en fer. — (2) *Ceiling*, plafond. — (3) *Silk ribbons*, rubans de soie. — (4) *Further*, de plus, en outre. — (5) *Within*, dans. — (6) *Open*, ouvert, ajouré. — (7) *Treillis-work*, ouvrage treillissé. — (8) *To Whisper*, murmurer. — (9) *Mouth*, bouche, ouverture. — (10) *To answer*, répondre. — (11) *As to*, de façon à. — (12) *To conceal*, cacher. — (13) *To sing* (*sang*, *sung*), chanter. — (14) *Beautifully*, admirablement. — (15) *To make*, faire. — (16) *Lively*, enjouées, piquantes. — (17) *Even*, même. — (18) *Breath*, haleine. — (19) *To feel*, sentir. — (20) *Kiss*, baiser. — (21) *To hear*, entendre. — (22) *All*, tout. — (23) *To see* (*saw*, *seen*), voir.

be freely([1]) examined to show([2]) that they were simply ribbons and concealed nothing([3]) in the nature of a speaking-tube([4]). And yet([5]) the process of the deception was very simple, as([6]) can be seen from the accompanying figure (*fig.* 2). One of the



Fig. 2.

pillars of the cage was hollow, and contained a tube which passed through([7]) the floor([8]) to an adjoining room. In each([9]) of two of the horizontal railings([10]) opposite the trumpet-mouths there was an aperture([11]) communicating with a tube which ran([1]) through the hollow railing to the hollow pillar. Any([2]) question asked([3]) by a voice directed into either([4]) of the trumpets was reflected by the concave inner([5]) surface of the globe so as([6]) to reach([7]) the opening([8]) of the tube, along([9]) which it was transmitted, so as to be easily([10]) heard by a person concealed in the adjoining room, and whose answer appeared to come([11]) from the interior of the hollow globe. A peep-hole([12]), skilfully([13]) let([14]) into the wall of the room, allowed([15]) the "invisible lady" to see all that([16]) was going on([17]), and thus([18]) enabled([19]) her to pass remarks upon any person present.

The Boy's Own Paper.

(1) *Freely*, librement, à loisir, à volonté. — (2) *To show*, montrer. — (3) *Nothing*, rien. — (4) *Speaking tube*, tube porte-voix. — (5) *Yet*, cependant. — (6) *As*, ainsi. — (7) *Through*, à travers — (8) *Floor*, plancher. — (9) *Each*, chacun. — (10) *Railing*, rampe. — (11) *Aperture*, ouverture.

(1) *To run* (*ran*, *run*), courir. — (2) *Any*, toute. — (3) *To ask*, demander, poser. — (4) *Either*, l'un ou l'autre — (5) *Inner*, intérieure. — (6) *So as*, de façon. — (7) *To reach*, atteindre, arriver à. — (8) *Opening*, ouverture. — (9) *Along*, le long de. — (10) *Easily*, facilement. — (11) *To come* (*came*, *come*), venir. — (12) *Peep-hole*, judas — (13) *Skilfully*, habilement. — (14) *To let* (*let*), laisser, pratiquer. — (15) *To allow*, permettre. — (16) *All that*, tout ce qui. — (17) *To be going on*, se passer. — (18) *Thus*, ainsi. — (19) *To enable*, permettre, mettre à même.

EXAMENS ET CONCOURS

Concours général des lycées et collèges (1902).

(*Paris, classe de Seconde classique.*)

THÈME 29.

Nous descendons dans les Latomies (*Latomiæ*), grandes carrières, célèbres, comme on le sait, par la captivité des Athéniens, et dont le fond s'est rempli, grâce au temps et aux hommes, d'admirables bosquets. Ce serait aujourd'hui une bien jolie prison. Dans l'une, il y a tout un bois d'orangers. A l'extrémité d'une autre, sous des voûtes profondes, creusées dans le roc et soutenues par des piliers, des tisserands fabriquent du fil à pêcher. Les pauvres gens nous en offrent. A gauche et tout près d'eux, se trouve, dans les parois de la carrière, l'étonnante excavation qui s'appelle l'Oreille de Denys : un pavillon d'oreille, en effet, haut de plusieurs étages et large en proportion, et dont la sonorité est prodigieuse. Une feuille de papier qu'on y déchire produit l'effet d'un coup de fusil. Quand la porte se referme, c'est un coup de canon. Le guide, qui a l'habitude de ces improvisations, se met à dire à demi-voix : « Bonjour, Denys ; voici des Français

que j'amène : ils continuent leur voyage ! » Et Denys nous répond par un roulement de tonnerre.

René Bazin.

VERSION

When Latin and Greek were almost the only written languages of civilized man, it is manifest that they must have furnished the subjects of all liberal education. The question therefore is wholly changed, since the growth of a complete literature in other languages ; since France, and Italy, and Germany, and England, have each produced their philosophers, their poets and their historians, worthy to be placed on the same level with those of Greece and Rome.

But although there is not the *same* reason now which existed three or four centuries ago for the study of Greek or Roman literature, yet, there is another no less substantial. Expel Greek and Latin from your schools, and you confine the views of the existing generation to themselves and their immediate predecessors ; you will cut off so many centuries of the world's experience, and place us in the same state as if the human race had first come into existence in the year 1500. For it is nothing to say that a few learned individuals might still study classical literature ; the effect produced on the public mind would be no greater than that which has resulted from the labours of our oriental scholars. It would not spread beyond themselves and men in general, after a few generations, would know as little of Greece and Rome as they do actually of China and Hindostan. But such an ignorance would be incalculably more to be regretted.

Thomas Arnold.

Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais
dans les écoles normales (1902).

(Aspirants et Aspirantes.)

THÈME, RÉDACTION EN FRANÇAIS ET COMPOSITION EN LANGUE ÉTRANGÈRE

Mêmes textes que pour l'allemand [Voir n° 9 (5 février 1903), p. 320].

VERSION

New-York.

As I muse, the remembrance of a great city comes back to me — a city walled up to the sky and roaring like the sea. The memory of that roar returns first ; then the vision defines : a chasm, which is a street, between mountains, which are houses. I am tired, because I have walked many miles between those precipices of masonry, and have trodden no earth — only slabs of rock — and have heard nothing but thunder of tumult. Deep below those huge pavements I know there is a cavernous world tremendous : systems underlying systems of ways contrived for water and steam and fire. On either hand tower façades pierced by scores of tiers of windows. — cliffs of architecture shutting out the sun. Above, the pale blue streak of sky is cut by a maze of spidery lines, — an infinite cobweb of electric wires. In that block of houses on the right there dwell nine thousand souls ; the tenants of the edifice facing it pay the annual rent of a million dollars. Seven millions scarcely covered the cost of those bulks overshadowing the square beyond — and there are miles of such. Stairways of steel and cement, of brass and stone, with costliest balustrades, ascend through the decades and double-decades of stories ; but no foot treads them. By water-power, by steam, by electricity, men go up and down ; the heights are too dizzy, the distances too great, for the use of the limbs. I am walking for curiosity alone ; with a serious purpose I should not walk : the spaces are too broad, the time is too precious, for such slow exertion. Orders are given and obeyed by machinery. By electricity far-away doors are opened ; with one touch a hundred rooms are lighted or heated.

And all this enormity is hard, grim, dumb ; it is the enormity of mathematical power applied to utilitarian ends of solidity and durability. Those leagues of palaces, of warehouses, of buildings describable and indescribable, are not beautiful, but sinister. One feels depressed by the mere sensation of the enormous life that created them, life without sympathy ; of their prodigious manifestation of power, power without pity.

Lafcadio Hearn.

Les Quatre Langues

N° 18. 20 Juin 1903. 3e Année.

PARTIE ANGLAISE

The Commemoration of the St Louis Exposition.

April 30th was the hundredth anniversary of the signing of the Treaty in 1803, between President Jefferson and Napoleon, by which



Louisiana became [1] a part of the United States and the dedication ceremonies of the Louisiana Purchase Exposition in St. Louis were held [2] April 30 and May 1 and 2. The three days were known respectively as Centennial day, International day, and State day.

Next to the Declaration of Independence which made us a nation, the Louisiana Purchase is the greatest event in American history; and there is no other that can compare with it, except the close [1] of the Civil War.

We already possessed the eastern bank [2] of the Mississippi River to a point below [3] Natchez. We were shut off from the Gulf of Mexico by the narrow [4] strip [5] of West Florida fifty or sixty miles wide, which at that time extended all the way to the Mississippi River, and by the projecting delta of the river which belonged [6] to the Louisiana province.

---

1. *To become* (*became, become*), to change or pass from one state of existence to another. — 2. *To hold* (*held*), to celebrate, to solemnize.

---

1. *Close*, end, conclusion, termination — 2. *Bank*, elevation forming the side of a river or ravine — 3. *Below*, not so high as; lower down — 4. *Narrow*, measuring relatively little from side to side; not wide or broad. — 5. *Strip*, a narrow piece, comparatively long; in French *bande*. — 6. *To belong*, to be a property of.

Our frontier settlers [1] on the Ohio and in the region accessible to the Mississippi were clamoring for unrestricted navigation rights to the sea. The Louisiana province had been ceded by France to the Spaniards, who also held [2] the Floridas, in 1765. We had succeeded [3] in making a temporary arrangement with the Spaniards which gave us certain rights of passage, and particularly, of landing [4] and storing [5] goods [6] at New Orleans. This arrangement was reported as withdrawn [7] at the very time when it came to be known that by a secret treaty the Spanish Government had transferred Louisiana back to the French. The Americans had believed [8] they could deal with [9] the Spaniards, and eventually have their own way about the use of the mouths of the river. But they regarded France as incomparably more formidable and so our settlers in the Southwest were very much disturbed [10].

Meanwhile [11] the French had not yet taken possession at New Orleans, for they were at that time painfully [12] and disastrously engaged in the endeavour [13] to put down [14] the revolt in Haïti. Under these circumstances, President Jefferson instructed our minister at Paris, Mr. Livingston, to try to purchase the east bank of the Mississippi to its mouth, this purchase including the town of New Orleans. The total amount of land asked for was comparatively a mere speck [15] on the map, — a bit [16] of marsh [17] and sand [1] off the extreme end of West Florida, and the margin [2] of delta land that lies [3] east of the main channel of the Mississippi between Lake Pontchartrain and the river's mouth. Mr. Livingston's negotiations seemed to be wholly fruitless, and at length President Jefferson quietly sent [4] James Monroe as a special envoy with authority to treat at Madrid as well as at Paris, and with instructions to buy [5] New Orleans and the river outlet [6] for $ 2000000. Suddenly, to the great surprise of Messrs. Livingston and Monroe, Napoleon proposed through Marbois, his finance minister, to sell [7] us, not merely [8] New Orleans, but almost a million square miles of country, nearly all of which had never been seen by a white man. Napoleon was now determined that the United States should take over [9] the whole [10] French territory, even as he had formerly [11] been determined not to sell the marginal strip on the east bank of the river.

It covers 875025 square miles or 560016000 acres. A more vivid conception of what these figures [12] mean [13] may be derived from Mr. Binger Hermann's comparisons: " Its area is more than seven times that of Great Britain and Ireland; more than four times that of the German Empire, or of the Austrian Empire, or of France, more than seven times the size [14] of Italy... It is also larger than Great Britain, Germany, France, Spain, Portugal, and Italy combined."

The region now has a population of 15000000 with an assessment [15], in 1900, of $ 6616642829 which, of

---

1. *Settler*, one who fixes his residence in a new colony. — 2. *To hold* (*held*), to occupy, to be in possession of. — 3. *To succeed in*, to be successful, to obtain the object desired. — 4. *To land*, to disembark, to transfer from a ship to land, to put on shore. — 5. *To store*, to deposit in a store or warehouse for preservation. — 6. *Goods*, merchandise; articles of trade. — 7. *To withdraw* (*withdrew*, *withdrawn*), to retire, to retract. — 8. *To believe*, to think, to have confidence. — 9. *To deal with* (*dealt*) to negociate, to master. — 10. *To disturb*, to trouble, to derange, to incommode. — 11. *Meanwhile*, during the interval. — 12. *Painfully*, arduously, laboriously, with great pains. — 13. *Endeavour*, effort, essay, attempt. — 14. *To put down*, to repress, to defeat, to suppress. — 15. *Speck*, a small spot; in french: *point*. — 16. *Bit*, a morsel or small fragment. — 17. *Marsh*, a piece of low wet land; in French: *marécages*.

1. *Sand*, a mass of small particles of rocks. — 2. *To lie* (*lay*, *lain*), to be situated. — 3. *Main*, principal. — 4. *To send* (*sent*), to cause to go, to despatch. — 5. *To buy* (*bought*), to purchase; to acquire the possession of, by paying a price. — 6. *Outlet*, passage. — 7. *To sell* (*sold*), opposed to *to buy*, to transfer the property of. — 8. *Merely*, only. 9. *To take over* (*took*, *taken*), to assume the ownership or property of. — 10. *Whole*, entire, complete. — 11. *Formerly*, first, in time past. — 12. *Figures*, an arithmetical character, value. — 13. *To mean*, to signify. — 14. *Size*, dimensions; material proportions. — 15. *Assessment*, an official valuation of property for purposes of taxation.

course, is far[1] below the real value of the property. A very satisfactory return for the original investment[2]! It must be remembered[3] that the interest has not been compounded[4]; it has been drawn[5] year by year to support the growing[6] millions of population.

The States now include the most important wheat and corn producing areas, not only in the United States but in the whole world. The southern part of the region is famous for cotton as well as for other products, and millions of farmers, as prosperous as any in the world, live in the great States of Iowa, Minnesota Kansas, Nebraska, and Missouri. Scores[7] of thousands of miles of railroad lines form the highways[8] of commerce, for the fifteen millions of people who now occupy the wilderness[9] bought by Jefferson and his agents, and traversed by Lewis and Clark. The village of St Louis has become a splendid metropolis, which in the near future will have a million people. The little town of New Orleans has become a beautiful and famous city. From Minneapolis and St Paul, on the eastern edge of the Louisiana territory, to Denver, near the western edge, prosperous towns and cities have sprung into being. Progressive institutions of education are found[10] everywhere[11] and a population of very high average[12] character occupies these commonwealths[13], and feels[14] the same degree of local pride[15] and affection for home environment as communities elsewhere[1] that cherish a much longer history.

The Louisiana Purchase Exposition at St Louis proposes, indeed, to be a world's fair of the first magnitude; but it must, above all else, illustrate the marvelous development of the territory whose acquisition it is meant to celebrate.

The interest in the ceremonies appears to have been confined to the first day, when President Roosevelt and ex-President Cleveland were the principal speakers; on the second day, however, the French ambassador, Mr. Jusserand, delivered an able[2] speech dealing with[3] the mutual sympathy of France and this country.

Mr. Roosevelt's Speech.

We have met[4] here to-day to commemorate the hundredth anniversary of the event which more than any other, after the foundation of the government and always excepting its preservation, determined that we should be a great expanding nation, instead[5] of relatively a small and stationary one. Of course, it was not with the Louisiana Purchase that our career of expansion began[6].

But there could be no illusion about the acquisition of the vast territory beyond[7] the Mississippi, stretching[8] westward[9] to the Pacific, which in that day was known as Louisiana. This immense region was admittedly the territory of a foreign power, of a European kingdom. None of our people had ever laid claim[10] to a foot of it. Its acquisition could in no sense be treated as rounding out any existing claims. When we acquired it we made evident once for all that consciously and of set purpose[11] we had embarked on a career of expansion, that we had taken our place among those daring[12] and

1. *Far*, very much. — 2. *Investment*, a placing of capital in a way intended to get profit from its employment. — 3. *To remember*, to have in memory. — 4. *To compound*, to put together, accumulate. *Compound interest* is the interest paid, not only on the original or principal sum, but also on the interest as it falls due, and, remaining unpaid, is added to the capital. — 5. *To draw* (*drew*, *drawn*), to take. — 6. *Growing*, increasing; in French : *croissant*. — 7. *Score*, the number twenty. — 8. *Highway*, a public road or passage; a way open to all passengers. — 9. *Wilderness*, desert; a tract of land inhabited only by wild beasts. — 10. *To find* (*found*), to come upon, to encounter. — 11. *Everywhere*, in every place. — 12. *Average*, medium, ordinary. — 13. *Commonwealth*, a republican or democratic state. — 14. *To feel*, to have a sensation or perception. — 15. *Pride*, a feeling of exultation; in French : *fierté*.

1. *Elsewhere*, in another place. — 2. *Able*, capable, competent, adequate. — 3. *To deal* (*dealt*) *with*, to treat. — 4. *To meet* (*met*), to assemble. — 5. *Instead*, in place. — 6. *To begin* (*began*, *begun*), to commence. — 7. *Beyond*, on the other side. — 8. *To stretch*, to extend. — 9. *Westward*, toward the west. — 10. *To lay* (*laid*) *claims*, to present a demand of a right. — 11. *Of set purpose*, with deliberate intention. — 12. *Daring*, audacious, adventurous.

hardy [1] nations who risk much with the hope and desire of winning [2] high position among the great powers of the earth. As is so often the case in nature, the law of development of a living organism showed itself, in its actual workings [3], to be wiser [4] than the wisdom of the wisest. This work of expansion was by far [5] the greatest work of our people, during the years that intervened between the adoption of the constitution and the outbreak [6] of the civil war. Never before had the world seen the kind of national expansion which gave our people all that part of the American continent lying [7] west of the



Mr. Theodore Roosevelt.

thirteen original states, the greatest landmark in which was the Louisiana purchase, our triumph in this process of expansion was indissolubly bound up [8] with the success of our peculiar kind of federal government; and this success has been so complete that, because of its very completeness, we now sometimes fail [9] to appreciate not only the all importance,

— 1. *Hardy*, enduring, capable of supporting fatigue. — 2. *To win* (*won*), to obtain or accomplish by effort. — 3. *Workings*, method of operation. — 4. *Wise*, sage, sagacious, discerning. — 5. *By far*, in a great degree. — 6. *Outbreak*, a rupture of the peace; a public disturbance. — 7. *Lying*, present participle of *to lie* (see note 2, p. 666). — 8. *To bind up* (*bound*), to attach, to connect intimately. — 9. *To fail*, to be deficient, to fall short.

but the tremendous [1] difficulty of the problem with which our nation was originally faced.

We expanded by carving [2] the wilderness into territories, building [3] new states whenever they had received as permanent settlers a sufficient number of our people. Being a practical nation, we have never tried [4] to force on any section of our new territory an unsuitable [5] form of government, merely because it was suitable for another section under different conditions. Of the territory covered by the Louisiana purchase a portion was given statehood [6] within a few years. Another portion has not been admitted to statehood, although [7] a century has elapsed [8] — although doubtless it soon will be. In each case we showed the practical governmental genius of our race by devising methods suitable to meet the actual existing needs [9], not by insisting upon the application of some abstract shibboleth [10] to all our new possessions alike [11], no matter [12] how incongrous this application might sometimes be. Over by far the major part of the territory, however, our people spread [13] in such numbers, during the course of the nineteenth century, that we were able to build up state after state, each with exactly the same complete local independence in all matters affecting purely its own domestic interests as in any of the original thirteen states — each owing [14] the same absolute fealty [15] to the union of all the sta-

1. *Tremendous*, wonderful, astounding. — 2. *To carve*, to divide by cutting or by parcelling out. — 3. *To build* (*built*), to construct, to establish. — 4. *To try*, to essay, to undertake, to attempt. — 5. *Unsuitable* (not suitable), not adapted, improper. — 6. *Statehood*, the condition of a state. — 7. *Although*, in spite of the fact that. — 8. *To elapse*, to pass away. — 9. *Need*, necessity, exigency. — 10. *Shibboleth*, a Hebrew word signifying "ear-of-corn" used by Jephthah, one of the judges of Israel, as a test-word (mot d'épreuve, de passe) by which to distinguish the Ephraimites from his own men. In English the word means the test-word or favorite phrase of a party. — 11. *Alike*, in the same manner; equally. — 12. *No matter*, it is of no importance. — 13. *To spread* (*spread*), to expand. — 14. *To owe*, to be under obligation. — 15. *Fealty*, fidelity.

tes which each of the original thirteen states also owes — and finally, each having the same proportional right to its share[1], in shaping[2] and directing the common policy of the Union, which is possessed by any other state, whether of the original thirteen or not. This, then, is the great historic significance of the movement of continental expansion in which the Louisiana purchase was the most striking[3] single achievement. It stands out[4] in marked relief even among the feats of a nation of pioneers, a nation whose people have from the beginning been picked out[5] by a process of natural selection from among the most enterprising individuals of the nations of western Europe.

1. *Share*, part or portion. — 2. *To shape*, to regulate, give form, to prepare. — 3. *Striking*, remarkable. — 4. *To stand out*, to be prominent or in relief. — 5. *To pick out*, to select, to choose.

A typical Wedding in England.

London, May the 9 th.

It has occurred (*venu à l'idée*) to me that some may like to hear the details of a typical wedding (*cérémonie du mariage*) in England — the people concerned belonging (*appartenant*) to the professional classes.

About Christmas the young people decided that the wedding day must not be later (*plus tard*) than April 30th, May being considered rather an unlucky (*qui porte malheur*) month for marriages. Then came innumerable discussions as to who should perform the ceremony, a great friend of the bride[1] being a clergyman, as was also the uncle of the bridegroom (*fiancé*). It was at length (*enfin*) settled (*réglé*) that both (*tous les deux*) should take part in it. The next difficulty was as to where the guests (*invités*) were to be received; for they numbered something like two hundred, and the house of the bride's parents contained no reception room large enough (*assez*). A well-known London organist, a friend of the bride, had promised to take charge of the organ, and the question was, whether (*si*) a suitable hall could be hired (*loué*) on the day it was convenient for the organist to be present. Weeks elapsed (*se passèrent*) before these difficulties were finally overcome (*surmontées*), and the wedding day dawned (*luisait*) with a clear sunshine (*soleil*). Until (*jusqu'à*) a few years ago (*il y a*), marriages were supposed to be performed before noon; — a most awkward (*fâcheux*) arrangement, as it meant (*signifiait*) a whole (*tout un*) long day for the guests to be entertained by the bride's parents. The law however has since been altered. Two o'clock was the time fixed upon for the ceremony and a few minutes before that hour the church was well filled (*remplie*). Now the bridegroom began (*commençait*) to look rather uneasy (*mal à l'aise*), and the brides-maids (*demoiselles d'honneur*) were waiting (*attendaient*) at the church doors. In a few minutes the bride, conducted by her nearest (*plus proche*) male relative (*parent*), was seen coming up the aisle with her cluster (*groupe*) of brides-maids, six in number; and the two little pages to hold up (*soutenir*) her train. I am not very good at describing dresses, so I can only say that the bride's[1] was of ivory satin trimmed (*garnie*) with chiffon and orange blossoms (*fleurs*), and that she wore (*portait*) a small bolero of satin over (*par-dessus*) a soft bodice (*corsage*) of chiffon. As she was not very tall (*grande*), it was decided that the brides-maids should not wear

1. *Bride* désigne à la fois la fiancée et la mariée.

1. *The bride's*, celle de la mariée.

ne porteraient pas) hats. Their dresses were of a soft pale blue, and they had wreaths (*couronnes*) of white roses in their hair, their bouquets being sprays of roses. The two little pages were in black velvet (*velours*), with white silk (*soie*) blouses. The ceremony did not take very long, half-an-hour at the outside. First a short (*courte*) address (*allocution*) from the pastor, then a hymn, a prayer, the few words which made them man and wife, again a prayer, a few words from the pastor with the marriage hymn as a conclusion. Then the bridal party went into the vestry (*sacristie*) to sign the registers and meantime (*pendant ce temps*) the visitors were rapidly driven (*conduits en voiture*) to the reception hall. This had been arranged and decorated by a London firm, known as being able to provide anything (*n'importe quoi*) from needles (*aiguilles*) to elephants. Very pretty (*joli*) it looked (*avait un aspect*), small tables scattered (*éparses*) around the hall, with their white cloths (*nappes*) and dainty silver (*argenterie fine*), quantities of flowers, a large centre table upon which was placed the beautiful bride cake (*gâteau de la mariée*), and small side tables with their array (*rangée, étalage*) of presents, some of them much too large to be placed on tables though (*cependant*). Heavy curtains (*lourds rideaux*) closed in the hall from the vestibule, and just inside (*à l'intérieur de*) the curtains stood (*se tenait*) the bride's mother to receive the guests; close to (*tout près*) her being the bridegroom's father and mother. Each guest then passed straight (*tout droit*) up the room to where the bride and bridegroom stood, surrounded (*entourés*) by the brides-maids and the best man (*garçon d'honneur*). The guests, after looking at the presents, settled (*s'arrangèrent*) themselves at the various tables, and soon was heard the chatter (*babillage*) of merry (*joyeuses*) voices and the clatter of plates, cups and spoons[1], with the soft accompaniment of the music of a stringed band (*orchestre d'instruments à cordes*). Both families being temperance people, the beverages were simply tea and coffee, and the eatables (*mets*), dainties (*friandises*) which could be taken with gloved fingers. Welcome (*bienvenu*) was the refreshment after the excitement, — especially as some of the guests had come a long distance. It was now time for the bride to cut the cake. Then she had to be smuggled off (*enlevée sans que les invités s'en aperçussent*) to the dressing-room (*cabinet de toilette*) to change her dress for a travelling gown (*robe de voyage*); eager (*empressées*) brides-maids plying (*offrant incessamment*) her with refreshments at the same time. The couple were very anxious to get away quietly (*tranquillement*) and avoid (*éviter*) the confetti, but it was not easy as the hall had no second door of exit (*sortie*), and they would therefore (*en conséquence*) have to pass straight down through (*à travers*) the guests. This was however effected by a little management, and shortly (*bientôt*) one heard, " What has happened (*arrivé*) ? Where are bride and Bridegroom ? Where have they gone " ? Another voice was heard, " Here is the bride's cloak (*manteau*), will some one take it after her " ? It was then discovered that no one knew where they had gone, or where they intended to spend (*passer*) their honeymoon (*lune de miel*) ! The ' best man ' however proved equal to the occasion[2], and went off (*partit*) on a mysterious journey (*voyage*) with the much needed (*nécessaire*) cloak. About five o'clock the guests all departed with the excep-

1. *The clatter of plates, cups and spoons*, le bruit des assiettes, des tasses et des cuillères.
2. *Proved equal to the occasion*, se montra à la hauteur des circonstances.

tion of about forty of the nearest relations, who went to the house of the bride's father for dinner and to spend the evening; — a carpet dance having been arranged as the wind up (*conclusion finale*) of the day.

E.-A. LAWRENCE.

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais

dans les lycées et collèges (1902).

THEME

La nuit était close quand il ouvrit la barrière de son petit jardin et entra dans son logis de retraité, où il allait coucher pour la première fois.

A une place d'honneur, au dessus de la cheminée, il suspendit pour toujours son sifflet d'argent... C'était étrange, cette mélancolie inattendue qui le prenait maintenant, comme si cette soirée eût marqué pour lui la fin de toutes choses... Elle était bien rangée sa chambre, et il avait tenu à ce qu'elle eût un joli aspect. Plusieurs des objets ornant ce ménage de vieux forban, ramassés aux quatre coins du monde dans des aventures ou des pillages, avaient des physionomies extraordinaires qui rappelaient des pays lointains. Et, auprès du lit, le portrait de la petite morte, — moins effacé dans ce temps-là, — regardait vaguement en tenant son cierge.

Il prit à deux mains ce cadre de coquillages, et, son cœur s'amollissant malgré lui, dans cette soirée heureuse, une première larme se mit à descendre jusqu'à sa barbe déjà blanche. Il était d'un vrai sang de marins bretons, et ces hommes d'apparence rude, qui vivent sur la mer, gardent toujours au fond de leur cœur le souvenir unique et ineffaçable de quelque coin de village ou de quelque petite figure douce qu'ils ont aimée.

Le vent d'Ouest sifflait sous sa porte; derrière sa maison solitaire, il s'engouffrait dans la cour humide que surplombaient le granit et les ajoncs; — là-bas, au large, il devait faire gros temps et la nuit allait être dure. Mais il en avait fini pour toujours avec ces angoisses-là, fini avec ces nuits noires et sinistres, avec ces grands bruits des eaux furieuses, avec toutes ces épouvantes de la mer qui font blêmir de froid et de peur; tout pouvait bien siffler à présent et tempêter dehors; jamais, jamais cela ne le regarderait plus. Comme il allait être heureux! Plus de dangers, ni de travail, ni de peine; chaque soir s'endormir tranquille dans un vrai lit pour la nuit entière; cultiver un petit jardin — une chose tout à fait nouvelle qu'il avait toujours désirée, — et puis se soigner lui-même. Avec tant de repos et de précautions qu'il allait prendre, pour sûr il ne pouvait manquer de retrouver encore de belles années, même de rajeunir... Et pourtant il pleurait toujours.

Pierre LOTI.

VERSION

And now let us not overlook the further great fact, that not only does science underlie sculpture, painting, music, poetry, but that science is itself poetic. The current opinion that science and poetry are opposed, is a delusion. It is doubtless true that as states of consciousness, cognition and emotion tend to exclude each other. And it is doubtless also true that an extreme activity of the reflective powers tends to deaden the feelings; while an extreme activity of the feelings tends to deaden the reflective powers: in which sense, indeed, all orders of activity are antagonistic to each other. But it is not true that the facts of science are unpoetical; or that the cultivation of science is necessarily unfriendly to the exercice of imagination and the love of the beautiful. On the contrary, science opens up realms of poetry where to the unscientific all is a blank. Those engaged in scientific researches constantly show us that they realize not less vividly, but more vividly, than others, the poetry of their subjects. Whoever will dip into Hugh Miller's works on geology, or read Mr. Lewes's "Sea side Studies", will perceive that science excites poetry rather than extinguishes it. And he who contemplates the life of Goethe, must see that the poet and the man of science can co-exist in equal activity.

Is it not, indeed, an absurd and almost a sacrilegious belief, that the more a man studies Nature the less he reveres it? Think you that a drop of water, which to the vulgar eye is but a drop of water, loses anything in the eye of the physicist who knows that its elements are held together by a force which, if suddenly liberated, would produce a flash of lightning? Think you that what is carelessly looked upon by the uninitiated as a mere snow-flake, does not suggest higher associations to one who has seen through a microscope the wondrously-varied and elegant forms of snow-crystals? Think you that the rounded rock, marked with parallel scratches, calls up as much poetry in an ignorant mind as in the mind of a geologist, who knows that over this rock a glacier slid a million years ago? The truth is, that those who have never entered upon scientific pursuits are blind to most of the poetry by which they are surrounded.

Herbert Spencer.

Concours pour le grade d'interprète de réserve.

(6e région, 2 juin 1903.)

THÈME

Une troupe en marche, obligée le plus souvent de suivre une route sur une grande profondeur, a besoin d'un certain temps pour prendre ses dispositions de combat. La tâche de la fraction affectée au service de sûreté est donc de donner le temps nécessaire pour le déploiement, d'écarter les obstacles de minime importance qui se présentent sur la route, et de permettre ainsi au corps principal d'exécuter sa marche sans à-coups.

Un bon service d'exploration est la première condition pour assurer la sécurité ; mais on ne saurait cependant se dispenser de le compléter par des mesures de précaution prises dans le voisinage immédiat des troupes à protéger.

Le gros d'une troupe marchant en avant la couvre en poussant en avant d'elle une avant-garde : le gros d'une troupe marchant en arrière la couvre en laissant en arrière d'elle une arrière-garde : la protection des flancs, quand elle est nécessaire, incombe à des flanc-gardes.

VERSION.

The defence of a position. General principles.

The surrender of the initiative entailed by a defensive attitude, unless the defending force is superior, or at least, equal in strength, is undoubtedly a disadvantage. The assailant, if he has to deal with an inferior force, as will generally be the case, can manœuvre as he pleases and strike where he deems best; the defender, on the other hand, is obliged to regulate his movements by those of his adversary.

Combined tactics in the defense have the same end in view as in attack, viz., the attainment of superiority of fire preparatory to an assault (i. e., the counter-attack); and, as in attack, the co-operation of the three arms depends largely on a comprehensive survey of the ground; on the manner in which physical features are turned to account; and on the judicious employment of obstacles and entrenchments.

The manner in which a defensive position is occupied depends on the strategical object, on the character of the operations, on the physical features, and on the strength of the troops engaged. It is thus impossible to lay down precise rules; and the only reliable guides are a thorough knowledge of the effects of fire, a practised eye for ground, and an appreciation of the great results to be derived from a well-timed and energetic offensive.

A commander who intends to fight a decisive action on a defensive position should particularly keep in view the defence of his line of retreat and the preparation of the counter-attack.

Les Quatre Langues

N° 19. 5 Juillet 1903. 3e Année.

Jesus Kaegen

PARTIE ANGLAISE

Letter from Sir W. Houldsworth to the Baron d'Estournelles.

HOUSE of COMMONS London, June 13th 1903.

To the President of the parliamentary group of international arbitration, Paris.

Monsieur le Baron,

The very interesting announcement which has been made that a large number of Members of the French Parliament have constituted themselves into a group under your Presidency, for the purpose of making serious efforts to promote international peace whether by arbitration or by conciliation, has been received with sincere pleasure in political and commercial circles in this country. An earnest [1] desire exists in Great Britain to cultivate the most friendly relations with our nearest neighbour [2] the Republic of France, and foster [3] and consolidate by all means in our power the commercial and other ties [4] which connect the two countries, and we welcome this opportunity of inviting Members of another Parliament to meet [5] us for interchange of thought on matters of deep [6] interest for our mutual benefit.

Beyond [7] the brief reports which have reached [8] us, we are unaware [9] of the precise nature and character of your newly formed organisation and it has occurred to us that if you, as its President, accompanied by such of your colleagues as may be able to come, would do us the great honour and service of attending [10] a gathering [11] of Members of the British Parliament, that a useful purpose would be served by such a Meeting, and the information that you would impart to us would not only be of commercial advantage to both countries, but might help [12] to serve the noble cause you have in view. We are taking the initiative in this matter on behalf [13] of the Commercial Committee in the House of Commons, which is entirely of nonpartisan character and comprises 150 of its members (whose names we append), but we are assured that this invitation is most sincerely concurred in by other sections in our Parliament.

We therefore cordially invite you to honour us with a visit, and if Wednesday July 15th, would be a convenient day for you, we should be delighted to receive you on that date.

We are

Yours very truly,

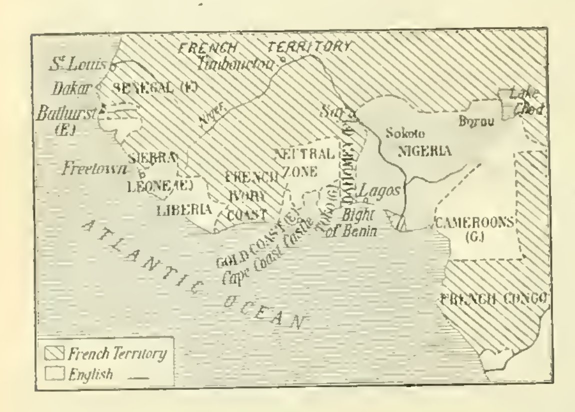
Sir W. Houldsworth.

1. *Earnest*, serious. — 2. *Neighbour*, one who lives near another. — 3. *To foster*, to favor. — 4. *Tie*, bond; French : *liens*. — 5. *To meet*, to come into the presence of. — 6. *Deep*, profound.

7. *Beyond*, besides. — 8. *To reach*, to obtain access to. — 9. *Unaware*, ignorant of. — 10. *To attend*, to be present at. — 11. *Gathering*, assembly. — 12. *To help*, to aid. — 13. *On behalf*, in the name of, for the benefit of.

The English and the French in West Africa.

British West Africa, under the Crown Colony management (1) has been in state of continual unrest (*troubles*). All along the coast, war (*guerre*) has succeeded war, and not in new acquisitions, but in the oldest (*plus anciennes*) possessions. In the meantime (*même temps*) the French, England's neighbours (*voisins*), have governed with the *ultima ratio* of armed force kept (*tenue*) carefully in the background (*arrière-plan, derrière la coulisse*); and the result is that in the last five years, British exports to British possessions have increased only by 17 per cent., while (*pendant que*) the French colonies have more than doubled their purchasing (*d'achat*) power for British goods (*marchandises*). It is not surprising, for within (*dans*) those five years there has been war in Sierra Leone, war in Ashanti, war repeatedly in the Niger Delta. France, it is true (*vrai*), has had war in West Africa within that period. Far (*avant*) in the interior she has destroyed the power of Samory and of Rabah, marauding chiefs with no fixed territory, whose armies moved from country like a horde of locusts. Rabah, before he met (*trouva*) his end (*fin*), had ruined the ancient kingdom (*royaume*) of Bornu, which lay (*s'étendait*) on the east of Lake Tchad, within the sphere claimed (*revendiquée*) by Great Britain; he would probably, but for the French activity, have pushed his devastation in upon Kano and Sokoto. Wars like these are inevitable, a necessary preliminary to any progress. But England's principal fighting has been done within a hundred or two miles of coast settlements (*établissements*), where she has ruled (*dominé*) for centuries. Technically, at least (*du moins*), although (*bien que*) in the case of Sierra Leone the term is misleading (2), these wars have been waged (*faites*) in suppression of revolts. France, with a wider (*plus vaste*) territory, has so governed as to (*de façon à*) have no rebellions to suppress. — This is not an honourable record for a country which boasts (*se vante*) of its skill (*habileté*) and success in colonisation, nor is it expedient (*avantageux*).



Where we are excelled by the French.

War is not inseparable from the march of civilisation. In French Guinea, M. Ballay raised (*leva*) a hut tax without friction, and though (*quoique*) the tax may not have been universally paid, the operation was considerably more profitable than the British experiment. And this tax has been raised through (*par l'intermédiaire de*) the chiefs, by subsidising the chiefs. The result is that the hut tax begins (*commence*) to come in (*rentrer*) and that the native system of rule (*gouvernement*) still remains (*reste*) to the fore (*au premier plan*). England, *per contra*, in Sierra Leone and in Ashanti, has not only laid (*mis*) a monstrous burden (*fardeau*) of debt on the colony, but has made a clean sweep (*table rase*) of the existing order. There is now nothing indigeneous, no laws (*lois*); all that is going to be supplied (*fourni*) direct from Downing Street, with a perfect adaptation to the needs (*besoins*) of an African com-

(1) *The Crown Colony Management*, le système d'administration des Colonies de la Couronne.

(2) *Is misleading*, peut induire en erreur.

munity and a perfect adjustment to African ideas. Across (*sur*) the Niger the same thing is beginning to be done on a much grander scale (*échelle*).

The new Slavery.

Slavery (*esclavage*) has reappeared in Africa under a new guise (*aspect*) and a new name. The slave in Hausaland, or any other part of native Africa, is a member of the family, can acquire his freedom (*liberté*), can, and often (*souvent*) does, rise (*s'élever*) to be a chief. The slave under European rule has nothing but slavery before him and his descendants. In this servitude the owner (*propriétaire*) is no longer an individual, and the status is called (*appelé*), not slavery, but forced labour (*travaux forcés*).

In the Congo Free State matters (*les choses*) are pushed to their logical conclusion, and if rubber (*caoutchouc*) and the other jungle products do not come in at the prices offered, the company's troops quicken (*activent*) industry by the bayonet or the lash (*fouet*). The authorities of this State are not slave traders (*traitants*); they reduce a whole (*toute une*) population to servitude *in situ*.

A grave Question for us all.

That is the thing for civilised societies to lay (*placer*, *avoir*) to heart (*cœur*). In one breath (*opinion*) Europe declares that African customs, all based on the assumption (*prétexte*, *supposition*) of slavery, are so wicked (*mauvaises*) as to justify all wars of aggression upon the natives. In another, Europe declares that the African cannot be left (*laissés*) free (*libres*). It is hard (*dur*) to resist the conclusion that in Sierra Leone, in Ashanti, and now in Hausaland, war has been brought on (*amenée*) by pursuing a high-handed (*arbitraire*, *violente*) policy of very doubtful justice, and the result of these wars is not merely (*simplement*) to confiscate the independence of a people, but to abolish the institutions, the customs, the laws and the rights (*droits*) which that people has created for itself. What is common to our notions and to theirs, the principle that a bargain (*marché*) must be adhered to, that a friend should not hurt (*faire du mal à*) a friend, we disregard. What we do not understand in their rules of life we abolish, and we lay upon them rules of life that they do not understand. *Fortnightly Review.*

London.

(*The end* [1]).

But to the most of those who come up to town the living dog is preferred to the dead lion, and they are apt to be more interested in the mansions (*hôtels*) of the millionaires who rule (*dominent*) the Rand from Park Lane than in the tombs of the Crusaders who rode (*chevauchaient*) steel-clad (*vêtus d'acier*) across Europe to wrest (*arracher*) the Holy Sepulchre from the Infidel. To them London is intensely alive (*vivante*). Beneath her smoke canopy dwell (*demeurent*) all the men whose names have been familiar to the colonist or to the provincial since his childhood. From his distant home they seemed to dwell afar off as gods upon some sky-piercing Olympus. But when he comes to town he jostles with (*coudoie*) his demigods in the street. He may sit next to the Commander-in-Chief in church, and listen to the sermon of the Archbishop of Canterbury. Mr. Balfour may whiz (*siffloter*) past him in his motor-car as he stands gaping at (*regardant bouche bée*) Mr. Chamberlain. That was Mr. Gladstone's house. Lord Salisbury lives in that street, and there is Lord Rosebery's mansion check by jowl ([2] *côte à côte*) with that of Alfred Harmsworth in Berkeley Square. The Horse Guards sit motionless at the gates of Whitehall ; the Lord Mayor's coach, with its quaintly liveried (*en livrée bizarre*) footmen (*valets de pied*) drives (*va en voiture*) past our windows down the Embankment ; to the merry marching music of fife and drum (*fifres et tambours*) step out (*sortent*) the British Grenadiers ; Dukes and Duchesses, popular novelists and pretty actresses, famous barristers

1. Voir n° 14 (20 avril 1903). — 2. *Cheek by jowl*, les joues très près l'une de l'autre ; très intime.

(*avocats*) and eminent divines (*ecclésiastiques*), whom they had read about all their lives, as we read about Richard the Lion Heart and John Hampden, suddenly take life before their eyes, and stepping down (*descendant*) from their pedestals mingle (*se mêlent*) with us as men among men. We see Mr. Balfour watching the Lord Mayor's Show from the vantage ground (*position favorable*) of a coster's barrow (*charrette d'un marchand des quatre saisons*), or we meet Mr. Morley walking sedately down Pall Mall to eat a modest chop (*côtelette*) at the Athenæum.

The amusements of London are more universally attractive even than its celebrities. London has not the Roman Colosseum, but it has the Hippodrome. The Wild West attracts its thousands to Olympia. Earl's Court is a popular Elysium, and the Crystal Palace a dream (*rêve*) of fairy-land (*pays des fées*) come true (*réalisé*). There is an embarrassment of riches in the theatres. Music halls abound, and there is seldom a day in which there is no concert. The Zoological Gardens are a microcosm of the whole world of animated nature, and the Gardens at Kew are famous throughout the Empire.

None of these attractions — no, not all of them put together — equal the charm of the crowded streets, the brilliant shops (*magasins*), the whole palpitating life of the myriad denizens (*citoyens*) of the busy hive (*ruche affairée*) of men unveiled before the eyes of the onlooker (*spectateur*).

And yet (*cependant*), and yet, with all these accumulated glories and charms to interest, to excite, to thrill (*faire tressaillir*) and to amuse, London is to thousands of her visitors a stony wilderness (*désert pierreux*) dreary (*morne*), and forbidding (*répulsif*), the memory of which in after years is as a nightmare (*cauchemar*). For the heart of man and of woman recoils (*a horreur*) from solitude and nowhere (*nulle part*) is mortal so much alone as in the heart of a great city in which he does not know a single friend.

William T. Stead.
From the *Review of Reviews*.

The Commemoration of the St-Louis Exposition.

Ex-President Cleveland's Speech.

Every feature[12] of our celebration should remind[13] us that we memorialize a peaceful acquisition of territory for truly American uses and purposes[14], and we should rejoice, not only because this acquisition immediately gave peace and contentment to the spirited[15] and determined American settlers who demanded an outlet[16] of trade to the sea, but also because it provided homes and means[17] of livelihood[18] for the millions of new Americans whose coming tread[19] fell upon[20] the ears of the expectant fathers of the republic, and whose stout[21] hearts and brawny[22] arms have wrought[23] the miracles which our celebration should interpret. We are here at this hour to dedicate beautiful and stately edifices to the purpose of our commemoration. But as we do this let us remember that the soil whereon[24] we stand was a century ago dedicated to the genius of American industry and thrift[25]. For every reason, nothing could be more appropriate as an important part of the centennial commemoration we have undertaken[26], than the gathering[27] together on this spot[28] of the things that are characteristic of American effort, and which tell the story of American achievement; and how

12. *Feature*, detail, particular, the appearance of every part of a thing. — 13. *To remind*, to put again in mind, in memory. — 14. *Purpose*, a thing proposed or intended. — 15. *Spirited*, full of life or fire, ardent. — 16. *Outlet*, issue, way. — 17. *Means*, disposable resources, support. — 18. *Livelihood*, maintenance, support of life, subsistance. — 19. *Tread*, steps; paces; the act of putting the foot on the ground. — 20. *To fall* (*fell, fallen*), to come upon suddenly. — 21. *Stout*, valiant, brave, strong. — 22 *Brawny*, muscular, having large strong muscles. — 23. *To work* (*wrought*), to cause, to produce. — 24. *Whereon*, on which. — 25. *Thrift*, fortune, success, prosperity. — 26. *To undertake* (*undertook, undertaken*), to take up or engage in. — 27. *Gathering*, the act of assembling. — 28. *Spot*, place: small extent of space.

happily will this be supplemented and crowned[29] by the generous magnanimous and instructive contributions from other and older lands, which, standing side by side with our exhibits, shall manifest the high and friendly regard our republic has gained among the governments of the earth, and shall demonstrate how greatly advancing civilization has fostered[30] and stimulated the brotherhood of nations.

M. Jusserand's Speech.

...The treaty signed one hundred years and a day ago had little precedent in history. It dealt with[31] territories larger than the empire of Alexander. It followed[32] no war. It was preceded by no shedding[33] of human blood. The new possessors got a hundred times more than they even thought of demanding, and the negotiations were so simple, the good faith[34] and mutual friendship so obvious[35] that all was concluded in a fortnight. The simplest protocol on postal or sanitary questions takes nowadays[36] more time. Each party found its interest in the transaction, but something more than interest led the affair to a speedy[37] conclusion, and that was the deep-rooted[38] sympathy of the French and American nations. The French were simply continuing what they had begun; they had wished America to be free and they were glad to think that she would be great. Money was paid, it is true, but had this been the main consideration, Louisiana would have been preserved, for the money was not by far the equivalent of the buildings and lands belonging to the state. The main motive power, without which all the others would have been of no avail[39], was indeed mutual sympathy.

---

29. *To crown*, to give the finishing touch, to terminate. — 30. *To foster*, to favor, forward, advance, to give support to. — 31. *To deal with* (*dealt*), to have to do with. — 32. *To follow*, to come after. — 33. *Shedding*, effusion. — 34. *Good faith*, real honesty, perfect sincerity.— 35. *Obvious*, evident, manifest. — 36. *Nowadays*, in these days, in the present age. — 37. *Speedy*, rapid, quick. — 38. *Deep-rooted*, profound, firmly fixed. — 39. *Avail*, advantage, efficacy, use, utility.

A wonderful[1] little Boy.

Mr. Blinks, after inviting his friend Mr. Jinks, who has just returned from abroad[2], to dinner, is telling[3] him what a fine memory his son[4] Bobby has.

"And do you suppose he will remember[5] me?" said Jinks.

"Remember you! Why, he remembers every face that he ever saw[6]".

An hour later[7] they enter the house, and after Jinks has shaken hands with Mrs. Blinks, he calls[8] Bobby over[9] to him.

"And do you remember me, my boy?" he asked.

"'Course I do[10]. You're the same *feller*[11] that father brought home[12] last[13] summer, and mother was so wild about it[14] that she didn't speak to father for a whole[15] week," was the very startling[16] reply.

---

1. *Wonderful*, étonnant. — 2. *Abroad*, étranger. — 3. *To tell* (*told*), dire. — 4. *Son*, fils. — 5. *To remember*, se rappeler. — 6. *Ever saw*, a vu une fois. — 7. *Later*, plus tard. — 8. *To call*, appeler. — 9. *Over*, vers. — 10. *'Course I do*, bien sûr que oui. — 11. *Feller*, pour *fellow*, individu — 12. *To bring home*, amener chez lui. — 13. *Last*, dernier. — 14. *To be wild about it*, être furieuse à ce sujet. — 15. *Whole*, entière. — 16. *Startling*, étonnante.

Do you believe[1] in Spiritualism?

Recently, at a certain large hotel while[2] a party were holding an argument[3] on the subject of spiritualism, a wag[4] expressed his belief[5] that there was something in it, as he himself was a sort of "medium".

---

1. *To believe*, croire. — 2. *While*, pendant que — 3. *To hold an argument*, discuter, avancer des arguments pour et contre. — 4. *Wag*, plaisant, farceur. — 5. *Belief*, croyance, opinion.

"How[6] a medium?" inquired one of the speakers.

"Why[7]," replied the wag. "I can do a good many[8] mysterious things; for instance[9], I can make a bell[10] ring[11] without[12] touching it."

The other said he was quite[13] sure he could not. The wag persisted and said he could make at least[14] a dozen bells ring in the passage within[15] two minutes without leaving[16] his seat[17].

"Let us see[18] you do it," exclaimed the other, and the rest of the party echoed his words[19].

The wag turned round on his seat, opened[20] a cupboard[21] door, and turned off[22] the gas from the upper[23] part of the building[24]. In less than[25] one minute, half[26] the bells in the passage began[27] to ring violently, the persons above[28] having suddenly lost[29] their lights[30].

6. *How*, comment. — 7. *Why*, dame, eh bien. — 8. *A good many*, pas mal de. — 9. *For instance*, par exemple. — 10. *Bell*, sonnette. — 11. *Ring*, sonner. — 12. *Without*, sans. — 13. *Quite*, tout à fait. — 14. *At least*, du moins. — 15. *Within*, dans. — 16. *To leave (left)*, quitter. — 17. *Seat*, siège. — 18. *Let us see*, voyons. — 19. *Words*, paroles. — 20. *Opened*, ouvrit. — 21. *Cupboard*, placard. — 22. *To turn off*, arrêter, interrompre la communication. — 23. *Upper part*, partie supérieure, les étages au-dessus. — 24. *Building*, bâtiment. — 25. *Less than*, moins de. — 26. *Half*, la moitié. — 27. *To begin*, commencer, se mettre. — 28. *Above*, au-dessus. — 29. *To lose*, perdre. — 30. *Light*, lumière.

How to pick[1] a Watch[2].

A gentleman lost[3] a valuable gold[4] watch. He advertised[5] for it, offering a substantial reward[6], with a hint[7] that no questions would be asked[8] on its return[9].

Next[10] day he received a visit from a man, who produced the missing[11] watch. The owner[12] gave[13] him the promised reward, and, of course[14], was curious to know[15] how the lost article was found[16]. The man said:

"Please tell[17] me the time[18], sir."

The gentleman put[19] his hand in his waistcoat[20] pocket, to find[16] the watch gone[21].

"That is how we do it", said the visitor, as he again[22] returned the watch.

He then[23] took[24] his departure, and the gentleman accompanied him down-stairs[25]. When[26] he returned to his study[27], he found his watch had gone again!

1. *To pick*, voler. — 2. *Watch*, montre. — 3. *Lost*, perdit. — 4. *Gold*, or. — 5. *To advertise*, faire paraître une annonce. — 6. *Reward*, récompense. — 7. *Hint*, insinuation.

8. *To ask*, demander, ici : faire. — 9. *On its return*, quand elle serait retournée. — 10. *Next*, suivant. — 11. *To miss*, manquer. — 12. *Owner*, propriétaire. — 13. *To give*, donner. — 14. *Of course*, naturellement, cela va de soi. 15. *To know*, connaître. — 16. *To find*, trouver. — 17. *To tell*, dire. — 18. *The time*, l'heure. — 19. *To put*, mettre. — 20. *Waistcoat*, gilet. — 21. *To go (went, gone)*, partir, aller. — 22. *Again*, de nouveau. — 23. *Then*, alors. — 24. *To take (took, taken)*, prendre. — 25. *Downstairs*, au bas de l'escalier. — 26. *When*, quand. — 27. *Study*, cabinet.

Remarkable.

"Do you see that old[1] fellow[2] over there[3]?" asked a youth[4] of a number of friends with whom he was taking a stroll[5]. "Thirty years ago[6] he came[7] to London with a penny in his pocket; he also had a basket[8] of apples[9] which a farmer had

1. *Old*, vieux. — 2. *Fellow*, individu, bonhomme, type. — 3. *Over there*, là, de l'autre côté. — 4. *Youth*, jeune homme. — 5. *To take a stroll*, faire une promenade. — 6. *Ago*, il y a. — 7. *To come (came, come)*, venir. — 8. *Basket*, panier. — 9. *Apples*, pommes.

given[10] him. He sold[11] the apples and thus[12] earned[13] ninepence. How much do you think[14] he is worth[15] now?"

"Oh, a million and a half[16]," said one.

"Two millions," said another.

"Six millions," was the estimate of a third.

"I give it up[17]," remarked number four. "How much is he worth?"

"Not a farthing[18], and he still[19] owes[20] for the basket", was the quiet[21] reply.

10. *To give* (*gave, given*), donner. — 11. *To sell*, vendre. — 12. *Thus*, ainsi. — 13. *To earn*, gagner. — 14. *To think*, penser. — 15. *To be worth*, valoir, expression populaire pour *posséder*. — 16. *Half*, demi. — 17. *To give it up*, abandonner, y renoncer, donner sa langue au chat. — 18. *Farthing*, liard. — 19. *Still*, encore. — 20. *To owe*, devoir. — 21. *Quiet*, tranquille.

Gleanings of Humour.

FIRST SINGER (*chanteur*): "How (*comme*) the people applauded at the end (*fin*) of my song (*chanson*)!"

SECOND SINGER: "Yes; they seemed (*semblaient*) awfully (*énormément*) glad (*contents*) it was over (*finie*)".

* *

AUNT: "My dear, I have just put you down (*je viens de vous porter*) in my will (*testament*) for £ 10.000."

HER NIECE: "Oh, auntie, what can I say to thank (*remercier*) you? How are you feeling (*vous sentez-vous*) to-day?"

* *

OLD GENTLEMAN: "And so that is your employer going to the funeral of one of his clerks (*employés*)?"

YOUNG CLERK: "Not a clerk, but a distant relative (*parent*) of one of the clerks".

"I'm sure that is very thoughtful (*bienveillant*)".

"Yes, a little too thoughtful. Whenever (*chaque fois que*) any (*quelqu'un*) of us loses (*perd*) a relative and tells (*dit*) him about it, he always goes to the funeral, bother him[1]".

"Eh? And do you object[2] to such kindness (*bonté*) of heart (*cœur*)"?

"'Tis not kindness of heart, sir. He goes to make sure (*s'assurer*) that the funeral is not an excuse for a day off (*de congé*)".

1. *Bother him*, le diable l'emporte. — 2. *To object*, trouver à redire.

EXAMENS ET CONCOURS

École Navale (1903).

THÈME 30.

Chevaux de papier.

Un missionnaire français raconte qu'un jeune homme du Tibet, avec lequel il voyageait en 1843, lui dit, le 21 novembre, qu'il allait gravir une montagne de 4000 pieds, située à 14 kilomètres plus loin, pour y faire une bonne œuvre. « Vous savez, ajouta-t-il, que, pendant l'hiver, les voyageurs trouvent, souvent, des chemins difficiles à suivre à cheval ou en voiture; dans ce cas, on peut les aider en leur envoyant des chevaux. » « Certes, répondit le missionnaire, voilà une idée charitable, mais il n'est pas possible à de pauvres voyageurs comme nous de participer à cet acte de générosité à moins d'être résolus à aller à pied, car nous n'avons qu'un cheval par personne et nous devons lui donner quelque repos afin qu'il soit en état de faire la longue course qui nous attend. » A ces mots, le jeune homme éclata de rire. « De

quoi riez-vous ? » demanda l'étranger. L'autre expliqua que les chevaux en question n'étaient que de papier ; il apporta quelques feuilles sur chacune desquelles était représenté un de ces animaux. « Comment vous y prendrez-vous pour les expédier ? » — « D'une manière bien simple. Après avoir récité des prières, nous en jetterons des paquets en l'air, le vent les emportera dans toutes les directions et, par le pouvoir des esprits, ils seront changés en vrais chevaux. Le temps est bon, car il vente fort et nous ne devons pas laisser passer le moment favorable, car il va neiger. »

Nota. — 1° Tibet s'écrit en anglais comme en français.
2° Traduire tous les chiffres et dates.

Certificat d'aptitude au professorat

des écoles normales et des écoles primaires supérieures (1902).

Aspirantes.

THÈME 31.

Même texte que pour le thème espagnol (Voir 2e année, p. 633).

VERSION.

My sister Emily loved the moors; flowers brighter than the rose bloomed in the blackest of the heath for her ; out of a sullen hollow in a livid hillside her mind could make an Eden. She found in the bleak solitude many and dear delights; and not the least and least-loved was liberty. Liberty was the breath of Emily's nostrils; without it she perished. The change from her own home to a school and from her own very noiseless, very secluded, but unrestricted and unartificial mode of life to one of disciplined routine, was what she failed in enduring. Her nature was here too strong for her fortitude. Every morning when she woke, the visions of home and the moors rushed on her and darkened and saddened the day that lay before her. Nobody knew what ailed her but me. I knew only too well. In this struggle her health was quickly broken : her white face, attenuated form and failing strength threatened rapid decline. I felt in my heart she would die if she did not go home.

Charlotte Bronte.

Aspirants.

THÈME 32.

Même texte que pour le thème italien. [Voir n° 13 (5 avril 1903), p. 496.]

VERSION.

Même texte que pour les *Aspirantes*. (Voir ci-dessus.)

Bourses commerciales de séjour à l'étranger (1902).

(1re Catégorie.)

THÈME 33.

Même texte que pour l'allemand [Voir n° 11 (5 mars 1903), p. 400].

VERSION.

Waterways in Central Europe.

A look at the map will show the importance for the whole of Central Europe of the great canal schemes. It cannot be denied that the railways which do the work at present are in some respects preferable to waterways. They are not dependent upon the water level ; they are equally useful in winter and summer ; their locomotion is faster and more reliable. But waterways are considerably cheaper, more especially for the heavy traffic of great quantities which are not affected by the delay of transport. It is a well-known fact that all industries using heavy materials have invariably established themselves near waterways. Thus, from a commercial point of view the economic capacity of Central Europe, more especially Prussia, would undoubtedly have increased by the intended net of waterways, which might even have had an influence on the world's market, for when competition is so keen, the price of freight becomes an important item. It is owing to the cheaper maritime transport that transatlantic countries have been able to enter into competition in Europe with their raw and agricultural produce.

CORRESPONDANCE.

Même sujet que pour l'allemand. [Voir n° 11 (5 mars 1903), p. 400.]

Les Quatre Langues

N° 20. 20 Juillet 1903. 3e Année.

PARTIE ANGLAISE

President Loubet's Triumphal Progress to England.

From the moment of his arrival at Dover till that of his departure, President Loubet was everywhere welcomed with enthusiasm. For three days the capital of the British Empire has lived, moved, and had its being to the cry, " Vive Loubet! " It is no exaggeration to say that with the possible exception of the President of the United States, no official head [1] of a friendly Power would have received so cordial a greeting [2] as was offered most spontaneously to the Chief Magistrate of the nearest neighbours [3] to England. Many a time Mr. Loubet said with equal modesty and good sense that the reception given to him was given to France. That is true. But France has been happy in her choice of an ambassador, and Mr. Loubet was just the sort of man to conquer English hearts. When at Windsor, he drove [4] to Frogmore and laid a wreath of lilies [5] on Queen Victoria's tomb. No feat of arms, no achievement of statesmanship, would have won [6] the British people as that wreath has won them. President Loubet carried off, not merely the respect, but the affection of the people whose feelings he had divined.



Mr. E. Loubet.

" Now that you have found your way here, I hope that you will come again ". This simple phrase, the *Daily Telegraph* says, exactly sums up [7] the feeling of the country toward the President of the French Republic. To the respect of which he was assured in his official capacity, Mr. Loubet has succeeded in adding the personal affection, and esteem earned [8] by his simple but winning bearing [9], so that to-day, as we say ' au revoir ', we address the appeal as much to the man as to the President. Mr. Loubet may not always be the First Magistrate of France, but he will always be the honoured and welcomed guest [10] of England.

L. C.

1. *Head*, chief. — 2. *Greeting*, salutations. — 3. *Neighbour*, one who lives near another. — 4. *To drive* (*drove*, *driven*), to travel in a carriage.

5. *Wreath of lilies*, Fr : *couronne de lys*. — 6. *To win* (*won*), to gain the affection or esteem. — 7. *To sum up*, to recapitulate. — 8. *To earn*, to merit or deserve. — 9. *Bearing*, the manner in which a person comports himself. — 10. *Guest*, visitor. Fr : *hôte*.

Mr. Loubet at the Guildhall.

Many and memorable have been the historic scenes enacted [1] in the Guildhall of the City of London, and yet we venture to say that none has surpassed, and few have equalled that which its walls witnessed [2] on the reception of Mr. Loubet.

The Lord Mayor wore [3] his robes of State — ermine and violet, fastened [4] with tassels [5] of gold. In front of the gilded chairs stood a table, upon which rested the Sword and Mace of the City and the casket [6] of gold which Mr. Loubet was to receive. This casket is adorned with views of the City and bears the flags of France and England, draped together. On one side of the chamber was a double line of scarlet representing Aldermen [7], and on the other a double row of mazarine, denoting members of the Common Council. Behind this brilliant array [8] of colour stood ladies whose light and delicate attire made a picturesque contrast. At the end of the hall was a shifting [9] swarm [10] of men in many varieties of dress. From this mobile and resplendent group there presently came a succession of familiar figures. Their names were cried in a loud voice as they walked up the broad central avenue between the rows of Aldermen and Councillors. At the daïs they passed between the Mace and Sword Bearers who stood with them, and they turned to right or left, according to their degree. Thus the stream flowed on, dividing at the Chair, until the Lord Mayor and the Lady Mayoress had on either hand a crowded bodyguard of notable men whose dress showed every variety and contrast of colour.

Sir Marcus Samuel, the Lord Mayor.

At one o'clock a blast [11] of trumpets re-echoed through the hall, and another illustrious procession entered. At the head of it marched the City Trumpeters, the City Marshal, and the Under Sheriffs, resplendent in uniform. Behind them came members of the Reception Committee, in gowns of mazarine, with the long white wands [12] of their office. The stirring [13] music of the "Marseillaise" was followed by the English National Anthem. President Loubet and Prince of Wales had arrived. The whole company rose and gave a cheer as the procession moved with slow and deliberate step [14] toward the daïs. Mr. Loubet was escorted by the Lord Mayor. Between the plain civilian dress of

---

1. *To enact*, to perform, to represent. — 2. *To witness*, to see. — 3. *To wear* (*wore*, *worn*) to have on. — 4. *Fastened*, attached, fixed. — 5. *Tassels* (old French), Fr : *Glande*. — 6. *Casket*, coffer, box for jewels. — 7. *Alderman*, a magistrate of a city, next in rank to the mayor. In England and Ireland besides being a member of the common council which manages the affairs of the municipality, he is vested with the powers of a police judge. — 8. *Array*, a display, bright garments. — 9. *Shifting*, changing.

10. *Swarm*, a multitude of people moving. — 11. *Blast*, the sound made by blowing a wind-instrument. — 12. *Wand*, rod, slender stick, baton. — 13. *Stirring*, lively, inspiriting. — 14. *Step*, pace.

the President — evening clothes adorned only with the ribbon of the Grand Cordon — and this Civic magnificence the contrast was very striking. Mr. Loubet carried in his hand a silk hat, which kept time[15] to the bows with which he acknowledged the hearty greeting of the company. Princes and Princesses of the Royal House took their places on the left of the chair, while Mr. Loubet and the Lord Mayor sat in the chairs of State.

15. *To keep (kept) time*, to move in unison.

The Recorder[16] appeared before the chair and read the Address, Mr. Loubet remaining seated. The President spoke one or two sentences in reply. The Lord Mayor then presented the Sheriffs, with whom Mr. Loubet shook hands. This concluded the ceremony of the reception. Mr. Loubet followed its various incidents with manifest interest and seemed very pleased of the cordiality of his hosts.

Communiqué par M. Léon Clerc.

16. *Recorder*, the keeper of the rolls of a city Fr : *secrétaire de mairie*.



Unfortunately on this Programme the portrait of the President was not very good.

The Address to President Loubet by the City of London.

To Mr. Emile Loubet, President of the French Republic.

We, the Lord Mayor, Aldermen, and Commons of the City of London, in Common Council assembled, desire to offer you our hearty congratulations on your arrival in this country as the honoured guest of our most gracious King; and we venture, on behalf[1] of our fellow-citizens and ourselves, to tender[2]

1. *On behalf*, in the name of. — 2. *To tender*, to offer.

to you a most sincere and cordial welcome, and to thank you for the honour you have done us in attending[3] here to-day.

We would further express the pleasure it gives us to receive in the Guildhall the Chief Citizen of the great and renowned French nation; and to have this opportunity of greeting, through you, the French people, and conveying[4] the kindly and friendly feelings which are entertained for them in this country, and we would add the earnest[5] hope that the bonds[6] of mutual amity and esteem may be drawn[7] still closer by your present auspicious visit.

The citizens of London entertain the sincerest admiration for the leading part taken in the beneficent work of the civilisation of the world by the French people — leaders alike in Literature, in Science, in Arts, and in Commerce — and regard your sojourn in this country as a happy augury of the continuance, in conjunction with this country of that noble work, and of the cementing of the friendship which has existed unbroken for nearly one hundred years between the two great and neighbouring nations

We trust that the blessing[8] of Almighty God may rest on the united efforts of France and England, in conjunction with the other great Powers, to maintain the peace of the world, and that sentiments of International Concord and that sympathy may increase from year to year, promoting the advancement of human progress and the prosperity of the nations of the world.

In conclusion, we fervently pray that you may long be spared in health[9] and strength to devote your wide experience and exalted talents to the welfare[10] of your country, and the fulfilment[11] of the duties of the proud position to which you have been called by the unanimous voice of the French people.

Signed by order of the Court,
James Bell, Town Clerk.

(*Standard.*)

3. *To attend*, to be present. — 4. *To convey*, to transmit. — 5 *Earnest*, ardent, instant. — 6. *Bonds*, ties. Fr. : *liens*. — 7. *To draw* (*drew, drawn*), to bring by inducement, to attract. — 8. *Blessing*, benediction. — 9. *Health*, Fr. : *santé*. — 10. *Welfare*, good, prosperity. — 11. *Fulfilment*, accomplishment.

In Somaliland.

Two telegrams received from General Manning at Bohotle served to dispel[1] the rumor which got abroad[2] at the end of last week, of another British reverse in Somaliland. In his first message, General Manning explained that the Obbia force had reached Bohotle without opposition, the Mullah having taken to flight[3] in consequence of the British hold[4] on the Mudug district, and the pressure of the Abyssinians who, advancing from the South, took him by surprise and inflicted heavy loss. Prisoners report disorganisation in the enemy's camp, and if the British forces had been stronger, there would have been an opportunity for striking a smashing blow[5]. " The Mullah's flight ", says General Manning, " would have become a rout[6] if it had been possible to have moved out of Bohotle a column of sufficient strength. " In his second message, General Manning says he has made careful inquiries concerning the report of white prisoners with the Mullah, and is of opinion it is false. " Had there been any prisoners ", he adds, " the Mullah would have before now demanded terms for their surrender "[7].

(*Public Opinion.*)

Mr. Chamberlain's Tariff Designs
as stated by himself.

On May 15th 1903, Mr. Chamberlain addressed his constituents at Birmingham. The following are

1. *To dispel*, to dissipate. — 2. *Abroad*, in circulation. — 3. *Flight*, running away, hasty departure. — 4. *Hold*, a seizure, taking possession. — 5. *A smashing blow*, French : *un coup décisif*. — 6. *Rout*, defeat followed by confused retreat. — 7 *Surrender*, the act of rendering again.

the most important passages in his deliverance.

— My idea of British policy — I mean the policy of the United Kingdom — is that here, at the beginning of things, at the beginning of this new chapter, we should show our appreciation — our cordial appreciation — of the first step [1] to be taken by our Colonies to show their solidarity with us. Every advance which they make should be reciprocated. We should set ourselves a great example of community of interest, and, above all, that community of sacrifice on which alone the Empire can permanently rest. I have admitted that the Colonies have hitherto [2] been backward [3] in their contributions towards Imperial defence. They are following their own lines. I hope they will do better, but in the meantime [4] they are doing a great deal, and they are trying to promote this union, which I regard as of so much importance, in their own way and by their own means [5]. And first among those means is the offer of preferential tariffs (cheers) —

... The policy which prevents [6] us from offering an advantage to our Colonies prevents us from defending them if they are attacked. Now, I suppose you and I are agreed that the British Empire is one and indivisible (cheers). You and I are agreed that we absolutely refuse to look upon any of the States that form the British Empire as in any way excluded from any advantage or privilege to which the British Empire is entitled [7]. We may well, therefore, have supposed that an agreement of this kind, by which Canada does a kindness to us, was a matter of family agreement concerning nobody else. But, unfortunately, Germany thinks otherwise... In this case of Canada Germany insists upon treating Canada as though [8] it were a separate country, refuses to recognise it as a part of one Empire entitled to claim, as I have said, the privileges of that Empire, regards this agreement as being something more than a domestic agreement, and it has penalised Canada by placing upon Canadian goods an additional duty [9].

Mr. Chamberlain went further in a letter which he addressed to a correspondent, in which he frankly adopted, that dear food means high wages [10]. He wrote : —

We have been apt in the past to consider too much the advantage of buying [11] cheaply [12] and not to pay sufficient attention to the methods by which we may have the means that will enable us to pay at all. Increased wages are even more important to the working classes than reduced cost of living. A working man in the Transvaal may pay two or thre times as much as his comrade at home for the necessaries of life for himself and his family, but if his wages are three or four times as much the balance is still in his favour. — Yours, etc.

J. CHAMBERLAIN.

Mr. Chamberlain concluded his speech on Old Age Pensions in the House of Commons on May 22nd by the following declaration : —

Before any government can consider a scheme of that kind it must know where it is going to get the funds. I do not think it may not be impossible to find the funds, but that, no doubt, will involve [13] a review of that fiscal system which I have indicated as necessary and desirable at an early day. (Laughter and cheers).

At last on May 28th the Colonial Secretary said:

— So far as [14] I can see, it will not be necessary to put any tax at all on raw material (cheers), and that for obvious reasons. It will be

1. *Step*, proceeding, measure. — 2. *Hitherto*, in the past. — 3. *Backward*, averse, hesitating. — 4. *Meantime*, during the interval. — 5. *Means*, French : *moyens*. — 6. *To prevent*, to restrain. French : *empêcher*. — 7. *To be entitled*, to have a title or right to. — 8. *As though*, as if. — 9. *Duty*, tax.

10. *Wages*, French : *salaires*. The word *wages* is applied specifically to the daily or weekly payment made for manual labour, as distinguished from *salary* which implies payment at longer intervals for the more mental forms, and from *fee* which denotes compensation paid to professional men, as lawyers, physicians. — 11. *To buy*, French : *acheter*. — 12. *Cheaply*, at a small price. — 13. *To involve*, to imply, to include as a necessary consequence. — 14. *So far as*, in the degree that, to such an extent as.

very difficult to choose the raw materials which would be suitable to this purpose. If a tax were put on raw material, it would have to be accompanied by drawbacks on the finished exports... Therefore we come to this — if you are to give a preference to the Colonies — I do not say that you are — you must put a tax on food (Opposition cheers).

Pushball, a new American Game.

Pushball, which is just coming [1] into vogue in England from America, is exactly what its name implies [2].

A team [3] consists of eight players, four of whom correspond to football forwards [4]. There are goals [5], as in football, but without [6] the crossbars [7]. The players range themselves on either side [8] of the ball, which measures between [9] five and six feet [10] and weighs [11] about [12] four stone [13]. It is inflated [14] with an ordinary rubber bladder [15], the case [16] being made of stout tanned canvas [17] with leather seams [18].

The game [19] is played according to [20] the definit rules [21] of the Pushball League.

Kicking [22] the ball is not penalised save [23] by the ball itself, which frequently damages the toes [24] of those who assault it in such [25] fashion. An ill [26] -considered charge too [27], is likely [28] to result in the player being hurled [29] five or six yards [30] away.

Hand-dribbling [31] is the most interesting and scientific part of the game, and it is by this means [32] that the neatest scoring [33] is done. It bears [34] some resem-



The Push off.

1. *To come* (*came, come*), venir. — 2. *To imply*, impliquer. — 3. *Team*, ensemble des membres actifs d'une société de sport. — 4. *Forwards*, joueurs qui sont en avant. — 5. *Goal*, dans le foot-ball, ce sont deux piquets ou perches plantés en terre et reliés par une traverse au-dessus de laquelle on essaie de jeter le ballon. — 6. *Without*, sans. — 7. *Cross-bar*, traverse. — 8. *Either side*, de chaque côté. — 9. *Between*, entre. — 10. *Foot* (pl. *feet*), pied.

11. *To weigh*, peser. — 12. *About*, environ. — 13. *Stone*, mesure de poids, vaut 14 livres anglaises ou environ 6kg,500. — 14. *To inflate*, gonfler. — 15. *Rubber bladder*, vessie ou poche en caoutchouc. — 16. *Case*, enveloppe extérieure. — 17. *Stout tanned canvass*, forte toile tannée. — 18. *Leather seams*, coutures en cuir. — 19. *Game*, jeu. — 20. *According to*, selon. — 21. *Rules*, règles. — 22. *To kick*, donner des coups de pieds. — 23. *Save*, excepté. — 24. *Toe*, orteil. — 25. *Such*, telle. — 26. *Ill*, mal. — 27. *Too*, aussi, également. — 28. *Likely*, probablement. — 29. *To hurl*, lancer, projeter. — 30. *Yard*, mesure de longueur, vaut 3 pieds ou environ 0m,91. — 31. *Hand-dribbling*, action de donner une poussée légère avec les mains. — 32. *Means*, moyen. — 33. *Scoring*, action de gagner ou marquer des points.. — 34. *To bear*, avoir, comporter.

blance to the scrummage [35] in Rugby, with the important difference that here the ball is above [36] the players' heads, instead of [37] beneath [38] their feet.

The players, by pushing [39] the ball upwards [40] with their hands, endeavour [41] to turn it round. First one and then [42] the other get [43] the sphere to turn in the direction they desire until [44] one side manages [45] to give [46] the ball a slight [47] rotary motion, which causes it to bound over [48] the heads and hands of the opposing team.

It is a most difficult thing to stop the heavy [49] ball when once started [50], the onward rush [51] of the great leathern [52] sphere hurling the defending side in all directions. All that [53] can be done



Dribbling.



Putting on the Screw.

35. *Scrummage*, l'action de mettre la balle en mouvement. — 36. *Above*, au-dessus. — 37. *Instead*, au lieu — 38. *Beneath*, au dessous. — 39. *Pushing*, poussant. — 40. *Upwards*, en l'air. — 41. *To endeavour*, s'efforcer. — 42. *Then*, ensuite. — 43. *To get*, faire. — 44. *Until*, jusqu'à ce que.

45. *To manage*, réussir, venir à bout — 46. *To give* (*gave*, *given*), donner. — 47. *Slight*, léger. — 48. *Over*, pardessus. — 49. *Heavy*, lourde. — 50. *To start*, lancer, partir. — 51. *Onward rush*, bond en avant. — 52. *Leathern*, en cuir. — 53. *All that*, tout ce qui.

now is to prevent [54] a goal and to force the ball to cross [55] the line outside [56] the post, which [57] counts only [58] two points.

There is plenty [59] of hard [60] work in the game, and with the exception of a brief interval between the four periods of ten minutes each [61] all [62] are busy [63]. The game has taken on [64], and several [65] clubs now exist in the North of England and London district.

HORTON W. HADLEY.

(*Boy's Own Paper*).

54. *To prevent*, empêcher. — 55. *To cross*, franchir. — 56. *Outside*, en dehors de. — 57. *Which*, ce qui. — 58. *Only*, seulement. — 59. *Plenty*, en abondance, beaucoup. — 60. *Hard work*, travail pénible.

61. *Each*, chacune. — 62. *All*, tous. — 63. *Busy*, occupés. — 64. *To take on* (*took*, *taken*), bien prendre. — 65. *Several*, plusieurs.

EXAMENS ET CONCOURS

Ecoles normales supérieures de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses (1903).

THÈME

C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs; puis elle lui dit : « Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment. »

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

LAMENNAIS.

VERSION

In spite of the romancers and all the twaddle they talk in the interest of the psychological novel, there are no women capable of warmer and more generous friendships than French women, none capable of a deeper, a discreeter, more abiding loyalty. They are astonishingly indulgent, too, which is part of their great sense; and even their intolerance, where it exists, they have the grace to clothe in the suavity of tact. If they talk, as they too often do, a great deal of nonsense about the English, and cherish vast illusions about their own nation, this is only in the nature of things, seeing that there is no race in the world brought up in a more astonishing ignorance of every other race, and more trained to cherish denser prejudices. At school they only learn French geography, French history, French grammar...

Mrs. Hannah LYNCH.

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE ANGLAISE

I. — La Vie politique.

II. — Relations franco-anglaises.

III. — La vie sociale, Mœurs, Coutumes.

IV. — Nouvelles et Historiettes.

V. — Poésies.

VI. — Jeux de mots, courtes anecdotes, divers.

VII. — Examens et Concours.

VIII. — Étude grammaticale

IX. — Devoirs corrigés.

		TEXTE	CORRIGÉ
Thème	16	8	15
—	17	16	35
—	18 . . .	24	51
—	19	28	51
—	20	44	74
—	21	52	75
—	22 . . .	60	75
—	23	68	107
—	24	76	108
—	25	83	108
Version	5	8	15
—	6	16	34
—	7	24	51
—	8 . . .	44	74
—	9	75	75

X. — Illustrations.

Les Quatre Langues

N° 1. 5 Octobre 1902. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Wilhelm II., Kaiser von Deutschland.

Unter den Linden (1) in Berlin liegt das Kaiserliche Palais, in dem am 27. Januar 1859 Kaiser Wilhelm II. geboren wurde. Sein Vater war der im Jahre 1888 verstorbene Kaiser Friedrich III. und seine Mutter die vor einem Jahre verstorbene Kaiserin Victoria, eine Prinzessin von Wales, Schwester König Edouards VII. von England.

Seine erste Jugendzeit verlebte der Prinz Wilhelm im Neuen Palais in Potsdam und auf dem elterlichen Gute in Bornstedt. In ungezwungener (*libre*) Jugendlust tummelte (*jouer, prendre ses ébats*) er sich hier mit den Dorfkindern herum, spielte, turnte (*faire de la gymnastique*), ruderte (*ramer*), veranstaltete (*organiser*) Wettläufe (*courses*) und lernte so schon in früher Jugend das Leben des Volkes kennen. Im Jahre 1874 erreichten die Knabenjahre des Prinzen ihr Ende. Da die Eltern des Prinzen wünschten, daß derselbe eine öffentliche Schule besuche (*fréquente*), damit er in das gewöhnliche, ihm sonst fern bleibende Leben eingeführt werde und in ungezwungenen Verkehr mit seinen Altersgenossen (*les jeunes gens de son âge*) trete, so besuchte der Prinz vom 15. bis zum 18. Lebensjahre das Gymnasium zu Cassel. Nach bestandenem Abiturientenexamen (*examen de maturité*) begann für den Prinzen die militärische Laufbahn mit der Einreihung (*incorporation*) als Leutnant in das 1. Grenadierregiment zu Fuß in Potsdam. Im Jahre 1877 bezog (*se rendit*) er die Universität zu Bonn, auf der er als Korpsstudent ungezwungen mit seinen Verbindungsgenossen (2) verkehrte (*fréquentait*). Nach zweijährigem Besuch der Hochschule kehrte der Prinz zu seiner militärischen Laufbahn zurück, und wurde, nachdem er zwei Jahre als Hauptmann einer Kompagnie vorgestanden hatte (*être à la tête d'une compagnie*), als Major zu den Gardehusaren versetzt (*nommé*),



S. M. Wilhelm II.
Kaiser von Deutschland.

(1) Grande avenue de Berlin qui va du palais impérial à la porte de Brandebourg.

(2) Die Verbindung, association d'étudiants allemands. Voir *Les Quatre Langues* (2e année, nos 2, 3 et 4) : „Einiges über Deutschlands Universitäten und das Leben der deutschen Studenten.“

deren Oberst er später wurde. Kurz vor seinem Tode beförderte (*éleva au grade de*) Kaiser Wilhelm I. seinen Enkel zum Generalmajor, die höchste Stellung, die der Prinz im Heere bekleidete (*occupa*). Schon als Student folgte Prinz Wilhelm einer Einladung (*invitation*) des Herzogs Friedrich von Schleswig-Holstein nach dem Schlosse Prinkenau in Schlesien (*Silésie*) zur Jagd. Bei dieser Gelegenheit lernte er die Tochter des Herzogs, die Prinzessin Augusta Viktoria kennen, mit der er sich am 27. Februar 1881 verheiratete. Von dieser Zeit an lebte der Prinz mit seiner Gemahlin in Potsdam.

Am 6. Mai 1882 wurde der erste Sohn des Kaiser-Paares, der jetzige Kronprinz Friedrich Wilhelm geboren. Sechs Prinzen und eine Prinzessin sind jetzt der Stolz der Kaiserlichen Familie. Es sind dies außer dem Kronprinzen, der gegenwärtig als Student in Bonn weilt, der Prinz Eitel-Friedrich, der vom Kaiser für die Marine bestimmt (*destiné*) ist und kürzlich seine erste große Seereise gemacht hat,

Prinz Adalbert geb. 14. Juli 1884,
— August Wilhelm geb. 19. Januar 1887,
— Oskar geb. 28. Juli 1888,
— Joachim geb. 17. Dezember 1890,
Prinzessin Victoria geb. 13. September 1892.

Als am 15. Juni 1888 Kaiser Friedrich die Augen schloß, folgte ihm sein Sohn, der Prinz Wilhelm, der damals erst 29 Jahre alt war, in der Regierung. In seiner Thronrede beim Zusammentritt (*réunion*) des Reichstages (*Chambre des députés*) am 25. Juni 1888 erklärte Kaiser Wilhelm II., in denselben Wegen wandeln (*marcher*) zu wollen, auf denen sein Großvater das Vertrauen seiner Bundesgenossen (*alliés*)(1), die Liebe des Volkes und die wohlwollende Anerkennung (*approbation*) des Auslandes gewonnen habe. Er gelobte (*promit*) die Reichsverfassung (*constitution impériale*) in allen Rechten zu wahren und zu schirmen (*protéger*), die gesellschaftlichen Gegensätze (*antagonismes*) durch eine für die arbeitende Bevölkerung günstige Reichsgesetzgebung (*législation*) auszugleichen und hoffte durch gewissenhafte Pflege des Friedens dem Vaterlande den besten Dienst zu erweisen. Trotz seines jugendlichen (*jeune*) Alters hat der Kaiser bei Verfolgung dieser Ziele eine Selbständigkeit (*indépendance*) gezeigt, die alle Welt in Erstaunen setzte. Während in früheren Zeiten (*autrefois*) die Regierung mehr oder weniger in den Händen eines Bismarck lag, verstand es der jugendliche Kaiser seinem eigenen Willen Geltung zu verschaffen. Dieses selbständige Handeln führte dann bald einen Bruch (*rupture*) mit Bismarck herbei, der sein Amt (*ses fonctions*) als Reichskanzler niederlegte (*se démit*) mit dem Hinweis (*indication, motif*): „Kaiser Wilhelm braucht keinen Kanzler, der ist selber sein Kanzler." Das deutsche Volk war allerdings durch die Mißstimmung (*mésintelligence*), die zwischen dem Monarchen und Bismarck herrschte, unangenehm berührt (*impressionné*), und erst die spätere Aussöhnung (*réconciliation*) des Kaisers mit dem Kanzler verscheuchte (*dissipa*) die finstere Wolke die über Deutschlands Himmel schwebte.

Was der Prinz bei seiner Thronbesteigung (*en montant sur le trône*) versprochen, das hat er als Kaiser erstrebt (*s'efforcer de réaliser*).

In seiner auswärtigen Politik ist der deutsche Kaiser bestrebt, gute Beziehungen zu anderen Ländern aufrecht zu erhalten (*maintenir*) oder anzuknüpfen (*nouer*). Nicht zum mindesten ist es das Verdienst Wilhelm II., wenn die gegenseitigen Beziehungen zwischen Frankreich und Deutschland in den letzten Jahren etwas von ihrem eisigen (*glacial*) Charakter verloren haben. Überall, wo sich dem Kaiser eine Gelegenheit bietet, dem französischen Volke ein Zeichen seiner Hochachtung (*profonde estime*) zu geben, läßt er dieselbe nicht ungenützt vorübergehen

(1) Les princes des États confédérés.

(*passer*), und in diesen Bestrebungen weiß sich der Kaiser auch eins (*d'accord*) mit seinem Volke. Ganz anders scheint dagegen das deutsche Volk über das Verhalten (*attitude*) seines Kaisers England gegenüber zu denken. Die verwandtschaftlichen Verhältnisse (*parenté*) zu der englischen Königsfamilie sind ein natürlicher Grund für gute Beziehungen der beiden Herrscherhäuser untereinander, wenn man daraus aber ein freundschaftliches Verhältnis (*relations*) der beiden Nationen ableiten (*faire sortir*) wollte, so würde man zu einem Trugschluß (*fausse conclusion*) kommen. Das deutsche Volk sympathisiert in keiner Weise mit den Engländern und ist über zu große Freundschaftsbezeugungen (*témoignages d'amitié*) seines Kaisers England gegenüber wenig erfreut.

Sein größtes Interesse widmet der Kaiser der Flotte. Sie ist sein Ideal, sein Lebenszweck, seine Zukunft! Schon als Knabe kannte der Kaiser keine größere Freude als die, sich auf dem Wasser zu tummeln (*prendre ses ébats*) und noch heute beneidet er seinen Bruder um das Glück, sein Leben auf dem Wasser zubringen zu können. Gern spricht der Kaiser über seine Marine. Bekannt ist die Unterhaltung des Kaisers mit M. de Cuverville über die französische Marine, bei dem der Monarch auf die guten Beziehungen hinwies (*rappela*), die stets zwischen der französischen und der deutschen Flotte, zumal in China bestanden (*existé*) haben. Selbst die fremden Marinen, so urteilte M. de Cuverville haben für den deutschen Kaiser wenig Geheimnisse, die unsere vielleicht ausgenommen mit ihren Unterseebooten (*sous-marins*). Wie sehr der Monarch die französische Marine und ihre Soldaten zu schätzen weiß, zeigt die schmeichelhafte (*flatteuse*) Anerkennung, die der Kaiser an Bord des „Hohenzollern" dem Capitaine Rouyer mit den Worten ausdrückte:

„Wenn ich einen Offizier hätte wie Sie, würde ich ihn sofort zum Admiral machen."

Neben der Vorliebe (*prédilection*) für die Flotte hat der Kaiser ein großes Interesse für die Jagd, die ihm stets eine angenehme Erfrischung (*distraction, récréation*) gewährt (*procure*) und in der That hat es der deutsche Kaiser auch als Waidmann (*chasseur*) zu einer gewißen Meisterschaft (*supériorité*) gebracht. Die liebste Erholung (*repos*) aber findet der deutsche Kaiser in seiner Familie. Während des Sommers bewohnt die Kaiserliche Familie das im herrlichsten Grün gelegene Neue Palais bei Potsdam, im Winter aber das Königliche Residenzschloß in Berlin.

Die Kaiserlichen Kinder werden sehr einfach erzogen (*élevés*). Aller Überfluß (*superflu*) an Speisen, Kleidern und Spielsachen (*jouets*) wird von ihnen fern gehalten. Um 6 Uhr morgens steht die Kaiserliche Familie auf. Die Kinder müssen sich rasch baden und ankleiden, gemeinsam essen und um 7 Uhr ihre Arbeiten beginnen. Die Kaiserin frühstückt stets gemeinsam mit ihrem Gemahl (*époux*), auch wenn dieser, etwa wegen militärischer Übungen früh zu Pferde steigen muß. Die ganze Tageszeit ist genau eingeteilt: das Mittagsmahl (*repas de midi*) besteht aus nur wenigen, aber kräftig zubereiteten Gerichten (*plats*). Auch der innere Verkehr im Kaiserlichen Hause vollzieht sich in einfacher, echt menschlicher Weise, aber in der größten Ordnung. Herzlichkeit (*cordialité*) und Leutseligkeit (*affabilité*).

Neben den vielen anstrengenden (*absorbantes*) Regierungsgeschäften (*affaires gouvernementales*) arbeitet der deutsche Kaiser unausgesetzt (*sans relâche*) an der Ausbildung (*perfectionnement*) seines Geistes. Er ist Meister der Rede (*un maître de la parole*), beherrscht die französische und englische Sprache und beschäftigt sich fleißig mit Malerei und mit der Musik; für beide Künste besitzt er große Vorliebe (*prédilection*) und solche Begabung (*dons naturels*), daß er in ihnen schon mehrere selbständige Werke geschaffen hat.

Dr A. Wichlert.

Lachen und Weinen.

Die Art und Weise (*manière*) des Lachens und Weinens ist sehr charakteristisch bei den Leuten. Am Lachen erkennt man den gutherzigen (*au cœur bon*), natürlichen, naiven, harmlosen Menschen und dann wieder den blasierten, malitiösen, affektierten Hansnarren (*farceur*), erkennt man den feinen, wohlgezogenen (*bien élevé*), gebildeten Menschen und ebenso den ungeschlachten (*grossier*) Tölpel (*lourdaud*). Zu einem herzlichen Gelächter gehört viel Herz und Verstand. Ganz unwissende Leute lachen wohl, aber unmöglich mit der inneren Befriedigung und Notwendigkeit, wie Menschen, die Geist und Phantasie genug besitzen, um die unendliche Ungereimtheit (*absurdité*) gewisser Bestrebungen und Verhältnisse mit überlegenem Verstande anzuschauen. — Das Weinen charakterisiert, wie das Lachen, Bildung, Sittlichkeit und Scham. Der Pöbel heult und schreit, unbändig, unschön und ohne Scham; der gebildete, schönfühlende Mensch vergießt (*verse*) schämig und mit Mäßigung seine Tränen; er läßt nur in der Einsamkeit seinem Schmerze freien Lauf und auch hier verzerrt (*défigure, déforme*) die Leidenschaft den Geist so wenig als das Gesicht. Es ist nicht zu sagen, wie unkleidsam (1) selbst vielen Gebildeten Schmerz und Tränen stehen; aber es ist die empörendste Unverschämtheit seinen Nebenmenschen den Ausdruck seines Schmerzes ins Gesicht zu kritisieren. Wer unser Lachen und Weinen abgeschmackt (*niais*) findet, der bringt uns moralisch um (*tue*). und gleich giebt es Leute mit einer Art Lachen, die unerträglich ist.

(Das Echo.)

(1) unkleidsam stehen, voul mal.

Die zwei Cylinderhüte (*chapeaux haut de forme*) des Herrn Professors.

Vor wenigen Jahren ernannte Großherzog Friedrich von Baden gleichzeitig (*en même temps*) einen Privatdozenten (1) in Heidelberg und einen älteren höheren Gymnasiallehrer (*professeur de lycée*) zu „Professoren." Zur Abstattung des üblichen persönlichen Dankes (2) an den Landesherrn für diese Auszeichnung (*distinction*) wird vom Hofmarschallamt (3) beiden die nämliche Stunde bestimmt (*fixée*). Als der junge Professor in das Wartezimmer (*salon d'attente*) des Schlosses in Karlsruhe eintritt, sieht er den alten Titularkollegen, den Cylinder auf dem ehrwürdigen (*vénérable*) Haupt, in großer Aufregung (*émoi*) im Lokal umhersausen (*courir en tous sens*). Diese hochdramatische Unruhe (*trouble*) wird auf einen Augenblick unterbrochen durch das Erscheinen des Hofbeamten (*officier de la cour*), der den jungen Professor zur Audienz abruft (*appelle*). Dieser trägt den Claquehut unter dem Arm und fragt durch deutende (*significatif*) Bewegung den Hofbeamten, ob er den Hut mitnehmen oder ablegen soll? Jener winkt (*fait signe*): „ablegen," und so wird der Hut auf dem Mitteltisch zurückgelassen. Nach drei Minuten ist der junge Gelehrte schon wieder im Wartezimmer, und nun wird der alte Herr zur Audienz befohlen (*appelé*). Dessen Aufregung hat sich inzwischen gesteigert. Den eigenen Cylinder unwissentlich (*sans s'en douter*) auf dem Kopfe, ergreift er in einem lichten Augenblicke von Geistesgegenwart (*présence d'esprit*) noch rasch vor dem Abschweben den Klapphut (*le cha-*

(1) Professeur qui n'est pas encore titulaire d'une chaire.

(2) Pour présenter personnellement, selon l'usage, ses remerciements; abstatten, s'acquitter de, payer, faire, rendre; ex. : einen Besuch abstatten, faire une visite.

(3) der Hofmarschall, le maréchal de la cour.

peau claque) des Heidelbergers, und giebt dem Hut durch einen urkräftigen (*énergique*) Stoß die wünschenswerte Höhenstufe (*hauteur, dimension*) wieder. Als er beim Großherzog eintritt, wendet sich dieser ab (*se détourne*), wohl um seine Rührung (*émotion*) zu verbergen, meint der neue alte Professor. Doch wie sich der Fürst wieder umdreht (*se retourne*), scheint er zu lächeln und sagt: „Aber lieber Herr Professor, wollen Sie denn nicht wenigstens einen Cylinder ablegen?" Der Professor schleudert (*jette*) den fatalen Klapphut von sich, greift betroffen (*frappé*) nach der Stirn, reißt den zweiten, eigenen Cylinder herab und stammelt (*balbutie*) wehmütig (*tristement*): „Königliche Hoheit (*Altesse Royale*) haben auch diesmal recht! Zwei Hüte sind entschieden zu viel für einen Mann, der den Kopf verloren hat!" „Den Ihrigen haben Sie nun aber wiedergefunden, Herr Professor, nun behalten Sie ihn immer oben (1)!" ruft der Großherzog, ihm freundlich die Hand drückend.

(1) den Kopf oben behalten, conserver toute sa tête.

Die Sonne und die Tiere.

„O Sonne scheine nicht so heiß!
Ich muß vor Mattigkeit (*fatigue, épuisement*) und Schweiß
Bei meiner Arbeit hier erliegen (*succomber*)!"
So rief der Esel. — „Dank für deinen Schein,
O Sonne!" rief die Schlange. „Mit Vergnügen
Leg' ich mich stundenlang hinein."
— Die Eule schrie: „Verschone (*épargne*) mein Gesicht
Mit deinem blendend (*aveuglante*) weißen Licht,
O Sonne! Kann ich doch kein Schlupfloch finden,
Wohin dein Strahl nicht dringt (*pénètre*). Ich werde noch erblinden
(*devenir aveugle*)!"
— Wohltät'ge Sonne, sei mir lange noch geneigt (*favorable*)!"
Hob eine Feldermaus an (1). Es reifen meine Aehren;
Vollauf kann ich mich wieder nähren!"
— Die Sonne hört es an, scheint fort und schweigt.

(1) anheben, commencer à parler.

Humoristisches.

Renommage (*fanfaronnade*).

„Merkwürdig, der Herr Privatier (*rentier*) Grashuber geht immer mit zwei Hunden auf die Jagd und nur mit einem kommt er wieder heim!" (1)

„Das ist ganz einfach! Seinen Dackel (*basset*) hat er auf dem Heimweg (*chemin de retour*) (2) stets im Rucksack, damit die Leut' glauben sollen, er habe 'was (3) geschossen!"

(1) heimkommen, rentrer à la maison
(2) en revenant.
(3) 'was, pour etwas, quelque chose.

Kleines Mißverständnis (*méprise*).

„Johann, wir fahren jetzt aus (1). Wenn Besuch kommt und nach uns fragt, sagen Sie: Die Herrschaften (*Monsieur et Madame*) werden sehr bedauern (*regretteront*) — sie machen eben selbst Besuch!"

(Eine Stunde später.) Herr: „Sind die Herrschaften zu Hause?" Johann: „Nein! Die Herrschaften sind sehr zu bedauern (*plaindre*); sie machen eben selbst Besuch!"

(Fliegende Blätter).

(1) ausfahren, sortir en voiture.

Correspondance scolaire internationale.

Première lettre
d'un élève Allemand d'*Unterprima*
a un élève Français
de *Seconde classique* (1).

Höchst a/Main, den 24. Juli 1902.

Teurer Kollege als Schüler
[und lieber Freund *in spe*]!

Mit großem Vergnügen empfing ich Ihre Adresse bereits in den Ferien. Ich weiß nicht, ob Sie bereits durch die Centralstelle von meiner Adresse benachrichtigt sind. Vielleicht schreiben Sie ja jetzt auch gerade einen Brief an mich, so daß sich die beiden kreuzen. Ich korrespondierte einige Zeit mit einem jungen Manne in Béziers (in der Nähe von Marseille); ich mußte aber aufhören, da eine große Anzahl Briefe sowohl von ihm als auch von mir auf der Post verloren ging und Nachforschungen kein Resultat hatten. Da ich keine Lust hatte, Briefe zu schreiben, die dann doch nicht an ihre Adresse gelangen, so bemühte ich mich um eine neue Adresse und zwar wünschte ich einen Korrespondenten aus Paris, dem geistigen Mittelpunkte Frankreichs. Vor einigen Tagen wurde mir zu meiner großen Freude Ihre Adresse zugesandt. Ich hoffe unsere Interessen werden sich berühren, so daß wir beide Freude an der Korrespondenz haben.

Ich bin in der Unterprima des hiesigen Gymnasiums. Man schrieb mir, Sie seien in der 2ten Klasse, diese wird wohl der Unterprima entsprechen.

Man schrieb mir, Sie wohnten rue des Ecoles. Das ist doch Ihre Privatwohnung. Oder sind Sie Interner? Aus dem Namen der Straße möchte man beinah schließen, Ihre Schule läge dort. Für mich erscheint das Leben eines Internen sehr wenig anziehend, das mag jedoch seinen Grund darin haben, daß den Deutschen überhaupt die Einrichtung des Internates wenig bekannt ist. Mein Bruder allerdings ist in einem solchen Institut in Friedrichsdorf, einem Hugenottenstädtchen im Taunus. Er trägt dort ei ne „Uniform, die sehr der französischen ähnelt. Überhaupt kann man in diesem Städtchen noch sehr den französischen Ursprung erkennen.

Doch ich will nun die Schulfrage lieber abbrechen, da ich ja durch die Ferien einige Zeit von ihr befreit bin, und Sie mit der ungefähren geographischen Lage des Ihnen bisher gewiß noch ganz unbekannten Höchst bekannt machen, um Sie alles Kopfzerbrechens darüber zu entheben.

Höchst liegt am Main und ist von Frankfurt a Main, das Sie dem Namen nach gewiß kennen, in 12 Minuten zu erreichen. Wenn es auch nicht gerade durch allzugroße landschaftliche Reize berühmt ist, so doch sicher durch die „Farbwerke", eine der größten chemischen Fabriken.

Dies ist also in kurzen Worten, „der Ort, wo meine Wiege stand". Ich schicke Ihnen bald einige Ansichtskarten zur Veranschaulichung.

Ich muß dieses Jahr die Ferien zu Hause zubringen, da in diesem Jahre meinen Vater sein Beruf — er ist Chemiker — keine Zeit zu einer größeren Reise läßt in der Zeit, in der ich Ferien habe. Daß ich zu Hause bleibe, hat den einen Nutzen, daß ich diese Zeit etwas mehr den Wissenschaften widmen kann.

Ich möchte für diesesmal hier schließen. — Ich habe diesen Brief in deutscher Sprache geschrieben nicht etwa aus Bequemlichkeit, sondern weil der französische Stil mir doch noch nicht so geläufig ist, daß ich nicht vielleicht unbewußt einen beleidigenden Ausdruck gebraucht hätte, und das wollte ich lieber vermeiden im ersten Briefe. — Sie werden wohl die deutsche Sprache so kennen, daß Sie in diesem Briefe alles verstehen können, sonst bitte ich Sie, mich zu fragen.

Falls Sie mir nicht gleich auf diesen Brief antworten können, bitte ich Sie, mir doch in den nächsten 8 Tagen den Empfang des Briefes auf einer Postkarte anzuzeigen, da ich gern wissen möchte, ob die Adresse richtig war.

Ich bitte Sie, mich Ihren werten Eltern zu empfehlen. Mit freundlichem Gruß.

Ihr Hans S...

(Bitte nicht den Vermerk „Deutschland" auf dem Couvert Ihrer Briefe zu vergessen).

Humoristisches.

Schlagfertig (*prompte repartie*).

Herr [der sich mit seinem Diener über eine Kleinigkeit (*bagatelle*) nicht verständigen (*s'entendre*) kann, zum **Diener**]: „Kerl (*drôle*), bin Ich verrückt (*fou*) oder Du!"

Diener: „Aber, gnädiger Herr, werden sich doch keinen verrückten Diener ausgesucht (*choisi*) haben?"

(Fliegende Blätter.)

(1) Cette lettre s'intercale dans l'article de la partie française (p. 5) relatif aux visites faites, pendant les vacances, par un écolier français à ses correspondants scolaires allemands.

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 17 (1).

1. Eine schöne Stadt ist auf diesem hohen Berge erbaut worden.
2. Die Schüler, die nicht arbeitsam sind, werden bestraft werden.
3. Als ich diese Bäume gesehen habe, hatten sie grüne Blätter.
4. Juli ist gewöhnlich der heißeste Monat des Jahres.
5. Frankreich hat gute und schlechte Könige gehabt.

THÈME 18 (1).

1. Das Lustspiel, das heute gespielt worden ist, ist von Schiller, einem berühmten deutschen Dichter, verfaßt worden.
2. Leipzig ist eine der größten Städte des Königreichs Sachsen.
3. Die Bäume, die Sie auf diesem Berg sehen, sind fünfzig Fuß hoch.
4. Mein Onkel war 28 Jahre alt, als er zum ersten Mal in Deutschland gereist ist.

EXAMENS ET CONCOURS

École spéciale militaire de Saint-Cyr (1902).

VERSION 7 (2).

Die Jungfrau von Orleans.

Zur Zeit da die Jungfrau von Orleans als Retterin Frankreichs auftritt, befindet sich das Land in einem äußerst verhängnisvollen Zustande. Die Engländer, welche die Ansprüche ihres Königs mit den Waffen in der Hand geltend machen, sind schon im Besitz des nördlichen Teiles des Reiches und ihr siegreiches Banner weht schon über den Mauern der Hauptstadt. Schwer ist das unglückliche Land durch die Drangsale des Krieges heimgesucht worden; die feindlichen Rosse zerstampfen die blühenden Gefilde; überall brennen Dörfer, Städte; niemand darf sich eines festen, dauernden Besitztums rühmen, da Haus und Scheune im nächsten Augenblick ein Raub des Feuers werden können. Der Feind hat seine ganze Macht vor dem belagerten Orleans zusammengeführt. So scheint das Land einem unvermeidlichen Verderben entgegen zu sehen, als das plötzliche Erscheinen der Jungfrau von Orleans aller Not ein Ende macht.

THÈME 19.

— « Je voudrais bien rencontrer, avant le crépuscule, quelqu'un qui pût m'indiquer le sentier le plus court vers la lisière de ces bois touffus ! »

Ce souhait ne fut pas plus tôt exprimé que j'entendis des aboiements et, quelques instants après, j'eus le plaisir de voir venir à moi un vieux chasseur barbu, suivi de son chien. Nous nous saluâmes et je lui demandai la permission de l'accompagner jusqu'à la localité la plus proche. « Très volontiers, Monsieur, me répondit-il, je suis bien aise de faire route avec vous, nous pourrons causer pour passer le temps ; dans une heure au plus nous serons arrivés, du reste, au bourg de K..., où j'habite. » C'était une bonne fortune pour moi, car j'étais exténué et, pour ne pas avoir pris de guide, malgré les conseils d'un ami expérimenté, j'avais failli passer la nuit, le ventre creux, au pied d'un arbre ou dans quelque buisson.

(1) Voir le texte français dans le n° 20 de la 2e année, page 596.

(2) Les exercices ainsi numérotés sont ceux dont le corrigé paraîtra dans un n° ultérieur.

Bourses des lycées et collèges (1902).

VERSION

Es fiel den Abderiten (*habitants d'Abdère*) einmal ein, daß eine Stadt wie Abdera auch einen schönen Brunnen haben müsse. Sie ließen einen berühmten Bildhauer von Athen kommen um eine Gruppe von Statuen zu verfertigen, welche den Gott des Meeres, mit vier Seepferden und Delphinen (*dauphins*) umgeben, vorstellte. Aber wie Alles fertig stand, fand sich, daß kaum Wasser genug da war, um die Nase eines einzigen Delphins zu befeuchten, und es sah aus, als ob alle diese Seepferde und Delphine den Schnupfen hätten.

Wieland.

THÈME 20.

1. Le peintre célèbre, dont je connais le frère, a été récompensé par le Président de la République.

2. Racine, grand poète français, est mort le 22 avril 1699 (*à traduire en toutes lettres*); il était âgé de soixante ans.

3. Le pauvre petit garçon, que vous avez rencontré hier dans la rue, croyait que sa mère était morte.

4. Quoique cet élève soit malade, il travaille assidûment.

(*Enseignement moderne, 4e série.*)

VERSION

Die Winde waren etliche Tage lang so zahm, als ob sie es mit einander verabredet hätten, uns keine Gelegenheit zur Beschreibung eines Sturmes oder eines Schiffbruches zu geben. Kurz, die Reise ging so glücklich von statten, daß die Barke am Abend des dritten Tages in den Hafen von Smyrna einlief, wo die Räuber sich nicht säumten, ihre Gefangenen an's Land zu setzen, in der Hoffnung, auf dem Sklavenmarkte keinen geringen Vorteil aus ihnen zu ziehen. Ihre erste Sorge war, sie in eines der öffentlichen Bäder zu führen, wo man nichts vergaß, was sie verkäuflicher machen konnte.

THÈME 21.

Plus les laboureurs ont d'enfants, plus ils sont riches: car leurs enfants, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages; les autres, qui sont plus grands, mènent déjà les grands troupeaux; les plus âgés labourent avec leur père. Après avoir trait ses vaches, la mère de famille fait un grand feu, autour duquel la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter les plus belles chansons.

(*Enseignement moderne, 5e série.*)

Brevet supérieur.

(*Aspirants, Bordeaux, 2e session 1901.*)

VERSION

Sommerleben in Stockholm.

Um Mitternacht durch die Straßen Stockholms zu gehen, hat dann einen eigenthümlichen Reiz. Gewöhnlich schweigt der Wind, überall ist tiefe Ruhe und Stille; aller Lärm des Tages ist verstummt. Die vielen tausenden Menschen schlafen in den blaßgrauen Häusern, in denen es nicht Nacht geworden, denn durch jedes Fenster bricht der mitternächtliche Tag hinein, als wollte er den Schläfer aufwecken. In dem Hafen liegen die Schiffe lautlos, aber ihre Masten und da und dort ein weißes Segel sind in röthliches Licht getaucht.

THÈME 22.

L'homme exerce une profonde influence sur la nature. Il transforme les forêts et les marais en terres fertiles. Par ses soins il améliore les fruits des champs et il rehausse la beauté des fleurs. Il enchaîne les animaux domestiques à sa demeure par amour ou par force. Par le feu il se prépare la nourriture et transforme les métaux en ustensiles de ménage, en armes, en monnaies et en objets d'art de toute espèce. Le coton et la laine sont transformés par lui en étoffes, les arbres en meubles, et certains minéraux en porcelaine et en verre.

Les Quatre Langues

Nº 2. 20 Octobre 1902. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Rudolf Virchow.

Professor Rudolf Virchow starb am 5. vorig. Mts (vorigen Monats). Ein Straßenbahnunfall (*accident de tramway*), dessen Opfer (*victime*) der greise Gelehrte im Januar d. J. (dieses Jahres) wurde [er stürzte (*tomber*) beim Aussteigen (*en descendant*) aus der Straßenbahn und brach das Bein] ist verhängnisvoll (*fatal*) für ihn geworden. Trotz einzelner Anläufe (*tendance*) zum Bessern sind die Kräfte des greisen Forschers (*savant, chercheur*) doch ständig gesunken (*diminué*).

Mit Virchow ist ein Mann dahingegangen (*mort*), der sich während einer mehr als halbhundertjährigen Thätigkeit gleich fruchtbar (*fécond*) als epochemachender Forscher (*savant*) auf verschiedenen Gebieten (*domaines*) der Wissenschaft, namentlich der Medizin und Anthropologie, wie als Förderer des öffentlichen Wohles im Gemeinde- und Staatsleben bewährt (*montré*) hat. Vereinigte Virchow diese beiden Seiten menschlicher Thätigkeit, was selten genug vorkommt, so muß sich die Hochachtung (*respect*) vor diesem Manne noch um so mehr steigern (*grandir*), wenn von ihm, wie es thatsächlich der Fall ist, auch gesagt werden kann, daß er nicht nur das Herz auf dem rechten Fleck hatte [1], sondern jederzeit auch den Muth hatte, kein Blatt vor den Mund zu nehmen [1].



Rudolf Virchow.

Rudolf Virchow wurde am 13. Oktober 1821 zu Schivelbein in Pommern (*Poméranie*) geboren. Er studirte in Berlin Medizin. Den stärksten Einfluß auf ihn übte der geniale Physiologe Johannes Müller, dessen allgemeine humanistische Bildung auch in seinem großen Schüler wiederleuchtet. Schon 1846 Professor an der Berliner Charitee[2], gewann und benützte er die Gelegenheit zu weitreichenden (*étendu*) Untersuchungen verschiedenster Krankheitserscheinungen (*phénomènes pathologiques*), worüber er in einer langen Reihe medizinischgelehrter Abhandlungen (*mémoires*) seine Beobachtungen niederlegte (*noter*). Die scharfe Kritik, die er schon damals an den wissenschaftlichen Systemen seiner zeitgenössischen (*contemporain*) medizinischen Größen (*illustration*) übte, lenkte (*appeler*) die Aufmerksamkeit der gelehrten Ärztekreise frühzeitig auf die aufstrebende (*grandissant, croissant*) Kraft des blutjungen (*très jeune*) Pathologen, wie nicht minder des Kultusministeriums (*Ministère de l'Instruction publique*). Von diesem wurde er schon 1848 zur Beobachtung des Hungertyphus [3] nach Oberschlesien (*Haute-Silésie*) geschickt.

(1) das Herz auf dem rechten Fleck haben, avoir le cœur bien placé.

(1) kein Blatt vor den Mund nehmen, ne pas mâcher ses mots, dire franchement sa façon de penser.

(2) Hôpital de Berlin.

(3) der Hungertyphus, fièvre typhoïde causée par la famine.

nachdem er sich 1847 an der Berliner Universität habilitirt hatte (1). Dies hielt ihn aber nicht zurück (*empêcher*), beim Ausbruch (*lorsque éclata*) der Revolution von 1848 sich furchtlos (*hardiment*) zur Demokratie zu bekennen (*se tourner vers, être partisan de*). Kein Wunder, daß das Kultusministerium ihn seiner Stelle entsetzte (*révoquer*). Seine Lehrthätigkeit (*enseignement*) hatte ihm indessen schon einen so bedeutenden Namen verschafft, daß die Regierung dem dringenden Wunsche der ärztlichen Vereine (*sociétés*) nachgeben und ihn bald wieder in sein Amt einsetzen (*réintégrer*) mußte. Schon im Herbste erhielt jedoch der junge Gelehrte einen Ruf an die Universität Würzburg. Aus seiner hier entfalteten reichen Thätigkeit wurde er im Herbste 1856 als ordentlicher Professor und Direktor des für ihn begründeten pathologischen Instituts nach Berlin zurückberufen. Seit dieser Zeit ist dann Virchow ununterbrochen (*sans interruption*) als Universitätslehrer wie als wissenschaftlicher Deputirter verschiedener Ministerial-Departements, seit den 70er Jahren auch als Mitglied der Berliner Akademie der Wissenschaften, thätig gewesen. Im Dezember 1874 wurde er zum Geheimen Medizinalrath ernannt.

Virchows Verdienste in Kürze (*brièvement*) darzustellen, ist eine schwierige Aufgabe, denn auf allen seinen Gebieten ist er schöpferisch thätig gewesen (*il a été un novateur*) und hat Erfolge erzielt, deren Wirksamkeit (*action, influence*) selbst wieder eine eingehende (*approfondi*). Darstellung erfordern würde. Als Mediziner ist Virchow der Begründer (*fondateur*) der Cellular-Pathologie, damit aber der Reformator der gesammten Medizin geworden. Als nämlich Schleiden die Pflanzenzelle (*cellule végétale*) entdeckt hatte, erfolgte bald die Entdeckung der thierischen Zelle. Die Zelle ist die letzte mikroskopisch erkennbare organische Einheit (*entité*) im Körper, dessen Leben sich aus der billionenfach kombinirten Thätigkeit der Zelle aufbaut. Virchow erkannte und lehrte, daß auch die Krankheiten in der unendlichen Mannigfaltigkeit (*variété*) ihrer Erscheinungsformen (*manifestation*) nichts als unendlich abgestufte und kombinirte Erscheinungen in den Zellen sind. Die Heilkunst (*art médical*) ist daher die Kunst, die mangelhafte Thätigkeit der Zelle wieder ins richtige Geleise (*bonne voie*) zu bringen. Er war unermüdlich thätig, diese wissenschaftliche Erkenntniß in seinen Vorlesungen (*cours*) und schriftlichen Abhandlungen zum Siege zu führen (*faire triompher*).

Ebenso groß sind Virchows Leistungen in der wissenschaftlichen und praktischen Ausbildung der öffentlichen Gesundheitspflege (*hygiène*); seine Stellung als Stadtverordneter (*conseiller municipal*) von Berlin bot ihm nach dieser Richtung die weiteste Grundlage. Wenn die sanitätspolizeilichen Vorschriften (*règles*) und Einrichtungen (*institutions*) Berlins mustergültig (*modèle*) geworden sind in Hinsicht auf Kanalisation und Städtereinigung (*assainissement*), in der Bekämpfung der Epidemien durch Desinfektion, in der Vorsorge für das körperliche Gedeihen der Schuljugend, in der ersprießlichsten (*salutaire*) Unterbringung und Behandlung der Kranken, Schwachen und Verunglückten in Lazarethen (*hôpital*), so ist all das wesentlich Virchows Anregungen (*initiative*) zu verdanken. Die Rieselfelder (*champs d'épandage*), den Viehhof (*abattoirs*) und viele andere Schöpfungen verdankt Berlin diesem Stadtverordneten. Und dem zur Nachahmung auffordernden Beispiel Berlins folgte das übrige Deutschland und die Kulturwelt (*monde civilisé*).

(Hannoverscher Anzeiger.)

Virchow als Examinator.

Ein Arzt übermittelt (*adresser, transmettre*) der „Frankfurter Zeitung" folgende Virchow-Anekdoten: Der große Gelehrte, der als der gefürchtetste Examinator Berlins galt (*passer pour*), legte eines Tages einem Ausländer, der bei ihm sein Staatsexamen machen wollte, ein Organ zur Bestimmung vor (1). „Das ist der Lepper," antwortete der Kandidat nach einigem Besinnen (*réflexion*). Darauf antwortete ihm Virchow: „Erstens heißt es nicht der Lepper, sondern der Leber (*foie*); zweitens heißt es nicht der Leber, sondern die Leber; drittens ist es nicht die Leber, sondern die Lunge (*poumon*), und viertens können Sie jetzt gehen." — Nach dieser grammatikalischen und anatomischen Belehrung empfahl sich (*se retirer*) der junge Mediziner und erschien erst ein Jahr später mit besseren sprachlichen und anatomischen Kenntnissen ausgerüstet (*pourvu*).

(1) sich habilitiren, se faire agréger, prendre le grade d'agrégé de faculté.

(1) ein Organ zur Bestimmung vorlegen, donner à déterminer un organe.

Besser erging es einem anderen Kandidaten, der jetzt an der Berliner Universität als Dozent wirkt (*exercer*). Auch ihm legte der strenge Examinator ein Präparat vor, aber eins der ältesten der Sammlung, das sehr schwierig zu deuten (*déterminer*) war. Auf die Frage nach der Farbe dieses Organs gab der Mediziner zögernd (*hésitant*) eine unbestimmte Antwort. Virchow, der vor allem klare und präzise Antworten liebte, geriet in helle Wut (*grande fureur*) und erging sich in Klagen über die mangelhafte naturwissenschaftliche Ausbildung der jungen Mediziner. Schon glaubte der Kandidat, sein letztes Stündlein habe geschlagen, da hörte er plötzlich die höhnische (*ironique*) Frage: „Welche Farbe hat eigentlich mein Rock?“ — „Ihr Rock scheint einmal blau gewesen zu sein, Herr Geheimrat,“ entgegnete schlagfertig (*promptement*) der Gefragte. Und Virchow, dessen Kleidung sich allerdings weder durch Eleganz noch durch Neuheit auszeichnete, mußte über diese Antwort herzlich lachen und entließ (*congédier*) den Kandidaten nach einigen Fragen, die dieser nun zur Zufriedenheit seines Examinators beantwortete.

Diplomatenwechsel.

Unter den bedeutendsten Vertretern (*représentants*) Frankreichs im Auslande sind namhafte (*notable, important*) Veränderungen eingetreten.

Von besonderem Interesse ist natürlich die Neubesetzung des französischen Botschafterpostens in Berlin. Marquis de Noailles, der nun nach mehr als sechsjähriger Thätigkeit am Ende vorigen Monats seinen Posten verlassen hat, um sich in's Privatleben zurückzuziehen (*rentrer*), war am 26. Mai 1896 als Vertreter Frankreichs nach Berlin gekommen und hat sich durch sein taktvolles Auftreten (*attitude*) nicht nur die größte Sympathie der Berliner Gesellschaft erworben (*s'est attiré*), sondern auch zweifellos sehr zur Aufrechterhaltung (*maintien*) der guten nachbarlichen Beziehungen und für das Zusammengehen in manchen internationalen Fragen verständnisvoll gewirkt. An seine Stelle tritt der bisherige französische Botschafter in Bern, Bihourd, der somit der sechste diplomatische Vertreter der dritten Republik in der deutschen Reichshauptstadt sein wird. Am 31. Mai 1871 ging Marquis de Gabriac nach Berlin, ihm folgten nacheinander Comte de Goutaut-Biron, Comte de Saint-Vallier, Baron de Courcel und schließlich, vor dem Marquis de Noailles, Herbette, der zehn Jahre lang die Interessen Frankreichs in Deutschland wahrnahm (*représenter*) und die durch seinen Nachfolger weiter befestigte erfreuliche Hebung in den Beziehungen beider Länder besonders eifrig förderte (*favoriser*).

Bihourd ist in weiteren Kreisen (*généralement*) dadurch bekannt, daß er Frankreich, in Gemeinschaft mit Bourgeois und d'Estournelles, auf dem Friedenskongreß im Haag (*La Haye*) vertrat (*représenter*). Er hat seine Laufbahn (*carrière*) als Präfekt im Departement Aube begonnen, war dann in Tunis, in Indochina, in Lissabon, im Haag und kam zuletzt (*en dernier lieu*) nach Bern. Er wird als ein Mann von reicher Erfahrung und als einer der tüchtigsten diplomatischen Beamten Frankreichs geschildert (*dépeint*). Bihourd steht im 57. Jahre und ist Junggeselle (*célibataire*). Trotzdem soll im Botschaftshotel in Bern reges (*actif, animé*), geselliges Leben geherrscht haben, und es ist zu hoffen, daß Frankreichs neuer Vertreter in Berlin auf dem von seinem Vorgänger (*prédécesseur*) geebneten (*aplani*) Boden fortfahren und zugleich in der bisherigen glücklichen und taktvollen Weise (*manière*) die Interessen seines Landes wahrnehmen wird.

(Pariser Zeitung.)

Abgefertigt (*Bien répondu*).

Vom weiten (*lointain*) Reisen, wie der Storch,
Und nicht viel klüger, kam Georg,
Des reichen Bürgermeisters (*bourgmestre, maire*) Kind,
Und machte von der Welt viel Wind (1).
Zum Nachbar ging er hin und sprach:

---

(1) Wind machen, häbler, conter des sornettes.

„Ein Eiland (*île*), das im Meere lag,
Versucht' zu Schiff ich zu erreichen.
Dort war ein Wunder (*prodige*) sondergleichen (*sans pareil*),
Denn einen Kohlkopf (*chou*) gab es da,
Wie ihn gewiß noch niemand sah,
So groß, daß unter jedem Blatte
Ein Kriegsheer (*armée*) Raum zur Übung hatte.“

„Wohl möglich!“ sprach der Nachbar Kunth;
„Denn auf der Welt geht's oft gar bunt (1).
Ich weiß davon ein Lied zu singen (*j'en sais long là-dessus*),
Mag's euch auch wie ein Märchen (*conte*) klingen (2).
Auch ich sah in entlegnen (*lointain*) Landen (3),
Vielleicht wo Sie den Kohlkopf fanden,
Einst einen neuen Kessel (*chaudron*) stehn,
So groß, wie niemand je (*jamais*) gesehn;
Und wer ihn sah, sah ihn verwundert,
Denn in dem Kessel saßen hundert
Und mehr Arbeiter ohne Drang (*à l'aise*)
Und machten ihn inwendig (*intérieurement*) blank (*brillant*).“

„Sie wollen“, rief Georg, „mich schrauben (*railler, berner*)!
Das machen Sie mich nimmer glauben;
Wozu soll so ein Kessel dienen?“

„Wozu? auch das noch meld' ich Ihnen:
Man wollte drin den Kohlkopf kochen,
Von welchem Sie vorhin gesprochen.“

Jugend-Echo. A. Wilke.

Der lästige Staub der Landstraße zur Sommerzeit.

Der lästige (*désagréable*) Staub der Landstraße (*route*) zur Sommerzeit verleidet (*gâte*) oft den Genuß der schönsten Gegenden (*contrée*). Auf einer Landstraße bei Saint-Germain-en-Laye hat man nun kürzlich (*tout récemment*) Versuche (*essais*) gemacht, den Landstraßenstaub (*poussière des routes*) durch Ausgießen (*en répandant*) von Öl zu löschen (*faire disparaître*), Versuche, die schon früher einmal ergebnislos (*sans succès*) angestellt (*tenté*) worden waren. Diesmal scheint der Versuch besser gelungen zu sein. Auf einer Strecke (*distance*) von 200 Meter wurde am Abend Öl ausgegossen; anderen Morgens war das Öl völlig getrocknet (*sec*) und bildete eine feste Grundlage, auf der sich leicht fahren ließ. Sobald Automobile auf die geölte (*huilé*) Strecke kamen, hörten die Staubwolken (*nuages de poussière*) auf und die Fahrer konnten auf der staubfreien (*débarrassée de poussière*) Strecke frisch aufatmen (*respirer*). Man wird noch weitere Versuche anstellen. Jedenfalls bleibt nur die Frage, wer das teuere Öl bezahlen soll, und ob nicht doch schließlich am Ende eines Sommers die geölten Landstraßen einen sehr schmierigen (*graisseux, huileux*) Charakter annehmen werden.

(Pariser Zeitung.)

---

(1) es geht bunt, cela va sens dessus dessous.
(2) klingen, sonner, résonner. Das klingt wie ein Märchen, cela ressemble à un conte.
(3) das Land, le pays; pluriel: Länder; poét. Lande.

Das Auge des Herrn.

Ein Theepflanzer hegte (*prit*) eines Tages den Entschluß, sich an einem eintägigen Jagdausfluge (*chasse*) zu beteiligen. So wendete er sich denn an seine Leute und sagte: „Obgleich ich selber abwesend bin, will ich eines meiner Augen zurücklassen, damit es Euch in Eurer Arbeit überwache". Und zur Ueberraschung (*à l'ébahissement*) der Eingeborenen nahm er sein Glasauge und legte es auf einen Baumstumpf. Für eine geraume Zeit (*Pendant un assez long temps*) arbeiteten die Indier gleich Elefanten, doch schließlich nahm ein pfiffiger (*facétieux*) Kuli seine Blechbüchse, in der er seine Mahlzeit (*provisions*) zu tragen pflegte, schritt auf den Baum zu und stülpte (*couvrit*) sie über das Auge. Sobald die Eingeborenen glaubten, daß sie nicht überwacht seien, legten sie sich zum Schlafen nieder und hielten in ihrer Arbeit bis zum Sonnenuntergange inne (*cessèrent*).

(Das Echo.)

Eine fürstliche Belohnung.

Winterszeit! Alt und Jung tummelt sich (*prendre ses ébats*) auf dem Eise. Da ein Krach! Ein Hilfeschrei (*cri de détresse*)! Ein Mädchen ist eingebrochen und in's Wasser gefallen. Am Ufer hat der Tagschreiber (*expéditionnaire*) Dörrmann das Unglück mit angesehen und, ein braver Kerl (*brave garçon*) wie er ist, stürzt er sich in das kalte Wasser und zieht das Mädchen heraus, die schöne Rebella Veigelblüh, deren Vater eben unter lautem Jammergeschrei, von dem Vorfalle (*accident*) benachrichtigt, herbeieilt. Bescheiden drückt sich Dörrmann davon (*s'esquive*) — aber der dankbare Veigelblüh hat doch seinen Namen erfahren. — Am andern Tage sucht er den Dörrmann, der mit einem bösen Schnupfen zu Bette liegt, auf, dankt ihm mit überschwänglichen Worten (*flot de paroles*), daß er ihm sein Theuerstes gerettet und drückt beim Weggehen (*en partant*) dem gerührten Lebensretter ein verschlossenes Couvert (*enveloppe*) in die Hand. Sobald Veigelblüh verschwunden ist, öffnet Dörrmann, vor dessen Augen etwas wie die Vision eines Hundertmarkscheines (*billet de 100 marks*) flimmert (*papillote*), das Couvert und erblickt — einen Bon:

Vorzeiger (*le porteur*) dieses erhält bei Einkäufen von 25 Mark an (*à partir de*) in meinem Geschäft (*maison de commerce*)

10 °/₀ Rabatt.

Humoristisches.

Aus einem Briefe des Studiosus (*étudiant*) Bummel (1) an seinen Onkel.

Lieber Onkel!

... Denk' Dir einmal, wer mich Gestern nach Dir fragte (*s'informa de*)! Mein alter Geldbriefträger (2), der Deine Schrift (*écriture*) ganz genau kennt und um Deine Gesundheit besorgt (*inquiet*) ist, weil er mir seit einiger Zeit keinen Brief mehr von Dir gebracht hat. Er ersuchte (*pria*) mich dringend (*instamment*), Dir seine besten Wünsche zu übermitteln und kann ich nicht umhin (3), dieser Bitte des alten Mannes gerecht zu werden (4). Mach' ihm doch die Freude und laß recht bald wieder was von Dir hören (*donne bientôt de tes nouvelles*)! Mit tausend Grüßen

Dein Dich liebender Neffe

Bummel.

Vertheilte (*distribuée*) Rollen.

Neffe (der seinen Onkel vom Lande (*campagne*) in ein feines

---

(1) Bummeln (terme d'étudiant), se promener en flânant; der Bummler, le flâneur.

(2) Facteur qui remet aux destinataires les sommes d'argent envoyées par la poste.

(3) Ich kann nicht umhin, je ne peux m'empêcher de.

(4) dieser Bitte gerecht werden, faire droit à cette prière.

Restaurant führt]: „Sieh, Onkel, ich drücke (*presse*) hier auf den Knopf und bestelle (*commande*)!" — Onkel: „Na und dann?" — Neffe: „Dann drückst Du auf den Knopf und bezahlst!"

Auch ein Märchen (*conte*).

„Mütterchen, hörst Du gerne Geschichten?" — „Ja, mein Kind!" — „Soll ich Dir 'mal eine erzählen!" — „Nun!" — „Wirst Du Dich aber auch darüber freuen?" — „Gewiß, mein Kind!" — „Aber sie ist gar nicht lang!" — „Nun, erzähl' nur!" — „Es war einmal eine — Wasserflasche — — und die hab' ich eben caput gemacht!" (¹).

(Fliegende Blätter.)

Unmöglich.

Professor (beim Examen, zum Candidaten): „Stellen Sie sich vor (*figurez-vous*), Sie trinken ein Glas Wasser..." — Candidat: „Ach, Herr Professor, das kann ich mir absolut nicht vorstellen!"

(Fliegende Blätter.)

(1) etwas caput machen, casser, briser quelque chose.

Die neueste deutsche Rechtschreibung (*orthographe*).

Im Jahre 1880 wurde in allen preußischen Schulen die sogenannte „Neue Orthographie" eingeführt (*introduit*), die einen gewaltigen (*profond*) Umschwung (*changement*) in der Rechtschreibung herbeiführte. Während bis zum Jahre 1880 Wörter wie: niemand, jemand, morgens, abends, groß geschrieben wurden, schreibt man sie heute klein (¹); Wörter, die man früher mit th schrieb, wie: Tier, Turm u. a. schreibt man jetzt ohne h; Fremdwörter (*mots tirés des langues étrangères*), die früher auch als Fremdwörter behandelt und dementsprechend (*comme tels*) geschrieben wurden, werden heute den Regeln der deutschen Rechtschreibung unterworfen (*soumis*), indem man c durch k und z ersetzt, Akzente und lateinische Buchstaben in französischen Fremdwörtern ganz fortläßt u. s. w. Man schreibt daher heute: Insekten, Korporal, Prozent, Offizier, Charakter, Barriere.

Was die Anwendung (*emploi*) der S-Laute (*son*) anbetrifft, so hatte die neue Orthographie dafür folgende Regeln aufgestellt (*établi*):

ſ wird in der Regel vor t und p angewandt. Beispiel: Knoſpe, faſten.
ſ ſteht am Anfange von Wörtern und Silben (*syllabes*). Beispiel: ſauſen (*bruire*), leſen.
ſſ ſteht zwiſchen zwei kurzen Selbſtlauten (*voyelles*). Beiſpiel: Flüſſe, Gaſſe.
s ſteht am Ende von Wörtern und Silben. Beiſpiel: Haus, Häschen.
ß ſteht nach einem langen Selbſtlaute oder nach einem Doppellaute (*diphtongue*). Beiſpiel: Gruß, Strauß.
ſſ ſteht nach einem kurzen Selbſtlaute in denjenigen Wörtern, deren Stammwort (*radical*) mit ß geſchrieben wird. Beiſpiel: Haß, haſſen; Kuß, küſſen.

Die Einführung dieser Orthographie gab Veranlassung (²) zu mancherlei Auseinandersetzungen (*discussions*) und dem Namen Puttkammer [derzeitiger (*à cette époque*) Unterrichtsminister (*Ministre de l'Instruction publique*) in Preußen] wurde dabei oft arg (*rudement*) mitgespielt (*pris à partie*). So groß die Umwälzung (*révolution*) auch war, die durch die neue Rechtschreibung herbeigeführt wurde, so erkannte man doch bald, daß dieselbe noch sehr unvoll-

(1) Das Wort wird groß geschrieben, klein geschrieben, on écrit ce mot avec une majuscule, avec une minuscule.
(2) Veranlassung geben, fournir matière, donner lieu, provoquer.

kommen sei und einer Vervollständigung (*complément*) bedürfe. Diese Erkenntnis mag dann auch der Grund (*cause*) gewesen sein, daß die Orthographie zwar in allen Schulen Preußens und vieler Kleinstaaten eingeführt wurde, daß aber keine Behörde (*autorité*) sich herbeiließ (*consentir*), der neuen Rechtschreibung auch in ihrem Büreau ein Heim zu bereiten (*faire une place*). Die neue Orthographie mußte zwar von der Zeit an in den Schulen gelehrt werden, sobald aber die jungen Leute in das öffentliche Leben oder in den Staatsdienst (*service de l'État*) treten wollten, mußten sie sich mit der alten Schreibweise (*manière d'écrire, orthographe*) vertraut machen (¹). Daß diesem unerträglichen Übelstande (*inconvénients*) einmal ein Ende gemacht werden müsse, hatte man schon lange eingesehen und die Folge davon war, daß in der Zeit vom 17.-19. Juni 1901 in Berlin eine Kommission zusammentrat (*se réunir*), um die „Orthographische Frage" endgültig (*définitivement*) zu regeln. Dies ist denn auch geschehen. Das Werk, das im Jahre 1880 begonnen wurde, ist nunmehr beendet. Den vereinten Bemühungen der Reichsbehörden (*autorités impériales*), der deutschen Bundesregierungen (*gouvernements confédérés*) und des preußischen Unterrichtsministeriums ist es gelungen, eine einheitliche (*uniforme*) und endgültige Rechtschreibung für das ganze Deutsche Reich zu schaffen. Diese neueste deutsche Orthographie unterscheidet sich von der bisher gebräuchlichen (*usitée*) Schreibweise hauptsächlich in folgenden Punkten:

1. Während in der Puttkammerschen Orthographie in vielen deutschen Wörtern das th beibehalten (*conservé*) wurde, schreibt man diese Wörter jetzt nur noch mit einem t.

Thal=Tal; Thon=Ton; Bertha=Berta; Thor=Tor; Walther=Walter, Berthold=Bertold.

2. Da, wo drei gleiche Mitlaute (*consonnes*) zusammentreffen (*se rencontrent*), ist die Schreibweise mit drei und zwei Mitlauten zulässig (*permis*). Schwimmeister und Schwimmmeister (*maître de natation*); Schnelläufer und Schnellläufer (*coureur*).

Eine Ausnahme (*exception*) bilden nur die Wörter: dennoch, Mittag, Dritteil, die stets mit zwei Mitlauten (*consonnes*) geschrieben werden

3. Bei den Fremdwörtern werden die K, Z und S= laute (*sons*) mehr denn zuvor (*autrefois*) angewandt. Man schreibt daher heute: Kolportage, Inspekteur, Bankier, Zensur, Schokolade, Akzent, Girlande, Affäre, Bukett, Kompanie.

4. Bei der Trennung werden dt in d=t; pf in p=f aufgelöst (*décomposé*) während st ungetrennt bleibt (*n'est pas divisé*). Beispiel: Städ-te, kämp=fen, Karp=fen dagegen: ko=sten, La=sten.

5. Schließlich schreibt man abweichend (*par dérogation*) von der bislang üblichen Schreibweise: Esen, gib, gibst, gibt.

Aus dem Gesagten geht hervor (*il résulte*), daß die zahlreichen Änderungen in der deutschen Rechtschreibung ein eingehendes (*approfondie*) Studium derselben erforderlich (*nécessaire*) machen, und daß für denjenigen, der täglich mit der deutschen Sprache zu thun hat, ein geeignetes (*approprié*) Handwörterbuch (*dictionnaire-manuel*) sehr wertvoll (*précieux*) ist. Zu diesem Zwecke will ich nicht verfehlen, auf ein Buch aufmerksam zu machen (²), das in Deutschland überall gebraucht wird, nämlich:

Orthographisches Wörterbuch der deutschen Sprache von Dr. Konrad Duden. Preis 1 M.

Bernhard Zornemann.

---

(1) sich mit (etwas) vertraut machen, se familiariser avec quelque chose.
(2) auf ein Buch aufmerksam machen, appeler l'attention sur un livre.

EXAMENS ET CONCOURS

École normale de Sèvres (1902).

VERSION

Felix Mendelsohn an seine Familie.

München, 6 Juni 1830.

Einige Tage nach meinem letzten Briefe aus Weimar wollte ich, wie ich Euch geschrieben habe, hierher abreisen und sagte das auch an Goethe bei Tisch, der dazu ganz still war. — Nach Tische aber zog er aus der Gesellschaft Ottilie an ein Fenster und sagte ihr : „Du machst, daß er hier bleibt". Die versuchte denn nun, mich zu bereden, ging mit mir in dem Garten auf und ab; ich aber wollte ein fester Mann sein und blieb bei meinem Entschlusse. Da kam der alte Herr selbst und sagte, das wäre ja nichts mit dem Eilen; er hätte mir noch viel zu erzählen, ich ihm noch viel vorzuspielen, und was ich ihm da von dem Zweck meiner Reise sagte, das sei gar nichts. Weimar sei eigentlich jetzt das Ziel meiner Reise gewesen; so ging's weiter, und da mich das rührte, und Ottilie und Ulrike mir begreiflich machten wie der alte Herr niemals die Leute zum Bleiben und nur desto öfter zum Gehen nötigte, so wollte ich wieder nicht ein fester Mann sein und blieb. Selten in meinem Leben habe ich einen Entschluß so wenig bereut wie diesen.

THÈME

En Bretagne.

Que de fois avons-nous rencontré, sur les routes herbeuses qui relient nos villages, ces longues caravanes conduites par la maîtresse mule, que distinguaient ses sonnettes et les houppes bariolées de son harnais! Les pieds du saunier étaient poudreux, le soleil échauffait son teint hâlé; la route se déroulait au loin; des deux côtés du chemin les oiseaux gazouillaient sur les buissons et les grillons dans les blés; le parfum du chèvrefeuille arrivait par rafales, les haies faisaient pleuvoir sur sa tête les fleurs d'aubépine, et, comme enveloppé de toutes ces harmonies et de tous ces parfums, le pauvre saunier allait gaiment, entrevoyant peut-être vaguement au milieu des vapeurs lointaines l'image de quelque maisonnette au seuil de laquelle une femme attendait, assise, et où deux enfants jouaient dans un rayon de soleil.

Émile Souvestre.

Concours général des lycées et collèges (1902).

(Classe de Seconde moderne.)

VERSION

Der Arbeitsame.

Unser nächster Nachbar hier im Dorfe ist der Tischler Walther, ein Mann in seinen besten Jahren, verheiratet und Vater von drei Kindern. Er gehört zu den arbeitsamsten Menschen, die ich jemals zu beobachten Gelegenheit gehabt habe. Schon am frühen Morgen höre ich ihn hobeln, sägen und hämmern, und er ruft mir, wenn ich ihn aus dem Fenster grüße und seine Regsamkeit bewundre, mit fröhlicher Miene zu : „Morgenstunde hat Gold im Munde". Den Tag über kürzt er sich die Feierstunden soviel als möglich ab, und abends ist er gewiß einer von denen, die ihr Arbeitsgerät am spätesten aus der Hand legen; ja ich habe den Unermüdlichen bei dringenden Veranlassungen oft noch bis spät in die Nacht in seiner Werkstätte erblickt. An Sonn- und Festtagen, wo man ihn nicht arbeiten sieht, liest er gern in einem guten Buche. „Wer mich krank machen will, spricht er, muß mich zum Nichtstun zwingen."

THÈME 23.

Jeanne et Bob.

Jeanne et Bob sont deux vieux amis. Jeanne est une petite fille, et Bob est un gros chien. Ils sont du même monde; ils sont tous deux rustiques : de là leur intimité. Depuis quand se connaissent-ils ? Ils ne savent pas. Ils n'ont envie ni besoin de le savoir. Ils ont seulement l'idée qu'ils se connaissent depuis très longtemps, depuis le commencement des choses, car ils n'imaginent ni l'un ni l'autre que l'univers ait existé avant eux. Le monde tel qu'il leur apparaît est jeune, simple et naïf comme eux.

Bob est beaucoup plus grand et plus fort que Jeanne. En posant ses pattes de devant sur les épaules de l'enfant, il la domine de la tête. Il pourrait l'avaler en trois bouchées. Mais il sent qu'une âme subtile est en elle, et il l'aime et l'admire. Jeanne, de son côté, trouve Bob admirable. Elle observe qu'il a pénétré, dans la nature, des secrets qu'elle ignore, et que l'obscur génie de la terre est en lui.

Anatole France.

Les Quatre Langues

N° 3. 5 Novembre 1902. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Neuer Schnellzug (*rapide*) Berlin-Paris.

Der neue Winterfahrplan (*indicateur pour le service d'hiver*), der am 1. Oktober in Kraft getreten (*entré en vigueur*) ist, bringt einen neuen Schnellzug von Berlin nach Paris, der durch geringe Zugverschiebungen (*modifications*) auf der Strecke zwischen Koblenz, Trier (*Trèves*) und Luxemburg hergestellt ist. Der neue Zug geht über (*par*) Berlin, Nordhausen, Kassel, Koblenz, Trier, Luxemburg nach Paris. Er wird verkehren (*circuler*) ab Potsdamer Bahnhof (1) 7 Uhr 30 Min. abends, ab Koblenz 8 Uhr 43 Min. morgens, ab Trier 11 Uhr 25 Min., ab Luxemburg 12 Uhr 35 Min., an Paris 6 Uhr 28 Min. Der neue Zug wird also 24 Stunden von Berlin nach Paris brauchen, so viel wie die Mehrzahl der Züge über Stendal-Köln. In umgekehrter Richtung (*direction inverse*) besteht die Verbindung bereits.

Eine weitere Verbesserung (*amélioration*) ist die Fortführung (*prolongation*) des Nord-Süd-Expreß. Dieser Zug über den Brenner, der jetzt nur bis Verona verkehrt, soll vom 2. November an täglich bis Mailand (*Milan*) durchgeführt werden. Er verläßt Berlin, Anhalter Bahnhof (2) 10 Uhr 15 Min. abends.

(Pariser Zeitung.)

(1) La gare de Potsdam, à Berlin, se trouve dans la partie sud-ouest de la ville, tout près de la Leipziger Platz et non loin du Thiergarten; on part de cette gare pour Potsdam, Magdeburg, Braunschweig (Brunswick) et Kassel.

(2) La gare d'Anhalt, à Berlin, non loin de la précédente, se trouve entre celle-ci et la place Belle-Alliance, dans la partie sud de la ville; c'est la gare pour Dresden, Prag, Wien, Leipzig, Halle, Thüringen (la Thuringe) et Frankfurt am Main.

Die Natrongewinnung (*exploitation du natron* (1)) in Egypten.

Nordwestlich von Kairo (*Le Caire*), in einer Entfernung von 40 km, erstreckt sich zwischen kleinen Hügeln ein 60 km langes Tal, welches schon in alter Zeit durch seinen überaus großen Reichtum an Natron weit und breit (*au loin*) bekannt war und bis zur Erfindung des Leblanc-Verfahrens (*procédé Leblanc*) seine Schätze in großer Masse nach Europa sandte. Seit der Einführung dieser billigeren (*économique*) Herstellungsweise (*mode de production*) nahm der Export des egyptischen Natrons weit geringere Verhältnisse (*proportion*) an und beschränkte sich nur auf Griechenland und die Türkei, welche im Vereine mit Egypten selbst jährlich etwa 3000—5000 t konsumieren. Die Jahresproduktion an natürlicher Soda [*soude naturelle* (2)] beziffert sich aber mindestens auf das 15—20 fache. Das Natrontal besitzt eine bedeutende Anzahl Seen, von denen neun besonders durch ihre Größe hervorragen (*se distinguer*), zehn mittleren Umfanges (*étendue*) sind und fünfzehn nur eine kleine Ausdehnung besitzen. Sie befinden sich 10—20 m unter dem Meeresniveau. Einen Monat, nachdem der Nil zu steigen begonnen hat, also ungefähr gegen Ende August, fangen die Quellen zu fließen an. Ueber den Ur-

(1) Carbonate de sodium.

(2) Carbonate de sodium naturel mélangé à des matières étrangères.

sprung (*origine*) derselben ist man noch vollkommen im Unklaren (1), einige behaupten, daß es Infiltrationswasser des Nils ist, andere behaupten, daß diese Quellen mit dem Meere in Verbindung stehen. Tatsache ist, daß mit dem Steigen des Nils die Seen sich zu füllen beginnen, und ihr Niveau gegen Ende Januar seinen Höhepunkt erreicht (*maximum*). Im Monate März hört der Zufluß (*afflux de l'eau*) wieder auf, das Wasser verdunstet allmählich, und der Boden bleibt auf einer Ausdehnung von vielen tausenden von Hektaren mit einer dichten Schicht (*couche*) natürlicher Soda überdeckt, welche das Aussehen (*aspect*) von großen Eisschollen (*glaçons*) besitzt.

(Das Echo.)

Im Kieler Hafen (*port de Kiel*).

Mit Interesse verfolgen wir Deutsche jetzt alles, was von Kiel und seinem unabsehbaren (*immense*) Hafen bekannt wird. Lebt doch in dem alten, einst den holsteinischen Herzögen gehörenden Schloß der Bruder unseres Kaisers, Prinz Heinrich mit seiner Familie, und knüpfen sich (*s'attacher*) bereits viele der wichtigsten Erinnerungen unserer jungen Marine an diesen Punkt, dessen Schönheit und interessante Mannigfaltigkeit (*variété*) mir unvergeßlich bleiben wird, trotzdem ich nur wenige Stunden eines schönen Sommertages mich dort aufhalten (*séjourner*) konnte. Noch ist der Eindruck (*impression*) in mir lebendig, den der weite Hafen mit seinen Schiffen auf mich machte. Wie verschleiert (*voilés*) in Rauch und Nebel ragte das jenseitige Ufer auf, an dem sich die großartigen Werften (*chantiers de construction*) der kaiserlichen Marine aufbauen (*s'élever*). Der Sonnenschein glitzerte (*briller*) in den Wellen und vergoldete die Schieferdächer. Unablässig (*sans cesse*) durchfuhren kleine, stark besetzte Fährdampfer (*bateau de passage*) die grünen Fluten. Zu uns hinüber drang der gleichmäßige (*rythmé*) Takt der Ruderböte (*embarcation à rames*), in welchen die Blaujacken (*veste bleue*) (1) Seiner Majestät von Bord an Land und von Land an Bord fuhren. Lustig wehte die Flagge (*pavillon*) des Deutschen Reiches von den Gaffeln (*vergue*). Auf dem breiten Wasserspiegel kreuzten und segelten die vielen kleinen von den dänischen Inseln und benachbarten Föhrden (*fiords*) kommenden Yachten, deren braunrote Segel die malerische Wirkung des ganzen Bildes noch erhöhten.

Trotz der Kürze der Zeit, versuchten wir eine kleine Fahrt (*promenade*) bis Düsternbrook (2). Am Heck (*poupe*) des Fährdampfers sitzend, beobachteten wir hunderte von verschiedenen Quallen (*méduses*) in dem klaren, grünen Seewasser, die ihre Fangarme nach Beute (*proie*) ausstreckten. Die Schraube (*hélice*) schlug das Wasser zu Schaum (*fouetter*) und zerteilte es in lichtgrüne Streifen. Zur Linken tauchte das Schloß mit der Standarte (*étendard*) des Prinzen Heinrich auf (*se dresser*). Niedliche Privatdampfer, schlanke Vergnügungsjachten (*yacht de plaisance*) schaukelten (*se balancer*) sich am Ufer an ihren Ankern. An dem mächtigen Landungsstege (*passerelle de débarquement*) waren unheimlich aussehende Torpedodampfer vertaut (*amarré*). Drüber rauchten die hohen Schornsteine der Werften zu Neumühlen — am Horizont sah man die offene See mit den zahlreichen Segeln der großen und kleinen Kauffahrer, mit den Rauchwolken der Dampfer. So ungefähr ist das Bild, das mir von jenem Nachmittag im Kieler Hafen in der Erinnerung geblieben.

(Braunschweiger Arbeiterfreund.)

(1) On ne sait absolument rien de précis.

(1) Les marins allemands portent des vestes bleues.

(2) Une des plus jolies promenades aux environs de Kiel ; on va le plus souvent à Düsternbrook à pied par une route qui longe la baie à l'ouest ; cette route passe au jardin botanique, à l'Amirauté, à l'Académie de marine et aux nouveaux bains.

Das Dattelpflücken
(*cueillette des dattes*).

Auf unsrer Abbildung (*image*) sehen wir einen Dattelpflücker bei der Arbeit. Er scheint, einem riesenhaften Insekt gleich, an dem senkrechten (*vertical*) Baumstamme emporzulaufen. Wir staunen, denn er thut dies mit derselben naiven Gleichgültigkeit (*indifférence*), mit der eine Fliege ihre Wanderung ausführt. Mit bloßen Füßen ausschreitend (*faire des enjambées*) schwingt er ein Seil um die Palme und knüpft die Enden dicht um seinen Leib zusammen. Sich zum Stamme herabbeugend (*s'incliner, se pencher*) stößt (*projeter*) er das Seil etwa 30 Zoll (*pouce*) aufwärts, sich dann hinaufziehend, worauf er sich in der auf dem Bilde ersichtlichen Stellung zurücklehnt, sich auf diese Weise eine hinreichende (*suffisant*) Stütze sichernd. Dieser Vorgang wird mehrere Mal in rascher Aufeinanderfolge (*rapidement et successivement*) wiederholt und der Pflücker befindet sich in sehr kurzer Zeit in der Krone der Palme. Hier gewinnt er, wie wir dies bei dem links stehenden Baum sehen, einen noch mehr sicheren Halt (*point d'appui*), indem er das Seil um einen knorrigen Zapfen (*partie noueuse*) schlingt (*nouer*), den ein abgestorbenes Palmenblatt zurückließ. So kann der Mann bequem sitzen, bis er alle erreichbaren Früchte gepflückt hat. Am großen Baume rechts bemerken wir das Körbchen, welches mit Zugvorrichtung versehen über einem vorspringenden (*proéminent, faisant saillie*) Blattrest befestigt ist, so daß es nach erfolgter Füllung kann herabgelassen (*descendue*) werden. Die Früchte werden in einen Wagen entleert, den wir auf dem Bilde neben dem Wasserreservoir stehen sehen. Dieses Klettern und Ernten der Früchte sieht sehr interessant aus, aber es ist schwierig, die Sache nachzumachen. Am leichtesten ist noch das Emporsteigen (*de grimper*) am Stamm; das Herabsteigen aber verlangt große Geschicklichkeit und viele Uebung.



Dattelernte.

(Der gute Kamerad.)

Im Automobil zum — Nordpol.

Der junge französische Gelehrte (*savant*) Pierre Bernault, der Sohn eines reichen Pariser Industriellen, hat den kühnen Entschluß (*résolution*) gefaßt, den Nordpol per Automobil zu erreichen. Der Plan, so abenteuerlich (*aventureux*) er auf den ersten Blick erscheint, gewinnt bei näherer Betrachtung [1]. Das Automobil soll bei dem neuesten Versuch, den Nordpol zu erreichen, an die Stelle der Hundeschlitten treten, mit denen sich die bisherigen Nordpolfahrer (*voyageurs vers le pôle nord*) als bestes Transportmittel versahen. Mißglückt (*échouer*) die Fahrt mit dem Automobil, so haben die kühnen Forscher noch genau dieselben Aussichten, nach Hause zurückzukehren, wie die früheren Forscher (*explorateurs*), nachdem ihnen die Hunde verloren gegangen. Dabei hat das Vordringen (*marche*) zum Nordpol mittelst Automobils viele Vorteile vor den anderen Methoden voraus und birgt nichts von der Waghalsigkeit (*témérité*) in sich, durch welche Andrées Luftballonfahrt gekennzeichnet wurde. Die Erfahrungen der früheren Nordpolfahrer haben erwiesen (*démontré*), daß man in Jahren mit günstigen Eisverhältnissen zu Schiff sehr wohl bis zum 82. Grad vordringen kann, wahrscheinlich aber noch höher. Vom 82. Grad ab beträgt aber die Entfernung zum Nordpol nur noch rund 1000 Kilometer. Die Aufgabe (*tâche*) für die Technik besteht nun darin, ein Motorfahrzeug (*automobile*) zu bauen, das mindestens für die dreifache Entfernung Brennstoff (*combustible*) bei sich führen kann. Das haben die französischen Techniker, mit denen sich Bernault in Verbindung setzte (*se mettre en relations*), als möglich erklärt. Sie haben dabei das Prinzip des sogenannten großen Wagens im Auge. Die Last (*charge*) des Wagens würde bestehen aus Bernault und einem Begleiter, Lebensmitteln für etwa zwanzig Tage und Benzin. Man glaubt übrigens, die Strecke in weit kürzerer Zeit als in zwanzig Tagen zurücklegen (*franchir*) zu können. Eine große Gewichtsersparnis (*économie de poids*), an deren Stelle Benzin mitgenommen werden kann, hat der geplante Motorwagen durch den Wegfall der großen Wassermenge, die in unseren Gegenden zur Kühlung (*pour refroidir*) des Motors mitgenommen werden muß. Die Temperatur genügt in den Nordpolgegenden reichlich zur Kühlung. Andererseits kann die überschüssige (*en excédent*) Hitze des Motors zur Erwärmung des Innenraumes des Gefährtes (*véhicule*) mit benutzt werden. Die Bedenken (*craintes*), ob das Automobil auf der nicht ganz ebenen und glatten Fläche des Polareises wird vorwärts kommen können, werden abgeschnitten durch die geplante Konstruktion des Untergestelles (*châssis*) des Wagens, das außerordentlich gute Federn (*ressorts*) erhalten wird, bei sehr hohen Rädern und starken Pneumatiks, die auf Eis und Schnee sehr gut haften (*adhérer*). Als Brennmaterial (*combustible*) für den Motor soll wegen der Temperaturverhältnisse nicht reines Benzin, sondern eine Mischung von Spiritus und Benzin verwendet werden, die sich bei den diesjährigen Versuchen in Frankreich als sehr vorteilhaft erwiesen hat.

(1) Gagne à être examiné de plus près.

Große Opferwilligkeit (*abnégation*).

Die alte blinde Witwe eines Unionsveteranen, hatte ihren Anspruch auf rückständige Pension (*l'arriéré d'une pension*) zum Betrage (*montant*) von etwa 5200 Mark bewilligt erhalten [1]. „Frau

(1) ihren Anspruch bewilligt erhalten, on avait accueilli favorablement sa réclamation.

X." sagte der Anwalt (*avocat*), „hier ist der Betrag, welcher Ihnen vom Pensionsamt (*office des retraites*) bewilligt worden ist; ich habe es schließlich für Sie durchgesetzt (*emporté, obtenu*)." — „Wieviel ist es?" fragte die alte Frau. — „Es ist eine große Summe, 5200 Mark", erwiderte der Anwalt, „ich gratuliere (*félicite*) Ihnen". — „Oh, ich danke Ihnen", sagte Frau X., „und wie viel beträgt die Gebühr?" (*frais*) — „Ich habe viele Auslagen (*débours, avances*) gehabt", bemerkte der Anwalt, „aber ich will es nicht schlimm machen (1), ich werde nur 1000 Mark berechnen". — „Das schließt alles ein (*tout compris*), nicht wahr?" — „Alles, außer der Rechnung meines Schwagers (*beau-frère*) für ärztliche Behandlung. Er prüfte (*examina*) Ihre Augen, wie Sie wissen und erklärte Sie für blind." — „Oh ja, und wieviel beträgt die Rechnung?" — „Nur 400 Mark, für einen Augenarzt (*oculiste*) ist das sehr billig. Er erhält häufig (*fréquemment*) 1600 Mark für eine einzige Operation." — „Ja, das ist sehr billig", bestätigte die alte Frau. „Sie haben wohl nicht einen Bruder oder Onkel im Bankgeschäft?" — „Nein, warum das?" fragte der Anwalt. — „Ich meinte nur", gab die blinde Frau zurück (*répliqua*), „wenn das der Fall wäre, könnte ich den Rest meiner Pension bei ihm hinterlegen (*déposer*), dann hätten Sie alles hübsch in der Familie."

(New Yorker Staatszeitung.)

Ein Orkan (*ouragan*) in Sizilien.

Die Provinz Catania (*Catane*) ist von einem furchtbaren Cyklon und einer gewaltigen Wasserhose (*trombe d'eau*), wie sie bereits vor neun Jahren jene Gegend heimsuchte, schwer betroffen worden und mindestens 300 Personen sind dabei um's Leben gekommen (*péri*). Das Unwetter (*tempête*), das über ganz Sizilien, besonders aber über den südöstlichen Teil, hingegangen ist, hat ungeheuere Verheerungen (*ravages*) angerichtet. Am schwersten wurde die Ortschaft (*localité*) Modica (1) getroffen. In Strömen niedergehende Wolkenbrüche (*pluies torrentielles*) setzten in wenigen Minuten Straßen und Häuser unter Wasser. Die beiden Gebirgsbäche, die durch die Stadt fließen, schwollen plötzlich an (*grossir*) und wälzten Schlamm (*limon*) und Steine mitten ins Land. Die Wassermassen drangen in die Häuser und rissen die Bewohner, die meist schon im Schlummer (*sommeil*) lagen, und alles Hausgerät mit sich. Zahlreiche Häuser konnten den Wassermengen nicht genügend widerstehen und sind eingestürzt (*se sont écroulées*). In allen umliegenden (*environnant*) Ortschaften ist der Schaden ganz ungeheuer, in Catania selbst ist infolge schnellen Eingreifens (*intervention*) der Behörden (*autorités*) und der Truppen der Schaden nicht so schlimm. Das Meer befindet sich noch in furchtbarer Aufregung und Flutwellen reißen alles, was sich in der Nähe der Ufer befindet, mit sich fort. Der deutsche Dampfer „Caprara" ging bei der Einfahrt in den Hafen von Catania unter (*couler*); auch viele kleinere italienische Schiffe sind mit ihrer Besatzung (*équipage*) dem Unwetter zum Opfer gefallen. Das Meer bringt mit seinen Wogen immer neue Leichen (*cadavre*) ans Land und über 200 Leichen sind auf diese Weise schon geborgen (*retirés*) worden. Die Bahnverbindungen (*communication par chemin de fer*) von Catania sind nach allen Richtungen hin vollkommen zerstört. Das Unwetter ist das schwerste, das seit Jahrzehnten diese Gegenden heimgesucht (*éprouvé*) hat. Der Schaden, der genau noch gar nicht festgestellt

---

(1) ich will es nicht schlimm machen, je ne veux pas être exigeant.

(1) Modica, petite ville de Sicile, à l'extrême sud de l'île, non loin de Raguse.

ist, wird auf mehr als 10 Millionen Lire geschätzt.

(Pariser Zeitung.)

Die Postkarte in Deutschland.

Der Ansichtspostkartensport (*carte postale illustrée*) hat in Deutschland eine Ausdehnung angenommen, von der man sich kaum einen Begriff (*idée*) machen kann. So ist durch eine amtliche (*officielle*) Statistik im August dieses Jahres festgestellt worden, daß durchschnittlich (*en moyenne*) täglich nicht weniger als 1 500 000 illustrierte Postkarten den Briefkästen im Deutschen Reiche zur Beförderung (*expédition*) anvertraut werden. Dies macht für die Postverwaltung (*administration des Postes*) das schöne Sümmchen von etwa 30 Millionen Mark aus, das sie nur aus der Liebhaberei (*passion*) des Ansichtskartensammelns zieht. Diese Summe der Ansichtskarten erscheint um so größer, wenn man berücksichtigt (*considérer*), daß im Jahre 1899 überhaupt nur insgesamt (*en tout*) 602 Millionen Postkarten versandt wurden.

(Pariser Zeitung.)

Mathematische Aufgabe.

Eine Mutter teilt unter ihre drei Söhne eine Anzahl Aepfel aus. Dem ältesten derselben giebt sie die Hälfte der Aepfel und einen halben. Von dem Reste giebt sie dem zweiten wieder die Hälfte und noch einen halben Apfel. Die noch übrigen vier Aepfel bekommt der jüngste. Bei dieser Teilung wurde kein Apfel zerschnitten. Wie viele Aepfel waren es und wie viele hat jeder der drei Brüder erhalten?

Lösung.

Es waren im ganzen 19 Aepfel. Davon bekam der erste die Hälfte und einen halben. Die Hälfte von 19 ist 9 ½ und nun noch ein halber dazu — macht 10. Da braucht man freilich keinen zerschneiden. Der erste der drei Brüder bekam also 10 Aepfel. Nun blieben 9 übrig. Davon bekam der zweite wieder die Hälfte und einen halben. Die Hälfte von 9 ist 4 ½ und noch einen halben dazu — macht 5 Aepfel. 5 Aepfel bekam also der Zweite und da bleiben allerdings für den Dritten 4 Aepfel übrig.

Humoristisches.

Geistesgegenwart (*présence d'esprit*).

Der Bildhauer (*sculpteur*) Stichler hat sich in der Stadt, von welcher er etwa zehn Minuten entfernt wohnt, einen Klumpen (*motte*) Modellirthon (*terre à modeler*) gekauft und trägt ihn auch gleich selber heim (*porter à la maison*), wobei er jedoch, da er sich in einer Weinkneipe [1] etwas verhielt (*s'arrêter*), in die sinkende Nacht hineinkommt. Wie er über eine große Wiese geht, die seine Behausung (*demeure*) von der Stadt trennt, fällt ihn plötzlich ein Gauner (*coquin*) mit einem starken Stock an (*attaque*) und schreit: „Das Geld her, oder ich erschlag' (*assommer*), Dich!"

Stichler trägt keine Waffe bei sich und ist einen Moment vor Schrecken starr (*immobile de frayeur*) — im nächsten Augenblick aber haut (*frapper*) er dem Strolch (*rôdeur*) seinen Thonklumpen mit solcher Gewalt in's Gesicht, daß der Vagabund zu Boden stürzt. Dann läuft er, so schnell es geht, mit dem negativen Abdruck (*épreuve négative*) nach Hause, gießt denselben in Gyps und übergibt am nächsten Morgen die wohlgetroffene (*bien réussi*) Gesichtsmaske des Wegelagerers (*brigand*) der Polizei, die darin sofort ein oft abgestraftes Individuum erkennt und dieses noch am selben Tage festnimmt (*arrêter*). — Stichlers Lob aber steht in allen Zeitungen: Was seine Kunst nie vermocht hatte, seine Geistesgegenwart machte ihn berühmt.

(Fliegende Blätter.)

---

(1) Cabaret où on boit surtout du vin.

Unangenehme Verwechslung (*confusion*).

Studiosus: „Der Kuckuk hol' die Kurzsichtigkeit (*myopie*)! Hab' ich geglaubt, es sei ein Gläubiger (*créancier*) und schmeiß' den — Geldbriefträger zur Thür hinaus (*jette à la porte*)!"

(Fliegende Blätter)

Eine echte (*vraie*) **Hauswirthin** (1).

„Das Zimmer vermiethe (*loue*) ich so billig (*bon marché*), weil nebenan (*à côté*) ein altes Fräulein wohnt, das den ganzen Tag Clavier spielt!"

„Das genirt nicht. Mein Neffe, für den ich das Zimmer miethe, ist schwerhörig (*dur d'oreille*)!"

„So... Dann kostet es natürlich drei Mark mehr!"

(1) Ici, personne qui loue des chambres garnies.

Besser.

„Wünsch'(1) guten Appetit zum Nachtmahl(2)!" — „O, wünschen Sie mir lieber (*plutôt*) ein gutes Nachtmahl zu meinem Appetit!" (Fliegende Blätter).

(1) pour : ich wünsche.
(2) ou Abendmahl, souper.

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 19 (1).

— „Ich möchte gern vor der Dämmerung noch jemand begegnen, der mir den kürzesten Weg nach dem Saume dieser dichten Wälder zeigen könnte!"

Kaum war dieser Wunsch ausgesprochen, als ich Hundegebell hörte und einige Augenblicke später hatte ich das Vergnügen, einen alten vollbärtigen Jäger mit seinem Hunde auf mich zukommen zu sehen. Wir begrüßten uns und ich bat ihn um die Erlaubnis, ihn bis zum nächsten Orte zu begleiten. „Sehr gern, mein Herr, antwortete er mir, es freut mich sehr, mit Ihnen denselben Weg zu gehen; wir können miteinander plaudern, um die Zeit zu vertreiben; wir werden übrigens in höchstens einer Stunde im Flecken N... sein, wo ich wohne. Das war ein Glück für mich, denn ich war vollständig matt, und da ich, trotz des Rates eines erfahrenen Freundes, keinen Führer mitgenommen hatte, so hätte ich beinahe mit leerem Magen die Nacht am Fuße eines Baumes oder unter irgend einem Busche zubringen müssen.

THÈME 20 (1).

1. Der berühmte Maler, dessen Bruder ich kenne, ist von dem Präsidenten der Republik belohnt worden.

2. Racine, ein großer französischer Dichter, ist am zwei und zwanzigsten April sechzehn hundert neun und neunzig gestorben; er war sechzig Jahre alt.

3. Der arme Knabe, dem Sie gestern auf der Straße begegnet sind, glaubte, seine Mutter sei gestorben.

4. Obwohl dieser Schüler krank ist, arbeitet er fleißig.

THÈME 22 (1).

Der Mensch übt einen gewaltigen Einfluß auf die Natur aus. Er verwandelt die Wälder und Sümpfe in fruchtbares Ackerland. Durch seine sorgfältige Pflege verbessert er die Feldfrüchte und erhöht die Schönheit der Blumen. Mit Liebe oder durch Gewalt fesselt er die Hausthiere an seine Wohnung. Mittels des Feuers bereitet er sich seine Nahrung, verwandelt die Metalle in Hausgeräte, in Waffen, in Geld und in Kunstgegenstände jeder Art. Baumwolle und Wolle werden von ihm in Zeug, die Bäume in Möbeln, und gewisse Mineralien in Porzellan und in Glas verwandelt.

VERSION 7 (1).

La Pucelle d'Orléans.

Au moment où la Pucelle d'Orléans se présente comme libératrice de la France, le pays se trouve dans une situation des plus critiques. Les Anglais qui font valoir les prétentions de leur roi les armes à la main, sont déjà en possession du Nord du royaume et déjà leur bannière victorieuse flotte sur les murs de la capitale. Le malheureux pays a été cruellement éprouvé par les calamités de la guerre ; les chevaux ennemis foulent les campagnes fleuries ; partout, les villages et les villes sont en feu ; personne ne peut se vanter de posséder des biens solides et durables, car la maison et la grange peuvent, l'instant d'après, devenir la proie des flammes. L'ennemi a rassemblé toutes ses forces devant Orléans assiégé. Ainsi le pays semble menacé d'une ruine inévitable, lorsque la soudaine apparition de la Pucelle d'Orléans met un terme à tous ces maux.

(1) Voir les textes dans le n° 1 (3e Année), pages 23 et 24.

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude

au professorat des classes élémentaires de l'enseignement secondaire (1902).

VERSION

Die Gemsenjagd.

Gewöhnlich hat der Jäger, noch ehe er zur Jagd geht, das Gebiet durchforscht und bei befreundeten Sennen angefragt; denn andere würden ihm keine Auskunft geben. Schon eine Stunde vorher, ehe er das eigentliche Gebiet betritt, meidet er alles laute Sprechen und Geräusch, und bei seinen Beobachtungszügen hält er sich so still als möglich. Von einer der oberen Sennhütten aus beginnt die Jagd. Der Jäger schleicht sich, höchst sorgfältig den Wind beobachtend, bis zu dem von ihm erkundeten Platze der Gemsen heran. Dort verweilt er hinter einem Steine oder Busche lauernd, bis es hell wird. Langsam erhebt sich das Vortier (Vorgeiß) und streckt sich, ebenso die übrige Herde. In diesem Augenblicke wählt der Jäger sich seine Beute, womöglich einen großen, starken Bock, der sich dem geübten Auge durch etwas dickere, oben weit auseinanderstehende Hörner kenntlich macht. Fällt das Tier, so stutzt einen Augenblick die ganze Herde, sieht sich mit der höchsten Unruhe nach dem aufsteigenden Pulverdampf um und flieht blitzschnell nach der entgegengesetzten Richtung.

Brehm.

THÈME 24.

Mes deux bœufs.

J'avais mes bœufs qui me connaissaient : Bise et Froment, le premier tout blanc, un peu paresseux il est vrai; le second, roux, maigre de l'échine, en revanche, rude travailleur. Je les avais choisis parmi les plus robustes, et quel orgueil de se faire obéir de ces grands animaux, qui, au moindre geste, suivaient mes pas dès que j'appuyais ma grande gaule sur le joug !

Ils ne pouvaient faire un pas sans moi. Je les menais ainsi à l'abreuvoir, au tombereau, à la crèche, surtout à la charrue. C'est là que je pouvais le plus facilement et le plus longtemps régler mon pas sur le leur et marcher à côté d'eux, fièrement, sans courir.

Et quelle patience ils me montraient! Quoique j'abusasse assurément de leur douceur, jamais elle ne se démentit un seul instant. Aussi en étaient-ils bien récompensés au bout de chaque sillon. J'allais cueillir des trèfles verts qu'ils mangeaient dans ma main, en me regardant de cet œil profond où je croyais voir tout l'amour qu'ils avaient pour un si bon maître.

E. Quinet.

Brevet supérieur.

(*Aspirantes, Paris, 2e session 1901.*)

VERSION

Erinnerungen.

Wie weit reicht unsere Erinnerung zurück in die Kindheit? Das ist wohl so verschieden, wie wir Menschen selbst verschieden sind von einander in Anlagen und Kräften. Ich erinnere mich eines Bildes, das mir jetzt noch deutlich wie einem Maler vor den Augen steht, und da bin ich kaum vier Jahre alt gewesen : ich stehe auf freiem Felde, neben einem Pfluge, vor welchem zwei Pferde gespannt sind. Mein Großvater steht neben mir, und stopft sich die Pfeife; ein kleiner weißer Hund blickt neugierig zu uns in die Höhe.

Links und rechts liegt Finsternis in mir über jener frühen Zeit. Nein, ein Puppenspiel im Wohnzimmer meines Großvaters steht beleuchtet in einem Winkel meines Gedächtnisses.

Chamisso.

THÈME 25.

La demeure du paysan breton est une chaumière délabrée dont le toit s'abaisse jusqu'à terre et dont l'intérieur est noirci par la fumée continuelle des bruyères desséchées, seul aliment de son foyer. Le jour y pénètre par la porte. Une mauvaise table, un banc, un chaudron, quelques ustensiles de ménage en terre ou en bois composent son mobilier. Son lit est une espèce de boîte où il couche sans draps, sur un matelas en balle d'avoine. Près de lui, à l'autre coin de ce triste réduit, la vache, maigre et chétive, qui nourrit de son lait ses enfants et lui-même, rumine sur un peu de fumier.

Les Quatre Langues

N° 4. 20 Novembre 1902. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Schloß Blankenburg (1) und die Kaiserjagd am 24. und 25. Oktober 1902.

Von einer Bergkuppe (*ballon*) am nördlichen Rande des Harzgebirges (2) schimmert das malerisch schön gelegene Schloß Blankenburg, dessen weiße Mauern hier und da von Epheuranken (*lierre*) und dunklen Tannen verdeckt entstanden (*sorti*) ist, soll der Sage nach (*d'après la légende*) im Jahre 661 erbaut worden sein und wurde zuerst von den Grafen vom Regenstein, einer benachbarten alten Felsenburg, bewohnt. Als aber der letzte Sprößling (*rejeton*) dieses Grafengeschlechts (*maison*), der einer der hartnäckigsten (*opiniâtre*) Gegner Karls des Großen war, in den Sachsenkriegen sein Leben verlor, da zogen die Gaugrafen (*gaugrave*) (1), die



Schloß und Stadt Blankenburg.

sind, weit in die Lande hinein. Die älteste Burg (*château-fort*), aus der im Laufe der Jahrhunderte dieses Schloß

(1) Blankenburg, petite ville de 8000 habitants, dans le Harz, fréquentée comme station climatérique; elle est à 19km au sud-ouest de Halberstadt et à 60km environ de Magdeburg, dans la même direction.

(2) Le Harz, chaîne de montagnes isolée de près de 100km de long, la dernière dans l'Allemagne du Nord. Le Harz s'élève assez brusquement de la plaine qui l'entoure, jusqu'à une altitude de 1142m au Brocken. Toute la région est fort pittoresque et très fréquentée par les touristes.

(1) à rapprocher de : margrave, landgrave, noms donnés autrefois à certains dignitaires allemands; der Gau, le district, le canton.

von Karl mit der Verwaltung (*administration*) des Harzgaues (*district du Harz*) betraut wurden, in die Blankenburg ein (*s'installèrent*). Später löste sich der Harzgau in mehrere Grafschaften (*comtés*) auf (*se divisa*), und von dieser Zeit an bewohnten die Grafen von Blankenburg das Schloß. Einer dieser Grafen erhielt im Jahre 1130 Schloß und Grafschaft Blankenburg von dem mächtigen Sachsenherzoge Lothar, der damals Kaiser von Deutschland war, als Lehen (*fief*). Erst im Jahre 1599, beim Aussterben (*extinction*) des Grafengeschlechts fiel die Grafschaft an das Welfenhaus und zwar an Heinrich Julius, den damaligen (*de l'époque*) Herzog von Braunschweig (*Brunswick*), zurück (*revint*), behielt aber ihre eigene Verfassung und Verwaltung bei (*conserva*). Im Jahre 1708 wurde Blankenburg zu einem Reichsfürstentum (*principauté impériale*) erhoben, mußte dann aber im Jahre 1807 unter König Jerome von Westfalen (*Westphalie*, seine Selbständigkeit (*indépendance*) aufgeben (*renoncer à*) und wurde dem Departement der Saale zugeteilt (*réuni*). Bei der Neueinteilung des Landes im Jahre 1815 wurde aus dem früheren Fürstentume der jetzige (*actuel*) Kreis Blankenburg, der kleinste Kreis des Herzogtums (*duché*) Braunschweig. Das Blankenburger Schloß hat im Laufe der Jahrhunderte viele fürstliche Gäste in seinen Mauern beherbergt (*logé*). Karl der Große, Kaiser Lothar, Peter der Große von Rußland und andere fürstliche Personen haben verschiedentlich darin gewohnt. Auch armen Flüchtlingen (*fugitif*) ist das Schloß oft eine sichere Zufluchtsstätte (*asile*) in trüben (*troublés*) Zeiten gewesen.

Als nach der Schlacht bei Hastenbeck[1] französische Truppen am 19. August 1757 ihren Einzug (*entrée*) in Braunschweig hielten, da diente das Blankenburger Schloß dem Herzoge Karl I. als Zufluchtsort (*refuge*). Auch das Oberhaupt (*chef*) einer französischen Königsfamilie, der Bruder Ludwigs XVI. hat zwei Jahre hindurch das Blankenburger Schloß bewohnt. Als nämlich der spätere König Ludwig XVIII. aus Frankreich vertrieben (*chassé*) wurde, da gewährte (*accorda*) ihm der Herzog Karl Wilhelm Ferdinand von Braunschweig Aufnahme (*accueil*) und stellte ihm das Schloß in Blankenburg zur Verfügung (*à sa disposition*). Hier lebte der Thronfolger (*prétendant au trône*, unter dem Namen eines Grafen von Lille inmitten zahlreicher Emigranten, die sich um ihn versammelt hatten. Als aber Bonaparte die Entfernung Ludwigs von deutschem Boden verlangte, folgte (*accepta*) letzterer einer Einladung des russischen Kaisers und siedelte am 10. Februar 1798 nach Schloß Mitau über (*alla s'installer*).

Bei dem Regierungsantritt (*arrivée au pouvoir*) des Herzogs Wilhelm im Jahre 1831 wurde das Schloß wieder in Stand gesetzt und diente dem Herzoge zeitweilig als Residenz. Sehr oft trafen fürstliche Gäste auf der Blankenburg ein und verschiedentlich hat das Schloß den deutschen Kaiser in seinen Mauern gesehen. Jetzt, da ein preußischer Prinz das Herzogtum Braunschweig regiert, ist das noch öfter der Fall. Auch in diesem Jahre, in den Tagen vom 24. zum 28. Oktober, hat Kaiser Wilhelm in Begleitung des Kronprinzen (*prince impérial*) und des Prinzen Heinrich als Gast des Prinzen Albrecht von Preußen auf dem Blankenburger Schlosse gewohnt, um an den großen Jagden in den Harzwäldern teilzunehmen (*prendre part*).

B. Bornemann.

(Fortsetzung folgt.)

Der Welthandel (*commerce mondial*) 1902.

Eine Aufstellung (*tableau*) über die Ein- und Ausfuhr (*importation et exportation*) einiger Haupthandelsländer während des ersten Halbjahrs 1902 zeigt Deutschland an der Spitze der Länder, welche in dieser Zeit besondere Fortschritte im Außenhandel (*commerce extérieur*) machten. Die Gesamteinfuhr (*le total des importations*) in Deutschland betrug in der angegebenen (*indiqué*) Zeit nicht weniger als 2800 Millionen Mark und übertraf die Einfuhr in der gleichen Zeit des Vorjahres um fast 100 Millionen. Die Gesamtausfuhr (*total des exportations*) stellte sich in den ersten sechs Monaten 1902 auf 2250 Millionen und damit um 160 Millionen höher als 1901. Kein Land hat eine gleich beträchtliche (*importante* Zunahme seines Außenhandels aufzuweisen (*présenter*), besonders nicht die beiden mächtigsten seiner Rivalen auf dem Welthandelsmarkt, England und

(1) La bataille d'Hastenbeck fut gagnée par d'Estrées sur les Anglais durant la guerre de Sept ans; elle nous livra le Hanovre.

die Vereinigten Staaten, die zwar immer noch an erster Stelle stehen, aber doch einen gewaltigen Ausfall (*perte, recul*) gegen das Vorjahr hatten. Die englische Einfuhr hat nur um ein ganz geringes (*très peu*) zugenommen, während die Ausfuhr sogar um 65 Millionen Mark gegen das Vorjahr zurückblieb. Und ebenso hat die Ausfuhr der Vereinigten Staaten um 350 Millionen abgenommen, während die Einfuhr dieses Landes allerdings eine Steigerung (*accroissement*) von über 95 Millionen aufweist.

So hat Deutschland seine Stelle im Welthandel abermals (*encore*) erfreulich gebessert (*améliorer*). Eine in Ein- und Ausfuhr vorteilhafte Entwickelung während der ersten sechs Monate dieses Jahres haben außer Deutschland namentlich Frankreich, dessen Mehrausfuhr (*augmentation des exportations*) 58 Millionen Mark beträgt, Oesterreich-Ungarn, Italien, Belgien und Kanada genommen.

(Pariser Zeitung.)

Die Stellung der Frau in den Vereinigten Staaten.

Die Stellung (*situation*) der Frau in den Vereinigten Staaten (*Etats-Unis*) ist bekanntlich eine viel selbständigere (*indépendante*), wie auf dem Kontinent. Die Frau steht mitten im öffentlichen Leben und es ist eine feststehende (*certain*) Thatsache, daß es in Amerika, mit einziger Ausnahme der Armee und der Marine, überhaupt keinen Stand (*état*), kein Gewerbe (*industrie*) gibt, in welchem Frauen sich nicht bethätigen (*se montrer*). So giebt es zur Zeit in den Vereinigten Staaten nicht weniger als 3405 weibliche Seelsorger *ecclésiastiques femmes*), 1009 Anwälte (*avoués*), 7399 Ärzte, 787 Zahnärzte, 2193 Zeitungsleute (*journalistes*), 1040 Architekten und Planzeichner (*dessinateurs*), 1271 Bank- und Bureaubeamte, 946 Reisende, 324 Leichenbestatter (*croque-morts*), 409 Elektriker, 45 Lokomotivführer (*conducteurs de locomotives*) und Heizer (*chauffeurs*), 7 Kondukteure, 31 Bremser (*serre-freins*), 10 Bagage-Meister (*préposés aux bagages*), 91 Küster (*marguilliers*), 5582 Barbiere und Friseure, 2 Auktionatoren (*commissaires-priseurs*), 51 Bienenzüchter (*apiculteurs*), 140 Schenkkellner (*femmes servant dans les brasseries*), 167 Maurer, 1320 professionelle Jäger und »Trapper«, 85 Schuhputzer (*décrotteurs*), 5 Piloten, 79 Stallburschen, 6663 Laufjungen und »Officeboys«, 190 Leihstallbesitzer, 196 Schmiede, 8 Stahlkesselmacher (*ouvriers employés à la fabrication des chaudières d'acier*), 1805 Fischer, 625 Kohlengräber [*mineurs*(*houille*)], 59 Bergleute *mineurs*) in Gold- und Silberminen, 63 Steinbrucharbeiter (*carriers*), 2 weibliche Motorführer (*conducteurs d'automobiles* u. s. w. Da diese Zahlen einer amtlichen (*officielle*) Statistik entstammen (*sont empruntés*), so kann man an ihrer Richtigkeit nicht zweifeln.

Pariser Zeitung.

ALLEMAND.

Auf die Berge!

Auf die Berge! auf die Berge! das ist der Ruf Aller, die des Stadtlebens müde, es lieben, einige Monate im Gebirge zu verbringen (*passer*), um nicht durch die übermäßige (*excessive*) Hitze zu leiden, und auch um den Geist von den mühevollen Beschäftigungen zu zerstreuen (*distraire*). Ein Ruf, der sich überall verbreitet, den alle Wohlhabenden (*gens à l'aise*) gern aufnehmen, und dem sie folgen, indem ihr altes Nest verlassen, und sich in einer bescheidenen Hütte festsetzen, wo die gute Luft und die schöne Aussicht sehr wohl die Stelle der Bequemlichkeiten des Stadtlebens vertreten. Im Gebirge gibt es keinen Ort, wo man die üppige (*luxuriante*) Vegetation der Natur nicht in ihrer Schönheit erglänzen und sich ihres Lebens freuen sieht

ITALIEN.

Ai Monti!

Ai monti! ai monti! ecco il grido di tutti coloro che stanchi della vita della città amano passare alcuni mesi nelle stazioni alpine per non provare le noie del caldo eccessivo ed anche per distrarre lo spirito dalle faticose occupazioni. Grido che si diffonde ovunque, che tutti gli agiati accolgono volentieri e seguono abbandonando il loro vecchio nido e rintanandosi in qualche modesta capanna, dove l'aria buona e il panorama suppliscono benissimo ai comodi della vita cittadina. Nella montagna non v'è luogo dove non si veda la natura lussureggiante splendere e vibrare della propria bellezza e della propria vita.

Oh! wie schön ist das Gebirge! Tiefe zackige (*dentelé*) Thäler, scharfe und mit Blumen besetzte Spitzen, tausenderlei Bäume — zwitschernde Vögelchen, die der sonst schweigsamen Schönheit Leben verleihen, Herden, die auf den Bergen weiden; alles, alles vereinigt sich mit der großen und geheimnißvollen Anziehungskraft (*attention*) des Gebirges, um daraus, so zu sagen, ein Museum der Naturschönheiten zu machen.

Da ist mein kleines Geburtsdorf, es heißt *Arten*, als wenn die Überlieferung (*tradition*) durch diesen Namen dessen künstlerische Dorfnatur hätte andeuten (*indiquer*) wollen; es liegt an der Mündung eines Thales, das alle Reisenden durch seine milde und gute Luft und durch seine Schönheiten anzieht, womit es prächtig strahlt. Der Fremde liebt es, dieses Thal im Sommer zu besuchen, weil er dort alle Annehmlichkeiten (*agréments*) des Gebirgslebens findet, deren Reiz (*charme*) noch erhöht wird durch den lieblichen Gesang der Schäferinnen und der Hirten. Gewiß schleuderte (*lança*) der böse Engel von diesen Hängen die stolze Herausforderung (*provocation*) an den Ewigen, nach dessen großartigen Schöpfungen er gelüstete (*convoiter*), durch deren Schönheit berauscht (*enivré*), gegenüber welcher auch die kalten Söhne Albions sich begeistern (*s'enthousiasmer*): «*molto bello, molto bello* (sehr schön!)» rufen sie mit schlechtem italienischem Akzent, und dann ist es für sie ein rastloses (*sans trêve*) Eilen, um die Schönheiten in der Nähe zu sehen und zu genießen; und sie besteigen mutig die Gipfel und überspringen (*franchissent*) Gräben mit einer Behendigkeit (*agilité*), deren man sie nicht für fähig gehalten hätte, und so lebhaft ist in ihnen die Empfindung dieser Schönheit, daß sie die Gefahren vergessen, die ihnen bevorstehen (*les menaçent*), und, obwohl sie starke Esser und Trinker sind, so bringen sie manchmal dennoch ihre Vorräte unangetastet (*intact*) ins Hotel zurück.

Auf die Berge! auf die Berge! ruft man, wenn man einen erhabenen (*élevé*) Gipfel oder eine einsame Grotte oder einen anderen herrlichen Punkt erreicht hat. Dieser begeisterte Huldigungsruf (*cri d'hommage enthousiaste*) stiege überall über die Natur, damit Alle das Verlangen fühlen mögen, meine Heimatstätte und ihre lachenden Fluren zu sehen; so wenigstens werde ich meinem Geburtsort genützt, und es wird mir nicht umsonst das Leben gegeben haben.

Venedig den 14. Januar 1902.

Oh! com'è bella la montagna! Vallate profonde a dirupi, cime acute e tempestate di fiori, alberi di mille specie, uccelli che cinguettano dando vita alla bellezza altrimenti silenziosa, bestie che percorrono il dorso delle valli, tutto tutto si unisce alla profonda e misteriosa attrattiva della montagna per farne un museo di bellezza naturale!

E il mio piccolo paese, ch'*Arten* si chiama, quasi che la tradizione avesse voluto col nome significarne la sua artistica rustichezza, è poggiato alla bocca d'una vallata che attrae ognuno per la sua aria tepida e buona e le bellezze di cui superba sorride. Lo straniero ama visitarla nella stagione estiva, perchè vi trova un paradiso di quiete e di salute; certo dalle sue falde il demone prevaricatore lanciò superbo la sfida all'Eterno alle cui grandiose creazioni aspirò, innebbriato dalla bellezza, di fronte alla quale anche i freddi figli di Albione si entusiasmano: «*molto bello, molto bello*» gridano in cattivo accento italiano, ed allora è per loro un affannarsi per gustare e vedere le bellezze più da vicino; e salgono coraggiosi cime e scavalcano dirupi con un'agilità di cui non si sarebbero creduti capaci; e tanto in loro è vivo il sentimento della bellezza che dimenticano il pericolo in cui incorrono e, sebbene forti mangiatori e bevitori emeriti, riportano all' Hotel talvolta intatte le loro provviste gastronomiche.

Ai monti! ai monti! si grida quando si è raggiunto qualche cima elevata o qualche solitaria grotta o qualche altra splendida situazione; voli in ogni dove questo grido d'omaggio entusiastico alla natura, onde tutti sentano il desiderio di vedere il mio paese e le sue ridenti posizioni; almeno così avrò beneficato il natìo loco che indarno non m'avrà dato i natali!...

QUINTO ZANNONI.

Venezia, 14 Gennaio 1902.

(Extrait de *La Lingua Tedesca*, revue bimensuelle des langues allemande et italienne, éditée à Venise. Vittorio Grünwald, directeur.)

Der Kampf gegen die Tuberkulose.

Vertreter (*représentants*) der medizinischen Wissenschaft aller Länder haben sich in der deutschen Reichshauptstadt zusammengefunden (*réunis*), um in einer „Internationalen Tuberkulose-Konferenz" ihre Meinungen auszutauschen (*échanger*), wie man am besten diese mörderische Volkskrankheit bekämpfen könne. Es ist gar keine Frage (*il est hors de*

doute), daß nicht nur in Frankreich und Deutschland, sondern auch in allen zivilisierten Ländern mit dem Fortschritte der modernen Kultur *(civilisation)* diese Krankheit, die besonders unter den großen Volksmassen *(agglomérations)* ihre Opfer fordert, stets weiter um sich gegriffen [1] hat. Selbstverständlich sind es da wieder die großen Städte mit ihren ungünstigeren Lebensbedingungen *(conditions de vie)* für den kleinen Mann *(homme du peuple)*, die den größeren Prozentsatz *(pour cent)* der Erkrankungsfälle stellen *(présenter)*. Von allen Seiten, von staatlichen und städtischen Behörden aller Länder, wird heute ohne weiteres *(nettement)* anerkannt, daß es die selbstverständliche Pflicht der Behörden ist, in möglichst großem Umfange helfend einzugreifen *(intervenir)*, und seitdem diese Erkenntnis festen Fuß gefaßt *(prendre pied)* hat, kann man überall ein erfreuliches Zusammengehen *(coopération)* der öffentlichen und privaten Wohlthätigkeit im Kampfe gegen die Tuberkulose konstatieren.

Der heutige Stand der Tuberkulose-Bekämpfung beschränkt sich *(se borner)* erfreulicherweise nicht nur auf die Heilungsversuche an schon Erkrankten, sondern räumt auch der Vorbeugungstheorie *(prophylaxie)*, mit vollem Recht, einen gewaltigen Platz ein *(accorder)*. Denn dieser Vorbeugungstheorie allein ist es zu danken, daß in Deutschland die Zahl der durch Tuberkulose verursachten *(causé)* Todesfälle einen Rückgang erfahren *(subi)* hat.

Während in Frankreich sich der Staat bisher nur durch eine bestimmte Beisteuer *(contribution en argent)* an dem Kampfe gegen die Schwindsucht *(phtisie)* beteiligt *(pris part)* und man daher ganz auf die öffentliche Hilfe und die private Wohlthätigkeit *(bienfaisance privée)* angewiesen ist, haben in Deutschland die staatlichen Landesversicherungsanstalten *(offices d'assurances)*, die bekanntlich durch Beiträge *(cotisations)* der Arbeitgeber *(patrons)* und der Arbeiter unterhalten werden, im Verein mit den Krankenkassen *(caisses de secours en cas de maladie)* große, musterhaft eingerichtete Volkssanatorien *(sanatoria populaires)* eingerichtet, in denen besonders Leichterkrankte *(malades légèrement atteints)* auf Kosten *(aux frais)* der betreffenden Versicherungsanstalten oder Krankenkassen für zwei bis drei Monate Aufnahme finden. In diesen Anstalten werden überaus günstige Resultate erzielt *(obtenus)*; man kann sagen, daß etwa 70 Prozent der dort Behandelten *(personnes traitées)* zum mindesten auf lange Zeit wieder arbeits- und erwerbsfähig *(capables de travailler et de gagner leur pain)* werden.

In Frankreich hat man in den meisten größeren Städten Hilfsstellen *(maisons de secours)* eingerichtet, die die ganz leicht erkrankten Arbeiter durch Gewährung *(en accordant)* von nährenden Lebensmitteln, warmer Kleidung und freier ärztlicher Behandlung unterstützen. Durch diese Einrichtung, die natürlich die Anstaltsbehandlung weder ersetzen soll noch kann und auch nur auf wenig schwere Fälle Anwendung findet, ist in den großen Industriezentren Frankreichs sehr segensreich *(avec beaucoup de succès)* gewirkt worden.

Die internationale Tuberkulose-Konferenz hat ein Zentralkomitee begründet, um einen Mittelpunkt für alle Bestrebungen *(efforts)* in dem Kampfe gegen die Tuberkulose zu schaffen *(créer)*. Dieses internationale Komitee wird zweifellos, wie auch Kaiser Wilhelm in seinem Begrüßungstelegramm an die Konferenz erklärte, ein neues Bindemittel für alle zivilisierten Völker werden.

Georg J. Menzel.

(Pariser Zeitung.)

(1) um sich greifen, se propager.

Drei Buren ([1]).

Frei nach Heines „Grenadieren".

Drei Buren kamen vom Themsestrand (*des bords de la Tamise*),
Zum grünen Rheine gegangen (*vinrent*) ([2]),
Und als sie betraten (*foulèrent*) das deutsche Land,
Sie ließen die Köpfe hangen.

Sie hatten geträumt, aus Kampf und Sieg
Werde die Freiheit tagen (*naître, voir le jour*);
Und nun war aus der heilige Krieg (*la guerre sainte*)
Und sie selber geschlagen, geschlagen!

Herr Botha sprach: „O Schmach und Schand' (*honte*),
An fremder Scholle (*glèbe, terre*) zu kleben!
Gestorben ist das Vaterland!
Was sollen wir fürder (*dorénavant*) leben?"

Herr Delarey sprach: „Es ist gescheh'n!
Zum Heut' nicht wird das Gestern (*le temps passé*).
Wir aber wollen betteln geh'n
Für die hungernden Brüder und Schwestern."

Und drauf Dewet: „Ich weiß einen Platz,
Da liegt ein Gewehr begraben.
Das ist mein allerliebster (*le plus cher*) Schatz,
Den muß ich wieder haben.

Und find' ich ihn, steig' ich mit hinab
Wohl unter den grünen Rasen (*gazon*).
Dann mögen auf unser Beider Grab
Die englischen Rosse grasen (*paître*)!

So liegen wir still und sagen nichts
Viel hundert, hundert Jahre,
Bis einst zum großen Tag des Gerichts (*jugement*)
Der Herrgott bläst die Fanfare.

Er bläst sie laut und ruft: Hurra!
Wir toten Buren erwachen,
Und rings (*de tous côtés*) im englischen Afrika
Die vergrabenen Büchsen (*fusils*) krachen!"

„Münchener Jugend."

---

(1) Allusion au voyage en Europe des trois généraux boers, Botha, Dewet et Delarey (Voir *Les Quatre Langues* du 28 octobre 1902, partie anglaise).
(2) A rapprocher des expressions : sie kommen gelaufen, sie kommen gefahren.

Die Grenadiere.

Nach Frankreich zogen zwei Grenadier',
Die waren in Rußland gefangen.
Und als sie kamen in's deutsche Quartier
Sie ließen die Köpfe hangen.

Da hörten sie beide die traurige Mähr',
Daß Frankreich verloren gegangen,
Besiegt und zerschlagen das große Heer,
Und der Kaiser, der Kaiser gefangen.

Da weinten zusammen die Grenadier'
Wohl ob der kläglichen Kunde.
Der Eine sprach : „Wie weh wird mir,
Wie brennt meine alte Wunde!"

Der Andere sprach : „Das Lied ist aus,
Auch ich möcht' mit dir sterben ;
Doch hab' ich Weib und Kind zu Haus,
Die ohne mich verderben." —

Was schert mich Weib, was schert mich Kind,
Ich trag' weit bess'res Verlangen ;
Laß sie betteln geh'n, wenn sie hungrig sind ; —
Mein Kaiser, mein Kaiser gefangen !"

„Gewähr' mir, Bruder, eine Bitt' :
Wenn ich jetzt sterben werde,
So nimm meine Leiche nach Frankreich mit,
Begrab' mich in Frankreichs Erde."

„Das Ehrenkreuz am roten Band
Sollst du auf's Herz mir legen ;
Die Flinte gieb mir in die Hand
Und gürt' mir um den Degen."

So will ich liegen und horchen still,
Wie eine Schildwach' im Grabe,
Bis einst ich höre Kanonengebrüll'
Und wiehernder Rosse Getrabe."

„Dann reitet mein Kaiser wohl über mein Grab,
Viel Schwerter klirren und blitzen ;
Dann steig' ich gewaffnet hervor aus dem Grab',
Den Kaiser, den Kaiser zu schützen."

Heine.

Les Grenadiers.

Vers la France s'acheminaient deux grenadiers qui avaient été prisonniers en Russie. Et en arrivant sur la terre allemande, ils allaient la tête basse.

Alors ils entendirent tous deux la triste nouvelle, que la France était perdue, la Grande Armée vaincue et taillée en pièces, et que l'empereur, l'empereur était prisonnier.

Alors les grenadiers pleurèrent ensemble à cette lamentable nouvelle. L'un dit : « Que je souffre, comme ma vieille blessure me brûle ! »

L'autre dit : « C'est fini de chanter ; je voudrais mourir avec toi ; mais j'ai femme et enfant à la maison qui sans moi périraient. »

« Que m'importe femme, que m'importe enfant ; j'ai de bien plus nobles soucis ; qu'ils aillent mendier s'ils ont faim ; mon empereur, mon empereur est prisonnier ! »

« Frère, exauce ma prière : si je meurs ici, emporte mon corps en France, enterre-moi en terre française.

« Tu placeras sur mon cœur la croix d'honneur au ruban rouge ; tu me mettras le fusil dans la main et tu me ceindras de l'épée.

« Ainsi je veux rester et écouter dans le silence, comme une sentinelle dans la tombe, jusqu'au jour où j'entendrai gronder les canons et piaffer les chevaux hennissants.

« Alors mon empereur passera à cheval sur mon tombeau au milieu du cliquetis des épées étincelantes ; et moi, je sortirai tout armé du tombeau pour protéger l'empereur, l'empereur. »

EXAMENS ET CONCOURS

Écoles supérieures de commerce (1902).

THÈME 26.

Comment le Royaume-Uni, en présence de l'accroissement de la concurrence étrangère, de la concurrence américaine en particulier, parviendra-t-il à maintenir et même, si possible, à fortifier sa grande situation industrielle et commerciale ? Pour beaucoup, le seul moyen c'est de développer l'énergie, l'initiative des jeunes générations, et surtout leur instruction. La Chambre de commerce de Londres, notamment, est tout à fait d'avis qu'il faut répandre les connaissances techniques ; cette compagnie vient d'inaugurer, à l'usage des jeunes commis, toute une série de cours et conférences

portant sur les diverses connaissances commerciales et les langues étrangères. D'autres affirment que c'est seulement en adoptant une politique protectionniste que l'Angleterre pourra conserver sa suprématie industrielle. Et ils montrent combien, à leur avis, il serait à la fois simple et profitable de faire payer une partie des frais de la guerre par les étrangers qui viennent concurrencer l'industrie britannique jusque sur son propre marché.

Rapports commerciaux, 1902.

VERSION

Ebenso wie der Aufschwung, der sich in der Industrie und von ihr ausgehend im Handel im Jahre 1899 und bis in das erste Viertel des Jahres 1900 hinein vollzogen hatte, ein außergewöhnlicher gewesen war, so war auch der Rückschlag ein überaus heftiger und den wirthschaftlichen Organismus bis in seine Grundfesten erschütternder. Die Ursachen solcher Gestaltung der Dinge sind unschwer zu erkennen. In der Periode der wirthschaftlichen Prosperität, die der Periode der Depression vorhergegangen ist, war viel gesündigt worden. Durch eine Reihe außergewöhnlicher Umstände und günstige Ernten, welche die Consumkraft der Bevölkerung gehoben hatten, durch Verbesserungen auf dem Gebiete der Technik, durch große Aufträge, welche die Heeres- und Marineverwaltung den industriellen Etablissements aller Art gegeben hatten, war eine fieberhafte Thätigkeit im gewerblichen Leben entfacht worden. In Folge dieser Entwickelung sahen sich die industriellen Unternehmungen vielfach veranlaßt, Erweiterungen vorzunehmen.

Handelsberichte über das Jahr 1901.

Baccalauréat moderne.

(*Grenoble, juillet 1902.*)

VERSION

Frankfurt am Main.

Frankfurt am Main liegt in dem sehr freundlichen Mainthale, nur vier Meilen von der Mündung des Mains in den Rhein, gleichsam mitten in einem großen Wein-, Gemüse- und Obstgarten, in welchem man die schönsten Landhäuser erblickt. Der Taunus und der Odenwald geben der Gegend einen anziehenden Hintergrund. Frankfurt war die alte Krönungsstadt der deutschen Kaiser, und mehr als ein halbes Jahrhundert lang, von 1815 bis 1866, der Sitz des deutschen Bundes. Die Stadt zählt gegenwärtig ungefähr 200 000 Einwohner. Sie ist der Mittelpunkt des Handels zwischen den nördlichen und südlichen deutschen Staaten. Frankfurt besitzt schöne breite Straßen, prachtvolle Häuser, reichhaltige Läden und vortreffliche Sammlungen von Natur- und Kunstprodukten. In der Stadt herrscht jederzeit ein reger Verkehr, besonders an den beiden Messen, die im Frühjahr und im Spätjahr stattfinden. Der Bahnhof in Frankfurt ist einer der größten und schönsten von ganz Deutschland. Frankfurt ist nämlich der wichtigste Knotenpunkt (*le nœud*) des Eisenbahnnetzes von Südwest Deutschland, und würde im Falle eines Krieges mit Frankreich eine große Rolle als Versammlungspunkt für die Truppen spielen.

THÈME 27.

Vie de Kant.

Kant a passé toute sa vie dans une petite rue écartée (1) de Kœnigsberg, vieille ville [située] à la frontière nord-est (2) de l'Allemagne. Je ne crois pas que la grande horloge de la cathédrale ait accompli sa tâche avec moins de passion et plus de régularité (3) que son compatriote Emmanuel Kant. Se lever, boire [le] café, écrire, faire son cours, dîner, aller à la promenade, tout avait son heure fixe (4), et les voisins savaient qu'il était deux heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait [de chez lui] et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls qu'on nomme encore à présent l'allée du Philosophe. Il [la] montait et [la] descendait (5) huit fois le jour, en quelque saison que ce fût, et quand le temps était couvert, ou que [les] nuages noirs annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le fidèle Lampe, qui le suivait [d'un air] vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras, véritable image de la Providence.

(1) abgelegen.
(2) adjectif composé.
(3) Plus tranquillement et plus régulièrement.
(4) arrivait à heure fixe.
(5) auf- und abgehen.

Les Quatre Langues

N° 5. 5 Décembre 1902. 3me Année.

Amer Haegen

PARTIE ALLEMANDE

Schloß Blankenburg und die Kaiserjagd am 24. und 25. Oktober 1902.

(Fortsetzung.)

Die am Fuße des Schloßberges gelegene Stadt Blankenburg ist in so reichem Maße mit natürlichen Reizen (*charmes*) ausgestattet (*pourvue*), daß sie sich fast immer im Feiertagsgewande (*habits de fête*) zeigt, zumal im Frühling und Herbst. Es bedurfte deshalb auch keiner allzugroßen Anstrengungen, um dem Städtchen für die Kaisertage ein festliches Aussehen (*aspect*) zu verleihen (*donner*). Die roten Dächer der Häuser und Villen (*villas*), die keck emporstrebenden (*qui s'élèvent hardiment*) Türme, die eigenartigen Gebilde der Teufelsmauer und des Regensteins und, alles überragend (*dominant*), das stattliche (*magnifique*), ehrwürdige (*vénérable*) Schloß, umrahmt (*encadré*) von dem Schmucke (*parure*) des in allen Farbentönen erglänzenden Laubes der Bäume und Sträucher, dem Goldgelb der Eichen, dem Rotbraun der Buchen (*hêtres*) und dem Dunkelgrün der Nadelhölzer (*pins et des sapins*), gaben der Gegend ein Aussehen, das des Besuchs eines Kaisers würdig war. Am 24. Oktober, morgens 9 Uhr, traf der Regent des Herzogtums Braunschweig, Prinz Albrecht von Preußen, in einem Sonderzuge (*train special*) auf dem Bahnhofe in Blankenburg ein und fuhr im vierspännigen (*à quatre chevaux*) Wagen nach dem Schlosse. Im Laufe des Tages kamen die übrigen (*autres*) fürstlichen Gäste an und zuletzt, um 5½ Uhr nachmittags, lief der kaiserliche Sonderzug ein. Nachdem der Regent mit seinen Söhnen den Kaiser und den Kronprinzen (*prince impérial*) begrüßt (*salué*) hatte, bestieg man die bereit stehenden Wagen, um durch die prächtig geschmückten Straßen, in denen eine tausendköpfige Menschenmenge (*foule*) Spalier (*la haie*) bildete, zum Schlosse zu fahren. Etwa 20 Minuten später verkündeten (*annoncèrent*) ein anhaltender (*prolongé*) Trommelwirbel (*roulement de tambour*), und die aufsteigende Kaiserstandarte (*étendard impérial*) die Ankunft des Kaisers auf dem Schloßhofe. Nachdem die übrigen fürstlichen Gäste im Vestibül vorgestellt (*présentés*) waren, bezog (*s'installa*) der Kaiser die für ihn hergerichteten (*aménagées*) Zimmer. Um 6½ Uhr fand in dem mit fürstlicher Pracht (*magnificence*) ausgestatteten (*décorée*) Kaisersaale eine Tafel zu 46 Gedecken statt (*eut lieu*), während eine Militärkapelle (*musique militaire*) auf dem Schloßhofe konzertierte. Nach aufgehobener Tafel (*après s'être levés de table*) begaben sich die Fürstlichkeiten in den Redoutensaal des Schlosses, um einer Theatervorstellung (*représentation*) beizuwohnen. Ungefähr 500 Personen aus der Bevölkerung, die so glücklich gewesen waren, Einlaßkarten (*cartes d'entrée*) zu erhalten, begrüßten durch Erheben (*en se levant*) von ihren Sitzen den Regenten mit seinen hohen Gästen. Nachdem die Aufführungen (*représentation*) um 11 Uhr ihr Ende erreicht hatten, zogen sich die Fürstlichkeiten zum Thee zurück. Unvergleichlich schönes Herbstwetter begünstigte (*favorisa*) am anderen Morgen den Aufbruch (*départ*) zur Jagd, die ungefähr 10 km von Blankenburg entfernt stattfinden sollte. Auf dem Schloßhofe wurde es schon in der 8. Morgenstunde lebendig (*s'animer*). Eine große Menschenmenge hatte sich eingefunden, um den Kaiser und die übrigen Jagdgäste noch einmal in nächster Nähe zu sehen. Nachdem die Klänge (*sons*) eines Waldhornquartetts (*cors de chasse*) verhallt (*tus*) waren, fuhren zunächst die nichtfürstlichen Gäste nach dem Jagdreviere (*terrain de chasse*) ab (*partirent*). Ihnen folgte eine halbe Stunde später der Kaiser mit den übrigen Fürstlichkeiten, durch Fanfaren und lebhaftes Hochrufen (*hourra*) der Zuschauer (*spectateurs*) begrüßt. Nach etwa einstündiger Wagenfahrt durch prächtige Buchenwaldungen (*bois de hêtres*) trafen die Jagdgäste in dem Revier ein (*arrivèrent*) und wurden mit einer schmetternden (*éclatant*) Waldhornfanfare und einem kräftigen (*vigoureux*) »Horrido, ho, ho, ho, ho!«

empfangen. Nachdem der Oberjägermeister beim Kaiser Meldung erstattet hatte, geleiteten (*conduisirent*) die höheren Forstbeamten (*inspecteurs des forêts*) die fürstlichen Jäger nach ihren mit Tannengrün geschmückten Ständen (*postes*), und wenige Augenblicke später begann unter lautem Halloh und dem Gekläff (*aboiements*) der Meute das erste Treiben (*battue*).

(Schluß folgt.) B. Zornemann.

Der Schiffsverkehr (*mouvement des navires*) in Bremen [1] und Hamburg [2].

Wenn auch Bremen nicht annähernd (*approchant*) den Verkehr Hamburgs erreicht [3] — die gesamte Schiffsbewegung Hamburgs beträgt das dreifache der bremischen, — so ist Bremen doch von den übrigen (*autres*) deutschen Seestädten (*places maritimes*) die bei weitem (*de beaucoup*) bedeutendste. Bremens Schiffsverkehr übertrifft sowohl denjenigen von Stettin und Kiel zusammen genommen (*réunis*) um ein beträchtliches (*sensiblement*), als auch den gesamten (*total*) Verkehr der fünf nächstgrößten (*grands*) Hafenplätze (*ports*) Lübeck [4] Saßnitz [5], Königsberg [6], Rostock [7] und Swinemünde [8].

(1) Bremen (Brême) : 150 000 habitants, grand port sur le Weser, à 80^{km} de l'embouchure de ce fleuve. Mouvement de la navigation : 1 100 000 tonnes. Brême est le siège de la puissante compagnie de navigation, le Norddeutsche Lloyd.

(2) Hamburg (Hambourg) : 704 000 habitants (en 1900), le port le plus important du continent européen (le 3e du monde, après Londres et New-York), sur la rive droite de l'Elbe, à 130^{km} de l'embouchure. Le mouvement du port est de 25 000 navires par an avec un tonnage de plus de 14 millions de tonnes. Au 1er janvier 1899 étaient immatriculés au port de Hambourg 688 navires représentant 767 186 tonnes.

(3) annähernd erreichen, approcher.

(4) Lübeck (82 000 habitants), port sur la Trave, à 20^{km} de son embouchure dans la Baltique ; autrefois le port le plus important de la Hanse, il est aujourd'hui beaucoup moins actif que Hambourg et Brême.

(5) Saßnitz, petit port sur la Baltique, dans l'île de Rügen.

(6) Königsberg (172 000 habitants), port sur la Pregel, non loin de son embouchure dans la Baltique, entretient surtout des relations avec la Russie; principaux articles de son commerce : céréales, lin, chanvre, bois et denrées coloniales.

(7) Rostock (54 600 habitants), dans le Mecklembourg, port sur la Varnow, petit fleuve qui se jette dans la Baltique.

(8) Swinemünde, avant-port de Stettin, à l'embouchure de l'Oder.

Ein Vergleich (*comparaison*) des Schiffsverkehrs Bremens und Hamburgs bietet manche charakteristischen Punkte für jede der beiden Schwesterstädte. Hamburg hat nicht nur den größten Schiffsverkehr, sondern auch den stärksten Dampferverkehr (*mouvement de navires à vapeur*) für sich. Dagegen übertrifft Bremen alle deutschen Seestädte, auch Hamburg, in der durchschnittlichen (*moyenne*) Größe seiner Dampfer; Bremens Dampfer sind im Raumgehalt (*tonnage*) um fast 7 % größer als die Hamburgs. Andererseits sind die im Hamburger Hafen verkehrenden Segelschiffe (*voiliers*) 19 % größer als die nach Bremen kommenden, während wiederum in Bremen der Seglerverkehr (*mouvement des voiliers*) im Verhältnis (*proportionnellement*) zum Gesamtverkehr (*mouvement total*) um 3 % stärker vertreten ist als in Hamburg. Bezüglich (*en ce qui concerne*) der Richtung ist der Verkehr Hamburgs nach europäischen Plätzen weit bedeutender, als der nach transatlantischen Häfen. Hamburgs Schiffsverkehr mit England beträgt mehr als ein Drittel des Gesamtverkehrs und ist doppelt so groß als der mit Nord-Amerika. Bei Bremen liegt dagegen der Schwerpunkt im überseeischen Handel (*commerce avec les pays d'outre-mer*); der Verkehr nach der nordamerikanischen Küste beträgt fast ein Drittel des Gesamtverkehrs und übertrifft den Verkehr mit Großbritannien fast um die Hälfte. Vom transatlantischen Schiffsverkehr kommen auf die nordamerikanische Fahrt in Bremen 20 % mehr als in Hamburg. Auch am Verkehr nach Asien und Australien ist Bremen im Verhältnis stärker beteiligt als Hamburg. Dagegen überwiegt (*surpasser*) der Verkehr nach Mittel- und Südamerika in Hamburg um mehr als das Doppelte im Vergleich zu Bremen. Bremens Verbindungen (*relations*) mit Afrika sind ganz unbedeutend im Gegensatz zu Hamburg. Die Segler verkehren von Bremen aus fast ausschließlich (*exclusivement*) in der europäischen Fahrt, während in Hamburg fast 10 % auch auf den transatlantischen Verkehr kommen. Auch in der Verkehrszunahme (*accroissement du mouvement*) zeigen beide Häfen bemerkenswerte Unterschiede (*différences*). Bei Hamburg fällt fast die ganze letztjährige (*de l'année précédente*) Zunahme auf den transatlantischen Verkehr, während der europäische Verkehr nur unwesentlich (*faiblement*) gewachsen ist. Hamburgs Schiffsverkehr mit England hat gegen Vorjahre sogar um 2½ % abgenommen, was in erster

Linie auf einer wesentlich geringeren Kohlenzufuhr (*arrivage*) von England beruht (*dépendre*). Umgekehrt (*inversement*) kommt der bei weitem größere Teil der Zunahme bei Bremen auf den europäischen Verkehr; hier hat gerade der englische Verkehr bedeutend zugenommen, gegen das Vorjahr um 11½%. Im Vorjahr war das Verhältnis gerade entgegengesetzt (*renversée*). Damals fiel Hamburgs Zunahme fast ganz auf den europäischen Verkehr, Bremens Zunahme fast ausschließlich auf den transatlantischen Verkehr. Die gesamte Verkehrszunahme Bremens beträgt im letzten Jahre trotz des im Vergleich zu Hamburg soviel kleineren Verkehrs fast zwei Drittel der Zunahme Hamburgs. Im Verhältnis zum Vorjahre ist der Schiffsverkehr Hamburgs um 4%, der Bremens um mehr als das Doppelte, um 8½% gestiegen.

Ein schwarzer Robinson.

Aus meinem Seekadettenleben (*vie d'aspirant de marine*) erinnere ich mich einer wahrhaftigen (*véridique*) Robinsonade und von ihr will ich hier erzählen.

Martinique mit seinem paradiesisch schönen botanischen Garten, dem allerdings die Schlange, deren es dort sehr giftige (*venimeux*) gibt, nicht fehlt, lag hinter uns, auch Antigua (1) mit seinen Ananasplantagen hatte Seiner Majestät „Schwalbe" bereits angelaufen (*toucher à, relâcher à*). Einige Tage hatten wir in St. Thomas (2) verweilt (*séjourné*) und außer der wunderbar herrlichen (*splendide*) Natur auch die vortreffliche Gastfreundschaft (*hospitalité*) eines uralten (*très vieux*) ehemaligen dänischen Schiffsarztes (*médecin de la marine*), der als Jüngling 1801 die Beschießung (*bombardement*) Kopenhagens durch Nelson mitmachte (*assister à*), genossen.

Nun wandten wir uns gen (1) Colebra, ein kleines Eiland (*île*) des Westindischen Archipels (2), welches gänzlich unbewohnt und nur wenig bekannt ist, da selten einmal der Fuß eines Seefahrers sein Gestade (*rivage*) betritt. Meist sind es Walfischfänger (*baleiniers*), welche im Karaibenmeer (*mer des Antilles*) zu Hunderten unter amerikanischer Flagge (*pavillon*) kreuzen, die hier bisweilen (*de temps à autre*) rasten (*se reposent*) nach mühevoller Arbeit.

Der Tag neigte sich seinem Ende zu (*touchait à sa fin*), als unser stolzes Schiff die enge Einfahrt (*passe*) des Hafens von Colebra passierte und bald darauf rasselte (*heurter avec bruit*) unser Anker auf den Grund. Vor uns lag die einsame Insel; ab und zu (*çà et là*) stieg eine Schar (*bande*) Pelikane mit unsicher flatterndem Flügelschlag (*coup d'ailes*) kreischend (*pousser des cris aigus*) in die Luft, um sich gleich wieder an einer andern Stelle der Küste niederzulassen (*se poser*). Weiter ins Land hinein (*dans l'intérieur du pays*) sah man Wald und wieder Wald. Schnell brach die Tropennacht (*nuit des tropiques*) herein (*tomber*), stille wurde es; nur die Brandung (*ressac*) rauschte (*mugir*) ihre eigenartig zauberische (*enchanteresse*) Musik.

Schon rüsteten (*s'apprêter*) wir uns zur nächtlichen Ruhe, als ein Feuerschein (*lueur*) von der Insel unsre Aufmerksamkeit im höchsten Maße erregte. Unbewohnt, hieß es, sei Colebra! Lange erschöpften wir uns in phantastischen Vermutungen (*suppositions, hypothèses*) und erkannten schließlich, daß es keine zufällige (*accidentel*) Naturerscheinung (*phénomène*), kein gespenstischer Spuk (*fantôme*) war, der uns neckte (*provoquer*), daß das Feuer vielmehr von Menschenhand herrühren mußte!

(1) Antigoa, île des petites Antilles qui appartient à l'Angleterre; elle est située au nord de la Guadeloupe.

(2) Saint-Thomas, île des petites Antilles, à l'est de Porto-Rico; elle appartient au Danemark; depuis quelque temps, il est question de la vente de cette île aux États-Unis.

(1) gen, de gegen, vers, employé surtout en poésie.

(2) Les Antilles.

Die Abenteuerlust regte sich in uns, am liebsten wären wir gleich aufgebrochen (*partir*), die Ursache zu erkunden (*découvrir*).

Der nächste Tag sollte eine Jagdpartie und Entdeckungsreise bringen. Vortrefflich ausgerüstet (*muni*) mit Flinte, Munition und Enterbeil (*hache d'abordage*), bestiegen wir, zwölf Kadetten an der Zahl, im Morgengrauen (*à l'aube*) das schon bereit liegende Boot und schnell brachten uns kräftige Ruderschläge (*coups d'aviron*) dem Gestade näher.

Das Landen (*atterrissement*) sollte aber seine Schwierigkeiten haben. Wo wir es auch versuchten, immer kam der Kutter (¹) fest (*toucher le fond*). Was thun? Nach einigem Überlegen (*réflexion*) mußten wir wohl oder übel (*bon gré, mal gré*) uns bequemen (*se résigner*), die etwa vierzig bis fünfzig Meter weite Strecke bis ans Ufer zu Fuß zurückzulegen (*faire*). Munition und Proviant wurden schnell um den Hals befestigt und die Flinten hoch überm Kopf haltend, wateten wir der Insel zu (*marcher dans l'eau*). Das Wasser reichte uns bis an die Hüften (*hanche*); etwas naß wurde man, aber was schadete das. Der flache Strand (*rivage plat*), den wir bald erreichten, war mit Muscheln (*coquillages*) und Seetieren dicht bedeckt (*recouvert d'une couche épaisse*). Hunderte von Pelikanen saßen und liefen, Futter suchend, umher. Erschreckt kreischend flatterten sie vor uns auf (*s'envoler*); mit wohlgezielten (*bien ajusté*) Schüssen erlegten (*abattre*) wir einige dieser wenig schönen Vögel.

Weiter wanderten wir und erreichten nun einen Urwald (*forêt vierge*), der sich in unberührter Großartigkeit vor uns ausdehnte. Palmen und Bananen, Eisenbäume (²) und Limonen ragten zum ewig blauen Tropenhimmel empor (*se dresser*). Schlingpflanzen (*lianes, plantes grimpantes*) aller Art in buntestem Gewirr (*chaos, désordre*), wie sie eben nur in solcher Fülle und Pracht unter diesen gesegneten Himmelsstrichen (*climat*) gedeihen, bildeten, bis zu den Gipfeln der Bäume hinaufkletternd, wieder und wieder sich verstrickend (*s'entrelacer*), eine undurchdringliche Mauer und ließen ein Vorwärtskommen als Unmöglichkeit erscheinen. Doch, frisch gewagt ist halb gewonnen (¹)! Mit Hilfe der Enterbeile gelang es uns, wenn auch mit Mühe, einen Weg zu bahnen (*ouvrir*) und weiter ging es in der Richtung, wo am gestrigen Abend der rätselhafte Feuerschein sich gezeigt hatte.

(Fortsetzung folgt.)

(Der gute Kamerad.)

Humoristisches.

Eine hübsche Kindergeschichte.

Mama schickt ihre zwei jüngsten, Elly und Willy, zum Zahnarzt; da das Töchterchen sich sträubt (*résiste*), verspricht sie ihm eine halbe Krone (*pièce de 50 centimes*), wenn es gehorsam und tapfer sei. Als die Kleinen zurückkommen, wird Elly von Mama befragt: „Bist du tapfer gewesen?" — „Ja!" — „Hast du auch nicht geschrien und nicht geweint?" — „Nein!" — „Hast du den Zahnarzt alles machen lassen, was er machen mußte?" — „Ja." — „Schön, mein Kind, hier hast du das versprochene Geldstück, aber nun erzähle mal, was hat der Zahnarzt denn gemacht?" — „Er hat — Willy drei Zähne ausgezogen (*arraché, extrait*)!"

---

(1) Mot anglais (*cutter*), petite embarcation.

(2) Argan, arbre des tropiques au bois très dur.

(1) Proverbe allemand : la fortune favorise les audacieux, à moitié fait qui bien commence. A rapprocher des proverbes: frisch begonnen, halb gewonnen, qui commence bien finit bien; wer Nichts wagt, der Nichts gewinnt, qui ne risque rien n'a rien.

Das tückische (*perfide*) Wetterhorn.

Fast keine Woche in dem unglückseligen (*malheureux*) Sommer dieses Jahres ist vergangen (*s'est écoulée*), ohne daß der Telegraph eine Kunde (*annonce*) von einer Katastrophe in den Bergen gebracht hat. Dem launischen (*mauvais*) Wetter des diesjährigen Sommers muß man die Schuld geben (1), daß auf der Unglücksliste im Jahre des Unheils (*malheur*) 1902 außer den führerlosen und waghalsigen (*téméraire*) Bergkraxlern (*ascensionnistes imprudents*) auch erfahrene Touristen mit ihren kundigen (*expérimentés*) Führern zu finden sind. Ein schrecklicher Unglücksfall (*accident*) hat sich im Monat August auf dem tückischen Wetterhorn ereignet (*est arrivé*). Das Wetterhorn ist ein Bergstock (*massif*) der Finsteraarhorngruppe im Kanton Bern und gipfelt (*culmine, s'élève*) in drei 3700 Meter hohen Spitzen. Es wurde im Jahre 1844 zum erstenmale erklommen (*gravi*) und gilt (*passer*) bei gutem Wetter als nicht besonders gefährliche Tour. Die Engländer Brown und Garden, die die unglückliche Besteigung (*ascension*) unternahmen, waren geübte Bergsteiger (*ascensionnistes, alpinistes*) und hatten zwei junge, erprobte (*éprouvés*) Schweizer Führer mit. Der Aufstieg (*montée*) gelang trotz des Neuschnees, der auf dem Wetterhorn sehr gefährlich ist, vortrefflich. Beim Abstieg (*descente*) aber ging eine Lawine (*avalanche*) nieder, die die Bergsteiger, trotzdem sie sich verzweifelt anklammerten (*se cramponner*), 300 Meter tief bis auf den Krinnengletscher mitriß (*entraîna*). Brown und ein Führer wurden getötet, der andere Engländer und der zweite Führer blieben wie durch ein Wunder (*miracle*) fast gänzlich unverletzt. Wenige Tage nach diesem Unglücksfall ereignete sich ein zweiter. Die Gebrüder Fearon wurden auf dem Gipfel des Wetterhorns vom Blitze (*foudre*) getroffen und samt (*avec*) ihren zwei Führern getötet.

(Berliner Illustrirte Zeitung.)

Das Wetterhorn.

(1) einem die Schuld geben, imputer à quelqu'un.

Wer war der Schlauere (*le plus rusé*)?

Auf einem der jährlichen Märkte einer kleinen Stadt Rußlands be

merkte ein Herr, wie ein Zigeuner (*Bohémien, Gitane*) und ein Pole (*Polonais*) um ein Pferd feilschten (*marchander*). Neugierig, zu erfahren, welcher von den beiden Gaunern (*filou*) wohl der geriebenste (*roué*) war, ging er, nachdem der Handel (*affaire*) abgeschlossen (*conclue*) war, zu dem Zigeuner und fragte ihn, wie viel er für das Pferd bekommen (*reçu*) habe? Der Zigeuner öffnete seine Hand und zeigte eine Zehnrubelnote (*billet de 10 roubles*) (Werth ungefähr 21 Mk.) (*marks*). „Aber ist denn das nicht sehr wenig?" „Nein", sagte der Zigeuner „denn der Gaul (*cheval*) ist ja ganz lahm (*estropié*)." — Der Herr ging daraufhin (*ensuite*) zu dem Polen und sagte: „So, Sie haben zehn Rubel gegeben für ein lahmes Pferd?" — Der Pole zwinkerte mit den Augen (*cligner des yeux*) und sagte: „Lahm! Der Gaul ist so gesund wie Sie ich habe bemerkt, daß er ganz falsch beschlagen (*ferré*) war, und das ist es, warum er hinkt (*boiter*)." — Damit wandte sich der Herr wieder dem Zigeuner zu (*se tourne vers*) und übermittelte (*transmettre*) ihm das soeben Gesagte, worauf derselbe seinerseits mit dem Auge zwinkerte und flüsterte (*dire tout bas*). „Er ist so lahm wie ein alter zweibeiniger (*à deux pieds*) Stuhl, ich habe ihn absichtlich (*intentionnellement*) so falsch beschlagen lassen, damit man meint, das wäre die Ursache (*cause*) des Hinkens." — Nachdem hiervon (*en*) der Pole wiederum in Kenntnis gesetzt worden war (*fut informé*), schien er doch betroffen (*interdit*) und ließ einen Augenblick den Kopf hängen, dann raffte er sich auf (*se remettre*) mit einem kleinen Seufzer und beruhigte sich mit den Worten: „Na, es macht auch nichts, die Zehnrubelnote ist ja falsch."

Ein Mord in Bourg-la-Reine.

Eine entsetzliche Mordthat (*meurtre*) ist wiederum in unmittelbarer Nähe (*tout près*) von Paris verübt (*commis*) worden. In Bourg-la-Reine wohnte die Witwe des Hauptmanns Mercier vom großen Generalstab (*état-major général*), eine Dame von erst 36 Jahren, deren Schwager der bekannte Professor Suchon von der Pariser juristischen Fakultät (*faculté de droit*) ist. Frau Mercier war in Paris gewesen, um das Pensionsgeld für ihre vier Kinder, zwei Knaben und zwei Mädchen, zu bezahlen. Nach 10 Uhr abends traf sie wieder in Bourg-la-Reine ein (*rentra*); sie trat, trotzdem es sehr dunkel war und stark regnete, allein den Weg nach ihrer Villa an (*prit*), die nicht weit von dem Hause des bekannten Schriftstellers Theuriet liegt. Am nächsten Morgen fand ein Milchmann (*laitier*) Frau Mercier erdrosselt (*étranglée*) und beraubt (*volée*) auf der Straße unweit der Villa Theuriets liegen. Portemonnaie und sämtliche Pretiosen (*objets précieux*), die die Ermordete bei sich getragen, waren verschwunden, dagegen hat der Mörder ein Portefeuille mit 400 Francs, das in einer verborgenen (*cachée*) Tasche steckte, nicht gefunden.

(Pariser Zeitung.)

Humoristisches.

Gemütlich.

Fremder [nachdem er in einem Dorfgasthof (*hôtel de village*) eine hohe Rechnung (*compte*) bezahlt hat]: Na, Ihr Hotel werde ich empfehlen (*recommander*); das ist ja die reine Bauernfängerei (*grossière duperie*)! — Wirt: Ich rate Ihnen, reden Sie nicht so lange, sonst versäumen (*manquer*) Sie noch den letzten Zug... und dann müssen Sie nochmal bei mir einkehren (*descendre*)!

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 21 (1).

Je mehr Kinder die Bauern haben, desto reicher sind sie; denn ihre Kinder fangen schon von frühester Jugend an, sie zu unterstützen. Die jüngsten treiben die Schafe auf die Weide, die anderen, die größer sind, hüten schon die großen Herden; die ältesten ackern mit ihrem Vater. Nachdem die Mutter ihre Kühe gemolken hat, macht sie ein großes Feuer an, an dem sich die harmlose und friedliche Familie beim Gesange der schönsten Lieder ergötzt.

THÈME 23 (2).

Johanna und Bob.

Johanna und Bob sind zwei alte Freunde. Johanna ist ein kleines Mädchen und Bob ein großer Hund. Sie gehören derselben Welt an; beide sind vom Lande: daher ihre innige Freundschaft. Seit wann kennen sie sich? Sie wissen es nicht. Sie haben weder die Lust noch das Bedürfnis es zu wissen. Sie haben nur die Ahnung, daß sie sich seit sehr langer Zeit kennen, nämlich seit dem Anfang der Dinge, denn sie können sich nicht einmal vorstellen, daß das Weltall schon vor ihnen dagewesen ist. Die Welt so wie sie ihnen vorkommt, ist neu, einfach und naiv, wie sie

Bob ist viel größer und stärker als Johanna. Wenn er seine Vorderpfoten auf die Schultern des Kindes setzt, so überragt er sie mit dem Kopfe. Er würde sie in drei Happen (Bissen) verschlingen können. Aber er ahnt, daß eine zarte Seele in ihr ist und er liebt und bewundert sie. Johanna ihrerseits findet Bob bewundernswert Sie bemerkt, daß er in der Natur Geheimnisse erforscht hat (kennen gelernt hat) von denen sie nichts weiß und daß der dunkle Genius der Erde in ihm steckt.

EXAMENS ET CONCOURS

Agrégation d'allemand (1902).

THÈME

Le génie des races celtiques.

La race celtique s'est usée à résister au temps et à défendre les causes désespérées. Il ne semble pas qu'à aucune époque elle ait eu d'aptitude pour la vie politique : l'esprit de la famille a étouffé chez elle toute tentative d'organisation plus étendue. Il ne semble pas aussi que les peuples qui la composent soient par eux-mêmes susceptibles de progrès. La vie leur apparaît comme une condition fixe qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer. Doués de peu d'initiative, trop portés à s'envisager comme mineurs et en tutelle, ils

(1) Voir le texte français dans le nº 1 (5 octobre 1902), page 24.
(2) Voir le texte dans le nº 2 (20 octobre 1902), page 64.

croient vite à la fatalité et s'y résignent. A la voir si peu audacieuse contre Dieu, on croirait à peine que cette race est fille de Japhet.

De là vient sa tristesse. Prenez les chants de ses bardes du VIe siècle : ils pleurent plus de défaites qu'ils ne chantent de victoires. Son histoire n'est elle-même qu'une longue complainte ; elle se rappelle encore ses exils, ses fuites à travers les mers. Si parfois elle semble s'égayer, une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire ; elle ne connaît pas ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées qu'on appelle la gaieté. Ses chants de joie finissent en élégies ; rien n'égale la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales ; on dirait des émanations d'en haut, qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde. Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douleur.

L'infinie délicatesse de sentiment qui caractérise la race celtique est étroitement liée à son besoin de concentration. Les natures peu expansives sont presque toujours celles qui sentent avec le plus de profondeur ; car plus le sentiment est profond, moins il tend à s'exprimer. De là cette charmante pudeur, ce quelque chose de voilé, de sobre, d'exquis, à égale distance de la rhétorique du sentiment, trop familière aux races latines, et de la naïveté réfléchie de l'Allemagne, qui éclate d'une manière admirable dans les chants nationaux des tribus bretonnes. La réserve apparente des peuples celtiques, qu'on prend souvent pour de la froideur, tient à cette timidité intérieure qui leur fait croire qu'un sentiment perd la moitié de sa valeur quand il est exprimé, et que le cœur ne doit avoir d'autre spectateur que lui-même.

RENAN.

VERSION

Shakespeare und das neuere Drama.

Shakespeare ist der Spiegel, nicht das Spiegelbild seiner Zeit. Er zeigt uns die Leidenschaften seiner Zeit dramatisch in den Kämpfen handelnder und leidender Menschen; aber nirgends ist er selbst lyrisch in den Kampf hineingerissen, den er darstellt, mit so wunderbarer Kraft der Anschauung er sich auch in jede seiner Personen zu versetzen weiß, so daß er, wie Gervinus sagt, ihre Gedanken mit ihnen denkt und ihre Sprache spricht. Das Publikum ist seine berufene Jury. Der ganze Fall wird von den Geschworenen vernommen, die ganze Handlung ereignet sich vor ihren Augen; kein Beweggrund bleibt ihnen verborgen; denn der Beweggrund ist es, der dem Handeln das Urteil spricht; nichts wird beschönigt, nichts halb gezeigt, um das Urteil der Geschworenen zu irren; wir sehen, wie der Schuldige war, ehe er schuldig wurde; den Keim, aus dem der giftige Baum emporschießt, den Samen der Leidenschaft, wir sehen ihn wachsen, bis er die Vernunft überwächst. Wir sehen den Menschen schuldig werden, wir sehen ihn, mit ihren Folgen kämpfend, die Schuld vermehren und endlich an ihr untergehen. Mitleid mit der menschlichen Schwäche faßt uns, die Stärke imponirt selbst noch am Gefallenen.

Aber über alles das weiß er uns hinaufzuheben auf den Standpunkt seines eigenen unbeirrten sittlichen Urteiles. Nicht die sogenannte Idee, die der Gegenstand der Leidenschaft ist, die Leidenschaft selbst begehrt, wird schuldig und kämpft; der Stern bleibt unverrückt und ungetrübt, aber der Mensch, der ihn durch Schuld erreichen wollte, stürzt mit gebrochenem Flügel in die Tiefe; nicht das Schöne geht zu Grunde, nur die Schuld; die Wirklichkeit ist weder das Gute noch das Schlimme, weder das Schöne noch das Häßliche; sie hat beides in sich, dem Menschen steht die Wahl offen, und sein Schicksal hängt an seiner Wahl.

Im neueren Drama dagegen, wie fast in der ganzen neueren Litteratur, ist der Dichter selten der Spiegel, meist das Spiegelbild der Zeit, sind die Leidenschaften der Zeit nicht der objektiv behandelte Stoff, sondern sie diktieren ihm subjektiv den Stoff, sie sind nicht der Gegenstand seiner Darstellung, sondern die maßgebenden Mächte derselben, es erscheinen die Menschen und Verhältnisse nicht in eigener Gestalt und Farbe, sondern durch das parteiisch gefärbte Glas einer herrschenden Leidenschaft angeschaut. Der neuere Dichter ist nicht mehr der Richter des Falles, er ist der Anwalt der unterliegenden Partei, er verwirrt das Bild des Falles, er macht die Ausnahme zur Regel, vermäntelt und beschönigt hier, entschuldigt und verdächtigt dort, schiebt die Schuld von dem Angeklagten auf die Situation, auf die Zeit, auf den Richter selbst, macht ein Ding aus dem Helden, um nur unser Mitleid ihm zu sichern; zu Hülfe nimmt er die Leidenschaften des Tages, die menschlichen Schwächen der Geschworenen, um sie in die Parteinahme für seinen Klienten hineinzureißen; im Helden fällt nun nicht ein Schuldiger, sondern ein Opfer der materiell mächtigeren Gegenpartei; sein Ausgang ist nicht die Folge seiner Schuld, sondern das Los des Schönen auf der Erde.

OTTO LUDWIG.

Les Quatre Langues

N° 6. 20 Décembre 1902. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Friedrich Alfred Krupp.

Friedrich Alfred Krupp, der König der deutschen Industrie, ist zu Grabe getragen worden. Kaiser Wilhelm folgte seinem Sarge (*cercueil*) bis zur Gruft (*crypte, caveau*), während an dem Wege die ungeheure Arbeiterzahl aus den Werkstätten (*usines*) des Verblichenen (*défunt*) Aufstellung genommen hatte (*s'étaient rangés*). Der plötzliche, unerwartete Tod des erst 48 jährigen, auf der Höhe seiner Schaffenskraft (*force créatrice*) stehenden Mannes hat etwas Niederschmetterndes (*qui bouleverse*) an sich, etwas Unfaßbares (*qui déconcerte*), obwohl man wußte, daß er seit Jahren schwer herzkrank gewesen (*avait une maladie de cœur*). Schwere Aufregungen (*émotions*), verursacht durch eine ungerechtfertigte (*injuste*), seine persönliche Ehre angreifende Preßkampagne, verschlimmerten (*aggraver*) sein Leiden. Ein Gehirnschlag machte seinem Leben ein Ende.



Friedrich Alfred Krupp.

Krupps Lebensgang.

Friedrich Alfred Krupp wurde am 17. Februar 1854 als der einzige Sohn Alfred Krupps, des genialsten Leiters der Kruppschen Werke, geboren. Nach sorgfältiger (*soignée*) Erziehung und Ausbildung für seinen künftigen Beruf (*carrière*) als Großindustrieller und Leiter der nach dem Begründer des Werks Friedrich Krupp (geboren 1787, gestorben 1826) genannten Weltfirma unternahm er ausgedehnte (*étendus*) Reisen und trat nach dem am 14. Juli 1887 erfolgten Tode seines Vaters als alleiniger (*unique*) Inhaber (*chef*) an die Spitze der Verwaltung (*administration*) der riesigen Werke, die durch ein Kollegium (*conseil*) von hervorragenden (*éminents*) Technikern, Kaufleuten und Juristen geführt wird.

Nur drei Generationen in männlicher Linie hat somit das zu so großartiger Blüte (*prospérité*) gelangte Kruppsche Werk als Eigentümer erlebt. Der Großvater des Verstorbenen (*défunt*) besaß in Altenessen (1) ein durch Wasser getriebenes (*mue*) kleines Hammerwerk (*forge*) und errichtete 1818 bei Essen eine kleine Fabrik, die bei seinem Tode kaum noch Beschäftigung hatte. Es ist bekannt, wie auch sein Sohn Alfred lange Zeit unter ungünstigen Verhältnissen litt, und wie der Weltruf (*réputation universelle*) der Firma erst 1851 infolge der Vorführung (*exposition*) eines Stahlblocks auf der Londoner Weltausstellung (*exposition universelle*) begründet ward.

Der Verstorbene hinterläßt neben der so schwer getroffenen Wittwe, einer geborenen Freiin (*baronne*) von Ende, die wegen Nervenerschütterung (*ébranlement nerveux*) schon eine Heilanstalt (*maison de santé*) aufsuchen mußte, zwei Töchter, welche in diesem Jahre konfirmirt worden sind.

(1) Altenessen, petite ville située au nord d'Essen.

Friedrich Alfred Krupp war von 1893—1898 Mitglied des Reichstags; er gehörte dort der Reichspartei (*parti conservateur*) an. Das Vertrauen des Kaisers, der ihn wiederholt in der Villa Hügel besuchte, berief ihn in den preußischen Staatsrat und in das Herrenhaus (*chambre des seigneurs*). Noch im letzten Frühjahr war der Kaiser auf Villa Hügel der Gast Krupps. Den ihm angebotenen Adel hat Friedrich Alfred wie sein Vater, abgelehnt (*refusé*); zu dem Titel Geheimer Kommerzienrat erhielt er vor nicht langer Zeit den Titel Excellenz als Wirklicher Geheimer Rath (*conseiller intime*). Im politischen Leben ist Krupp wenig hervorgetreten (*a joué un rôle peu marqué*). 1898 unterlag (*succomba*) er gegen den Zentrumskandidaten (*candidat du centre*) (1). Seitdem kandidirte er nicht wieder.

Beileidstelegramm (*télégramme de condoléances*) **des Kaisers.**

Der Kaiser wurde unverzüglich (*immédiatement*) von dem Tode Krupps verständigt (*informé*). Der Monarch nahm sogleich Anlaß, seiner Teilnahme (*sympathie*) in nachfolgendem Telegramm Ausdruck zu verleihen (2).

„Direktorium Gußstahlfabrik (*fonderies et aciéries*) Friedrich Krupp, Essen (3) (Ruhr). Die Nachricht von dem so unerwartet eingetretenen Hinscheiden (*décès*) Ihres Chefs hat mich tief erschüttert (*ému*). Die Vorsehung (*Providence*) hatte den Geheimen Rath Krupp an die Spitze eines Unternehmens gestellt, das weit über die Grenzen des Vaterlandes eine universale Bedeutung gewonnen (*acquis*) hat. Dies Werk, wie es von dem genialen Vater ihm überkommen, nicht nur zu erhalten, sondern seinem Weltruf entsprechend weiter auszubilden (*développer*), sah er als Aufgabe (*tâche*) seines Lebens an. Sein Name ist mit der Entwickelung der Eisenindustrie, des gesamten Waffenwesens (*fabrication des armes*), der modernen Befestigung (*de l'art de la défense moderne*) wie des Schiffbaues (*constructions navales*) auf das innigste (*de la manière la plus intime*) verknüpft. In der Fürsorge (*sollicitude*) für seine Angestellten (*employés*) war er unübertroffen (*il ne fut pas surpassé*) und vorbildlich (*modèle*). So empfinde (*ressens*) ich, dem der Verewigte (*défunt*) in patriotischer Gesinnung (*sentiment*) auf das treueste ergeben war, mit der Beamtenschaft und den Tausenden der Arbeiter seinen Verlust auf das schwerste (*très douloureusement*). Wilhelm, I. R."

Beileidskundgebungen (*condoléances*) **an die Wittwe Krupps.**

Der Wittwe Krupps sind folgende Telegramme des Kaisers und der Kaiserin zugegangen (*adressés*):

„Soeben erhalte ich die erschütternde (*qui m'émeut profondément*) Nachricht, daß Ihr Gemahl für uns Alle unerwartet entschlafen (*mort*) ist. Die Kaiserin und ich trauern tief ergriffen mit Ihnen um den Verewigten (1), welcher so jäh (*soudainement*) aus dem Streben gerissen ist, der ihm vom Schicksal übertragenen gewaltigen Aufgabe (*tâche*) in strengster Pflichterfüllung (*accomplissement du devoir*) gerecht zu werden (*s'acquitter*). Möge Gott der Herr Ihnen und Ihren Töchtern die Kraft geben, das Schwere, das er Ihnen auferlegt (*accabler*), zu tragen. Wilhelm R.

Ich muß Ihnen, liebe Frau, nochmals persönlich aussprechen, wie erschüttert ich durch den frühen Tod Ihres Mannes bin und mit wärmster Teilnahme Ihrer gedenke. Gott stütze und tröste Sie und Ihre lieben Töchter in Ihrem tiefen Schmerz. Auguste Victoria."

Die Kruppschen Werke (*usines*).

leitete der Verstorbene seit 1887 nach dem bewährten (*éprouvé*) Grundsatz seines Vaters, alle Verbrauchsgegenstände im eigenen Betriebe zu verfertigen. Sie bilden die großartigsten und umfangreichsten Etablissements der Erde und umfassen die Gußstahlfabrik in Essen, das Kruppsche Stahlwerk vormals F. Asthöver u. Co. in Annen (Westf.) (2), das Grusonwerk in Buckau bei Magdeburg, vier Hochofenanlagen (*installations de hauts fourneaux*) bei Duisburg, Neuwied, Engers und Rheinhausen, eine Hütte (*usine*) bei Sayn mit Maschinenbaubetrieb (*atelier de constructions des machines*), die drei

(1) Parti politique au Reichstag.
(2) Ausdruck verleihen, exprimer.
(3) Essen (105 000 habitants), ville située au centre d'une région riche en mines de houille et de fer, sur la Ruhr, affluent de la rive droite du Rhin qui se jette dans ce fleuve près de Duisburg.

(1) um den Verewigten trauern, pleurer la mort du défunt.
(2) Westfalen, Westphalie.

Zechen (*mines de houille*) Hannover I, Hannover II, Sälzer u. Neuack, eine große Zahl Eisensteingruben (*mines de fer*) in Deutschland, darunter elf Torfbauanlagen (*tourbières*) mit vollständiger maschineller Einrichtung, die Werft (*chantier de construction pour les navires*) und Maschinenfabrik Germania in Kiel und Tegel. Der jüngste (*récent*) Handelskammerbericht von Essen giebt ein ungefähres Bild von der Großartigkeit und Vollkommenheit der Kruppschen Werke. Nach diesem Bericht waren in Essen 1901 in den etwa 60 Betrieben (*usines*) in Tätigkeit : ca.(1) 5300 Werkzeug- und Arbeitsmaschinen (*machines et machines-outils*), 22 Walzenstraßen (*laminoirs*), 141 Dampfhämmer (*marteaux-pilons*) von 100 bis 50000 Kilogr. Fallgewicht, mit zusammen 242775 Kilogr. Fallgewicht, 63 hydraulische Pressen, 323 stehende Dampfkessel (*chaudières à vapeur*), 513 Dampfmaschinen von 2 bis 3500 Pferdekräften (*chevaux-vapeur*) mit zusammen 43848 Pferdekräften, 369 Elektromotoren (*électro-moteurs*), 591 Krähne (*grues*) von 400 bis 150000 Kilogr. Tragfähigkeit (*puissance*), mit zusammen 6327900 Kilogr. Tragfähigkeit.

Auf den Hüttenwerken wurden 1901 im Durchschnitt täglich 1914 Tonnen Eisenerz (*minerai de fer*) aus eigenen Gruben verhüttet (*exploité*). Die Kohlenförderung (*production*) aus den eigenen Zechen betrug 1901 insgesamt 1479334 Tonnen.

Drei große Wasserversorgungs-Anlagen (*réservoirs d'eau*), die 13974668 Kubikmeter Wasser förderten, waren nicht im Stande, den Wasserverbrauch (*consommation d'eau*) der Gußstahlfabrikanlagen zu befriedigen, weshalb noch 2323595 Kubikmeter Wasser der Leitung der Stadt Essen entnommen werden mußten. Dieser Gesamtverbrauch übertrifft den Wasserverbrauch Frankfurt a. M. um etwa eine Million Kubikmeter. Um das Wasser den Werken zuzuführen, sind 199,8 Kilometer Erdleitungen (*conduits souterrains*) und 126,6 Kilometer Leitungen innerhalb der Gebäude nothwendig.

2548 Straßenflammen (*becs*) und 43786 Flammen in Werkstätten (*ateliers, usines*), neben 1169 Bogenlampen (*lampes à arcs*) und 9747 Glühlampen (*lampes à incandescence*) sorgen für die Beleuchtung des Essener Etablissements. Für diese Gesamtbeleuchtung waren 1901 verbraucht 18542300 Kubikmeter Leuchtgas und 7098547 Kilowattstunden (*volts*) — Frankfurt a. M. 7629100 Kilowattstunden. — Das Gaswerk (*l'usine à gaz*) der Fabrik nimmt seiner Produktion nach die achte Stelle unter den Gasanstalten des Deutschen Reiches ein.

Natürlich verfügt die Gußstahlfabrik über ein eigenes Eisenbahn-, Telegraphen- und Fernsprechnetz (*réseau de chemin de fer, réseau télégraphique et téléphonique*). Eine normalspurige (*à voie normale*) Eisenbahn von 63 Kilometer Geleislänge (*longueur de voie*) vermittelt (*assure*) in täglich 30 Zügen den Verkehr zwischen der Fabrik und den Stationen der Staatsbahn. Außerdem gehört zu dem Werke auch noch ein schmalspuriges Eisenbahnnetz (*réseau de chemin de fer à voie étroite*) mit 48 Kilometer Geleis, 28 Lokomotiven und 1209 Wagen.

Die hauptsächlichsten Erzeugnisse der Gußstahlfabrik sind Panzerplatten (*plaques de blindage*) für Kriegsschiffe und Fortifikationszwecke, Eisenbahnmaterial, Schiffsbaumaterial, Maschinentheile jeder Art, Stahl und Eisenbleche &c. &c., ferner Gewehrläufe (*canons d'armes à feu*), Geschosse (*projectiles*), Zünder (*fusée pour projectiles*), Zündungen (*amorces, capsules fulminantes*) und Geschütze (*canons*). Am 1. Januar 1902 war das 39876. Geschütz, das in der Fabrik hergestellt war, abgeliefert (*livré*). Auf dem Schießplatz (*champ de tir, polygone*) bei Meppen (1), der eine Ausdehnung von 25 Kilometer Länge und 4 Kilometer Breite hat und auf dem Schießplatz der Gußstahlfabrik selbst wurden 1901 teils zu Versuchs-Zwecken (*essais*) teils zum Anschießen abnehmbarer Geschütze rund 23800 Schuß abgegeben und dazu rund 60000 Kilogr. rauchschwaches Pulver (*poudre sans fumée*) und 630000 Kilogr. Geschoßmaterial verbraucht.

Nach der Aufnahme (*recensement*) vom 1. April 1902 betrug die Gesamtzahl der auf den Kruppschen Werken beschäftigten Personen einschließlich 3959 Beamten : 43083. Von diesen entfallen auf die Gußstahlfabrik Essen allein 24536 Arbeiter. Nach der letzten der von Zeit zu Zeit auf den Kruppschen Werken veranstalteten Aufnahmen betrug die Gesamtzahl der Kruppschen Werksangehörigen (einschließlich Frauen und Kinder) in der Woche vom 15. bis 19. Mai 1900 nicht weniger als 147635 Personen.

(1) circa, environ

(1) Petite ville sur l'Ems, non loin de la frontière hollandaise.

Wohlfahrtseinrichtungen (*Institutions d'assistance et de prévoyance*).

Diesem Arbeiterheer hat der Verstorbene unausgesetzt seine Fürsorge (*sollicitude*) gewidmet und seine Wohlfahrtseinrichtungen wurden Muster für die ganze Welt. Er wirkte für seine Untergebenen (*employés, subordonnés*) im Sinne seines Vaters fort, den man nicht mit Unrecht den »Arbeitervater« genannt hat, durch Errichtung von Konsumanstalten, Wohnungskolonieen (*cités ouvrières*), Pensions-, Wittwen- und Waisenkassen (*caisses de retraites, de secours pour les veuves et les orphelins*), eines Lebensversicherungsvereins (*compagnie d'assurances sur la vie*), von Kranken- und Erholungshäusern, Schulen und Stiftungen (*fondations*) aller Art. Wie sehr er die Fürsorge für die Arbeiter als eine seiner vornehmsten (*essentielle*) Lebensaufgaben betrachtete geht daraus hervor, daß er sein Regiment damit begann für die Arbeiter der Gußstahlfabrik zur Verwendung außerhalb der gesetzlichen Vorschriften eine Million Mark und zu wohlthätigen Zwecken für die Stadt Essen eine halbe Million zu stiften. Bis zu welchen gewaltigen Zahlen die Arbeiterfürsorge der Firma Krupp angewachsen ist, erhellt daraus, daß sie jährlich fast 3½ Millionen Mark für solche Zwecke ausgiebt und zwar fällt die größere Hälfte dieser Summe auf die Privatfürsorge (*bienfaisance privée*), auf das was über die staatlichen Vorschriften hinaus geleistet wird. Die unerreichten und vielleicht unerreichbaren Aufwendungen (*dépenses*) für das Wohl der Arbeiter waren auch die Ursache, weshalb die sozialdemokratische Propaganda in den Kruppschen Werken nicht Fuß zu fassen (*prendre pied*) vermochte.

Der Kruppschen Verwaltung sind beinahe 4000 Arbeiter- und Beamtenwohnungen untergeordnet, die ein Anlagekapital (*fonds*) von über 12 Millionen Mark darstellen und einen Mietsertrag (*loyer*) von über 600 000 Mk. bringen (*rapporter*). Sie verzinsen sich (*rapportent*) mit ca. 2,1 Prozent. Zwischen den Wohngebäuden liegen Gärten, Schulgebäude, eine Versammlungshalle, Apotheken, Filialen der Konsumanstalt. Zu den Komplexen (*à l'ensemble*) gehört auch eine Invalidenkolonie (*asile pour les invalides*) für leistungsunfähig gewordene Arbeiter. Die Konsumanstalt ist ein gewaltiger, dreistöckiger Bau. Die Bäckerei allein verbraucht täglich fast 300 Zentner (*quintaux*) Mehl. Ueber 500 Personen sind in dem Bazar beschäftigt, in dem der Kruppsche Arbeiter alles zum Leben Nöthige erhält. Die Pensionskasse (*caisses des retraites*) besitzt ein Vermögen von fast 5 Millionen Mark, die Kruppsche Verwaltung steuert jährlich eine halbe Million bei (*contribuer*). Daneben besteht eine besondere Invalidenstiftung mit 1½ Mill. Mark Vermögen. Außerdem giebt es alle möglichen Unfallversicherungen (*assurances contre les accidents*), Fortbildungsschulen (*écoles de perfectionnement, classes d'adultes*) u. dergl.
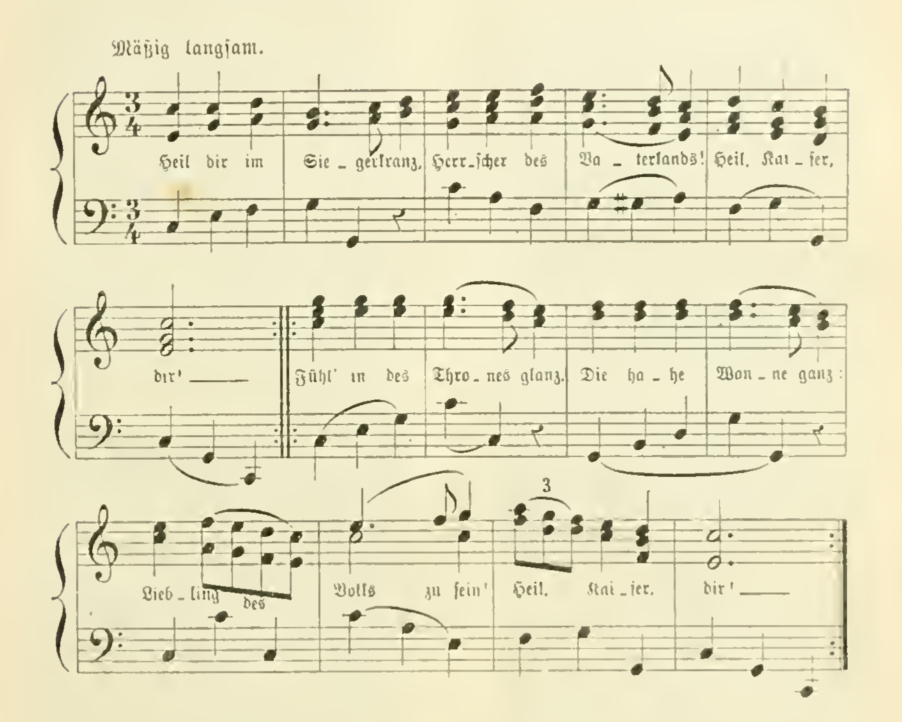
Pariser Zeitung et Hannoverscher Anzeiger.

Ein Mordanschlag auf den König von Belgien.

Auf König Leopold von Belgien wurde ein Mordanschlag (*attentat*) verübt (*commis*). Ein Italiener Gennaro Rubino, 43 Jahre alt, der Sohn eines ehemaligen (*ancien*) italienischen Freiheitskämpfers (*combattant pour l'indépendance*) aus Neapel, schoß drei Revolverschüsse auf einen Hofwagen ab, worin er den König vermutete. Verletzt wurde niemand, der König war außerdem in einem anderen Wagen. Er kam von einer kirchlichen Trauerfeier (*service funèbre*) zu Ehren der verstorbenen Königin. Vom Publikum und der Polizei wurde dem verhafteten Rubino scharf (*rudement*) mitgespielt (*maltraité*). Beim Verhör (*interrogatoire*) gestand er, Anarchist zu sein und unter dem brennenden (*ardent*) Wunsch gestanden zu haben, einen Monarchen zu töten. Seit sieben Jahren lebte er als Buchhalter (*comptable, teneur de livres*) in London, ist verheiratet und hat einen vierjährigen Sohn. Die Londoner Anarchistenkreise behandelten Rubino mißtrauisch (*avec défiance*) und witterten (*flairaient*) in ihm einen Spion. Er ging erst vor kurzem (*récemment*) nach Brüssel. Das belgische Gesetz bestraft einen Anschlag auf den König mit lebenslänglicher Haft (*détention perpétuelle*). Einen Mordversuch gegen den König der Belgier kann nur einem vollkommenen Narren einfallen (*venir à l'idée*).

(Das Echo.)

„Heil dir im Siegerkranz.“ [1]



2.

Nicht Ross' und Reisige
Sichern die steile Höh',
Wo Fürsten stehn.
Liebe des Vaterlands,
Liebe des freien Mann's
Gründet den Herrscherthron
Wie Fels im Meer.

3.

Heilige Flamme glüh',
Glüh' und erlösche nie,
Für's Vaterland!
Wie alle stehen dann,
Mutig für einen Mann,
Kämpfen und bluten gern,
Für Thron und Reich.

4.

Handlung und Wissenschaft,
Hebe mit Mut und Kraft
Ihr Haupt empor!
Krieger- und Heldenthat
Finde ihr Lorbeerblatt
Treu aufgehoben dort
An deinem Thron.

5.

Sei Kaiser Wilhelm hier,
Lang deines Volkes Zier,
Der Menschheit Stolz!
Fühl' in des Thrones Glanz,
Die hohe Wonne ganz:
Liebling des Volks zu sein!
Heil, Kaiser, dir!

(1) A l'appui de l'article de M. Préleux, inséré dans la partie française.

Der schwarze Robinson.

(Fortsetzung.)

Hin und wieder krachte (*éclater*) ein Schuß und einige Papageien, die in Herden diesen Urwald (*forêt vierge*) bevölkern, teilten bald das Los (*sort*) der schon erbeuteten Pelikane. Natürlich spähten wir auch eifrig nach vierfüßigen Tieren aus (*guetter*), konnten aber keine entdecken; nur schillernde (*aux couleurs changeantes*) Eidechsen (*lézards*), manche von einem Meter Länge, huschten (*passer rapidement*) über den mühsam gebahnten (*frayé*) Pfad.

Stunde um Stunde (*les heures, l'une après l'autre*) verrann (verrinnen, *s'écouler rapidement*), ohne daß wir irgend welchen Erfolg unsres fortgesetzten Forschens (*exploration*) nach der vermuteten menschlichen Niederlassung gehabt hätten. Wir beschlossen ein wenig zu rasten (*se reposer*) und verzehrten [*manger (avec grand appétit)*] mit Behagen (*plaisir*) die mitgebrachten Vorräte. Unerträglich heiß war es inzwischen geworden, wir hielten es daher für besser, die Entdeckungsreise für heute aufzugeben (*renoncer à*) und wieder an Bord zu gehen. Ziemlich enttäuscht (*déçu*) wurde der Rückzug nach dem Strande (*rivage*) angetreten (*commencer*).

Nach geraumer Zeit (*après un temps assez long*) ließ uns ein lauter Ruf der Ueberraschung eines etwas schneller vorangekommenen (vorankommen, *précéder, prendre les devants*) Kameraden „Halt" machen. Vor uns, etwas abseits (*à l'écart*), am Rande einer kleinen Bucht (*baie*) des Hafens lag, mit dem Kiel (*quille*) nach oben, ein leidlich erhaltenes (*en assez bon état*) kleines Boot, größtenteils mit Laub und Zweigen überdeckt. In der Nähe desselben befand sich eine Stelle, wo vor kurzem ein Lagerfeuer gebrannt haben mußte, wie die noch teilweise rauchenden Holzreste bewiesen. Vorsichtig schlichen (*s'approcher doucement*) wir näher und suchten eingehend (*minutieusement*) die Umgebung dieses Lagerplatzes ab (*explorer avec soin*), ohne aber einen Menschen aufzufinden.

Schon wollten wir weiter, als einer der Kameraden auf die Idee kam, das kleine Boot umzustülpen (*retourner*) und — das also war des Pudels Kern (*le fin mot de l'affaire*) — zitternd, mit hoch erhobenen Armen und Zeichen der höchsten Angst, kroch unter demselben ein alter grauschwarzer, mit häßlichen Lumpen (*haillons*) bekleideter Neger hervor (*sortir en rampant; kriechen, ramper*). Im ersten Augenblick reizte das völlig Unerwartete dieser Begegnung und die Umstände entschieden zum Lachen, doch die jämmerliche Art und Weise des Einsiedlers (*solitaire*) ließ sehr bald das Mitleid in uns die Oberhand gewinnen (*prendre le dessus*).

Nachdem das armselige Geschöpf durch einen kräftigen Schluck (*gorgée*) aus der Labeflasche (*gourde*) des Lazarettgehilfen (*infirmier*), der unsre Expedition begleitete, zu der Ueberzeugung gelangt war, daß wir ihm nichts Uebles zufügen (*faire*) wollten, versicherte er in einem seltsamen Sprachengemisch, welches vorherrschend (*surtout, principalement*) an das „Englische" erinnerte, daß er ein „guter Mann" sei. Die nun folgende Unterhaltung ergab nach Ueberwindung (*après avoir triomphé*) großer sprachlicher Schwierigkeiten den unseligen (*tragique*) Lebenslauf des Einsamen.

Bis zu seinem zwanzigsten Jahre — seine Zeitrechnung war etwas ungenau — war er Sklave gewesen. Das furchtbare Joch der Sklaverei drückte (*opprimer*) ihn und einen seiner Mitbrüder so hart, daß sie beschlossen, ihrem Herrn zu entfliehen. Mit Hilfe des kleinen Bootes gelang ihnen die Ausführung ihres Planes, und wie durch ein Wunder landeten (*atterrir*) sie trotz Unbill (*intempéries*) und Gefahr an der Küste von Colebra.

Nach wenigen Monaten schon raffte der Tod den Leidensgefährten dahin (*enlever*) und unser Held lebte nun hier seit Jahrzehnten in dieser Einsamkeit, niedergebeugt (*abattu*) von Kummer (*chagrin*) und Entbeh-

rungen (*privations*), gepeinigt (*tourmenté*) von Gewissensbissen (*remords de conscience*) wegen seiner Flucht, denn obgleich die Sklaverei längst aufgehoben (*aboli*) war, glaubte er noch immer an Verfolgung und Vergeltung (*représailles*). Sein kärgliches (*maigre*) Mahl bestand aus Vögeln und Seetieren, die er sich auf seltsame Art zubereitete. Bisweilen schenkten ihm mitleidige Seeleute, die ihn in seinem Elend fanden, Nahrungsmittel und Kleidung. — So floß sein trostloses Leben dahin (*s'écoulait*), ein Einsiedlerleben (*vie d'anachorète*) im wahren Sinne des Wortes.

Nachdem der Arme zutraulich geworden, zeigte er uns seine in der Nähe gelegenen Schlupfwinkel (*cachette*) und versicherte mit frohem Grinsen (*ricanements*), daß er auf der Insel noch eine Menge dergleichen besitze.

So schlossen wir schnell Freundschaft mit dem Alten, und höchst befriedigt über den Erfolg unsrer Entdeckungsreise kehrten wir gegen Mittag an Bord zurück. Dort berichteten wir dem Kommandanten das erlebte Abenteuer, welches auch ihn lebhaft interessierte. Ein Boot wurde auf seinen Befehl abgesandt, den einzigen Bewohner Colebras an Bord Seiner Majestät Schiff zu holen, wo er von uns allen mit Jubel empfangen und aufs beste bewirtet (*héberger*) wurde. Da der alte Herr Spirituosen lange nicht genossen und schweren Tabak lange nicht geraucht hatte, waren die natürlichen Folgen unvermeidlich. Bald lag er sanft gebettet (*coucher*) in einer Hängematte (*hamac*) und träumte dem neuen Tage entgegen (*rêva jusqu'au lendemain*).

Mitleidig und barmherzig, wie die stets gefahrumdrohten Seeleute sind, wurde der arme Bursche am andern Morgen in geradezu glänzender Weise ausgestattet (*pourvu*) und dann entlassen (*congédié*). Außer einer veralteten Vogelflinte mit dazu gehöriger Munition, zahlreichen Fischfanggeräten (*engins de pêche*), Hammer, Nägel, Axt und Säge wurde sein Kleiderbedarf auf mindestens zwei Jahre hinaus gedeckt. Der Bootsmannschaft (*équipage*), die ihn nach der Insel zurückbrachte, war ein Zimmermannsmaat (*compagnon charpentier*) beigegeben, der das kleine Boot, unter welchem wir ihn fanden, gründlich ausbesserte (*réparer*) und so in gebrauchsfähigen Zustand versetzte, außerdem aber noch aus Holz und altem Segelleinen (*toile à voile*) eine vollständig wasserdicht (*imperméable*) eingedeckte, hüttenartige Behausung (*demeure*) für ihn herstellte.

Glückselig blieb der Einsame zurück. Am Nachmittag dieses Tages verließ unser Schiff den Hafen.

Ein jeder von uns an Bord hegte (*avoir*) die feste Ueberzeugung, daß wohl nie mehr ein Mensch mit solch wahrer, inniger (*profonde*) Dankbarkeit unser aller gedenken würde, wie dies sicher bis ans Ende seiner Tage gethan hat der einsame schwarze Robinson auf der weltfernen Insel Colebra.

(Der gute Kamerad.)

Auch ein „Globe-Trotter".

Der Journalist Paul Deutsch aus Wien hat sich durch eine Wette (*pari*) um 40 000 Gulden (*florins*) verpflichtet (*s'est engagé*), Europa binnen (*dans l'espace de*) tausend Tagen zu Fuß zu „durchqueren" (*traverser*). Sein Gepäck trägt er auf dem Rücken und in den Taschen. Der Weltwanderer, ist am 1. September v. J. (1) von Marcheg bei Wien aufgebrochen (*parti*) und zunächst durch Ungarn (*Hongrie*), Rumänien und Rußland gezogen (*passé*), hat unter mancherlei Gefahren und Abenteuern (*aventures*) den Ural überschritten (*franchi*) und ist schließlich (*finalement*) nach Deutschland gekommen, wo er gestern die Stadt Braunschweig (*Brunswick*) passierte, um nun über Hannover, Köln, Aachen (*Aix-la-Chapelle*) und Brüssel nach Frankreich zu kommen. Am 25. Mai 1904 muß Deutsch

(1) vorigen Jahres, de l'année dernière.

wieder in Wien sein, wo er dann, falls es ihm rechtzeitig (*à temps*) gelungen ist, seine Aufzeichnungen (*notes de voyage*) abliefert und das runde Gewinnsümmchen einstreicht (*empocher*). Er marschiert täglich 45 Kilometer und lebt streng vegetarisch.

Humoristisches.

Am Schluß eines neuen Stückes.

A. (im Theater) : „Wer ist wohl der Autor?"

B. : „Der — der nicht pfeift!"

Ein gutes Geschäft.

Prinzipal : „Herr Müller, was fällt Ihnen denn ein (*venir à l'esprit*), den Schlüssel (*clef*) an der Kasse stecken zu lassen?"

Kommis : „Aber, Herr Prinzipal, wenn eingebrochen [1] wird, ruiniren die Dieb' ja mehr an der Kasse, als drin' ist!"

Kleines Mißverständniß (*méprise*).

A. : „Also Ihr Herr Onkel ist tot... Er war ja wohl Asthmatiker?"

B. : „Nein, Tischlermeister (*maître menuisier*) war er!"

Galant.

Fräulein : „Wie, sagen Sie, unsere Begegnung hätten Sie vorausgesehen?" — Tourist : „Ja, denn im Bädeker [2] steht, diese Partie wäre reich an Schönheiten!"

---

(1) einbrechen, commettre un vol par effraction.

(2) Guides très répandus ainsi appelés du nom de l'auteur et éditeur K. Bädeker.

EXAMENS ET CONCOURS

Bourses industrielles de voyage à l'étranger (1902).

VERSION

Auf der Ausstellung in Düsseldorf hat die Solinger Messerschmiede-Firma Henckels die allerkleinste und Krupp die allergrößte Visitenkarte abgegeben. Bei Henckels liegt ein Scherchen aus, so winzig klein, daß ein Elfchen damit spielen könnte. Ein Scherlein nicht größer als eine bescheidene Stecknadel, mit vergoldetem Griff und stählerner Schneide, durchaus gebrauchsfähig, aber für Finger, die so zart sein müssen, wie die der Blumenkönigin Map, in deren Nähkasten die Liliput-Scheere fein und zierlich hineinpaßte. Jener Map, welche nachts mit Schmetterling-Gespann durch die Träume junger Bräute kutschiert und ihnen allerlei Künftiges vorgaukelt, was Windeln trägt und Häubchen braucht. Und nun betrachte man dagegen die Krupp'sche, die gleich am Eingang der Ausstellung steht, die größte und schwerste Panzerplatte der Welt, über dreizehn Meter lang, 3 1/2 Meter breit und fußdick, würdig als Visitenkarte eines Leviathans. Die Elfenscheere wiegt einen Hauch, das Krupp'sche Ungetüm 106,000 Kilogramm.

THÈME 28.

Si les grandes inventions modernes ont accru la mobilité de l'homme, il faut reconnaître, qu'au début du moins, ce n'est pas la légèreté qui a été visée. On dirait plutôt que le poids a paru, d'abord, un auxiliaire indispensable. On a attaché à l'homme une surcharge énorme, pour le faire circuler, avec la rapidité de la foudre, sur les continents et sur les mers. Vaisseaux qui sont des mondes, locomotives qui sont des monstres, wagons d'autant plus stables qu'ils sont plus lourds, rails enserrant la terre de leur rigide ceinture, ponts métalliques, viaducs prolongeant au loin leurs arcades géométriques, toute une maçonnerie et une ferraille immenses ont été étalées par la main de l'homme à la surface du globe. Un déplacement de matière inouï s'est attaché ainsi au voyageur lancé comme un bolide, et le suit dans son effrayante trajectoire.

Gabriel Hanotaux.

RAPPORT INDUSTRIEL

Décrire une industrie à votre choix ; indiquer les procédés en usage dans cette industrie et les progrès réalisés. Faire connaître les points sur lesquels doit porter votre étude à l'étranger.

Les Quatre Langues

Nº 7. 5 Janvier 1903. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Deutsch-englische Flotten-Aktion gegen Venezuela.

Die deutsche Regierung scheint sich im Verein (*d'accord*) mit der englischen endlich entschlossen (*décidé*) zu haben, gegen die Regierung von Venezuela energisch vorzugehen (*agir*). Die Rechnung, die sie mit Herrn Castro zu begleichen (*régler*) hat, datiert weit



zurück (*de très loin*). Es handelt sich um Entschädigungen (*indemnités*) für Verluste, die deutsche Bürger in den ewigen Revolutionswirren (*troubles révolutionnaires*) erlitten haben, vor allem um Forderungen (*réclamations*) der »Großen Venezuela-Eisenbahngesellschaft«. In jüngerer Zeit (*récemment*) kam die Ermordung des Vertreters der Hamburger Venezuela-Plantagengesellschaft, Russel, hinzu. Was England betrifft, so beklagt sich hier Castro seinerseits über Eingriffe (*atteintes*) in die »Souveränität« Venezuelas, weil sich England erlaubt, seine Staatsangehörigen (*nationaux*) in Venezuela zu schützen. Einem Vorgehen gegen Venezuela machte bisher die Rücksicht (*égard*) auf die Vereinigten Staaten Schwierigkeiten, jetzt aber wird aus Washington telegraphiert:

»Das Staats-Departement ist genau darüber unterrichtet (*renseigné*), wie weit Großbritannien, Deutschland und die übrigen Mächte Venezuela gegenüber zu gehen beabsichtigen (*avoir l'intention*). Großbritannien und Deutschland haben sich bereits vergewissert (*s'assurer de*), daß das Staats-Departement keine Einwendungen (*objections*) gegen kräftige Maßnahmen (*mesures*) zur Sicherung der Einziehung (*recouvrement*) der Gelder zu machen hat, welche ihren Untertanen für Verletzungen (*dommages*) erteilter Konzessionen und Zerstörung von Eigentum (*propriété*) infolge der inneren Kämpfe geschuldet werden (*sont dues*). Das Staats-Departement hat bei der Behandlung dieser Anfragen die größte Vorsicht beobachtet (*observé*). Die Antwort ist in einer Erklärung (*déclaration*) des Präsidenten Roosevelt festgelegt (*précisée*), wonach die Vereinigten Staaten die Monroe-Doktrin nicht so auslegen (*interpréter*), als ob sie irgend welche amerikanische Republiken gegen die Folgen ihrer eigenen Missetaten (*méfaits*) oder einer Verletzung (*atteinte*) der internationalen Höflichkeit schützen sollte. Der einzige Vorbehalt (*réserve*), den Präsident Roosevelt macht, ist, daß die von irgend einer europäischen Macht verhängte Strafe nicht die Besitzergreifung (*prise de possession*) amerikanischen Bodens einschließt (*comprenne*).« Darnach dürften Deutschland und Großbritannien dem Präsidenten Castro zunächst mit einer Flottendemonstration drohen. An der Spitze unseres mittelamerikanischen Geschwaders steht Kapitän Scheder. Ihm unterstehen (*sous ses ordres se trouvent*) die »Vineta« die im

vorigen Jahre vor La Guayra ([1]) demonstrierte —, der Kreuzer „Falke“, sowie „Panter“ und „Gazelle“.

(Berliner Morgenpost.)

***

Die Flottendemonstration gegen Venezuela durch Deutschland und England hat mit der Okkupierung von vier venezolanischen Kriegsschiffen in der Bucht (*baie*) von Guayra eingesetzt. Die Wegnahme (*capture*) dieser Schiffe, die eine Besatzung (*équipage, effectif*) von 390 Mann hatten, fand durch 10 deutsche und 4 englische Schaluppen ohne Kampf statt. Als die Nachricht hiervon in der Hauptstadt Caracas bekannt wurde, begab sich die Volksmenge zur deutschen Botschaft (*ambassade*) und bewarf ([2]) diese, sowie ein deutsches Hotel und das Gebäude des deutschen Klubs mit Steinen. Präsident Castro erteilte (*donna*) darauf den Befehl, alle Deutschen und Engländer kurzweg (*promptement*) zu verhaften. 250 derselben wurden kurz darauf tatsächlich auf die Polizei geführt; unter ihnen befanden sich der Legationsarzt Dr. Köhler, der sich zur Pflege der erkrankten Gattin des Gesandten (*chargé d'affaires*) v. Pilgrim in der Gesandtschaft befand, und der Kanzleichef (*chef de la chancellerie*) der Gesandtschaft. Infolge der Intervention des Vertreters der Vereinigten Staaten in Caracas wurden jedoch alsbald alle verhafteten Fremden wieder in Freiheit gesetzt.

(Pariser Zeitung.)

Eine Ansprache (*discours*) des Kaisers.

Nach der Beisetzung (*enterrement*) Krupps hat der Kaiser die Mitglieder des Direktoriums und die Vertreter (*délégués*) der Arbeiterschaft (*ouvriers*) der Kruppschen Werke (*usines Krupp*) in dem Wartesaale des Bahnhofes um sich versammelt und an sie nachstehende (*suivant*) Rede gehalten:

Es ist mir ein Bedürfnis, Ihnen auszusprechen, wie tief ich im Herzen durch den Tod des Verewigten (*défunt*) ergriffen worden bin; dieselbe Trauer (*tristesse*) läßt Ihre Majestät die Kaiserin und Königin Ihnen allen aussprechen und hat sie das auch bereits schriftlich der Frau Krupp zum Ausdruck gebracht (*exprimer*). Ich habe häufig (*fréquemment*) mit meiner Gemahlin die Gastfreundschaft (*hospitalité*) des Kruppschen Hauses genossen (*profité de*) und den Zauber (*charme*) der Liebenswürdigkeit des Verewigten auf mich wirken (*agir, s'exercer*) lassen. Im Laufe der Jahre haben sich unsere Beziehungen so gestaltet (*développés*), daß ich mich als einen Freund des Verstorbenen und seines Hauses bezeichnen (*dire*) darf, auch aus diesem Grunde (*motif*) habe ich es mir nicht versagen (*défendre*) können, zu der heutigen Trauerfeier (*cérémonie funèbre*) zu erscheinen, und habe ich es für meine Pflicht gehalten, Frau Krupp und Töchtern zur Seite zu stehen. Dieses und die besonderen Umstände (*circonstances*), welche das traurige Ereignis begleiteten, sind zugleich Veranlassung (*occasion*), gewissermaßen als Oberhaupt (*chef suprême*) des Deutschen Reiches mich hier einzufinden, um den Schild (*bouclier*) des deutschen Kaisers über dem Hause des Verstorbenen zu halten.

Wer den Verewigten näher (*d'un peu près*) gekannt hat, wußte, mit welch feinfühliger (*délicate*) und empfindsamer Natur er begabt (*doué*) war, und daß dies den einzigen Angriffspunkt (*point d'attaque*) bieten konnte, ihn tötlich zu treffen. Er ist ein Opfer seiner unantastbaren (*inviolable*) Integrität geworden, eine Tat ist in deutschen Landen geschehen, so niederträchtig (*méprisable*) und gemein (*grossier*), daß sie alle Herzen erbeben (*frémir*) macht und jedem deutschen Patrioten die Schamröte (*la rougeur de la honte*) auf die Wangen treiben ([1]) mußte über die unserem ganzen Volke angethane Schmach (*affront*).

Einem kerndeutschen (*profondément allemand*) Mann, der stets nur für andere gelebt, der stets nur das Wohl des Vaterlandes, vor allem aber das seiner Arbeiter im Auge (*en vue*) gehabt hat, hat man an seine Ehre gegriffen. Diese Tat mit ihren Folgen ist weiter nichts als ein Mord, denn es besteht kein Unterschied zwischen demjenigen, welcher

---

(1) La Guayra, ville maritime du Vénézuéla, située à 10km au N.-O. de Caracas. Population, 8000 habitants. Comme port de Caracas, La Guayra a un mouvement maritime et commercial important; elle reçoit plus de 300 navires par an.

(2) mit Steinen bewerfen, jeter des pierres contre.

(1) jedem deutschen Patrioten mußte die Schamröte auf die Wangen treiben, le rouge de la honte dut monter au front de tous les patriotes allemands.

den Gifttrank (*breuvage empoisonné*) einem direkt mischt und kredenzt (*présente*), und demjenigen, der aus dem sicheren Versteck (*retraite*) eines Redaktionsbüreaus mit den vergifteten Pfeilen (*flèches*) seiner Verleumdungen einen Mitmenschen (*un de ses semblables*) um seinen ehrlichen Namen bringt und ihn durch die hierdurch hervorgerufenen Seelenqualen (*tourments de l'âme*) tötet. Wer war es, der diese Schandtat (*acte honteux*) an unserem Freunde beging? Männer, die bisher als Deutsche gegolten (*passé*) haben, jetzt aber dieses Namens unwürdig sind, hervorgegangen aus eben der Klasse der deutschen Arbeiterbevölkerung, welche Krupp so unendlich viel zu verdanken (*doit*) hat, und von der Tausende in den Straßen Essens heute mit tränenfeuchtem Blick (*le regard voilé de larmes*) dem Sarge ihres Wohltäters ein letztes Lebewohl zuwinkten (*font un dernier signe d'adieu*).

Zu den Vertretern der Arbeiter gewandt, sprach der Kaiser: Ihr Kruppschen Arbeiter habt immer treu zu Eurem Arbeitgeber (*chef, patron*) gehalten und an ihm gehangen; Dankbarkeit ist in Eurem Herzen nicht erloschen (*éteinte*); mit Stolz habe ich im Auslande überall durch Eurer Hände Werk den Namen unseres deutschen Vaterlandes verherrlicht (*glorifié*) gesehen. Männer, die Führer der deutschen Arbeiter sein wollen, haben Euch Euren teuren Herrn geraubt. An Euch ist es, die Ehre Eures Herrn zu schirmen (*protéger*) und zu wahren und sein Andenken (*mémoire*) vor Verunglimpfungen (*insultes*) zu schützen; ich vertraue (*j'ai confiance*) darauf, daß Ihr die rechten Worte finden werdet, der deutschen Arbeiterschaft (*ouvriers allemands*) fühlbar und klar zu machen, daß weiterhin eine Gemeinschaft (*relations*) oder Beziehung zu den Urhebern (*auteurs*) dieser schändlichen (*honteuse*) Tat zur Wahrung der Ehre deutscher Arbeiter, denen ihr Schild befleckt (*souillé*) worden ist, ausgeschlossen ist. Wer nicht das Tischtuch zwischen sich und diesen Leuten zerschneidet [1], legt Mitschuld (*complicité*) gewissermaßen auf sein Haupt. Ich hege das Vertrauen (*j'ai la confiance*) zu den deutschen Arbeitern, daß alle sich der vollen Schwere (*difficultés*) des Augenblicks bewußt sind (*ont conscience*) und als deutsche Männer die Lösung (*solution*) dieser schweren Frage finden werden.

(1) das Tischtuch zerschneiden, rompre tout lien.

An der Jahreswende
(*renouvellement de l'année*).

„Schmerz und Freude liegt in einer Schale [1]
Ihre Mischung ist der Menschen Los [2],
Von dem Strohdach [3] bis zum Marmorsaale
Bis zum Grabe von der Amme Schoß [4].“

So urteilt der Dichter Seume [5]) über das ewig wechselnde Getriebe (*mouvement*) des Erdenlebens, in dem ein Glück, von jeglichem (*tout*) Weh befreit, dem Menschen nie beschieden ist. Sei es in der Hütte des Armen oder im Palaste des Reichen, im Dasein (*existence*) des Einzelnen oder im Leben der Völker, überall begegnen wir dem Schicksal (*destin*) in beiderlei Gestalt. Der Mensch steht in einem ewigen Kampfe mit Sorge (*soucis*) und Not, einem Kampfe, der von Jahrhundert zu Jahrhundert weiter tobt (*continue avec fureur*), bis der Schatten der ewigen Nacht sich herniedersenkt auf die müde Erde. Auch das verflossene (*écoulée*) Jahr hat schwarze und heitere Lose im reichen Maße ausgestreut (*répandu*), manche stille Hoffnung erfüllt, aber auch manche bittere Enttäuschung (*désillusion*) gebracht. Wer hätte sie schon vergessen die Tage des Unglücks, an denen eine Schreckensbotschaft (*nouvelle épouvantable*) nach der anderen die ganze Welt mit Schmerz und Trauer erfüllte, jene Tage, die uns das Schicksal von Herkulanum und Pompeji wieder wachriefen (*rappelèrent*), die uns Kunde (*nouvelle*) brachten von dem schrecklichen Lose, das die Insel Martinique mit ihren Bewohnern betroffen! Welches Übermaß von Angst und Not, Schmerz und Verzweiflung barg (*cachait*) die ungeheure Zahl der Opfer, die die furchtbare Katastrophe gefordert hatte, in sich! Das Werk der Zerstörung und Vernichtung spottete (*défiait*) jeder Beschreibung.

Ein ähnliches Bild arger Verwüstung (*dévastation*) und menschlichen Elends zeigte uns auch bei Beginn des Jahres das Heimatland (*patrie*) des tapferen Burenvolkes (*peuple boer*), das Gut und Blut auf dem Altare des Vater

(1) enveloppe.
(2) sort.
(3) toit de chaume.
(4) genoux de la nourrice.
(5) Johann Gottfried Seume, né en 1763, mort en 1810, eut une vie fort agitée; il publia d'abord un recueil de ses poésies, puis, en 1802, son meilleur ouvrage „Spaziergang nach Syrakus im Jahre 1802“; il écrivit encore: Mein Sommer 1805 et Miltiades (1808). Ses vers ont moins de valeur que sa prose.

landes geopfert und durch seinen Heldenmut, mit dem es für seine Freiheit kämpfte, die ganze Welt in Erstaunen gesetzt hat. Die Waffen ruhen zwar und des Krieges Stürme schweigen; nach langem Verzweiflungskampfe (*combats désespérés*) ist der Friede wieder in das Land eingezogen (*rentrée*), aber in den Herzen derer, welche die Greuel (*horreurs*) des Krieges gesehen haben und heute vor den Trümmerhaufen (*amoncellement de ruines*) ihres einstigen (*passé*) Glückes stehen, tobt der Kampf weiter (*continue de faire rage*), bis die Zeit, die alle Wunden heilt, auch ihnen in der Hoffnung auf die Wandlung des Schicksals den alten Frieden wiedergegeben hat. Daß des Lebens ungemischte Freude keinem Sterblichen zu teil wird (*n'est accordé*), hat auch das Oberhaupt (*chef suprême*) des englischen Volkes, das aufs eifrigste (*avec le plus grand zèle*) bemüht gewesen ist, dem langjährigen blutigen Ringen (*lutte*) in Südafrika ein Ende zu machen, in dem verflossenen Jahre an sich selbst erfahren (*éprouvé*) müssen. Während schon überall im britischen Reiche in freudiger Festesstimmung die Vorbereitungen zur Krönung getroffen (*faits*) wurden, nagte (*s'attaquait à*) eine schwere Krankheit an dem Leben des Herrschers und warf ihn für längere Zeit auf ein schmerzliches Krankenlager (*lit de douleur*). Wochenlang hat das englische Volk von banger Sorge (*angoisse*) erfüllt, seine Blicke nach dem Königspalaste gerichtet, bis die finstere Wolke verscheucht (*dissipé*) war, und die Krönung Eduards VII. und seiner Gemahlin Alexandra in der altehrwürdigen Westminster-Abtei (*abbaye*) im Beisein (*présence*) der Großen des Reiches und der Vertreter befreundeter Herrscherhäuser stattfinden konnte.

Auch das deutsche Volk blickt an der Schwelle (*seuil*) des neuen Jahres auf manches schmerzliche Ereignis zurück. In stiller Wehmut (*tristesse*) gedenkt es eines seiner besten und edelsten Fürsten, des Königs Albert von Sachsen, der seinem Volke durch den unerbittlichen (*inexorable*) Tod entrissen wurde. Aufrichtige Teilnahme in den weitesten Kreisen der Bevölkerung hat auch der Tod des Fürsten Münster (von 1885 bis 1901 Botschafter des deutschen Reiches in Paris), des großen Gelehrten Virchow, sowie des Freiherrn (*baron*) von Stumm und des Geheimrats Krupp hervorgerufen. In den beiden Letzteren hat die deutsche Industrie zwei ihrer vornehmsten Vertreter verloren.

Für die Versuche, die der Aeronaut Santos Dumont im Laufe des Jahres mit seinem lenkbaren (*dirigeable*) Luftschiffe gemacht hat, zeigte man überall lebhaftes Interesse. Leider sind auch in diesem Jahre durch den Tod des deutschen Luftschiffers (*aéronaute*), Hauptmann von Sigsfeld, des östreichischen Barons Bradsky und des Brasilianers Severo wieder mehrere Opfer gefordert.

Zu den weiteren Unglücksfällen (*malheurs*), von denen die Zeitungen berichteten, gehören die zahlreichen Eisenbahnkatastrophen in allen Weltgegenden, die Explosion im Brürer (1) Bergwerksreviere (*district minier*) in Böhmen, der Brand (*incendie*) des Stuttgarter Hoftheaters und das Erdbeben (*tremblement de terre*) in Guatemala, durch das die Stadt Quezaltenanga vollständig zerstört wurde. Auch die Unruhen in verschiedenen Ländern, besonders in Agram (2) und in Belgien, die mehrere Tage hindurch das Gepräge (*marque*) einer förmlichen Revolution trugen, beschäftigten längere Zeit hindurch die europäische Presse.

Eine ganz auffallende (*frappant*) Erscheinung des letzten Jahres waren die überaus zahlreichen Besuche an Fürstenhöfen, von denen die Reisen des Schahs von Persien, des Königs von Siam, des Prinzen von Wales, des Königs Oskar von Schweden, des Präsidenten Loubet von Frankreich, des Kaisers Wilhelm von Deutschland, des Prinzen Heinrich von Preußen, des Königs Emanuel von Italien, des Zaren von Rußland, des Königs von Rumänien, des Kronprinzen von Dänemark und zuletzt die der Burengenerale zu erwähnen (*citer*) sind. Auch die Krönung des Königs Alfons von Spanien, der Abschluß (*conclusion*) des englisch-japanischen Bündnisses (*alliance*), die Zentenarfeiern (*fêtes du centenaire*) Alexander Dumas des Älteren und Victor Hugos in Frankreich, an der die ganze civilisierte Welt regen Anteil nahm, sowie das Auftreten Coquelin's, der Sarah Bernhardt und Yvette Guilbert an deutschen Bühnen (*scènes*) bedürfen der Erwähnung. Alle diese Ereignisse des alten Jahres gehören nunmehr der Vergangenheit (*passé*) an. Ein neues Jahr hat seine Pforten geöffnet. Was es uns bringen wird, bleibt unserem Auge vorläufig (*pour le*

(1) Brür, petite ville de Bohême, non loin de la frontière allemande, dans une région riche en mines.

(2) Agram, 43000 habitants, capitale de la Croatie, au bord de la Save, sur la ligne de chemin de fer Pest-Fiume; manufactures de porcelaine, soieries.

moment) verborgen. Möge die Zukunft sich so gestalten, daß wir nach Jahresfrist (*espace d'un an*) mit zufriedenem Blick zurückschauen dürfen auf die hinter uns liegende Zeit! Möge das neue Jahr uns vor allem den Frieden erhalten, damit alle Völker auf der Bahn friedlicher Entwicklung weiter arbeiten können.

B. Zornemann.

Im unterirdischen Paris.

Wie wenige unter den geborenen (*de naissance*) Parisern kennen das unterirdische Paris, das sich dunkel, feucht und öde (*désert*) meilenweit (*à plusieurs lieues*) unter der großen Weltstadt erstreckt (*s'étend*). Ein Teil derselben ist von den Katakomben — den berühmten Gräbern der Toten — ausgefüllt; der Rest, ein noch größeres Gebiet, dient den Lebensbedürfnissen (*besoins de la vie*) oder richtiger der Ueppigkeit (*délices, gourmandise*) der Pariser, denn hier werden die echten Champignons gezogen (*cultivés*).

Es ist nicht leicht, zu diesen Gewölben Zutritt zu erhalten (*d'obtenir l'entrée*), und selbst, wenn man die Erlaubnis erreicht, gehört ein gewisser Mut dazu, von ihr Gebrauch zu machen. Der einzige Abstieg (*descente*) findet durch ein Loch statt, in dem ein mit runden Stangen als Stufen (*échelons*) versehener Balken (*poutre*) angebracht ist. Auf dieser unbequemen Treppe steigt man in die Champignonshöhlen hinab. Unser Führer, ein eifriger (*zélé*) Champignon-Bauer, der sich erst nach vielem Bitten bereit erklärte, uns seine Beete (*couches*) zu zeigen, erzählte uns zu unserer Aufmunterung (*pour nous encourager*), wie einst einer seiner Kollegen in einer der Höhlen verschwunden (*disparu*) und erst nach dreitägigem Suchen (*trois jours de recherches*) wieder aufgefunden sei. Trotzdem ließen wir uns nicht davon abhalten, ihm in die finstere Tiefe zu folgen.

Mit Spannung (*vive curiosité*) sah ich ihn unten verschwinden, und mit Sehnsucht (*impatience*) wartete ich auf sein „Klar!", das verabredete (*convenu*) Zeichen, daß er jetzt unten angelangt war und ich ihm folgen sollte. Langsam und nicht ohne Furcht, wie ich zu meiner Schande (*honte*) gestehe, begann ich den Abstieg, und es dauerte nicht lange, bis ich plötzlich fest im Morast (*boue*) steckte. Doch war ich erst beim ersten Absatz und mußte noch zwei Stockwerk (*étage*) tiefer steigen, bis ich unten anlangte (*arriver*). Daß ich mich hier sonderlich wohl fühlte, kann ich nicht behaupten. An ein Aufrechtstehen (*se tenir debout*) war nicht zu denken. Ich setzte mich also, so gut es eben gehen wollte auf eins der Beete, während ich von meinem Führer folgende Belehrung (*leçon*) erhielt. Die Champignons, die jetzt in ganz Frankreich gezogen werden, wurden anfänglich nur in Paris gezüchtet (*cultivé*), und hier zu einer solchen Vollendung (*perfection*) gebracht, daß die Pariser Champignonzucht ein großer Industriezweig geworden ist. Die Keller, die übrigens wie große Felsenwölbungen aussehen, sind an verschiedene Züchter verpachtet (*affermées*) und stehen unter Aufsicht (*surveillance*) der Regierung, eine Aufsicht, die nichts zu bedeuten (*n'a aucune importance*) hat, da sie nur dann stattfindet, wenn die Pächter von ihr unterrichtet sind. Denn nur diese kennen die vielfach gekrümmten (*tortueux*) Wege und sind allein imstande, ihre Aufseher durch das Labyrinth (Wirrnis) zu führen.

Die Champignon-Zucht ist eine sehr umständliche (*minutieuse*) und beschwerliche (*difficile*). Die größte Reinlichkeit ist Hauptbedingung (*condition essentielle*). Die Beete werden mit weißem Sand oder Ton (*argile*) bedeckt. Dann bedarf es einer ganzen Menge Pferdedünger (*fumier de cheval*), der in großen, flachen Haufen vor dem Schacht ausgebreitet (*répandu*) liegt. Hier muß er fünf bis sechs Wochen gewendet (*retourné*), gemischt und begossen (*arrosé*) werden, bis die erforderliche Gährung (*fermentation*) eintritt.

Als wir unten ankamen, nahm jeder von uns ein an einem Stocke befestigtes Licht, das mir aber während unserer Wanderung drei- bis viermal erlosch (*s'éteindre*). Häufig mußten wir, um weiter zu kommen, förmlich auf dem Bauche kriechen (*ramper sur le ventre*). In einem solchen Augenblick konnte ich es nicht unterlassen (*s'empêcher de*), meinen Führer zu fragen, ob er den Weg nicht verloren habe und ob er sich wohl aus dem Labyrinth wieder herauszufinden wisse. Er lachte aber nur und meinte (*penser*), ich brauche keine Angst zu haben, und so krochen wir, so gut es gehen wollte, weiter. Ich sah nun, wie die Beete bestellt (*travaillées*) wurden, bevor der Schwammsamen (*semence de champignon*) gesät wird. Die Arbeiter setzen sich auf das Beet, wie man sich auf einen Pferderücken setzt. Vor sich hat er einen entsprechenden Haufen Dünger, den er, während er sich fortbewegt, zwischen seine Beine und das Beet preßt. Auf diese Weise (*de cette façon*) verteilt der Dünger sich allmählich (*peu à peu*) gleichmäßig über das Ganze.

Der Champignonzüchter hat mit Ratten und allerlei Gewürm (*vermine de toute sorte*) zu kämpfen. Zur Hilfe gegen die erste Plage (*fléau*) werden Katzen in den Kellern gehalten, da diese aber häufig ihre Beute nur töten, so verwesen (*se putréfier*) die erlegten Ratten nur zu leicht, und dies ist für den Champignon, der gute Luft haben muß, im höchstem Grade nachteilig (*nuisible*). Den durch die Ratten alljährlich angerichteten (*causé*) Schaden schätzt man allein auf $^1/_2$ Million Mark. Auch sonst aber gibt es noch allerlei Feinde der Zucht.

Ist der Champignonsamen gesät, so beginnt die Ernte nach etwa drei Monaten. In den Pariser Markthallen (*halles*) werden jährlich für ungefähr 5 Millionen Mark Champignons verkauft, und der Verbrauch (*consommation*) wächst von Jahr zu Jahr.

War der Aufenthalt in der Tiefe auch kein angenehmer, so hat es mir doch nicht leid gethan (*je n'ai pas été fâché*), daß ich mir das unterirdische Paris angesehen habe.

(Braunschweiger Arbeiter-Freund.)

Eine Hohenlohe-Anekdote.

In dem Speisesaal des Bahnhofs zu Kreiensen (Braunschweig) stehen zwei Tafeln aufgestellt (*dressées*), von denen die eine regelmäßig für die durchreisenden Fremden bestimmt (*destinée*) ist, während die andere für höhere Beamte (*hauts fonctionnaires*) und bevorzugte Fremde (*étrangers de marque*) zur Verfügung (*à la disposition*) bleibt und nur bei stärkerem Andrang (*affluence*) zur allgemeinen Benützung herangezogen (*mise à la disposition de tous*) wird. Für Nichteingeweihte (*non-initiés*) tut sich dies jedoch nur dadurch kund (*ne se laisse reconnaître*), daß an der „Fremdentafel" zuerst bedient wird. Eines Tages saß ein Beamter, der seit seiner letzten Rangerhöhung (*promotion*) außerordentlich viel auf sich hielt [1], an der Beamten-Tafel, als ein kleiner, äußerlich (*d'extérieur*) gar nicht auffallender (*qui frappe, qu'on remarque*) Herr an dieselbe herantrat und Platz nahm. Nach der Ansicht des betreffenden Beamten war jedoch an der andern Tafel noch genügend Platz. Um daher den mißliebigen (*mal vu*), zu der großen Masse der „minderwertigen" (*de moindre valeur*) Fremden zählenden Herrn abzuschieben (*éloigner*), rief der Herr Beamte in so lautem Ton, daß es der Fremde mit anderen Anwesenden hören mußte: „Oberkellner (*garçon*), sagen Sie dem Herrn dort, daß die Fremden an der andern Tafel speisen." Ohne die Bestellung abzuwarten, erhob sich der Fremde, verneigte sich (*s'incliner*) gegen den Beamten ruhig lächelnd und nahm einen noch leeren Platz an der andern Tafel ein. Als der fremde kleine Herr dann nach

---

(1) viel auf sich halten, avoir très bonne opinion de soi.

Beendigung gezahlt hatte, sagte er dem Oberkellner flüsternd (*doucement*) ins Ohr: „Gehen Sie, wenn ich den Saal verlassen habe, zu dem Herrn, der mich von der anderen Tafel fortgeschickt (*renvoyé*) hat, und sagen Sie ihm, ich sei der Reichskanzler (*chancelier impérial*) Fürst Hohenlohe!"

(Braunschweiger Arbeiter-Freund.)

Das Deutschtum (*les Allemands*) in Europa.

Der Berner „Bund" (1) schreibt: Im Deutschen Reich selbst beträgt (*s'élève*) die Zahl der Deutschen nach der jüngsten Zählung (*recensement*) vom 1. Dezember 1900 im ganzen 52113159. Etwas älter sind meist die Zählungen, deren Ergebnis (*résultats*) die folgenden Angaben sind. Nach der Zählung von 1890 hatte Oesterreich damals 8662000 Deutsche; für Ungarn liegt jetzt das endgiltige (*définitif*) Ergebnis der Zählung vom 31. Dezember 1900 vor, wonach die Zahl der dortigen Deutschen 2133181 beträgt. Alle folgenden Zahlen sind das Ergebnis von möglichst genauen Schätzungen (*évaluation*) auf Grund des Materials der jeweils jüngsten Volkszählung. Danach gab es Deutsche im Jahre 1895 in Bosnien und Herzegowina 30000, 1891 in Liechtenstein 9400, 1888 in der Schweiz 2083000, 1895 in Luxemburg 200000, 1890 in Belgien 3420000, 1899 in den Niederlanden (*Pays-Bas*) 5094800, 1896 in Frankreich 500000, 1890 in Dänemark 50000, in Schweden (*Suède*) 5000, in Norwegen 2000, 1891 in Großbritannien und Irland 100000, 1897 in Rußland 2001840, 1894 in Rumänien 50000, 1895 in Serbien 6400, 1893 in Bulgarien 3600, 1890 in der Türkei 15000, 1896 in Griechenland 1000, 1898 in Italien 50000, 1897 in Spanien 3000, 1890 in Portugal 1000. Das macht alles in allem eine Kopfzahl von 76536000. Auf das geschlossene deutsche Sprachgebiet (*territoire de langue allemande*) fallen davon etwa 72000000. Zusammen bilden diese Deutschen mehr als 1/5 der gesamten europäischen Bevölkerung.

(1) Journal suisse qui paraît à Berne.

Alkohol- und Tabakgenuß bei Kindern.

In Köln (*Cologne*) hat jüngst (*récemment*) ein Lehrer, dem die Schläfrigkeit (*somnolence*) und geistige (*intellectuelle*) Trägheit vieler Schüler namentlich am Montag auffiel (*frapper*), Nachforschungen (*recherches, enquête*) angestellt, ob (*pour savoir si*) und welcher Art Alkohol- und Tabakgenuß dieselben am Sonntag nachgegangen (*s'adonner à*). Es handelte sich (*s'agissait de*) um sechsjährige Knaben. Von 54 waren 19 im Wirtshaus (*cabaret*) gewesen, 20 hatten Wein, 24 Bier, 10 Schnaps (*eau-de-vie*), 17 Wein und Bier, 14 Wein, Bier und Schnaps getrunken, 10 waren betrunken (*ivre*) gewesen, 9 so, daß sie umfielen (*tomber*), 8 hatten Erbrechen (*vomissements*); 19 hatten geraucht, davon auf Veranlassung (*sur les conseils*) des Vaters 12, der Brüder 4, von Soldaten 3. Das sind Tatsachen, die zu denken geben und vielleicht andere Lehrer anregen (*engager*), gleiche Nachforschungen anzustellen, wobei allerdings vermieden werden muß, durch Strafen die Kinder einzuschüchtern (*intimider*), da sie sonst nur verheimlichen (*dissimuler*) würden. Wenn dann erst einmal ein genauerer und weiterer Ueberblick über die Verhältnisse gewonnen ist, wird zu erwägen (*examiner*) sein, welche Maßregeln (*mesures*) zu ergreifen sind.

(Deutsche Lehrer-Zeitung.)

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 26 (1)

Auf welche Weise wird das vereinigte Königreich bei der steten Zunahme der ausländischen, besonders der amerikanischen Konkurrenz in stand gesetzt, seine bedeutende, industrielle und geschäftliche Stellung zu behaupten und wenn möglich noch zu befestigen?

In den Augen vieler Leute besteht das einzige Mittel darin, die Energie und die Initiative der jungen Generationen, besonders deren Bildung zu heben. Die Handelskammer in London vor allem ist ganz und gar der Ansicht, daß die technischen Kenntnisse mehr ausgedehnt werden müssen; diese Handelsgesellschaft hat soeben für die jungen Handlungsgehülfen eine ganze Reihe von Vorlesungen und Vorträgen über die verschiedenen Handelswissenschaften und fremden Sprachen eröffnet.

Wiederum andere versichern, daß England nur dann seine industrielle Vorherrschaft aufrecht erhalten kann, wenn es eine Schutzpolitik annimmt. Sie weisen auch nach, wie es ihrer Meinung nach zugleich einfach und vorteilhaft sein würde, den Ausländern, die der britischen Industrie bis auf ihrem eigenen Markt Konkurrenz machen, einen Teil der Kriegskosten aufzuerlegen.

(1) Voir le texte français dans le n° 4 (20 novembre 1902), page 127.

THÈME 27 (1)

Kants Leben.

Kant hat sein ganzes Leben im einer kleinen, abgelegenen Straße Königsbergs, einer alten Stadt an der Nordostgrenze Deutschlands, zugebracht. Ich glaube nicht, daß die große Turmuhr des Domes ihre Aufgabe ruhiger und regelmäßiger vollendet hat, als ihr Landsmann Immanuel Kant. Das Aufstehen, Kaffee trinken, Schreiben, Vorlesungen halten, Essen, Spazieren gehen, alles hatte seine bestimmte Zeit und die Nachbarn wußten, daß es halb drei war, wenn Immanuel Kant, mit seinem grauen Anzuge bekleidet und seinem spanischen Rohrstock in der Hand, aus dem Hause ging und sich der kleinen Allee zu wandte, die man heute noch die Philosophenallee nennt. Er ging achtmal des Tages darin auf und ab, ganz gleich welche Jahreszeit es war und als das Wetter trübe war oder als schwarze Wolken auf Regen deuteten, sah man, wie ihm sein Diener, der treue Lampe, mit dem Regenschirm unter dem Arme aufmerksam und besorgt folgte, ein wahrhaftiges Bild eines Schutzengels,

(1) Voir le texte français dans le n° 4 (20 novembre 1902), page 128.

EXAMENS ET CONCOURS

Concours général des lycées et collèges (1902).

(*Classe de Rhétorique.*)

VERSION

Der Epheu.

Der große Epheustock in unserer Wohnstube stammt aus dem Walde; von dort hat ihn der Vater geholt und in den Blumentopf gepflanzt. Aber der Epheu im Walde hat sehr viel erlebt, ehe er den Zweig trieb, der in unserem Zimmer grünt. Er wächst an einer steilen schattigen Felswand. Unten an seinem Stamm hat ein Fuchs seine Burg; dort gibt im Mai, wenn die Sonne hübsch warm scheint, Frau Füchsin den jungen Füchschen Unterricht. Sie zeigt ihnen allerlei Jägerkunststückchen, mit denen sie einst ihr Brod verdienen können. Weiter hinauf an der Felswand bilden die Zweige des Epheus eine kleine Laube um das Nest eines Zaunkönigs, in welchem jedes Jahr niedliche junge Zaunprinzen und Zaunprinzessinnen groß gezogen werden. Auf den Ästen des Epheus machen sie ihre ersten Versuche im Hüpfen. Hier singt ihnen der alte Zaunkönig die schönsten Liedchen vor, wenn der Fuchs nicht zu Hause ist. Der Epheu aber deckt mit seinen dunkeln Blättern das kleine Nest zu, daß es selbst die Knaben nicht sehen, wenn sie im Walde Beeren suchen.

THÈME

L'amour de la maison.

Il paraîtra peut-être bien étrange de compter l'amour de la maison parmi les vertus; c'en était une chez les anciens. Ce sentiment était profond et puissant dans leurs âmes. Voyez Anchise qui, à la vue de Troie en flammes, ne veut pourtant pas quitter sa vieille demeure. Voyez Ulysse à qui l'on offre tous les trésors et l'immortalité même, et qui ne veut que revoir la flamme de son foyer. Avançons jusqu'à Cicéron; ce n'est plus un poète, c'est un homme d'État qui parle: « Ici est ma religion, ici est ma race, ici les traces de mes pères; je ne sais quel charme se trouve ici qui pénètre mon cœur et mes sens ».

Il faut nous placer par la pensée au milieu des plus antiques générations, pour comprendre combien ces sentiments, affaiblis déjà au temps de Cicéron, avaient été vifs et puissants. Pour nous, la maison est seulement un domicile, un abri: nous la quittons et l'oublions sans trop de peine, ou, si nous nous y attachons, ce n'est que par la force des habitudes et des souvenirs. Car pour nous la religion n'est pas là; notre dieu est le Dieu de l'univers, et nous le trouvons partout.

FUSTEL DE COULANGES.

Les Quatre Langues

N° 8. 20 Janvier 1903. 3e Année.

Amer Haeyu

PARTIE ALLEMANDE

Professor Mommsen.

Auf einer Halbinsel nördlich von der Eidermündung (*embouchure de l'Eider*) (1) liegt die schleswig-holsteinische Stadt Garding, in der am 30. November 1817 der berühmte Geschichtsschreiber (*historien*) und Altertumsforscher (2) Theodor Mommsen geboren wurde. Hier in dieser seltsamen (*étrange*) Gegend der Nordsee, die an den Küsten öde, im Inneren dagegen reich und blühend ist, verlebte Mommsen, dessen Vater Pastor war, seine Jugendjahre. Nachdem er seine Studien vollendet hatte, wurde er Professor an der Universität Leipzig, und las dort das römische Recht (*droit*). Wegen seiner Beteiligung (*participation*) an der politischen Bewegung im Jahre 1848 wurde Mommsen seines Amtes enthoben (*destitué*), ging nach der Schweiz und erhielt einen Lehrstuhl (*chaire*) an der Züricher Universität. Schon nach 2 Jahren kehrte er nach Preußen zurück und wurde 1854 an die Breslauer und 1858 an die Berliner Universität berufen, an der er heute noch tätig ist. Durch sein energisches, außergewöhnlich ausdrucksvolles (*expressif*) Gesicht, seine boshaft blitzenden (*brillants, pétillants de malice*) Augen, seinen schalkhaften (*narquoise*), spöttischen (*sarcastique*) Mund erinnert uns Mommsen an Voltaire. Seine scharfen (*accentués*) Gesichtszüge, in denen sich kein Muskel bewegt, geben ihm auch viel Ähnlichkeit mit Moltke.

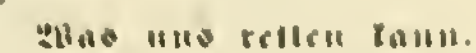


Theodor Mommsen.

Zwei Persönlichkeiten, die nicht immer gut zusammen ausgekommen (*fait bon ménage*) sind, finden wir in Mommsen vereinigt, nämlich den Gelehrten und den Künstler. Der Gelehrte ist zweifellos ein Wunder des Jahrhunderts, der über ein Wissen verfügt (*disposer de*), das alle Welt in Erstaunen setzt.

Sein Hauptwerk (*œuvre capitale*), das ihn an die Spitze der gelehrten Welt gestellt hat, ist seine Römische Geschichte, ein Muster klarer Geschichtsschreibung, die überall als maßgebend (*définitif*) anerkannt wird.

Daß Mommsen seinen liberalen Anschauungen (*idées*) stets treu geblieben ist, hat er früher in seinem Kampfe mit Bismarck und erst wieder vor wenigen Wochen in seinem Artikel «Was uns retten kann», der weit über Deutschlands Grenzen hinaus Aufsehen erregt hat (*a fait sensation*), gezeigt.



Was uns retten kann.

«Der Umsturz (*bouleversement*) der Reichsverfassung (*constitution impériale*) entwickelt sich rasch. Nachdem durch gewissenlose (*sans scrupule*) Interpretation der Berechtigung zusammenfassender (*en bloc*) (1) Beschlüsse

(1) L'Eider, petit fleuve côtier qui se jette dans la Mer du Nord au nord de l'embouchure de l'Elbe.

(2) Savant qui étudie l'antiquité.

(1) Afin d'éviter l'obstruction, le Reichstag a décidé, sur la proposition de M. de Kardorff, de voter en bloc tous les articles du projet de tarif douanier.

décisions) man sich die Befugnis (*droit*) verschafft (*arrogé*) hat, ein in alle wirtschaftlichen Verhältnisse tief einschneidendes (*qui atteint profondément*), die mannigfaltigsten (*variées*) und wichtigsten Lebensfragen der Nation wie der Einzelnen (*particuliers*) bestimmendes Gesetz ohne jede ernste Diskussion formell zu legalisieren, ist nun auch das Rederecht (*la liberté de la parole*) im deutschen Reichstag von dem Belieben (*bon plaisir*) eines jeden augenblicklich (*momentané*) Vorsitzenden (*président*) abhängig gemacht worden, hat also aufgehört ein Recht zu sein. Was folgen wird, wird sich zeigen. Wir stehen nicht am Schluß, sondern am Beginn eines Staatsstreiches (*coup d'Etat*), durch den der deutsche Kaiser und die deutsche Volksvertretung (*représentation du peuple*) dem Absolutismus eines Interessenbundes (*coalition des intérêts*) des Junkertums (*des hobereaux*) und der Kaplanokratie (*cléricaux*) unterworfen werden sollen. Das einstmalige (*d'autrefois*) absolute Regiment (*régime*) des Monarchen war, verglichen mit dem uns drohenden (*qui nous menace*), eine milde und humane Regierungsform. Der absolute Herrscher (*souverain*) ist weder Kaufmann noch Landwirt (*agriculteur*) noch Priester (*prêtre*) und seine Stellung eine über den privaten Interessen stehende und somit notwendig eine unparteiische; jetzt sollen die verbündeten Interessen niedrigster (*de la plus basse*) Art darüber entscheiden (*décidera*), ob Kanäle und Flotten gebaut und wie zum Besten der regierenden Kliquen der Staatsbürger auszubeuten (*exploiter*) ist und die Wissenschaft zu knebeln (*bâillonner*).

Giebt es gegen diesen in der Vollziehung begriffenen (*sur le point d'être perpétré*) Staatsstreich noch eine Abhilfe (*secours*), so kann sie nur erreicht werden durch den Zusammenschluß (*union*) aller nicht in diese Verschwörung (*conjuration*) verwickelten Parteien, selbstverständlich unter Ausschluß (*à l'exclusion*) derjenigen, die den Namen wie des Liberalismus so auch den der Nation geschändet (*déshonoré*) hat, und selbstverständlich mit Einschluß (*coopération*) der sozialdemokratischen. Dem ebenso falschen wie perfiden Köhlerglauben [*foi du charbonnier* (*foi robuste*)] muß ein Ende gemacht werden, daß die Nation sich teile in Ordnungsparteien (*partis de l'ordre*) und in eine Umsturzpartei (*parti de désordre, de bouleversement*), und daß es die erste politische Pflicht der zu jenen sich zählenden Staatsbürger sei, die Millionen der Arbeiterpartei (*parti ouvrier*) als pest-verdächtig zu meiden und als staatsfeindlich (*ennemis de l'Etat*) zu bekämpfen.

In der Tat gibt es im politischen Leben weder Ordnungs- noch Umsturzparteien, oder, wie man es auch ausdrücken kann, jede Partei ist eine Umsturzpartei. Was sind die Ziele (*buts*) bei uns der Liberalen, des Centrums, der Junkergesellschaft (*parti des hobereaux*), der Arbeiterpartei? Die Liberalen möchten das Reichsoberhaupt (*puissance suprême*) in den ersten Beamten des Staates umwandeln nach dem Muster Englands und Nordamerikas. Für unsere Nation mit ihrem tiefen, anscheinend unzerstörbaren (*d'apparence indestructible*) dynastischen Gefühl ist das der Umsturz (*bouleversement, révolution*). Das Centrum möchte die Rekatholisierung Deutschlands da aufnehmen (*reprendre*), wo sie im siebzehnten Jahrhundert abgebrochen (*rompue*) ward, und unseren Herrscher umwandeln in den Statthalter (*vicaire*) des Statthalters Gottes [1] auf Erden. Auch ein Umsturz. Die Junkerpartei (*parti des hobereaux*) strebt nach dem formell gesicherten Alleinbesitz (*possession exclusive*) der höheren Beamten- und Militärstellungen (*emplois supérieurs civils et militaires*) und will den deutschen Kaiser herabdrücken (*rabaisser*) zum Ersten unter seinesgleichen. Gewiß ebenfalls ein Umsturz. Die Sozialdemokraten beabsichtigen oder behaupten zu beabsichtigen, daß die Volkswirtschaft von der privaten Kapitalbildung absehen, und daß jedem, ohne Unterschied seiner Leistung (*travail*), aus dem großen allgemeinen Topf das gleiche Quantum Suppe verabreicht (*servi*) werde. Das stürzt freilich auch alle bestehenden Verhältnisse um.

In der Tat, hinsichtlich des Umsturzes haben sämtliche (*tous*) Parteien sich wenig vorzuwerfen. Sie verfolgen alle letzte Zwecke, deren Erreichung der Untergang (*destruction*) der bestehenden Ordnungen sein würde. Davon ist die Moral, daß kein politisches Gemeinwesen (*communauté*) die Parteien entbehren (*se passer*) kann, aber auch keines des Gegensatzes der Parteien, daß die eine durch die anderen beschränkt, in Schach gehalten (*tenu en échec*) und an der Alleinherrschaft (*pouvoir exclusif, domination*) gehindert werden muß.

(1) der Statthalter Gottes, le pape.

Oder, was dasselbe in anderer Form, alles Staatsregiment besteht (*consiste*) in der Ausgleichung (*à concilier*) gegensätzlicher Interessen, in der Herbeiführung (*à faire naître*) von Zuständen, wo die rivalisierenden Richtungen sich in leidlicher (*supportable*) Weise ineinander schicken (*s'arrangent*), während keine voll (*tout entière*) ihren Willen durchsetzt (*faire*) und also das Gemeinwesen balanziert.

Für den gegenwärtigen schweren und gefährlichen Moment ist nichts notwendiger, als Einverständnis (*entente*) derjenigen Liberalen, die noch berechtigt sind (*ont le droit*), sich also zu nennen, und der Arbeiterpartei. Dafür wird freilich auf beiden Seiten Abkehr und Umkehr erfordert (*nécessaire*).

Die ernstlich freisinnigen (*libéraux*) Mitglieder der sogenannten Ordnungsparteien werden selbstverständlich nicht aufhören, den von der Arbeiterpartei aufgestellten letzten Zielen entgegenzutreten (*s'opposer*) und die Beherrschung (*domination*) der Parlamente durch eine Arbeitermajorität, wie sie hier und da in Australien einigermaßen realisiert worden ist, als gemeinschädlich (*nuisible au bien public*) zu betrachten. Aber alles politische Zusammengehen (*coopération*) bezieht sich nicht auf die letzten Ziele, sondern auf die nächsten. Das natürliche und jetzt mehr als je gebotene Zusammengehen zwischen dem ehrlichen Freisinn (*parti libéral*) und den durch die Habsucht (*cupidité*) der Interessencliquen gedrückten und zum Teil erdrückten (*écrasées*), grollenden (*irritées*) Arbeitermassen muß in die Tat umgesetzt werden (*être réalisée*). Es darf nicht mehr geschehen, daß der Freisinnige dem unverschämten (*impudent*) oder verschämten Reaktionär seine Stimme lieber giebt als dem Sozialdemokraten. Wie es keinen besseren nationalen Kitt (*ciment*) giebt als das auf dem Schlachtfeld gemeinsam vergossene Blut, so muß auch auf der politischen Wahlstatt (*champ de bataille*) das Zusammengehen gegen den gemeinschaftlichen Feind zu innerer Einigung führen.

Aber auch die Sozialdemokraten sollten ihre Haltung ändern. Ich bin nie einer gewesen und gedenke auch nicht es zu werden; aber es ist leider wahr, zur Zeit ist dies die einzige große Partei, die Anspruch hat auf politische Achtung (*qui a droit à l'estime politique*). Von dem Talent ist es nicht nötig zu reden; jedermann in Deutschland weiß, daß mit einem Kopf wie Bebel ein Dutzend ostelbischer Junker (*hobereaux à l'est de l'Elbe*) so ausgestattet (*doté*) werden könnten, daß sie unter ihresgleichen glänzen würden. Die Hingebung (*dévouement*), die Opferbereitschaft (*esprit de sacrifice*) der sozialdemokratischen Massen imponiert auch dem, der ihre Zwecke nichts weniger als teilt. An der Disziplin der Partei, deren ungeheure Schwierigkeiten uns ihre Parteitage (*congrès*) drastisch (*nettement*) vor Augen führen, könnten namentlich unsere Liberalen sich ein Muster nehmen. Aber auf der anderen Seite ist auch nicht zu bestreiten (*contester*), daß an der gegenwärtigen fast verzweifelten (*désesperée*) Lage der Staatsverhältnisse die Sozialdemokratie einen guten Teil der Schuld trägt. Unter ihren denkenden Führern — alle denken sie nicht — kann keiner sein, der nicht erkennt, daß unter den Anhängern (*partisans*) der kapitalistischen Wirtschaft eine sehr große Anzahl das ernstliche Bestreben hat, nicht den Sozialdemokraten ihren Willen zu tun, nicht eine Arbeitertyrannei einführen zu helfen, aber innerhalb der bestehenden Ordnungen zu bessern und zu mildern, und zwar nicht im Wege des Almosens, das der Arbeiter mit Recht abweist (*repousse*), sondern im Wege der Gleichberechtigung (*egalité des droits*) von Mann und Mann. Einen Mann wie den toten Krupp, dessen tragisches Ende auch zu den schweren Schicksalen unseres unglücklichen Landes gehört, sollte auch der sozialdemokratische Arbeiter anders würdigen (*estimer*), als es geschieht. Die sozialen Bestrebungen unserer Regierung und sogar nicht weniger von der Habsucht nicht völlig demoralisierter Parteiführer mag der Sozialdemokrat immer als unzulängliche (*insuffisant*) Abschlagszahlung (*acompte*) bezeichnen; aber es ist eine für mich unbegreifliche Gemütsrohheit, daß diese Massen für solches Wollen und zum Teil auch Vollbringen gar keine Empfindung zu haben scheinen. Daß dies zugleich praktisch ungefähr das Verderblichste (*funeste*) ist, was sie für ihre Interessen tun können, ein politischer Selbstmord (*suicide*), das werden sie in dieser Krise nur zu bald erfahren.»

Theodor Mommsen.

(Die Nation.)

Schloß Blankenburg und die Kaiserjagd am 24. und 25. Oktober 1902.

(Schluß.)

Schon seit mehreren Wochen hatte man in den Hofjagdrevieren eine fieberhafte Tätigkeit entfaltet (*déployé*), um die mannigfaltigen (*divers*) Vorbereitungen (*dispositions*) zu treffen (*prendre*), die bei einer Kaiserjagd unerläßlich (*indispensables*) sind. Derjenige, der niemals Gelegenheit gehabt hat, einer solchen Jagd beizuwohnen, liest mit Erstaunen von den großen Erfolgen (*succès*) der fürstlichen Schützen (*chasseurs*), ohne zu ahnen (*se douter*), welchen besonderen Umständen (*circonstances*) dieselben zu verdanken sind.

Wenigstens 4 Wochen vor der Jagd hatte man schon damit begonnen, das Wild (*gibier*), das in den großen Wäldern frei umherläuft (*courir, errer*) und in den Hofjagdrevieren ganz besonders gehegt und gepflegt (1) wird, einzufangen (*capturer*). Dies geschah meistenteils durch sogenannte „Saufänge“ (1), kleine, eingefriedigte (*clos*) Dickungen (*taillis*), in welche die Tiere, die in den Wintermonaten an regelmäßige Fütterungen (*nourriture*) gewöhnt waren, durch ausgestreute (*répandus*) Maiskörner (*grains de maïs*) gelockt (*attiré, appâté*) wurden. In besonders dazu eingerichteten (*aménagées*) Wagen wurden sie alsdann nach dem großen Fange überführt (*transportés*), in dem das Treiben (*battue*) abgehalten werden sollte. Dieser sogenannte „Große Saufang“, der eine Fläche (*surface*) von ungefähr 10 ha. umfaßt, lag in der Mitte eines zweiten eingegatterten (*entouré d'une barrière à claire-voie*) Gebietes, in dem die Stände (*postes*) für die Fürstlichkeiten und im Anschluß daran die der Kavaliere hergerichtet waren. Von dem Fange aus führten lange, an beiden Seiten eingefriedigte und mit Tannengrün (*branches de sapin*) künstlich (*artificiellement*) verdeckte Gänge (*passage*), nach den einzelnen Fürstenständen. Einige Zeit vor Ankunft der Jagdgäste wurden den Treibern (*rabatteurs*), unter denen sich allerlei angesehene Leute (*notables*) der Umgegend befanden, die sich in Waldarbeitertracht (2) verkleidet hatten, um auf diese Weise (*de cette façon*) an dem interessanten Schauspiel teilnehmen zu können, ihre Plätze im Saufange angewiesen (*indiqué, assigné*), während der Rüdenmeister (*maître de la meute*) mit seinen Leuten, welche die Meute führten, an dem Außengatter Aufstellung (*place, position*) nahm. Sobald die fürstlichen Gäste nach den für sie bestimmten Plätzen geleitet waren, begann die Jagd. Durch lautes Schreien der Treiber wurde das Wild, das sich bereits an seine neue Umgebung gewöhnt hatte, aufgescheucht (*épouvanté*) (3) und suchte im wilden Durcheinander (*désordre*) aus dem Fange auszubrechen (*sortir*). In diesem Augenblicke öffnete

Wildgatter
Kavaliere
Kavaliere
Pforte: f.
„Großer Saufang“
a
b
Wildgatter
Wildgatter
Rüdemeister und Meute
Fürstenstände
Kaiserstand
Wildgatter

(1) hegen und pflegen, prendre grand soin de.

(1) Espace clos, avec une porte laissée ouverte qu'on ferme pendant la nuit, lorsque le gibier est tombé dans le piège.
(2) Costumes de bûcherons, de gens occupés dans les forêts.
(3) das Wild aufscheuchen, faire lever le gibier.

ein auf erhöhtem Sitze postierter Forstbeamter das Ausgangstor a (1), und ein mächtiger Keiler (*sanglier mâle*) mit langen, hervorstehenden Hauern (*défense*) suchte in wilder Flucht das Weite zu gewinnen (*gagner le large*). Ein zweiter Beamter, der am Thore b (1) aufgestellt war, öffnete den Gang zum Kaiserstande, und in wenigen Sekunden befand sich das Borstentier (*sanglier*)(2) vor dem verhängnisvollen (*fatale*) Gatter, das den Weg versperrte (*barrait*) und ihm die einzige Möglichkeit ließ, vor den Fürstenständen entlang seine Rettung zu suchen. In demselben Augenblicke aber fiel der erste Schuß aus der Büchse (*fusil*) des Kaisers, der das Tier zu Boden streckte (*étendre*). Inzwischen aber hatten die Tore anderem Wilde freien Weg geschaffen, das in den meisten Fällen (*dans la plupart des cas*) jedoch nicht einmal den zweiten Stand erreichte, da der Kaiser als geübter Schütze nur selten sein Ziel verfehlte (*manquer*). Damit nun aber auch die übrigen Fürsten zu Schuß kamen (*eussent quelque gibier à tirer*), wurden von Zeit zu Zeit auch die anderen Gänge dem Wilde freigegeben (*laisser libre*). Nur wenigen Tieren gelang es, in rasender Flucht diese Tod und Verderben bringenden Stände hinter sich zu lassen. Doch jetzt begann für diese armen Tiere, die vielleicht dem Tode entronnen (*échappés*) zu sein glaubten, erst die eigentliche Hetze [*poursuite* (*avec les chiens*)]. Auf ein vom Rüdenmeister gegebenes Zeichen nahmen mehrere Hunde die Fährte (*piste*) des Wildes auf und hetzten es so lange vor den Kavalieren auf und ab, bis ein wohlgezielter Schuß dem grausigen (*horrible*) Schauspiel ein Ende machte. Zuweilen hielt das gereizte (*excité*) Wild auch plötzlich inne (*s'arrêter*), um gegen seine Verfolger Front zu machen. In dem Kampfe auf Leben und Tod, der sich alsdann entspann (*s'engager*), wurde mancher allzueifrige (*trop ardent*) Hund von den spitzen Hauern der erbosten (*irrité*) Keiler derartig zugerichtet (*maltraité*), daß ihn selbst die in der Anwendung der Nadel geübte Hand des Rüdenmeisters nicht am Leben erhalten konnte. Nachdem nun die Fürsten ihrem Range entsprechend (*d'après leur rang*) oft genug zu Schuß gekommen waren, während die letzten Kavaliere, bei Kaiserjagden Minister und kommandierende Generale, noch nichts erlegt (*abattu*) hatten, ließ man kurz vor Schluß des Treibens durch die bislang (*jusqu'alors*) verschlossene Pforte f einige Tiere entwischen (*fuir*), damit auch diesen Herren die Freude an dem edlen Waidwerk (*chasse*) nicht vereitelt (*déçue*) wurde. Ein Waldhornsignal verkündigte (*annonça*) alsdann den Schluß der Jagd, dem die Besichtigung der Strecke folgte. Dieselbe ergab, daß von den 200 Sauen (*laie*), die erlegt waren, 81 auf die Jagdbeute des Kaisers kamen. Nachdem noch einige Treiben auf Schwarz- u. Rotwild [*gros gibier cerfs, chevreuils, sangliers*)] in den benachbarten Revieren abgehalten waren, fuhren die fürstlichen Gäste nach dem Schlosse zurück. Der Kaiser, der auf der Jagd Zigarren und Zigaretten verschmäht (*dédaigne*), rauchte eine kurze Soldatenpfeife, ein Erbstück *héritage*) seines Vaters, das der Monarch besonders in Ehren hält. Um 6 Uhr begann im Kaisersaale die Tafel, die wiederum aufs prächtigste geschmückt war. Bei der darauf folgenden Theateraufführung war der Monarch in bester Stimmung (*humeur, dispositions*) und applaudierte recht häufig (*fréquemment*). Nachdem nach Schluß der Vorstellung der Thee eingenommen war, rüstete sich (*s'apprêta* der Kaiser zur Abreise. Auf den Straßen, die der Zug *cortège*) passieren mußte, hatte sich inzwischen eine große Menschenmenge eingefunden (*réunie*), die den Monarchen noch einmal sehen wollte. Böllerschüsse (*salves*) und fernes Hurrahrufen kündigten alsbald den prächtigen Viererzug (*attelage à la Daumont*) an, der den Kaiser, begleitet von dem Regenten und dessen Söhnen, zum Bahnhof brachte. Nach einem herzlichen Abschiede zwischen dem Regenten und seinem hohen Gaste, sowie den anderen zur Begrüßung erschienenen fürstlichen Gästen, stieg der Monarch in den Zug, der ihn nach Potsdam zurückbrachte. Nachdem auch der Regent mit den übrigen Gästen am folgenden Tage abgereist war, verschwand (*disparut*) der Glanz der fürstlichen Hofhaltung *train de cour*) und Schloß und Stadt Blankenburg liegen wieder in altgewohnter Ruhe da.

B. Zornemann.

(1) Voir la figure.
(2) das Borstentier, animal qui porte des soies.

Das venezolanische Heer in deutscher Beleuchtung.

„Bei der Beurteilung der venezolanischen Streitkräfte [*forces (militaires)*] muß man einen gewaltigen (*énorme*) Unterschied zwischen den tatsächlich vorhandenen und den auf dem Papier stehenden Soldaten machen und sich darüber klar werden, daß die Stärke einer venezolanischen Brigade noch nicht der Stärke eines kriegsstarken (*sur le pied de guerre*) deutschen Infanterie-Bataillons entspricht (*correspond*). Die Infanterie ist mit dem deutschen Gewehr (*fusil*) Modell 71/84 bewaffnet. Die Artillerie ist, abgesehen (*en dehors*) von der Gebirgsbatterie, mit kleineren Geschützen älterer Krupp'scher Konstruktion ausgerüstet (*pourvue*). Bespannung (*attelage*) existiert nicht. Die Uniformierung ist der französischen nachgebildet (*copié*) : Blauer Waffenrock (*tunique*) mit zwei Reihen Knöpfen, rote Hosen, Käppi und Stiefel. Für gewöhnlich besteht die Bekleidung jedoch nur in Drillichanzug (*complet de treillis*). Käppi oder Strohhut und Sandalen nebst Patronengürtel (*cartouchière*). Von einer soldatischen Ausbildung (*instruction*) im deutschen Sinne kann nicht die Rede sein. Der Dienst beschränkt sich im großen und ganzen auf Wachtdienst (*service de garde*). Exerziert wird sehr wenig. Die Schießausbildung (*les exercices de tir*) läßt alles zu wünschen übrig : Übungen im Scharfschießen [*tir à balles (ou à boulets)*] finden nie statt, sodaß der Soldat nicht mit seiner Waffe vertraut wird. Reglementierende Vorschriften (*instructions*) über die Fechtweise (*exercice, maniement des armes*) existieren nicht; die ganze Kriegsführung ist überaus einfach, mehr auf dem Instinkt als auf den Grundsätzen der Kriegswissenschaft beruhend (*basés*). Hieraus erklären sich auch die verhältnismäßig geringen Verluste in den Bürgerkriegen (*guerres civiles*), in denen der Soldat lieber mit der landesüblichen (*en usage dans le pays*) Machette, einem langen Haumesser (*espadon*), angreift (*attaque*), als daß er sich seiner Schießwaffe (*arme à feu*) bedient. Die andauernden (*continuelles*) Parteikriege und die laxe (*relâché*) Handhabung des Dienstes üben natürlicherweise einen sehr nachteiligen Einfluß auf die Disziplin aus, zumal der Soldat gar nicht weiß, für wen er kämpft. In friedlichen Zeiten besteht der Rekrutenersatz (*contingent*) vielfach aus in ihrer Heimat mißliebigen (*mal considérés*) Elementen, Vagabunden u. s. w., die auf diese Weise abgeschoben (*éloignés*) werden. In unruhigen Zeiten dagegen vollzieht sich die Aushebung (*recrutement*) naturgemäß nicht annähernd so, wie man sich solche nach deutschen Begriffen vorstellt. Beim Ausbruch (*lorsqu'éclate*) einer Revolution, übrigens seit längerer Zeit ein regelrechter (*normal*) Zustand, wird von beiden Parteien alles aufgefangen, was nur einigermaßen die Flinte tragen kann, der Landmann, die Haciendenarbeiter, der Wanderer auf der Straße, ganz alte Leute und halberwachsene Jungens (*adolescents*). Beim Bekanntwerden (*publicité*) von Rekrutierungen flüchtet die erwachsene Landbevölkerung, auf deren Schultern in erster Linie die Lasten des Krieges ruhen, vielfach in die Berge und lebt dort vom Marodieren. Der gewaltsam Rekrutierte benutzt natürlich meistens auch die erste Gelegenheit zum Entwischen (*fuir*).

(Hamburger Korrespondent.)

Die Akadémie de médecine.

In Gegenwart des Präsidenten der Republik und des Unterrichtsministers Chaumié wurde vor einigen Wochen das neue Gebäude der Akadémie de médecine eingeweiht (*inauguré*). Damit ist einem Provisorium ein Ende gemacht worden, das über (*plus de*) 50 Jahre gewährt (*duré*) hat. Die Akadémie de médecine wurde im Jahre 1821 unter dem Vorsitz (*présidence*) des Baron Portal gegründet und erst in einem Privathause, dann in

einem Hotel in der Rue de Poitiers untergebracht (*installée*). Vor nunmehr (*il y a maintenant*) einem halben Jahrhundert bezog (*elle fut installée dans*) sie „provisorisch" eine alte Kapelle, die früher der öffentlichen Armenpflege (*assistance publique*) gedient hatte, in deren engen, schmucklosen (*dépourvus d'ornements*) und keinerlei Komfort bietenden Räumen die Mitglieder in ständiger Sehnsucht nach frischer Luft und gutem Licht lebten. Das neue Gebäude der Akademie in der Rue Bonaparte ist dagegen mit allen Errungenschaften (*conquêtes*) der Neuzeit versehen (*muni*). Selbst für die zu den Probe-Impfungen (*inoculations*) notwendigen Tiere sind geräumige Stallungen vorgesehen (*prévues*).

(Pariser Zeitung.)

Eine unheimliche (*lugubre*) Geschichte.

Es dunkelt (*fait sombre*) schon. Ein Mann geht auf dem einsamen Weg vom Bahnhof zu seiner Wohnung, er beschleunigt (*presser*) seine Schritte. Plötzlich merkt (*remarque*) er, daß ein Mensch ihn verfolgt; je schneller er geht, um so schneller geht das Wesen hinter ihm, bis sie an einen Kirchhof (*cimetière*) kommen. „Jetzt", sagt er zu sich selbst, „will ich sehen, ob er mich verfolgt". Er betritt den Kirchhof und wirklich, der Mann folgt ihm. Er fürchtet sich, im Gedanken tauchen Straßenräuber (*brigand*) und Revolver vor ihm auf (*surgir*), in seiner Verzweiflung (*désespoir*) läuft er um ein Mausoleum, auch hier wird er verfolgt. Da faßt (*prendre*) er einen Entschluß; er dreht sich um, mustert (*examine*) den Kerl und fragt ihn: „Zum Henker (*que diable*)! Was wollen Sie denn von mir? Warum folgen Sie mir?"

„Gehen Sie immer auf diese Weise (*de cette façon*) nach Hause, mein Herr? Ich muß bei Herrn Müller ein Paket abgeben (*remettre*); der Gepäckträger (*facteur*) vom Bahnhof meinte, daß wenn ich Ihnen folgen würde, ich den Weg wohl fände, da Sie sein Nachbar seien; aber so sonderbar (*étrange*) habe ich mir den Weg nicht vorgestellt (*figuré*)!"

(Neue fliegende Blätter.)

Humoristisches.

Unterm Weihnachtsbaum.

„Weshalb weinst du, Fritzchen?"
„Ich habe mein Marzipan (*massepain*) aufgegessen (*tout mangé*)!"
„Nun, das ist doch kein Grund (*raison*)."
„Ja, ich glaubte, es wäre Karl seins (*que c'était celui de Charles*)."

Aus dem Gerichtssaal (*salle du tribunal*).

Richter: „...Es ist doch merkwürdig (*curieux*), daß Sie die Kleider gestohlen, und nicht in die Kasse gegriffen (*pris*) haben!"

Angeklagter (*accusé*): „Ich bitt' Sie, erinnern Sie mich nicht daran! Ich hab' mich schon genug d'rüber geärgert!"

(Fliegende Blätter.)

Erster Gedanke.

Herr [der eine Dame vom Tode des Ertrinkens (1) gerettet]: „Gott sei Dank, sie schlägt die Augen auf (*ouvre*), sie lebt!... Können Sie auch schon sprechen, gnädiges Fräulein?" — "O ja... haben Sie vielleicht einen Spiegel bei sich?"

(Fliegende Blätter.)

---

(1) Sur le point de se noyer.

EXAMENS ET CONCOURS

Sections normales préparatoires au professorat commercial (1902).

VERSION

Wer gut schlafen will, muß müde sein. Müde wird man aber von der Arbeit, besonders von schwerer körperlicher Arbeit, welche mit vieler Bewegung, zumal im Freien, verbunden ist; jedoch auch von geistiger Arbeit und oft noch viel mehr.

Nun trifft es sich leider in letzterm Falle oft, daß die Seele matt und müde ist, der Körper aber nicht so recht; deshalb ist es sehr gut, wenn auf die geistige Arbeit noch körperliche Anstrengungen folgen. Der Tagelöhner, der Drescher, der Schmied und der Zimmermann, sie alle schlafen gewiß besser, als der Schneider und Weber oder gar der Gelehrte.

THÈME 29.

Goldsmith était sur le point de quitter Leyde, où il habitait depuis un an, quand il s'aperçut qu'il n'avait pas d'argent pour voyager. Il alla trouver un de ses amis, un médecin, qui lui en prêta. Comme il rentrait chez lui, il vit dans un magasin des fleurs magnifiques, et se rappelant qu'un de ses oncles aimait beaucoup les fleurs, il en acheta pour les lui porter. Mais elles étaient si chères qu'il dut donner tout ce qu'il avait. Il partit cependant, sans un sou, avec une flûte pour gagner son pain sur la route.

Baccalauréat moderne.

(*Grenoble, novembre 1902.*)

VERSION

Heinrich IV. und der Bauer.

Heinrich IV. ritt einst mit seinem Gefolge auf die Jagd und entfernte sich bald von demselben. Als er so dahinritt, traf er einen Bauer, der auf einem Aste einer starken Eiche saß. „Was treibst du hier?" fragte der König, worauf der Bauer antwortete: „Ich sitze schon seit Tagesanbruch hier und möchte den König sehen, welcher hier vorbeikommen soll." — „Wenn du dich mit auf mein Pferd setzen willst, so kannst du mit mir kommen, und bald darauf wird sich dein Wunsch erfüllen lassen", sprach der Fürst. Der Bauer ließ sich das nicht zweimal sagen, sondern benutzte die günstige Gelegenheit und setzte sich mit auf das Pferd. „Woran soll ich aber den König erkennen?" fragte der Bauer nach einer Weile. Der Reiter erwiderte: „Sei darum nicht besorgt; du brauchst nur auf den zu achten, der bedeckt bleibt, wenn alle übrigen ehrfurchtsvoll grüßen, sobald wir auf das Jagdgefolge stoßen." Bald darauf trafen sie mit einem Teile des Gefolges zusammen, und alle entblößten ihr Haupt, nur der nicht, mit dem der Bauer geritten war. Der Fürst fragte: „Nun, wer ist denn der König?" — „Meiner Treu, mein Herr, antwortete der Bauer, entweder Ihr oder ich, denn wir sind die beiden Einzigen, welche den Hut noch auf dem Kopfe haben."

THÈME 30.

Notre maison de campagne.

Es-tu heureux, mon cher Pierre, d'être resté à la campagne ! Moi aussi j'ai connu ce bonheur, jusqu'au jour où il me fallut apprendre le grec et le latin. J'habite la ville, et je suis enfermé entre quatre murs comme un pauvre prisonnier. Mais je pense encore à notre jolie maison de campagne, et surtout au jardin où je jouais avec mes frères et sœurs. C'était un beau jardin : de grands arbres fruitiers nous tendaient (tendre, hinstrecken) leurs bras chargés de pommes vermeilles (purpurroth) et de poires dorées, et les murs étaient couverts de vignes où pendaient d'énormes grappes de raisin. Des fleurs de toutes sortes, comme des roses, des œillets, des lis garnissaient les parterres ; le jardinier les entretenait avec soin, et les enfants n'avaient pas la permission d'y toucher. D'autres, comme les violettes, les muguets, les pâquerettes, les myosotis, poussaient d'elles-mêmes dans un petit bois, et nous en faisions des bouquets. Une haie d'aubépine (der Hagedorn) séparait le jardin d'agrément du potager. [*Le jardin à fleurs* (mot composé) *du jardin à légumes* (composé)].

Les Quatre Langues

N° 9. 5 Février 1903. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

In Marokko.

Im westlichsten Mittelmeer (*à l'extrémité occidentale de la Méditerranée*) ist ziemlich unerwartet die marokkanische Krise hereingebrochen *éclaté*), wobei ein fanatischer mohammedanischer Thron-Prätendent den europäerfreundlicheren Sultan zu stürzen (*renverser*) droht und die Sorge vor einem Aufrollen der ganzen marokkanischen Frage, alle Mittelmeer-Mächte, zu denen natürlich England hervorragend gehört, zu einer Flotten-Entfaltung (*déploiement*) an der marokkanischen Küste treibt. Schon in den nächsten Tagen werden mehr als ein Dutzend englischer, spanischer und französischer Kriegsschiffe dort sein. Ebenso will Portugal sich beteiligen und Italien kann nicht zurückbleiben. Der Sultan von Marokko wird zur Zeit in Fez belagert (*assiégé*) und man erwartet jeden Tag die Nachricht von einer neuen Schlacht, welche die Entscheidung zu bringen hätte, ob er weiter regiert oder der Prätendent. Spanische, englische und französische Diplomaten versichern um die Wette (*à l'envi*), daß trotz des Bürgerkrieges (*guerre civile*) in Marokko noch keine Notwendigkeit für eine europäische Intervention dort eingetreten sei.

(Das Echo.)

. · .



Mulay Abdul Aziz, der Sultan von Marokko.

Die Lage der Europäer im Innern des Landes fängt an, nicht unbedenklich (*sans danger*) zu werden, da die Unruhen nach der Niederlage *défaite*) des Sultans sich rasch ausbreiten (*s'étendre*) können. Dementsprechend (*en conséquence*) haben die Vertreter der meisten Staaten, unter ihnen auch Deutschland, ihren Konsularbeamten in Fez die Weisung (*l'ordre*) gegeben, alle Vorkehrungen zu treffen (*prendre toutes les dispositions*), um ihre Landesangehörigen (*nationaux*), falls es erforderlich scheint, rasch und sicher nach der Küste zu geleiten (*conduire*). Es befinden sich in Fez fünfzig Europäer, darunter vier Deutsche. Auch die in Marrakesch lebenden Deutschen sind aufgefordert (*invités*) worden, nach der Küste zu gehen. Eine Gefahr für die Europäer in den Küstenstädten soll vorläufig (*provisoirement*) nicht vorhanden sein (*exister*). Vier in Gibraltar liegende englische Kriegsschiffe konnten nötigenfalls ganz rasch zum

Schutze eintreffen. Durch den bisherigen Erfolg des Prätendenten, der allerdings auch wieder in einen Mißerfolg umschlagen (*devenir brusquement*) kann, wird die Möglichkeit eines Thronwechsels nähergerückt, und es ist nicht zu verkennen, daß damit die Versuchung, die ganze marokkanische Frage zu entrollen, gegeben wäre. Sollte aber schließlich der Sieg des Prätendenten lediglich (*uniquement*) mit einem Thronwechsel endigen, ohne daß ein Eingreifen (*intervention*) der Mächte durchaus erforderlich wäre, so könnte die Politik der Mächte, den status quo zu erhalten, nach wie vor ihre Geltung (*valeur*) behalten, denn ein Thronwechsel in Marokko wäre am Ende doch kein Grund, daß auch die Beziehungen Europas zu diesem Lande eine völlige Umwälzung (*bouleversement*) erführen, oder daß man an das schwierige Problem einer Aufteilung (*partage*) herantreten (*marcher à*) müßte. Zweifellos aber haben die Vorgänge (*événements*) in diesem Lande eine so große Bedeutung, daß man sie aufmerksamen Auges verfolgen muß.

(Kölnische Zeitung.)

⁂

Marokko, 812 000 Qkm. (Quadratkilometer), und 6 Millionen E. (Einwohner, *habitants*) besitzt sowohl eine Mittelmeerküste als eine atlantische, aber wenige gute Naturhäfen und ist noch gebirgiger als Algerien. Fruchtbares „Tell“ an der Küste, Steppen zwischen den Hochgebirgsketten (*chaînes de montagnes*) und im Südosten Felsen- und Sandwüsten sind auch hier die natürlichen Landesabschnitte (*divisions naturelles du pays*). Die Ströme dienen nur zur Bewässerung, und der kulturfeindliche (*ennemi de la civilisation*) Islam, sowie die Einheitslosigkeit (*manque d'unité*) der Bevölkerung — Araber, Berber und Juden — erschweren (*rendent plus difficiles*) noch mehr als in Algerien Produktion und Handel. Die „Rumi“ (Europäer) sind verhaßt, die Juden — die Kapitalisten im Lande — verachtet, und der Sultan ist gegenüber den häufigen (*fréquents*) Aufständen (*révoltes*) der einzelnen Stämme (*tribus* vielfach) machtlos (*impuissant*). Landesprodukte sind Häute, Felle, Wolle, Vieh, Erbsen und Bohnen, Straußfedern, Wachs (*cire*), Gummi, Mandeln, Datteln, u.s.w. Die Handelsbewegung beträgt 70 Millionen M.

Tanger ist Sitz (*siège*) der europäischen Konsuln; Casablanca, Mogador und Rabat andere Haupthäfen. Die Hauptstadt Fez (80 000 E.) treibt Industrie in Geweben (*tissus*) Leder, Waffen. Marokko (50 000 E.) auf palmenbedeckter Hochebene (*plateau*) am Atlas ist im Verfall (*en décadence*).

(Emil Deckert.)

Taufe des Linienschiffs (*vaisseau de ligne*) „Braunschweig“.

Auf der Kieler Germania-Werft (1) erfolgte der Stapellauf (*lancement, mise à l'eau*) von S. M. Linienschiff „H.“, das bis jetzt größte der deutschen Flotte. Gegen 11 1/4 Uhr begab sich der von Allerhöchster Stelle mit der Taufe des Schiffes beauftragte Prinz Albrecht von Preußen, ferner Prinz Hein-

(1) Chantier pour la construction des navires.

rich, Prinzessin Heinrich, sowie Prinz Adalbert von Preußen mit den beiderseitigen persönlichen Gefolgen zur Barbarossa-Brücke, um sich nach der Werft zu begeben. An der Anlegestelle der Werft (*chantier*) wurden die Hohen Herrschaften vom Staatssekretär des Reichsmarineamts (*office de la marine impériale*), Vizeadmiral von Tirpitz, dem Chef der Ostseestation, Admiral von Köster, sowie dem Direktorium der Germania-Werft empfangen. Nach erfolgter Vorstellung begaben sich die Hohen Herrschaften nach der Taufkanzel (*tribune*). Die vom ersten Seebataillon gestellte Ehrenwache (*garde d'honneur*) präsentirte, die Musik intonirte den Holländischen Ehrenmarsch. Nach dem Abschreiten (*après avoir passé sur*) der Front der Ehrenwache betraten (*montèrent dans*) die Prinzen Albrecht und Heinrich von Preußen, sowie Admiral von Köster die Taufkanzel, auf der im gleichen Moment die prinzliche Standarte gehißt wurde. Prinz Adalbert von Preußen und Prinzessin Heinrich sowie die übrigen Herren des Gefolges nahmen im Hofpavillon Platz. Hierauf hielt Prinz Albrecht die Taufrede.

Der Prinz brachte darin zum Ausdruck (*exprima*), daß durch die Gnade Seiner Majestät dem Herzogtum Braunschweig (*Brunswick*) und seiner Hauptstadt die hohe Ehre erwiesen werde, daß auf Allerhöchsten Befehl das neue Linienschiff den Namen «Braunschweig» führen (*porter*) soll. Es sei ihm eine unvergeßliche hohe Ehre, dem Schiffe diesen Namen zu geben und für diesen ehrenvollen Auftrag lege er Seiner Majestät seinen tiefgefühltesten Dank zu Füßen mit der Versicherung unwandelbarer (*inaltérable*) Treue und mit dem Wunsche, daß das Schiff viel Glück auf allen seinen Fahrten (*voyages*) im Kriege, wie auch im Frieden haben möge für alle seine Aufgaben. Auf Allerhöchsten und Allergnädigsten Befehl taufe er das Schiff auf den Namen «Braunschweig». Dies sei für die preußische und deutsche Geschichte ein ruhmreicher (*glorieux*) Tag. In ein vom Prinzen Albrecht ausgebrachtes (*poussé*) dreifaches Hurrah auf Seine Majestät stimmten die Anwesenden begeistert ein (*unirent leurs voix*).

Nachdem die Flasche Schaumwein (*vin mousseux*) am Bug (*proue*) des Schiffes zerschellt (*brisée*) war, begaben sich die hohen Herrschaften zu dem am Wasser gelegenen Ablaufpavillon, um dem Ablaufen (*lancement*) des imposanten Schiffes beizuwohnen. Majestätisch glitt es bei strömendem Regen unter dem tausendstimmigen Hurrah der Anwesenden ins Wasser, während das Hafenwachschiff (*vaisseau garde du port*) einen Salut von 21 Schuß feuerte. Sodann bestiegen die hohen Herrschaften ihre Pinassen (*pinasse*) (1) und begaben sich ins Schloß. Dem Stapellauf wohnten ein zahlreiches geladenes Publikum, sowie viele Offizier bei. Die Werft prangte im reichen Flaggenschmuck (*pavoisement*), wobei namentlich die braunschweigischen Farben vertreten waren.

Die neue Orthographie.

Fräulein Louise Großmann, eine Lehrerin, hat über das in der neuen Orthographie stibitzte (*escamoté*) «th» folgende launige (*comiques*) Verse geschrieben :

„Th"

Bei deutschen Wörtern, Kinder, wißt,
„Th" nicht mehr gebräuchlich (2) ist!
Also lautet (3) das Gebot :
Nur mit „t" schreibt Mut und Not,
Tür und Tor und Turm und Tat,
Träne (4) Tran (5) und rot und Rat.
Met (6) und Teer (7) und Teil und tum,
Ob Kaiser- oder Bettlertum,
Wie auch der Töpfer, Komponist
Im Ton ein und derselbe ist.
Viel kleiner wird ein Ungetüm (8)
Denn seht, das „h" jetzt fehlet ihm,
So schwindet (9) auch der Tiere Wut,
Des Wassers Flut, des Feuers Glut,
Der kleinste Tropfen Tau im Tal
Blinkt (10) ohne „h" jetzt auf einmal.
Die alte Zeit wird wieder jung,
Denn es nimmt ab die Teuerung (11).
Doch liebst Du Tee? Ei sieh' nun : „Ja!"
Man trinkt ihn mit und ohne „h!"
Doch eines, Kind, sei festgesetzt.
Der Thron bleibt immer unverletzt (12),
Rüttle (13) nie und nie daran.
Du wärst ein schlechter Untertan!

---

(1) Pinasse, légère embarcation armée de huit ou dix avirons et destinée au service des navires.
(2) usité.
(3) est ainsi conçu.
(4) larmes.
(5) huile de poisson, de baleine.
(6) hydromel.
(7) goudron.
(8) monstre.
(9) décroît.
(10) scintiller.
(11) famine.
(12) intact.
(13) ébranler.

Rekrutenvereidigung (*prestation de serment des recrues*) **in Gegenwart des Kaisers.**

In dem mit militärischen Emblemen geschmückten Exerzierhause (*salle d'exercice*) zu Potsdam, in dessen Mitte ein Feldaltar, von Kanonen flankiert, errichtet war, fand im letzten November, wie jedes Jahr, die Vereidigung der Rekruten der Potsdamer Garnison statt. Um 11 Uhr erschienen der Kaiser und die Kaiserin in einem offenen Zweispänner (*voiture à deux chevaux*), vom Neuen Palais kommend, am Exerzierhause. Anwesend waren ferner die Prinzen des königlichen Hauses, Prinzessin Friedrich Leopold, Prinzessin Ernst von Sachsen-Altenburg, die Erbprinzessin (*princesse héritière*) von Hohenzollern, das Allerhöchste Hauptquartier (*grand quartier général*), der kommandierende General v. Kessel, die Vorgesetzten (*chefs*) der beteiligten Truppenteile und die fremden Militärbevollmächtigten (*attachés militaires étrangers*). Am Altar hatte die Geistlichkeit (*clergé*) Aufstellung genommen. Nachdem die Allerhöchsten Herrschaften den Exerzierschuppen (*salles*) betreten hatten, folgten die Fahnen, welche von der Leibkompagnie des ersten Garderegiments zu Fuß begleitet wurden. Die Feier (*solennité*) begann mit Ansprachen (*allocution*) des evangelischen Garnisonpfarrers Keßler und des katholischen Militärpfarrers Dr. Middendorf. Hierauf fand die Vereidigung statt. Nach derselben hielt der Kaiser eine Ansprache, worauf Generalmajor Frhr. v. Lyncker ein dreifaches Hurra auf den Kaiser ausbrachte (*poussa*). Die Kapelle (*musique*) des ersten Garderegiments spielte die Nationalhymne. Darauf ließ der Kaiser die Ehrenkompagnie vorbeimarschieren (*fit défiler*) und begab sich dann mit Gefolge nach dem Kasino des Offizierkorps des ersten Garderegiments zu Fuß, um dort das Frühstück einzunehmen, während die Kaiserin nach dem Neuen Palais zurückfuhr.

* * *

Die Ansprache des Kaisers an die Rekruten zu Potsdam nach ihrer Vereidigung im Lustgarten (*parc*) hatte folgenden Wortlaut :

„Rekruten! Ihr habt Mir soeben den Fahneneid (*fidélité au drapeau*) geschworen und damit angesichts (*devant*) der glorreichen und ruhmgekrönten Feldzeichen (*étendards*) ausgesprochen, daß Ihr treu zu Eurem Kaiser stehen wollt in allen und jeden Lagen. Hierfür meinen Kaiserlichen Dank. Ihr werdet während Eurer Ausbildung (*instruction*) manche schwere Stunde über Euch ergehen lassen (1) müssen, denn der Kriegsdienst ist schwer und stellt hohe Anforderungen an Euch (*exige beaucoup de vous*). Aber laßt Euch dadurch nicht anfechten (*troubler*), sondern tut, was von Euch verlangt wird, was Eure Vorgesetzten (*chefs*) Euch in meinem Namen befehlen werden. Dann werden aus Euch ganze Männer, auf die sich das Vaterland verlassen (*avoir confiance*) kann. Jeder tue an seiner Stelle seine Pflicht und lasse sich durch nichts irre machen (*et ne se laisse pas dérouter*). Denkt stets an Euren Fahneneid und schüttelt die Versucher von Euch ab (*repousser*). Vergesset aber auch Euren Gott nicht, denn durch den Segen des Allerhöchsten wird Euch Euer Dienst leicht und lernt Ihr schwere Stunden überstehen (*supporter*). Schämt Euch nicht des Gebetes, das Euch einst Eure Mutter gelehrt hat. Wer Gott vertraut, ist noch nie untergegangen, und war die Prüfung auch noch so schwer. Ihr habt Mir Treue geschworen, seid aber Euch selbst auch treu. Der Rock, den Ihr tragt, ist Mein Rock, und Ehre dem, der ihn tragen kann. Laßt dies Ehrenkleid aber nicht beschimpfen (*insulter*), denn wer Euch beleidigt, tritt auch Mir zu nahe (*m'offense*). Haltet aber Frieden mit jedermann, vergewissert Euch in der Stunde der Anfechtung Eures Eides (*restez fidèles à votre serment*) und zeigt Euch würdig, dem Heere

---

(1) etwas über sich ergehen lassen, supporter quelque chose avec calme, avec résignation.

anzugehören und dem Wohle des Ganzen zu dienen, nach dem Vorbilde (*exemple*) Eurer Väter. Wer seine Pflicht treu und gewissenhaft erfüllt, der darf Meines Dankes versichert sein, und dem wird's auch wohl gehen, das war immer schon so. Nun gehet heim (*rentrer*) und tuet Euren Dienst."

Der Eissport in Berlin.

Der Eissport (*patinage*) in Berlin hat bei dem anhaltenden (*persistant*) Frostwetter (*temps de gelée*) die größten Dimensionen angenommen. Alle Welt läuft Schlittschuh (*patine*), und neben den vornehmen, eleganten Eisbahnen (*pistes*) im Tiergarten (*jardin zoologique*) sind in allen Stadtteilen Plätze eingerichtet, auf denen man diesem kräftigenden (*fortifiant*), gesundheitsfördernden (*salutaire*) Vergnügen nachgehen (*s'adonner*) kann. Die von der feinen Welt bevorzugtesten (*préférées*) Bahnen sind der Neue See und die Rousseau-Insel, die von Friedrich dem Großen zu Ehren Jean Jacques Rousseau's angelegt wurde und der Pappel-Insel von Ermenonville in der Nähe von Paris nachgebildet ist. Herrlich (*magnifiquement*) inmitten des Tiergartens gelegen, vermitteln die Stadtbahn (*métropolitain*) und die elektrischen Bahnen den Verkehr dorthin, und täglich sind es Tausende, die sich dort auf spiegelblanker (*poli comme un miroir*) Eisfläche tummeln (*prennent leurs ébats*). Die Aristokratie, die Offiziere, die Künstlerwelt (*le monde des artistes*) finden sich hier zusammen, und es gewährt ein entzückendes (*charmant*) Bild, die graziösen Gestalten der Damen, die kräftigen Erscheinungen der Männer in elastischen Bewegungen dahinfliegen zu sehen. Das Schlittschuhlaufen wird mit einer bewunderungswürdigen Virtuosität betrieben. Es giebt Eiskünstler und Eiskünstlerinnen, welche das Staunen der Zuschauer hervorrufen (*provoquent*). Die Bahnen sind von Schaulustigen (*curieux*) dicht umsäumt (*bordées*), und es sieht lebensvoll und reizend aus, wie zwischen kahlen Bäumen und Sträuchern überall neugierige, fröhliche Menschen mit Interesse den Vorgängen auf der Eisbahn folgen. Mit Zurufen (*appels*) und Beifallsbezeugungen (*applaudissements*) werden die flottesten (*agiles*) Läufer begrüßt. Es ist ein lebhafter Verkehr herüber und hinüber, von den Ufern nach den festgefrorenen Seen. Da sieht man Eltern mit stolzer Genugthuung die ersten Versuche ihrer Lieblinge beobachten, dort stehen junge Mädchen, denen es am rechten Muth fehlt, und welche die anderen beneiden, die in sicheren Läufen an ihnen vorüberfliegen. Alt und Jung drängt sich heran (*s'approchent*), und die Spaziergänger lenken (*dirigent*) ihre Schritte zumeist nach diesen Plätzen, wo das regste, interessanteste Leben sich abspielt. Und dazu der Tiergarten in seiner winterlichen Pracht! Die wie mit Kristallen übersäten (*ornés*) Bäume, die Gebüsche und Sträucher, an denen es funkelt (*scintiller*) und glitzert (*briller*), als wenn Brillanten über dieselben ausgestreut wären, die wohlgepflegten Pfade zwischen den Wiesenflächen; es ist eine Winterlandschaft (*paysage d'hiver*), wie sie schöner und entzückender nicht zu denken ist und deren Reiz erhöht wird durch das frische, bunte Leben, das in derselben sich abspielt (*se déroule*).

Humoristisches.

In der Hitze (*ardeur f.*).

„O, Mein Herr, Ihre Ausreden (*excuses*) helfen Ihnen gar nichts, man kennt Sie ja ganz genau; ich würde mich schämen (*j'aurais honte*), wenn man mich so genau kennen thät!"

„Metro" (1) und Hochbahn (*chemin de fer aérien*).

Paris und Berlin gehen jetzt gleichzeitig mit großer Energie daran (2), ihre Schnellbahnen (*voies pour la grande vitesse*) durch die Stadt auszubauen (*achevé*). Paris hat den einzig richtigen Weg gewählt, indem es seine Stadtschnellbahn (*métropolitain*) mit einer geringen Ausnahme an der Peripherie vollständig als Tunnelbahn (*voie souterraine*) ausführen ließ, wo sie, ohne irgend jemand zu stören, ihr nützliches Tagewerk (*tâche journalière*) vollführen (*exécuter*) kann. In Berlin ist der bei weitem (*de beaucoup*) größte Teil der neuen elektrischen Stadtbahn (*métropolitain*) als Hochbahn gebaut. Die schönen Mittelpromenaden (*allées médianes*) der breiten Straßen des Ostens sind kilometerweit (*sur une longueur de plusieurs kilomètres*) durch eiserne Gerüste (*charpente*) verbaut (*obstrué*) und überbaut (*couvert*), und auf die wunderbarste und kühnste Weise windet sich (*serpente, se déroule*) die eiserne Schlange auf ihrem langen Wege von der oberen Spree bis nach Charlottenburg durch die Stadt. Häuser werden mitten durchfahren, die schönsten Durchblicke (*coups d'œil*) schnöde abgeschnitten, prächtige Gartenanlagen (*jardins publics*) mußten den plumpen Pfeilern (*piliers*) weichen (*faire place à*), kurz das Straßenbild wurde durch das vielgestaltige (*aux formes variées*) Gitterwerk der Hochbahnanlage (*construction*) derartig verunstaltet (*enlaidi*), daß man es leicht begreift, wenn Charlottenburg sich dieselbe Verunzierung (*enlaidissement*) nicht gefallen lassen wollte und darum die Gesellschaft zwang, vom Nollendorfplatz ab ihre Bahn im Tunnel weiter zu führen.

Auch durch ihre Züge unterscheiden sich die Pariser und die Berliner Schnellbahnen voneinander. Der Metropolitain fährt mit 8 Wagen, die im Eisenbahnstil gebaut und auch äußerlich den bekannten braunen Expreßwagen ähneln (*ressemblent*), in Berlin dagegen laufen Züge mit nur 3, aber sehr langen Wagen, die sich mehr an die Form der Straßenbahnwagen (*tramways*) anlehnen. Sie haben keine Quer-, sondern nur 2 ausgedehnte Längsbänke (*bancs dans le sens de la longueur*) (1). Eine Ähnlichkeit aber besteht zwischen beiden Bahnen. Sie sind stets überfüllt (*bondés*), und darum ist eine längere Reise in ihnen kein Vergnügen, so sehr man auch den großen Geist bewundern muß, der es fertig brachte, ihnen ihre schwierigen Wege zu bahnen.

(Pariser Zeitung.)

(1) Le Métropolitain à Paris.
(2) daran gehen, se mettre à.

Deutsche Literatur an der Sorbonne.

Während Franzosen seit Jahren ihre Sprache und Literatur an deutschen Universitäten lehren, war bis jetzt deutsche Sprache und Literatur auf den französischen Universitäten ausschließlich (*exclusivement*), der Lehrthätigkeit (*enseignement*) von Franzosen überlassen (*confié*). Mit Freude können wir daher die Zulassung des ersten Deutschen an der Sorbonne, begrüßen.

Wir suchen den ersten Vertreter der deutschen Sprache in Frankreich, Dr. Sigfrid Benignus, auf (*allons voir*). Er ist trotz seines lateinischen Namens guter Deutscher und stammt (*est originaire*) aus der schönen Neckarstadt Heilbronn (2). Dr. Be-

(1) die Querbänke, bancs dans le sens de la largeur.
(2) Heilbronn, ville de 35 000 habitants, située sur les deux rives du Neckar, dans le Württemberg, importante par l'industrie et le commerce. Vieil hôtel de ville. C'est dans la salle du conseil que Götz von Berlichingen donne de sa main de fer les gifles qui guérissent „Kopfweh, Zahnwehs und alles Weh der Erden aus dem Grund". Au bord du Neckar, le Diebsturm ou Götzens

nignus erscheint uns in der That geeignet, die deutsche Sprache an der ersten Universität Frankreichs würdig zu vertreten. In Stuttgart erzogen (*élevé*), vollendete er seine philosophischen Studien in Straßburg und lernte dann auf längeren Reisen Land und Leute der alten und neuen Welt kennen. Er übte Lehrthätigkeit aus (*exerça*) an der Kgl. Realanstalt (*collège d'enseignement moderne*) Stuttgart, der Kgl. Hauptkadettenanstalt (*école militaire*) Groß-Lichterfelde, als Hofmeister (*gouverneur*) der Söhne des Großfürsten Wladimir in Petersburg und als Professor an dem Chicago er Institute für Academie und Pedagogie, das mit der Universität von Chicago vereinigt ist.

Dr. Benignus ist außer mit einem besonderen Kolleg (*cours*) für die Studierenden, in diesem Studienjahr mit Vorlesungen (*conférences*) über neue deutsche Literatur, zu denen jedermann der Zutritt (*entrée*) gestattet ist, beauftragt (*chargé*). Er hat mit Gerhart Hauptmann (1) begonnen, um an den Werken dieses Dichters die in Deutschland herrschende Hauptströmung zu erklären. Die Vorlesungen finden jeden Mittwoch, zwei einhalb Uhr nachmittags, im Amphitheater der Sorbonne, Saal Quinet, statt. Es ist zu wünschen, daß diese öffentlichen Vorträge über ein so interessantes Gebiet (*domaine*), wie es die letzten Jahrzehnte der deutschen Literatur im Drama, im Roman und in der Lyrik geben, von den hiesigen deutschen Kreisen durch zahlreichen Besuch ausgezeichnet werden.

(Pariser Zeitung.)

Turm dans lequel Goethe, contrairement à la vérité, fait mourir Götz.

(1) Gerhart Hauptmann, le vrai représentant du naturalisme au théâtre, né à Salzbrunn (Silésie), en 1862. Ses principales œuvres sont : vor Sonnenaufgang, das Friedensfest, Einsame Menschen, die Weber (1892), son grand succès; die versunkene Glocke (1896), Fuhrmann Henschel (1898), Schluck und Jau 1900).

Humoristisches.

Ein Hauptkerl (*fameux gaillard*).

Vater : Nun, Du bist also wirklich durchs Examen gefallen (*échoué*)?

Sohn : Ja, weißt Du, die Professoren stellten (*posèrent*) mir lauter (*seulement*) solche einfache und leichte Fragen, während ich mich natürlich nur auf ganz schwere Dinge präparirt hatte, zu denen wirklich ernstes Studium gehört!

In der ärztlichen Sprechstunde (*consultation*).

Patientin : „Aber, Herr Doktor, nun habe ich schon wenigstens 5 Minuten Ihnen meine Zunge herausgestreckt, und Sie haben sich dieselbe noch nicht einmal angesehen. — Arzt : „Dies ist auch ganz unnöthig, ich wollte nur in Ruhe das Rezept (*ordonnance*) schreiben."

Auf der Bahnstation (*gare*).

A. : „Der Zug hat sich verspätet (*a du retard*), da ist vielleicht ein Unglück passiert."

B. : „Seien Sie ganz unbesorgt (*sans inquiétude*). Ich habe einen reichen Onkel im Zuge und ich habe von jeher (*de tout temps*) Pech (*guignon*) gehabt."

Neuer Trick (*ruse*).

Kunde (*client*) : „Ihre Ladenmädchen (*demoiselles de magasin*) schielen (*louchent*) ja alle; konnten Sie denn keine hübscheren bekommen?"

Chef : „Die habe ich als Schutz (*protection*) gegen Ladendiebe engagiert; die Halunken (*gredins*) wissen dann nie, wo die Mädchen eigentlich hinsehen!"

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand *dans les écoles normales* (1902).

(Aspirants et Aspirantes).

VERSION

Es war Wochenmarkt in der kleinen Kreisstadt Rosmin. Seit uralter Zeit war der Markttag für die Landleute der Umgegend ein Fest von besonderer Bedeutung. Fünf Tage der Woche mußte der Bauer seinen Kohl bauen oder dem gestrengen Herrn frohnen, am Sonntage war sein Herz geteilt zwischen der Jungfrau Maria, seiner Familie und der Schenke, der Markttag trieb ihn über die Grenze seiner Feldmark hinein in die große Welt. Dann fühlte er sich auch gegenüber den Fremden als ein schlauer Mann, welcher schafft und gebraucht; er sah Bekannte wieder, die er sonst niemals getroffen, er erblickte neue Dinge aus der Fremde, er hörte von andern Städten und Ländern und genoß, was Andere für ihn erfunden hatten, in vollen Zügen. Und am Abend dieses Tages flogen die Neuigkeiten aus der weiten Welt bis in das entfernte Walddorf, in jede Hütte, in jede einzelne Menschenseele des Kreises. So war es schon damals gewesen, als noch die Slaven allein auf dem Boden saßen, der Bauer leibeigen unter schmutzigem Strohdach, der Edelmann hoffärtig in seinem hölzernen Palast. Damals war ein offenes Feld gewesen, was jetzt Rosmin heißt; vielleicht stand eine Kapelle darauf mit einem gnädigen Bilde, oder ein paar mächtige Bäume noch aus der Heidenzeit, oder das Haus eines klugen Grundherrn, der weiter sah als seine langbärtigen Genossen.

Gustav Freytag.

THÈME 31.

L'écolier pauvre.

Le plus souvent je partais pour le collège à jeun, l'estomac et la tête vides. Quand ma grand'mère venait nous voir, c'étaient les bons jours : elle m'enrichissait de quelque petite monnaie. Je calculais alors, sur la route, ce que je pourrais bien acheter pour tromper ma faim. Le plus sage eût été d'entrer chez le boulanger ; mais comment trahir ma pauvreté, en mangeant mon pain sec devant mes camarades ? D'avance je me voyais exposé à leurs rires et j'en frémissais. Cet âge est sans pitié.

Pour échapper aux railleries, j'imaginais d'acheter quelque chose d'assez substantiel pour me soutenir et qui ressemblât pourtant à une friandise. Le plus souvent, c'était le pain d'épice qui faisait les frais de mon déjeuner. Il ne manquait pas de boutiques en ce genre sur mon chemin. Pour deux sous, on avait un morceau magnifique, un homme superbe, un géant par la hauteur de la taille ; en revanche, il était si plat, que je le glissais dans mon carton, et il ne le gonflait guère. Pendant la classe, quand je sentais le vertige me saisir et que mes yeux voyaient trouble par le fait de l'inanition, je lui cassais un bras, une jambe, que je grignotais à la dérobée. Mes voisins ne tardèrent pas à surprendre mon petit manège. « Que manges-tu là ? » me disaient-ils. Je leur répondais, non sans rougir : « Mon dessert. »

MICHELET.

RÉDACTION EN FRANÇAIS.

Quelle méthode suivriez-vous pour enseigner le vocabulaire d'une langue étrangère ?

Avantages et inconvénients qu'il y a à faire apprendre par cœur des listes de mots.

COMPOSITION EN LANGUE ÉTRANGÈRE.

Tribulations d'un Français voyageant dans un pays dont il ne parle pas la langue.

Les Quatre Langues

N° 10. 20 Février 1903. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Amer Hagen

Der deutsche Kronprinz in Petersburg.

Der deutsche Kronprinz (*prince impérial*) ist zum Besuch des russischen Kaiserhofes nach Petersburg gereist und dort mit den großen Ehren empfangen worden, die seiner Stellung als künftiger deutscher Thronerbe (*héritier du trône*) entsprechen. Die russische Presse hat sehr höflich, aber ohne übergroße Wärme, den jungen hohen Gast begrüßt.

Im Winterpalais fand zu Ehren des Deutschen Kronprinzen ein großes Gala-diner statt. In der Mitte der Haupttafel hatten die beiden Kaiserinnen Platz genommen, links von der Kaiserin-Mutter saß der Kronprinz, welcher auch die Kaiserin-Mutter zu Tisch geführt hatte, in der Uniform seines ihm heute verliehenen Dragoner-Regiments mit dem Andreas-Orden.

Während der Tafel erhob sich Kaiser Nikolaus und brachte, zum Kronprinzen gewandt, in französischer Sprache folgenden Trinkspruch (*toast*) aus (*porta*):

„Erfreut, Sie unter uns zu sehen, trinke ich auf das Wohl Ihrer erhabenen (*auguste*) Eltern, Ihrer Majestäten des Kaisers und der Kaiserin und Euerer Kaiserlichen und Königlichen Hoheit.“

Der Kronprinz erwiderte:

„Tief bewegt durch die gnädigen (*gracieuses*) Worte, welche Euere Majestät soeben an mich gerichtet haben, bitte ich, mir zu gestatten, Ihnen im Namen Seiner Majestät des Kaisers und Königs, meines Vaters, und in meinem eigenen Namen meinen warmen Dank für den so herzlichen Empfang auszusprechen, der mir zuteil geworden ist (*qui m'a été fait*) und an den ich eine unauslöschliche (*ineffaçable*) Erinnerung bewahren werde. Ich erhebe mein Glas auf das Wohl Euerer Majestät, Ihrer Majestäten der Kaiserinnen Maria Feodorowna und Alexandra Feodorowna sowie der ganzen kaiserlichen Familie.“

Nach dem Festmahl hielten die Majestäten und der Kronprinz Cercle, wobei Kaiser Nikolaus, welcher die Uniform seines preußischen Husaren-Regiments mit dem Schwarzen Adler-Orden angelegt hatte, dem Kronprinzen die höchsten Staatswürdenträger (*les hauts dignitaires*) und die Damen des Hofes vorstellte. Der Kronprinz unterhielt sich längere Zeit mit dem Grafen Lamsdorff, dem Finanzminister Witte, und dem Kriegsminister Kuropatkin. Die Großfürsten waren wiederum in ihren preußischen Uniformen erschienen. Der Besuch hat keinerlei offizielle Bedeutung, sondern ist durchaus privater Natur.

* * *

Über den Besuch des deutschen Kronprinzen schreiben die „St. Petersburgskija Wjedomosti“ an leitender Stelle:

Der herzliche Empfang des Deutschen Kronprinzen bildet das Ereignis (*l'événement*) des Tages. Die hochsympathische Persönlichkeit des jugendlichen Thronerben, über dessen Bescheidenheit (*modestie*) und glänzende Eigenschaften ein günstiges Urteil herrscht, zieht schon jetzt die allgemeine Aufmerksamkeit auf sich. Mit dem Deutschland der Zukunft müssen wir leben und ernstlich, der Vernunft entsprechend (*d'accord avec*), uns verständigen. Gutgesinnte Russen hatten und haben nichts gegen Deutschland, den Herd (*foyer*) lauterer Ideen und ungewöhnlicher (*extraordinaire*) Kultur, bei dem wir lernen müssen und noch lange lernen werden. Die politische Meinungsverschiedenheit (*divergence d'opinions*) ist bei so riesigem Wachstum der beiden Mächte im ganzen so unwesentlich (*peu important*), daß sie bei der Verfolgung von identischen Zielen weiterer kultureller Entwickelung keine Ausschlag gebende Rolle (1) spielt. Dies verstehen alle Gutgesinnten sowohl bei uns, als auch jenseits der preußischen Grenze. Die zu kurz bemessene Frist (*temps*) des Aufenthaltes des Kronprinzen in Rußland beraubt ihn bedauerlicherweise der Möglichkeit, das

(1) eine Ausschlag gebende Rolle, un rôle décisif. Den Ausschlag geben, décider une affaire, être d'un effet décisif.

Land näher kennen zu lernen, desgleichen das geistige (*intellectuelle*) Leben, das von Jahr zu Jahr stärker im russischen Volke pulsiert. Wir wollen hoffen, daß der vorübergehende Besuch in der empfänglichen Seele des jugendlichen Thronerben einen tiefen Eindruck hinterlassen und in ihm den Wunsch erwecken wird, einen noch tieferen (*coup d'œil*) Einblick zu tun in die „geflügelte Sphinx," die noch nicht zur Erkenntnis ihrer Kräfte gekommen ist, — die man Rußland nennt.

Die Nobelpreise (*les prix Nobel*).

Im letzten Dezember sind in Stockholm zum zweiten Male die Preise, welche der Ingenieur Alfred Nobel für die hervorragendsten Leistungen (*productions*) auf dem Gebiet der Literatur, der Chemie, der Physik, der Medizin und der Ausbreitung (*propagation*) der Friedensidee gestiftet (*fondé*) hat, zur Verteilung gelangt (*distribués*).

Den Literaturpreis hat diesmal Theodor Mommsen (1) erhalten, der Altmeister der deutschen Gelehrtenwelt, dessen scharfgeschnittenes (*aux traits bien marqués*), von dem Kranz der langen weißen Haare umrahmtes (*entouré*) Gesicht man nur noch selten in der Öffentlichkeit auftauchen (*paraître*) sieht. Diese Ehrung des greisen Historikers muß jeden Deutschen mit Freude erfüllen. Mommsen's Verdienste liegen freilich mehr auf dem Gebiete der Geschichtsforschung (*études historiques*), aber die Form, in welcher er seine Forschungsresultate niedergelegt hat, seine Geschichtsschreibung, der glänzende, exakte Stil berechtigen ihn wohl zum Empfang des goldenen Lorbeerkranzes aus dem Norden. Noch ein zweiter Deutscher ist von der Stockholmer Akademie ausgezeichnet worden. Dr. Emil Fischer, Professor an der Berliner Universität, hat den Chemie-Preis erhalten für die hervorragende Förderung (*progrès*), die die chemische Wissenschaft durch seine seltene Experimentierkunst erfahren hat. Der Physikpreis wurde den holländischen Professoren Lorenz und Zeeman gemeinsam zuerteilt (*attribués*), die sich durch Arbeiten auf dem Gebiet der Elektrizität besonders hervorgetan haben. Der medizinische Preis fiel dem bekannten Bekämpfer der Malaria Dr. Ronald Roß in Liverpool zu, und für die Ausbreitung der Friedensidee wurden der Sekretär des internationalen Friedensbureaus Elie Ducommun und der Sekretär des interparlamentarischen Friedensbureaus Dr. Albert Gobat, beide in Bern, belohnt.

Alfred Nobel's Andenken (*mémoire*) wird in den Werken derer, die durch ihn für ihr Schaffen gekrönt sind, weiter leben, zum Wohle der Wissenschaft und damit zum Wohle der ganzen Menschheit.

Loti.

(Pariser Zeitung.)

(1) Voir dans le nº 8 des *Quatre Langues* (20 Janvier 1903) la biographie de l'illustre historien.

Deutsche auswärtige (*étrangère*) Politik.

Der Reichskanzler (*chancelier impérial*) Graf Bülow hielt vor ein paar Tagen im deutschen Reichstag eine längere Rede, worin er u. a. (1) sagte:

Über unsere Beziehungen zu Frankreich will ich nicht und werde ich nicht so eingehend (*si longuement*) reden wie dies Abg. von Vollmar (2) getan hat. Ich freue mich aber sagen zu können, daß ich mit Sinn und Geist seiner Ausführungen einverstanden (*d'accord*) bin. Das ist eine sich oft wiederholende Beobachtung, daß man bei vielen Dingen verschiedener Ansicht sein kann, aber sich doch in gewissen Punkten begegnet. Das gilt ebenso auch für Völker. Also ich bin auch davon durchdrungen (*pénétré de cette idée*), daß ruhige und friedliche Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich gleichmäßig den Interessen, dem Wohle beider Länder entsprechen, und daß es eine gewisse Anzahl von Fragen gibt, wo beide zu ihrem beiderseitigen (*réciproque*) Vorteil Hand in Hand gehen können. Ich werde meinerseits auch fernerhin (*à l'avenir*) auf das sorgsamste (*avec le plus grand soin*) unsere Beziehungen zu unserem westlichen Nachbar pflegen (*entretenir*), mit dem wir in der Vergangenheit den Degen gekreuzt haben, dessen glänzende Eigenschaften wir aber ebenso wenig verkennen (*méconnaissons*), wie seine Verdienste um die Fortschritte der Zivilisation und seine Bedeutung als einer der stärksten Träger (*facteurs*) menschlicher Kultur.

. . . .

(1) unter andern, entre autres choses.
(2) von Vollmar, député bavarois, un des chefs du parti socialiste allemand.

Über die deutsch-englischen Beziehungen äußerte sich der Reichskanzler wie folgt :

Ich freue mich, sagen zu können, daß in den Beziehungen zwischen den Monarchen und zwischen den Kabinetten von Berlin und London keine Änderung eingetreten (*survenu*) ist, daß dieselben sich in den alten, bewährten (*éprouvé*), besonnenen (*prudent, réfléchi*) und freundlichen Bahnen bewegen. Und ich hoffe, meine Herren, daß mit der Zeit sich auch die öffentliche Meinung hüben und drüben (*des deux côtés*) wieder beherrschen lassen wird von dem Gedanken : wenn auch jede der beiden Mächte mit ihren Welthändeln für sich allein fertig werden (*mener à bien*) kann, so daß keine der andern nachzulaufen (*recourir*) braucht, so sind sie doch durch viele und schwerwiegende (*importants*) Interessen darauf hingewiesen, sich in Freundschaft zu vertragen, so gibt es doch eine Reihe von Punkten, wo, wie jetzt in Venezuela, beide ohne jede Gefahr für sich selbst, für ihre sonstigen Beziehungen und für den Weltfrieden sich auf derselben Linie bewegen können.

Deutsch-englische Freundschaft.

Rudyard Kipling hat letzthin in der „Times“ ein Gedicht, „Die Ruderer“ betitelt (1), veröffentlicht, in dem er gegen die englische Politik mit allem Aufgebot (*de toute la force*) poetischer Entrüstung (*indignation*) die Anklage (*accusation*) erhebt, sie schmiede Großbritannien im Venezuela-Konflikt mit seinem ärgsten Feind zusammen, der es jahrelang beschimpft (*injurié*) und geschmäht (*outragé*) habe. — Wildenbruch (2) hat Herrn Kipling für dessen Schmähung der Deutschen in dem nachfolgenden Stachelgedicht (*poésie satirique*) recht wirksam abgetan (*traité*).

An Rudyard Kipling.

Ein Raunen (3) und Staunen (4) durch Deutschland geht :
„In England drüben hat ein Poet
Zum Donnerkeil wider Deutschland gegriffen.
Des Dichterherzens heiligen Groll (5),
Der ihm schäumend über die Lippen schwoll,
Hat wider uns er zur Waffe geschliffen.“

So hörte man's sagen, so sprach man's nach,
Man tat es mit Seufzen, mit „o“ und „ach“,
Vom Vorwurf war uns die Seele zerrissen,
Weil gar so vieles zu dieser Frist
Anders als gut in Deutschland ist;
Wer wüßte es besser als unser Gewissen.

Und wenn ein Dichter im Zorn entflammt,
So sprach man, ist's Glut, die vom Himmel stammt (6).
Himmelszeichen nicht soll man verachten :
So laßt uns sehn, was der fremde Mann
Uns zu sagen hat, und mit Ernst alsdann
In uns zu gehen, laßt uns trachten (7).

So ward's beschlossen; wir lasen sein Wort,
Legten's kopfschüttelnd (8) wieder fort,
Lasen's zum zweiten Mal und zum dritten

(1) Voir le n° 8 des *Quatre Langues* (20 Janvier 1903), partie anglaise, page 267.
(2) Ernst von Wildenbruch, gentilhomme de la Marche, un des écrivains dramatiques de l'Allemagne contemporaine. Sa première pièce, „die Karolinger,“ fut jouée en 1881; elle obtint un grand succès; il donna ensuite „Harold, der Mennonit, Väter und Söhne, Christoph Marlow (1884), das neue Gebot (1886), der Fürst von Verona (1887), Heinrich und Heinrichs Geschlecht (1896), der Generalfeldoberst (1900). (Voir 1re année des *Quatre Langues*, p. 133). Ami personnel de Guillaume II, Wildenbruch s'est proposé de mettre en scène les principaux épisodes de l'histoire des Hohenzollern.
(3) murmure. (4) étonnement. (5) haine. (6) vient de. (7) rechercher. (8) secouant la tête.

„Nein, spricht — was hat man uns denn gesagt,
Ein Dichter hätte uns angeklagt.
Nennt das man Dichter heut bei den Britten?“

Dichters Wort kommt aus einer Welt,
Wo nicht mehr der Wutschrei (1) der Massen gellt,
Sprecher der Menschheit er, und ihr Richter.
Einen, der selbst auf die Gasse läuft,
Schimpfworte (2) prägt und Schmähungen (3) häuft,
Nennt wie Ihr wollt ihn, nennt ihn nicht Dichter.

Nein du — wir wissen, was uns gebricht (4) —
Dich als Zeugen nehmen wir nicht,
Nicht vom Verleumder nehmen wir Lehre;
Der du, ein Sohn vom germanischen Blut,
Blutsverwandte verleumdest als „Brut“ (5),
Und verlästerst (6) die deutsche Ehre.

Du nicht heiligen Zornes voll,
Du nur sprudelnd (7) giftigen Groll,
„Schamlose (8) Hunnen“ uns wagst du zu nennen?
Schlage du auf das große Buch
Der Weltgeschichte, und wie ein Fluch (9)
Wird dein Wort in der Seele dich brennen.

Hat man dir nie von dem Volke gesagt,
Das nach der Seele der Menschheit gejagt,
Immer nach Gott und nach Wahrheit schmachtend (10)?
Das Welt-Gedanken und fremde Kunst
In sich schlürfte (11) mit liebender Brunst,
Ueber dem Geiste den Mammon verachtend?

Ehe du griffest zu Feder und Stift,
Niederzuschreiben die brandige Schrift,
Ist keine Mahnung (12) ans Herz dir gedrungen:
„Schände (13) dein eigenes Volk du nicht,
Das mit des Gentlemans Anstandspflicht
Selbst sich in Satzung und Sitte gezwungen?“

Sahest du niemals im deutschen Wald
Wandeln des Märchens holdsel'ge (14) Gestalt?
Deutsche Musik, hast du nie sie vernommen (15)?
Goethes und Schillers Weltengesang,
Deutscher Dichtung rauschender Klang (16)
Ist er dir niemals zu Ohren gekommen?

Geh — dich scheiden (17) für immerdar
Wir von dem Lande, das Shakespeare gebar (18),
Bleibe du draußen vor unserer Pforte!
All' dein einstiges Saitenspiel (19),
Jegliches Wort, das von dir uns gefiel,
Hast du vernichtet mit einem Worte.

Einst, wenn England und deutsches Land
Wiedererkennen, was lang sie verkannt (20),
Seelengemeinschaft (21) in Gottes-Söhnen,
Alle sollen willkommen dann sein,
Bis auf (22) Einen, dein Name allein
Soll nie wieder in Deutschland ertönen (23).

Ernst von Wildenbruch.

(1) cris de rage. (2) injures. (3) invectives. (4) ce qui nous fait défaut. (5) engeance. (6) outrager. (7) lançant. (8) impudent. (9) malédiction. (10) aspire. (11) goûter, boire. (12) avertissement. (13) outrager. (14) gracieuse. (15) entendu. (16) harmonie éclatante. (17) retrancher. (18) donna le jour. (19) lyre. (20) méconnu. (21) communauté des âmes. (22) sauf. (23) résonner.

Simon Bolivar.

Gelegentlich der politischen Vorgänge (*événements*) in Südamerika ist wiederholt (*à plusieurs reprises*) der Name des venezolanischen Nationalhelden genannt worden. Simon Bolivar gehört zu den hervorragendsten Gestalten *aux figures les plus remarquables*) in den Freiheitskämpfen des vorigen Jahrhunderts. Die Laufbahn (*carrière*) Bolivars, dessen Namen der Staat Bolivia trägt, rechtfertigt (*justifie*) den ihm gegebenen Beinamen (*surnom*) eines „George Washington Südamerikas". Bolivar ist am 24. Juli 1783 in Caracas geboren. Beide Eltern stammten (*descendaient*) aus vornehmen Familien Venezuelas. Seine ersten Jahre verbrachte er in Venezuela, und dann wurde er zur Vollendung (*pour achever*) seiner Erziehung nach Madrid gesandt. Er reiste einige Jahre durch Europa und sah auch die letzten Szenen der französischen Revolution. 1809 kehrte er in seine Heimat zurück. Die empörenden Grausamkeiten (*cruautés révoltantes*) der spanischen Truppen brachten sein Blut in Wallung (*fit bouillir son sang, l'émut profondément*), sodaß er sich an die Spitze seiner Landsleute stellte. Er diente seinem Vaterlande zunächst im Frieden; er kam 1810 als Mitglied von Luis Mendez' Mission an den Hof zu London. 1811 erklärte Venezuela seine Unabhängigkeit, aber die tatsächliche (*réelle*) Unabhängigkeit kam erst im Jahre 1820 nach der entscheidenden (*décisive*) Schlacht bei Carabolo, in der Bolivar Torres Truppen in die Flucht schlug (*mit en fuite*) und triumphierend in Venezuela einzog. Die dazwischenliegenden (*intermédiaires*) neun Jahre waren sehr ereignisreich (*fertiles en événements*) für Bolivar. Er verteidigte erst Porto Cabello, mußte aber nach Curaçao fliehen, da er nicht genügend unterstützt (*soutenu*) wurde. Er war ein reicher Grundbesitzer (*propriétaire*), befreite aber seine Sklaven, damit sie neben ihm für ihre Freiheit kämpften, und nach vielen Schlachten, die teils Siege, teils Niederlagen waren, stieg er (*s'éleva*) zu der höchsten Stellung im Lande. Die Titel Diktator, Liberator, Befreier, die man ihm antrug (*proposa*), schlug er jedoch alle aus (*refusa*). Von da an war Bolivars Leben hauptsächlich der Verwaltung (*administration*) der von ihm befreiten Provinzen gewidmet. Es war eine undankbare (*ingrate*) Aufgabe, die von viel Eifersucht (*jalousie*), Verleumdung und Opposition begleitet war. Nachdem er Kolumbien, Venezuela und Ecuador zu einem Bunde (*alliance*) vereinigt hatte, dessen erster Präsident er war, ging er daran (*commença*), in Peru und Bolivia Ordnung zu schaffen. Er hatte viele Feinde und zweimal erschlug (*tua*) ein Verräter einen Diener statt des Herrn. Sein Ziel war die Unabhängigkeit von ganz Südamerika. Mit reinem Herzen und reiner Hand focht (*combattit*) er für die Freiheit und schlug alle Ehrenbezeugungen (*distinctions*) aus, weil er sie für gefährlich in einer volkstümlichen Regierung hielt. Er war dagegen, daß eine Statue ihm zu Ehren errichtet wurde und bat das Volk, bis nach seinem Tode zu warten, weil dann ohne Vorurteil (*préjugé*) entschieden werden könnte. „Errichtet niemals einem Mann bei Lebzeiten ein Denkmal; er kann sich ändern, kann Verrat üben (*trahir*)." In Simon Bolivar zeigte sich keine Veränderung, kein Schatten eines Verrats. Im Alter von 43 Jahren, auf der Höhe (*sommet*) seines Ruhmes und seiner Macht, aber nachdem innere Streitigkeiten ausgebrochen waren und nach einem feigen Angriff von zwölf Meuchelmördern (*assassins*), die vor seinem furchtlosen Mut zurückwichen (*reculèrent*), sagte er dem Volke, dem er sein Blut, seine Gesundheit und sein Vermögen geopfert hatte, Lebewohl. Sein halbes Gehalt hatte er den Witwen der Männer die mit ihm gefochten hatten, gegeben und als er sich in die Verbannung (*exil*) zurückzog, verkaufte er sein letztes Erbteil (*patrimoine*), um seine Reisekosten zu bezahlen. Die Undankbarkeit, die ihm sein Volk in

seiner letzten Zeit bewiesen hatte, ist jedoch besserer Einsicht gewichen (*faire place*). Jetzt ist die öffentliche Verehrung (*respect*), die seinem Andenken gewidmet wird, fast noch größer als die, die man für Washington und Lincoln in den Vereinigten Staaten hegt. Statuen sind ihm in allen Hauptstädten errichtet. Städte und Provinzen tragen seinen Namen und die Hauptmünze (*principale monnaie*) seines Landes heißt ein „Bolivar".

(Die Post.)

Die Wache (*garde*) am Brandenburger Tore (1) in Berlin.

Vor hundert Jahren hatten die Torwachen (*gardes aux portes des villes*) eine ganz andere Bedeutung, als ihnen heutzutage zugewiesen (*attribuée*) ist. Sie spielten eine weit größere Rolle sowohl in militärischer wie in polizeilicher Hinsicht (*point de vue*). In ersterer war der Wachdienst (*garde*) damals Selbstzweck, er gehörte zur soldatischen Ausbildung und Erziehung (*éducation et instruction*); in letzterer hatte er militärische wie bürgerliche Zwecke zu erfüllen. Er sollte das Desertieren der geworbenen (*recrutés*) Ausländer verhindern und der Fremdenpolizei dienen. Jeder Reisende mußte dem Wachhabenden (*celui qui est de garde*) seinen Paß vorlegen und dessen Fragen beantworten. Erst wenn die obrigkeitliche (*de l'autorité*) Wißbegierde befriedigt war, erhielt der Wartende Einlaß (*autorisation d'entrer*). Ähnlich ging es bei der Abreise her. Und während der Nacht waren die Tore überhaupt geschlossen. Nur gegen Entrichtung (*paiement*) des Sperrgroschen (1) öffneten sie sich.



Die Wache am Brandenburger Tore in Berlin.

Jetzt ist es anders geworden. Die Wachen sind im wesentlichen Stätten (*lieux*), von denen aus die Posten abgelöst (*relevés*) werden, nur nebenher verfolgt ihre Besetzung (*hommes de garde*) polizeiliche Zwecke. Auch ihre Zahl ist auf das Notwendigste (*au strict nécessaire*) beschränkt. In Berlin z. B. gibt es nur noch eine. Es ist die am Brandenburger Tore, von welcher unser Bild eine Ansicht (*vue*) gibt. Es ist Winter und zwischen zwei und drei Uhr Nachmittags. Dichte Volksmengen (*foule compacte*) füllen den Platz vor dem Tore, über den es in den Tiergarten geht

(1) La Porte de Brandebourg est à l'extrémité ouest de l'avenue Unter den Linden; elle a 21m de haut et 62m de large. Elle est percée de 5 ouvertures séparées par de puissantes colonnes doriques. Le sommet est couronné d'un *quadrige de la Victoire*, en cuivre repoussé. Du côté de la ville se trouvent deux édicules : à gauche, un corps de garde; à droite, un bureau télégraphique.

(1) Groschen, pièce de monnaie de 10, autrefois de 12 pfennigs; der Sperrgroschen, pièce de monnaie à payer pour avoir le droit de passer.

und den Pariser Platz (1), von wo die Straße Unter den Linden ihren Anfang nimmt. Das Eisengitter (*grille en fer*), welches das Wachgrundstück (*espace occupé par la garde*) von der Straße scheidet, ist dicht umlagert (*entouré*) von Schaulustigen (*curieux*), deren Interesse zunächst durch die Alexandriner oder die Franzer oder die sonstigen Gardisten in Anspruch genommen wird, welche soeben unter das Gewehr getreten sind (*viennent de prendre les armes*). Das langgezogene (*prolongé*) „Rrrrr—aus" (2) des Postens vor dem Gewehre (*factionnaire devant les armes*) ist verhallt (*a cessé*); es war überflüssig (*inutile*), denn die Mannschaften (*hommes*) standen ohnehin schon vor der Wachstube (*corps de garde*); jeder hatte mit Spannung auf den Ruf gewartet, um das Gewehr zu ergreifen und seinen Platz im Glied (*rang*) einzunehmen. Die Kommandos werden gegeben, es fehlt nur noch das zum Präsentieren. Es erfolgt, sobald die Persönlichkeit, welcher die Ehrenbezeigung (*honneurs*) erwiesen (*rendus*) werden soll, auf eine bestimmte Entfernung herangekommen ist.

(Der gute Kamerad.)

Humoristisches.

Das Einzige — sein Eigentum (*propriété*).

Wäsche-Reisender (*voyageur pour le blanc*) : „Vielleicht können mir gnädige Frau ein Muster (*modèle*) von den Hemden des Herrn Gemahl zeigen?" — „Bedauere, mein Mann ist nicht zu Hause!"

Beruhigung.

„Die Hauptsache ist, daß das Zimmer hübsch ruhig ist—" —„Na ob (*naturellement*), Herr Professor! Nebenan wohnt ein Sänger, wenn es nicht ruhig wäre, könnte der ja schon nicht den ganzen Tag üben!"

(Neue fliegende Blätter.)

Offenherzig (*sincère*).

Tante : „Nun, Karlchen; hat's geschmeckt (*était-ce bon ?*)?" — Karlchen : „Ach ja, Tante, manchmal ist's bei uns auch nicht besser, aber mehr gibt's immer.

Sehr richtig.

Chef : „Was, drei Tage Urlaub (*permission*) wollen Sie, wo Sie ohnehin jeden Tag faulenzen (*fainéanter*)."

Kommis : „Herr Prinzipal, wenn ich faulenze, dann ist's ja einerlei (*indifférent*), ob ich da bin oder nicht."

Unbedacht.

Mama : „Merkwürdig, Luise, so oft Besuch da ist, willst Du nicht spielen!"

Besucher : „Wie rücksichtsvoll (*que d'égards*)!"

Boshaft.

Junger Arzt (der mit seinem Onkel, einem alten Arzt, im Klub zusammentrifft (*rencontre*)) : „Denke Dir, Onkel, in dieser Woche sind drei meiner Patienten gesund geworden!"

Onkel : „Geschieht Dir ganz recht — warum bekümmerst Du (*t'inquiètes-tu*) Dich auch so wenig um Deine Patienten!"

(Fliegende Blätter.)

---

(1) der Pariser Platz, la place de Paris, appelée ainsi depuis l'entrée des Prussiens à Paris en 1814 ; elle s'étend entre la porte de Brandebourg et l'avenue „Unter den Linden"; du côté nord se trouve l'Ambassade de France.

(2) pour heraus, sortez! Aux armes!

EXAMENS ET CONCOURS

Concours général des lycées et collèges (1902).

(*Paris, classe de Troisième moderne.*)

VERSION

In der Fremde.

Wenn ich mich in dem tatten, feuchten Zimmer angezogen und in dem eiskalten Wasser gewaschen habe, dann mache ich mich zum Ausgehen fertig, und wandere in Plüschhut und Rock und Handschuhen, wie ein Pariser, den silberknöpfigen Stock unterm Arm und die Cigarette im Mundwinkel, durch die Straßen, mit den vielen Läden und Menschen und Wagen und Omnibussen und was sonst alles vorüberzieht hinunter zum Boulevard, dem lärmenden, wimmelnden Boulevard, das sich mächtig und breit in der klaren, eiskalten Winterluft weit hinausdehnt. Ich stehe an der Ecke von Rue Faubourg-Montmartre und rolle mir eine Cigarette, während ich auf all das brausende Leben sehe — und dann zünde ich die Cigarette an, und bohre mich in das Ganze hinein. Da gehe ich denn, in dem kalten, klaren Wetter, mitten unter diesen Menschen und sehe sie an und beneide sie allesamt — beneide sie, daß sie hier in Frankreich geboren sind, daß sie hier in Paris etwas zu tun haben, daß sie hier mit den ihrigen zusammenleben können, daß Paris ihre Heimat ist, daß sie ein « chez soi » haben.

THÈME 32.

Un voyage.

Quel voyage ! rien qu'en y pensant trente ans après, je suis pris encore de crampes d'estomac. Deux jours en wagon de 3ᵉ classe, sous un mince habillement d'été et par un froid ! J'avais 16 ans, je venais de loin, du fin fond du Languedoc, pour me donner à la littérature. Ma place payée, il me restait en poche juste 40 sous, mais pourquoi m'en serais-je inquiété ? J'étais si riche d'espérances, j'en oubliais d'avoir faim : malgré les séductions de la pâtisserie qui s'étalait au buffet des gares, je ne voulais pas lâcher ma pièce blanche soigneusement cachée dans une de mes poches. Vers la fin du voyage, pourtant, quand notre train, en geignant et nous ballottant d'un côté à l'autre, m'emportait à travers les tristes plaines de la Champagne, je fus bien près de me trouver mal. Mes compagnons de route, des matelots, qui passaient leur temps à chanter, me tendirent une gourde. Les braves gens !

A. DAUDET.

Surnumérariat des Postes et des Télégraphes.

(*19 décembre 1902.*)

VERSION

Blücher à Waterloo.

Wellingtons Heer hatte von der Übermacht schon zu viel getitten und schien ihr bald weichen zu müssen. Er hatte bereits einzelne Teile des Schlachtfeldes dem Feinde überlassen. Schon war die Straße nach Brüssel mit Flüchtlingen aus Wellingtons Heere bedeckt. Schon hatte Napoleon um drei Uhr Nachmittags einen Courier nach Paris abgefertigt, daß der Sieg nicht mehr zweifelhaft sei. Da endlich konnte Blücher mit tüchtiger Kraft die Feinde im Rücken und an der Seite angreifen. Blüchers Erstürmung des Dorfes La Haie-Sainte entschied die Niederlage.

Th. Welcker.

THÈME 33.

Les deux renards.

Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler ; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets ; après ce carnage ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer ; l'autre, qui était vieux et avare, voulait tout garder pour l'avenir. Le vieux disait : « Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage ; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune ; c'est un trésor que nous avons trouvé ; il faut le ménager. » Etc.

Les Quatre Langues

Nº 11. 5 Mars 1903. 3ᵉ Année.

Imer Haegele

PARTIE ALLEMANDE

Der Panamakanal.

Aus Washington kommt die Nachricht, daß die Vereinigten Staaten, und die Republik Columbia (*États-Unis de Colombie*) die langwierigen (*longues*) Unterhandlungen über die Erbauung eines interozeanischen Kanals beendigt und den bezüglichen Vertrag unterzeichnet haben. Daß man in der Union die Durchstechung (*percement*) Mittelamerikas auf kolumbischem Gebiete, vermittelst eines Kanals durch die Landenge (*isthme*) von Panama in Aussicht genommen hatte, während der Gedanke des Nikaraguakanals auf dem Gebiete der gleichnamigen (*du même nom*) Republik und mit Benutzung der Gewässer des Nicaraguasees aufgegeben (*abandonné*) worden war, bedeutete für das noch unentwickelte mittelamerikanische Gemeinwesen Kolumbia eine Entscheidung von unermeßlicher (*immense*) Tragweite (*portée*). Gleichwohl haben sich die Kolumbier ziemlich lange gesträubt (*résister*), bevor sie den Amerikanern die endgültige und formelle Ermächtigung (*autorisation*) zur Inangriffnahme (*réalisation*) des großen Planes erteilten. Ist doch ein Teil der Kanalarbeiten schon von den Franzosen geleistet (*exécutée*) worden, deren Kapital sich unter der Leitung von Lesseps, des berühmten Erbauers des Suezkanals, an die lockende (*séduisante*) Aufgabe gemacht hatte.

Der Panamakanal.
(Entwurf der französischen Gesellschaft.)

Dazu kam, daß sich aus den Erörterungen (*discussions*) nordamerikanischer und anderer Fachmänner (*hommes du métier*) immer klarer ergab, wie richtig von Lesseps der Weg für den mittelamerikanischen Kanal gewählt worden war. In Nikaragua werden beispielsweise stets vulkanische Erschütterungen (*secousses*) zu befürchten sein, und wie furchtbare Gefahren natürliche Umstände dieser Art mit sich bringen können, hat die Katastrophe auf Martinique jüngst wieder gezeigt. Während sich nun in den Vereinigten Staaten immer lebhafter das Bedürfnis äußerte (*se manifestait*), die Verbindung des Atlantischen mit dem Großen Ozean durch irgend eine mittelamerikanische Wasserstraße vollendet zu sehen, begann auch bei den Franzosen der Widerwille (*aversion*) gegen die ihnen eine zeitlang so gründlich verleideten mittelamerikanischen Kanalpläne zu verfliegen (*disparaître*), und der Gedanke, die unterbrochenen Bauarbeiten zu Panama wieder aufzunehmen, fand

in Paris lebhafte Befürwortung (*approbation*).

Es kommt nun für Europa in keiner Weise darauf an (¹), welche Geldsumme und sonstigen Vorteile die Union dem kolumbischen Staate bewilligt (*consenti*) hat, um die Erlaubnis zur Durchstechung der Landenge zu erlangen. Auch in welchem Maße die erworbenen französischen Rechte durch die amerikanischerseits zugebilligte (*accordée*) Entschädigung (*indemnité*) sicher gestellt (*sauvegardés*) werden, dürfte sich bei der offenkundigen Neigung beider Teile zur Verständigung nicht zu einer Frage von europäischem Interesse ausgestalten. Vielmehr kommt für unseren Erdteil nur die Tatsache in Betracht, daß er in absehbarer (*donné, certain*) Zeit mit der Vollendung einer neuen Welt-Schiffahrtsstraße zu rechnen haben wird, die zwar allen Völkern gleichermaßen zu friedlichem Gebrauche offen steht, über die indessen die Union die unbedingte Herrschaft politischen und militärischen Charakters ausübt. Haben doch die Vereinigten Staaten in den betreffenden Verhandlungen mit England den entscheidenden Wert darauf gelegt, daß der mittelamerikanische Kanal in Kriegszeiten durchaus der ihrige sein müße, und daß sie deshalb schon in Friedenszeiten nicht auf das Recht zu verzichten (*renoncé*) brauchten, die Wasserstraße zu befestigen und zu besetzen. So wird denn Nordamerika nach der Vollendung des Panamakanals etwas ähnliches erreicht haben, wie Deutschland im Nordostseekanale, nur daß in der neuen Welt die Dimensionen sehr viel großartiger sind. Ist die Landenge von Panama erst durchstochen, so werden das atlantische und das pazifische Geschwader der nordamerikanischen Kriegsflotte sich jederzeit mit verhältnismäßig geringem Zeitverlust in jedem der beiden Meere vereinigen können, während sie heute zu diesem Zweck den ganzen südamerikanischen Weltteil zu umschiffen (*faire le tour de*) genötigt wären. Je ungeduldiger die öffentliche Meinung in der Union nach einem raschen (*rapide*) und umfassenden Ausbau der Kriegsmarine verlangt, desto bedeutsamer ist es, daß über ungeheure Meeresstrecken hin, nicht allein in den nord- und südamerikanischen, sondern auch in den ostasiatischen und australischen Gewässern, die nordamerikanische maritime Aktionskraft sich durch die Durchstechung Mittelamerikas obendrein (*plus*) verdoppeln wird. Als man sich in Washington von den Spaniern die Philippinen abtreten (*céder*) ließ, hat sich die öffentliche Meinung Europas über diesen Entschluß vielfach gewundert, weil die Vereinigten Staaten in ihrem heimatlichen Weltteil militärisch nur schwer verwundbar (*vulnérables*) sind, während der philippinische Besitz einen verhältnismäßig (*relativement*) leicht zu erreichenden Angriffspunkt darbietet. Nach der Tatkraft (*énergie*) zu urteilen, mit welcher die Nordamerikaner in den letzten Jahren an die Vermehrung ihrer Flotte, sowie an die Vorbereitung des großen Kanalplanes gegangen sind (*se sont mis à*), meint man in der Union, daß die ostasiatische Stellung der Vereinigten Staaten einer Verstärkung bedarf. Es handelt sich im übrigen hinsichtlich Ostasiens für die Nordamerikaner nicht bloß um die Philippinen, so zukunftsreich diese Inseln mit ihren üppigen Naturschätzen (*richesses naturelles*) sein mögen, sondern um Interessen von noch viel größerer Bedeutung, um weltpolitische Bestrebungen ersten Ranges.

Der Panamakanal wird nämlich wesentlich (*considérablement*) die gewaltige Entfernung abkürzen, welche gegenwärtig zwischen dem gewerbfleißigen (*industriel*) Osten der Union und den aufnahmefähigen Märkten des ostasiatischen Festlandes besteht. Gerade in den Industriestaaten des nordamerikanischen Ostens hat die Partei der Republikaner ihren Einfluß auf die Wähler dadurch erneuert und gesichert, daß sie die imperialistische Ideen auf ihre Fahne geschrieben hat. Besonders für den Absatz (*ventes*) der nordamerikanischen Industriellen nach dem nördlichen Teile Chinas, ferner nach Korea und Japan werden nach der Eröffnung der mittelamerikanischen interozeanischen Wasserstraße die geographischen Verhältnisse sehr günstig liegen und vielfach die Verdrängung (*de refouler*) namentlich der britischen Konkurrenz gestatten (*permettre*). Dieses ist auch der Grund, warum sich im Himmlischen Reiche [*Céleste-Empire* (*la Chine*)] schon gegenwärtig eine ziemlich starke Nebenbuhlerschaft (*rivalité*) zwischen der nordamerikanischen und der russischen Politik bemerkbar macht, eine Rivalität, welche leicht noch ausgesprochenere (*plus prononcée*) Formen annehmen kann. Richten sich doch die Bestrebungen der Russen wie der Nordamerikaner auf die gleichen Gebiete, welche Rußland nach Möglichkeit protektionistisch abschließen möchte, während die daheim (*chez eux*) so schutzzöllnerischen (*protecteurs*) Nordamerikaner in Nordchina und Korea auf die

(1) Es kommt in keiner Weise darauf an, il ne s'agit nullement.

Verteidigung des freihändlerischen (*libre-échangiste*) Grundsatzes von der »offenen Türe« angewiesen sind.

Bisher haben noch alle neu erschlossenen Handelswege sämtlichen (*tous les*) tatkräftig aufstrebenden Völkern zum Nutzen gereicht (*profité*). Auch von der Eröffnung des Panamakanals werden die Länder der alten Welt nicht den Umsturz (*ruine*) großer Teile ihres überseeischen Handels zu fürchten haben. Weder in Ostasien noch an der Westküste Südamerikas, wo überdies (*de plus*) für die dort sehr bedeutsame Segelschiffahrt (*navigation à voiles*) die Windverhältnisse den Nordamerikanern vergleichsweise (*comparativement*) ungünstig liegen, werden die phantastischen kommerziellen Prophezeiungen der Yankee-Chauvinisten in Erfüllung gehen (*se réaliser*). Die europäische Kultur hat auf weiten Gebieten des gewerblichen Lebens einen Vorsprung (*avance*), der gegenüber den allerdings vielfach günstigeren natürlichen Bedingungen des industriellen Schaffens (*production industrielle*) in der Union immerhin einen Ausgleich (*compensation*) bildet.

(Nationalzeitung.)

Die Not in der Bretagne.

Schon vor Jahrhunderten und Jahrtausenden hat man im Mittelmeer, besonders in der Nähe der Insel Sardinien, die Sardine — ein Gattungsname *nom générique*) für eine Anzahl eingesalzener Fische — gefangen und für den Versand zubereitet. Heute versteht man unter demselben Namen eine bestimmte Art, die zwar auch im Mittelmeer vorkommt, deren wahre Heimat (*habitat*) aber der weite Atlantische Ozean ist, wo man ihr von der Küste Frankreichs und Spaniens bis nach Amerika hin begegnet. Das Hauptgebiet für den Sardinenfang (*pêche à la sardine*) ist die Küste der Bretagne, und ihr Mittelpunkt das kleine Städtchen Concarneau, dessen männliche Bevölkerung zum weitaus größten Teil, nämlich mit über 3000 Mann und 7—800 Booten, dem Sardinenfang obliegt (*se livrer à*). Die Art und Weise des Fanges (*manière de pêcher*), über den bei dem allgemeinen Interesse, das die augenblicklichen Verhältnisse in der Bretagne erregen, einiges hier gesagt sein mag, hat sich im Laufe der Zeiten nicht wesentlich (*beaucoup*) verändert, ist aber immerhin (*toujours*) eigenartig genug. Frühmorgens, bei Sonnenaufgang, nur selten auch am Abend, laufen die gewöhnlich mit vier Mann besetzten (*montés*) Boote zu den bekannten Fischplätzen hinaus. Jedes Boot führt seinen Vorrat an Köder (*appât*), in der Hauptsache aus Rogen (*œufs*) vom Kabeljau bestehend, und einige möglichst fein geflochtene Netze mit sich. Diese bilden ein je 15 Meter langes und breites Viereck (*carré*) bei 6—8 Metern Höhe; der obere, mit Korkstücken (*morceaux de liège*) besetzte Saum (*bord*) hängt über das Achterteil (*arrière*) des Schiffes ins Meer; ebendort steht der Führer, der, am Ziele angelangt, mit geschickter Handbewegung unter allgemeinem Stillschweigen [da das geringste Geräusch die Fische verscheucht (*fait fuir*)] den Rogen links und rechts um das Netz herum streut. Bald darauf erscheinen eine Masse kleiner Bläschen (*bulles*) an der Wasseroberfläche, die an der Luft zerplatzen: die Vorboten der Sardine, die bei ihrem Emporsteigen unter dem sich vermindernden Druck Luft aus ihrer Schwimmblase (*vessie natatoire*) entläßt. Bald blitzt das Meer ringsumher von den silberhellen Seiten der herumschießenden (*qui s'élancent*) Fische. Die Kunst (*talent*) des Fischers besteht nun darin, diese beim Erhaschen (*lorsqu'ils happent*) der Nahrung in die Maschen (*mailles*) des Netzes zu verwickeln. Hält er dies für genügend schwer besetzt, so wird es eingezogen und ein anderes ausgeworfen, während das erste Netz in ziemlich roher Weise von seinem Fange entlastet wird. So geht der Fang weiter bis gegen Abend, wo es gilt (*s'agit*), den anderen Fischern möglichst den Vorrang abzugewinnen (*gagner les devants*), da bei reicher Ausbeute die Preise rasch sinken und am folgenden Tage der Fisch nur noch gut für den Düngerhaufen (*tas de fumier*) ist.

Beim Einlaufen (*entrée dans le port*) der Boote stehen die Familien der Fischer samt den Käufern schon am Ufer, wo sie nach gewissen Zeichen von draußen her sich untereinander ihre Hoffnungen und Befürchtungen mitteilen und schon im voraus über die Preise verhandeln. Diese beziehen sich stets auf tausend Stück, sind aber, je nach der Ergiebigkeit (*produit*) des Fanges, den größten Schwankungen von drei bis fünfzig Francs unterworfen.

Sind die Fische hereingebracht, abgezählt und die Kaufe abgeschlossen, so kommen sie in die Konservefabriken, wo sie zu »Ölsardinen« verarbeitet werden. Dieser Handelszweig (*branche de com-*

merce) ist so bedeutend, daß die fünfzig bis sechzig Fabriken von Concarneau zum Beispiel alljährlich gegen eine halbe Million Franken an Arbeitslohn (*salaire*) ausgeben, und Frankreich für etwa zehn bis fünfzehn Millionen Franken Ölsardinen versendet, wovon reichlich der dritte Teil nach Amerika geht.

Auch in diesem Jahre erwarteten wieder viele Tausende von Fischerfamilien ihr »Manna des Meeres«. Es ist seit Menschengedenken (*mémoire d'homme*) nicht vorgekommen, daß die Fische ganz ausgeblieben sind (*n'étaient pas apparus*); aber in diesem Jahre hat das Meer alle Hoffnungen enttäuscht (*déçu*). Vergebens haben die Flotten von Finistere und Morbihan alle »Wege des Fisches« den Sommer über (*durant l'été*) aufgesucht, vergebens sind sie in Meeresgründe vorgedrungen, von wo die Rückkehr zweifelhaft sein konnte. Die Wasser blieben leer, die unterseeische Wolke, die Künderin der »schwimmenden Bänke«, hat ihren Schein nicht geworfen, die Sardinen haben sich nicht gezeigt.

Die Folgen sind nach den von den Berichterstattern (*reporters, correspondants*) der Pariser Blätter gemachten Mitteilungen entsetzlich (*épouvantables*). Wenn man den Aufruf (*l'appel*) der Behörden von Finistere liest, so gewinnt man den Eindruck, daß im 20. Jahrhundert für die arme und vom Geschick (*sort*) rauh (*brutalement*) angefaßte (*traitée*) Bretagne jene tragischen Hunger-Perioden des 16. und 17. Jahrhunderts zurückgekehrt seien, von denen uns zeitgenössische (*contemporains*) Schriftsteller entsetzenerregende Schilderungen zurückgelassen haben.

Angesichts dieser entsetzlichen Berichte hat sich die Wohltätigkeit der Republik glänzend bewährt (*s'est affirmée*). Die Regierung hat eine bedeutende Summe gegeben, die öffentlichen Sammlungen haben reiche Gaben zusammengebracht, und die Bahnen, Banken, Klubs und Zeitungen sind mit großen Spenden (*dons*) vertreten. Die Gemeinbürgschaft (*solidarité*) des französischen Volkes hat sich also in Taten zu erkennen gegeben und die Republik beweist wiederum den Bretonen, daß sie die Hand auch über sie hält und sie gegen unverdientes Mißgeschick (*adversité*) verteidigt.....

(Berliner Volkszeitung.)

Im Petit-Palais.

Vor ein paar Wochen wurde in Anwesenheit des Präsidenten der Republik, des Unterrichtsministers und zahlreicher geladener Gäste das Petit-Palais seiner nunmehrigen (*actuelle*) endgültigen Bestimmung (*destination*) als Kunstmuseum feierlichst (*solennellement*) übergeben. Den Grundstock zu diesem Museum bilden die Sammlungen, welche Dutuit, Vater und Sohn, der Stadt Paris testamentarisch zum Geschenk gemacht haben. Eine sachverständige Anordnung (*ordre, disposition*), die die Gegenstände der verschiedenen Zeitepochen, sich gegenseitig ergänzend, zusammenstellte (*rapprochait*), hat der ganzen Ausstellung eine große Übersichtlichkeit (*clarté*) gegeben. In den ersten Sälen haben die Zimmereinrichtungen aus der Zeit Ludwigs XV. und XVI. höchst geschmackvoll arrangiert Aufstellung gefunden. Andere Säle sind der Renaissance und den prächtigen Fayences vorbehalten (*réservé*), ferner den herrlichen Bildwerken (*œuvres d'art*) holländischer Meister, wie Hobbéma, Van de Velde, Ruysdaël, Van Ostade. Auch ein Remlrandt fehlt nicht. Durch zahlreiche Ergänzungen der ohnehin schon überaus reichhaltigen Sammlungen ist hier in verhältnismäßig kurzer Zeit ein Kunstmuseum geschaffen worden, das sich getrost (*sans crainte*) den bereits bestehenden Sammlungen der kunstliebenden französischen Hauptstadt anschließen kann.

(Pariser Zeitung.)

Die Belagerung (*siège*) von Belfort (1870-1871).

Die Belagerung von Belfort durch die Deutschen 1870-71 hat viel Blut gekostet. Sie fand in folgender Weise statt. Am 31. Oktober 1870 rückten die Streithaufen des Generals v. Treskow von Colmar aus gegen Belfort an (*s'approcher*). Die Zernirung des mit hügeligem, bewaldetem und sehr durchschnittenem Gelände (*terrain*) bis in nächste Nähe umgebenen Platzes war am 3. November vollendet. Darauf folgte, nachdem der Kommandant von Belfort die Übergabe (*reddition*) des Platzes abgelehnt (*repousse*) hatte,

eine 21 Tage lang andauernde Beschießung (*bombardement*) und am 4. Dezember wurde der förmliche Angriff durch Bau von Batterien gegen die Forts Hautes Perches und Basses Perches begonnen. In der Nacht vom 7. zum 8. Januar 1871 griffen die Deutschen die wichtige Position Danjoutin an und nahmen die Besatzung gefangen (*firent prisonniers*) : 16 Offiziere und über 700 unverwundete Gefangene. Die Belagerungsarbeiten schritten aber nur langsam vor (*avançaient*). Die Truppen litten Anfangs durch Kälte und später stand das Wasser vier Fuß hoch in den Laufgräben (*tranchées*). Außerdem drohten den Belagerern Entsatzversuche (*tentatives de déblоquement*) Bourbaki's und Clinchant's.

Erst nachdem dies durch General Werder's Standhalten (*résistance*) bei Montbeliard und Manteuffel's Zug (*marche*) nach dem Jura vereitelt worden (*eurent échoué*), konnte in der Nacht zum 27. Januar der Sturm (*assaut*) auf die beiden Perches gewagt werden. Die Kolonnen gelangten aber nur bis in die Gräben. Hier mußten sie dem heftigen Feuer der Belagerten weichen (*reculer*) und verloren 8 Offiziere, sowie 417 Mann. In der Nacht zum 1. Februar wurde die zweite Parallele eröffnet. Während aber von Treckow einen neuen Angriff vorbereitete, trat Waffenstillstand (*armistice*) ein und Belfort wurde am 18. Februar den Deutschen übergeben. Die französische Besatzung (*garnison*) in Stärke von 12,000 Mann erhielt freien Abzug mit kriegerischen Ehren (*sortie avec les honneurs de la guerre*). Der Platz blieb bis zur Bezahlung der fünf Milliarden Kriegskostenentschädigung (*indemnité de guerre*) von den deutschen Okkupationstruppen besetzt.

(Münchener Neueste Nachrichten).

Arabische Kuriere der französischen Wüstenpost (*poste du désert*) vor Timbuktu.

Timbuktu liegt 10 km nördlich des Mittellaufes (*cours moyen*) des Niger-Flusses am Südrande der Wüste Sahara in durchaus unfruchtbarer Gegend. Die Stadt gehört in französisches Interessen-Gebiet (*sphère d'influence française*), ebenso wie der Oberlauf und der Mittellauf des schiffbaren Niger, während sein Unterlauf (*inférieur*) durch von den Engländern besetztes (*occupé*) Land fließt. Infolge der Verbindung mit dem Meere durch den Flußverkehr und als Kreuzungspunkt (*point de croisement*) von fünf Karawanen-Straßen ist Timbuktu der Sitz des Handels für den westlichen Sudan geworden. Man schätzt die jährliche Handelsbewegung auf 400 Karawanen mit 140 000 Kamelen und 22 400 t., die Bootsladungen auf 30 000 t. Die Hauptausfuhr-Artikel (*principaux articles d'exportation*) sind Gold, Elfenbein (*ivoire*), Gummi, Kolanüsse, Salz, Straußenfedern und auch Sklaven. Von europäischen Waren werden besonders eingeführt rotes Tuch, Matratzen, Spiegel, Messer, Tee, Zucker, Mehl, Korallen u. s. w. Industrie wird in Timbuktu gar nicht getrieben. Dagegen ist Timbuktu der Sitz islamitischer Gelehrsamkeit (*science*), es besitzt eine der größten Bibliotheken des westlichen Sudan. Die Bevölkerung besteht aus Fulbe, Tuarek, Negern und Arabern. Sie soll aber jetzt nur 7—8000 Menschen betragen (*s'élever à*), in früheren Jahren war sie zahlreicher, an 20 000 Seelen. Daraus ist wohl zu erklären, daß die Stadt sehr weit gebaut ist, 5 bis 6 km im Umfange (*de périmètre*). Sie ist mit einer hohen Lehmmauer (*mur d'argile*) umgeben zum Schutze gegen die regelmäßig wiederkehrenden Sandstürme. An der Nordseite der Stadt befindet sich die von den Franzosen erbaute Citadelle nebst zwei Forts, die Stadt steht also unter französischem Schutze. Wie die Engländer

haben sich auch die Franzosen die Bevölkerung des Landes dienstbar gemacht. Nicht die französischen Soldaten reiten die gefährlichen Patrouillen-Ritte durch die Wüste, sondern die an das Klima und die Verhältnisse von Geburt auf (*de naissance*) gewöhnten Eingeborenen.

Vergehen (*attentats*) gegen diese französischen Schutzbefohlenen werden eben so streng bestraft, als wenn sie gegen Weiße begangen wären. Als Reittier (*monture*) wird dort das Kamel benutzt, das den Beinamen erhalten hat „das Schiff der Wüste“, um dadurch seine Unentbehrlichkeit (*nécessité*) für die dortigen Verhältnisse darzutun. Die Kleidung der Kuriere besteht aus einem weißen Überwurf (*manteau*), damit der Körper nicht die Hitze so sehr auf sich zieht; der Kopf wird ebenfalls bedeckt, damit der Hitzschlag (*insolation*) nicht eintreten kann, und ein Tuch vor dem Munde schützt gegen den Sandstaub der Wüste und den Wind. Timbuktu wird seine Bedeutung als Handelsplatz aber wohl bald verlieren durch den seit langer Zeit geplanten Bau der Sahara-Bahn (*Transsaharien*). Um nicht mehr die Waren durch englisches Interessengebiet durchgehen lassen zu müssen, was durch die Schiffahrt auf dem Niger-Flusse unbedingt erforderlich (*nécessaire*) ist, sondern nur durch französische Hände an den Bestimmungsort (*lieu de destination*) zu führen, wollen die Franzosen vom Mittelländischen Meere, von Algier aus, durch die Wüste Sahara hindurch bis in das französische Kongo-Gebiet eine etwa 5 500 km lange Eisenbahn bauen, die etwa 300 km östlich von Timbuktu, bei Burrum, am Niger entlang gehen soll. Es ist ein großartiges Unternehmen, aber es ist mit furchtbaren Schwierigkeiten verbunden, besonders werden beim Bau in der Wüste die Sandstürme und der dortige Wassermangel sich sehr bemerkbar machen. Alles das wird aber aufgehoben durch den großen Vorteil, der für den Handel entsteht. Natürlich wird die Bahn das Hauptinteressengebiet, den Tsadsee (*lac Tchad*), berühren. In deutsches Gebiet tritt die Bahn nicht, führt aber entlang der Ostgrenze unseres Kamerun-Gebietes. Eine Eisenbahn dortselbst vom Meere bis zur Ostgrenze bezw. zum Tsadsee würde unserem Handel also gleichzeitig das Hinterland eröffnen, da diese Bahn dann die kürzeste Verbindung von dort zur Küste wäre.

(Braunschweiger Arbeiter-Freund.)

Der böse Trank.

Eine drollige Anekdote erzählt man von dem bekannten Schauspieler Castellano, der ein ausgesprochener (*déclarer*) Feind jeder Medizin war. Castellano war schon seit langem krank, aber er konnte sich nicht entschließen (*se décider*), eine ihm verordnete Medizin zu sich zu nehmen. Sein Arzt, der ihm sehr zugetan (*dévoué*) war, kam daher auf eine originelle Kriegslist (*stratagème*). Castellano spielte gerade damals in seinem großen Drama, in dem er als Gefangener zum Tode verurteilt (*condamné*) wurde und Gift (*poison*) nehmen mußte. Als er eines Abends den „verhängnisvollen Becher“ (*coupe fatale*) wieder an die Lippen setzte (*porter*), bemerkte er zu seinem Schrecken, daß der Portwein (*Porto (vin de)*), der darin sein sollte, sich in einen abscheulichen Arzneitrank (*médecine*) verwandelt hatte. Man kann sich seinen Zorn vorstellen (*se figurer*). Aber der Text des Dramas verlangte, daß der zum Tode Verurteilte den Becher bis zur Neige leeren (*vider jusqu'à la dernière goutte*) und mit einer herausfordernden (*de défi*) Geste, die von einer großartigen Tirade begleitet war, seinen Henkern (*bourreau*) zeigen sollte, daß er wirklich leer war. Castellano schwankte (*être indécis*) einen Augenblick. Aber er sah keinen Ausweg (*issue*), er konnte der Arznei nicht entgehen. Er hätte sonst die ganze Tirade zerstört und vielleicht sogar den Erfolg des Stückes in Frage gestellt (*compromis*). In der ersten Reihe aber saß, mit

einem Lächeln auf den Lippen, der Arzt und beobachtete den Schauspieler, der blaß vor Wut (*fureur*) war. Da schloß dieser heroisch die Augen und leerte den Kelch (*calice*) mit einem Zuge (*d'un trait*), dann aber ging er an die Rampe zu der Stelle, wo sein Arzt saß, und rief ihm halblaut (*à mi-voix*) die Drohung zu: „Unverschämter (*impudent*) Apotheker! Aber ich werde mich rächen (*se venger*)!“ Er rächte sich in der Thap; er starb, ohne — seinen Arzt honoriert (*payer*) zu haben.

(Pariser Zeitung.)

Humoristisches.

Das stimmt (*d'accord*).

Kunde (*client*) [bei einem Schneidermeister einen Anzug (*vêtement complet*) bezahlend]: „Sagen Sie mal, Meister, geht denn da nicht noch etwas ab (*n'y a-t-il pas quelque chose à rabattre*) (1)?“

Meister (schlau lächelnd): „O ja, die Wolle, wenn Sie den Anzug recht viel getragen haben.“

Nobel.

Buchhalter (*comptable*) (zum Chef): „Herr Müller, ich möchte mir erlauben, Sie darauf aufmerksam zu machen (*appeler votre attention*), daß gelegentlich (*à l'occasion*) der demnächstigen (*prochaine*) Feier des hundertjährigen Bestehens (*existence*) unserer Firma das gesamte Personal auf Gehaltserhöhung (*augmentation de traitement*) rechnet!“ — Chef (auffahrend) (*s'emportant*): „Was — das gesamte Personal? Bei den schlechten Zeiten? Höchstens (*tout au plus*) diejenigen die bereits seit Gründung (*fondation*) der Firma in unserem Geschäfte tätig sind (*travaillent*), bekommen Gehaltserhöhung!“

Ein gemütlicher Hauswirt.

Mieter (wütend) (*furieux*): Die Wohnung ist so feucht (*humide*), daß ich jeden Morgen hinter den Schränken Pilze (*champignons*) suchen kann.

Hauswirt: Soll ich Ihnen vielleicht eine Botanisirbüchse (*boîte à herboriser*) schenken?

Zwei Euphemisten.
(Im Gefängnis.)

„Warum bist Du hier?“ — „Wegen der Hitze. Ich hab' Einem eine Ohrfeige gegeben... Und warum bist Du hier?“ — „Wegen der Kälte. Ich hab' einen Winterrock (*vêtement d'hiver*) gestohlen!“

Gradmesser (*thermomètre, mesure*).

Freund: „Nun, Fritz, hast Du gute Nachrichten von zu Hause bekommen?“

Fritz: „Nicht sehr gute, nur 20 Mark.“

Verplappert (*trahi (par son bavardage)*).

Dame: „Ist dieser Stoff auch waschecht (*bon teint*)?“

Kommis: „O, der hält nicht so lange, bis er das Waschen nötig hat.“

(1) abgehen, signifie aussi user à force de porter.

DEVOIRS CORRIGÉS

THEME 28 (1).

Wenn die großen modernen Erfindungen die Beweglichkeit des Menschen vermehrt haben, so muß man erkennen, daß man, anfänglich wenigstens, nicht nach der Leichtigkeit strebte. Man könnte vielmehr sagen, daß das Gewicht zunächst als ein unerläßliches Hülfsmittel angesehen wurde. Man hat an den Menschen eine ungeheure Überladung gelegt, um ihn mit Blitzesschnelle auf den Festländern und den Meeren zu befördern. Schiffe, die Welten sind, Lokomotiven, welche wie Ungeheuer aussehen, Eisenbahnwagen, je standfester desto schwerer, Schienen, die den Erdball mit ihrem steifen Gürtel umfassen, Metallbrücken,

(1) Voir n° 6 (20 décembre 1902), p. 200.

Viadukte die in der Ferne ihre geometrischen Bogen fortlaufen lassen, ein großes Mauerwerk und ein unermeßliches Eisenwerk sind durch Menschenhand auf der Erdoberfläche ausgestellt. Eine außerordentliche Massenverschiebung hat sich so dem Reisenden angehängt, der gleich einer Feuerkugel geschleudert wird, und sie folgt ihm auf dessen erschreckender Laufbahn.

THÈME 29 (1).

Goldsmith war im Begriff Leyden, wo er seit einem Jahre wohnte, zu verlassen, als er merkte, daß er kein Geld zum Reisen habe. Er suchte einen seiner Freunde auf, einen Arzt, der ihm etwas lieh. Als er nach Hause zurückkehrte, sah er in einem Laden prächtige Blumen und da er sich erinnerte, daß einer seiner Onkel die Blumen sehr liebte, so kaufte er einige, um sie ihm zu bringen. Sie waren aber so teuer, daß er alles hergeben mußte, was er hatte. Er reiste aber doch ohne einen Heller mit einer Flöte ab, um sich unterwegs sein Brot zu verdienen.

(1) Voir nº 8 (20 janvier 1903), p. 280.

THÈME 30 (1).

Unser Landhaus.

Bist du glücklich, lieber Peter, daß du auf dem Lande geblieben bist! Ich habe dieses Glück auch bis zu dem Tage gekannt, an dem ich lateinisch und griechisch lernen mußte. Ich wohne in der Stadt und bin wie ein armer Gefangener zwischen vier Mauern eingeschlossen. Aber ich denke noch immer an unser hübsches Landhaus und vor allem an den Garten, in dem ich mit meinen Geschwistern spielte. Es war ein schöner Garten : große Obstbäume streckten uns ihre mit purpurroten Äpfeln und goldenen Birnen beladenen Arme hin und die Mauern waren von Weinranken bedeckt, an denen gewaltige Weintrauben hingen. Allerlei Blumen, wie Rosen, Nelken, Lilien schmückten die Beete; der Gärtner pflegte sie sorgfältig und die Kinder durften sie nicht anrühren. Andere, wie Veilchen, Maiglöckchen, Gänseblümchen, Vergißmeinnicht wuchsen von selbst in einem kleinen Walde und wir machten Sträuße daraus. Ein Hagedorn trennte den Blumengarten vom Gemüsegarten.

EXAMENS ET CONCOURS

Bourses commerciales de séjour à l'étranger (1902).

(1re Catégorie).

VERSION

Das Brot.

In der kulturellen Entwicklung des Menschengeschlechtes ist der Beruf des Jägers älter als der des Landmannes, und doch ist das Wort „Brot" das Sinnbild für die menschliche Nahrung geworden. Nicht um unser tägliches Fleisch, sondern um unser tägliches Brot bitten wir. Wegen seines billigen Preises ist für die weniger Begüterten das Brot auch in der Tat das Hauptnahrungsmittel, ohne daß die Reichen seiner entbehren könnten. Neben den auserlesensten Gerichten behauptet das Brot seinen Platz, und niemand wird seiner überdrüssig, wenn er es auch täglich genießt. Diese Vorliebe für das Brot und seine dominierende Stellung unter den Nahrungsmitteln ist durchaus berechtigt. Es vereint in sich die beiden wichtigsten Nährstoffe, deren der Körper bedarf, Eiweiße und Kohlehydrate; es führt uns in reichlicher Menge die Salze zu, die zum Aufbau des Körpers und zur Erhaltung der Gesundheit unerläßlich notwendig sind.

(Aus dem „Echo".)

CORRESPONDANCE

Vous écrivez à un de vos amis pour lui faire connaître les raisons qui vous ont amené à solliciter une bourse commerciale à l'étranger et les avantages que vous espérez retirer de votre séjour dans le pays où vous désirez vous rendre.

THÈME

Par la série étonnante de découvertes qui développent la mobilité de l'homme à la surface de la planète, celle-ci est soudain comme rapetissée. Elle ne gardera plus longtemps de coins cachés à la curiosité de l'homme.

Voici qu'on entend, sur les continents inconnus, le piétinement des explorateurs. Ils font plus, en un demi-siècle, que leurs prédécesseurs en des milliers d'années. Bientôt les lignes de leurs itinéraires se croisent et s'entre-croisent sur les cartes soudain vivantes et animées. Ils peuplent les déserts, deplacent les montagnes, replient ou redressent les courbes des fleuves : on dirait qu'ils remanient la face de la terre. Leur histoire deviendra légendaire, comme celle des pilotes anciens qui ont ouvert les colonnes d'Hercule ou doublé, peut-être, le cap africain.

Gabriel Hanotaux.

Les Quatre Langues

Nº 12. 20 Mars 1903. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Kaisertum und Sozialdemokratie.

Daß die Breslauer Rede [1] Sr. Majestät zu einem Mißerfolg (*échec*) geführt hat und deshalb ein Fehler war, unterliegt keinem Zweifel. Der Versuch, durch das persönliche Einsetzen (*intervention*) der kaiserlich-königlichen Autorität Arbeiter von der Sozialdemokratie loszureißen (*arracher*), ist mißglückt (*échouer*); im Gegenteil, man muß fürchten, daß die Bebelsche Rede [2] eher manche bürgerliche Kreise der Sozialdemokratie gewonnen hat. Deshalb nun aber den Kaiser zu bitten, überhaupt weniger persönlich hervorzutreten und weniger persönlich zu regieren, kann schon deshalb nicht der richtige Schluß sein, weil ein solcher Wunsch ganz vergeblich wäre. Wer tätig ist, der macht auch Fehler, und es ist gewiß gut und heilsam (*salutaire*), auf solche Fehler aufmerksam zu machen — aber was für eine wunderliche Vorstellung (*idée*) von Politik ist es, wir könnten auf dem Wege solcher freundlichen Warnungen (*avertissements*) oder sogar eines Beschlusses Seiner Majestät selber plötzlich ein Regierungssystem herstellen, wie unter Kaiser Wilhelm I. mit Bismarck. Nicht nur die Personen, sondern auch die Umstände (*circonstances*) sind doch heute vollständig andere, und da wir in Deutschland heute danach streben, Realpolitiker zu sein, so sollten wir aufhören, darüber zu grübeln (*se creuser la tête*), wie die Funktionen des Monarchen und des Ministers am besten von einander abgegrenzt werden, sondern müssen uns gewöhnen, zuerst und vor allem auszugehen von dem was ist. Nichts aber ist in unserem heutigen Verfassungsleben (*vie constitutionnelle*) gewisser, als daß es dem Kaiser die Möglichkeit eines sehr starken persönlichen Regiments gewährt (*offre*), und daß er auch den Willen hat, diese Möglichkeit zu benutzen und persönlich zu regieren.

Es kann nichts Überflüssigeres (*inutile*) geben, als ihn zu bitten, davon abgehen zu wollen. Was wir tun müssen, um nicht auf diesem Wege, wie es uns Herr Bebel an die Wand gemalt hat (*prophétisé*) [1], in ein bonapartisches Regierungssystem einzumünden, das ist nicht sowohl, den Kaiser dahin zu drängen (*presser*), daß er an seiner Stelle die Minister regieren lasse, als daran festzuhalten und danach zu trachten, daß die genugenden Gegengewichte vorhanden sind. Das ist vor allem freie Bewegung der öffentlichen Meinung, sowohl in den Parlamenten wie in der Presse, und freimütige (*sincère*) Rede gerade unter den der Krone am nächsten stehenden Parteien. Nicht daß der Kaiser, von den nobelsten Herzensregungen (*sentiments*) getrieben, jene verhängnisvollen Reden in Essen und Breslau gehalten hat, sondern daß eine liebedienerische (*servile*) Richtung ihn nachher durch die Arbeiteradressen über den Erfolg zu täuschen versuchte, das ist der wahrhaft kranke Punkt unseres öffentlichen Daseins (*vie*). Niemals hätte der Kronprinz seine Ansprache in Öls den Reden des Kaisers nachfolgen lassen, wenn der Byzantinismus die richtige Einsicht (*intelligence*) in den höheren Regionen nicht mit ganzen Wollen von falschen Vorstellungen (*idées*) verdunkelt hätte.

Lassen wir also das Greinen (*lamentations*) über das persönliche Regiment, gedenken wir bei jedem Irrtum dieses persönlichen Regiments, der uns etwa vor die Augen tritt, daß alles das Einzelheiten (*détails*) sind, und daß

(1) Discours tenu à Breslau au commencement de décembre dernier, en réponse à une adresse que présenta à Guillaume II une délégation des ouvriers de Breslau; l'empereur y renouvelle ses attaques contre le parti socialiste allemand.

(2) Discours prononcé par le socialiste Bebel au Reichstag pour protester contre les attaques de l'empereur et du prince impérial.

(1) Man soll den Teufel nicht an die Wand malen, il ne faut pas crier au malheur, de peur qu'il ne vienne.

wir eben dieser Persönlichkeit das für unsere Epoche zuletzt maßgebende, die deutsche Flotte, verdanken, suchen aber vor allem den Fehler da, wo er zu heilen ist, nämlich bei der Charakterkraft im Volke, die durch immer erneuten Appell lebendig erhalten und gestärkt werden muß. Nicht das macht die Größe eines Volkes, daß es eine unfehlbare Regierung hat, sondern daß mannigfache und verschiedene Kräfte in ihm tätig sind, die erst in ihrer Wechselwirkung (*action réciproque*) und in ihrem Kampf das nationale Leben machen. Die monarchische Gewalt in Deutschland ist stark genug, um auch solche Reden wie die jüngste Bebelsche ertragen zu können. Welch eine kleinliche (*mesquine*) Gesinnung (*manière de voir*), den Kaiser zu bitten, daß er sich immer hinter einem Vorhang halte, damit man nicht solche Reden wie die Bebelsche zu hören braucht. Das politische Dasein eines großen Volkes und Staates ist kein Stillleben, und es wäre sogar schlimm, wenn es ein Stillleben würde. Es muß auch zuweilen einen Sturm geben. Freuen wir uns, daß wir auf einem so festgefügten (*solidement construit*) Schiff fahren, daß wir auf ihm noch ganz anderen Stürmen Trotz bieten (*défier*) könnten — sagen wir können, denn es wird uns ganz gewiß nicht erspart bleiben.

(Professor Hans Delbrück.)

(Preußische Jahrbücher.)

Das Ende des Venezuela-Konfliktes.

Der Konflikt der europäischen Mächte mit Venezuela ist beigelegt (*terminé*) worden, schneller, als man nach dem anfänglichen Verlauf (*cours*) der Washingtoner Verhandlungen (*négociations*) zu hoffen wagte (*osait*). Herr Bowen ([1]) schlug mitunter (*parfois*) einen Ton an (*prenait*), der insbesondere den englischen Botschafter zu einem entschiedenen Protest veranlaßte (*décida*). Indessen es scheint, als ob der Vertreter Venezuelas die Sache nicht so bös gemeint hat und es einmal mit der Umkehrung (*contrairement*) des alten lateinischen Spruches (*proverbe*) suaviter in modo fortiter in re([2]) versuchen wollte. Kurzum, gerade in dem Augenblick, da man einen Bruch (*rupture*) zu befürchten anfing, traf die Nachricht von der Unterzeichnung der Friedensprotokolle ein (*arriva*). Deutschland — ebenso auch England und Italien — hat erreicht, was es zunächst erreichen wollte. Es handelte sich bei der ganzen Aktion ja weniger um die Zahlung der Forderungen (*réclamations*) an die deutschen Gläubiger (*créanciers*) selbst als um die Wahrung (*défense*) des deutschen Ansehens. Es mußte Herrn Castro, dem Präsidenten der venezolanischen Republik beigebracht (*prouvé*) werden, daß das Deutsche Reich bei aller Großmut und Rücksichtnahme gegen Schwache doch nicht mit sich spaßen (*plaisanter*) läßt. Das ist geschehen. Unsere Hauptforderungen sind bewilligt (*on a fait droit à*), nebensächliche Dinge werden durch das Haager Schiedsgericht (*tribunal arbitral de La Haye*) erledigt (*réglées*) werden, wenn nicht Herr Castro nach den bisherigen Erfahrungen es vorzieht, sich hierüber direkt mit uns zu verständigen (*s'entendre*).

In England ist man mit dem Abschluß (*fin*) des Konflikts ebenso zufrieden wie in Deutschland. Den maßgebenden Faktoren im britischen Reich war es besonders angenehm, daß die Beilegung (*arrangement*) noch erfolgte, bevor das Parlament eröffnet wurde.

(Die Woche.)

Zur neuesten deutschen Rechtschreibung (*orthographe*).

Das königlich preußische Ministerium der geistlichen, Unterrichts- und Medizinalangelegenheiten (*Ministère de l'Instruction publique et des Cultes*) hat vielleicht ein Gefühl der Genugtuung (*satisfaction*) über die allgemeine Begeisterung empfunden, mit der die von ihm herausgegebenen „Regeln für die deutsche Rechtschreibung" im Volke aufgenommen wurden. Die Begeisterung war ziemlich unbegründet (*peu fondé*), die Genugtuung unverdient (*imméritée*), denn beim Durchblättern (*lorsqu'on feuillette*) des Heftchens stellen sich Dinge heraus, die man schlechterdings (*décidément*) für unglaublich halten sollte; es stellt sich heraus, daß die Folgerichtigkeit, das heißt die Seele der Rechtschreibung in dieser neuen Rechtschreibung, wahrhaft ängstlich vermieden (*évité*) worden ist. Man durfte zum Beispiel erwarten, daß dem Zwit-

(1) Représentant des États-Unis à Caracas.
(2) doux en apparence, rude en réalité.

terzustand (*l'état équivoque*) der Verwendung von K und Z neben dem gleichlautenden C in Fremdwörtern ein Ende gemacht werden würde. Was ist statt dessen geschehen? Die neuen Regeln für die deutsche Rechtschreibung haben diesen Zwitterzustand amtlich geheiligt (*consacré officiellement*), sie haben bestätigt, daß man »Ceremonie« und »Zeremonie«, »Coulisse« und »Kulisse«, »Couvert« und »Kuvert« und so weiter schreiben darf, je nach Belieben (*selon sa fantaisie*)! Sollte man glauben, daß eine Behörde (*autorité*), in deren Hand die Macht gelegt ist, einfach zu verordnen : es wird fortan geschrieben »Kuvert«, »Zeremonie«, »Kulisse« ; alles andere ist falsch, ist in Schulen und staatlichen Schreibstuben unzulässig *n'est pas autorisé*)! — auf diese Machtentfaltung verzichtet und der vorhandenen Buntheit ihre Zustimmung (*assentiment*) gibt?

Mit Staunen liest man dann wieder, daß die auf das lateinische con zurückgehenden Wortanfänge Ko, Kol, Kom, Kora, Kor mit K geschrieben werden. Sehr brav! Sehr richtig! Aber warum ist dann neben der Schreibweise »Komitee« auch »Comité« zugelassen? Warum neben »Kontor« auch »Comptoir«, ein Wort, das bekanntlich kein Mensch französisch ausspricht? Ist der Behörde niemals der Gedanke gekommen, daß sie damit auf die Aufstellung einer Regel überhaupt verzichtet hat? Denn Schreibweisen nach Art von »Konfection« oder »Confektion« sind auch schon vor Erscheinen der neuen Regeln allgemein als falsch empfunden und in den Schulen nicht geduldet worden.

Beachtung (*attention*) verdient es, daß der Gebrauch an Dehnungszeichen (*signe d'allongement*) stark eingeschränkt worden ist. Ein Mehr darin wird der Zukunft auch mit Recht vorbehalten bleiben können. Wer aber beantwortet die Frage, aus welchem Grunde das überflüssigste (*superflu*) und sinnloseste (*complètement vide de sens*) Dehnungszeichen, das e in den Wörtern auf »ieren«, eine Erfindung der Puttkamerschen Epoche, nicht beseitigt (*écarté*) worden ist?

Unerklärlich (*inexplicable*) bleibt ferner die Zähigkeit (*ténacité*), mit der auch neuerdings wieder an der Ausrottung (*à extirper*) der Schreibweise »aichen«, »Aichamt« u. s. w. gearbeitet wird, die früher ganz allgemein üblich (*usitée*) war und zur schriftlichen Unterscheidung von »Eichen«, den Bäumen, ihren Vorteil hatte. Jetzt werden die »Eichen« und das »Eichen« gleich geschrieben, sonst aber wird wie bisher »Waise« von »Weise«, »Saite« von »Seite« unterschieden.

Seitdem — allerdings vom Ministerium des Innern (*de l'intérieur*) — die phonetisch falsche, etymologisch unberechtigte und zudem undeutsche Schreibweise »Cöln« statt »Köln« dekretiert wurde, hat man sich das Wundern abgewöhnt. Man kann nur bedauern, daß ein Bonmot zu der »neuesten« Orthographie, wie es sich beim Erscheinen der »neuen« fand, schwerer zu ersinnen (*trouver*) sein wird. Damals lautete es : »Wie schreibt man Hühnerstall (*poulailler*) nach der neuen Orthographie?« Antwort : »Puttkamer (1).« Der jetzige Minister hat keinen so ausdrucksvollen (*expressif*) Namen.

(Berliner Tageblatt.)

* * *

— Eine Versregel zum Gebrauch (*emploi*) der neuen Rechtschreibung gibt der Verfasser der in den bayerischen Schulen eingeführten (*introduits*) »Sprachübungen«, Lehrer Franz Dittmar in folgenden Zeilen :

In Tal, Tat, Ton, in Tor, Tür, Tran,
Ist's h für immer abgetan (2).
Die Tränen weint man ohne h;
Der „Thron" steht unerschüttert da.
Man trennt, es ist ein seltsam Ding,
Nun Hal-se, schwit-zen, En-gerling.
Fremdwörter schreib' nach deutscher Art,
Wenn sie nicht fremde Form gewahrt,
Zum Beispiel : Bluse, Gips, Pomade,
Auch Koks, Likör und Schokolade,
Dagegen Chaise, Tour, Logis,
Café, Journal und Jalousie!
Nach Vorschrift (3) setzt man nun die Zeichen
Wie Punkte, Strichpunkt (4) und dergleichen.
Das Komma (5) wird „Beistrich" genannt
Und künftig (6) sparsam angewandt.
Schreibt man ein Wort bald groß, bald klein,
Bescheiden klein wird's beste sein.

(Allgemeine Zeitung.)

---

(1) Puttkammer, était ministre de l'instruction publique et des cultes en 1880, lorsqu'on introduisit dans les écoles prussiennes la „neue Orthographie" (Voir *Quatre Langues*, nº du 20 octobre 1902, p. 63). Die Pute signifie la dinde, d'où le jeu de mots : Hühnerstall, d'après la nouvelle orthographe, s'écrit Puttkammer.
(2) aboli.
(3) précepte.
(4) point-virgule.
(5) virgule.
(6) à l'avenir.

Schlittschuhsegel
(*voiles pour patinage*).

Nun sind Fluß und See allenthalben (*partout*) mit einer spiegelnden Eisdecke überzogen und laden zum schönsten Wintervergnügen, dem Schlittschuhlaufen (*patinage*), ein. Schnell sind die blanken Eisen unter den Sohlen befestigt, und bald fliegt man dahin über die glitzernde (*brillante*) Decke. Aber man will es nicht beim gewöhnlichen Eislaufe bewenden lassen (1), der eine fährt kunstreiche Bogen und Figuren, der andere versucht sich im Rückwärtslaufen (*à patiner en arrière*), wieder andere führen einen verschlungenen (*entrelacé*) Reigen auf, wenn sie auch zugeben müssen, daß er hier nicht so gelingen will wie auf dem Parkette des Ballsaales. Abwechsetung (*changement*) ist auch hier der Hauptreiz des Vergnügens, das ewige Einerlei (*la même histoire toujours*) ermüdet. Und dann verliert ferner der Eislauf sehr an Annehmlichkeit, wenn statt ruhiger Kälte ein scharfer Ost- oder Nordwind herrscht, der einem bis in die Knochen fühlbar wird. Natürlich ist er am unangenehmsten, wenn man ihm entgegen läuft, und man wird dies gar bald aufgeben (*abandonner*), weil man nicht nur unter seinem eisigen Hauche (*souffle*) leidet, sondern auch gar nicht recht vorwärts kommt. Besser ist es schon, wenn wir ihn im Rücken haben. Dann erschwert er uns die Atmung nicht und kann höchstens die Ohren bis zur Schmerzhaftigkeit (*douleur*) anblasen, anderseits befördert er unser Vorwärtskommen nicht unbeträchtlich, ja er schiebt uns geradezu vor sich her. Diese Tatsache hat findige Eisläufer (*patineurs*) auf den Gedanken gebracht, die schiebende Kraft des Windes dadurch noch mehr auszunutzen, daß man ihm eine größere Fläche, ein Segel darbietet (*présente*). Indem wir ein solches Segel auf unserem Rücken anbringen, schützen wir uns, insbesondere die dem Wind am meisten ausgesetzten (*exposées*) Ohren, vor seinen verderblichen Wirkungen, lassen uns aber gleichzeitig durch diesen mächtigen Ohrenschützer vorwärts treiben, vereinigen also das Angenehme mit dem Nützlichen. Das Segel hat die Form eines Trapezes von etwa Manneshöhe und ist auf einen Rahmen (*cadre*) von entsprechender Gestalt gespannt (*tendue*), der am besten an der unteren Kante (*baguette*) durch Verlängerung der seitlichen Leisten mit zwei Stützen (*appui*) versehen ist. Etwas (*un peu*) über der Mitte ist an dem Segel ein Querstab (*barre transversale*) angebracht, und diesen schnallt man sich an den Schultern fest (*fixer à l'aide de boucles*). Das Segel ist dann derartig am Rücken angebracht, daß es bei vollkommen aufrechtem Stehen auf den Stützen ruht; neigt man sich aber nur ein wenig nach vorn, so schwebt (*glisser*) es frei über dem Eise. Wem das Segel leicht genug vorkommt, so daß er nicht gelegentlich ausruhen zu müssen glaubt, der kann es etwas höher tragen. Mit diesem Segel auf dem Rücken kann man sich nun vom Winde treiben lassen, man braucht gar nicht zu laufen, das heißt selbsttätig (*soi-même*) die Beine zu bewegen, wie es beim gewöhnlichen Schlittschuhlaufen geschieht, sondern steht einfach auf der Eisfläche und lenkt (*dirige*) nur etwas durch entsprechende Stellung der Beine wie auch durch Drehung (*en tournant*) des Segels vermittels der Hände. So fährt man vor einer frischen Brise oder einem steifen Nordoste dahin wie ein Schiff auf den Wellen, unter Umständen mit großer Geschwindigkeit. Allerdings liegt die Gefahr nahe, daß man von einem Läufer, der mit größerer Schnelligkeit nachfolgt, beim Überholen getroffen wird, so daß eine Verletzung des Segels oder gar ein Sturz die Folge ist. Aber das kommt ähnlich auch sonst beim Schlittschuhlaufen vor, und die Gefahr ist um so geringer, je breiter die Eisfläche ist. Dagegen ist ein Zusammenrennen (*rencontre*) beim Bege-

(1) es bei (oder mit) etwas bewenden lassen, s'en tenir, en rester à, se contenter de.

gnen durch die Natur der Sache ausgeschlossen, da natürlich alle Läufer in derselben Richtung segeln (*font voile*).

Der Simplontunnel.

Das Riesenwerk (*œuvre gigantesque*) des Simplontunnels geht immer mehr seiner Vollendung entgegen (*approche*). Die Arbeiten sind bereits soweit vorgeschritten (*avancés*), daß die neue Verkehrsstraße voraussichtlich (*il est à prévoir*) an dem offiziell festgesetzten Termin, dem 13. Mai 1904, eröffnet werden kann. Bis Mitte dieses Jahres war der Tunnel auf eine Strecke (*distance*) von 11 970 Meter gebohrt (*creusé*), wovon 7 300 Meter auf die schweizerische und 4 640 Meter auf die italienische Seite entfallen. Da die ganze Tunnellänge rund 22 400 Meter beträgt (*s'élève à*), so ist bereits beträchtlich mehr als die Hälfte der erforderlichen Bauarbeiten beendet. Die Arbeiten wurden am 15. August 1898 mit der Bedingung begonnen, daß sie am 13. Mai 1904 beendet sein müssen: im anderen Falle hat der Unternehmer für jeden Tag, den die Arbeiten länger dauern, eine Konventionalstrafe von 50 000 Francs zu zahlen. Man hofft aber, wenn nicht neuerdings (*à nouveau*) brüchiges Gestein (*roches*), Quellen und hohe Temperatur den Fortgang (*marche*) der Arbeiten unerwartet erschweren (*rendent plus difficiles*), die eigentlichen Bohrarbeiten noch in diesem Jahre fertigzustellen, sodaß der Tunnel bereits im Sommer 1904 vollständig in Betrieb (*exploitation*) genommen werden kann. Die Zahl der bei dem Tunnelbau beschäftigten Arbeiter beträgt durchschnittlich 3 000, deren Gesundheitszustand (*état sanitaire*) trotz der starken Temperaturschwankungen (*variations*) und ziemlich ungünstigen Arbeitsverhältnisse im großen und ganzen durchaus befriedigend ist.

(Pariser Zeitung.)

Das Institut Pasteur.

Bekanntlich verordnete das Königliche Polizeipräsidium (*préfecture de police*) in Berlin im Frühjahr dieses Jahres infolge eines bei dem Hunde eines Berliner Einwohners festgestellten Anfalles (*accès*) von Tollwut (*rage*) eine dreimonatliche Sperre über alle Hunde der Reichshauptstadt und Umgegend.

Diese Maßregel (*mesure*), die außer dem gewöhnlichen Maulkorbzwang (*muselière*) den Hundebesitzern unter anderem auch vorschreibt (*prescrire*), daß sie ihre vierfüßigen Lieblinge an der Leine (*en laisse*) führen müssen, trifft Mensch und Tier gleich hart und stimmt namentlich die Hunde ungemein traurig (1). Nur selten hört man einen Hund bellen. Trübselig (*plein d'affliction, tristement*) den Kopf hängen lassend folgt das Tier seinem Führer, der es tagtäglich ein halbes Stündchen auf die Straße geleitet und es frische Luft schnappen (*aspirer, humer*) läßt. Trotzdem ist die Maßregel eine durchaus richtige. Die leider nur zu leicht auf andere Tiere und auf den Menschen übertragbare (*transmissible*) Tollwut der Hunde wird den älteren unserer Leser, namentlich den Landbewohnern, noch in trauriger Erinnerung sein. Wie entsetzlich (*effrayant*) hatten die von einem tollen Hunde Gebissenen (*mordus*) zu leiden, bis sie endlich einem sicheren qualvollen (*atroce*) Tode zum Opfer (*victime*) fielen. Heute haben wir ja glücklicherweise ein Mittel, das Tollwutserum, das, zur richtigen Zeit angewandt, in den meisten Fällen Hilfe und Rettung (*salut*) bringt. Über die Geschichte des Heilmittels (*remède*), seinen Nutzen und Verbreitung möchten wir im folgenden einiges mitteilen:

Im September 1885 verbreitete ein toller (*enragé*) Schäferhund Angst und Schrecken (*épouvante*) in der kleinen Stadt Villers-Farlay im französischen Jura. Das tolle Tier

(1) traurig stimmen, disposer à la tristesse.

war, ehe man es niederschießen (*abattre*) konnte, entlaufen (*enfui*). An einem heißen Tage spielten mehrere Dorfkinder auf einem Felde, auf dem auch der 15 jährige Hirtenknabe (*jeune berger*) Jupille seine Herde Schafe hütete. Plötzlich hörte Jupille einen alten Mann Schreckensrufe ausstoßen (*pousser*). Der tolle Hund hatte sich schnellen Laufes einer Kinderschar (*troupe d'enfants*) genähert. Ein fürchterliches Unglück schien unvermeidlich. Erreichte der Hund die Kinder, so waren sie unrettbar (*irrémédiablement*) verloren, denn in der ganzen Gegend war kein einziger Zufluchtsort (*refuge*). Der Hund war schon in nächster Nähe der Kleinen. Da warf sich Jupille ihm entgegen. Der mutige Junge wußte, was er tat. Er kannte die entsetzlichen Folgen eines tollen Hundebisses. Er wußte, daß ein fürchterliches Ende seiner harrte (*attendre*), — trotzdem sprang er auf das Tier los (*se précipiter sur*), schlug es über die Schnauze (*gueule*), rang (*lutter*) mit ihm und zertrümmerte (*fracasser*) mit einem Stein seinen Schädel (*crâne*). Die Kinder waren gerettet, der arme Jupille war aber schlimm zugerichtet (*en fort mauvais état*) und bösartig verbissen (*mordu*). Der Knabe ging indessen ruhig nach Hause, legte sich ins Bett und bereitete sich auf den Tod vor.

Es war grade in der Zeit, als der damals berühmte Professor Louis Pasteur den Tollwuterreger (*microbe de la rage*) gefunden hatte. Ein in der Nähe von Villers-Farlay wohnender Arzt wußte dies, und er sandte auf eigene Kosten (*à ses frais*) den kleinen Jupille zu Pasteur. Der große Gelehrte nahm den Hirtenknaben in Behandlung (*traitement*), und diese Behandlung hatte einen von der Welt mit Begeisterung begrüßten Erfolg (*succès*). Zum ersten Mal wurde ein von einem tollen Hunde gebissener Mensch gerettet; Jupille genas. Ein neuer Sieg der Wissenschaft war errungen (*remportée*). Gleichzeitig jubelte ganz Paris, das von Jupilles Heldentat (*action héroïque*) gehört hatte, dem kleinen Schäferjungen zu (*acclamer*). Es wurden Sammlungen (*collectes*) für ihn veranstaltet (*organiser*), und im Laufe eines Monats kannte ganz Frankreich Jupilles Namen und Bildnis.

In Paris wurde aber das Pasteurinstitut gebaut, zu dem Beiträge (*subventions*) aus allen Ländern und Weltteilen flossen. Im großen Saale des Hauptgebäudes findet man Büsten der Hauptgönner (*principaux bienfaiteurs*) des Instituts, vor dem Hause steht aber die Bildsäule des kleinen Jupille, die den tapfern Knaben im Kampfe mit einem Hunde darstellt. Jupille geht tagtäglich an seinem eigenen Bilde vorbei. Denn der tapfere Hirtenknabe bekleidet (*occuper*) jetzt den Posten eines Aufsehers (*surveillant*) in dem berühmten Institut, mit dessen Geschichte sein Name für alle Zeiten verknüpft ist.

Hier in dem Institut behandelte der leider inzwischen gestorbene Pasteur die von tollen Tieren gebissenen Kranken. Namentlich in den ersten Jahren (das Institut wurde 1888 eröffnet) strömten die Unglücklichen aus allen Ländern herbei (*affluer*). Die Erfolge waren geradezu überwältigend. Von Hunderten starben nur einer oder zwei, und die Todesfälle traten nur dann ein (*survenir*), wenn der Kranke zu spät in Behandlung kam, so daß jede Rettung ausgeschlossen war. Jetzt ist der Andrang (*affluence*) weit geringer, weil es auf der ganzen Welt schon Institute dieser Art gibt und das gegen die Tollwut wirksame pasteursche Impfmittel (*sérum*) bereits überall zu haben ist.

(Braunschweiger Arbeiter-Freund.)

Was aus einem Affen werden kann.

Was aus einem Affen werden kann beschreibt die „Jagdzeitung" in folgendem ergötzlichen (*amusante*) Geschichtchen : Von einem aus

Deutsch-Ostafrika [1] zurückkehrenden (*de retour*) Herrn wurde ein kleiner Affe [etwa 1 Pfd. (Pfund, *livre*) Gewicht] mitgebracht. Auf der Fahrt von Tanga [2] bis Genua (*Gênes*) war der Affe „frachtfrei" (*franc de port*). Von Genua bis zur schweizerischen Grenze mußte für ihn die Fracht für einen „Vogel" mit 1,50 Lire bezahlt werden. Die schweizerische Gotthardbahn war erfinderischer und stellte den Affen unter die Hundetaxe mit 8,40 Frcs. Die schweizerische Ostbahn übernahm den Affen zu 20 kg. „Reisegepäck" (*bagages*) mit 80 Cts. Taxe. Die badischen und württembergischen Bahnen (bis Stuttgart) ließen ihn als zum „Handgepäck" gehörig (*faisant partie de*) gehen. Von Stuttgart bis zum Endziel der Reise war der Affe wieder zum „Hund" geworden und mußte diese Tour mit 1,60 M. bezahlen. Diese schöne Geschichte begeistert (*donne l'idée*) einen Leser der „Täglichen Rundschau," auch eine alte englische Geschichte mitzuteilen, die ein schönes Gegenstück (*pendant*) bildet: Eine Dame kommt mit einer Schildkröte (*tortue*) an die Eisenbahnstation. Der Gepäckmeister (*facteur*) weiß nicht, was er anfangen soll, befragt den Bahnvorsteher (*chef de gare*) um den Tarif. Als Ergebnis (*résultat*) sagt er dann nach langer Beratung: „*All right*, Madame; ich will Ihnen sagen — Katzen sind Hunde und Papageien sind Hunde, aber Schildkröten sind Insekten, und Insekten sind frei (*franc de port*)!"

(Das Echo.)

(1) Est africain allemand, colonie allemande située sur la côte orientale de l'Afrique, limitée au nord par l'Afrique orientale anglaise, à l'ouest par l'Etat du Congo et au sud par les possessions anglaises et portugaises; sa superficie est d'environ 960 000kmq.

(2) Tanga, petit port de l'Est africain allemand, en face l'île de Pemba.

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude au professorat commercial (1902).

VERSION

Hahnensporn, Otto, Antonie, Edmund (leuchtend).

Otto (im schwarzen Frack, weißen Halstuch und weißer Weste, etwas steif in der Haltung, gemessen pedantisch im Tone, geht voraus).

Antonie (im Mantel und Hut, reisemäßig, eine Reisetasche in der Hand, folgt ihm).

Otto. So, da sind wir zu Hause. Da wir nun Mann und Frau sind, ziemt es sich, daß wir wie christliche Eheleute einander du nennen, und ich fange damit an, daß ich dich willkommen heiße und sage: deinen Eingang segne Gott. Meinen Rock.

Hahnensporn (drückt sich leise hinaus).

Edmund (bringt einen schwarzen Oberrock).

Otto (zieht den Frack aus und den Rock an). Dort sind deine Zimmer, in denen du unbeschränkte Freiheit hast zu tun und zu lassen was du willst. Da ich den ganzen Tag mit gelehrten Arbeiten beschäftigt bin, so verlange ich ungestört zu sein, wünsche überhaupt, daß an der Lebensweise, wie ich sie gewohnt bin, nichts geändert werde. (Steckt einen Tabacksbeutel ein, den ihm Edmund bringt, nimmt eine lange Pfeife von diesem und seinen Hut). So bin ich gewohnt, jeden Abend auf das Casino zu gehen, und daselbst die Zeitungen zu lesen. Um acht Uhr gehe ich dahin, und kehre um zehn Uhr zurück. Dieser Gewohnheit werde ich treu bleiben, und da es bereits zehn Minuten über acht ist, dürfte es die höchste Zeit sein, daß ich gehe. Und so wünsche ich dir eine recht gute Nacht. (Ab.)

Edmund (leuchtet ihm).

Antonie (bleibt verwundert in der Mitte der Bühne stehen).

BENEDIX (*Die Hochzeitsreise*).

THÈME

Même texte que pour l'anglais (Voir nº 1 (20 nov. 1902), p. 120).

Agrégation des jeunes filles (1902).

VERSION

Tiefschweigend ruhn die Alpenwiesenhänge,
Die Blume schließt den Tau in ihren Schoß
Und freut sich still an ihrem Frühlingslos;
Die Vögel sinnen schweigend auf Gesänge.
Fern unten tönt im Tal ein leiser Bronnen,
Als träumte dem Gebirg von einem Quell;
Es glüht im Abendscheine purpurhell
Der Wald, verloren in sprachlose Wonnen.
Wie freudesinnend steht die Lämmerherde,
Vergessend nun das frische Alpenkraut;
Still hält der lichte Wolkenzug und schaut
Herunter nach der schönen Frühlingserde.
Nur manchesmal die blühenden Gestalten
Der Bäume selig rauschend sich verneigen,
Ein Windhauch, überschwellend, bricht das Schweigen,
Wie Wonneseufzer nimmer festzuhalten.
Doch unerfreut von Gottes Lenzgeschenken,
Irrt Faust umher durch Felsen, Wies' und Hain,
Von der Natur geächtet und allein
Mit seines Mordes bitterm Angedenken.

Lenau (Faust. Der Abendgang).

Concours général des lycées et collèges (1902).

(Paris, classe de Seconde classique.)

THÈME 34.

Lettre de Ducis à un ami.

Vous avez bien raison, mon ami, il m'est fort indifférent que les hommes du jour me fassent passer pour un imbécile. C'est me rendre mon rôle facile à jouer, si j'étais homme à en jouer un. Je ne ferai aucuns frais ni pour soutenir, ni pour détruire cette belle réputation. Je trouve cela trop commode pour y rien changer. Que voulez-vous, mon ami? Il n'y a point de fruit qui n'ait son ver, point de fleur qui n'ait sa chenille : notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé. Soyez assuré que je n'ai nul souci sur l'avenir. J'ai du bois pour une moitié de mon hiver, un quartier de vin dans ma cave, et dans mon tiroir de quoi aller deux mois. Mon petit dîner, qui est mon seul repas, est assuré pour quelque temps, comme vous le voyez ; et je le prendrai, autant que je le pourrai, chez moi et à la même heure.

Mais le chapitre des accidents, des maladies? A cela je réponds que celui qui nourrit les oiseaux saura bien aussi venir à mon aide.

VERSION

Das Buch.

Das Buch ist den Wunderwerken, die von Menschen gemacht sind, beizuzählen. Ein Buch ist eine Brücke über den Strom der Zeit gebaut, da wir alle Tage die vor hundert und tausend Jahren Gestorbenen zu uns Lebenden kommen und unter uns wandeln sehen, als lebten sie noch. Ein Buch ist ein Band, um alles was lebt geschlungen, und stiftet eine Lebensgemeinschaft, so innig und so umfassend zugleich, wie keine einzige andere. Die Kaufmannsschiffe bringen Kaffee und Tee und anderes viel, was wir für unsern Leib brauchen: aber was unser Geist braucht, wovon der lebet, das führen die Bücher uns zu von nah und fern. Durch ein Buch spricht der Weise zu den Weisen und die es werden wollen, ehe sie greisen; freilich ein Tor(1) zuweilen auch zu Toren und die es bleiben. Das Buch spricht und lehrt mitsprechen; es zieht den Kleinen groß, bringt den Niedrigen empor, erweitert einem jeden die Welt, daß er erfährt, wie hinter den Bergen und jenseits des Wassers auch Leute wohnen.

(1) Anciennement Thor.

Brevet supérieur.

(Aspirantes, Pau, 1re session 1902.)

THÈME 35.

On peut comparer la vie de l'homme au cercle des saisons. L'enfant, depuis sa naissance, vit dans un éternel printemps. Les premiers mois de son enfance ressemblent bien à ces journées humides et froides qui ne sont plus l'hiver, sans être déjà le printemps ; mais comme tout se remplit pour lui de joie et de bonheur, tendrement aimé de ses parents, entouré de ses frères et sœurs, accompagné de camarades gais et jeunes comme lui, il vit, pour ainsi dire, sous un ciel sans nuages, et rien ne lui fait prévoir les soucis de l'âge mûr.

VERSION

Der als Augenarzt bekannte Herzog Theodor in Baiern hält sich in Biskra auf und hat schon eine ganze Reihe glücklicher Kuren vollbracht. Sein Ruf ist bereits in die Wüste gedrungen, von wo Kranke und Blinde ihn aufsuchen. Daß der Fremde keinen Lohn für seine Mühe nimmt, erhöht noch seine Popularität. Ein Scheik, den er vom Staare geheilt, bestand aber darauf, wenigstens dem Gehilfen des Arztes ein Geschenk in Gestalt eines Pferdes zu machen. Dieser Gehilfe ist die eigene Tochter des Herzogs Theodor, die Prinzessin Sophie, welche das so verdiente Honorar der Kaiserin von Österreich, ihrer Tante, schicken wird.

Les Quatre Langues

N° 13. 5 Avril 1903. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Weltausstellung (*Exposition universelle*) zu St. Louis.

Nachdem nunmehr der deutsche Reichskommissar für die Weltausstellung zu St. Louis (Missouri) in den Vereinigten Staaten, welche am 1. Mai 1904 eröffnet wird, an die deutschen Industrie- und Gewerbefirmen (*industriels et manufacturiers*) die Ausstellungsaufforderungen verschickt hat, ist es von Interesse, etwas Näheres über das Unternehmen zu hören.

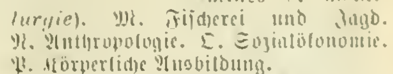


Liberal Arts Palast.

St. Louis, die größte, aber nicht die Hauptstadt des Staates Missouri, ist die wichtigste Handels- und Verkehrsstadt des centralen Nordamerikas; vermöge ihrer bevorzugten (*privilégiée*) Lage (Kreuz- und Mittelpunkt der wichtigsten amerikanischen Transkontinentaleisenbahnlinien und Hauptstapelplatz (*principal entrepôt*) der Mississippischiffahrt) ist St. Louis in kaum 140 Jahren das geworden, was sie heute ist, die fünftgrößte Stadt der Vereinigten Staaten. Das von der Stadt zur Verfügung (*à la disposition*) gestellte Terrain für die Ausstellung mißt 400 Hektar und ist somit größer als das Areal (*superficie*) der Pariser und der Chicagoer Weltausstellung. Gemäß der ganzen großen Anlage sind von der Regierung der Vereinigten Staaten und vom Staate Missouri 74 Millionen Mark für die Ausstellung garantiert worden. Dabei sind die Bedingungen für die ausländischen Aussteller günstig, da Zollfreiheit (*exemption de douanes*) und Patentschutz (*protection industrielle*) gewährleistet werden soll.

Die ganze Ausstellung zerfällt in 15 Abteilungen, welche in 144 Gruppen und 807 Klassen geteilt sind. Es sind folgende Abteilungen gebildet: A. Unterrichtswesen. B. Bildende Künste. C. Freie Künste (*Liberal Arts*). D. Industrie-Erzeugnisse. E. Maschinenwesen. F. Elektrizität. G. Verkehrswesen (*moyens de communication*). H. Landwirtschaft. J. Gartenbau (*horticulture*). K. Forstwirtschaft (*sylviculture*). L. Bergbau und Hüttenwesen (*mines et métallurgie*). M. Fischerei und Jagd. N. Anthropologie. O. Sozialökonomie. P. Körperliche Ausbildung.

Nördlich der Ausstellungsgrenze befinden sich zwei und südlich derselben ein Ferneisenbahnhof. Innerhalb der Ausstellung sind eine Reihe elektrischer Straßenbahnen (*tramways*) vorgesehen, die gleichfalls als Ausstellungsobjekte zu betrachten sind. Von Interesse ist die Einrichtung der großen elektrischen Kraftstationen. Dieselben liefern für die sämtlichen Aussteller die für ihre Maschinen, u. s. w. nötige Kraft angeblich gratis. Hoffen wir, daß die europäische Industrie, soweit sie sich an der Weltausstellung beteiligt, die Erfolge erziele, die ihr gebühren (*auxquels elle a droit*).





Kunstpalast.

(Das Echo.)

* *

Man rüstet sich (*se prépare*) allerwärts (*partout*) für die nächste Welt

ausstellung, die im kommenden Jahre in St. Louis stattfindet, und heute schon kann man sagen, daß von den europäischen Staaten Frankreich und Deutschland mit der Ausstellung ihrer Erzeugnisse an der Spitze stehen werden. Der große Nutzen dieser Weltausstellungen, auf denen der internationale Verkehr aus aller Herren Länder zusammenströmt (*converger, se réunir*), ist durch die jüngste Pariser Ausstellung zur Genüge dargethan (*suffisamment démontré*), und so ist auch diesmal wieder eine allseitige starke Beteiligung für St. Louis vorauszusehen, wenn auch die ungünstigen Erfahrungen, die ein Teil der deutschen Industrie im Jahre 1893 in Chicago gemacht, zunächst erkältend wirkten. Doch die Zeiten haben sich geändert. Der deutsche Export nach den Vereinigten Staaten hat im letzten Jahrzehnt einen gewaltigen Aufschwung (*essor*) genommen, und wenn heute die deutsche Industrie wiederum vollzählig (*au grand complet, tout entière*) zum Streite wider die Konkurrenz auf dem Felde erscheint, dann wird sie schon als gute Bekannte begrüßt und kann getrost (*sans crainte*) den Kampf aufnehmen.



Maschinenhalle.

Frankreich wird, soviel heute bereits feststeht, glänzend im Kunsthandwerk (*industries artistiques*), in der Seidenindustrie und im Exportwesen vertreten sein. Was die einzelnen deutschen Industrien hinübersenden, läßt sich natürlich noch gar nicht sagen; man wird

selbstverständlich in erster Linie solche Artikel berücksichtigen, deren Export nach Amerika bereits in die Wege geleitet ist oder ins Auge gefaßt (*envisagé*) zu werden verdient. Auch auf dem Gebiet der sozialen Fürsorge (*prévoyance*) wird Deutschland, das auf diesem Gebiet bekanntlich die höchste Stufe einnimmt, zeigen, wieweit es in seinen Wohlfahrtseinrichtungen (*institutions d'assurance et de prévoyance sociale*) vorgeschritten ist. Die Regierung wird sich ebenfalls an dieser Abteilung beteiligen.

Bei der Anordnung der Ausstellung beabsichtigen die amerikanischen Behörden, sich alle Erfahrungen der letzten Ausstellungen zu Nutze zu machen (*mettre à profit*). Vor allem soll dafür Sorge getragen werden (*prendre soin*), daß eine Ermüdung der Besucher tunlichst (*autant que possible* vermieden wird. Als Terrain ist einer der herrlichen Parks gewählt, die die 700 000 Einwohner zählende Stadt umgeben. Deutschland wird wieder, wie auch in Paris, ein eigenes »Deutsches Haus« errichten, das inmitten einer prächtigen Gartenanlage gelegen sein wird. Dieses Haus soll dazu dienen, im fernen Lande deutsches Leben, deutsche Gewohnheiten und deutschen Arbeitsfleiß zu verkörpern (*personnifier*).

(Pariser Zeitung.)

Die Exmatrikulation (1) des Deutschen Kronprinzen.

In der festlich geschmückten Aula (*salle des fêtes, des actes*) der Universität in Bonn, in der Vertreter sämtlicher Studentenverbindungen (*associations d'étudiants*) in Wichs (*costumés selon l'ancienne tradition*) mit den Fahnen Aufstellung genommen hatten, fand heute mittag die feierliche Exmatrikulation des Kronprinzen statt. Der Kronprinz, in der Uniform des Ersten Garde-Regiments zu Fuß, betrat, kurz vor 12½ Uhr die Aula. Nachdem der Kronprinz Platz genommen hatte, hielt der Rektor der Universität, Geheimrat Dr. Zitelmann, eine Ansprache (*allocution*).

Er betonte, daß die Universität keine Schule mit fertigem Lehrplan sei, sondern eine reichbesetzte Tafel den Gästen zur Wahl stelle. Der Kronprinz, dem es bei seinem selbstgewählten Lehrplan nicht darauf habe ankommen können, sich einem gelehrten Spezialstudium hinzugeben (*s'adonner à*), sondern möglichst einen Überblick (*aperçu*) über die verschiedenen Fächer (*branches*) des Wissens zu erhalten, habe in dieser Beziehung höhere Anforderungen zu erfüllen gehabt, als sonst wohl irgend ein Student. Der Rektor sprach sodann die Zuversicht (*conviction*) aus, daß der Kronprinz manches, wofür er auf der Universität Interesse gewonnen in eigener Arbeit weiter verfolgen werde, und manches Wort, das freie und aufrechte Männer hier vor ihm gesprochen, sich in seinem späteren Leben noch als fruchtbar erweisen möge. Der Wunsch der Universität sei, daß der Kronprinz an die Größe und Heiligkeit der tiefdringenden selbstlosen (*désintéressé*) wissenschaftlichen Arbeit möge glauben gelernt haben. Zwar sei die wissenschaftliche Wahrheit in ihrem letzten Schicksal von allen äußeren Einflüssen unabhängig, aber die Gunst der Mächtigen dieser Erde sei ihr von unendlichem Nutzen, indem sie die Schnelligkeit ihres Wachstums befördert, Hemmnisse (*obstacles*) aus dem Weg räumt (*écarte*) und Mittel bereit stellt. Daß auch der Kronprinz immerdar ein Schirmherr (*protecteur*) wissenschaftlicher Bestrebungen sein möge, wünsche die Universität im Interesse des Vaterlandes. Redner erinnerte schließlich daran, daß der Wert der Wissenschaft für den einzelnen nie schöner und erhebender gepriesen wurde, als von Friedrich dem Großen, der geschrieben habe : »Die Wissenschaft gewährt uns die Freuden des Geistes, welche dauernder sind als die des Körpers. Sie sänftigt die rohesten Sitten. Sie verbreitet ihre Reize über den ganzen Lauf des Lebens. Sie macht unser Dasein lieblich und nimmt dem Tode seine Schrecken.« Redner fuhr dann fort : »Mit ehrerbietigstem Dank haben wir das Zeichen des Kaiserlichen Vertrauens entgegengenommen und haben unserem Kronprinzen den gleichen Dank auszusprechen für die freundliche Art, wie er sich in unsere ihm zunächst so fremden Verhältnisse eingelebt und wie er uns gelehrt hat, in dem Fürsten den Menschen zu finden.« Redner schloß mit dem Wunsche, daß ein Band der Einigung, das dauernder sei als das äußere Band der Zugehörigkeit, zwischen dem Kronprinzen und der Universität bestehen bleiben möge.

Damit überreichte der Rektor dem

(1) Radiation de la liste (des étudiants).

Kronprinzen die Ermatrikel. Der Kronprinz antwortete etwa folgendermaßen :

»Euerer Magnifizenz danke ich zunächst aus tief fühlendem Herzen für die freundlichen Worte des Abschieds (*adieux*), die Sie mir gewidmet haben. Die Stunde ist gekommen, in der ich meine liebe Universität Bonn zu verlassen habe. Es ist mein aufrichtiger Wunsch, in dieser Stunde meinen Dank der gesamten Lehrerschaft der Universität Bonn auszusprechen und vor allem denjenigen Herren, die die Freundlichkeit gehabt haben, mich in die verschiedensten Fächer der Wissenschaften einzuführen. Wenn es durch verschiedene Abhaltungen (*empêchements*), teilweise durch Vertretungen, teilweise durch andere Verhinderungen, mir nicht vergönnt (*permis*) gewesen ist, derartig in die Wissenschaft einzudringen, wie ich wohl gewollt hätte, so drücke ich hier heute an dieser Stelle mein herzlichstes Bedauern darüber aus und hoffe, daß ich durch eifriges eigenes Studium diese Lücke ersetzen werde. Andererseits spreche ich der gesamten Bonner Studentenschaft (*étudiants de Bonn*) meinen herzlichsten Dank für die freundliche Aufnahme und für die Kameradschaftlichkeit aus, mit der ich unter ihr weilen durfte. Zum Schluß fasse ich meine ganzen Gefühle, die mich in dieser Stunde beherrschen, zusammen in den Wunsch, daß meine liebe Universität Bonn wachse, blühe und gedeihe für viele Jahrhunderte !«

Der Rektor brachte ein Hoch auf den Kronprinzen aus, in das die Anwesenden begeistert einstimmten. Der Kronprinz reichte hierauf dem Rector magnificus sowie seinen Lehrern die Hand und verließ, von den Versammelten ehrerbietigst (*respectueusement*) begrüßt, die Aula.

Der Nildamm (*barrage*) bei Assuan (1).

Ägypten kann sich nunmehr rühmen, nicht nur reich zu sein an Riesenbauten des grauen (*la plus haute*) Altertums, auch die allerneueste Zeit hat dortzulande ein Werk erstehen lassen, das in seiner Art an Größe seinesgleichen sucht. Schon seit Jahren war geplant, die Gewässer des ersten Nilkatarakts bei Assuan in einem großen Sammelbecken (*réservoir*) zurückzuhalten, um damit die Bewässerung von Ober- und Unterägypten während der trockenen Jahreszeit je nach Bedarf regulieren zu können. Im Frühjahr 1898 wurde zwischen der ägyptischen Regierung und der englischen Unternehmung ein diesbezüglicher (*à cet effet*) Vertrag abgeschlossen, und heute, nach noch nicht ganz fünf Jahren, ist das Riesenwerk (*œuvre gigantesque*) fertig.

Der Damm ist 2 Kilometer lang, 30 Meter hoch, im Fundamente 25, oben an seiner Krone 8 Meter breit und vermag einen See von 175 Kilometer Länge hinter sich aufzustauen (*refouler, contenir*), dessen Wasser durch 180 Schleusen (*écluses*) in das Unterland abgegeben werden können. Für die Schiffahrt ist ein 1600 Meter langer und 15 Meter breiter, mit mehreren Schleusen ausgestatteter (*pourvu*) Seitenkanal errichtet worden. 12 000 Menschen, darunter 2 000 gelernte europäische Maurer, haben an der Aufführung des Mauerwerkes über vier Jahre gearbeitet. Durch dieses Kulturwerk ist das Problem der Nilregulierung nunmehr zum großen Teil gelöst (*résolu*), zugleich für weite Strecken anbaufähigen (*propres à la culture*) Landes eine aussichtsreiche Zukunft erschlossen worden.

(Der gute Kamerad.)

(1) Voir n° du 20 janvier 1903, partie anglaise, p. 53.

Das neue Stadttheater in Cöln.

Die alte, stolze Rheinstadt Cöln ist mit einem neuen Prunkbau beschenkt (*dotée*) worden, der den Glanz Neu-Cölns in bedeutender Weise erhöht. Mit einem Aufwande (*dépense*) von sechs Millionen Mark wurde vom Regierungsbaumeister (*architecte de l'État*) Carl Moritz in Cöln das neue Stadttheater, in vornehmem deutschen Barock (*renaissance*) erbaut und damit der bereits zur Schablone (*patron, modèle*) gewordene Theaterbaustil geschickt vermieden. Allerdings läßt sich der Vorwurf allzugroßer Massigkeit (*masse*) nicht ablehnen, ebenso befremden (*étonnent*) die Türme, deren Zweckmäßigkeit (*utilité*) in Frage steht. Allein, an solch Fremdartiges wird man sich

mit der Zeit um so lieber gewöhnen, als die Innenräume (*intérieur*) überraschend schön ausgestattet (*décorés*) sind und sich durch wohltuende Bequemlichkeit auszeichnen.

(Berliner Illustrirte Zeitung.)

Ein Zweihundertjähriger (1).

Ein Zweihundertjähriger hat kürzlich in einem Hospital zu Tomsk Aufnahme gefunden. Es werden sogar zu der schier (*presque*) unglaublichen Nachricht genaue Einzelheiten (*détails*) bekannt gegeben. Danach besitzt der Mann einen Taufschein (*extrait baptistaire, extrait d'acte de baptême*) und andere Dokumente, die seine Geburt im Jahre 1703 nachweisen (*établir, prouver*). Seine Identität ist durch körperliche Merkmale (*marques*) festgestellt. Unter den Dokumenten befindet sich ein Paß (*passe-port*), der ihm, als er 60 Jahre alt war — also 1763 — ausgestellt (*délivré*) worden ist. Er ist seit 123 Jahren Witwer, seinen Sohn hat er im Jahre 1824 verloren. Der russische Methusalem erinnert sich noch ganz genau, Peter den Großen und Katharina II. gesehen zu haben. Er vermag zwar aus körperlicher Schwäche das Bett nicht zu verlassen, seine geistigen Fähigkeiten (*facultés*) sind jedoch nur wenig gemindert.

(Pariser Zeitung.)

Gaston Paris.

Gaston Paris, der bekannte französische Philologe und Direktor des Collège de France, ist im Alter von 63 Jahren in Cannes gestorben und in Paris, wohin seine Leiche (*corps*) überführt war, unter großer Beteiligung zu Grabe getragen worden. Gaston Paris, dessen Vater ebenfalls ein bedeutender Philologe war, hat in Göttingen und Bonn romanische Sprachen studiert. Seit dem Jahre 1872 war er ununterbrochen am Collège de France thätig. Am Sarge sprach unter anderem Professor Steffen-Bonn. Als Vertreter des deutschen Botschafters wohnte Graf v. d. Gröben dem Leichenbegängnis (*funérailles*) bei.

Japans Modernisierung.

Welchem Volk gehört die Zukunft? — „Uns," sagen die Amerikaner und sie dehnen und blähen sich (*s'enfler*), ihre Größe, ihre Kraft zu zeigen. „Wir werden uns nicht verdrängen (*supplanter*) lassen," erwidern die Engländer mit einem leisen Beben (*tremblement*) in der Stimme. „Wir werden uns bemühen, gleichen Schritt zu halten (*marcher du même pas*) und auf unserer Hut zu sein (*être sur ses gardes*)," lassen bescheiden auch wir Deutschen uns vernehmen. Und dann gibt es ein Volk, das vorläufig schweigt. Aber es rüstet (*se préparer*) und stärkt sich zur Teilnahme an dem Rennen der Großen — als wenig beachteter Outsider (1). Dieses Volk sind die Japaner. Die „Engländer des Ostens", wie man sie genannt hat, lieben die Überraschungen. Nachdem sie die Welt durch die Tapferkeit und Tüchtigkeit ihres Heeres und ihrer Flotte während der letzten Kämpfe im Norden Chinas in Erstaunen versetzt hatten, kam nicht minder überraschend das „englisch-japanische Bündnis", das neben seinen Vorteilen auch ein Kompliment für Japan bedeutete. Der Aufschwung (*essor*), die kulturelle (*de la civilisation*) Entwicklung Japans in den letzten 25 Jahren unter der glorreichen Regierung des Kaisers Mutshu Hito ist in der Tat großartig. Die Japaner haben erkannt, daß sie durch die Natur förmlich darauf hingewiesen sind, eine große Seemacht und der Handelsvermittler (*intermédiaires commerciaux*) zwischen der westlichen und östlichen

(1) Homme âgé de deux cents ans.

(1) Mot anglais; en terme de courses, cheval qui n'est pas classé parmi les favoris.

Welt zu werden. Japan besitzt heute schon moderne, auf den besten Werften (*chantiers de construction*) des Auslandes gebaute Schiffe und wird im Jahre 1906 nach Durchführung (*achèvement*) des Flottenbauplanes mit 300000 Tonnen z. B. Italien bereits überflügelt (*surpassé*) haben. Sechs Schlachtschiffe (*vaisseaux de ligne*) erster und 2 dritter Klasse, 6 Kreuzer erster, 10 zweiter und 8 dritter Klasse nennt Japan nebst zahlreichen Torpedobooten (*torpilleurs*) sein eigen. Das strebsame Muster organisierte japanische Landmacht (*armée de terre*) zählt 13 Infanterie-Divisionen, 2 Kavallerie- und 2 Feldartillerie-Brigaden. Das Offizierkorps ist intelligent gebildet und strebsam (*zélé*). Bemerkenswert ist die Fürsorge (*sollicitude*) der Offiziere für ihre Leute. In China sah man mit Staunen, wie schneidig (*crâne*) und unermüdlich die Japaner sind, wenn es zu kämpfen gilt. Sie waren aber bei den europäischen Kriegskameraden wenig beliebt. Auch an dem Ausbau der



Ein Strassenbahnwagen in Tokio.

(*ambitieux*) Land hatte kürzlich den Triumph, daß ihm Amerika 15 Kanonenboote für die Philippinen in Auftrag gab. Japans Heer, das im Jahre 1871 nur 21 000 Mann stark war, zählt heute 228 000 Mann stehende (*permanentes*) Truppen, 33 000 Mann wohlausgebildete (*bien exercées*) Reserven und 125 000 Mann Landsturmtruppen (*armée territoriale*). Es besteht natürlich die allgemeine Wehrpflicht (*service obligatoire*) und dreijährige Dienstzeit. Der japanische Soldat, dessen Mindestmaß (*taille minima*) 1,51 Meter beträgt, ist schnell, sauber, bedürfnislos, nüchtern (*sobre*), willig (*docile*) und sehr marschtüchtig (*bon marcheur*). Die nach deutschem Eisenbahnen wird in Japan eifrig gearbeitet, obgleich bisher die Folgen einer wirtschaftlichen Krisis, die nach dem Krieg mit China eintrat, hemmend wirkten (*retardèrent*). In den letzten zehn Jahren sind durchschnittlich 400 Kilometer Neubaustrecken im Jahr eröffnet worden. Die meisten Bahnen sind in den Händen von ungefähr 40 Privatgesellschaften. Die japanische Post konnte vor kurzem ihr 25 jähriges Jubiläum des Beitritts zum Weltpostverein (*Union postale universelle*) feiern. Während vor dem Jahre 1870 ein Brief von Yedo nach Osaka etwa 140 Mk kostete, finden heute in Tokio mindestens 16 Bestellgänge (*distributions des lettres*) täglich von 6 Uhr

morgens bis 10 Uhr abends statt. Das Schulwesen (*instruction publique*) hat sich schnell entwickelt und wird von Jahr zu Jahr besser. Die kaiserliche Universität in Tokio hat 6 Fakultäten [Rechtswissenschaft (*droit*), Medizin, Technik, Literatur, Philosophie, Landwirtschaft] und wird von 2700 Studenten besucht. Gymnasien, Kaufmannsschulen. Musik-, Militär- und Marineschulen sind nach europäischen Mustern eingerichtet. Die fortgeschrittensten Japaner bemühen sich eifrig, eine Reform der Sprache zu stande zu bringen (*faire aboutir*) und das europäische Alphabet einzuführen. Die japanische Sprache ist sehr schwierig, acht Jahre müssen sich die Kinder plagen, bis sie fließend schreiben und lesen können.

Die hohe Stufe der japanischen Kunst der Gegenwart zeigen die Kunstausstellungen (*expositions artistiques*), die im Herbst und Frühling in Tokio veranstaltet (*organisées*) werden. Die Schönheit, der Farbenzauber seines Landes verleiht (*donne*) dem Japaner ein natürliches Kunstgefühl, eine Freude am Schönen die ihn als göttliches Geschenk durch das Leben begleitet. Die früher sklavische Stellung der Frau hat sich in der letzten Zeit sehr gebessert. Die Japanerin ist für alle Berufe sehr begabt (*bien douée*) und eignet sich vortrefflich als Erzieherin (*gouvernante*) und Lehrerin. In der Literatur und Malerei nehmen viele Frauen einen hohen Rang ein. In den Bureaux der Handelsgeschäfte haben sich die jungen, heiteren und liebenswürdigen Japanerinnen ihren Platz erobert. Sie sind heute fast ausschließlich in den Telephon-Zentralen und Postanstalten (*bureaux de poste*) beschäftigt.

Die europäische Kleidung beginnt das farbenreiche nationale Kostüm zu verdrängen (*remplacer*). Die Regierung befiehlt ihren Beamten im Dienst europäische Kleidung zu tragen. Schon im Jahre 1886 erschien die Kaiserin bei öffentlichen Anlässen in europäischer Kleidung, die in einem Aufruf an das Volk empfohlen wurde. So schreitet die Europäisierung Japans schnell vorwärts (*progresse*). Das kluge, geschickte Volk behält von seinen nationalen Eigentümlichkeiten (*qualités*) das Beste zurück und tauscht das Minderwertige gegen die Segnungen (*bienfaits*) der fremden Kultur ein (*échange*). Seine tüchtigen Staatsmänner, wie der Marquis Ito, bereisen die Welt und nehmen die neuen Errungenschaften (*conquêtes*) fremder Völker mit nach Hause — als Bausteine für Japans Größe.

(Berliner Illustrirte Zeitung.)

Humoristisches.

Ein mitleidiges (*compatissant*) Kind.

„Mama, wie mich der arme Kastanienmann (*marchand de châtaignes*) dauert (*me fait de la peine*)! Sieh' nur wie er friert (*il a froid*)!... Bitte, gib mir zehn Pfennig' — ich möchte ihm was zu verdienen geben!"

Aus dem Gerichtssaal (*salle du tribunal*).

Richter: „Wenn Sie mit einer geringeren Strafe davonkommen (*s'en tirer*) wollen, rate ich Ihnen, die That zu gestehen (*avouer*)!"

Beschuldigter (*inculpé*): „Und wenn ich nicht gestehe?"

Richter: „Dann werden Sie freigesprochen (*acquitté*)!"

Einfach.

Beamter: „Sie wünschen?" — Junger Mann: „Ich bitte um ein väterliches Einjährig-freiwilligen-Dienstesantrittserlaubnis- (1) und Verpflegungskostenübernahmsbereiterklärungsattestformular (2)!"

---

(1) Formulaire (Formular) par lequel le père déclare qu'il donne à son fils la permission (Erlaubnis) de servir (Dienst) comme volontaire (freiwillig) d'un an (Einjährig).

(2) Formulaire (Formular) qui accompagne le précédent et dans lequel le père déclare (Erklärung) qu'il est prêt (bereit) à prendre à sa charge (Übernahme) les frais (Kosten) d'équipement et d'entretien (Verpflegung) de son fils.

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude

à l'enseignement secondaire des jeunes filles (1902).

VERSION

Shakespeare's „König Lear".

In den ersten Scenen des „Lear" werden wir unmittelbar hineingezogen in die fremden Schicksale, die sich vor unseren Augen ankündigen, entfalten und abschließen. Der Dichter gewährt uns hier ein Schauspiel, das noch entsetzlicher ist, als alle Schrecknisse der Zauberwelt und des Geisterreichs; er zeigt uns nämlich die menschliche Leidenschaft, die alle Vernunftdämme durchbricht, und in der furchtbaren Majestät eines königlichen Wahnsinns hinaustobt, wetteifernd mit der empörten Natur in ihrem wildesten Aufruhr. Aber ich glaube, hier endet die außerordentliche Obmacht, die spielende Willkür, womit Shakespeare seinen Stoff immer bewältigen konnte; hier beherrscht ihn sein Genius weit mehr als in den erwähnten Tragödien, in „Macbeth" und „Hamlet", wo er mit künstlerischer Gelassenheit neben den dunkelsten Schatten der Gemüthsnacht die rosigsten Lichter des Witzes, neben den wildesten Handlungen das heiterste Stillleben hinmalen konnte.

H. Heine.

(Shakespear's Mädchen und Frauen.)

THÈME 36.

La Tour d'Elven.

A peu de distance d'Elven, nous primes un chemin de traverse qui nous conduisit sur le sommet d'une colline aride. De là, nous aperçumes distinctement, quoique à une grande distance encore, le colosse féodal dominant en face de nous une hauteur boisée. La lande où nous nous trouvions s'abaissait par une pente assez raide vers des prairies marécageuses encadrées dans d'épais taillis. Nous en descendimes le revers, et nous fûmes bientôt engagés dans les bois. Nous suivions alors une étroite chaussée dont le pavé disjoint et raboteux a dû résonner sous le pied des chevaux bardés de fer.

O. Feuillet.

Bourses commerciales de séjour à l'étranger (1902).

(2e Catégorie.)

VERSION

Technische Gummiwaren.

Der Umfang und die Bedeutung dieser Branche für die gesamte Industrie bedarf wohl keiner besonderen Würdigung. Kautschukfabrikate sind der chemischen Industrie, der Maschinen-Industrie, im Feuerlöschwesen, Landeskulturwesen, Gartenbau und Landwirtschaft längst unentbehrlich geworden. Um auch im Export-Verkehr nach überseeischen Ländern besonders dem Fabrikate immer weiter gebührend Eingang zu verschaffen, ist es nicht nur die vornehmste Aufgabe des exportierenden Fabrikanten, sich das jeweilige Absatzgebiet durch genaue Kenntnis der in Frage kommenden Interessenten zu erschließen, sondern sich auch in der Auswahl der zur Fabrikation gelangenden Rohstoffe diejenigen Sorten zu sichern, die ihm für ein günstiges Resultat in jedem ihrer Verwendungszwecke Gewähr bieten. Die bevorzugteste Marke aller Rohgummi-Sorten ist erfahrungsgemäß die des Amazonen-Gebietes Brasiliens, welche unter dem Namen „Paragummi" in den Handel gelangt, dessen namentliche Ausfuhr von der Hafenstadt Para vor sich geht.

(Aus dem „Echo".)

THÈME 37.

Le coton et le tabac à Madagascar.

Le coton a déjà été cultivé par les Malgaches ; il existe dans presque toute l'île à l'état sauvage.

Le coton est un des rares produits qui trouveraient un débouché important auprès des indigènes, si les Européens installaient des ateliers de tissage pour produire sur place les cotonnades, qui sont actuellement fournies par l'industrie américaine, et dont les indigènes font une grande consommation. Il est problable qu'une sélection attentive des semences, l'introduction de bonnes variétés, amélioreraient la qualité du coton indigène, qui laisse beaucoup à désirer. C'est dans certaines parties de la région centrale qu'il paraît devoir le mieux réussir.

Le tabac donnera vraisemblablement aussi de bons résultats dans presque toute l'île, principalement en Imerina et en Betsileo.

CORRESPONDANCE

Développer cette pensée dans une lettre à un de vos correspondants que, « pour conserver sa clientèle, il faut user vis-à-vis d'elle des procédés les plus corrects dans les livraisons et agir avec la plus grande probité ».

Les Quatre Langues

N° 14. 20 Avril 1903. 3e Année.



PARTIE ALLEMANDE

Schnitzel und Späne.

Der kaum überwundenen Heimsuchung unserer Kaiserfamilie durch die Masern-Erkrankung (*rougeole*) der beiden ältesten Prinzen in Ägypten ist eine neue gefolgt. Am Freitag ritt das Kaiserpaar, begleitet vom Prinzen Adalbert, im Grünewald spazieren. Dabei stolperte (*buta*) das Pferd der Kaiserin, die hohe Dame stürzte aus dem Sattel und brach sich den linken Vorderarm (*avant-bras*) dicht unter dem Handgelenk (*poignet*). Die Ärzte sagen, der Bruch sei glatt (*simple*) und ohne Bedenken, sodaß die Kaiserin binnen zehn Tagen wieder völlig hergestellt sein werde, ohne daß Arm oder Hand die frühere volle Beweglichkeit einbüße. Der Kronprinz ist von den Masern gesundet und macht bereits wieder Ausflüge in Ägypten. Prinz Eitel Friedrich ist ebenfalls in voller Besserung.

Die deutschen Reichstagswahlen sind auf den 16. Juni festgesetzt. Der Reichskanzler Graf Bülow ist mit seiner Gemahlin während der Osterferien nach Sorrent gegangen und wird vermutlich den italienischen Minister des Äußern Prinetti und den österreichisch-ungarischen, Grafen Goluchowsky, auf der Reise sprechen.



Die deutsche Kaiserin Augusta Viktoria

.˙.

Der nordamerikanische Admiral Dewey, der seit dem spanischen Kriege, wie es scheint, mit ungewöhnlicher Selbstgefälligkeit (*suffisance*) zu kämpfen hat, ließ sich dieser Tage interviewen, um seinen Landsleuten mitzuteilen, daß die jüngsten amerikanischen Flottenmanöver im Karaibischen Meer (*Mer des Antilles*) den Zweck gehabt hätten, Europa und insbesondere Deutschland ein warnendes Beispiel (*avertissement*) zu geben. «Die letzten Manöver in den westindischen Gewässern (*eaux des Antilles*) waren eine anschauliche Lektion für den Kaiser, der meinen vierundfünfzig Schiffen nicht so viel entgegenstellen (*opposer*) konnte». Die deutsche Marine werde in Bezug auf ihre Leistungsfähigkeit (*capacités*) in einem etwaigen Seekriege stark

überschätzt. Die Ausbildung (*instruction*) und Intelligenz der deutschen Matrosen ließen sich mit denjenigen der amerikanischen nicht vergleichen (*comparer*). Die deutschen Matrosen seien vor allem unselbständig (*manquent d'initiative*) und könnten ohne jedesmalige Weisung (*instructions*) nicht das Geringste ausführen, während der amerikanische Matrose an größere Selbständigkeit in der Erfüllung seiner Aufgaben gewöhnt sei.

Da diese Äußerungen Deweys nicht bloß in der amerikanischen Presse viel Aufsehen erregten, so entbot (*manda*) Präsident Roosevelt den redelustigen Admiral ins Weiße Haus, und hier erklärte Dewey, seine Bemerkungen seien arglos und keineswegs für die Öffentlichkeit bestimmt gewesen, von welcher Erklärung der deutsche Gesandte Baron Speck v. Sternburg sofort Nachricht erhielt. Baron Speck v. Sternburg, der vom Berliner Auswärtigen Amte beauftragt ist, alle wichtigeren Kundgebungen (*manifestations*) betreffend die Beziehungen Deutschlands und der Union unverzüglich hinüberzukabeln, bemerkte denn auch, Admiral Deweys Renommistereien böten zu einer diplomatischen Aktion keinen Anlaß. Der amerikanische »Marine-Wrangel« werde schon längst nicht mehr ernst genommen. Admiral Dewey habe sich beeilt, den Weisungen des Marinedepartements folgend, wie bereits gemeldet, emphatisch zu versichern, er habe keinerlei feindliche Kritik Deutschlands beabsichtigt.



Admiral Dewey.

In Europa machen die amerikanischen Aufschneidereien (*hâbleries*) allmählich den Eindruck, als ob unsere Vettern jenseits des Weltmeeres im Grunde ihres Herzens sich vor den ernsthaften europäischen Flotten — die spanische war eine solche nicht — doch ängstigen und dabei nach dem Heine'schen Verschen handeln :

Wenn die Kinder sind im Dunkeln
Wird beklommen [1] ihr Gemüt
Und um ihre Angst zu bannen
Singen sie ein lautes Lied!

* * *

Die Komödie mit Castros Rücktritt ist beendet. Er bleibt Präsident von Venezuela nach einstimmiger Vertrauenskundgebung des Venezolaner Kongreßes, der damit bekundete, daß der Kongreß die Abmachungen Castros, welche dieser durch Vermittelung des amerikanischen Gesandten Bowen getroffen hat, ebenfalls gutheißt (*approuve*).

(Das Echo.)

Ein englischer Nordsee-Kriegshafen [2].

Die Nachricht, daß die britische Regierung am Firth of Forth einen neuen Nordsee-Kriegshafen anlegen wolle, hat innerhalb wie außerhalb des englischen Parlaments überrascht, doch war, dem Londoner Korrespondenten der »Frank-

(1) Ils ont le cœur serré.
(2) Un port de guerre anglais sur la mer du Nord.

furter Zeitung" zufolge, die Sache lange vorbereitet, da die Überfüllung (*encombrement*) der Kriegshäfen von Portsmouth, Devonport und Chatham mit Schiffen und Leuten der immer wachsenden englischen Marine lange schon einen neuen Kriegshafen zum Bedürfnis machte. Ein zu Anfang des Jahres 1890 von Lord Goschen eingesetztes (*institué*) Komitee studierte die Frage und empfahl in seinem im Januar 1902 erschienenen Gutachten (*rapport*) den Firth of Forth als die geeignetste Stelle. Die Regierung befolgte diesen Vorschlag und kaufte Land; sie konnte darum erst jetzt ihre Ankündigung machen. St. Margarets Hope, der in Aussicht genommene Platz, liegt einerseits unweit von Glasgow und seiner Schiffbau-Industrie, andererseits ist es ein gut geschützter, natürlicher Nordseehafen von großer Tiefe und Ausdehnung. Der Ort liegt zwei englische Meilen westlich der großen Forthbrücke und ist jetzt schon durch die modernen Befestigungen von Inchkeith und andere Forts geschützt. Die bisherigen Kriegshäfen Englands liegen an der Südküste, weil Spanien, Frankreich und Holland die möglichen Gegner waren. Bei der Wahl des neuen Hafens kam natürlich die mögliche Gegnerschaft der deutschen und der russischen Marine mit in Betracht.

Auf der Straße in Berlin.

Eine große Aufregung (*agitation*) herrschte lange Zeit auf demjenigen Teil des Dönhoffplatzes unserer Reichshauptstadt, der von der Krausen- und Jerusalemerstraße begrenzt wird. Vom frühen Morgen an (*dès le petit matin*) sammelten sich Neugierige (*curieux*) in hellen Haufen (*en foule*), und kaum hatte sich ein Schwarm (*groupe*) verlaufen, so bildete sich ein neuer. Fahrgäste (*voyageurs*) der Straßenbahn verließen ihre Wagen und unterbrachen die Fahrt, um zu sehen, was das sei. Der Straßenbahnverkehr (*circulation*) stockte (*était interrompue*), Schutzleute schafften mühsam Ordnung in den stockenden Verkehr. Und was gab es zu sehen? Auf einem Baum saß eine Katze! Eine richtige schwarze Katze, die einer benachbarten Schankwirtin (*aubergiste*) entlaufen (*échappé*) war. Das Tier wäre wohl sehr gerne wieder herunter gekommen, fürchtete sich aber vor den vielen Leuten. Die Geschichte dauerte bis zum Nachmittag. Da stieg ein junger Bursche (*garçon*) hinauf, lockte die Katze an (*attira*) sich und brachte sie herab, die Wirtstochter packte sie unter die Jacke und trug sie nach Hause. Und da sage noch einer, daß die Berliner anspruchsvoll (*exigeants*) sind!

(Das Echo.)

Pariser Spaziergänge.

„Looping the Loop" (1).

Seit Wochen schon prangen an allen Straßenecken und Reklametafeln in Paris riesige buntfarbige Plakate (*affiches*), die eine ungeheure Schleife (*piste*) darstellen. Und winzig klein (*extrêmement petit*) klebt am Innenrande (*face intérieure*) dieser Schleife mit dem Kopfe nach unten ein Radfahrer (*cycliste*), der in rasendem (*vertigineuse*) Tempo (*allure*) die Innenbahn der Schleife zu durchfahren scheint. Unter den Plakaten prangt in Riesenlettern: „Looping the Loop". Ganz Paris spricht davon, ebenso wie jüngst von dem Cake-walk (2), als er zu Beginn der vorigen Herbstsaison auch in dem zivilisierten Seinebabel zur Mode wurde.

Wer und was ist „Looping the Loop"? fragt sich die sensationslüsterne (*avide de sensations*) Menge, deren Sinnenkitzel durch den Gedanken an die Gefährlichkeit dieses waghalsigen Radfahrens aufs angenehmste erweckt wird. Denn wo der dem Volke innewohnende (*inné*) natürliche Zug zum Aufregend-Grausigen (*effrayant*) einmal geweckt ist, da will er auch sein Opfer haben. In dieser Beziehung stehen wir auch heute noch trotz unserer um Jahrtausende älteren Kultur (*civilisation*) auf demselben Standpunkt wie das römische Volk, das zu Cäsars und Neros Zeiten kein ergötzlicheres Schauspiel kannte, als den Anblick der Gladiatoren, die sich gegenseitig abschlachteten (*égorgeaient*). Auf den Steinbänken des Kolosseums (*Coli-*

(1) Expression anglaise : bouclant la boucle.
(2) Danse nouvelle.

sée) lief den Zuschauern derselbe angenehme Schauder (*frisson*) über den Rücken, wie es heute in den Fauteuils des „Casino de Paris" oder der „Olympia" der Fall ist, wenn der tollkühne (*téméraire*) Diavolo oder sein Konkurrent Mephisto in rasender Fahrt über ihren Köpfen durch die Schleifen sausen.

Beim „Looping the Loop" kommt noch hinzu, daß wir gegen alle Gewohnheit einen Menschen mit nach unten gekehrtem Kopfe (*tête en bas*) frei in der Luft schweben sehen, und gerade dieser anscheinende Verstoß gegen die physikalischen Gesetze, die uns allen unbewußt (*inconsciemment*) in Fleisch und Blut übergegangen sind, trägt dazu bei (*contribue*), die Spannung unserer Nerven zu erhöhen.

Und doch ist dieser Mann, der da hoch über unseren Köpfen den kühnen Bogen der Schleife durchfährt, besser gegen das Herabfallen geschützt, als wäre er mit tausend Stricken (*cordes*) angebunden, sobald er nur die Fahrtrichtung genau innehält (*conserve*). Stricke können reißen, nicht aber die unzerbrechlichen ehernen (*d'airain*) Naturgesetze, die sich nach uns unbekannten Grundsätzen in absoluter Gleichmäßigkeit einstellen. Den Fahrer des Looping the Loop hält die Zentrifugalkraft (*force centrifuge*) so sicher auf der Höhe, wie ihn die Anziehungskraft (*attraction*) der Erde nach seiner Ankunft auf festem Boden verhindert, nach oben zu fliegen. Wenn auch so die Durchfahrt durch die Schleife weniger gefährlich ist, als es den Anschein hat, so muß man doch selbstverständlich den Mut der Männer bewundern, die da Tag für Tag diese rasende Fahrt unternehmen. Sie dauert nur wenige Sekunden, hoch oben von der etwa 15 Meter über dem Boden befindlichen Abfahrtsstelle durch die Schleife hindurch bis zu dem wieder auf der Erde liegenden Ankunftspunkt. Ist die Anfangsgeschwindigkeit gegeben, so fährt das Rad von selbst mit ungeheurer Geschwindigkeit seinen Weg. Man sieht nur eine einzige Masse, und auch diese nur für einen Augenblick, und schon begrüßen Beifallsrufe den kühnen Fahrer, der am Endpunkte der gefährlichen Bahn fröhlich seine Mütze schwenkt.

Der Gedanke des Looping the Loop, dieser Schleifenfahrt, ist übrigens durchaus nicht neu. Schon in der Schule sahen wir eine Kugel durch eine ähnliche Blechschleife (*ruban métallique*) rollen. Und wenn man in alten Zeitschriften aus den siebziger Jahren blättert, findet man wohl auch hie und da (*çà et là*) die Abbildungen (*figures, images*) eines „Wunderwagens", der in Berlin zum größten Erstaunen der biederen (*braves*) Berliner genau dieselbe Schleife durchlief, wie sie heute die Radfahrer durchrasen. In dem Wagen befand sich zum Überfluß noch ein niedliches Kätzchen, und an den beiden Seiten waren zur Hälfte mit Wasser gefüllte Eimer angebracht (*placés*). Der Wagen kam glücklich an, das Kätzchen war nicht hinausgefallen und das Wasser nicht ausgelaufen, zur Verwunderung der Zuschauer, aber ganz folgerichtig (*logiquement*) nach den Naturgesetzen.

In das gleiche Gebiet fällt auch eine Schaustellung, die auf einer der amerikanischen Ausstellungen, ich glaube Ende der 70er Jahre, ganz gewaltiges Aufsehen (*sensation*) machte : die amerikanische Schaukel (*balançoire*). Nach Erlegung (*paiement*) seines Obolus wurde man in ein Zimmer geführt, das sich kaum von einem gewöhnlichen Salon unterschied. Nur waren die Fenster verhangen (*couvertes d'un rideau*) und in der Mitte des Zimmers befand sich eine große Schaukel. In diese Schaukel stieg man hinein, und alsbald begann sie sich zu bewegen, erst langsam, dann immer schneller und schneller, bis sie sich mit ihren Insassen (*ceux qui l'occupaient*) mehrere Male umschlug (*culbuta*). Die Illusion war vollkommen. Ein jeder klammerte sich (*se cramponnait*) krampfhaft an der Schaukel fest. In Wirklichkeit jedoch stand diese vollkommen ruhig, während das ganze Zimmer sich um die Schaukel bewegte. Diese Schaustellung wurde bald nach ihrer Eröffnung verboten.

da die Besucher schwere gesundheitliche Schädigungen davontrugen. Trotzdem war, solange sie erlaubt war, der Erfolg ein gewaltiger.

Und darum wirkt auch diese Schleisenfahrt in weit höherem Maße auf das Publikum, als es ihre Gefährlichkeit bedingt; sie weiß eben das Publikum durch ihre Eigenart zu verwirren (*déconcerter, dérouter*), zu überraschen und zu fesseln (*captiver*). Altmeister Goethe hat nicht unrecht, wenn er Mephisto sagen läßt: „Sucht nur die Menschen zu verwirren, sie zu befriedigen ist schwer!"

Pasquino.

(Pariser Zeitung.)

Frauen als Seeleute (*marins*).

In Bristol wurde, wie mitgeteilt wird, vor einiger Zeit zu allgemeiner Überraschung entdeckt, daß ein junges Mädchen sich von dort immer als gemeiner Matrose einschiffte (*s'embarquer*). Es ist jedoch keine so große Seltenheit, daß Frauen zur See gehen. Erst in den letzten Wochen unterzeichnete der französische Marineminister wieder die Erlaubnis für eine Frau aus einem normannischen Fischerdorf, sich an Bord einer Fischerschmacke (*bateau de pêche, sloop*) als Mitglied der Schiffsmannschaft (*équipage*) einzuschiffen. Diese Erlaubnis war, wie berichtet wurde, die 63., die von dem Marineminister während des vergangenen Jahres unterzeichnet wurde. An der bretonischen Küste verdienen im ganzen gegen 3000 Frauen ihren Lebensunterhalt auf diese Weise. Jede muß eine offizielle Erlaubnis haben, ehe sie ihren gefährlichen und beschwerlichen Beruf (*carrière*) annimmt; dann aber nimmt sie in Bezug auf den Lohn und die Arbeit dieselbe Stelle wie ihre Gefährten ein. Nur in einer sehr wichtigen Hinsicht (*point de vue*) steht sie unter ihren männlichen Mitarbeitern; sie erhält ein zweites offizielles Dokument, in dem ihr ausdrücklich verboten ist, jemals nach der begehrten (*convoité*) Stellung des Kapitäns eines kleinen Kauffahrers zu streben (*d'aspirer à*).

(Das Echo.)

Ein Triumph des Bertillon-Systems.

M. Bertillon, der Direktor des Pariser anthropometrischen Instituts, der Erfinder der Methode, die Körpermaße (*dimensions du corps*) eines Menschen so genau zu bestimmen, daß sie ein unfehlbares Mittel zur Wiedererkennung der betreffenden Person bilden, ist ein sehr bekannter Mann in Paris. Die Verbrecher (*criminels*), die nicht Gott und den Teufel fürchten, zittern vor M. Bertillon, der sie photographiert, ihre Schädel (*crâne*) mißt und ihre Namen aus den Abdrücken (*empreintes*) ihrer Fingerspitzen (*extrémités des doigts*) zu lesen weiß. Das Bertillon-System hat vor wenigen Tagen wieder einen glänzenden Triumph gefeiert. In Paris geschah ein Mord — keine Spur (*trace*) vom Mörder war vorhanden. M. Bertillon, den man herbeirief, entdeckte an der Glasscheibe eines Schrankes einen Fingerabdruck. Er photographierte diesen Abdruck sorgfältig und vergrößerte die Photographie. Zwanzig Minuten nach Vollendung des Bildes erklärte Herr Bertillon: Der Mörder heißt Scheffer! Wenige Tage später saß der geständige (*qui avait avoué son crime*) Verbrecher hinter Schloß und Riegel (*sous les verrous*). Die Karte in M. Bertillons Archiv, auf der von einem früheren Konflikt mit der Polizei her sein Fingerabdruck mit allen seinen eigentümlichen Windungen prangte (*était marqué*), die aufs Haar mit denen des photographierten Abdrucks auf dem Glasschrank im Mordzimmer übereinstimmten (*correspondaient*), hatte ihn verraten.

Berliner Illustrierte Zeitung.

COMPTE RENDU

DU PREMIER CONCOURS DE COMPOSITION ALLEMANDE

SUJET

Développer en *style direct* le sujet suivant :

Les pauvres gens.

La nuit, au bord de la mer ; le vent souffle en tempête ; Jeanne, la femme du pêcheur, est inquiète ; elle sort et aperçoit une lumière dans la cabane voisine qu'habitent une pauvre veuve malade et ses deux enfants.

Jeanne entre : la voisine est morte, les enfants dorment près d'elle. Elle les emmène ; mais que dira son mari ?... Le pêcheur arrive : « La pêche a été mauvaise !... » Jeanne annonce la mort de la voisine ; que faire des enfants ? « Pauvres petits ! Nous en avons déjà quatre... Si on les prenait... » Jeanne montre les enfants.

Enseignement moderne.

1er Prix (un abonnement gratuit aux *Quatre Langues* et un beau volume) :
M. Albert **Corbière**, élève de Seconde moderne au collège de Libourne (Gironde).

2e Prix (un abonnement gratuit aux *Quatre Langues*) :
M. Paul **Riotte**, élève de Seconde moderne au collège de la Malgrange-Jarville (Meurthe-et-Moselle).

Ont envoyé d'assez bonnes copies : MM. Marcel **Dupuy**, élève de Seconde moderne au collège de La Rochefoucauld (Charente) et Paul **Martin**, élève de Troisième moderne au collège de Sedan.

Enseignement primaire supérieur.

Pas de prix.

Assez bonne copie : M. Eugène Bouthenet, pensionnat Sainte-Marie, Chagny (Saône-et-Loire).

Abonnés autres que les élèves.

Pas de 1er prix.

2e Prix (un abonnement gratuit aux *Quatre Langues*) :
M. Charles **Fleury**, 42, Vondelstrasse, Cologne.

Copie corrigée.

Die armen Leute.

Es ist dunkel. Mit grimmigem Gebrüll fegt der Sturm durch die Finsternis. Es ist ein wütender Orkan, der Bäume entwurzelt und die Hütten am Meeresstrande ineinander zu stürzen droht. An diesem Abend harren die Frauen eines kleinen Fischerdorfes ängstlich der Rückkehr ihrer Gatten. Am Strande drängt sich eine dichte Menge zusammen, um über das Los der mit den Fluten kämpfenden Schiffer einige Gewißheit zu erlangen.

Nachdem die meisten Boote angekommen sind, zerstreut sich die Menge, und bald ist niemand mehr auf dem Damme zu sehen. Nur ein Fischer ist ausgeblieben. Bange Zweifel und schlimme Ahnungen erfüllen die Bewohner. Was ist aus ihm geworden? Er war jung, flink und kräftig, aber wer weiß, ob sein Mut und seine Körperkräfte im Kampfe mit dem tobenden Elemente aushielten ! War er nicht allein in seiner Barke

mit den vier Segeln mitten im wildesten Wasserschwall? Es war nicht seine Gewohnheit, die Lieben daheim warten zu lassen.

Johanna, die Gattin des Fischers, beginnt unruhig zu werden und sagt leise: «Peter, Peter, wirst du noch lange bleiben?» Sie verläßt ihre Arbeit, kniet nieder und betet für ihren Mann.

Neben einem großen Bette mit herabhängenden Gardinen schlafen auf einer alten Decke sanft und süß ihre vier Kinder. Das Feuer auf dem Herde erlischt allmählich und auch der Schein der Lampe wird immer matter.

Johanna nimmt ihre Laterne und wagt sich in die unheimliche Nacht, um nach Peter auszuspähen. Alles ist dunkel; der Wind heult heftiger noch, als am Abend, und die Wogen brechen sich am Damme, so daß der Gischt hoch aufspritzt. In der Dunkelheit erblickt Johanna eine alte Hütte mit durchlöcherten Fensterladen, durch die ein schwaches Licht hervordringt. Wie mag es der armen Witwe und ihren beiden Kleinen da drinnen ergehen? Gestern war die Mutter so krank! Johanna tritt hinein. Wie alt und verstaubt nur alles aussieht! und welche Armut! In der Hütte sieht Johanna niemand. Sie ruft..... Keine Antwort. Sie ruft nochmals. Nichts regt sich. Da geht sie zum Bett der kranken Nachbarin.

Die Arme liegt da unbeweglich mit geschlossenen Augen und fahlem Antlitz; sie ist tot. Ihr zu Füßen, auf demselben Lager schlummern ahnungslos ihre beiden Kinder, ein Knabe und ein Mädchen. Sie sind mit dem Rocke der Mutter bedeckt. Sterbend hat das arme Weib noch an seine armen Waisen gedacht. Johanna ist von Schmerz und Mitleid hingerissen. O die armen, armen Kleinen! Nein, sie dürfen nicht [illegible] mit ihr umkommen! Sie will sie retten und nimmt sie mit. Eilend läuft sie heimwärts, damit ihr Mann ihr nicht zuvorkomme. Nun legt sie die Kinder in das große Bett und schließt behutsam die Gardinen. Aber, o Gott! was wird Peter sagen? Hat er nicht schon Sorge genug um die eigenen Kinder? Was habe ich getan? Ein Unglück habe ich heraufbeschworen! Wie groß soll unsere Not werden? Sechs Kinder zu ernähren! Ach! was habe ich meinem armen Manne aufgebürdet? Ich habe Unrecht getan! Wenn er mir böse ist, wer kann es ihm verdenken? Barmherziger Himmel! Er kommt! Er ist's! Ich höre seinen Tritt! O mir bangt, ihn eintreten zu sehen!»

Die Tür öffnet sich und auf der Schwelle erscheint ein Mann mit Netzen auf den Schultern. Fröhlich ruft er in die Stube hinein: «Grüß dich Gott, Weib»! Es ist Peter, ein schöner, starker Mann, aus dessen Zügen Freude und [illegible] strahlt. «Johanna, du hast mich [illegible] gezählt», sagt er zu seiner ihm in die Arme eilenden Gattin, die ihm [illegible] wetterbraunen Wangen küßt. «Du hast um mich [illegible]», fährt er fort, «ich sehe es deinen nassen Augen an. [illegible]! Wie geht's dir und den Kindern? Hattest du mich schon für tot gehalten? Das Meer drohte jeden Augenblick mein Boot zu verschlingen. Das Tau war zerrissen, das Steuer gebrochen; ich wäre verloren gewesen, wenn Gott mich nicht gerettet hätte. Ich habe nichts heimgebracht, keinen einzigen Fisch, nur ein zerrissenes Netz. Aber ich selbst bin wohlbehalten. Gelt, das genügt dir? Und was gibt es hier Neues? —
«Ach»! begann Johanna, «ich war hinausgegangen zur kranken Nachbarin und habe sie tot gefunden. Die arme Frau! Und was wird aus ihren Kindern werden? Du kennst sie wohl; sie sind gleichen Alters mit Wilhelm und Magdalena. Sollen wir sie zu uns nehmen, damit sie nicht Hungers sterben? Vielleicht könnten wir ihnen helfen?» «Aber, Johanna, wir haben doch schon vier, und alsdann würden wir für sechs sorgen müssen. Womit sollte ich eine so zahlreiche Familie ernähren? Wir kommen ja jetzt nur kärglich durch und dann erst.....! Aber Gott hat mich [illegible] gerettet, sollte ich die armen Nachbarskinder verderben lassen? Johanna, geh und hole sie mir. Sie sollen des Abends auf meine Knie klettern und sollen Bruder und Schwester der vier anderen sein. Ich will sie mit ihnen ernähren, Gott wird meinen Fischfang dafür segnen. Ich will mich mit Brot und Wasser begnügen und doppelte Arbeit leisten! Gehe, Weib..... Was? Aber..... Gewöhnlich bist du doch schneller»...
«Da schlägt sie den Vorhang des Bettes zurück und ruft: «Peter, guter Peter! hier sind sie!»

A. [illegible],

Élève de seconde moderne au collège de Libourne

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 25 (1).

Die Wohnung des bretonischen Bauern ist eine baufällige Hütte, deren Dach bis auf die Erde herniederhängt und deren Inneres von dem ständigen Rauch getrockneter Heide, der einzigen Nahrungsquelle seines Herdes schwarz geworden ist (2). Das Tageslicht dringt durch die Tür hinein. Ein schlechter Tisch, eine Bank, ein Kochgeschirr, einige Hausgeräte aus Ton oder Holz bilden sein Mobiliar. Sein Bett ist gleichsam ein Kasten, in dem er ohne Betttuch, auf einer Haferspreumatratze liegt. Bei ihm, in der anderen Ecke dieses elenden Schlupfwinkels, kauert auf einem kleinen Misthaufen, die magere und dürftig aussehende Kuh, die mit ihrer Milch seine Kinder und ihn selbst ernährt.

THÈME 31 (3).

Meistens ging ich nüchtern mit leerem Magen und Kopf zum Gymnasium. Es waren jedesmal gute Tage, wenn meine Großmutter uns besuchte: sie machte mich um einiges Kleingeld reicher (sie schenkte mir einige kleine Münzen). Ich erwog dann auf der Straße, was ich wohl kaufen könnte, um mich über meinen Hunger hinwegzutäuschen. Das Klügste wäre gewesen, bei dem Bäcker einzutreten; aber sollte ich meine Armut verraten, indem ich mein trockenes Brot vor meinen Kameraden aß? Schon im Voraus sah ich mich ihrem Gelächter ausgesetzt und mich schauderte davor. Dieses Alter kennt kein Erbarmen. Um den Spötttereien zu entgehen, kam ich auf den Einfall, etwas zu kaufen, das nahrhaft genug war, um mich zu stärken und doch einem Leckerbissen glich. Meistenteils war ein Honigkuchen mein ganzes Frühstück. An derartigen Buden fehlte es auf meinem Wege nicht. Für zwei Sous hatte man ein wirklich großes Stück, einen wunderschönen Mann, der in Anbetracht der Größe ein Riese war; dafür aber war er so dünn, daß ich ihn in meine Mappe stecken konnte, ohne daß er sie viel dicker machte. Wenn ich in der Stunde fühlte, daß mir schwindlig zu Mute wurde, und wenn mir vor Erschöpfung grün und blau vor den Augen wurde, brach ich ihm einen Arm, ein Bein ab, das ich heimlich knabberte. Meine Nachbarn überraschten mich bald bei meinem stillen Treiben. „Was ißt du da?" sagten sie mir. Ich antwortete ihnen, nicht ohne daß mir die Röte ins Gesicht schoß: „Meinen Nachtisch."

(1) Voir le texte dans le n° 3 (5 nov. 1902), p. 104.
(2) ou geschwärzt ist.
(3) Voir n° 9 (5 février 1903), p. 320.

THÈME 32 (1).

Eine Reise.

Was für eine Reise! Wenn ich nur daran denke 30 Jahre später, so werde ich noch von Magenkrämpfen befallen. Zwei Tage im Eisenbahnwagen dritter Klasse in einem dünnen Sommeranzuge bei kaltem Wetter! Ich war 16 Jahre alt, kam von weit her, aus dem entlegensten Teile von Languedoc um mich der Literatur zu widmen. Nachdem ich meinen Platz bezahlt hatte, behielt ich gerade noch vierzig Sous in der Tasche, aber warum sollte ich mir deshalb Sorgen machen? Ich war so reich an Hoffnungen, daß ich darüber meinen Hunger vergaß; trotz der Verlockungen des Backwerks, das auf dem Büffet der Bahnhöfe ausgestellt war, wollte ich mein blankes Geldstück, das in einer meiner Taschen sorgfältig versteckt war, nicht fahren lassen. Gegen das Ende der Reise aber, als unser Zug stöhnend und uns von einer Seite zur andern schleudernd, mich durch die öde Ebene der Champagne trug, war ich dennoch nahe daran, mich schlecht zu fühlen. Meine Reisebegleiter, Matrosen, die sich die Zeit mit Singen vertrieben, reichten mir eine Flasche. Die braven Leute!

THÈME 33 (1).

Die beiden Füchse.

Zwei Füchse drangen während der Nacht unerwartet in einen Hühnerstall; sie erdrosselten den Hahn, die Hühner und die Küchlein; nach diesem Gemetzel stillten sie ihren Hunger. Der eine, welcher jung und feurig war, wollte alles verschlingen, der andere, der alt und geizig war, wollte alles für die Zukunft aufheben. Der alte sagte: Mein Kind, die Erfahrung hat mich klug gemacht: ich habe sehr viel erlebt, seit ich auf der Welt bin. Laß uns nicht all unser Gut in einem einzigen Tage verzehren. Wir haben ein Vermögen erworben; einen Schatz haben wir gefunden; wir müssen ihn schonen." U. s. w.

(1) Voir n° 9 (20 Février 1903), p. 360.

Les Quatre Langues

N° 15. 5 Mai 1903. 3e Année.

Omer Haeger

PARTIE ALLEMANDE

Umschau.

Der deutsche Kaiser ist bei seinem Besuch in Dänemark zum 85. Geburtstage so angenehm und freundlich von Bevölkerung, Presse und Hof empfangen worden, daß er einen Tag länger in Kopenhagen geblieben ist, als ursprünglich (*tout d'abord*) beabsichtigt war. König Christian ernannte den Kaiser zum dänischen Admiral und letzterer verlieh dem Könige ein preußisches Ulanen-Regiment und stellte den dänischen Prinzen Waldemar à la suite der deutschen Marine. Bei der Prunktafel im Kopenhagener Schlosse drückte König Christian seine und seines Volkes hohe Freude über den kaiserlichen Besuch aus und der Kaiser antwortete darauf :

„... Ich danke aus aufrichtigstem und treuerfülltem Seemannsherzen (*cœur de marin*) für die hohe Ehre, welche Euere Majestät mir erwiesen haben dadurch, daß Sie Mich zum Admiral der dänischen Flotte ernannt haben, einer Flotte, die mit ehernem Griffel (*stylet d'airain*) ihre Geschichte in die Tafeln der Weltgeschichte eingeschrieben hat. Ich danke Euerer Majestät für die gnädige Erlaubnis, daß Ihr Ulanenregiment für alle Zeiten Ihren Uns so teueren Namen führen darf. Ich danke für den gnädigen, liebenswürdigen und prächtigen Empfang Euerer Majestät und des gesamten Volkes. Ich, der jüngsten einer unter Europas Herrschern, neige mich (*m'incliner*) in Ehrfurcht (*respect*) vor unserem Haupte und spreche aus ganzem, tiefstem, vollem Herzen, und da weiß ich Mich eins mit meinem gesamten Volke, das stammverwandt (*parent*) dem braven dänischen ist : Gott schütze und erhalte und Gott segne Euere Majestät, zu dem wir aufblicken als dem gnädigen, sorgen- und herzensvollen Landesvater, der ein Muster ist als Fürst und ein Muster als Ehemann und Vater auf dem Throne. Möge noch lange Euerer Majestät vergönnt (*donné*) sein, im Kreise blühender Kinder und heranwachsender (*grandissants*) Enkelkinder für das Wohl Ihres treuen Volkes zu sorgen, und möge noch recht lange König Christian vor seinem hohen Mast stehen, auf dem der Danebrog weht, dessen Falten ihn noch lange umrauschen mögen.“

Diese Anspielung (*allusion*) auf das berühmte dänische Lied hat den dänischen Gastfreunden nicht übel gefallen. Wie überhaupt die zwanglos (*naturelle*) liebenswürdige Art des Kaisers bei den Festen und Empfängen mit Persönlichkeiten der verschiedensten Gesellschaftskreise zu verkehren angenehm überraschte. Auch der neue sozialdemokratische Bürgermeister Kopenhagens, Jansen, war zu den Festen erschienen und der Kaiser plauderte mit ihm ebenso ungezwungen (*librement*), wie mit anderen Würdenträgern (*dignitaires*).

* * *

Der deutsche Kronprinz und Prinz Eitel Friedrich haben ihre Reise nach Konstantinopel und Athen fortgesetzt, wo sie an den dortigen Höfen entsprechend freundlich aufgenommen wurden. Besonders bemerkenswert waren die Ehren, die ihnen der Sultan erweisen ließ, dessen jüngster Sohn der ständige Begleiter der deutschen Kaiserprinzen in Konstantinopel war. Das hochoffiziöse türkische Blatt „Ikdam“ meldete, daß die deutsche Regierung, von dem Wunsche beseelt (*animé*), der Türkei einen neuen Beweis ihrer aufrichtigen und herzlichen Beziehungen zu geben, den Mauser-Fabriken Befehl erteilte (*donna*), notigenfalls die Bestellungen (*commandes*) der ottomanischen Regierung vor denjenigen von Deutschland auszuführen (*exécuter*).

* * *

Der in Mitrowitza jüngst von einem türkischen Soldaten albanesischer Herkunft (*origine*) angeschossene russische Konsul Schtscherbina ist seiner Verwundung erlegen (*succombé*). Das ist ein böser Zwischenfall (*incident*) für die Türkei, denn die 15-jährige Zwangs-

arbeit (*travaux forcés*) als Strafe für den Mörder erscheint einerseits den Russen nicht genügende Sühne (*expiation*), andererseits muß der Sultan persönlich mit der Blutrache der Albanesen rechnen, wenn er den Mörder hinrichten (*exécuter*) läßt. Die eigene Leibwache (*garde du corps*) des Sultans besteht hauptsächlich aus Albanesen.

.·.

Die Reise des Präsidenten Loubet nach Algier.

Präsident Loubet ist am Ostersonntag abend nach Algier gefahren. In seiner Begleitung befinden sich der Senatspräsident, der Minister des Äußern (*des Affaires étrangères*) und der Marineminister. Am Ostermontag traf er in Marseille ein (*arriva*). Auf der Fahrt dorthin hatte er in Arles und Aix-les-Bains zu einem Empfang der Behörden (*autorités*) kurzen Aufenthalt genommen. Auf dem Bahnhofe in Marseille hieß der Bürgermeister den Präsidenten willkommen (1), welcher seinen Dank für den Empfang aussprach und eine Anzahl militärischer Auszeichnungen (*décorations*) verlieh. Vom Bahnhofe begab er sich mit seiner Begleitung zur Präfektur, lebhaft begrüßt durch Hochrufe auf den Präsidenten und die Republik. In der Präfektur empfing der Präsident in Gegenwart der Minister sowie aller Senatoren und Deputierten des Departements die Vertreter der Behörden. Der Bischof von Marseille hielt eine Begrüßungsrede, in welcher er erklärte, daß die Geistlichkeit (*clergé*) von Marseille eine politisch tadellose Haltung (*attitude*) einnehme und sich ihren Pflichten um so mehr ergeben (*dévoué*) zeige, als sie die Religion als ein für die Größe und die Wohlfahrt (*prospérité*) der Nation notwendiges Element ansehe. Loubet erwiderte, die Aufgabe der Kirche sei, für Frieden, Brüderlichkeit und Versöhnung (*réconciliation*) einzutreten. Wenn sie diese Aufgabe in einer solchen Weise erfülle, wie in der Diözese von Marseille, so habe sie ein Anrecht auf die Achtung und Unterstützung aller guten Bürger.

Präsident Loubet.

Nach dem Empfange fand in der Handelskammer (*Chambre de commerce*) ein Bankett statt. Bei demselben hielt Loubet eine Ansprache, in der er auf die günstige wirtschaftliche Lage von Marseille hinwies und sagte, wenn der Fortschritt des Marseiller Handels anhalten solle, müsse Einigkeit zwischen den Arbeitgebern (*patrons*) und ihren Angestellten (*employés*) herrschen. Der Präsident hob ferner hervor, daß die Handelskammer sich die Vermeidung (*à éviter*) oder die Beilegung von Zwistigkeiten (*conflits*) angelegen sein lasse (1) und forderte sie auf, in ihren Friedensbestrebungen zu verharren (*persévérer*).

Nach dem Festmahle (*banquet*) wohnte der Präsident den Übungen von Turnvereinen (*sociétés de gymnastique*) bei. Hier hielt er eine Ansprache, in welcher er die Vereine aufforderte (*invita*), in ihrer Tätigkeit, Verteidiger des Vaterlandes heranzubilden, nicht nachzulassen, namentlich am Vorabend des Tages, wo die Herabsetzung (*réduction*) der militärischen Dienstzeit es noch mehr erforderlich mache, diese Armee zu stärken, welcher seine Sympathie und seine Hoffnungen angehörten. Nach Beendigung der Übungen wohnte Loubet der Preisverteilung bei. Später fand in der Präfektur ein Diner im kleinen Kreise statt.

Am Ostersonntag hatte sich von Tanger aus eine marokkanische Gesandtschaft nach Algier begeben, um dort den Präsidenten Loubet zu begrüßen.

.·.

(1) willkommen heißen, souhaiter la bienvenue.

(1) sich etwas angelegen sein lassen, prendre quelque chose à cœur, avoir soin de quelque chose.

Der Besuch des Königs von England in Paris.

Englische und französische Blätter begrüßen den Besuch König Eduards von England in Paris, der Anfang Mai, auf der Rückreise von Italien erfolgen (*avoir lieu*) soll, als ein Ereignis (*événement*) von großer Bedeutung, das eine intime Annäherung beider Länder einleiten (*préparer*) solle und darum in Deutschland mit besorgten Augen angesehen werde. Ja, wie dies nun einmal üblich ist, so wird auch hier von deutschen Intriguen gemunkelt (*chuchoter*), die eine solche Verständigung hintertreiben (*faire échouer*) möchten. Wenn diese Behauptung mehr als die gewerbsmäßige (*professionnel*) Verdächtigung ist, der wir auf Schritt und Tritt (*à chaque pas*) in der auswärtigen Presse begegnen, so können wir die Herren an der Seine und Themse beruhigen. Unsere amtlichen (*officiels*) Kreise sind weit davon entfernt, den englischen Besuch in Paris und seine etwaigen Folgen mit Beklemmungen (*serrements de cœur, inquiétudes*) zu betrachten, und es fällt ihnen nicht im Traume ein, dagegen zu intrigieren. Es wird hier sehr natürlich gefunden, daß König Eduard nach den Besuchen in Lissabon, wo das historische Bündnis oder richtiger gesagt: Vasallenverhältnis Portugals zu Großbritannien neu bekräftigt worden ist, und in Rom, wo die traditionelle englisch-italienische Entente in Mittelmeerfragen zum Ausdruck gelangt, auch dem Oberhaupte (*premier magistrat*) der französischen Republik seinen Besuch macht — gleichsam schon, um darzutun (*prouver*), daß Großbritanniens Politik weder in Marokko, wo Frankreich mit Spanien Hand in Hand geht, noch im sonstigen Mittelmeergebiet, in dem der Zweibund eine wichtige Position inne hat (*occupe*), eine gegen Frankreich feindliche Richtung einschlagen (*prendre*) will. Kommt es wirklich bei dieser Gelegenheit zu einer Verständigung in einigen Streitfragen, die wegen kolonialer Fragen zwischen London und Paris bestehen, so wird dies in Berlin aufrichtig begrüßt werden, wie jede Verminderung der Reibflächen im Interesse der Erhaltung des Friedens gelegen (*agréable*) ist.

Im übrigen, wie gesagt, begleitet man die Rundfahrt des Königs Eduard auch auf ihrer Ausdehnung nach Paris mit dem Interesse, das man allen Schritten des Monarchen eines befreundeten Landes entgegenbringt. Warum soll auch Eduard VII. sich nicht wieder an den Schönheiten der herrlichen Seinestadt erfreuen, wo er als Prinz von Wales früher so oft und gern geweilt (*séjourné*) hat, so daß er als Pariser unter Parisern galt? Von Besorgnissen ist hier anläßlich des Pariser Besuchs des Königs von England nicht das Leiseste (*la moindre trace*) zu spüren.

(Hamburger Korrespondent.)

Feldzugsbriefe Bismarcks an seine Gattin.

Als politisch-litterarische Gabe zum diesjährigen Geburtstage Bismarcks bringt die »Gartenlaube« einige Briefe Bismarcks an seine Gattin aus dem Feldzug (*campagne*) 1870-71, die noch nicht veröffentlicht (*publiées*) wurden. Weitere sollen folgen, denn ein ganzer Stoß (*paquet, liasse*) Briefe dieser Art wurde jüngst noch unter Bismarcks Nachlaß gefunden und dem Verlage (*maison d'édition*) der »Gartenlaube« zur Veröffentlichung überlassen. Hier die erste:

Mainz (*Mayence*), 2. Aug. 70.

Mein liebes Herz!

Wir sind heut früh um 7 glücklich hier eingetroffen (*arrivés*), müde, aber gesund. Ich habe nur 4 Stunden im Bette geschlafen, und würde jetzt zum König müssen, wenn ich etwas anzuziehen [*à mettre* (*vêtement*)] hätte. Im Besitz von nur einem Nachthemde und dem Reise-Anzuge (*vêtements de voyage*) schicke ich Abeken hin. Engel ist so schlau gewesen, meine Sachen sämtlich (*toutes*) dem folgenden Zuge zurückzulassen; der soll um 2 kommen, es ist aber ebenso möglich, daß seine Ladung noch mehrere Tage von uns getrennt bleibt. Ein Bett, Kissen, Schlafröcke und viele andre wunderliche Dinge, von denen ich im Eisenbahncoupé keinen Gebrauch machen konnte, hatte man sorgfältig bei der Hand für mich, aber keine Wäsche (*linge*), keine Kleider! Carl (1) hatte für Lebensmittel gesorgt, natürlich das Vierfache (*quatre fois*) des Bedarfs.

Wir fuhren stundenlang im Sand-Tempo, lagen stundenlang still, je nachdem die Militärzüge vor uns den Weg sperrten (*barraient*). Heute früh schö

(1) Graf Bismarck Bohlen

ner Sonnenaufgang, von Bingerbrück (1) gesehn. In der ersten Nacht mußte ich bei jedem Erwachen auf den guten Polstern (*coussins*) an die armen Jungen auf ihren Holzbänken denken, wie sie übermüdet (*harassés*) sein würden; Nachricht habe ich hier noch nicht von ihnen. Bills (2) Geburtstag benutzte ich gestern um eine kleine Intrigue für sein Fähnrich-werden (3) anzuzetteln (*machiner*). Ich weiß nicht, ob sie gelingt; der König war verwundert, daß er noch nicht Unteroffizier wäre. Betrübend (*fâcheux*) war, daß ich in Hamm (4) bei Tisch zum Gesundheittrinken für ihn nichts als Weißwein mit Soda und zum Anstoßen nur den alten Bodelschwingh hatte; mein anderer Nachbar war S. M.

Hier bin ich bei einem reichen Champagner-fabrikanten, Kupferberg, einquartiert (*logé*), oben auf dem Käſtrich, weite sonnige Aussicht (*vue*) über die Stadt mit Rheingau (5), Wießbaden-Platte (6), russ. Kapelle (7) dahinter, aber soweit ab vom König und allen andern, als ob ich in Worms läge; und dann kein Hemd! Der Jubel (*cris de joie*) der Volksmassen auf den Bahnhöfen war betäubend, mir zu viel für jetzt, sie sollten sich das sparen bis nach dem Siege, den Gott uns geben wolle.

Ich habe dich gebeten mir die roten Generalssachen zu schicken, nicht die Infanterie-Uniform, weil ich zu der andern Degen und noch einen dritten Helm haben müßte. Ich brauche sonst alle zwei Tage eine neue weiße Mütze, und der Lederhelm ist leichter als der eiserne, der mich an der Stirn drückt. Ich denke, die Sendung wird schon fort sein, wenn dies mit den langsamen Zügen in deine liebe Hand gelangt. Vom Feinde nichts Neues, gestern und heute nichts vorgefallen (*arrivé*) Eilchen (8) in Düsseldorf gesehn, rechnet auf dich in Nauheim. Gotte behüte dich und dein Berliner Kind, und die beiden hellblauen. Teile mir mit, was du von ihnen hörst, ich werde dir melden, was an mich gelangt.

Dein treuster
v. B.

(Gartenlaube.)

(1) Petite ville sur la rive gauche du Rhin non loin de Bingen.

(2) Fils de Bismarck.

(3) Der Fähnrich, enseigne, sous-officier.

(4) Village près de Coblentz, sur la Sieg.

(5) Vignoble le plus célèbre de l'Allemagne, non loin de Bingen.

(6) Wiesbaden, 70 000 habitants; une des villes d'eaux les plus anciennes, dans un site charmant; eaux chlorurées-sodiques.

(7) russische Kapelle, magnifique chapelle russe, construite en 1855, dans laquelle est le monument de la duchesse Elisabeth-Michaelovna.

(8) La baronne de Schreckenstein.

Zur Jubelfeier (1) in Dänemark.

Christian IX. der dänische König, hat am 8. April das Fest seines 85. Geburtstags begangen, als der— nach dem Großherzog Adolf von Luxemburg—zweitälteste der Monarchen Europas. Doppelt bedeutend aber ist das Jahr, in das dieser Geburtstag fällt, dadurch, daß im Herbst vierzig Jahre vergangen (*écoulées*) sein werden, seit Christian von Schleswig-Holstein-Glücksburg den verwaisten (*vacant*) dänischen Thron bestieg (2).

Er steht heute im Rat der Fürsten als ein von allen um seiner weisen Mäßigung (*modération*) und seiner persönlichen Güte willen (3) geachteter (*estimé*) und geliebter Herrscher (*souverain*). Die Geschichte Dänemarks weist nicht viele Perioden auf, die an äußeren und inneren Kämpfen so reich wären, wie die vier Dezennien seiner Regierung. Gleich an ihrem Anfang entriß (*arracha*) ein unglücklicher Krieg dem Lande zwei blühende Dependenzen und beschränkte es auf einen so geringen Umfang, wie es ihn nie zuvor gehabt. Und wie diese Niederlage (*défaite*) das kleine, aber tüchtige Volk in seinem Stolz aufs tiefste kränkte (*blessa*) und demütigte (*humilia*), so stürzten es nun, nach Wiederherstellung des Friedens, die politischen Leidenschaften der Parteien in jahrelange Wirrnisse, die erst vor verhältnismäßig kurzer Zeit ihren versöhnenden (*conciliatrice*) Abschluß fanden.

(1) Fête jubilaire.

(2) Prince Christian von Schleswig-Holstein-Sonderburg-Glücksburg, monta sur le trône de Danemark le 15 novembre 1863.

(3) um..... willen, pour, à cause de, grâce à.

Wenn der Streit am hitzigsten (*ardente*) loderte, die Gegner sich am heftigsten verfolgten, jene mit Anklagen und Freiheitsstrafen (*emprisonnements*), diese mit Schmähungen (*outrages*) aller Art, ja sogar ohne vor einem Mordversuch (*tentative de meurtre*) auf den Ministerpräsidenten zurückzuschrecken (*reculer*) — nie wagte sich ein Beleidiger an die Person des Königs. Alle entwaffnete (*désarma*) der stärkste Zug (*trait, marque*) seines Wesens (*nature*): die Güte dem einzelnen gegenüber. Und dazu gesellte sich als ein kaum minder wichtiger Faktor: das Aufblühen der Königsfamilie, das musterhafte (*exemplaire*) und ungetrübte Zusammenleben des Königspaares mit seinen Kindern und später auch Enkeln. Dem Nationalgefühl tat es wohl, daß verwandtschaftliche Bande sich mit den mächtigsten Herrschergeschlechtern (*familles régnantes*) knüpfte, daß man an den Höfen die Königin Luise im Scherz (*par plaisanterie*) die „Schwiegermutter Europas" zu nennen anfing, und daß diese privaten Beziehungen dem Land in Dingen der auswärtigen Politik oft einen Einfluß (*influence*) über die Grenzen seiner äußerlichen Macht sicherten.



Christian IX.

Es ist eine große Schar von Kindern, Kindeskindern (*petits-enfants*), ja Urenkeln (*arrière petits-enfants*), die am 8. April den 85jährigen König umgeben hat. Drei Söhne und drei Töchter entsprossen (*naître*) seinem Bund mit Luise von Kassel, die ihm vor vier Jahren entrissen ward — drei Söhne und drei Töchter, die alle selbst wieder Nachkommenschaft (*descendants*) haben. Dem Kronprinzen Friedrich, der selbst an der Schwelle der Sechzig (*frise la soixantaine*) steht, schenkte seine Gattin Luise von Schweden und Norwegen acht Kinder: da das älteste Prinz Christian aus seiner Ehe (*union*) mit der Herzogin Alexandrine zu Mecklenburg-Schwerin selbst schon der Vater zweier kleiner Söhne Frederik und Knud ist, so sieht man, daß der neue Stamm im Dänenland seine Wurzeln schon bis zur vierten Generation hinab geschlagen hat und sein Gedeihen auf lange Zeit hinaus gesichert erscheint. Christians IX. zweiter Sohn Wilhelm trägt noch länger als er eine Königskrone. Seit dem 6. Juni 1863 herrscht er als „Georg I." in Griechenland, und auch er sieht Kinder und Enkel um sich herum — Enkel, in denen durch die Mutter, die Kronprinzessin Sophie, unseres Kaisers Schwester, sich das Blut Christians IX. und Wilhelms I. eint. Des Königs dritter Sohn, Waldemar, ist mit der Prinzessin Marie von Orleans vermählt (*marié*) und durch sie Vater von fünf jugendlichen Kindern. Und seine drei Töchter, die Königin Alexandra von England, die Kaiserinwitwe Dagmar von Rußland und die Herzogin Thyra von Cumberland haben alle drei den König schon zum Großvater und Urgroßvater gemacht.

Diesen vielköpfigen, über ganz Europa verstreuten (*dispersé*) Familienkreis hält die treue Anhänglichkeit an das greise Oberhaupt (*chef*) eng zusammen. In jedem Sommer versammeln sie sich in einem seiner Schlösser, in dem schön gelegenen Amalienborg, in dem

stattlichen Fredensborg oder dem schönen Bernstorff. Diese Schlösser waren auch der Lieblingsaufenthalt (*séjour préféré*) des Zaren Alexander III., der hier in freier Ungebundenheit (*liberté*) von den Sorgen seines Amtes ausruhte. Auch sein Sohn Nikolaus II. versäumt (*manquer*) es nicht, in jedem Jahr dem König, seinem Großvater, hier einen Besuch abzustatten. Da herrscht kein höfischer Etikettenzwang. All die Majestäten, kaiserlichen, königlichen und sonstigen Hoheiten und Durchlauchten (*altesses*) streifen hier alles Zeremonielle wie eine lästige Fessel (*chaine*) von sich, sind froh, einmal nur Menschen unter Menschen sein zu dürfen, amüsieren sich mit mannigfachem Sport — Rad, Tennis, Automobil — und erheitern durch ihre Gegenwart und kindliche Liebe den Lebensabend ihres königlichen Gastgebers.

(Die Woche.)

Die Erweckung.

Die Mutter schläft in der Totengruft (1).
Da kommt ihr ältester Sohn auf Besuch
Und ruft mit freudiger Stimme aus :
„Liebe Mutter, komm in mein schönes Haus,
Ich habe ein holdes (2), ein fröhliches Weib
Und Kinder so frisch wie die Rosen im Mai.
O, Mutter, Mutter, ich lade dich ein,
Komm, und hilf uns glücklich sein."
Die Zypressen schweigen — die Mutter schläft.

Dann kommt der zweite Sohn geritten (3),
Mit stolzer Würde und feinen Sitten (4):
„O, Mutter, könntest du aufersteh'n (5),
Um selbst zu sehen, was mir ist gescheh'n.
Der König hat mich zum Minister erwählt,
Es jubelt (6) mir zu die halbe Welt.
Mutter, komm, nimm Teil an der Ehr',
Die mir, dem Sohn, so reich widerfährt (7)."
Die Zypressen schweigen — die Mutter schläft.

Da kommt der jüngste Sohn gegangen,
Hat rote Augen und fahle (8) Wangen :
„O, Mutter, ich bin so ganz allein,
So seelenverlassen und ganz allein,
Hab' bitteren Hunger —"
Verhüllt (9) sein Gesicht mit schlechtem Gewand.
Am Hügel rieselt (10) der Sand — die Mutter erwacht.

(Heimgarten.)

---

(1) tombeau. (2) gracieuse. (3) er kommt geritten, il vient à cheval ; aussi er kommt gelaufen, il vient en courant, er kommt geflogen, il vient en volant, er kommt gegangen, il vient. (4) belles manières. (5) ressusciter. (6) zujubeln, acclamer. (7) arrive. (8) blêmes. (9) cache. (10) coule.

Neue französische Briefmarken.

Seit mehreren Tagen werden neue Briefmarken ausgegeben (*mis en circulation*), welche das gefällige (*gracieuse*) und elegante Bildnis der auf dem neuen französischen Gelde sichtbaren Semeuse von dem Graveur Roth tragen. Zunächst wurden die Postämter des Palais du Luxembourg und des Palais Bourbon und zwar nur mit 15 Centimes-Marken neuer Ausgabe (*émission*) versehen. Jetzt sind sie auch in einer Anzahl anderer Pariser Postämter zu kaufen. Die Provinz erhält die neuen Marken je nachdem sie von der Staatsdruckerei (*imprimerie nationale*) geliefert werden. Die neue 15 Centimes-Briefmarke ist von goldgrauer Farbe. Die 10 und die 25 Centimes-Marken, deren Farbe gemäß (*conformément*) den internationalen Bestimmungen rot und blau bleibt, sind im Laufe des April in Umlauf gesetzt worden. Die ganze Serie von 5—30 Centimes soll bis Ende Mai ausgegeben sein.

(Pariser Zeitung.)

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand

dans les lycées et collèges (1902).

THÈME

Le souvenir des morts.

Je compte déjà presque autant d'amis sous terre que sur terre, et, à de certains moments de l'année, lorsque c'est fête sur les calendriers et dans les rues, aux foyers des familles et dans les yeux des enfants, il m'arrive de me souvenir de ceux pour qui ce ne sera plus jamais la fête, avec une tendresse singulière, — avec bien du repentir aussi quelquefois. Comment penser aux morts sans le regret de ne pas les avoir assez aimés lorsqu'ils vivaient ? Que de visages m'apparaissent dans ces heures-là ! Ceux-ci fatigués, vieillis, travaillés par le temps ; d'autres tout jeunes, avec la fraîcheur de la grâce adolescente ! Hélas ! il n'y a plus ni jeunesse ni vieillesse dans l'ombre éternelle où ils se sont tous également évanouis. Puis, comme le visiteur d'un musée, après avoir erré parmi les tableaux, finit par se fixer sur une toile qu'il contemple seule, je finis, moi, par choisir entre ces fantômes une forme et un souvenir auxquels je m'attache. Cette forme se fait presque palpable, ce souvenir se précise jusqu'à remuer mon cœur d'un battement plus rapide. La pourpre du sang colore à nouveau des joues à jamais décomposées. Des prunelles qui ont cessé de voir depuis bien longtemps s'éclairent et regardent. Des lèvres se déploient et tremblent. Elles vont sourire ; elles vont parler... Voici des mains, des épaules, une silhouette, une respiration, une âme. C'est une demi hallucination si forte que je redoute ces crises de mémoire à cause des rêves inévitables qui hantent le sommeil de la nuit suivante. Mais qui ne les a connus au lendemain d'un enterrement, ces cauchemars obscurs, si étrangement mêlés de délice et de terreur, où l'on voit les morts avec cette double sensation qu'ils sont bien là, réellement devant nos yeux, et qu'ils sont des morts ? On cause avec eux, on les presse contre sa poitrine, on erre en leur compagnie dans le décor de l'existence quotidienne ; et on se rappelle en même temps le détail de leur convoi funèbre que l'on a suivi, que l'on a conduit quelquefois, sans comprendre comment ils sont ici, quand nous savons qu'ils sont *là-bas*.

P. BOURGET.

NOTA. — Les candidats devaient se servir de l'écriture allemande. Ils étaient autorisés à employer la nouvelle orthographe.

VERSION

Der Straßburger Münster.

Mit welcher unerwarteten Empfindung überraschte mich der Anblick, als ich davor trat : ein ganzer, großer Eindruck füllte meine Seele, den, weil er aus tausend harmonierenden Einzelnheiten bestand, ich wohl schmecken und genießen, keineswegs aber erkennen und erklären konnte. Wie oft bin ich zurückgekehrt, von allen Seiten

aus allen Entfernungen, in jedem Lichte des Tags zu schauen seine Würde und Herrlichkeit! Wie oft hat die Abenddämmerung mein durch forschendes Schauen ermattetes Aug' mit freundlicher Ruhe geletzt, wenn durch sie die unzähligen Teile zu ganzen Massen schmolzen und nun diese, einfach und groß, vor meiner Seele standen und meine Kraft sich wonnevoll entfaltete, zugleich zu genießen und zu erkennen! Da offenbarte sich mir, in leisen Ahnungen, der Genius des großen Werkmeisters. Was staunst du? lispelt' er mir entgegen. Alle diese Massen waren notwendig; und siehst du sie nicht an allen ältern Kirchen meiner Stadt? Nur ihre willkürlichen Größen hab' ich zum stimmenden Verhältnis erhoben. Wie über dem Haupteingang, der zwei kleinere zu'n Seiten beherrscht, sich der weite Kreis des Fensters öffnet, der dem Schiffe der Kirche antwortet und sonst nur Tageloch war, wie hoch drüber der Glockenplatz die kleinern Fenster forderte! — das all war notwendig, und ich bildete es schön. Aber ach, wenn ich durch die düstern, erhabenen Öffnungen hier zur Seite schwebe, die leer und vergebens da zu stehen scheinen! In ihre kühne, schlanke Gestalt hab' ich die geheimnisvollen Kräfte verborgen, die jene beiden Türme hoch in die Luft heben sollten, deren, ach, nur einer traurig da steht, ohne den fünfgetürmten Hauptschmuck, den ich ihm bestimmte, daß ihm und seinem königlichen Bruder die Provinzen umher huldigten! — Und so schied er von mir, und ich versank in teilnehmende Traurigkeit, bis die Vögel des Morgens, die in seinen tausend Öffnungen wohnen, der Sonne entgegenjauchzten und mich aus dem Schlummer weckten. Wie frisch leuchtet' er im Morgenduftglanz mir entgegen, wie froh konnt' ich ihm meine Arme entgegenstrecken, schauen die großen harmonischen Massen, zu unzählig kleinen Teilen belebt, wie in Werken der ewigen Natur, bis auf's geringste Fäserchen, alles Gestalt und alles zweckend zum Ganzen; wie das festgegründete, ungeheure Gebäude sich leicht in die Luft hebt, wie durchbrochen alles und doch für die Ewigkeit! Deinem Unterricht dank' ich's, Genius, daß mir's nicht mehr schwindelt an deinen Tiefen, daß in meine Seele ein Tropfen sich senkt der Wonneruhe des Geistes, der auf solch eine Schöpfung herabschauen und Gott gleich sprechen kann: Es ist gut!

Goethe.

Concours général des lycées et collèges (1902).

(Paris, classe de Troisième classique.)

THÈME

Mon frère Jacques.

Un singulier enfant que mon frère Jacques; en voilà un qui avait le don des larmes! D'aussi loin qu'il me souvienne, je le vois, les yeux rouges et la joue ruisselante. Le soir, le matin, de jour, de nuit, en classe, à la maison, en promenade, il pleurait sans cesse, il pleurait partout. Quand on lui disait: « Qu'as-tu? » il répondait en sanglotant: « Je n'ai rien ». Et le plus curieux c'est qu'il n'avait rien. Il pleurait comme on se mouche, plus souvent, voilà tout. Quelquefois Monsieur Eysette, exaspéré, disait à ma mère: « Cet enfant est ridicule, regarde-le! C'est un fleuve »; à quoi Madame Eysette répondait de sa voix douce: « Que veux-tu, mon ami? cela passera en grandissant; à son âge j'étais comme lui. » En attendant, Jacques grandissait; il grandissait beaucoup même, et cela ne lui passait pas. Tout au contraire, la singulière aptitude qu'avait cet étrange garçon à répandre sans raison des averses de larmes allait chaque jour en augmentant.

A. Daudet.

VERSION

Eine ausgesuchte Todesqual.

Ein Märchen ward mir als Kind erzählt,
Das mich gepeinigt und gequält.
Der Perserschah ersann einmal
Eine neue, teuflische Todesqual.
Ihm ward ein Feind als Gefang'ner gebracht.
Der Schah ergrimmte voll Zorn und Haß,
Er wies den Feind in ein enges Gelaß.
Und als sich kreischend geschlossen das Tor,
Sah der Gefang'ne zur Decke empor.
Da packte Entsetzen den einsamen Mann,
Daß ihm das Blut im Herzen gerann.
Er sah — und glaubt' es schaudernd kaum,
Und meint', es wär' ein Fiebertraum —
Er sah im Abendsonnenblinken
Die Decke langsam niedersinken.
Der Raum entschwand, die steinerne Wand
Sank Zoll um Zoll und Hand um Hand.
Die Decke sank die halbe Nacht,
Bis sie ihr Marterwerk vollbracht.

Heinrich Brömse.

Les Quatre Langues

Nº 16. 20 Mai 1903. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Schnitzel und Späne.

Präsident Loubet ist von seiner Triumphfahrt durch die sonnenbeschienenen (1) Gefilde (2) Algeriens und der Regentschaft Tunis zurückgekehrt, um ohne Ruhepause den englischen Herrscher, seinen Gast, zu empfangen. König Eduard hat bei seiner Rundfahrt durch den Süden Europas der französischen Hauptstadt zuletzt einen Besuch abgestattet, und unbedingt (3) war dieser Besuch auch der wichtigste. Er hat doch gezeigt, daß sich zwischen den benachbarten Völkern wieder eine freundlichere Stimmung (4) angebahnt hat.

Der König von England ist am 2. Mai um 3 Uhr in Paris eingetroffen (5) und begab sich nach der Begrüßung durch den Präsidenten der Republik in die englische Botschaft (6). Um 5 Uhr stattete er dem Präsidenten im Elysée einen Besuch ab.

Am folgenden Tage fuhr der König um 10 Uhr zur Parade nach Vincennes. Bei der Rückkehr (7) fand ein Empfang (8) im Rathaus statt. Das Mittagsessen, zu dem nicht mehr als 50 Einladungen ergangen waren, nahm der König auf der englischen Botschaft ein. Um 2½ Uhr nachmittags wohnte er dann dem Rennen (9) in Longchamps bei. Am Abend fand ein Diner im Elysée und eine Galavorstellung (10) in der Großen Oper statt. Am 4. Mai verließ der König wieder Paris.

⁂

Der deutsche Kaiser traf am 2. Mai in Begleitung seiner zwei ältesten Söhne, des Reichskanzlers und des Grafen Waldersee in Rom ein. Am Abend fand im Quirinal Familientafel statt. Am folgenden Tage empfing er die deutsche Kolonie. Wilhelm II. hat wie Eduard VII. bei dem Aufenthalt in Rom den Papst besucht. Der Kaiser fuhr nicht direkt vom Quirinal, sondern von der deutschen Botschaft aus, damit die Fiktion erhalten bliebe, der kaiserliche Besucher wäre soeben aus der Fremde und nicht aus dem Palast des italienischen Königs gekommen.

(1) ensoleillées. — (2) campagnes. — (3) sans aucun doute. — (4) dispositions. — (5) arrivé. — (6) ambassade. — (7) retour. — (8) réception. — (9) courses. — (10) représentation de gala.

Bismarcks Briefe (1870/1871) (1).

Die Briefe Bismarcks an seine Gattin aus dem Kriege 1870/71 sind im Buchhandel erschienen (2). Wir geben daraus das folgende, wegen der Bemerkungen über militärische Führer besonders interessante Schreiben wieder:

Pont-à-Mousson, 17. Aug.

Mein Liebling!

Die Hauptsache telegraphierte ich dir. Wir wurden heut früh 3 Uhr alarmiert, fuhren und ritten 4 Meilen, dort hörte ich zufällig (3) erzählen, daß 1. G. Dr. (4) viel Verlust, ritt 2 Meilen querfeld (5) unter vielem Fragen und wenig Gefahr, fand Herbert mit 250 Verwundeten in einem Pachthofe (6), Bill zum Besuch bei ihm unter dem Vorwande (7), sich ein ander Pferd zu requirieren: er fand wirklich eine magere Mähre (8). Herbert lag neben Szerdahely (2. G. Drag.) und einem der mir entfallen (9), sah aus wie sonst, nur 2 Löcher in der linken

(1) Voir *Les Quatre Langues*, nº du 5 mai 1903, p. 555. — (2) 2 Mark Verlag der Cottaschen Buchhandlung Nachfolger. Stuttgart und Berlin 1903. — (3) par hasard. — (4) Garde Dragoner, le 1er régiment des dragons de la Garde. La brigade des dragons de la Garde, composée du 1er et du 2e régiment, chargea à 4 heures; elle fut presque complètement détruite par la division de Cissey. — (5) à travers champs. — (6) métairie. — (7) prétexte. — (8) jument. — (9) dont le nom m'échappe.

Lende [1], Aus- und Einschuß [2] gut verbunden [3]. Ich bestellte meinen Wagen hin, blieb 4 Stunden, um den zu erwarten, und als er kam, fand sich, daß ihn das Sitzen schmerzte und die Hitze zu groß. Ich ließ ihm den Kanzleidiener [4] Krüger, requirierte einen Liegewagen, in dem er heut hier bei kühler Nacht ankommen wird. Er hatte noch zwei Kleiderstreifschüsse [5], deren einer an meiner schwarzen Holzuhr unter Zertrümmerung derselben abgeglitten [6]. Ich nahm sie mit und ließ ihm meine in St. Avold gekaufte 10 Franken-Uhr dafür. Die schwarze bringe ich dir mit, und kaufe mir hier wieder eine neue. Bills Pferd wurde bei der Attacke erschossen [7], sodaß er kopfüber ging [8] und erst tot gesagt wurde. Er ist aber dick und lustig, sah sehr schmierig [9] aus. Für Herbert ist nun der Feldzug [10] hiermit vorbei, und er, wenn Gott kein Unglück schickt, in Deckung [11] gegen Weitres, denn einige Wochen wird er doch daran heilen. Ich will ihn gleich mit Eisenbahn nach Deutschland schicken. Wie wäre es, wenn du ihn in Nauheim pflegtest? Wenn er nicht das Kreuz bekommt, so will ich nie wieder Orden tragen. Wesdehlen, Westarp, Reuß, Kleist sind geblieben. Auerswald durch den Unterleib [12] geschossen, schwer; er lag dort auch. Die 3 Schwadronen, die attaquierten, verloren 12 Offiziere, Leute noch ungezählt. Jeder ein Held! Die 3. Husaren, 13. und 16. Ulanen und meine armen gelben Kürassiere haben bei den unsinnigen [13] und unmöglichen Kavallerie-Attaken, die Voigts-Rheetz befohlen, 1/3 ihrer Leute und mehr als die Hälfte der Offiziere verloren. Ich will nach Gottes gnädiger Erhaltung unsrer beiden nicht bitter sein, aber die Führung der 1. und 2. Armee ist ungeschickt [14] im Mißbrauch der todesmutigen Tapferkeit unserer Leute, nur Faust, ohne Kopf, und doch siegen wir. Wir haben aber soviel, Offiziere namentlich, wie wir verlieren, nicht übrig, wenn wir noch nach Paris wollen. Es ist Verschwendung der besten Soldaten Europas. Moltke ist gut, aber Steinmetz kein Feldherr [15]. Wir schlugen gestern gegen mehr als doppelte Übermacht [16], gegen bessere Stellung, bessere Gewehre und tapfere Feinde, und siegten doch [*]. Leb wohl mein geliebtes Herz, umarme Marie, und fürchte nichts.

Dein v. B.

Revolver gut, Pferde gesund, aber müde, totmüde, von 3 bis 8 ab zu Pferde.

(1) hanche. — (2) entrée et sortie de la balle. — (3) pansé. — (4) garçon de bureau. — (5) coups de feu qui ont seulement éraflé les vêtements. — (6) glissé. — (7) tué. — (8) fit panache. — (9) malpropre. — (10) campagne. — (11) à l'abri. — (12) bas-ventre. — (13) insensée. — (14) maladroite. — (15) général. — (16) forces plus que doubles des nôtres.

(*) Il s'agit de la bataille de Rezonville (16 août 1870), la plus sanglante de toute la campagne. 16 à 17 000 morts ou blessés restèrent de chaque côté sur le terrain; elle permit aux Allemands de réunir toutes leurs forces sur la rive gauche de la Moselle et d'empêcher la retraite de Bazaine sur Verdun.

Das Reichstagsgebäude [1] in Berlin.

Wer auf dem Potsdamer Bahnhofe in Berlin ankommt und die Königgrätzerstraße entlang, an dem Brandenburger Tor vorüber geht [2], gelangt in wenigen Minuten durch die Friedensallee nach dem Königsplatze, auf dessen Ostseite das in der Zeit von 1884 bis 94 erbaute Reichstagsgebäude steht. Der gewaltige Bau, der aus schlesischem Sandstein in italienischer Hochrenaissance mit einem Kostenaufwande [3] von rund [4] 22 Millionen Mark aufgeführt wurde, bedeckt eine Grundfläche [5] von 1,25 ha. — Die Ecken [6] dieses Riesenbaues bilden 4 stumpfe, 46 m. hohe, viereckige Türme, während der kuppelförmige, in eine Kaiserkrone auslaufende [7] Mittelbau eine Höhe von 76 m. erreicht. Die dem Königsplatze zugekehrte Hauptfront des Reichstagsgebäudes ist am reichsten ausgestattet [8] und wird in der Mitte von einer mächtigen Säulenhalle [9] geschmückt, deren Giebeldreieck [10] ein Relief trägt, das Kunst und Gewerbe, von germanischen Kriegern beschirmt [11], darstellt. Über demselben erhebt sich eine in Kupfer getriebene reitende [12] Germania mit Schild [13] und Fahne, die von zwei Genien geleitet wird. Rechts und links von der Eingangstür lagern an den Stämmen einer Eiche und einer Kiefer [14], deren Äste die Wappen [15] der deutschen Staaten tragen, die Figuren des Rheines und

(1) Palais du Reichstag (Chambre des députés). — (2) passe devant. — (3) dépenses. — (4) en chiffres ronds. — (5) surface. — (6) angles. — (7) qui se termine. — (8) orné. — (9) portique. — (10) pignon. — (11) protégés. — (12) à cheval. — (13) bouclier. — (14) pin. — (15) armes.

der Weichsel (1). Über dem Eingangstore befindet sich ein Relief, das den Drachentötenden (2) Ritter Georg, dessen Züge an Bismarck erinnern, mit der Reichsfahne darstellt. Über dem Portal der Südfront bewacht (3) ein Löwe die Reichskleinodien, während ein Relief über dem Eingange der Nordfront die Wahrheit verkörpert (4). Eine zweite



Das Reichstagsgebäude in Berlin.

mächtige Säulenhalle, die eine überdeckte Anfahrt (5) bietet, und zwei in Kupfer getriebene (6) reitende Herolde trägt, schmückt die Ostseite des Gebäudes. Das Innere betritt man durch das Nordportal. Durch eine Vorhalle (7), vor deren acht Wandpfeilern die Statuen hervorragender deutscher Männer Platz finden sollen, gelangt man in das Hauptgeschoß (8), in dem die 96 m. lange Wandelhalle (9) liegt, deren Fußboden mit verschiedenfarbigem (10) Marmor belegt ist. Aus der Wandelhalle tritt man zunächst in den Lesesaal, dessen reichgetäfelte (1) Wände und Decke dem Besucher ganz besonders in die Augen fallen (2). Große Wandgemälde zeigen die Marienburg (3), den Hamburger Hafen, Speier (4) und Arkona (5). Aus dem Lesesaale, in dem ungefähr 400 verschiedene Zeitungen ausliegen, tritt man in den ebenfalls ganz in Holzarchitektur ausgeführten Schreibsaal. In den Ecknischen sind Holzstatuen aufgestellt, die Vulkan, Neptun, Merkur und Ceres darstellen. Durch eine zweite Tür gelangt man von der Wandelhalle aus in den in der Mitte des Gebäudes unter der goldglitzernden Kuppel gelegenen großen Sitzungssaal, dessen Wände in heller

(1) Vistule. — (2) tuant le dragon. — (3) veille sur. — (4) symbolise. — (5) entrée. — (6) en cuivre repoussé. — (7) vestibule. — (8) étage principal. — (9) salle des Pas-Perdus. — (10) de différentes couleurs.

(1) lambrissés. — (2) frappent les regards. — (3) Château des chevaliers teutoniques, près de Marienbourg, ville de 11 000 habitants au sud de Dantzig ; il fut commencé en 1274 et devint en 1309 la résidence du grand-maître de l'Ordre. — (4) 21 000 habitants, sur la rive gauche du Rhin ; au moyen âge, les souverains allemands y avaient établi leur résidence. — (5) dans l'île de Rügen.

Eichenholztäfelung (1) bemalte und vergoldete Ornamente, Wappen und Figuren zeigen. Unter der Glasdecke, in einer wappengeschmückten Wölbung (2) schwebt ein mächtiger Reichsadler (3) mit ausgebreiteten Schwingen (4). Durch das matte Oberlicht (5) fällt kein Sonnenstrahl und in dem geheimnisvollen Halbdunkel (6) erscheint das braune Schnitzwerk (7), das sich in reicher, aber niemals überladener Pracht an den Wänden entlang zieht, in grotesken fast gespenstischen Formen. Inmitten der Längsseite des halbkreisförmig angelegten (8) Saales erhebt sich die reichverzierte Präsidententribüne, weit über die Sitze der Abgeordneten hinausragend. Auf dieser steht der riesige, von einem großen geschnitzten Adler gekrönte Stuhl des Vorsitzenden (9), ferner die mächtige Glocke, mit der der Präsident des Parlamentes die Kämpfer im Streite an die Stätte erinnert, in der sie sich befinden, wenn sie in der Hitze des Gefechtes und im Streite der Meinungen sich vergessen. Nebem dem Präsidentensitze sind die Plätze der Schriftführer (10) und unmittelbar vor denselben das tiefer gelegene Rednerpult (11), zu dessen Füßen die amtlichen Stenographen ihren Sitz haben. Vor denselben steht als letztes Glied in dieser Zentrale des Parlaments der „Tisch des Hauses", auf dem die Vorlagen (12) niedergelegt werden, über die verhandelt werden soll. Zu beiden Seiten des Präsidiums befinden sich die Sitze der Minister, Staatssekretäre und Mitglieder des Bundesrates (13). Rechts von dem Präsidentenstuhle hat der Reichskanzler seinen Sitz. Auch sein Sessel (14) erhebt sich über die der Nachbarn. Über allen aber thront der Präsident, als der Hausherr, der an dieser Stätte selbst über dem Kanzler des Reiches steht. Zum größten Teil wird der Sitzungssaal natürlich von den 397 Plätzen der Abgeordneten eingenommen. Die bequemen Klappsitze (15), vor denen Schreibpulte angebracht sind, sind mit braunem Leder überzogen (16). Eine Karte auf der Rückenlehne bezeichnet den Namen des Abgeordneten, und die Innenfläche der Schubladen (17) trägt oft die seltsamsten Bemerkungen, die den Abgeordneten von Gegnern oder Gesinnungsgenossen (18) in unbewachten Augenblicken bei Besichtigungen des Reichstagsgebäudes gewidmet werden. Durch zwei radiale, sanft ansteigende Gänge, die mit dicken Teppichen belegt sind, werden die konzentrischen Halbkreise in drei Fraktionen getrennt : „die Rechte", „das Centrum" und „die Linke." In der Nord- und Südwand befinden sich die bei Abstimmungen (1) gebrauchten sogenannten „Hammelsprungtüren." Die eine dieser Türen wird von den Abgeordneten benutzt, die mit „Ja", die andere von denen, welche mit „Nein" stimmen. Diese Art und Weise der Abstimmung wird jedoch nur dann angewandt, wenn das Resultat zweifelhaft erscheint. Der obere Teil der Ostwand hat 3 große Gemälde und in den Nischen allegorische Figuren. Die drei anderen Wände öffnen sich oben nach den Tribünen, die für die Zuhörer und Journalisten bestimmt sind. An der Seitenwand, vom Präsidium aus auf der rechten Seite, befindet sich die geräumige, aufs prächtigste ausgestattete (2) Hofloge, die bei Festlichkeiten oder wichtigen Beratungen (3) oft dicht besetzt ist. Rings um den Sitzungssaal läuft ein Wandelgang (4) mit hoher Wandtäfelung, dessen Deckenballen von kleinen Halbfiguren gestützt werden, auf denen vergoldete Buchstaben angebracht sind, die zusammengestellt den Spruch ergeben : „Erst das Vaterland, dann die Partei." Von der Wandelhalle aus gelangt man durch eine dritte Tür in den Restaurationssaal und die Erfrischungszimmer, die wohl noch nie so viel in Anspruch genommen wurden, als bei den letzten Reichstagsverhandlungen (5) zur Durchbringung des Zolltarifs, bei denen die socialdemokratischen Abgeordneten durch sogenannte Dauerreden die Vorlage zu Fall bringen (6) wollten. Der südöstliche Teil des Hauptgeschosses enthält die Räume für die Regierung und den Bundesrat. Der Vorsaal des Bundesrates, einer der schönsten Räume des Hauses, hat Wandbekleidungen und Skulpturen aus istrischem Kalkstein (7). Die Pfeiler (8), die den hinteren Teil dieses Raumes abtrennen, tragen hervorragend schöne Flachreliefs (9). Die Deckengewölbe prangen in wundervollen Malereien, und die Wandgestühle zeigen vortreffliche Schnitzereien mit geschnittener Lederarbeit. Der Sitzungssaal des Bundesrates, der nur während der Reichstagssession benutzt wird, enthält

(1) lambris en chêne. — (2) voûte. — (3) aigle impérial. — (4) ailes. — (5) jour d'en haut. — (6) demi-obscurité. — (7) boiseries sculptées. — (8) disposé en demi-cercle. — (9) président. — (10) secrétaires. — (11) tribune. — (12) propositions. — (13) Conseil fédéral. — (14) fauteuil. — (15) strapontins. — (16) recouverts. — (17) tiroirs. — (18) partisan.

(1) votes. — (2) ornée. — (3) discussions. — (4) promenoir. — (5) délibérations. — (6) faire échouer. — (7) calcaire. — (8) piliers. — (9) bas-reliefs.

50 Sitze für die Mitglieder an einem Tische. Die reiche Holzdecke ist mit Gemälden geschmückt und in den Wandtäfelungen sind Gobelins angebracht. Ein mächtiger Kamin, der bis an die Decke reicht, ist ein ganz besonderer Schmuck dieses Raumes. Von dem Vorsaale für Regierung und Bundesrat gelangt man in die große, geräumige Ost-Vorhalle und in die Räume, die für das Reichstagspräsidium bestimmt sind. Im 2. Stockwerk des Reichstagsgebäudes liegen die Sitzungssäle für die einzelnen Fraktionen und die große Bibliothek, Räume, die dem Besucher gewöhnlich nicht gezeigt werden, da sie keine besonderen Sehenswürdigkeiten aufzuweisen haben.

B. Zornemann.

Hülfe in Verlegenheit (1).

Der berühmte Schriftsteller Balzac ist wiederholt (2) in Deutschland gewesen, ohne auch nur ein deutsches Wort zu verstehen. Natürlich geriet er durch diese Unkenntnis der Sprache manchmal in eine peinliche Lage. Er half sich aber dank seiner ungemeinen Menschenkenntnis sehr witzig heraus (3). Er selbst erzählte darüber folgende Anekdote: „Bei meinen vielfachen Reisen in Deutschland, die ich meistens mit der Post zurücklegte, kam ich stets, da ich der deutschen Sprache nicht mächtig war, über die Angemessenheit (4) des dem Postillon zu gebenden Trinkgeldes in Verlegenheit. Ich wußte mir aber zu helfen. Ich wechselte (5) mir eine Summe Geldes in Kreuzer (6) ein. An den Stationen, wo die Wagen gewechselt wurden, zählte ich dem abgehenden Postillon eine Anzahl Kreuzer in die Hand, behielt dabei das Gesicht desselben im Auge und nahm sobald ein freundliches Lächeln den Mund des Rosselenkers verzog (7), den letzten Kreuzer wieder zurück. Ich bin sicher, auf diese Weise niemals zu viel bezahlt zu haben.

E. H. B.

(1) Embarras. — (2) wiederholt, à plusieurs reprises. — (3) er half sich heraus, il se tira d'affaire. — (4) proportion. — (5) changeais. — (6) österreichische Münze. Ein Gulden (florin) = 100 Kreuzer. — (7) contractait.

Wandernde (1) Häuser.

Wenn der Berg nicht zu Mohammed kommt, so kommt Mohammed zum Berge — das ist eine alte Regel, aber in Amerika hat sie kürzlich eine neue Anwendung (2) erfahren. Im Staate Kansas wurde eine neue Eisenbahn gebaut. Eine kleine Stadt wünschte, daß die Linie sie berühre, allein zuletzt wurde trotz ihrer Bemühungen entschieden (3), daß sie etwa 16 Kilometer von der Stadt entfernt vorüberführen (4) sollte. Sofort versammelten sich die Bürger und beschlossen in stürmischer (5) Sitzung einmütig (6), nunmehr ihre Stadt nach der Eisenbahn zu verlegen (7). Sogleich begannen sie mit den Vorbereitungen. Sämtliche Häuser der Stadt, die Läden, Kirchen, Restaurants wurden nach und nach auf Räder gesetzt, von Dutzenden und aber Dutzenden (8) von Pferden fortgezogen, und über die Prairie hinweg näherte sich die Prozession, vom Bürgermeister und zwei Pfarrern (9) geführt, langsam ihrem neuen Bestimmungsort (10). Während die Priester, dort angekommen, Hymnen anstimmten (11), wurden die Häuser wie an der alten Stelle wieder in Reih und Glied (12) aufgestellt.

Seit dieser Zeit verbreitete sich (13) in Amerika die Einrichtung der transportablen Häuser, und man hat neuerdings ganz merkwürdige Beispiele von dem hohen Aufschwung (14) dieser Speditionstechnik erlebt. Ein Advokat, Mr. Sarger, hatte ein

(1) ambulantes. — (2) application. — (3) décidé. — (4) passerait. — (5) orageuse. — (6) à l'unanimité. — (7) transporter. — (8) des douzaines et des douzaines. — (9) prêtres. — (10) lieu de destination. — (11) entonnaient. — (12) en rangs. — (13) se répandit. — (14) essor

Haus in Eureka, einer lebhaften Handelsstadt in Kalifornien. Dieser Herr wünschte nach einem anderen Orte überzusiedeln (1) und beschloß, sein Haus mitzunehmen. Es verschlug ihm wenig (2), daß dabei ein breiter Wasserweg zu passieren war. Das Haus wurde vom Boden abgehoben (3) und wie gewöhnlich auf ein mit Rädern versehenes Gerüst (4) gesetzt. So brachte man es bis zum Ufer der Humboldt-Bay. Dort waren bereits zwei mächtige, mit einander durch Ketten verbundene Flöße (5), deren jedes eine Tragfähigkeit (6) von 300 Tonnenlast besaß, hergerichtet. Die Flöße waren an Pfosten (7) befestigt und auf einer schiefen Ebene wurde nun das Haus vom Rädergestell auf das Verbundsfloß geschoben (8), ohne daß dieses auch nur schwankte (9). Die Pfosten wurden nun weggeschlagen (10) und das Doppelfloß schwamm mit seiner Last auf den Wellen der Bay. Das Gebäude war aus Holz, enthielt 10 Zimmer und wog über 100000 Kg. Es legte den Weg von 12 Kilometern ohne den geringsten Zwischenfall (11) zurück. Am Bestimmungsorte wurde es wieder auf ein Rädergestell gezogen, nach dem gekauften Platze gebracht und dort niedergelassen, ohne daß während der ganzen Reise auch nur eine Fensterscheibe gebrochen wäre. In Chicago ist der Transport von großen Steinhäusern von einer Straße in die andere nichts Seltenes. Der Transport geht natürlich langsam vor sich, doch bereitet dieser Umstand den Bewohnern keine Unannehmlichkeiten (12), denn sie brauchen die Wohnungen nicht zu räumen (13). Die Schornsteine rauchen weiter und das Haus wandert langsam und stetig seinem Ziele zu. Interessant wäre es, wenn auch in Europa sich Hausbesitzer finden würden, die Lust hätten, sei es, weil ihnen die Gegend oder der Nachbar nicht gefällt, mit ihrem Hause „umzuziehen (1)". Dann müßten die Gesetze (2), die von „unbeweglichem Eigentum" sprechen und dazu auch Häuser rechnen, geändert werden. In Glasgow hat man übrigens vor einiger Zeit eine kleine Kirche nach amerikanischer Art „versetzt" (3), da die Ingenieure erkannten, daß diese Methode billiger als die Demolierung und der Neubau sein würde. Die Kirche war nur 15 Meter lang, sechs Meter breit und wog über 60000 Kilogramm. Der Transport ging glatt (4) von statten, nur der Glockenturm mußte demoliert werden, weil er die Telegraphendrähte (5) zerrissen hätte.

(Berliner Illustrirte Zeitung.)

(1) aller s'établir. — (2) il lui importait peu. — (3) soulevée. — (4) échafaudage. — (5) radeaux. — (6) force. — (7) poteaux. — (8) on fit glisser. — (9) oscilla. — (10) abattu. — (11) incident. — (12) désagréments. — (13) évacuer.

(1) déménager. — (2) lois. — (3) déplacée. — (4) facilement. — (5) fils télégraphiques.

Wiedergefunden!

Herr Aubin, der in der Rue Corbeau eine Kartonfabrik besitzt, hatte einen schönen dänischen Hund, der auf den Namen Diana hörte (1). Da er für den Hund 500 Francs bezahlt hatte, ließ er ihn aufs beste versorgen (2) und bewachen (3), damit er nicht gestohlen werde. Eines Tages aber war Diana verschwunden (4) und blieb trotz aller Nachforschungen (5) unauffindbar. Herr Aubin hatte sich schließlich schon ganz mit dem Gedanken vertraut gemacht (6), daß das schöne Tier auf immer für ihn verloren sei. Kürzlich kam nun einer seiner Lehrlinge (7) bei einem geschäftlichen Gange (8) über den Alteisenmarkt (9), auf dem außer den Metallabfällen auch mancherlei anderes herrenloses

(1) Répondait au nom de. — (2) soigner. — (3) garder. — (4) disparu. — (5) recherches. — (6) fait à l'idée. — (7) apprenti. — (8) course. — (9) marché à la ferraille.

Gut feilgehalten (1) wird. Plötzlich hörte er hinter sich freudiges Bellen, und zwei Pfoten (2) legten sich auf seine Schultern. „Diana!" rief der junge Mann hocherfreut, denn er hatte, ohne sich umzudrehen, den Hund erkannt. Mit einem schönen Halsband (3) versehen, bildete das Tier einen der Verkaufsgegenstände eines Händlers, der es bereits für 200 Francs losschlagen (4) wollte. Der Lehrling benachrichtigte (5) sofort Herrn Aubin von dem glücklichen Fund und der Händler wurde zur Polizei geführt, um sich darüber auszuweisen (1), wo er den Hund gekauft hatte. Er behauptete zwar, ihn rechtmäßig von einem Hundeverkäufer erstanden (2) zu haben; da er jedoch keine Quittung über den Verkauf nachweisen (3) konnte, wurde er einstweilen (4) in Haft behalten. Diana aber zog im Triumph wieder in ihr altes Heim ein.

(Pariser Zeitung.)

(1) mis en vente. — (2) pattes. — (3) collier. — (4) s'en défaire. — (5) informa.

(1) justifier. — (2) acquis. — (3) montrer. — (4) provisoirement.

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude au professorat

des écoles normales et des écoles primaires supérieures (1902).

Aspirantes.

THÈME

Même texte que pour l'espagnol (Voir 2e année, p. 633).

VERSION

Die Ernte.

1. Es wallt das Korn weit in der Runde,
Und wie ein Meer dehnt es sich aus;
Doch liegt auf seinem stillen Grunde
Nicht Seegewürm, noch andrer Graus;
Da träumen Blumen nur von Kränzen
Und trinken der Gestirne Schein.
O, goldnes Meer, dein friedlich Glänzen
Saugt meine Seele gierig ein!

2. In meiner Heimat grünen Talen
Da herrscht ein alter schöner Brauch;
Wann hell die Sommersterne strahlen,
Der Glühwurm schimmert durch den Strauch,
Dann geht ein Flüstern und ein Winken,
Das sich dem Ährenfelde naht,
Da geht ein nächtlich Silberblinken
Von Sicheln durch die goldne Saat.

3. Das sind die Burschen, jung und wacker,
Die sammeln sich im Feld zuhauf
Und suchen den gereiften Acker
Der Witwe oder Waise auf,
Die keines Vaters, keiner Brüder
Und keines Knechtes Hilfe weiß —
Ihr schneiden sie den Segen nieder,
Die reinste Lust ziert ihren Fleiß.

4. Schon sind die Garben festgebunden
Und schön in einen Kranz gebracht;
Wie lieblich floh'n die stillen Stunden,
Es war ein Spiel in kühler Nacht!
Nun wird geschwärmt und hell gesungen
Im Garbenkreis, bis Morgenduft
Die nimmer müden, braunen Jungen
Zur eignen schweren Arbeit ruft.

Gottfried Keller.

Aspirants.

THÈME

Même texte que pour le thème italien [Voir no 13 (5 avril 1903), p. 496].

VERSION

Même texte que pour les *Aspirantes* (Voir ci-dessus).

Écoles normales de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses (1902).

THÈME

Même texte que pour le thème italien (Voir 2e année, page 601).

VERSION

Die Ameisen haben das Vermögen, sich durch Zeichen einander verständlich zu machen. Wenn die, welche auf der Oberfläche des Haufens als Schildwache stehen, durch etwas erschreckt werden, so teilen sie ihre Besorgnis der ganzen Gemeinde mit; dies geschieht, indem die aufgeschreckten die andern mit ihren Köpfen oder Fühlhörnern anstoßen und durch dasselbe Zeichen eine Ameise immer die andere von der Gefahr in Kenntnis setzt. Nun gerätʼs alles in die größte Unruhe, und mit möglichster Eile schleppen die Arbeiter ihre Schätze, die Larven und Puppen, in die tiefsten Zellen hinab. Ebenso setzen die Ameisen einander in Kenntnis, wenn etwa eine von ihnen einen guten Fund von Eßwaren ausgespürt hat.

Bourses de séjour à l'étranger (1902)

(*Enseignement primaire supérieur.*)

Professeurs.

THÈME

Même texte que pour le thème italien [Voir n° 4 (20 nov. 1902), p. 141].

VERSION

Wir hatten über die Maas gesetzt und den Weg eingeschlagen, der aus den Niederlanden nach Verdun führt; das Wetter war furchtbarer als je, wir lagerten bei Consenvoye. Die Unbequemlichkeit, ja das Unheil stiegen aufs Höchste, die Zelte durchnäßt, sonst kein Schirm, kein Obdach; man wußte nicht wohin man sich wenden sollte; noch immer fehlte mein Wagen und ich entbehrte das Notwendigste. Konnte man sich auch unter einem Zelte bergen, so war doch an keine Ruhestelle zu denken. Wie sehnte man sich nicht nach Stroh, ja nach irgend einem Brettstück, und zuletzt blieb doch nichts übrig, als sich auf den kalten feuchten Boden niederzulegen.

Nun hatte ich aber schon in vorigen gleichen Fällen mir ein praktisches Hilfsmittel ersonnen, wie solche Not zu überdauern sei.

Goethe.

Élèves.

THÈME

Même texte que pour le thème anglais [Voir n° 2 (20 oct. 1902), page 56].

VERSION

Die Sonnenstrahlen.

Die Sonne war aufgegangen und stand mit ihrer schönen glänzenden Scheibe am Himmel; da schickte sie ihre Strahlen aus, um die Schläfer in dem ganzen Lande zu wecken.

Da kam der Strahl zu der Lerche. Die schlüpfte aus ihrem Neste, flog in die Luft hinauf und sang: „Liri, tirili, schön istʼs in der Früh".

Der zweite Strahl kam zu dem Häschen und weckte es auf. Das rieb sich die Augen nicht lang, sondern sprang aus dem Walde auf die Wiese und suchte sich zartes Gras und saftige Kräuter zu seinem Frühstück.

Und ein dritter Strahl kam an das Hühnerhaus. Da rief der Hahn: Kikeriki! und die Hühner flogen von ihrer Stange herab und gackerten im Hofe und suchten sich Futter und legten Eier ins Nest. . . .

. . . .

Da kam der letzte Strahl an das Bett des Faulenzers und rief ihm zu: „Steh auf! Wie lange willst du noch schlafen, während die Andern arbeiten?"

Curtmann.

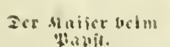
Les Quatre Langues

N° 17. 5 Juin 1903. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Kaiser Wilhelm in Rom.

Der deutsche Kaiser ist von seinem kurzen Besuch in Rom nach Deutschland zurückgekehrt und hat sich zunächst nach Karlsruhe begeben. Fast alle deutschen Berichte stimmen darin überein (1), daß er sehr enthusiastisch bewillkommnet (2) wurde. Der Empfang im Vatikan und die Begegnung zwischen Kaiser und Papst waren höchst freundlich.



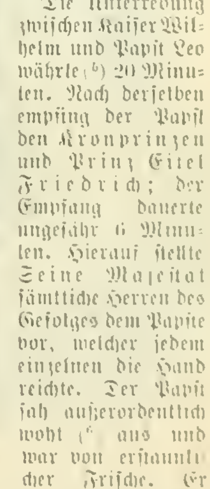
Der Kaiser beim Papst.

Wilhelm II. trat bei schönem Wetter, von der die Straßen einsäumenden (3) Menschenmenge lebhaft begrüßt, die Fahrt zum Vatikan an (4). Der Zug (5) wurde durch acht berittene (6) italienische Karabinieri eröffnet; ihnen folgten zwei deutsche Spitzenreiter (7) und der mit 4 Pferden à la Daumont bespannte Kaiserliche Wagen, in welchem Seine Majestät der Deutsche Kaiser und der Deutsche Kronprinz saßen.

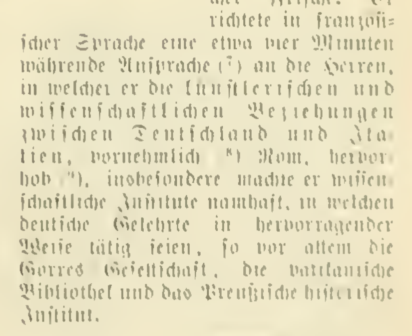


Papst Leo XIII

Beim Vorbeifahren des Kaisers präsentierten die Truppen und die Kapellen (8) spielten die deutsche Hymne. Eine große Menschenmenge erfüllte die Straßen und begrüßte den Kaiser mit lebhaften Hochrufen, auch die Fenster aller Häuser waren von Zuschauern dicht (1) besetzt. Am Platze Santa Marta wurde dem Kaiser von 800 Kölner Pilgern (2), die dort mit Fahnen und deutschen Abzeichen (3) Aufstellung genommen hatten, eine begeisterte Huldigung (4) dargebracht.



Die Unterredung zwischen Kaiser Wilhelm und Papst Leo währte (5) 20 Minuten. Nach derselben empfing der Papst den Kronprinzen und Prinz Eitel Friedrich; der Empfang dauerte ungefähr 6 Minuten. Hierauf stellte Seine Majestät sämtliche Herren des Gefolges dem Papste vor, welcher jedem einzelnen die Hand reichte. Der Papst sah außerordentlich wohl (6) aus und war von erstaunlicher Frische. Er richtete in französischer Sprache eine etwa vier Minuten währende Ansprache (7) an die Herren, in welcher er die künstlerischen und wissenschaftlichen Beziehungen zwischen Deutschland und Italien, vornehmlich (8) Rom, hervorhob (9), insbesondere machte er wissenschaftliche Institute namhaft, in welchen deutsche Gelehrte in hervorragender Weise tätig seien, so vor allem die Görres Gesellschaft, die vatikanische Bibliothek und das Preußische historische Institut.



(1) übereinstimmen, s'accorder. — (2) accueilli. — (3) bordant. — (4) eine Fahrt antreten, se mettre en marche. — (5) cortège. — (6) = zu Pferd. — (7) Spitzenreiter = Spitzreiter = Vorreiter, piqueurs. — (8) militärische Musik.

(1) = ganz. — (2) pèlerins. — (3) insignes. — (4) hommages. — (5) dauerte. — (6) bien portant. — (7) allocution. — (8) insbesondere, besonders. — (9) hervorheben, insister sur.

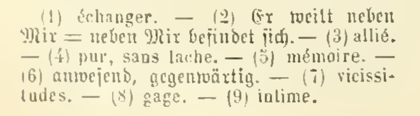
Am Abend fand ein Galadiner im Quirinal statt. Während desselben tauschten beide Monarchen in herzlichsten Worten gehaltene Trinksprüche aus (1). Der Trinkspruch König Viktor Emanuels hatte folgenden Wortlaut:

„Heute ist ein Freudentag für Mein Haus. Es weilt (2) neben Mir Euere Majestät, Mein treuer Verbündeter (3), wie treue Verbündete waren Unsere ruhmreichen Großväter Kaiser Wilhelm I. und König Viktor Emanuel II. und Unsere Väter makellosen (4) Angedenkens (5). Bei uns hier weilen die jungen Prinzen, die Söhne



Königin Helene.

Euerer Majestät, der Stolz des Vaterherzens, die Hoffnung des deutschen Vaterlandes, und wir können auch Ihre Majestät die Kaiserin und Königin Auguste Viktoria als zugegen (6) ansehen, welche sicher im Geiste bei uns ist, wie wir mit unseren Gedanken bei ihr weilen. Ich danke daher lebhaft Euerer Majestät, welche in allen unseren Schicksalswandlungen (7) Italien einen Beweis beständigen Interesses und herzlicher Sympathie geben wollte, ein Pfand (8) der innigen (9) Freundschaft, die ein festes Band schon



(1) échanger. — (2) Er weilt neben Mir = neben Mir befindet sich. — (3) allié. — (4) pur, sans tache. — (5) mémoire. — (6) anwesend, gegenwärtig. — (7) vicissitudes. — (8) gage. — (9) intime.

seit drei Generationen ist zwischen Unseren Familien, Unseren Heeren und Unseren Völkern. Die heutige Begegnung ist eine neue Bekräftigung (1) des gemeinsamen Willens Deutschlands und Italiens, alle ihre Anstrengungen und ihr einträchtiges (2) Wirken unter den Auspizien des gegenseitigen Bündnisses auf die Beförderung (3) des Friedens zu richten. So wende Ich mit voller Treue Meinen Wunsch Euerer Majestät edlem Reiche zu, welches, groß durch gewaltige Überlieferungen (4), auch auf dem Gebiete jeglichen Fortschrittes der Gesittung (5) groß sein will, und trinke auf die Gesundheit Euerer Majestät, Ihrer Majestät der Kaiserin und Königin, der er-



König Viktor Emanuel III.

lauchten Prinzen, die heute Meine Gäste sind, und der gesamten Familie Euerer Majestät."

Nach diesem Trinkspruch, der in italienischer Sprache ausgebracht (6) wurde und den die Anwesenden stehend anhörten, spielte die Musik die deutsche Hymne.

Der Trinkspruch Kaiser Wilhelms lautete wie folgt:

„Wollen Euere Majestät Mir gestatten, den Ausdruck Meines tiefgefühltesten Dankes darbringen (7) zu dürfen für den sich

(1) confirmation. — (2) uni. — (3) en faveur de. — (4) traditions. — (5) civilisation. — (6) porté. — (7) expression.

durch Glanz und Großartigkeit ebenso wie durch warme Herzlichkeit auszeichnenden Empfang seitens Euerer Majestät Hauptstadt und Volk. Ich erkenne in demselben die Bekräftigung der Tatsache, daß das Bündnis, welches Unsere beiden Häuser und Länder verbindet, von dem italienischen Volke in voller Sympathie anerkannt und unverändert gepflegt [1] wird. In dem Augenblick, in welchem ich Mein Glas auf Euerer Majestät Wohl zu erheben im Begriff bin, darf Ich es wohl wagen, den Blick zurückschweifen [2] zu lassen auf die Mir unvergeßliche Gestalt Euerer Majestät von Mir so innig geliebten Vaters, — sein Andenken als eines ritterlichen Helden und herzgewinnenden [3] Menschen wird Mir stets heilig [4] sein, und unvergeßlich der Druck [5] seiner Hand, wie der Blick aus seinen treuen Augen. Sein und des Himmels Segen ruhe auf Euerer Majestät, auf Euerer Majestät erlauchten [6] Gemahlin und dem Hause Savoyen. Zur Bekräftigung dieses Wunsches leere ich mein Glas. Bevo alla salute delle Loro Maestà il Re e la Regina, bevo alla salute del valoroso esercito [7] italiano, bevo alla salute della bella e nobile Italia e del gentile [8] popolo italiano."

(1) entretenue. — (2) se reporter en arrière. — (3) conquérant les cœurs. — (4) sacrée. — (5) étreinte. — (6) auguste. — (7) Armee. — (8) edelmütig.

Verschollenes [1].

Goethe und die Confetti.

Wahrscheinlich hat einmal zufällig [2] eine Schöne ihren vorbeigehenden guten Freund, um sich ihm unter der Menge und Maske bemerklich zu machen, mit verzuckerten Körnern angeworfen [3], da denn nichts natürlicher ist, als daß der Getroffene sich umkehre, und die lose [4] Freundin entdecke; dieses ist nun ein allgemeiner Gebrauch, und man sieht oft nach einem Wurfe ein Paar freundliche Gesichter sich einander begegnen. Allein man ist teils zu haushälterisch [5], um wirkliches Zuckerwerk zu verschwenden, teils hat der Mißbrauch [6] desselben einen größern und wohlfeilern [7] Vorrat [8] nötig gemacht.

Es ist nun ein eignes Gewerbe [9], Gipszeltlein [10], durch den Trichter [11] gemacht, die den Schein von Drageen haben, in großen Körben zum Verkauf mitten durch die Menge zu tragen.

Niemand ist vor einem Angriff [1] sicher; jedermann ist im Verteidigungsstande [2], und so entsteht aus Mutwillen [3] oder Notwendigkeit, bald hier, bald da ein Zweikampf, ein Scharmützel [4] oder eine Schlacht. Fußgänger, Kutschenfahrer, Zuschauer an Fenstern, von Gerüsten [5] oder Stühlen, greifen einander wechselsweise an, und verteidigen sich wechselsweise.

Die Damen haben vergoldete und versilberte [6] Körbchen voll dieser Körner, und die Begleiter wissen ihre Schönen sehr wacker [7] zu verteidigen. Mit niedergelassenen Kutschenfenstern erwartet man den Angriff, man scherzt [8] mit seinen Freunden, und wehrt sich hartnäckig [9] gegen Unbekannte. Nirgends aber wird dieser Streit [10] ernstlicher und allgemeiner als in der Gegend des Palasts Ruspoli. Alle Masken, die sich dort niedergelassen [11] haben, sind mit Körbchen, Säckchen, zusammengebundenen Schnupftüchern [12] versehen [13]. Sie greifen öfter an, als sie angegriffen werden; keine Kutsche fährt ungestraft [14] vorbei, ohne daß ihr nicht wenigstens einige Masken etwas anhängen [15]. Kein Fußgänger ist vor ihnen sicher; besonders wenn sich ein Abbate [16] im schwarzen Rocke sehen läßt, werfen alle von allen Seiten auf ihn, und weil Gips und Kreide, wohin sie treffen, abfärben, so sieht ein solcher bald über und über [17] weiß und grau punktiert aus. Oft aber werden die Händel [18] sehr ernsthaft und allgemein, und man sieht mit Erstaunen [19], wie Eifersucht [20] und persönlicher Haß [21] sich freien Lauf lassen. Unbemerkt [22] schleicht sich eine vermummte [23] Figur heran, und trifft mit

(1) Pages oubliées. — (2) zufällig, par hasard. — (3) angeworfen, attaqué. — (4) lose, espiègle. — (5) haushälterisch, économe. — (6) Mißbrauch, abus. — (7) wohlfeilern, moins coûteuse. — (8) Vorrat, provision. — (9) Gewerbe, métier. — (10) Gipszeltlein, pastilles, boulettes de plâtre. — (11) Trichter, entonnoir.

(1) Angriff, attaque. — (2) im Verteidigungsstande, en état de défense. — (3) Mutwillen, espièglerie. — (4) Scharmützel, escarmouche. — (5) Gerüsten, échafaudages, tribunes. — (6) vergoldete und versilberte, dorés et argentés. — (7) wacker, courageusement. — (8) scherzt, plaisante. — (9) man wehrt sich hartnäckig, on se défend avec acharnement. — (10) Streit, combat. — (11) niedergelassen, établis, postés. — (12) Schnupftüchern, mouchoirs. — (13) versehen, pourvus, munis. — (14) ungestraft, impunément. — (15) etwas anhängen = angreifen, anfallen. — (16) ein Abbate, un abbé. — (17) über und über = ganz, völlig. — (18) Händel, querelles. — (19) Erstaunen, étonnement. — (20) Eifersucht, jalousie. — (21) Haß, haine. — (22) Unbemerkt = ohne bemerkt, ohne gesehen zu werden. — (23) vermummte = maskierte.

einer Hand voll Confetti eine der ersten Schönheiten so heftig ([1]) und so gerade, daß die Gesichtsmaske widerschallt ([2]), und ihr schöner Hals verletzt ([3]) wird. Ihre Begleiter zu beiden Seiten werden heftig aufgereizt ([4]), aus ihren Körbchen und Säckchen stürmen sie gewaltig auf den Angreifenden los ([5]); er ist aber zu gut vermummt, zu stark geharnischt ([6]), als daß er ihre wiederholten Würfe empfinden sollte. Je sicherer er ist, desto heftiger setzt er seinen Angriff fort; die Verteidiger decken das Frauenzimmer mit den Tabarros ([7]) zu, und weil der Angreifende in der Heftigkeit des Streits auch die Nachbarn ([8]) verletzt und überhaupt ([9]) durch seine Grobheit ([10]) und Ungestüm ([11]) jedermann beleidigt ([12]), so nehmen die Umhersitzenden Teil an diesem Streit, sparen ([13]) ihre Gipskörner nicht, und haben meistenteils ([14]) auf solche Fälle eine etwas größere Munition, ungefähr wie verzuckerte Mandeln ([15]), in Reserve, wodurch der Angreifende zuletzt so zugedeckt ([16]) und von allen Seiten her überfallen ([17]) wird, daß ihm nichts als die Retraite übrig bleibt, besonders wenn er sich verschossen haben sollte ([18]). Gewöhnlich hat einer, der auf ein solches Abenteuer ([19]) ausgeht, einen Sekundanten bei sich, der ihm Munition zusteckt ([20]), inzwischen daß ([21]) die Männer, welche mit solchen Gipsconfetti handeln, während des Streits mit ihren Körben geschäftig ([22]) sind, und einem jeden, so viel Pfund er verlangt, eilig ([1]) zuwiegen ([2]).

Wir haben selbst einen solchen Streit in der Nähe gesehen, wo zuletzt die Streitenden, aus Mangel an Munition, sich die vergoldeten Körbchen an die Köpfe warfen, und sich durch die Warnungen der Wachen ([3]), welche selbst heftig mit getroffen ([4]) wurden, nicht abhalten ([5]) ließen.

Goethe. [Zweiter Römischer Aufenthalt. ([6])].

(1) heftig, violemment. — (2) widerschallt, retentit, résonne. — (3) verletzt, blessé. — (4) aufgereizt, excités. — (5) losstürmen = angreifen, anfallen. — (6) geharnischt, cuirassé. — (7) Tabarros (italienisch), Mantel. — (8) Nachbarn, voisins. — (9) überhaupt, en général. — (10) Grobheit, grossièreté. — (11) Ungestüm, violence. — (12) beleidigt, offense. — (13) sparen, épargnent. — (14) meistenteils = fast immer. — (15) verzuckerte Mandeln, amandes sucrées. — (16) zugedeckt, couvert. — (17) überfallen, assailli. — (18) wenn er sich..., s'il a épuisé ses munitions. — (19) Abenteuer, aventure. — (20) zusteckt = gibt. — (21) inzwischen daß = während, indem. — (22) geschäftig, actifs, empressés.

(1) eilig = schnell. — (2) zuwiegen, pèsent. — (3) die Warnungen der Wachen, les avertissements des gardes. — (4) getroffen, atteints. — (5) abhalten, arrêter. — (6) Aufenthalt, séjour.

Der Name „Blaustrumpf".

Mrs. Elizabeth Montagu (1720-1800) war die erste, die in ihren Gesellschaften das Kartenspiel verbannte und das Gespräch an die erste Stelle setzte — ein Vorgang, in dem ihr mehrere Damen nachfolgten. In diesen Gesellschaften zeigte sich dann und wann der Naturforscher Benjamin Stillingfleet, (1702-1771) der etwas wunderlich in seiner Kleidung war. Seine blauen oder richtiger grauen Strümpfe gaben dem Admiral Boscawen zu dem Witze Anlaß, diese Gesellschaften „Blaustrumpf-Societäten" zu nennen, was ein Fremder sogleich mit „Bas-bleu" übersetzte. Der Name der Blaustrümpfe wurde bald allen Gesellschaften gegeben, wo Damen präsidierten und Gelehrte willkommen waren.

E. H. B.

Die Geschichte von dem Hute ([1]).

Der erste, der mit kluger Hand
Der Männer Schmuck, den Hut, erfand,
Trug seinen Hut unaufgeschlagen ([2]);

(1) Vergleiche Seite 619 die französische Übersetzung des Generals Carnot. — (2) unaufgeschlagen, non relevé, rabattu.

Die Krempen hingen flach herab;
Und dennoch wußt'er ihn zu tragen,
Daß ihm der Hut ein Ansehn (1) gab:

Er starb und ließ bei seinem Sterben
Den runden Hut dem nächsten Erben.

Der Erbe weiß den runden Hut
Nicht recht gemächlich (2) anzugreifen;
Er sinnt und wagt es kurz und gut (3),
Er wagt's, zwo (4) Krempen aufzusteifen.
Drauf läßt er sich dem Volke sehn;
Das Volk bleibt vor Verwundrung stehn,
Und schreit: Nun läßt (5) der Hut erst schön!

Er starb und ließ bei seinem Sterben
Den aufgesteiften Hut dem Erben.

Der Erbe nimmt den Hut und schmält (6).
Ich, spricht er, sehe wohl, was fehlt.
Er setzt darauf mit weisem Mute
Die dritte Krempe zu dem Hute.
O, rief das Volk, der hat Verstand!
Seht, was ein Sterblicher erfand!
Er, er erhöht sein Vaterland!

Er starb, und ließ bei seinem Sterben
Den dreifach spitzen Hut dem Erben.

Der Hut war freilich nicht mehr rein;
Doch sagt, wie konnt' es anders sein?
Er ging schon durch die vierten Hände.
Der Erbe färbt ihn schwarz, damit er was erfände.
Beglückter Einfall (7)! rief die Stadt,
So weit sah keiner noch, als der gesehen hat.
Ein weißer Hut ließ lächerlich,
Schwarz, Brüder, schwarz! so schickt es sich.

Er starb und ließ bei seinem Sterben
Den schwarzen Hut dem nächsten Erben.

Der Erbe trägt ihn in sein Haus,
Und sieht, er ist sehr abgetragen (8);
Er sinnt, und sinnt das Kunststück aus,
Ihn über einen Stock zu schlagen.
Durch heiße Bürsten wird er rein;
Er faßt ihn gar mit Schnüren ein.
Nun geht er aus und alle schreien:
Was sehn wir? Sind es Zaubereien?
Ein neuer Hut! O glücklich Land,
Wo Wahn (9) und Finsternis verschwinden!
Mehr kann kein Sterblicher erfinden,
Als dieser große Geist erfand.

Er starb und ließ bei seinem Sterben
Den umgewandten Hut dem Erben.

Erfindung macht die Künstler groß
Und bei der Nachwelt unvergessen;
Der Erbe reißt die Schnüre los,
Umzieht den Hut mit goldnen Treffen,
Verherrlicht ihn durch einen Knopf,

(1) ein Ansehn, grand air. — (2) gemächlich = bequem. — (3) kurz und gut, finalement. — (4) zwo = zwei. — (5) läßt = paßt, sieht aus. — (6) schmält, gronde. — (7) Einfall, idée. — (8) abgetragen, râpé. — (9) Wahn, illusion, erreur.

Und drückt ihn seitwärts auf den Kopf.
Ihn sieht das Volk und taumelt vor Vergnügen.
Nun ist die Kunst erst hochgestiegen!
Ihm, schrie es, ihm allein ist Witz und Geist verliehn;
Nichts sind die andern gegen ihn!

Er starb und ließ bei seinem Sterben
Den eingefaßten Hut dem Erben.
Und jedesmal ward die erfundne Tracht
Im ganzen Lande nachgemacht.

Was mit dem Hute sich noch ferner zugetragen [1],
Will ich im zweiten Buche sagen.
Der Erbe ließ ihm nie die vorige Gestalt:
Das Außenwerk ward neu; er selbst, der Hut, blieb alt.
Und daß ich's kurz zusammenzieh',
Es ging dem Hute fast wie der Philosophie.

Gellert (1715-1769).

(1) zugetragen = geschehen ist.

Zur Naturgeschichte des Pechvogels [1].

Der Pechvogel sieht aus wie ein anderer — Mensch. Äußerlich unterscheidet er sich in nichts von seinen glücklicheren Mitmenschen [2], die keine Pechvögel sind. Dem scharfen [3] Beobachter fällt höchstens sein gedrücktes [4], scheues [5] Wesen auf [6]. Denn der Pechvogel kennt sich selbst ganz gut, er weiß, was ihm droht [7], vielleicht lauert [8] schon an der nächsten geringen Krümmung [9] seines Lebensweges einer jener tückischen [10] Kobolde, die ihm Balken [11] zwischen die Füße werfen. Dieses Bewußtsein, die ewige Bereitschaft zu einem Kampf gegen die „Tücke [12] der leblosen Dinge", macht den Pechvogel kleinmütig [13] und furchtsam. Darin unterscheidet er sich vom „Tolpatsch" [14], der mutig und unbekümmert drauf los tappt [15], bis er an einen Gegenstand gerät, an dem er seine Ungeschicklichkeit zeigen kann. Der „Tolpatsch" ist der Feind der Dinge, die er durch eigene Schuld zerstört oder beschädigt, während der Pechvogel ganz ohne sein Verschulden [1] von den Dingen geplagt und gepeinigt wird. Wenn die Menschen nicht so boshaft wären, würden sie den Pechvogel nicht auslachen, sondern bedauern [2]. Er ist ohnehin [3] schon hart genug damit bestraft, daß er nur die Hälfte seiner Lebenszeit für sich verwenden kann und die andere Hälfte der Bekämpfung der „Tücke der Objekte" widmen [4] muß. Es gibt Tage im Leben des Pechvogels, an dem sich seine Feinde, die leblosen Dinge, zu einem Generalangriff zusammentun [5] und ihrem Opfer eine nervenmordende Schlacht liefern. Will der Pechvogel z. B. [6] verreisen [7] und sich zu diesem Zweck frühzeitig von seinem Lager erheben, dann bleibt sicher der Wecker, dessen Werk [8] noch niemals versagte, stehen [9]. Nun gilt es, sich zu sputen [10], um rechtzeitig zum Bahnhof zu kommen. Gemach [11]! sagt

(1) der Pechvogel, celui qui n'a jamais de chance, « le malchanceux ». — (2) semblables. — (3) perspicace. — (4) gênée. — (5) timide. — (6) auffallen, frapper. — (7) menace. — (8) guetto. — (9) tournant. — (10) perfide. — (11) der Balken, poutre; Balken zwischen die Füße werfen : jeter des bâtons dans les jambes. Den Splitter im fremden, den Balken im eigenen Auge nicht sehen : voir la paille dans l'œil de son voisin et ne pas voir la poutre dans le sien. — (12) malices. — (13) pusillanime. — (14) lourdaud. — (15) drauf los tappt = plumpf daherschreiten.

(1) faute. — (2) plaindre. — (3) außerdem. — (4) widmen, consacrer. — (5) se rassemblent. — (6) z.B.: zum Beispiel, par exemple. — (7) partir en voyage. — (8) mouvement. — (9) der Wecker bleibt stehen, le réveille-matin s'arrête. — (10) sich sputen = eilen. — (11) doucement!

der Wasserkrug. Ich habe schon lang einen Sprung (1) und ich hätte schon gestern brechen können; aber heute scheint es mein Herr besonders eilig zu haben (2), da will ich ihm den Possen (3) spielen. Und kaum gedacht, platzt der biedere (4) Wasserkrug auseinander (5) gerade als sein Herr den Inhalt entleeren will. Der Kragenknopf (6) ist der nächste, der den Kampf aufnimmt. Er entgleitet (7) den sich sputenden Fingern, fällt auf die Erde und rollt — immer weiter und weiter, bis er im Fußboden unter dem Bett eine Spalte (8) entdeckt hat, in die er sich verkriechen (9) kann. Der Pechvogel schwitzt (10) und kriecht unter das Bett, den Flüchtling zu holen. Nun schnell in die Schuhe hinein. Ein Ruck (11) zum Teufel — das Schnürsenkel (12) ist gerissen! So viel Tage hat es ausgehalten und gerade heute muß es reißen! Das Schnürsenkel freut sich, wenn es den Pechvogel aufhalten (13) kann. Doch das ist noch nicht alles. Die Objekte auf dem Frühstückstisch liegen auf der Lauer (14). Der Kaffee ist doppelt so heiß, wie sonst, der Pechvogel verbrennt sich den Schnabel. Das so harmlos und appetitlich aussehende Butterbrot entschlüpft (1) den zitternden Händen und fällt zur Erde. Natürlich auf die „gute“, mit Butter bestrichene Seite. Butterbrote fallen, seit man sie zum erstenmale bestrich oder belegte, immer auf die „gute“ Seite und drehen sich wie eine Katze, die auf ihre Füße fallen will, um nur ja mit der trockenen Seite nach oben zur Erde zu kommen. Wenn schließlich (2) alle Tücken überwunden sind, wenn der sonst gutschließende Handkoffer beim Aufnehmen (3) sich geteilt und seinen Inhalt verstreut hat, kommt der erschöpfte, abgehetzte (4) Pechvogel am Bahnhof an, um entweder zu erfahren, daß sein Zug „soeben — im Augenblick“ abgefahren ist oder erst — „in zwei Stunden abgeht.“ Es ist dem Ärmsten abzuraten (5), sich auf eine Bank zu setzen, um zu warten, denn diese Bank wäre sicherlich „frisch gestrichen“ (6) und würde ihm mit Freuden einen Teil ihrer schönen, grünen Farbe ablassen. Man kann als sicher annehmen, daß die Pechvögel alle in den Himmel kommen, denn so viel Mühsal auf Erden, muß, wenn es eine Gerechtigkeit gibt, im ewigen belohnt werden.

(Berliner Illustrirte Zeitung.)

(1) fêlure. — (2) eilig haben, être pressé. — (3) mauvais tour, farce; einem einen Possen spielen, jouer un tour à quelqu'un. — (4) biedere = ehrliche. — (5) auseinander platzen, tomber brusquement en morceaux. — (6) bouton de col. — (7) échappe. — (8) Spalte, fente. — (9) se glisser. — (10) est en nage. — (11) mouvement brusque. — (12) ferret. — (13) retarder. — (14) auf der Lauer liegen, être aux aguets.

(1) den zitternden Händen entschlüpfen, s'échappe des mains tremblantes. — (2) schließlich, finalement. — (3) beim Aufnehmen, au moment de le prendre. — (4) traqué, harcelé. — (5) dissuader. — (6) fraîchement peint.

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 34 (1).

Duclos' Brief an einen Freund.

Sie haben ganz recht, mein Freund, es ist mir höchst gleichgültig, wenn die leitenden Männer mich für einen Dummkopf ausgeben. Dadurch haben sie mir meine Rolle erleichtert, wäre ich überhaupt der Mann irgend eine zu spielen. Ich werde keinen Schritt tun, entweder um diesen schönen Ruf aufrecht zu halten oder zu vernichten. Ich finde meine Lage zu bequem um etwas daran zu ändern. Was ist da zu tun, mein Freund? Jede Frucht hat einen Wurm, jede Blume, eine Raupe: unser Glück ist nur ein etwas mehr oder weniger getröstetes Unglück. Seien Sie versichert, daß ich ohne Sorge um die Zukunft bin. Ich habe Holz für die Hälfte des Winters, ein Viertel Wein in meinem Keller und mit dem was

(1) Voir le texte dans le n° 12 (20 mars 1903) p. 96.

ich in meiner Schublade habe, werde ich wohl 2 Monate auskommen. Mein einfaches Mittagsessen, das meine einzige Mahlzeit ausmacht, ist mir, wie Sie sehen, für einige Zeit gesichert, und ich werde es, so oft ich kann, zu Hause und zu derselben Stunde einnehmen. Was aber die Unglücksfälle und die Krankheiten betrifft? Darauf antworte ich, daß, Der, welcher die Vögel ernährt, mir wohl auch Hülfe reichen kann.

THÈME 35 (1).

Man kann das Menschenleben mit dem Kreise der Jahreszeiten vergleichen. Das Kind lebt von seiner Jugend an in einem ewigen Frühlinge. Die ersten Monate seiner Kindheit gleichen völlig den feuchten und kalten Tagen, die keine Wintertage aber auch noch keine Frühlingstage sind. Da sich aber für das Kind alles mit Freude und Glück füllt, da es von seinen Eltern, zärtlich geliebt, von seinen Geschwistern umgeben, von Kameraden begleitet ist, die fröhlich und jung wie es selbst sind, lebt es so zu sagen unter einem wolkenlosen Himmel und nichts enthüllt ihm die Sorgen des reiferen Alters.

(1) Voir le texte dans le n° 12 (20 mars 1903), p. 96.

THEME 36 (1).

Der Turm von Elven.

Unweit von Elven schlugen wir einen Querweg ein, der uns auf den Gipfel eines unfruchtbaren Hügels führte. Von dort aus bemerkten wir deutlich, obgleich noch in großer Entfernung den feudalen Koloß, der uns gegenüber eine bewaldete Höhe beherrschte. Die Heide, auf der wir uns befanden, senkte sich durch einen ziemlich steilen Abhang nach sumpfigen Wiesen, die von dichtem Buschholz umrahmt waren. Wir stiegen an der anderen Seite hinunter und befanden uns bald mitten im Walde. Wir setzten darauf unsern Weg auf einer schmalen Straße fort, deren holperiges und ungleiches Pflaster wohl unter den Hufen der geharnischten Pferde ertönte.

(1) Voir le texte dans le n° 13 (5 avril 1903), p. 480.

EXAMENS ET CONCOURS

École du Service de Santé de la Marine (1902).

THÈME

Même texte que pour le thème anglais [Voir n° 12 (20 mars 1903), page 432].

Brevet supérieur.

(*Aspirants, Paris, 2e session 1902.*)

THÈME

Une nuit de vendanges.

Le clair de lune était éblouissant. La grande rue droite qui traverse le village était déserte. On entendait à peine, en passant devant les portes, des gens qui soupaient en famille derrière leurs volets déjà clos. Les pressoirs seuls restaient ouverts. D'un bout à l'autre du village, une moiteur de raisins pressés, la chaude exhalaison des vins qui fermentent se mêlaient à l'odeur des poulaillers et des étables. Dans la campagne il n'y avait plus de bruit, hormis la voix des coqs qui chantaient pour annoncer que la nuit serait humide. Entre huit et neuf heures, une sorte de rumeur joyeuse éclata dans le fond de la plaine : c'était la musique cadencée des cornemuses jouant un air de contredanse.

E. FROMENTIN.

VERSION

Die Kinder in Neapel.

Die kleinsten Kinder sind auf mancherlei Weise beschäftigt. Ein großer Teil derselben trägt Fische zum Verkauf von Santa Lucia (1) in die Stadt; andere sieht man sehr oft in der Gegend des Arsenals, oder wo sonst etwas gezimmert wird wobei es Späne gibt, auch am Meere, welches Reiser und kleines Holz auswirft, beschäftigt sogar die kleinsten Stückchen in Körbchen aufzulesen. Kinder von einigen Jahren, die nur auf der Erde so hinkriechen, in Gesellschaft älterer Knaben von fünf bis sechs Jahren, befassen sich mit diesem kleinen Gewerbe. Sie gehen nachher mit dem Körbchen tiefer in die Stadt und setzen sich gleichsam zu Markte.

Goethe.

(1) Santa Lucia est une rue de Naples qui s'étend jusqu'au bord de la mer.

Les Quatre Langues

N° 18. 20 Juin 1903. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Schnitzel und Späne.

Vom Papstbesuch in Rom ist der Deutsche Kaiser zur Einweihung [1] des neuen Portals des alten Metzer Doms nach den Reichslanden gefahren und hat dort den Breslauer Kardinal Fürstbischof Kopp, mit dem er im Vatikan zusammen war, als besonderen Vertreter des Papstes zu dieser Metzer Feier vorgefunden. Der Kaiser ließ eine Schaumünze [2] zu Ehren der Metzer Feier schlagen; auf der einen Seite ist sein Bild, auf der anderen das des enthüllten Christusportals des Metzerdomes.

. ˙ .

Das unter Befehl des Prinzen Heinrich stehende deutsche bungs-Geschwader besuchte spanische Häfen; der Prinz-Admiral ging mit seinem Gefolge nach Madrid um den dortigen königlichen Hof zu begrüßen und wurde von dem König und den Ministern feierlich empfangen. Diese Aufmerksamkeit des deutschen Kaisers wurde von den Spaniern anerkannt angesichts [3] der Tatsache, daß König Eduard von England bei seiner jüngsten Reise stolz bei Spanien vorübersegelte.

Nach dem »Echo«.

. ˙ .

1. inauguration. — 2. médaille. — 3. = gegenüber.

Sächsische Kunstausstellung [1] zu Dresden 1903. — Die sächsische Kunstausstellung zu Dresden wurde im Ausstellungsgebäude auf der Brühlschen Terrasse [2] durch König Georg feierlich eröffnet. Auf engem Raum zeigt sich hier ein Bild der sächsischen Kunst der Gegenwart, das deren Bedeutung für die allgemeine künstlerische Entwicklung Gesamtdeutschlands in überraschendem Glanz festlegt [3].

. ˙ .



Justus Freiherr v. Liebig.

Der hundertjährige Geburtstag Justus von Liebig ist in Darmstadt [4], wo der große Chemiker geboren wurde, und in Gießen [5], wo er als akademischer Lehrer wirkte, feierlich begangen worden. Wie in Gießen die Universität, huldigte [6] in Darmstadt die Technische

1. Exposition des Beaux Arts. — 2 die Brühlsche Terrasse ist ein alter Garten des Grafen Brühl, eines Ministers von August III.; sie liegt am linken Ufer der Elbe; prachtvolle Aussicht. — 3. beweisen, an den Tag legen. — 4. Darmstadt, Hauptstadt des Großherzogtums Hessen (72000 Einwohner), verdankt ihre heutige Bedeutung dem Großherzog Ludwig I. († 1830), der die Neustadt anlegte. Im Großherzoglichen Schloß befindet sich die Hofbibliothek mit 600000 Bänden. Vor den Bahnhofen steht ein Büstendenkmal des in Darmstadt geborenen Chemikers Justus von Liebig (1803-73), von Bersch. — 5 Gießen an der Lahn, 66 Km. nördlich von Frankfurt am Main; die Universität wurde i. J. 1607 gegründet. — 6. feiern, verehren.

Hochschule[1] pietätvoll dem Andenken des verewigten Gelehrten; dort trat der Lehrkörper, hier die studierende Jugend mehr in den Vordergrund[2]. In Gießen war der derzeitige[3] Rektor, der erste, der — am Arm die jüngste Tochter des Gefeierten, Frl. Marie von Liebig — einen Kranz am Denkmal niederlegte, in Darmstadt veranstaltete[4] die Studentenschaft eine glänzende Auffahrt zu dem Standbild des großen Sohnes der Stadt. In anderer Form wurde Liebig in München geehrt, wo er Präsident der Akademie der Wissenschaften gewesen ist. Dort hat die Stadtgemeinde[5] sein Denkmal reich mit Pflanzenschmuck dekorieren lassen, der dann noch durch zahlreiche Kränze von Korporationen und Gesellschaften vermehrt wurde.

Nach der »Woche«.

1. École technique supérieure dont les programmes se rapprochent de ceux de notre École Centrale, mais en faisant une part beaucoup plus large aux sciences physiques. — 2. in den Vordergrund treten, se mettre en avant, se distinguer. — 3. derzeitig, actuel. — 4. organiser. — 5. Gemeinde-Rat, Stadtrat, municipalité.

Deutsch-französische Liga.

Soeben hat sich in München eine deutsch-französische Liga gebildet, welche folgenden »Entwurf« versendet:

> Die Vereinigung Deutschlands und Frankreichs wäre das Heil Europas, der Friede der Welt. VICTOR HUGO.

Zwei Tatsachen müssen sich heute jedem klar Sehenden geradezu aufdrängen:

1. Daß nichts den Weltfrieden besser garantieren würde, als die Annäherung Frankreichs und Deutschlands, der beiden bedeutendsten Militärmächte der Welt — eine Annäherung, die nicht nur im offenkundigen Interesse beider Teile liegt, sondern auch heute schon von Tausenden einsichtsvoller und wahrhaft patriotischer Franzosen und Deutschen lebhaft ersehnt wird;

2. Daß nichts diese Annäherung hindert als die durch den Frankfurter Frieden (mit seinen für Frankreich schmerzlichen Folgen) geschaffene Lage.

Diese Lage auf eine für beide Teile befriedigende und ehrenvolle Weise ändern, hieße also nicht nur im Interesse der beiden großen Nachbarstaaten handeln, sondern das Wohl der ganzen Menschheit fördern; denn Frankreich und Deutschland vereinigt könnten jede Macht der Welt (im Notfall auch mit Gewalt) daran hindern, den Weltfrieden im egoistischen Privatinteresse zu stören. Hätte dieses Bündnis vor vier Jahren bereits bestanden, so wäre z. B. der Burenkrieg mit all seinen Greueln und traurigen Folgen unmöglich gewesen. Aber sind wir davor sicher, daß nicht morgen ein ähnlicher, ja vielleicht noch schrecklicherer Krieg ausbricht, der unser eigenes Land verwüstet oder doch wenigstens wirtschaftlich zu Grunde richtet? Es sind also keineswegs rein ideale, sondern äußerst reale Gesichtspunkte, welche die Gründung einer deutsch-französischen Liga geboten erscheinen lassen, deren Ziele kurz folgende sein werden:

I. mit allen ehrenhaften Mitteln danach zu streben, das gute Einvernehmen zwischen Frankreich und Deutschland wieder herzustellen, zunächst dadurch, daß:

II. die elsaß-lothringische Frage möglichst bald befriedigend gelöst wird.

Das Wie dieser Frage stellt die Liga zunächst nur zur Diskussion. Aus den Ansichten ihrer Mitglieder wird sich wohl bald ein festes Programm herauskrystallisiert haben. Folgende Lösungen wären besonders zu erwägen (ohne daß damit andere ausgeschlossen oder die genannten aufgedrängt werden sollen):

a) Anerkennung des status quo (für Frankreich unannehmbar);

b) Rückgabe an Frankreich (für Deutschland unannehmbar);

c) Neutralisierung (für Deutschland ein Verlust, für Frankreich kein Gewinn);

d) Teilung nach der Sprachgrenze (d. h. deutschsprechendes Gebiet an Deutschland, französischsprechendes Gebiet an Frankreich) und Entschädigung Deutschlands durch Abtretung einer französischen Kolonie, Insel oder Inselgruppe an Deutschland.

Die letztgenannte Lösung (d) hätte viel für sich, doch steht hierüber jedem Mitglied der Liga freie Meinungsäußerung zu;

III. fordert die Liga (auch abgesehen von der Lösung der genannten Frage), daß dem Elsaß ganz die gleichen Rechte eingeräumt werden, wie allen anderen

deutschen Bundesstaaten, daß es somit nicht mehr als Reichsland zum Teil von Berlin aus regiert wird, sondern eine völlig selbständige Verwaltung erhält, ebenso wie Bayern, Württemberg, u. s. w.;

IV. wird die Liga bestrebt sein, nach Beseitigung der Frankreich und Deutschland heute noch trennenden Schwierigkeiten ein politisches Bündnis beider Länder, dem sich dann voraussichtlich auch andere Staaten anschließen werden, im Interesse des allgemeinen Weltfriedens anzubahnen.

Die Feststellung der endgültigen Statuten kann erst später erfolgen; doch werden dieselben jedenfalls folgende Punkte enthalten:

1. Politische oder religiöse Sonderbestrebungen sind innerhalb der Liga als solcher ausgeschlossen. Derselben können Männer aller Parteien, Richtungen und Bekenntnisse beitreten, wenn sie das 21. Lebensjahr vollendet haben.

2. Der jährliche Beitrag **eine Mark**. Hiefür erhält jedes Mitglied den am Ende jedes Jahres zur Ausgabe gelangenden Jahresbericht mit Rechnungsabschluß und der Liste derjenigen Mitglieder, welche ihren Beitrag für das laufende Jahr entrichtet haben. Dieser Jahresbericht dient gleichzeitig als Quittung.

3. Durch einmalige Entrichtung von **20 Mark** wird die lebenslängliche Mitgliedschaft erworben. Die Namen dieser Mitglieder werden ständig in den Listen geführt und mit einem (*) bezeichnet.

4. Anonyme Mitgliedschaft ist zulässig, jedoch nicht wünschenswert.

5. Jedes zahlende Mitglied ist stimmberechtigt.

6. Der Austritt kann jederzeit erfolgen, doch werden eingezahlte Beträge nicht zurückerstattet.

*
* *

Zur definitiven Begründung der Liga, sowie zur Wahl eines Vorstandes und Ausschusses wird geschritten werden, sobald 100 Beitrittserklärungen vorliegen. Vorläufig werden die Geschäfte von einem deutschen Sekretär besorgt, welcher der Vorstandschaft seinerzeit Rechenschaft abzulegen hat.

Sobald die Liga eine genügende Anzahl von deutschen Mitgliedern zählt, werden Kongresse und größere Versammlungen veranstaltet, eventuell auch Ortsgruppen gegründet werden.

Sämtliche Mitgliedsbeiträge werden zur Verbreitung der von der Liga vertretenen Ideen verwendet.

Von Namensunterschriften wird bei diesem Zirkular absichtlich abgesehen, um dem der Liga zu grunde liegenden einfachen Gedanken ungetrübt von allen Vorurteilen wirken zu lassen, die sich an bestimmte Namen (und wären es die besten) knüpfen könnten.

Jeder Deutsche, dem das Wohl seines Vaterlandes und das der Menschheit am Herzen liegt, trete der deutsch-französischen Liga bei, indem er untenstehende Erklärung (als Drucksache): **An das Sekretariat der deutsch-französischen Liga in München** einsendet. Kurze und präzise Stellungnahme zu Punkt II (elsaß-lothringische Frage) ist erwünscht.

Ich erkläre hiermit meinen Beitritt zur

Deutsch-französischen Liga

Den Jahresbeitrag für 1903 von **1 Mark** sende ich gleichzeitig ein. Ich bitte um Zusendung von Exemplaren dieses Rundschreibens zur Verbreitung in meinen Bekanntenkreisen.

Wohnort und Provinz:

Name und Stand:

(Bitte recht deutlich.)

Essers Leiden an der Table d'hote.

Buridans Esel, welcher zwischen zwei Bündel Heu Hungers starb, hat gewiß an einer Table d'hote gespeist: die Table d'hote ist eine homöopathische Erfindung. Überhaupt muß man, um an einer Table d'hote zu essen, kein Deutscher sein, denn der Deutsche läßt alles an sich kommen, bis aber an einer Table d'hote etwas an einen kommt, hat selbst ein Deutscher die Geduld verloren. An einer Table d'hote ist man bei jeder Schüssel Liebhaber und Nebenbuhler [1] in einer Person; und am Ende der Table d'hote liegt uns nichts im Magen, als die unglückliche Liebe und ein paar [2] Nachbarn. Um an einer Table d'hote satt zu

1. Nebenbuhler, rival. — 2. ein paar = einige.

werden, dazu gehören [1] drei Dinge: man muß sehr gut gefrühstückt haben, man muß sehr gut zu Mittag gegessen haben, und man muß die Gewißheit haben, sehr gut zu Nacht zu speisen; mit diesen drei schönen Bewußtheiten [2] ausgerüstet [3], lassen sich an einer Table d'hote mit Anstand [4] die Fügungen [5] des Schicksals und des Kellners ertragen.

Ich habe einmal in einer Gegend Deutschlands, wo das Sattwerden [6] noch nicht allgemein geworden ist, an einer Table d'hote gespeist, und als ich aufstand, war ich so nüchtern, daß ich vom Kellner mein Frühstück verlangte. Es war ein unglücklicher Tag! Des Morgens hatten mich drei Verleger [7] besucht, abends war ich zu einem Hausdilettantenkonzerte eingeladen, und mittags speiste ich an der Table d'hote, oder eigentlich die Table d'hote speiste an mir.

Ich saß in der Mitte des langen Tisches, auf meiner rechten Seite saß eine Frau mit einem Gesichte, so lang, wie eine Erzählung in der „Abendzeitung" und mit einem ganz dünnen durchsichtigen Näschen, wie eine Citronenscheibe; sie hatte ein Söhnlein von sieben bis acht Jahren mitgebracht, um ihm die Anfangsgründe [8] der Table d'hote Speisekunst beizubringen [9]. An meiner linken Seite saß ein Mann, den die Natur zu einem zarten Esser schuf. Er hatte einen Mund, einen Konversationsmund, dessen Supplemente ins Unendliche gingen, und nur an beiden Seiten von den Ohren verhindert [10] wurden, die Reise um den Kopf zu vollenden. Er lächelte jede Schüssel an, und sah aus, wie ein lächelnder Sphinx mit offenen Krallen [11], und die Schüssel, die an ihn kam, war nun ausgestrichen [1] aus der Reihe der menschlichen Wesen.

„Und schnell war ihre Spur verloren
Sobald die Schüssel Abschied nahm [2]."

Saphir (1795 1858).

1. gehören = sind nötig. — 2. Bewußtheit = Gewißheit, Sicherheit. — 3. ausgerüstet, armé. — 4. mit Anstand, décemment. — 5. die Fügungen, décisions, décrets. — 6. Sattwerden = satt werden. — 7. Verleger, éditeurs. — 8. die Anfangsgründe, les rudiments. — 9. beibringen = lehren. — 10. verhindert, empêchés. — 11. Krallen, serres.

1. ausgestrichen, effacée. — 2. Vergleiche Schiller, „das Mädchen aus der Fremde".

Ein origineller Schulmeisterbrief.

Dieser Brief, welcher im Jahre 1818 von einem Dorfschulmeister an seinen Patron gerichtet wurde, lautet wörtlich: „Wohledler Herr! Geruhen Sie [1] mir nicht übel aufzunehmen, wenn ich Sie mit diesen Zeilen vermolestiere und mich beklagen muß, daß im Dörflein fast gar keine Begräbnisse mehr vorkommen [2], auch keine Kindtaufen und Hochzeiten, so daß ich mich samt meinem Weibe und Kindern kümmerlich [3] durchbringen muß. Wo soll das hinaus? Der Urban ist vor zwei Monaten gestorben, er war auch vierundneunzig Jahre alt—das wäre einer, und der Martin Noak hat einen recht drallen [4] Jungen bekommen—das sind ihrer zwei. Der Kirchvater [5] Matzken ließ erst kürzlich ein Mädchen taufen, — das sind ihrer drei. Der Gotthelf Schuppan hat sich endlich trauen [6] lassen — das sind vier. — Der Gottlob Droganz wird in einigen Wochen etwas Kleines [7] kriegen; er neckt mich [8] aber immer damit, daß er gar nicht taufen lassen wollte—und das wäre der fünfte. Der Andreas Trube hatte einen totkranken Knecht, so hat er ihn kürzlich in die Stadt getan, wo er auch glücklich gestorben ist. So entzieht man mir den Verdienst [9].

1. Daignez. — 2. = stattfinden. — 3. kümmerlich = mit Mühe und Not. — 4. = stark, kräftig. — 5. = Kirchenvorsteher, marguillier. — 6. marier. — 7. etwas Kleines = ein Kind. — 8. neckt mich, me taquine. — 9. salaire.

Der Siegmund Kutsch hielt sich noch am besten; ihm hat der Herr drei Kinder in einem Jahr abgerufen, hernach ihn selbst—das wären doch endlich neun. Ich habe neulich schon Michel Quanter angeredet, warum er sich kein Weib nehme. Keiner will etwas für mich tun. Der Lorenz Paulick war letzthin schon verschieden [1] und ich hatte ihm ein hübsches Begräbnis ausgesucht; da hat ihn seine Frau durch ihr klägliches Geschrei wieder aufgeweckt. Jetzt ist er auf der Besserung und keine Hoffnung mehr für mich. Meine Frau meint, der Paulick habe nur den Narren mit mir gespielt [2] — und das war der zehnte. — Wenn also im Jahre nur zehn sterben, heiraten und geboren werden und einer von ihnen noch vor dem Begräbnis wieder wach gemacht wird —was kann da herauskommen? Darum bitte ich Sie untertänigst [1], Sie wollen sich doch meiner erbarmen und eine Strafe anbefehlen, daß, wer einen Todesfall haben kann, ihn nicht der Stadt zu gute kommen lasse; ebenso mit der Trauung und dem Kind taufen. Den Weibern aber verbieten, daß sie die Gestorbenen wieder durch Geplärr [2] aufwecken."

E. H. B.

1. verschieden = gestorben. — 2. = habe mich ausgelacht.

1. untertänigst, très humblement. — 2. criailleries.

Vagabundenlied.

Sie haben ihn eines Morgens
Im Walde tot gefunden;
Man macht nicht viel Federlesens [1]
Mit einem Vagabunden.

In seiner Hand die Rose,
Die warfen sie bei Seite, —
Es war die verdorrte Rose [2]
Was kümmert das die Leute?

Ins nächste Dorf sie ihn trugen,
Und morgen wird er begraben.
Die Leute sind froh, daß sie wieder
Einen Landstreicher weniger haben.

Edmund Grün [3].

(Rauch und Schlacken. Prag. 1881. E. Weil.)

1. = nicht viel Umstände; man kümmert sich nicht um... — 2. sein letztes Andenken an eine glückliche Zeit. — 3. Edmund Grün ist am 26. Dezember 1857 zu Prag geboren. Er hat mehrere Übersetzungen aus dem Böhmischen und zwei Sammlungen Gedichte veröffentlicht: Rauch und Schlacken; — der Vagabund (1882).

Wettrennen (1) von Eisenbahnzügen.

Die Eisenbahnen haben bei uns in Deutschland lediglich (2) den friedlichen Zweck, Personen und Güter (3) an das Ziel ihrer Fahrt zu befördern (4) und sind zum großen Teil im Besitze des Staates. Wie ihnen die Fahrgeschwindigkeit (5), die Aufenthalte (6) und die Ankunftszeiten (7) vorgeschrieben sind, so nimmt sie das reisende Publikum hin in der Überzeugung, daß kein Zug unnötig langsam fährt und daß ebensowenig die Geschwindigkeit bis zur Gefährdung (8) der Sicherheit gesteigert wird. An einen Wettstreit (9) in dieser Hinsicht denkt daher niemand, und trotzdem uns manchmal eine Eisenbahnfahrt ermüdend lang vorkommt, unterdrücken (10) wir doch gern den Wunsch nach größerer Eile; wir denken an die noch längeren Postfahrten (11) der „guten" alten Zeit und bescheiden (12) uns mit dem, was unsere Zeit uns bietet. Anders ist es im Eisenbahnland Amerika. Dort wetteifern (13) die Bahngesellschaften in ihrer Leistungsfähigkeit und suchen einander insbesondere hinsichtlich der Fahrgeschwindigkeit stetig (14) zu überbieten (15). Das führt dann geradezu manchmal zu Wettrennen die man sich natürlich anders als Wettrennen sonstiger Art (16) zu denken hat. Es handelt sich hier um das Schlagen (17) eines sogenannten Rekordes, darin bestehend, daß eine gewisse Weglänge in einer bestimmten Zeit zurückgelegt (18) wird. Für eine solche Rekordfahrt wird dann die ganze Linie frei gehalten, damit der Zug nur die allernotwendigsten (19) Aufenthalte zu

(1) courses. — (2) lediglich = bloß, nur. — (3) marchandises. — (4) transporter. — (5) vitesse. — (6) arrêts. — (7) heures d'arrivée. — (8) die Gefährdung = die Gefahr, le danger. — (9) lutte de vitesse. — (10) réprimer. — (11) voyages en diligence. — (12) sich bescheiden mit, s'accommoder. — (13) rivaliser. — (14) immer. — (15) se surpasser. — (16) d'un autre genre. — (17) Es handelt sich hier um das Schlagen, il s'agit ici de battre. — (18) parcouru. — (19) absolument nécessaires.

nehmen hat. Die besten Lokomotiven und Wagen werden ausgewählt und vor allen Dingen das erfahrenste (1) und schneidigste (2) Fahrpersonal. Die Weichen (3) werden je eine halbe Stunde vor der Durchfahrt des Zuges gestellt, und Hunderte von Weichenwärtern (4) überwachen die einzelnen Strecken, damit sich ja kein Hindernis den Wettfahrenden in den Weg stelle. Eine Gesellschaft hatte es auf diese Weise dahin gebracht, daß ihr Eilzug die Strecke von New York nach Buffalo, 665 km lang, die Aufenthalte mitgerechnet, in 6 Stunden 52 Minuten zurücklegte, also 97 km in der Stunde. Es ist das eine ganz gewaltige Leistung, wenn man die gewöhnlichen Fahrgeschwindigkeiten verschiedener Länder auf diesem Gebiete bedenkt. Von den notwendigen Aufenthalten abgesehen (5) beträgt in Deutschland die mittlere (6) zulässige (7) Geschwindigkeit 65 km, die höchste 75 km, und nur auf einigen schnurgeraden (8) Linien steigt sie, und dann nur stellenweise, bis gegen 90 km.

(Der gute Kamerad.)

(1) erfahren, expérimenté. — (2) schneidig, résolu, décidé. — (3) die Weichen stellen, aiguiller. — (4) aiguilleurs, gardes-voie. — (5) abgesehen, abstraction faite de. — (6) moyenne. — (7) permise. — (8) en droite ligne.

Die lange Nase (1).

Als im Jahre 1871 der japanische Gesandte (2) Iwakura nach Holland kam und in Amsterdam dem Schiffe entstieg (3), machten zahlreiche Kinder, die vielleicht zum erstenmal in ihrem Leben einen Japaner erblickten, ihm mit beiden Händen eine lange Nase. Weder der Gesandte noch sein Gefolge wußten, was das zu bedeuten habe, und deshalb wurde Freiherr von Siebold, der als Begleiter aus Japan mitgekommen war, darüber befragt. Dieser geriet

(1) le pied de nez. — (2) l'ambassadeur. — (3) dem Schiff entsteigen, descendre du navire.

in große Verlegenheit [1], welche Antwort er geben sollte; erst nach einiger Überlegung [2] sagte er, das sei in Holland ein Zeichen höchster Achtung [3] und Ehrerbietung [4]. Welche Folgen diese Auskunft [5] haben sollte, zeigte sich gleich am nächsten Tage, als der Gesandte vom holländischen König in Audienz empfangen wurde. Sobald der Gesandte den König erblickte, drehten er und seine Begleiter ihm eine Nase [6] in derselben Weise, wie es am vorhergehenden Tage die Kinder getan hatten. Der Eindruck, den dies auf den König machte, war unbeschreiblich. Freiherr v. Siebold, in

(1) embarras. — (2) réflexion. — (3) considération. — (4) respect. — (5) renseignement. — (6) einem eine Nase drehen, faire un pied de nez à quelqu'un.

dem Bewußtsein, daß er dies durch seine falsche Antwort verursacht [1] hatte, war sehr bestürzt [2] und wurde leichenblaß [3], wußte sich aber glücklicherweise sofort zu fassen [4], indem er dem König auseinandersetzte [5], daß diese sonderbare Begrüßung in Japan üblich sei und dort allgemein als Ausdruck größter Verehrung gelte. Nach dieser Aufklärung änderte sich das Gesicht des Königs, und dieser bezeigte den fremden Besuchern seine Höflichkeit in derselben Art. Auch die Hofbeamten und Damen taten desgleichen. Eine Aufklärung [6] verfolgte nie.

(Pariser Zeitung.)

(1) causé. — (2) consterné. — (3) leichenblaß, pâle comme un mort. — (4) se remettre. — (5) expliquer. — (6) explication.

EXAMENS ET CONCOURS

École spéciale militaire de Saint-Cyr (1903).

THÈME 38.

La ville étant encombrée de morts, de blessés et de véhicules de toute sorte, les maréchaux et leurs états-majors cherchèrent, à la tombée de la nuit, un abri contre une pluie torrentielle, dans une écurie immense, mais délabrée, dont la porte à deux battants avait été arrachée et brûlée. Bien qu'elle parût être absolument vide, on l'avait au préalable fouillée avec soin, car on savait par expérience qu'il ne fallait pas trop, en pareil cas, se fier aux apparences. En attendant l'arrivée des bagages, chacun de nous, se couchant ou s'accroupissant sur la litière qui recouvrait le sol, essaya de réchauffer ses membres glacés. Depuis plus de quinze heures nous n'avions point pris de repos, étant restés à cheval pendant toute la journée. Les chefs s'étaient, comme de raison, installés au fond de cette masure; quant à nous, pauvres lieutenants, qui, par ce temps affreux, grelottions de froid dans nos vêtements usés et troués en maint endroit, nous fûmes réduits à nous caser tant bien que mal dans un petit coin près de l'entrée, ayant tout juste le corps à l'abri de la pluie. J'allais m'assoupir, quand j'en fus empêché par quelqu'un, qui trébucha contre les débris ou ustensiles éparpillés dans la cour.

VERSION 8.

Nach dem Stande der Sonne war es Mittag, als ich auf eine Herde stieß, und der Hirt, ein schüchterner, junger Mann, sagte mir, der große Berg, an dessen Fuß ich stände, sei der alte weltberühmte Brocken. Rüstig stieg ich den steilen Abhang hinauf und bald empfing mich eine dunkle Waldung himmelhoher Tannen, für die ich in jeder Hinsicht einen gewissen Respekt habe. Diesen Bäumen ist nämlich das Wachsen nicht so leicht gemacht worden, und sie haben es sich in der Jugend recht sauer werden lassen. Der Berg ist hier mit vielen Felsentrümmern übersät, und die meisten Bäume mußten mit ihren Wurzeln diese Steine umfassen oder sprengen, und mühsam den Boden suchen, woraus sie Nahrung schöpfen können. Und doch haben sie sich zu einer gewaltigen Höhe emporgeschwungen und, mit dem umklammerten Gestein wie zusammengewachsen, stehen sie fester als viele ihresgleichen im flachen Lande. So stehen auch im Leben jene großen Männer, die durch das Überwinden früher Hemmungen und Hindernisse sich erst recht gestärkt und befestigt haben.

(H. Heine.)

Concours pour l'emploi de Rédacteur

au Ministère du Commerce (1903).

VERSION

In Europa können wir bereits ununterbrochen von Madrid bis nach Konstantinopel gelangen und von Brindisi in Süditalien bis nach Petersburg. Rußland arbeitet daran, sein Schienennetz von der Wolga bis an das Ostende Sibiriens auszudehnen. Die Pyrenäen, der Brenner und der Semmering sind schon überschient. Der Mont Cenis-Tunnel durchbricht die Westalpen, und seit 1882 ist sogar in einer Länge von zwei Meilen der St. Gotthard durchtunnelt.

Der Gotthardtunnel gehört zu den größten Wunderwerken der Neuzeit. Louis Favre, eines Zimmermanns Sohn und von Hause aus selbst nur ein Zimmermann, heißt der kühne Mann, der dieses Riesenwerk in nur acht Jahren ausgeführt hat, und zwar mit einem Kostenaufwande von etwa 200 Millionen Franken. Dieser Tunnel, der bei Göschenen in der Schweiz einmündet und bei Airolo wieder aus dem Schoße dieses ungeheuren Alpenberges heraustritt, verbindet Deutschland und die Schweiz mit Italien und hat den Verkehr zwischen diesen Ländern bedeutend erhöht. Bevor die Bahnlinie den Tunnel erreicht, führt sie über die kühnsten Brücken, die schäumende Gebirgswässer und Hunderte von Metern tiefe Schluchten überspannen, hinweg, muß sie durch verschiedene Kehrtunnels allmählich die Talstufe ersteigen und in großen Windungen an steilen Felswänden emporklettern. Die Kehrtunnels sind kleinere Tunnels, die in die Talwand eindringen, innerhalb des Berges im Kreise herum stark aufsteigen und hoch oben über dem Mundloche des Tunnels wieder ans Tageslicht treten. Während auf dem sonst so belebten Passe mit seinem weltberühmten Herbergskloster der Wanderer in Licht und Luft der Gletscherwelt tief aufatmet, sausen 860 m tief unter seinen Füßen Eisenbahnzüge, von künstlichen Luftströmen begleitet und von elektrischem Lichte erleuchtet, an den Nischen vorüber, worin die einsamen Bahnwärter hausen, durch den Riesenberg, der sein Gestein vor der Gewalt der Bohrmaschine und des Dynamits öffnen mußte.

Baccalauréat moderne.

(Poitiers, novembre 1902.)

VERSION

Ein junger Vogel versuchte seine Flügel: er durchwanderte die Wälder, und, das mütterliche Nest vergessend, kam ihn die Lust an, sich eine Wohnung zu bauen. Natürlich ist man gern sein eigener Herr; und wie das Sprüchwort sagt: „Eigner Herd ist Gold wert." Der Vogel befand sich neben einer Eiche; die Höhe des Baumes verführte ihn. „Ich werde hier sein wie ein König", sagte er zu sich selbst; „ich habe noch kein so erhabenes [1] Nest gesehen" Das Nest wurde gebaut; bald nachher zerschlug es der Blitz. Glücklicherweise war der Vogel nicht darin. Bei seiner Rückkehr war kein Nest mehr da, und die Eiche war zersplittert [2].

Es ist nicht gut so weit oben zu wohnen; es ist besser niedrig und in Sicherheit auf der Erde zu leben.

1. Erhaben, élevé. — 2. Zersplittert, fracassé.

THÈME

Deux petits garçons trouvèrent une noix sous un grand arbre près de leur village. « Elle est à moi, dit Pierre, car c'est moi qui l'ai vue le premier. — Non, elle m'appartient, reprit Bernard, car c'est moi qui l'ai ramassée. » Là-dessus s'éleva une violente querelle. Un jeune homme qui passait par là se mit au milieu des deux garçons, prit la noix, la cassa et dit : « L'une des coquilles [1] appartient à celui qui le premier a vu la noix ; l'autre sera pour celui qui l'a ramassée. Quant à l'amande [2], je la garde pour prix du jugement que je prononce. » Ainsi finissent la plupart des procès.

1. Die Schale. — 2. Die Mandel.

Les Quatre Langues

N° 19. 5 Juillet 1903. 3e Année.

PARTIE ALLEMANDE

Schnitzel und Späne.

Ein Unfall des deutschen Kreuzers „Amazone".

Der deutsche Kreuzer „Amazone", welcher von England kam und zu dem an der englischen Küste manövrierenden deutschen Geschwader [1] gehörte, hatte von Seiner Königlichen Hoheit dem Prinzen Heinrich von Preußen den Befehl erhalten, den Courier nach Brest zu bringen. Das Schiff fuhr gestern ohne Lotsen [2] in den Hafen ein, als es plötzlich einen Stoß erlitt [3]; es war auf einen im Bau befindlichen Damm [4] aufgelaufen. Der Kommandant der „Amazone", Korvettenkapitän Gerdes, ließ die Maschine mit äußerster Kraft rückwärts arbeiten. Aber die Schrauben [5] drehten sich vergeblich, das Schiff rührte sich nicht. Man mußte die Munitionskasten und die Geschütze [6] in Leichterschiffe [7] schaffen und dann gelang es, trotzdem Ebbe [8] lief, mit Hilfe von Schleppern [9], welche der Marinepräfekt gesandt hatte, die „Amazone" ohne sichtbaren Schaden flott zu machen. Französische Behörden stellten alle Hilfsmittel zur Verfügung. Der Schiffskörper ist durch Taucher [10] untersucht worden; dabei hat sich ergeben, daß keine ernstliche Beschädigung vorhanden ist.

(Hannoverscher Anzeiger.)

* * *

Ein neues Panzerschiff [11].

Am Ende Mai hat unsere junge aufstrebende [12] Kriegsmarine einen neuen Zuwachs [13] erhalten durch das in Danzig vom Stapel gelassene [1] neue Linienschiff J, das bei der Taufe den Namen „Elsaß" erhielt. Über den Stapellauf wird uns durch den Telegraphen berichtet:

Der Kaiser traf von Prökelwitz nach kurzer Besichtigung des Marienburger Schlosses Nachmittag 6 Uhr in Danzig [2] ein. Auf dem Wege von der Haltestelle [3] gegenüber dem Hauptportal der Schichauwerft bis zur Taufkanzel [4] bildeten die gesamte Danziger Garnison sowie Mannschaften der im Hafen liegenden Kriegsschiffe Spalier [5]. Anwesend waren u. a. [6] die Prinzen Adolf und Moritz zu Schaumburg-Lippe, der Statthalter von Elsaß-Lothringen Fürst zu Hohenlohe-Langenburg, der Staatssekretär des Reichs-Marineamts v. Tirpitz. Im Gefolge des Kaisers befand sich Fürst zu Dohna-Schlobitten. Trotz dem schlechten Wetter hatte sich eine unübersehbare [7] Menschenmenge angesammelt. Statthalter Fürst zu Hohenlohe hielt die Taufrede. Der Statthalter wies zunächst auf die hohe Ehre hin, die der Kaiser nicht nur ihm, sondern auch dem Lande, das er vertrete, dadurch erwiesen habe, daß er ihn mit der Taufe [8] des Schiffes beauftragte und fuhr dann fort:

„In glorreicher Zeit ist dieses alte deutsche Land nach langer Trennung vom Vaterland durch Gottes allmächtige Fügung und Kaiser Wilhelms des Großen starke Hand wieder mit Deutschland vereinigt worden und blickt mit sicherem Vertrauen zu dem mächtigen Schirmherrn [9] des Deutschen Reiches empor. Der Taufakt bekräftigt von neuem, daß das, was wir vor einem Menschenalter in heißem Ringen erworben haben, für alle Zeiten durch ein neues Band fest mit uns vereint bleibt. Wie dieser mächtige

---

1. Geschwader = eine Anzahl Kriegsschiffe unter demselben Befehlshaber (hier: Prinz Heinrich). — 2. = Pilot. — 3. = bekam, erhielt. — 4. barrage, jetée. — 5. hélices. — 6. canons. — 7. allèges. — 8. marée basse. — 9. remorqueurs. — 10. scaphandriers. — 11. cuirassé. — 12. aufstreben = sich bemühen, Fortschritte machen. — 13. = Vergrößerung, Vermehrung.

1. Das vom Stapel lassen = der Stapellauf, la mise à l'eau, le lancement. — 2. Danzig, in Westpreußen, 141 000 Einwohner. — 3. = Station. — 4. tribune. — 5. formaient la haie. — 6. = unter anderen. — 7. à perte de vue. — 8. baptême. — 9. = Schützer.

Bau im Frieden wie im Krieg der hehren[1] Flagge unseres erhabenen Kaisers stets Ehre bereiten wird, so wird auch das Elsässer Land immer fest zu Kaiser und Reich stehen und dadurch unserem Allerhöchsten Kriegsherrn seinen Dank für die ihm heute zuteil gewordene Ehre beweisen."

Hierauf taufte der Statthalter das Schiff auf den Namen „Elsaß" und schloß[2] mit dem Kaiserhoch. Der Stapellauf ging glatt[3] von statten. Nach dem Stapellauf besichtigte der Kaiser die Kaiserliche Werft[4] und fuhr nach Langfuhr zum Besuche des Offizier-Kasinos der Leib-Husaren-Brigade. Die Rückfahrt nach Potsdam erfolgte um 10[30] Uhr Abends.

Das neue Linienschiff „Elsaß" ist das größte Kriegsfahrzeug, das auf Danziger Werften hergestellt wurde. Die „Elsaß" ist 13 200 Tonnen groß und in drei Jahren das dritte Linienschiff, das die Schichauwerft zu Wasser bringt. Die Vorgänger waren „Kaiser Barbarossa" (11 150 Tonnen) und „Wettin" (11 800 Tonnen). „Elsaß" ist das zweite Schiff der sogenannten II-Klasse (verbesserter wittelsbacher Typ), deren erstes „Braunschweig" am 20. Dezember 1902 auf der Germaniawerft zu Kiel vom Prinzen Albrecht von Preußen, Regenten des Herzogtums Braunschweig, getauft wurde. Die Maschinen der „Elsaß" haben eine Stärke von 10 000 indizierten Pferdekräften und geben eine Geschwindigkeit von 18 Knoten. Die Baukosten sind auf 15 650 000 Mark für jedes Schiff dieser Klasse ohne artilleristische und Torpedoarmierung veranschlagt, die sich auf 7 500 000 und 6 600 000 Mark belaufen.

(Hannoverscher Anzeiger.)

1. = erhabenen. — 2. = endigte mit den Worten : der Kaiser hoch! hoch! — 3. = leicht. — 4. = Schiffsbauplatz.

Der internationale Kongreß für angewandte[1] Chemie.

Vom 2.—8. Juni tagte zum ersten Male auf deutschem Boden der internationale Kongreß für angewandte Chemie in der deutschen Reichshauptstadt. Tagungsort war das Reichstagsgebäude[2]. Nahezu 1500 Teilnehmer und 250 Damen haben ihre Anmeldung angezeigt[3] und nicht weniger als 350 Vorträge[4], darunter viele von internationaler Bedeutung, standen auf der Tagesordnung der in 11 Sektionen und 3 Subsektionen erfolgenden wissenschaftlichen Beratungen[5]. Die Regierungen aller europäischen und auch mancher außereuropäischen Staaten haben auf die durch das auswärtige Amt[6] übermittelte Einladung die Entsendung offizieller Delegierter verfügt[7]. Wissenschaftliche Vorträge zusammenfassenden Inhaltes wurden von den bedeutenden Forschern Amerikas, Belgiens, Deutschlands, Englands und Frankreichs gehalten.

(Das Echo.)

Herr Henri Moissan.

Der Chemiker-Kongreß hat eine paar hübsche, vielbemerkte Episoden gebracht. Es war ein eigenartiges Bild, als der berühmte französische Chemiker Henri Moissan von der Rednertribüne des Deutschen Reichstages Besitz nahm und dort durch seine Assistenten experimentieren ließ; in seiner geistvollen Art bemerkte er, es spreche für die Bedeutung der Chemie, daß sie mit ihren Versuchen nun auch schon in die Parlamente eindringe. Am letzten Tage versammelten sich die französischen Teilnehmer des Kongresses, etwa 250 an der Zahl, in der Wandelhalle des Reichstages, um dort ein großes Gruppenbild herstellen zu lassen. Das ist gewiß eine

1. appliquée. — 2. Voir le nº 16 des *Quatre Langues*, p. 594 — 3. se sont fait inscrire. — 4. rapports. — 5. délibérations. — 6. le ministère des Affaires étrangères. — 7. décidé.

eigenartige Erinnerung, welche die französischen Gelehrten in ihre Heimat mitbringen. (Die Post.)

* * *

Ein Opfer [1] der Wissenschaft.

— Ein Opfer seiner Pestforschungen ist der 25 Jahre alte, aus Zagreb in Österreich gebürtige Arzt Dr. med. Milan Sachs geworden. Der junge Forscher studierte in Agram, arbeitete dann in Wien und kam vor fünf Wochen nach Berlin, um sich im Institut für Infektionskrankheiten [2] weiter auszubilden. Hier infizierte er sich bei bakteriologischen Arbeiten durch einen Hautriß [3] auf der oberen Handfläche. Die Gefahr der Ansteckung scheint er nicht genügend beachtet zu haben. Er sagte niemandem etwas von dem Unfall. Bald verschlimmerte sich das Übel, so daß er sich veranlaßt sah, das städtische Krankenhaus in Charlottenburg aufzusuchen. Dort erkannte man sofort den Charakter der Ansteckung und ließ Dr. Sachs unverzüglich [4] unter allen Vorsichtsmaßregeln [5] nach der Charité [6] bringen, wo er in einer Isolierbaracke behandelt wurde, aber bereits [7] tags darauf starb. (Das Echo.)

* * *

Eine seltsame Reise.

— Ein Kind auf den Schnellzug gefallen. Als der am 28. Mai von Naumburg nach Erfurt fahrende Schnellzug „10" Groß-Heringen, ohne anzuhalten, durchfuhr, bemerkte der dortige Bahnhofsvorsteher auf dem Dach eines Wagens ein dreijähriges Kind. In Stadt-Sulza, der nächsten Station, wird der Zug angehalten und das Kind wohlerhalten heruntergeholt. Das Kind, einem Bahnbeamten in Kösen gehörig, hatte auf einem Überführungssteg [8] über der Bahn kurz hinter Kösen gespielt und war von dort auf den bereits weiter fahrenden Schnellzug abgestürzt, ohne sich Schaden zu tun. Bemerkt hatte den Vorfall niemand, und so mußte das Kind mitfahren und hat auf dem Dach bis Sulza eine Fahrt von 8 Kilometern mitgemacht, die der Schnellzug allerdings in 11 Minuten, von 5 Uhr 7 bis 5 Uhr 18 Minuten, zurücklegt. 6 Uhr 39 Minuten war das Kind schon wieder in Kösen. Die Eltern hatten es bis dahin gar nicht vermißt. (Tägliche Rundschau.)

1. victime. — 2. maladies contagieuses. — 3. écorchure. — 4. sogleich. — 5. mesures de précaution. — 6. Namen eines Spitals in Berlin. — 7. schon. — 8. passerelle. — 9. = hatten seine Abwesenheit nicht bemerkt.

Vom Frankfurter Sängerwettstreit [1].

In Frankfurt am Main wurde vor ein paar Wochen ein großer Wettstreit deutscher Sängervereine abgehalten. Das Kaiserpaar [2] wohnte dem Preissingen bei und nahm an einer Feier im Frankfurter Rathause teil.

Nach Beendigung des Wettstreites versammelte der Kaiser die Dirigenten der Vereine im Fürstenzimmer der Frankfurter Festhalle [3] um sich, um über die weitere [4] Pflege des deutschen Männergesangs zu reden; er äußerte sich wie folgt:

„Meine Herren! Ich habe Sie zusammenberufen, um Ihnen zunächst meine Freude auszusprechen, daß so viele Vereine der Aufforderung [5] des Rundschreibens [6] gefolgt sind und sich an dem Wettgesang beteiligt haben. Ich bin Ihnen dankbar für den Eifer, mit dem Sie sich Ihrer Aufgabe gewidmet haben, und für die große Zahl, in der Sie erschienen sind. Es ist ein erfreuliches Zeichen, daß bei der großen Menge von Zeit, die die ernste Arbeit in Anspruch nimmt [7], doch die Pflege der Kunst in Deutschland nicht leidet. Ich muß vor allem staunen, daß die Arbeiter, die tagsüber in schlechter Luft und Kohlenstaub und Hitze sich aufhalten, hier Leistungen zu Tage gefördert [8] haben, die man nur mit Bewunderung anhören konnte. Auf der anderen Seite muß man sich fragen, wie viele schlaflose Nächte haben Sie opfern müssen, um auf diese Höhe der Technik zu gelangen, und hier setzt das ein [9], was ich gegen Ihre Leistungen einzuwenden habe. In der Instrumentalmusik sind wir schon auf dem Gipfel [10] der Kompliziertheit angelangt. Das mag charakteristisch sein, das gebe ich sehr gern zu [11], aber schön ist es nicht. Wenn aber diese Art noch

1. Concours de chanteurs. — 2. = der Kaiser und die Kaiserin. — 3. salle des fêtes. — 4. = künftige. — 5. = Einladung. — 6. = Zirkular. — 7 = verlangt, fordert. — 8 zu Tage fordern = hervor bringen. — 9. = beginnt, fängt an. — 10. = Höhepunkt. — 11. das räume ich ein, das gestehe ich.

auf den Gesang übertragen wird, so vergessen Sie, daß die menschliche Stimme ihre Grenzen hat. Beweis dafür, wohin diese Art zu komponieren führt, ist, daß die meisten Vereine den Preischor schon einen halben Ton zu hoch angefangen haben, weil ihnen die Aufregung [1], ob sie technisch die Sache beherrschen würden, nicht die Ruhe ließ, die richtige Höhe zu finden. Sie dürfen nicht Dinge machen wollen



Der Römer (Frankfurter Rathaus.)

wie der Philharmonische Chor in Berlin. Sie müssen sich auf den Volksgesang verlegen [2], nicht auf die Musik im großen Stil; das überlassen Sie andern. Ich verlange nicht von Ihnen, daß Sie nur Volkslieder singen, aber diese müssen mehr gepflegt werden. Von den Kompositionen, die unserm Herzen nahe stehen, ist merkwürdig wenig gesungen worden, sechs bis siebenmal Hegar, achtmal Brambach. Ich kann Ihnen offen gestehen, wenn man diese Meister öfters hintereinander hört, dann würde man jeden Verein mit Dank und Jubel begrüßen, der nur einmal: „Ich hatt' einen Kameraden" oder „Es zogen drei Burschen" [3] gesungen hätte. Hier in Frankfurt am Main ist im Jahre 1838 von Kalliwoda das schöne „deutsche Lied" komponiert worden, keiner von Ihnen hat es gesungen. In der Nähe haben Sie hier den Rhein. Wer von Ihnen hat ein rheinisches Volkslied gesungen? Bei allem, was wir Gutes gehört haben, kann ich Ihnen nur sagen, wenn ein einziger von Ihnen Mendelssohns: „Wer hat dich, du schöner Wald" gesungen hätte, es wäre eine reine Erlösung [4] für uns gewesen. Ich warne [5] auch davor, nicht zu lyrisch zu werden, ich glaube, daß auch im Preischor die Lyrik zu sehr obwaltet [6]. Die Herren werden gemerkt haben, daß die Chöre, die etwas mehr Energisches und Männliches zeigten, beim Publikum mehr Beifall [7] gefunden haben. Die Sentimentalität, die in jeder deutschen Seele ruht, soll in poetischen Schöpfungen auch zum Ausdruck kommen, aber da, wo es sich um Balladen und Mannestaten handelt, muß der Männerchor

1. l'inquiétude de savoir. — 2. = pflegen.

3. Siehe N. 20 den Text dieser Lieder. — 4. = Befreiung, Erquickung. — 5. je vous mets en garde. — 6. vorherrscht. — 7. lobende Anerkennung.

energisch zur Geltung kommen [8], am besten in einfachen Kompositionen. Meine Herren, ich sage noch einmal: Ich kann Ihre Leistungen nur bewundern, aber Sie befinden sich nicht auf dem richtigen Wege. Ich werde jetzt eine Volksliedersammlung [9] veranstalten lassen, die Sie für weniges Geld beziehen [10] können. Die studieren Sie und zeigen Sie dann, auf dem richtigen Wege, wenn wir das nächste Mal versammelt sind, Deutschland und dem Auslande, welch eine Fülle von Poesie und Kunst im deutschen Volksliede vorhanden ist."

Später kam der Kaiser nochmals folgendermassen auf den Gegenstand zurück.

„Meine Herren! Ich erwarte von Ihnen, daß Sie möglichst diesen Ratschlägen entsprechen werden. Ich bin fest davon überzeugt, daß dann auch die Sänger selber noch mehr Freude an der Einübung [11] haben. Ich glaube, daß da, wo die Noten erst eingeübt werden mußten, eine geradezu physische Anstrengung [12] nötig gewesen ist, um das zu erreichen, was Sie erreicht haben, zumal [13] bei den Mitgliedern, die in Fabriken arbeiten. Ich habe die Listen durchgesehen; es ist erfreulich, wie viele vom Hammer und vom Amboß, von der Schmiede hergekommen sind, um hier zu singen, aber es muß schlaflose Nächte gekostet haben. Wenn wir auf einfachen Gesang kommen, dann sind Sie in der Lage, mit den rein künstlerischen Vereinen zu konkurrieren, deren Mitglieder tagsüber in einer Atmosphäre leben, die besser und staubfreier ist, was doch auf die Stimmorgane sehr einwirkt. Unzweifelhaft ist, daß ein hoher Grad von musikalischer Begabung in der Bevölkerung steckt [14], der aber in einfachen klangreinen Harmonien sich zu zeigen Gelegenheit haben muß. Wenn Sie diese einfachen, schönen Chöre, wie sie das Volkslied und die Komponisten darbieten, die ich genannt habe, singen, so werden Sie selber Freude haben und weniger Schwierigkeiten und gleichzeitig werden Sie das Publikum, das zum teil aus Fremden besteht, besser mit unserem Volksliede bekannt machen; Sie werden mit dem Volksliede den Patriotismus stärken und damit das allgemeine Band, das alle umschließen soll. Ich danke Ihnen."

8. = sich geltend machen. — 9. un recueil de chansons populaires, de lieds. — 10. kaufen. — 11. = Lernen, Studieren. — 12. effort. — 13. besonders. — 14. ist.

Den Kaiserpreis im Frankfurter Gesangswettstreit hat der Berliner Lehrergesangverein errungen. Die Kaiserin legte dem Vorsitzenden [15] persönlich die Ehrenkette um die Schulter. Die zum engeren Wettbewerb [16] zugelassenen Vereine begannen nachmittags 3 1/2 Uhr zu singen. (Das Echo.)

15. président. — 16. concours réservé.

Ein Brief Goethes.

Ein Brief Goethes an seinen Sohn August wird in dem neuen (27.) Band der Weimarer Briefausgabe [1] mitgeteilt und dürfte allgemeines Interesse erregen. Er ist datiert: Weimar, 19. Sept. 1816, und lautet: „Ohne in den besonderen Fall einer zu übernehmenden Bürgschaft, den Du mir, mein lieber Sohn, vorgelegt, einzugehen, muß ich Dir Nachstehendes zu Herzen geben [2]. Als mich mein seliger [3] Vater einigermaßen ausstattete [4], war unter anderen guten Lehren, die er mir zugleich erteilte, eine, die einem Befehl glich, daß ich bei seinem Leben keine Bürgschaft eingehen und auch nach seinem Tode diese Warnung immer bedenken sollte. Dann sagte er: Wenn Du bares Geld hast, so magst Du es einem Freunde auch ohne große Sicherheit leihen. Willst Du es verschenken, so ist noch nichts dagegen zu sagen; borgst Du, so wirst Du Dich einrichten, Interessen zu bezahlen und das Kapital abzutragen [5]; verbürgst Du Dich [6] aber, so versetzest Du Dich in einen unruhigen Zustand [7], der desto peinlicher ist, als Du Dich untätig, ja leidend verhalten [8] mußt. Niemand verbürgt sich leicht, außer wenn er glaubt, er laufe keine Gefahr; ist aber die Verbürgung geschehen, so fühlt er sich gar bald, besonders in sorglichen Augenblicken, von einem in der Ferne sich zeigenden Übel bedroht [9], welches um so fürchterlicher erscheint, als er fühlt, daß er ihm nicht gewachsen sei [10], wenn es näher tre-

1. Die seit 1887 in Weimar erscheinende vollständige Ausgabe der Goetheschen Werke, die sogenannte Sophien Ausgabe enthält außer den eigentlichen Schriften auch die Briefe und Tagebücher. — 2. = einprägen, lehren. — 3. = gestorbener. — 4. = mir das Nötige gab. — 5. = abzuzahlen. — 6. sich verbürgen = dafür einstehen (daß jemand zahlen wird), Gewähr leisten. — 7. = Lage. — 8. = sich benehmen. — 9. menacé. — 10. = nicht stark genug sei, um ihm zu trotzen.

ten sollte. Das Leben für einen Freund zu wagen wie für Dich selbst, ist löblich, denn der Augenblick entscheidet; aber Dir auf unbestimmte Zeit, oder wohl gar aufs ganze Leben Sorge zu bereiten, und Deinen sicheren Besitz wenigstens in der Einbildungskraft zu untergraben [11], ist keineswegs rätlich [12]; denn unsere körperlichen Zustände und der Lauf der Dinge bereiten uns manche hypochondrische Stunde, und die Sorge ruft alsdann alle Gespenster [13] hervor, die ein heiterer Tag verscheucht [14]. So war die Gesinnung [15] meines Vaters, und so ist auch die meinige geblieben. Ich habe in meinem Leben viel, vielleicht mehr als billig, für andere getan und mich und die Meinigen dabei vergessen; das kann ich Dir ohne Ruhmredigkeit [16] sagen, da Du Manches weißt; aber ich habe mich nie verbürgt und unter meinem Nachlaß [17] findest Du keinen solchen Akt. Hate daher das alte Sprichwort [18] vor Augen und gedenke mein!"

(Die Post.)

11. = zu Grunde richten. — 12. = zu raten. — 13. spectres. — 14. = fortjagt. — Vergleiche Goethe, Egmont, V, 3 : du schönes Bild, das Licht des Tages hat dich verscheuchet. — 15. Meinung, Denkart. — 16. = ohne mich zu rühmen. — 17. = Hinterlassenschaft. — 18. „Borgen macht Sorgen". Vergleiche andere Sprichwörter, wie : Borger muß auf den Zahler denken. — Wer gern borgt, bezahlt nicht gern.

Die drei Letzten der Klasse.

Zum Trost [1] für Eltern, deren Knaben die letzte Bank der Klasse zieren [2], sei folgende Anekdote wiedergegeben, die Ferdinand Dieffenbach aus der Jugendzeit des Chemikers Justus v. Liebig, dessen hundertster Geburtstag neulich stattfand, in dem Lebensbilde eines Schulkameraden Liebigs erzählt. Es heißt da : „Setz' dich, Liebig! Du bist ein Schafskopf [3]!" Der so sprach, war Herr Johann Justus Storck, Konrektor [4] am Gymnasium zu Darmstadt, ein gefürchteter Schulmonarch, der sich durch seine Ausgaben [5] der Fabeln des Phädrus und des Kornelius Nepos auch eine gewisse literarische Unsterblichkeit im Kreise der hessischen Schuljugend erworben hat. Der mit dem Titel „Schafskopf" Beehrte war Justus Liebig zu Darmstadt. Liebig saß mit noch zwei Unglücksgefährten untenan [6]. Der Konrektor Storck hatte gerade seinen schlechten Tag, denn ebenso unbefriedigt schied er von dem noch „unter Liebig" sitzenden Jungen Georg Gervinus, dem dreizehnjährigen Sohne des Gerbers [7] Gervinus. Nun drohte sich das Unheil [8] über dem Haupte desjenigen, der zu allerunterst saß, dem eigentlichen Ultimus [9], dem vierzehnjährigen Johann Jakob Kaup, gleichfalls einem Darmstädter Bürgersohn, zu entladen [10]. Allein der Gestrenge [11] zog es vor, statt diesen auf die Folter zu spannen [12], wieder zu dem jungen Liebig zurückzukehren. „Was willst du werden?" — „Chemiker!" — „Dummkopf, was ist denn das?!" entgegnete Herr Storck mit verächtlichem Achselzucken [13]. „Seht ihr", fuhr er fort, „ihr drei seid unwürdig, in die Hallen der Wissenschaft einzutreten. Köpfe habt ihr zwar größer und dicker wie alle anderen, aber der Spiritus fehlt darin. Spart euch die Mühe und euren Eltern das schöne Geld! Liebig, dein Latein reicht gerade aus [14] zum Apotheker; du, Gervinus, kannst weder Latein noch Deutsch, und du, Kaup, kannst überhaupt gar nichts!" — Liebig kam, so erzählt Dieffenbach, in der Tat bald zu einem Apotheker in die Lehre [15], Gervinus wurde Lehrling in einem Manufakturwarengeschäft, Kaup blieb etwas länger auf dem Gymnasium. Liebig wurde der berühmte Bahnbrecher [16] auf dem Gebiete der Chemie, Gervinus wurde

1. en guise de consolation. — 2. = schmücken. — 3. Schafskopf = Dummkopf, Esel. — 4. Konrektor, sous-directeur.

5. éditions. — 6. au dernier banc. — 7. tanneur. — 8. = Unglück. — 9. Ultimus (lateinisch) = der ganz letzte. — 10. entladen, décharger. — 11. = Meister. — 12. auf die Folter spannen = quälen. — 13. mit verächtlichem Achselzucken, avec un haussement d'épaules méprisant. — 14. reicht aus = genügt. — 15. in die Lehre kommen, entrer en apprentissage. — 16. pionnier.

dem Kaufmannsstande untreu und ein berühmter Geschichtsprofessor, Kaup Naturforscher, der sich durch seinen Versuch, den „Darwinismus zu widerlegen[17]", bekannt machte.

(Hessische Morgenzeitung.)

17. réfuter.

Liebig-Anekdote.

In den vierziger Jahren kam ein Bauer mit einem Beutel[1] voll Silbergeld nach Gießen, um seine Steuern[2] zu bezahlen. Das Geld hatte er in einen Korb voll Eier gelegt. Ein faules[3] Ei war unterwegs entzwei gegangen und das ganze Silbergeld war durch den Schwefelwasserstoff[4] schwarz geworden. Das schwarze Geld aber nahm der Steuerbeamte nicht an und wies das Bäuerlein schroff[5] ab[6]. Was tun? Das Bäuerlein fragt hin und her und erfährt endlich zu seiner Freude, daß am Bahnhof im Laboratorium ein Mann sei, der schwarzes Geld weiß machen könne. Diesen Mann, es war Liebig, fand er auch und fragte, indem er ihm sein Leid klagte[7], ob er schmutziges Geld weiß machen könne. Liebig bejahte es. Im Nu[8] war von seinem Assistenten[9] durch Waschen mit Säure[10] das Geld weiß gemacht und die blanken Taler erhielt der Bauer zurück. „Was bin ich schuldig[11]?" fragte dieser. „Es kostet nichts", lautete die Antwort. „Nun, dann trinken Sie und Ihr Gesell (und dabei drückte er Liebig ein Sechskreuzerstück in die Hand) wenigstens einen Schoppen".

„Gießener Anzeiger."

1. bourse. — 2. Steuern = Abgaben, impôts. — 3. pourri. — 4. gaz sulfhydrique. — 5. d'un ton bourru. — 6. abweisen, renvoyer. — 7. en lui contant ses peines. — 8. im Nu = in einem Augenblick. — 9. aide. — 10. acide. — 11. que dois-je ?

Österreichische Grenzwächter[1].

Die Einfuhr[2] ausländischer Waren unterliegt[3] besonders in Österreich ziemlich hohen, vom Staate festgesetzten Zöllen[4], deren Entrichtung[5] man aber nicht selten zu umgehen[6] sucht, indem man die Waren auf verbotenen Wegen ins Land bringen läßt. Um solches möglichst zu verhindern, sind die Grenzen durch eigens[7] hierzu bestellte Grenzwacheposten[8] besetzt, von denen die Zölle eingehoben[9] werden und die eidlich[10] verpflichtet sind, den Warenschmuggel[11], das ist die verbotene Einfuhr, zu verhindern. Trotzdem befassen sich[12] dennoch viele der armen Grenzbewohner mit dem zwar einträglichen[13], aber gefährlichen Warenschmuggel.

Der Dienst des Grenzwächters ist mit großen Anstrengungen[14] und in Gegenden, wo der Schmuggel besonders lebhaft betrieben wird, sogar mit Lebensgefahr verbunden. Gilt es[15] doch, besonders zur Nachtzeit und bei stürmischer Witterung an vielmals schwer gangbaren[16] Pfaden aufzulauern[17], um die Schmuggler oder Schwärzer auf frischer Tat[18] zu ergreifen. Diese rekrutieren sich aus den kräftigsten und verwegensten[19] Leuten der Grenzdörfer, haben die genaueste Kenntnis aller verborgenen, oft gefährlichen Wege und in den umliegenden Ortschaften ihre Helfershelfer[20], welche für die nächtlichen Gänge die günstigste Zeit und Gelegenheit auskundschaften[21] und, wenn nötig, auch tätig eingreifen. Wissen sich dann die angegriffenen Schmuggler hierbei in der Überzahl[22], so finden mit den Grenz-

1. douaniers. — 2. importation. — 3. est soumise. — 4. droits de douane. — 5. payement. — 6. éluder. — 7. spécialement. — 8. postes de douaniers. — 9. perçus. — 10. sous serment. — 11. contrebande. — 12. s'occuper de. — 13. lucratif. — 14. fatigues. — 15. ne s'agit-il pas. — 16. praticable. — 17. guetter. — 18. en flagrant délit. — 19. audacieux. — 20. auxiliaires. — 21. parviennent à découvrir. — 22. supérieurs en nombre.

wächtern nicht selten erbitterte[23] Kämpfe statt, bei welchen es keine Schonung[24] und auf beiden Seiten Verwundete, ja sogar Tote gibt. Es bedarf daher aller Gewandtheit, List und Unerschrockenheit der Grenzwächter, um die Schmuggler zu überraschen und abzufassen[25].

Ist dies schon zur besseren Jahreszeit nicht leicht, so steigert sich in waldreichen und gebirgigen Gegenden die Schwierigkeit des Dienstes noch mehr im Winter, in welchem Schnee und Eis dem raschen Fortkommen[26] oft fast unüberwindliche Hemmnisse[27] entgegenstellen. Um diesen nun mit Erfolg zu begegnen, wurden die österreichischen Grenzwächter solcher Gegenden in neuester Zeit versuchsweise[28] mit Schneeschuhen[29] ausgerüstet[30], die geräuschloses, rascheres Vorwärtskommen, wie auch das Übersetzen von Gräben und Klüften ermöglichen, und sich für diese Zwecke bestens bewährt[31] haben.

(Der gute Kamerad.)

23. acharné. — 24. ménagement. — 25. arrêter.

26. marche en avant. — 27. obstacles. — 28. à titre d'essai. — 29. skis. — 30. munis. — 31. ont donné les meilleurs résultats.

EXAMENS ET CONCOURS

Concours général des lycées et collèges (1903).

[*Paris et Départements, classe de Première (Rhétorique).*]

THÈME

Légende bretonne.

Lorsque les eaux de l'Océan sont basses et limpides, quand le vent apaisé permet à la barque du pêcheur de glisser doucement ou de rester immobile, parfois le marin de la baie de Douarnenez se penche sur son bord et regarde attentivement au-dessous de lui. Ses yeux fixes s'attachent avec une sorte d'admiration craintive sur des ruines qu'il croit apercevoir. Oui, sous la vague, sous le courant, sous les algues vertes, il y a pour lui une cité enfouie. Interrogez-le, il étendra les bras en vous répondant : « Ne voyez-vous pas ces murailles à demi détruites, ces tours écroulées en partie, ces édifices qui furent si grands jadis et qui ne sont plus que néant? Là s'élevait la ville d'Is. La ville d'Is était florissante, belle et riche. Mais la mer entra dans la cité et la détruisit plus vite que ne l'eût fait l'incendie ou la guerre. Et maintenant Is, la superbe, dort sous les flots, et jamais elle ne se réveillera. »

VERSION

Untertanenliebe.

Der Graf zu Schaumburg-Lippe,
Herr Friedrich Christian,
In seiner Wehr zu Rosse
Kommt er die Straße heran;
Da tritt ein stiller Bürger
Aus seinem Haus hervor,
Sieht den gestrengen Herren
Und birgt sich hinter'm Tor.

Das hat der Graf gesehen,
Er hält und ruft : „Heraus!"
Nichts kommt; er ruft's noch einmal, —
Es regt sich nichts im Haus;
Er ruft es laut zum Dritten, —
Und noch bleibt alles still.
„Nun möcht' ich doch erfahren,
Wer hier mir trotzen will."

Er zieht aus seiner Halfter
Das Schießgewehr und schießt,
Daß man am Loch im Holze
Noch heut das Zeugnis liest :
Fast traf er den Versteckten;
Der birgt sich länger nicht;
Er stürzt hervor und neigt sich
Mit bleichem Angesicht.

„Was birgt Er sich?" ruft Jener,
Die Stirn von Zorn gefurcht.
„Gestrenger Herr, ich sah Euch,
Da barg ich mich aus Furcht."
Da setzt der Graf den Sporn ein
Und fährt ihn donnernd an :
„Ihr dürfet mich nicht fürchten!
Ihr sollt mich lieben, Mann!"

(V. v. Strauß.)

Les Quatre Langues

N° 20. 20 Juillet 1903. 3e Année

PARTIE ALLEMANDE

Die Bedeutung der Mandschurei [1] für Rußland.

Die aus Peking eintreffenden Meldungen zeigen, wie die russische Politik nach wie vor das einmal gesteckte [2] Ziel im Auge behält und vermittelst der Bahnlinie allmählich die ganze Mandschurei wirtschaftlich und politisch seiner Herrschaft [3] zu unterwerfen strebt [4].

Man weiß in Petersburg, daß man sich in der Mandschurei eine Operationsbasis schaffen [5] kann, deren Wert fast unschätzbar [6] zu nennen ist und deren Bedeutung mit jedem Tage zunehmen muß. Dieser Gedanke bildete den ersten Antrieb [7] beim Beginn der mandschurischen Bahn, die nach jenem Abkommen [8] mit der chinesischen Regierung von irgend einer Station der Transbaikal-Bahn nach einem Punkte der Ussuri-Bahn gelegt werden durfte.

Dem ersten Schritt folgte ein zweiter von nicht minder großer Bedeutung. Es galt, dem chinesischen Nachbar von Anbeginn an klar zu machen, wer mit dem Bau des Schienenweges [9] durch die Mandschurei der wahre Herr hier werden würde, und deshalb geschah es, daß unter russischer Truppenbedeckung die Bahnbauten geleitet und dabei gleichzeitig die Bedingungen festgelegt [10] wurden, die man russischerseits für den ungestörten Fortgang des Baues von den chinesischen Behörden fordern [11] zu sollen glaubte. Was die strategische Bedeutung der genannten Bahnstrecke betrifft, sei zunächst auf den einen Gesichtspunkt hingewiesen, daß durch die Verbindung Sibiriens mit Port Arthur, Talienwan und Wladiwostock, den Stützpunkten [12] Rußlands im Stillen Ocean [13], dem Zarenreich die Möglichkeit in die Hand gegeben wird, in verhältnismäßig [14] kurzer Zeit nicht nur in der Mandschurei, sondern auch an den Meeresküsten große Truppenmassen anzusammeln, die zur Verwendung in südlicher wie in östlicher Richtung gleichmäßig bereit sein werden.

Betrachtet man das Innere der Mandschurei etwas näher, dann wird man finden, daß diesem Gebiete auch noch andere Gesichtspunkte in militärischer Beziehung einen besonderen Wert verleihen [1]. In erster Linie wäre das Flußsystem [2] der Mandschurei zu nennen, das mit dem Amur als Hauptstrom und seinem mächtigen Nebenfluß [3], dem Sungari, von hervorragendster [4] Wichtigkeit für den Verkehr im Innern dieses weiten und fruchtbaren Landgebietes ist. Erwägt man dazu [5], daß der Sungari und sein rechter Nebenfluß, der Nonni, in der Regel vom April bis Ende Oktober von ihren Mündungen [6] an bis nach Tsitsikar von Dampfschiffen geringeren Tiefganges [7] zu befahren sind, dann leuchtet ein [8], daß diese beiden Flüsse sehr wichtige Etappenlinien für russische, nach Süden vordringende Heeresabteilungen bilden können. Weniger vorteilhaft für die Operationen einer Armee sind zur Zeit noch die Landverbindungen der Mandschurei. Namentlich die über das Gebirge führenden Straßen sind in wenig brauchbarem Zustande und machen zur Regenzeit fast alle Truppenbewegungen unmöglich. Nur eine Straße der Mandschurei ist gut gebaut und erhalten, die Mukden mit Peking verbindende sogenannte Kaiserstraße. Auf ihr ist der Wagenverkehr [9] zu jeder Zeit des Jahres möglich.

Aber nicht nur die militärische Bedeutung der Mandschurei hat den Zielen der russischen Politik bei Beginn ihrer Bestrebungen vor Augen gestanden, sondern nicht minder auch ihr ökonomischer Wert. Die Mandschurei hat ungefähr die Größe Österreich-Ungarns und eine

1. Mandchourie. — 2. fixé. — 3. domination. — 4. s'efforce. — 5. se procurer. — 6. inappréciable. — 7. impulsion. — 8. arrangement. — 9. voie ferrée. — 10. déterminées. — 11. exiger. — 12. points d'appui. — 13. Océan Pacifique. — 14. relativement.

1. donnent. — 2. système fluvial. — 3. affluent. — 4. considérable. — 5. si l'on considère. — 6. embouchures. — 7. tirant d'eau. — 8. il est clair. — 9. circulation des voitures.

Bevölkerung, die sich auf 13 bis 20 Millionen Menschen beläuft [1]. Die Mitte wird auch wohl hier das Richtige sein. Genaue Daten über die Zahl der Bewohner im rauhen [2] Berglande lassen sich nicht geben und es können nur solche über die Bevölkerung der feuchten Talebene, namentlich am Stromgebiet des mittleren Sungari, mit einiger Zuverlässigkeit [3] aufgestellt werden. Hier findet man auch den Ackerbau [4] in voller Blüte und in solchem Reichtum, daß er schon seit langen Jahren nicht nur das Innere Chinas, sondern auch das benachbarte russische Amurland mit Schlachtvieh [5] und Getreide aller Art, namentlich mit Weizen [6] und Reis versorgen könnte. Daß darin auch für die Operationen einer Armee sehr wesentliche Vorteile liegen, bedarf keiner weiteren Ausführung [7] und findet seine Bestätigung [8] in den Meldungen russischer Führer über die jüngsten chinesischen Unruhen [9], während welcher große Herden von Vieh auf dem Requisitionswege den Einwohnern abgenommen werden konnten. Wenn auch die einst dichten [10] und ausgedehnten Waldungen der Mandschurei heute schon stark gelichtet [11] sind, so werden sie, namentlich an den Abhängen [12] des Chingan, bei rationeller Bewirtschaftung [13] immer noch eine reiche Einnahmequelle [14] bilden. Freilich werden sich diese nicht mit den reichen Erträgnissen [15] vergleichen lassen, die aus den Mineralien der Mandschurei, an deren Spitze das Gold steht, gewonnen werden können, und die bereits heute, trotz der primitiven Art der Bearbeitung und Verwertung, einen ungeheueren Wert repräsentieren. Rechnet man zu Holz und Edelstein [16] noch die umfangreichen Salz- und Kohlenlager [17], die sich in diesem nördlichen Teile der großen chinesischen Monarchie finden, dann hat man einen ungefähren Eindruck von den Reichtümern und Schätzen, die das Land in seinem Innern birgt. Der Wohlstand [18] des Landes und seiner Bevölkerung wird mit der zweckmäßigen Ausbeutung [19] seiner reichen Hilfsquellen mit der Zeit einen bedeutenden Aufschwung [20] nehmen, und in gleichem Maße werden voraussichtlich [1] auch die Bedürfnisse der Bewohner und der Besitzer wachsen. Für die weitere Entwickelung der russischen Industrie wäre dann ein neues Absatzgebiet [2] von eminentem Wert in Asien gewonnen und die mandschurische Bahn würde außer ihrer militärischen Bedeutung auch eine kommerzielle gewinnen.

(Die Post.)

1. se monte à. — 2. rude. — 3. exactitude. — 4. agriculture. — 5. animaux de boucherie. — 6. froment. 7. explication. — 8. confirmation. — 9. troubles. — 10. épaisses. — 11. éclaircies. — 12. pentes. — 13. exploitation. — 14. source de revenus. — 15. produits. — 16. pierres précieuses. — 17. mines de sel, gisements houillers. — 18. bien-être. — 19. exploitation. — 20. essor.

1. probablement. — 2. débouché.

Internationaler Schülerbriefwechsel (*).

Brief von Katharina (10 Jahre alt).

Bingen, den 12. Oktober 1902.

Lieber Paul!

Welch große Freude hast du uns durch die schöne Postkarte bereitet, mit welcher du uns von der Absendung eines Geschenkes deiner lieben Mama benachrichtigt hast! Gestern brachte ein Bote die Bescheinigung der Ankunft der Sendung, und sofort gab Papa den Auftrag, dieselbe zu holen. Unsere Erwartungen waren weit übertroffen. Warum, guter Paul, hat deine liebe Mama so große Ausgaben gemacht? Die Puppen sind außerordentlich hübsch. Mit Jubel haben wir sie begrüßt. Nicht nur wir, auch die Kinder der Nachbarschaft staunten sie freudig an. Morgen wird ein großes Tauffest stattfinden. Mama hat bereits Kuchen gebacken. Dir zu Ehren wird die eine Puppe Paula, die andere Pauline getauft werden. Von ganzem Herzen danken wir dir und deiner lieben Mama für die wertvollen und hübschen Geschenke und wünschen dir und deiner lieben Mama und allen deinen lieben Angehörigen Gesundheit und alles Gute. Täglich werden wir uns des guten Bruders Paul mit Freuden erinnern, und den Briefboten doppelt freudig begrüßen, wenn er ein Lebenszeichen von dem guten Paul aus Paris bringt.

Herzlichste Grüße und Küsse von mir und meinen Geschwistern.

Katharina B...

Einige Zeilen von Clara (8 Jahre alt).

Lieber Paul!

Eine große Freude hast du uns berei-

(*) S. Seite 737 : *Les séjours en Allemagne. L'accueil fait aux jeunes Français.*

tet. Die Puppen sind wirklich allerliebst, so lieb und brav, wie du, unser Bruder Paul. Wärst du hier, ich fiele dir um den Hals und küßte dich vielmals zum Danke dafür, daß du so sehr lieb und gut bist. Nun sende ich dir recht viele Grüße und noch mehr Küsse und bleibe immer

Dein Klärchen.

Ein paar Worte von Martin (6 Jahre alt).

Lieber Paul!

Ich danke dir schön für die Pistole: sie schießt sehr gut. Ich grüße und küsse dich vielmals.

Dein Martin.

Papa und Mama senden deinen lieben Eltern und dir viele Grüße.



Passionsspiel Brixlegg 1903: Golgatha

Von den Passionsspielen in Brixlegg (Tirol).

Seit Beginn des Monats Juni finden in Brixlegg in der Nähe von Innsbruck die berühmten Passionsspiele statt. Man weiß ja sehr wohl: die Darsteller des Passionsspiels sind keine Schauspieler von Beruf, sondern schlichte[1] Landleute, dem Bauern- und Handwerkerstand angehörend. So ist es in Oberammergau.

1. = einfache, anspruchslose.

so auch in Brixlegg und anderswo. Die Besucher dieser Spiele kommen also nicht, um sich das Debüt gewiegter Bühnengrößen[2] anzusehen; und doch werden sie mit Staunen inne[3], wie gar nicht selten selbst unter der schlichten Lodenjoppe[4] sich ein echter, rechter Künstler findet, dessen Spiel und Wesen um so sympathischer berühren, weil es frei ist von allem theatralischen Beigeschmack, frei von beabsichtigten[5] Pantomimen, der Ausfluß[6] frischer Originalität, natürlichen Denkens und Empfindens. Die Rollen dürfen, wenn wir uns so ausdrücken wollen, nicht eingelernt, dürfen nicht vor dem Spiegel studiert sein, wie gewöhnliche Theaterrollen; sie müssen vielmehr mit tiefgläubiger Seele erfaßt und frommen Sinnes durchlebt werden, dann erzielt der Darsteller auch die Wirkung, die er bezweckt.

(Die Woche.)

2. = sehr erfahrener Schauspieler. — 3. innewerden = bemerken, gewahren. — 4. veston de drap brut. — 5. voulu. — 6. = Ausdruck.

Der Kaiserkanal in China.

Der Kaiserkanal, der von den Chinesen seiner Zeit oberhalb[1] Tientsins durchstochen[2] wurde, um die Europäer am Vormarsch gegen Peking zu hindern, bildet den weitaus[3] wichtigsten Verkehrsweg[4] zwischen dem Süden und Norden Chinas. Von Europäern war er bisher jedoch nur streckenweise[5] befahren[6], und unser Landsmann, Ernst von Hesse-Wartegg, ist wohl der einzige Ausländer, der den ganzen Weg von Hangschou, dem südlichen Ausgangspunkte[7] des Kanals, bis Peking, eine Strecke von mehr als 1800 km. zurückgelegt[8] hat, freilich auch nicht in ununterbrochener Reise. Der Kaiserkanal verdient eigentlich gar nicht diesen Namen, wenigstens nicht, soweit es sich um die Bezeichnung „Kanal" handelt, denn er ist nur das durch Dämme[9] eingeengte[10] und festgelegte Bett des aus den Gebirgen von Schansi kommenden Weiho, und selbst für die zwischen diesem Flusse und dem Hoangho gelegene Strecke des Kanals ist ein altes Bett benutzt worden. Allmählich[11] haben sich hier ähnliche Verhältnisse entwickelt, wie beim Po in Italien, denn bei hohem Wasserstande[12] liegt der Spiegel[13] höher, als das umliegende Land, und zum Schutz gegen verderbenbringende[14] Überflutungen[15] sind deshalb an den Ufern 12—15 m. hohe Dämme errichtet. Zur Bewässerung[16] ihrer Felder haben die Bauern Tunnels durch die Dämme gegraben und regulieren den Wasserzufluß aus dem Kanal nach ihren Feldern durch Schleusen[17]. Wegen der großen Höhe der Dämme haben die Kanalboote auch sehr hohe Mastbäume. Ihre großen, aus Matten zusammengesetzten viereckigen Segel nützen den Schiffern bei der Fahrt stromabwärts[18] auch unter starkem Winde nichts, dazu ist die Strömung zu stark, und alle aufwärts, also nach Norden fahrenden Boote, werden durch Kulis[19] gezogen. Längs der ganzen Strecke mag es wohl eine Million derartiger Zugkulis geben. Von der Spitze des starken Mastbaumes führt ein langes Seil[20] an das Kanalufer, und an diesem ziehen, je nach der Größe des Bootes, 30 bis 50 Kulis, indem sie eine schwächere, einige Meter lange Leine an dem Hauptseile festmachen[21]. Alle vier bis fünf Stunden werden sie abgelöst[22].

Die Städte und Dörfer, an denen der deutsche Forschungsreisende[23] vorbeifuhr, lagen zum Teil in Trümmern[24]. Auf der ganzen Strecke[25] zwischen dem Hoangho und Tientsin bemerkte er keine Schleuse, keine Brücke, und erst in der Nähe dieser Millionenstadt sah er wieder Zeichen ähnlicher Wohlhabenheit[26] wie in

1. En amont. — 2. creusé. — 3. de beaucoup. — 4. voie de communication. — 5. par ci, par là, en partie. — 6. parcouru. 7. point de départ. — 8. parcouru. — 9. digues. — 10. contenu.

11. peu à peu. — 12. étiage. — 13. niveau de l'eau. — 14. désastreuses. — 15. inondations. — 16. irrigations. — 17. écluses. — 18. en descendant. — 19. coolis. — 20. corde. — 21. fixent. — 22. relevés. — 23. explorateur. — 24. en ruines. — 25. distance. — 26. aisance.

der Provinz Schantung. Der Verkehr[27] auf dem Kanal wurde immer lebhafter und gefährlicher, an den Ufern mehrten sich die menschlichen Wohnstätten, und aus dem Gewirr von Häusern, Tempeln und mehrstöckigen[28] Pagoden ragten sogar schon hohe rauchende Fabrikschornsteine empor[29], als sichere Zeichen europäischer Kultur und Niederlassung. Der Kanal war an jener Stelle etwa 60-80 m. breit, und der Bootsverkehr, den v. Hesse-Wartegg hier in der Nähe von Tientsin beobachtete, überstieg alles, was er bisher in China in dieser Richtung gesehen hatte. Die Fahrzeuge[30] zählten nach Hunderttausenden, und schon einige km. von Tientsin war der Kanal von diesen Booten buchstäblich bedeckt. Lange Reihen davon lagen dicht nebeneinander[31], vielleicht 50 und noch mehr der Breite nach von Ufer zu Ufer, so daß sich das Fortkommen äußerst schwierig gestattete. Der deutsche Forschungsreisende sagt darüber: „Selbst in Canton oder Peking oder Schanghai habe ich keinen so großartigen, so erdrückenden Eindruck des ungeheuren Handels und Wandels der Chinesen bekommen, wie hier, während der Stunden, die ich in meinem Boot auf dem Kaiserkanal in Tientsin zubrachte[32]."

(Braunschweiger Arbeiter-Freund.)

27. circulation. — 28. à plusieurs étages. — 29. se dressaient. — 30. embarcations. — 31. en rangs pressés. — 32. passai.

Eine Untersuchung[1] über die Schulprüfung.

Sind die Schulprüfungen nützlich oder schädlich? Tolstoi will nichts von ihnen wissen, und Alphonse Karr definierte die Examina als "die Kunst, die Examinatoren zu betrügen[2],,. Lino Ferriani, einer der geschätztesten[3] italienischen Psychologen, ist derselben Ansicht[4]. Er glaubt, daß der wahre Richter des Schülers nicht der Examinator sei, sondern der Lehrer, der den Zögling[5] das ganze Jahr hindurch unterrichtet hat, und daß das Examen, das den fleißigen Schülern Furcht einflößt[6], den faulen, aber aufgeweckten[7] Kindern Gelegenheit gibt, durch List und Schlauheit[8] die Lehrer zu täuschen[9]. Um dieses Urteil[10] durch Beweisstücke[11] aus erster Hand zu bekräftigen, hat Ferriani unter den Lehrern, den Eltern und den Schülern eine Untersuchung angestellt, deren Ergebnisse[12] er in der Zeitschrift « Natura e Arte » veröffentlicht. Die „Voss. Ztg."[13] teilt daraus folgendes mit: Die Lehrer haben das Examen als eine „große Komödie", als eine „große Mühe, die Mutter von Täuschung und von Bitterkeiten", als ein „komisches Sand in die Augen Streuen", als einen „Kampf für den armen Lehrer", als einen „Monat verlorener Zeit", als „Kraftvergeudung"[14] u. s. w. bezeichnet. Die Eltern haben erklärt, daß die Zeit der Examina für sie und für die Kinder eine Qual[15] ist, daß das Haus dann nicht mehr zur Ruhe kommt, daß alle wie verrückt[16] herumlaufen, u. s. w. Die interessantesten Antworten aber sind die der Schüler selbst. Unter diesen haben gerade die wirklich fleißigen erklärt, daß die Examina für sie eine Quelle der Furcht, des Schreckens, des Kummers seien; die faulen aber haben etwa folgende Antworten gegeben: „Die Examina lassen mich ganz gleichgültig[17]. Man braucht nur schlau zu sein, dann ist das Examen gar nichts. Beim Examen bleibe ich ganz kalt. Komme ich nicht jetzt durch[18], dann vielleicht ein anderes Mal." Ferriani hat im ganzen 150 Kinder gefragt; unter diesen fand er 70, die das Examen fürchteten, 35, die es gleichgültig ließ, und 45, die es nicht missen[19] wollten. Unter den 70 furchtsamen Schülern waren 30 sehr fleißig, 27 etwas weniger und nur 13 ganz faul; unter den 35 gleichgültigen waren nur 5 wirklich fleißig, während 10 weniger fleißig und 20 überhaupt nicht lernen wollten; unter den 45 Freunden der Examina waren nur 4 fleißig, während 20 sich nicht durch allzugroßen Fleiß auszeichneten[20] und 21 durch eine geradezu staunenerregende[21] Faulheit „glänzten". — Ein neuer Beweis dafür, daß man daran denken müßte, unsere „Prüfungen"

1. enquête. — 2. tromper. — 3. = gepriesenen. — 4. = Meinung. — 5. = Schüler.

6. inspire. — 7. éveillés. — 8. malice. — 9. = betrügen. — 10. jugement — 11. preuves. — 12. résultats. — 13. = Vossische Zeitung. — 14. gaspillage de forces. — 15. tourment, supplice. — 16. = wahnsinnig. — 17. indifférents. — 18. = gelingt es mir nicht jetzt. — 19. se passer de. 20. se distinguaient — 21. stupéfiante
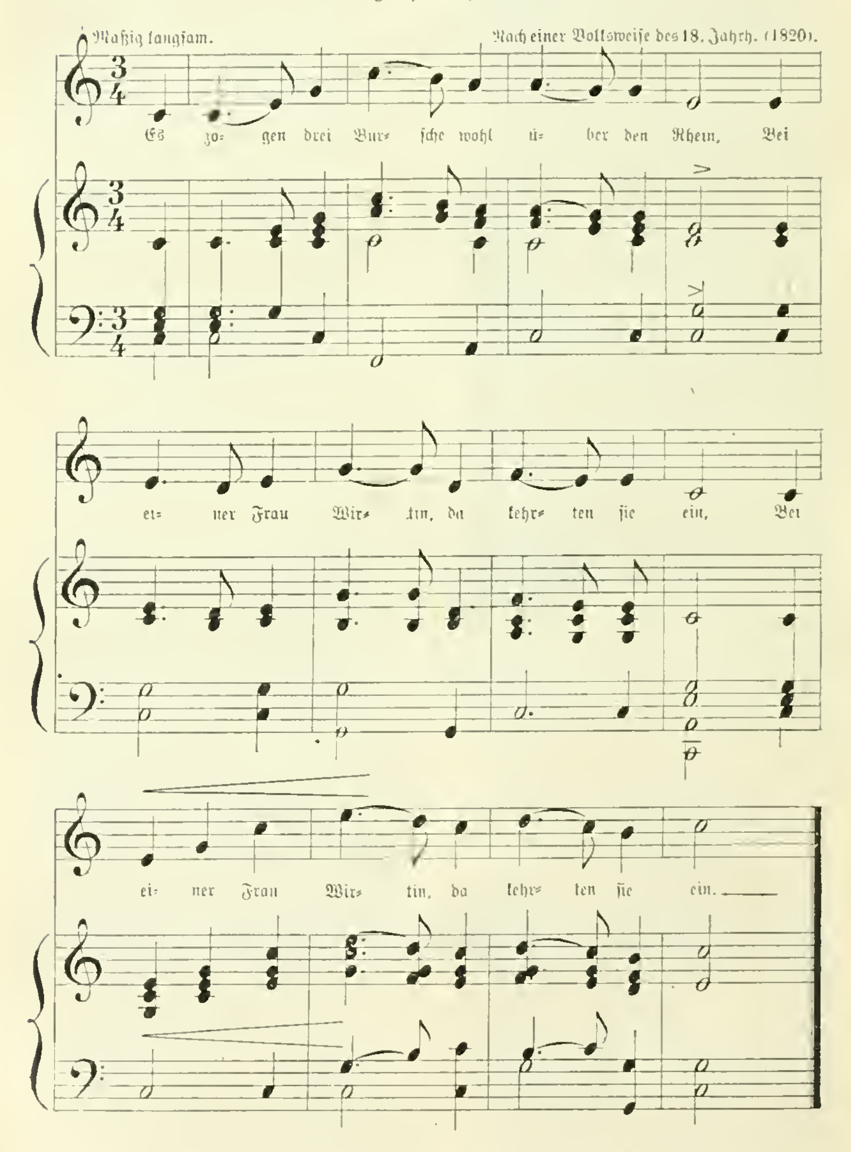
durch sorgliche und aufrichtige Erprobung[22] zu ersetzen, wie es in einem jüngst erschienenen Buche vorgeschlagen[23] worden ist. (Frauen-Echo.)

22. enquête sérieuse et sincère.

23. proposé.

Der Wirtin Töchterlein.

Ludwig Uhland (1809).



Es zogen drei Bursche wohl über den Rhein,
Bei einer Frau Wirtin, da kehrten sie ein:

„Frau Wirtin, hat Sie gut Bier und Wein?
Wo hat Sie Ihr schönes Töchterlein?“

„Mein Bier und Wein ist frisch und klar.
Mein Töchterlein liegt auf der Totenbahr'.“

Und als sie traten zur Kammer hinein,
Da lag sie [1] in einem schwarzen Schrein.

Der erste, der schlug den Schleier [2] zurück
Und schaute sie an mit traurigem Blick:

„Ach, lebtest du noch, du schöne Maid [3]!
Ich würde dich lieben von dieser Zeit.“

Der zweite deckte den Schleier zu
Und kehrte sich ab und weinte dazu:

„Ach daß du liegst auf der Totenbahr'!
Ich hab' dich geliebet so manches Jahr.“

Der dritte hub [4] ihn wieder sogleich
Und küßte sie an den Mund so bleich:

„Dich liebt' ich immer, dich lieb' ich noch heut'
Und werde dich lieben in Ewigkeit.“

Ludwig Uhland [5] (1787-1862).

1. Die Tochter der Wirtin. — 2. voile, linceul (Leichentuch). — 3. = Mädchen. — 4. = hob, Imperfekt von heben. — 5. das Haupt der sogenannten „schwäbischen Dichterschule“. Seine Lieder, Balladen und Romanzen, welche ein Zug von Reinheit, kräftigem und gesundem Lebensmut durchweht, haben ihn zum Liebling des deutschen Volkes gemacht.

Die Gesamtzahl [1] der Deutschen auf der Erde.

Durch die Blätter ging kürzlich eine zusammenfassende Statistik, wonach die Zahl der Deutschen in Europa 76536000 beträgt [2]. Im Anschluß hieran ist gewiß eine Übersicht [3] über die Verbreitung der Deutschen auf der ganzen Erde von Interesse, die wir den „Mitteil. des Allg. Deutschen Schulv.“ [4] entnehmen.

Nächst dem europäischen weist das amerikanische Deutschtum [5] die größte Kopfzahl [6] auf. Wohnen doch allein in den Vereinigten Staaten 10000000 Menschen deutscher Nationalität, Kanada zählt 400000, das übrige Nordamerika 7000. In den mittelamerikanischen Freistaaten [7] sitzen 8000 Deutsche, auf den Westindischen Inseln [8] etwa 10000; Südamerika beherbergt 495000 Deutsche, davon darf man allein auf Brasilien 400000 rechnen; die übrigen verteilen sich etwa wie folgt: Kolumbien zählt 3000, Venezuela 5000, Uruguay 5000, Argentinien 60000, Paraguay 3000, Chile 15000, Peru 2000, die sonstigen Gebiete Südamerikas etwa 2000 Deutsche. Zusammen also beträgt die Kopfzahl der Deutschen in allen Gebieten Amerikas 10920000. Auf Amerika folgt, freilich erst in weitem Abstand [9], Afrika; insgesamt beläuft sich die Zahl der dortigen Deutschen nämlich auf 623000 Köpfe. Der geringste Teil davon sind in den deutschen Schutzgebieten [10], die nicht mehr als 3600 Deutsche zählen; außer den 7000 Deutschen in Egypten und den 10000 im übrigen Afrika, besonders in Algier wohnen die Afrikaner deutscher Nationalität alle im Süden: in der Kapkolonie und den jetzt britisch gewordenen Burenstaaten.

In dem größten Erdteil, in Asien, zählt man nur 88000 Deutsche, und zwar sitzen etwa 50000 hiervon in Niederländisch-Indien [11]; nächst dem kommt Russisch-Asien und Kaukasien, mit 30000 Deutschen. Türkisch-Asien mit Palästina zählt 5000, China (fast ausschließlich in seinen Vertragshäfen) 1500, Japan 1000, Deutsch-Kiautschau 800 Deutsche. Mehr Deutsche als der größte Erdteil beherbergt der kleinste: Australien. Auf dem australischen Festlande mit Neuseeland [12] treffen wir 106500 Deutsche, außerdem 400 in den deutschen Schutzgebieten in der Südsee, 1600 auf Hawai und 1000 auf den übrigen Südsee-Inseln; alles in allem also 109500 Deutsche.

Alle diese Zahlen können freilich

1. nombre total. — 2. s'élève à. — 3. aperçu. — 4. Mitteilungen des Allgemeinen deutschen Schulvereins (Bulletin de l'association générale scolaire allemande). — 5. les Allemands d'Amérique. — 6. nombre de personnes.

7. États indépendants de l'Amérique centrale. — 8. Antilles. — 9. distance. — 10. colonies. — 11. possessions néerlandaises. — 12. la Nouvelle-Zélande.

keinen Anspruch[13] auf unbedingte[14] Genauigkeit[15] machen, sie beruhen nur auf allerdings sorgfältigen Schätzungen[16], denen wieder die Ergebnisse der jeweils letzten Volkszählung[17] zu Grunde liegen. Die letzten dieser Zählungen fanden in den Jahren 1897 und 1898 statt; im übrigen mußte jedoch bei den Schätzungen mit dem Material der Zählungen aus früheren Jahren, großenteils noch aus dem Jahre 1890, gerechnet werden. Im ganzen dürften daher obige Zahlen eher zu niedrig, als zu hoch angesetzt sein. Es ist füglich[18] nicht zu hoch gegriffen, wenn man für das Deutschtum auf der ganzen Erde eine Kopfzahl von 88 276 500 annimmt.

13. prétention. — 14. absolue. — 15. exactitude. — 16. évaluation. — 17. recensement.

18. à juste titre.

EXAMENS ET CONCOURS

École normale de Sèvres (1903).

VERSION

Ich denke man muß einen gewissen Unterschied machen zwischen Märchen und Erzählungen, die man im gemeinen Leben Geschichten nennt. Wenn ich Euch sage, ich will Euch ein Märchen erzählen, so werdet Ihr zum Voraus darauf rechnen, daß es eine Begebenheit ist, die von dem gewöhnlichen Gang des Lebens abschweift und sich in einem Gebiet bewegt, das nicht mehr durchaus irdischer Natur ist. Oder, um deutlicher zu sein, Ihr werdet bei dem Märchen auf die Erscheinung anderer Wesen, als allein sterblicher Menschen, rechnen können; es greifen in das Schicksal der Person, von welcher das Märchen handelt, fremde Mächte, wie Feen und Zauberer, Genien und Geisterfürsten ein; die ganze Erzählung nimmt eine außergewöhnliche, wunderbare Gestalt an und ist ungefähr anzuschauen, wie die Gewebe unserer Teppiche oder viel Gemälde unserer besten Meister, welche die Franken Arabesken nennen.

Ganz anders ist es aber mit den Erzählungen, die man gemeinhin Geschichten nennt. Diese bleiben ganz ordentlich auf der Erde, tragen sich im gewöhnlichen Leben zu, und wunderbar ist an ihnen meistens nur die Verkettung der Schicksale eines Menschen, der nicht durch Zauber, Verwünschung oder Feenspuk wie im Märchen, sondern durch sich selbst oder die sonderbare Fügung der Umstände glücklich oder unglücklich wird.

Hauff.

THÈME

A Prévost-Paradol.

Paris, 25 mars 1849.

Eh! mon ami, il n'y a personne au monde qui nous dise le vrai; presque personne ne nous connaît; ceux qui nous ont vus nous connaissent incomplètement ou nous jugent avec leurs préventions ou leurs amitiés; nous-mêmes nous ne pouvons rien dire de bien certain sur nous-mêmes; avec la meilleure foi du monde, nous ne voyons rien; la proximité nous crève les yeux. C'est bien le moins que les amis soient des confesseurs les uns pour les autres. A quoi servirait l'amitié sans cela? On flatte les indifférents, on se tait avec ses ennemis; on parle tout haut un langage de convention; avec ses amis on parle tout bas et à l'oreille le langage de la bonne foi; il n'y a qu'eux qui se connaissent assez pour savoir qu'ils ont l'estomac assez robuste pour digérer ce mets rude et désagréable, cette nourriture virile qu'on appelle la vérité.

Adieu et écris-moi.

Taine.

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE ALLEMANDE

I. — Actualités.

II. — Historiettes, récits, biographies, nouvelles.

III. — Poésies.

IV. — Mots pour rire, courtes anecdotes.

V. — Devoirs corrigés.

	TEXTE	CORRIGÉ
Thème 17	2ᵉ ann.	7
— 18	id.	7
— 19	7	23
— 20	8	23
— 21	8	39
— 22	8	23
— 23	16	39
— 24	24	»
— 25	24	112
— 26	31	56
— 27	32	56
— 28	48	87
— 29	64	87
— 30	64	87
— 31	72	112
— 32	80	112
33	80	112
— 34	96	135
— 35	96	136
— 36	104	136
— 37	143	»
— 38	143	»
Version 7	7	23

VI. — Examens et concours.

VII. — Illustrations.

Les Quatre Langues

Nº 1. 5 Octobre 1902. 3e Année.

Jmerthaegen

PARTIE ESPAGNOLE

El comienzo del reinado (*règne*) de D. Alfonso XIII.

La jira (*tournée, voyage*) triunfal que el rey D. Alfonso XIII acaba (*vient*) de realizar por las provincias septentrionales de la Península, y la expedición de meras (*simples*) emociones familiares que, atravesando la República francesa, simultaneamente ejecuta su augusta madre, la reina Dª María Cristina, parecen ser los dos actos de iniciación que han venido á imprimir un tono nuevo al principio (*commencement*) del reinado personal que ha comenzado, entre las auras (*brises*) embalsamadas del último Mayo, con la declaracion de la mayor edad (*majorité*) y la jura (*serment*) constitucional.

La jira del Rey á las provincias del Norte tenia como principal atractivo ponerse (*de se mettre*) con sus pueblos en la corriente de la nueva vida social. ¡ Qué ejemplo tan consolador ha hallado (*trouvé*) el Rey mismo en las provincias que ha recorrido (*parcourues*). ¡ Una naturaleza vigorosa presta á los artificios (*travaux*) del hombre materias abundantes para prosperar con su trabajo su propia felicidad. En pocos años las grandes industrias convierten nuestras provincias septentrionales en centros de esfuerzo y de trabajo capaces de compartir (*prendre part à*) toda la activa competencia de la lucha por la vida, de la lucha por la prosperidad y de la lucha por la independencia.

Desde *La Algodonera*, *La Moreda* y la *Fábrica de aceros* de Gijon, el Rey no ha hecho mas que recorrer gloriosos palenques (*étapes*) de que se destacan industrias particulares tan poderosas como las de la Felguera y Mieres y del Estado como las fábricas de armas de Oviedo y Trubia...

Jamas se vió un monarca mas intimamente ligado al corazón de sus pueblos. Las mujeres proclamábanle (*l'applaudissaient*) entusiasmadas. Los obreros le gritaban : « Sé (*sois*) el padre de los que trabajan. » Las odiosas divisiones y los odiosos fanatismos parciales parecen como apagados. Un periodico ha escrito : « Los que aqui son reconocidos por socialistas, por libertarios, por anarquistas, son los que le han vitoreado (*acclamé*) mas. » La juventud (*jeunesse*) se ha derramado (*répandue*) en flores. Las doncellas (*jeunes filles*) acudian en bandadas (*troupe*) á ofrecerle la tacita simpatía del amor y la esperanza, y hasta de los niños se refieren (*on raconte*) vivas anécdotas de candorosa familiaridad.

¡ Este grato espectaculo habia sido largamente esperado por la nacion ! El Rey ha logrado (*réussi à*) concentrar en su persona la atencion, la esperanza, el sentimiento nacional. El señor Dato decia bien en León : « ¿ Quien piensa en politica ? Aqui no queda mas que un partido, el del Rey, y una masa que todo lo espera de él : la de los obreros con su pacifica evolucion. Yo me declaro obrero a los pies del Rey, que tambien llena mi alma de entusiasmo. »

* * *

En tanto (*pendant*) que asi el rey D. Alfonso con su jira por las provincias del Norte inaugura un periodo nuevo para la economia, la politica, la vida y el porvenir de España, su madre augusta, sin quererlo, sin proponerselo, sin pensarlo siquiera (*même*), eleva en el exterior el concepto de (*l'opinion sur*) España, llamando hacia este país de grandes destinos la atencion de las naciones.

La prensa de Paris, reconociendo las eximias cualidades personales que adornan a la dama augusta, que no se ha titubeado (*hésité*) en llamar con merecido tributo de jus-

ticia *la más ilustre de las Reinas de Europa*, ha multiplicado sus cables de simpatía hacia la nación española, no solo describiendo las diversas aclamaciones entusiásticas de que la Reina ha sido objeto en aquella capital, sino (*mais encore en*) consagrando artículos importantes á la que durante diez y seis años de duras pruebas fué reina regente de España, y educó para el trono al rey D. Alfonso XIII, su hijo...

El comienzo del reinado de Alfonso XIII ha sido y es otra revelación. El Rey concentra en su persona todos los entusiasmos nacionales, y la Reina, su augusta madre, reanima en Europa el concepto nacional de España. ¿ No pueden con razón llamarse estos augustos Príncipes los dos primeros *obreros* de la Nación ?

Juan Pérez de Guzman.

(*La Ilustración española y americana.*)

Una nueva República

Después de (*après*) treinta años de lucha casi constante, la isla de Cuba, última de nuestras posesiones ultramarinas, logró alcanzar (*est arrivée à obtenir*) su independencia. La intervención yanqui que ha ejercido sobre ella durante cuatro años, y que muchos temieron (*craignirent*) ver terminar en anexión, ha cesado, definitivamente, y el dia 20 de Mayo pasado fué el señalado para la solemne ceremonia de la entrega (*remise*) del mando (*commandement*), hecha por el general norte-americano Wood al Sr. D. Tomás Estraba y Palma, Presidente de la nueva República.

Engalanóse (*S'orna*) la capital para la patriotica fiesta. La isla privilegiada en hermosura envolvió su bandera (*drapeau*) en oleadas (*flots, gerbes*) de flores. Levantáronse arcos triunfales, entre los cuales sobresalieron por su riqueza y elegancia los del Parque central, plaza de Albear, calles de Ricla, Galiano, Obispo y San Rafael.

La ceremonia de la entrega tuvo lugar en el palacio del Gobernador, en el antiguo salón del Trono.

Después de la lectura de los respectivos mensajes, el Presidente del Tribunal supremo tomó al Sr. Estrada Palma juramento (*serment*) de fidelidad á la Constitución y á las leyes de la nueva República ; luego en el balcón principal del palacio fué arriada (*retirée*) la bandera de los Estados-Unidos é izada la tricolor de Cuba, por Máximo Gomez y el general Wood.

Cantóse en la Catedral solemne *Te Deum*. El arzobispo de la Habana, acompañado del clero catedral, parroquial y regular, recibió en la puerta del templo al Presidente, que fué conducido al sitial que tenia preparado en el presbiterio, bajo palio (*dais*), honor que por modestia rehusó á la salida.

Terminado el acto, las fuerzas americanas desfilaron por la plaza de Armas, y embarcaron en el muelle (*quai*) de Caballeria á bordo del *Morro-Castle*.

La Constitución politica de la República cubana establece la igualdad ante la ley de todos los ciudadanos, la abolicion de la pena de muerte para derechos politicos, la inviolabilidad del domicilio, las libertades de imprenta (*de la presse*), reunión, enseñanza, asociación y cultos; la separación de la Iglesia y el Estado, la enseñanza obligatoria y gratuita, y el sufragio universal. Declara incompatibles los cargos de senador y de representante con cualquiera otros retribuídos por el Estado [excepto el de catedrático (*professeur*)]. Marca la reunión del Congreso dos veces al año ; limita el veto é impone al Presidente responsabilidad ante el Tribunal supremo ; declara gratuito el ejercicio de la justicia é inamovible la magistratura.

El único punto negro de esta Constitución es una adición impuesta por el general Wood después de votada definitivamente, por la cual se concede á los Estados Unidos derecho á intervenir para la preservación de la independencia de Cuba, y ésta se compromete (*s'engage*) á vender ó arrendar (*affermer*) al Gobierno americano terrenos para carboneras (*dépôts de charbon*) ó estaciones navales en determinados puntos, que se convendrán con el Presidente de los Estados Unidos.

Esto sugiere á los pesimistas temores (*des craintes*) para la futura independencia de la Isla. Hoy por hoy, sin embargo, los Cubanos son libres : el espíritu de los que la ri-

gen parece inspirado en ideales de libertad y progreso, que acaso (*peut-être*) lleguen (*arriveront*) á colocarla á la altura soñada. España, olvidando antiguos y recientes rencores, debe desearlo como madre que desea el bien del hijo que abandona el hogar (*foyer*) para hacer nueva vida. Cierto que hemos perdido en la hermosísima isla el dominio útil y material; pero allí queda el espíritu de España señalado por el testimonio imborrable (*ineffaçable*) de su lengua. ¡ Ojalá (*Plût à Dieu*), para gloria de España, llegue á ser Cuba una grande y floreciente República! Porque ¿ habrá mayor orgullo para una nación que el ser (*que d'être*) madre de nuevas y nobles naciones?

(*Actualidades.*)

San Sebastián.

El forastero (*étranger*) en San Sebastián no tiene que (*n'a pas à*) ir á buscar (*chercher*) la playa, como en otros puntos sucede (*cela arrive*). Así como la ciudad vieja se agrupa junto al muelle (*quai*), cuna de su riqueza y su comercio, la ciudad nueva, el San Sebastián de los hoteles, de los jardines y de los paseos, está formado junto á la Concha como un ejército (*armée*) en día de parada. En primera fila los *chalets* particulares, los hoteles aislados (*isolés*), las casas todas de piedra, respirando belleza exterior y *confort* por dentro.

Su frente de batalla es una curva graciosísima paralela a la que forman el mar y el muro que limita la playa. Detrás de los hoteles la ciudad limpia y flamante (*brillante*), con sus calles tiradas á cordel, sus casas de vecindad (*d'habitation*) impecables, sus hileras de árboles, sus líneas del tranvía, todo lo que puede apetecer (*désirer*) el más exigente en una ciudad a la moderna.



San Sebastián. Vista del puerto.

Entre la línea de hoteles y la playa corre el paseo de la Concha (*conche, coquille*), punto de reunión de la colonia forastera al caer la tarde. Se forman con las sillas agradabilísimos corros; se aspira la brisa paseando (*en se promenant*) desde *Alderdi-Eder* (1) hasta cerca del palacio de Miramar (2), límites naturales de la playa guipuzcoana. Desde las terrazas y miradores (*balcons vitrés*) de los hoteles se contempla el espectáculo del sol poniente (*soleil couchant*), brillando en alta mar con un rojo cereza como el de la boca de un horno; á la izquierda del espectador el palacio de Miramar ocupando una altura, y Ondarreta, la playa del Antiguo, situada al pie de Mendizorrot; a la derecha la mole (*masse*)

(1) Explanada que da frente al Casino.
(2) Residencia de la familia real.

extendida y grisácea (*grisâtre* del Gran Casino.

*
* *

La Concha es el número uno de las playas de baños. Córrese hacia el mar en pendiente tan suave, en plano inclinado tan próximo (*rapproché*) al plano horizontal, que por cada centímetro que el mar desciende en la marea baja, gana un metro la tierra en extensión, y por poco que el mar se eleve en la otra marea, hay que poner en movimiento ascendente á todas las casetas (*cabines*)

La isla de Santa Clara, clavada allá en medio, viene á ser un rompeolas (*brise-lames*) natural, gracias al que las ondas llegan á la playa castigadas, tímidas y sin poder para hacer daño. ¡ Qué diferencia entre las olas (*flots*) de San Sebastián, mansas (*doux*), correctísimas, perfectamente educadas, lamiendo (*léchant*) la curvilínea playa á manera de una hoz de espuma (*arc d'écume*), y las olas de Biarritz, salvajes y furiosas, enarcando el verdinegro (*vert-noir*) lomo (*dos*) allá en la « playa de los locos » y azotando (*frappant*) á las peñas (*rochers*) en horrísona y perdurable flagelación.

Añádase (*ajoutez*) á esa perfección de la playa y á esta simpatía de un mar fuerte, pero civilizado, el empeño (*désir persévérant*) de los donostiarras (*habitants*) en hacer de su capital lo que se llama una tacita de plata (*petite tasse d'argent, un bijou*). Calles rectas, jardines cuidados hoja por hoja, fuentes públicas por doquiera (*de tous côtés*), relojes eléctricos sobre columnas de hierro y sillas á porrillo (*à profusion*) en todos los boulevares, plazoletas, alamedas (*allées*) y paseos (*promenades*).

*
* *

Bajemos (*descendons*) á la playa. Difícilmente habrá otra en España ni en el extranjero tan populosa, tan animada, con un tinte (*couleur*) democrático tan característico. Aquellos respetables barracones (*grandes cabines*), donde puede albergarse (*se loger*) muy bien una compañía de soldados, no delatan (*n'indiquent pas*) una colonia de bañistas, sino una feria de lugar (*de village*) con sus figuras de cera, sus cosmoramas, sus hércules y sus casas de fieras (*ménageries*).

Allá se ve un letrero (*écriteau*), acá otro, infinidad de ellos por todos lados; son los nombres de los bañeros (*maîtres baigneurs*) ó bañeras; cada cual (*chacun*) tiene su trozo (*morceau*) marcado en la playa, una escalera especial en la muralla con el letrero correspondiente, varios tablones (*madriers*) para que los parroquianos (*clients*) no se hundan en la arena, una pareja de bueyes (*paire de bœufs*) para el subir y bajar de los barracones siguiendo el movimiento de las mareas, y un barracón especial, solo cerrado por la espalda (*par derrière*), para comodidad y asiento de los mirones (*spectateurs*).

El ejército de bañistas empieza á descender hacia (*vers*) la playa. Llevan algunos las sábanas y toallas rusas (*peignoirs*) atadas con correas, como mantas de viaje; ostentan las niñas sus espaldares de hule (*toile cirée*), sobre los cuales se seca el pelo tendido; enciérranse otros en los gabinetes de *La Perla* para bañarse por el sistema celular, mientras los más despreocupados (*désœuvrés*) cruzan la playa entera con el traje listado de baño.

En el fondo, metida en el mar á algunas brazas, se ve una lancha (*chaloupe*) anclada; en el extremo de sus palos (*mâts*) tiene una plataforma, á manera de las cofas (*hunes*) de las antiguas naos (*bateaux*). De allí se arrojan (*lancent*) los nadadores, y en torno de la barca bucean y se bañan sin miedo al golpe de las olas.

Casi en el extremo de la playa, por la parte de Miramar, se distingue una caseta flamante, flanqueada por dos torrecillas (*tourelles*) coronadas por cúpulas casi esféricas. Es la caseta con que la Diputación (*Conseil général*) ha obsequiado (*offerte*) á la familia real y que esta no aprovechará hasta la temporada venidera (*saison prochaine*), porque en el año actual no se baña á consecuencia del viaje del Rey á León, á Pamplona y á Bilbao.

Los niños jugan en la arena, abriendo zanjas (*fossés*), levantando montículos, ganándose, si no el pan, los dulces (*bonbons*) con el sudor del rostro; descalzos de pie y pierna, se meten dentro del agua los de la vanguardia infantil, alcanzando el ideal bellísimo de la niñez :

mojarse (*se mouiller*), chapotear (*barboter*) y ponerse perdidos de agua.

Las niñeras (*bonnes d'enfants*), entre tanto, cuidan la (*prennent soin des*) herramienta (*outils*) sobrante (*de trop*) á la sombra del corredor de la Perla, en donde mil curiosos contemplan el romper de las olas y el ir y venir de los bañistas con largos gemelos marinos.

A poco de (*peu après*) fijarnos en (*avoir observé*) la animadísima y revuelta (*agitée*) playa, comprendemos que el desorden allí es puramente artístico, aparente nada más. Cada bañero cuida (*soigne*) su trozo (*morceau*) como un feudo (*fief*); nada, en apariencia, separa la playa de señoras de la playa para ambos (*les deux*) sexos, y sin embargo, cuando algún descarado (*impertinent*) ó ignorante quiere meterse en terreno vedado (*réservé*), los celadores (*gardiens*) de la playa acuden a recordarle que ciertas cuerdas, son tan infranqueables como las murallas de la China; los baños tienen su reglamento de orden interior, que aparece pegado (*collé*) en cien tablillas, y que es todo un monumento administrativo; la playa de San Sebastián, en fin, tiene su policía, su reglamentacion, su servicio de vigilancia y de higiene como un campamento á la moderna.

Tal es de extensa (*par son éten-*



San Sebastian : *Alderdi Eder* y el Casino.

due), concurrida (*sa fréquentation*) y poblada.

* *

El Gran Casino ocupa un lugar (*place*) preferente entre los monumentos de San Sebastian. Sus dos torres centrales se elevan como los dos anteojos (*lunettes*) de un estereóscopo; su cúpula central que corresponde al salon de fiestas, su terraza magnífica y su explanada de jardines, en donde se alza (*s'élève*) el kiosco para la música, hacen la admiracion pública. A primera vista parece un palacio de exposiciones.

La entrada es monumental y magnífica. Un amplio vestíbulo y una hermosa escalera de mármol (*marbre*), modelo de ligereza y esbeltez, dan acceso al salon de fiestas; la pieza principal de la casa, quizás (*peut-être*) algo recargada (*un peu chargée*) en materia de adornos arquitectónicos, pero muy decorativa indudablemente. Aquellas cariátides que sobre la galería de tribunas simulan sostener el techo (*plafond*), tienen una gracia extraordinaria.

En una noche de gran espectáculo es hermoso el que (*celui que*) representa el Gran Casino. La orquesta en el escenario preludia un vals, un rigodon ó un *pas de quatre*; la crema femenina de Guipúzcoa, de Madrid, de España entera, porque toda España va á San Sebastian, danza graciosamente sobre el pavi-

miento encerado (*porquet ciré*) y reluciente como un espejo (*miroir*); mariposean (*font les beaux*) ellos, luciendo el frac [esa americana (*veston*) con cola] ó el smoking [ese frac rabón (*sans queue*); los fumadores contemplan el baile desde las dos *serres* semi-circulares situadas á babor y á estribor del salón de fiestas; y empleo esta terminología porque, en efecto, parecen las *serres* los dos tambores de un vapor de ruedas, desde donde se imprime movimiento á aquella inmensa máquina de bailar; llénase (*se remplit*) la gran terraza, las galerías superiores, los pasillos (*couloirs*) y las tribunas, y sólo entonces puede formar el turista idea exacta, no ya de la cantidad respetable, sino de la calidad superior de la colonia veraniega (*estivale*) de San Sebastian.

Notemos además los billares, las mesas de tresillo (*jeu*), los caballitos (*petits chevaux*), la biblioteca, etc.

***

Para el forastero que encuentra excesivo el bullicio (*bruit, animation*) de San Sebastián en estos días, insoportables las apreturas (*les bousculades*) de la plaza, atronador (*étourdissant*) el ruido de las músicas, peligrosas las carreras del *Cestcen-Zuscua* (*toro de fuego*) é intransitables (*inaccessibles*) el boulevard y las grandes vías de la población, están diciendo *tomadme* (*prenez-moi*) esas ligeras *cestas* (*voitures-paniers*) que conducen al turista a Pasajes, á Hernani, á Rentería, á Lezo, á otros mil pueblecillos (*petits villages*) pintorescos llenos de bellezas naturales, de reliquias artísticas, de curiosos recuerdos (*souvenirs*) históricos. Los cocheros de San Sebastián, con sus boinas (*bérets*) rojas y sus chalecos encarnados de criado de casa grande, restallan los látigos (*font claquer les fouets*) llamando al viajero; en pocos momentos hacéis (*vous faites*) el viaje, tomando cómodamente el fresco en la ligera *cesta*, con su techo impermeable y sus cortinas (*rideaux*) que renuevan el aire como abanicos.

Almorzaréis (*vous déjeunerez*) en Pasajes á orillas del mar, sobre el propio mar mejor dicho, porque *Pasajes de San Juan* y *Pasajes de San Pedro*, separados por el canal, tienden á unirse con pilotes (*pilotis*) y muelles (*quais*) que les dan el aspecto de ciudad lacustre.

Visitaréis en Pasajes la casa en donde vivió nuestro gran poeta Victor Hugo; en Lezo el famoso Santo Cristo; en Rentería el retablo (*retable, autel*) de su iglesia, trazado por D. Ventura Rodriguez; en Hernani la tumba del capitán Joanes Urbieta, que hizo (*fit*) prisionero al rey de Francia en la batalla de Pavía.

Con el tranvía eléctrico, recién construido, subiréis (*vous monterez*) encima del Monte Ulía, á unos mil metros de altura, desde donde gozaréis (*vous jouirez de*) la vista del panorama más magnífico que haya en el mundo. El mar llega hasta el pie del monte y se extiende por ambos lados con un horizonte tan lejano que se puede ver el faro de Biarritz y las montañas de Santander; varios buques de vapor salen de Pasajes o de San Sebastián con dirección á Bayona, Burdeos, Bilbao ó la América del Sur, dejando largos zurcos (*sillons*) en el agua y rayas negras de humo en el aire hasta que desaparezcan. varias horas después, haciéndose (*devenant*) puntos invisibles; numerosos barcos de vela, lanchas de recreo, yachts, y vaporcillos zurcan (*sillonnent*) el mar á poca distancia de la costa. Los montes Cantábricos se alzan (*se dressent*) por detrás elevando hasta las nubes sus cimas orgullosas ó dibujando su enérgico perfil en el azul del cielo. El río Urumea forma, por abajo, en los campos verdes, los bosques y las arboledas, las serpentinas de su curso.

Y, por último, la pulquérima (*très belle, très soignée*) ciudad de San Sebastián se extiende al pie del Monte Ulía, entre las montañas y el Océano, con sus calles rectas, sus paseos y jardines, sus iglesias y monumentos, la estación del ferrocarril, la plaza de toros, las dos playas, y el puerto viejo, mientras que (*pendant que*) á la entrada de la Concha, guardianes de la población, se levantan como inmesas pirámides el castillo de la Mota, la isla Santa Clara y el Monte de Mendizorrot. De diá como de noche el espectáculo es grandioso y bien se puede decir que no hay otro igual en el mundo.

***

La galantería y la amabilidad de San Sebastián es esa amabilidad perfecta que consiste en achicarse (*se rapetisser*) y desaparecer para que solo brille y se luzca (*se pavane*) el huésped (*l'hôte*). En efecto, hay que (*il faut*) revolver (*fouiller*) media población para encontrar el elemento guipuzcoano. Vida madrileña en el boulevard por la mañana, vida madrileña por la tarde en el paseo de la Concha, vida madrileña por la noche en la terraza del Gran Casino; en todas partes una sucursal de Madrid, á la cual sucursal se han unido la flor y nata (*crème*) de la sociedad elegante de provincias.

Pasatiempo

Charada.

Prima : nota musical.
Tercia : es musical también.
Mi *dos* lo lleva delante
cualquiera. Y mi *todo* es
un apellido común
y un adjetivo á la vez.

(Véase la solución en el número siguiente.)

El Paraguas.

Cuento baturro.

Pues señor — y va de cuento. —
Una tarde predicaba
mosen Juan, en Botorrita,
un sermón, y hacía gala
de su oratoria nombrando
muchos textos y parábolas
del Evangelio del día
y de la Historia Sagrada.
Les habló de cuando fueron
al Calvario una mañana
las tres Marías buscando
á Jesús, que ya no estaba,
sino que hallaron un angel
que les dijo estas palabras :
— « ¿ A quién buscáis, afligidas ?
Jesús voló en cuerpo y alma ».
Casi al final del exordio
se desató una tronada
por el pueblo y una lluvia
y unos truenos que asustaban.
El predicador tenía
que repetir las palabras,
porque los truenos tan fuertes
no dejaban oir nada.
« ¿ A quién buscáis ? » — repetía
mosen Juan con voz muy clara.
En esto que entra un baturro
y al oir aquéllo exclama :
« ¡ Pues á mi mujer y al chico,
que les traigo este paraguas ! »

Jorge Roqués González

Le parapluie.

Conte aragonais.

Or donc, monsieur, voici un conte.
Un soir prêchait
maître Jean, à Botorrita,
un sermon, et il faisait étalage
de ses talents oratoires en citant
beaucoup de textes et de paraboles
de l'Evangile du jour
et de l'Histoire Sainte.
Il parla du jour où
les trois Marie allèrent au
Calvaire pour chercher
Jésus qui n'y était plus.
Elles rencontrèrent un ange
qui leur dit ces mots :
« Qui cherchez-vous, pauvres femmes ?
Jésus s'est envolé en corps et en âme. »
Presque à la fin de l'exorde,
un orage éclata sur le village
avec une pluie et des coups
de tonnerre à faire peur.
Le prédicateur devait
répéter les paroles
parce que les coups de tonnerre
étaient tellement forts
qu'ils ne laissaient rien entendre.
« Qui cherchez-vous ? », répétait
maître Jean d'une voix très claire.
A ce moment entre un paysan
qui en entendant cela s'écrie :
« Je cherche ma femme et le petit,
car je leur apporte un parapluie ! »

E. V

Casos y cosas.

Pérez habla con la condesa :

— Mire usted, Perecito... ¿ Creerá usted que esta docena de riquísimos pañuelos (*mouchoirs*) de hilo sólo me han costado diez pesetas ?

Pérez, inclinándose y con la mejor voluntad de hacer una frase discreta y amable :

— Baratísimos (*très bon marché*), condesa ; tanto, que ya no hay disculpa (*excuse*) para quienes (*ceux qui*) se suenen (*se mouchent*) con los dedos.

* * *

Un futuro suegro (*beau-père*) pide informes (*des renseignements*) acerca de su futuro yerno (*gendre*).

— No le conozco más que un defecto, — le dicen.

— ¿ Cuál ?

— No sabe jugar.

— ¿ Y eso es un defecto ?

— Sí, señor ; porque, á pesar de todo (*malgré tout*), juega (*il joue*).

* * *

— ¿ Cuál es la diferencia entre ocho y tres ?

— No lo sé (*je ne sais pas*).

— Vamos á ver : si tú tienes ocho pesetas y te pido (*je t'en demande*) tres, ¿ cuántas te quedarán (*combien t'en restera-t-il*) ?

— Ocho.

— ¡ Pero, hombre (*l'ami*), si te he pedido tres !

— Usted me las pide (*demandez*) ; pero yo no se las doy (*je ne vous les donne pas*).

EXAMENS ET CONCOURS

Sections normales *préparatoires au professorat commercial* (*1902*).

VERSION 9 (1).

Antigüedad del velocipedo.

El velocípedo es conocido desde tiempos antiguos y en forma mas ó menos primitiva é imperfecta, se conoce y usa en China desde hace siglos. Ricius, en sus viajes por aquel imperio, atravesó largos trayectos sobre un vehiculo que solamente tenía una rueda, sobre la cual se colocaban á horcajadas los viajeros, y á cuyos lados habia otras dos ruedas que se hacian funcionar mediante unas palancas, lo cual es el mecanismo de los *triciclos* hoy usados. La primera *draisine*, inventada por el diplomático badenés Barón de Drais, se ensayó en el jardín de Tivoli y fué luego perfeccionada por el inglés Mr. Knight, convirtiéndola en el *Holy-horse*.

En 1663 se construyó en Londres, para el rey de Dinamarca, una silla que, por medio de una manivela, se ponia en movimiento, llevando la persona que la ocupase, pudiendo andar con la velocidad de tres millas geográficas en una hora.

THÈME 6.

Lettre à la princesse de Salm-Dyck.

MADAME,

Je n'aurai pas le plaisir de diner avec vous, et cela, parce que je suis mort. Je m'enterrai hier avec les cérémonies accoutumées, pour traduire un livre grec. C'est une belle entreprise dont je suis fort occupé. Ainsi, je n'y renoncerai guère que dans huit ou dix jours. Alors je ressusciterai et je vous apparaitrai. Ne soyez pas fâchée, Madame, si je vous manque de parole. J'ai fait pis à Mme Clavier Après mille serments de diner chez elle hier, je n'y suis point allé. Sérieusement, je travaille comme un nègre. Je veux faire quelque chose, si je puis. Je pense à vous dans mon tombeau. J'en sortirai avant le jour du jugement, pour vous aller un peu présenter mon respect; mais ce sera le matin, si vous le permettez.

De profundis.

P.-L. COURIER.

(1) Les exercices ainsi numérotés sont ceux dont le corrigé paraitra dans un n° ultérieur.

Les Quatre Langues

N° 2. 20 Octobre 1902. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

Bilbao.

El viaje que S. M. el rey ha realizado á Bilbao da indiscutible actualidad a esta importante villa cantábrica.

Bilbao es población de aspecto en extremo simpático. Sus casas parduzcas (*grisâtres*), llenas de tiendas (*boutiques*), signo del gran desarrollo (*développement*) que allí tiene el comercio, su larga ría (*rivière*) poblada de barcos procedentes (*provenant*) de lejanos (*lointains*) puertos, sus modernos edificios, señal de la constante actividad é interés que por su villa se toman



Bilbao : Puente del Arenal y estacion de Portugalete

(*prennent*) sus habitantes, y sus grandes fundiciones (*fonderies*), casi únicas en España, hacen que la capital vizcaina (*basque*) sea uno de los mejores puntos de España.

La ciudad del hierro (*La ville du fer*) es denominada esta poblacion, y es verdad que nunca con mayor motivo ha sido aplicado sobrenombre alguno. Allí el fuerte metal es el amo (*maître*) y señor de extensa comarca (*région*). Para extraerlo de la tierra hay formadas infinitas sociedades mineras; para trabajarle y darle (*lui donner*) forma conveniente, multitud de fabricas tienen asiento en la margen izquierda (*rive gauche*) de la ria, y para transpor-

tarle á todos los ámbitos de la tierra, millares de barcos están anclados de continuo á lo largo (*tout au long*) de sus muelles (*quais*).

Ciudad fuerte, ciudad poderosa, Bilbao no atrae (*n'attire pas*), como tantas otras, por sus diversiones (*amusements*), por sus paseos (*promenades*) ó por su alegría: Bilbao agrada (*plaît*) por el ambiente trabajador, industrioso que en él se (*qu'on y*) observa. Allí no se comprende la vida de holganza (*paresse*) ó de diversiones que son el fuerte de otros puntos; vivir allí sin dedicarse (*s'adonner*) á negocios (*aux affaires*) es cosa completamente imposible.

Y como tal (*cela*) hacen los Bilbaínos y procuran (*tâchent d'obtenir*) al mismo tiempo el engrandecimiento de su villa, de ahí el (*il en resulte*) que ésta (*cette ville*) cada día adquiera mayor desarrollo, mayor belleza y mayores atractivos.

Su ensanche (*quartier neuf*), sin ser tan grandioso como el de Barcelona, es lo suficiente para responder á las necesidades de una población que va en aumento. Está formado de calles anchas, bien adoquinadas (*pavées*), de rectas líneas, y que, por lo tanto, facilitan de poderosa manera el tránsito. Diversas líneas de tranvías las surcan (*sillonnent*), y cuando el forastero (*étranger*), después de pasear por ellas, llega (*arrive*), agradablemente impresionado al Arenal, centro de la villa, y ve (*voit*) los infinitos barcos que en la ría hay anclados, oye (*entend*) el pito (*sifflet*) de las locomotoras de las diversas líneas férreas que del centro de Bilbao parten, se aparta (*s'écarte*) para dejar el paso á los centenares de carros cargados de mercancías, y contempla la grandiosidad (*magnificence*) de las obras allí construidas, como el palacio de la Diputación (*Conseil général*), el puente que se abre (*pont tournant*), el teatro de Arriaga á el puente de Vizcaya; el forastero aquel (*cet étranger*) reconoce que Bilbao es una ciudad hermosa, digna de la fama (*renommée*) que tiene, y que está llamada á ser una de las poblaciones (*villes*) más importantes no ya (*non seulement*) de España, sino (*mais encore*) de Europa entera.

El puerto exterior de Bilbao.

El puerto exterior de la capital vizcaína, recientemente inaugurado, es una hermosa obra (*œuvre*), orgullo del pueblo que la ha realizado y del ingeniero D. Evaristo Churruca, director de los trabajos.

Desde el año 1875 ó 76 en que fueron adjudicadas las obras (*travaux*), Bilbao ha seguido con interés el curso de los trabajos, confiando en que la terminación de ellos daría á la villa mayor vida y prosperidad de la (*que celle*) que hasta ahora ha contado.

Tras (*Après de*) largos sacrificios, hállase hoy terminada tan importantísima obra, para lo cual ha sido necesario vencer grandísimas dificultades, ganarle al mar poco á poco el terreno donde debían asentarse (*se placer*) los bloques de piedra y luchar constantemente con toda clase de contrariedades.

El puerto tiene 280 hectáreas de extensión, y su última piedra fué colocada (*placée*) el día 7 del actual por Su Majestad el rey D. Alfonso XIII, cuyo objeto principal al trasladarse á Bilbao fué la inauguración del citado puerto exterior.

Cuanto se diga (*Tout ce qu'on peut dire*) en elogio de esta obra es poco, por ser una de las más grandiosas que se han realizado en España.

Tiene el puerto 640 metros de boca (*ouverture*) desde la punta del rompeolas (*brise-lames*), que tiene cerca de dos kilómetros de longitud, á la del contramuelle (*contre-quai*), que tiene más de un kilómetro.

En este puerto hallarán seguro refugio los numerosos barcos que acuden á Bilbao desde lejanos puntos, ya libres de los peligros que á su paso se ofrecían al atravesar la célebre *barra*, donde tantos buques se han perdido á la vista del puerto que querían alcanzar (*atteindre*).

Es curiosa la historia de las obras de este puerto llevadas á cabo únicamente por la constancia y tenacidad de los Bilbaínos que deseaban ver terminada una obra que tantos beneficios había de reportarles.

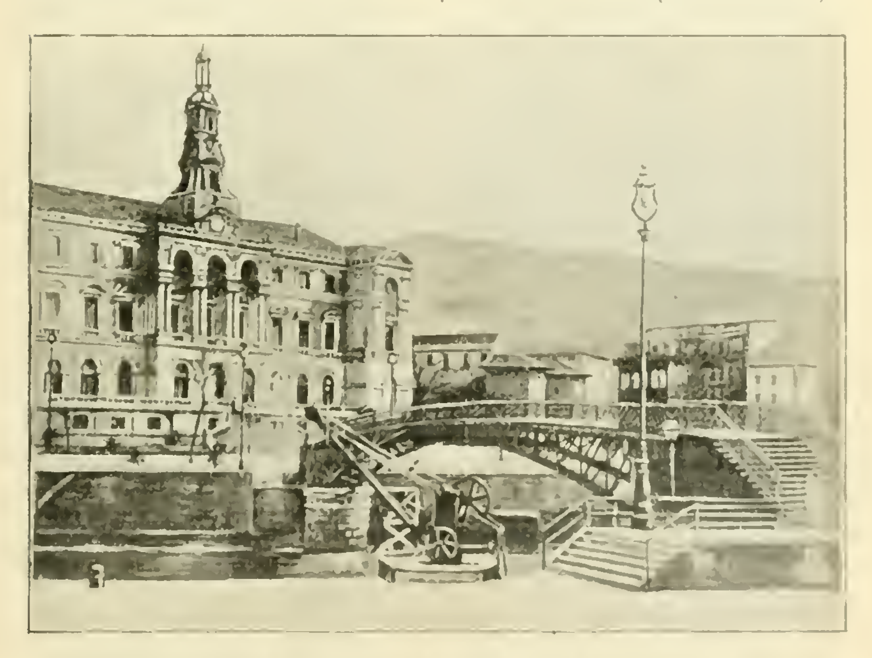
Para ello, han sido precisos (*il a fallu*) veinticinco años de constante batalla contra toda clase de dificultades, que bien de tierra adentro (*vers la terre*) se les ofrecían ó bien su lucha con el mar, se presentaban. A pesar de esto, pensando constantemente en el puerto, y sin desmayar (*se décourager*) ni un solo día, han logrado los Bilbaínos verlo terminado; y junto con otras obras de importancia que avaloran (*don-

nent de la valeur à) la capital vizcaina, hacen de ésta una de las primeras de España, en constante relación con otras de naciones mas poderosas que la nuestra pero a las que podia demostrarselas (*leur démontrer*) los alientos (*la portée*) de obras grandes que por acá tambien tenemos.

Hoy ya se ha dado fin a los trabajos, y la satisfaccion que el noble pueblo bilbaino sentia cuando S. M. el rey D. Alfonso XIII fué á colocar la última piedra, es el mayor premio (*recompense*) que pueden obtener los que tan apasionadamente se preocupan por el engrandecimiento de aquella villa.

Los vecinos de esta no dejan (*ne manquent point*) de prodigar sus entusiastas aplausos al ingeniero Sr. Churruca, a quien, además (*en outre*), ha otorgado el gobierno francès el grado (*la décoration*) de oficial de la Legion de Honor.

(*Nuevo Mundo.*)



Bilbao — Puente metálico giratorio de San Agustin y Palacio del Ayuntamiento.

El Rey en Bilbao.

La última parte del viaje regio (*royal*), la expedicion á Bilbao, ha tenido gran importancia y las fiestas que se dieron en honor y agasajo de Alfonso XIII, mayor esplendor que las de los demas (*des autres*) pueblos recorridos por el monarca.

Bilbao ha hecho las cosas en grande, como cuadra (*il convient*) a su opulencia y a la magnitud (*l'importance*) del hecho (*du fait*) que con la presencia del rey se ha solemnizado. La conclusion de las obras del puerto es acontecimiento (*événement*) demasiado trascendental (*trop important*) para que pudiera pasar sin una inauguracion oficial que le diera (*donnerait*) resonancia en todo el mundo, y de ahi la entusiastica e insistente invitacion dirigida al rey. Con ese puerto felizmente concluido; el proyectado ferrocarril que acercara al centro de la nacion a Bilbao; el desarrollo de sus empresas navieras (*maritimes*) y de sus industrias navales; el espiritu acometedor (*hardi*) resuelto de su gente, la invicta (*invaincue*) villa acrecera sus riquezas, y toma posiciones para el dia en que pierda o desmerezcan las que le ha dado la opulencia de su mineria.

No hay que (*Il ne faut pas*) celebrar eso solo como un gran progreso, sino tambien como una gran leccion que Bilbao da a todas las regiones

de España, como hermana más favorecida por la fortuna. No se duerme en el goce (*jouissance*) de sus riquezas presentes, como otras se durmieron (*s'endormirent*) en el de sus esplendores industriales ó agrícolas ; piensa en el porvenir, en el día en que (*au jour où*) sea preciso (*il faudra*) pedir á otras actividades la pujanza (*vigueur*) y la vida misma, y se las asegura en la posesión de una gran puerta abierta al gran camino del mundo, al mar que no ha de (*ne doit pas*) morir ni perder su importancia en el manejo (*maniement*) de las riquezas y en el tráfico de los pueblos.

Esto es lo que ha celebrado la capital de Vizcaya con gran derroche (*profusion*) de dinero y de alegría. ...A las diez de la mañana del 5 de setiembre último entró en el puerto de Bilbao el *Vasco Núñez de Balboa*, al que Sus Majestades habían trasbordado, en alta mar, desde el *Pelayo*, siendo recibido por numerosas embarcaciones engalanadas (*ornées*, *pavoisées*) y saludado desde la orilla (*rive*) por infinidad de personas que habían acudido á esperar á los regios huéspedes (*hôtes*).

Durante la permanencia (*séjour*) de los reyes en Bilbao, éstos se han dedicado á visitar las fábricas y construcciones que pueblan las márgenes de la ría, mostrándose complacidísimos (*très satisfaits*) de la vida de actividad y trabajo que allí domina.

En los altos hornos (*hauts fourneaux*), D. Alfonso XIII presenció (*assista à*) diversas operaciones, entre ellas la sangría *saignée*, *ouverture*) de los hornos para la formación del lingote, la laminación y otras, haciendo diferentes preguntas (*questions*) respecto á todas ellas.

También fué objeto de una detenida (*longue*) visita por parte del rey, la escuela de ingenieros industriales, centro que tiene gran vida en una población tan industriosa y adelantada (*avancée*) cual es la de Bilbao.

Celebróse una batalla de flores, nota alegre y simpática que resultó brillantísima y en extremo animada.

La colocación (*pose*) de la última piedra en el puerto exterior, que el rey inauguraba, celebróse el domingo 8. El rey, la reina, la infanta y el ministro de Marina llegaron hasta el extremo del rompeolas en una lancha (*chaloupe*) del *Pelayo*.

Después de (*Après*) un dircurso del Sr. Coste, en el que se hizo la historia del puerto, el rey, puesto en pie (*debout*), contestó diciendo que se enorgullecía en colocar la última piedra de una obra tan colosal que honraba á España. Acto seguido, dos obreros procedieron á bajar la piedra en la que se había grabado esta inscripción :

S. M. D. Alfonso XIII asentó esta piedra el día 7 de septiembre de MDCCCCII.

El resto del tiempo que la familia real ha permanecido en Bilbao fué destinado á diversiones (*réjouissances*) y fiestas, entre las que merecen especial mención la velada nocturna celebrada en la ría (*sur la rivière*), de originalísimo aspecto y buen gusto y los fuegos articiales con una estrella monumental que se quemaron bajo el puente trasbordador de Vizcaya entre Portugalete y las Arenas, en la misma desembocadura del Nervión.

Los cruceros franceses *Dupuy-de-Lôme* y *Cassini*, se asociaron á las fiestas tributando (*rendant*) de este modo honores al rey de España.

El viaje á Bilbao ha sido felicísimo (*très heureux*) y con él han terminado las excursiones del rey D. Alfonso, que tan agradable recuerdo (*souvenir*) ha dejado en toda la costa cantábrica y poblaciones que ha visitado.

*
* *

En este viaje ha ocurrido (*est arrivé*) un incidente muy expresivo. Visitaba el rey la escuela de ingenieros industriales, y al ver las salas « endomingadas » como para recibirle, preguntó por (*il demanda*) la biblioteca : « Está en obras (*réparations*) » ; insistió el rey, hasta que hubieron de (*on dut*) confesarle que apenas había biblioteca.

— Pues, contestó el rey, la biblioteca debe ser en estos establecimientos lo primero, y lo que se muestre con más orgullo ».

La Reina de Bélgica.

El pasado dia 19 falleció (*mourut*) en Spa la reina de Bélgica, víctima de una crisis cardiaca aguda.

Nació la archiduquesa María Enriqueta Anna de Austria en Schombrun el 29 de Agosto de 1836, siendo hija segunda del archiduque José de Hungría, casado en terceras nupcias con la duquesa María de Würtemberg.

Su niñez (*enfance*) se deslizó (*s'écoula*) felizmente, haciendo vida de campo, donde se entregaba (*livrait*) á los principales *sports*, entre los que se contaba lo que más tarde habia de ser su aficion (*plaisir*) favorita, ó sea montar á caballo.

Apenas contaba dieciséis años de edad cuando se casó (*maria*), por poderes (*procuration*), con el príncipe Leopoldo de Bélgica, ratificándose el enlace (*union*) en Bruselas un año después, verificándose con este motivo grandes y solemnes fiestas. Desde su entrada en la corte (*cour*) de Bélgica tuvo que (*dut*) ocupar no solo el señalado puesto que su rango merecía, sino el (*mais encore celui*) de soberana, pues siendo viudo (*veuf*) el padre de su esposo, ella tuvo siempre que hacer los honores de señora en la corte.

Aficionada á las (*Amie des*) bellas artes, era profundamente entendida en música, por la que siempre tuvo verdadera pasión y en la que en muchas ocasiones halló consuelo á sus pesares (*chagrins*) que, desgraciadamente, fueron numerosos.

El rey Leopoldo ha perdido una esposa ejemplar, y Bélgica una reina cuyo reinado vivirá eternamente en el corazón de los hijos de aquella noble é industriosa nacion.

La Reina y la paralítica.

De la augusta finada (*morte*) se refiere una anécdota, que bien pudiera titularse *La reina y la paralítica*.

La soberana, que residia en Spa varios meses al año, realizaba, cuando el estado de su salud lo permitia, largas excursiones á caballo, acompañada únicamente de su hija la princesa Clementina.

Hace (*il y a*) cuatro años proximamente, en el transcurso (*pendant le cours*) de uno de dichos paseos, se detuvo (*s'arrêta*) S. M. en una granja (*ferme*), con el propósito de beber un vaso de leche.

Los habitantes de la alquería (*métairie*) estaban á la sazón (*à ce moment*) trabajando en el campo, y en la habitación principal se hallaba sola una anciana agobiada (*percluse*) de dolores, y á quien sus dolencias (*souffrances*) no permitian moverse de la butaca (*fauteuil*) en que se encontraba sentada.

A la petición (*à la demande*) que la reina le dirigió, la buena vieja contestó en el *patois* del país :

— No hay leche en las vasijas, y me es imposible ir á la pradera para ordeñar (*traire*) una vaca. Mis piernas se niegan á (*se refusent*) sostenerme.

— ¡ Eso es lo de menos (*C'est la moindre des choses*) ! — exclamó la reina. — Si usted me lo permite, iré yo á la pradera. Indíqueme usted qué vasija (*vase*) he de llevar.

— Pero, señora — dijo la anciana. — Usted es de la ciudad, y seguramente no sabe ordeñar una vaca.

La granjera se equivocó. La reina llenó su cometido (*ustensile*) á las mil maravillas, y poco después entraba en la habitacion con una jarra llena á medias de leche espumosa (*écumeuse*) y aromática.

Entre tanto, la princesa Clementina habia abierto un armario, habia extraido de él tres tazas y un pan enorme, y habia puesto la mesa.

La merienda (*le goûter*) se verificó, y la anciana campesina tuvo el honor de ser servida por la princesa Clementina.

Un nuevo buque escuela.

Varios pedagogos americanos preparan en los actuales momentos una innovacion que será, seguramente, comentada, ó sea la construccion de una escuela de tres mil toneladas (*tonneaux*).

Claro es que se trata (*il s'agit*) de un buque (*bateau*) escuela, pero no destinado á formar oficiales de Marina, gavieros (*gabiers*, *matelots*) y pilotos, sino á crear comerciantes, financieros, industriales y especuladores.

El buque se denominará *Young America*, ó lo que es lo mismo, según habrán adivinado los lectores, *Joven America*.

Además de la tripulacion (*équipage*), compuesta de marinos ague-

ridos, reclutados con gran esmero (*soin*), el buque dará albergue (*abri*) á veinticinco profesores eminentes y á doscientos cincuenta alumnos (*élèves*).

La duracion de los estudios á bordo del *Young America* será de cuatro años, durante los cuales el buque paseará á los (*promènera les*) estudiantes por todos los mares del mundo.

El *Young America* visitará los principales puertos de cada nación, y maestros y discípulos pasarán en tierra el tiempo necesario para practicar sus investigaciones.

El catedrático de Hidrografía y de Ingeniería marítima, por ejemplo, examinará el puerto de que se trate; el de Geología y Mineralogía explicará la formación del terreno y dirigirá las visitas que se hagan (*que l'on fera*) á las minas que existan en la región; el de Derecho y Economía comentará las leyes del país, su régimen aduanero (*douanier*) y sus instituciones, etc.

Los alumnos formarán grupos correspondientes á las diversas carreras que un joven yanqui, rico, crea deber estudiar.

En conformidad, cada estudiante recibirá una instrucción estrictamente ajustada (*appropriée*) á sus aspiraciones.

Cada viaje del *Young America* durará desde Septiembre á Junio de cada año.

Inútil es decir que no se impondrá á los estudiantes ni penalidades, ni la obligacion de correr peligro alguno, aparte de los naturales inherentes á la navegación.

El comandante del *Young America* estará encargado de mostrar suma (*très grande*) prudencia y de evitar en lo posible mares tempestuosos, climas insalubres y puertos malsanos.

El buque en cuestión será, pues, una especie de Instituto comercial en que la enseñanza práctica sustituirá constantemente á las nociones abstractas que se aprenden en el libro de texto: será una escuela de estudios superiores y de ciencias políticas en que la observación personal y la comprobación (*preuve, application*) inmediata de hechos palpables dará á los alumnos, después de cuatro años de excursión, el derecho de considerarse algo más (*un peu plus*) que pedanlillos (*petits pédants*) inaguantables (*insupportables*), como los que á veces salen (*sortent*) de las cátedras universitarias.

Es innegable que para un muchacho (*jeune homme*) de veinte años es una dicha (*bonheur, fortune*) y una fuerza inapreciable, que se reflejará en el resto de su existencia, el hecho (*le fait*) de haber estudiado durante cuatros años, y al mismo tiempo haber realizado un viaje equivalente á dar la vuelta al (*faire le tour du*) mundo dos ó tres veces.

Los promotores de la escuela náutica americana se preocupan, sobre todo, de crear hombres fuertes, verdaderos atletas cerebrales.

Lo dicen francamente: es preciso (*il faut*) que el casco (*coque*) del *Young America* sea á modo de un crisol (*creuset*) en que se amalgame la inteligencia y la iniciativa; es preciso que en él se formen nuevos hombres de accion, héroes nuevos para la lucha económica; es preciso que de él salgan (*sortent*) industriales y financieros geniales; los Carnegie, los Pierpont-Morgan y los Schwab de los tiempos venideros (*futurs*).

El Español.

Anécdotas.

El Rey y el Embajador.

Enrique IV, rey de Francia, envió de embajador á Madrid al ilustre mariscal Bassompierre, á causa de los celos que tenía por su mucha fortuna en sus empresas amorosas. El embajador contó á su vuelta, que había hecho su entrada solemne, sobre una mula que le había enviado el rey de España.

— ¡ Oh ! — dijo el bearnés — ¡ qué linda cosa sería el ver un asno sobre una mula !

— Lindísima, señor, — dijo Bassompierre, con toda seriedad: — olvidáis que yo os representaba.

Lúís XIV poeta.

Al rey sol, le dió la manía de componer versos. Una mañana que acababa de componer un madrigal, detuvo al mariscal Gramont, que pasaba y llamándole aparte, al hueco de una ventana, le dijo :

— Mariscal, tengo que enseñaros unos versos.

— ¿ A mi versos ? — dijo el mariscal ?

— Si ; deseo saber vuestra opinión.

— Decidlos, señor—contestó el mariscal.

Y su semblante se arrugó, porque siempre había tenido un gusto muy mediano para la poesía.

El rey fingió no ver ó no vió este gesto y recitó sus versos al viejo mariscal, que exclamó después de concluidos :

— ¿ Quién ha podido hacer semejantes versos, señor ?

— ¿ Os parecen malos, mariscal ?

— Execrables, señor.

— Pues bien, mariscal — dijo el rey, riéndose : — yo soy quien los ha hecho ; pero quedad tranquilo, pues vuestra franqueza me ha curado y no volveré á hacer otros.

El mariscal se retiró consternado y el rey cumplió la palabra que se había dado a sí mismo.

Pasatiempo.

Solución á la Charada del número anterior.

Nota musical : *re*.

Lo que lleva cualquiera delante de su nombre de pila : *don*.

Otra nota musical : *do*.

O sea el adjetivo *Redondo*, que es también apellido común.

Casos y cosas.

Marido y mujer hablan de un amigo muy avaro, pero de gran ingenio (*esprit*).

— No se le ve nunca (*On ne le voit jamais*), — dice el marido.

— Haz (*fais*) una cosa — responde la mujer — Pídele prestados (*emprunte-lui*) diez duros y lo tendrás en casa diariamente, pidiéndote (*te demandant*) la restitución.

* * *

La educación de un príncipe.

El preceptor, durante la lección de Historia, dice á su augusto discípulo :

— Y ahora hablemos del emperador Calígula. ¿ Qué sabe de él vuestra alteza ?

El príncipe guarda el más absoluto silencio, y el maestro, después de una larga pausa, añade (*ajoute*).

— Perfectamente, alteza ; mientras menos se hable de ese soberano, mejor (*moins on parle de ce souverain, mieux cela vaut*).

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude

à l'enseignement secondaire des jeunes filles (1902)

VERSION 10.

Hasta el día de hoy no han tributado las letras españolas á Carlos III el homenaje de veneración que se le debe de justicia. A cada paso que se da por España renueva la digna memoria de tan preclaro Soberano el campo antes erial y desde su tiempo en cultivo, el puente echado sobre el caudal caudaloso, el camino por donde se transita, y aun quizá la población en que se pernocta. Numerosas construcciones de utilidad pública y ornato ostentan sobre

su frontispicio el nombre de reformador tan prudente como incansable; aquí dicen sus alabanzas la escuela que frecuenta el párvulo de extracción humilde ó el pósito donde halla consuelo el labrador atribulado; allí atestiguan su magnanimidad el templo erigido á la gloria de las artes ó el asilo abierto para la humanidad doliente. Lo que en muda voz pregona tal cual estatua suya, obra del agradecimiento y no de la lisonja, divúlganlo con sentido acento los ancianos, que parecen olvidados de sus achaques y rejuvenecidos, mientras al amor de la lumbre cuentan maravillas del Soberano que en la infancia ó mocedad de ellos gobernaba admirablemente dos mundos, y de los personajes que le auxiliaban con sus consejos, y á quienes su elección atinada supo hacer ilustres.

THÈME.

Dans ces temps-là la secte des Stoïciens s'étendait et s'accréditait dans l'empire. Il semblait que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui était comme ces plantes que la terre fait naître dans les lieux que le ciel n'a jamais vus. Les Romains lui durent leurs meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc-Aurèle qu'il adopta. On sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement: tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes. La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès; et les soldats qui avaient vendu l'empire assassinèrent les empereurs pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince dans le monde qui travaille depuis quinze ans à abolir dans ses États le gouvernement civil pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuses sur ce dessein; je dirai seulement que, par la nature des choses, deux cents gardes peuvent mettre la vie d'un prince en sûreté, et non pas quatre-vingt mille; outre qu'il est plus dangereux d'opprimer un peuple armé qu'un autre qui ne l'est pas.

Brevet supérieur.

(Aspirantes, Toulouse, 1re session 1901.)

THÈME 7.

En Russie, il y a des plaines immenses couvertes d'herbe sèche, dans lesquelles errent en pleine liberté des chevaux innombrables. Pendant l'hiver, quand une neige épaisse couvre toute la campagne, des bandes nombreuses de loups affamés quittent de toutes parts les buissons touffus qui s'élèvent sur les rives des fleuves glacés et attaquent les hommes et les troupeaux. Aussi les malheureux paysans brûlent, vers la fin de l'été, les roseaux desséchés pour détruire ces hôtes dangereux. De pareils incendies dévorent quelquefois des fermes isolées et même des villages entiers.

VERSION

Sur l'éducation des femmes.

El mayor elogio que los antiguos Romanos podían hacer de una noble matrona era que permanecía hilando en el hogar. Se ha dicho en nuestro tiempo que una mujer tenía suficiente ciencia cuando sabía lo bastante de química para hacer hervir la olla, y lo bastante de geografía para conocer las piezas de su casa. Lord Byron, cuyas simpatías por la mujer eran más que medianas, declaró que limitaría su biblioteca á una Biblia y un libro de cocina. Pero esa manera de ver el carácter y la educación de las mujeres es tan absurdamente estrecha é ininteligente como la manera opuesta, tan en boga hoy, es extravagante y contraria á la naturaleza, hablo de aquella que consiste en creer que la mujer debe ser educada en vista de llegar á ser en todos conceptos igual al hombre, á fin que no haya entre ellos otra diferencia que la del sexo, que tenga los mismos derechos, comprendiendo entre estos el de votar, en una palabra, que sea su competidor en todo aquello que hace de la vida un combate egoísta y encarnizado, una caza de los empleos, de los honores y del dinero.

Les Quatre Langues

N° 3. 5 Novembre 1902. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

Los que viajan.

Entre los diferentes procedimientos que usa la especie humana española para martirizar á sus semejantes, hay uno que me saca de quicio de manera poderosa.

Dios les libre á ustedes de un Español que haya ido á Paris, á Londres, á Berlin, á Viena, á Roma, á dos ó tres sitios de estos ó á todos, porque no hay modo de soportarle la autoridad con que habla, el énfasis que emplea en la entonación de cuanto dice, y la manera agresiva de dirigirse á los que no hemos tenido la suerte de traspasar las fronteras.

Antes de entrar en materia, juro por el glorioso bienestar de todos mis antepasados que sé sobradamente lo atrasadísima que está nuestra Peninsula (con perdón de Portugal sea dicho), con relación al resto del continente europeo, y si se me apura un poco digo que con relacion al continente africano; pero también aqui se puede vivir, si se tiene salud y algún dinero.

Yo me he puesto en el secreto a fuerzá de disgustos, y yo sé alternar con los que han viajado por el extranjero. El procedimiento es fácil, y por si me lee algún Español que no haya salido todavia de la patria, voy a darle la receta y agradézcamelo, porque el aprender la fórmula me ha puesto á mi muchas veces en trances de perder la vida.

En cuanto un señor le pregunte a otro que si ha estado en Paris, le debe contestar inmediatamente que si, aunque no haya estado ni pensado en ello, y seguir diciendo, sobre poco mas ó menos:

— ¡Qué diferencia! ¿ eh?... ¡ Qué campo!... ¡ Qué ferrocarriles! .. Qué estaciones!.. ¡ Qué calles!... ¡Qué casas!... ¡ Que mujeres!... ¡ Qué todo, hombre, qué todo!. . (*Pausa.*)

Ceux qui voyagent.

Parmi les différents procédés dont usent les individus appartenant à l'espèce humaine espagnole pour martyriser leurs semblables, il y en a un qui a le don de me mettre en colère d'une façon extraordinaire.

Dieu vous préserve d'un Espagnol qui soit allé à Paris, à Londres, à Berlin, à Vienne, à Rome, à deux ou trois de ces endroits ou bien à tous, parce qu'il n'y a pas moyen de supporter sa façon autoritaire de parler, ni l'emphase qu'il met dans tout ce qu'il dit, ni la manière agressive de s'adresser à ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune de passer les frontières.

Avant d'entrer en matière, je jure sur le repos bienheureux de tous mes ancêtres que je ne sais que trop combien notre Péninsule est arriérée (soit dit avec la permission du Portugal) par rapport au reste du continent européen, et si l'on m'y pousse un peu, je dirai par rapport au continent africain; mais ici on peut également vivre, si l'on a la santé et un peu d'argent.

J'en ai appris le secret à force de mésaventures et je sais maintenant répondre à ceux qui ont voyagé à l'étranger. Le procédé est facile et si quelque Espagnol, n'étant pas encore sorti de sa patrie, lit mon article, je vais lui donner la recette; qu'il m'en soit reconnaissant, parce que pour en apprendre la formule je me suis trouvé plusieurs fois en danger de perdre la vie!

Lorsqu'un *señor* demande à un autre s'il a été à Paris, celui-ci doit répondre immédiatement oui, bien qu'il n'y soit pas allé ni même qu'il ait pensé à y aller, et il doit continuer en disant à peu près cela:

— Quelle différence, eh!... Quelles campagnes!... Quels chemins de fer!... Quelles gares!... Quelles rues!... Quelles maisons!... Quelles femmes!... Enfin tout, mon ami, tout!... (*Pause.*)

— ¡ Aquellos hoteles con aquellos criados, y aquel servicio de mesa, y aquella mesa de noche, con su agua, su todo, hombre, su todo! (*Pausa.*)

— ¡ Qué manera de llover!... ¡ Qué modo de andar!... ¡ Como sudan en aquel París!..

¡ Cómo tosen!... ¡ Qué bien estornudan!... ¡ Ah, qué encanto de pueblo aquel!... ¡ Quién pudiera vivir en él toda la vida, como viví aquellos cuatro meses!... (*Pausa.*) ¡ Qué trato! No se les cae de la boca el *pardon mesié.*

— ¿ Y en Londres? ¿ Ha estado usted en Londres? — preguntará el hombre viajero, satisfechísimo de la sarta de elogios á París, aunque algo molestado por no haber podido hacerlas él.

— Londres ¡ en Londres!... ¡ Je, Je!... ¿ Conque si he estado en Londres?... ¡ Aquella Londres!... ¡Qué formalidad!... ¡ Qué respeto á las leyes!... ¡Qué prácticos son todos aquellos Ingleses!... ¡Que actividad!... ¡ Que Tamesis!... Qué de oro!... ¡ Ya ve usted, el oro allí se da por libras!...

— ¡ Ya, ya! — replicará en seguida nuestro hombre. — Si yo también he estado allí... ¿ Y en Berlín? ¿ Ha estado usted en Berlín?

— ¡ Ya lo creo, hombre! ¡ Qué ejército! ¿ eh?... ¡Qué subordinación!... ¡ Qué uniformes!... ¡ Qué laboriosidad!... ¡Qué industriales!... ¡ Qué cerveza!... ¡ Uf, qué cerveza más exquisita!... Pero, sobre todo, amigo mío, ¡ qué emperador!...

— ¿ Y en Roma?.. ¿ Qué me dice usted de Roma?

— ¿ Qué qué le digo á usted de Roma? Que como aquella Roma no hay otra en el mundo; se entiende la Roma monumental. ¡ La Roma monumental es... monumental! ¡ Qué Vaticano!... ¡ Qué Quirinal!... Y ¡ que macarrones!...

Pues, ¿ y Viena? ¿ Donde me deja usted Viena?

— ¡ Uuuff!... ¡ Viena!... ¡ Qué pan!

Esta es la única manera que hay de defenderse de los que han viajado por Europa. Como digo al principio, líbreles á ustedes Dios de decir que en París, Londres, Viena, Roma y Berlín hay gente que no trabaja, que hay también miserables, que hay quien no se lava, quien no come, quien no tiene hogar... Líbreles a ustedes Dios de

— Ces hôtels avec ces domestiques, ce service de table, et cette table de nuit, avec son vase et sa carafe d'eau et tout le reste, mon ami, tout (*Pause.*)

— Quelle manière de pleuvoir!... Quelle manière de marcher!... Comme l'on sue bien dans ce Paris!...

Comme l'on tousse!... Que l'on y éternue bien!... Ah, quel peuple charmant!... Que ne puis-je y passer toute ma vie, comme j'y ai vécu ces quatre mois!... (*Pause.*) Quelle politesse! Ils ont toujours le *pardon Monsieur* aux lèvres.

— Et à Londres? Etes-vous allé à Londres? demandera l'homme-voyageur, très satisfait de la kyrielle d'éloges sur Paris, quoiqu'un peu fâché de n'avoir pu les faire lui-même.

— Londres, à Londres!.. Ah, Ah!.. Si j'ai été à Londres?... Ce Londres!.. Quelle dignité!... Quel respect des lois!... Comme tous ces Anglais sont pratiques!... Quelle activité!.. Quelle Tamise!... Que d'or!... Voyez-vous, l'or là-bas se donne à la livre!...

— Oui, oui! — répliquera tout de suite notre homme. — Moi aussi j'ai été là-bas... Et à Berlin? Etes-vous allé à Berlin?

— Je le crois bien, Monsieur! Quelle armée! eh?... Quelle discipline!... Quels uniformes! Quelle puissance de travail!... Que d'industrie!... Quelle bière!... Ouf, quelle bière exquise!... Mais surtout, cher ami, quel empereur!...

— Et à Rome?... Que me dites-vous de Rome?

— Comment, ce que je vous dis de Rome? Comme cette Rome il n'y en a pas d'autre dans le monde; j'entends la Rome monumentale. La Rome monumentale c'est... monumental!!! Quel Vatican! Quel Quirinal! Et... quel macaroni!...

— Eh bien, et Vienne! Où me placez-vous Vienne?

— Ouuff!... Vienne!... Quel pain!...

Voilà l'unique manière de se défendre contre ceux qui ont voyagé à travers l'Europe. Comme je l'ai dit au commencement, Dieu vous préserve de dire qu'à Paris, à Londres, à Vienne, à Rome et à Berlin, il y a du monde qui ne travaille pas, qu'il y a aussi des misérables, qu'il y a des personnes qui ne se lavent pas, qui ne mangent pas,

no decir que España es una pocilga donde no hay más que vagos y gente maleante é ineducada, y donde, hasta la electricidad hace sus múltiples funciones mucho más despacio que en el extranjero, porque « los que viajan » les llamarán a ustedes ignorantes, necios, incultos,...

Hay que decir, para quedar bien, que en España no hay arte, ni literatura, ni amor al trabajo, ni industria, ni vegetación, ni nada.

No se metan ustedes jamás en esas atinadas reflexiones de que ellos conocen y ven las naciones extranjeras, como se ven las casas cuando se va de visita

donde todo rie,
donde todo canta,

y donde, ahondando, hay cada misterio que raya en tragedia.

No les hagan ustedes notar que cuando salen de España llevan la vista en la superficie de las cosas, y además llevan consigo gran provision de luises á Paris, de libras esterlinas a Londres, de marcos á Berlin, de liras a Roma, mientras en España viven escatimando las pesetas, porque tantas cosas les dirán a ustedes que tendrán que darles un cachete en los labios ó dejarles con la palabra en la boca.

Félix Méndez.

qui n'ont pas de domicile... Dieu vous préserve de ne pas dire que l'Espagne est un pays malpropre où il n'y a que des vagabonds, des malfaiteurs et des gens mal élevés, et où l'électricité elle-même remplit ses multiples fonctions plus lentement qu'à l'étranger, parce que « ceux qui voyagent » vous qualifieraient d'ignorants, de niais, de rustres,...

Il faut dire, pour être bien vu, qu'en Espagne il n'y a pas d'arts, pas de littérature, pas d'amour pour le travail, pas d'industrie, pas de végétation, ni rien du tout.

Ne faites jamais cette réflexion judicieuse que « ceux qui voyagent » voient les nations étrangères comme on voit les maisons où l'on va en visite,

Où tout rit,
Où tout chante,

et où, en approfondissant, on voit chaque mystère tourner en tragédie.

Ne leur faites pas remarquer que lorsqu'ils sortent d'Espagne, ils ne considèrent que la surface des choses, et qu'ils emportent sur eux une grande provision de louis à Paris, de livres sterlings à Londres, de marcs à Berlin et de lires à Rome, tandis qu'en Espagne ils vivent parcimonieusement, regrettant les pesetas, car ils vous diraient alors tellement de choses que vous seriez obligés de leur fermer la bouche ou de leur laisser le dernier mot.

E. V.

COURS SUPÉRIEUR

Lectura.

« LA PUERTA DEL SOL » EN MADRID (1)

Es una plaza digna de su fama, no tanto por su superficie y su belleza, como por el gentío, la animación, la variedad del espectáculo que presenta en cada hora del día. No es una plaza como muchas otras : siendo a la vez salón, paseo, teatro, academia, jardin, plaza de armas, mercado. Desde la madrugada hasta la una después de medianoche hay una muchedumbre inmóvil y otra que va y viene por las diez grandes calles que

---

(1) La « Puerta del Sol » est la place la plus animée de Madrid ; elle occupe exactement le centre de la ville. Il y avait là autrefois une des portes de la ville, c'était la porte de l'est ou du lever du soleil, d'où son nom

salen á ella. Allí se reunen los negociantes, políticos inocupados, dependientes despedidos, ancianos retirados, jóvenes elegantes. Allí uno trafica, habla de política y de bolsa, se pasea, lee los periódicos, persigue á sus deudores, busca á sus amigos, prepara las demostraciones contra el ministerio, forja las noticias falsas, y amontona la crónica escandalosa de la población. En las aceras bastante anchas para dar libre paso á cuatro coches de frente, hay que abrirse el camino por la fuerza.

Sobre la misma losa se ven un guardiacivil, un fosforero, un corredor, un mendigo, un soldado, todos en un solo grupo.

Pasan grupos de estudiantes, criadas, generales, ministros, toreros, señoras, vagabundos : por todas partes, no hay más que sombreros alzados, manos apretadas, salutaciones alegres, gritos de vendedores de periódicos y aguadores, sonidos de trompeta ó bocina de diligencias y tranvías, chis chas de sables, arias de guitarra y bandurria, cantares de ciegos.

Los pregoneros vienen á anunciar los espectáculos de la noche, ejambres de muchachos acuden con brazadas de suplementos, sale de los ministerios un sinnúmero de empleados, los almacenes se alumbran, muchos con luz eléctrica ; la concurrencia se hace más compacta, el ruido de las voces, el movimiento, el alboroto aun van creciendo.

Y no es ese el movimiento de un pueblo atareado sino la actividad de un pueblo alegre ; es una alegría de carnaval, un hervidero, un trasporte de contento que se ata á vosotros y os detiene allí ; es una curiosidad que no se cansa nunca, un plácido deseo de no hacer nada, de no pensar en nada, de escuchar ó decir naderías, de gandulear, de reirse. Tal es la bien conocida plaza de la « Puerta del Sol ».

(Según de Amadis.)

APUNTES SOBRE LA LECTURA

Fama,	renommée.	*Mendigo,*	mendiant.
Gentío,	foule.	*Manos apretadas,*	poignées de main.
Madrugada,	pointe du jour.	*Aguador,*	porteur d'eau.
Muchedumbre,	multitude.	*Chis chas,*	cliquetis.
Salirá,	aboutir, donner dans.	*Pregoneros,*	crieurs de rue.
Despedido,	renvoyé.	*Ejambre,*	essaim.
Amontonar,	rassembler.	*Concurrencia,*	assistance, foule.
Acera,	trottoir.	*Alboroto,*	tapage.
Hay que,	il faut.	*Atareado,*	occupé.
Losa,	dalle.	*Hervidero,*	bouillonnement.
Guardiacivil,	gendarme.	*Naderías,*	des rien.
Fosforero,	marchand d'allumettes.	*Gandulear,*	flâner.
Corredor,	courtier.		

PREGUNTAS SOBRE LA LECTURA

1. — ¿ De qué se habla en esta lectura ?
2. — ¿ Porqué es digna de su fama la Puerta del Sol ?
3. — ¿ Porqué no es como muchas otras ?
4. — ¿ Quién se reune allí ? y ¿ para qué hacer ?
5. — ¿ Cómo son las aceras ?
6. — ¿ Qué se ve sobre la misma losa ?
7. — ¿ Quién pasa por la plaza ? ¿ qué se ve y qué se oye ?
8. — ¿ Qué espectáculo presenta al anochecer (*à la tombée de la nuit*) ?
9. — ¿ Y es éste el movimiento de un pueblo atareado ? ¿ á qué parece ?
10. — ¿ Qué deseo detiene en la Puerta del Sol ?

Les Quatre Langues

N° 4. 20 Novembre 1902. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

La alianza francoespañola.

El periódico *Figaro* publica cartas de importantes personalidades españolas á las que habia consultado sobre la aproximación (*rapprochement*) francoespañola.

El Principe de Asturias dice estar obligado á una reserva absoluta; pero consigna con placer haber sido colmado (*comblé*) de amabilidades en el curso de las últimas grandes maniobras.

Los Sres. Silvela, López Domínguez, Romero Robledo y duque de Rivas reconocen las grandes simpatías que impulsan (*poussent*) á España hacia (*vers la*) Francia; pero añaden (*ils ajoutent*) que en estos momentos el deber de su pais consiste en recogerse (*se recueillir*) y reconstituir sus fuerzas, conservando buenas y leales relaciones con todos los pueblos; pero observando la neutralidad.

D. Juan Valera proclama que el aislamiento (*isolement*) de España causó su ruina y que la alianza es necesaria é indispensable.

El ilustre autor de *Pepita Jiménez* y distinguido diplomatico que fué, D. Juan Valera, comunica al diario parisién su opinion en esta forma :

« España puede compararse a Antonio Canovas, que huia (*fuyait*) de Malaga porque todos le engañaban (*trompaient*) ó podian engañarle. Huye (*Elle fuit*) de las alianzas, porque podia ser engañada. Es la misma politica que la de Gribouille, que se arrojaba (*jetait*) al agua para evitar que le mojara la lluvia (*d'être mouillé par la pluie*).

» ¿ No es extraño (*étrange*) que los Españoles no puedan arrancar de sus cálculos semejante desconfianza (*pareille méfiance*) que tantos desastres les ha costado ? A esta desconfianza debe España haber perdido sus colonias americanas, haber dado ocasion para que nazca el (*à la naissance du*) separatismo en Cataluña y al regionalismo en Castilla, en Galicia y en las Provincias Vascongadas (*basques*) ; haber, finalmente, roto (*rompu*) su union con Portugal, que á su vez (*à son tour*) se ha visto obligada á sacrificar á esta politica su imperio en la India.

» Tal politica es inconsciente. Si España no se previene contra ella irá al suicidio, ó será presa (*la proie*) de un ambicioso. Esta politica inconsciente es la que le (*celle qui lui*) ha hecho sacrificar tantos hombres y dinero (*et d'argent*) en Cuba, siendo asi que (*car*) la nacion hubiera podido (*aurait pu*) y debido prever (*dû prévoir*) lo que ha ocurrido (*ce qui est arrivé*). Esa misma politica la comprometió en una guerra desastrosa con los Estados Unidos, que hubieran (*qui auraient*) evitado cuidadosamente el atacarla (*de l'attaquer*), si España hubiese tenido contraida (*avait contracté*) una alianza, por la misma razón que no se ataca a Francia desde que no está aislada (*isolée*) en Europa.

» La funesta politica de aislamiento ha obligado a España a abandonar los ultimos vestigios de su imperio colonial a los Estados Unidos, que al mismo tiempo se apoderaron (*s'emparèrent*) de la llave (*clé*) de las aguas mejicanas, destinadas a poner en comunicacion, por medio de un canal, a ambos Oceanos.

» En presencia de tan tragicas consecuencias, no solamente parece necesaria para España una alianza, sino indispensable.

» Si no se resuelve a ello (*à cela*) y si persiste en inmovilizarse en su rincon (*coin*) de Europa, vale mas (*il vaut mieux*) que renuncie desde luego a su papel (*rôle*) historico antes tan (*autrefois si*) preponde-

rante, y que ha dejado tras de si (*derrière lui*) tan luminosa huella (*trace*).

» Con una alianza, nacion alguna (*aucune nation*) se atreveria á (*n'oserait*) arrojar (*lancer*) á España la frase que es parodia de la (*celle*) de Caton el Censor :

Delenda est Hispania. »

El « trust » del Océano.

El poderoso (*puissant*) sindicato organizado por Mr Pierpont-Morgan, del que (*dont*) forman parte varias compañías de navegacion trasatlántica y al que se le ha (*on a*) adjudicado la denominación de *Trust del Océano*, acaba de empezar (*vient de commencer*) á tener vida legale.

Las compañias que Mr. Pierpont-Morgan ha englobado en su sindicato son :

1º *Compañías inglesas* : White Star Line, 26 buques (*bateaux*), con 250.000 toneladas ; Dominion Line, 8 buques, con 73.749 toneladas: Leyland Line, 46 buques, con toneladas 293.015.

2º *Compañías americanas* : American Line, 25 buques, con 184.000 toneladas ; Atlantic Transport Line, 12 buques, con 78.798 toneladas.

3º *Compañías alemanas* : Norddeutscher Lloyd, 120 buques, con 556.000 toneladas ; Hamburg Amerika Linie, 134 buques, con 668.000 toneladas.

4º *Compañía holandesa* : Holland Amerika Lijn, 8 buques, con 76.518 toneladas.

Las Compañías inglesas (80 buques, con 616.764 toneladas), y las americanas (37 buques, con 262.798 toneladas) han sido absorbidas por completo por el *trust*, que adquiere sus acciones á un precio convenido.

Las Compañías alemanas y holandesa (262 buques, con 1 300518 toneladas), están simplemente afiliadas al *trust*, que no es su propietario, pero con el que han celebrado convenios (*des conventions*) referentes á (*relatives à*) la explotación del negocio y al que entregan (*elles remettent*) una parte de sus (*leurs*) beneficios.

La razón social del *trust* es *The Internacional Mercantile Marine Company*, ó sea Compañía Internacional de Marina Mercante.

Su capital es de ciento veinte millones de dollars.

La mitad de esta suma estara representada por acciones ordinarias y la otra mitad por acciones privilegiadas.

Además está autorizada una emisión de setenta y cinco millones de dollars que devengarán (*serviront*) un interes de cuatro y medio por ciento.

La emisión de estos valores no será pública, pues los principales interesados se proponen adquirir la totalidad del papel que se emita.

Los administradores del *trust* son los Sres. Griscond, presidente; sir Clinton Dawkins ; los Sres. Ismay, Wilding Torrey, Hyde, Berwind, Perkins, Widener, Baker y Waterbury.

De éstos (*Parmi eux*), cinco son Ingleses y los demás (*les autres*) Norteaméricanos, y se observará que si bien Mr. Pierpont-Morgan no forma parte del Consejo, en cambio sir Clinton Dawkins, presidente del Comité británico, es uno de los jefes de la casa Morgan, de Londres : el creador del *trust* tendrá, pues, representación efectiva en el negocio.

Las Compañías inglesas más arriba (*plus haut*) enumeradas conservarán su nacionalidad británica, y al efecto, la mayor parte de sus administradores, su pabellón (*pavillon*), su oficialidad y su marineria (*ses officiers et son personnel*), deberán ser ingleses.

El gobierno británico ha tratado (*essayé*) con todo empeño (*fermeté*) de defender, en la medida de lo posible, los intereses de la supremacía marítima del Imperio, exigiendo aquellos requisitos (*ces conditions*) y celebrando un contrato con la poderosa Compañía Cunard, que no ha ingresado (*entrée*) en el *trust* á pesar de las vivas gestiones (*démarches*) que á este fin se han practicado cerca de ella.

El gobierno ha elevado de 470000 francos, á la suma de cuatro millones de la misma moneda, la subvención concedida (*accordée*) á la Compañía Cunard, exigiendo que ésta siga siendo (*continue à être*) inglesa en absoluto, durante un periodo mínimo de veinte años.

Además (*En outre*) dicha Compañía recibe, por medio de ventajo-

sas combinaciones financieras, los medios necesarios para ampliar (*augmenter*) su flota hasta poder rivalizar con los famosos « lebreles » del mar, con que cuenta el Sindicato.

De todas suertes, fácil es pronosticar quel el *trust* Morgan desempeñará (*remplira*), en las transacciones marítimas, un papel (*rôle*) económico preponderante.

Cierto es que no ha de dejar (*il ne manquera pas*) de tropezar con (*de se heurter contre des*) dificultades para la explotacion del colosal negocio emprendido (*entrepris*) ; pero no lo es menos que á la hora presente no existe entidad (*unité*) capaz de luchar con el gigantesco capital de que dispone (*dont il dispose*).

(*El Español.*)

Juventud de Zola.

Emilio Zola pasó la niñez (*enfance*) y gran parte de la juventud (*jeunesse*), en Provenza, donde quedo huérfano (*orphelin*), en Aix, á la edad de siete años.

Entró en la *pension Notre-Dame* en 1848 y salio de ella para entrar en el colegio de Aix en 1852. En 1858 se trasladó á la capital de Francia, ingresando (*entrant*) como becario (*boursier*) en el Liceo San Luis.

Se examinó del grado de bachiller en 1859, sufriendo un suspenso (*refusé*) en la seccion de Literatura.

Obtuvo (*Il obtint*) luego una colocacion (*une place*). ¡ Pero que colocación ! Un empleo en los Doks de la Aduana, 60 francos al mes. Ni siquiera (*pas même*) para vivir y sin esperanza de aumento. Zola, desalentado (*découragé*), abandono el empleo al cabo (*au bout*) de dos meses.

Y todo el resto de aquel año, el siguiente y los tres primeros meses de 1862, los paso abandonado en el arroyo (*ruisseau*) de Paris, sin posición, sin recursos, sin hacer nada, sin tener delante ningun porvenir. Dos años enteros de miseria, de prestamos (*emprunts*) solicitados con el rubor (*honte*) en la frente, de deudas contraídas por la fuerza de la necesidad.

Una vida azarosa, de empeños (*engagements* en las casas de préstamos (*au mont de piété*) y de muebles entregados para satisfacer las deudas. En fin, uno de esos periodos sombrios que no pueden recordar (*rappeler*) sin estremecerse (*frémir*) los que los han atravesado.

Su gran ocupación de entonces, su único placer consistia en pasar los dias enteros discurriendo á lo largo de los puestos (*étalages* de libros, haciendo allí interminables estaciones, devorando toda clase de impresos en aquellos gabinetes de lectura gratuitos y al aire libre. Iba mal vestido. Cierto gabán (*pardessus*), en particular un gabán verdoso, brillante por el uso, especie de túnica de Neso, fué durante largo tiempo su desesperacion.

Cuando habia leido bastante en los muelles (*quais*), volvia á casa, comia sus tres sueldos (*sous*) de patatas y trabajaba... Hacia versos, escribía cuentos, era feliz (*heureux*).

A pesar de (*malgré*) tanta miseria, Zola no atravesó nunca época más serena ni más feliz intelectualmente. Nutria (*Il nourrissait*) mal su cuerpo ; pero su espíritu, desenvuelto (*développé*) por la lectura y el razonamiento, doblegado ya por la gimnasia del trabajo cuotidiano, se afirmaba.

Hacia fines del año 1861 fue cuando se presento Zola en casa del editor Hachette.

No habia vacante en aquel momento. Entre tanto (*En attendant*), para remediar de algún modo la situación del joven (*jeune homme*), sin herir (*blesser*) su amor propio, Mr. Boudet, el mismo que le recomendo al editor, le deslizo (*glissa*) una moneda de oro en la mano, suplicándole que repartiera (*de distribuer*) sus tarjetas (*cartes de visite*) de felicitacion del dia de año nuevo.

Pero un mes despues, en 1862, el repartidor (*distributeur*) de ocasion entraba en la casa Hachette, en la seccion llamada « del material », con un sueldo de cien francos al mes.

Durante algunas semanas su trabajo consistio en « hacer paquetes ». Despues, ascendiendo en categoria, paso a la seccion de publicidad. Laborioso y discreto por naturaleza, tenia desde ahora una base, un modo de vivir ; estaba salvado.

En relaciones diarias (*quotidien-*

nes) con los escritores y con los periódicos, adquirió allí un conocimiento rápido de todo el personal del mundo literario.

Un sábado por la noche, antes de abandonar la librería, entró en el despacho (*bureau*) de Mr. Hachette y depositó sobre el escritorio un manuscrito.

¡ Qué ansias (*inquiétude*) hasta el lunes ! ¿ Cómo recibiría la obra Mr. Hachette ?

Un poco antes de medio día, el viejo editor le llamó á su despacho y favor desusado (*inusitée*), le hizo sentarse (*il le fit asseoir*).

Mr. Hachette le habló bondadosamente, se intereso por él, le subió el sueldo á 200 francos, y dos meses más tarde le pidió un cuento para un periódico de niños (*journal pour les enfants*).

A fines del 65 (*1865*) el joven autor tomó una grave resolución :

Dejar su empleo para consagrarse á la literatura.

Se hizo periodista. Entró en el *Evênement*. Se encargó de la crítica artística ; escribió semblanzas (*portraits, biographies*), crónicas...

En 1867 su reputación estaba hecha.

Dolorosa.

¡ Probecito (1) Juan Soldado !
¡ Qué alegre fué (2) á la campaña !
¡ Iba á luchar con bravura,
iba á vencer ó á morir...!
No le mató (3) el enemigo
ni el clima de tierra extraña :
¡ ay ! (4) ¡ le mato la amargura
de tenerse que (5) rendir !

. . .

Dijéronle (6) cierto día :
« la guerra se ha terminado :
» lleva (7) tu fusil al Parque. »
Y gimiendo lo llevó.
Mantúvose silencioso,
como león encadenado...
Llegó la hora del embarque,
y gimiendo se embarcó.

. . .

Enfermo y triste, pensaba
durante la travesía :
« no más que (1) último anhelo (2)
» quisiera (3) satisfacer :
» En los brazos de mi madre
» morir con dulce agonía,
» viendo la tierra y el cielo
» que vió mi madre al nacer. »

. . .

Al acercarse á (4) la costa,
exclamaba el desdichado (5) :
« ya que no he muerto en la guerra,
¡ Señor, dejadme llegar (6) ! »
Pero la fiebre crecia. . .
¡ Pobrecito Juan Soldado !
Volver no pudo (7) á su tierra :
le sirve de tumba el mar.

. . .

Y su madre ¡ qué gozosa (8)
en el puerto le aguardaba (9) !
Fué á preguntar por (10) el hijo
asi (11) que el barco llegó.
« ¿ En donde está ? » repetía,
y nadie la contestaba.
Por fin hubo (12) quien (13) la dijo :
« ¡ Atrás ! (14) ¡ En el mar quedó (15) ! »

. . .

Y desde entonces (16) la madre,
con sonrisa placentera (17),
del mar en la orilla aguarda,
pensando : « pronto vendrá ! »
Como esfinge en el desierto
inmovil espera, espera (18)
al hijo que tanto tarda
¡ y que nunca llegará (19) !

X. (*Iris*.)

(1) Pauvre petit.
(2) Comme il alla gaiement.
(3) tua.
(4) Hélas.
(5) d'être obligé de.
(6) on lui dit.
(7) porte.

(1) rien que.
(2) désir.
(3) je voudrais.
(4) En s'approchant de.
(5) infortuné.
(6) laissez-moi arriver.
(7) il ne put revenir.
(8) heureuse
(9) l'attendait.
(10) alla demander.
(11) aussitôt
(12) il y eut.
(13) quelqu'un qui.
(14) derrière.
(15) il est resté.
(16) dès lors.
(17) sourire heureux.
(18) attend.
(19) et qui n'arrivera jamais.

País vasco

(*Pays basque*).

— ¿ Están las señoras (*Ces dames y sont-elles*)?

— Señoras, ¿ quién preguntas, pues (*Qui demandes-tu*)?

Y así, por el estilo, me pasaba anteayer el día, haciendo visitas, y estos honrados porteros vascongados (*basques*) me contestaban en esa lengua pintoresca que tanto me divierte (*m'amuse*), y que no es ni castellano, ni vascongado, ni nada.

Como en Rusia, por esta tierra *eúskara* (*basque*), el servidor habla de tú (*dit tu*) al amo (*maître*) y el amo de usted (*dit vous*) al criado. El padre habla de usted al hijo y el hijo de tú al padre.

— ¿ A quién buscas? — me decían en San Petersburgo los criados rusos.

— A su amo de usted.

— ¡ Entra!

Aquí, la planchadora llega y dice :

— Mira, aquí tienes : camisa tuya, camisa niños; cuenta que te doy (*voici ton compte*), tres pesetas te quito.

Te quito (*Je t'ôte*).

En vascongado españolizado quiere decir :

Te cobro (*Je te prends*).

— Te quito tres pesetas — decía la planchadora.

Cuando el Vasco aprueba, celebra (*vante*), afirma alguna cosa, dice siempre :

— ¡ Me parece (*Il me semble*)!

Aún no se ha olvidado aquel famosa discurso lanzado á la reina regente por el famoso Esquiña, la tarde en que, por causa de la lluvia, hubo que (*il fallut*) suspender el partido de pelota (*partie de balle*).

Era necesario anunciarlo, y á Esquiña se le confió la misión.

Y sin más ni más se plantó delante del palco regio (*loge royale*) boína (*béret*) en mano, y á toda voz dijo :

— ¡ Su majestad reina regente; yo Esquiña; que porque te llueves (*tu te mouilles*) se suspende partido ¡ Sencillez de palabras y manera francota de hablar como se puede, á la buena de Dios (*à la bonne franquette*).

Ahora, que estamos pasando por una serie de temporales espantosos (*orages épouvantables*), exclaman los caseros (*fermiers*) :

— ¡ Qué *tiempos*! ¡ Pero qué *tiempos* (*Quels temps*)!

Es el ¡ *Oh tempora, oh mores*!, aplicado á las costumbres del cielo.

Para decir que debe uno estar advertido de tal ó cuál cosa, se dice :

— ¡ Conque ya estará usted SOBRESABIDO!

Sobresabido, no está mal. Saber *sobre* algo.

La palabra pudiera entrar en el Diccionario.

¡ Han entrado tantas!

— ¡ *Usté* siempre haciendo *rayas* (*des raies*)! ¿ Verdad (*N'est-ce pas*)? — me preguntan mis amigos los caseros, aquellos á quienes voy yo á ver (*ceux que je vais voir*) monte arriba (*vers le haut de la montagne*) por las mañanas.

Para ellos, la escritura, la contabilidad, la literatura, la correspondencia particular, ¡ todo *es rayas*!

¿ Cuántos hijos hay en la casa?

— ¡ Siete, pues!

— Muchos son para gente pobre.

— ¡ Dios envía, pues! Lo que te manda (*t'envoie* Dios, que coger tienes (*tu dois le prendre*)!

¡ Qué contraste con la manomanía actual existente del otro lado de estas altas montañas azules, de no tener hijos!

— El año es malo ¿ verdad?

— Para pobre todos años peores, *creensia estoy asi*.

— ¡ Y siempre sin zapatos! ¿ No cogen humedad en los pies?

— Costumbre *hase* nada, asi andaba *marchait* Nuestro Señor..

— Cierto es.

— ¡ Me *parese*!

— Buenos días.

— ¡ Adiós!

Este es el único, el regional saludo. El nombre de Dios, ni más ni menos.

Por la cuesta abajo (*En descendant la côte*), por un caminito de helechos (*fougères*) y amarillas flores del árnica, y por el que no puedo andar sin echar (*placer*) un pie delante de la punta del otro, veo la rubia vaca que sube lentamente hacia mí. El *pocholo* de ocho años va dándole varazos (*coups de gaule*) por que suba de prisa (*monte vite*).

— ¡ Espera (*Attends*)!

He de arreglarme de modo que la vaca pase sin caer (*tomber*) y no me haga caer á mí, porque una vaca en estas comarcas (*régions*) es toda la fortuna de una casa : la vaca es algo (*quelque chose*) como la familia misma: sin ella no se produce, sin ella no se gana la vida.

— ¡ Espera !

Y el corpulento animal cree que se lo digo á ella y se para (*s'arrête*). Y así que vé que me siento al borde del caminito, con los pies colgando (*pendant*) hacia afuera (*au dehors*), para dejarle paso (*la laisser passer*), á riesgo de pincharme (*me piquer*) con las zarzas (*ronces*) y los arbustos mojados de la orilla, sigue su camino; y al pasar me mira de reojo (*regarde de travers*) con sus ojazos (*grands yeux*) saltones (*remuants*) de gitana como para reconocerme, y va andando con sumo cuidado (*très grand soin*) . á lo gran señora, y allá desaparece en la altura, mientras el chico dice :

— ¡ Adiós!

Que significa *buenos días*.

Y en la misma posición, sentado y con los pies colgando, contemplo todo el valle, con sus caseríos (*fermes*) blancos, el río (*rivière*) que va serpenteando, las yuntas de bueyes (*paires de bœufs*) y oigo el ¡ *Aide* ! que resuena á lo lejos. De una iglesita que veo en el fondo salen dos ó tres mujeres vestidas de negro. La campana (*cloche*) voltea y llama á misa.

¡ Qué paz ! Allá, á lo lejos, se ve pasar el tren de Francia con su penacho de humo. Allá van los que buscan emociones, negocios, placeres... ¿ Pues no estamos más tranquilos en este rincón (*coin*) de mundo? Paréceme ver á través de los azules montes todos los países que he recorrido en quince años...

Pasa la casera (*fermière*), descalza (*nu-pieds*), con su espuerta (*corbeille*) llena de verdura (*légumes*), los brazos en jarra. Lo mismo pisa ella (*elle marche sur*) las guijas (*cailloux*) del camino que si fueran alfombras (*tapis*). Cantando viene.

— ¡ Adiós !

— Hola, *Mariacho* ! ¿ Al mercado, eh ?

— ¿ Ya vendrás por allí, pues ? ¡ Alcachofas (*artichauts*) tienes, apio (*céleri*) también !

Mariacho y yo somos buenos amigos, porque yo, aquel de la (*le monsieur au*) gardenia y el clac, soy el amigo de todos los de abajo (*ceux d'en bas*), habiendo vivido siempre entre los de arriba (*d'en haut*). Y *Mariacho* en el campo es como la duquesa en la ciudad. Es caséra, productora, industrial, labradora, rica hasta cierto punto. Su marido, su vaca y sus cuatro chiquillos (*bambins*), todos descalzos, no se morirán de hambre (*faim*).

— Bien, Mariacho, ya me apartará (*mettrez de côté*) unas alcachofitas y me las enviara á casa.

— ¡ *Ya te llevaremos* !

— También quería unas plantas verdes de las que hay á la puerta del caserío, para ponerlas en mi cuarto (*chambre*).

— ¡ *Ya te arrancaremos* !

— ¡ Adiós, y buena venta !

— ¡ Adiós !

Chascando sobre (*Pataugeant dans*) los charcos (*flaques d'eau*) de la lluvia de la noche, va desapareciendo y cantando. La campana sigue (*continue à*) llamando a misa (*sonner la messe*), y desde lo alto, los vecinos de todas las cercanías (*les environs*) van acudiendo á la iglesia, casi todos ves-

tidos de negro: parecen procesión de hormigas (*fourmis*) acudiendo lentamente al hormiguero (*fourmilière*).

Esta es la misa sincera, la que se oye por la misa misma sin pretensiones ni vanidades. No habrá en ella mujeres elegantes, caballeros (*messieurs*) que llegan tarde, novios (*fiancés*) que se miran, niños vestidos á todo lujo. No habrá, á la salida, conversación frívola, ni corro (*chœur*) de jóvenes que van á la puerta del templo á ver á las amigas; no, esta es expresión de la devoción sin mácula y de la fé arraigada (*enracinée*) en el alma.

¡ Las diez ! Los chiquillos bajan por el sendero hablando en vascongado (*basque*), todos á la vez, y en dirección al valle.

— ¿ A misa ?

— ¡ *Bay* (*Oui*) *Jauna* !

— ¡ Yo también !

Allá me voy con ellos. Ellos van delante ; yo voy detrás, como pasante (*surveillant*) de escuela. Gritan y ríen, y se empujan (*se poussent*) y se atropellan (*se bousculent*) ; y allá abajo ; din ! ¡ don ! ¡ din ! ¡ don !, la campana que nos llama á todos.

¡ Qué alumbrada (*bien éclairée*) y qué vestida de nuevo está la Virgen del Valle, con su pañolito de encaje (*fichu en dentelle*) apretado en los rígidos dedos de las manos de madera (*bois*) ! Las caseras, cada una con un rollo de cera (*cierge*) amarilla encendida delante, están sentadas en el santo suelo (*sol*), de negro vestidas, con el rodete (*coiffure ronde*) negro á la cabeza. Están á cientos (*par centaines*) los mozos (*garçons*), robustos, fornidos, criados entre la labor del campo y la pelota, y llenan la iglesia en cinco minutos. Boína en mano, silenciosos todos mirando al frente (*en face*) sin ocuparse del vecino, oyen su misa con devoción, que no se vé en los grandes templos ni en las catedrales de las ciudades ; cuando llega el momento de la elevación hay un silencio tal, que no se oye (*on n'entend*) la respiración de nadie (*personne*). No, no hay duda : la fé sincera, esa fé inquebrantable (*foi inébranlable*), está aquí... *Ite misa est*... Y resuenan las mil patadas (*pas, bruit des pieds*), las sillas que se arrastran (*que l'on traîne*) y entrechocan, el chirriar de las suelas (*semelles*) sobre el suelo... Ya en la calle, estalla (*éclate*) la alegría del día de fiesta ; saludos, risas, apuestas, convites, canciones...

— ¿ No es aquella la casa de Anchon, el de las hijas rubias (*blondes*) ?

— *Bay, bay* (*Oui, oui*).

A la puerta hay un mocetón (*gros garçon*) componiendo (*raccommodant*) una rueda.

— ¿ Está el amo (*Le patron y est-il*) ?

Y sin volver la cara y dando martillazos (*coups de marteau*), contesta :

— ¡ Toda la familia se ha salido (*est sortie*) !

(Eusebio Blasco.)

DEVOIRS CORRIGÉS (1)

THÈME 6.

Carta á la princesa de Salm-Dyck

MUY SEÑORA MIA Y DE MI MAYOR RESPETO,

No tendré el placer de comer con V., y eso, porque he fallecido. Me enterré ayer con las acostumbradas ceremonias para traducir un libro griego. Es una empresa magnífica con la cual estoy muy ocupado. Pues, no renunciaré á ella sino dentro de ocho ó diez días. Entonces resucitaré y le apareceré á V. No quede V. enfadada, señora, si falto á mi palabra. Hice peor con la señora de Flavier. No fui ayer á su casa, después

(1) Voir les textes dans le nº 1 (5 octobre 1902), p. 32

de mil juramentos de ir á comer. Hablando de veras, trabajo como un negro. Quiero hacer algo si lo puedo. Pienso en V. dentro de mi sepulcro. Saldré de aquí antes del juicio para ir á presentarle mis saludos; pero será por la mañana si V. lo permite.

De profundis.

Pablo-Luis Courier.

VERSION 9.

Ancienneté du vélocipède.

Le vélocipède est connu depuis les temps anciens. On le connait en Chine et on s'en sert sous une forme plus ou moins primitive et imparfaite depuis des siècles. Ricius pendant ses voyages dans cet empire parcourut de grandes distances sur un véhicule qui avait seulement une roue sur laquelle les voyageurs se plaçaient à califourchon. Sur les côtés il y avait deux autres roues que l'on faisait tourner à l'aide de leviers: c'est le mécanisme des tricycles aujourd'hui en usage. La première *draisine* inventée par le diplomate badois le baron de Drais fut essayée dans le jardin de Tivoli, et perfectionnée ensuite par l'Anglais Knight qui la transforma en *Holy-horse*.

En 1663, on construisit à Londres pour le roi de Danemark une chaise que l'on actionnait au moyen d'une manivelle. Elle portait la personne qui l'occupait et pouvait marcher avec une vitesse de trois milles à l'heure.

EXAMENS ET CONCOURS

Bourses commerciales de séjour à l'étranger (1902).

1re Catégorie.

THEME

Mexique. — Le commerce.

Les principales importations sont les cotonnades de l'Angleterre, les soieries de France et de l'Allemagne, les toiles des Iles Britanniques, le coton brut des Etats-Unis, les draps de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre, la verrerie, la porcelaine, la quincaillerie, le fer de l'Allemagne et de l'Angleterre, l'huile d'olive et le cacao que le Mexique achète a l'Amérique centrale, les vins et les liqueurs de France et d'Espagne.

Les principales exportations sont les métaux précieux, l'or et surtout l'argent, dont le Mexique et même l'Amérique centrale envoient, année moyenne, 100 millions à l'Angleterre, aux Etats-Unis, à la France; les bois d'ébénisterie et de teinture, bois d'acajou, bois de Brésil, bois de palissandre, bois d'ébène, etc., expédiés par le Mexique et surtout par l'Amérique centrale à l'Angleterre, aux Etats-Unis, à la France, à l'Allemagne; la cochenille du Guatémala et du Mexique; l'indigo du San-Salvador; le café de Costa-Rica et du Mexique; la vanille du Mexique, expédiée surtout en France; le cacao de l'Amérique centrale; le tabac, le coton, le jalap, la salsepareille, destinés à l'Angleterre.

E. Levasseur.

VERSION

La electricidad en los talleres.

Se ha producido en España, como era de desear, un activo movimiento en favor de la utilización de todos los saltos de agua, llevando la corriente eléctrica, aun cuando la distancia sea grande, adonde convenga aprovecharla.

Así se habrán de explotar numerosas líneas de tranvías y ferrocarriles, pero sobre todo se equipan muchos talleres mecánicos de diferentes clases.

Según un resumen presentado á las secciones reunidas de mecánica y electricidad del Instituto de Franklin, las principales ventajas del empleo de la electricidad para mover las máquinas-herramientas son las siguientes:

1° Se obtiene economía en la fuerza empleada.

2° Se reducen los gastos de construccion de los edificios, pues no teniendo que soportar las pesadas trasmisiones en la parte alta de los muros, pueden hacerse más ligeros.

3° Se reducen los gastos de servicio, puesto que si bien los motores eléctricos cuestan más generalmente que las transmisiones por medio de árboles, poleas y correas, el desgaste y la depreciación son menores y menores también los gastos de engrase.

CORRESPONDANCE.

Vous écrivez à un de vos amis pour lui faire connaître les raisons qui vous ont amené à solliciter une bourse commerciale à l'étranger et les avantages que vous espérez retirer de votre séjour dans le pays où vous désirez vous rendre.

Les Quatre Langues

N° 5. 5 Décembre 1902. 3e Année.

Inner Welegu

PARTIE ESPAGNOLE

Balzac.

La inauguración de la estatua de Balzac que se verificó en Paris el dia 20 de noviembre, ha dado ocasión á la prensa española para que publique sentidos artículos sobre el insigne novelista (*romancier*) francés,

He aquí lo que leemos en el afamado (*renommé*) semanario « Nuevo Mundo ».

Dice doña Emilia Pardo Bazán, que el nombre de Balzac resuena en el extranjero con eco aun más profundo que en Francia. Por lo que á España toca (*En ce qui touche*), bien puede asegurarse que muy pocos novelistas de dentro y fuera de nuestra patria (*nationaux ou étrangers*), cuantan con tantos lectores como él, ni con tan gran número de apasionados (*admirateurs*). En manos de todos los que tienen afición á (*le goût de*) la lectura andan *Eugenia Grandet*, *El tio Goriot*, *El médico de aldea*, *La mujer de treinta años* y tantas otras novelas casi todas; ay (*hélas*)! menos que medianamente (*passablement*) traducidas al castellano.

Como todos los hombres extraordinarios, tuvo Balzac violentos detractores y admiradores idólatras; la posteridad le ha hecho justicia y hoy es considerado, según la frase de Lamartine « como el Dante de los círculos infinitos de la vida humana ». Su fecundidad fue asombrosa (*étonnante*), sus dotes (*facultés*) de observador de la realidad sin rival, y sobre estas cualidades tenia la primera entre todas las artísticas; era creador. Sus personajes, como los de Cervantes, como los de Shakespeare, han venido al mundo para durar lo que el mundo exista.

* *

Nació el gran novelista en Mayo de 1799 y murio en Paris á 20 de Agosto de 1850. Su origen fué humilde, sus estudios incompletos y desordenados, sus tentativas para obtener, no la riqueza con que (*à laquelle*) siempre soñó, sin alcanzarla sino (*sans atteindre autre chose que*) un mediano pasar, inútiles. Empresas fracasadas (*manquées*) á que se dedicó en los primeros años de su juventud, fueron causa de que se viera durante todo el resto de su vida, entre las redes (*filets*) de la miseria, de cuyas mallas jamás pudo escapar. Casi todas sus obras, que después de la publicacion de *La peau de chagrin* contaban los lectores por muchos cientos de millares, estaban cobradas (*payées*) antes que escritas. Como los Franceses dicen, Balzac se comia el trigo en hierba. ¡ Con cuánta elocuencia pinta el mismo autor esta vida angustiosa, siempre bajo la amenaza del pagaré vencido (*billet échu*), del apremio (*poursuite*) judicial, de la amenaza del acreedor brutal en la comedia titulada *Mercadet*!

Para atender (*faire face*) á las exigencias de sus compromisos (*engagements*) pecuniaros consagrabase á una labor frenética, trabajando por lo común diez horas diarias, interrumpiendo su sueño a las altas horas de la noche, atiforrandose (*se gorgeant*) de café para excitar su sistema nervioso.

A pesar de (*Malgré*) todos estos esfuerzos, su produccion era lenta y premiosa. Tachaba, copiaba, y volvia a copiar sus cuartillas (*pages*); sus pruebas (*épreuves*) eran el terror de los cajistas (*typographes*), y ocasion hubo, según asegura alguno de sus biógrafos, en que corrigió, de un mismo original, veinte galeradas (*épreuves*).

Su amor propio fue casi tan grande como su talento. Aunque era, como hemos dicho, de origen humilde, se esforzaba en hacer creer que descendia de alto linaje, y nunca faltaba (*ne manquait*) antepuesto a su apellido tan ilustrado por el, la partícula *de*, como signo le distin-

ción y nobleza. En lo tocante á (*quant à la*) vanidad literaria, nadie le ha aventajado (*dépassé*). El se colocaba, y no le faltaba razon (*non sans raison*) á la misma altura que Shakespeare.

En efecto, su obra en cojunto (*dans son ensemble*) es riquisima en caracteres, abundantisima en observaciones y aun en adivinaciones psicologicas.

Ante todo, Balzac es un escritor moderno : era de su tiempo, como dice atinadamente (*justement*) Gautier. Y esta es precisamente la cualidad que mas nos encanta en el gran novelista. Cuando leemos sus novelas vemos retratadas (*reproduites*) como en un espejo (*miroir*) las almas de nuestra época, con sus preocupaciones, sus prejuicios (*préjugés*), sus vicios, sus desencantos y sus alegrias ; parece que es el eco, embellecido y aumentado de nuestro pensamiento. Los que pueden penetrar los secretos más recónditos (*cachés*) del idioma francés, encuentran en Balzac un renovador del idioma, un revolucionario que ha sabido encontrar la forma más adecuada (*la mieux appropriée*) y exacta para expresar hasta en sus más leves matices (*légères nuances*) el pensamiento moderno.

Puede decirse que fué el pintor de una época, al mismo tiempo que del corazón humano ; leía en las almas como en un libro de clara escritura. Y ¡ caso verdaderamente extraordinario ! ; este gran retratista (*portraitiste*, *peintre*) de la humanidad vivió siempre en el aislamiento (*isolement*) á que le condenaba su improbo trabajo.

« Hay un proverbio turco que dice : *Cuando está acabada la casa entra la muerte en ella.* »

Esta crudelisima ley viose cumplida en Balzac. Habia pagado sus deudas, acababa (*il venait*) de unirse con la mujer que amaba, veiase ensalzado hasta por sus propios enemigos, esperábale, en fin, la paz, el respeto, la gloria, cuando se vió asaltado por la enfermedad. Su naturaleza vigorosa, minada por el incesante y duro trabajo, no pudo resistir á la violencia del mal.

Con su muerte aumentaron las alabanzos (*louanges*) á su genio. Hoy su nombre es universalmente acatado (*estimé*) y nadie le regatea (*personne ne lui ménage*) el titulo de padre de la novela social moderna.

(ZÉDA.)

La emigración española y la República Argentina.

No hace (*il n'y a pas*) muchos dias apareció en la *Gaceta de Madrid* (*journal officiel*) una Real orden (*décret*) sobre la emigracion.

Llama (*appelle*) la atencion algo (*quelque chose*) de lo que (*parmi*) en la misma se dispone (*les dispositions du dit decret*) como (*c'est*) que á las mujeres *menores de veintitres años*, solteras (*célibataires*), que no vayan (*vont*) en compañia de sus padres, se las exijan los documentos necesarios para acreditar (*certifier*) la autorizacion de aquéllos (*ceux-ci*) ó de sus tutores.

Pero es de (*il est à*) notar que el mal de la emigración cunde (*se propage*), y que no se hace otra cosa que dar vueltas alrededor (*tourner autour*) de este problema, sin condicionar de algún modo el derecho de emigrar, para que no sean víctimas del error ó del engaño (*mauvaise foi*) los (*ceux*) que dejan (*laissent*) la patria para ir en busca (*à la recherche*) de un bienestar dudoso en lejanas tierras.

La situación de las Repúblicas sud-americanas dista de ser (*est loin d'être*) tan buena como ciertos agentes la pintan.

Véase (*Voyez*) lo que de la Argentina dice un periódico de Buenos Aires :

« La miseria es cada dia mayor (*plus grande*) y más desoladora. Baste (*qu'il suffise de*) decir que el número de obreros sin trabajo en todo el territorio es de 700000 ; solo en el distrito de Buenos Aires existen 85000 desocupados.

La crisis se extiende y alcanza á (*atteint*) todos los organismos. Faltan (*manquent*) ya fondos para pagar los sueldos, por pequeños que sean. Los empleados administrativos de Buenos Aires no cobran (*ne touchent rien*) hace (*depuis*) ocho meses, y lo mismo ocurre (*arrive*) á los obreros contratados por el gobierno.

Citaré como ejemplo los opera-

rios del puerto de Riachuelo, todos ellos de nacionalidad italiana, los cuales se han declarado en huelga (*grève*) porque desde hace dos meses están sin percibir un solo centavo (*centime*).

Durante las últimas dificultades de la Argentina con Chile se alistaron (*s'enrôlèrent*) á bordo de los buques de guerra, en calidad de maquinistas y fogoneros (*chauffeurs*), gran número de Italianos y algunos Españoles.

Zanjado (*Tranché*) el conflicto entre ambas (*les deux*) Repúblicas, pasaron los buques á situación de reserva y se licenció al personal contratado, sin abonarle (*lui payer*) sus haberes (*les sommes dues*) y ésta es la hora en que (*et à cette heure*) no han podido aún hacerlos efectivos (*se faire payer*), no obstante las repetidas quejas (*plaintes*) elevadas al gobierno por los interesados.

Y si esto ocurre (*arrive*) con el gobierno, figúrese el lector lo que pasará cuando se trate de deudas de las Juntas (*Assemblées*) provinciales ó de los Municipios (*communes*).

El Ayuntamiento (*Conseil municipal*) de Buenos Aires se ha declarado insolvente (*insolvable*) ; los abastecedores (*fournisseurs*) y contratistas (*adjudicataires*) de servicios municipales, en su mayoría extranjeros, ven á diario (*voient chaque jour*) sus contratos incumplidos. A los obreros del Municipio se les adeuda (*on leur doit*) cuatro meses de paga.

La vida económica de los organismos particulares corre pareja (*va de pair*) con la de los del Estado ; las quiebras (*faillites*) se suceden sin interrupción. En la ciudad de Mendoza, que tenía fama (*renommée*) de ser una de las más prósperas de la República, han cerrado sus puertas cuatro Bancos en el periodo de dos meses. Las letras sufren un descuento (*les traites subissent un escompte*) de 25 al 40 por 100. Todos los ramos (*branches*) del comercio sufren grave paralización, y lo peor del caso es que no se ve (*on ne voit pas de*) solución á la crisis, pues el gobierno parece apartarse (*s'écarter*) sistemáticamente de cuantas medidas (*toutes les mesures*) pudieran (*qui pourraient*) hacer desaparecer el triste estado de cosas existente. »

EXAMENS ET CONCOURS

Brevet supérieur.

(*Aspirants, Toulouse, 1re Session 1902.*)

THÈME

La sœur.

La sœur est le charme et l'honneur du foyer; on refuse difficilement les pardons qu'elle implore pour des fautes qui ne sont pas les siennes, elle a presque le droit de grâce. Sa présence seule adoucit la brutalité trop fréquente des garçons, arrête sur leurs lèvres des expressions triviales, ses conseils ont une sagesse et une droiture précoces : elle inspire le travail, dont elle donne l'exemple joyeusement et sans effort, les bonnes pensées, le courage, et, s'il le faut, cette vertu plus particulièrement féminine et plus touchante encore dans la jeunesse, la résignation. Quand la sœur est cela, et tel est son rôle naturel, le sentiment auquel elle a droit de la part de ses frères est quelque chose de plus que la tendresse : c'est, comme à l'égard de la mère, de la vénération.

CARRAU (*De l'Education*).

VERSION

La salud es lo primero y de lo que más hablan los hombres y sin embargo, es lo primero que olvidan y de lo que menos se cuidan. Todos dicen que la salud es el principal de todos los bienes, pero todos obran como si la salud fuese la cosa más despreciable. Todos tienen gran apego á la vida, pero nadie piensa en conjurar los peligros que de continuo la amenazan. Todos se quejan de que la vida humana es muy breve, y todos trabajan desatentadamente para acortarla más y más. Nadie piensa de veras en la salud hasta que la ha perdido ; nadie se acuerda de la higiene hasta que tiene ya que acudir á la botica. Lo mismo acontece en higiene pública : los bandos de salubridad y reglamentos de policía sanitaria yacen ordinariamente en el mas lastimoso olvido, y sólo se piensa en exhumarlos y darles un tardío vigor cuando aquel olvido ha dado lugar á un envenenamiento, ó á crueles desgracias, ó provocado tal vez el desarrollo de un tifo ó de una enfermedad cualquiera. ¡ Singular inconsecuencia !

D. Pedro Felipe MONLAU

PARTIE SCOLAIRE

Lectura y recitación.

Primer curso.

Valentía española.

Un comandante francés, habiendo hecho prisionera toda una guarnición española, preguntó á su caudillo ¿ de cuántos soldados se componía ?

El valeroso capitán español le respondió con dignidad y nobleza : « Comandante, contad los muertos, los heridos y los prisioneros y sabréis el número cabal, porque los Españoles no sabemos qué cosa es huir. »

(Según Castellar.)

NOTAS

Valentía,	vaillance, courage.	*Contad,*	comptez.
Habiendo hecho,	ayant fait.	*Heridos,*	blessés.
Preguntó,	demanda.	*Sabréis,*	vous saurez.
Caudillo,	chef	*Número cabal,*	nombre exact.
Cuántos,	combien de.	*Huir,*	fuir
Con,	avec.	*Según,*	suivant, d'après.

Valentía, appuyez sur *tí* en détachant la *a*.

Francés, prononcez la *c* en passant la langue entre les dents, de même que dans *guarnición* et dans *nobleza* pour la *z*.

Prisionera, prononcez *sio* comme avec s double (ss), de même que dans *valeroso, prisionero, cosa*.

Preguntó, passé défini du verbe *preguntar*, demander, interroger.

Caudillo, séparez *ca-u* et prononcez *ll* comme *ill* mouillé français : *ca-ou-di-yo*.

Cuántos, prononcez toujours la *u* comme *ou* français, ainsi que dans *preguntó, muertos, número, huir, según,...*

Componía, séparez *ní-a*.

Respondió, appuyez sur *dió*, sans séparer les deux voyelles, prononcez la *r* très fortement.

Dignidad, séparez la *g* comme dans *ignition* (dig-nidad).

No sabemos (nous ne savons pas), mis pour *no saben* (ne savent pas).

Qué cosa es huir (ce que c'est que de fuir), séparez bien chacun des trois derniers mots.

Castellar, prononcez *yar*.

Traduction.

Vaillance espagnole.

Un commandant français ayant fait prisonnière une garnison espagnole tout entière, demanda à son chef de combien de soldats elle se composait.

Le valeureux capitaine espagnol lui répondit avec dignité et noblesse : « Commandant, comptez les morts, les blessés et les prisonniers et vous saurez le nombre exact, parce que les Espagnols ne savent pas ce que c'est que de fuir. »

(D'après Castellar.)

Les Quatre Langues

Nº 6. 20 Décembre 1902. 3e Année.

Amer Rouger

PARTIE ESPAGNOLE

Como trabajaba Zola.

El método de trabajo de Zola se encuentra claramente explicado en una obra de Edmundo de Amicis, *Recuerdos de Paris y de Londres.*

Para dar más viveza á su relato (*récit*), Amicis hace hablar á Zola.

« He aquí (*Voici*) cómo hago una novela (*roman*).

No la hago precisamente, la dejo hacerse á si misma. No se inventan hechos: carezco (*je manque*) en absoluto de este género de imaginacion. Me pongo (*je me mets*) á la mesa para buscar una intriga, una trama cualquiera de novela, y permanezco (*je reste*) tres dias devanándome los sesos (*me creusant l'esprit*), con la cabeza entre las manos, sin conseguir nada (*rien obtenir*).

Por esta razon he tomado el partido de no ocuparme nunca del asunto (*intrigue*). Comienzo á trabajar en mi novela sin saber ni qué sucesos (*événements*) se desarrollarán en ella, ni qué personajes tomarán parte, ni cuál será el principio ni el fin. Conozco solamente mi personaje principal, hombre ó mujer. Me ocupo solamente de él, medito sobre su temperamento, sobre la familia á que pertenece, sobre sus primeras impresiones y la clase en que he resuelto hacerlo vivir. Esta es mi ocupación mas importante: estudiar las gentes con quien se tratara este personaje, los lugares (*lieux*) en que ha de (*il doit*) vivir, el aire que ha de respirar, su profesión, sus costumbres, hasta las más insignificantes ocupaciones á que consagrará sus ratos (*moments*) perdidos. »

Emilio Zola comienza por el estudio del medio ambiente. Por eso lo ha mostrado cuando escribia cierto libro asistiendo á las primeras representaciones, estudiando los rincones (*recoins*) de un teatro, visitando el cuarto de una actriz y yendo (*allant*) á las carreras de caballos. Durante este tiempo observa, interroga, adivina, siempre con el lápiz en la mano. Aquí copiamos un nuevo párrafo del estudio de Amicis, que continúa haciendo hablar á nuestro autor:

« Después de dos ó tres meses de este estudio me he hecho dueño (*maître*) de este género de vida; le veo, le siento, vivo en él con la imaginación y estoy seguro de dar á mi novela el color y el perfume especial de aquel mundo. Además, viviendo algún tiempo, como yo lo hago, en esa capa (*couche*) social, conozco personas que pertenecen á ella, oigo (*j'entends*) referir hechos (*des faits*) reales, sé (*je sais*) lo que en alla pasa ordinariamente, aprendo su lenguaje y tengo en la cabeza una cantidad de tipos, de escenas, de fragmentos, de dialogos, de episodios y de sucesos que forman como una novela confusa de mil retazos (*morceaux*) desunidos e informes. Entonces me queda por hacer (*il me reste à faire*) lo que es mas difícil para mi: unir con un solo hilo, lo mejor posible, todas esas reminiscencias y todas esas impresiones sueltas (*détachées*).

Esto representa casi siempre un largo trabajo. Pero yo lo emprendo flemáticamente, y en lugar de emplear en el la imaginacion, empleo la logica. Razono conmigo mismo y escribo mis soliloquios, palabra por palabra, tal como se me ocurren (*ils me viennent à l'esprit*), de modo que, leidos por otro, me parecerian extraños. Fulano hace esto. ¿Qué se desprende ordinariamente de un hecho de este genero? Este otro hecho. ¿Es capaz de interesar á otra persona? Ciertamente.

Es, pues, logico que aquella otra persona obre (*agisse*) de esta manera. Entonces puede intervenir un nuevo personaje, Fulano, por ejemplo, al cual he conocido en tal lugar, tal tarde (*soirée*). Busco (*Je cherche*)

las consecuencias inmediatas del más pequeño suceso; lo que se deriva lógicamente, naturalmente, inevitablemente, del carácter y de la situación de mis personajes. Hago el trabajo de un comisario de policía, que quiere, por un ligero indicio, descubrir á los autores de un crimen misterioso. Encuentro, sin embargo, á menudo (*souvent*) muchas dificultades. A veces (*Parfois*) no hay más que hilos que anudar, una consecuencia de las más sencillas que deducir y no lo consigo (*je n'y arrive pas*), y me fatigo y me inquieto inútilmente. Entonces ceso de pensar en ello porque sé que es tiempo perdido.

Pasan dos, tres, cuatro dias. Una mañano, al fin, mientras que almuerzo (*je déjeune*) y pienso en otra cosa, se anudan de repente (*tout d'un coup*) los dos hilos, encuentro la consecuencia y desaparecen todas las dificultades.

Entonces un rayo de luz (*rayon de lumière*) corre sobre toda la novela. Lo veo todo y todo está hecho. Vuelvo á estar seguro y no me queda que realizar más que la parte más agradable de mi trabajo. Y lo emprendo tranquilamente, metódicamente, con el reloj en la mano. Escribo todos los días por la mañana un poco, tres páginas de imprenta, ni una linea más (*pas une ligne de plus*). Escribo casi sin correcciones, porque desde hace meses lo tengo pensado todo; y cuando he terminado pongo las páginas á un lado y no las vuelvo á ver (*je ne les revois plus*) hasta que están impresas. Puedo calcular infaliblemente el día que he de terminar mi obra. »

El Emperador y la condesa de Teba.

Anécdota histórica.

El año de gracia de 1852 era, según cuentan las crónicas del segundo Imperio francés, el salón más notable de París el (*celui*) de la princesa Matilde, prima (*cousine*) del recién coronado Napoleón III.

Hija del rey Jerónimo y de la princesa Catalina de Watemberg,



El Emperador Napoleon III.
(Cuadro de Hipolito Flandrin, en el museo de Versalles.)

y casada con el príncipe de San Donato Anatolio Demidoro, era la ilustre dama princesa tres veces: pero más que por su nacimiento (*naissance*) y por su enlace (*mariage*), lo era (*elle l'était*) por la soberana distinción de su belleza, por la elegancia majestuosa de su

porte y por lo delicado de su bien cultivada inteligencia.

Aún hoy, que ya ha cumplido los ochenta años se puede ver en su semblante (*physionomie*) y en su figura los restos de una gran hermosura respetados por el tiempo, y no hay que hacer (*il ne faut pas faire*) un grand esfuerzo para considerar lo que sería en aquella época en que no tenía más que treinta y dos años y hacía doce que se había casado (*qu'elle s'était mariée*).

« Una belleza soberana y la belleza de las soberanas », ha dicho



La Emperatriz Eugenia
(Museo de Versalles)

Arsene Houssaye ; la fuerza y la dulzura, el estilo y el encanto, un busto napoleónico, una nariz italiana y una boca encantadora (*charmante*), en la que dominaba la expresión de la suprema inteligencia, que era su cualidad distintiva.

El cincel (*ciseau*) de Carpeaux fijó en el mármol esta suprema hermosura, haciendo una de las mas bellas obras del arte moderno.

Artista por su corazón como era princesa por su nacimiento, gustaba (*elle aimait*) del trato (*la fréquentation*) de los hombres que más se distinguían en el cultivo de las letras y de las artes, y la continua presencia de los hombres de talento en su salón contribuía á darle un encanto (*charme*) especial.

Allí iban Sainte-Beuve y Mérimée, Halévy, Alejandro Dumas, Teófilo Gautier, todos en fin, los que se distinguían, y a todos se les recibía con gran cariño (*affection*).

Las noches del 31 de Diciembre tenían las reuniones de la princesa Matilde un caracter especial : unos días antes de que llegase el (*avant l'arrivée du*) último del año, recorria (*parcourait*) la ilustre dama las tiendas (*magasins*) mas notables de París comprando muebles raros, bronces y porcelanas de mérito, tapices de Oriente, multitud de objetos de arte, en fin, y con ellos formaba una exposición en sus salones la noche en que el Papa San Silvestre cierra la puerta del año viejo para dejar libre paso (*pour laisser le chemin libre*) al que (*à celui qui*) llega sonriente de esperanzas e ilusiones.

Los amigos de la princesa sabían que no podían dejar (*manquer*) de asistir aquella noche á su tertulia (*soirée*) y todos estaban congregados (*rassemblés*) momentos antes de dar las doce (*sonner minuit*), y en cuando sonaban majestuosamente las campanadas

coups de cloche) del reloj, todos se inclinaban ante la dueña de la casa (*maîtresse de maison*), la deseaban un feliz año nuevo, los caballeros besaban en la frente á las señoras que tenían á su lado y después la princesa, señalando los objetos que había adquirido, decía a sus amigos :

— Elegid (*choisissez*) lo que queréis (*ce que vous voulez*) como recuerdo (*souvenir*) ; todo es vuestro.

El año 1852 ocurrió (*il arriva*) en esta tertulia del 31 de Diciembre una escena que llamó mucho la atención de los concurrentes (*assistants*) y que fué el prólogo de un gran acontecimiento (*événement*). Asistió á la reunión de su prima el emperador Napoleón III, y entre las damas que había en el salón figuraban dos españolas, madre é hija, de una gran distinción la una, de una soberana belleza la otra : eran la condesa del Montijo y la condesa de Teba, que tenía entonces veintiséis años. El emperador, que siendo príncipe desterrado (*exilé*) había conocido en Londres á la dama española y que profesaba á la condesa de Teba sincero afecto, se pasó la noche conversando con ella ; y cuando sonaron las doce campanadas se levantó, y deseando con anhelo (*anxiété*), pero más que nunca aquella noche, se siguiese la tradicional costumbre del beso, se dirigió á su prima, imprimió sus labios en la alabastrina frente (*front d'albâtre*), hizo lo mismo (*il fit de même*) en las de seis señoras más que había en el salón, y guardó su último beso, el que había de ser (*devait être*) sin duda el más dulce, para su gentil interlocutora la condesa de Teba.

Pero ésta se puso en pie (*se leva*) con un movimiento lleno de gracia y majestad cuando llegó á ella el emperador, y con tono respetuoso le dijo :

— Señor, en mi país las jóvenes solteras (*les jeunes filles célibataires*) no reciben besos mas que de su padre ó de sus hermanos. He aquí lo único que puedo otorgar a V.M.

Y le tendió su linda (*jolie*) mano, que el emperador llevó respetuosa y silenciosamente á sus labios.

A los pocos días (*Peu de jours après*) Napoleón III manifestaba á su Consejó de Ministros, que le escuchó asombrado (*étonné*), que había decidido compartir tálamo y trono con la condesa de Teba, sobre cuya hermosa cabeza (*sur la belle tête de laquelle*) sentaría (*irait*) admirablemente la corona de emperatriz.

Y aquel año, tan solemnemente inaugurado en los salones de la princesa Matilde, se unieron con lazos (*liens*) que solo ha podido romper la muerte, el sobrino (*neveu*) de Napoleón I y la hermosa española que nació entre los cármenes (*jardins*) perfumados de Granada.

¡ Que cuando el año 1902 se despida (*retirera*) y entre (*entrera*) alegre y sonriente el año nuevo traiga (*il apporte*) coronas para nuestras bellas lectoras !

Pero que las coronas sean de flores, mensajeras de la dicha (*bonheur*), porque las doradas diademas suelen (*ont l'habitude*) ser muy pesadas en estos tiempos, y si traen esplendores y grandezas, no dan lo único que se debe ambicionar en la vida : la felicidad.

(*Blanco y Negro*.)

Cuentos.

El mancebo y los pájaros.

(*L'enfant et les oiseaux*).

Vió Gil de un árbol caer (1)
Cinco pájaros y todos
Corriendo por varios modos
Los quiso (2) á un tiempo coger (3)
— « Deja, buen Gil, de correr (4),
Pues no cogerás ninguno (5).
¿ A que (6) tras (7) cinco ¡ importuno !
A un tiempo vas con ahinco (8).
Si para coger los cinco
Tienes que empezar (9) por uno ? »

RAMÓN DE CAMPOAMOR.

(1) Tomber. (2) Il voulut. (3) Attraper. (4) Ne cours plus. (5) Aucun. (6) Pourquoi ? (7) Après, derrière. (8) Anxiété. (9) Il faut commencer.

Los dos burros.

(*Les deux ânes*).

Al colegio de la villa
Llevó á su hijo un labrador
Diciendo : vengo con éste
Tocante á (1) la educación
¿ Sabe leer ? — Ni una letra
¿ Escribir su nombre ? — No.
Entonces, amigo mío,
Como el trabajo es atroz,
Me dará V. doce duros
Por todo. — ¡ Ca (2) ! no los doy,
En igual precio me venden
Un burro (3). — Pues lo mejor
Es que compre (4) V. el burro
Y con éste (5) tendrá dos.

Manuel del Palacio.

(1) Au sujet de. (2) Bah ! (3) Ane. (4) D'acheter. (5) Celui ci.

El abogado y el ladrón.

(*L'avocat et le voleur.*)

Cuéntase entre la gente de toga (*les magistrats*) de Bruselas un divertido suceso ocurrido (*arrivé*) hace pocos días á un letrado (*avocat*) de la capital de Bélgica.

Cierto día llamó á la puerta de la casa del abogado un pobrete, que le rogó se encargara (*le pria de se charger*) de su defensa ante el Tribunal en que pendía contra él una acusación de robo (*vol*).

El letrado aceptó la proposición, y se le ocurrió (*il lui vint à l'esprit de*) salvar á su cliente valiéndose (*en se servant*) de una original estratagema.

— Tome usted — dijo á su cliente — estos diez francos, que ahora mismo va usted á llevar á la dependencia (*bureau*) municipal en donde se depositan los objetos hallados (*trouvés*) en la vía pública. Declare que se ha encontrado en la calle la moneda que le entrego y reclame usted el correspondiente recibo (*reçu*).

El pobrecito acusado hizo (*fit*) exactamente lo convenido y volvió (*revint*) trayendo al abogado el recibo que aquél guardó sin leerlo siquiera (*sans même le lire*).

Llegó el día de la vista (*jugement*). El letrado con la elocuencia que presta la convicción defendía la causa de su representante.

— Mi cliente, señores — decía el abogado — es un hombre honrado y contra toda justicia se encuentra ante vosotros (*devant vous*) sentado en el banquillo infamante ¿ Queréis (*Voulez-vous*) una prueba de su honradez ? Aquí podéis ver este documento, procedente de una dependencia municipal y que prueba que este hombre, acusado de haber cometido un robo, ha entragado (*remis*) á la autoridad una moneda de diez francos que se encontró en la vía pública cuando tal vez (*peut-être*) se moría de hambre ¿ No es esto sublime ?

(Sensación en el auditorio.)

Entonces el presidente pregunta al defensor :

— Señor letrado : sírvase (*veuillez*) exhibir al Tribunal el documento que ha citado anteriormente.

— Téngalo usía (*Le voici*) — exclama triunfalmente el abogado entregando el papelito.

Después de examinarlo el presidente declara :

— Es exacto el hecho (*le fait*). Sin embargo se advierte (*on remarque*) un error en la cifra. Lo que el acusado se encontró fué *un duro* (*cinq francs*) y no *dos*, como el letrado asegura.

El abogado, sorprendido, balbucea :

— ¿ Un duro ? No, señor presidente. Son dos duros.

— Dispense el (*Je demande pardon au*) letrado. Aquí dice *cinco francos*.

El letrado quedó indignado.

Sin embargo, pudo más el deber profesional que su indignación, y dijo luego :

— Un duro, ¡ bueno ! La acción no es por eso menos meritoria.

El Tribunal absolvió á este *delincuente honrado*, y el abogado no tuvo la satisfacción de ver condenar á su propio ladrón.

DEVOIR CORRIGÉ

VERSION 8 (1).

Les places d'employés auxiliaires de bureau à la " Banque de Castille " domiciliée à Valladolid.

Même dans la presse quotidienne d'une ville aussi éloignée de Valladolid que l'est Barcelone, nous avons lu que la convocation, les programmes, la commission d'examen et tout ce qui a rapport au fameux concours annoncé par la Banque de Castille pour trouver seulement les sept employés auxiliaires dont elle avait besoin et qu'elle désirait choisir parmi les meilleurs de l'Espagne, ont été une espèce de pantomime assez ridicule. Au dire de la presse dont nous parlons, lesdites places ont été octroyées par l'influence de certaines personnalités politiques, préjudiciant ainsi très injustement plusieurs candidats qui, croyant de bonne foi que la chose allait être sérieuse, entreprirent un long voyage vers la capitale de la Castille pour venir se rendre compte qu'ils avaient servi de comparses dans une espèce de comédie ridiculo-chorégraphique comme celles du genre politique espagnol.

Gloire à l'héroïque jury qui prit à cœur les fonctions, toujours ingrates pour des consciences droites, de déterminer avec une stricte justice le moment où le fiel serait réduit à point en caramel pour distribuer à chacun sa part !

Il y a toujours eu de mauvaises langues.

A notre avis, il n'est pas douteux que le jury du concours ouvert par la Banque de Castille ait rempli exactement tous les devoirs que sa mission lui imposait.

Et maintenant, à une autre fois !

EXAMENS ET CONCOURS

Bourses commerciales de séjour à l'étranger (1902).

2e Catégorie.

THEME

Les découvertes de la science.

Quand nous écrivons notre histoire, nous ne la remplissons que de batailles : la véritable histoire de l'humanité est celle des découvertes utiles. Le jour où, pour la première fois, on s'est servi du fer, ce jour-là la puissance de l'homme a été décuplée. Comment ne savons-nous pas le nom de celui qui a créé le rabot ou la scie, quand tous nos poèmes retentissent du nom d'Alexandre, qui n'a rien créé, pas même un empire? L'inventeur de la boussole nous a, en réalité, donné la moitié du monde. Nous voyons de nos jours des événements qui sont bien autre chose qu'une guerre glorieuse ou une révolution politique ; car c'est en ce XIXe siècle, c'est sous nos yeux que la vapeur a vaincu l'espace, et que la télégraphie électrique a vaincu le temps. Avec toutes nos prétentions d'hommes civilisés, nous sommes encore à moitié barbares. Quand on invente une mitrailleuse ou quelque autre engin de guerre, nous crions tous au miracle ; tandis que nous transmettons des ordres et des nouvelles, en une minute, de Lille à Marseille, avec autant de sang-froid et d'indifférence que si les hommes jouissaient depuis des siècles de cette véritable baguette de fée.

J. SIMON.

VERSION

Filones auríferos.

Terminaremos esta noticia general acerca del distrito de Hiendelaencina diciendo que al Norte del pueblo de ese nombre, y á distancia de unos 15 á 16 kilómetros, se encuentra una inmensa zona metalífera que encierra filones auríferos de cierta importancia, y que han sido otorgadas numerosas concesiones en los partidos de Nava de Jadraque, Patamares, Somillas, Robredorcas y otros, en los cuales se notan trabajos muy antiguos que se supone hechos por los Romanos.

Desde hace unos diez años algunas Sociedades han emprendido trabajos sobre diversos filones, los cuales han puesto á descubierto algunas pajitas de oro visibles. Dos pequeñas fábricas para el tratamiento de los minerales auríferos sobre el terreno mismo han sido establecidas, y aun cuando se ignora el

(1) Voir le texte dans la 2e année, page 634.

resultado que hayan podido obtener, es de presumir que, si no han podido extraer con provecho todo el oro de los minerales, habrá sido por la mala aplicación de los aparatos empleados hasta hoy en el tratamiento.

CORRESPONDANCE 2.

Développer cette pensée dans une lettre à un de vos correspondants que, « pour conserver sa clientèle, il faut user vis-à-vis d'elle des procédés les plus corrects dans les livraisons et agir avec la plus grande probité. »

Al pie de la letra (1).

Cuento original é inédito por D. PATRICIO CLARA.

El trapo (*toile*) anunciador que Valentín dibujó y colocó (*plaça*), todo con sus propias manos, en los balcones del entresuelo para anunciar al público su peluquería (*salon de coiffure*) era verdaderamente original.

Sobre la gran pieza de lienzo (*étoffe*) extendida ocupando dos de aquellas aberturas á modo de sábana (*drap de lit*) puesta á secar y en pintarrajeados (*bariolées*) colores destacábase una P, inmensa, colosal, que ocupaba todo lo alto de la tela ó sea cosa de (*quelque chose comme*) metro y medio y á continuación (*la suite*) en letras diminutas (*toutes petites*), casi infinitesimales, ELUQUERIA, extendiéndose como un rasgo (*trait*) por lo largo (*tout au long*) de aquella, la cual no medía (*mesurait*) menos de cuatro metros, formando un conjunto (*ensemble*) digno de llamar (*attirer*) la atención. Aquello no se leía, se adivinaba, y aun esto porque (*d'autant plus que*) todo el mundo en la villa donde pasó lo que vamos narrando, estaba enterado (*au courant*) de que Valentín iba á establecer una peluquería y que para darle al mote (*chose*) mayores visos (*apparence*) de realidad la instalaba en un entresuelo, como se acostumbra (*il est de coutume*) en las grandes ciudades.

Pero si el letrero (*écriteau*) era como ya he indicado de primer orden por lo que respecta a su composición artística, el pregón (*annonce verbale*) que Valentín mandó vocear (*crier*) por el *alguacil* á cuyo cargo (*à la charge duquel*) estaba encomendada tan trascendental función (*importante opération*) á fin de anunciar á sus paisanos (*concitoyens*), lo que ya todos sabían, esto es (*c'est-a-dire*), que se ofrecía á desañonarlos (*les épiler*) en un salón situado algunos metros sobre el ras del suelo, era archisuperior, advirtiendo al final del mismo que se destinaban dos horas por la mañana y dos por la tarde (*après-midi*) para afeitar (*raser*) gratis a los pobres de solemnidad (*indigents reconnus*) que fueran vecinos (*habitants*) de la población (*ville*). Lo peregrino (*la bizarrerie*) de este ofrecimiento consistía con que por aquel tiempo no había en la villa de referencia ni (*pas*) un solo habitante que pudiera (*pût*) ni quisiera (*voulût*) ser clasificado bajo aquel concepto (*catégorie*) y sin embargo, nada menos que (*pas moins de*) cuatro horas diarias (*par jour*) quería Valentín consagrar a tan imaginaria faena (*travail*). A pesar de esto (*malgré cela*), como verá el amable lector según vaya leyendo, no hablaba el tal (*ainsi*) por solo el gusto (*seulement pour le plaisir*) de hablar y aparecer filantrópico á bien poca costa (*peu de frais*), sino que estaba dispuesto á cumplir (*tenir*) su palabra, aun (*même*) en el caso perfectamente seguro de que (*où*) no apareciese por su establecimiento ningun pobre á reclamar sus servicios y el cumplimiento (*accomplissement*) de su expontánea promesa.

Antes de pasar adelante (*plus avant*) bueno será decir para justificar la

(1) Histórico.

extravagancia de Valentín, que este tenía rarezas (*excentricités*) en mayor número que el común de los mortales, siendo por lo demas un buen muchacho (*garçon*) en toda la extensión de la palabra y un verdadero artista en el manejo de la tijera (*ciseaux*).

Dos días hacía ya que el original letrero movía á chacota (*troublait*) el ánimo (*l'esprit*) de los transeuntes (*passants*) y que los términos en que estaba concebido el pregón habían deleitado los oidos (*les oreilles*) del vecindario (*population*), sin que ni una (*pas une*) sola alma bendita hubiese visitado, siquiera (*ne serait-ce que*) por simple curiosidad, el salón donde sin más compañía que sus pensamientos contaba una tras otra las horas el ilusionado Valentín.

Que ¿ como mataba el tiempo ? Pues hojeando (*feuilletant*) viejos libros y periódicos semanales (*journaux hebdomadaires*) á los cuales se había suscrito para evitar el aburrimiento (*ennui*) á los parroquianos (*clients*) que esperaban turno ; ¡ tan grande debía de ser, á no engañarle (*le tromper*) sus ilusiones, la concurrencia (*foule*) que iría á servirse ! Pero sus esperanzas iban desvaneciéndose al ver que ningún ser viviente se asomaba (*ne se montrait*) por allí. Entonces, suspendiendo sus lecturas, medía (*il mesurait*) á grandes pasos el salón, parábase (*il s'arrêtait*) unos instantes frente á (*en face d'*) un espejo (*glace*) para dar un zarzapo (*coup de peigne*) y arreglar á su modo la poblada cabellera (*abondante chevelure*) llegábase al balcón contemplando á través de los cristales y en una especie de éxtasis el cielo nuboso (*nuageux*) y triste como si le pidiera que en vez de agua mandara (*il envoyât*) á la tierra un diluvio de barbas que afeitar (*à raser*) ó fijando su atención en los escasos (*rares*) transeuntes que cruzaban por la plaza que tenía delante, veíales atravesarla con rapidez y embozados (*la figure enveloppée*) en sus bufandas (*cache-nez*) hasta los ojos y tanto le dominaba su pensamiento que llegó á figurarse que todos acababan (*venaient*) de rasurarse (*se raser*) y si se tapaban (*cachaient*) la cara era por temor (*crainte*) de que la recia y fría tramontana (*bise, vent du nord*) que á la sazón (*époque*) soplaba, entrándose por los poros recién abiertos no les inoculara traidor constipado (*rhume*). De vez en cuando (*de temps en temps*) el ruido de las hojas que en contínuo remolino impulsadas por el viento y atravesando portal y zaguán (*vestibule*) llegaban á la escalera, parecíale en la fiebre de su deseo que eran pisadas (*les pas*) de alguno que iba á estrenar la peluquería y para acreditarse (*se faire la réputation*) de fino (*poli*) y de cumplido (*prévenant*) salía Valentín á recibirle en el último tramo (*marche*) ; pero la triste realidad le volvía á hojear semanarios, á sus paseos de lobo enjaulado (*loup en cage*) á peinarse de nuevo ante el espejo ó á contemplar el cielo y la tierra á través de los cristales.

(*Se continuará.*)

Casos y cosas.

Entre campesinos :

— He vendido mi perro de presa (*chien de garde*).

— ¿ Y si de noche intentan robar tu casa ?

— Ladraré yo (*c'est moi qui aboierai*).

***

Un anciano (*vieillard*), sintiéndose gravemente enfermo, llama á un notario.

— Mire usted (*voyez*) — le dice — deseo hacer testamento. Advierto á usted que á mi hermana Antonia, que se ha portado (*qui s'est conduit*) indignamente conmigo, no le dejo nada (*je ne lui laisse rien*).

— ¿ Y a los otros hermanos ?

— Tampoco (*non plus*).

— Pero ¿ por qué motivo ?

— Hombre ; porque no poseo nada absolutamente.

Les Quatre Langues

Nº 7. 5 Janvier 1903. 3e Année.

Amer Ravague

PARTIE ESPAGNOLE

Nuevo Gobierno.

Dimitio el Gabinete liberal que presidía el Sr. Sagasta y fué nombrado por el rey un nuevo consejo bajo la presidencia del Sr. Silvela y con la cooperacion activa de los amigos del Sr. Maura, del partido conservador.

Los nuevos ministros son los siguientes :

Presidente : D. Francisco Silvela.

Gobernación : D. Antonio Maura.

Hacienda (*finances*) *:* D. Raimundo Villaverde.

Agricultura : Sr. Marqués de Vadillo.

Guerra : D. Arsenio Linares.

Marina : D. Joaquin Sánchez Toca.

Instruccion publica : D. Manuel Allende Salazar.

Gracia y Justicia : D. Eduardo Dato.

Estado : D. Buenaventura Abarzuza.

El nuevo Gobierno se ha constituido con rapidez, y con la misma rapidez ha comenzado á funcionar, haciendo en el primer consejo la designacion de gobernadores (*préfets*) para todas las provincias, y además de todos los altos funcionarios de la Administración.

He aqui lo que dice el « Nuevo Mundo » de los ministros que componen el gabinete conservador.

Silvela es un hombre cultísimo, de superior talento y de grandes prestigios sociales.

Abarzuza era lo mejor del republicanismo conservador, gran figura de la politica y para la diplomacia, el ministro que Castelar dio a la Monarquia.

Dato es, sin duda, el personaje conservador mas simpatico á la generalidad de las gentes : tiene talento, cultura y conciencia.

Villaverde es, aún para sus enemigos, el hacendista (*economiste*) más respetado y mejor reputado de España : el mercado internacional cotizó con alza (*hausse*) considerable de todos los valores la noticia de su advenimiento al Gobierno.

Maura, no solo tiene entendimiento (*jugement*) soberano, conciencia de cuasi heroica rectitud, carácter singularísimo, sino que además goza fama (*il jouit de la renommée*) de ser todo eso.

El general Linares es uno de los dos ó tres nombres á salvo (*à l'abri*) de la mala opinion que amarga la gloria y apaga el brillo (*ternit l'éclat*) del generalato español.

Sanchez Toca es por su cultura, por su seriedad y por la amplitud de sus miras, uno de los pocos politicos « europeos » que España puede mostrar al mundo.

El marqués del Vadillo es un catedratico (*professeur*) ilustre, popular en la Universidad.

Allende Salazar es una respetabilidad inmaculada.

De entre ellos, aun siendo todos dignisimos (*très dignes*), merecen mencion singular por sus prestigios y su saber los Sres. Maura, Villaverde, Dato y Abarzuza.

Disturbios en Marruecos.

(*Troubles au Maroc*).

La última rebelion ocurrida (*arrivée*) en Marruecos y dominada felizmente con mas rapidez de la que podia esperarse, ha puesto de relieve una vez mas hasta que extremo llega el fanatismo religioso de los Marroquis. No es ahora la primera vez que contra el joven sultan Abd el-Aziz se ha predicado la guerra santa : no hace mucho (*il n'y a pas longtemps*), en el mismo campamento imperial, un santon (*illuminé*) quiso (*voulut*) levantar los animos en nombre de la pura religion del Islam ; su voz, sin embargo, no encontro entonces tan facil eco como ahora, y aquel santon fue detenido (*arrêté*) y condenado.

Esta vez la rebelion surgió en la ciudad de Tazza á unos 40 kilometros de Fez, donde predicó la guerra el pretendiente Muley Mahomed el Rogui, y al que se unieron muy pronto varias cabilas del Orán y del Atlas, gracias al auxilio (*aide*) que á Muley Mahomed el Rogui prestaron varios santones, principalmente de los que viven en la frontera argelina.

El motivo con que los rebeldes excusaban su rebeldía no era otro que el tantas veces (*si souvent*) empleado ; las relaciones que Abd-el-Aziz sostiene con los representantes de las potencias (*puissances*), y que en opinion de los fanáticos, por no ser esos representantes musulmanes, son pecaminosisimas (*nuisibles à leur religion*).

Los partidarios de la tradicion pretenden que Marruecos se aisle (*s'isole*) cada vez más (*de plus en plus*) del resto del mundo, y quieren que no se conceda en el imperio ninguna garantía á quien no sea Musulmán. Así creen cumplir más fielmente los preceptos del islamismo. El sultán Abd-el-Aziz, por su parte, sin pretender, como creen muchos, llevar á Marruecos el ambiente de la vida europea, es más amigo de los Cristianos, y sobre todo, comprende tal vez, por verla más de cerca, la necesidad de contemporizar con ellos.

Pero Abd-el-Aziz no tiene, ni mucho menos (*il s'en faut de beaucoup*), el tacto con que su padre logró (*réussit à*) mantener el difícil equilibrio, y en cambio su inexperiencia y su juventud hacen difícil su gestion y le exponen á graves conflictos que, si muchas veces pueden ser dominados, alguna pudieran quizás (*peut-être*) costarle el trono.

El sheriff Muley Mahomed inauguró su proclamación declarándose enviado por Dios y por su profeta para regir (*diriger*) los destinos de este país, añadiendo (*ajoutant*) que el actual sultán seguia una politica contraria á la ley del Korán, que era amigo de los Cristianos y que era preciso destronarle, para lo cual invocaba la ayuda de todos los buenos creyentes musulmanes.

Gran número de los fanáticos de la poblacion de Tazza y numerosos Moros de las cabilas rebeldes de aquella region, prometieron su concurso á Muley Mahomed el Rogui, al que aclamaron con ruidosas manifestaciones de adhesión y de regocijo (*joie*).

El sheriff pretendiente sacó sin violencia crecidas (*élevées*) sumas de dinero á los Hebreos (*Hébreux*) y á los Moros de Tazza y de Aidjain, estableciendo luego impuestos, asegurando que servirian para pagar á los que ingresasen (*rentreraient*) en las filas de sus partidarios.

No sólo las cercanías de Fez y el interior estuvieron en este estado de rebeldía, sino que en las puertas de Tanger, á dos horas, y en las cercanías (*environs*) del Cabo Espartel, adonde fué un teniente baja (*pacha lieutenant*) á fin de reclutar gente y cobrar impuestos, las cabilas, en las que se encontraba, atacaron su pequeña escolta, apoderándose de él y poniendo en fuga á sus acompañantes.

La suerte favorisó á los rebeldes que vencieron el ejercito (*armée*) indisciplinado del sultán á la batalla de Tosa. Luego se acercaron á Fez en donde estuvo casi prisionero durante algunos dias Abd-el-Aziz. Entonces fué cuando el sultán sacó de prision á su hermano que goza de la confianza de los naturales, confióle el mando del ejército y, desde luego, el pretendiente se halla cada dia más abandonado.

No cabe duda alguna de (*Il n'y a aucun doute*) que este movimiento, dadas las condiciones en que el país se encuentra y las aficiones (*tendances*) marcadas del joven sultán á favorecer los adelantos (*progrès*) de la civilizacion en el Imperio, así como el partido tan pequeño que favorece esas tendencias, tiene una gran importancia politica, y llega uno á preguntarse si, dado el caso, poco probable hasta el momento, de un éxito (*succès*) de los revolucionarios, no se veria obligado el sultán á arrojarse (*se jeter*) en los brazos de alguna de las naciones, que no perderian de vista esta occasión para ofrecerle su protectorado.

Europa, y sobre todo Inglaterra y Francia, siguen con grande interés estos sucesos (*événements*), pues, desgraciadamente (*malheureusement*) para nuestros intereses, serian las solas que se aprovecharian (*profiteraient*) de esta nueva faz en el gobierno y en la política de este país.

Viaje del Rey de Portugal.

El rey de Portugal D. Carlos I ha sido durante algunos dias el huésped (*hôte*) de la capital española y se han celebrado (*ont eu lieu*) en su honor varios festejos (*fêtes*) acordados (*décidées*) por el consejo de ministros. Con esta ocasion publicamos á continuacion algunos datos biográficos sobre dicho monarca y su familia, así como indicaciones sobre el motivo de su viaje y la manera como se ha verificado.

* * *

El actual rey de Portugal nació en 1863; es hijo de Luis I, que falleció (*mourut*) en 19 de Marzo de 1889 y de la reina María Pía, hermana del último rey Humberto de Italia. En 1886, Carlos, que era entonces duque de Braganza, se casó (*se maria*) en Lisboa con María Amelia, hermana del duque de Orleáns, y que ahora, en ausencia del rey y por haberse (*parce qu'elle s'est*) prolongado ésta más allá (*au delà*) del límite fijado por la Constitución, ejerce como regente del reino portugués.

Los reyes de Portugal tienen dos hijos Luis Felipe, actual duque de Braganza y heredero del trono, que nació en 1887, y Manuel, duque de Beira.

* * *

El rey D. Carlos I no venía directamente de su corte (*capitale*); habia visitado antes las capitales de Inglaterra y de Francia.

La visita del rey de Portugal á Francia no parece haber tenido ningún fin político; en cambio su visita á Inglaterra, motivo principal del viaje, ha sido comentadísima (*très commentée*) en los círculos diplomáticos por suponérsela (*parce qu'on la supposait*) relacionada con determinados problemas internacionales.

A esta opinion ha contribuido muy singularmente el hecho (*le fait*) de que la visita del rey Carlos haya coincidido con la del emperador de Alemania. Los periódicos ingleses han publicado, acerca de este asunto (*au sujet de cette affaire*), muy extensas informaciones, fijándose en los intereses que las tres naciones, cuyos (*dont les*) soberanos hallábanse (*se trouvaient*) reunidos, tienen en el continente africano, y haciendo notar la excepcional importancia de ciertas posesiones portuguesas para los fines militares que en África pueda perseguir (*poursuivre*) Inglaterra.

También se ha hablado de negociaciones entabladas (*engagées*) ya entre Portugal é Inglaterra, cuyo objeto parece ser la cesion de Lorenzo Márquez por la primera de dichas naciones á la segunda.

Claro está que la parte del viaje regio dedicada á la capital de España carece (*manque*) de todo fin político; no tiene más objeto que el de estrechar las relaciones existentes entre las familias reinantes y reanudar (*renouer*) los vínculos (*liens*) de amistad entre dos pueblos hermanos.

Don Carlos I ha sido obsequiadísimo (*très bien accueilli*) por la familia real española. Su visita se ha verificado (*effectuée*) felizmente, y si bien es cierto que no todos los festejos anunciados han podido realizarse, por el insistente mal tiempo, no por eso tendrá motivo para mostrarse descontento de la hospitalidad española.

Dos fiestas muy del agrado (*goût*) del monarca lusitano han sido las expediciones cinegéticas: una al coto real de Riofrío y otra á los cazaderos del Pardo.

La cacería (*partie de chasse*) en Riofrío resultó animadísima.

El rey D. Carlos, que goza fama (*jouit d'une renommée*) universal de gran tirador, la sostuvo allí haciendo tiros acertadísimos (*très réussis*). El príncipe de Asturias y Alfonso XIII demostraron también excelente puntería (*coup d'œil*), y la infanta Isabel, á quien conocen mejor que á nadie aquellos bosques, cobró también muchas piezas.

El rey D. Carlos I partió para su corte el lunes 15 y es de suponer que su visita á nuestro rey haya sido provechosa (*profitable*) para las relaciones de los pueblos vecinos de la misma península.

Charada.

Caminaba por el coto
en mi gran *prima segunda*
buscando la *prima tres*
que es cosa que mucho abunda
Cuando al volver la *dos prima*
que formaba un gran recodo,

vi venir á mís señores
montados en bello todo.
(*Véase la solución en el número, siguiente.*)

La muñeca.

(La poupée.)

I

Del escaparate (1)
solo le atraía (2)
la hermosa muñeca...
¡ Qué rubia (3) ! ¡ Qué linda (4) !
Cerraba los ojos,
los brazos abría,
y, con sus monadas (5), se volvía loca (6)
la inocente niña...

* * *

Si ella fuese dueña (7)
de la muñequita (8)
¡ qué lindos vestidos
de seda le haría
con muchos adornos,
con muchas puntillas (9)... !
¡ No tener dinero ! ¡ No poder comprarla !
¡ Si ella fuese rica !

* * *

Pero era muy probe
¡ muy pobre... ! Tenía
los pies ateridos (10)
de frio, pues iba
descalza (11), y estaba
arrebujadita (12)
en los pliegues sucios, rotos y mugrientos (13)
de pobre toquilla (14)...

II

Llegó al fin la noche
muy triste y muy fria...

(1) Etalage, devanture. (2) Attirait. (3) Comme elle est blonde. (4) Jolie. (5) Gentillesses. (6) Devenait folle. (7) Maitresse. (8) Petite poupée. (9) Dentelles. (10) Endoloris par. (11) Pieds nus. (12) Enveloppée. (13) Graisseux. (14) Fichu.

Llorando de pena
marchóse la niña
y entrando en su casa
se echó en la camita (1)
y siempre anhelando (2) la hermosa muñeca
se quedó dormida...

* * *

Después, muy contenta,
soñaba y reía...
La muñeca es suya
con ansia (3) la mira,
y ni siente frio,
ni celos (4), ni envidia...
! Parece un manojo (5) de flores rosadas
su cara encendida ! ...

* * *

Durmiendo y soñando
disfruta su dicha (6)...
La muñeca ríe
la muñeca chilla (7)
y hace con los ojòs
dulces monerías. .
¡Qué hermosa resulta con tantos adornos,
con tantas puntillas !

* * *

. . . .
. . . .
Contenta y riendo
desperto (8) la niña...
Buscó (9) su muñeca
y, al ver su desdicha (10),
llanto (11) amargo y triste
surcó sus mejillas (12)
que bañó, temblando, su cara de rosa...
. . . .
¡ Ay ! ¡ Si fuera rica ! (13)

José Montero
(*Nuevo Mundo.*)

---

(1) Se mit au lit. (2) Désirant ardemment. (3) Avidité. (4) Jalousie. (5) Gerbe. (6) Jouit de son bonheur. (7) Crie. (8) Se réveilla. (9) Chercha. (10) Infortune. (11) Pleurs. (12) Joues. (13) Hélas ! si elle était riche !

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol
dans les lycées et collèges (1902).

THÈME

Les lettres consolatrices.

Cette tristesse aride qui naît de l'isolement, cette main de glace qu'appesantit sur nous le malheur, lorsque nous croyons n'exciter aucune pitié, nous en sommes du moins préservés par les lettres. Elles élèvent l'âme à des méditations générales qui détournent la pensée des peines individuelles ; elles créent pour nous une société, une communication avec les écrivains qui ne sont plus, avec ceux qui existent encore, avec les hommes qui admirent comme nous ce que nous lisons. Dans les déserts de l'exil, au fond des prisons, à la veille de périr, telle page d'un auteur sensible a relevé peut-être une âme abattue : moi qui la lis, moi qu'elle touche, je crois y retrouver encore la trace de quelques larmes ; et par des émotions semblables j'ai quelques rapports avec ceux dont je plains si profondément la destinée. Dans le calme, dans le bonheur, la vie est un travail facile, mais on ne sait pas combien, dans l'infortune, de certaines pensées, de certains sentiments qui ont ébranlé votre cœur font époque dans l'histoire de vos impressions solitaires. Alors que le criminel éprouve l'adversité, il ne peut se faire aucun bien à lui-même par ses propres réflexions, aucune parole douce ne peut se faire entendre dans les abîmes de son cœur. L'infortuné qui, par le concours de quelques calomnies propagées, est tout à coup généralement accusé serait presque aussi lui-même dans la situation d'un vrai coupable, s'il ne trouvait quelque secours dans ces écrits qui l'aident à se reconnaître, qui lui font croire à ses pareils, et lui donnent l'assurance que, dans quelques lieux de la terre, il a existé des êtres qui s'attendrissent sur lui et le plaindraient avec affection s'il pouvait s'adresser à eux. Qu'elles sont précieuses ces lignes toujours vivantes, qui servent encore d'ami, d'opinion publique et de patrie ! Dans ce siècle où tant de malheurs ont pesé sur l'espèce humaine, puissions-nous posséder un écrivain qui recueille avec talent toutes les réflexions mélancoliques, tous les efforts raisonnés qui ont été de quelque secours aux infortunés dans leur carrière ! Alors du moins nos larmes seraient fécondes !

Mme DE STAEL.

VERSION

Bajo las tiendas de campaña Carlos I, y metido entre monjes lo mas del tiempo Felipe II, gobernaban sin la iniciativa de sus ministros. Secretarios se llamaban exactamente los que hacían oficios de tales, pues era su incumbencia casi exclusiva escribir y comunicar las resoluciones soberanas. Así varios de ellos debieron su fortuna á la gallarda forma de letra, y empezando á servir de pajes á otros secretarios de Estado, concluyeron por sucederles, por tener encomiendas de las Órdenes militares y por llevar títulos de Castilla. Batallador el primero de estos monarcas, admitía ó provocaba lides y ganaba triunfos excelsos; estadista el segundo, combinaba difíciles planes para atraerse ventajosas alianzas. Ni uno ni otro vislumbraron la hora de gobernar en paz y justicia; y ambos después de consumir las crecidas rentas de la corona, y los muchos servicios extraordinarios votados por las Cortes, y el oro y plata que de Méjico y el Perú les trasportaron sus bajeles; y de vender jurisdicciones, ejecutorias de nobleza, repartimientos de indios, juros, encomiendas y regidurías; y de negociar préstamos con Grandes, iglesias y mercaderes; y de recibir cuantiosos donativos; y de suspender legítimos pagos; y de pasar terribles ahogos, dejaron el erario exhausto, la administración desorganizada y el crédito sin señal de vida.

Lo que no alcanzaron soberanos de voluntad enérgica y absoluta, de altísima suficiencia y de multiplicados recursos, mal podían lograrlo sus inmediatos sucesores con mas atrasos, menos capacidad, y perseguidos y acosados por Richelieu y Mazarino, que, decorados con la sagrada púrpura, no escrupulizaban favorecer á los enemigos de la Iglesia, á tal de que la casa de Austria perdiera lozanía y lustre. Abstraído Felipe III en devociones, amante Felipe IV de regocijos, mortificado Carlos II por padecimientos, cuidáronse poco ó nada de la gobernacion del Estado, y confiáronla á validos altaneros, codiciosos, incapaces y de muy funesta memoria. En este, que debiera llamarse cortejo fúnebre de la prepotencia de España, rompe la marcha el duque de Lerma, y le siguen el conde duque de Olivares, D. Luis Méndez de Haro, el Padre Juan Everardo Nithard, D. Fernando Valenzuela, desdorados, trémulos y confusos ante la posteridad que, muda á la lisonja y exenta de miedo, los juzga y condena con recto fallo.

FERRER DEL RÍO.

PARTIE SCOLAIRE

Lectura y recitación.

Segundo curso.

El gusano de seda y la araña.

Trabajando un gusano su capullo,
La araña, que tejía á toda prisa,
De esta suerte le habló con falsa risa,
  Muy propia de su orgullo :
« ¿ Qué dice de mi tela el señor gusano ?
Esta mañana la empecé temprano,
Y ya estará acabada al mediodía.
Mire qué sútil es, mire qué bella... »
  El gusano con sorna respondía :
« Usted tiene razón : así sale ella. »

(IRIARTE.)

MORAL. — *Se ha de considerar la calidad de la obra, y no el tiempo que se ha tardado en hacerla.*

NOTAS

Gusano,	ver.	*Temprano,*	de bonne heure.
Capullo,	cocon.	*Sútil,*	subtile, fine, délicate.
Empezar,	commencer.	*Sorna,*	nonchalance.
Mire,	regardez, voyez.	*Salir,*	sortir, être réussi.

APUNTES. — *Gusano de seda,* ver à soie. La préposition *de* remplace la préposition française *à* pour désigner le moyen, l'usage, la destination : *Máquina de vapor,* machine à vapeur ; *molino de café,* moulin à café.

Trabajando un gusano, travaillant un ver.

Remarquez l'inversion du sujet, très fréquente en espagnol au commencement des phrases.

El señor gusano, monsieur le ver. L'article doit précéder les mots *señor, señora, señorito, señorita,* lorque la phrase ne s'adresse pas directement à la personne désignée. Dans cette phrase l'araignée emploie le langage indirect.

Empecé, passé défini de *empezar,* commencer, au lieu du passé indéfini, *la he empezado,* je l'ai commencée.

Remarquez aussi la *c* qui remplace la *z* de l'infinitif, pour raison d'euphonie.

Estará acabada, elle sera achevée. Le participe passé employé avec *estar* ou *ser* s'accorde avec le sujet ; employé avec *haber* il est toujours invariable : *la he empezado.*

Qué sútil es, comme elle est fine.

Así sale ella, ainsi est-elle réussie ; c'est-à-dire, on voit ce qu'elle vaut ; phrase ironique devenue d'un usage courant.

MORALE. — On doit considérer la qualité de l'œuvre et non le temps que l'on a mis à la faire.

Al pie de la letra (*continuación*) (1).

Cuento original é inédito por D. Patricio CLARA.

Del café del Recreo situado en los bajos (*rez-de-chaussée*) llegaban de vez en cuando (*de temps en temps*) voces aisladas y el zis zas de las fichas del dómino rozando (*glissant*) sobre las mesas de mármol. Dos ó tres propietarios acomodados (*aisés*) y el albeitar (*vétérinaire*) del pueblo, disputábanse al " *paso* " (*sorte de jeu*) unos cuantos céntimos mientras esperaban la llegada del correo, teniendo por mirones (*en observation*) al tendero (*le boutiquier*) fulano de tal (*un tel*) al fabricante zutano (*un tel*) y á mengano (*un tel*) el viajante de comercio que encontraba más propio estarse allí, al calor del brasero, estudiando la mejor jugada (*le meilleur coup*), que no irse (*que de s'en aller*) con aquel diablo de tiempo, el muestrario (*les échantillons*) de bajo el brazo de tienda en tienda á ofrecer su mercancía. Despachada (*expédiée*) la última receta (*ordonnance*) venía el farmacéutico á solazarse (*se délasser*) con la reducida concurrencia (*assistance*); también metía allí sus narices (*y mettait son nez*) el secretario del juzgado municipal á cuestionar del oficio (*causer du métier*) con el dueño (*maître*) del café, muy aficionado á (*amateur de*) escarceos (*discussions*) jurídico-administrativos ; algo (*un peu*) apartados, en un rincón (*coin*), dos ó tres estudiantes en vacaciones de Navidad (*Noël*) discutían todo lo discutible con el atrevimiento (*hardiesse*) y la inexperiencia propias de la juventud.

De pronto se abrió la puerta de la sastrería (*magasin de tailleur*) de enfrente y asomó (*se montra*) la silueta flaca (*maigre*) y larguirucha (*allongée*) de Salustio, el maestro sastre, parándose (*s'arrêtant*) en el umbral (*seuil*) con aire caviloso (*songeur*) como si dudara entre tomar ó no una resolución ; un remolino de polvo (*tourbillon de poussière*), que el viento levantó en aquel instante, atrajo sus miradas (*attira son regard*) siguiéndole fijamente mientras se alejaba plaza abajo (*vers le bas de la place*) ocultando (*cachant*) por un momento, tan denso era, la escalinata (*perron*) de la Iglesia y elevándose un poco más adelante (*loin*) hasta la altura donde flotaba el anuncio de la más antigua posada (*auberge*) del pueblo á cargo del simpático Juan Sala, más vulgarmente conocido con el apodo (*surnom*) de « Janof ».

Volvió (*Tourna*) los ojos Salustio hacia la peluquería y la cara (*figure*) pálida y triste de Valentín pegada (*collée*) á los cristales acabó de decidirle. El ruido que hizo (*fit*) la puerta al cerrarla Salustio de un golpe y con extrépito (*fracas*) sacó (*tira*) á Valentín de su éxtasis, dándole un vuelco (*coup*) el corazón al ver que aquel se dirigía hacia su establecimiento, oyéndose poco después los pasos y la habitual tosecilla (*petite toux*) del maestro sastre repercutir en la escalera. Pero como en aquel instante diera (*sonnait*) el reloj de la villa las cuatro menos cuarto, murmuró entre dientes mientras iba al encuentro del recién venido (*nouveau venu*) : « á las cuatro empieza (*commence*) la hora de los pobres, me parece que no tendremos tiempo ».

— Buenas tardes Valentín, gritó Salustio, asomando (*montrant*) la cabeza por el extremo de la escalera.

— Bien venido, Sr. Salustio, aun que algo tarde (*un peu tard*).

— No me ha sido posible subir desde que abriste (*dès que tu as ouvert*) el establecimiento. ¿ Pero es que ha venido mucha gente (*beaucoup de monde*) ?

— Usted el primero. No lo decía por esto ; es que se acercan (*s'appro-*

(1) Voir n° 6, page 207.

chent) las cuatro y como desde esta hora hasta las seis las destino á los pobres, no sé si podré servirle.

— Pues no has de poder (*Pourquoi ne pourrais-tu pas*) ! Ea (*allons*), vengan los arreos de afeitar (*amène les instruments pour raser*) y ponme nuevo (*remets-moi à neuf*) antes no invada el local una legión de menesterosos (*miséreux*).

— Antes no den las cuatro, querrá V. decir.

— Claro, si para dicha hora los esperas !

Sonrió al oir esta respuesta el maestro barbero de un modo compasivo y colocando (*plaçant*) la vacía (*plat*) debajo la barba (*menton*) de Salustio empezó (*commença*) á remojarle mientras soltaba una frase en la cual se revelaba el propósito que tenía de cumplir (*exécuter*) el pregón (*annonce*) al pié de la letra. Pero sea (*soit*) que Salustio no lo entendiera (*ne l'entendit pas*), pues las repetidas abluciones impediéndole abrir la boca y llenándole las narices (*lui remplissant les narines*) de agua le privaban casi de respirar y en mala disposición de oir, ó bien que no le considerara capaz de tanto formalismo, lo cierto es que permitió que empezara (*de commencer*) á darle con la navaja (*rasoir*).

El barbero, sin dar paz á la mano, le dió por mover aun con mayor velocidad la lengua y tras el chapuceo (*après le barbouillage*) del rostro (*visage*) comenzó á rasurarle mientras hablaba de la tramontana que á la sazón soplaba, de los cómicos de la legna (*comédiens ambulants*) que habían llegado (*étaient arrivés*) á la villa y á continuación del estado de la industria corcho-taponera (*du liège et des bouchons*), de si los sastres tenían ó no morosos (*chômage*) y de las probabilidades de que empezaran una carretera (*route*) que era en aquel entonces (*à cette époque*) el sueño dorado de todos los vecinos de la villa. ¡ Diez minutos mejor aprovechados (*employées*) hablando atropelladamente (*précipitamment*) y casi sin tomar aliento (*prendre haleine*) de diversos asuntos, difícilmente se encontrarían por más historias barberiles que se hojearan (*feuilleteraient*) ! Valentín parecía un espiritado (*être surhumain*), de tal modo remojaba (*il mouillait*) y luego rascaba (*râclait*) y hablaba todo a un tiempo. En aquel instante se habría dicho que lo había olvidado todo, su fiebre para adquirir parroquianos (*clients*), los sufrimientos morales de aquellos dos largos días esperando á los (*ceux*) que nunca venían (*ne venaient jamais*) y especialmente su idea favorita, aquella por la cual creía acreditarse de perfecto filántropo á los ojos de las gentes ofreciéndose á servir gratis á los pobres de la localidad, importándole poco que los hubiese ó no, pues de todos modos él había de cumplir su palabra (*tenir sa parole*) aunque fuera cruzándose de brazos.

Pero pronto dió á comprender por sus actos al (*au moment où*) dar (*sonnait*) el reloj las cuatro que no era hombre que faltara (*manque*) a su palabra. Paróse (*s'arrêta*) en seco al oirlas nuestro protagonista, cerró la navaja, quitóle el paño (*ôta la serviette*) á Salustio y díjole (*lui dit*) con el acento de un hombre que cumple imperiosamente con su deber : V. me dispensará (*vous m'excuserez*), pero ha llegado (*est arrivée*) la hora de servir á los pobres y debo suspender el arreglarle á V. hasta las seis (*jusqu'à six heures*).

— Pero, donde están esos pobres, gruñó Salustio devorando con una mirada (*regard*) los ámbitos del salón.

— En este instante no hay ninguno (*il n'y en a aucun*), pero pueden venir.

— Pues sigue afeitándome (*continue de me raser*) y yo te prometo que al primero que entre (*entrera*), me levanto presuroso de la silla y aguardo (*j'attends*) pacientemente hasta que se haya marchado (*qu'il soit parti*).

(*Se continuará.*)

Les Quatre Langues

N° 8. 20 Janvier 1903. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

Muerte del Señor Sagasta.

Desde algún tiempo la afección cardiaca de que padecia (*dont souffrait*) el Señor Sagasta habia tomado un caracter de extrema gravedad y, el dia 5 del actual, el jefe del partido liberal español falleció (*mourut*) en una crisis aguda.

Don Práxedes-Mateo Sagasta nació en Torrecilla de Cameros (Castilla la Vieja) el dia 21 de julio de 1828, tenia pues 74 años de edad. Su carrera política ha sido larga y singularmente accidentada. Principió (*Il débuta*) como revolucionario después de haber ejercido el oficio (*profession*) de ingeniero; entró en el Congreso (*Chambre*) de diputados en 1857, donde se señaló por sus talentos oratorios, participó (*il prit part*) al alzamiento (*soulèvement*) fracasado (*avorté*) de 1866 contra la reina Isabel II, y, obligado de refugiarse en Francia á fin de sostraerse á una sentencia de muerte, vió luego (*il vit bientôt*) la revolución de setiembre de 1868 abrirle las puertas de su patria, el mes siguiente era nombrado ministro de Gobernación (*de l'intérieur*).

A partir de este momento, separóse el señor Sagasta de sus antiguos compañeros para aproximarse á los conservadores; en 1870 trabajo á restablecer la monarquia con el advenimiento del principe Amadeo de Saboya. Durante el breve reinado de D. Amadeo I ocupo por la primera vez la presidencia del Consejo conservando la cartera (*portefeuille*) de Gobernación. Mantúvose (*Il se maintint*) aun en el poder durante el ensayo de República de 1873 á 1874. La restauracion de los Borbones le alejo (*l'éloigna*) momentaneamente, pero, poco tiempo despues, D. Alfonso XII le llamo a la direccion de los negocios del Estado.

Desde entonces (*Dès lors*) el señor Sagasta no ceso de alternar con los jefes del partido conservador, esforzándose de hacer triunfar el espíritu liberal y de realizar reformas progresistas, siempre guardando para con (*envers*) la familia reinante un lealismo y una fidelidad cuyo concurso la ayundaron poderosamente á atravesar el periodo dificil de la minoría de D. Alfonso XIII y de la regencia.

Su muerte ha llegado (*est arrivée*) poco tiempo despues de su último ministerio. Es una pérdida grande para España y sobre todo para el partido liberal en que se encontrara dificilmente quien pueda desempeñar (*remplir*) papel (*un rôle*) tan importante como lo ha sido el del señor Sagasta.

Emigración gallega

(*galicienne*).

No podia ser ni más real el lienzo (*tableau*), ni menos expresivo, ni de colores tan sombrios.

La emigracion amenaza en Galicia toda, con el aniquilamiento (*anéantissement*) de la agricultura, porque si hay quien siembre (*sème*) aún la tierra abonada, no se encuentran brazos rebosantes de nervios y sangre caliente, para transformar la cantera (*carrière*) en predio (*fonds*) productor, en heredad cosechable (*cultivable*).

Sugierenos pensamientos tan lúgubres la presencia de treinta y dos emigrantes desfallecidos, que terminan de ser restituidos al seno de la *madre naturaleza, ¡ ilegalmente documentados !*

Acaban de cruzar (*Ils viennent de passer*) entre parejas (*paires, couples*) de la Guardia civil, contemplados con lastima (*peine*) por una multitud, que les abria paso (*qui leur livrait passage*), para que a la

luz de un sol triste de invierno, pero no tan triste como sus semblantes (*figures*), entrasen en la capital de la provincia, que vilmente engañados (*trompés*), abandonaron días antes (*quelques jours avant*).

Eran mozos (*adolescents*) y mozas y algunos niños (*enfants*); era un contingente cariñoso (*affectueux*) y útil del mundo rural, de la montaña orensana; dieron adiós á la choza (*cabane*), al campanario (*clocher*) del lugar (*village*), al abuelo ochenton (*au grand-père octogénaire*), que los viera partir, desde el banco de piedra donde se sentaba todas las mañanas, y salieran cantando una alborada, para mejor morderse la pena que les roía (*rongeait*) el alma.

Y entre aquellos prisioneros del hambre (*faim*) que pasaban, como demandando justicia, por enfrente (*en face*) del gobierno civil, no veíamos, ocupando el puesto (*la place*), que por derecho y humanidad le corresponde, al causante (*l'auteur*) de la emigración de los pobres y torpes (*maladroits*) rústicos.

Allí no iba preso, y con doble cadena de hierro, cual se merece, el agente de embarques, el cacique (*homme influent*) que les pinta los tesoros del *Brasil y las onzas que yacen tiradas por las calles del Pará, ó por las plazas de Chile*, el mercader de carne blanca, que los conduce hasta los puertos del litoral para meterlos como fardos en el buque velero (*bateau à voiles*), ó los empuja (*pousse*) por el esbelto puente que en Tuy divide mitad por mitad el anchuroso Miño, á fin de internarlos en Portugal.

Nosotros no deploramos la emigración voluntaria, porque, después de todo, es un mal en parte inevitable: el trabajo escasea (*manque*), las necesidades aumentan, las cosechas (*récoltes*) no producen para satisfacer contribución y gabelas del *amo de la aldea* (*maître du village*), y en esperanza de tropezar con el vellocino de oro, marchan los hijos de Galicia, como emigran los de la frondosa Asturias, los de la minera cuenca (*bassin minier*) vizcaína y los de las pedregosas (*pierreuses*) estepas de Castilla.

Pero la emigración, y particularmente la de esta floreciente provincia, constituye un negocio escandaloso, un delito punible, porque los agentes recorren á guisa de aves de rapiña (*oiseaux de proie*) las parroquias enteras de la alcaldía, y, con un arsenal de promesas ilusorias y halagüeñas (*flatteuses*), sublevan á las gentes sencillas que no son culpables del engaño (*tromperie*); tal y tanta es la miseria que les rodea (*qui les entoure*).

El espléndido valle de Monterrey, regado (*arrosé*) en su extensión por las aguas del *Tamega*, pródigo en prados deliciosos del color de la esmeralda, en viñedos (*vignobles*) productivos, en grandes fajas (*bandes*) donde abunda la alimenticia patata, es uno de los más castigados por el *pulpo* de la emigración.

(*El Español.*)

Inundaciones de Gandía.

Como todos los años, las lluvias otoñales han causado sensibles pérdidas en algunas regiones de España, principalmente en Valencia, la más castigada por las inundaciones. Con las frecuentes lluvias de estos días, la inundación ha ocasionado en la huerta de Gandía grandes destrozos. La ciudad y los barrios de los alrededores se vieron totalmente incomunicados, y la fuerza de la corriente arrastró por aquellas calles encenagadas, y en un espacio de tres kilómetros, toda clase de enseres, los ajuares modestos de los labradores; los puentes fueron destruidos por las aguas en su mayor parte, siendo necesario organizar brigadas de obreros para auxiliar á los vecinos y tomar urgentes medidas para salvar las vidas de estos infelices.

Todos los años en la misma época se repiten en España idénticas catástrofes, y sin embargo, todas cuantas disposiciones se toman en el momento caen luego en el olvido, y el mal no se repara ni se evita en definitiva.

¡ Valiente gratificación !

El comedor de la familia Raposillo. — Mobiliario rico, pero de mal gusto. — La señora, que espera á su marido para comer, está impaciente. — Por fin suena el timbre...

Ella. — ¡ Vaya una hora de llegar !... ¡ Josefina, la sopa !

(*Entra él pálido, descompuesto, y se deja caer desplomado en su silla. — Ella le contempla con ansiedad.*)

El (*gimiendo*). — ¡ Qué desgracia !... ¡ qué desgracia !

Ella (*sirviendo la sopa*). — ¿ Qué te ha pasado ?

El. — ¡ Mi cartera !

Ella. — ¡ Cómo ! ¿ tu cartera ?

El. — Perdida.

Ella (*dejando caer la cuchara*). — ¡ Tu cartera !... ¿ has perdido tu cartera ?

El. — Con cuarenta billetes de mil pesetas que acababa de sacar del Banco.

Ella. — Cuarenta bill... (*La ira la sofoca*). La semana pasada, el señorito pierde un paraguas flamante; hoy, su cartera !... Cuaren... (*mas sofocada*). ¿ Pero donde ? ¿ cuándo ? ¿ cómo ?

El. — ¡ Yo qué sé !

Ella. — ¡ No lo sabe !... ¡ qué conducta ! ¡ ah ! razon tenia mi pobre madre al decirme : « Tu marido será siempre un imbécil ! »

El (*humildemente*). — Aun hay esperanza... Mis señas están en la cartera... Tal vez la persona que la haya encontrado...

Ella (*con ironia flagelante*). — La traerá... Con los intereses al 6 por 100, ¿ verdad ?... (*Encogiendose de hombros*). No digas necedades... ¡ Vaya ! ¿ Si encontrases 40 000 pesetas en la calle, las devolverias ?

El (*ofendido en su probidad*). — ¿ Por que no ?... Si fuesen valores nominales...

Ella. — Si ; ¿ pero, en billetes de Banco ?

El (*con desesperacion*). — ¡ Ay ! De todo corazon daria la mitad a quien...

La doncella (*entrando*). — Seño-

Récompense honnête.

La salle à manger du ménage Rapinaud. — Ameublement riche, mais de mauvais goût. — Madame, qui attend son mari pour dîner, s'impatiente. — Enfin, le timbre sonne.

Madame. — Ce n'est pas trop tôt !... Joséphine, servez le potage.

(*Monsieur entre, pâle, défait, et s'écroule plutôt qu'il ne s'assied devant son assiette. — Madame le considère avec anxiété.*)

Monsieur, *gémissant*. — Quel malheur !... Quel épouvantable malheur !...

Madame, *servant le potage*. — Que t'est-il arrivé ?

Monsieur. — Mon portefeuille !

Madame. — Quoi ! ton portefeuille ?

Monsieur. — Perdu !

Madame, *laissant tomber la cuillère*. — Ton portefeuille !.. Tu as perdu ton portefeuille ?

Monsieur. — Avec quarante billets de mille que je venais de toucher chez le banquier.

Madame. — Quarante bill... (*Elle suffoque.*) La semaine dernière, monsieur perd un parapluie tout neuf ; aujourd'hui, c'est son portefeuille !... Quaran... (*Elle suffoque derechef.*) Mais où ? Quand ? Comment ?

Monsieur. — Est-ce que je sais !

Madame. — Il n'en sait rien !... En voilà une conduite !.. Ah ! ma pauvre mère avait bien raison quand elle me disait : « Ton mari n'est qu'un imbécile ! »

Monsieur, *humblement*. — Il y a encore un petit espoir.. Mon adresse est dedans... Peut-être que la personne qui l'aura trouvé...

Madame, *avec une ironie cinglante*... — Le rapportera... En y ajoutant les intérêts à 6 0/0, n'est-ce pas ?... (*Haussant les épaules.*) Ne dites donc pas de bêtises... Si vous trouviez 40 000 francs sur un trottoir, est ce que vous les rapporteriez, vous ?

Monsieur, *vexé dans sa probité*. — Pourquoi pas !.. Si c'étaient des valeurs nominatives.

Madame. — Oui, mais en billets de banque !

Monsieur, *avec désespoir*. — Hélas ! Ah ! j'en donnerais de bon cœur la moitié à celui qui...

La bonne, *entrant*. — Monsieur,

rito, hay un hombre que desea hablar con usted... se trata de dinero...

Ella. — A buen tiempo llega... Dile que el señorito ha salido.

La doncella. — Es dinero que trae para el señorito... Una cartera.

El (*dando un salto en la silla*). — ¡ Mi cartera !... ¡ que entre !... ¡ que entre en seguida !...

(*La doncella introduce á un pobre diablo.*)

El pobre diablo. — Es una cartera que he encontrado en la acera, junto á la puerta...

El (*arrancándole la cartera de las manos*. — ¡ La misma !... ¡ si, la misma !... (*con efusión*). ¡ Ah ! ¡ mi buen amigo !... ¡ cuánto agradezco !... sepa usted que no trata con un ingrato, y...

Ella (*agriamente*). — En vez de entregarte a esas ridiculas protestas, mejor seria que comprobases si está la cuenta cabal !

El (*con frialdad*). — Razon tienes. (*Abre la cartera y cuenta*) Uno, do , tres,..., treinta y nueve, cuarenta... ! ¡ Todos, están todos !

Ella (*suspicaz*). — ¿ Tienes la seguridad de que no habia más de cuarenta ?

El. — ¡ Demonche ! ¡ á no ser que el cajero se haya equivocado !

Ella. — ¡ Todo puede ser ! (*exhalando un suspiro*). ¡ Por fin !... cuando uno es lo bastante bestia para perder su cartera, hay que resignarse á hacer sacrificios.

El. — No hablemos de eso. (*Al pobre diablo*). Vaya, buen amigo, quiero... (*Rebusca en el bolsillo de su chaleco*).

Ella. — ¿ Qué buscas ?

El. — A ver si traigo suelto para recompensar á este buen hombre... (*Sacando un billete de Banco de la cartera*). ¿ Lleva usted cambio de mil pesetas ?

El pobre diablo (*protestando por el qué dirán*). — ¡ Oh ! no vale la pena...

El (*insistiendo*). — ¡ Si, si tal !... ¿ Con que no lleva cambio ?... ¡ Demonche ! tengo empeño en que acepte usted algo. (*Llamando*). ¡ Josefina !...

La doncella. — ¡ Señorito !

El (*con tono de hombre que no repara en gastos*). — Josefina, acompañe usted á ese bravo muchacho á

c'est un homme qui désire parler à Monsieur... pour de l'argent...

Madame. — Il tombe bien... Dites que Monsieur est sorti.

La bonne. — De l'argent qu'il rapporte à Monsieur... Un portefeuille...

Monsieur, *bondissant*. — Mon portefeuille ! Qu'il entre !... qu'il entre vite !

(*La bonne introduit un pauvre diable.*)

Le pauvre diable. — C'est un portefeuille que j'ai ramassé en bas, devant la porte...

Monsieur, *lui arrachant le portefeuille des mains*. — C'est lui !... c'est bien lui !... (*Avec effusion*) Ah ! mon cher ami, que de reconnaissance !... Croyez bien que vous n'avez pas affaire à un ingrat, et je...

Madame, *aigrement*. — Au lieu de vous livrer à ces transports ridicules, vous feriez bien mieux de vérifier si le compte y est.

Monsieur, *refroidi*. — C'est vrai ! (*Il ouvre le portefeuille et compte :*) Un, deux, trois,..., trente-neuf, quarante... Tous, ils y sont tous !

Madame, *soupçonneuse*. — Es-tu certain qu'il n'y en avait que quarante ?

Monsieur. — Dame ! à moins que le caissier ne se soit trompé.

Madame. — Ce qui peut très bien arriver ! (*Avec un soupir.*) Enfin !... quand on est assez bête pour perdre son portefeuille, il faut bien se résigner à faire des sacrifices.

Monsieur. — Ne parlons pas de ça. (*Au pauvre diable.*) Voyons, mon ami, je veux... (*Il fouille dans sa poche.*)

Madame. — Que cherches-tu ?

Monsieur. — De la monnaie pour récompenser cet honnête homme... (*Tirant un billet de banque du portefeuille.*) Avez-vous de quoi me rendre sur mille francs ?

Le pauvre diable, *protestant pour la forme*. — Oh ! ce n'est pas la peine de...

Monsieur, *insistant*. — Si ! Si !... Alors, vous n'avez pas de monnaie ?... Diable ! Je tiens pourtant à ce que vous acceptiez quelque chose. (*Appelant*). Joséphine !...

La bonne. — Monsieur !

Monsieur, *du ton d'un homme qui ne regarde pas à la dépense*. — Joséphine, emmenez donc ce brave

la cocina.. y sírvale usted un vaso de vino generoso.

(*El pobre diablo se retira sin manifestarse complacido.*)

Ella, *corriendo tras la doncella.* — De vino común, ¡ eh ! (*Volviendo*). Demasiada recompensa es. Al fin y al cabo, no ha tenido más trabajo que subir la escalera.

El (*dando vueltas y revueltas á la cartera, gruñendo*). — ¡ Bien hubiera podido lavarse las manos !

Ella. — ¿ Quién ?

El. — ¡ Ha manchado mi cartera con sus patas sucias !... ¡ una cartera de quince pesetas !

Ella (*amargamente*). — Lo cual le tiene sin cuidado, después de haberse bebido nuestro vino.

El. — ¡ Bribón !

Ella. — ¿ Y su facha? ¿ Has visto aquella cara patibularia?

El (*meneando la cabeza*). — Un tipo á quien no me gustaría encontrar de noche, en calle solitaria !

E. V.

homme à la cuisine... Vous lui donnerez un bon verre de vin.

(*Le pauvre diable se retire sans se confondre en remerciements.*)

Madame, *courant après la bonne.* — Du vin d'office, hein ! (*Revenant.*) C'est encore assez payé... Après tout, il n'a eu que la peine de monter l'escalier.

Monsieur, *tournant et retournant son portefeuille en grommelant.* — Et puis, il aurait bien pu se laver les mains.

Madame. — Quoi donc ?

Monsieur. — Mon portefeuille qu'il a taché avec ses pattes sales, l'animal !... Un portefeuille de quinze francs !

Madame, *amèrement.* — Ça lui est bien égal, maintenant qu'il a bu notre vin.

Monsieur. — Quel coquin !

Madame. — Et sa figure ! As-tu remarqué cette mine patibulaire ?

Monsieur, *hochant la tête.* — Un gaillard qu'il ne ferait pas bon rencontrer, la nuit, dans une rue déserte.

Michel Thivars.

El hombre más degraciado del mundo.

(*L'homme le plus malheureux du monde*).

Pedro Belfel, obrero industrial en Racine Wis (Estado de Nueva-York), es el hombre de más mala « sombra » (*mauvaise chance*) del mundo, sin perjuicio de tener al mismo tiempo la suerte inverosímil (*bonheur invraisemblable*) de poder contar personalmente sus desgracias.

Y por si alguien dudara de que Belfel es el que bate el *record* de la mala suerte, ahí van (*voici*) los hechos que lo demuestran :

Contaba veinte años de edad cuando cierto día, estando trabajando en una fábrica, una sierra circular le cortó las tres cuartas partes de ambas (*des deux*) manos.

El médico de Buffalo, que le asistió en tan apurado trance, conquistó grandísima reputación, origen de su fortuna, logrando (*obtenant*) mediante un cosido realizado con oportunidad, la curación (*guérison*) completa y poco menos que milagrosa de las horribles heridas.

Con esto nuestro hombre tomó miedo á las (*prit peur des*) fábricas, y en cuanto se sintió en disposición de trabajar, se dedicó al oficio de tejador (*couvreur*), ó sea al de recubrir tejados.

¡ Funesta ocurrencia la de Belfel ! Tres días llevaba dedicado á su nueva profesión, cuando se cayó (*il tomba*) desde un tercer piso (*étage*) y se fracturó ambas tibias.

Después de seis meses de estación en un hospital, salió curado á la calle, con tanta oportunidad, que fué atropellado (*renversé*) por un coche de punto (*voiture de place*). Total : dos costillas fracturadas.

Mas adelante encontró ocasión, que no desaprovechó, para romperse el brazo izquierdo ; después para hacer otro tanto con el dere-

cho y para fracturarse el cráneo, cayéndose de una ventana.

Pasaron años, y ya el hombre se sentía devorado por la inquietud al ver que nada de particular le ocurría (*ne lui arrivait*).

Así, volviendo á sus sanas tradiciones, se fracturó los dos pies bajo un bloque de acero, y un año después realizaba su hazaña (*prouesse*) maestra, que consistió en dejarse aplastar bajo un cargamento de adoquines (*pavés*), que dejó sanos contadísimos huesos de su cuerpo.

Dos años de hospital le costó este accidente. Ya curado (*guéri*), y al bajar la escalera del benéfico instituto, la rodó de cabeza, declarándosele una hernia grave á consecuencia del porrazo (*coup*).

Finalmente, hace unos días, y ejerciendo el oficio de cantero (*carrier*), al tratar de mover una piedra, se le volvió á romper el brazo derecho.

Ahora se encuentra en el hospital, donde su « hoja de servicios » está causando la justificada admiración de los médicos que le asisten.

Colmos (*Combles*).

El de un maestro de escuela, enseñar (*enseigner*, *montrer*) los codos.

El de un general, mandar cuatro gatos (*chats*).

El de un picador, picar el amor propio.

El de un centinela, guardar el honor.

El de un ladrón, robar corazones.

El de un minero, minar la existencia.

El de un matador de toros, matar el hambre (*tuer la faim*).

Y el de un barrendero (*balayeur de rues*), barrer lo existente.

(*La Saeta.*)

Charada.

Solución á la Charada del número 7 : *carroza*.

EXAMENS ET CONCOURS

Écoles normales supérieures de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses (1902).

THÈME

Même texte que pour le thème italien (Voir 2e année, page 604).

VERSION

Agotados todos los recursos de Simón, apremiado por sus acreedores, y perseguido por las costas que le exigieron para echar tierra por cima de aquella gravísima causa, se vió obligado á vender su huerta á subasta, la que, ahuyentados préviamente los opositores, adquirió el alcade en la tercera parte de su valor. Y no alcanzando su importe á sufragar todas las costas, fué igualmente vendida la sola propiedad que ya poseía Simón : la burra, su buena y anciana compañera! No es posible pintar el dolor que partió el corazón del excelente hombre, cuando habiendo caido el pobre animal en poder del escribano, la vió sacar de la cuadra en que había pasado las horas de descanso de toda su vida, y arreada bárbaramente por los hijos de su nuevo dueño, encogerse al dolor de los varazos que le asestaban, y alejarse volviendo la cara como buscando á su amo. Agueda lloraba amargamente, y Simón se alejó, para hacer otro tanto sin ser visto.

Fernán Caballero (*Simon Verde*).

Surnumérariat des Postes et des Télégraphes.

(19 décembre 1902.)

VERSION

Superstición inglesa [1].

Una de las debilidades propias del pueblo inglés, consiste en ser supersticioso. Recientemente se fué á pique el contra-torpedero denominado *Cobra*, y un periódico de Londres asegura que á los ojos de gran parte de la nación británica, el desastroso final del buque estaba previsto por ostentar el nombre de un reptil. Esta opinión, por ridícula que parezca, no es de las que circulan, de boca en boca, sino de las que se exhiben y defienden en las columnas de la prensa, donde es objeto de viva controversia.

1. Nos lecteurs remarqueront que cette version est extraite de l'article *Superstición inglesa*, paru dans notre n° du 20 novembre 1901.

THÈME

Un monsieur âgé, se trouvant, un soir, dans la société de quelques personnes qui s'amusaient beaucoup des mots spirituels d'un enfant, dit à quelqu'un près de lui que les enfants spirituels faisaient ordinairement des hommes sots. L'enfant l'entendit et lui dit : « Monsieur, vous aviez beaucoup d'esprit, sans doute, quand vous étiez jeune. »

Al pie de la letra (*continuación*) [1].

Cuento original é inédito por D. PATRICIO CLARA.

— En eso si que (*C'est cela qui*) me acreditaría de poco formal (*sérieux*) ; ¡ como ! aguardar á que entre uno para ponerme a su disposición : es cosa que no lo haré por todo el dinero del mundo ; conste (*sachez*) que estoy á las órdenes de los pobres desde la hora prometida, ni (*pas*) un minuto menos, vengan ó no vengan (*qu'ils viennent ou non*), que a mi poco me importa ; lo esencial es cumplir (*tenir sa parole*).

— ¿ Pero consentirás que me vaya la mitad de la cara afeitada y la otra sin afeitar ?

— Y ¿ quién le dice á V. que se vaya (*de vous en aller*) ? Aguarde V. hasta las seis y para entonces aunque haya mil pobres esperando y alguno se encuentre como V. á medio servir, este y aquellos aguardarán hasta mañana á las diez y continuaré la faena (*travail*) que ahora interrumpo.

— Si para entonces (*Mais alors*) ya tendré el pelo seco.

— No importa, volveremos á remojarlo (*nous mouillerons de nouveau*).

— Guarda (*attention*) que no me haya vuelto á crecer (*repoussé*) donde acabas (*tu viens*) de afeitarme.

— Lo quitaremos de nuevo.

— Valentín, por Dios, concluye esa faena (*tâche*), mira que tengo que hacer en casa (*j'ai à faire chez moi*).

— ¿ Tiene V. más que ir y volver (*aller et revenir*) ? al fin y al cabo (*après tout*) corta es la distancia y ligero de piernas anda V. todavía.

— ¿ Pero donde voy con esta facha (*face*), si todos los de casa se van á reir (*vont se moquer*) de mi preguntándome (*en me demandant*) si he anticipado (*devancé*) el Carnaval ?

— Pues no sé que decirle.

— Mira, Valentín, se me ocurre (*il me vient*) una idea para dejar a salvo tus legítimos escrúpulos. Sírveme en calidad de pobre una vez en la vida, continúa afeitándome (*à me raser*) y te lo pagaré, digo, te lo agradeceré (*je t'en serai reconnaissant*) desde el fondo de mi alma.

— Eso sería faltar (*manquer*) á la verdad con conocimiento de causa, y es pecado (*en*) que Valentín no ha incurrido (*encouru*) nunca.

(1) Voir nos 6 et 7

— De modo que no hay remedio?

— Que no sean las seis (*avant les six heures*), imposible.

— Pues me he lucido (*j'ai fait du beau*) por vida mía, murmuró entre dientes Salustio, mientras sacaba un pañuelo del bolsillo (*poche*) y se lo aplicaba al lado (*côté*) de la cara recién afeitado. Bien dicen que quien se mete á (*qui veut faire le*) redentor sale (*est*) la mayoría de las veces (*le plus souvent*) crucificado. Por compasión vine (*je vins*) aquí al ver (*voyant*) que no acudía nadie y llevo con justicia mi merecido (*ce que j'ai mérité*). En fin, que en un caso semejante pocos se habrán visto.

Y volviéndose (*revenant*) hacia Valentín que andaba muy atareado (*occupé*) pasando y repasando una navaja sobre la correa, el pié en un barrote de una silla de enea (*paille*) y el cuerpo ligeramente encorvado hacia adelante (*courbé en avant*), preguntóle (*il lui demanda*) que, cuanto le tenía de dar por el servicio hecho.

— Después de las seis, una vez arreglado del todo, abonará V. (*vous donnerez*) lo de costumbre (*comme d'habitude*), contestó Valentín.

Salustio hizo una mueca (*moue*) en la cual se transparentaba todo á un tiempo la indignación y la ironía y tomando la escalera se fué derecho á su casa, no sin que llegase a sus oidos al bajar el último peldaño (*échelon*) la voz de Valentín que desde arriba asomado en la baranda (*s'avançant sur la rampe*) le gritaba : No se olvide : á las seis le toca a V. el turno (*c'est votre tour*).

Maldiciendo de (*maudissant*) su suerte cruzó (*traversa*) rapidamente Salustio el espacio que le separaba de su domicilio á tiempo que (*au moment où*) salían del Café sus habituales parroquianos (*clients*) en dirección al correo (*la poste*) como lo verificaban (*ils le faisaient*) diariamente.

— ¿Qué tiene Salustio, preguntó uno de ellos, viendo al maestro sastre que pasaba sin decirles palabra, inclinada la cabeza y con ademán (*geste, air*) inquieto?

— Tendrá dolor de muelas (*Il aura le mal de dents*), contestó uno.

— Neuralgía imprevista, anadió (*ajouta*) un segundo.

— Nada de esto, objetó un tercero, que sospechaba de donde salía Salustio : lo que hay es que Valentín á pesar de (*malgré*) su destreza le habrá hecho un corte (*coupure*) y va presuroso á curárselo (*se soigner*).

Con animo de salir de dudas se encaminaron todos a la sastrería llegando (*arrivant*) al punto en que (*au moment où*) Salustio teniendo por auditorio á su esposa, dos modistas y el indispensable aprendiz se disponía a explicarles con todos sus pelos y señales (*détails*) lo acaecido (*ce qui était arrivé*).

El relato (*le récit*) fué reido con estrépito (*fit rire aux éclats*), al final del cual el aprendiz que lo había sido de barbero (*qui avait été apprenti coiffeur*) antes que de sastre, se ofreció a concluir bien que mal lo que Valentín había dejado interrumpido. Aceptó Salustio con mil amores y retirandose ambos quedó la esposa de aquel para ir explicando a los que llegaban (*ceux qui arrivaient*) el cómico sucedido (*événement*). Porque aquello acabó (*finit*) por ser una procesión de gente. Increible parece la rapidez con que se divulgan las nuevas (*nouvelles*) en un pueblo ; en el caso concreto de que tratamos, llegóse (*on arriva*) á asegurar (*affirmer*) en alguna calle de las afueras (*des faubourgs*) que a Salustio le había cortado Valentín el pescuezo (*le cou*) así como suena. De modo que algunas personas llegaban jadeantes (*essoufflées*), sacando los bofes (*poumons*), cubierto el rostro de extrema palidez (*pâleur*), temiendo presenciar (*craignant de voir*) un espectáculo sangriento y al instante se desternillaban (*tordaient*) de risa una vez enterados (*au courant*) de la chistosa (*plaisante*) aventura.

(*Se continuará.*)

Les Quatre Langues

N° 9. 5 Février 1903. 3e Année.

Omer Jalogne

PARTIE ESPAGNOLE

Sagasta.

Un distinguido publicista ha escrito en una semblanza (*portrait*) de Sagasta los siguientes párrafos (*paragraphes*), que retratan (*dépeignent*) muy exactamente al hombre :

« Sagasta es afable, modesto, simpático, atractivo (*attirant*) como pocos. Se resiste mucho á dar entrada a la democracia en las leyes; pero es ejemplo de como deben ser los verdaderos demócratas? en su trato (*fréquentation, trafic*) y en sus costumbres. No hay representante del país, de la clase de los rurales, que no se crea autorizado para darle (*à lui donner*) un consejo; ni periodista recién nacido que no le dé golpecitos (*petits coups*) en el hombro (*sur l'épaule*); ni constitucional con casa abierta que no se figure que tiene perfecto derecho para entrar sin permiso de nadie en el comedor de su casa, y hasta en su alcoba. Mas de una vez ha podido decir, mientras se ponía la corbata o se abrochaba (*agrafait*) de prisa los botones del chaleco : « Antes habían entrado aquí muchos que no conocía. Ahora ya vienen algunos que ni siquiera me conocen (*qui ne me connaissent même pas*). »



Excmo. Sr. D. Praxedes Mateo Sagasta,
Fallecido en Madrid el dia 5 de Enero.

Come (*Il mange*) siempre en público, y come poco. Mas de una vez lo ha dicho contestando a la calumnia : « Yo no seré rico jamás. He pensado siempre que para vivir sólo necesitaba un par de huevos (*deux œufs*) y un panecillo (*petit pain*). »

También en el traje (*habillement*) es modesto. No se me olvidará nunca esta idea que propuso, no me acuerdo quien, hace años en San-Sebastian, en una reunion de periodistas :

— Abrir una suscripcion para regalarle (*lui faire cadeau de*) un sombrero hongo (*chapeau melon*) al presidente del Consejo de ministros.

Así era, en efecto, Sagasta ; modestísimo, sin cálculo ni *pose*, por temperamento, como si, olvidado del (*oubliant la*) valor del dinero y de las satisfacciones que podía proporcionarle (*lui procurer*), no sintiera otras necesidades que las de una existencia sencilla, patriarcal. Siendo presidente del Consejo en otras etapas de su mando, hacía que le llevasen (*il se faisait apporter*) diariamente el almuerzo (*déjeuner*), unas modestísimas sopas de ajo (*ail*), de su casa de la Plaza de Celenque ; en otras épocas, su desayuno fué un chocolate que le llevaban de un café próximo. En punto a (*Quant au*) vestido, proverbial es que D. Praxedes jamás se ocupaba de esos menesteres (*nécessités*); su familia, su amantísima hija Esperanza, era la que cuidaba (*prenait soin*) del guardarropa y hacía que le renovaran, cuando lo consideraba necesario.

Otro cronista ha podido decir de Sagasta, después de enumerar las altas posiciones por él ocupadas : « Y habiendo sido todas esas cosas, su sobriedad, su modestia, son tan extremadas (*poussées à l'extrême*) que bien puede repetir con don Joaquin Maria Lopez. « En ese universal naufragio en que han estado expuestas á perecer tantas reputaciones, yo no me he ido á fondo porque no llevaba peso en bolsillo (*poche*). »

La fuerza de Sagasta estaba en eso, en su modestia, en su bondad, en el carácter dulce y afable, engendrador de la sugestiva simpatía que emanaba de su persona haciéndole dueño (*maître*) de los hombres, y de las situaciones ; en el *angel* que, como nadie, tenía y que le hizo poder ser jefe de hombres, en otros conceptos (*à d'autres points de vue*) infinitamente mejor dotados que él ; como le hizo ser querido de todos, no obstante lo que muchos consideran tremendos (*énormes*) errores suyos.

La semblanza (*portrait*) de Sagasta político es muy difícil de hacer ; la figura aparece infinitamente más compleja y los hechos que la definen, por ser tantos y tan varios, más (*plutôt*) que facilitar, imposibilitan la tarea (*tâche*).

De Sagasta político ha podido decirse :

« Cuando lucha, lo quiere hacer todo ; cuando ha vencido, sólo encuentra placer en no hacer nada (*à ne rien faire*). Habla con el fuego de la pasión á sus correligionarios ; y como sólo les habla de lo que les interesa, y en un idioma familiar y sencillo, todos le entienden y todos le aplauden.

« Su mejor amigo es el tiempo. Su política ha consistido siempre en dejarlo todo (*laisser tout*) para mañana.

« Ante (*Devant*) las ingratitudes se sonríe (*il sourit*) ; ante las rebeldías se cruza de brazos (*il croise les bras*) ; ante los conflictos se encoge de hombros (*il hausse les épaules*). Una disgracia es para él como una ola (*flot*). Baja la cabeza y la deja pasar. »

« Su oratoria (*talent oratoire*) es en la oposición agudísima, audaz (*audacieuse*), terrible, demoledora...

« Sagasta habla, y Sagasta es la tempestad. No hay quien le resista. Su sonrisa burlona (*sourire moqueur*) desespera ; su mirada viva y penetrante desafía ; sus gestos elocuentísimos convencen ; su accionar (*ses gestes*) fácil, distinguido, incopiable, atrae y seduce ; su impetuosidad y su vehemencia lo arrollan todo (*entraînent tout*). Sin que su voz tenga aquellos terribles acentos que al ruido de los truenos (*au bruit du tonnerre*) tanto se asemejan ; sin que su lógica se distinga por la severidad, la solidez y la resistencia que campean (*brillent*) en algunos discursos parlamentarios, como si hubieran arrebatado (*arraché, pris*) á la arquitectura su ley y su secreto ; sin que haya mucho que admirar ni en la profundidad del pensamiento ni en lo artístico de la forma, pocos oradores políticos hay que obtengan éxitos (*des succès*) tan indiscutibles, tan ruidosos (*bruyants*), de tanto provecho (*profit*) y eficacia. Con su palabra acerada (*acérée*) y punzante (*mordante*), su intención finísima y sútil, su ingenio inagotable (*esprit inépuisable*) y su habilidad consumada en la esgrima política, atrae (*attire*) á sus adversarios, los sorprende, los atemoriza (*intimide*) y conturba (*trouble*), se arroja (*il se jette*) sobre ellos é implacable les hiere (*il les blesse*) una y cien veces con el puñal de su crítica en el corazón. Cuando está verdaderamente irritado, cada uno de los párrafos (*périodes, phrases*) de sus oraciones es una chispa (*étincelle*) eléctrica que va á descargar sobre la cabeza de su adversario. »

Junto á periodos y frases de una oratoria grandilocuente y majestuosa, pueden citarse verdaderas perogrulladas (*vérités de La Palice*) frases que quizás no son del gusto más exquisito, pero oportunísimas, felices, que cortan y acaban toda discusión, haciendo (*rendant*) imposible toda réplica.

Citar frases de uno y otro género, como citar anécdotas de la vida de Sagasta, haria interminable este trabajo.

Respecto al origen del *clásico* tupé con que siempre le dibujan los caricaturistas, he aqui (*voici*) la explicación dada por el propio interesado :

« Un dibujante (*dessinateur*) del periódico satírico *La Flaca* fué un dia al Congreso para hacer mi caricatura. En el instante en que yo, que discutia entonces con los repu-

blicanos, les dirigía un apóstrofe enérgico, y en un movimiento rápido de cabeza se me alborotó (*se soulevèrent*) y levantó (*se dressèrent*) el pelo (*mes cheveux*). El caricaturista tomó mi silueta en aquel instante; y como la caricatura resultó afortunada (*fit fortune, eut du succès*), quedé (*je restai*) condenado á verme siempre reproducido en esa forma. »

Nuevo Mundo.

El Sombrero.

(Fábula moral).

Al entrar de visita en una sala
mi amigo don Severo,
se dejó en la antesala [1],
siguiendo la costumbre, su sombrero;
y en tanto que él hablaba á los señores
de otros tiempos mejores,
los niños de la casa, sin recato [2]
pusieron [3] el sombrero como un plato [4].
Por esto recordar [5] es conveniente
la máxima siguiente:
Procure [6] *en la visita el hombre urbano* [7],
no dejar el sombrero de la mano.

Carlos Cano.

El estudio de las lenguas vivas

Innovación interesante.

El decreto de 31 de mayo de 1902 relativo á la organización de la enseñanza del segundo grado en Francia, fija (*fixe*) de un modo nuevo y exacto los programas del estudio de las lenguas vivas: aleman, inglés, *español*, italiano y ruso.

En el proyecto de reformas elaborado por el ministro de instruccion pública en 15 de octubre de 1900 se dice (*on dit*) con muchísima (*beaucoup de*) razon: « El objeto de la enseñanza de las lenguas vivas debe (*doit*) ser la adquisicion efectiva de un instrumento cuyo (*dont*) uso (*l'usage*) se continúe despues de (*après* la salida (*sortie*) del liceo ó del colegio, en vista de las necesidades prácticas, de los estudios literarios ó de la informacion científica. »

El método elegido (*choisi*) es el *directo*, el cual ha de proporcionar (*doit procurer*) al discípulo (*élève*) la mas rápida y seguramente la posesión *efectiva* de dichas (*des dites*) lenguas. Y en efecto, el método directo es *inductivo y práctico*: como inductivo, toma (*il prend*) por base la lengua extranjera y no el idioma materno, parte de la observacion y no de la abstraccion; como práctico, hace tomar (*il fait prendre*) al discípulo la costumbre (*l'habitude*) de expresar sus ideas en virtud del vocabulario estudiado: como inductivo y práctico á la vez (*à la fois*), no separa nunca la práctica de la teoría, pero sí las (*mais il les*) perfecciona simultaneamente una por medio (*au moyen*) de otra.

Para poner (*mettre*) en práctica con utilidad el método indicado y obtener con mayor seguridad el resultado deseado (*désiré*), se ha dividido en tres períodos el tiempo que se dedica (*qui est destiné*) al citado estudio.

En el primer período se le enseña al niño el vocabulario mas usual sin dejar (*négliger*) de acostumbrarlo á la correccion gramatical; el maestro tiene que dedicarse (*doit s'attacher*) sobre todo á desarrollar (*développer*) la facultad del oido (*l'ouïe*) y de los órganos vocales, haciendo tomar al discípulo la costumbre de *hablar* (*parler*) en el idioma que se le enseña.

En el segundo período, al ejercitar (*en exerçant*) y desarrollar (*et en développant*) la facultad y la costumbre de conversar, dando (*en donnant*) mayor extension al vocabulario de que dispone (*dont dispose*) el discípulo y mas precision á sus conocimientos gramaticales, debe el profesor tratar de ponerlo (*le mettre*) en el caso (*en état*) de comprender los libros, las publicaciones diversas impresas en el idioma extranjero y de expresar el mismo (*lui-même*) su pensamiento en aquella lengua, por escrito (*par écrit*). Se le enseña á *leer* (*lire*) y á *escribir*.

Por último (*Enfin*), siendo el idioma bastantemente sabido (*suffisamment su*), en el tercer período, para que la lectura deje de ser (*ne soit plus*) por sí misma (*elle même*) su

---

(1) Antichambre, vestibule. (2) Prudence. (3) Mirent. (4) Assiette. (5) Se rappeler. (6) Tâche. (7) Bien élevé.

propio fin, este medio ya no sirve sino para dar á conocer al joven (*jeune homme*) el país extranjero, la vida, las costumbres del pueblo (*peuple*) y su literatura.

Pero he aquí (*Mais voici*) la innovación interesantísima, la cual está causando verdadera (*véritable*) revolución en la enseñanza políglota.

El nuevo programa de las lenguas vivas en los liceos y colegios franceses recomienda, en el segundo período, el empleo de un *diario* (*journal*); para el tercero, las materias (de lectura) pueden tomarse (*se prendre*) de las *publicaciones periódicas*. Además (*En outre*) se lee en el anejo (*annexe*) relativo á las pruebas (*épreuves*) de lenguas en el examen del bachillerato: « El examinador entrega al candidato un texto fácil sacado (*tiré*) de una obra (*œuvre*) contemporánea ó de una *publicación periódica*. »

Pues bien (*Donc*), el *diario* se halla (*se trouve*) introducido oficialmente en el estudio de las lenguas vivas.

Pero ¿ qué papel (*rôle*) debe hacer (*jouer*) exactamente el *diario* en el aula (*classe*) ?

En vista de los esfuerzos que hago yo desde (*depuis*) muchos años para tratar de difundir (*propager*) en Francia el conocimiento de nuestro idioma, y atribuyéndome una competencia inmerecida, me pidieron (*on me demanda*) recientemente mi opinión escrita sobre el particular (*sur ce point*).

Yo no veo inconveniente más bien (*au contraire*) tengo especial gusto (*plaisir*) en reproducir mi respuesta en la « Correspondencia de España ».

A mi juicio (*avis*) el papel del *diario* en el aula debe ser el siguiente: familiarizar á los discípulos con el estilo corriente; el interés que despierta (*éveille*) la actualidad de las materias tratadas en las *publicaciones periódicas* ha de facilitar singularmente el logro (*la réalisation*) de este resultado.

Mas, para desviar (*éviter*) los inconvenientes inherentes á la lectura repetida del estilo de ripio (*remplissage*), ó « estilo á la vara » (*à l'aune*), es indispensable elegir (*de choisir*) un *diario* que contenga junto á las informaciones y noticias obligatorias, *buenos artículos literarios*, lo que permitirá hacer resaltar (*sauter aux yeux*) á los discípulos los defectos del primer género (*genre*) al mismo tiempo que las calidades del segundo.

* *

En conclusión, la reforma de la enseñanza de los idiomas ofrece en su conjunto (*dans son ensemble*) una unidad notable: todo se liga (*s'enchaîne*) lógica y claramente. Gracias á las lenguas vivas estudiadas en fin como es debido (*dû*), es decir (*c'est-à-dire*) desde el punto de vista práctico, ya no tendrán las naciones extranjeras secretos para los futuros comerciantes, catedráticos (*professeurs*), médicos, abogados (*avocats*), etc., etc.

La nueva organización significa: aumento de la prosperidad nacional y del bienestar de cada individuo, progreso de la civilización y acortamiento de la lejanía (*raccourcissement de la distance*) que nos separa de la paz universal.

Pedro Ll.

(*La Correspondencia de España*.)

La prueba (*La preuve*).

(Fábula).

Después de haber agostado (*usé, desséché*) su naturaleza hercúlea entre los cuatro muros del laboratorio, viviendo con fuego, tóxicos y escorias, pudo el sabio (*le savant put*) lanzar un ¡*eureka*! alegre, cuando ya ostentaba (*il montrait*) una barba de plata (*d'argent*) y sus ojos habían perdido el brillo y su tez la frescura juvenil, al ver (*en voyant*) que en el fondo de un cacharro (*vase*) de metal hubo cristalizado aquel cuerpo extraño, hijo de un parto (*engendrement*) provocado por exóticos maridajes que él discurriera con su soberano magín (*imagination*), esclavo de los misterios de la Alquimia.....

Con insano júbilo lanzó aquel genio su triunfal grito, bailoteando (*sautant, dansant*) como un insensato en derredor de los matraces (*matras*) y retortas (*cornues*) que despedían (*dégageaient*) humos lentos y pesados, como acusando la laxitud (*fatigue*) que sentían

después de aquella tan larga y penosa labor de engendro (*engendrement*) y gestación que el éxito (*succès*) coronó con el feliz nacimiento del cuerpo nuevo que igualmente humeaba (*fumait*) en el fondo de una cacerola de cobre, impregnando al ambiente (*l'air ambiant*) de gérmenes de destrucción que trascendían á (*sentaient le*) cadáver, aturdiendo...

El cuerpo nuevo era un veneno: un tóxico traidor que, según la aspiración del sabio, había de matar sin señalar su paso, sin dejar huella alguna (*aucune trace*) de su intervención en las catástrofes que causara, cosa harto (*trop*) difícil para un culpable que marca fatalmente con sangre la senda (*sentier, chemin*) por donde huye (*il fuit*) en pos (*à la recherche*) del ideal de salvación...

La cualidad diabólica de este mortífero menjurge (*mélange*) hizo pensar á su inventor en un póstumo triunfo que coronara su cabeza con la aureola de la fama (*renommée*), y por el mundo se lanzó el sabio á predicar las excelencias de su lúgubre engendro (*produit*), cifrando toda su ventura en colmar aquel anhelo (*désir*) de gloria que cautivaba su corazón.

Atrajo (*Il attira*) á las multitudes con la armonía de su poderosa palabra y, dulcemente, habló, soñando con (*rêvant à*) prodigios de persuasión...

— ¡Oidme (*Entendez-moi, écoutez-moi*)! — decía, mostrando á la muchedumbre (*foule*) aquel cuerpo, fruto de tantas vigilias (*veilles*) dolorosas — ¡Oidme, vosotros los que gozáis (*jouissez*) y teméis las asechanzas (*et craignez les embûches*) de los que os envidian! ¡Oidme, vosotros los que sufrís y envidiáis á los que viven en dichas perdurables; ! Oidme, los que tenéis enemigos, los que tenéis tesoros, los que tenéis deseos incumplidos, anhelos que son ideales, ánsias (*craintes, chagrins*) que son sueños! Con mi mano podría pulverizar ahora el bálsamo de los hondos pesares (*profonds chagrins*) del envidioso, ¡Envidiosos, escuchadme! Entre mis dedos brilla un cristal inerte que puede defenderos contra los manejos cobardes (*manœuvres lâches*) de vuestros enemigos. Escuchadme los que tenéis quien os ódie (*quelqu'un qui vous hait*)! Esta piedra rojiza, que parece un engendro del fuego y de la sangre, lo puede todo: es el criminal que no reconoce justicia, ya que la justicia no podrá jamás reconocer en él al crimen. Es el remedio contra todos los tormentos, contra todas las ánsias, contra las pasiones todas: es el sublime ideal de la tierra, puesto que el de ultratumba no ha de preocuparos. ¡Escuchadme, pues!...

¡Inútil perorata (*péroraison*)! La gente creyó loco (*crut fou*) al endemoniado (*l'endiablé*) anciano y rió al final de aquella charla (*bavardage*) macabra, tachando de menguado (*traitant de stupide*) y demente al que les ofrecía la ventura del crimen sin castigo. El vulgo juzgó que aquella dicha era demasiada (*trop grande*) para ser cierta y abandonó al sabio, no por despreciar (*non pour mépriser*) un deseable instrumento de muerte sino por no creer en él...

* * *

El viejo se aferró (*s'obstina*) á sus razones, sollozando despechado (*sanglotant désespéré*), al par (*pendant*) que invocaba por vez postrera (*dernière fois*) el apoyo de la multitud descreída (*incrédule*).

¿Es posible que no me escuchéis, cuando os brindo (*je vous offre*) el ideal de mil generaciones muertas?... ¿Qué haría yo para probaros (*vous prouver*) que esto mata, redimiendo (*rachetant*), vengando y sumiendo en lejanías invisibles la sombra del verdugo (*bourreau*)? ¿No me creéis? ¿Así hundís el colosal edificio de mis esperanzas, que tántos años tardé en levantar?... Decidme: ¿no

creéis en mí (*vous ne me croyez pas*)?...

¡No! gritó la multitud, el pueblo, el mundo entero, lanzando miradas hoscas (*des regards sombres*) a quien de tal modo jugaba con sus ilusorios deseos...

—¡Vedlo (*Voyez-le*), pues! — dijo, lanzando una satanica carcajada (*éclat de rire*), á tiempo que tragaba (*pendant qu'il avalait*) el veneno. — Vedlo, descreídos, ya que sólo me brindáis la gloria más alla del sepulcro!...

Y cayó rígido.

Ernesto Polo (*Actualidades*).

En Galicia.
Crimen por superstición.

Cerca de Pontevedra, en el distrito de Cotovad, ha ocurrido hace poco un sangriento suceso originado (*occasionné*) por la ignorancia, que tanto distingue á la gente campesina.

Una pobre mujer de San Jorge de Sacos tuvo la desgracia de ver morir, hace poco tiempo, á dos hijos de corta edad, sumiéndola en la más honda amargura.

Llevada de (*Poussée par*) su ignorancia, empezó (*elle commença*) á sospechar que aquellos fallecimientos (*décès*) procedían de un *embrujamiento* (*ensorcellement*).

Y la infeliz no ocultó esta lastimosa impresión á todos sus convecinos, á quienes enteraba (*qu'elle mettait au courant*) diariamente de lo ocurrido.

La *bruja* (*sorcière*), según la pobre madre, era una anciana (*vieille femme*) llamada Ignacia García, que habitaba en aquellas inmediaciones (*environs*).

Como es natural, la vieja tenía sobre si todos los odios (*haines*) y todas las antipatías de la otra, á quien nadie logró (*personne ne réussit à*) convencer de que sus hijos habían fallecido (*étaient morts*) de muerte natural y no efecto de las *malas artes* de la *bruja*.

Anteayer se encontraron ambas (*les deux*) mujeres en un molino de San Jorge de Sacos.

Ignórase á ciencia cierta la escena que se ha desarrollado en aquel sitio.

Suponen algunos que hubo recriminaciones de la una á la otra; que se cambiaron palabras duras, y que la desconfiada madre terminó acometiendo (*en attaquant*) á la *bruja*.

Esta fué encontrada en el suelo casi sin conocimiento.

Por casualidad entró en el molino una nietecita (*petite-fille*) de la anciana.

Esta aun tuvo fuerzas para decir:

— *Foi a filla* de Rodriguez.

Parece que el crimen fué realizado con la pala del molino, conocida en aquella aldea con el nombre de *culca fol*.

La *bruja* recibió el golpe (*coup*) en la cabeza.

La autora del hecho fué detenida (*arrêtée*), y hemos oido que está convicta y confesa del delito (*qu'elle a fait des aveux complets*).

Chistes.
(*Esprit des autres*).

Gedeón cuenta á un amigo que le han robado durante la noche, sorprendiéndole los ladrones en su lecho.

— ¿Pero no me has dicho mil veces que tenías siempre un revolver al alcance (*à la portée*) de tu mano?

— Sí; pero gracias á Dios no me lo han encontrado. Lo tenía bien escondido (*caché*) debajo de la almohada (*traversin*).

* *

Piave se queja (*se plaint*) del abuso que se hace de los anónimos, y exclama indignado:

— ¡No sé por qué se escriben anónimos cuando sería tan fácil firmarlos (*les signer*) con una letra (*écriture*) ininteligible!

Al pie de la letra (*continuación y fin*) (1)

Cuento original e inédito por D. PATRICIO CLARA.

Entretanto, había cerrado (*était tombée*) la noche, triste, borrascosa (*orageuse*) y fría y allá arriba (*là-haut*) en el entresuelo Valentín continuaba esperando a los que no iban. Sentado en una de las sillas adosadas a la pared (*mur*), inmóvil como una estatua, escuchaba hasta los más lejanos ruidos (*bruits les plus lointains*), pero tan ensimismado (*absorbé*) en sus pensamientos, que de nada se daba (*rendait*) cuenta. Levantóse un momento para cerrar los porticones (*contre vents*) y encender (*allumer*) un quinqué (*lampe*) de petróleo que en la mitad de la estancia (*habitation*) se balanceaba pendiente de una cuerda sujeta al techo (*fixée au plafond*), volviendo á ocupar su asiento para entregarse (*se livrer*) de nuevo a sus reflexiones. A su entender (*avis*) el público no era amigo de novedades. Habituado a las barberías al ras del suelo no se decidía á subir (*monter*) unos cuantos (*quelques*) escalones. Además (*En outre*) a los ricos y a la clase media no les había gustado el que hubiese sido en el pregón (*annonce*) que mandó hacer (*fit faire*) tan deferente para con (*envers*) los pobres. Únicamente Salustio le había honrado con su presencia en aquellos tres mortales días de esperar infructuosamente y aun con la mala sombra (*mauvaise chance*) de haberle tenido que dejar (*avoir dû le laisser*) á medio servicio.

El que (*Le fait que*) no hubiese vuelto á las seis le sugirió algunas reflexiones acerca (*sur*) del humano orgullo y cuanto impide (*comment il empêche*) al que de este se ve poseído el seguir (*de suivre*) los dictados (*conseils*) de la humana razón. Salustio quería que él, Valentín, faltara (*manquât*) á la palabra empeñada (*parole donnée*) por cinco ó diez minutos, el tiempo necesario para concluir de afeitarle alegando que ningún pobre estaba esperando (*n'attendait*), como si un tan mezquino argumento pudiera hacer vacilar (*hésiter*) su inquebrantable (*inébranlable*) tenacidad. Esto le llevó a recordar (*lui rappela*) los mil rumores que por el pueblo corrían y habían llegado á sus oídos (*oreilles*), de que él era un maniático y de que muchos no confiaban su rostro al filo de su navaja por temor (*crainte*) de que en un arranque (*accès*) no les abriera un surco (*sillon*) en la mejilla (*joue*). Y al venirle eso á las mientes (*esprit*), creyó hallar la verdadera causa de la soledad en que se encontraba y del inevitable fracaso (*échec*) de su peluquería. Evidentemente le tenían miedo (*on avait peur de lui*) y lo ocurrido (*ce qui était arrivé*) con Salustio vendría a aumentar su descrédito. No le quedaba otro recurso que cerrar el establecimiento y como no se sentía con alma (*le courage*) para ir (*d'aller*) á correr mundo y le gustaba muy mucho (*il aimait beaucoup*) la vida al aire libre y en plena naturaleza, necesitando además (*ayant besoin en outre*) ganarse el pan de cada día con el sudor de su rostro (*visage, front*), decidió ofrecerse como jornalero, apenas llegara el nuevo día a alguno de los muchos propietarios que iban en demanda de brazos para aplicarlos

(1) Voir nos 6, 7 et 8

á los trabajos agrícolas, de tal modo el incremento (*les progrès*) de la industria había dejado huérfanas (*orphelines, privées*) del necesario cultivo sus heredades (*propriétés*).

Tomada esta suprema resolución se apoderaron (*s'emparèrent*) de todo su ser una tristeza y un abatimiento inconcebibles. En verdad, lo que mas lo llegaba (*lui allait le plus*) al alma era no poder realizar su pensamiento filantrópico, servir cada semana á una verdadera legión de pobres, para que estos hubieran proclamado muy alto y por todas partes los sentimientos caritativos de que (*dont*) Valentín estaba poseído. Pero había que (*il fallait*) renunciar á esa dulce satisfacción, cosa en verdad más difícil que la de conformarse con la pérdida de los intereses allá invertidos (*engagés*). Como sintiera escalofríos (*frissons*), probó de dar (*il essaya de faire*) unas cuantas vueltas (*quelques tours*) por el salón, pero se lo impidieron la debilidad física resultado del mal comer y el peor dormir de aquellos días y la zozobra (*angoisse*) nerviosa que siempre le había dominado unida al decaimiento moral por la pérdida completa de sus ilusiones, de manera que al poco rato (*peu d'instants après*) dejóse caer (*il se laissa tomber*) en una silla de brazos, abrió el cajón (*tiroir*) del tocador (*table à toilette*) que tenía delante y sacando un pedazo de pan empezó (*il commença*) á mascarlo con furia ; pero sus tristes pensamientos iban en aumento de suerte que aquel (*ce dernier*) se le cayó (*lui tomba*) de las manos, prorrumpiendo (*éclatant*) Valentín en desgarradores sollozos (*sanglots déchirants*) á tiempo que la luz del quinqué se apagaba (*s'éteignait*) por completo y allá en el exterior la tramontana, soplando cada vez con mayor ímpetu, hacía (*faisait*) mover con extraños y lúgubres chirridos (*grincements*) la veleta (*girouette*) del cercano campanario (*clocher voisin*).

P. Clara.

EXAMENS ET CONCOURS

Brevet supérieur.

(*Aspirantes, Pau, 1re session 1902.*)

THÈME 7.

Littérature espagnole.

Chaque peuple a sa littérature, comme il a sa langue, ses mœurs, ses lois.

La littérature espagnole commence au XIIe siècle. D'abord, elle fut surtout patriotique, célébrant les succès sur les envahisseurs, les Goths et les Arabes. Après la chute de Grenade, le danger musulman n'existant plus, elle devient mystique, religieuse, pour redevenir patriotique à l'époque napoléonienne. Depuis, elle se traîne péniblement, cherchant sa voie et se bornant à imiter ses voisins, surtout la France. Il est douteux qu'elle la trouve de longtemps, malgré son fond réel, à cause de son manque d'initiative et de tout effort personnel.

VERSION 10.

Viaje de recreo.

Salió Tomas de allí á dos dias, y en cinco llegó á Florencia, que le satisfizo en extremo, asi por su agradable asiento, como por su limpieza, suntuosos edificios, fresco río y apacibles calles. Luego partió á Roma, reina de las ciudades y señora del mundo. Todo lo admiró, notó y puso en su punto, visitando sus templos, adorando sus reliquias y admirando su grandeza. Estuvo en ella cuatro dias, y determinó irse á Nápoles, ciudad, á su parecer, la mejor de Europa. Desde allí se fué á Sicilia y vió á Palermo y después á Mesina. Más tarde, al regresar, pasó por Venecia, ciudad muy extraña, siendo casi todas sus calles de agua.

Les Quatre Langues

N° 10. 20 Février 1903. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

D. Francisco Silvela,

Presidente del Consejo de Ministros.

Una revista de Madrid « Nuestro Tiempo » publicó, hace (*il y a*) algunos meses un estudio trascendental sobre el señor Silvela, jefe del partido conservador en España y presidente desde el dia 7 de diciembre, del Consejo de Ministros. De dicho artículo sacamos las siguientes páginas que darán a conocer (*feront connaître*) a nuestros lectores los antecedentes de este estadista (*homme d'État*) notable, su carácter propio y los fines de su política conservadora. Hé aqui lo que dice :

La carrera política de Silvela ha sido fácil y brillante, mas no breve ni improvisada. Ya antes que figurase en primera linea en las posiciones políticas, se veia que aquel joven diputado de las Cortes de la Revolucion que se mostraba en ellas tan temible (*redoutable*) polemista, fiscal (*procureur*) (1) y acusador de Ministros, era dotado de pensamiento original y propio que debía llevarle lejos (*le conduire loin*).

Nacido en una familia ilustre, de la que antes (*autrefois*) se llamaba nobleza de toga (*noblesse de robe*), vio muy de cerca (*de très près*), desde sus primeros años, los honores y las posiciones politicas. Los principios (*commencements*) de su carrera politica fueron fáciles ; sus adelantos (*progrès*), naturales y traidos (*conduits*) logicamente y sin violencia por el concurso de las circunstancias favorables que representaban, por una parte, su talento, ilustración y elocuencia excepcionales, por otra, requisitos (*conditions*) de posicion, de prestigio de apellido (*de nom*), de influencia de familia, que contribuyen siempre á allanar (*aplanir*) las dificultades de los primeros pasos.



Sr. D. Francisco Silvela.

* * *

En la vida política de Silvela hay tres epocas; cuatro, si contamos como periodo aparte las primeras campañas de su juventud, en que se da a conocer y afirma su personalidad. La primera época, la mas larga, es la anterior a la disidencia (*dissidence*) ; la segunda, el interregno de la disidencia ; la tercera, la actual, aquella en que vuelve (*il revient*) al partido conservador como jefe, y le corresponde presidir el Gobierno llamado a hacer la liquidacion de nuestra *debâcle* ultramarina (*coloniale*).

En las Constituyentes del 69 (1869) empieza (*commence*) D. Francisco Silvela a figurar en politica. Apenas

(1) Terme de barreau

salido de las aulas (*écoles*), al concluir las carreras de Derecho y Administración, había hecho ya sonar su nombre hablando en el Ateneo y en la Academia de Jurisprudencia; publicando trabajos literarios llenos de fina y culta sátira, como *La filocalia y Los neocultos*; y haciéndose aplaudir en *meetings* como el de la Bolsa, en que su naciente fama (*renommée*) de orador recibió la consagración pública. Pero, en realidad, no recibe la iniciación en la política hasta que entra á representar á Avila, en segundas elecciones, en las Cortes Constituyentes.

En aquella Asamblea, en que figuraban todas las grandes figuras de la política, y que, por la elocuencia, por la altura de las cuestiones que en ella se debatieron, y hasta por el interés dramático del momento, sólo tiene igual en las Cortes de Cádiz, afirma Silvela su personalidad de político. Discute con los autores de la Constitución; trata de las cuestiones más importantes de la enseñanza, de la Administración local, de las reformas de Gracia y Justicia; se revela como polemista; se hace temer (*il se fait craindre*).

Al afiliarse (*En s'affiliant*) en las filas de los alfonsinos (*partisans d'Alphonse XII*), manifiesta Silvela ese despego (*désintéressement*) y ese desasimiento (*désistement*) de las ambiciones del poder, que ha seguido siendo (*continué à être*) rasgo (*trait*) particular de su carácter. Remotísimas (*Très éloignées*) é inciertas por demás eran entonces las esperanzas de una restauración borbónica; la Revolución aparecía llena de savia y de fuerza, no se preveían (*on ne prévoyait*) ni el formidable desarrollo (*développement*) de la guerra civil, ni la República con su séquito (*cortège*) de anarquía. Silvela, que no tenía compromisos políticos, no duda (*n'hésite pas*) en sentar (*prendre*) plaza en aquel partido platónico y afirma resueltamente sus ideas conservadoras.

Llega por fin Sagunto[1]. El arranque (*trait, élan*) de un hombre de corazón anticipa los sucesos (*événements*). Silvela, que había revelado ya su personalidad de parlamentario, revela su personalidad de gobernante. Empieza (*Il commence*) siendo Subsecretario de Gobernación con Romero Robledo; en el Ministerio Martínez Campos, desempeña la (*il est chargé du*) cartera (*portefeuille*) de Gobernación (*de l'Intérieur*). Después, es Ministro de Gracia y Justicia con Cánovas, y vuelve á ser Ministro de la Gobernación en el primer Ministerio conservador de la Regencia. Su personalidad crece cada día más; las gentes la equiparan (*comparent*) y la ponen frente á la de Romero Robledo; entre todos los hombres del partido conservador, sólo á ellos dos se les considera habilitados para (*en état de*) disputarse la herencia (*succession*) de Cánovas.

Por entonces aparecen también sus más celebrados trabajos históricos y literarios, entre los cuales merecen atención sus discursos de ingresos (*entrée*) en las tres academias: Española, de Ciencias Morales y Políticas y de la Historia.

En dicho período, Silvela es el jurisconsulto por excelencia del partido conservador; su nombre va unido á las reformas legislativas más importantes; echa (*il jette*) los cimientos de la codificación civil, redacta las bases del Código; forma el nuevo Código de Comercio; redacta el proyecto de Código penal, que obtiene el asentimiento y el aplauso de la opinión jurídica de Europa; proyecta después, con originalidad rara, la reforma de la Administración local.

Cuando á la muerte de D. Alfonso XII [1] Romero Robledo se separa de la iglesia conservadora y pone casa aparte en compañía de López Domínguez, la representación de Silvela como heredero de Cánovas parece indiscutible: fué ministro de Gobernación en el Gabinete de 1890. Pero Romero, con su proverbial habilidad, sobrenada (*surnage*) entre todas las dificultades. El hijo pródigo encuentra abiertas las puertas de la casa paterna.

*
* *

Abundaban en el partido conservador los elementos resueltamente contrarios á la restauración de la influencia de Romero Robledo. Mas Silvela se somete y calla (*se tait*), no quiere dar la batalla, no quiere

(1) Abdication du roi D. Amadeo (Amédée de Savoie), 11 février 1873.

(1) 25 novembre 1885.

tomar sobre sí la responsabilidad de dividir el partido conservador. Con todo, no consigue (*il n'arrive*) más que aplazar (*retarder*) lo inevitable; surgen las cuestiones municipales de Madrid, pronuncia Silvela aquel discurso, cuyo efecto político se condensa en el verbo *soportar*, y Cánovas, en un arranque (*élan*) tribunicio de gladiador parlamentario, arroja (*jette, renonce*) el Poder desde el banco azul. Lo irremediable ha llegado. Aquellos dos hombres no volverán ya á caminar juntos (*ensemble*).

Fué aquel un momento crítico en la vida de D. Francisco Silvela. Faltó (*Il s'en fallut de*) muy poco para que se retirara de la política; pero existía una corriente de opinión que le arrastró (*l'entraîna*); y él, enemigo de las disidencias y convencido de que sin Cánovas no era posible hacer nada en sentido conservador, vino á ser jefe de una disidencia, por la lógica de los hechos (*faits*), superior á los propósitos de los hombres. Las distancias fueron alargándose, el ataque provocó la defensa. De cuando en cuando hay una tregua, una esperanza de reconciliación, mas la formacion del primer Ministerio de Cánovas después de la disidencia, las disipa todas.

Fué este (*Ce fut*) el periodo de mayor popularidad de Silvela. Rodeado (*Entouré*) de un grupo no muy numeroso, pero selecto (*choisi*), de amigos, su campaña mueve á las masas neutras, agita una corriente de opinion. El discurso más memorable de Silvela en esta época es el del Teatro de la Alhambra, en que oyó (*il entendit*) el mayor aplauso de su vida, que acaso (*peut-être*) á él mismo le asustó (*l'effraya*) al observar hasta qué punto el cansancio (*fatigue*) de la guerra habia penetrado en el alma nacional. Aquel discurso, aquel aviso de la necesidad de liquidar el problema cubano, de resignarse á perder Cuba antes de que Cuba perdiera á España, tuvo mucho de profético, pero como tantas otras profecías fué desoido (*ne fut pas écouté*).

A pesar de (*Malgré*) lo ruidoso (*le bruit*) de aquel cisma y aquella guerra civil entre conservadores, el divorcio nunca fué completo, nunca quedó descartada (*écartée*) en absoluto la probalidad de que la dirección del partido conservador llegara á manos de D. Francisco Silvela. Cuando mejor y más palpablemente se vió esto, fué al ocurrir (*au moment de*) la muerte de Cánovas. La jefatura de Silvela se impone á todos de tal suerte, que ni las habilidades (*finesses*) ni las ambiciones, ni los sofismos románticos acerca del culto debibo á la memoria del ilustre muerto, la ponen en peligro ni por un instante. Fracasa (*Echoue*) Romero en su tentativa de convocar un Congreso del partido conservador que eligiera jefe, Asamblea en que se las prometia felices (*en prendre à son aise*) y con su fino y perspicaz instinto de la realidad, va alejándose poco á poco de aquel campo en que tiene perdida la batalla y va volviéndose cada dia menos conservador. Silvela es jefe; en torno suyo (*autour de lui*) se reconstruye el partido, y presidido por él llega al Gobierno...

* * *

La mision que correspondia al Ministerio Silvela era de las mas ingratas que pueden caber (*incomber*) á gobernantes. Aumentar los tributos (*impôts*), no para mejorar (*améliorer*) servicios, sino para mantener la solvencia de la nacion; disminuir los gastos (*frais*) de la administración, oponer un *non possumus* á las aspiraciones de progreso y mejora que llevan aparejado (*de front*) naturalmente el aumento de los gastos públicos, son cosas que por fuerza han de lesionar intereses, suscitar odios (*haines*), enfriar simpatías, y gastar en no largo plazo la popularidad de cualquier Gobierno. La constancia en perseverar en este propósito y seguir esta senda (*chemin*), fué el mérito mayor de aquella situacion conservadora.

Tuvo Silvela la fortuna de encontrar, ó mejor dicho, de tener á su lado en aquellas circunstancias al hacendista (*financier, économiste*) que se necesitaba, á Villaverde, cuya personalidad política y financiera adquiere en aquel momento extraordinario relieve, y á quien no se puede ni se debe regatear (*marchander*) la gloria de sus iniciativas personales. Pero no sería justo olvidar que las ideas que entonces se pusieron en pratica eran antiguas en Silvela; que en discursos y en artículos políticos, y hasta en escritos históricos y literarios, ha-

bia defendido la política de la solvencia, de la formalidad financiera y la necesidad imprescindible (*inéluctable*) de una solida base económica y de una buena administración para todas las empresas nacionales; y que en empeños (*engagements*) de este género, el Presidente de un Gobierno necesita no menor convicción ni menor perseverancia que el mismo Ministro de Hacienda.

En esta época es cuando Silvela ha sido más discutido, más atacado, blanco (*point de mire*) de mayores injusticias. Lo llevan consigo las altas posiciones.

Del *vaticanismo* ó clericalismo no hay para qué hablar (*il n'y a rien à dire*). Es una broma (*plaisanterie*) progresista, de seguro efecto, eso sí, en un país de escasa (*faible*) cultura y corto sentido de la realidad, como el nuestro, en que las palabras impresionan más que los hechos. El menor y más ilusorio de los peligros que pueden amenazar á España y á la política española es el de una reacción teocrática ó ultramontana. Todo el ruido que se ha movido en torno de ese fantasma no es más que un mediano arreglo (*copie*) del francés.

Cuando el « *esprit nouveau* » de Spuller privaba (*primait*) al otro lado de los Pirineos, fuimos casi mojigatos (*des dévots*); Waldeck Rousseau nos ha vuelto anticlericales.

La orientación económica que tiene la situación Silvela no significa que este hombre público sea un partidario más de la política que se ha simbolizado en la frase : *el presupuesto de la paz* (*budget de la paix*).

En el pensamiento de Silvela sobre la cuestión de Marruecos, ocupan gran lugar las preocupaciones de la política internacional y de la restauración de nuestras fuerzas defensivas, y éstos han de ser (*doivent être*) acaso (*peut-être*) los objetivos de su política futura.

E. Gómez de Baquero.

(*Nuestro Tiempo*).

Un nuevo peligro alcohólico.

La revista médica de Londres, *Lancet*, da á conocer un nuevo peligro en el cual seguramente pocas personas habrán pensado, y al que muchas se habrán expuesto.

Una sencilla visita á los Docks del alcohol, en Londres, ó á las bodegas de Cognac, y en general á todo local en que haya alcohol en cantidades considerables produce en los no habituados al medio ambiente de dichos lugares efectos análogos á los síntomas de embriaguez alcohólica, ó sean depresión general, dolor de cabeza y náuseas.

La atmósfera en una destilería contiene muy á menudo una onza de alcohol por cada cinco pies cúbicos.

La ingestión del alcohol por los pulmones determina que el veneno penetre en el torrente circulatorio, veneno cuya acción es tanto más violenta cuanto que la absorción se efectúa con gran rapidez.

Para el público en general esta noticia no reviste interés desusado, pero si lo tiene para los operarios en este ramo de la industria, porque los hábitos alcohólicos adquiridos mediante su larga estancia en las destilerías, acabarán por figurar entre los accidentes del trabajo, previstos por las leyes.

El ancla mayor de la tierra.

(*L'ancre la plus grande de la terre.*

Los talleres de forjado de la marina norteamericana, instalados en Charlestown, acaban de fabricar un ancla que es, sin duda, la mayor que hasta ahora se ha hecho en el mundo.

Mide el artefacto cuatro metros sesenta centímetros de altura, y dos metros noventa de anchura entre sus dos puntas.

Las palmas con que termina cada punta tienen ochenta centímetros de anchura.

Pesa el ancla ocho mil kilogramos y ha costado dos mil dollars.

La cadena destinada al gigantesco artefacto es también una pieza excepcional : cada uno de sus eslabones pesa *veintisiete kilos trescientos gramos.*

A unas flores.

Soneto.

Estas, que fueron pompa y alegría
Despertando (1) al albor (2) de la mañana,
A la tarde serán lástima (3) vana,
Durmiendo en brazos de la noche fría.

Este matiz (4), que al cielo desafía,
Iris listado (5) de oro, nieve y grana (6),
Será escarmiento (7) de la vida humana,
¡ Tanto se aprende en término (8) de un dia ! . .

A florecer las rosas madrugaron (9),
Y para envejecerse florecieron :
Cuna (10) y sepulcro en un botón hallaron.

Tales los hombres sus fortunas vieron ;
En un dia nacieron y expiraron,
Que (11) pasados los siglos, horas fueron.

Calderón de la Barca (*).

Los relojes del Rey Carlos.

Carlos Quinto, el esforzado.
Se encuentra asaz divertido
De cien relojes rodeado,
Cuando va, en Yuste olvidado,
Hacia el reino del olvido.

Los ve delante y detrás
Con ojos de encanto llenos,
Y los hace ir á compás,
Ni minuto más ni menos,
Ni instante menos ni más.

Si un reloj se adelantaba,
El imperial relojero
Con avidez lo paraba,
Y al retrasarlo exclamaba :
— Más despacio, ¡ majadero ! —

Si otro se atrasa un instante,
Va, lo coge, lo revisa,
Y aligerando el volante,
Grita : — ¡ Adelante, adelante,
Majadero, mas aprisa ! —

Y entrando un dia, — ¿ Qué tal?
Le preguntó el confesor.
Y el relojero imperial
Dijo : — Yo ando bien, señor ;
Pero mis relojes mal.

Les horloges du roi Charles.

Charles-Quint, le vaillant,
se trouve suffisamment amusé,
par cent horloges entouré,
lorsqu'il va, à Yuste oublié,
vers le royaume de l'oubli.

Il les voit devant et derrière lui
avec des yeux remplis de joie,
et il les fait marcher en mesure,
pas une minute de plus ni de moins
pas un instant de moins ni de plus.

Si une horloge avance,
l'impérial horloger
avec empressement l'arrête,
et en l'arrêtant il s'écrie :
— Plus lentement, coquine !

Si une autre s'arrête un instant,
il y va, la prend, l'examine
et allégeant le balancier,
il s'écrie : — En avant, en avant,
coquine, plus vite !

En entrant, certain jour,
son confesseur lui demanda : Ça va ?
et l'impérial horloger
répondit : Moi je vais bien, seigneur,
mais les horloges vont mal.

---

(1) S'éveillant. (2) A l'aurore, à l'aube. (3) Peine, chagrin. (4) Teinte, nuance (5) Bordé. (6) Pourpre. (7) Servira de leçon à. (8) Espace, courant. (9) Se levèrent. (10) Berceau. (11) Car.

(*) Calderón de la Barca, grand poète espagnol né à Madrid, écrivit plus de 1 500 pièces de théâtre (1601-1681).

— Recibid mi parabién, —
Siguió el noble confidente ;
— Mas yo creo que también,
Si ellos andan malamente,
Vos, señor, no andáis muy bien.

¿ No fuera una ocupación,
Más digna, unir con paciencia
Otros relojes, que son,
El primero el corazón,
Y el segundo la conciencia ?

Dudó el Rey cortos momentos,
Mas pudo al fin responder :
— ¡ Si ! mas ó menos sangrientos,
Sólo son remordimientos
Todas mis dichas de ayer.

Yo, que agoto la paciencia
En tan necia ocupación,
Nunca pensé, en mi existencia,
En poner el corazón
De acuerdo con la conciencia. —

Y cuando esto profería,
Con su *tic-tac* lastimero,
Cada reloj que allí había,
Parece que le decía :
— ¡ Majadero ! ¡ Majadero !...

— ¡ Necio ! — prosiguió, — al deber
Debí unir mi sentimiento,
Después, si no antes, de ver
Que es una carga el poder,
La gloria un remordimiento. —

Y los relojes sin duelo
Tirando de diez en diez,
Tuvo por fin el consuelo
De ponerles contra el suelo
De acuerdo una sola vez.

Y añadió : — Tenéis razón :
Empleando mi paciencia
En más santa ocupación,
Desde hoy pondré el corazón
De acuerdo con la conciencia. —

R. de Campoamor.

— Je vous fais mes compliments,
ajouta le noble confident,
mais je crois également
que si elles vont mal,
vous, seigneur, n'allez pas très bien.

Ne serait-ce pas une occupation
plus digne, que d'unir avec patience
d'autres horloges, qui sont
la première le cœur
et la deuxième la conscience ?

Le Roi hésita un court instant,
mais enfin il put répondre :
— Oui, toutes mes gloires d'hier
ne sont que des remords
plus ou moins sanglants.

Moi, qui use ma patience
à une occupation aussi sotte,
jamais je n'ai pensé, dans mon exis-
à mettre le cœur [tence,
d'accord avec la conscience.

Et pendant qu'il disait cela,
avec leur tic-tac lamentable,
chacune des horloges qui étaient là,
semblait lui dire :
— Coquin ! Coquin !...

— Sot ! ajouta-t-il, au devoir,
j'aurai dû unir mes sentiments
après, sinon avant, avoir vu
que le pouvoir est une charge
et la gloire est un remords.

Et jetant sans regret
les horloges par dizaines,
il eut enfin la consolation
de les mettre, par terre,
d'accord toutes à la fois.

Et il ajouta : — Vous avez raison ;
en employant ma patience
à une plus sainte occupation,
dès aujourd'hui je mettrai le cœur
d'accord avec la conscience.

E. V.

La Guardavía
(*La garde-barrière*).

Aquella caseta (*maisonnette*) de peones camineros (*cantonniers*) fué puesta (*mise*) por orden de la Compañía al borde de un torrente seco, especie de cicatriz negra y profunda, abierta por una convulsión geológica entre dos cerros (*monts*) graníticos muy altos. En verano las agrias laderas (*flancs escarpés*) de los montes colindantes (*voisins*) se cubrían de verdura, y en el fondo de la cañada (*gorge*), bajo los jarales (*halliers, broussailles*), los grillos (*grillons*) cantaban : arriba, en la región azul bañada por el sol, las águilas volaban pausadamente, sumergiendo su mirada zahorí (*perçant*) en las resquebrajaduras (*replis*) del planeta : pero el invierno desnudaba los cerros de molleja (*gésier, oiseaux*) y apagaba el canto de los grillos,

y la nieve caía (*tombait*) silenciosamente sobre el cauce (*lit*) del torrente, aquel cauce, demasiado profundo, adonde las sonoras embestidas (*attaques*) del viento no llegaban...

Allí vivía Martina, la mujer de Juan, el maquinista (*mécanicien*), llevando siempre en la mano el banderín (*petit drapeau*) verde que da a los trenes paso franco, y con los ojos fijos en los túneles abiertos en las vertientes de los dos cerros fronteros.

Por aquellos agujeros (*trous, ouvertures*), que en invierno aparecían sobre el fondo blanco del paisaje nevado como las cuencas orbitarias (*cavités orbitaires*) de un enorme esqueleto soterrado (*sorti de terre*), entraba y salía continuamente y como á borbotones (*à gros bouillons*) un flujo inagotable de vida, vida que los trenes, en su eterno pasar y repasar (*va-et-vient*), traían y llevaban de hora en hora.

Desde muy lejos rompiendo el silencio de la angosta (*étroite*) cañada dormida (*vallée endormie*) como una serpiente bajo la nieve, se oía (*on entendait*) el afanoso trepidar (*fatigantes trépidations*) de los trenes que atravesaban el túnel. Entonces Martina dejaba su labor, cogía (*prenait*) el banderín de señales y acudía á colocarse junto á los rieles (*rails*). El cerro vibraba con un estremecimiento (*tressaillement*) sordo, íntimo, como un hervor (*bouillonnement*); era un gemido gigante de dolor que crecía, anunciando un parto (*accouchement*) monstruoso; hasta que del fondo del negro agujero, de aquella cuenca orbitaria perteneciente á un esqueleto ciclópeo perdido, aparecía el tren, avanzando en desaforada carrera (*course folle*), la locomotora, incontrastable y fatal como el Destino, se acercaba jadeando (*haletante*), arrastrando (*traînant*) un largo rosario de vagones, paseando su panza ardiente (*ventre embrasé*) sobre las llanuras heladas (*plaines gelées*); y un minuto después desaparecía en el túnel del lado opuesto, con un estertor (*râlement*) que menguaba (*diminuait*), como algo moribundo que se despide hundiéndose (*en s'enfonçant*)...

Estas impresiones machacaban (*fatiguaient*) el espíritu de Martina con uniformidad desesperante: los trenes mixtos con sus series interminables de vagones cerrados (*fermés*), no la emocionaban; eran coches mudos, sin alma, cargados de objetos muertos; en cambio los expreses, la impresionaban fuertemente entristeciéndola (*en l'attristant*); por las ventanillas (*petites fenêtres*) de los coches veía cabezas, que la miraban con curiosidad, cabezas siempre diferentes, que formaban legión y dejaban en su ánimo (*âme, esprit*) el recuerdo mareante (*souvenir troublant*) de las multitudes. Otras veces, de noche, las ventanillas solían (*avaient coutume de*) estar vacías (*vides*), pero en cambio veía sombras fantásticas que se recortaban (*découpaient*) sobre las paredes (*parois*) iluminadas de los vagones.

El tren que Juan conducía, Martina lo esperaba con más impaciencia. En cuanto (*Dès que*) la locomotora salía del túnel, el maquinista echaba (*avançait*) el busto fuera de la plataforma para ver á su esposa desde lejos, y ella sonreía, feliz (*heureuse*). Era una visión fantástica, indecible (*inexprimable*).

— ¡ Adiós !

— ¡ Adiós !

La velocidad del tren no permitía otro saludo más expresivo; y Juan llegaba (*arrivait*) y se iba (*s'en allait*) como una sombra; al principio (*au commencement*) parecía que era él quien arrastraba (*traînait*) y regía la marcha de los vagones; luego (*ensuite*) diríase que el tren le empujaba (*le poussait*)... Y Martina, alta, fuerte, con su rostro moreno (*figure brune*)

y sus grandes ojos pensativos de Murciana (*femme de Murcie*) le veía alejarse, permaneciendo (*restant*) inmóvil, como una estatua de bronce, en medio de la nieve...

Eduardo ZAMACOIS.

DEVOIRS CORRIGÉS

VERSION 10 (1).

Jusqu'à ce jour, la littérature espagnole n'a pas rendu à Charles III l'hommage de vénération qui lui est dû en toute justice. Chaque pas que l'on fait en Espagne rappelle l'heureuse mémoire de ce souverain prévoyant : les champs auparavant en friches et cultivés depuis cette époque, le pont jeté sur le torrent profond, le chemin où l'on passe et peut-être même la ville où l'on couche. De nombreuses constructions d'utilité publique et d'ornement montrent sur leur frontispice le nom de ce réformateur aussi prudent qu'infatigable. Ici, l'école que fréquente le jeune enfant d'humble origine, ou le grenier d'abondance grâce auquel le cultivateur éprouvé trouve un soulagement, publient ses louanges ; là, le temple érigé à la gloire des arts ou l'asile ouvert à l'humanité souffrante, prouvent sa magnificence. Ce que publie en silence telle de ses statues, œuvre de la reconnaissance et non de la flatterie, les vieillards, paraissant rajeunis et oublieux de leurs souffrances, le proclament d'un accent ému, lorsqu'ils racontent, au coin du feu, des merveilles du souverain qui durant leur enfance ou leur jeunesse gouvernait admirablement deux mondes, ainsi que des personnages qui l'aidaient de leurs conseils et que son heureux choix sut rendre illustres.

(1) Voir n° 2 (20 oct. 1902), page 71.

THÈME 7 (1).

Hay en Rusia, inmensas llanuras cubiertas de hierbas secas en las cuales vagan en entera libertad caballos sin número. Durante el invierno cuando una nieve espesa cubre todo el campo, numerosas bandadas de lobos hambrientos dejan por todas partes las breñas espesas que se levantan en las orillas de los ríos helados y acometen á los hombres y rebaños. Así es que los desgraciados campesinos queman, hacia el fin del verano, las cañas desecadas para destruir aquellos dañosos huéspedes. Semejantes incendios destruyen á veces granjas aisladas y hasta pueblos enteros.

(1) Voir n° 2 (20 oct. 1902), page 72.

EXAMENS ET CONCOURS

Brevet supérieur.

(*Aspirants, Pau, 1re session 1902.*)

THÈME 9.

La Nouvelle-Calédonie.

Le docteur Vincent, médecin de la marine, a fait récemment une très intéressante communication sur l'évolution économique en Nouvelle-Calédonie depuis Cook jusqu'à nos jours.

Il décrit d'abord les mœurs et les coutumes des Néo-Calédoniens, montre quelques spécimens de leurs armes, ustensiles, monnaies, etc., et décrit leur manière de vivre, de se vêtir et de se nourrir. Remontant à l'arrivée de Cook en 1774, il rappelle qu'à cette époque les transactions commerciales se bornaient à quelques échanges entre les indigènes de la côte et ceux de l'intérieur. Puis il montre cette île développant rapidement son commerce à partir de son occupation par la France, en 1854.

VERSION 12.

El Periodista del dia.

El joven que voy á tomar por tipo es un muchacho de regular entendimiento, pero que posee más doblones que ideas, lo cual no parecerá inverosímil, si se atiende al modo que tiene la sabia naturaleza de distribuir sus dones. En una palabra, es rico sin ser interamente tonto.

Paseábame esos días pasados con él, no precisamente porque nos estreche una grande amistad, sino porque no hay más que dos modos de pasear : ó solo ó acompañado.

La conversación de los jóvenes más suele pecar de indiscreta que de reservada. Así fué que á pocas preguntas y respuestas nos hallámos á la alturo de lo que se llama en el mundo franqueza que es casi siempre sinónimo de imprudencia.

DE LARRA.

Les Quatre Langues

Nº 11. 5 Mars 1903. 3e Année.

Amer[?]

PARTIE ESPAGNOLE

Representantes diplomáticos.

Recepción de M. Jules Cambon, Embajador de Francia.

Como nota importante de los acontecimientos (*événements*) habidos (*arrivés*) en Madrid en los principios de este año, figura en primera línea la presentación de credenciales (*lettres de créances*) á S. M. el rey D. Alfonso XIII de los representantes diplomáticos de Francia, Suecia y Noruega y la República del Ecuador.

Con el tradicional esplendor con que se celebran en España los actos palatinos, verificáronse tan lucidas (*brillantes*) ceremonias, y M. Jules Cambon, el Sr. D. Victor Rendón y el barón de Wedel, quedan acreditados ya cerca de S. M. el rey como embajador el primero de la República vecina, y como ministros plenipotenciarios del Ecuador y de Suecia, respectivamente, los segundos.

En particular, la ceremonia en que M. Cambon hizo entrega (*fit remise*) á nuestro monarca de sus cartas credenciales, revistió excepcional importancia, habiendo acudido mucha gente á la plaza de la Armería á presenciar (*pour assister*) al desfile de la fastuosa comitiva (*cortège*).



M. Jules Cambon.

M. Cambon, acompañado por el Introductor de embajadores, fué conducido desde la embajada hasta el real alcázar (*palais royal*) en una carroza de gala tirada por seis caballos. Un escuadrón de la escolta real seguía la carroza del embajador y por cada lado iban el comandante de la escolta y un escudero del rey.

En la plaza de Armas la guardia de Palacio, con su bandera y su música, tributó (*rendit*) honores. Los alabarderos formaban dos filas en la escalera principal.

La recepción de M. Cambon se verificó (*eut lieu*) en el salón del Trono del Palacio real.

La corte formaba un circulo alrededor (*autour*) del trono que ocupaba el Rey: á ambos lados (*de chaque côté*) estaban los miembros del gobierno, grandes de España y altos funcionarios de Palacio.

Terminada la recepcion, el embajador de Francia regresó á la embajada con el mismo ceremonial, siéndole tributados idénticos honores.

He aquí, según el " Journal Officiel de la République française " el discurso que M. Cambon pronunció ante el rey D. Alfonso XIII al entregarle (*en lui remettant*) sus cartas credenciales:

« Sire, j'ai l'honneur de déposer entre les mains de Votre Majesté les lettres qui m'accréditent en qualité d'ambassadeur de la République française.

Quelles qu'aient été les vicissitudes de leur histoire, l'Espagne et la France eurent toujours de réciproques sympathies, nées moins du voisinage que de la communauté d'idées et de sentiments. Leur civilisation tire son origine des mêmes sources, leurs aspirations tendent au même idéal : grandeur morale et liberté. Les pages de leurs glorieuses annales sont illustrées également par le courage et la générosité de ceux qui les écrivirent.

La nation française a suivi ainsi avec un profond et attentif intérêt le commencement du règne de Votre Majesté, sous l'égide tutélaire de votre auguste mère. La France entière fait des vœux pour le bonheur de Votre Majesté et la prospérité de l'Espagne.

Je suis l'interprète de M. le Président de la République et de son Gouvernement en apportant à Votre Majesté l'expression de confiance de voir se resserrer davantage les liens d'amitié qui existent entre les deux pays.

C'est pour moi un grand honneur d'avoir été élu pour collaborer à une œuvre si noble et j'ose espérer que la bienveillance de Votre Majesté et de son gouvernement facilitera cette tâche ».

Su Majestad el rey D. Alfonso XIII contestó con el siguiente discurso :

« Señor embajador : Me agrada (*Il me plaît de*) recibir las cartas credenciales que os acreditan en mi corte como embajador de la República francesa.

España y Francia siendo unidas por los vínculos (*liens*) de una antigua amistad, nada me satisface tanto como la seguridad que traéis (*vous apportez*) del interés constante con que la República ha seguido los principios de mi reinado.

Los votos que formuláis, sea para mi prosperidad, sea para la de mi pueblo, corresponden á los no menos sinceros que hago para la felicidad de la nación francesa y del ilustre estadista que la dirige.

Antes que ahora (*Avant ce moment*), señor embajador, habíais manifestado por vuestra conducta la afección que experimentabais para con España.

En circunstancias críticas, cuando estabais como hoy investido de la representación oficial de la Francia, habéis merecido títulos á nuestra consideración y á nuestra amistad.

La colaboración que tan noblemente nos ofrecéis obtendrá el apoyo de mi gobierno y en el cumplimiento (*accomplissement*) de la misión confiada á su celo (*zèle*) é inteligencia por el Señor Presidente de la República, estrechará cada día más las relaciones cordiales que existen entre ambos pueblos (*les deux peuples*) ».

La Química en verso.

(*La Chimie en vers*)

Yo lo conocí (*Je l'ai connu*). Era un alumno (*élève*) de Artillería muy simpático, tan falto (*dépourvu*) de memoria como sobrado de (*riche en*) ingenio (*imagination*) ; por más que el chico *empollaba* (*le jeune homme avait beau s'appliquer*) ; no podía *amarrarse* (*retenir*) las propiedades de los *cloratos* y de los *sulfatos*.

¡ Es tan árido el estudio de la Química !

Pero quien (*celui qui*) hoy no vuelve la cara ante el plomo enemigo no podía entonces retroceder (*reculer*) ante las sales de *bario* y *estroncio* (*baryum et strontium*) ; había que (*il fallait*) vencer contra la pícara memoria, y el chico venció. Puso (*Il mit*) la Química en verso, y obtuvo un triunfo él (*lui*) y toda su promoción.

Supongo (*Je suppose*) que desearán conocer ustedes la muestra (*échantillon*).

Allá va (*Le voici*) :

Jota (1) de los cloratos.

Los cloratos son solubles,
son solubles en el agua,
y en carbón incandescente
con gran viveza deflagran.

Mezclados con (2) combustibles,
bajo la acción del calor
ó de un golpe (3) un poco fuerte
producen detonación.

Etcétera.

---

(1) Air et danse aragonnais.
(2) Mélangés avec des.
(3) Coup.

Jota de los sulfatos.

Si un sulfato se disuelve
en agua con sal de calcio [1],
de barium, estroncio ó plomo,
da un precipitado blanco.

Las sales que son sulfatos,
si por el calor se tratan,
se transforman en sulfuros
que huelen á cosa mala [2]?

Etcétera.

Música del « Ciego de Cádiz. »

Los cloratos que son alcalinos,
si se les somete á la acción del calor
desprenden [3] oxígeno
y dejan cloruro en gran proporción.
Mas si alcalinos
éstos no son,
dan por residuo,
según *Réñol* (*Regnault*)
oxicloruro
que es un primor [4],
desprendiendo á la vez [5] cantidades
de oxígeno y cloro
con muy mal olor.

Si por medio de ácido sulfúrico
se trata un clorato, por fin se obtendrá
un cuerpo amarillo
desprendido en estado de gas [6],
que suele [7] muchas
veces detonar
por cualquier cosa
con facilidad;
el que lo obtenga
puede reventar [8].
Peroxido de cloro es su nombre,
ó acido hipoclórico
que han dado en [9] llamar.

Etcétera.

El zinc.

Musica de « Los lobos marinos. »

Yo nací de la *blenda*,
que es un sulfuro de zinc;
me obtienen por *descensum*,
que es método hasta allí [10].
Mi color es azul
y soy casi dimorfo,
soy flexible y maleable
y me convierto en oxido.
Al rojo yo me quemo [11]
con brillo y con fulgor,
y esparzo [12] un humo blanco
que es cosa superior.

(1) Sel de calcium.
(2) Qui sentent mauvais.
(3) Dégagent.
(4) Rareté.
(5) En même temps.
(6) A l'état gazeux.
(7) Qui a l'habitude.
(8) Sauter, éclater.
(9) Comme on a bien voulu.
(10) Remarquable.
(11) Je brûle.
(12) Je répands

Yo doy un humo atroz,
atroz, atroz,
del agua á los cien grados
descompongo el vapor;
en frío yo á los ácidos
les quito el H^2 [1].
H^2H^2.
Me usan los pintorcitos [2],
ñam, ñam, ñam,
y entro en el latoncito [3]
y formo compuestitos.
Disuélvome en hidratos de K^2 y de Na^2
Galvanizado el hierro, su periferia soy,
y cubro en las fachadas
cornisas de balcón.

Clasificación de los metales.

Una señorita toca (joue) *un nocturno al piano mientras se recita lo que sigue:*

1° Metales de la clase
de *monoatómicos*
son con el *potasio*
la *plata y sodio* [4].
2° El *magnesium*, el *barium*,
cobre y *estroncio*
calcium y *mercurio*,
zinc, *cerio* y otros,
aseguran los químicos
que son *diatómicos*.
3° Según dicen los sabios,
el tiempo es *oro*;
para mí es el único
metal triatómico.
4° De la cuarta familia
conozco al *hierro*,
al *cobalto*, *platino*
y al *manganeso*;
también al *plomo*,
aluminium y *niquel*,
paladio y *cromo*.

Diferencia entre un metal y un metaloide.

Música de « Los domingueros. »

Metal. Yo tengo un brillo hasta allí.
Metaloide. Yo no tengo un brillo tal.
Metal. Yo conduzco el calor bien.
Metaloide. Y yo lo conduzco mal.
Metal. Dejo yo de mí al través paso [5] á la electricidad.
Metaloide. Yo no tengo casi nada de conductibilidad.
Metal. Tengo una densidad fuerte que no cabe mas allá [6].
Metaloide. Pues yo tengo, y no lo niego mucho menos densidad.
Metal. Al combinarse mis oxidos con el agua, suelen dar [7] unas bases muy atroces.

(1) *El ache dos.*
(2) Petits peintres.
(3) Laiton.
(4) Potassium, argent et sodium
(5) Je livre passage à travers moi.
(6) Supérieure à toute autre.
(7) Ont l'habitude de donner.

Metaloide. Pues los míos dan
de los ácidos, anhídridos,
que valenmás.

Etcétera.

Perdone mi querido compañero este desentierro de sus felices tiempos de cadete.

Melitón GONZALEZ
(*Blanco y Negro*).

Cuento para niños.

La hormiguita.

(*La petite fourmi.*)

En cierta ocasión una hormiguita barría (*balayait*) con todo esmero (*soin*) la puerta de su casa, que era un agujerito (*petit trou*) practicado en las inmediaciones (*près*) de un camino que conducía á una ciudad (*ville*) populosa.

Barriendo, barriendo, se encontró una moneda pequeña (*petite pièce*) que, sin duda, era un céntimo. Claramente conoció la hormiga por el olfato (*odorat*) que aquel centimito (*petit centime*) había pertenecido (*appartenu*) á otro individuo de su misma especie, raza y condición, aunque (*bien que*) de distinta tribu, porque las hormigas exhalan de su cuerpo unas emanaciones olorosas (*odorantes*) que les sirven para distinguirse y reconocerse mutuamente.

Pero, ¿adónde podría nuestra hormiguita buscar (*chercher*) á la dueña (*maîtresse*) del céntimo encontrado?

Sin escrúpulo de conciencia, la hormiguita creyó que podría guardarse la moneda, y así lo hizo (*elle le fit*).

Y comenzaron las cavilaciones (*préoccupations*) — ¿En qué (*où*) emplearé este capital para que me produzca grandes utilidades (*bénéfices*)? — se decía. — Cuando somos pobres creemos que todo depende del trabajo manual; pero cuando somos ricos, vemos que también la riqueza es importante y que necesita (*elle a besoin de*) una buena dirección.

Después de largas (*Après de longues*) meditaciones la hormiguita se dijo:

— ¿Pondré un taller (*atelier*) para enriquecerme (*m'enrichir*) pronto? No, porque me incomodará el ruido (*bruit*). — ¿Pondré una casa de préstamos (*prêts, mont-de-piété*) para cobrar (*toucher*) como los hombres el sesenta por ciento de interés? No, que mi raza no es de prestamistas (*prêteurs*) ni de usureros. — Pondré un puestecito (*dépôt*) de granos y hortalizas (*légumes*)? No, porque vendrán las cigarras (*cigales*) y los zánganos (*faux bourdons*) y me comprarán al fiado (*à crédit*), con propósito de no pagarme nunca (*jamais*).

En estas cavilaciones
Pasó el verano entero,
Sin saber qué ocupaciones
Emprender con su dinero.

Al fin tomó una resolución importante: decidió gastar (*de dépenser*) el céntimo en pomada olorosa, peinarse con mucho cuidado (*soin*) y buscar un novio para casarse (*se marier*).

Nuestra hormiga, peinada y perfumada, se situó (*se plaça*) en la puerta de su agujero, es decir, de su vivienda (*habitation*), y esperó para ver si de los transeuntes (*passants*) merecía alguno su elección (*choix*).

Pasó á poco una manada (*troupeau*) de cabras, entre las cuales se destacaba un cabrito (*chevreau*) de gallarda presencia.

— ¡Cabrito! — le preguntó la hormiga — ¿querrías casarte conmigo (*voudrais-tu te marier avec moi*)?

— Sí (*oui*) — le contestó (*répondit*) el cabrito.

— Y ¿de qué manera me hablarás de noche (*pendant la nuit*)?

— *Bé...*

— ¡Ah! No, que me asustarás (*tu me feras peur*). Y pasó un rebaño (*troupeau*) de ovejas y carneros (*de brebis et de moutons*), y pre-

guntó á uno de éstos de rizada (*frisée*) y hermosa lana blanca :

— ¿Te quieres casar conmigo, carnerito (*petit agneau*).

— Sí.

— Y ¿ cómo me hablarás de noche ?

— *Mééé* ..

— Ah ! No, que me asustarás.

Pasó una bandada de saltamontes (*sauterelles*), y al que iba (*allait*) delante de (*devant*) todos preguntó la hormiga :

— ¡ Cigarroncito (*petit criquet*) ¿ quieres casarte conmigo ?

— Sí — le respondió.

— Y ¿ como me hablarás de noche ?

— Ruch... — produjo el saltamontes con sus alas.

— ¡ Ay ! No ; que me asustarás.

Y pasó un grillo (*grillon*), que ansiosamente buscaba dónde ocultarse (*se cacher*).

— ¡ Grillito (*petit grillon*) ! — le dijo la hormiga :

— ¿ Te quieres casar conmigo ?

— Sí.

— Y ¿ de qué manera me hablarás de noche ?

— ¡ Ri ! ¡ ri ! ¡ ri !

— ¡ Ay ! No ; que me asustarás.

Entonces vió un ratón (*petit rat, souris*), de puntiagudo hocico (*au museau pointu*), de chispeantes ojos (*yeux brillants*) negros, de movedizas orejas (*oreilles remuantes*), de cuerpo muy pequeño, de patitas (*petites pattes*) muy ligeras y de rabo (*queue*) larguísimo (*très longue*) ; el ratón se paseaba (*se promenait*) ó mas bien (*plutôt*) corría por la carretera (*route*) próxima.

— ¡ Ratoncito (*petit rat*) ! escucha tres palabras : ¿ Quieres casarte conmigo ?

— Sí.

— Y ¡ qué me dirás de noche ?

— *I, i, i.*

— Pues me convienes : arreglaremos nuestros asuntos (*nos affaires*), buscaremos nuestra casa, llevaremos á ella nuestros bienes, celebraremos nuestro contrato matrimonial, y festejaremos nuestra boda (*noce*) en compañía de nuestros parientes, amigos y conocidos (*connaissances*).

Y así se efectuó.

La hormiga y el ratón se prometieron fidelidad y cariño (*affection*) ; se casaron y se establecieron en una casita (*maisonnette*), que estaba situada debajo de un corpulento árbol de la carretera.

Dos días habían transcurrido (*étaient passés*), cuando á la hormiguita se le ocurrió (*il vint à l'idée*) ir (*d'aller*) al pueblo (*village*) para enterarse (*s'informer*) del precio del trigo (*blé*), porque ella tenía de ese cereal un gran montón (*tas*), formado grano á grano.

— Escucha — dijo (*dit-elle*) á su esposo ; — voy al pueblo, y dejo (*je laisse*) puesta la olla (*marmite*) con la verdura en el fogón (*sur le fourneau*) ; si hierve (*si elle bout*) la meneas (*remue-la*) pero no con la cuchara chica (*petite cuillère*), sino con la cuchara grande.

El ratoncito quedó (*resta*) solo en la casa.

Al cabo (*au bout*) de algunas horas volvió (*revint*) á su hogar (*foyer*) la hormiguita, y se extrañó (*elle fut étonnée*) de no hallar (*trouver*) en la puerta a su marido ; ¡ y eso que le traía (*lui apportait*) una cortecita (*petite peau*) de queso (*de fromage*) !

Pero más le sorprendió encontrar tapiada (*fermée*) por dentro (*en dedans*) la entrada.

— Sin duda — pensó la hormiga — mi ratoncito ha tenido que ir (*a dû aller*) á la cocina y ha cerrado por dentro la puerta de la casa para evitar sorpresas.

Y llamó (*elle appela*), y llamó con fuerzas ; pero nada oía (*elle n'entendait rien*) ni nadie acudía (*personne n'accourait*).

Entonces la hormiga pidió (*demanda*) permiso a una comadre suya que vivía en la casa inmediata, para pasar por el tejado (*toit*) hasta su casa ; el corazon (*cœur*) le anunciaba una horrible desgracia (*malheur*).

Y exclamaba :

¿ Dónde estás (*où es-tu*) mi ratoncito,
Donde estás que no te veo ?
¿ Por qué no templas mi angustia
Y no calmas mi deseo ?

Con miles trabajos la hormiguita, subiendo, trepando (*grimpant*), cayendo (*tombant*) y tropezando (*trébuchant*), llegó hasta el coral (*cour*) de su casa.

— Ratoncito, ratón mío — iba diciendo; y no obtenía respuesta.

Llegó á la cocina : ¡ oh terrible desgracia ! El rabo (*La queue*) del ratoncito se asomaba (*sortait*) por la boca de la olla (*marmite*).

— Todo lo comprendo (*Je comprends tout*) ahora — exclamó (*s'écria*) la hormiguita : meneó (*il a remué*) con la cuchara chica y se cayó dentro (*il est tombé dedans*).

Y las lágrimas (*larmes*) inundaron sus antenas.

Mucho tiempo después (*Longtemps après*), todavía la vecindad (*les voisines*) de la hormiga oyó á ésta exclamar entre llantos (*lamentations*) y lloros (*pleurs*) :

Mi ratoncito
Se cayó en la olla;
Y su hormiguita
Lo siente (*le regrette*) y llora.

Este cuento enseña (*apprend*) á los niños á no ser curiosos y á no faltar (*manquer*) á lo que se les manda (*on leur commande*) por medio de sus padres (*parents*) y maestros.

PARTIE SCOLAIRE

Cours supérieur.

Recitación.

La lechera (*La laitière*).

Llevaba en la cabeza
Una lechera el cántaro (1) al mercado
Con aquella presteza (2),
Aquel aire sencillo, aquel agrado (3)
Que va diciendo á todo el que lo advierte :
¡ Yo si que (4) estoy contenta con mi suerte !
Porque no apetecía (5)
Mas compañía que su pensamiento,
Que alegre la (6) ofrecía
Inocentes ideas de contento.
Marchaba sola la infeliz lechera
Y decía entre si de esta manera :
« Esta leche vendida,
En limpio (7) me dará tanto dinero :
Y con esta partida (8)
Un canasto (9) de huevos comprar quiero (10),
Para sacar cien pollos, que al estío (11)
Me rodean (12) cantando el pío, pío (13).
Del importe logrado (14)
De tanto pollo, mercaré (15) un cochino :

(1) Cruche, pot au lait. (2) Prestesse, agilité. (3) Grâce, satisfaction. (4) C'est moi qui. (5) Enviait. (6) Lui ; mis pour *le ofrecía*. (7) Net, argent liquide. (8) Coup, affaire. (9) Panier. (10) Je veux acheter. Inversion pour *quiero comprar*. (11) Été ; on dit aussi *verano*. (12) M'entourent. (13) Onomatopée. (14) Avec le montant réalisé. (15) J'achèterai.

Con bellota y salvado (1),
Berza (2), castaña, engordará sin tino (3)
Tanto (4), que pueda ser que yo consiga (5)
Ver como se le arrastra la barriga (6).
 Llevarélo (7) al mercado :
Sacaré de él sin duda buen dinero :
Compraré de contado (8)
Una robusta vaca, y un ternero (9)
Que salte y corra toda la campaña
Hasta el monte cercano á (10) la cabaña. »
 Con este pensamiento
Enajenada (11), brinca (12) de manera,
Que á su salto violento
El cántaro cayó (13) ¡ Pobre lechera !
¡ Qué compasión ! Adiós leche, dinero,
Huevos, pollos, lechón (14), vaca y ternero.
 ¡ Oh, loca fantasía (15),
Qué palacios fabricas en el viento ! (16)
Modera tu alegría.
No sea que (17), saltando de contento
Al contemplar (18) dichosa tu mudanza (19),
Quiebre (20) su cantarillo la esperanza.
 No seas (21) ambiciosa
De mejor ó más próspera fortuna,
Que vivirás ansiosa (22)
Sin que pueda saciarte (23) cosa alguna (24).
No anheles impaciente el bien futuro ;
Mira que ni el presente esta seguro

SAMANIEGO (*).

(1) Avec des glands et du son. (2) Des choux. (3) Sans peine. (4) Tellement, à tel point. (5) J'arrive à, subjonctif du verbe *conseguir*, obtenir. (6) Le ventre lui traîne. (7) Je le mènerai ; le pronom complément *lo* peut s'ajouter au futur (*llevaré*) lorsque le verbe commence la phrase. (8) Au comptant. (9) Veau ; on dit aussi *becerro*. (10) Voisin de. (11) Absorbée. (12) Elle saute, bondit. (13) Tomba ; passé défini du verbe *caer*, tomber. (14) Pourceau. (15) Folle imagination. (16) Que de châteaux tu construis en Espagne ! (17) Tâche que. (18) En contemplant : emploi de l'infinitif au lieu du participe présent. (19) Changement, transformation. (20) Brise ; de *quebrar*, casser, briser. (21) Impératif négatif, 2e personne du singulier. (22) Envieuse, chagrine. (23) Te rassasier. (24) Aucune chose, rien.

(*) SAMANIEGO (Félix-Maria de), célèbre fabuliste espagnol, né à La Guardia (prov. de Alava) en 1745, mort en 1801.

EXAMENS ET CONCOURS

Écoles supérieures de commerce (1902).

THÈME 10.

Même texte que pour le thème italien [Voir no 6 (20 décembre 1902), page 216].

VERSION 13.

Literatura mercantil.

Ahora, en los tiempos positivos que alcanzamos, el ingenio está sujeto á tarifa : Apolo y las Musas se rigen por un arancel. No hay eruditos que consuman su vida en averiguar fechas ó en interpretar viejos cronicones ; pero en cambio tenemos amplia cosecha de genios improvisados, desde la edad de diez hasta la de veinte Abriles ; amen de algunos genios de pecho que hacen concebir las mas lisonjeras esperanzas. En los principios de su carrera, el ingenio expontaneo derrama a manos llenas y sin el mas minimo interés los torrentes de su sabiduria ; pero andando más los tiempos y luego que reconoce

la necesidad práctica de ganar su vida, la razón corta los vuelos al albedrío, la materia sube á las ancas del espíritu, y nuestro autor abre tienda de talento ó pone bufete de ingenio y abraza la carrera de las bellas letras como el comerciante la de las buenas y el abogado la de las malas.

Mesonero Ramos (*Escenas matritenses*).

DEVOIRS CORRIGÉS

RÉDACTION 1 (1).

Cádiz, 10 de julio de 1899.

Señores Gallego Hermanos y Cia, Habana.

Muy señores míos : En mi poder su apreciable carta con fecha de 15 de junio ppdo y me apresuro á dirigirles esta contestación.

Tomo buena nota de sus ofertas de servicios para compras y ventas en comisión que se ofrezcan en ésa, y la tarifa de sus gastos me parece muy conveniente. También me entero de las anticipaciones que ofrecen á sus comitentes á cuenta del importe de los generos cuya venta se les confíen á Vs,, así como de las condiciones de pago para las compras que puedan ejecutar.

Siento no tener desde ahora una cantidad regular de aceites andaluces para enviársela ; las cosechas de estos últimos tres años han sido malísimas y se encuentran pocos disponibles.

Sin embargo tendría mucho gusto en entablar relaciones con su estimada casa y aprovecho la circunstancia de tener en mis bodegas excelentes vinos de Jerez y de Málaga para confiarles la venta de una partida de ellos.

Les enviaré pues, por el Vapor " Ciudad de Cádiz ", su capitán Gómez, 4 toneles de una capacidad total de 750 litros de Jerez, y otros 4 toneles de una capacidad total de 820 litros de vino de Málaga. Dicho vapor saldrá de ésta el dia 15 del corriente, con rumbo á La Habana.

El precio de venta no podrá bajar de 400 pesetas hectolitro, siendo los gastos de transporte muy subidos.

Si esta venta me proporciona un beneficio satisfactorio, les mandaré desde luego unos pedidos importantes de azúcares y de cafés. Los precios cotizados en el boletín que se sirvieron mandarme parecen bastante ventajosos.

Les agradeceria el enviarme de vez en cuando dicho boletín en que no puedo menos de hallar informes necesarios á nuestras operaciones venideras.

Sin más por hoy, se reitera de Vs, atento y S.S.

Q. B. S. M.

Estanislas Hernández.

(1) Voir le texte dans la 2e année, page 308.

VERSION 10 (1).

Voyage d'agrément.

Thomas partit de là deux jours après, et en cinq jours il arriva à Florence, qui lui plut extrêmement, autant par son agréable situation que par sa propreté, la splendeur de ses édifices, la fraîcheur de sa rivière et la tranquillité de ses rues. Il partit ensuite pour Rome, reine des villes et souveraine du monde. Il admira tout, le nota et le consigna à sa place, visitant ses temples, adorant ses reliques et admirant sa grandeur. Il y resta quatre jours, et il décida de s'en aller à Naples, la meilleure ville de l'Europe à son avis. De là il fut en Sicile où il vit Palerme et Messine. Plus tard, au retour, il passa à Venise, ville étrange, dont presque toutes les rues sont formées par de l'eau.

THÈME 7 (1).

Literatura española.

Cada pueblo tiene su literatura, como tiene su lengua, sus modales y sus leyes.

La literatura española empieza en el siglo duodécimo. Al principio fué sobre todo patriótica, celebrando las victorias sobre los invasores, los Godos y los Arabes.

Después de la conquista de Granada, no existiendo ya el peligro moro, se hace mística, religiosa, para volver á ser patriótica en la época napoleónica. Desde entonces, se arrastra penosamente, buscando su vía y limitándose á imitar á sus vecinos, principalmente la Francia. No es de creer que la encuentre de aquí á mucho tiempo, á pesar de su fondo verdadero, por causa de su falta de iniciativa y de todo esfuerzo personal.

(1) Voir no 9 (5 fév. 1903), p. 328.

Les Quatre Langues

N° 12. 20 Mars 1903. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

El Jubileo de León XIII.

Muerto Pie IX el 7 de Febrero de 1878, asumió todos los poderes de la Iglesia el entonces Cardenal Camarlengo, Joaquin Pecci, instalándose en el Vaticano para dirigir personalmente todos los preliminares relativos á la eleccion del futuro Pontifice. Desde la citada fecha hasta el 20 del mes siguiente en que se verificó (*eut lieu*) aquel tan solemne acto, puede decirse que el Cardenal Pecci, dando pruebas de vigor impropio de sus años, pues entonces contaba más de sesenta y cinco, no descansó (*ne se reposa*) ni un momento, dedicándose al cumplimiento de los elevados deberes que su cargo le imponia.

Elegido (*élu*) para ocupar el solio (*trône*) pontificio por considerable mayoria de votos, la multitud, que en la Plaza de San Pedro esperaba ansiosa el resultado del escrutinio, vió abrirse de improviso la gran galeria sobre la fachada de la Basilica y aparecer en ella un diácono (*diacre*) con cruz alzada, y detras de él el Cardenal Cotirini, seguido de algunos prelados. El Cardenal anunció con la formula de ritual que habia sido elegido Vicario de Cristo monseñor Ioaquin Pecci, con el nombre de Leon XIII.



Leon XIII.

La multitud estalló (*éclata*) en un aplauso ensordecedor, en tanto que las campanas (*cloches*) de San Pedro anunciaban con alegre repiqueteo (*joyeux carillon*) tan fausto acontecimiento (*événement*).

Los Cardenales Consolini y Mertell fueron los encargados de conducir al Sumo (*Très haut*) Pontifice al trono papal, rodeado de todos los individuos del Sacro Colegio, que le aclamaban saludándole con el nombre de Leon XIII.

De los tres trajes (*vêtements*) pontificales que para el ceremonial se tenian dispuestos, ninguno se acomodaba bien á la talla del nuevo Papa, y fue preciso (*il fallut*) subsanar (*corriger*) á toda prisa tal defecto, con el fin de que la ceremonia no sufriera retraso.

León XIII no olvidó ni perdonó tal descuido (*négligence*), como lo demuestra el hecho de no haber concedido el capelo a monseñor Lasagni, Prefecto del Conclave, encargado de vestir a Leon XIII la primera sotana papal, y responsable, por tanto, de aquel descuido, que no fué muy del agrado (*du goût*) del sucesor de Pie IX.

En el Vaticano se observa desde muy antiguo la costumbre de conceder aquella recompensa al arzobispo que ayudaba a vestir por primera vez a un Papa.

Leon XIII, desde que ocupa el

solio pontificio, hasta hace pocos años, consagraba al sueño de seis á siete horas diarias; los achaques (*infirmités*) propios de sus noventa y dos años impídenle (*l'empêchent*) ahora continuar aquella costumbre. En todo tiempo dejo el lecho (*lit*) á las siete de la mañana y después de celebrar el Santo Sacrificio de la Misa, toma una taza de café con leche y da (*il donne*) audiencias hasta la una, si el estado de su salud se lo permite.

Come (*il mange*) luego un plato de sopa, alguna carne y un plato de verdura, y por la noche hace indefectiblemente colación de sopa y un huevo pasado por agua (*œuf à la coque*). No bebe mas vino que el Burdeos, y en muy pequeña cantidad.

Los viernes y sábados, cumpliendo la vigilia, substituye el plato de carne por uno de pescado.

Terminada la comida del mediodía, lee los recortes (*extraits*) de los periódicos que convenientemente clasificados por naciones, le presenta un secretario.

A las cuatro de la tarde se le da lectura del despacho (*correspondance*) oficial, cuyo correo firma.

Después hace sus devociones en la Capilla Sixtina, y las horas que restan hasta la del descanso la dedica á la redacción de los documentos pontificios.

León XIII es un gran poeta como han tenido ocasión de apreciar los que han leido algunas de sus poesías.

No obstante su avanzada edad, consagra algunos ratos (*moments*) á pulsar (*caresser*) la lira que hubiera bastado para inmortalizarle, si su historia como jefe de la Iglesia no le concediera aquel soberano homenaje.

El único recreo que se permite el Papa es pasear (*se promener*) por los hermosos jardines del Vaticano y oir la música que para las ceremonias religiosas compone y concierta (*dirige*) el director de la capilla de San Pedro.

Este régimen sobrio que S. S. viene observando desde hace muchos años, contribuye poderosamente á que, no obstante su avanzada edad, disfruta (*il jouit*) de salud y energía bastantes para soportar el peso de los penosos deberes que le impone su elevado cargo.

La viticultura ha sido siempre una de las aficiones predilectas del Papa.

Una vasta extensión de los jardines del Vaticano está sembrada de vides (*vignes*), que en los tiempos en que León XIII gozaba (*jouissait*) de buena salud podaba (*taillait*) él mismo, y personalmente dirigía los trabajos.

Hoy, ya valetudinario (*maladif*), conténtase con hacerse conducir á las viñas y dar las órdenes oportunas para mejorar el cultivo.

El viñedo (*vignoble*) del Vaticano produce anualmente una considerable cantidad de vino de excelente calidad, que por orden del Pontífice es regalado (*donné*) á algunas iglesias de Roma.

(*Nuevo Mundo*).

Dos muertos ilustres.

El duque de Tetuán.

Tras (*après une*) prolongada y penosa enfermedad, ha fallecido en la madrugada del lunes 9 de febrero último el excelentísimo señor D. Carlos O'Donnell, duque de Tetuán. El ilustre finado perteneció al Ejército (*armée*) en el que alcanzó (*atteint*) la graduación de general de brigada.

En tiempo de la República, y siendo presidente de ésta el inolvidable general Serrano, fué el duque de Tetuán nombrado ministro plenipotenciario en Bruselas, pasando poco después á Viena con el mismo cargo, y más tarde á Lisboa.

Fué ministro de Estado (*affaires étrangères*) del gabinete que en 1879 presidió el general Martínez Campos. Separóse entonces de los conservadores, contribuyendo poderosamente á la fusión del partido liberal, entonces naciente. Su permanencia en dicho partido le fué poco propicia, pues en ninguno de los gabinetes presididos por Sagasta desde el 81 al 90 (1881 à 1890) desempeñó (*il ne fut chargé*) cartera alguna (*d'aucun portefeuille*).

En 1891 llevóle Cánovas (*Canovas l'éleva*) al Ministerio de Estado, y desde entonces fué el hombre político que lograra (*obtint*) cerca (*auprès*) de aquel ilustre estadista (*homme d'Etat*) la influencia que algún tiempo tuvo el Sr. Ro-

mero Robledo. Cánovas contó con su concurso en el último gabinete que formó, y desde esta época la figura del duque de Tetuán iba adquiriendo relieve y no dejaba de tener partidarios que le apoyasen como presunto (*présumé*) heredero del partido conservador.

Con tales esperanzas se ha mantenido en grupo aparte desde la tragedia de Santa Agueda [1], debido sin duda á no ver realizadas aquellas indicaciones y las esperanzas que se le hicieron concebir.

La archiduquesa Isabel.

El telégrafo trajo (*apporta*) al regio alcázar (*palais royal*), á las nueve de la mañana del sábado 14 de febrero, la muy triste noticia del fallecimiento (*décès*) de la archiduquesa Isabel, Francisca-María, madre de S. M. la reina doña María Cristina.

La archiduquesa Isabel, nacida en Ofen en 1831, fué de una expléndida hermosura (*beauté remarquable*), célebre en la corte de Austria, de carácter dulcísimo, simpática en alto grado, gran aficionada (*très éprise*) de las bellas artes y sus salones estuvieron siempre abiertos á músicos, literatos y pintores.

Al casar (*En mariant*) su hija con el rey D. Alfonso XII dedicose con ahinco (*ardeur*) á aprender el español, mostrándose entusiasta por nuestra literatura, que estudio á conciencia, y siendo ferviente admiradora de nuestros clásicos.

La virgen del Pilar de Zaragoza fué una de sus devociones más arraigadas (*enracinées*) y en sus viajes á España jamás regresó (*s'en retourna*) á su patria sin dejar á la *Pilarica* alguna joya valiosa (*bijou de valeur*).

Fué casada dos veces. La primera, cuando tenia diez y seis años, con el archiduque Fernando de Austria, Este y Modena, que era hermano de la madre del duque de Madrid. Enviudo (*Elle fut veuve*) á los dos años, y de este matrimonio le quedo una hija. Volvio á casar (*Elle se remaria*) en segundas nupcias, cinco años más tarde, con el archiduque Carlos Fernando, y de este enlace (*union*) nacieron la reina madre de D. Alfonso XIII y los archiduques Federico, Carlos Esteban y Eugenio.

(1) Assassinat de Cánovas del Castillo.

El luto (*Le deuil*) de la corte de España será de seis meses, tres riguroso y tres de alivio, y S. M. ha ordenado que marche á (*parte pour*) Viena una embajada especial para que en su nombre asista á las honras fúnebres.

A doña María Cristina no le fué dable (*possible de*) recoger (*recueillir*) el último suspiro de su madre, pues en el camino le fué comunicada la infausta (*funeste*) noticia de la muerte.

La Mano Negra.

No sólo (*non seulement*) en España, sino también (*mais aussi*) en el extranjero, desde algún tiempo, venian celebrándose *meetings* en favor de la revisión del proceso de *La Mano Negra*. Como asunto de actualidad, creemos oportuno dar á conocer (*de faire connaitre*) algunos pormenores (*détails*) de lo que era aquella asociación.

Los primeros chispazos (*étincelles*) del anarquismo brotaron (*jaillirent*) en Jerez el año 1874, y fueron sofocados (*étouffées*) con energia. En 1878 volvio á retoñar (*repoussa, réapparut*) el fantasma anarquista, manifestándose por medio de robos (*vols*) en los despoblados (*lieux inhabités*), incendios en las haciendas (*domaines*) y amenazas á las personas pudientes (*puissantes*). Creyo el Gobierno, del cual era jefe el Sr. Cánovas, llegado el momento de adoptar medidas energicas para atajar (*enrayer*) el mal, y fueron detenidos algunos de los más significados en aquellas asociaciones, y una vez probada su participacion en aquellos delitos, condenados a presidio (*travaux forcés*).

Todo parecia concluido, pero no fué asi. La Sociedad de *La Mano Negra* se organizaba en la sombra, y todos sus acuerdos (*décisions*) comenzaron a exteriorizarse (*se manifester au dehors*) a fines de 1882 por identicos medios.

En 26 de Diciembre de 1882 cayo (*tomba*) en poder de las autoridades un documento, que fue, si no el primero, el mas importante, porque revelaba los planes y propositos de la celebre asociacion. En Febrero de 1883 existian detenidos en la carcel (*prison*) de Jerez más de 300 individuos acusados de complicidad

en los delitos imputados á *La Mano Negra*.

El dia 19 de Febrero de 1883, el alcalde (*maire*) de Arcos de la Frontera denunció al juzgado que en un cortijo (*une ferme*) propiedad de D. Francisco Cinzo penetraron unos cuantos (*un certain nombre de*) individuos armados, apoderándose de cuanto (*tout ce que*) alli habia, después de cometer los más censurables abusos en la finca (*maison*) y manialar (*ligoter*) á los hombres que componian la servidumbre del dueño del cortijo. El juzgado se personó (*se transporta en personne*) en el domicilio de los sospechosos, apoderándose (*s'emparant*) de las listas de los afiliados á la sociedad, como asimismo (*ainsi que*) del reglamento por que aquélla se regia.

Para pertenecer á *La Mano Negra* eran condiciones indispensables ser español, trabajador y no figurar en ninguna agrupación política. Tenian los asociados que obedecer los acuerdos (*décisions*) del jurado (*comité*) popular y cumplir ciegamente sus mandatos.

También fué hallado un ejemplar del *Credo* de *La Mano Negra*, que textualmente decía :

« Creo en el Socialismo revolucionario, Todopoderoso, hijo de la Justicia y de la Anarquía, que es y ha sido perseguido por todos los politicos burgueses (*bourgeois*), y nació en el seno de la Verdad, padeció bajo el poder de todos los Gobiernos, por los que ha sido maltratado y escarnecido (*déchiré*) y deportado ; descendió á los lóbregos calabozos (*noirs cachots*) y de ellos ha venido á emancipar al proletariado, y está sentado (*implanté*) en el corazón de los asociados. Desde allí juzgará á todos sus enemigos. Creo en los grandes principios de la anarquía, la federación y el colectivismo ; creo en la revolución social que ha de redimir á la humanidad de todos los que hoy la degradan y envilecen. — *Amén.* »

Como los progresos de *La Mano Negra* eran cada día mayores y la opinión comenzaba á alarmarse, el Gobierno nombró como juez especial de la causa á D. Mariano del Pozo Mazzetti, que por sus condiciones de carácter era el más á propósito para tan delicada misión. Dieron (*on donna*) el mando de la fuerza de la Guardia civil encargada de perseguir á los criminales, al entonces capitán D. José Olivier y Vidal (hoy general de Brigada.)

A mediados (*vers le milieu*) de Marzo del mismo año fueron detenidos (*arrêtés*) los individuos del jurado popular, procesados (*jugés*) y condenados á muerte.

En el mes de Diciembre del mismo año de 1883, fueron ejecutados en Jerez.

El gobierno ha otorgado, hace algunos días, la gracia de los condenados á presidio que, en nombre de 7, sobreviven actualmente.

(*Nuevo Mundo.*)

Lenguaje vulgar.

Erase (*Il était*) una señorita que tenía la pretensión de querer hablar en un lenguaje diferente al de la vulgaridad.

Una noche sintióse indispuesta en tales términos (*à tel point*) que fué necesario que el médico acudiera á visitarla.

— ¡ Ay, doctor ! — le dijo al verle (*lui dit-elle en le voyant*). — Doliente (*souffrante*) me hallo (*je me trouve*) y llamo (*j'appelle*) á la ciencia para que atempere la falta de harmonía que advierto (*je remarque*) en mi organismo :

— ¿ Qué comió usted ayer ?

— Dos *posturas de ave* y la *masa encefálica* de un cuadrúpedo rumiante. Después la parte posterior de un ser marino, media docena de *solitarios del monte*, algunos *búlbulos terrestres* y unos postres *lácteos*.

— Confiésole á usted (*je vous avoue*), señora, — repuso el médico, — que no comprendo lo que acaba usted de decirme.

— ¡ Jesús ! ¡ Qué desdicha (*quel malheur*) el no ser una (*de ne pas être*) comprendida por la especie humana ! *Servidumbre*, — prosiguió (*ajouta*) la joven, dirigiéndose á la criada (*servante*).

— Explica al *físico*, en lenguaje vulgar, mi parvedad (*indisposition*) de ayer.

La criada respondió :

— La señorita comió un par de huevos (*œufs*) y unos sesos (*cer-*

relle) de carnero ; media docena de espárragos (*asperges*), una cola de pescado (*poisson*) y un plato de crema.

— ! Eso es otra cosa ! repuso el facultativo.

Véamos el pulso.

— *Servidumbre*, extiende el lino sobre mi epidermis para evitarme el profano contacto del doctor.

La criada cubrió con la sábana (*drap de lit*) la mano de su señora y asi la extendió hacia el médico, que, no pudiéndose contener más, cogió (*saisit*) el faldón (*le pan*) de su levita, y poniéndole sobre la sabana que cubría la muñeca (*le poignet*) de la dama, le dijo :

— A enfermo (*malade*) de lino, médico de *lana* ; y como le ciencia no sabe curar (*guérir*) á los imbéciles, vaya usted á una casa de orates, (*maison de fous*) donde la darán el verdadero tratamiento que necesita.

(*La Saeta*.)

El cacique gallego

[*Le cacique* (1) *galicien* (2)].

El cacique gallego es un tipo señaladísimo (*très bien marqué*) por la mano del tiempo, é incapaz de ser confundido con ningún otro.

En cada villa, parroquia (*paroisse*) ó comarca (*contrée*) varia de cargo oficial representativo, pero *la pinta* (*le signalement*) es invariable, y los habitos (*habitudes*) de insaciable rapiña (*rapacité*) á que se dedica, idénticos en todas partes.

De cuando en tiempo (*De temps en temps*) el cacique de nuestro fértil territorio toma vuelos de águila tan crecidos y aprieta (*serre*) de forma tan ruda el tornillo (*la vis*) de la máquina de la usura, que la rueda, representada por la paciencia y la cachaza (*sang-froid*) proverbiales del Gallego, salta en mil pedazos, se agota, la comarca viste de negro, registra una página fúnebre, y el cacique, el *señor* de vidas y haciendas (*biens, fortunes*), aparece una madrugada (*un matin*) tendido en el camino real victima de trabucazo (*coup de fusil*) inesperado, ó durante la noche — que ya fué alguna vez la de Viernes Santo en esta provincia — vuela su cabeza por los aires, al estruendo (*explosion*) de aterradora dinamita.

Representa de ordinario el cacique *la legalidad* política imperante (*régnante*), sean liberales, conservadores ó absolutistas los que por razón de pactos ó reuniones previas lleven la voz cantante en el distrito.

En unos pueblos mangonea (*commande, tient le manche*) el secretario del Ayuntamiento, porque es listo (*adroit*), escribe con ortografía, y únele parentesco (*parenté*) con un político de fama (*renommé*) de la Metrópoli.

En otros es el monterilla que tiene cogidos por los rabicortos (*courts*) faldones (*pans*) del *smoken* al diputado á Cortes, y á veces hasta llega á subírsele al bigote, amenazándole con la pérdida del acta (*situation*), cuando vuelvan á anunciarse elecciones, si es que antes no le empeña (*engage*) palabra formal de *tirar al médico*.

En Galicia — me refiero al campo — no se recuerda á un maestro de escuela que sea cacique — yo al menos no conozco á ninguno — y me consta (*je sais avec certitude*), en cambio, que el pobre dómine (*instituteur*) es la víctima perpetua de las asechanzas (*embûches*) del feroz caciquismo.

Al maestro, porque es amigo del parroco (*curé*), y el parroco no comulga (*n'a d'autorité*) en mas iglesia que la suya, le priva el cacique de casa cómoda y de-

(1) Homme influent, seigneur de village.

(2) Habitant de la Galice, ancienne province du Nord-Ouest dont les villes principales sont : la Corogne, Pontevedra, Orense.

cente (*convenable*) para escuela de los infelices niños de la aldea (*village*), y le come (*mange, dépense*) los atrasos (*l'arriéré*) de su exiguo sueldo (*traitement*), no comiéndole la piel porque lleva desgraciadamente el hueso muy al descubierto.

El cacique llega á veces á decir y á demostrarlo, que el gobernador civil es para él un cero á la izquierda (*gauche*).

Suelen ser (*Ont l'habitude d'être*), por lo general, en Galicia, las presas (*proies*) del cacique aquellos infelices que no cesan un solo instante de trabajar y de aumentar sus haciendas con el copioso sudor de sus músculos de acero, templados al rescoldo (*cendre chaude, chaleur*) de achicharrante (*brûlante*) temperatura.

Ésta es la víctima preferente del cacique, pues el propietario, con salir recargado (*augmenté*) en unos cuantos duros al verificarse (*en faisant*) el reparto de la contribución y pagar su tributo al *virrey* de la aldea, no sufre mayor ni más enojosa contrariedad.

El caciquismo dicen que causa estragos (*des ravages*) en la feraz (*très fertile*) campiña de Verín, y no debe ser muy fantástica y exagerada la versión, pues la estadística emigradora que se conserva en el gobierno civil de la provincia, arroja (*accuse*) una cifra exorbitante de familias enteras, de desconsoladas caravanas que llegan miserables y hambrientas (*affamées*) á los puertos de Vigo y Coruña, en busca del buque dedicado al *lucrativo tráfico del ganado* (*bétail*) *blanco*.

Y el valle de Monterrey, como las risueñas laderas (*riants coteaux*) del Barco de Valdeorras, la esmaltada ribera del Avia y la productora cuenca (*bassin, vallée*) orensana, cual (*comme des*) gotas de líquido abrasador van sintiendo paulatinamente (*peu à peu*) la *enfermedad nativa*, la calentura (*fièvre*) producida por la puñalada (*coup de poignard*) del caciquismo.

Aún es pródiga la mano de Dios, y á nuestros desiertos pero amenísimos (*très agréables*) valles, viene de los senos húmedos de la nube la lluvia (*pluie*) benéfica que reverdece el naciente maizal (*champ de maïs*), y el sol que pinta y colorea la uva (*raisin*) en el parral (*treille*) del abrigado huerto.

Cuando el auxilio divino dejase de esparcir (*répandre*) sobre Galicia dones á manos llenas, y las cosechas escaseasen (*les récoltes manqueront*), y el hórreo (*hangar, grenier*) no escondiese grano amarillento (*jaunâtre*), y en el lecho de la tierra vegetal se pudriese la patata, ó el centeno (*seigle*) de la montaña creciese raquítico, el caciquismo transformaría en espectros horripilantes á los infortunados labradores del terruño encantado, país conocido con el sarcástico epíteto de *feliz solar* (*terre heureuse*) *de Suevia*.

Juan Neira Cancela.

Las ostras (*huîtres*) y la libertad.

Al llegar (*A l'arrivée de*) Septiembre, mes dotado de la *r* indispensable al efecto, vuelven las ostras á hacer su aparición (*font leur réapparition*) en las mesas (*sur les tables*) de las personas que se respetan en cuestiones culinarias.

El sabrosísimo marisco (*mollusque*) no sólo es grato (*agréable*) al paladar (*palais*), sino que en alguna ocasión ha servido de instrumento para que un esclavo recobrara la libertad á que aspiraba y que no podía alcanzar (*obtenir*) de ningún modo.

Mr. Schalouchine, padre de unos (*plusieurs*) célebres banqueros rusos, era siervo (*serf*) del conde Scheremetieff, y como quiera (*le sort voulut*) que, á pesar de (*malgré*) su degradante condición era muy rico, llegó á ofrecer á su

amo una indemnización de doscientos cincuenta mil rublos á cambio de la ansiada *désirée, convoitée)* liberación. Todo fué en vano.

Cierto día, tratando *(essayant)* de hacer una nueva gestión *(démarche)* en este sentido, se trasladó á San Petersburgo, llevando, para regalarla *(en faire cadeau)* á su amo, una cesta *(panier)* de ostras.

Al llegar *(En arrivant)* encontró al conde grandemente encolerizado con su *maître d'hôtel*, que no había podido encontrar ostras para el almuerzo *(déjeuner)*.

— ¡ Ah ! ¡ Eres tú *(c'est toi)* ! — exclamó el conde al ver *(en voyant)* á su siervo millonario. — ¿ Vendrás á hablarme de tu libertad ? Pierdes el tiempo porque no sé que hacer con los rublos que me ofreces... ¿ Una idea ! Proporcióname *(Procure-moi)* ostras para mi almuerzo y te otorgo *(je t'accorde)* tu liberación.

Después de apelar al testimonio de las personas que presenciaban *(assistaient à)* la escena, mister Schalouchine salió á buscar *(sortit pour chercher)* la cesta que había dejado en la antecámara.

La presentó al conde y éste mantuvo su palabra : después, volviéndose hacia *se retournant vers)* su exsiervo, le dijo con exquisita amabilidad :

— Señor Schalouchine, ruego á usted *(je vous prie)* que se siente *(de vous asseoir)* y almuerce *(et de déjeuner)* con nosotros.

Eterograma.

Habiéndose entablado *(s'étant élevé)* discusión entre los electricistas ingleses sobre el nombre técnico que deba darse á los despachos trasmitidos por medio del telégrafo sin hilos, se citan dos palabras propuestas por Mr Ernest L. Walford y Sir Norman Lockyer, que son respectivamente *herzograma* y *etergrama*, formadas aquélla de *Hertz*, nombre del inventor y *grama*, escrito, y ésta de *eter*, medio de transmisión y la misma terminación.

El sabio catedrático *(professeur* de la Universidad de Barcelona D. Ramón Manuel Garriga, expone su autorizado criterio *(avis* respetco á *(relativement à)* la composición de dichas palabras del modo siguiente.

Tocante á la primera, hace observar el Sr. Garriga, que los compuestos griegos han expresado siempre un hecho ó una cualidad constante, significada por los términos simples de que constan *(dont ils se composent)*, y por ésta circunstancia es inadmisible el compuesto *herzograma* (así como *marconigrama)*, que además resultaría *híbrido*, por más que encuentre muy laudable *(louable)* el deseo de perpetuar en él el nombre del ilustre inventor.

En cuanto al *(quant au)* segundo, lo encuentra dicho profesor, aceptable aunque *(bien qu'il* aparece mal formado, pues mas que un puesto clásico, es una mera *(simple)* yuxtaposición de dos palabras. Cuando el primer término del compuestos es un nombre, como en este caso, con la palabra *eter*, ha de *(il doit* unirse al segundo y último por medio de una letra aglutinativa, que es la vocal o. En prueba de ello, cita los compuestos en que entra como primer elemento el vocablo *eter*, en todos los cuales va unido por medio de la vocal antes citada : *eter-o-bateo*, que anda por los aires ; *eter-o-dromo*, el que corre por los aires, *eter-o-logeo*, que diserta sobre los fenomenos del aire, *eter-o-nomo*, el que vive en el aire, *eter o mancia*, adivinación por el vuelo de las aves en el aire.

Con esta ligera corrección, paréce le al reputado profesor admisible el compuesto que ha de expresar *(qui doit exprimer* el

nombre de los partes (*dépêches*) trasmitidos por el nuevo telégrafo, es decir, *eterograma*, palabra perfectamente griega y clásica.

F. Pastor Noé.

Osos que heredan
(*Ours qui héritent*).

Hace algún (*Il y a quelque*) tiempo apareció en la prensa de Suiza la noticia de que Mr. Pablo Bron, de Charmoille, había legado la mayor parte de su fortuna á los osos encerrados en el Parque Zoológico de Berna, para la manutención de éstos.

El testamento ha pruducido general escándalo.

Los osos de Berna son ricos, pues disfrutan (*ils jouissent*) de buena comida y buen alojamiento, y están constantemente obsequiados (*régalés*) con zanahorias (*carottes*) y otras hortalizas (*légumes*) por los curiosos que van á visitarlos.

El asunto (*L'affaire*) pasó á la jurisdicción del Consejo de Estado, y se esperaba que no otorgaría su aprobación á las disposiciones testamentarias del estrambótico (*extravagant*) señor Bron.

Pero no ha sido así. El Boletín de las Deliberaciones del Consejo de Estado de Berna, ha publicado una resolución del alto Cuerpo otorgando su aprobación al legado (*legs*) con que han sido favorecidos los envidiados y envidiables osos de la capital suiza.

EXAMENS ET CONCOURS

Bourses de séjour à l'étranger (1902).
(*Professeurs d'écoles normales.*)

THÈME 11.

Même texte que pour l'italien (Voir le n° 4 (20 nov. 1902), p. 144).

VERSION 14.

A la veille d'une première représentation.

DON ELEUTERIO, DON SERAPIO.

Don Eleuterio. — Si se lo he dicho á Vd. ya. La tonadilla que han puesto á mi función no vale nada ; la van á silbar, y quiero concluir esta mia para que la canten mañana.

Don Serapio. — Mañana ? Con que mañana se ha de cantar, y aun no están hechas ni letra ni música.

Don Eleuterio. — Y aun esta tarde pudieran cantarla, si Vd. me apura. Qué dificuldad ? Ocho ó diez versos de introducción, diciendo que callen y atiendan, y chitito. Después unas cuantas coplillas del mercader que hurta, el peluquero que lleva papeles, la niña que está opilada, el cadete que se baldó en el portal, cuatro equivoquillos, etc., y luego se concluye con seguidillas de la tempestad, el canario, la pastorcilla y el arroyito. La música ya se sabe cual ha de ser ; la que se pone en todas. Se añade ó se quita un par de gorgoritos, y estamos á cabo de la calle.

Don Serapio. — El diantre es Vd., hombre ! Todo se lo halla hecho.

Don Eleuterio. — Voy, voy á ver, si la concluyo ; falta muy poco. Súbase Vd.

[*Don Eleuterio se sienta junto á una mesa inmediata al foro : saca de la faltriquera papel y tintero, y escribe.*]

Don Serapio. — Voy allá ; pero...

Don Eleuterio. — Si, si, váyase Vd. ; y si quieren más licor, que lo suba el mozo.

Don Serapio. — Si siempre será bueno que lleven un par de frasquitos más.

L. F. de Moratín (*La Comedia Nueva*).

Les Quatre Langues

Nº 13. 5 Avril 1903. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

Disparos (*Coups de feu*) sin humo, sin fogonazo y sin ruido.

Según la *France Militaire*, se habla mucho en la actualidad de un nuevo artefacto, mediante el cual se consigue que las armas de fuego, al ser disparadas, no produzcan fogonazo, ni humo, ni estampido.

El aparato de referencia se compone de un tubo de acero que consta de compartimentos cerrados por medio de paredes de separación, que constan de orificios cuyo diámetro es un poco superior al del calibre del arma.

Dicho tubo se acopla al fusil por un tornillo de paso, continuo o seccionado, o también de modo análogo al de la bayoneta. Solo se adapta al arma en el momento de disparar.

Su funcionamiento es tal, que, á medida que la base del cartucho se aleja de la boca de entrada del mismo, va seguida de una cantidad de gases que va siendo menor según se aproxima á su salida, en la que su cantidad es tan insignificante, que ya no ocasiona ni detonacion, ni humo, ni fogonazo.

Los gases detenidos momentáneamente por los mencionados tabiques de separacion van escapandose sucesivamente por los compartimentos, sin ruido, sin llama, y sin humo.

El tubo del fusil pesa setecientos gramos y mide setenta centímetros de longitud, y va provisto de un cuchillo en un extremo, mediante el cual se puede suprimir la bayoneta.

Eusebio Blasco.

Hacia el fin de febrero último fallecio (*mourut*) en Madrid el celebre escritor y conocidisimo (*très connu*) publicista D. Eusebio Blasco.

El ilustre finado (*défunt*) nació en Zaragoza el año de 1844, solo tenia pues 59 años de edad. Su vida fue muy agitada; mezcla de luchas políticas y de éxitos (*succès*) literarios. Desarrollose su juventud (*sa jeunesse se déroula*) entre los lances politicos de la época turbada que empezó con la abdidacion de D. Isabel II en 1870. Desempeñó un papel (*il remplit un rôle*) bastante importante en compañia del célebre Castelar durante la República; pero luego tuvo que (*il dût*) expatriarse.

Durante su destierro (*exil*) vivió en Paris largo tiempo en el que aprendio a conocer perfectamente el caracter y los costumbres de sus húespedes (*hôtes*). Sus impresiones y recuerdos (*souvenirs*) de Francia le inspiraron muchas paginas y trasluce (*apparait*) en todas sus obras su amor para con su segunda patria.

Pero, antes de todo, Blasco queda amantisimo de su tierra, de aquel Aragon donde pasaron sus primeros años y de aquellos baturros (*paysans aragonais*), compañeros de su juventud. Lo atestiguan (*témoignent*) sus *Cuentos baturros*, sus discursos en idioma baturro que hacen la admiracion y el orgullo de los habitantes de la tierra aragonesa.

Blasco colaboro en casi todos los periodicos de Madrid con numerosos cuentos en los cuales se admira su extraordinaria imaginacion y la viveza de su estilo.

« Blasco ha muerto — exclama « El Nuevo Mundo » — ; no brillara tras su frente la idea luminica que escrita con mano maestra (*de main de maître*) revive en las mentes (*l'esprit*) de los hombres y hace palpitar a su paso los corazones ; pero esas ideas y esos sentimientos inmortales que hacen existir al fenecido (*mort*) en el espiritu de los vivos (*vivants*), nos conservan a Blasco. »

Aún quedan algunas obras inéditas de Eusebio Blasco. Sus *Memorias*, las zarzuelas (*vaudevilles*) *Torrijos*, *Baile de trajes*, *Noche de truenos*, y *La última jota*; algunas comedias y una novela (*roman*) titulada *Don Juan del ojo pito*, han de conquistar nuevas glorias al inolvidable escritor, cuya muerte ha sido por todos tan profundamente sentida.

Tenemos la satisfacción de publicar á continuación una poesía de Eusebio Blasco en la que relata si-mismo la historia de su vida. Pensamos que nuestros lectores tendrán mucho interés en leerla (*à la lire*).

E. VALLADE.

* * *

Autobiografía de D. Eusebio Blasco.

Me piden recuerdos [1]...
me dicen que cante [2]
mi nombre y mis hechos, mi vida y
¡ voy á confesarme ! [milagros;

Allá va la historia,
corra por las calles,
venga la vihuela [3], verán que aventuras
que voy á contarles...

Nací en Zaragoza,
y fueron mis padres
un hombre modesto y una dama noble,
los dos muy cabales [4].

Ni nací en mi casa
ni nací en la calle,
naci en el teatro, y en noche de gala;
¡ que cosa más grande !

Era el cumpleaños [5]
de la reina madre,
y estaba la mía en el *gallinero* [6]
echándose aire [7].

A mitad de un acto.
¡ Vaya un paso grave !
cata que [8] á mi madre le dan los do-
y corriendo sale. [lores

Entre cuatro amigas
abajo la traen,
¡ y salgo yo al mundo en el propio
del cómico Mate ! [cuarto [9]

Tal fué mi llegada
y ocurrió este lance [10]
el mes de las flores del cuarenta y
¡ cincuenta años hace ! [cuatro;

Mi padre quería
que yo *edificase* [11],
que [12] él era arquitecto y al hijo pen-
sus obras dejarle. [saba

Pero yo soñaba
con letras y artes,
¡ y hacerme soldado y andar por el
cruzar tierra y mares ! [mundo;

Mis primeros años,
corrieron fugaces [13]
en el noble seno de ilustres familias
y casas ducales.

Soñaba yo loco
en cosas muy grandes
y huía mi casa, con sus milicianos,
morriones y sables [14].

Contaba yo entonces
en mis amistades
los Fauras y Escriches y los Sobradieles,
Latorres y Azuares.

En la antigua casa
de la oscura calle
al que aquella hermosa condesa de
le daba realce [15], [Robres

oía yo misa,
rezaba [16] la Salve,
templaba el acero, leía en cien libros
antiguos romances,

y al volver á casa,
¡ qué raro contraste !
tocaban al piano el Himno de Riego
manos liberales.

Mi madre ayudando
mis locos afanes [17],
rezaba conmigo y oía yo en ella
la voz de la sangre...

Muere el padre mío,
quedo miserable,
me encuentro á quince años con madre
[y hermanos
y huérfano de padre.

El tiempo no espera,
yo quiero atajarle [18],
y vengo á la córte [19] y entro con la
en lucha gigante. [vida

Apenas llegado,
en la misma tarde,
me ofrecen un puesto junto á los Riveros
y los Castelares.

Y allá va el baturro [20],
y allá va la nave
y á diestra y siniestra [21] rompiendo
me lanzo al combate. [con todo

(1) On me demande des souvenirs.
(2) De chanter.
(3) Apportez la guitare.
(4) Honnêtes.
(5) Anniversaire.
(6) Poulailler.
(7) Se donnant de l'air, s'amusant.
(8) Voilà que.
(9) Loge du comédien
(10) L'incident arriva.
(11) Travaille dans le bâtiment.
(12) Car.
(13) S'écoulèrent rapidement.
(14) Casques et sabres.
(15) Du relief.
(16) Je priais.
(17) Mes folles ambitions.
(18) Arrêter.
(19) Capitale.
(20) Aragonais.
(21) A tort et à travers.

En duelos me hieren (22),
no respeto á nadie,
ataco á los fuertes, insulto á los altos,
me bato en las calles.

Asalto el teatro,
me silban y aplauden,
emigro, conspiro, paso mis Abriles
en lucha constante,

y en fiebre ambiciosa,
y en ansia de azares (23)
inundo la España de coplas y versos
y alegres cantares (24)...

¡ Ay ! ¿ Qué fué de aquellas
silenciosas tardes
en que allá en mi pueblo mi alma [sentia
dichas inefables ?...

El hombre no es nada,
su destino es aire ;
la loca fortuna, cual hembra enga-
le lleva y le trae ! [ñosa (25),

Nacen para ricos
los que mueren de hambre (26),
quedan ignorados los genios modestos,
se achican (27) los grandes.

Nadie hace su gusto,
todo son azares...
¡ mañana .. es el caos ; los tontos (28) se
y los fuertes caen ! [elevan

. . . .

(*Se continuará*).

Eusebio Blasco.

Cuento.

Golpe doble (1).

Al abrir (*En ouvrant*) la puerta de su barraca (*cabane*) encontró *Sento* un papel en ol ojo (*trou*) de la cerradura.

Era un anónimo destilando amenazas. Le pedían (*on lui demandait*) cuarenta duros (*200 francs*) y debia dejarlos aquella noche en el horno (*four*) que tenía frente á (*en face de*) su barraca.

Toda la huerta (*plaine fertile, jardins potagers*) estaba aterrada por aquellos bandidos. Si alguien (*quelqu'un*) se negaba á (*refusait de*) obedecer tales demandas, sus campos aparecían talados (*saccagés*), las cosechas (*récoltes*) perdidas y hasta podía (*il pouvait même*) despertar á media noche sin tiempo apenas para huir de la techumbre (*du toit*) de paja, que se venía abajo entre llamas y asfixiando con su humo nauseabundo.

Pimentó, que era el mozo (*garçon*) mejor plantado de la huerta de Ruzafa, juró descubrirles y se pasaba las noches emboscado en los cañares (*touffes de roseaux*), rondando por las sendas, con la escopeta (*fusil*) al brazo ; pero una mañana lo encontraron en una acequia (*rigole, canal*) con el vientre acribillado y la cabeza deshecha (*écrasée*)... y adivina quién te dió.

Hasta los papeles (*journaux*) de Valencia hablaban de lo que sucedía (*arrivait*) en la huerta, donde al anochecer (*tombée de la nuit*) se cerraban las barracas y reinaba un pánico egoista, buscando cada cual el (*cherchant chacun à*) salvarse, olvidando al vecino. Y á todo esto, el tío (*le père*) Batiste, alcalde (*maire*) de aquel distrito de la huerta, echando rayos por la boca (*entrant en fureur*) cada vez que las autoridades, que le respetaban como potencia (*puissance*) electoral, hablabanle del asunto (*affaire*) ; y asegurando que él y su fiel alguacil (*secrétaire et garde-champêtre*), el *Sigró*, se bastaban (*suffisaient*) por acabar aquella calamidad.

A pesar de esto (*malgré cela*), Sento no pensaba acudir al alcalde. ¿ Para qué ? No quería oir en balde (*entendre en vain*) baladronadas y mentiras.

Lo cierto era que le pedían cua-

---

(22) On me blesse en duel.
(23) Désir d'aventures.
(24) Joyeuses chansons.
(25) Comme une femme trompeuse.
(26) Faim.
(27) Se font petits.
(28) Sots.

(1) Coup double.

renta duros y si no los dejaba en el horno le quemarían su barraca, aquella barraca que miraba ya como un hijo próximo á perderse: con sus paredes (*murailles*) de deslumbrante (*éblouissante*) blancura, la montera (*toiture*) de negra paja con crucecitas (*petites croix*) en los extremos, las ventanas azules, la parra (*treille*) sobre la puerta como verde celosía (*jalousie*), por la que se filtraba el sol con palpitaciones de oro vivo; los macizos (*massifs*) de geranios y donpedros orlando (*bordant*) la vivienda (*habitation*), contenidos por una cerca de cañas (*palissade de roseaux*); y más allá de la vieja higuera (*figuier*), el horno de barro y ladrillos (*mortier et briques*), redondo y achatado (*bas*) como un hormiguero (*fourmilière*) de Africa. Aquello era toda su fortuna, el nido que cobijaba (*abritait*) á lo más amado, su mujer, los tres chiquillos, el par de viejos rocines (*roussins*) fieles compañeros en la diaria (*quotidienne*) batalla por el pan, y la vaca blanca y sonrosada (*rose*) que iba todas las mañanas por las calles de la ciudad, despertando (*réveillant*) á la gente con su triste cencerreo (*tintement de clochette*) dejándose sacar unos seis reales de sus ubres (*mamelles*) siempre hinchadas.

¡Cuánto había tenido que arañar (*combien avait-il dû gratter*) los cuatro terrones (*mottes de terre*), que desde su bisabuelo (*arrière-grand-père*) venía regando (*arrosait*) toda la familia con sudor y sangre, para juntar (*ramasser*) el puñado de duros que en un puchero (*pot*) guardaba enterrados bajo de la cama (*sous le lit*)! ¡Enseguidita se dejaba arrancar cuarenta duros!... El era un hombre pacífico; toda la huerta podía responder por él. Ni riñas (*disputes*) por el riego (*l'arrosage*), ni visitas á la taberna, ni escopeta para echarla de majo (*faire le fanfaron*). Trabajar mucho para su Pepeta y los tres mocosos (*moutards*), esa su única afición (*désir*); pero ya que querían robarle sabría defenderse; ¡Cristo! En su calma de hombre bonachón (*bonnasse*) despertaba la furia de los mercaderes (*marchands*) árabes, que se dejan apalear (*battre*) por el beduino, pero se tornan leones (*des lions*) cuando les tocan su hacienda (*leur bien*).

Como se aproximaba la noche y nada tenía resuelto (*n'avait rien décidé*), fué á pedir (*il alla demander*) consejo al viejo de la barraca inmediata (*voisine*); un carcamal (*vieillard*), que sólo servía para segar brozas (*couper la broussaille*) en las sendas, pero de quien se decía que en la juventud había puesto (*mis*) más de dos á pudrir tierra.

Le escuchó el viejo con los ojos fijos en el grueso cigarro que liaban (*roulaient*) sus manos temblorosas cubiertas de caspa (*callosités*). Hacía bien en no soltar el dinero (*lâcher l'argent*). Que robasen en la carretera (*grande route*), como los hombres, cara á cara, exponiendo la piel. Setenta años tenía; pero podían irle con tales cartitas. Vamos á ver, ¿ tenía agallas (*noix de galle, balles*) para defender lo suyo?

La firme tranquilidad del viejo contagiaba á Sento, y se sentía capaz de todo para defender el pan de sus hijos.

El viejo, con tanta solemnidad como si fuese una reliquia, sacó de detrás la puerta la joya (*bijou*) de la casa: una escopeta (*fusil*) de pistón que parecía un trabuco (*tromblon*) y cuya culata (*dont la crosse*) apolillada (*piquée des vers*) acarició con fruición (*caressa avec amour*).

La cargaría él, que entendía

mejor á aquel amigo. Las temblorosas manos se rejuvenecían. ¡ Allá va pólvora ! Todo un puñado. De una cuerda de esparto sacaba los tacos (*bourres*). Ahora una ración de postas (*petites balles*), cinco ó seis; á granel los perdigones zorreros (*plombs pour renards*), metralla fina, y al final un taco bien golpeado. Si la escopeta no reventaba (*n'éclatait pas*) con aquella indigestión de muerte, sería misericordia de Dios.

Aquella noche dijo Sento á su mujer que esperaba turno (*son tour*) para regar (*arroser*), y toda la familia le creyó, acostándose temprano (*se couchant de bonne heure*).

Cuando salió, dejando bien cerrada la barraca, vió á la luz de las estrellas, bajo la higuera (*figuier*) al fuerte vejete (*vieillard*) ocupado en ponerle el pistón al *amigo*.

Le daría á Sento la última lección, para que no errase el golpe (*ne manque pas le coup*). Apuntar (*viser*) bien á la boca del horno y tener calma. Cuando se inclinasen buscando el *gato* (*magot*) en el interior... ¡ fuego ! Era tan sencillo, que podía hacerlo un chico (*gamin*).

Sento, por consejo del maestro, se tendió (*se coucha*) entre dos macizos de geranios, á la sombra de la barraca. La pesada escopeta descansaba en la cerca (*clôture*) de cañas, apuntando fijamente á la boca del horno. No podía perderse el tiro. Serenidad y darle al gatillo (*appuyer sur le chien*) a tiempo. ¡ Adiós, muchacho ! A él le gustaban mucho aquellas cosas; pero tenía nietos (*petits-fils*), y además estos asuntos los arreglaba mejor uno solo.

Se alejó (*s'éloigna*) el viejo cautelosamente (*avec précaution*) como hombre acostumbrado á rondar (*faire la ronde de*) la huerta, esperando un enemigo en cada senda.

Sento creyó que quedaba solo en el mundo; que en toda la inmensa vega (*plaine fertile*), estremecida por la brisa, no había más seres vivientes que él y *aquellos* que iban á llegar. ¡ O ¡ ojalá (*Plût à Dieu*) no viniesen ! El cañón de la escopeta sonaba al temblar sobre la horquilla (*petite fourche*) de cañas. No era frío, era miedo (*peur*). ¿ Qué diría el viejo si estuviera allí ? Sus pies tocaban la barraca, y al pensar que tras aquella pared de barro (*mur de torchis*) dormían Pepeta y los chiquitines (*les mioches*) sin otra defensa que sus brazos, y a los que querían robar, el pobre hombre se sintió otra vez fiera (*bête féroce*).

Vibró el espacio, como si lejos, muy lejos, hablase desde lo alto la voz de un chantre. Era la campana (*cloche*) del Miguelete. Las nueve. Oíase (*on entendait*) el chirrido (*grincement*) de un carro, rodando por un camino lejano. Ladraban (*aboyaient*) los perros, transmitiendo su fiebre de aullidos (*hurlements*) de corral en corral (*basse-cour*) y el *rac rac* de las ranas (*grenouilles*) en la vecina acequia, interrumpíase con los chapuzones (*plongeons*) de los sapos (*crapauds*) y las ratas que saltaban de las orillas por entre las cañas.

Sento contaba las horas que iban sonando al Miguelete. Era lo único que le hacía salir de la somnolencia y el entorpecimiento (*engourdissement*) en que le sumía la inmovilidad de la espera ¡ Las once (*onze heures*) ! ¿ No vendrían ya ? ¿ Les habría tocado Dios en el corazón ?

Las ranas callaron (*s'arrêtèrent*) repentinamente (*brusquement*). Por la senda avanzaban dos cosas obscuras, que a Sento le pa

recieron dos perros enormes. Se irguieron (*ils se redressèrent*) : eran hombres, que avanzaban encorvados, casi de rodillas (*sur les genoux*).

— *Ya están ahí* — murmuró, y sus mandíbulas temblaban.

Los dos hombres volvíanse (*se retournaient*) a todos lados, como temiendo (*craignant*) una sorpresa. Fueron al cañar, registrándolo : acercáronse (*ils s'approchèrent*) después á la puerta de la barraca, pegando el oido (*collant l'oreille*) á la cerradura, y en estas maniobras pasaron dos veces por cerca de Sento sin que éste pudiera conocerles. Iban embozados (*la figure enveloppée*) en sus mantas, por bajo de las cuales asomaban (*sortaient*) las escopetas.

Esto asumentó (*releva*) el valor (*courage*) de Sento. Serían los mismos que asesinaron á *Pimentó*. Había que matar para salvar la vida.

Ya iban hacia el horno. Uno de ellos se inclinó metiendo las manos en la boca y colocándose ante la apuntada escopeta. Magnífico tiro. Pero, ¿ y el otro que quedaba libre ?

El pobre Sento comenzó á sufrir las angustias del miedo; á sentir en la frente un sudor frío. Matando á uno, quedaba desarmado ante el otro. Si les debajair (*s'en aller*) sin encontrar nada, se vengarían quemándole la barraco.

Pero el que estaba al acecho (*guet*) se cansó de la torpeza (*maladresse*) de su compañero y fué á ayudarle en la busca. Los dos formaban una obscura masa, obstruyendo la boca del horno. Aquella era la ocasión. ¡ Alma (*du courage*), Sento ! ¡ Aprieta (*appuie*) el gatillo (*sur le chien*) !...

El trueno (*tonnerre*) conmovió (*ému*t) toda la huerta, despertanto una tempestad de gritos y ladridos. Sento vió un abanico de chispas (*étincelles*), sintió quemaduras en la cara, la escopeta se le fué y agitó las manos para convencerse de que estaban enteras. De seguro que el *amigo* había reventado (*éclaté*).

No vió nada en el horno : habrían huído (*ils auraient fui*) : Y cuando él iba á escapar también. se abrió la puerta de la barraca y salió Pepeta en enaguas (*jupon*), con un candil (*petite lampe*). La había despertado el trabucazo (*coup de fusil*) y salía impulsada por el miedo, temiendo por su marido, que estaba fuera de casa.

La roja luz del candil, con sus azorados movimientos, llegó hasta la boca del horno.

Allí estaban dos hombres en el suelo, uno sobre otro, cruzados, confundidos, formando un solo cuerpo, como si un clavo invisible los uniese por la cintura, soldándolos (*les soudant*) con sangre.

No había errado (*manqué*) el tiro. El golpe de la vieja escopeta había sido doble.

Y cuanto Sento y Pepeta, con aterrada curiosidad, alumbraron (*éclairèrent*) los cadaveres para verles (*leur voir*) las caras, retrocedieron con exclamaciones de asombro (*d'étonnement*).

Eran el tío (*le père*) Batiste, el alcade, y su alguacil el *Sigro !*

La huerta quedaba sin autoridad, pero tranquila.

V. Blasco Ibañez.

La gratitud de un perro

(*La reconnaissance d'un chien*).

Decididamente, hay perros que valen bastante más que algunas personas.

Durante las faenas (*travaux*) de la recolección (*moisson*) en Zemmorah (Orán), el perro de un mister Stræbler, colono establecido en dicha localidad, fué sacado (*tiré*) por un criado (*domestique*), apellidado (*nommé*) Lirot, de debajo de una enorme gavilla de trigo (*meule de blé*) que había caído (*était tombée*) sobre él y cuyo peso (*dont le poids*) le asfixiaba por momentos.

Desde aquel instante el perro no quiso (*ne voulut pas*) separarse un ápice (*un petit instant*) de su salvador, á pesar de (*malgré*) las amenazas y aun de los golpes (*coups*) que éste le daba para obligarle á que se fuese con su amo (*maître*).

Ultimamente, Lirot hubo de introducirse en un bocoy (*boucault, tonneau*) para limpiarlo (*le nettoyer*).

No había hecho más que entrar en él cuando se desplomó (*il tomba*) medio asfixiado por el ácido carbónico que contenía.

El perro, que vigilaba, dándose (*se rendant*) cuenta de lo que ocurría (*arrivait*), empezó á ladrar (*commença à aboyer*) desesperadamente, y viendo que nadie acudía á sus llamamientos (*appels*), echó (*il se mit*) á correr en busca (*à la recherche*) de su amo.

Le encontró en el jardín de la finca (*propriété*), é insistió, sin éxito (*succès*), en sus ladridos (*aboiements*), en vista de lo cual agarró (*il saisit*) con los dientes la ropa (*habits*) de su amo, y tan buena maña se dió (*il fit si bien*), que Mr. Stræbler, conociendo que algo (*quelque chose*) anormal ocurría, siguió al fin al animal. No encontrando á su criado en la cueva, iba ya á retirarse Mr. Stræbler, cuando el animal, ladrando con mayor energía que antes, le llevó (*conduisit*) hasta el bocoy, en cuyo interior estaba ya más muerto que vivo el infortunado Lirot.

Gracias á los enérgicos remedios que se le aplicaron, volvió (*il revint*) á la vida al cabo (*au bout*) de un largo rato (*bon moment*).

El perro velaba á la cabecera (*tête, chevet*) de su cama.

Chistes.

Un afamado (*renommé*) ciclista, que es propietario de un inmueble, enseña (*montre*) á un amigo suyo un cuarto para alquilar (*appartement à louer*).

— ¿Cuántas piezas hay aquí disponibles? — pregunta el futuro inquilino (*locataire*).

— Cinco y un corredor magnífico.

— Pero ¿ dónde está el corredor ?

— ¿ No lo ves ? Soy yo.

(*Corredor* signifie couloir, coureur et courtier.)

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 9 (1)

La Nueva-Caledonia.

El doctor Vincent, médico de la marina, ha hecho, hace poco, una comunicación interesantísima sobre la evolución económica en Nueva-Caledonia, desde Cook hasta estos días.

Describe primero los modales y las costumbres de los Neo-Caledonios, muestra algunos modelos de sus armas, utensilios, monedas, etc., y relata su modo de vivir, de vestirse y de alimentarse. Volviendo hasta la llegada de Cook en 1774, recuerda que, en dicha época, las transacciones mercantiles se limitaban en algunos truecos entre los indígenas de la costa y los del interior. Muestra luego aquella isla desarrollando rápidamente su comercio a partir de su ocupación por Francia, en 1854.

(1) Voir n° 10 (20 février 1903), page 368.

VERSION 12 (1).

Le journaliste d'actualités.
(Le reporter).

Le jeune homme que je vais prendre pour type est un garçon de jugement moyen, mais qui possède plus de doublons (d'argent) que d'idées, ce qui ne paraîtra pas invraisemblable, si l'on tient compte de la façon avec laquelle la sage nature distribue ses faveurs. En un mot, il est riche sans être complètement sot.

Je me promenais avec lui, ces jours derniers, non point précisément parce qu'une amitié profonde nous attache, mais parce qu'il n'y a que deux manières de se promener : seul ou en compagnie.

La conversation des jeunes gens a plutôt l'habitude de pécher par indiscrétion que par réserve. C'est ainsi qu'après un petit nombre de questions et de réponses nous arrivâmes au niveau de ce qu'on appelle, dans le monde, la confiance, ce qui est presque toujours synonyme d'imprudence.

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol

dans les écoles normales (1902).

(Aspirants et Aspirantes.)

THÈME 12.

RÉDACTION EN FRANÇAIS ET COMPOSITION EN LANGUE ÉTRANGÈRE.

Mêmes textes que pour l'allemand (Voir n° 9, 15 février 1903, p. 320).

VERSION 15.

Creo, sin estar muy seguro de ello por no haber fijado la atención con gran empeño en el cuadro, que por allí comienza el verdadero ensanche de la cuenca, y el río á descansar un poco de las fatigas de su rápido descenso, tendiéndose á la larga en buenos trechos casi llanos y bien iluminados por el sol. Lo que sí recuerdo bien es que con la libertad que les dan estas relativas anchuras, el río y el camino (á la izquierda ya éste de aquél) se separan uno de otro con alguna frecuencia, aunque sin llegar á perderse de vista por completo. Al fin y al cabo, ninguna obligación tienen de andar juntos por todas partes; y sin duda por eso, el camino, sin trabas ni impedimentos, como el río, que le obliguen á descender continuamente y por determinado canal, á lo mejor se echaba por un atajo cuesta arriba, gozándose después en saludar desde la loma del cerro pedregoso á su arrastrado compañero, que sudaba la gota gorda para abrirse paso en los profundos de un vallecito angosto, entre guijarros y mimbreras.

J. M. DE PEREDA.

Les Quatre Langues

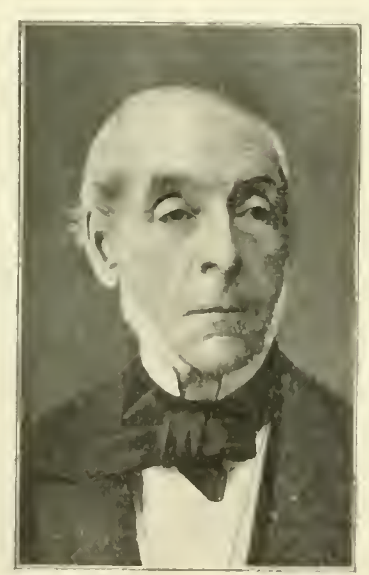
Nº 14. 20 Avril 1903. 3e Année.

Omer Kroeger

PARTIE ESPAGNOLE

Ernesto Legouvé.

Ernesto Legouvé nació en Paris el 15 de Febrero de 1807. Educóse en el Colegio de Borbon y heredó *(il hérita)* de su padre gran fortuna. Escribió las novelas *(romans)* « *Max* » y « *Edith de Falsen* », el poema « *Los viejos* », las obras dramáticas « *Luisa de Signerolles* », « *Adriana Lecouvreur* », « *Batalla de damas* », « *Los cuentos de la reina de Navarra* », « *Medea* », « *Beatriz* », « *Por derecho de conquista* » y otras muchas que le dieron gran celebridad. También le dieron *(lui en donnèrent aussi)* mucha sus conferencias acerca de *(sur des)* asuntos *(sujets)* morales, los cuales se reunieron en folletos *(brochures)*, formando los más importantes una obra intitulada « *Los padres y los hijos en el siglo XIX* ». Negóse *(il refusa)* á ser candidato para la eleccion de senadores en el departamento del Sena y el Marne, y fué nombrado comendador de la Legión de Honor en 1887. Fué inspector general encargado de la dirección de estudios en la Escuela Normal Superior de Enseñanza Secundaria de la Mujer, Academico y con el ejemplo y con la pluma procuró *(il chercha)* siempre el desarrollo *(developpement)* de la esgrima en su patria, dedicando *(consacrant)* á tal asunto *(à cet effet)* el libro que tituló « *Un torneo en el siglo XIX.* »



Ernesto Legouvé
fallecido el 14 de marzo ultimo.

∴

En España, la generación presente no conocía á Legouvé : la pasada le habia casi, por completo olvidado. De tarde en tarde aparecia su nombre en los carteles *(affiches)* de nuestros teatros. Sucedia esto *(cela arrivait)* cuando se anunciaba la representacion de *Adriana Lecouvreur*, *Batalla de damas* ó *Por derecho de conquista*, obras las tres, que traducidas al castellano han formado y forman aún, parte del repertorio de nuestras primeras actrices.

Pero Legouvé no era solo dramatico : su lira tenía otras cuerdas además de la cuerda dramatica. En la poesia lirica, en la novela, en los estudios morales, en los didacticos y en el periodismo *(journalisme)* se ejercitó siempre con aplauso la pluma de tan fecundo escritor. A el no es aplicable la celebre sentencia latina, *ars longa, vita brevis* : si mucho fue su trabajo, larga, como la de pocos hombres, fue su vida.

Legouvé ha muerto á la edad avanzadisima *(très avancée)* de noventa y seis años, llevado en verdad con un vigor y forteleza que ya la quisieran *(voudraient)* para si muchos jovenes. Hijo de un literato notable, Juan Bautista Legouvé, hubo de *(il dut)* experimentar *(éprouver)* desde su infancia el influjo *(l'influence)* del ambiente literario de su hogar *(foyer)*. No es, pues,

extraño que su talento, en un medio tan adecuado (*approprié*), adquiriese bien pronto las condiciones que son menester (*nécessaires*) para producir obras literarias. En 1827, cuando sólo tenía veinte años, obtuvo un premio de la Academia francesa por un poema titulado *La invención de la imprenta*, en el cual, como no podía menos de suceder, se advierte la influencia del clasicismo francés, que bien pronto había de ser vencido y derrocado (*détrôné*) por la revolución romántica. Poco después, sin dejar el cultivo de la poesía, escribió varias novelas, entre las cuales la más celebrada y leída fué la que lleva por título *Edith de Falsen*.

A decir verdad, todos estos triunfos fueron obscurecidos por los del teatro, en el cual, solo unas veces y asociado otras al famoso Scribe, demostró, si no esa fuerza que da (*qui donne*) la perpetuidad á las obras artísticas, ese brillo (*éclat*) y encanto (*charme*) que durante largo tiempo logra (*réussit*) deslumbrar (*à éblouir*) al público.

Animado por sus éxitos (*succès*) se decidió á escribir una tragedia. Esta obra titulada *Medea*, dió lugar (*donna lieu*) á un ruidoso (*bruyant*) incidente que fué en su tiempo objeto de muchos comentarios. Véase (*Voyez, voici*) como lo refería días pasados en *Le Figaro* Andres Beaunier : « La célebre tragica Rachel se había compremetido (*s'était engagée*) á representar el papel (*rôle*) de Medea, pero la ilustre actriz era por extremo caprichosa y su papel empezó á desagradarla (*commença à lui déplaire*) cuando seguía agradando (*continuait à plaire*) al autor. Para eludir el compromiso contraído con Legouvé empezó por buscar (*chercher*) subterfugios y aplazamientos (*délais*) hasta llegar por último á negarse rotundamente (*refuser catégoriquement*) á cumplir (*tenir*) su palabra. Con tal motivo se entabló (*éclata*) un ruidoso proceso entre el poeta y la actriz, y esta fué condenada por el Tribunal á representar el papel de Medea ó á pagar al autor una indemnización de unos cuantos miles de francos. Rachel prefirio pagar y Legouvé cedió el importe (*le montant*) de la indemnización á la Sociedad de Autores dramáticos. »

Si como escritor logró (*il réussit à*) adquirir un nombre envidiable, consiguió (*il obtint*) como conferenciante verdadera popularidad. No era lo que se llama un orador pero era en cambio un *causeur* amenísimo (*très agréable*). Además — y esto constituía su mayor orgullo — leía (*il lisait*) admirablemente, y tan apasionado fué del arte de la lectura que escribió un tratado acerca de dicho arte, que D. José Anchorena tradujo al castellano.

Sus conferencias versaban sobre cuestiones de moral, de educación y de literatura. Como había vivido tantos años y conocido y tratado á las personalidades francesas más ilustres del siglo XIX, sus recuerdos (*souvenirs*) acerca de (*sur*) Victor Hugo, Lamartine, Musset, Jorge Sand, etc., etc., expuestos en la forma sencilla de sus conferencias, eran tan interesantes como amenas.

« Los últimos años de la vida de Legouvé — dice el autor más arriba citado — han sido quizás los mejores, los ha pasado en la intimidad de su familia. Apenas si estaba en París un mes de los doce que tiene el año. Residía el resto del tiempo en Seine-Port, en un caserón (*grande maison*) que tenía vistas al rio y á un espeso bosque. Todas las mañanas hacía ejercicios de esgrima, y aun la víspera (*veille*) de su muerte manejó un buen rato (*moment*) el florete... Escribía después algunas cuartillas (*pages*) y dedicaba el resto del día á los goces (*joies*) de la familia y á sus lecturas favoritas. »

Su caracter y su inteligencia eran tan equilibrados como su organismo físico. En todas sus obras adviértese (*on remarque*) más corrección y buen gusto que pasión y arrebato (*élan*). El romanticismo y los delirios posteriores de la literatura francesa no consiguieron (*ne réussirent pas à*) borrar (*effacer*) en el espíritu de Legouvé el sello (*sceau*) de su educación clásica. Sencillo (*simple*) en sus costumbres, alegre y comunicativo en su trato, pasó serenamente por la vida. Su muerte fué también serena. Murio sin darse cuenta de que iba á morir : se durmió tranquilo para despertar (*se réveiller*) en la eternidad...

ZEDA (*Nuevo Mundo*).

Eusebio Blasco.

Autobiografía de D. Eusebio Blasco.

(*Continuación y fin.*)

. . . .

Vino aquella *gorda* [29],
que hoy es un alambre,
y fué presa España de los mismos perros,
con otros collares.

Y yo entré en el ajo [30],
y fuí personaje,
y mandé á las gentes y mantuve el órden...
¡Qué barbaridades!

¡Ay! Mis ilusiones
cayeron al darles
forma en el gobierno los que me educaron
en sus ideales...

Hastiado de aquello [31],
emprendí mil viajes:
de París al Cairo, del Egipto á Persia,
del Neva á los Alpes.

Y al volver á España,
hallé por las calles
un rey sin vasallos [32], un pueblo aburrido
¡y Madrid como antes!

Gusto á mis pasiones
buscando anhelante [33],
en una belleza, célebre en España,
halló mi alma cárcel.

¡Oh, qué hermosa era!
Sereno el semblante [34],
rubios los cabellos, la boca de mieles
cimbrador el talle.

Vivía en un mundo
de nobles y grandes,
todos la querían, todos la buscaban
con ojos amantes...

¿Y á mí qué me importa?
— le dije á mi madre —
¡Cerradas las puertas, quedan las ventanas
y no temo á nadie!

Se me abre el palacio,
conquisto mis lares [35],
me casa el obispo, suenan las campanas,
¡Oh, dichoso enlace [36]!

(29) Grande affaire (révolution).
(30) J'entrai dans le mouvement.
(31) Dégoûté de cela.
(32) D. Amadeo I (roi sans sujets).
(33) Cherchant avec ardeur l'objet de ma passion
(34) Air tranquille.
(35) Maison; droit d'asile.
(36) Heureuse union.

Viven desde entonces unidas dos almas
y hallo esposa amante,
viviendo en mis brazos, en las alegrías
como en los afanes [37].

Me nacen seis hijos,
¡luz de mis hogares [38]!
y lucho por ellos, y me hacen la vida
senda de rosales.

Augustos enojos [39]
me irritan la sangre,
dejo patria y glorias, paso las fronteras
¿á qué? ¡Dios lo sabe!

La capa terciada [40],
la espada en el aire,
mezcla de almogávar [41] y de Castellano,
de soldado y fraile,

en París de Francia
me lanzo al combate,
¡solo, pobre, triste; *pero con los míos*,
que son mis falanges!

Y allí me reciben
como á su compadre,
y oyen mis dolores y me dan consuelos
y alivian [42] mis males...

¿Por qué? Porque tengo
paciencia y *aguante* [43],
porque soy humilde, porque soy cristiano...
y hay Dios que me ampare [44].

La ciencia del mundo
está en una frase:
hacer siempre al tiempo la cara risueña [45],
¡saber contentarse!

La riqueza es humo;
la gloria, mudable [46];
la ambición, tormento; la envidia, tortura;
¡todo vanidades!

¿Qué son las grandezas?
¡Polvo para el aire!
¡Si un soplo nos mata!
¡Si no hay más que un hoyo [47]!
Yo tan solo pido [48]

ver por todas partes
caras que sonríen, manos que saludan,
¡brazos que se abren!

Y aquí he concluído,
porque estos cantares
parecen ya largos, y tristes, y tontos,
y va siendo tarde.

(37) Soucis.
(38) Foyers.
(39) Froissements.
(40) Manteau sur l'épaule.
(41) Soldat, milicien.
(42) Soulagent.
(43) Endurance.
(44) Me vient en aide.
(45) Figure souriante.
(46) Changeante.
(47) Fosse.
(48) Je demande seulement.

Ya dije mi cuento;
póngase en romances ([49]),
díganlo á la lumbre los Aragoneses
antes de acostarse...

(49) Qu'on le mette en chanson.

Y en tanto me muero ([50])
sin odios de nadie,
suenen las guitarras y venga la Jota,
¡y canten y bailen!

Eusebio Blasco.

(50) Et quand je mourrai.

El Mayor Dolor.

(*La plus grande douleur.*)

Soneto.

Coger, sin sospechar, un hierro ardiendo ([1]),
Estrenar unas botas apretadas ([2]),
Reñir ([3]) con un Inglés á bofetadas,
Andar uno ó dos años pretendiendo ([4]),

Hallarse frente á frente de un *berrendo* ([5]),
Sin sentir en la yerba sus pisadas ([6]),
Tener cuatro carreras acabadas ([7])
Y no poder vivir sino pidiendo ([8]).

Pasar entre beatos por hereje ([9]).
Amar la libertad y ser soldado,
Y tener por rival quien ([10]) nos protege.

Disgustos son ([11]) que al hombre dan enfado ([12]);
Mas ¿qué disgusto habrá que se asemeje ([13])
Al disgusto de amar sin ser amado?

M. del Palacio.

(1) Fer brûlant. (2) Etroites. (3) Se battre. (4) Prétendant. (5) Taureau. (6) Ses pas. (7) Terminé quatre carrières. (8) Qu'en demandant (l'aumône). (9) Hérétique. (10) Celui qui. (11) Ce sont des contrariétés. (12) Causent de l'ennui. (13) Ressemble.

Cuento.

Consejos Paternales.

El Alcalde (*maire*) de Vallehondo había comprado á su hijo Gasparito una hermosa cometa (*cerf-volant*) en la feria de la ciudad inmediata, y le concedió (*accorda*) permiso para salir al campo á remontarla (*pour la lancer*), cosa muy natural, porque las cometas no son juguetes que puedan utilizarse á domicilio. Pero el bueno del Alcalde no renunciaba nunca á la autoridad paternal, como no renunciaba al uso de la vara ([1]),

(1) Verge ou grand bâton que portent encore certains alcades comme symbole de leur autorité.

símbolo de su dignidad en el Municipio, y no dejó marchar á su muchacho (*garçon*) sin hacerle previamente un diluvio de recomendaciones:

— Sé bueno... (*Sois bon*) Si te reunes con otros chicos, no engañes (*ne trompe*) á ninguno... Respeta á tus mayores... y, sobre todo, no corras (*ne cours pas*).

— ¡ Bien, papá, bien !

— ¡ Que no dejes (*Ne manque pas*) de seguir mis consejos !

— ¡ Bien papá.

Y Gasparito se alejó (*s'éloigna*) lleno de alegría y cargado con su cometa mientras el padre se quedaba murmurando :

— ¡ Qué sería de las criaturas (*enfants*) sin nuestros sabios y prudentes consejos !

. . . .

La cometa de Gasparito era una maravilla, una verdadera obra de arte ; de fondo azul con ribetes calados (*bords à jour*) y en el centro un sol de papel dorado, que daba gloria verlo. Una cola de cadeneta de diferentes colores, completaba los atractivos del juguete.

Nada tiene, pues, de extraño, que varios de los chicos del pueblo (*village*) siguieran al del Alcalde, unos llevando el ovillo de bramante (*pelote de ficelle*), otros disputándose el honor de cargar con el rabo (*de se charger de la queue*).

— ¿ Dónde la echaremos (*où la lancerons-nous*) ? — preguntó Gaspar.

— Pues aquí en la era (*aire, place*).

— Aquí no corre viento... Sigamos mas adelante (*allons plus loin*).

Y, buscando sitio á propósito, anduvieron (*ils marchèrent*), y anduvieron, hasta que se perdieron de vista las casas del pueblo.

— Aquí ! ¡ Aquí !...

— Sosténla tú !

— Larga hilo (*Donne du fil*).

— No, que cabacea (*balance, va de la tête*) Corre ahora ..

Gasparito dió una carrera ; pero la cometa cabeceó en el espacio, y fué á golpear (*frapper*) contra la tierra.

— ¡ Trae (*apporte*) ! — le dijo Gilito, el hijo de la tia Gila : — trae, que yo te enseñaré á llevarla.

— ¡ Déjasela (*laisse-la lui*), hombre ! — dijo otro.

— ¡ Déjasela ! — repitió el coro general.

Gaspar se la entregó á Gilito, sin grandes deseos de hacerlo, y este, que efectivamente se daba muy buena maña (*s'y prenait habilement*), emprendió tan rápida carrera (*course*) que muy pronto se perdió de vista. Los otros muchachos le habían seguido, y también lo hizo el hijo del Alcalde, aunque á muy respetable distancia, por lo cual llegó á encontrarse solo en un paraje para él desconocido, y sintió tantas ganas (*une telle envie*) de llorar (*pleurer*), que no pudo contenerlas.

Entonces pensó en volverse (*s'en retourner*) á Vallehondo, y advirtió (*il remarqua*) que estaba perdido. Vió á cierta distancia á un labriego (*laboureur*) y, dirigiéndose á él, le preguntó :

— Buen hombre : ¿ ha visto usted pasar á unos chicos echando una cometa ?

— Hace ya rato (*il y a déjà un moment*).

— ¿ Y les podré alcanzar pronto (*Pourrai-je les rattraper bientôt*) ?

— Si... écha les un galgo (*cours après*).

— Me las han de pagar, que por algo es mi padre Alcalde.

El labriego se le quedó mirando maliciosamente, y le preguntó :

— ¿ Tu padre es el Alcalde de Vallehondo ?

— El mismo... ¿ Por qué lo pregunta ?

— Porque somos muy amigos... Por una broma (*plaisanterie*) me sopló en la carcel (*prison*), donde me ha tenido tres meses... Y yo le quiero (*je l'aime*) mucho.

— Pues, dígame : si no puedo

alcanzar á los chicos, ¿ por dónde volveré al pueblo ?

El labriego se rascó (*gratta*) la cabeza mirando á Gasparito ; vaciló (*il hésita*) un momento, y después le dijo :

— Sigue esa veredita (*petit sentier*) de la izquierda (*à gauche*), y cuando encuentres unos setos (*haie, buissons*), pásalos y sigue adelante, que así llegarás cortando mucho al pueblo ?

Gaspar dió las gracias (*remercia*) á aquel hombre ; siguió la vereda cruzó (*traversa*) los setos y se encontró, lleno de terror, en una dehesa (*pâturage*) donde pastaba una torada (*troupeau de taureaux*). El niño, por su mala sombra (*par malheur*), había estrenado aquel día una blusa colorada, y un novillo (*jeune taureau*) que le distinguió desde lejos, arrancó hacia él (*s'élança vers lui*). Gasparito se creyó ya alcanzado volteado (*renversé*) y hecho pedazos ; volvió á cruzar el seto, perseguido por bramidos (*beuglements*) nada tranquilizadores, y corrió, corrió como si el terror hubiese puesto alas á sus pies, hasta que jadeante (*haletant*), sudoroso y echando lumbre su cara, se vió detenido (*arrêté*) por lo que menos podía esperar, por los propios brazos de la autoridad municipal y autor de sus días.

— Qué es eso, muchacho ; ¿ qué te ocurre (*que t'arrive-t-il*)?

Pero como la criatura no podía hablar, el padre le hizo sentarse, le limpió el copioso sudor que le empapaba (*l'inondait*) y aguardó (*attendit*) á que se tranquilizase algo.

— Padre — le dijo al cabo : — por seguir sus consejos, me veo como me veo.

— Pues ¿ qué te ha sucedido ?

— Me dijo usted que fuera bueno, y lo he sido ; pero se le olvidó añadir (*d'ajouter*) que no fuera tonto (*niais*), y por serlo, seguí á unos chicos hasta pasadas todas las eras del término (*territoire municipal*). Me dijo usted que no engañase (*de ne tromper*) á nadie (*personne*) ; pero no me advirtió que no me dejara engañar, y el Gilito de la tía Gila, me ha quitado la cometa y huído con ella.

También me dijo usted que respetase y obedeciese á los mayores (*aînés, personnes âgées*), y un tío (*bonhomme*) muy mayor, para vengarse de que usted le ha tenido metido en la cárcel, en vez de indicarme el camino del pueblo, me indicó otro hasta hacerme entrar en la dehesa.

— Pero díme, ¿ y esa carrera ¿ ... ? No te mandé que no corrieras ?

Entonces el niño, con una ingenuidad irrespetuosa, aunque naturalísima, exclamó :

— ¡ Quisiera yo (*je voudrais*) verle á usted (*vous voir*) delante de un toro arrancando (*taureau échappé*), y que se estuviera usted quieto (*tranquille, immobile*) !

M. Ossorio y Bernard.

Los tres guardapelos (1).

Dolora (2).

I

La madre de mi amor (3), que está en el cielo,
Cuando era niño aún, como un tesoro
Llevaba en un hermoso guardapelo
Cabellos míos del color del oro.

(1) Garde-cheveux. (2) Petite élégie. (3) Ma mère adorée.

II

Otra mujer, que con el alma toda
Me quiere, tan leal como hechicera (4),
Aun guarda desde el día de mi boda (5)
Un rizo (6) de mi obscura cabellera.

III

¡ Ay! ¡como nadie, por horror al frío,
Quiere hoy tocar de mi cabeza el hielo (7),
Ya sólo para ti, cabello mío,
Mi sepulcro será tu guardapelo!

CAMPOAMOR.

(4) Charmante. (5) Noce. (6) Boucle. (7) Glace.

Casos y Cosas.

(*Choses et autres.*)

Gedeón va á entrar con su mujer en una camisería (*magasin de chemises*), cuando de pronto (*tout à coup*) se detiene (*il s'arrête*) á la puerta del establecimiento y exclama :

— Vamos á otra parte, hija mía.

— ¿ Por qué ?

— Porque ahí dice : *Se habla inglés*, y ni tú ni yo conocemos esa lengua.

*
* *

Cierto hablador (*bavard*) confió un secreto de uno de sus amigos á un joven (*jeune homme*) tan poco prudente como él.

— No se lo digas á nadie (*ne le dis a personne*), añadió.

— Descuida (*ne crains rien*), seré tan reservado como tú.

*
* *

Preguntaba un juez (*un juge demandait*) á un ladrón :

— ¿ Cómo se ha unido V. con esos malhechores (*malfaiteurs*) para robar ?

— Señor, contestó, porque no encontré ninguna persona decente (*convenable*) que me secundara.

*
* *

Hay (*Il y a*) muy pocos amigos de la persona, pero muchos de la fortuna.

*
* *

— Aquí tiene usted (*Voici*) las quinientas pesetas que me prestó hace un año.

— ¡ Ah ! es cierto (*c'est vrai*) ; ya lo había olvidado.

¡ Caramba ! ¿ porqué no me lo ha dicho usted antes ?

EXAMENS ET CONCOURS

Baccalauréat moderne.

(*Alger, novembre 1902.*)

VERSION

Muerte del Emperador Carlos V en el monasterio de Yuste.

Poco á poco iba decayendo la salud y el ánimo del César á pesar del reposo que gozaba, y tal vez principalmente por esta causa, después de la activa vida de guerrero, aúnque conservando la fuerza de voluntad de sus juveniles días, De esto dió muestra en la carta que escribió al arzobispo de Toledo, diciéndole, que si quería verle antes de morir, que viniese pronto, pues conocia que su vida iba acabando, y la estraña y atrevida idea de celebrar él mismo sus funerales. Tuvo lugar esta triste ceremonia el 29 de agosto de 1558 ; y el antiguo dueño de la mayor parte del orbe, vestido de luto y rodeado de los monjes que entonaban los cánticos de la muerte, rogo á Dios por su eterno descanso, como si ya hubiese salido de esta vida, y recitó las últimas preces del oficio de difuntos, postrado sobre el rico y suntuoso túmulo ornado de escudos y trofeos, que en el centro de la iglesia se elevaba, y cubierto con el paño mortuorio. A pesar de su notorio valor y serenidad, Carlos V no pudo resistir las terribles sensaciones que en su alma produjo este funeral anticipado, y fué necesario que sus criados le condujesen desde el catafalco á su lecho del que ya no se levantó más. Conservó la razón y presencia de espíritu hasta su último instante, recitando las preces que la comunidad entonaba á su alrededor, y espiró tranquilamente á las dos de la mañana del 21 de setiembre.

Brevet supérieur.

(*Aspirantes, Alger, 2e session 1902.*)

THÈME 13.

Le duc d'Orléans, régent pendant la minorité de Louis XV, interrogeait un jour un étranger sur le caractère et le génie différents des nations de l'Europe. « La seule manière, lui dit l'étranger, de répondre à Votre Altesse Royale, est de lui répéter les premières questions que l'on fait le plus communément chez les divers peuples sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde.

En Espagne, ajouta-t-il, on demande : Est-ce un grand de première classe? En Allemagne : Peut il entrer dans les chapitres? En France : Est-il bien à la cour ? En Hollande : Combien a-t-il d'or ? En Angleterre : Quel homme est-ce ? »

VERSION 16.

La casa de Antonio Molinar.

Al extremo opuesto del mismo campo de la iglesia, poblado todo él de nogales, cerezos y otros frutales, menos un corto espacio que sirve de era común á la aldea, está la casa de Antonio Molinar. A la izquierda de la puerta tiene un olmo, con su teja vana, que cobija un montón de leña, un carro y varias herramientas de labranza, entre ellas un arado, un rastro y un tragaz; y á la derecha hay un hermoso cerezo, cuyas ramas ocultan casi toda la fachada del edificio. El piso principat de éste sirve de habitacion a Antonio y su familia ; el bajo, de cuadra, rocha [1] y cubera, y el alto de payo. Detrás de la casa hay un huerto cercado de pared seca, orlado, por la parte interior de ésta, de una hermosa andana [2], y lleno de lozanos frutales que los dueños cuidan con singular cariño, por más que su sombra perjudique á las hortalizas.

Antonio de TRUEBA.

(1) *rocha*, un departamento que suele haber en las cuadras para separar de las madres el ganado lechal.

(2) *andana*, voz con que se designan los parrales que suelen orlar las huertas ó las piezas.

Les Quatre Langues

Nº 15. 5 Mai 1903. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

Agitación escolar.

Tumultos en Salamanca.

Un conflicto entre los estudiantes de Salamanca y la fuerza pública estalló (*éclata*) el miércoles y jueves 1 y 2 de abril, acarreando (*entraînant*) desastrosas consecuencias.

El origen de tamaños desmanes (*folies*) no podía ser más baladí (*futile*). Con motivo de una disputa sostenida entre un estudiante y un vecino (*habitant*), fueron citados ambos (*tous les deux*) ante el inspector de vigilancia, el cual se excedió, según parece, con el estudiante, empleando contra el procedimientos violentos.

Llegado á noticia de los escolares el suceso, estallaron en indignación, nombrando una comisión que visitó al gobernador (*préfet*) pidiéndole (*lui demandant*) el castigo de aquel jefe de policía. No salieron muy complacidos (*contents*) y convocáronse los estudiantes para una reunión en una de las cátedras (*classes*) de la Universad salmantina, protestando enérgicamente contra el inspector y el gobernador.

Terminada la reunión, se dirigieron al Gobierno civil, dando silbidos (*coups de sifflets*) y reclamando la destitución del inspector. Trataron (*ils essayèrent*) de penetrar en el edificio, pero lo impidieron los guardias de orden público, y entonces lanzaron piedras contra ellos, á lo que contestaron los guardias cargando sobre los estudiantes dando sablazos (*coups de sabre*) y verificando varias detenciones.

Nombraron los apaleados (*battus*) otra nueva comisión que visitara al gobernador, la cual tampoco fué atendida (*écoutée*) en sus reclamaciones. Y como aparecieran fuerzas de la guardia civil (*gendarmerie*), los estudiantes reanudaron (*recommencèrent*) la pedrea contra ellos, refugiándose en la Universidad, desde donde arrojaron (*lancèrent*) piedras contra las mismas. Estas se situaron en frente, preparándose á disparar (*décharger*) sus fusiles. Mas la intervención del rector de aquel centro docente (*d'instruction*), Sr. Unamuno, pudo apaciguar por el momento los ánimos.

Al día siguiente volvieron á repetirse los tumultos y las pedreas. Los escolares se lanzaron á la calle, y entonces la guardia civil disparó (*tira*) contra la masa de jóvenes, produciendo la muerte de dos de ellos é hiriendo (*blessant*) gravemente á otro.

La impresión que en toda España causaron los sucesos (*événements*) de Salamanca fué enorme, promoviéronse disturbios (*troubles*) en todas las universidades de España particularmente en Madrid, Valencia, Barcelona, Zaragoza y hasta en Gijón donde muchos comerciantes cerraron sus tiendas (*boutiques*) en señal de luto (*deuil*).

La agitación escolar en Madrid tuvo también su funesto desenlace (*dénouement*); libróse un verdadero combate entre los manifestantes y los guardias de policía en el que resultaron un muerto y muchos heridos, varios de estos de bastante gravedad. La llegada de la guardia civil de a caballo bastó (*suffit*), afortunadamente, para que se acabe la refriega (*lutte*) y que los grupos se disolvieran en distintas direcciones.

Tan lamentables sucesos no pueden menos de producir penosísima (*très pénible*) impresión y todos de-

seamos que nunca vuelvan á repetirse acontecimientos (*événements*) tan tristes como los que acabamos de referir.

El Dos de Mayo.

Cada año se celebra en España la fiesta patriótica del Dos de Mayo, llamada también fiesta de la Libertad, y en ciertas capitales resulta una manifestación imponente.

En Madrid principalmente tiene esta solemnidad mucha popularidad porque recuerda (*elle rappelle*) el alzamiento (*soulèvement*) que tuvo lugar en la corte el dos de mayo de 1808 contra los soldados del general Murat, es decir contra la dominación francesa.

El levantamiento fracasó (*échoua*) por completo y muchos patriotas españoles perecieron sin poder conseguir su propósito (*atteindre leur but*).

Hé aquí, relatados por un periódico español « Blanco y Negro » los principales episodios de dicho alzamiento :

*
* *

Los Franceses provocan la ira (*colère*) del pueblo.

Señalado el dos de mayo para la ejecucion del horrible atentado que la atroz política de Bonaparte habia encargado al sanguinario Murat, dispone éste que á las diez de la mañana salga para Francia la reina de Etruria (1), divulgando que los Franceses se llevaban al infante D. Francisco. Alarmado el pueblo, corre tumultuariamente al Palacio Real, donde cortando los tirantes (*traits*) del coche, se esfuerza por oponerse á su salida. Los soldados, prevenidos al intento (*à cet effet*), hacen fuego sobre la inerme muchedumbre (*foule désarmée*), que irritada á vista de tanta iniquidad, acomete (*attaque*) furiosa á los viles satélites del tirano, y difundiéndose en un momento el ardiente deseo de una justa venganza, se convierte todo Madrid en un sangriento campo de batalla.

Mueren Daoiz y Velarde defendiendo el Parque de artillería.

Mientras una parte del pueblo pelea (*se bat*) en las calles, otra corre por armas al Parque de artilleria ; los Franceses envian tropas para apoderarse de él (*s'en emparer*); y la guardia española, compuesta de una compañía de voluntarios de estado, las hace prisioneras de guerra. Daoiz y Velarde, ambos (*tous deux*) capitanes de artilleria, sitúan (*placent*) cinco cañones para resistir á las nuevas fuerzas que lleguen ; suple el pueblo la escasez (*le manque*) de artilleros, y las mujeres distribuyen cartuchos y municiones. Atacan por todas partes numerosas columnas enemigas ; á los primeros tiros cae herido (*tombe blessé*) Ruiz, teniente (*lieutenant*) de la guardia, y lo es mortalmente Velarde. Daoiz causa un terrible destrozo (*ravage*) en los Franceses con un cañón, en que se emplea como comandante y artillero. Uno de los jefes enemigos hace señal de paz con un pañuelo blanco (2) ; engañado (*trompé*) el valiente Daoiz, suspende el fuego, y aprovechando (*profitant*) los Franceses este intervalo, se arrojan (*s'élancent*) sobre él, traspasándole el pecho (*la poitrine*).

Pelean los patriotas con los Franceses en la Puerta del Sol.

Acometidos (*attaqués*) los franceses en este sitio por los patriotas, se traba (*s'élève*) entre éstos y aquéllos una sangrienta refriega (*lutte*), en que el valor y la indignación de los unos suple á la táctica y disciplina de los otros. No obstante, reforzados los primeros con numerosos cuerpos de infantería y caballeria que acuden de todos puntos, y con algunas piezas de artilleria, tiene el pueblo que ceder á la superioridad. Los Franceses, matan un número considerable

(1) Reino formado por Napoleón 1° entre Francia y España.

(2) Este episodio, negado por ciertos historiadores, permanece en la leyenda popular.

de personas de todas clases y estados que con el fin de huir del tumulto se habian refugiado en el templo del Buen Suceso, cuyo sagrado recinto quedó profanado con la inocente sangre de aquellos mártires de la libertad española.

Los Franceses ejecutan á los patriotas en el Prado.

Maniatados (*les mains liées*) y conducidos á bayonetazos al Prado los infelices que durante la refriega tienen la desgracia (*malheur*) de caer (*tomber*) en poder de las tropas francesas, son atrozmente asesinados, sin que ni su inocencia, ni sus clamores, ni las súplicas, lágrimas y gemidos de las madres, hermanas y esposas, basten (*suffisent*) á libertarlos. Sacerdotes y religiosos se cuentan también en el número de estos deventurados, que perecen sin ninguna especie de auxilio; y no satisfecha la feroz soldadesca con haberles deshecho á fusilazos, se recrea en insultar a los cadáveres mismos.

Hecha un lago de sangre española la dilatada extension del Prado, ofrece un espectaculo horroroso, triste preludio de la sangrienta escena que aún se repitio por la noche, en que centenares de victimas inocentes fueron del mismo modo sacrificadas.

* * *

Estos son los hechos que celebran los Madrileños en la fiesta nacional del Dos de Mayo.

Una misa solemne se verifica en presencia del Rey, la Corte, el Ejército (*armée*) y el pueblo, delante del monumento de la Independencia, levantado en conmemoración de los gloriosos muertos de aquella terrible jornada, en la plaza de la Lealtad. Luego (*ensuite*) el Rey pasa revista de las tropas reunidas en el mismo Salón del Prado donde murieron tantas víctimas del alzamiento fracasado (*échoué*). Por último se hace una manifestación en el monumento de la plaza de Daoiz y Velarde.

Es costumbre decir en Madrid que los Franceses no salen á la calle el dos de mayo, aunque ahora no haya inconveniente en ello, pues desde hace mucho tiempo se ha cambiado el antiguo rencor (*haine*) en una viva simpatía entre ambos pueblos.

Sin embargo somos muchos los que pensamos que es lástima (*fâcheux*) se perpetúen motivos de odio (*haine*) entre pueblos vecinos y amigos que, si bien pelearon (*se battirent*) muchas veces como riñen entre si hermanos belicosos, no anhelan (*aspirent*) ahora sino vivir con la paz y la amistad.

E. Allavez.

Supersticiones.

El alma tiene también su horror al vacío (*du vide*). Si falta en ella (*s'il lui manque*) la fe, la superstición ocupa en seguida su lugar (*sa place*).

Hay hombres que se echan á temblar cada vez que oyen (*ils entendent*) la palabra *culebra*, repitiendo para neutralizar su fatídico influjo, el consabido (*connu*) « lagarto (*lézard*), lagarto ». Otros palidecen de espanto (*pâlissent d'épouvante*) si se derrama (*renverse*) el salero, ó se ponen alegres como unas castañuelas si se vierte (*renverse*) una copa de vino en el mantel (*nappe*). Todos tratamos de penetrar lo que nos reserva el destino; en la epopeya de la vida damos siempre gran importancia á lo maravilloso.

No hay necesidad para comprobar tal aserto (*affirmation*) de ir á buscar en las provincias y pueblos mas atrasados (*arriérés*) esta supervivencia de supersticiones tan antiguas como el hombre. En Madrid, como en Ciempozuelos, hay echadoras (*tireuses*) de cartas, viejas que hacen mal de ojo (*au mauvais œil*), zahories (*sor-*

cières) y toda la demás caterva (*foule*) de adivinadores, resto de los arúspices (*prêtres, sorciers*) antiguos ó descendientes de ellos. Entre todas las clases sociales, — escribe Lefewre, hablando de París — existe injustificado terror ante la misteriosa significación de dos cuchillos puestos en cruz encima de una mesa, ó de un tenedor formando ángulo recto con una cuchara. Pisar (*Monter sur*) una escoba (*balai*) es señal siniestra, y hasta aquellos mismos que jamás ponen los pies en la iglesia, trazan escrupulosamente una cruz en el pan antes de partirlo (*le couper*).

Para los Españoles lo mismo que para los Franceses el 13 es tan fatídico, par lo menos, como la aparición en el cielo de una estrella con rabo (*queue*). No hay señora que no trate de *suprimir* á uno de sus comensales, si, por acaso, al sentarlos (*asseyant*) á su mesa coinciden en número con aquella cifra fatal. Para evitar tal coincidencia se acude hasta á las medidas más extraordinarias. A veces se hace tomar asiento en el convite á un criado, y en algún hotel existe un niño *entra y sal* de la mesa redonda (*table d'hôte*); que con el pequeño resultaban 13 comensales, pues se le hace levantar, que faltando él se completa el número siniestro... pues se hace venir al chiquillo para cambiar la susodicha cifra. Los huéspedes (*hôtes*) llaman al chiquitín « el niño suplementario. » Otras personas hay á quienes aterra la vista de un tuerto (*borgne*). Algunas, sutilizan esta superstición graduándola según que aquél lo es del derecho ó del izquierdo; un tuerto del izquierdo, si el que lo ve está en ayunas (*à jeun*) es un encuentro terrible. Según los peritos en la materia, el desgraciado que tiene tal tropiezo (*rencontre*) en la calle debe, al momento, volverse á su casa. En cambio, un jorobado (*bossu*) es señal segura de próximas bienandanzas. ¡ Ay del (*malheur à celui*) que ve á una negra ! La obscuridad de aquel semblante (*figure*) anuncia un negro porvenir. Para destruir los efectos de tan mal presagio no hay más remedio que oir (*entendre*) una frase tierna de una mujer blanca y hermosa.

Los espíritus superticiosos ven hasta en lo más insignificante una señal misteriosa del mañana. Los Romanos y los Celtas creían averiguar la buena ó mala suerte de sus empresas, examinando las entrañas de las víctimas ú observando el vuelo de las aves (*oiseaux*). Nosotros, en punto á supersticiones, vamos aún más adelante que los antiguos. « *Si canta un gallo* (*coq*) *en el corral* (*basse-cour*), dice Campoamor describiendo las esperanzas de una enamorada, cuyo amante está ausente, exclama : « Esa es señal de que mañana viene ». Si un niño elige para nosotros el décimo (*dixième de numéro*) de la lotería, creemos que de seguro nos toca el premio ; si perdemos en el juego, nos consuela la esperanza de que hemos de ser fortunados en amores.

No hay mujer herida de punta de amor que no deshoje (*effeuille*) alguna vez la simbólica margarita á fin de averiguar si su Fausto la ama ó no la ama. Las devotas abren al azar su libro de oraciones para leer su destino en la página que se ofrece á su vista. En algunos pueblos todavía las mozas casaderas (*jeunes filles à marier*), como las damas de nuestro teatro antiguo, se ponen á la ventana al mediar la noche que precede al día de San-Juan, seguras de que el primer nombre que llegue á sus oídos (*oreilles*) ha de ser el del esposo que la suerte les depara. Las campesinas no ponen á las gallinas cluecas (*poules qui veulent couver*) número impar de huevos, y muchas personas no se cortan las uñas (*ongles*) más que los viernes creyendo que de ese modo quedan inmunes (*réfractaires au*) para el dolor de muelas (*mal de dents*). Lefewre cuenta que en una aldea (*village*) francesa (Pressagny, á

algunos kilometros de Vernon) hay una estatua colosal de no sé qué santo. A mediados del siglo XVIII corrió la voz de que el yeso (*plâtre*) de que estaba formada la estatua tenía la virtud de curar (*guérir*) los cólicos de los niños. Desde aquella fecha las mujeres de los alrededores han raspado (*gratté*) de tal modo la estatua, que ya han desaparecido los brazos y el tronco y están á punto de desaparecer las piernas... Se la han tomado en polvo los chiquillos de Pressagny. ¿ Y qué decir del martes ? Apenas si se registra un solo matrimonio (*mariage*) en tal día de la semana. En cierta ocasión preguntaba yo á una señora divorciada, defensora acérrima de aquella superstición :

— ¿ Se casó usted (*Vous vous êtes mariée*) en martes ?

— No señor — me respondió.

— Entonces ; ¿ por que asegura usted que ese día no deben celebrarse las bodas (*noces*) ?

— ¡ Ah ! — exclamó mi interlocutora. — Si me hubiera casado en martes mi marido me habría asesinado.

ZEDA.

(*Nuevo Mundo.*)

El Avaro.

El avaro Nicolás
compró verdura (1) abundante,
y le llevó (2) el comerciante
cuatro céntimos de más (3).
Se enteró (4) de su torpeza (5)
cuando remedio no había,
y sufrió desde aquel dia
un ataque á la cabeza.
Varios amigos leales :
— llama á un doctor — le dijeron (6) —
y que respondia, oyeron ;
— No, que me cuesta diez reales.
— Bien; pues compra, sin receta,
papel para un sinapismo,
y él, fijo (7) siempre en lo mismo
— No, que cuesta una peseta.
Y con ruda obstinación
decia asi, delirante ;
— ¡ Cuatro céntimos... tunante (1) !
— ¡ Cuatro céntimos... ladrón !
Dios puso (2) fin á sus males
concediéndole (3) la muerte,
y él dejó en su caja fuerte (4)
quince millones de reales (5).
Y se murió Nicolás
pensando en su último instante,
que le llevó el comerciante
cuatro céntimos de más.

A. BERRIO Y RANDO.

(1) Légumes. (2) Lui prit (3) De trop. (4) Il remarqua. (5) Maladresse. (6) Lui dirent. (7) Absorbé par.

(1) Coquin. (2) Mit. (3) En lui accordant. (4) Coffre-fort. (5) Un réal vaut 0 fr. 25.

Un Episodio del 2 de Mayo de 1808.

I

Todo el mundo sabe como y en qué proporciones tan inmensas estalló (*éclata*) aquel movimiento en la mañana (*matinée*) del día 2 de mayo, la historia lo ha reproducido hasta en sus más mínimos detalles.

Por mi parte, pobre criatura de cinco años escasos (*à peine*) los cumplí el día 19 de julio de aquel año, tan célebre por la gloriosa jornada de Bailén, como nacido que era en igual fecha (*date*) de 1803), sólo habré de limitarme á consignar la fiel pintura del interior de mi casa y familia en tan tremendas (*terribles*) horas, lo que, á falta de importancia general, habrá de ofrecer al menos algún interes relativo por su veracidad y su colorido. Y para trazarla en sus términos propios, vuelvo, pues, á abrazarme con el faldellín (*petite jupe*) y la chichonera (*bonnet à bourrelet*) y... ¡ ojalá me la hubieran puesto aquella mañana !

II

Las diez poco mas ó menos serían de ella, cuando se dejó sen-

tir en la modesta calle del Olivo la agitación popular y el paso de los grupos de paisanos (*civils*) armados, que con voces atronadoras (*voix de tonnerre*) decían: ¡ *Vecinos, armarse ! Viva Fernando VII ! ¡ Mueran los Franceses !* — Toda la gente de casa corrió presurosa á los balcones, y yo con tan mala suerte, que al querer franquear el dintel (*seuil de la porte*) con mis piernecillas (*petites jambes*), fui á estrellarme (*écraser*) la frente en los hierros de la barandilla (*grille*), causándome una terrible herida, que me privó de sentido y me inundó en sangre toda la cara. Mis padres y hermanitos, acudiendo presurosos al peligro más inmediato, me arrancaron del balcón, me rociaron, que supongo, con agua y vinagre (árnica de aquellos tiempos), me cubrieron con yesca (*amadou*) y una pieza de dos cuartos (*deux sous*) la herida y me colocaron en un canapé, á donde volví (*je revins*) en mí entre ayes (*exclamations*) y quejidos lastimeros (*lamentations*).

Este episodio distrajo (*fit oublier*) á todos por el momento de la agitación exterior; pero arreciando (*augmentant*) el tumulto y escuchándose más ó menos cercanos algunos disparos (*coups de feu*), hubieron de decidirse á cerrar los balcones, reforzando el cierre (*la fermeture*) con los gruesos barrotes ó trancas, que entonces eran de general uso en todos ellos, en gracia sin duda de la seguridad personal que ofrecía aquella sociedad. Mi madre, sin desatender (*négliger*) el cuidado del herido, acudió presurosa á encender (*allumer*) algunas velas (*chandelles*) delante de una imagen del Niño Jesús, que encerraba una urna de cristal que campeaba sobre la cómoda, por bajo del *tremor* ó espejo (*miroir*), y sacando luego su rosario (*chapelet*), se puso á rezar (*prier*) con fervor. Mi padre fué, sin conseguirlo (*sans y réussir*), á detener (*retenir*) al amanuense (*secrétaire*) Bujeros, que se empeñaba (*s'entêtait*) en ir á la calle á ver lo que pasaba; y el americano Campos y su sobrino (*neveu*) el guardia Montenegro también se marcharon, porque — decía este último — que a la menor señal de tumulto tenían orden expresa de encerrarse en su cuartel (*caserne*).

Pocos momentos después de haber salido de casa, se presentó en ella muy azorado (*effaré*) otro individuo del Cuerpo, que por lo que pude entender se llamaba *Butrón* y no sé si sería el mismo que después figuró en la guerra con el grado de general; pero este, no sóla venía á recoger (*chercher*) á Montenegro, sino también á dejar su espada y alguna prenda (*effets*) de vestuario, para evitar, según decía, que los grupos de paisanos (*civils*) le obligasen á ponerse á su cabeza; pintando de paso lo formidable del alzamiento (*soulèvement*), con que dejó á mis padres en congoja (*angoisse*) extrema, é hizo á mi pobre madre reforzar con otro par de velas la imagen del Niño Jesús.

Pasaban las horas en tan crítica ansiedad, cuando vino á exacerbarla (*l'irriter*) otro incidente aún más fatal, y fué el escucharse un tiro, disparado, al parecer de la propia casa, á que contestaron otros varios desde fuera, dirigidos á los balcones de ella, algunas de cuyas balas se estrellaron (*s'aplatirent*) en las fuertes maderas de cuarterones (*contrevents*) ó en los infinitos clavos de la puerta del portal, que había tenido cuidado de cerrar el zapatero remendón (*savetier*) que hacía las veces (*l'office*) de portero.

Aquí la consternación se hizo general, y creció de todo punto cuando á pocos momentos presentóse muy demudado (*figure décomposée*) el inquilino (*locataire*) del cuarto tercero (don Tader Sánchez Escandón), confesando (*avouant*) que él había sido el (*que c'était lui*) que había disparado su escopeta (*fusil*) contra un centinela ó piquete de Franceses que estaba en la esquina

(*coin*) de la calle del Carmen, y que sin duda éste era el motivo de que los aludidos hubiesen contestado con otros disparos á los balcones y fuertes culatazos (*coups de crosses*) á la puerta, que, según después se supo, marcaron con las bayonetas con una X fatal.

En medio de la angustia general y de las recriminaciones hechas al causante inadvertido (*auteur irréfléchi*) de este desmán (*maladresse*), hubo que atender por el pronto á su evasión, que verificó por una buhardilla, ó desván (*mansarde*) interior de la casa, en que mi madre tenía su bien provista despensa (*garde-manger*), con lo cual quedaron algún tanto apaciguados los ánimos (*esprits*), si bien con el recelo (*crainte*) que es de suponer.

Bien entrada la tarde, aparecieron patrullas de caballería, á cuyo frente iban las autoridades civiles y militares varios consejeros de Castilla y hasta los ministros Urquijo, Azanza y otros, que, enarbolando pañuelos (*mouchoirs*) blancos, decían: " *Vecinos, paz, paz, que todo está compuesto* (*arrangé*) "; cuyas voces parecían derramar (*répandre*) unas gotas de bálsamo sobre los angustiados corazones; pero acabada de cerrar la noche (*la nuit tombée*), comenzaron á oirse (*entendre*) de nuevo descargas más ó menos lejanas y nutridas que parecían (y éranlo en efecto) producidas por los Franceses, que inmolaban a los infelices paisanos a quienes suponían haber cogido (*pris*) con las armas en la mano. Éstos cruentos (*sanglants*) sacrificios se verificaban simultáneamente en el patio (*cour*) del Buen Suceso, en el Prado a la subida del Retiro y delante de las tapias (*murs*) del convento de Jesús, en la Montaña del Príncipe Pío y en otros varios sitios de la población.

A todo esto, mi madre redoblaba sus rosarios y letanías; mi padre se paseaba agitadísimo, y los chicos (*enfants*), y yo especialmente, por el dolor de mi herida, llorábamos y gemíamos faltos de alimento que nadie se cuidaba de (*s'occupait à*) prepararnos, de sueño (*sommeil*) que no podíamos de modo alguno conciliar. Y las descargas cerradas de fusilería continuaban en diversas direcciones, lo que, supuesta la falta de resistencia y la sujeción del pueblo daba lugar á presumir que los inhumanos Franceses se habían propuesto exterminar a Madrid entero. Y era, según se dijo después, el sanguinario Murat, aplicando en esta ocasión el procedimiento seguido por su cuñado (*beau-frère*) Bonaparte en las célebres jornadas de Vendimiario, había dispuesto que en las plazas y calles principales, así céntricas como extremas, continuasen durante toda la noche aquel horrible fuego aunque sin dirección, y con el objeto de sobrecoger (*effrayer*) y aterrorizar mas y más al vecindario (*population*). — ¡ Qué noche, Santo Dios! Setenta años se cumplen cuando escribo estas líneas, y siglos enteros no bastarian (*ne suffiraient pas*) á borrarla (*l'effacer*) jamás de mi memoria.

Ramón de Mesonero Romanos.

Hidalgo

su origen y antiguedad.

La palabra *hidalgo* procede (*provient*) de las voces (*mots*) godas (*goths*) *Hi-dal-got* que significan *hijo de godo*; y como en tiempo de la reconquista el ser (*d'être*) hijo o descendiente de godo era un timbre de honor, los que lo eran se hacian llamar *Hidalgos* por alcurnia (*lignage, honneur*); mas tarde se llamaron *fidalgos, fijos dalgos, hijos de algo*, porque la palabra *algo* se formó de las godas *dal got*.

Chistes.

— Vamos á ver — dice el maestro : — si de un número entero (*nombre entier*) quitamos (*nous ôtons*) la cuarta parte, y luego otra cuarta parte, y luego otra, y en seguida otra, ¿ que queda (*reste*) del número entero ?

Silencio en las filas de los muchachos (*enfants*).

— Por ejemplo — continúa el profesor : — yo tomo un melocotón (*pêche*) y lo parto en cuatro pedazos. Me como (*je mange*) un pedazo (*morceau*), luego el segundo, después el tercero, y finalmente el cuarto... ¿ Qué quedará del melocotón ?

Coro de discípulos (*Les élèves en chœur*) : — El hueso (*le noyau*).

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude au professorat

des écoles normales et des écoles primaires supérieures (1902).

(Aspirants.)

THÈME.

Même texte que pour le thème italien. [Voir nº 13 (5 avril 1903), p. 496].

VERSION.

Desde aquella hora quise mal al mal ciego ; y aunque me quería y regalaba y me curaba, bien vi que se había holgado del cruel castigo. Lavóme con vino las roturas que con los pedazos del jarro me había hecho, y sonriéndose decía : ¿ qué te parece, Lázaro ? Lo que te enfermó te sana y da salud, y otros donaires que á mi gusto no lo eran. Ya que estuve medio bueno de mi trepa y cardenales, considerando que á pocos golpes tales el cruel ciego ahorraría de mi, quise yo ahorrar de él ; mas no lo hice tan presto por hacerlo más á mi salvo y provecho, aunque yo quisiera asentar mi corazón, y perdonarle el jarrazo, no daba lugar el mal tratamiento que el mal ciego desde allí adelante me hacía, que sin causa ni razón me hería, dándome coscorrones y repelándome. Y si alguno le decía, por qué me trataba tan mal, luego contaba el cuento del jarro, diciendo : ¿ pensáis que este mi mozo es algún inocente ? Pues oid si el demonio ensayara otra tal hazaña. Santiguándose los que le oían, decían : mirad quién pensara de un muchacho tan pequeño tal ruindad : y reían mucho el artificio, y decíanle : castigadlo, castigadlo, y él nunca otra cosa hacía.

HURTADO DE MENDOZA
(*Lazarillo de Tormes*).

Baccalauréat moderne.

(*Oran, juillet 1902.*)

VERSION 17.

Juan de Prezanes.

Alto, enjuto, largo de brazos, afilados los dedos, pequeña la cabeza, el pelo escaso y rubio, los ojos azules y sombreados por largas cejas, nariz puntiaguda, labios delgados y pálidos, y sobre el superior un bigote cerdoso, entre cano y sin guías, por estar escrupulosamente recortado encima de aquel contorno de la boca. Tal era, en lo físico, don Juan de Prezanes. Pulquérrimo en el vestir, jamás se hallaba una mancha en su traje, siempre negro y fino, escotado el chaleco, blanquísima y tersa la pechera de la camisa, de cuello derecho y cerrado bajo la barbilla, y de largos faldones la desceñida levita ; traje que se ponía al levantarse de la cama y no se quitaba hasta el momento de acostarse.

En tal guisa se paseaba, cuando fué su amigo á verle, desde su gabinete — (dormitorio y despacho á la vez, como lo demostraban una cama y avíos de limpieza en el fondo de la alcoba, y afuera una regular librería, mesa de escribir, sillones, etc.) — hasta el extremo opuesto del contiguo salón, espacioso, limpio y decorosamente amueblado.

D. J. M. DE PEREDA.

Les Quatre Langues

N° 16. 20 Mai 1903. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

Congreso Internacional de Medicina en Madrid.

El Congreso Internacional de Medicina que se inauguró el dia 23 de abril último corresponde, en el orden cronológico, al XIV de los ya celebrados. Reúnese el Congreso cada tres años en una capital distinta. El primero y el décimotercero (*13e*) se celebraron en Paris. Entre las demás capitales donde se ha reunido ya, figuran Berlin, Londres, Washington, Viena, Roma, Ginebra (*Genève*) y Moscou.

Presidió el Congreso de Madrid el doctor D. Julián Calleja, que había presidido el noveno (*9e*) Internacional de Higiene en 1898 y que fué delegado oficial del Gobierno español en el Congreso de Paris en 1900.



Dr. Brouardel.
Delegado francés en el Congreso de Madrid.

La inauguración se verificó (*eut lieu*) en el Teatro Real, bajo la presidencia del Sr. Silvela, presidente del Consejo de Ministros, quien concedió la palabra al doctor Calleja, leyendo el ilustre decano (*doyen*) de la Facultad de Medicina el discurso de apertura, tratando de las hermosas conquistas de la ciencia médica. Luego el secretario del Congreso, Sr. D. Fernandez Caro leyó el suyo, escrito en francés.

Seguidamente hablaron los delegados extranjeros, la mayoría de ellos en su idioma natal, siendo todos muy celebrados.

Las secciones del Congreso que ascendían (*s'élevaient*) á 16 se reunieron después en el Palacio de Museos y Bibliotecas.

Los congresistas adheridos pasaban de seis mil entre extranjeros y nacionales, contándose entre tan distinguido concurso casi todas las eminencias científicas del mundo en Medicina y Cirugía.

No ha habido nación civilizada que no envíe a este Congreso numerosos representantes. La que más contingente ofreció es Francia que envió 826, luego Alemania con 776, Italia con 335, Rusia con 290, Austria 258, Inglaterra 233, Estados Unidos 193.

Entre los delegados franceses figuran el doctor Pablo Brouardel, decano (*doyen*) de la Facultad de Medicina de Paris, donde ocupa la catedra (*chaire*) de medicina legal desde 1879, el doctor Carlos Richet, tambien de la Facultad de Medicina de Paris y el doctor Cornil, de la misma capital.

Para el Congreso se presentaron muchas y muy importantes comunicaciones, figurando entre ellas algunas extranjeras y no pocas españolas, referentes todas ellas a

inventos y trabajos científicos. Dichas comunicaciones pasaban de dos mil, cifra que indica la importancia de este torneo (*tournoi*) del espíritu, en que intervinieron sabios como Brouardel, Cornil (Franceses), Maragliano, Santini (Italianos), Bergmann (Alemán), y, entre los que hablan la lengua española, Aguilas, Hernández, Albarrán (Cubanos), etc... Para agasajar (*recevoir, fêter*) á los congresistas se han celebrado varias fiestas, unas de carácter oficial y otras particular, visitas científicas, expediciones artísticas, etc.

El Congreso atribuyó el premio (*prix*) de la Villa de Moscou al doctor Metchnikof, profesor en el Instituto Pasteur de París. Dicho premio, de 5000 francos, fundado en 1897, debe ser remitido cada año al médico que haya contribuido más al progreso de la ciencia médica. El segundo premio correspondió al doctor Grassi, profesor de anatomía en la Universidad de Roma.

El último dia de abril verificóse (*eut lieu*), en el paraninfo de la Universidad Central la sesión de clausura del XIV Congreso Internacional de Medicina, dándose también por terminados los obsequios (*réceptions*) oficiales.

La labor del Congreso ha sido grande y provechosa para (*profitable à*) la Medicina y para la humanidad.

D. E. Allavez.

* * *

Muchos espíritus ligeros censuran los Congresos, ó por lo menos se esfuerzan en quitarles (*leur ôter*) importancia. Dicen que en ellos no adelanta (*avance*) la Ciencia, como si no estuviera en marcha incesante hace años (*il y a des années*). Aseguran además (*en outre*) que solo son pretextos para hacer viajes, como si los viajes no fueran un medio de enseñanza inestimable.

Así lo han comprendido los hombres cultos (*instruits*); por eso recorren el mundo: y ¿ qué mejor ocasión para ir (*aller*) á las grandes capitales con el fin de estudiarlas y conocerlas, que cuando se tiene la seguridad de hallar (*trouver*) reunidos á los hermanos en creencias y en ideas?

No basta (*il ne suffit pas de*) leer, no basta soñar. La lectura, aun siendo un elemento de estudio de primer orden, no vale tanto como la observación personal. En Medicina, los razonamientos se olvidan (*s'oublient*); los hechos (*faits*) jamás.

Multitud abigarrada, pero simpática, llena (*remplit*) por unos días las calles de la capital, provocando la curiosidad de la gente desocupada.

Llegan no pocos, descuidados (*insoucieux*) en la indumentaria (*habillement*), con su guía en la mano. Descubríos (*découvrez-vous*), indiferentes paseantes (*promeneurs*), ante esos seres buenos, y saludad también á los jóvenes inquietos, llenos de ambición, que vienen á ser conocidos (*se faire connaître*), á luchar, á proclamar las excelencias de sus opiniones con gallarda valentía.

Vienen también los que pertenecen y representan al elemento oficial. Ya nos conocen y les conocemos. Son los respetables diplomáticos de la Ciencia. Con elocuencia académica nos saludarán y se cambiarán cintas (*rubans*) y veneras (*croix, médailles*) después del (*après*) abrazo (*accolade*) de ceremonial.

Por fin, constituyendo el fondo del cuadro (*tableau*), formando apretadas (*serrées*) filas, acuden los soldados de la profesión, los médicos de los pueblos (*villages*), jóvenes muchos, veteranos no pocos, combatientes de la batalla perpetua contra la muerte y la ignorancia, entusiastas y resignados, ansiosos (*désireux*) de estrechar sobre su pecho (*poitrine*) al antiguo compañero cubierto de gloria y honores y saludar al anciano profesor.

Aunque parezca jactancia (*forfanterie*), puede afirmarse que la clase médica española no se ha mostrado perezosa en responder al llamamiento (*appel*) materno, sin duda por la costumbre adquirida de acudir prontamente á la cabecera (*chevet*) de los pacientes.

Al saludar á los doctores extranjeros y nacionales que con su trabajo han venido á honrar á Madrid y á España, consignamos nuestros aplausos á todos por su trabajo y una felicitación muy sincera por el éxito (*succès*) inmenso que ha tenido el XIV Congreso Internacional de Medicina.

(*ABC*.)

Un diario [1] en medio del Atlántico.

La prensa (*presse*) oceánica ha nacido.

A bordo de los giganteseos vapores *Lucania, Etruria, Campania, Umbria, Ivernia*, y *Saxonia*, de la Compañía Cunard, se han instalado imprentas, redacciones y excelentes servicio telegráfico, para la publicación de periódicos de cuatro páginas, que se publican todos los días durante el viaje en alta mar y que contienen las últimas noticias (*nouvelles*) de todas partes del mundo, transmitidas y recibidas por la telegrafía sin hilos, sistema Marconi.

En una cámara (*chambre*) están la redacción y los aparatos receptores, y en la inmediata (*voisine*) se halla instalada la imprenta, con sus cajistas (*typographes*), un regente (*gérant*) y su máquina movida por la electricidad.

El primer diario oceánico lleva el título de *Cunard Bulletin*.

Los « marconigramas » ocupan la mayor parte de la primera pagina y toda la segunda. La tercera da cabida (*place*) á las « Noticias locales » bajo cuyo título se da cuenta de los diversos incidentes y detalles de la traversia durante las últimas veinticuatro horas.

« Del libro de bitácora » (*livre de bord*) se titula otra interesante sección, en que se reproducen con comentarios interesantes, explicaciones y antecedentes, las notas del citado libro. Esta sección corre á cargo (*est à la charge*) del capitán y de los primeros oficiales del barco, los cuales procuran (*tâchent*) amenizarla (*rendre amusante*) todo lo posible y hacerla inteligible a los profanos.

Bajo el título de « Avisos públicos », se pone en conocimiento de los pasajeros cuales son las diversiones (*distractions*) dispuestas y los sucesos (*événements*) que van á ocurrir (*arriver*), tales como llegada (*arrivée*) á puerto y hasta prevision del tiempo. El sobrecargo [2] y el mayordomo del buque son los redactores principales de esta seccion.

(1) Journal quotidien

(2) *Subrecargue* : celui qui veille la cargaison, les marchandises.

En uno de los números del *Cunard Bulletin*, publicados á bordo del *Etruria*, se leía en la sección de « Noticias de interés » el siguiente artículo, titulado : *Partida de ajedrez (échecs) jugada con el vapor « Minnetonka » por medio de la telegrafía sin hilos.*

« El lunes 2 de Marzo, el operador de los aparatos Marconi avisó que se hallaba en comunicación con el vapor *Minnetonka*, distante unas 70 millas.

« Los pasajeros del *Etruria* hicieron preguntar si habia buenos jugadores de ajedrez á bordo del *Minnetonka*. La respuesta fué un reto (*défi*) de aquel barco para jugar una partida, reto cuyas condiciones se arreglaron en el acto (*sur-le-champ*).

« La partida empezó (*commença*) á las tres y media de la tarde, jugando las blancas los pasajeros del *Etruria*, y las negras los del *Minnetonka*.

« Después de una lucha animadísima y muy reñida (*disputée*), que duró hasta las diez y cuarto de la noche, las blancas dieron por perdida la partida á la 72 jugada (*coup*). Los jugadores del *Minnetonka* contestaron : « ¡ Bravo ! Buenas noches. » Los jugadores de ambos (*des deux*) barcos felicitaron á los operadores del sistema Marconi, por la exactitud con que habian transmitido sus jugadas. »

En el mismo número del periodico se ve un bonito grabado representado el barco en que se imprime el diario, y al pie de la ilustracion están minuciosos detalles acerca del (*sur le*) buque, sus dimenciones, su fuerza, su tonelaje, etc.

Cada número del *Cunard Bulletin* se dobla de modo que quede al exterior una especie de faja (*bande*), en la cual se pega (*colle*) un sello (*timbre*) y se escribe la direccion (*adresse*) del amigo á quien se le quiere enviar como curiosidad y como recuerdo (*souvenir*). El número asi cerrado se echa en el buzon (*boite aux lettres*) que hay a bordo, desde donde lo pasan á la Administracion de Correos (*des postes*) del primer puerto donde se toca. El *Cunard Bulletin* es todavia publicacion modesta, pero no es difícil adivinar que en el hay un germen que con el tiempo se desarrollará (*développera*) grandemente, abriendo nuevos horizontes al pe-

riodismo y llenando la creciente necesidad que tienen los hombres de estar siempre al tanto (*au courant*) de cuanto (*tout ce qui*) ocurre (*arrive*) en el mundo.

Lo mismo que hoy llevan maquinistas y electricistas, los grandes vapores del porvenir tendrán que llevar redacciones hábiles en contacto con buenos y fidedignos (*dignes de foi*) corresponsales; á bordo podrán los hombres de negocio (*d'affaires*) conocer al momento, no sólo los sucesos que puedan afectar directamente á sus intereses, sino también (*mais aussi*) los precios y fluctuaciones de las Bolsas y de los mercados, y desde en medio del Océano podrán comprar y vender y hacer jugadas de bolsa, lo mismo que si estuvieran en tierra.

(*Alrededor del Mundo.*)

A un ladino, otro mayor.

(*A malin, malin et demi.*)

Anochecía (*La nuit tombait*).

El señor Anselmo, salchichero (*charcutier*) ventripotente de la calle de los Castaños, disponíase á cerrar su tienda (*boutique*) vivamente iluminada por dos lámparas de arco voltaico, después de haber mediado (*échangé*) entre él y su dependiente principal (*premier commis*) el siguiente diálogo:

— Te había encargado, Gaspar, que preparases, con los restos del cocido (*bouilli*) que no nos gustó ayer, un picadillo (*hachis*) destinado á los pasteles de liebre de mañana; ¿ está ya?

— Sí, mi amo (*maître*).

— Y el cerdo averiado, ¿ lo empleaste en mechar las lonjas de ternera?

— Sí, mi amo.

— ¿ Y la margarina?

— La he incorporado tan artísticamente con una porcioncilla (*petite portion*) de manteca (*beurre*) de verdad, que ni el mismo laboratorio municipal lo echaría de ver (*n'y verrait rien*).

— Muy bien, muchacho (*garçon*). Esto se llama un día bien empleado. Vamos á correr (*pousser*) la puerta metálica, y luego, á dormir.

En este momento entró en la tienda uno de esos chicos Piamonteses que tanto abundaban antaño (*autrefois*) en Madrid. De diez años escasos (*à peine*); chaquetilla y calzón (*pantalon court*) de paño deslucidos por el uso, piernas delgadas y semicubiertas por altas polainas (*guêtres*); en la cabeza, un sombrero puntiagudo, del que surgían abundosos y negros rizos (*boucles*); ojos de Fra-Diavolo; y bajo el brazo, el inevitable violín con que esos artistas singulares ejecutan sus habilidades (*talents*) musicales.

Pidió (*Il demanda*) treinta céntimos de queso (*fromage*) de Italia y un « suizo » de veinte céntimos.

El majestuoso tendero pesó la mercancía dando á uno de los platillos de la balanza un golpecito (*petit coup*) traidor, y luego eligió (*il choisit ensuite*) uno de los menores « suizos ». Envolvió entrambos (*les deux*) productos en papel amarillento (*jaunâtre*), y antes de entregarlos (*les remettre*) al muchacho, alargó (*étendit*) la mano para recibir los cincuenta céntimos.

El joven artista rebuscó en el bolsillo diestro (*poche droite*) de su calzón, pero inútilmente. Acudió al izquierdo, con idéntico resultado. Y entonces, colocando el violín entre sus piernas, urgó febrilmente, con ambas manos á la vez, los bolsillos de la chaqueta.

— ¡ Hola! ¡ Hola! bribonzuelo (*petit coquin*)! ¿ te figuras que mi brazo es una muestra (*enseigne*)? exclamó impaciente el señor Anselmo.

En vez de contestarle, el Piamontés estalló (*éclata*) en sollozos (*sanglots*) como nunca oyera iguales el salchichero. Parecían (según declaró más adelante) los aullidos (*hurlements*) de un perro ladrando (*aboyant*) á la luna.

— ¡ Cállate (*Tais-toi*), animal ! gritó ante esta explosión inesperada. ¡ Cállate ! ó dime qué significa eso ?

— Eso significa... ¡ ji ! ¡ ji ! ¡ ji !... mi buen señor... ¡ jé ! ¡ jé !... dijo el rapaz entre dos hipos (*hoquets*) convulsivos... que he perdido la moneda de cinco perras (*sous doubles*)... ¡ hú ! ¡ hú ! ¡ hú ! ¡ hú !... la moneda de cinco perras que el abuelo (*grand-père*) me había dado para comprar nuestra cena (*souper*).

— ¡ Ea ! ¡ vete (*Vas-t'en*) al diablo, majadero (*filou*) ! Sin los cincuenta céntimos no hay « suizo » ni queso de Italia. ¡ Ea ! ¡ lárgate de ahí (*ôte-toi d'ici*)! ¡ y aprisa (*vite*) !

El desolado muchacho no hizo el menor caso de las palabras del señor Anselmo; pero al ver que éste se dirigía hacia él con aire amenazador, colocó en el suelo su violín, y arrodillándose (*s'agenouillant*) ante el obeso salchichero, se abrazó a sus piernas, y gimoteando :

— ¡ Por caridad, señor, por caridad ! no me despida (*ne m'envoyez pas*) usted con las manos vacías, si no quiere usted que mi abuelo me mate á golpes (*me tue de coups*).

— ¿ Y á mí qué (*que m'importe*) ?

— Déme usted lo que le he pedido, y mañana le traeré el dinero (*l'argent*).

— ¿ Tan bobo (*niais*) me crees ? ¡ á mí nadie me la pega (*monte le coup*).

— Pues bien, para probar á usted que no trato de engañarle (*tromper*), ahí queda en prenda (*gage*) mi violín.

Dirigió el tendero una mirada (*regard*) oblicua al instrumento, reflexionando á la vez, estos tres extremos : 1°, que la situación, si se prolongaba, se hacía soberanamente ridícula ; 2°, que era ya hora de estar roncando en cama, y 3°, que en caso de que el muchacho no volviese (*ne reviendrait pas*), su violín valdría siempre más de cincuenta céntimos, y expresando enseguida el resultado de estas reflexiones con su habitual lealtad :

— ¡ Vaya ! exclamó ; me has tocado el corazón. Llévate (*emporte*) tu cena. Hay que ser compasivo con los desgraciados !... Eso sí, me quedo en prenda (*gage*) el violín.

No pedía (*demandait*) más el joven músico. Dió un salto de alegría y se alejó corriendo. El señor Anselmo colocó el violín en un ángulo del mostrador (*comptoir*) llamó á Gaspar para cerrar la tienda y subió á dormir el dulce sueño de que gozan (*dont jouissent*) los justos.

La siguiente mañana, á eso de (*vers*) las diez, mientras el bueno del salchichero iba sirviendo con destreza los pedidos de las comadres de la vecindad, vió entrar en la tienda á un caballero elegantemente vestido, y de grave talante.

— ¿ Qué se ofrece al señor ? interrogó presuroso el salchichero, gorra (*casquette*) en mano inclinándose ante un cliente tan distinguido.

— Un tarrito (*terrine*) de « foie-gras », respondió este con marcado acento italiano.

— Enseguidita (*tout de suite*) caballero. También tenemos excelente jamón, pastel de liebre como no lo hay mejor...

Indiferente á tan insidiosa enumeración, miraba el caballero en torno á sí con ese aire de desdeñosa indolencia, peculiar de la gente rica.

De improviso, brilló su mirada.

— ¡ Oh ! dijo, ¿ con que es usted un salchichero músico ?

Y con el índice (*index*) de su enguantada diestra señalaba el objeto que dejara en prenda el joven Piamontés.

— ¿ Yo músico ? exclamó, soltando la risa, el señor Anselmo, ¡ cá (*bah*) ! ni por pienso !. Ese cachivache (*instrument*) pertenece á un pobre muchacho a quien socorrí anoche (*hier soir*).

— ¡ Muy bien, muy bien ! ¿ me

permitirá usted que examine ese instrumento?

— ¡Ya lo creo! ¡con mucho gusto (*avec plaisir*)! Apenas tuvo el caballero elegante en sus manos el violín del Piamontés, pareció dominado de vivísima emoción. Examinábalo de uno y otro lado, lo *auscultaba*, por decirlo así, lo aproximaba á su rostro (*figure*) como para olfatearlo ó descubrir en su caja algún signo imperceptible; y sus pupilas se dilataban, á la vez que sus dedos tembloteaban febrilmente.

— ¿Consentiría usted en venderme este instrumento? preguntó, al fin, con voz conmovida.

— ¡Vendérselo á usted! replicó el salchichero estupefacto. Con mucho gusto, si pudiese, caballero; pero no es mío.

— Lo siento (*je le regrette*), lo siento mucho; se lo hubiera pagado bien.

— ¡Cá!

— Sí señor. Es de madera (*bois*) antigua y de subido valor. Como siempre voy al grano (*au fait*), oiga usted lo que le ofrezco: ¡mil pesetas!

— ¡Mil pesetas!

El bueno señor Anselmo estaba hecho una grana, tantas eran su sorpresa y su emoción; pero ello no le impidió concebir rapidamente una combinación ingeniosa.

— Caballero, articuló, tengo tanto empeño (*telle envie*) en complacer á usted, que procuraré (*je tâcherai*) inducir (*d'engager*) al proprietario de este violín á que se lo venda á usted; pero no debo ocultarle (*vous cacher*) que me costará gran trabajo.

— Comprendo, amigo mío; si usted lo consigue (*y arrivez*), le daré una buena comisión. Tome usted mi tarjeta (*carte*); no ha de hacer usted más que llevar el violín al Hotel de los Principes, de tres á cuatro de la tarde (*après-midi*), y le entregaré (*remettrai*) el dinero en el acto (*sur le champ*).

En el centro de la tarjeta entregada con regio ademán (*geste royal*) por el nuevo cliente, leyó el señor Anselmo, cual fórmula mágica:

CONDE CAMELINI

Secretario de Embajada.

Gorra en mano, acompañóle el salchichero hasta la puerta de la tienda, saludándole con el mayor respeto.

(*Continuará.*)

Epigrama.

Sin destino (1) y sin dinero,
Se hallaba Gilito Huerta
Hasta que, al fin, placentero (2)
Entró en casa de un banquero...
¡Descerrajando (3) la puerta!

(1) emploi. — (2) joyeux. — (3) enlevant la serrure de.

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 11 (1)

Un barco sobre el Ródano.

La travesía duró tres días. Pasé esos tres días sobre la cubierta, bajando á la sala lo justo para comer y dormir. El resto del tiempo, iba á colocarme á la punta extrema del buque, cerca del áncora. Allí había una gruesa campana que tocaban al entrar en las poblaciones; me sentaba al lado de dicha campana, entre montones de cuerdas; colocaba la jaula de mi loro entre mis piernas y quedaba mirando.

(1) Voir le texte dans le nº 4 (20 novembre 1912), partie italienne, page 144.

El Ródano era tan ancho que apenas se veían ambas riberas. Yo, lo hubiera querido más ancho aún, y que se hubiese llamado el mar. El cielo sonreía, el agua era verde. Barcos grandes bajaban la corriente. Algunos marineros vadeando el río sobre mulas, pasaban cerca de nosotros cantando. A veces el barco costeaba alguna isla cubierta de árboles, de juncos y de sauces. « ¡ O ! ¡ una isla desierta ! » decía yo para mí y la devoraba con los ojos.

Hacia el fin del tercer día, creí que íbamos á tener un chubasco. El cielo se había oscurecido de repente ; una neblina espesa saltaba sobre el río ; en la proa del navío habían encendido una gruesa linterna, y, á fé mía, en presencia de estos síntomas, empezaba á estar conmovido... En este momento, alguien exclamó cerca de mí : « ¡ Allí está Lyón ! ». Al mismo tiempo la gruesa campana se puso á tocar. Era Lyón.

Alfonso DAUDET.

VERSION 14 (1)

A la veille d'une première représentation.

DON ELEUTERIO, DON SERAPIO.

DON ELEUTERIO. — Je vous l'ai bien dit déjà. La *tonadilla* (partie chantée) que l'on a ajoutée à ma pièce ne vaut rien ; on va la siffler, et je veux terminer la mienne pour qu'on la chante demain.

DON SERAPIO. — Demain ? Alors, elle doit se chanter demain et ni les paroles ni la musique ne sont encore faites.

DON ELEUTERIO. — On pourra la chanter dès ce soir, si vous m'y faites mettre. Quelle difficulté y a-t-il ? Huit ou dix vers d'introduction, pour dire de se taire, de faire attention, et silence complet. Ensuite quelques couplets sur le marchand qui trompe, le barbier qui porte des billets, la jeune fille indisposée, le cadet qui s'enkylose sous le portail, quatre calembours, etc., et après on termine par des séguédilles sur la tempête, le serin, la petite bergère, et le petit ruisseau. Quant à la musique on sait bien ce qu'elle doit être ; celle que l'on met partout. On ajoute ou l'on retranche une paire de roulades, et voilà l'affaire terminée.

DON SERAPIO. — Le diable soit de vous, l'ami ! Vous trouvez solution à tout.

DON ELEUTERIO. — Je vais voir, je vais voir si je la termine ; il s'en faut de très peu. Montez.

(Don Eleuterio s'asseoit près d'une table à côté de la scène ; il sort de sa poche du papier et de l'encre, et il écrit.)

DON SERAPIO. — Je vais là bas ; mais...

DON ELEUTERIO. — Oui, oui, allez-vous en ; et s'ils veulent plus de liqueur, que le garçon en monte.

DON SERAPIO. — Il sera toujours bon que l'on apporte une paire de flacons de plus.

L.-F. DE MORATIN (*La Comedia Nueva*).

(2) Voir le texte dans le nº 12 (20 mars 1903), p. 448.

EXAMENS ET CONCOURS

Agrégation d'espagnol (1902).

THÈME.

Le soldat espagnol et le soldat français à Rocroy.

Le règne de Louis XIV fut inauguré par des victoires. L'infanterie française prit pour la première fois sa place dans le monde par la bataille de Rocroy. Cet événement est bien autre chose qu'une bataille, c'est un grand fait social. La cavalerie est l'arme aristocratique, l'infanterie l'arme plébéienne. L'apparition de l'infanterie est celle du peuple. Chaque fois qu'une nationalité surgit, l'infanterie apparaît. Tel peuple, telle infanterie. Depuis un siècle et demi que l'Espagne était une nation, le fantassin espagnol régnait sur les champs de bataille, brave sous le feu, se respectant lui-même, quelque déguenillé qu'il fût, et faisant partout respecter *el señor soldado* ; du reste, sobre, avare et avide, mal payé, mais sujet à patienter en attendant le pillage de quelque bonne ville d'Allemagne ou de Flandre. Ils avaient juré, au temps de Charles-Quint, « par le sac de Florence » ; ils avaient pillé Rome, puis Anvers, puis je ne sais combien de villes des Pays-Bas. Parmi les Espagnols, il y avait des hommes de toutes nations, surtout des Italiens. Le caractère national disparaissait. L'esprit de corps et le vieil honneur de l'armée les soutenaient encore, lorsqu'ils furent portés par terre à la bataille de Rocroy. Le soldat qui prit leur place fut le soldat français, l'idéal du soldat, la fougue disciplinée. Celui-ci, loin encore à cette époque de comprendre la patrie, avait du moins un vif sentiment du pays

C'était une gaillarde population de fils de laboureurs, dont les grands-pères avaient fait les dernières guerres de religion. Ces guerres de partisans, ces escarmouches à coups de pistolet, firent toute une nation de soldats; il y eut dans les familles des traditions d'honneur et de bravoure. Les petits-fils, enrôlés, conduits par un jeune homme de vingt ans, le grand Condé, forcèrent à Rocroy les lignes espagnoles, enfoncèrent les vieilles bandes, aussi gaiement que leurs descendants franchirent, sous la conduite d'un autre jeune homme, les ponts d'Arcole et de Lodi.

Depuis Gustave-Adolphe, la guerre s'était inspirée d'un plus libre génie. On croyait moins à la force matérielle, davantage à la force morale. La tactique était, si je puis dire, devenue spiritualiste. Dès qu'on sentait le Dieu en soi, on marchait, sans compter l'ennemi. Il fallait en tête un homme audacieux qui crût au succès. Condé, à Fribourg, jeta son bâton dans les rangs ennemis; tous les Français coururent le ramasser. La victoire engendre la victoire. Les lignes de Rocroy forcées, la barrière de l'honneur espagnol et allemand fut forcée pour jamais.

Michelet, *Précis d'histoire moderne*, chap. xviii.

VERSION

Podra con razon preguntar alguno por que causas aya sido tan dificil a nuestra lengua henchir los numeros de la perfecion que se halla en otras. Todas (si no las tengo mal consideradas) se pueden reduzir a cuatro.

La primera i mas general es la dificultad que tienen las cosas de importancia i esta en particular. Muchos siglos passaron antes que los Griegos i Romanos acabassen de polir sus platicas. Por tanto, si bien lo miramos, no es gran maravilla que, aviendo tan poco que sacudimos de nuestras cervizes el yugo con que los barbaros tenian opressa la España, i aviendo sido nuestros principes y republicas tán escassas en favorecer las buenas artes, mayormente las que por su hidalguia no se abaten al servicio i grangerias del vulgo, no es mucho de maravillar, digo, que no estè desbastada de todo punto la rudeza de nuestra lengua.

El otro impedimiento a sido la inorancia particular de aquellas dotrinas, cuyo oficio es ilustrar la lumbre i discurso del entendimiento i adornar concertada i polidamente las razones con que declaramos los pensamientos de l'alma. De aqui procedio que, si algunos en los tiempos passados se preciaron de escrevir i hablar bien, dieron consigo en no pequeños defetos, como quien en la oscuridad de aquellos siglos andava a ciegas sin luz de l'arte, que es guia mas cierta que la naturaleza. Espessaronse tanto las tinieblas desta inorancia que aun no les dexaron conocer bien las vozes de nuestra pronunciacion ni las letras con que se figuran. De donde nacieron tantos vicios, assi en lo uno como en lo otro, i an se endurecido tanto con los años que a pena se pueden arrancar del uso, i si alguno lo intenta, es aborrecido de todos y vituperado, como ombre arrogante, que, dexado el camino real que hollaron nuestros passados, sigue nuevas sendas llenas de aspereza i peligros.

El tercero y mayor estorvo qus nos a hecho resistencia en aquesta pretencion fue un depravado parecer que se arraigò en los animos de los ombres sabios, los cuales, cuanto mas lo eran, tanto juzgavan ser mayor baxeza hablar i escrevir la lengua comun. Por esta causa aprendian i exercitavan lenguas peregrinas, i con tal ocupacion i las de mas graves letras se venian a descuidar tanto de su proprio lenguage que eran los que menos bien lo hablavan: de modo que ellos, que por su erudicion pudieran solos manejar con destreza estas armas, las dexaron en las manos del vulgo.

El ultimo daño que los nuestros recibieron en esta conquista fue aver tan pocos autores, los cuales, como caudillos, los guiassen por medio de l'aspereza de aquesta barbaria, i, si los avia faltò quien se los diesse a conocer. I assi los que de su inclinacion se aficionavan a ta beldad de nuestra lengua, faltandoles la noticia de las artes con que podian alcançalla, escogian algun escritor a quien imitassen. Porque, de la manera que los que se hallan en provincias desconocidas, entonces les parece que van bien encaminados cuando siguen las pisadas de aquellos que las saben, assi estos, desamparados de mejor guia, pensavan llegar al fin de su pretension imitando los que tenian por mas elegantes escritores; mas engañados en la elecion dellos, despues de largas jornadas, se hallavan mas lexos i mas perdidos que al principio del camino.

Francisco de Medina.

Les Quatre Langues

Nº 17. 5 Juin 1903. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

Viajes de Soberanos.

Los viajes de los soberanos para ponerse en contacto directo, ya (1) con sus pueblos, ya con las naciones amigas, vienen siendo muy frecuentes ahora.

Todos los jefes de Estado, representen la forma constitucional, república, monarquía ó imperio, manifiestan su deseo de ser tales soberanos, no solo en el nombre, sino también cimentándolo en el afecto de sus súbditos ó aliados.

El presidente de la República francesa, lo mismo que los monarcas de Inglaterra, Alemania y Portugal, dando el alcance (2) debido á esta tendencia de confraternidad democrática entre los que están en las cimas de la sociedad y los que están en grados mas inferiores, acaba de efectuar un viaje por Argelia, siendo recibido con entusiasmo, y estrechando (3) los lazos (4) de la colonia africana con la metrópoli europea.



Sr. Presidente Loubet.

* * *

El emperador Guillermo II de Alemania efectuó su viaje por Italia durante los primeros días de Mayo último. Permaneció (5) algunos días en Roma haciendo visitas al rey de aquella nación, D. Víctor Emanuel III, en su palacio del Quirinal y á Su Santidad León XIII.

Llegó el kaiser al Vaticano seguido de numerosa comitiva (1) que presenció (2) la afectuosa entrevista que durante media hora celebraron el emperador alemán y el Santo Padre. Este regaló (3) á Guillermo II un mosaico que representa la fuente de Turi, del castillo de Santángelo, y el emperador obsequió (4) al Papa con una hermosa fotografía de la catedral de Metz.

En el concierto de la prensa europea al comentar esta solemne visita y la que pocos días antes hiciera á Su Santidad el rey Eduardo VII de Inglaterra, no han tomado parte los periódicos españoles que se han contentado con dar la noticia de estos hechos importantes, sin deducir de ellos consecuencia alguna.

* * *

Pero el viaje mas importante y el que ha tenido mayor resonancia en los periódicos de todas las naciones europeas ha sido el del rey de Inglaterra.

Felizmente curado (5) de la cruel y larga enfermedad que padeció (6) en el momento de su advenimiento

(1) Soit. — (2) Portée. — (3) Resserrant. — (4) Liens. — (5) Resta.

(1) Cortège. — (2) Assista à. — (3) Fit cadeau. — (4) Honora. — (5) Guéri. — (6) Souffrit.

al trono, Eduardo VII empezó aquel importante viaje haciendo visita al rey de Portugal, D. Carlos I, en Lisboa, donde le tributaron (1) el acogimiento más cariñoso (2).

Después dirigióse hacia Gibraltar á donde fué á saludarle una delegación española en nombre de su soberano D. Alfonso XIII. Seguidamente fué á Malta y á la capital de Italia, haciendo visitas al rey de dicha nación y al Papa.

Por último y para concluir tan feliz viaje estuvo en París donde permaneció algunos días, siendo la ocasión, su estancia (3) en esta capital, de obsequios (4), solemnidades y regocijos (5) públicos.

(1) Rendit. — (2) Affectueux. — (3) Séjour. — (4) Honneurs. — (5) Réjouissances.

Eduardo VII.

La prensa de la vecina República celebró la visita del monarca inglés con sentidos artículos, haciendo elogios entusiastas acerca de (1) Eduardo VII y esperando buenos resultados de su viaje para los intereses tanto políticos como comerciales de aquella nación y para la paz europea.

Hablando del carácter de Eduardo VII, dice un importante diario parisiense: « Es amable y de trato (2) fácil. Esta cualidad sirvió los intereses británicos cada vez que el príncipe Eduardo hizo sus viajes propios, ya (3) por América, ya por Asia, que han estrechado los lazos de la unidad moral y material del imperio británico.

Su viaje al Canadá fué, entre otros, la ocasión para él de un verdadero triunfo. En más de mil circunstancias se pudo apreciar su natural alegre y su simplicidad.

Su cortesía (4), hasta hacia los más humildes, es encantadora. Si le gusta (5) el dinero, no es para ahorarlo (6) sino para gastarlo (7) pródigamente; y el orgullo británico encuentra en su rey el representante fastoso que le conviene.

(1) Au sujet de, sur. — (2) Fréquentation, commerce, accueil. — (3) Soit, tantôt. — (4) Politesse. — (5) S'il aime. — (6) Le garder. — (7) Le dépenser.

Aunque no tenga la erudición que ostentan (1) ciertos monarcas, Eduardo VII no carece (2) de conocimientos intelectuales, es un hombre culto (3) que ha protegido siempre á las letras. Habla con facilidad y sin excesivos gestos; escribe él mismo ó dicta sus discursos y reserva siempre copias para la prensa. Aficionado al (4) teatro, ha introducido la ópera en Inglaterra; cuando va á una representación procura (5) no llegar tarde y no quiere que los actores le esperen.

No es necesario añadir que el rey de Inglaterra es una autoridad en



Eduardo VII.

lo que se refiere á modas masculinas y que, en los clubs, su criterio (6) es el argumento decisivo. Sin embargo tiene marcada preferencia para la vida libre; prefiere su *home* de Sandrigham á todos sus palacios. Cualquiera sea el tiempo, siempre está fuera (7), con el cigarro ó la pipa entre los labios, á caza, de paseo, tiene apariencia de un hombre feliz y efectivamente lo es.

Nada estraña pues que Eduardo VII sea un rey muy popular, y esta popularidad la debe aun á lo mucho que se cuida (8) del bienestar de las clases trabajadoras. Ha provocado la reunión de numerosas comisiones sobre habitaciones obreras, higiene pública y legislación del

(1) Montrent. — (2) Ne manque pas. (3) Instruit, cultivé. — (4) Amateur. — Amateur de. — (5) Il tâche de. — (6) Avis, jugement. — (7) Dehors. — (8) Au soin qu'il prend.

trabajo. Se ocupa de ello no solo por deber, sino también por su afición([1]) propia. Todos cuantos([2]) han vivido en Londres saben que sus vasallos le devuelven ([3]) fácilmente en aclamaciones la solicitud y el cariño que por su parte les tributa.

Por último y encima de todas débese añadir otra cualidad, la de ser un rey pacífico. Quizo ([4]) ver el fin de la guerra del Transvaal y pocas semanas después de su advenimiento se firmó la paz ».

La acogida que el pueblo parisiense ha hecho al rey de Inglaterra ha sido tan entusiasta y cariñosa como era de desear. Las manifestaciones de simpatía iban aumentando al par que Eduardo VII se mostraba más con la gracia amable que conocían ya al príncipe de Gales.

Su estancia ([5]) en la capital francesa dará los frutos que se esperaba de ella, es decir que reanudará ([6]) los lazos de simpatía entre Francia é Inglaterra, « cuya ([7]) prosperidad depende una de otra », según dijo el mismo monarca ante la Cámara de Comercio inglesa de París.

E.-H. Vallade.

(1) Goût. — (2) Tous ceux qui. — (3) Rendent. — (4) Il voulut. — (5) Séjour. — (6) Renouera. — (7) Dont le.

Asamblea médica hispano-americana.

Terminadas las sesiones del Congreso de Medicina, han comenzado inmediatamente las de la Asamblea médica hispanoamericana, hijuela([1]) de aquel y cuyo objeto es estrechar los lazos ([2]) de confraternidad entre los médicos que hablan el idioma español. La idea de celebrar esa Asamblea nació al celebrarse en París el XIII Congreso de Medicina, en 1900. Entonces quedó acordada la reunión de que hablamos y que no puede menos de ser provechosísima ([3]) para lograr ([4]) á intimidad Hispanoamericana.

Los temas que la Asamblea ha discutido y de que han sido ponentes([5])

(1) Fille. — (2) Liens. — (3) Très profitable. — (4) Obtenir. — (5) Déposants (déposés par).

los doctores Iborna, Olmedilla, Tolosa Latour, Ulecia, Menacho y Suárez de Mendoza, han ido todos encaminados á unificar el ejercicio de las profesiones médicas en todos los países en que se habla la lengua española, y síntesis de esos temas puede ser considerado el primero de ellos, en el que se pide ([1]) que « los títulos profesionales de todas las ciencias médicas serán válidos en todos los Estados asociados para ejercer las respectivas profesiones... » Con solo formular ese propósito, han dado los médicos hispanoamericanos prueba plena de su altruismo y de su alteza de miras ([2]), y de su espíritu perfectamente fraternal : lejos de ponerse barreras unos á otros como enemigos, como hermanos se tratan y pretenden quitar todos los obstáculos que pudieran hacer ilusoria la confraternidad que entre ellos existe.

Tan alto ejemplo merece ser aplaudido é imitado, y vale la pena de que los gobiernos reparen en él ([3]) y transformen en ley el deseo de los médicos, tan claro y noblemente expresada.

Con eso, la ciencia no perdería nada, y, en cambio, ganarían mucho los intereses de los médicos y tanto ó más, los de los enfermos ¿ No es doloroso que el doctor Santero médico reputadísimo en España, solo porque cruzó ([4]) el mar, haya, quedado reducido en América á ser un distinguido literato ?

Ya que razones de orden muy elevadas se oponen á la libertad profesional, y los títulos resultan imprescindibles ([5]), hágase al menos, que valgan lo más posible y no resulten convertidos, al cruzar las fronteras, en papeles mojados ([6]).

(*Nuevo Mundo.*)

A un ladino, otro mayor.

(*Fin.*)

Transcurre (*passe*) la mañana, y buena parte de la tarde sin que

(1) On demande. — (2) Vues. — (3) Y fassent attention, s'en occupent. — (4) Traversa — (5) Inévitables. — (6) Papiers mouillés.

el Piamontés reaparezca. En el interín (*pendant ce temps*), el bueno del señor Anselmo hierve (*bout*) de inquietud; se pone nervioso pensando en el enorme beneficio que espera realizar y teme (*craint*) que el muchacho del violín no vuelva. Asi pues, cuando éste se presenta, por fin, el señor Anselmo, carece (*manque*) de su habitual lucidez de espíritú.

— ¡ Hola ! ¿ te decidiste ya á venir ? le grita al muchacho, en cuanto le ve llegar.

— Si, señor; traigo la moneda de cincuenta céntimos y vengo á recoger (*reprendre*) mi violín.

— ¡ Tu violín ! ¡ tu violín ! ¿ tanto te urge (*tardé*) el recobrar ese viejo chirrión (*casserole*) ? ¡ una baratija (*bagatelle*) que ni siquiera vale (*qui ne vaut même pas*) pastel de liebre!

— ¡ Oh ! señor!...

— ¿ Te figuras que hablo así para causarte pena? Muy al contrario: tu aire despejado (*éveillé*) me agrada (*plaît*), y como tengo para mi que eres un infeliz, voy á proponerte un negocio. Mira: te compro tu chirrión y te lo pago espléndidamente. Te doy por el cinco pesetas. ¿ Qué tal ?... un duro, nuevecito, flamante (*flambant neuf*). Convenidos, verdad (*n'est-ce pas*)?

— ¡ Oh ! no, señor...

— ¿ Cómo que no?... Miren ese necio, que rehusa el buen dinero del tió (*du père*) Anselmo. ¡ Voya ! de añadidura (*sur le marché*), te daré un salchichón. ¡ Y que no sabe á gloria (*n'a pas goût de moisi*) el salchichón de mi casa.

— Gracias, señor.

— Gracias, sí, ó gracias, no?

— Gracias, no.

Estupefacto quedó el generoso salchichero. No esperaba tamaña (*une telle*) resistencia. Propone dos monedas de cinco pesetas, en vez de una, luego tres, luego cuatro y luego cinco. El muchacho sigue (*continue à*) rehusando. Insiste el señor Anselmo, y como tiene ancho campo á su disposición (mil pesetas más la comisión prometida por el noble conde Camelini) aumenta sus ofertas: llega hasta veinte duros!

A semejante cifra, el muchacho empieza á vacilar (*commence à hésiter*).

— Oiga usted, buen señor, dice: no comprendo por qué me ofrece usted ese dinero, ni puedo yo vender el violín; pero, si tanto se empeña usted (*si vous y tenez tant*), iré á buscar (*chercher*) á mi abuelo, y se arreglará usted con él.

— ¡Vete á buscar aunque sea al diablo, si quieres! grita el salchichero fuera de sí, y acabemos de una vez.

Echa á correr el muchacho, mientras el señor Anselmo pasea (*se promène*), calenturiento (*fiévreusement*) sobre las losas de mármol que ornan el suelo de su tienda.

Una hora transcurre (*s'écoule*), durante la cual mil ideas de codicia y fácil lucro acaban de enloquecer al honrado salchichero. Por último, regresa (*revient*) el muchacho acompañando á un anciano (*vieillard*) de barba nevada (*neigeuse*) y de plateada cabellera (*chevelure argentée*).

A la verdad, ese venerable Piamontés, no tiene el menor átomo de semejanza con la elegancia y distinción del conde Camelini, pero no le falta cierta originalidad: una testa de profeta ó de patriarca bíblico; sin duda sirve de modelo para los « Moisés » en los talleres (*ateliers*) de pintor. Con el acento más bonachón (*bonnasse*) del mundo, expone el anciano que « el violín aquél pertenece á la familia desde tiempo inmemorial, legándolo unos á otros de generación en generación; es un instrumento como ya no se fabrican hoy; sin embargo, ¡ como están ahora tan malos los tiempos!... La miseria es muy pesada (*lourde*) para un hombre de su edad, y si le ofreciesen un precio razonable... »

En resumen, tras de un largo

regateo (*marchandage*), el señor Anselmo y el abuelo quedan conformes (*tombent d'accord*) con doscientas pesetas. El salchichero, hombre metódico, hace que le firme recibo (*signer un reçu*) y luego entrega un cartucho (*étui*) con cuarenta duros que el anciano embolsa rápidamente. Acto seguido, planta en la puerta al viejo y al muchacho, deja al fiel Gaspar el cuidado (*soin*) de la tienda, y con el precioso instrumento bajo el brazo, vuela en dirección al Hotel de los Príncipes.

Inútil sera explicar detalladamente al lector que en aquel establecimiento de primer orden nadie conocía al conde Camelini. A pesar de las más obstinadas pesquisas (*recherches*), el señor Anselmo no ha vuelto á ver á tan distinguido personaje, ni al muchacho ni al anciano de patriarcal talante. El « precioso » violín ha logrado (*réussi à*) venderlo á un prendero en tres pesetas.

Jamás se consolará el bueno del salchichero de haberse dejado atrapar por aquellos bribones (*fripons*). El recuerdo de semejante lance le tortura á menudo con lacerante dolor; y en tanto que con febril mano mezcla la margarina con manteca, ó ingiere vaca cocida en los pasteles de liebre, su fiel Gaspar le oye suspirar á veces :

— ¡ Dios mío ! ¡ y que haya tantos canallas en este mundo !

Jorge Haurigot.

Longevidad de los Sabios.

El profesor Holden afirma que los hombres de ciencia, y especialmente los astronomos, disfrutan de longevidad excepcional.

La duración media de la vida humana es de treinta y tres años.

Según cálculos y observaciones hechas sobre más de mil casos, la vida media de los astronomos es de setenta y cuatro años ; la de los artistas, de cincuenta y nueve ; la de los literatos (1), de sesenta y cinco, y la de los sabios en general de setenta y dos años.

Practicados análogos estudios en lo que se refiere exclusivamente á los astrónomos, de cada mil casos, resultó que *quinientos noventa y seis* vivieron más de setenta y nueve años ; *doscientos seis*, de setenta á setenta y nueve ; *ciento veintiséis*, de ochenta á ochenta y nueve ; *quince*, hasta ciento, y *tres*, más de cien años.

Las causas de tan desusada (2) prolongación de la vida, bien pueden consistir en la tranquilidad de la existencia de los hombres dedicados á estudios científicos, y en la tendencia que muestran á la vida contemplativa. Véase (3) en la siguiente poesía las reglas de una buena higiene.

(1) Hommes de lettres. — (2) Inusitée. — (3) Voyez.

La Higiene en verso.

Vida honesta y arreglada
Usar de pocos remedios
Y poner (1) todos los medios
De no alterarse (2) por nada.
La comida moderada
Ejercicio y diversión (3)
No tener nunca aprensión (4)
Salir al campo algún rato (5),
Poco encierro (6), mucho trato (7),
Y continua ocupacion.

D. José de Letamendi.

(1) Mettre, employer. — (2) S'impressionner. — (3) Distraction. — (4) Crainte. — (5) Moment. — (6) Enfermé. — (7) Relations.

Pasatiempo.

Las tres Alhajas (1).

(RECREO MATEMATICO)

Colocad (2) sobre una mesa tres objetos diferentes, por ejemplo :

(1) Bijoux — (2) Placez.

un *reloj* (1), una *sortija* (2) y una *tabaquera* (3) y además, un menton (4) de 24 fichas.

Rogad (5) á tres espectadores que tomen, sin que vosotros lo sepáis (6), cada uno una de aquellas alhajas.

Dad una ficha á la primera persona, dos á la segunda, tres á la tercera.

Dejad sobre el tapete las 18 fichas restantes, y pasad á la habitación vecina, desde donde diréis al que tiene la *sortija* que tome tantas fichas como tenga; al que tiene el *reloj*, que tome doble número de las que se le han dado, y al que tiene la *tabaquera*, que tome cuatro veces más que las que ya posee.

Al volver (7) á la sala, contad las fichas que quedan, y adivinaréis el objeto que ha escogido cada persona:

Si queda una ficha, la primera persona tiene la sortija, la segunda el reloj, la tercera la tabaquera.

Si quedan dos fichas, la primera persona tiene el reloj, la segunda la sortija, la tercera la tabaquera.

Si quedan tres fichas, la primera persona tiene la sortija, la segunda la tabaquera, la tercera el reloj.

Si quedan cinco fichas, la primera persona tiene el reloj, la segunda la tabaquera, la tercera la sortija.

Si quedan seis fichas, la primera persona tiene la tabaquera, la segunda la sortija, la tercera el reloj.

Si quedan siete fichas, la primera persona tiene la tabaquera, la segunda el reloj, la tercera la sortija.

Jamás quedan cuatro fichas.

(1) Montre. — (2) Bague. — (3) Tabatière. — (4) Tas. — (5) Priez. — (6) Sans que vous le sachiez. — (7) En revenant.

Cómo se casan los Chinos.

En la China, ó dicho en términos más elegantes, en el Celeste Imperio, el hombre que desea contraer matrimonio no puede ver á la novia hasta el día mismo de la boda.

Llegado este día, el novio va á la casa de su futura, acompañado por una procesión de amigos y músicos, y allí es recibido en la habitación principal por el que va á ser su suegro. Después que ha hecho una libación, entra la novia en escena, cubierta de pies á cabeza con un mantón de paño carmesí muy espeso, y hace una reverencia hacia donde sabe que está el novio á quien el manto le impide ver. En seguida sube á su litera y es conducidà, en medio de la escolta de amigos, á su futura casa. Al llegar á la puerta el novio da un golpe con su abanico en la portezuela de la litera, y la novia, todavía bien tapada, es subida á la casa sobre una caldera con carbones encendidos puesta en el umbral. Al llegar á la sala, donde la espera su novio, se postra en tierra ante él: la esclava ante su señor. El hombre levanta entonces el velo, y por primera vez el novio y la novia se contemplan uno á otro. Es de suponer que en este crítico momento se darán muchos desengaños; pero la etiqueta prohibe decir ni una sola palabra.

Después el matrimonio es consagrado ante el altar de los antepasados, donde el novio invoca los manes de sus mayores, les anuncia su boda y les pide la bendición.

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 12 (1).

El alumno pobre.

Lo más á menudo, partía yo para el colegio en ayunas, la cabeza y el estómago vacíos. Cuando mi abuela venía á vernos, eran los días felices; me enriquecía con algunos cuartos. Calculaba entonces, durante el camino, lo que bien podría comprar para engañar mi hambre. Lo mas prudente hubiera sido entrar á casa del panadero; pero ¿ cómo descubrir mi pobreza comiendo mi pan seco delante de mis compañeros? Veíame ya expuesto á sus risas y eso me hacía estremecer. Esta edad no tiene piedad.

Para escapar á las burlas, imaginaba comprar algo bastante nutritivo para sostenerme y que se pareciese sin embargo á una golosina. Las más veces era el pan de especia que hacía los gastos de mi almuerzo. No faltaban tiendas de este género en mi camino. Por dos cuartos, tenía uno un trozo magnífico, un hombre soberbio, un gigante, por lo alto de su estatura; en cambio, era tan llano que lo introducía dentro de mi cartera, y no la hinchaba mucho. Durante la clase, cuando sentía el vértigo apoderarse de mi, y que tenía turbia la vista por eso de la inanición le rompía un brazo, una pierna, que mordía á escondidas. Mis vecinos non tardaron en sorprender mi artificio. « ¿ Qué comes ahí ? » me decían. Les contestaba, no sin avergonzarme : « Mis postres. »

VERSION 15 (1).

Je crois, sans en être très sûr, parce que je n'ai pas fixé mon attention avec persistance sur le tableau, que c'est par là que commence le véritable élargissement du bassin et que la rivière se repose un peu des fatigues de sa descente rapide, s'étendant au loin par de grands espaces presque plats et bien éclairés par le soleil. Ce dont je me souviens bien, c'est qu'avec la liberté que leur donnent ces largeurs relatives, la rivière et le chemin (celui-ci à gauche maintenant de celle-là) se séparent l'un de l'autre avec fréquence, sans arriver cependant à se perdre de vue complètement. Après tout, ils ne sont nullement obligés de rester toujours réunis et c'est sans doute pour cette raison que le chemin, sans obstacles ni entraves, comme la rivière, qui l'obligent à descendre continuellement par un lit déterminé, se lançait au besoin dans un sentier grimpant, jouissant ensuite du plaisir de saluer, du haut de la colline rocailleuse, son compagnon rampant, qui se donnait beaucoup de peine (suait à grosses gouttes) pour s'ouvrir un passage dans le fond d'une petite vallée étroite, entre des cailloux et des touffes d'osier.

(1) Voir le texte dans le n° 9 (15 février 1903) partie allemande, p. 320.

THÈME 13 (1).

El duque de Orleáns, regente durante la minoría de Lúis XV, preguntaba cierto día á un extranjero sobre el carácter y el genio diferentes de las naciones de Europa. « La única manera de contestar á Vuestra Alteza Real, dijo el extranjero, es repetiros las primeras preguntas que se hacen con mas frecuencia en los diferentes pueblos á cerca de un hombre que se presenta en el mundo.

En España, prosiguió, preguntan: ¿ Será un grande de primera clase ? En Alemaña : ¿ Podrá entrar en los cabildos ? En Francia : ¿ Estará bien en la corte ? En Holanda : ¿ Tendrá mucho dinero ? En Inglaterra : ¿ Qué hombre es ?

VERSION 16 (1).

La maison d'Antoine Molinar.

A l'extrémité opposée du champ de l'église lui même, entièrement planté de noyers, de cerisiers et autres arbres fruitiers, sauf un petit espace qui sert

(1) Voir n° 11 (20 avril 1903), p. 528.

d'aire commune au village, se trouve la maison d'Antoine Molinar. A gauche de la porte se trouve un orme, formant une toiture fragile, qui abrite un tas de bois, une charrette et plusieurs instruments aratoires, parmi lesquels une charrue, une herse et une houe ; à droite il y a un très beau cerisier, dont les branches cachent presque toute la façade de l'édifice. Le premier étage de celui-ci sert d'habitation à Antoine et à sa famille ; le rez-de-chaussée sert d'écurie, de *rocha* (1) et de cellier et l'étage supérieur de grenier. Derrière la maison il y a un jardin entouré d'un mur en pierres sèches, dont la partie intérieure est tapissée d'une superbe *andana* (1), et rempli de vigoureux arbres fruitiers que les maîtres soignent avec un amour particulier, quoique leur ombre porte préjudice aux légumes.

(1) *rocha*, division qui se trouve habituellement dans les écuries pour séparer le jeune bétail de leurs mères.

(1) *andana*, mot avec lequel on désigne les treilles qui bordent habituellement les jardins ou les carrés.

EXAMENS ET CONCOURS

École Polytechnique (1902.)

THÈME FACULTATIF.

Même texte que pour le thème italien [Voir n° 15 (5 mai 1903), page 576].

École spéciale militaire de Saint-Cyr (1902.)

THÈME FACULTATIF.

Même texte que pour le thème italien [Voir n° 9 (5 février 1903), page 335].

Brevet supérieur.

(*Aspirants*, *Bordeaux*, *2e session 1902.*)

VERSION

Sevilla.

Londres es tristísimo, Paris vertiginoso, Viena elegante, Berlin militar. En Europa no hay más que dos ciudades alegres, á las que acuden viajeros de las cinco partes del mundo : Nápoles y Sevilla. Nápoles conserva todavía mucho de su antiguo carácter español : ruido, coches con campanillas, fustagos al aire, vagos que cantan, sol y pereza. Pero Sevilla tiene más encanto. Parece que se le queda á uno en la memoria el olor de azahar que alli se respira. Algún sabio ha dicho que existe la memoria de los olores. Lo que es el de Sevilla, se recuerda siempre... Tengo ganas de vir al muchacho aquél, que no sé si aún vivirá, que iba cantando por la calle de las Sierpes :

Vendo rositas
¡ Ay qué bonitas !
¿ Quién quiere flores
de tos (1) colores?

Eusebio Blasco.

(1) *tos* (*todos*).

THÈME

« De quel pays êtes-vous, Monsieur ? Anglais, sans doute ? — Français et votre grand serviteur. Et vous, Mademoiselle ou Madame, vous êtes probablement de Cordoue ? — Non. — Vous êtes du moins Andalouse. Il me semble le reconnaître à votre doux parler. — Si vous remarquez si bien l'accent du monde, vous devez bien deviner qui je suis. — Je crois que vous êtes du pays de Jésus, à deux pas du paradis. (J'avais appris cette métaphore, qui désigne l'Andalousie, de mon ami Francisco Sevilla, picador bien connu.) »

P. Mérimée (*Carmen*).

Les Quatre Langues

Nº 18. 20 Juin 1903. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

La Carrera París-Madrid.

El entusiasmo que la carrera París-Madrid despertó [1], antes de empezada, en las capitales de Europa, fué indescriptible. En París, no se hablaba de otra cosa: discutiendo con apasionamiento las menores incidencias que pudiera tener la carrera. En Alemania, en Bélgica, en España, en Austria y en toda Francia, se aguardaba [2] con extraordinario interés el resultado de la carrera, que puede calcularse ponia en circulacion ocho millones de francos, suma en la que se tasa el valor del material preparado para realizarla.

Para los fabricantes de automóviles tenía excepcional importancia que el vencedor sea un coche suyo.



Mapa de la carrera de París Madrid.

Los vehículos que tomaron parte en esta carrera fueron divididos en cuatro clases: 1º coches grandes de 650 á 1000 kilos; 2º coches ligeros de 450 a 650 kilos; 3º coches pequeños hasta 450 kilos; 4º motocicletas.

Esta importante experiencia *sportiva* tuvo lugar [3] el dia 24 de mayo último. En 1901 se había verificado la carrera de París-Berlin; en 1902 la de París-Viena; la de 1903 entre París y Madrid era todavia más larga y se esperaba de ella resultados sorprendentes.

Este año la lista de los corredores era también mayor de las anteriores pues pasaban de trescientos los inscritos, de los cuales dejaron de salir [1], a la hora de ser llamados, más de ciento. Entre aquellos figuraban el vencedor de la carrera de París-Viena, los automovilistas mas afamados del mundo, notándose desde luego la presencia de una señora aficionada al automovilismo, Madame du Gast.

Las operaciones de peso y marchamo [2] de los coches se hicieron en el Jardin de las Tullerías, resultando muy curiosa la comparación entre el formidable aspecto de los coches del fabricante Mors, verdaderos monstruos, y los diminutos [3] vehículos que presentó el industrial Victoria, que comparados con aquellos parecían juguetes de niños.

El itinerario total comprendía una

1. Eveilla, souleva. — 2. On attendait. — 3. Eut lieu.

1. Ne partirent pas. — 2. Plombage. — 3. Petits.

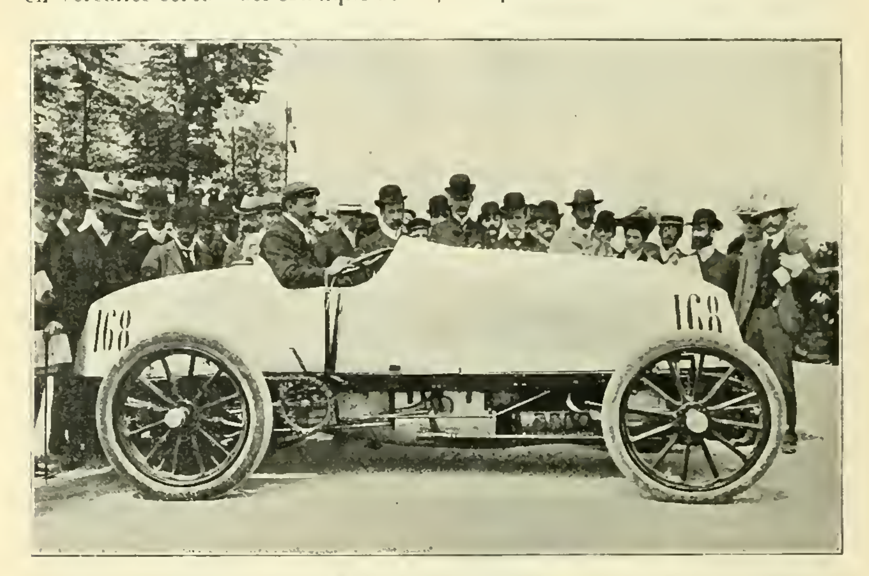
longitud de 1452 kilometros (Versalles á Madrid), de los cuales 787 en Francia y 665 en España, y el camino estaba dividido en tres etapas, la primera hasta Burdeos con 580 kilometros, la segunda desde Burdeos hasta Vitoria con 386 kilometros y la tercera desde Vitoria hasta Madrid con 486 kilometros.

La primera etapa.

El punto de salida fué escogido en Versalles cerca [1] del estanque de

130 kms por hora y quedando el por medio [1] superior á 180 kilometros.

M. Lúis Renault, que salió de Versalles en tercer lugar, llegó el primero á Burdeos, á las 12 horas 14 minutos y 45 segundos. Siguióle M. Jarrot, á las 12 horas, 30 minutos y 55 segundos, apareciendo después M. Gabriel, que batió el *record*, siendo luego proclamado vencedor pues había recorrido la primera etapa en 5 h. 13 m. 31 s.



El automóvil de M. Gabriel, el vencedor de la 1ª etapa.

los Suizos. Partió el primer coche á las tres y cuarenta y cinco minutos de la madrugada [2], siguiendo los demás [3] por intervalos de un minuto.

Ha sido espectáculo sorprendente presenciar [4] el comienzo de la carrera. Puede decirse que no hubo, en Paris, *sportman*, *chauffeur*, ni aficionado [5] alguno al automovilismo que se hubiese quedado en casa. Según dicen, más de diez mil personas pasaron la noche al raso [6] y los establecimientos de Versalles permanacieron abiertos é iluminados durante toda la noche.

La velocidad de los competidores pasó la que se había visto hasta ahora, alcanzando pronto 120 á

1. Près. — 2. Du matin. — 3. Les autres. — 4. D'assister. — 5. Amateur. — 6. En plein air.

Suspensión de la carrera.

Tan extraordinaria velocidad no se podía alcanzar [2] sin que ocurriesen [3] desgracias personales. En efecto nueve muertos y muchos heridos ocasionó la carrera en su primera etapa. Marcel Renault, Stead y su mecánico, Loraine-Barrow y su mecánico, Porter y los conductores del coche ligero Richard que tomaban parte en la carrera fueron heridos [4] ó murieron por diferentes causas; habiendo sido atropellados en el viaje y por otros vehiculos un niño, una mujer, dos soldados y varios otros curiosos.

Ante la noticia de tales desgracias, en Burdeos y en Paris la consternación fué grande, tanto que al movimiento de entusiasmo y de inte-

1. La moyenne. — 2. Obtenir, atteindre. — 3. Qu'il arrivât. — 4. Blessés.

rés despertado por el comienzo del espectáculo, sucedió una formidable protesta pidiendo [1] la suspensión de la carrera. El jefe del Gobierno francés prohibió que se continúe la carrera, en vista de los sangrientos sucesos ocurridos y el Gobierno español hizo otro tanto por la parte que debía desarrollarse en nuestro territorio.

En España se habían llevado á cabo [2] preparativos para cooperar á la mejor terminación del espec-

con su admirable sección de ciclistas estaban convenientemente distribuidas á fin de prestar, en caso de desgraciado accidente en territorio español, sus humanitarios servicios.

La cuestión de los alojamientos de personas y de vehículos preocupó también al Real Automóvil Club, que por fin logró [1] solucionar satisfactoriamente el asunto.

Los Gobiernos se vieron obligados á dictar disposiciones fiscales y de



Madame du Gast en el momento de la salida (fotografía tomada con la luz eléctrica).

táculo, los cuales resultaron frustrados por la interrupción de la carrera; bueno es que esos esfuerzos sean conocidos del público.

En todos los pueblos españoles por donde tenían que pasar los automovilistas, se dieron instrucciones á los vecinos [3] para que coadyuvaran al mejor éxito de la carrera. Las frecuentes excursiones de los socios del Real Automóvil Club á dichos puntos; la colocación [4] de señales, el precipitado arreglo de los caminos, que se obtuvo del ministro de Obras públicas enseguida de solicitado, todo esto despertó interés y curiosidad grandes.

Las ambulancias de la Cruz Roja,

1. Demandant. — 2. Mené à bonne fin, exécuté. — 3. Habitants. — 4. La pose.

orden público para facilitar el paso de los automóviles; las compañías de ferrocarriles [2] de Francia y España organizaron trenes de lujo para llevar á distinguidos expedicionarios hasta los parajes en que pudieran presenciar mejor las principales etapas de la carrera; los alegres *touristas* han venido por esos campos siendo agasajados [3] con gran entusiasmo en todas las poblaciones en donde detuvieron su marcha; en Madrid es todo lo relacionado con la carrera de automóviles la nota del día, constituyendo el original y emocionante espectáculo el *clou* de sus ilusiones y entusiasmos para los arrojados [4] *sportmen* del *taf-taf*, una labor más para el pobre

1. Réussit à — 2. Chemins de fer. — 3. Accueillis. — 4. Intrépides.

periodista y expectante curiosidad para algunos millares de individuos.

Crónica alegre.

El Automóvil.

El furor automovilista adquiere todos los caracteres de una dolencia [1] nacional.

Con motivo de la carrera París-Madrid casi todas las personas elegantes han pensado en la necesidad de adquirir automóviles.

Por de pronto [2] Gumersindo Pulpejo, hijo único de don Melitón y doña Bernada, retirados hoy del comercio de pieles de cabrito, y uno de los jóvenes que brillan con luz propia en Romea, en Apolo [3], y en los Viveros [4], los domingos por la tarde, ha adquirido un automóvil de segunda mano por 214 pesetas.

Los papás, al principio [5], se opusieron á la compra [6], porque decían que les ha costado mucho trabajo reunir lo que hoy tienen ; pero á esto contestó el joven *sportman* :

— Bueno, pues si me negáis [7] este capricho tan decente, voy á lanzarme á la cárpula.

— ¿ Y eso qué es ? preguntó la madre sorprendida.

— *Cárpula* — dijo el padre — viene á ser así como *embriagüez* [8].

— Eso, eso — asintió Gumersindo.

El padre se puso á meditar, á la madre se le llenaron los ojos de lágrimas y los dos acabaron por soltar [9] las 214 pesetas.

El automóvil había pertenecido á un comisionista alemán que se deshizo de él por haber perdido un ojo en un choque con un carromato [10], después pasó á poder de un marquesito andaluz : éste, en un apuro pecuniario [1], se lo traspasó á un dentista, el cual no sabiendo qué hacer con el artefacto [2] fué y se lo vendió al joven Gumersindo.

Lo primero que hizo el nuevo poseedor fué cubrirse con un traje [3] de piel de carnero [4] recién esquilado [5], que le daba todo el aspecto de un esquimal ; púsose [6] en la cabeza una especie de gorro [7] portugués de merinillo [8] azul con visera y ante los ojos unas antiparras [9] verdes guarnecidas de badana. Después montó en el artefacto, agarróse [10] á la manivela y *paf, paf, paf*, se lanzó á toda velocidad por el camino de Aravaca. Pero antes de llegar á la Puerta de Hierro el automóvil hizo ¡ *crac* ! y se detuvo en firme [11]. Apeóse [12] Gumersindo.

— ¡ Demonio ! ¡ Se habrá roto algo ? — se preguntó sorprendido y fué á registrar [13] la maquinaria.

A todo esto el automóvil se estremecía [14] con movimientos violentísimos, como si quisiera desarticularse en mitad de la vía pública impregnando al propio tiempo el ambiente de un olorcito [15] á petróleo refinado que daba náuseas.

— Qué peste ! — decían los sencillos aldeanos [16] que habían acudido á presenciar el percance [17] á la vez que se tapaban las narices [18].

Gumersindo, en cuclillas [19], trataba de averiguar la causa de la detención metiendo los dedos en una especie de alacena [20] colocada en la parte anterior del armatoste [21].

— Puede que se *haya recalentao* — advirtió un campesino.

---

1. Mal, maladie. — 2 Aussitôt. — 3. Théâtres. — 4. Guinguettes des faubourgs. — 5. Au commencement. — 6. S'opposèrent à l'achat. — 7 Refusez. — 8. Ivrognerie. — 9. Lâcher. — 10. Camion.

1. Gêne pécuniaire. — 2. Instrument. — 3. Costume. — 4. Peau de mouton. — 5. Tondu. — 6. Il se mit. — 7. Casquette. — 8. Mérinos. — 9. Lunettes. — 10. Se cramponna. — 11. S'arrêta net. — 12. Descendit, mit pied à terre. — 13. Examiner. — 14. Se secouait. — 15. Petite odeur. — 16. Naïfs villageois. — 17. Accident. — 18. Se bouchaient le nez. — 19. Accroupi. — 20. Armoire-garde-manger. — 21. Instrument embarrassant.

— No sea usted ignorante — contestó Pulpijo mirando con indignación al curioso. Y siguió examinando la alacena ; pero el automóvil no se movió. De pronto los dedos del joven tropezaron con [1] un ganchito [2] y la maquinaria comenzó á funcionar rápidamente, imprimiendo al vehículo una velocidad vertiginosa.

— ¡ Qué se va ! ¡ Qué se va ! — gritaron los curiosos.

Gumersindo echó á [3] correr como un loco, tras el automóvil, que levantaba á su paso nubes de polvo y ponía en precipitada fuga á cuantas personas transitaban por la carretera.

Espantábanse las caballerías, cacareaban [4] las aves de corral [5], volaban asustados los pajarillos, huían los lagartos [6] y el automóvil seguía corriendo, corriendo, como una máquina infernal que llevase en su seno la destrucción y la muerte.

Gumersindo, siempre detrás, exclamaba con voz desfallecida [7] :

— ¿ Pero cuando parará [8] eso ?

Al llegar á la cuesta de las Perdices ¡ *crac !* el automóvil volvió á detenerse [9] de pronto.

— Gracias á Dios ! dijo el joven Pulpejo acelerando el paso.

Y se agarró á la manivela, como se agarra el náufrago á la tabla [10] salvadora.

— Ya no te escaperás, maldito — esclamó posesionándose de su asiento [11] y tratando de echar á andar el automóvil.

¡ Que si quieres ! La trepidación ruidosa y violenta imprimía al cuerpo del joven un movimiento de maniquí desarticulado, que le removía el estómago y le obligaba á agarrarse con la mano izquierda á la barandilla del asiento, mientras con la otra procuraba hacer girar la rueda.

— ¿ Otra vez se ha parado ? — dijo Pulpejo con estupor.

Volvió á échar pie á tierra, pero esta vez no pudo dar con [1] el ganchito salvador, subióse de nuevo al vehículo y ¡ nada ! ; bajóse nuevamente : subió otra vez, y nada !

. . . .

A la mañana siguiente [2] los sencillos aldeanos contemplaban con asombro [3] al joven Pulpejo, profundamente dormido en el pescante del automóvil, mientras éste seguía haciendo *paf, paf, paf* y embalsamando el ambiente con el perfume del petróleo refinado.

Luis Taboada
(*Nuevo Mundo*).

1. Rencontrèrent. — 2. Crochet. — 3. Se mit à. — 4 Criaient. — 5 Oiseaux de basse-cour. — 6. Lézards. — 7. Epuisée. — 8. S'arrêtera-t-il ? — 9. S'arrêta de nouveau — 10. Planche. — 11 Siège.

1. Rencontrer. — 2. Le lendemain matin. — 3 Etonnement.

Errores admitidos.

La piel del rinoceronte [1] es tan blanda [2] que se la puede cortar con un cuchillo ordinario. Esto se encuentra en abierta contradiccion con lo que se dice en todas las obras de historia natural, de que dicho animal está provisto de una piel á prueba de bala ; pero lo cierto es que semejante [3] dureza sólo la tiene el cuero ya curtido [4], y acaso esto es lo que ha dado origen á aquel error, del que participan casi todos los hombres de ciencia desde que el rinoceronte fue por primera vez conocido hasta nuestro dias.

Entre las falsedades admitidas por los naturalistas, ninguna se encuentra tan arraigada [5] como la afirmacion de que los leones no trepan à [6] los arboles. Aunque sin acertar [7] a explicar el por que, todos los zoologos, aun los mas eminentes, dicen con la mayor formali-

1. Rhinocéros. — 2. Molle. — 3. Une pareille. — 4 Cuir tanné — 5. Enracinée — 6 Ne grimpent pas sur — 7 Réussir

dad que el león jamás sube á un árbol, y que en esto se diferencia de los demás [1] félidos [2], desde el tigre y la pantera, hasta nuestros inocentos mínimos [3], todos los cuales son excelentes trepadores [4]. Hasta en una excelente obra que ahora se está publicando en Paris, bajo la dirección del director del Museo de historia natural de aquella capital, se niega al león la habilidad [5] que todos sus congéneres poseen.

Sin embargo, el león sube [6] y puede subir á un árbol lo mismo que el gato más ágil ; lo que es, que no lo hace sino muy raras veces, porque los antílopes, las cebras y demás animales que le sirven de alimento no se encuentran sino en parajes abiertos, desprovistos de arbolado, y por otro lado, los monos [7], las ardillas [8] y todos los seres que el león encontraría entre el ramaje, son una presa demasiado despreciable para una fiera [9] tan grande. Uno de los viajeros modernos más dignos de crédito, M. Alfredo Sharpe, dió muerte á un león que estaba subido en un árbol, y asegura que en el Africa central inglesa no es raro ver al llamado rey de los animales subir á las ramas más gruesas para explorar desde allí el terreno. Análogas observaciones ha hecho también en el Uganda Sir Harry Johnston, á quien se deben tantos y tan notables descubrimientos sobre la fauna de aquel país.

Comparable, por lo muy generalizada al error referente al león, es la fábula sobre el aprovechamiento ([10]) del agua conservada en el estómago del camello [11]. Según la mayor parte de los libros de ciencias ó de viajes que andan en manos de todo el mundo, cuando los hombres de una caravana se ven expuestos á morirse de sed en medio del desierto, matan un camello, le sacan el segundo estómago, y vaciando el agua allí contenida beben á placer á costa [12] del infeliz animal que pierde su vida por conservar la de sus amos [13].

La historia es muy bonita, casi

1. Les autres. — 2. Félins. — 3. Minets. — 4. Grimpeurs. — 5. Faculté. — 6. Monte. — 7. Singes. — 8. Ecureuils. — 9. Fauve, bête féroce. — 10. Utilisation. — 11. Chameau. — 12. Aux dépens. — 13. Maîtres.

conmovedora ; parece que está uno viendo a un Beduino, envuelto en su jaique [1], sacar la gumía [2] y hundirla [3] en la garganta del pobre camello, invocando á la vez el auxilio de Alá. Por desgracia para los que se venen el duro trance [4] de quedarse sin agua en el Sahara, el líquido contenido en el estómago del camello no es más que una verdadera porquería [5], excelente para la nutrición del animal, pero absolutamente imposible de beber por ningún ser humano. Los Arabes, dicho sea de paso [6], no tienen la menor noticia acerca de tan bonita historieta, que ya refutó Brehm hace algunos años, y que más recientemente ha echado [7] por tierra Mr. Atteridge, periodista inglés que pasó mucho tiempo en el Sudán, tratando de cerca ([8]) á los camelleros del desierto y á sus camellos.

(*Alrededor del Mundo.*)

1. Burnou. — 2. Grand couteau. — 3. L'enfoncer. — 4. Danger. — 5. Chose répugnante. — 6. Soit dit en passant. — 7. Jeté. — 8. De près.

Un Nido costoso.

En una fábrica de anteojos (*lunettes*) de Bombay, dirigida por los Sres. Lawrence y Mayo, venía notándose hace algún tiempo la desaparición de algunas monturas de lentes (*pince-nez, lorgnons*) y anteojos, sin que de ello se pudiera culpar (*accuser*) á ninguno de los dependientes (*employés*) de la casa.

Tan pronto (*aussitôt*) como se fabricaban las monturas, eran colocadas (*placées*) ordenadamente sobre una mesa (*table*) en una habitación donde solamente entraban los directores de la fábrica y un ayudante (*aide*) de toda confianza ; de modo, que el hecho (*le fait*) iba tomando el aspecto de cosa de magia. En cuatro días desaparecieron hasta 84 monturas de oro, plata y acero.

Por fin, al entrar (*en entrant*) una mañana en la habitación, el

ayudante vió, con el natural asombro (*étonnement*), que un cuervo (*corbeau*) se metía por una ventana, cogía con el pico (*bec*) una montura de oro y se iba por donde había venido. El ayudante se ocultó (*cacha*) y el ave (*oiseau*) no tardó en volver (*revenir*) para llevarse (*emporter*) otra montura. Esta vez nuestro hombre la siguió con la vista y observó que se detenía (*arrêtait*) en el tejado (*toit*) de una casa vecina.

Obtenido un permiso para subir allí, se encontró el nido del cuervo, pero no un nido como otro cualquiera, sino hecho con cerca de cien monturas de anteojos, todas ellas perfectamente conservadas, sin torcer ni romper.

Se calcula que el valor de este nido sin igual asciende (*s'élève*) á unas 1 300 pesetas.

Producción de Libros.

De los datos consignados en una estadística que recientemente ha visto la luz en Inglaterra, resulta que anualmente se publican en el mundo más de *setenta mil volúmenes* nuevos.

Esta producción fenomenal se distribuye de esta suerte :

Alemania, veintrés mil.

Francia, trece mil.

Italia, nueve mil quinientos.

Gran Bretaña, seis mil quinientos.

Estas son las naciones grandes productoras de libros.

A continuación, y por orden de importancia, figuran los Estados Unidos, Austria-Hungria, Bélgica, y Rusia.

España no aparece por ninguna parte.

El doctor Carlino.

Con grande método mata (*tue*)
El tal doctor cuendo cura (*soigne*) :
Los que pulsa (*tâte le pouls*), esos no viven,
Pero mueren los que pulsa.
El cura (*curé*) y Carlino juntos
Siempre recetan á una (*tendent au même but*) ;
Dice : *Récipe* (*ordonnance*), Carlino ;
Requiescat in pace, el cura.
Saben esto los criados (*domestiques*),
Y antes de ir por la purga,
Se pasan por la parroquia (*presbytère*)
Para prevenir la tumba.

El Padre Francisco Isla.

EXAMENS ET CONCOURS

Brevet supérieur.

(*Aspirantes, Aix, 2e session 1902.*)

THÈME 14.

La Fontaine réprouvait absolument l'emploi des *apartés* au théâtre. « Rien, disait-il un jour en soupant avec Boileau, Molière et quelques autres de ses amis, rien n'est plus contraire au bon sens. Quoi ! le parterre entendra ce

qu'un acteur n'entend pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle! » Boileau, voyant qu'il s'échauffait et qu'il était absorbé par cette discussion, se mit à dire à haute voix: « Il faut que La Fontaine soit un grand coquin, un grand maraud! » Il répéta plusieurs fois cette même apostrophe sans que son antagoniste en entendît rien; mais à la fin Boileau, Molière et les autres convives partirent d'un éclat de rire; La Fontaine en demanda le sujet, et en rit avec eux.

VERSION 18.

Esopo y el Viajero.

Esopo, el célebre fabulista, era muy pobre, y muchas veces tenía que ir á pié de una ciudad á otra. En una de sus escursiones encontró en el camino á un viajero, el cual deteniéndose le preguntó: ¿ Puede Vd. decirme á qué hora llegaré á aquel pueblo que está sobre esa colina? — En llegando lo sabrá Vd, contestó Esopo. — Yo lo sé, dijo el viajero; pero lo que deseo saber, es cuanto tiempo tardaré. Esopo pareció ofenderse, y repitió la misma contestación. El viajero siguió su camino diciendo para si: Este hombre me parece un ignorante, y no me dirá lo que necesito saber. Algunos minutos despues oyó que le llamaban, y volviendo la vista, vió á Esopo que le seguía. ¿ Qué quiere Vd? le preguntó. « Dentro de hora y media llegará Vd. al pueblo, respondió Esopo. ¿ Y por qué no me lo dijo Vd. cuando se lo pregunté. — Antes necesitaba ver lo ligero que Vd, andaba. »

Bourses de séjour à l'étranger (1902).

(*Elèves des écoles primaires supérieures.*)

VERSION

Doña Irene, Doña Francisca, Don Diego.

Doña Francisca. — ¿ Nos vamos adentro, mamá, ó nos quedamos aquí?

Doña Irene. — Ahora, niña, que quiero descansar un rato.

Don Diego. — Hoy se ha dejado sentir el calor en forma.

Doña Irene. — ¡ Y que fresco tienen aquel locutorio! Está hecho un cielo. [*Sientase Doña Francisca junto á Doña Irene*].

Doña Francisca — [*Aparte*] Pues con todo, aquella monja gorda que se llama la madre Angustias, bien sudaba. ¡ Ay! ¡ Como sudaba la pobre mujer!

Doña Irene. — Mi hermana es la que sigue siempre bastante delicadita. Ha padecido mucho este invierno. Pero vaya, no sabía qué hacerse con su sobrina la buena señora. Está muy contenta de nuestra elección.

Don Diego. — Yo celebro que sea tan á gusto de aquellas personas á quienes debe Vd. particulares obligaciones.

Doña Irene. — Si, la tia de acá está muy contenta; y en cuanto á la de allá, ya lo ha visto Vd. Le ha costado mucho despegarse de ella; pero ha conocido que siendo por su bienestar, es necesario pasar por todo. Ya se acuerda Vd. de lo expresiva que estuvo, y...

Don Diego. — Es verdad. Sólo falta que la parte interesada tenga la misma satisfacción que manifiestan cuantos la quieren bien.

Doña Irene. — Es hija obediente, y no se apartará jamás de lo que determine su madre.

L. F. de Moratin.
(*El si de las niñas*).

THÈME

Même texte que pour le thème anglais [Voir n° 2 (20 oct. 1902), page 56].

Les Quatre Langues

N° 19. 5 Juillet 1903. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

D. Gaspar Núñez de Arce.

El día 9 de junio último falleció [1] en Madrid el insigne poeta D. Gaspar Núñez de Arce, gobernador que era del Banco Hipotecario y exministro de la Corona. Cuánto de más notable contiene la capital en ciencia, arte y política acompañó hasta la última morada [2] al inspirado cantor de *Los gritos del combate*, su obra maestra.

Si bien se hablaba poco de Núñez de Arce durante estos últimos quince años porque escribía poco, había tenido momentos de gran popularidad en toda España y la América del Sur. Las últimas producciones de su pluma son algunos fragmentos del poema *Luzbel* y *Sursum Corda*, el manifiesto que en 1901, en los primeros días del siglo, dirigía á los espíritus españoles de Europa y de América, convidándolos á la esperanza...

En marcha, en marcha, pues. La fe que siento
De mi encendido corazón desborda.
¿ No me darán hasta ganar la cumbre [3],
Alas la ciencia, la esperanza aliento [4],
Y el triunfo Dios ? ¡ Arriba ! ¡ *Sursum Corda !*

Don Gaspar Núñez de Arce como Campoamor, como la mayor parte de los escritores ilustres de su tiempo, tomaron parte activa en la política y desempeñaron [5] cargos públicos que están en abierta oposición con la poesía. ¿ Quién que no conozca [6] nuestras costumbres políticas, no se asombrará [7] al saber que Campoamor fué director de Sanidad y que el autor del *Idilio* ha muerto siendo gobernador del Banco Hipotecario ?

Don Gaspar, como se le llamaba cariñosa [8] y respetuosamente, tomó parte activa en los principales acontecimientos [9] ocurridos [10] en España desde el año 1860 hasta el presente. El periodismo gozó [11] las primicias de su ingenio, y ya en 1859, confióle *La Iberia* el cargo de corresponsal en África y allí, en compañía del inolvidable D. Pedro de Alarcón y de Navarro Rodrigo, corresponsal de *La Época*, fué cronista de aquella guerra, última página de gloria de la Historia militar de España.

Núñez de Arce era liberal no sólo por determinación de sus ideas, sino por tradición. Desde muy joven se afilió al partido de la Unión Liberal, de que era jefe D. Leopoldo O'Donell, y diputado de esta agrupación política fué elegido en 1865 por Valladolid, su patria (en donde nació el año 1834).

Obtuvo en 1883 la cartera [12] de Ultramar [13] y en 1886 fué nombrado senador vitalicio [14]. Nombrado más tarde gobernador del Banco Hipotecario ha desempeñado este cargo, respetado por el partido silvelista hasta el día de su muerte.

La rectitud de Núñez de Arce era proverbial ; jamás transigió con la inmoralidad. Sus costumbres eran sencillas, su trato [15] afable. En estos últimos años fué su anhelo [16] constante dar sepultura decorosa á los restos de Lara, Espronceda y Rosales. Al fin pudo ver realizado su deseo en Mayo de 1902. En el

1. Mourut. — 2. Demeure. — 3. Sommet. — 4. Souffle. — 5. Remplirent. — 6. Quel est celui qui, ne connaissant pas. — 7. Ne sera pas étonné.

8. Affectueusement. — 9. Événements. — 10. Arrivés. — 11. Jouit des. — 12. Portefeuille. — 13. Des colonies. — 14. Sénateur inamovible. — 15. Fréquentation, commerce. — 16. Désir, préoccupation.

panteón inaugurado entonces quedó una sepultura vacía. Esa sepultura la ocupa desde el día 11 de Junio el cadáver del autor de *Los gritos del combate*.

Miserere.

Es de noche : el monasterio [1]
que alzó Felipe Segundo
para admiración del mundo
y ostentación de su imperio,
yace [2] envuelto en el misterio
y en las tinieblas sumido.
De nuestro poder, ya hundido,
último resto glorioso,
parece que está el coloso
al pie del monte, rendido.

El viento del Guadarrama
deja sus antros oscuros,
y estrellándose [3] en los muros
del templo, se agita y brama.
Fugaz y rojiza llama
surca [4] el ancho firmamento,
y á veces, como un lamento,
resuena el lúgubre son
con que llama á la oración
la campana del convento.

La iglesia, triste y sombría,
en honda calma reposa,
tan helada y silenciosa
como una tumba vacía.
Colgada lámpara envía,
su incierta luz á lo lejos,
y á sus trémulos reflejos
llegan, huyen, se levantan
esas mil sombras que espantan
á los niños y á los viejos.

De pronto, claro y distinto,
la regia cripta conmueve
ruido extraño, que aunque leve [5],
llena el mortuorio recinto.
Es que el César Carlos Quinto,
con mano firme y segura
entreabre su sepultura,
y haciendo una horrible mueca,
su faz carcómica [6] y seca
asoma [7] por la hendidura.

Golpea [8] su descarnada
frente con tenaz empeño,
como quien sale de un sueño
sin acordarse de nada.
Recorre con su mirada
aquel lugar solitario,
alza el mármol funerario,
y arrebatado [9] y resuelto
salta del sepulcro, envuelto
en su andrajoso [10] sudario.

1. Monasterio de San Lorenzo en el Escorial. — 2. Gît. — 3. S'écrasant. — 4. Sillonne. — 5. Faible. — 6. Rongée. — 7. Se montre. — 8. Il frappe. — 9. Ardent. — 10. En lambeaux.

— ¡ Hola ! — grita en son de guerra
con aquella voz concisa,
que oyó en el siglo, sumisa
y amedrantada [11] la tierra.
— ¡ Volcad [12] la losa que os cierra !
Vástagos de imperial rama,
varones que honráis la fama,
antiguas y excelsas glorias,
de vuestras urnas mortuorias
salid, que el César os llama. —

Contestando á estos conjuros,
un clamor confuso y hondo
parece brotar [13] del fondo
de aquellos mármoles duros.
Surgen vapores impuros
de los sepulcros ya abiertos :
la serie de reyes muertos
después á salir empieza,
y es de notar la tristeza,
el gesto despavorido [14]
de los que han envilecido
la corona en su cabeza.

Grave, solemne, pausado,
se alza Felipe Segundo,
en su lucha con el mundo
vencido, mas no domado.
Su hijo se despierta al lado,
y detrás del rey devoto,
aquel que humillado y roto
vió desmoronarse [15] á España,
cual granítica montaña,
á impulsos del terremoto [16].

Luego el monarca enfermizo,
de infausta y negra memoria,
en cuya Edad, nuestra gloria
como nieve se deshizo.
Bajo el poder de su hechizo [17]
se extremece todavía.
¡ Ay, que terrible armonía,
qué oscuro enlace se nota
entre aquel mísero idiota
y su exhausta monarquía !

Con terrífica sorpresa
y en silencioso concierto,
todos los reyes que han muerto
van saliendo de su huesa.
La ya apagada pavesa [18]
cobra los vitales brios,
y se aglomeran sombríos
aquellos yertos despojos,
aquellas cuencas [19] sin ojos,
aquellos cráneos vacíos.

De los monarcas en pos [20],
respondiendo al llamamiento,
cual si llegara el momento
del santo juicio [21] de Dios,
acuden de dos en dos,
por claustros y corredores,
príncipes, grandes señores,
prelados, frailes, guerreros,

11. Tremblante, peureuse. — 12. Renversez. — 13. Sortir, jaillir. — 14. Epouvanté. — 15. De désagréger. — 16. Tremblement de terre. — 17. Force magique. — 18. Flamme. — 19. Orbites. — 20. A la suite. — 21. Jugement dernier.

favoritos, consejeros,
teólogos é inquisidores.

¡ Qué es mirar como serpea
por su semblante amarillo
el fosforescente brillo
que la podredumbre crea !
¡ Qué espíritu no flaquea
con mil terrores secretos,
viendo aquellos esqueletos,
que ante el César, que los nombra
se deslizan por la sombra
mudos, absortos, inquietos !

¡ Cuántas altas potestades,
cuántas grandezas pasadas,
cuántas invictas espadas,
cuántas firmes voluntades
en aquellas soledades
muestran sus restos livianos !
¡ Cuántos cráneos soberanos,
que el genio habitara en vida,
convertidos en guarida [22]
de miserables gusanos !

Desde el triste panteón
en que se agolpa y hacina [23],
hacia el templo se encamina
la fúnebre procesión.
Marcha con pausado son
tras del rey que la congrega,
y cuando á la iglesia llega,
inunda la altiva nave
un resplandor tibio y suave,
que ni deslumbra [24] ni ciega.

Guardando el regio decoro,
como en los siglos pasados,
reyes, príncipes, prelados
toman asiento en el coro.
Después en tropel sonoro
por el templo se derrama,
rindiendo culto á la fama
con que llena las historias,
aquel haz de muertas glorias,
que el César convoca y llama.

Por mandato soberano
de Carlos, que el cetro ostenta,
llega al órgano y se sienta
un viejo esqueleto humano.
La seca y huesosa mano
en el gran teclado [25] imprime,
y la música sublime
que á inmensos raudales brota,
parece que en cada nota,
reza [26] y llora, canta y gime.

Uniendo al acorde santo
su voz, los muertos despojos
caen ante al ara [27] de hinojos [28]
y á Dios elevan su canto.
Honda expresión del quebranto,
aquel eco de la tumba
crece, se dilata, zumba,
y al paso que va creciendo,
resuena con el estruendo
de un mundo que se derrumba [29].

22. Habitation. — 23. Entasse. — 24. Ni éblouit. — 25. Clavier. — 26. Prie — 27. Autel. — 28. Accroupis, prosternés. — 29. S'écroule.

» ¡ Maldito el hilo fecundo
» que á los pueblos eslabona [30],
» y busca, y cuenta, y pregona
» las pulsaciones del mundo !
» Ya en el silencio profundo
» ninguna injusticia muere.
» ¡ *Miserere !*

» Ya no vive cada raza
» en solitario destierro,
» ya con vínculo de hierro
» la humana especie se enlaza
» Ya el aislamiento rechaza.
» ya la libertad prefiere.
» ¡ *Miserere !*

» Rígido y brutal azote [31]
» con desacordado empuje
» sobre las espaldas cruje
» del rey y del sacerdote.
» Ya nada existe que embote [32]
» el golpe ¡ oh Dios ! que nos hiere.
» ¡ *Miserere !*

» Mas ¡ ay ! que en su audacia loca,
» también el orgullo humano
» pone en los cielos su mano
» y á ti, Señor, te provoca.
» Mientras blasfeme su boca,
» ni paz ni ventura espere.
» ¡ *Miserere !*

» No en la tormenta enemiga :
» no en el insondable abismo :
» el mundo lleva en sí mismo
» el rayo que le castiga.
» Sin compasión ni fatiga
» hoy nos mata ; pero muere.
» ¡ *Miserere !*

» Grande y caudaloso río,
» que corres precipitado,
» ve que el nuestro se ha secado
» y tiene el cauce [33] vacío.
» ¡ No prevalezca el impío,
» ni la iniquidad prospere !
» ¡ *Miserere !*

« Fuimos las ondas de un río
» caudaloso y desbordado
» Hoy la fuente se ha secado,
» hoy el cauce está vacío.
» Ya ¡ oh Dios ! nuestro poderío
» se extingue, se apaga y muere.
» ¡ *Miserere !*

» Maldito, maldito sea
» aquel portentoso invento
» que dió vida al pensamiento
» y alas de luz á la idea !
» El verbo animado ondea
» y como el rayo [34] nos hiere.
» ¡ *Miserere !*

Súbito, con sordo ruido
crujo el órgano y estalla,
la luz se amortigua, y calla
el concurso dolorido
Al disiparse el sonido
del grave y solemne canto

30. Enlace, unit. — 31. Bâton, fouet — 32. Amortisse. — 33. Lit — 34. La foudre.

llega á su colmo el espanto
de las mudas calaveras,
y de sus órbitas hueras [35]
desciende abundoso llanto.

A medida que decrece
la luz misteriosa y vaga,
todo murmullo se apaga
y el cuadro se desvanece.
Con el alba que aparece
el cortejo se evapora,
y mientras la blanca aurora
esparce su lumbre escasa,
á lo lejos silba y pasa
la rauda [36] locomotora.

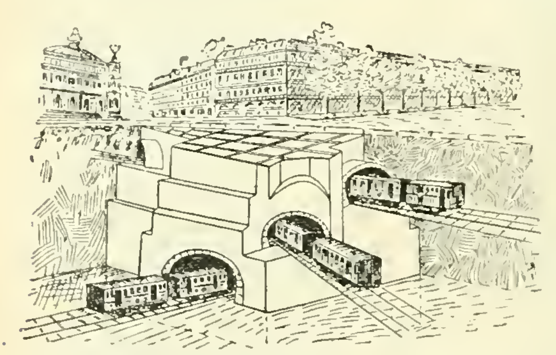
Gaspar NUÑEZ DE ARCE.

35. Vides. — 36. Rapide, impétueuse.

El Metropolitano de París.

Todo el que haya visitado París en estos tres años últimos, conocerá de seguro su « Métropolitain » y quien no haya estado en la gran capital habrá oido hablar de esta vía de comunicación, semejante á la que también existe en Londres.

Estas líneas de circulación subterránea, indispensable ampliación de la de las calles, atestadas [1] de vehículos y peatones, es una gran obra de ingeniería que en la actualidad está en su periodo álgido [2] por los trabajos de la plaza de la Opera, donde se está construyendo un inmenso « bloc » de mampostería [3], perforado por tres túneles que darán paso á las tres grandes líneas que allí han de cruzarse, en la disposición que ofrece la figura adjunta. Una de ellas va desde la calle Auber á la del 4 de Septiembre; otra del Palais-Royal á la plaza del Danube, y la tercera, desde Auteuil á la Opera. La primera desembocará por la avenida de la Opera para ganar la calle Halevy, la segunda seguirá la línea de los grandes bulevares. Como indica el grabado, estás tres líneas se cruzarán á diferentes niveles en el enorme « bloc », que tiene la forma de un prisma triangular. Su base medirá 40 metros de largo por 26 de ancho y 21 de profundidad bajo la superficie de la plaza. El cimiento estará unos diez metros debajo del agua.



Los tres túneles del Metropolitano en la plaza de la Opera.

Se calcula que los trabajos durarán ocho meses. Los ingenieros preveen que ofrecerá no pocas dificultades de la construcción de esta parte de la red [4] metropolitana, por los obstáculos que presenta el terreno que ha de ocupar la bóveda. El coste [5] de estas obras calcúlase en veinte millones de francos.

Aunque dichas colosales construcciones no pueden efectuarse sin producir molestias y hasta perjuicios en el vecindario y en la vida vertiginosa de una población como París, las admirables disposiciones adoptadas han reducido al minimum posible las indicadas contrariedades.

El ferrocarril Metropolitano es de tracción eléctrica pues la de vapor resultaría imposible por causa del humo de la máquina. Las bóvedas del subterráneo están revestidas de ladrillos [6] blancos, que con la luz de los trenes despide argentados reflejos, produciendo fantástico efecto. La velocidad del convoy es la de los trenes expresos y las paradas [7] son brevísimas en las numerosas estaciones del trayecto. El viajero que no está atento á la llegada de la estación de destino, tiene que bajar en la siguiente.

Para dar una idea de la enorme importancia del Metropolitano parisiense, no hay más que recurrir á la última estadística, que acusa un

1. Remplies.— 2. Principale. — 3. Maçonnerie.

4. Réseau. — 5. Prix de revient. — 6. Briques. — 7. Arrêts.

movimiento de 449315 viajeros en un solo día y un producto de 75850 francos.

Para hacer frente á semejante afluencia de viajeros se necesita un material numerosísimo y un verdadero ejército de empleados. En fin de Marzo la compañía contaba con 1900 agentes en el servicio activo y 200 en las oficinas [8].

El material es lujoso y confortable, construido con arreglo á los [9] últimos modelos.

Pero como todas las medallas, ésta tiene también su reverso : el peligro que entraña las socavaciones del subsuelo de París. La trepidación del incesante paso de los trenes constituye una lenta labor destructora y la falta de materiales en la cimentación de la gran ciudad puede dar origen á una catástrofe originada por algún fenómeno sísmico.

8. Bureaux. — 9. Conformément aux.

El enfermo.

(*Le malade*).

Tomé asiento [1] en un coche de primera, en el expreso que se dirigía de Barcelona á San-Sebastián.

Mis compañeros de viaje, gente pudiente [2] y de buen humor, que huían de los calores caniculares que achicharran [3] en el mes de Agosto á los descendientes de Wifredo, iban en busca de las frescas brisas del Cantabrico.

Como nota discordante en medio de aquel cuadro de atropellada locuacidad, en que las conversaciones eran tan variadas, como distintos los paísajes que sobre el camino de hierro cruzaba el monstruo de la civilización, iba un caballero acompañado de su ama de llaves [4], cuyas dos fisonomías se completaban en su expresión. La primera revelaba el disguto, la comezón [5] del malestar ; la segunda la exquisita amabilidad de la complacencia, tratando de satisfacer hasta los menores caprichos de su señor, interpretados no por la expresión de la frase, sino por el lenguaje mudo de la mirada [6] del mismo, que impaciente se dirigía de uno á otro lado.

¡ Era un enfermo !

La confianza [7], como ocurre en todo viaje y en nuestro temperamento español, pronto tomó allí carta de naturaleza, espontáneamente surgió entre el enfermo y yo, como mas inmediatos, el trato amistoso. A ello contribuyó en no pequeña parte, el estado excepcional de mi compañero de viaje.

— ¡ Esta enfermo ! — pensaba yo. — ¡ En lo mejor de su vida la naturaleza se le impone, le domina, quizá le aniquila, y todos impotentes los hijos de la ciencia médica, como impotente su farmacopea, han pronunciado su fallo [8], que en si lleva la sentencia de muerte ! — Hoy se dirige á San-Sebastián : ¡ quizá mañana vaya en dirección al cementerio !

Sólo un problema difícil de descifrar bullía en mi cerebro y hacía sumir [9] al mismo en insistentes reflexiones.

Está enfermo ; se queja de continuo ; en el asiento se revuelve con frecuencia delatando su malestar, y no obstante, su complexión es fornida, su entonación viril, sus movimientos desembarazados, y su cara tiene el aspecto y el colorido del hombre mas robusto de los cantones de Suiza.

— ¡ Qué enfermedad sera la de mi compañero de viaje ?

Llegado que hubimos a Manresa, su ama de llaves saltó al andén [10] de la estación, y á los pocos minutos volvió con dos hermosas tortillas [11] de hierbas de las allí afamadas, acompañadas de dos panecillos, que mis vecinos comieron con excelente apetito y

1. Je pris place. — 2. Riches, puissants. — 3. Grillent. — 4. Gouvernante. — 5. Démangeaison, gène

6. Regard — 7. Familiarite — 8. Sentence, jugement. — 9. Monter. — 10. Quai. — 11. Omelettes.

que salpicaron con algunos sorbos de vino tinto; refrigerio ó *tente en pie* — como ellos decían — que les permitiría ponerse en buenas condiciones de recibir la cena.

Mi buen deseo, ó tal vez mis ribetes de hombre de sentimientos humanitarios, me hizo sentir cierta alegría y refocilarme[12] en gozoso bienestar[13], como si aquel alimento hubiera prestado fuerzas á mi estómago. — ¡Quién sabe!... El cambio de aires, la variación de trato de gentes, el abandono y la abstención por una temporada[14] de los negocios, quizá permitan á este hombre recobrar fuerzas perdidas, y el organismo por si solo triunfe del mal que no supieron ó no pudieron atajar[15] los doctores.

En estos y otros razonamientos de análoga reflexión, llegamos á Lérida, y la enfermera de mi protagonista, abriendo una bien repleta cesta de mimbres[16], propia para la conducción de viandas, sirvió una cena adecuada á[17] la fuerza digestiva del estómago de un elefante.

Componía el menú un buen trozo de carne mechada[18], langostinos[19], pollo asado, salchichón de Vich, una lata de sardinas (cuyas espinas no fueron desperdiciadas), galletas inglesas, queso de bola y melocotones.

— Pero ¡ Dios mío ! ¿ qué enfermedad será la de este buen señor ?

La conversación se había desarrollado en condiciones tales, que nunca hallé una oportunidad para preguntarle por su dolencia[20], y lo que en un principio inspiró el impulso humanitario, terminó por verdadera curiosidad, dispuesto á descifrar á toda costa.

La noche había cerrado por completo, y cada cual á sus posibles y manera, buscó el modo de entregarse al sueño, siquiera fuese engañosamente[21]. Solo dos viajeros renunciaron á tal ficción : el enfermo y yo, cuya excitación nerviosa por el afán de continuar el proceso de mis indagaciones, no me permitía cerrar los párpados[22].

Los resultados no fueron infructuosos. A la llegada á Zaragoza, el enfermo corrió a la fonda, y en los diez minutos de descanso, pude verle devorar, con avidez, un panecillo tapizado de manteca, sumergido en trozos en ancha taza de café con leche.

Volvió el tren á ponerse en marcha. Apenas habíamos hecho unos diez kilometros de recorrido, mi hombre incomprensible llamó á su ama de llaves y la pidió el frasco del anís del mono, de cuyo licor se tomó una porción, que seguramente hubiera doblado la cabida de las copas que sirven en todos los cafés y restauranes.

— ¿ Qué enfermedad será la de este buen hombre ? — seguía yo preguntándome, á la par que[23] sumaba en mente[24] : *las tortillas de Manresa ; la carne mechada, langostinos, pollo, salchichón, sardinas, galletas, queso y melocotones de Lérida ; el café con bollo y manteca de Zaragoza, y la copa doble de anís del mono.*

El tren entró en las agujas de la estación de Castejón, punto en que había de tomar el paciente la línea que conduce á Bilbao. Se incorporó[25], recogió sus útiles, sin olvidar la cesta de viandas, y después de la despedida de rúbrica en semejantes casos, corrió á la fonda á repetir la misma operación del café con leche y pan con manteca de Zaragoza, si bien antes me atreví[26], á dirigirle la siguiente pregunta :

— ¿ Tendría usted inconveniente en decirme cuál es la enfermedad que usted sufre?

12. Me réjouir. — 13. Heureux bien-être. — 14. Saison. — 15. Enrayer. — 16. Panier d'osier. — 17. En rapport avec. — 18. Lardée. — 19. Crevettes. — 20. Sur son mal.

21. Serait-ce trompeusement. — 22. Paupières. — 23. En même temps que. — 24. J'additionnais dans ma tête. — 25. Il se leva. — 26. Je me décidai.

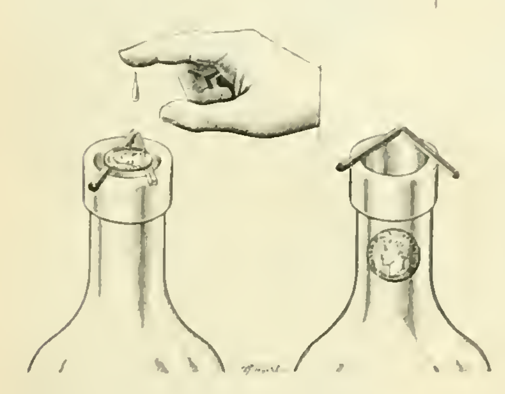
— Por qué no? replicó mi hombre. — Padezco horriblemente... ; del estómago !

Julio de las Cuevas.

Pasatiempo.

La moneda automática.

Hacer caer [1] una moneda en una botella sin tocar la moneda



ni la botella, parecerá cosa sobrenatural, si así se anuncia, y es, sin embargo, sencillísima [2] por demás.

Dóblese un fósforo de palo [3] por la mitad, con cuyo doblez se romperá parcialmente, quedando sus dos partes unidas por alguna fibra de madera [4].

Doblado en ángulo el fósforo, colóquese [5] sobre la boca de una botella, por la cual boca pueda pasar una moneda de dos reales ; sobre el ángulo póngase la moneda en la forma que indica nuestro dibujo.

Hecho esto, mójese [6] un dedo en un vaso de agua y déjense caer en el ángulo del fósforo doblado una ó dos gotas de agua. Entonces las fibras de la madera, hinchadas [7] por la humedad, tenderán á abrirse, y se verá cómo el ángulo que forman, y que era pequeño al sostener la moneda, se abre y deja espacio bastante [8] para que ésta penetre por el cuello y caiga dentro de [9] la botella.

(A. *B. C.*)

1. Faire tomber. — 2. Très simple.

3. Allumette en bois. — 4. Bois. — 5. Placez-le. — 6. Mouillez (que l'on mouille). — 7. Gonflées. — 8. Suffisant. — 9. Tombe dans.

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude au professorat commercial (1903).

VERSION 19.

Origen del abanico.

Atribuyese la invención del abanico a los Chinos y Japoneses; pero no hay pueblo alguno de la antigüedad que no lo usara ya en los tiempos mas remotos. Es objeto de absoluta necesidad en los paises meridionales y allí donde haya habido unas cuantas plumas que reunir ó algunas hojas que enlazar, o simples ramas de mirto, a falta de papel, el abanico ha nacido naturalmente en

manos de quien haya tenido necesidad de agitar el aire para trocar en fresca brisa la angustiosa calma de una atmósfera abrasada.

Pero es lo cierto que donde más desarrollo ha tenido la fabricación y tiene aun hoy, es en China y en el Japón, cuyos productos asombran por su baratura. En Cantón, donde se concentra el comercio de abanicos, los hay con monturas de bambú y país pintado á mano por ambos lados á doce pesetas el ciento, y los de papel sencillo valen á nueve pesetas el millar.

THÈME 15.

Du Style.

C'est par les mots familiers que le style mord et pénètre dans le lecteur. C'est par eux que les grandes pensées ont cours et sont présumées de bon aloi, comme l'or et l'argent marqués d'une empreinte connue. Ils inspirent de la confiance pour celui qui s'en sert à rendre ses pensées plus sensibles, car on reconnaît à un tel emploi de la langue commune un homme qui sait la vie et les choses, et qui s'en tient rapproché. De plus, ces mots font le style franc. Ils annoncent que l'auteur s'est depuis longtemps nourri de la pensée ou du sentiment exprimé, qu'il se les est tellement appropriés et rendus habituels, que les expressions les plus communes lui suffisent pour exprimer des idées devenues vulgaires en lui par une longue conception. Enfin, ce qu'on dit en paraît plus vrai, car rien n'est aussi clair, parmi les mots, que ceux qu'on nomme familiers, et la clarté est tellement un des caractères de la vérité que souvent on la prend pour elle.

JOUBERT.

Brevet supérieur.

(*Aspirants, Alger, 2e session 1902.*)

VERSION.

El tío Michelín.

Michelín era risueño, de buen color, más bien alto que bajo, de regulares carnes, hablador, y tan comunicativo, que frecuentemente se le veía, mientras echaba una pipada á la puerta de la calle, referir algún lance que él reputaba por gracioso, en voz alta, mirando á los portales ó á los balcones vacíos de enfrente, ó á las personas que pasaban por allí, á faltas de una que le escuchara de cerca. Y él se lo charlaba y él se lo reía, y hasta replicaba, con la entonación y los gestos convenientes, á imaginarias interrupciones hechas á su relato. También era algo caído de cerviz y encorvado de riñones; pero como andaba relativamente aseado, con la cara bastante bien afeitada, las patillas y pelo grises, no precisamente hechos imbardal, y era tan activo de lengua y tan alegre de mirar, aquellas encorvaduras sólo aparentaban lo que eran: obra de los rigores del oficio, no dejadez, y abandono del ánimo y del cuerpo.

D. J. M. de PEREDA.

THÈME.

Maître et valet.

Si mon maître m'avait bien considéré, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'était un homme de cinquante et quelques années, qui avait l'air froid et sérieux. Il me parut d'un naturel doux, et je ne jugeai point mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille; et, satisfait de mes réponses: « Gil Blas, me dit il, je te crois un garçon fort raisonnable: je suis bien aise de t'avoir à mon service. De ton côté tu seras content de ta condition. Je te donnerai par jour six réaux, tant pour ta nourriture et ton entretien que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. »

LESAGE.

Les Quatre Langues

N° 20. 20 Juillet 1903. 3e Année.

PARTIE ESPAGNOLE

A través de los campos.

Son las siete de una tarde de Julio. Despues de la modorra [1] del centro del dia, de esa que pudiera llamarse siesta sin sueño porque las gentes, aunque despiertas, viven como sonambulos bajo la presion asfixiante de los 39 y 40 grados, el pueblo de Madrid se echa á las calles en busca de aire y de respiración.

Solamente la colmena [2] trabajadora queda en sus encieros; en fábricas, talleres y obradores; todavia la hora de la respiracion no ha llegado para ella. Los paseos repletos de coches que se enredan y caracolean [3] para moverse. Las calles invadidas por dobles hileras que van y vienen como ejército de hormigas. Y en los barrios populares, niños, mozas [4] y viejos sentados en las aceras. ¡ Qué gentio [5] por todas partes! Madrid es elástico. Parece imposible que en sus casas quepan tantos vivientes como pululan por sus calles.

Pero allá van, apretados como los microbios que habitan á millares en una gota de agua. Allá van estorbándose [6] unos á otros; allá van á empujones, á codazos [7] en disputa perpetua por su porcion de espacio y su racion de pan. El omnibus que nos lleva tiene que andar despacio para no atropellar [8] aquel enjambre bullidor [9]. Y siempre entre gentio y más gentio, á la estacion de las Delicias. Aun allí hay bullicio y prisas. Madrid da gente para todo. Salen muchos y los que quedan no conocen la falta de los que se fueron, ya á viajar, ya á enterrarse.

1. Sueño ó pesadez soñolienta. — 2. Reunión de abejas (*ruche*). — 3. Dan vueltas. — 4. Jovenes (*jeunes filles*). — 5. Mucha gente (*foule*). — 6. Incomodándose. — 7. Golpes dados con los codos. — 8. *Bousculer*. — 9. *Essaim remuant*.

Sigue [10] la vida, sigue el bullicio. ¡ Quién sabe de los que se van en la redada [11] extraida de los fondos inagotables del mar! No bien parte el tren, á los doscientos metros de la estacion, todo cambia. Un corte [12] repentino, brusco, entre el mundo y la soledad. O el hacinamiento [13] de vivientes ó la carencia [14] total de vida. En la última punta de Madrid empieza el desierto. Algunas huertas [15], pocos árboles y raquiticos en las primeras poblaciones de la línea, y después ¡en pleno desierto! La Mancha toledana, anchisima [16], seca, plana, eterna. Torrijos, Talavera, dos pueblos grandes, sentados en la planicie como caravanas detenidas [17] a reposar. Y despues mas desierto. De tierras de Toledo á tierras de Extremadura, Plasencia, Navalmoral, otras dos caravanas detenidas. Valencia de Alcantara y el desierto se mete en el Alemtejo portugués. Por delante, por derecha y por izquierda tierras llanas ó tierras onduladas que toman la forma, pero no lo verde y pintoresco de la montaña. Desde el centro de España hasta casi el centro de Portugal, todo despoblado. Entre estacion y estacion no hay señal de vivienda [18] humana ni muestra de otro cultivo que el facil y poco duradero de las plantas anuas. Nada alto, grande y permanente que denote la constancia y energia de la labor [19]. Solo allá por la provincia de Caceres y por el Alemtejo algunos viñedos, pocos olivares [20] y largas dehesas de alcornoques [21] que enseñan las carnes bermejas [22] de sus troncos, desnudos ya de sus camisas de corcho...

10. Continua. — 11. Lance de red. — 12. *Coupure*. — 13. Monton, acumulacion. — 14. Falta. — 15. Jardines. — 16. Muy ancha (*large*). — 17. Paradas, que no andan. — 18. Habitacion. — 19. Trabajo. — 20. Campos plantados de olivos. — 21. Encina que da el corcho. — 22. Rojas.

Bien ¿ y qué ? ¿ Vamos á descubrir ahora los campos toledanos y cacereños[23], á contar, parada por parada, las veintisiete mortales horas de viaje de Madrid á Oporto, que se harían en veinte en países donde la Administración pública fuera directora y no sirviente de las grandes Compañías industriales ? No : vamos á observar cómo la humanidad está mal distribuida en el planeta, y especialmente la parte de humanidad española en la Península. A un lado enormes núcleos de población ; Madrid, Barcelona, Sevilla, Valencia, Málaga, Bilbao. Allí la inteligencia y la cultura, el dinero y la industria, las legiones de negociantes y las masas de obreros. Los ricos, que comen de lo suyo, y los pobres, y los parásitos, que pretenden vivir de lo ajeno[24] ; grandes y chicos[25], trabajadores y holgazanes, útiles é inútiles, todos compactos, almacenados en cuartuchos[26] superpuestos como los géneros en la anaquelería[27] de una tienda. A otra parte, llanadas sin término, montuosidades ó estériles ó esterilizadas por el abandono.

Y de cuando en cuando, de largo trecho[28] en largo trecho, algunos villorrios[29] mezquinos que, antes que para poblar los campos, parecen como piedras miliarias puestas para señalar por donde y cómo se va camino de la vida natural. Allá, en los centros, la gente vegetando sin luz, sin respiración ; en la huelga[30], unas veces voluntaria y para muchos forzosa por falta de trabajo. Aquí la tierra desocupada y baldía[31] y sin brazos que la trabajen. Allá, en la cabeza, la apoplegía de la población ; aquí, en las extremidades, la anemia.

Allá lo mecánico, el afán[32] de crear el nuevo aparato, ó de utilizar la antigua fuerza natural, el cultivo y laboreo de lo artificial, y aquí abandonadas á su soledad las fuerzas germinadoras y fecundas de la naturaleza : la dehesa[33] sin romper, el pedregal[34] sin limpiar, el terruño sin riego[35] y las aguas escurriéndose avarientas sin dar una gota á la campiña, reseca y consumida por la sed. ¡ Como si aquel río Tajo, de románticas memorias, pasando de largo, naciera destinado al humilde empleo de lamer[36] los pies á la anciana Toledo y besar los ojos de los históricos puentes del Arzobispo y de Alcántara, para acabar su estéril carrera ensanchándose de gozo[37] al morir en los brazos de la hermosa barra lisbonense[38] !

¡ Ah ! ¡ Qué dolor ! Los montes y las llanadas ofreciendo robusta vida en anchísimos espacios donde nadie vive, mientras mueren de hambre las muchedumbres[39] apiñadas[40] tras las cercas de las ciudades como rebaños[41] en los rediles.

Hay que soltar[42] los rebaños encerrados y operar la difusión de la humanidad por las extensiones rústicas. Volver las manos á la tierra y el corazón a la naturaleza. Tal vez ello fuese buena parte á remediar los males del día y facilitar los problemas temerarios que afligen á la sociedad. ¿ Se piensa acaso[43] que los grandes núcleos de población tienen más robustez porque contienen más gente ? Esas gorduras no son de robustez, son hinchazones[44] enfermizas, humores de escrofulismo, defectos de la circulación sanguínea. Desestánquese[45] y circule la población y vendrán generaciones mas vigorosas y más sanas de cuerpo y de mente[46]. Bien es verdad que habría que trabajar porque la tierra no alimenta holgazanes[47], pero es tan buena madre que otorga pródigamente el tesoro de sus frutos al hijo que la golpea con el azadón[48] y la hiere con el arado[49]... Y para terminar, bajando la puntería[50] y reduciéndonos á las estrecheces de la patria, diremos que da pena ver esta inmensidad desocupada y saber que hay hambre en las ciudades.

Esos campos desolados son una protesta de ira[51] y á la vez una risotada de desdén hacia los que pre-

23. Cercanos á Cáceres. — 24. Lo que pertenece á otros. — 25. Pequeños. — 26. Cuartos ó aposentos malos. — 27. *Rayons*. — 28. Espacio. — 29. Casas de campo. — 30. Suspensión de trabajo. — 31. Tierra común de un pueblo — 32. Deseo grande. — 33. Campo inculto. — 34. Donde hay piedras. — 35. *Arrosage*.

36. Pasar la lengua. — 37. Gusto (*plaisir*). — 38 De Lisboa. — 39. Reunión de muchas personas. — 40. *Empilées*. — 41. Ganados (*troupeaux*). — 42. Dar la libertad. — 43. Tal vez, puede ser. — 44. Partes demasiado gruesas. — 45. Quítese la barrera. — 46. Espíritu. — 47. Los que no quieren trabajar (*paresseux*). — 48. Instrumento para labrar la tierra. — 49. *Charrue*. — 50. Punto de vista. — 51. Cólera.

tenden todavía colonizar el Muni [52] africano cuando media España es un Muni indígena que está por colonizar.

Eugenio Sellés.

(*Los Lúnes de El Imparcial.*)

52. Posesión española en la costa occidental de África.

Filosofía rústica.

Al célebre conde de Campomanes, yendo á caballo por las inmediaciones del sitio de San Ildefonso, donde á la sazón [1] se hallaba la corte de Carlos III, llamóle la atención una planta y se bajó á examinarla.

Aprovechándose el caballo de este momento de libertad, salió á galope á lo largo del camino. El conde le siguió, le llamó, el caballo se detuvo [2]: pero en el momento de ir á cogerle, volvióse á escapar. Un niño que lo vió, corrió tras él al camino y llegó á tiempo para coger la brida del caballo, la que tuvo firme hasta que pudo asirla [3] el dueño quien admiraba el semblante [4] tranquilo y satisfecho del muchacho.

— Gracias — le dijo — le has detenido muy bien. ¿ Qué te daría por el favor ?

— No necesito nada — respondió el niño.

— ¿ No ? Hay pocos hombres que digan otro tanto [5]. Pero, dime : ¿ qué haces en este campo ?

— Arrancar la mala hierba y guardar carneros.

— ¿ Y no querrías mejor [6] jugar ?

— Eso no es trabajo.

— ¿ Cómo te llamas ?

— Pedro, como mi padre.

— ¿ Qué edad tienes ?

— Ocho años por San Miguel.

— ¿ Desde qué hora, pues, estás en el campo ?

— Desde las seis de la mañana.

— ¿ Y no tienes hambre [7] ?

— Algó [8], pero ya comeré.

— Si tuvieses una peseta, ¿ qué harías ?

— ¡ Qué sé yo ! ¡ Nunca he tenido tanto dinero !

— ? No tienes juguetes ?

— No. Tomás sabe hacer lazos [9] para cazar pájaros y tengo unos zancos [10] para andar sobre el barro ; tenía un aro [11], pero se ha roto.

— ¿ No te gustarían otras cosas ?

— ¿ Para qué las quiero, si no tengo tiempo de jugar ? Con llevar los caballos al campo, tener cuidado de las vacas y hacer recados [12] del pueblo ¡ se pasa el día tan divertido !

— Pero si tuvieses dinero, podrías comprar manzanas y bollos [13] cuando vas al pueblo [14].

— Los hay en casa, y mi madre hace tortas los domingos mejores que los bollos.

— Me parece que tienes los zapatos rotos [15] : ¿ no querrías otros mejores ?

— Tengo unos nuevos para los domingos.

— A esos les entra el agua.

— No, importa, así van los piés más frescos.

— Y tu sombrero está roto también.

— Tengo otro también, pero prefiero éste porque el otro me aprieta [16] la frente.

— ¿ Y que haces cuando llueve ?

— Me meto debajo hasta que pasa la nube.

— ¿ Y cuando tienes hambre ?

— Como nabo crudo.

— ¿ Y si no lo encuentras ?

— Tengo paciencia. Ya me ha sucedido algunas veces ; pero estando ocupado no se hace caso del hambre.

1. A cette époque. — 2. S'arreta. — 3. Prendre, saisir. — 4. Air, physionomie. — 5. Autant. — 6. Tu n'aimerais pas mieux ?

7. Faim. — 8. Un peu. — 9. Pieges, lacets. — 10. Echasses. — 11. Cerceau pour le jeu de l'*argolla*. — 12. Commissions. — 13. Gateaux. — 14. Ville, bourgade. — 15. Percés, dechirés. — 16. Serre.

— ¿ No tienes sed cuando hace calor ?

— Sí, señor, pero no falta agua por aquí.

— ¿ Pues sabes, niño, que esa es la verdadera filosofía ?

— Verdadera... ¿ qué ?

— Filosofía : ya sé que tú no entiendes de eso. Quiero decir que tu eres un chico bueno y razonable. Veo que no necesitas nada, y no he de darte dinero para crearte necesidades. Dime : ¿ no vas á la escuela ?

— No, señor : mi padre dice que iré después de la recolección de mieses [17], para Agosto.

— ¿ Entonces necesitarás libros ?

— Tengo un Silabario [18] y Catecismo que sirvió á mis hermanos.

— Yo me encargo de dártelos : ya diré á tu padre que lo mereces por ser un buen niño que está contento con todo...

— Gracias, y me vuelvo con mis carneros.

— Adiós, Pedro...

— Para servir á usted don... ¿ Cómo se llama usted ?

— El conde de Campomanes, presidente del Consejo de Castilla.

— ¿ Diga usted, caballero, y entiende algo de filosofía ?

— No, hijo mío ; á pesar de haber empleado toda mi vida en buscar la verdadera filosofía, estoy muy lejos de haberla conseguido [19] como tú, que nada echas de menos [20], con lo cual eres feliz.

Y el conde, pensativo, montó á caballo, picó espuelas y salió á galope con dirección á la Granja.

(*La Vanguardia*, Barcelona.)

17. Moisson. — 18. Alphabet. — 19. Obtenue. — 20. Qui ne manque de rien, n'envie rien.

El rey de los ladrones.

Los Franceses dan á los ladrones más hábiles una denominación inglesa : la de pickpockets. En este *sport*, que consiste en apoderarse de lo ajeno [1] sin la voluntad de su dueño [2], la superioridad de los Anglo-Sajones no puede discutirse. Dígalo [3] el joven y distinguido Roberto Sike, prototipo de la elegancia y de la audacia.

Hace pocos días fué detenido [4] en una de las calles más céntricas de Londres en el momento de *limpiar* el reloj á un pacífico transeunte [5]. Porque eso sí, también los genios tienen sus tropiezos [6]. El que ha tenido este notable « gentleman » le costará estar mucho tiempo á la sombra. No opuso resistencia á la detención. Por el contrario, le dijo al policía :

— Os sigo voluntariamente porque no quiero provocar un escándalo que perjudicaría á mi dignidad y á mi honradez intachable. Cuando se convenza usted del error que comete, habrá de darme una cumplida satisfacción.

La tranquilidad de su conciencia no le impidió, sin embargo, intentar una escapatoria al doblar una esquina [7]. Cuando llegó á la comisaría protestó enérgicamente con lenguaje muy correcto en armonía con su traje, que delataba á un joven de buena posición social más que á un ladrón de oficio. A pesar de su elocuencia fué registrado [8]. Su elegante gabán [9], una vez desabrochado y abierto, ofreció á la vista trece bolsillos [10] hábilmente hechos en el forro, no para guardar el pañuelo, la cartera, el portamonedas, etc., sino para llevar una llave inglesa, un berbiquí, una bujía en su estuche, un cortafrío [11], un rollo de cuerda, un pedazo de cera, un serrucho [12], barrenos, formones, limas, cuchillos, un manojo de ganzuas [13], y cuantas herramientas [14] son ne-

1. Du bien d'autrui. — 2. Maître. — 3. Que le jeune... le dise. — 4. Arrêté. — 5. Passant. — 6. Maladresses. — 7. Au tournant d'une rue. — 8. Fouillé. — 9. Pardessus. — 10. Poches. — 11. Ciseau à froid. — 12. Scie à main. — 13. Rossignols. — 14. Tous les outils.

cesarias para su oficio. Todos estos instrumentos, nikelados, brillantes, preciosos. Ni el arsenal de un cirujano!

En los bolsillos del pantalón llevaba un revólver último modelo, un frasco de cloroformo y otro de un líquido cuya naturaleza se ignora, aunque se sospecha que sea un veneno de los que apenas dejan huella [15]. El chaleco también tenía « doble fondo », esto es, siete bolsillos, guardando una variedad de llaves combinadas para abrir toda clase de cajas de caudales. El sombrero también era original. En su interior llevaba un rollo de cuerda de seda muy resistente, pero de un peso ligero sin igual. Por último, las solapas [16] cumplían igualmente su misión sirviendo de guarda-papeles. Eran estas las cuentas al día del distinguido caballero de industria. En ellas figuraban con toda exactitud los dividendos repartidos a la sociedad, los beneficios realizados por ésta en cada operación y hasta las cantidades abonadas á algún « socio » para endulzar las amarguras de la prisión.

Como se ve, el notable ladrón podía hacer buena la frase de « yo lo llevo todo conmigo ». Una falta tenía, sin embargo, el traje de Roberto Sike: si sus compañeros de profesión desearan conocer al hábil sastre autor de tan ingeniosa labor no lo conseguirían [17], porque el traje no tenía etiqueta. El sastre ha perdido esta ocasión tan oportuna para hacer su reclamo.

---

15. Trace. — 16. Revers. — 17. Ils n'y arriveraient pas.

Historia de un tapiz.

Los periódicos españoles y extranjeros han extendido por todas partes la noticia de la importante compra realizada recientemente por el millonario norteamericano Pierpont Morgan.

Nos referimos al magnífico tapiz gótico, por el cual ha pagado el potentado Yankee, 2500000 francos.

Han afirmado los periódicos que el tapiz en cuestión pertenecía á la Real casa española; pero es totalmente inexacto, y en Palacio, naturalmente, ha sido desmentido en absoluto.

Siglos ha, perteneció el tapiz á la Real familia de los Austrias; pero lo que más seguramente se sabe de su origen es que perteneció al duque de Mazarino, sobrino del famoso cardenal que fué ministro de doña Ana de Austria durante su Regencia en la minoría de Luis XIV. Al duque fué comprado por el mariscal de Villars, que lo llevó á su castillo-palacio de Aygalades, situado cerca de Marsella.

Los herederos del mariscal lo vendieron, andando el tiempo, á la casa inglesa de antigüedades Duveen Brothers, de la cual fué adquirido por el archimillonario Pierpont Morgan.

El soberbio tapiz fué tejido en la Fábrica de Arras, en el siglo XV. En el número sexto de la notable Revista *Les Arts* se dedicaban al famoso paño de Arras las siguientes líneas :

« La tapicería de Arras, magnífica por su riqueza y trabajo, perfecto y fiel modelo del arte del siglo XV, necesitaría para ella sola un artículo, que solo podrían escribir Muntz ó Gerpach. »

Este tapiz, bordado en seda, plata y oro, procede de España y ha pasado por las manos del duque de Mazarino y el mariscal de Villars.

Tiene, por consiguiente, además de su belleza, títulos de nobleza poco corrientes.

Sus dimensiones, buen estado de conservación, riqueza de estilo, y carácter vivo y majestuoso de los personajes que en él aparecen, le colocan á tal altura, que puede ser orgullo de los más ricos museos.

El precio exorbitante de 2500000 francos en que ha sido adquirido no da derecho á llamar loco á quien lo adquiera. Antes de hacerlo, debe tenerse en cuenta que no hay otro ejemplar igual, y esto justificara la exegerada suma.

(*El Español*, Madrid.)

El labrador.

El alcalde [1] y el niño hablaban sentados en un campo, y viendo Juanito á un labrador que más lejos trabajada con su yunta [2], preguntó qué hacía el hombre aquel, y el alcalde le respondió:

"De la semilla que ves arrojar [3], nacen vertes retoños [4], que luego crecen y se hacen tallos [5]. En los tallos de trigo se forman espigas, y en los de maíz, mazorcas: en unas y otras está el grano.

"El labrador, en los meses de Octubre y Noviembre, ara [6] la tierra, esto es, la rompe con un instrumento llamado arado: éste tiene una punta de hierro, que se llama reja, y es arrastrado [7] por bueyes ó mulas: la tierra produce más trabajada con azadón [8] que con arado.

"A la entrada del invierno el labrador coge las aceitunas [9], las lleva al molino, las estruja [10] y saca aceite.

"En Febrero se plantan las viñas y los olivos; se podan los árboles que consiste en cortarles, algunas ramas, para que la vegetación sea más concentrada, y el fruto venga más jugoso. En Abril se esquilan [11] las ovejas. En el mismo mes se hacen los injertos[12], cuya operación es unir á un árbol, por medio de una incisión, una rama de otro que da buen fruto, y de esta unión resultan luego frutas exquisitas.

"A principio de Mayo se crían los gusanos [13] de seda, que exigen mucho cuidado para que den buena cosecha. Se siega [14] el heno, y cuando está bien seco se guarda en los pajares [15].

"Los meses de Junio y Julio son muy atareados [16] para los labradores en la recolección del grano. Segados y reunidos en haces [17] los tallos de las espigas, los llevan á la era, que es una explanada en el mismo campo, y allí, con el trillo [18], desmenuzan [19] la espiga y quebrantan [20] la paja. Luego con una pala tirando á lo alto aquellas mieses, el grano cae [21] por su peso y el aire se lleva la paja más lejos, resultando hecha la limpia. De este modo se guarda en los graneros.

"En Agosto y Setiembre se coge el maíz y el cáñamo [22]. Este se pone en agua para macerarle: se le seca luego y se machaca, separando la parte leñosa del tallo, dejando solamente la que se puede hilar. Lo mismo que se hace con el lino.

"En Octubre se hace la vendimia [23]. Puestos los racimos [24] de las uvas en cestones, se llevan al lagar [25] y allí las estrujan, sacan el jugo, que vertido en grandes tinas [26] fermenta y se hace vino pasando á las tinajas [26] por un agujero hecho en el fondo de aquéllas. Debe tenerse mucha precaución en no respirar mucho tiempo aire donde fermenta el mosto, porque los vapores producen la muerte. También en Octubre se recoge la miel de las colmenas donde las abejas la han depositado.

"Las faenas [27] de los labradores varían según los países y el terreno que cultivan, y según los frutos que se proponen recoger. Ya ves, Juanito, cómo el labrador siembra, cultiva y recoge, expuesto al viento, al frío y á los ardores del sol. Ya ves como se afana [28] para vivir él y darnos el sustento [29]".

(*Tesoro de las Escuelas*. Madrid.)

1. Juez ordinario de algún pueblo. — 2. Par de bueyes ó mulas. — 3. Echar, tirar. — 4. Planta al salir de la tierra. — 5. Retoño grande, vara que sostiene las hojas y las flores. — 6. Labra con arado (*charrue*). — 7. Tirado. — 8. *Pioche*. — 9. Frutos del olivo. — 10. Las aprieta (*presse*). — 11. Cortar la lana. — 12. *Greffes*. — 13. *Vers*. — 14. Cortar. — 15. Lugares donde se guarda la paja y el heno.

16. Proporcionan mucho trabajo. — 17. Porciones atadas. — 18. Instrumento para sacar el grano. — 19. *Emiettent*. — 20. Rompen. — 21. *Tombe*. — 22. *Chanvre*. — 23. Recolección de las uvas. — 24. Porción de uvas. — 25. Aparato para sacar el jugo de las uvas. — 26. Vasos grandes. — 27. Trabajos. — 28. Se da mucho trabajo. — 29. Alimento.

El arbol del sebo.

No solo los animales tienen el privilegio de suministrar el sebo necesario para la confección de las bujías: hay también vegetales que lo producen y en grandes cantidades.

En Indo-China, especialmente el *cay-soi* de los Annamitas, es muy conocido. Es un árbol de siete á ocho metros de alto, cuyo follaje recuerda el del álamo. Sus hojas cocidas, dan una tintura negra muy brillante, que se emplea para teñir las sedas. Los pájaros gustán mucho de los granos de este árbol, esparciéndolos por todas partes, y poblando de esta clase de árboles inconscientemente, todas las comarcas aquellas.

Su reproducción, como se ve, es fácil, espontánea y no necesita de cultivo alguno.

Comienza á producir frutos á los cinco años, y cada año suministra de 25 á 30 kilos de granos. Estos granos son recolectados desde Octubre hasta Diciembre, lo mismo que nuestras aceitunas, y como ellas, son molidos y dan una sustancia parecida al aceite, con la cual se fabrican las bujías de sebo.

Cada 100 kilos de esta grasa vale en China 40 francos.

Es exportada á las grandes fábricas de estearina de América y de Europa.

Sería, sin duda, muy conveniente, el cultivo de este árbol en nuestras latitudes, pues es una especie vegetal muy robusta, y no necesita para vivir los climas tropicales.

Ya en Francia ha empezado á cultivarse con éxito, en los alrededores de Perpiñán.

(*Nuevo Mundo.*)

Chistes.

(*Mots pour rire.*)

Ufanábase [1] un periodista de haber sido el escritor mejor pagado de su tiempo.

— A mí han llegado á pagarme hasta cinco pesetas la línea — dijo con marcado orgullo.

— ¡ Vaya una cosa ! — repuso un caballero. — A mí me dan un millón por cada línea.

— Pues ¿ qué líneas hace usted ? — replicó el periodista.

— Yo dijo el interpelado. — Yo hago líneas... de caminos de hierro.

***

El farmacéutico Pérez pondera un medicamento que ha inventado.

— No sólo cura — dice — las fiebres tifoideas, sino, lo que es mejor, las evita.

— ¿ Cómo ? — le preguntan.

— Tomando dos cucharadas del jarabe [2] un cuarto de hora antes de notar el primer síntoma.

1. Se vantait. — 2. Sirop.

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 14 (1).

Movimiento comercial, industrial, agrícola y marítimo de Sira y demás islas del archipiélago de las Cícladas en 1900.

Sira... La mengua del comercio de Sira, señalada en las precedentes relaciones semejantes de este Consulado, parece ser atajada, y el año de 1900 está en una mejora sensible sobre su antecesora, en los dos capítulos de la importación y de la exportación.

Es cierto que Sira tendrá siempre, y cada día más, que contar con la competencia temible del Pireo, que queda incontestablemente el primer puerto de Grecia, merced á su proximidad de la capital, que aumenta considerablemente las causas de su frecuentación y sus medios de actividad. Pero parece que, hecha la parte de esta superioridad racional, la capital de las Cícladas está llamada á guardar entre los puertos del reino el segundo puesto que ocupa hoy

(1) Voir n° 11 (5 mars 1903), p. 79.

y que resulta de su situación geográfica, de la comodidad y seguridad de sus abrigos, de sus facilidades de abastecimiento de todas clases, especialmente para el carbón cuya provisión se hace cada dia mayor, de la riqueza de sus habitantes y de los esfuerzos incansables de su población, en vista de mantener en los limites posibles el prestigio de los tiempos anteriores.

VERSION 13 [1].

Littérature marchande.

Maintenant, dans les temps positifs où nous sommes, le génie peut être soumis a la taxe ; Apollon et les Muses sont gouvernés par un tarif. Il n'y a pas d'érudits qui usent leur vie à vérifier des dates ou à interpréter de vieilles chroniques ; mais, par contre, nous avons une abondante récolte de génies improvisés dès l'âge de 10 avrils jusqu'à celui de vingt ; sans parler de quelques génies en nourrice qui font concevoir les plus flatteuses espérances. Au début de sa carrière le génie spontané répand à pleines mains et sans le moindre intérêt les torrents de son savoir ; mais, le temps s'écoulant, dès qu'il reconnait la nécessité pratique de gagner sa vie, la raison coupe les ailes de la fantaisie, la matière monte au-dessus de l'esprit et notre auteur ouvre une boutique de talent ou installe un cabinet de génie et embrasse la carrière des belles lettres, comme le commerçant embrasse celle des bonnes et l'avocat celle des mauvaises.

(1) Voir n° 11 (5 mars 1903), p. 79.

EXAMENS ET CONCOURS

Ecoles normales supérieures de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses (1903).

THÈME

Même texte que pour le thème anglais (voir page 756 du présent n°).

VERSION

Como los huéspedes son pocos y buenos, si ha de creer á Doña Ambrosia, Gedeón consiente en comer á la mesa con ellos, ínterin llega una doncella que se espera y podrá servile la comida en su cuarto con la puntualidad y esmero que ahora le faltarían, por estar incompleta " la servidumbre ".

Durante los primeros dias tiene por compañeros de mesa á un señor muy flaco y muy nervioso, que, no habla una palabra, del cual ha dicho la pupilera que es un marqués muy rico, que viene á tomar aires ; cuya marquesa es la señora oronda y colorada que se sienta a su izquierda, y le trincha la carne, le parte el pan en bocaditos y le escancia el vino. Tampoco despliega los labios. Ni el marqués ni la marquesa tienen el pelaje ni el aire de tales ; ¡ pero hay tantos marqueses que no lo parecen ! Gedeón tomara á éstos por extenderos de refino, que se retiran al pueblo natal á comerse las ganancias de treinta años de mostrador.

J.-M. DE PEREDA.

Baccalauréat moderne.

(*Alger, juillet 1902.*)

VERSION.

Dia de tristeza y de luto fué para los habitantes de Madrid el 22 de Agosto de 1635. La víspera había dejado de existir de resultas de breve, pero angustiosa enfermedad el gran Lope de Vega, el Fenix de los ingenios. Celebróse su entierro con pompa verdaderamente regia. Las corporaciones religiosas, civiles y militares, los próceres y caballeros, los escritores y artistas de la capital toda la población en suma, concurrieron espontáneamente, no bien cundió por la corte la infausta nueva, á confirmar con aquella demostración de dolor y de respeto la gloria del hombre que en vida se habia captado la amistad y admiración de monarcas y pontífices, de su patria y de Europa toda. Y como en cualquier acaecimiento memorable, sea alucinación de la fantasia, sea fortuita coincidencia, suelen ocurrir fenómenos y prodigios que en las demás ocasiones se tienen por previstos y naturales, refiere uno de sus panegiristas que en la noche en que Lope yacía cadáver se eclipsó la luna; como si el cielo y los astros, que anuncian la gloria de su Hacedor, estuviesen sometidos á las vicisitudes y antojos de los mortales.

(Don Cayetano ROSELL.)

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE ESPAGNOLE

I. — Actualités

II. Mœurs et coutumes.

III. — Historiettes, Récits, Dialogues et Bons mots.

IV. — Poésies.

V. — Examens et Concours.

VI. — Devoirs corrigés.

	Texte	Corrigé
Thème 6..	8	27
— 7..	16	72
— 8..	64	80
— 9..	72	96
— 10..	79	»
— 11..	88	118
— 12..	96	127
— 13..	104	127
— 14..	135	151
— 15..	144	»
Version 8..	2e année)	38
— 9 .	8	28
— 10..	15	72
— 11..	64	80
— 12..	72	96
— 13 .	79	152
— 14..	88	119
— 15..	96	127
— 16..	104	127
— 17..	112	80
— 18..	136	»
— 19..	143	»
Rédaction 1	2e année)	80

VII. — Partie scolaire.

Lectures et Récitations.

VIII. — Illustrations.

Les Quatre Langues

N° 1. 5 Octobre 1902. 3e Année.

Imer Haegly

PARTIE ITALIENNE

Politica, Scienza e Morale.

(Vecchia leggenda)

Narra una leggenda, trovata negli ultimi scavi (*fouilles*) di Pompei, che Politica, Scienza e Morale nacquero da un medesimo parto (*naquirent jumelles*). Finchè (*tant que*) visse (*vécut*) la madre loro, che si nomava Saggezza, le tre sorelle vissero d'amore e d'accordo sotto la sua provvida direzione. La terra era un Eden ; ciascuno lavorava il suo campo, non molestato, nè dando fastidio (*incommodant*) agli altri, lieto di portare i suoi frutti prelibati (*exquis*) alla mensa comune ; tutto allora camminava nel migliore dei mondi possibili.

Ma venuta a morte per troppa vecchiaja madre Saggezza, tutto mutò (*changea*). Politica, più scaltra (*rusée, fine*) delle sorelle, s'impadronì (*s'empara*) del governo della casa, dopo avere tenuto alle altre due questo discorso : « La divisione dei poteri è una delle eccellenti massime lasciateci (*que nous a léguées*) da nostra madre ; perciò, tu, Morale, che ti occupi dei doveri, penserai a insegnarli ai servi di casa e a tutte le famiglie dei nostri coloni, acciochè (*afin qu'*) mai si ribellino alle leggi che io detterò ; e tu, Scienza, che hai molto ingegno e la smania (*la passion*) di indagare (*d'étudier, de rechercher*) la natura delle cose create, avrai l'universo da studiare, la terra e i cieli, le cose visibili e le invisibili, ma non cacciare (*fourrer*) il naso negli affari di Stato, ai quali, come cosa che richiede (*demande*) soltanto senso pratico e mano forte, basterò (*je suffirai*) io sola. » Ciò detto, senza aspettar risposta, prese il bastone del comando e cominciò il suo regno.

Tutti i malanni (*malheurs*) e tutti i tormenti che per (*pendant*) molti secoli piombarono sulla terra (*s'abattirent, s'appesantirent sur la terre*) ebbero origine da tale usurpazione, perchè la Politica, governando a suo capriccio, divenne caparbia (*obstinée*), vessatrice, tirannica ; fece i popoli nemici gli uni degli altri, e con guerre continue coprì (*couvrit*) il mondo di rovine e di stragi (*massacres*).

Narra la stessa leggenda che la Morale e la Scienza, impietosite (*touchées de pitié*) finalmente delle tante lagrime e dell' immenso sangue sparso (*répandu*) dai popoli per opera della Politica, presentatesi un giorno a questa, le tennero con energico accento questo discorso : « Tu, Politica, hai governato troppo tempo a tuo talento (*fantaisie*), senza nessun profitto per l'Umanità, che amaramente si duole (*se lamente*) e molto soffre per le opere tue. Ora, sentendo (*en entendant*) i suoi gridi di dolore, noi non possiamo più rimanercene (*en demeurer les*) spettatrici indifferenti. Cedi dunque a noi la parte che ci spetta (*nous revient*) nella direzione dello stato e della società. Noi governeremo meglio, perchè ammaestrate dai tuoi errori (*instruites par tes erreurs*), e perchè nulla faremo senza il consenso dei popoli. »

La Politica avrebbe voluto resistere, ma chiamati (*ayant appelé*) in suo ajuto generali e gendarmi e soldati che nelle difficili contingenze passate le avevano sempre prestata mano forte, vide che si erano tutti squagliati (*dissipés, évanouis*). Allora, facendo di necessità virtù, firmò (*elle signa*) la Convenzione che le due sorelle le avevano presentata A sensi (*selon*) di questa Convenzione, il nuovo governo

venne costituito da un triumvirato formato dalla Politica, dalla Morale e dalla Scienza — presidente questa ultima.

Dice la leggenda che la Politica pochi anni dopo, comprendendo la sua inutilità nei nuovi tempi, diede (*donna*) le dimissioni.

Rimaste (*restées*) sole al governo della società la Morale e la Scienza, parve nel mondo tornata l'età dell' oro (*l'âge d'or parut...*). Non più delitti, non più guerre, non più odî, non più lotte di classe; il lavoro, senza affaticar nessuno, dava a tutti più del necessario. Furono aboliti gli eserciti, soppresse le frontiere, chiuse (*fermées*) le prigioni, licenziati i giudici, i gendarmi e tutto lo stuolo (*la bande*) dei pubblici funzionari. Una mirabile concordia regnò fra uomini e popoli, fra i quali non vi ebbero più (*il n'y eut plus*) altre gare (*contestations*), che quelle di emulazione nelle opere dirette ad accrescere (*accroître*) il patrimonio intellettuale comune, e a rendere più bella, più fruttuosa e più longeva la vita d'ogni (*chaque*) uomo.

Questo paradiso in terra la Morale e la Scienza hanno potuto realizzare, ponendo (*plaçant*) nella loro Costituzione questo unico principio, che fu da tutti accettato e praticato:

« All'esercizio della massima libertà dell' individuo sia sempre associato il sentimento della solidarietà con tutto il genere umano.»

La leggenda non dice se il mondo felicemente governato da (*d'après*) questo supremo principio durerà fino (*jusqu'à*) alla consumazione dei secoli.

Ernesto Teodoro Moneta.

L'incoronazione di Re Edoardo VII.

La cerimonia storica a Westminster.

L'aspetto della chiesa è solenne. I grandi pannegiamenti (*draperies*) di porpora ed oro, che scendono dai palchi (*loges, galeries*) sino a terra, non fanno che rendere più profondo il carattere di solennità mistica così propria della magnifica navata. La luce che penetra dai vetri variopinti, scende giù in lunghi raggi (*rayons*) obliqui e si spezza (*brise*) e sparge (*se répand*) sui magnifici vestiti della folla presente, facendo brillare l'oro e le pietre preziose.

Ad un tratto (*tout à coup*) il silenzio solenne della chiesa è rotto (*rompu*) da un squillo (*son*) di trombe alla porta occidentale. Sono gli araldi che annunziano l'entrata del corteo. Esso procede assai lentamente al suono di un canto degli scolari di Westminster: « Io fui contento quando mi dissero..... » e percorrendo la chiesa nel senso della sua maggiore lunghezza entra nel coro e ne fa il giro (*tour*). Intanto man mano (*peu à peu*) i personaggi che devono uffiziare nella cerimonia prendono il loro posto.

Nella navata, ove fanno la guardia due file di granatieri, prendono posto gli ufficiali generali dell'esercito (*armée*) e della marina, gli alti funzionarii, il corpo diplomatico.

È notato l'abito nero dell' ambasciatore degli Stati Uniti fra le ricche uniforme dei colleghi.

Le campane (*cloches*) suonano a distesa (*sans interruption*) e la musica suona l'inno nazionale.

Il re e la regina rimasti (*restés*) soli nel mezzo non si dirigono verso i rispettivi troni, ma verso due seggiole poste vicine all' altare. Ivi (*là*) la regina si inginocchia (*s'agenouille*), il re resta in piedi (*debout*) ma col capo chino in atto di preghiera e di umilità, non potendo inginocchiarsi causa la recente ferita (*blessure*). Finite le preghiere private comincia la cerimonia che per quanto dato lo stato del re si sia cercato di abbreviare resta pur sempre lunghissima. L'arcivescovo di Canterbury, il lord cancelliere, il lord gran ciambellano e il re d'armi si dirigono ai quattro angoli del palco (*estrade*), e presentano il re con queste parole: — Questi è re Edoardo VII, vero re di questo reame; perciò voi tutti che siete qui venuti oggi, siete disposti a fare il vostro omaggio? » — Il re nel frattempo girando (*tournant*) sui propri talloni si volge pure ai quattro angoli, e dall' udienza sale (*monte*) un' acclamazione fragorosa (*retentissante*): God Save King Edward! Le trombe suonano una breve fanfara.

I lords cui (*à qui*) sono affidati i gioielli della Corona e i simboli del potere, si dirigono verso l'arcivescovo, che aiutato dal decano di Windsor li riceve e li depone sull' altare. Due vescovi leggono poi: uno l'epistola di S. Pietro che esorta: « Temete Dio, onorate il re... »; l'altro il brano (*passage*) degli evangeli dove Cristo dice: « Date a Cesare quello che è di Cesare ». L'arcivescovo recita il Credo approvato dal Consiglio di Nicea. Il vescovo di Londra secondo il programma primitivo dovrebbe recitare il sermone, ma stante (*étant donné*) la salute del re è stato soppresso e invece lo si stamperà (*on l'imprimera*).

Il giuramento.

L'arcivescovo di Canterbury si avvicinò al re e gli chiese (*demanda*): « Maestà, siete voi disposta a prestare il giuramento? » Al che il re rispose: « Si! » Allora l'arcivescovo cominciò: « Promettete Voi solennemente di governare il popolo di questo Regno Unito di Gran Bretagna ed Irlanda ed i dominii dipendenti, secondo gli Statuti accordati in Parlamento e le rispettive leggi ed usanze dei medesimi?

Il re rispose: — Si! Indi l'arcivescovo continuò: — Manterrete Voi con tutto il vostro potere le leggi di Dio, la vera professione del Vangelo e la religione riformata protestante stabilita per legge? E manterrete e preserverete inviolabilmente lo stabilimento della Chiesa d'Inghilterra e la sua dottrina, il suo culto, la sua disciplina, il suo governo, come vuole la legge d'Inghilterra? E conserverete ai vescovi e al clero d'Inghilterra e alla Chiesa commessa alla loro cura tutti i diritti e privilegi che per legge appartengono o apparterranno a tutti o a parte di essi?

E il re: — Prometto di fare tutto ciò!

Quindi il sovrano alzandosi (*se levant*), assistito dal lord gran ciambellano e con avanti (*et ayant devant lui*) il portatore della spada di Stato, si avvicinò all' altare; e quivi (*là*), scopertosi il capo, posando la destra sul santo Vangelo nella gran Bibbia, sostenuta dall' arcivescovo di Canterbury, e, inginocchiatosi sui gradini, disse: — Le cose che ho ora qui promesso (*que je viens de promettre*), io farò e manterrò. Così Dio mi aiuti.

La formola del giuramento fu letta dal duca di Norfolk. Re Edoardo baciò il libro, e, firmato (*signé*) il giuramento, tornò alla sua sedia.

La consacrazione.

Nel mentre che (*pendant que*) l'arcivescovo recitò l'inno *Veni creator spiritus* ed altre preghiere, il lord gran ciambellano levò al re il mantello rosso e il copricapo.

Quindi il sovrano tornò verso l'altare e sedette sopra la storica sedia di re Edoardo. I quattro cavalieri della Giarrettiera tennero sospeso sopra di lui il palio di seta (*soie*) e d'oro e il decano di Westminster trasse (*prit sur*) dall' altare l'ampolla e il cucchiaio sul quale versò l'olio. Con questo l'arcivescovo di Canterbury unse (*oignit*) il re nella forma di una croce e cioè (*c'est-à-dire*) prima sulla testa dicendo: « Sia la tua testa unta di olio santo come furono unti re, preti e profeti! quindi sul petto (*poitrine*) dicendo: « Sia il tuo petto unto di olio santo! » E finalmente sul palmo di entrambe (*deux*) le mani dicendo: « Siano le tue mani unte di olio santo! E come Salomone fu consacrato re da Zadok il prete e Nathan il profeta, così sii tu unto, benedetto e consacrato re sopra questo popolo, cui il Signore tuo Iddio ha dato a te da reggere e governare. Nel nome del padre, del figliuolo e dello spirito santo, amen! »

Come l'arcivescovo ebbe detto ciò il decano di Westminster ricollocò ampolla e cucchiaio sull'altare, il re s'inginocchiò e l'arcivescovo disse una preghiera sopra di lui. Finita la quale il re si rimise a sedere sulla sedia di Edoardo, i cavalieri della Giarrettiera rimossero (*enlevèrent*) il palio e il decano di Westminster mise addosso a sua Maestà il *Colobium* (1) *Sindonis* e la supertunica d'oro.

L'Investitura. — L'Incoronazione.

Siamo alla cerimonia della investitura.

(1) Vêtement de dessous à manches courtes.

L'arcivescovo mette al re la tunica regale. Poi varii lords sono intorno al re. Uno di essi lo tocca ai calcagni con gli speroni d'oro. Un altro porta la spada reale. L'arcivescovo mormora una preghiera su di essa. Un ciambellano la cinge al re; il quale se la toglie (*l'enlève, la quitte*) immediatamente e la fa deporre sull' altare.

Il vescovo di Londra si avanza con la stola di ermellino (*hermine*) e la pone attorno al colo del re; il decano di Westminster gli getta sulle spalle il manto imperiale, splendido di seta e d'oro; l'arcivescovo gli porge (*présente*) il Globo sormontato dalla croce, pronunziando una esortazione e ricordando al re che tutto il suo impero è posto sotto l'ombra della Croce. Viene poi la consegna dell' anello — emblema di dignità reale — la consegna dello scettro.

Tutto questo cerimoniale complicato si svolge (*se déroule, s'accomplit*) con grande ordine e fra il silenzio generale.

Il re tocca tutte le insegne che gli vengono presentate.

L'arcivescovo di Canterbury era estremamente commosso e con evidente difficoltà infilò in dito al re l'anello.

Siamo al punto supremo del cerimoniale: l'incoronazione.

L'arcivescovo sale (*gravit*) i gradini dell' altare, prende la corona e con una breve preghiera, la depone sulla testa del re.

Un' onda di luce elettrica invase l'abbazia.

I nobili si mettono in testa le loro coronette e da ogni parte del tempio si alzano grida prolungate ed entusiastiche di: God Save the King!

Durante la cerimonia il primo ministro, Balfour, stava in piedi dinanzi all' altare.

Seguirono la presentazione della Sacra Bibbia, il *Benedictus* ed il *Te Deum*. Finito il *Te Deum*, con parato (*apparat*) insolito, investito, incoronato, il re fu condotto al suo trono dagli arcivescovi, dai vescovi e da alcuni pari. Quindi comincia la cerimonia dell' omaggio.

L'omaggio.

L'arcivescovo di Canterbury si inginocchiò davanti al re e pronunziò la formola d'uso: « Io, Federico, arcivescovo di Canterbury sarò devoto e fedele e Devozione e Fedeltà portero a te, mio sovrano signore, e ai tuoi eredi, re del Regno Unito di Gran Bretagna ed Irlanda. »

L'arcivescovo a questo punto fu preso da una commozione così viva che quasi si intese venir meno (*faillit s'évanouir*). Il re dovette porgere la mano per aiutarlo a rialzarsi, e lo baciò.

Fecero dopo di lui omaggio — levandosi le coronette, inginocchiandosi e pronunciando la formula — il principe di Galles, i principi di sangue reale ed il primo pari di ogni ordine che, avanzandosi sull' altare, toccò la corona del re e lo baciò sulla guancia sinistra.

Il principe di Galles baciò la mano al re e gli toccò la corona in segno di fedeltà. Il re lo abbracciò e gli dette una vigorosa stretta (*poignée*) di mano.

Coll' omaggio dei pari finì la cerimonia della incoronazione del re e per l'abbazia si ripeterono le grida di: « Dio conservi re Edoardo! — Viva re Edoardo! — Possa il re vivere per sempre! »

I tamburi batterono, le trombe riecheggiarono (*résonnèrent de nouveau*). S'ode uno squillo di fanfare che viene subito seguito da altri squilli di sulla piazza, dal rombo delle campane e dal tuono del cannone, dai parchi e della Torre di Londra. Dal pubblico affollato (*innombrable, entassé*), fuori dell' abbazia si leva un immenso interminabile applauso. Come una sola voce, centinaia di migliaia di voci intonarono l'inno nazionale.

I presenti alla cerimonia dell' incoronazione notarono l'eccellente aspetto del re. Questi rispose con voce ferma, forte, intelligibile alle domande rivoltegli (*qu'on lui adressa*) durante la cerimonia.

(*La Tribuna.*)

Mot pour rire.

L'ispettore scolastico. — Rispondete, ragazzi (*enfants*), con quale arma Sansone fece strage (*un carnage*) dei Filistei? — I ragazzi si guardano confusi. L'ispettore mostrando una mascella (*sa mâchoire*) per aiutar (*aider*) loro la memoria: — Che cosa è questa? — Tutta la classe: — Una mascella d'asino!

La Rana (*grenouille*) ed il Bue (*bœuf*).

Racconto per fanciulli.

Pierotta aveva una graziosa casetta coperta di paglia con dei giaggioli (*iris*) in alto che le facevano da arcobaleno (*qui lui faisaient comme un arc-en-ciel*). Questa casetta si specchiava (*se mirait*) di continuo in uno stagno (*étang*) assai limpido e tranquillo, contornato da una corona di verdi canne (*roseaux*) che le cantavano la loro canzonetta. Pierotta vi sarebbe sembrata (*vous aurait paru*) la più felice creatura del mondo, e io credo che lo fosse infatti, quando un bel giorno si misse a contemplare gli abitanti del vicino castello e non so come le venne questa strana (*étrange*) idea, risolse (*elle résolut*) cioè di volerli eguagliare in magnificenza. Non ridete, a meno che voi non abbiate mai avuto desiderio di aver qualcosa che non vi appartenesse, e se questo non vi è mai capitato (*arrivé*), non ridete egualmente; perchè l'invidia e la vanità sono si tristi cose, che è più da saggio (*qu'il est plus sage*) il piangerne (*en pleurer*) che il riderne. In poche parole, per una ragione o per l'altra, od anche per nessuna ragione, Pierotta si misse a voler eguagliare i castellani (*châtelains*). Fors' ella aveva sentito dire che noi siamo tutti uguali, ciò che è vero, ma ella non aveva preso ciò nel vero senso ed ella non aveva osservato che l'egualianza in questione è quella che ci domina tutti fintanto che (*tant que*) siamo sotto la legge e il dovere. Il castellano era un omaccione (*gros homme*) assai buono e pacifico che non teneva chiuso (*fermé*) nè il suo cuore, nè la sua porta, nè la sua borsa di cui tutti sapevano la strada. Non fu in questo che Pierotta risolse di imitarlo. Egli aveva un pollajo (*basse-cour*) che era il suo grande passatempo. Eranvi colà (*il y avait là*) delle galline della Cocincina, lucide come gioielli, dei pavoni che facevano la ruota e delle galline faraone (*pintades*). Ella cominciò coll'avere dell galline cocincinesi, ma queste hanno bisogno di un nutrimento speciale, d'una sabbia fina, d'una corte assai (*très*) asciutta (*sèche*), perchè sono delicate di piedi. In poco tempo esse cominciarono a deperire e morirono. Pierotta comperò (*acheta*) dei pavoni, li mise nel suo pollajo e andò a dormire. L'indomani all' alba i pavoni fuggirono sul tetto gridando « Piero, Piero ! » e scavando (*creusant*) la tettoia (*toiture*) quanto poterono, come un terreno lavorato, per trovarvi dei vermi. Ai loro gridi assordanti che gettavano il suo nome agli echi, il buon Piero si levò — se non vi ho ancora parlato del Padre e della Madre di Pierotta, egli è perchè era per lei come se non esistessero neppure. Voi potete giudicarne vedendo tutte le sciocchezze (*sottises*) che le lasciarono fare — Il Padre Piero dunque se levò e così pure (*également*) Pierotta.

Il povero tetto era in un bello stato, i pavoni in un'ora l'avevano rovinato (*abîmé*) per otto giorni di lavoro del copritore (*couvreur*). Pierotta non intese perciò punto di rinunciare alle sue bestie. Ella diceva alla sua vicina. « Non è forse (*n'est-ce-pas*) qui (*ici*) come al castello ? » « Oh no, certamente ! » rispondeva questa « voi non vi avvicinate neppure » (*vous n'en approchez point*).

Bisognava tuttavia provvedere (*aviser*). Non potevasi prendere un

copritore per tutto l'anno. Mettiamo delle tegole (*tuiles*), disse il buon uomo, non si può di certo per un migliaio o due di tegole far disperare questa fanciulla.

Ma Pierotta non voleva nè tegole, nè ardesie, occorreva (*il fallait*) dello zinco come al castello. Si strapparono (*on arracha*) i bei giaggioli turchini (*bleus*), il semprevivo (*joubarbe*) ed il muschio (*mousse*), e si cominciò l'armatura di legname (*la charpente*). Pierotta stava a guardare i lavori con un' aria seria. Tutto il villaggio restava estatico dinanzi (*devant*) alla sua bestialità. « Padre », diss' ella infine, « questa capanna non è bella, noi siamo abbastanza ricchi per costruire una casa ».

Si fece costruire una casa, cioè si cominciò. I limiti (*les abords*) del grazioso stagno s'imgombrarono di attrezzi (*outils*), di calce, di sabbia e di rottami (*décombres*), era spaventoso. — « Voi non direte più che ciò non assomiglia (*ressemble*) al castello », diceva Pierotta ringalluzzandosi (*en se rengorgeant*) — « Oh, certamente ciò non gli assomiglia per niente », rispose la vicina.

Con una casa nuova in prospettiva Pierotta non poteva restare in zoccoli (*sabots*), e in gonnella di fustagno (*robe de bure*). Ne prevenne la famiglia e le si comperarono delle scarpe (*bottines*) e un abito di seta. Ma colle scarpe e l'abito di seta non poteva correre pei campi umidi e per le strade (*chemin*) piene di fango.

Bisognava dunque che rimanesse molte ore seduta sulla sua sedia e siccome essa non sapeva gran che (*pas grand'chose*) e non poteva trovare in essa rimedio alla sua solitudine, deperiva per la noia (*l'ennui*).

Il castellano ha dei cavalli, pensò essa. Noi abbiamo un buon puledro (*poulain*) che si prenderebbe a dieci passi per un poney. Dicono anche (*on dit bien*) che non si può ancora caricarlo (*le charger*), ma io non peso, bisogna che lo monti. Ella si fece dunque fare una veste di panno (*drap*) molto lunga, ed eccola un bel mattino in amazzone che si prepara alla partenza. — « Non rassomiglio forse a quelle signore del castello? » diss' ella, passando, alla sua vicina. — « No, perchè avete l'aria di aver perduta la testa, che loro hanno molto sana, perchè restano tranquillamente al loro posto (*place*), come conviene ad ognuno (*chacun*) ». Pierotta molto in collera, afferra (*saisit*) il suo puledro per la criniera e l'inforca. Questo non capì nulla di ciò (*n'y comprit rien*), sulle prime, ma senza perder tempo a riflettere, s'impenna (*se cabre*), nitrisce (*hennit*) e si slancia ventre a terra, balzando (*lançant*) Pierotta nello spazio. Pensò allora, la povera Pierotta, alla sua casetta col tetto di paglia specchiantesi nello stagno, alle sue passeggiate (*promenades*) per i campi, in zoccoli bianchi che fanno tic, tac, ai suoi modesti lavori di tutti i giorni, alle sue felicità perdute per vanità? Ahimè, nessuno lo seppe (*sut*), perchè la trovarono morta. Come piangevano (*pleuraient*) i suoi poveri genitori!

M. La Barre.

Mot pour rire.

Lui, desolato : Dica (*dites*) la verità, signorina ; è perchè mi crede povero che mi rifiuta ? — Lei confusa : — Ma... non saprei... — È vero che non sono ricco, per ora (*pour l'instant*) ; ho però uno zio scapolo (*célibataire*) e molto ricco, che mi vuol bene. È vecchio assai... — Lei (*Elle*) interrompendolo : — Com' è gentile di avervi pensato ! Favorisca (*veuillez*) dunque presentarmelo.

DEVOIRS CORRIGÉS

VERSION 8 (1).

Fuite de Renzo.

Quand il devait traverser quelque village, il marchait doucement, doucement, regardant toutefois s'il se trouvait encore quelque porte ouverte; mais il ne vit jamais aucun signe décélant la présence de personnes éveillées, si ce n'est, très rarement, une faible lueur filtrant à travers quelque châssis recouvert de papier ou de toile. Sur la route, hors des endroits habités, il s'arrêtait à chaque instant; il était tout oreilles, cherchant en vain à percevoir cette voix bénie des flots de l'Adda. Mais il n'entendait en fait de voix que le hurlement de quelques chiens qui partait d'une hutte isolée et se perdait dans les airs. Comme il s'approchait de ces huttes, le hurlement se changeait en aboiements pressés et furieux, et quand il passait devant la porte, il sentait, il voyait presque la brute dont le museau dépassait, redoubler ses hurlements.

(1) Voir le texte italien dans le nº 18 (20 juin 1902), page 540.

THÈME 10 (1).

La docilità nella Scuola.

Per ottenere profitto dalla scuola, bisogna lavorare; e, per lavorare bene, è necessario prestare attenzione al maestro, ed obbedirgli. Voi dovete agire così, perchè egli rappresenta nel medesimo tempo lo Stato, che gli confida la Scuola, ed i vostri genitori, che vi confidano alle sue cure : perchè egli, ottenendo i suoi diplomi, ha dato prova della propria attitudine ad istruirvi ed a guidarvi; voi dovete agire così, perchè senza l'obbedienza al maestro, e alla regola ch' egli deve mantenere, non vi sarebbe nè ordine nè disciplina, e, senza l'ordine e la disciplina, non può esservi nè insegnamento comune nè lavoro. È dunque vostro dovere di obbedire, ed è pure vostro interesse, poichè la sommissione è, per voi, la condizione stessa d'ogni progresso.

(1) Voir le texte français dans le nº 20 (20 juillet 1902), page 604.

EXAMENS ET CONCOURS

Baccalauréat moderne.

(*Grenoble, juillet 1902.*)

VERSION

Quella mattina erano arrivate tristissime notizie dall'Affrica. Il signor Felice e il signor Pietro, l'uno negoziante d'olio, l'altro di granaglie, parlavano costernati fra loro, in mezzo alla strada, tenendo in mano un giornale. Si leggeva sui loro volti biechi e accigliati, il tumulto delle passioni che agitavano i loro cuori di patriotti ; lo scoraggiamento per il disastro, la pietà per le vittime, l'ira contro i barbari vincitori, il rancore contro i responsabili dell' eccidio, si rimescolavano bollenti nel loro animo, traducendosi esteriormente in brusche movenze, in convulsi serramenti di pugni, in amari monosillabi, in torbide occhiate, in gesti minacciosi.

Suonò in quel momento la campana di mezzogiorno; come all' annunzio improvviso di una strepitosa vittoria delle nostre armi, le loro fisionomie si irradiarono di serena beatitudine; si strinsero con effusione la mano, e uno per un verso uno per l'altro si allontanarono sorridenti e frettolosi. — Tutt'e due ci avevano per desinare il loro piatto favorito : il signor Felice ci aveva la fricassea d'agnello; il signor Pietro il cavolo ripieno!

Renato Fucini.

Certificat d'aptitude

à l'enseignement de la langue italienne dans les lycées et collèges (1902).

THÈME 12 (1).

L'Écosse avait rappelé Charles Stuart. La République et la Monarchie allaient se retrouver en présence. Il fallait à la République un champion éprouvé contre le roi : le Parlement essaya d'en avoir deux, Fairfax et Cromwell. Fairfax refusa. Le Parlement nomma Cromwell seul, désolé mais contraint de lui donner encore, pour sauver la République, un royaume à conquérir.

Cromwell fit la guerre et se conduisit en Écosse tout autrement qu'il n'avait fait en Irlande. Autant envers les catholiques irlandais il avait été violent, dur, impitoyable, autant envers les protestants écossais, il se montrait modéré, patient, caressant. Il y avait là, autour du parti royaliste et jusque dans ses rangs, des dissensions profondes : des presbytériens plus fanatiques que royalistes et qui ne servaient le roi qu'avec des méfiances et des restrictions infinies ; des sectaires aussi ardents, aussi démocratiques que les sectaires anglais, pleins de sympathie pour Cromwell, pour ses soldats et plus disposés à les seconder qu'à les combattre. Cromwell ménageait et exploitait ces dispositions, cherchant la bataille contre l'armée du roi, mais plein d'égards pour le pays, négociant séparément avec les chefs qu'il savait incertains ou enclins vers lui, entrant en correspondance, en conférence, en controverse religieuse avec les théologiens écossais, habile à plaire et laissant de lui-même une impression grande et favorable, quand il ne parvenait pas à convaincre et à séduire. Il s'avançait ainsi en Écosse, gagnant chaque jour du terrain par les armes et dans les esprits. Charles se sentait pressé, cerné, bientôt atteint. Il prit soudain, avec l'entraînement de la jeunesse, une résolution éclatante et désespérée : il se mit avec toute son armée en marche rapide vers l'Angleterre, livrant l'Écosse à Cromwell, et décidé à aller tenter, au cœur de la République, la fortune de la Royauté. Un mois ne s'était pas encore écoulé depuis que Charles avait posé le pied sur le sol anglais : Cromwell l'avait atteint et vaincu à Worcester.

GUIZOT.

VERSION

I figli del deserto hanno alla statura, corpi robusti, asciutti, puri lineamenti della schiatta caucasica in volto, barba non troppo folta, bellissimi denti, sguardo sicuro, penetrante ; avviluppati la persona in ampie vestimenta, coperti la testa e il collo con bizzara foggia di cuffia, chè da loro par ne venga tal voce ; vanno alteri al portamento, maneggian destri le armi, padroneggiano i cavalli, animale amico loro più che servo ; traggono vanto dalla rapina ; impetuosi nell' ira, tenaci nell' odio, ospitalissimi, leali alle promesse ; ardenti nell' amore che merita il nome ; son contenti per lo più d'una sola moglie, la comprano, la ripudiano, ma li ritiene di maltrattarla troppo il rispetto della parentela di lei ; nè tengon chiuse le donne, nè appo loro la gelosia vieta le oneste brigate con donzelle, nè i teneri canti e i balli. Tra la libertà della parola, l'uso alla guerra e la compagnia del sesso più delicato, si comprende perchè i Beduini sentano sì altamente in poesia. La gente delle città, meno schietta di sangue, anco per cagion dei figliuoli che han da schiave negre, men forte, usa turbanti e fogge di vestire più spedite e di pregio, et con ciò non pare svelta nè elegante al par de' Beduini ; unisce le passioni violente con la frode ; le tenere non conosce, ma la libidine ; usa poligamia, divorzii, concubine ; sprezza e tiranneggia le femine, quando il può senza pericolo : sempre le allontana da' ritrovi ; cerca in vece gli stravizzi : in ogni cosa mostra il predominio dei piaceri materiali sopra quei dell' animo. Tali i cittadini i cui costumi più discordino dai nomadi. Ma v' ha gradazioni tra gli uni e gli altri. Le popolazioni mercatantesche, stando sempre in cammino, partecipano del valore e sobrietà dei Beduini. Similmente le famiglie nobili delle cità amano a imitare i guerrieri della nazione ; e alcune usano mandare a balia i figliuoli appo le tribù del deserto, nelle quali sono educati fino all' adolescenza. Son poi virtù comuni a tutta la schiatta arabica la liberalità, l'ospitalità ; il coraggio, l'audacia delle intraprese, la perseveranza ; vizii comuni la superstizione, la rapacità, la vendetta, la crudeltà ; tutti han pronto ingegno, arguto parlare, inclinazione alla eloquenza ed alla versificazione.

AMARI.

(1) Les exercices ainsi numérotés sont ceux dont le corrigé paraîtra dans un numéro ultérieur.

Bar-le-Duc. — Imp. Comte-Jacquet. FACDOUEL, dir.

Les Quatre Langues

N° 2. 20 Octobre 1902. 3e Année.

PARTIE ITALIENNE

Zola.

Egli è là davanti a me, seduto tra le rovine (*ruines*) del palazzo di Settimio Severo in quell' angolo estremo del Palatino donde si vede dilagare (*s'étendre comme une onde*) tutta la campagna e allungarsi candida verso il mare la via Appia e impiccolirsi (*s'amoindrir*) verso i colli Albani gli archi rossi degli acquedotti. Un po' curvo, basso e quasi tozzo (*lourd*) nel pastrano (*manteau*) nero greve pel freddo pomeriggio (*d'une après-midi*) di decembre, il naso rincagnato (*camus*) la mascella (*mâchoire*) larga sotto la barba tonda (*ronde*) gli occhi grossi sotto gli occhiali d'oro, questo scrittore è nella sua apparenza ben lontano dalle snellezze (*minceurs*) agili e romantiche di un Byron o di uno Chateaubriand che un secolo prima hanno contemplato lo stesso spettacolo eterno da quel punto stesso. E anch' egli mi parla di Roma come l'ha intravveduta, tutta l'anima aperta, assetata (*aride*) di profezie magnifiche, in un mese di lavoro affannoso (*précipité*), di curiosità inesausta, di sforzi titanici verso una sintesi su di quei mille monumenti sfavillanti di moniti (*débordant d'enseignements lumineux*). Ed egli non si lamenta come Byron nel quarto canto davanti a tante rovine d'uomini e di dei, non si genuflette come Chateaubriand nel pensiero dei martiri dell'idea cristiana, ma ammira, valido e fiducioso, figlio d'un' epoca nuova, entusiasta dell'umanità eterna. Da lassù (*de là-haut*), sotto quel cielo pallido, egli mi dice il terrore che i primi giorni lo aveva invaso davanti all'immensità paurosa dell'opera umana che egli vedeva accumulata in ogni angolo dell'Urbe, e pian piano, mentre ne sceglieva (*choisissait*) e distingueva gl'indici più veementi, la sua consolazione a vedere finalmente come in una pagina sola le tracce di tutte le glorie più clamorose dell'uomo sotto il sole. A un punto voltandosi verso la casa di Livia e l'Area donde si scorgono l'arco di Tito e il Colosseo di tra gli olmi del Celio, egli si alzò, le spalle quadre del sano indefesso operaio, la parola precisa, e disse :

Emilio Zola

Tutto, tutto questo, di per dì, anno per anno, secolo per secolo, è stato creato e distrutto e ricreato da uomini, da uomini simili a noi, fratelli a noi, grandi o piccoli, santi o perversi poco importa, che la santità e la perversità son concetti mutevoli, da uomini che avevan queste mani, così, come le mie e le vostre ! — e aprì le dieci dita e per un attimo (*instant*) se le guardò.

Sentì quel lavoratore inesausto (*inépuisable*) in quel punto tutta la potenza del lavoro manuale e men-

tale, da quello di Cesare a quello del legionario anonimo, da quello di Paolo apostolo a quello dell'umile *fossor* che scavava (*creusait*) il tufo delle catacombe? È in quel senso di fratellanza diffusa nel tempo e nello spazio verso milioni di vivi e miriadi di morti, senti l'orgoglio della sua collaborazione gigantesca all'epoca sua? Io rivedo (*je revois*) quel gesto quazi frenetico in quell'uomo calmo e tenace, quelle dieci dita tese (*tendus*) a significar la minuscola e immane (*énorme*), forza dell'uomo contro tutta la natura attorno (*qui l'environne*). Caso, Dio, presente, passato; e a pensarle fredde (*et quand je pense que ces mains sont froides*), esangui, inoperose per sempre, morte, ho uno schianto (*déchirement de cœur*) come se una forza naturale fosse stata per un cataclisma soppressa nel mondo.

Ed egli, per arrivare a tanta fede, era escito dal pessimismo. Il naturalismo cui aveva cercato antenati e titoli di nobiltà nei suoi studi famosi su Balzac, Flaubert e Stendhal, era scoppiato in Francia il giorno dopo la sconfitta (*défaite*). Feroce fino al macabro, sincera fino al brutale, quella teoria d'arte era una teoria di vita — la tristezza raccolta e sospettosa dei vinti. *Les Soirees de Medan* in cui, intorno a Zola, Maupassant, Huysmans, Mirbeau, etc. riunirono ricordi della guerra disperati e spietati fino al cinismo ci rivelano ormai (*maintenant*) dopo molt'anni questa verità.

Come esci egli (*comment sortit-il*) fuor dall'ombra di quella disperazione analitica e trita (*basse*) verso un così chiaro sole di fede? Egli era rimasto (*resté*), al di là delle sue teorie d'oggettivismo e di positivismo scientifico, un lirico e un romantico. Ogni anno che passa ce lo rivela affannato (*occupé*) a far convergere in un pensiero tipicamente suo, secondo il suo intimo animo, tutte le centinaia di personaggi che egli ha creati con una foga (*fougue*), una varietà e una novità inaudite nella letteratura europea dopo Balzac. Tutta la serie dei Rougon-Macquart, così inutile come dimostrazione della teoria dell'eredità — inutile perchè singolare e perchè inventata — ormai comincia a mostrarci sotto quella vernice di osservazione e di constatazione freddamente scientifica tutti gli odi e gli amori del Maestro che l'ha scritta. Ormai noi vediamo e sentiamo quali egli ha amati e quali ha disprezzati fra tutti quei suoi figli vivi e vitali. Per ogni loro colpa e per ogni loro virtù, ormai sentiamo che Zola ha accusato o esaltato qualcuno, la società o l'esempio d'un maestro o l'infamia silenziosa d'un ascendente nascosta (*cachée*) come un'insidia nel sangue trasmesso. E tutti son giudicati da lui, che pure predicava l'*amoralità*, cioè l'indifferenza morale del romanziere, secondo un criterio che non è nè la morale cattolica nè la morale positiva di Spencer o di Comte. Egli li ha giudicati secondo un criterio personalissimo: la sincerità.

E per trent'anni il trionfo della sua letteratura anche violenta nella rappresentazione e nell'espressione ha significato nel mondo il trionfo della sincerità, è penetrato come un'aria fresca impetuosa — brezza di mare o vento di foresta — in tutti gli ambienti più chiusi e più mefitici, — libro per libro, pagina per pagina, — ad aprir (*la sincérité a pénétré... pour ouvrir les consciences*) coscienze e polmoni.

E accanto (*à côté de*) alla sincerità, ha trionfato l'esempio della sua volontà. Egli ha potuto tanto perchè tanto ha voluto. In un'epoca di stanchezza (*lassitude*) e di dilettantismo intellettuale, egli ha costruito il suo edificio, tutto, fino al fastigio (*faîte*) che ha terminato ieri, con una volontà imperturbabile, un mattone (*grosse pierre*) sull'altro, come un muratore che comincia senza spaurirsi (*s'effrayer*) dell'immensità della mole avvenire (*de l'édifi e futur*) il pilone angolare delle fondamenta calcolando quanto alto nel cielo sarà il culmine.

Con questa sincerità e con questa volontà ha potuto un giorno, finalmente, egli, dichiarato maestro del metodo oggettivo e impersonale, creare nel suo Pierre Froment un'anima capace di accogliere tutt'i suoi sogni, di parlare e anche d'agire come egli stesso avrebbe agito se avesse scelto (*choisi*) per stile di sua vita l'azione e non la parola. E questo è lirismo. Pierre Froment è Zola, come Aroldo è Byron, come Renée è Chateaubriand, come Werther è Goethe, come Rolla è Musset... La teoria estetica ne è riescita danneggiata (*en a souffert*) ma

la spontaneità se ne è avvantaggiata.
E mentre nella sua stanza una folata (*une bouffée*) d'aria mefitica (oh quel gran cielo libero e bianco su Roma l'ultima volta che l'ho veduto!) l'ha soffocato, per opera di lui, per questa sua felice contraddizione fra teoria e pratica tutte le lotte estetiche fra naturalisti e psicologi e simbolisti appaiono spente (*éteintes, finies*), solo criterio, finalmente, a giudicare d'un'opera d'arte, la sincerità.

L'anima di questo Titano innamorato del sole, dell'aria, della forza e della verità, era venuta d'Italia.

Ugo Ojetti.

(*Corriere della Sera.*)

«Leggera ed inconsiderata»

Racconto.

"Leggera ed inconsiderata" — Queste parole echeggiavano (*résonnaient*) stranamente alle mie orecchie.

Fra le molte persone invitate quel giorno dai miei parenti, trovavasi il dotissimo professore N..., che aveva appena pubblicato il suo rimarchevole libro sulla grafologia.

Dopo pranzo (*dîner*), cedendo alle suppliche di qualche signora, egli cominciò a dare prove della sua scienza. Ciascuno della società scriveva alcune parole sopra un pezzo di carta bianca, ed egli, dopo aver guardato la scrittura, diceva tosto (*aussitôt*) le qualità buone o cattive dello scrittore; questo con giustezza mirabile. Osservavo pure che, malgrado la sua aria burbera (*son air bourru*), esprimeva la sua opinione di tal maniera che nessuno poteva sentirsi offeso. Non diceva per esempio che la mia zia era "avara"; la chiamava (*il l'appelait*) "economa". Parimente non chiamava mio cugino Edoardo "poltrone" ma "giovane prudente e riflessivo", ecc.

Benchè ciò mi tranquillasse un poco, quando venne il mio turno e che egli si avvicinò a me, il mio cuore palpitava fortemente. Ma egli, senza fare attenzione, passò davanti a me, come se non mi vedesse.

Mi sentii allora divisa fra due sentimenti: in primo luogo grande sollievo (*soulagement*) di evitare una prova così spaventosa, in secondo e principalmente una vergogna furiosa di vedere che mi considerava come una cosa senza interesse.

Naturalmente per una signorina di dodici anni è spiacevolissimo (*très désagréable*) di vedersi lasciata da parte come una fanciulla insignificante.

Fortunatamente una signora, accorgendosi (*s'apercevant*) della dimenticanza (*oubli*) del professore, mi spinse (*poussa*) dinanzi a lui dicendo: "E tu, ragazzina (*petite*), mostra dunque la tua scrittura!" Egli prese la mia carta (*papier*), la guardò distrattamente e disse senza fare attenzione, quelle parole severe: "Leggera ed inconsiderata".

Arrossii fino alle orecchie. Mi sembrava che tutti gli occhi si volgessero verso di me. Avrei voluto essere a cento miglia dal salone. Quanto a ciò che occorse (*se passa*) durante il resto della sera, non posso ricordare niente. Non vedevo, non sentivo più nulla; ma sempre echeggiavano alle mie orecchie le parole accusatrici: "Leggera ed inconsiderata!"

Frattanto tutti gli invitati si ritirarono; mi misi a letto e piansi lacrime calmanti. Dopo lungo pianto (*après avoir longtemps*

pleuré) m'addormentai, ma lungamente ancora il ricordo della triste sperienza subita mi perseguitò in sogno.....

In fine apparisce il primo chiarore (*lueur*) del giorno. Prendendo una subita decisione, salto giù (*à bas*) dal letto e mi vesto in fretta (*à la hâte*). No! non posso tollerare quell' affronto pubblico. Voglio parlare al Professore, voglio provargli il suo sbaglio (*erreur*)... Lo so bene, che non ha tutto il torto, ma non lo doveva dire così forte! Almeno mi doveva dare il mezzo di correggermi. Certamente egli lo conosce. Voglio chiederglielo (*le lui demander*).

E corro giù (*je descends en courant*), corro per le strade. I pochi passeggieri mi guardavano stranamente (*d'une façon étrange*) come se leggessero sul mio viso il terribile giudizio pronunziato contro di me. Fortunatamente la via (*rue*) del professore era deserta. Ecco la sua casa. Il mio cuore palpitava forte forte. Alzai (*je levai*) timidamente il pesante martello della porta che ricadde (*retomba*) con spaventevole chiasso (*bruit*), e mi fece tremare (*trembler*) come una foglia. La portinaia si mostrò. "Abita qui il Signor N... ? — "Al secondo piano, prima porta a destra", rispose. Salii (*je montai*) rapidamente e radunando (*rassemblant*) tutto il mio coraggio battei alla porta.

"Entrate!" gridò la voce burbera del professore.

Entrai nel santuario. Era una grande stanza d'aspetto severo. Nessun mobile di lusso. nessun quadro, niente d'inutile. Libri sullo (*sur le*) scrittoio, libri nella grande biblioteca, libri dappertutto, anche sulle sedie (*chaises*). Un libro anche nella mano del professore, che stava presso lo scrittoio.

Per qualche minuto rimasi (*je restai*) immobile senza potere pronunziare una parola. Egli mi guardava e crollava (*secouait*) il capo in silenzio, ma nei suoi occhi leggevo bene il suo pensiero : "Leggera ed inconsiderata ragazza!"

Quando potei parlare, raccontai umilmente quanto ero infelice, quanto (*combien*) desideravo correggere il mio carattere. Lo supplicai di farmi conoscere il rimedio e promisi di fare quanto fosse necessario.

Mi ascoltò (*il m'écouta*) tranquillo e seriamente, e con voce quasi amabile rispose che egli davvero conosceva il rimedio : Siccome il carattere influisce sulla scrittura, la scrittura anche reciprocamente influiva sul carattere. La mia scrittura irregolare mostrava che mancavo di serietà e di riflessione. Se io avessi potuto scrivere diversamente, se avessi acquistato una scrittura ferma e regolare, allora sarebbe cambiato anche il mio carattere. Perciò non bisognava che la perseveranza e una volontà ferma.

Volevo provare tosto questo rimedio Egli mi fece sedere e mise sulla tavola (*table*) un foglio di carta bianca, dove erano disegnate in matita alcune linee, le quali, mi disse, contenevano appunto i segni delle qualità direttamente opposte ai miei difetti.

Mi diede (*donna*) una penna colla quale dovevo sforzarmi di seguire esattamente tutte le lettere del modello. Presi la penna e usai (*employai*) tutto il mio coraggio. Ma era lavoro meno facile di ciò che pensavo. Malgrado i miei sforzi la penna girava (*tournait*), saltava, ommetteva quà tratto od accento, là passava due volte sulla stessa lettera, andava troppo alto e troppo basso, a dritta, a sinistra, faceva ghiribizzi (*traits capricieux*)... Ella

correva qua e là malgrado le mie dita irrigidite, che non potevano più tenerla. Il mio capo era ardente ; i miei occhi non vedevano più ; il mio cuore si spezzava (*brisait*). Lasciando la penna, mi sciolsi (*je fondis*) in lagrime ed esclamai : Non posso !! Non posso !!! "

. . . .

Una voce dolce mormorò allora al mio orecchio : " Calmati, cara ! " Era la voce di mia madre. Aprendo (*ouvrant*) gli occhi la vidi seduta presso il mio letto ; la sua mano fresca era posata sulla mia fronte febbrile ed ella mi diceva di nuovo sommessamente (*à voix basse*) : " Calmati, mia figliuola, non era che un brutto (*mauvais*) sogno. "

Ancora sotto l'impressione di questo terribile sogno, la supplicai di non farmi mai dare lezioni di scrittura. Ella promise volontieri, e per ciò scrivo sempre male e come prima sono " leggera ed inconsiderata."

S. Meyer.

Caccia ai briganti.

Episodio calabrese.

Il piccolo drappello (*troupe*) protetto dalle tenebre fitte (*épaisses*) della notte, avvanzava frettoloso (*rapide*) e circospetto, scavalcando (*escaladant*) muriccinoli, saltando fossati, nulla trascurando (*négligeant*) di tutto ciò che poteva abbreviare la strada. Erano una ventina di soldati armati di tutto punto (*de toutes pièces, jusqu'aux dents*), col loro Tenente alla testa ; questi, giovane dalla fisionomia ardita e coraggiosa, procedeva con alacrità ; sebbene i suoi indumenti (*habits*), letteralmente coperti di polvere, facessero testimonanzia del lungo cammino percorso, pure vedevasi chiaro che un' indomabile forza di volontà lottava e vinceva la stanchezza fisica. — Tratto tratto (*de temps en temps*), a bassa voce, egli rivolgeva a' suoi soldati parole d'incoraggiamento : « Animo (*courage*) figlioli, ancora un paio d'ore e ci saremo ; sarà l'ultima, se Dio vuole, di queste dannate spedizioni..... ah, malandrino ! questa volta non ci scappi ! (*tu ne nous échapperas pas*). Piano, ragazzi, (*mes enfants*) tenetevi leggieri il più possibile ; non bisogna richiamare l'attenzione... quei marinoli (*canailles*) hanno gente appostata dappertutto ; coraggio, fra poco ci siamo..... »

E i venti uomini stanchi (*las*), sfiniti dalla fatica della lunga marcia, ripigliavano lena (*haleine, courage*) spronati dall' amorevole parola del loro Tenente.

Gli volevano tutti un gran bene e le vicende passate assieme (*et les communes vicissitudes*) in quella faticosa campagna alla caccia del famigerato (*fameux*) brigante Fuoco, li avevano, per così dire, affratellati. Quante marcie infruttuose ? Quante notti passate inutilmente in agguato ! (*aux aguets*) Quante speranze di averlo una buona volta prigioniero e quante delusioni nel vederselo sempre sfuggire, quando già lo si teneva quasi, lui e la sua banda ! Quella però doveva proprio esser l'ultima spedizione ; la buona riuscita di quella notte doveva senza dubbio coronare le loro innumerevoli fatiche. Un vecchio pastore, di coloro che sogliono (*qui ont coutume*) ordinariamente, più per timore che altro, tener di mano (*aider*) alle gesta dei più temuti (*redoutés*) banditi, messo alle strette (*serré de près*) e minacciato severamente, aveva promesso di facilitare l'arresto del brigante e della sua numerosa banda, e col suo concorso l'impresa non poteva mancare, giac-

chè era nota come Fuoco passasse spesse volte (*souvent*) dalla sua casa e come, col sistema socialistico tutto proprio di codesta gente, usasse in lungo e in largo di un ospitalità che, per amore o per forza, gli si accordava. — Quella notte dunque, il vecchio pastore avvertiva che Fuoco coi suoi satelliti, gli aveva annunciato la sua poco gradita visita, coll' ingiunzione di preparare una cenetta per sè e per i suoi. A quell' ora egli dunque si troverebbe là, era indubitato! e già alla vista del piccolo drappello appariva, fra gli alberi, una luce che si faceva man mano (*peu à peu*) più chiara e in breve pervennero distinti i suoni di alcune voci. « Ci siamo (*nous y voilà*) figlioli! » disse il Tenente, e più a segni che a parole, per maggior prudenza, egli tracciò loro il piano che dovevano seguire; li divise in gruppi assegnando loro il posto, in modo che circondassero (*entourassent*) la casa da ogni lato (*côté*), quindi ad un suo cenno (*signe*), ciascuno si mosse per appostarsi. Quei che dovevano occupare il lato davanti della casa, furono ben presto all' ordine; non così fu degli altri destinati al lato posteriore di essa, che resteva immerso nella più completa oscurità, non pratici (*accoutumés*) del luogo, ignari degli ostacoli che potevano pararsi (*se présenter*) loro dinanzi, procedevano colla massima circospezione, scandagliando (*sondant*) il terreno prima di muovere il passo. Nel silenzio della notte si udivano le voci dei briganti, che facevano l'apoteosi del loro capo, enumerando le sue incredibili efferatezze (*cruautés*), ed intercalando tratto tratto la conversazione con le più orribili bestemmie. Ad un tratto... pan!... un colpo di fucile risuona per l'aria... maledizione!... una corda era tesa (*tendue*) là dove le tenebre eran più fitte, un soldato vi aveva urtato col fucile e il colpo era partito, destando l'allarme e scompigliando (*faisant échouer*) il piano così ben combinato. Immediatamente al colpo di fucile, un fischio era partito dall' interno della casa e un altro vi aveva risposto dal fitto (*du plus épais*) del bosco; evidentemente i briganti messi sull' avviso, avvertivano i loro compagni, sempre all' erta (*sur le qui-vive*) per venirsi in aiuto (*aide*), mentre non si sa per quale uscita (*sortie*) clandestina, essi stessi scomparivano in un batter (*en un clin*) d'occhio.

Due giorni dopo, il Tenente esasperato dalla nuova disfatta, misurava a grandi passi il cortile della caserma, pensando al modo di venire a capo (*à bout*) dell' impresa che gli si era affidata, quando gli venne consegnato un pacchetto di provenienza sconosciuta, si affrettò (*se dépêcha*) ad aprirlo... nel fondo di una scatoletta (*petite boîte*) stava un orecchio umano, reciso (*coupée*) di fresco e un piccolo biglietto scritto: il Tenente rabbrividì (*frissonna*) e lesse: « Vi mando questo piccolo ricordo nella doppia intenzione, di farvi piacere, procurandovi un membro di colui che vi si mostrò amico, e di farvi vedere come Fuoco punisce i traditori! »

Eugenia Carcupino.

Echi (*Echos*).

L'Avarizia di Leopoldo I

Il padre dell' attuale Re dei Belgi, Leopoldo I, era avarissimo e raramente si lasciava vincere da qualche piccola prodigalità.

Un giorno regalò (*fit cadeau d'*) una bandiera ad una società qualunque. Una delegazione di questa società andò a ringraziarlo.

Uno dei delegati portava in mano la bandiera, d'una certa

grandezza, donata dal re, il quale gli disse :

— Voi dovete essere stanco (*fatigué*) : posate pure (*donc*) la vostra bandiera che pesa molto.

— Oh ! — rispose il portatore, forse senza malizia — Vostra Maestà sa bene che tutto quel che ella regala non è mai pesante.

Pesci (*poissons*) **di sangue azzurro.**

Non è una spiritosa invenzione. Questi pesci realmente esistono, ma, pur avendo il sangue azzurro, non ne sono punto (*point*) orgogliosi.

In un pozzo (*puits*) di petrolio della *Crude Oil Company* in California si è (*on a*) scoperto recentemente una corrente d'acqua e la draga ha fatto salire (*monter*) assieme ad essa (*en même temps qu'elle*) un centinaio di pesci senz' occhi, perfettamente bianchi e lunghi una quindicina di centimetri.

Il loro corpo è trasparente ed il loro sangue è del più bell' azzurro immaginabile.

La profondità alla quale questi pesci gentiluomini sono stati trovati è di 500 m.

Com' è in basso la nobilità dei pesci !

Le donne matematiche.

Delle *donne matematiche* si è occupato il prof. Gino Loria in una lettura fatta all' Accademia Virgiliana di Mantova, e testè (*dernièrement*) pubblicata in un opuscolo. L'autore si occupa di tutte le donne che coltivarono le ardue discipline matematiche cominciando da quella Ipazia Alessandrina, di cui era famosa la dottrina (*science*) al pari della bellezza, e che finì in modo miserrimo.

Il professore Loria sottopose (*soumit*) a fine critica le più celebri *femmes savantes* dei tempi scorsi (*passés*) ; e ricorda il valore di Gaetana Agnesi, di Carolina Herschel, delle sorelle Manfredi, di Sofia Germain, per terminare con Sofia Kovalewsky che fu certamente la mente matematica più perfetta che vi sia mai stata. Ma la conclusione cui giunge il Loria non è fatta per incoraggiare il sesso gentile a dedicarsi agli elevati studi delle scienze esatte, risulta infatti ben certo che le donne valenti più sopra ricordate (*citées ci-dessus*), nei loro studi e nella gloria che questi loro procurarono, non trovarono generalmente la felicità, e quasi sempre abbandonarono gli studi sfiduciate e stanche (*découragées et fatiguées*).

Mots pour rire.

In ferrovia : — Voi altri italiani dovete essere tutti ladri ; in nessun altro paese ho visto il controllore entrare così spesso nei compartimenti a chiedere il biglietto. — Gli è che (*c'est que*) sulle nostre ferrovie ci sono sempre in giro (*circulent*) tanti stranieri...

*
* *

Medico, appoggiando l'orecchio al petto del cliente : — Qui sento una curiosa gonfiezza che sarà mia cura sopprimere o almeno ridurre ai minimi termini. — Ammalato, con spavento : — Per carità dottore, non la riduca troppo : è il portafogli.

DEVOIRS CORRIGÉS

VERSION 9 [1].

Dante Alighieri occupe dans l'histoire de la littérature italienne le poste le plus éminent. A vrai dire, il n'est pas, comme on l'a affirmé tant de fois, en exagérant un peu trop, le père de la Littérature italienne; car elle existait déjà depuis assez longtemps lorsqu'il parut. Mais s'il n'en est pas le père, Dante en est la partie principale, celui qui, l'ayant trouvée dans une condition très modeste, l'éleva à son plus haut point de perfection.

Pour connaître l'homme, et plus encore son œuvre, il est par conséquent indispensable de savoir quel était l'état de la littérature avant lui, et de son temps. Et comme la littérature italienne est née et a grandi sous l'influence de littératures étrangères, particulièrement de la littérature provençale, il faut de toute nécessité que ces études préparatoires s'étendent à toutes les littératures néo-latines. Qui veut étudier Dante devra donc connaître l'histoire de la littérature ancienne de l'Italie, de la Provence et aussi celle d'autres pays civilisés.

VERSION 10 [2].

Scepticisme d'un négociant déçu.

Quand on entend trop vanter et, comme l'on dit, porter aux nues la beauté d'une femme, la libéralité de quelque prince, la sainteté d'un moine, les grandes richesses d'un marchand, ou la vie agréable et bonne que l'on mène dans telle ville, ou d'autres choses semblables, on ne risquera jamais de se tromper en croyant moins que ce qui se dit ; et parfois même il a été utile de croire le contraire de ce qu'apportait la renommée.

On ne se trompera pas non plus si l'on croit au delà de ce que l'on entend, toutes les fois que l'on entendra blâmer quelqu'un, accusé de vol ou d'avarice, ou si on le dit fripon, tricheur, faussaire ou traître, parce que la pratique de la vie nous apprend que les vices sont toujours plus grands, et les vertus et autres choses dignes de louanges, plus petites que leur réputation.

Je ne saurais donner le pourquoi de la chose, mais les expériences que j'ai pu faire sur l'un et l'autre sujet m'obligent à m'exprimer ainsi.

THÈME 11 [3].

Una visita ad Agostino Thierry, cieco.

Erano venuti a dirci che ci avrebbe ricevuti sotto il suo viale di carpini : V' andai, e udii una voce dolce, che mi domandava scusa per avermi fatto aspettare. Non lo scorgevo ancora; ma quella voce mi commosse. Entrai, e lo vidi stendere, verso la parte ove credeva che avrei voluto sedere, la mano, che io strinsi con affezione e rispetto. Mi domandò se c'era il sole, e se non ne fossi disturbato. Io potevo sopportare appena il riflesso sopra le foglie lucenti dei carpini, ma lo rassicurai, e sedetti vicino a lui... Notai che il suo viso era calmo, sereno, come se egli avesse il potere d'impedire alle sue sofferenze interne d'alterare quel puro specchio, ove si riflette tutto ciò che in lui è di buono, di elevato, di intelligente, ed ahimè ! la scarsa contentezza che gli è data. Ne fui più sorpreso inquanto avevo appena allora saputo dai suoi che ogni giorno soffriva momenti di dolore acuto.

(1) Voir le texte italien dans la 2e année, page 549.

(2) Voir le texte italien dans la 2e année, page 601.

(3) Voir le texte français dans la 2e année, page 642.

Les Quatre Langues

N° 3. 5 Novembre 1902. 3e Année.

Emer Haegler

PARTIE ITALIENNE

Uno sguardo (*regard*) all' Italia.

Il viaggio trionfale del Presidente del Consiglio dei ministri produrrà fra non molto i suoi effetti. L'on. Zanardelli, liberale della stampa vecchia (*vieille roche*), dimostrerà col fatto di avere studiato i bisogni delle popolazioni del mezzogiorno, le quali, piene di entusiasmo, di slancio e d'intelligenza sanno, ben guidate, operare prodigii.

Al governo incombe un grande dovere: di avviarle (*les acheminer*) sulle vie del progresso. Pur troppo, fino ad oggi, esse sono state abbandonate a loro medesime (*elles-mêmes*). Questo, a parere (*selon l'avis*) di coloro che seguono con occhio amorevole, lo sviluppo ognora crescente dell'Italia, è il solo rimprovero che si muove (*que l'on fait*) al governo centrale.

Certo l'unità d'Italia è un fatto compiuto ed indistruttibile; ora si conviene di rafforzarla riavvicinando il più che si può le popolazioni fra di loro.

Finchè (*Tant que*) in mezzo ad esse non s'introdurrà quello spirito di economia e di previdenza, che sono le doti principali di quelle (*des populations*) dell' Alta Italia, molto rimarrà (*restera*) a fare nel mezzogiorno. Come il governo saprà (*saura*) fondere i caratteri delle diverse popolazioni del nuovo Regno, il più gran passo sarà fatto.

Non è a dire che dal 1870 fino ad oggi molto siosi già fatto (*on a déjà fait beaucoup*). Ove però si consideri la soverchia (*l'excessive*) mobilità dei ministeri che vennero fino ad ora avvicendandosi (*se succédant tour à tour*), egli è pur mestieri di (*il faut pourtant*) confessare che sarebbesi potuto operare assai (*beaucoup*) più ed assai meglio.

Uno Stato giovane come l'Italia reclama un assetto (*équilibre*) economico molto serio e molto grave. Fin qui (*jusqu'à présent*) i diversi ministeri seguirono un programma diverso e spesso (*souvent*) opposto ed in contraddizione l'uno dell' altro.

Quando l'Italia sarà persuasa e convinta di gettare le fondamenta d'un vero sistema economico stabile, essa potrà, fidente nei suoi destini, inoltrarsi sulla via del progresso e del benessere.

La Triplice fu fino ad oggi la sorgente delle sue illusioni e dei suoi disinganni (*désenchantements*). L'Italia, divenuta troppo presto una grande nazione, fu presa da vertigine per questa sua troppo celere (*rapide*) e vertiginosa grandezza, la quale, apparente soltanto, le nascose (*cacha*) la sua debolezza reale.

L'Italia è una nazione eminentemente agricola; essa vuole all' incontra essere militare. Trascinata (*tombée*) in quest' errore, essa vede tutti i giorni crescere a dismisura (*outre mesure*) la sua emigrazione, la quale, su tutte le plaghe (*plages*) del mondo svela (*dévoile*) il suo malessere e le sue tristissime condizioni sociali e finanziarie.

L'Italia, la terra prediletta dei suoni, delle arti e dei carmi (*de la poésie*), no, non è punto la terra delle armi. Dopo le sue gloriose rivoluzioni essa abbisogna di riposare tranquilla e di dedicarsi tutta a rinvigorire la fertilità del suo suolo, produttore, ove sia (*s'il était*) ben coltivato, d'immense ricchezze.

Il Parlamento si riaprirà fra non molto, e dalle sue prime sedute sarà facile di scorgere (*de voir*) se in verità intende di accingersi (*s'adonner*) ad un lavoro utile e meditato.

La politica del sentimento è oggi passata di moda. Le masse reclamano tranquillità e benessere; e solo dovere dei governanti è di conce-

dere loro e questo (*celui-ci*) e quella (*celle-là*).

Guai (*Malheur, gare !*) se le masse, dopo avere aspettato pazientemente lunghi anni, fossero costrette a destarsi (*s'éveiller*) dal loro sopore (*assoupissement*), per procurarsi esse stesse quella tranquillità e quel benessere che oggi reclamano.

Solo nel benessere dei popoli, i Governi possono gettare profonde radici (*racines*).

ENRICO LEONARDI.

Contro il duello.

Il principe Alfonso di Borbone che vive per una buona parte dell'anno nel suo castello di Ebenzweier, nell'Austria superiore, e che ha sposato la principessa del Portogallo, Maria di Braganza, narra nell'ultimo numero della *North American Review* di un duello che gli fece profonda impressione. Due ufficiali austriaci che erano amici intimi, dopo di essersi offesi con parole un po' imprudenti, si erano perdonati a vicenda (*réciproquement*) e completamente riconciliati. Ma i colleghi li obbligarono a battersi alla pistola.

Sebbene tutti e due tirassero in aria, uno di essi, il conte di Bessingen, fu casualmente colpito e morì sul luogo, lasciando una giovane moglie incita e due bambini.

La moglie non ha mai potuto consolarsi di questa terribile calamità e l'avversario diventò quasi pazzo dalla disperazione di avere ucciso un ottimo amico.

In un altro caso un ufficiale austriaco, il marchese Antonio Tacoli, che si rifiutò di battersi in duello perchè le sue convinzioni religiose glie lo vietavano (*le lui défendaient*), fu cancellato (*rayé*) dalle file dell'esercito.

Il principe Alfonso di Borbone gli indirizzò una lettera pubblica, con la quale si congratulava con lui per il suo nobile coraggio e diceva, fra le altre cose, che fra cento anni i nostri posteri (*descendants*) si meraviglieranno dei nostri duelli, come noi ci meravigliamo di certi giudizi del medio evo.

Tutta la stampa si occupò della lettera del principe, sostanzialmente approvandone le idee. Incoraggiato da questo, il principe concepì il progetto di *una lega internazionale contro il duello*.

Questa lega si propone di illuminare l'opinione pubblica e unire insieme tutti quelli che sono contrari al duello.

Si propone inoltre di promuovere leggi realmente efficaci le quali proteggano la gente dagli insulti altrui e diano soddisfazione all'onore ferito, e costituire tribunali d'onore approvati dai governi.

In Austria l'opera della lega progredisce molto attivamente.

In Francia fa notevoli progressi. A Parigi è stato già composto il primo tribunale d'onore.

Notevole il fatto che lo stesso Paolo de Cassagnac, ben noto duellista, ha fatto adesione alla lega.

In Germania questo movimento contro il duello va facendo progresso straordinario.

Nella Spagna il partito repubblicano ha approvato un ordine del giorno che condanna il duello.

In conclusione non si può sperare di decidere la cosa in un anno o due.

« Noi dobbiamo persistere coi nostri sforzi per parecchi anni e attendere che l'opinione pubblica sia interamente dalla parte nostra. Questo, dice il principe, è lo scopo (*but*) per cui io lavoro e son sicuro che riuscirò. »

Operai italiani uccisi a Benim.

Le braccia valide al lavoro abbondano tanto in Italia da essere costrette di rivolgersi all'estero (*de s'adresser à l'étranger*) per renderle produttive, chè qui la terra e le industrie sembra non bastino (*suffisent*) più a tutti. Da ciò la grande emigrazione stabile e temporanea, nonostante le difficoltà sempre maggiori, i disagi (*incommodités*) del viaggio, l'incertezza dell'avvenire, ecc. Vi sono interi villaggi, intere regioni, specie montuose, in cui a primavera e fino all'inverno non rimangono che le donne ed i bambini essendochè (*attendu que*) gli uomini

si recano in Francia, in Austria, negli Stati balcanici e altrove per impiegarsi nelle ferrovie o nelle imprese edilizie. L'operaio italiano è in generale preferito a quelli indigeni per la modestia delle sue pretese e per la grande assiduità, ma appunto per ciò è visto di malocchio se non odiato addirittura (*tout à fait*). La concorrenza è l'anima del commercio, si dice, ma pei nostri operai e anche causa di baruffe (*rixes*) e die sangue. Quante volte il telegrafo non annuncia che gli operai italiani furono oggetto di sevizie e di persecuzioni da parte degli operai indigeni ! L ultima di tali tragedie del lavoro avvenne la settimana scorsa in un comune dell'Ungheria, a Benim. Ivi una banda di fanatici Croati incendiò le baracche ove dormivano degli operai italiani addetti ai lavori di quel circondario. Ne seguì una terribile rissa a coltelatte in seguito alla quale due Italiani e quattro Croati rimasero uccisi (*tués*), oltre a parecchi feriti da ambe (*des deux*) le parti. Alla polizia intervenuta troppo tardi non restò che da seppellire (*ensevelir*) i morti ed arrestare i maggiori colpevoli.

Le curiosita del mese.

Il più grando albero della California.

E' noto che nella California si trovano le più grosse e le più antiche piante secolari, le quali però vanno scomparendo (*disparaissant*) per l'avidità degli industriali.

Una di queste piante, la più colossale, gode (*jouit*) di una certa immunità perchè sorge in un suolo la cui proprietà non è ben definita, e perciò sfida i secoli e gli uomini. Quest'albero ha la grossezza (*diamètre*) alla base di 15 metri, la circonferenza di oltre (*de plus de*) 46, e l'altezza di 115.

Un cannone elettromagnetico di eccezionale portata.

Secondo l'*Elektro-Techniker* di Vienna, si è recentemente provato a Berlino un cannone elettromagnetico costruito dal sig. Birkeland, professore di fisica a Cristiania, ed i risultati della prova sono stati tanto soddisfacenti de indurre (*engager*) una fabbrica d'armi di Berlino a fare serie proposte all'inventore.

Col sistema Birkeland un cannone di 10 metri di lunghezza lancerebbe un projettile di 2 tonnellate di peso alla distanza di 150 (centocinquanta) chilometri, e un cannone di 100 metri farebbe fare un viaggio al suo projettile della bellezza di 1500 chilometri !

Se l'invenzione attecchisce (*se réalise*) d'ora innanzi si può far la guerra da una capitale all'altra senza bisogno di mobilizzare gli eserciti. Che semplificazione !

Mots pour rire.

Maestro : — Che significa un venticinquesimo ? (1/25) — Ma... veramente non rammento (*rappelle*) più. — Vediamo : se venissero venticinque amici a trovarti e tu non avessi che una sola pesca da offrir loro, cosa faresti ? — Aspetterei (*j'attendrais*) che se ne fossero andati tutti, e poi la mangerei io solo. —

* * *

SULLE CALATE (*quais ou l'on charge et décharge les navires*).

— Non c' è mai da spaventarsi di questi grandi movimenti dei lavoratori..... Le cose tendono sempre a equilibrarsi...

— Giustissimo !... Difatti, se lo sciopero si allarga (*s'étend*)... il commercio si restringe !...

EXAMENS ET CONCOURS

Agrégation d'italien (1902).

THÈME

Le trait caractéristique de la race bretonne, à tous ses degrés, est l'idéalisme, la poursuite d'une fin morale ou intellectuelle, souvent erronée, toujours désintéressée. Jamais race ne fut plus impropre à l'industrie, au commerce. On obtient tout d'elle par le sentiment de l'honneur; ce qui est lucre lui paraît peu digne du galant homme; l'occupation noble est à ses yeux celle par laquelle on ne gagne rien, par exemple celle du soldat, celle du marin, celle du prêtre, celle du vrai gentilhomme qui ne tire de sa terre que le fruit convenu par l'usage sans chercher à l'augmenter, celle du magistrat, celle de l'homme voué au travail de la pensée. Au fond de la plupart de ses raisonnements, il y a cette opinion, fausse sans doute, que la fortune ne s'acquiert qu'en exploitant les autres et en pressurant les pauvres. La conséquence d'une telle manière de voir, c'est que le riche n'est pas très considéré; on estime beaucoup plus l'homme qui se consacre au bien public ou qui représente l'esprit du pays. N'améliorez pas leur sort, ils ne seraient pas plus heureux; ne les enrichissez pas, ils seraient moins dévoués, ne les gênez pas pour les faire aller à l'école primaire, ils y perdraient peut-être quelque chose de leurs qualités et n'acquéreraient pas celles que donne la haute culture; mais ne les méprisez pas. Le dédain est la seule chose pénible pour les natures simples; il trouble leur foi au bien ou les porte à douter que les gens d'une classe supérieure en soient bons appréciateurs.

Cette disposition que j'appellerais volontiers romantisme moral, je l'eus au plus haut degré, par une sorte d'atavisme. J'avais reçu, avant de naître, le coup de quelque fée. Gode, la vieille sorcière, me le disait souvent. Je naquis avant terme et si faible que, pendant deux mois, on crut que je ne vivrais pas. Gode vint dire à ma mère qu'elle avait un moyen sûr pour savoir mon sort. Elle prit une de mes petites chemises, alla un matin à l'étang sacré; elle revint la face resplendissante. « Il veut vivre, il veut vivre! criait-elle. A peine jetée sur l'eau, la petite chemise s'est soulevée. » Plus tard, chaque fois que je la rencontrais, ses yeux étincelaient : « Oh ! si vous aviez vu, disait-elle, comme les deux bras s'élancèrent! » Dès lors, j'étais aimé des fées, et je les aimais. Ne riez pas de nous autres Celtes. Nous ne ferons pas de Parthénon, le marbre nous manque; mais nous savons prendre à poignée le cœur et l'âme; nous avons des coups de stylet qui n'appartiennent qu'à nous; nous plongeons les mains dans les entrailles de l'homme, et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons pleines des secrets de l'infini.

E. RENAN (*Souvenirs d'enfance*).

VERSION 11.

Dante et les Florentins sur le champ de bataille de Campaldino.

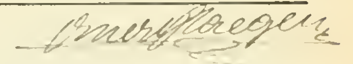
In quella battaglia Dante, quanto più fortemente pote, s'aoperò; e perseguitando gli sparti e fugitivi nimici, pochissimi scampare poterono le loro mani vittoriose; e con quello impeto, Bibiena e più altre castella del contado d'Arezo acquistorono. In questi fatti, occupati per due dì, si dilungorono dal luogo della prima battaglia. Il terzo dì, ritornati dove erano state le crudeli offese, infra i nimici molti de' loro trovorono morti. In uno medesimo tempo adunque mescolata insieme la vittoriosa letizia col dolore de' perduti amici, gravemente soppor tando il danno, chi del parente e chi dell' amico, si consolavano e riconciliavano insieme, dolendosi del caso di chi era finito. Poi per alquanto tempo discredutisi insieme, et in gran parte mitigato il dolore con la gloriosa morte, e consolati della vittoria, si dirizarono al provedere delle sepulture, massimamente d'alcuni più scelti e nobili cittadini. Per questo occupati nel ritrovare i corpi, Dante per più tempo avea cerco del suo caro compagno, che per più ricevute ferite era spogliato della mortale vita; filnalmente venendo dove il corpo giaceva, subito quegli, che era lacerato e ferito, o risuscitato o non morto che fusse m'è incerto, ma che innanzi a Dante si levò in piè, e simile a vivo, m'è per fama certissimo. Dante fuori di sua speranza vedendolo rizare, di maraviglia pieno, quasi tutto tremò, e per buono pezo perdè la favella, infino che, favellando, il ferito gli disse : « Ferma l'animo, e lascia ire ogni sospetto, però che non sanza cagione sono per speciale grazia mandato da un lume dell' universo, solo per narrare a te quello infra le due vite ho in questi tre dì veduto ; sì che ferma lo ingeno, e rècati a memoria ciò ch'io dirò, però che per te è ordinato che il mio veduto secreto sia manifesto alla umana generazione ». Dante, udito questo, in sè riavuto, pospose il terrore e cominciò a parlare, e disse : « E' mi fia ben caro ogni tuo dire, ma, se non t'è grave, satisfàmi prima di tuo stato, acciò ch'io intenda che grazia t'abbia questi tre dì, con tante ferite mortali, sanza nutrimento o sussidio, conservato con tanto valore ». Rispose lui : « Assai mi pesa non potere in tutto satisfare alla tua domanda, e volentieri mi ti aprirei tutto, polendo; ma piglia da me quel ch'io posso, che più non m'è lecito promettere. »

Matteo PALMIERI.

Bar-le-Duc. — Imp. Comte-Jacquet, LACDOUEL, Dir.

Les Quatre Langues

Nº 4. 20 Novembre 1902. 3e Année.



PARTIE ITALIENNE

Un colloquio (*conversation*) con l'on. Lacava sulla questione del Mezzogiorno.

Non vi stupite (*ne vous étonnez pas*) se anche questa sera vi parlo del Mezzogiorno, giacchè effettivamente a Montecitorio non si parla d'altro, ed altrettanto (*de même*) si fa dal più al meno nei Gabinetti dei Ministeri. Anche stasera se n'è parlato a lungo in una delle sale di lettura della Camera, ove fra gli altri vi era anche il Lacava. Confesso che la conversazione l'ho un poco provocata io. A scopo di illuminarmi, giacchè (*car*) insomma è bene che finiamo per capirla (*la comprendre*) tutti questa grande e poderosa questione del Mezzogiorno, ho detto :

— Dal 1860 in poi (*depuis* 1860), molti provvedimenti (*mesures, remèdes*) furono presi pel Mezzogiorno ; molte leggi votate, molti milioni spesi (*dépensés*). Come va che ci troviamo in condizioni quasi peggiori (*pires*) d'allora ?

— Perchè se da una parte si fece il bene, dall'altra venne il male. Parlando della sola Basilicata, c'erano 500 000 ettari di bosco che costituivano una grande ricchezza. Si credette di far bene alienandone una gran parte a piccoli lotti e mettendoli a coltura ; ma avvenne questo (*il arriva ceci*), che coloro (*ceux*) che comprarono i lotti, salvo pochi che vi si sono arricchiti, non ebbero poi la forza di andare innanzi colla coltura. Il disboscamento (*déboisement*) è avvenuto, la coltivazione no. Aggiungi i tagli continuati per le traversine delle ferrovie, per le doghe (*douves*) delle botti (*tonneaux*), per le costruzioni, per tutto. Sono 500 000 etari di terra, in una sola provincia, che non rendono più nulla e che producono l'immagine d'una vera desolazione.

— Ma le strade — dissi — non ci dovrebbero essere ? Si sono fatte tante leggi dal 1860 in poi ! E la legge sulle strade obbligatorie ?

— Che si sia fatto molto nessuno lo nega ; ma non si è fatto neppure (*seulement*) la terza parte di quello che occorreva (*qu'il fallait*) in una provincia vasta quasi quanto la Toscana. Ci sono 24 Comuni che non hanno strada, ed è inutile pretendere che se la facciano, a tenore (*selon la*) della legge sulle strade (*routes*) obbligatorie. Mai avranno i mezzi per giungere a tanto.

Osai fare un'altra osservazione e dissi :

— Quando furono discusse in Parlamento le leggi per le costruzioni ferroviarie, fu sempre detto che esse avrebbero rigenerato il Mezzogiorno. Il Menabrea, ministro dei Lavori pubblici nel 1863, parlò con entusiasmo proprio della Basilicata. Le ferrovie si sono pure costruite. Come va che non se ne è raccolto il frutto che se ne sperava ?

— Non bisogna esagerare. Certamente le ferrovie, per quel tanto (*pour la quantité*) che se n'è fatto, hanno giovato (*ont été de grande utilité*) molto. Ma tu devi sempre tenere a mente la vastità della mia provincia. Considera che si sono fatte le ferrovie, ma solo alla periferia. Al centro, non c'è più nulla ; e speso (*s ucent*), pur troppo, c'è il deserto. Terre ubertosissime (*très fertiles*) rimangono chiuse, abbandonate. Zanardelli ha dovuto percorrere 260 chilometri in carrozza. Pur restando dentro alla provincia di Basilicata, accade (*il arrive*) che per andare da un punto all'altro di essa, occorre traversare altre sei provincie : Cosenza, Bari, Foggia, Avellino, Lucca, Salerno. Che com

mercio, che industria si può mai sviluppare in queste condizioni?

Tocchiamo altro argomento, e principalmente della condizione disastrosa in cui trovansi i fiumi. L'Agri che un tempo si guadava (*que l'on passait* (*à gué*) a cavallo, è diventato, causa il disboscamento, un torrente impetuoso, furibondo, che ha talvolta (*quelquefois*) più di un chilometro di letto.

Sulle rive del Sinni, gli effetti della malaria sono pestiferi. Lacava diceva che, durante il viaggio, ha spesso tremato (*tremblé*) per la salute di Zanardelli. Insomma, o per una ragione o per l'altra, tutto è desolazione, miseria, spavento.

Non vi nascondo che tutta la conversazione di stasera ha prodotto in me un'impressione penosissima, di vero dolore. E vorrei (*je voudrais*) pure trascrivere qui i commenti ch'essa mi suggerisce. Ma li lascio a voi, come diritto. E' certo che furono grandi colpevoli coloro che lasciarono giungere le cose al punto a cui sono arrivate. Ed è non meno certo che ora che la questione è stata posta con tanto clamore, non solo in tutt'Italia, ma quasi in faccia al mondo, bisogna risolverla. Ma quanti anni e quante decine di milioni, centinaia forse, ci vorranno per arrivare a qualche cosa di veramente conclusivo ed efficace?

S. (*Stampa*.)

Aurelio Costanzo.

A.E. De Amicis
latino uno e trino
(*unique en trois personnes*).

Il fervido suolo sicano (*sicilien*) è sempre stato la culla (*berceau*) dei poeti, degli artisti e dei filosofi. Da Teocrito a Rapisardi, da Caronda ad Amari, da Inico al Bellini, è tutta una serie continuata di geni di primo ordine. Fu là, alle falde (*au pied*) dell'Etna fumante e sulle paradisiache plaghe della Conca d'oro, che la poesia degli Arabi e poi dei Provenzali potè attecchire (*pousser, croître*) come in nessun' altra terra, e come aveva attecchito ed era fiorita la letteratura greca e la latina.

Delle colonie greche, certo la più grande, la più bella, la più ricca, la più splendida fu la Sicilia, come delle terre conquistate dagli Arabi, la più illustre fu la Spagna.

Ed oggi ancora quella perla d'Italia, quella terra prediletta dai Saraceni e da Federico lo Svevo (*le Suève*), è feconda di alti ingegni, specialmente nella letteratura.

Fra la pleiade numerosa dei poeti siciliani brilla di luce fulgidissima un astro che ancora non accenna punto a tramontare: è il dolce vate (*poète*) popolare siracusano Aurelio Costanzo.

Lo abbiamo conosciuto a Reggio Calabria, tre anni sono, quando egli venne a passarvi alcune settimane, riposandosi delle sue annuali fatiche scolastiche e letterarie, nella bella e casta famigliuola d'un altro poeta siciliano, del nostro giovane amico carissimo F. Italo Giuffrè, che la fortuna volle favorire dandogli per isposa una delle figlie del Costanzo, una pronipote (*arrière-nièce*) del grande lombardo (stavo quasi per dire alessandrino) Cesare Beccaria, poichè, per parte di madre, la bella e giovane signora Giuffrè discende appunto dai Beccaria di Montù.

Parlando del suo amatissimo suocero (*beau-père*), Italo Giuffrè, così scriveva nella sua simpaticissima *Iride Mamertina*, rivista letteraria che ora dalle divine sponde dello Stretto, ha trasportato i suoi penati a Roma, ove prende il nome d'*Iride Tiberina*, nel suo 5° anno di vita:

« G. Aurelio Costanzo... è nato poeta, e la sua poesia è non solamente ne' suoi libri, ma in tutto il suo essere, in tutta la sua vita. Temperamento d'artista, egli ha seguito la via che la natura gli ha additato (*indiquée*), e, a grandi passi, ha raggiunto una mèta gloriosa (*est arrivé à un glorieux résultat*). Egli è poeta, non già perchè ha voluto esserlo, ma perchè tale è nato, e le avversità del mondo e degli uomini non hanno impedito il suo *fatale andare*. Ora il suo nome risuona dolce e venerato non solo in Sicilia, sua patria, ma in tutta Italia e specialmente in Roma, dove dimora sin dal 1870.

« Gli fu loco natale Melilli, in quel di Siracusa..... Ivi trascorse (*Là, il passa*) gli anni della fanciullezza, fra i fulgori (*l'éclat, les splendeurs*) d'un cielo sicilianamente caldo e sereno, e di una campagna incantevole, accanto alla buona

madre sua, Maria, che egli idolatrava tanto e che poi, adulto, immortalò con sì teneri versi... »

Verso il 1860 egli stava compiendo, diciottenne o poco più, il liceo a Siracusa, allorchè i moti rivoluzionari lo fecero correre all'armi. Terminata la guerra, riprese i suoi studi, inscrivendosi all' Università di Napoli, ma, fattovi un anno appena, malgrado gli sforzi del Dall' Ongaro, dell'Aleardi e del Gazzoletti per farlo esentare dal servizio militare, non potè mettere il cambio, e così dovette interrompere i suoi studi di giurisprudenza e riprendere il fucile. Le sue giovanili poesie che già stava pubblicando lo avevano già reso noto.

Rimasto alfine libero dal militare servizio, il Costanzo potè consacrarsi tutto al nobile ministerio delle lettere. Nel 1869 pubblicò il suo primo volume *Versi*, e nell'anno stesso la Canzone per la nascita del *Principe di Napoli*, ora re Vittorio Emanuele III. Nel 1873 appaiono ancora a Napoli i suoi *Nuovi Versi*, e nel 1874 il poema lirico *Un'anima*. Due anni dopo, il Costanzo pubblica i *Ribelli*, e *Berengario II*, due composizioni drammatiche di valore ed altri minori lavori.

Dopo d'essere stato per qualche anno, professore di lettere italiane a Cosenza, il Governo lo chiamò a Roma, affidandogli la cattedra Metodica nella Regia Scuola Normale femminile di Roma, e da questa passò ben presto all'Istituto Superiore di Magistero femminile, ove, già da molti anni è Direttore, essendo successo in quella carica al poeta Prati.

Ma non il migliorato suo stato sociale gli fece dimenticare i prediletti suoi studi giovanili. Verso il 1880 licenziò alle stampe il suo libro forse più popolare : *Gli eroi della soffitta* (*soupente*, *mansarde*), poemetto che ebbe un gran successo in tutta Italia, e che ora, ristampato dal Sonzogno di Milano, a 100 mila esemplari, nella Biblioteca Universale, è diventato ancor più popolare.

Le lettere in Italia non hanno arricchito mai nessuno, e tanto meno i poeti. Non è quindi da meravigliarsi che, anche il nostro poeta delicato e gentile, scrittore rifuggente (*s'abstenant*) da tutto ciò che può essere tacciato (*taxé de*) di lenocinio (*micleux*) stecchettiano (*mesquin*) ed anche dannunziano (*à la façon d'Annunzio*) non siasi fatto ricco od almeno agiato, di quell'agiatezza che ben si meritano uomini come lui. Egli, come il Parini, può cantare, che solo la virtude e il merto (*mérite*) han dato legge alle sue rime.

Molti altri lavori oltre i sullodati uscirono dalla penna di A. Costanzo, ed ancora parecchi ne devono uscire, ma ci vieta (*empêche*) qui lo spazio di parlare di tutte. Questo poeta degli affetti intimi, questo poeta del cuore, anche quando il mondo gli corrisponde con disinganni (*deboires*), non si scoraggia, non getta via la cetra (*lyre*), che anzi dai disinganni stessi, dice il suo ottimo genero, il Giuffrè, poeta anch'egli del gusto e dell'animo del Costanzo e dallo spettacolo del dolore trae argomento di poesia.

Il suo migliore elogio lo lasceremo fare dal Settembrini : « Il Cos-
« tanzo, scriveva il grande Napole-
« tano, è veramente poeta. Quando
« ei parla di sè e vi mostra il suo
« cuore pieno d'affetto, allora il
« verso gli esce limpido come
« l'acqua della sua Aretusa, e vi fa
« sentire la soavità di Teocrito e di
« Giovanni Meli... »

Anche il Manzoni lo lodò assai, parlando di lui col Bonghi.

Noi che conosciamo forse ancor più in lui l'ottimo padre di famiglia, l'eccellente maestro, il modello dei mariti, il cittadino modesto e virtuoso, che più che le soddisfazioni letterarie ama l'affetto de' suoi figli e del gentile e carissimo genero, il Giuffrè, il quale finalmente ha potuto ottenere di avvicinarsi colla sua famigliola, al babbo della sua Nina, noi abbiamo qui parlato di lui, in questi nostri medaglioni, perchè egli è anche un poeta latino, anzi *purlatino* in tutta l'estensione del termine, lui che, per la nostra *Revue franco-italienne et du Monde latin*, dettava or fa (*il y a*) un anno il sonetto, col quale chiuderemo il nostro X quadro :

LATIN SANGUE GENTILE (1)

Con l'alito (2) vivifico d'aprile,
che l'erbe, i fiori e il bel tempo rimena,
scossi fervido e puro, in ogni vena
del popolo, latin sangue gentile.

(1) Noble
(2) Souffle

E chi pur mostra, su la nova scena,
forse effimero atleta, averti a vile (1),
pensi che irsuta belva, entro un covile,
o in selva, urlando, ci brancolava (2)
[appena,
mentre tu, fiero, libero e fecondo,
ne' gloriosi tuo' popoli ognora,
di trionfi suonavi e di prodigi.

Dal cor (3) de la gran Roma e di Parigi,
latin sangue dilaga (4), e, forse ancora,
sarai la gloria e l'anima del mondo.

Prof. L. Zuccaro.

(*L'Osservatore di Alessandria.*)

Le antiche origini della Posta moderna.

Recentemente si è fatto un gran discorrere (*on a beaucoup parlé*) dell'invenzione di un ingegnere italiano, il quale ha trovato modo di applicare l'elettricità anche alla Posta, facendo viaggiare le corrispondenze epistolari in cassette scorrenti (*courant*) su fili aerei con la velocità di 400 chilometri all'ora

I primi esperimenti diedero un risultato molto soddisfacente.

Tra non molto (*bientôt*), probabilmente, vedremo radicalmente mutato il servizio postale; e la scienza con questa nuova applicazione ci farà allora apparire come un vecchiume (*antiquité*) ciò che ora rappresenta il risultato quasi perfetto dell' intelligenza e dell' attività umane utilizzate per uno dei più importanti e delicati servizi pubblici.

Certo nessuno immagina le numerose tappe (*étapes*) che il progresso ha dovuto raggiungere ed oltrepassare attraverso i secoli per arrivare all'attuale risultato.

Per lungo tempo si credette che i popoli antichi non avessero alcuna organizzazione postale.

Ma i lavori dell'erudizione moderna (che cosa non scoprono (*ne découvrent pas*) gli eruditi ?) hanno stabilito che l'idéa di mettere in comunicazione due persone abitanti a distanza considerevole l'una dall' altra risale (*remonte*) ad epoche remote (*éloignée*).

I primi portatori di messaggi furono, verosimilmente, cani od uccelli (*oiseaux*).

Erodoto e Senofonte parlano di messaggeri che da una tappa all'altra facevano quasi una giornata di cammino.

Strabone e Dionisio di Alicarnasso citano egualmente gli Emerodromi, che, corridori instancabili (*infatigables*), partivano al levar del sole e non si riposavano che al tramonto.

Essi erano incaricati di quelli che noi oggi chiamiamo dispacci confidenziali e usavano lo scitalo, la cui invenzione è dovuta ai Lacedomoni. Esso consisteva in una stretta striscia (*bande*) di pergamena, sulla quale si tracciavano dei caratteri usuali o convenzionali, dopo averla arrotolata a spirale intorno ad un bastone.

Il corriere stesso non poteva decifrare quella scrittura, perchè a lui si consegnava la pergamena (*parchemin*) sciolta (*déroulé*).

Il destinatario possedeva, come il suo corrispondente, un bastone o cilindro dello stesso diametro: intorno a questo bastone avvolgeva (*il enroulait*) il messaggio tenendo conto di certe marche di riconoscimento per l'interpretazione del testo.

Roma conobbe assai presto questi corrieri, ai quali si potrebbero paragonare i *sais* indiani.

Talvolta i giovani di famiglia patrizia sollecitavano, nelle occasioni più importanti, l'onore d'essere scelti all' ufficio di messaggeri.

Tito Livio narra che Sempronio Gracco fu di tal numero e che giunse in tre giorni da Anfesa, città dell' Acaja (*province du Péloponèse*), a Pella, città macedone. Naturalmente egli non fece la lunga strada a piedi. In certi punti dell'itinerario si trovavano cavalli freschi ad attenderlo.

I corrieri ricevevano un salario in natura, e qualche volta in danaro, quando avevano pagato di propria borsa vestiti, calzatura e nutrimento.

Si riconoscevano facilmente per l'acconciatura (*coiffure*) caratteristica del capo, irta (*hérissée*) di

(1) te tenir pour vil.
(2) allait tâtonnant.
(3) cœur.
(4) répands-toi.

piume. Alcuni autori ravvisano in ciò (*y trouvent*) la prima idea della coccarda dei cocchieri moderni. Del resto la questione non è molto interessante per la storia.

Quando i dispacci avevano un carattere ufficiale e annunciavano qualche avvenimento felice, qualche vittoria, venivano ornati di alloro (*laurier*).

Per solito (*d'habitude*) non corrispondevano fra loro a distanza che i patrizi, generali, consoli, personaggi di condizione elevata.

La posta romana non funzionava con la regolarità dell'epoca nostra, ma esisteva con una forma rudimentale, che aveva qualche analogia con le nostre antiche diligenze.

I corrieri trovavano alle varie stazioni non solo dei cavalli ma benanco dei veicoli, ciò che permetteva loro di giungere a destinazione con straordinaria prontezza.

Col tempo le fermate (*les arrêts*) dei corrieri, che prima erano facoltative, divennero obligatorie. Si ordinarono requisizioni di cavalli e di vetture. I privati furono obbligati a fornirne al passaggio dei messaggeri e di provvedere postiglioni e guide.

A questo fine bastava (*il suffisait*) che il corriere producesse il suo diploma segnato col sigillo (*sceau*) dell'imperatore.

Le vetture postali a quattro ruote si chiamavano *rhedoe*, *carmenta*, *carpenta*, quelle a due ruote *clabulae*; i cavalli di posta erano detti *veredi*, gli impiegati di posta prendevano nome di *veridarii*.

L'origine della posta francese, scrive P. A. Deglaisière sulla *Revue Hebdomadaire*, si fa risalire a Luigi XI e non fu che una imitazione perfezionata della posta romana.

Il Re ne tolse (*en prit*) l'idea dall'Università di Parigi, che aveva incominciata un'organizzazione di questo genere, fissando stazioni di posta su tutte le strade del regno per facilitare la corrispondenza degli studenti con le loro famiglie.

Luigi XI scorse (*y vit*) in ciò un mezzo ingegnoso di far giungere a destinazione in modo sicuro e regolare le sue istruzioni personali. E siccome mirava (*il cherchait à faire argent de tout*) a ricavar danaro da tutto, concesse, mediante pagamento, l'uso della posta reale ai privati.

La transformazione definitiva e la regolarizzazione del servizio postale non incominciarono che sotto Luigi XIII, il quale nel 1630 creò i primi controllori generali.

Luigi XV affidò le loro attribuzioni agli intendenti generali, che nel 1792 furono sostituiti da un direttorio composto di cinque amministratori. Questo a sua volta scomparve (*disparut*) per far posto (*place*) a un commissario del Governo, al quale successe il direttore delle poste a cavalli.

Per parecchi secoli la posta a cavalli e la posta delle lettere andarono confusi. La lettere erano spedite con la posta a cavalli. Luigi XIII suddivise i servizi.

Nel 1630 entrarono in funzioni i *maîtres des courriers*. Nel 1790 una Compagnia otteneva l'impresa delle vetture di posta.

La vetture si perfezionavano, ma lentamente, e non fu che verso la metà del diciannovesimo secolo che si organizzarono le valigie postali.

Fu nel 1805 che lo Stato si riservò il monopolio del trasporto delle lettere.

Lo Stato nel 1676 percepiva dagli appaltarori (*fermiers, qui louent un monopole*) delle poste lire 1 200 000; nel 1780 lire 8 800 000.

Quali siano ora gli introiti (*revenus*) postali lo dicono le statistiche. Le ferrovie postali, il sistema dei timbri, inventato da Rouland-Hill e generalizzato in tutto il mondo, hanno concorso a fare dell'istituto della posta un grande coefficiente del progresso e della civiltà.

La posta è l'ancella (*la servante*) delle relazioni sociali; ancella intelligente e potente per la sua intelligenza; essa porta ogni giorno ed ogni ora la sua parte di contributo allo sviluppo (*développement*) della vita umana, e, facilitando con incessante attività i vincoli (*liens*) fra gli uomini e fra i popoli, concorre in modo meraviglioso a renderli migliori.

Come vien fatta (*se fait*) la combustione a petrolio nella navigazione a vapore.

Gli ultimi risultati. — Gli esperimenti italiani.

Già il *Coffaro*, in un suo dispaccio da Parigi, ha segnalato ai lettori le recenti applicazioni della combustione a petrolio, in luogo del carbon fossile, nelle marine mercantili francese e tedesca, specialmente dopo le recenti scoperte dei campi petroliferi del Texas, i quali produrrebbero un petrolio per caldaie intieramente distinto dal petrolio raffinato per l'illuminazione.

Ora vogliamo porgere al lettore qualche particolarità sul sistema di questa combustione liquida applicata sul *Cambodge*, un vapore da carico (*chargement*) della Compagnia dell'Est-Asiatico francese.

Il *Cambodge*, della portata di 5600 tonnellate, possiede due caldaie del tipo comune a ritorno di fiamma. Ciascuna di esse ha tre focolari (*foyers*).

Il sistema di riscaldamento (*chauffe*) è semplicissimo. La combustione si effettua in ogni focolare per mezzo di un polverizzatore penetrante con una conveniente orientazione in una camera refrattaria sistemata (*arrangée, disposée*) all'esterno del focolare.

Non si tratta propriamente di petrolio comune, ma di un residuo di petrolio, o, come lo si chiama in Francia, di *huiles lourdes de pètrole*.

Tale liquido arriva al polverizzatore in quantità presso a poco costante mercè una speciale sistemazione (*disposition*). Se ne giungesse (*en arrivait*) una quantità esuberante, essa ritornerebbe in casse speciali sopra le caldaie (*chaudières*), dalle quali il petrolio scende (*descend*), pel suo peso stesso, ai polverizzatori.

Le casse sono collocate sopra le caldaie a fine di avere il residuo di petrolio più fluido in forza (*à cause*) della temperatura più elevata che si può avere in quel punto.

Ora un tubo di vapore fa capo (*aboutit*) ad ogni polverizzatore, o spruzzatoio, e permette di ottenere un getto violente, che polverizza l'olio minerale e facilita la sua accensione.

Il consumo d'olio e di vapore è facilmente regolato da un apparecchio speciale situato sul polverizzatore stesso. L'immissione dell'aria si regola come nei focolari ordinari. La fiamma prodotta dall'accensione del pulviscolo liquido (*du liquide pulvérisé*) si espande su d'un parafuoco (*écran*) fatto di mattoni (*briques*) refrattari, situato nel fornello, il quale ha dimensioni non superiori a quelle strettamente (*rigoureusement*) necessarie per dar adito (*donner accès*) ai gaz caldi così prodotti.

L'esperienza ha provato che si ottiene facilmente, quando il regime è stabilito, una combustione completa e una totale assenza di fumo, donde risulta un' utilizzazione del combustibile quanto più possibilmente perfetta e la soppressione, con grande vantaggio dei passeggieri, del personale e della generale pulizia (*propreté*) di bordo, di tutti gl'inconvenienti prodotti dal fumo, dalla polvere di carbone e dalle scintille che possono uscire dal fumaiuolo (*cheminée*).

La Compagnia dell' Est-Asiatico Francese si dichiara soddisfatta dei risultati ottenuti sul *Cambodge*, ed essa ha ora l'intenzione di estendere l'impiego di questo sistema di riscaldamento su tutti i vapori della sua flotta, presenti e futuri.

Tuttavia, secondo il nostro modestissimo parere, è soltanto da un lungo impiego del combustibile liquido che si potrà apprezzarne (*en apprécier*) definitivamente la piena utilità, in luogo dell'impiego del carbon fossile.

Ma assai tempo (*bien longtemps*) prima che si facessero in Francia o in Germania tali esperienze, già si era provata nella nostra marina da Guerra l'applicazione del combus-

tibile liquido per cura dell' Ing. Solliani e poi del signor Cuniberti, ingegnere capo di prima classe, addetto ora al Ministero della R. Marina.

Dopo non pochi studi (non si erano ancora scoperti i celebrati depositi del Texas) ed esperimenti eseguiti con oli vegetali e minerali, per vedere s'era possibile svincolare (*dégager*, *libérer*) la nostra Marina dall'enorme esportazione di carbon fossibile inglese, si constatò che il combustibile liquido più addatto allo scopo era il *naftetine*, o residuo di petrolio, residuo quasi affatto trascurato (*négligé*) e per solito (*d'habitude*) gettato in mare come liquido inutilizzabile. Esso proviene dalla Russia. Il *naftetine* ha il prezioso vantaggio di non accendersi (*s'enflammer*) che quando è polverizzato.

Allo stato naturale non si accende anche immergendovi un pezzo di ferro arroventato (*rouge*).

Dunque nessuna eventualità d'incendio, come poteva accadere (*arriver*) col petrolio comune.

La combustione a *naftetine* entrò allora nel campo pratico sulle nostre torpediniere, sul *Goito* e sul *Tripoli* e sulle grandi navi come ausilio alla combustione a carbon fossile, ottenendo con ciò la cosidetta *combustione mista*. Tali esperimenti confermarono che con questo sistema non si ottiene economia di spesa, poiche il consumo orario del *Naftetine* rispetto al carbone di Cardiff è metà di questo in peso, ma è il doppio nel costo (*prix*).

Il grande vantaggio che ne risulta ad una nave torpediniera è un raggio (*rayon*) d'azione maggiore, non però doppio (*double*), come qualcuno ha asserito (*affirmé*) erroneamente, perche oltre al *Naftetine* bisogna pensare alla riserva di acqua necessaria per sostituire (*remplacer*) il consumo occasionato dai getti di vapore occorrenti ai polverizzatori.

La prima applicazione nella nostra Marina da Guerra venne fatta sulla torpediniera 104 S e i risultati ne furono molto soddisfacenti. Nelle caldaie delle nostre grandi navi ogni forno ha qualche polverizzatore, sistema Cuniberti, per aiutare la combustione a carbone nei momenti in cui occorre la massima produzione di vapore.

Non tutte però le caldaie, come sono attualmente, possono funzionare a petrolio. Occorrono speciali Camere refrattarie esterne ai forni nelle quali si polverizza e s'incendia il petrolio, per poi mandare la fiamma nel forno.

Certo ne risulta che la combustione liquida, sia (*soit*) a petrolio, sia a residui di petrolio, è di una grande comodità a bordo. Infatti non é più il caso di pulire i forni, di scaricare (*décharger*) le ceneri (*cendres*), non è nemmeno più il caso di procedere a quell'operazione nociva (*nuisible*) faticosa ed ingombrante dell'imbarco dell carbone, non si spreca (*gaspille*) più combustibile all'arrivo nei porti, non si corre pericolo di avere in caldaia un'esuberanza di pressione, se si rallenta o si arresta improvvisamente la macchina, poichè, data questa necessità, si chiudono (*on ferme*) i polverizzatori e l'operazione è fatta.

Lunga è invece l'operazione di accensione (*allumage*) dovendo con apposite (*disposées pour cela*) bacinelle raggiungere almeno la pressione di un'atmosfera per il vapore destinato ai polverizzatori. Però nelle navi oramai si può sempre disporre di vapore, avendo quotidianamente in funzione la caldaia ausiliaria per i servizi occorrenti (*nécessaires*) durante la permanenza della nave nel porto o in rada.

Il nostro sistema, che non crediamo necessario di descrivere minutamente, venne adottato dalle marine militari germanica ed austriaca alle quali fu dall'Italia ceduto, mandando in quegli Stati persone competenti per dirigerne l'applicazione et il funzionamento.

Le prime prove di combustione mista si fecero sulla R. nave *Messaggero*, che ha caldaie a media pressione. Avvertasi (*cependant qu'on prenne garde*) intanto che la combustione liquida, se non è usata sapientemente, cioè, con piena co-

guizione di causa, porta un accelerato deterioramento delle caldaie a danno dunque dell'economia generale della nave.

Il continuo e costante impiego di questo sistema di riscaldamento potrà soltanto dirci (*nous dire*) se le caldaie non soffriranno nelle loro cuciture e nelle relative inchiodature (*dans leurs soudures, rivets, ajustage, etc.*) in modo da dover dare ancora il primato del riscaldamento al carbon fossile, specialmente nella marina mercantile in cui l'economia è sempre la base fondamentale del guadagno.

Il console francese di Brema, nel riferire al suo Governo sulle recenti applicazioni del combustibile liquido a bordo alle navi mercantili di alcune marine nordiche, asserisce (*affirme*) come pienamente constatati i vantaggi seguenti : primo, potenza calorifera più grande che il carbone ; secondo, assenza completa di fumo ; terzo, economia di spazio (*d'espace*), di circa il 40 0/0 ; quarto, riduzione sensibile del personale ; quinto, costante eguaglianza di temperatura ; sesto, approvvigionamento rapido dai depositi.

Quanto a noi insistiamo ancora sulla nostra idea : il tempo ed il lungo e costante uso potranno soltanto risolvere definitivamente per la marina mercantile l'importantissima questione.

Dunque è mestieri di provare e riprovare.

G. G. Dobrski (*Il Caffaro*).

EXAMENS ET CONCOURS

Bourses de séjour à l'étranger (1902).

Professeurs d'écoles normales.

THÈME 13.

En bateau sur le Rhône.

La traversée dura trois jours. Je passai ces trois jours sur le pont, descendant au salon juste pour manger et dormir. Le reste du temps, j'allais me mettre à la pointe extrême du navire, près de l'ancre. Il y avait là une grosse cloche que l'on sonnait en entrant dans les villes : je m'asseyais à côté de cette cloche, parmi des tas de corde ; je posais la cage de mon perroquet entre mes jambes et je regardais.

Le Rhône était si large qu'on voyait à peine ses rives. Moi, je l'aurais voulu encore plus large, et qu'il se fût appelé la mer ! Le ciel riait, l'onde était verte. De grandes barques descendaient au fil de l'eau. Des mariniers guéant le fleuve à dos de mules, passaient près de nous en chantant. Parfois le bateau longeait quelque île bien touffue, couverte de joncs et de saules. « Oh ! une île déserte ! » me disais-je en moi-même, et je la dévorais des yeux.

Vers la fin du troisième jour, je crus que nous allions avoir un grain. Le ciel s'était assombri subitement ; un brouillard épais dansait sur le fleuve ; à l'avant du navire on avait allumé une grosse lanterne, et, ma foi ! en présence de tous ces symptômes, je commençais à être ému... A ce moment, quelqu'un dit près de moi : « Voilà Lyon ! » En même temps la grosse cloche se mit à sonner. C'était Lyon.

Alphonse Daudet.

VERSION.

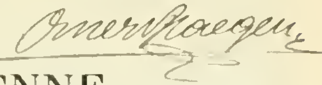
Or l'alta fantasia, ch'un sentier solo
Non vuol ch'i segua ognor, quindi mi guida
E mi ritorna ove il moresco stuolo
Assorda di rumor Francia e di grida,
D'intorno il padiglion ove il figliuolo
Del re Troiano il santo impero sfida ;
E Rodomonte audace se gli vanta
Arder Parigi e spianar Roma santa.
Venuto ad Agramante era all' orecchio
Che già gl'Inglesi avean passato il mare :
Però Marsilio e il re del Garbo vecchio
E gli altri capitan fece chiamare.
Consiglian tutti a far grande apparecchio,
Si che Parigi possano espugnare.
Ponno esser certi che più non s'espugna
Se nol fan prima che l'aiuto giugna.
Già scale innumerabili per questo
Da' luoghi intorno avean fatto raccorre
Ed asse e travi e vimine contesto,
Chè lo poteano a diversi ussi porre ;
E navi e ponti ; e più facea, che'l resto,
Il primo e'l secondo ordine disporre
A dar l'assalto ; ed egli vuol venire
Tra quei che la città denno assalire.

Arioste (*Fur.*, XIV).

Bar-le-Duc. — Imp. Comte-Jacquet, Facdouel. Dir.

Les Quatre Langues

N° 5. 5 Décembre 1902. 3e Année.



PARTIE ITALIENNE

Protezionismo Tedesco.

Milano, 3 novembre 1902.

Una leggenda medioevale narra di un monaco (*moine*) che, per certi suoi fini, pensò un giorno di evocare il diavolo. Riuscì nell'intento con gran fatica ; si servì del diavolo quando ebbe bisogno ; poi pensò di rimandarlo (*renvoyer*) all'inferno, donde era venuto. Ma allora successe che il diavolo non volle tornare all'inferno ; e tanto si ostinò a restare con il monaco, che alla fine lo strangolò.

Il Governo tedesco, alle prese con gli agrari, per la tariffa doganale, mi ricorda questo monaco. Ha dovuto negli ultimi anni corteggiare, incorraggiare, adoperare a più riprese gli agrari, i conservatori arrabbiati, gli ultimi avanzi (*restes, débris*) del sistema feudale ; ed ora che, dopo aver evocato il diavolo dall'inferno, dovrebbe ricacciarcelo (*l'y refourrer*), il diavolo si ostina a restare, vuole anzi (*même*) farsi pagare i suoi servigi.

Non si può dire che il Governo tedesco abbia trascurati (*négligé*) nel l'ultimo decennio gli interessi della industria. Con i trattati di commercio, con la legislazione interna, con l'opera della diplomazia, esso ha cercato di ingrandire il mercato mondiale delle industrie tedesche, quanto più ha potuto. Lo stesso imperatore ha dato una parte della propria persona a quest'opera ; e non ostante i suoi atteggiamenti (*ses airs de*) da Barbarossa e da Unto del Signore, sotto un certo aspetto potrebbe esser considerato come il primo commesso viaggiatore della Germania. I suoi viaggi in Turchia ne sono una prova. In ogni occasione il Governo tedesco ha cercato di far quanto poteva, affinchè il lavoro non mancasse alle grandi città industriali.

Ma questo governo è un Giano (*Janus*) bifronte ; contiene in sè un' anima doppia ; ha tradizioni aristocratiche e ambizioni militari ; si sforza di incoraggiare l'industria ma si compone, nel suo nucleo (*noyau*) vitale, di grandi proprietari

D'altra parte quella megalomania nazionale, che tramuta (*transforme*) il mondo moderno nel manicomio delle nazioni, per cui tutti i popoli, dai nord-americani ai cittadini della Repubblica di San Marino, si credono ormai i primi della terra ; quella enfasi imperialistica oggi tanto di moda ha invaso anche la Germania, pur così semplice e forte sino a venti anni fa, portando seco il consueto (*ordinaire*) corteggio che l'accompagna : spirito reazionario nella politica e nelle cose intellettuali, inclinazione al bigottismo in religione, fastosità di cattivo gusto nella vita sociale e nell'arte.

Il Governo tedesco ha dovuto lusingare e favorire gli agrari, la destra feudale, il ceto (*clan*) dei grandi proprietari di campagna, in cui le tradizioni militari e conservatrici sono più forti, per ottenere i vertiginosi aumenti del bilancio della marina, per far approvare la politica cinese e la strana guerra che ne fu la conseguenza ; per tentare di introdurre in ogni parte della vita tedesca uno spirito di pietismo, di gretta (*mesquine*) autorità, di falsa e orpellata (*de clinquant*) grandezza.

Questo giuoco di altalena (*bascule, balançoire*), questo abile maneggio di forze contradditorie è riuscito per qualche tempo molto bene ; e non è da dubitare che i principali autori di tale politica, più di una volta abbian dovuto compiacersi della loro raffinata abilità. Senonchè le contraddizioni insite (*qui existent*) in una politica, se possono con l'abilità esser eluse (*éludées*) per qualche tempo prorompono poi sempre alla fine in una crisi inaspettata da tutti.

La crisi è venuta. Gli agrari non vogliono essere solamente lo stru-

mento facilmente maneggiato dai Machiavelli della cancelleria imperiale per varare (*lancer, mettre à flot*) nel Parlamento le flotte da guerra della futura Germania. Essi vogliono a lor volta un compenso; e rafforzati dalle tendenze e dalle idee di cui il governo ha favorito il progresso in paese, cercano di imporre alla nazione un inasprimento del protezionismo che, se non sarebbe più fatale alla Germania della (*que*) guerra dei trenta anni, come han detto i giornali degli industriali, certo sarebbe cagione di perdite immense.

Gli agrari vogliono aumenti grandissimi sugli alimenti che la Germania acquista in maggior quantità per il mondo: i cereali e le carni; e il Reichstag ha già incominciato a votare secondo il loro desiderio, non ostante i comizi dei socialisti, le proteste dei liberali e le supplichevoli raccomandazioni del governo, che prega i suoi fedeli amici di essere ragionevoli, di non costringerlo a qualche rizoluzione troppo grave, per la necessita di risparmiare alla Germania la iattura (*fléau*) di una tardiffa mostruosa. E l'imperatore stesso che, per bocca del cancelliere, pregagli junker (*hobereaux*), i sostegni del trono, la guardia del corpo della monarchia! Ma la parola imperiale par (*semble n'avoir aucune*) non abbia forza, nemmeno per gli junker, quando si tratta di votare nuovi dazi sui cereali!

Così la Germania si trova in preda ad una grave crisi, che noi dobbiamo considerare come la conseguenza necessaria di quella strana e chiassosa (*bruyante*) politica, di cui la guerra di Cina fu l'episodio più singolare. Le domande degli agrari sono insensate, non nascono che da una insaziabile rapacità, perchè nemmeno i sofismi del protezionismo possono essere adoperati a difenderle. Se i dazi presenti sui cereali e sulla carne sono stati sufficienti a proteggere, come si dice, l'agricoltura tedesca, perchè aumentarli, quando il prezzo dei cereali in special modo sembra crescer dappertutto piuttosto che scemare (*diminuer*)?

Ma i grandi signori che vivono nei castelli della Prussia e che hanno ancora, secondo la legge, il diritto di infliggere una *moderata correzione personale* [leggi, dar degli schiaffi] (*gifles*) ai loro contadini, vogliono far lusso come i ricchi banchieri della città; e non esitano, per averne i mezzi, a far la carestia (*disette*) artificiale in Germania, ad affamare il popolo, e ad infliggere al loro paese perdite maggiori di quelle che potrebbero nascere da una guerra sventurata (*malheureuse*).

La rinnovata audacia e potenza degli agrari è per la Germania una specie di ammonimento (*avertissement*) e castigo. Per quanto la Germania si sia segnalata negli ultimi tempi, per l'odio e l'acerbità delle critiche contro l'Inghilterra, si direbbe che una parte del suo popolo non desideri che di imitare le stravaganze e le follie dell'Inghilterra. Lo spirito di prepotenza e di superbia, il gretto nazionalismo, la divinizzazione della ricchezza sopra tutte le altre cose, lo snobismo imbecille paiono diventar vizi comuni delle alte classi e di una parte del popolo, in Germania come in Inghilterra. Ora è bene poter presto constatare quale crisi difficile sia nata da questo movimento di interessi, di sentimenti, di idee; e che malanni (*malheurs*) esso minacci al paese, che troppo se ne era compiaciuto.

Per queste crisi infatti si ristabilisce nella vita l'equilibrio della salute. I ragionamenti dei filosofi non possono da soli cambiar le cose: ma possono affrettar (*hâter*) un mutamento, quando le necessità vitali lo vanno determinando. Le crisi analoghe a questa della Germania, che tormentano l'Europa et l'America; il malessere generale che aduggia (*attriste, assombrit*) tutti i paesi, l'incertezza del presente e del futuro che li snerva (*énerve*), sono segni sicuri che un raggio di luce brillerà presto tra le nubi di questa via torbida; e che la politica da noi tenacemente combattuta dovrà tra non molto mutare, dappertutto.

Guglielmo Ferrero.

Il Secolo, Milano.

Nella fossa dei leoni.

Il crudele imperatore romano Tiberio, aveva condannato ad essere dato in pasto (*repas*) alle

belve Alpicio, cittadino di Roma, il quale aveva avuto per un momento la sventura (*malheur*) di dispiacergli.

Era quello l'ultimo giorno che il giovane Romane avrebbe veduto, e, per un capriccio crudele, Tiberio in persona volle fargli una visita. Sul punto di uscire (*sortir*) dal carcere (*cachot*), gli disse :

— Stasera, le guardie ti porteranno alla grotta di Nerea. All' alba verranno (*viendront*) a cercarti, e allora, se tu sarai ancor vivo, *tu sarai libero.* — E uscì (*il sortit*), sghignazzando (*ricanant*) in modo feroce.

Alpicio fremette; era, infatti, alla grotta di Nerea che si serbavano (*qu'on gardait*) i condannati della peggior specie; e i tre leoni di Nerea, che in quella grotta erano rinchiusi, avevano una spaventevole celebrità di ferocia selvaggia.

A un tratto la porta del carcere si aperse (*s'ouvrit*), e una piccola voce disse :

— Sono io, signore.

Alpicio si rivolse meravigliato : un fanciullo di forse dodici anni, vestito di una leggera tunica bianca, si avanzava verso di lui.

— Tu, Marco, qui? Che sei venuto a fare?

— A tentar di salvarti.

Il Romano gettò uno sguardo sul ragazzo, che osava parlargli così.

— Parlo sul serio, padrone, — disse lo schiavo; — io so quello che dico, e, se gli dèi sono per noi, ti salverò. Ti ricordi, quando, due anni fa (*il y a*), mi hai strappato (*arraché*) alle fiamme, che divoravano la povera casa di mia madre? Io ho giurato allora di dedicarmi a te, e se l'occasione si presentasse, di salvarti la vita anche con pericolo della mia. Sai che io ho un amico, che è schiavo dello speziale (*apothicaire*) Fabio? Sai anche che, nelle botteghe degli speziali, si tengono dei violenti veleni? Ebbene, io mi son fatto dare, dal mio amico, una scatola (*boîte*) piena di un unguento col quale tu ti ungerai tutto il corpo.

— Con qual fine? — demandò Alpicio meravigliato.

— Tu sai, che, prima di divorare la loro preda, le fiere (*bêtes féroces*), tigri o leoni, la fiutano (*flairent*). Ebbene l'unguento è composto con un narcotico potentissimo per le bestie : respirandolo, esse si sentono prese da nausea prima, e da un forte sonno (*sommeil*) poi. Capisci (*comprends-tu*)?

— Povero fanciullo! — disse ancora sottovoce il prigioniero.

— Vuoi, dunque? — supplicò il piccolo schiavo, prendendo Alpicio per la tunica. — Pensaci. (*Penses-y*)! Se i leoni potessero rimanere addormentati fino all' alba?

In quel momento il carceriere richiamò il fanciullo. Questi lasciò scivolare (*glisser*) nella mano di Alpicio la scatoletta e si allontanò, volgendosi a salutare con la mano.

*
* *

L'ora del supplizio suonò ben tosto per il giovane Romano, che camminò verso la fossa, dove ruggivano i leoni. Le guardie aprirono l'unica porta della terribile grotta, e lo cacciarono (*poussèrent*) brutalmente nell'ombra, nella quale si vedevano luccicare sinistramente le pupille d'oro delle belve.

Subito, le fiere, sospettose, si avanzarono silenziosamente; poi, a un tratto, si slanciarono emettendo uno spaventoso urlo, come se pregustassero (*goûtaient d'avance*) il piacere della preda, mostrando le enormi mascelle (*mâchoires*), irte di denti bianchi ed acutissimi... Qualche secondo di più, e quei denti, penetrando nella carne di Alpicio, ne avrebbero fatto sgorgare (*dégorger*) un fiume di sangue, avrebbero stritolato (*broyé*) tutte le sue ossa...

Ma no! A uno a uno i tre animali si arrestarono, chiusero (*fermèrent*) le gole minacciose; fiutarono nuovamente, e, rincu-

lando con disgusto, andarono a stendersi, come assopite, contro la parete della fossa !

Le particelle d'unguento rimaste aderenti alle narici delle fiere avevano prodotto il grande miracolo.

Figuratevi però come parve lunga, spaventevole, quella notte al povero condannato ! E con quale sussulto di gioia egli vide finalmente sorgere l'alba ! Era la salvezza ! era la vita !

Un rumore lontano annunziò l'arrivo delle guardie. Esse accompagnavano Tiberio in persona, il quale, dopo aver passato tutta la notte in cene (*repas*) e bagordi (*orgies*), prima di recarsi a dormire veniva a vedere se giustizia era stata fatta.

Figuratevi la sua meraviglia, quando vide il condannato che lo aspettava in mezzo ai tre leoni addormentati ! Ma, in quella notte di terribile angoscia, la bruna capigliatura (*chevelure*) di Alpicio era divenuta tutta bianca !

Tiberio non credeva a' propri occhi, e interrogava con lo sguardo i suoi amici, le guardie, Alpicio. Finalmente esclamò :

— Tiberio ha una sola parola. Guardie, aprite la porta della fossa, e rendete la libertà al condannato. Tu sei forte e valoroso, o Alpicio, perchè non hai tremato (*tremblé*) davanti alla morte. Ed io ho bisogno di uomini come te

L. D.

La Donnina, giornale illustrato per le bambine (Milano).

EXAMENS ET CONCOURS

Bourses de séjour à l'étranger (1902).

(*Élèves des écoles primaires supérieures.*)

THÈME

Même texte que pour le thème anglais [Voir nº 2 (20 octobre 1902), page 56].

VERSION

Tutti in questi tempi parlano di eguaglianza, e forse assai pochi ne hanno una vera ed estesa nozione. Il volgo specialmente vi annette un' idea, la quale quanto è conforme alla rozzezza del suo intendimento ed è falsa nella sua applicazione, altrettanto lusinga la sua avidità, ed è rivolta a fomentare i più gravi disordini, i quali alla fine riescono più nocivi al volgo stesso, che a quella classe contro la quale da principio sembrano unicamente rivolti. Le conseguenze più moderate dell' opinione volgare del di d'oggi sull' eguaglianza, sarebbero uno spirito d'insubordinazione alle leggi, un poco rispetto verso anche la classe la più virtuosa della società, il desiderio dell' usurpazione di ogni rango, e finalmente il saccheggio o palese od occulto fino delle più ristrette altrui proprietà. E Dio non voglia che molti scrigni, molti granai e molte cantine non siansi or mai risentite di questa opinione sull' eguaglianza, anche ad onta delle istruzioni le più pazienti, delle invettive le più forti e degli anatemi i più tremendi, dei quali i ministri dell' altare fanno risuonare le cattedre della religione per insinuare une guisa opposta di pensare.

ROMAGNOSI.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, FACDOUEL, dir.

Les Quatre Langues

Nº 6. 20 Décembre 1902. 3e Année.

Jmerl Raugu

PARTIE ITALIENNE

I sottomarini da guerra.

In questi giorni, in cui l'opinione pubblica italiana comincja a rivolgersi (*s'occuper, se tourner vers*) con affetto ed interesse verso la marina nostra e si appassiona finalmente ai grandi problemi che dal punto di vista tecnico militare essa presenta; in questi momenti in cui il bilancio della marina è discusso non solo dai pratici o da chi almeno vive sul mare, ma anche da chi per origine e per sue condizioni non ha nè può avere della guerra navale e delle necessità che le son proprie, altre nozioni che quelle fornitegli dalla stampa quotidiana e dall' alacre immaginazione sua, parmi buona opera il trattare sopra un periodico diffuso e alla portata d'ognuno alcune delle più scottanti (*brûlantes*) questioni offerte e dibattute nel grande enigma navale.

E dico *enigma* con intenzione; poichè, amalgrado delle ultime guerre sul mare, la Cino-Giapponese e la Ispano-Americana, che oltre a sangue fecero spargere (*répandre*) larghi fiumi d'inchiostro ai critici dei due mondi, per trarne e darne insegnamenti alle nazioni civili, non può dirsi ancora che l'enorme quantità e la varietà infinita degli ordigni (*engins*) guerreschi navali abbiano avuto un tale battesimo del fuoco da poter tracciare la vera via da battere (*à suivre*) a quel popolo che desideri il massimo della potenza marittima ottenuto con la minima spesa. Continua ancora quindi e continuerà chi sa per quanto tempo la divergenza delle opinioni nella soluzione del grande problema, ed a seconda delle convinzioni degli uomini, che si succedono nella direzione delle cose marittime di un paese, cambiano gli indirizzi tattici e strategici e per conseguenza anche i tecnici, che ne seguono l'alea; si procede quindi con improvvise audacie e subiti pentimenti (*repentirs*), a tastoni, correndo appresso ai sempre nuovi portati (*créations*) del progresso e della scienza, perdendo a volte in essi la fede e tornando allora all'antico. Si ebbe così la lotta viva tra il cannone sempre crescente in potenza e la corazza sempre aumentante in resistenza; l'aumento di velocità delle navi da guerra con l'accrescimento delle loro dimensioni e del loro costo; poi l'introduzione della torpedine fissa, del siluro (*torpille*) e delle navi poco costose destinate a portarlo con insidia sotto le grandi corazzate; le reti (*filets*) di cui si guarnirono queste a difesa; l'invenzione di acciarini (*cisailles, haches*) tagliareti (*coupe-filets*) a combattere questi nuovi mezzi di protezione; la creazione dei caccia torpediniere (*contre-torpilleurs*) a combattere le torpediniere. Ed ecco che ora, perduta dagli agili scafi porta-siluri la massima delle loro qualità guerresche, cioè la possibilità di sorprendere non viste il nemico poichè altri scafi (*navires*) più agili di loro e aventi più autonomia sorvegliano le squadre contro i loro attacchi di giorno e fasci di luce intensa le svelano la notte e poichè ancora l'accresciuta velocità delle navi grandi ha obbligato i costruttori ad aumentare quella delle torpediniere e di conseguenza le loro dimensioni, ecco che entrano a sostituirle armi più insidiose perchè meno visibili, i sottomarini da guerra.

Questo nuovo tipo d'ordegni è fatto segno (*est en butte*) ai giorni nostri di troppo vive simpatie e di troppo disdegno; v'è chi vorrebbe le squadre di difesa delle coste costituite essenzialmente da sottomarini e v'è chi ritiene denaro gettato quello che serve a costruirli; evidentemente esiste esagerazione da una parte e dall'altra; come tutte le cose umane anche il sottomarino ha i suoi pregi (*qualités*) e

i suoi difetti, nè conviene dargli *a priori* l'ostracismo o affidarsi ad esso intieramente, ma studiarlo con amore utilizzandolo per ciò che realmente offre di vantaggioso.

Chi ha preso parte attiva a manovre navali, chi è stato per una notte intera nell' ansiosa attesa di uno preannunciato attacco di torpediniere, sa quale orgasmo (*excitation*) febbrile pervada (*envahit*) l'animo di ufficiali ed equipaggio delle grosse navi minacciate; come ognuno scruti senza posa le tenebre, ascolti i misteriosi rumori dell'onda per ore ed ore nella rigidità del posto di manovra e quale senso di stanchezza s'impadronisca a poco a poco del corpo e dell' animo di tutti. Se ciò avviene quando è in giuoco soltanto l'amor proprio dei nostri bravi marini, quando la sicurezza della nave non è minacciata, quando infine l'esercitazione dura poche ore notturne, che avverrà mai dell' equipaggio di una nave in guerra vera, contro una nazione che conosce armata di buoni sottomarini, dalle sorprese dei quali dovrà premunirsi anche durante il giorno e per il lungo svolgersi di una crociera o di una operazione di blocco? Quale prezioso aiuto possono dare questi piccoli ed insidiosi scafi ad una squadra che per preponderanza del nemico o per momentaneo svantaggio (*désavantage*) avuto in un'azione navale debba rifugiarsi in un porto, per guadagnare tempo, per riorganizzarsi, per riattarsi (*se refaire*). Si aggiunga a questi vantaggi di ordine morale la possibilità di un vero attacco di sottomarini ad una squadra nemica; lo scompiglio (*désordre*) che la loro presenza, segnalata un istante, può gettarvi; una sola nave avversaria per essi perduta, e si vedrà quale buon giuoco può avere la flotta che si appoggia su di essi con un nemico stancato nell'attesa, disorganizzato dall'attacco, impressionato anche da un solo disastro!

Non è quindi a disprezzarsi quest' arma nuova comparsa sul teatro della guerra navale; il suo grave costo la rende specialmente meritevole di attenzione e di studio ad una nazione come la nostra che non può consacrare alla formazione della marina da guerra le enormi cifre a cui salgono (*s'élèvent*, *montent*) ora i bilanci delle principali nazioni marinare.

Gli oppositori dei sottomarini giustificano la loro avversione con le imperfezioni che pur troppo ancora esistono in tali scafi, osservando che due secoli e più di prove, tentativi d'ogni genere nella soluzione del grande problema non hanno ancora apportato che scarsi (*maigres*) risultati soddisfacenti. E facendo la proporzione dei tempi osservano che, se non secoli, molti e molti anni ancora dovranno trascorrere prima che la soluzione della quistione intricata approdi alla fine (*soit définitivement trouvée*).

Ragionamento errato! Chi esamina la storia della navigazione subacquea ben vede come in realtà fino a soli pochi anni or sono la quistione era altrettanto insoluta che al principio; gli inventori d'allora cercavano a caso e molto alla cieca ignorando sopratutto il problema che volevano risolvere ed urtando quindi contro imprevisti, che li facevano fallire allo scopo, senza lotta. Ed infatti come è complicato, come è irto (*hérissé*), ad ogni passo, di difficoltà non comuni e che escono (*sortent*) fuori dal campo delle solite investigazioni scientifiche e meccaniche, questo problema della navigazione sottomarina.

Il suo stesso mistero ha tentato le volontà più ardite, ma contemporaneamente le ha sgominate (*dérangées*, *découragées*) ogni qualvolta offriva all'improvviso qualcuna delle sue incognite numerose.

Da poco la questione fu posata in termini precisi; e fu dal momento che la soluzione fu avvicinata a rapidi passi in pochi anni mentre varii secoli di tentativi l'avevano lasciata al punto di partenza o quasi.

Oggi il battello sottomarino ha finalmente una esistenza propria e vera; vi sono ancora numerosi punti da chiarire, difetti da togliere, organismi da modificare, ma infine al giorno d'oggi esiste e naviga.

Melotti.

(*Caffaro*, Genova.)

Ricordo delle spiagge (*plages*) brettoni.

Per un bel Natale, fu un bel Natale (*Noël*)! Bisogna rimontare un po' addietro per farvi ben comprendere ciò. Innanzi tutto io non avevo mai avuto fortuna (*chance*). Dai più lontani miei ricordi, non mi sono mai successe (*arrivées*) che delle cose sgradevoli fino a quel Natale. Sentite! (*vous allez voir*). Ero pescatore, e tutto il borgo sa ch'io non ho mai fatto che una bella pesca! Oh che bella pesca! Ebbene! Io fui preso al ritorno da un grosso temporale (*orage*) e noi arrischiamo tutti di perdere la vita, tanto il battello era carico (*chargé*) di questo maledetto pesce. Noi dovemmo faticosamente lavorare in gran pericolo per rimetterlo dove (*là. où*) l'avevamo preso.— La mia ultima disgrazia fu quando m'innamorai (*je devins amoureux*). Io non sono mai stato bello. Io sono, come voi lo vedete alto come una quercia (*chêne*) e largo in proporzione. Una quadratura simile non rende elegante e convien meglio per girare un argano (*cabestan*), che per piacere ad una bella giovane. E per tutta ricchezza io avevo la mia vecchia madre e il mio vecchio battello.

Io ve la do in mille a indovinare chi scelsi. Ne fui come colpito (*assommé*) quando me ne accorsi (*je m'en aperçus*). Era l'alba, io avevo passeggiato tutta la notte lungo il mare, pensando e ripensando la cosa, col cuore sempre più pesante, quando ad un tratto (*tout à coup*) la verità m'apparve. Io mi gettai in tutta la mia lunghezza sulla sabbia e mi misi a piangere (*pleurer*) amaramente. La marea mi risvegliò dal mio dolore e fluttuava (*clapotait*) dolcemente contro me come se dicesse: Suvvia (*allons, courage*) Giovanni! Suvvia Giovanni! » Alla fine ebbi vergogna, essendo così grande e grosso di piangere come un bambino, e corsi nascondermi (*me cacher*) dietro una roccia come facevo quand'ero piccino. Pensate dunque! La mia Maria-Giuseppa (io la chiamava la mia Maria-Giuseppa!), era nientemeno che la figlia del Sindaco (*maire*), il più gran riccone del paese, e figuratevi! il padre e la figlia sapevano quanto valevano. Avrei potuto prender la risoluzione di dimenticarla (*l'oublier*)? Ma se voi pensate questo è che voi non siete mai stati innamorati di Maria-Giuseppina Binic! — No! — Ella era dritta, sottile e di piccola statura. I suoi capelli biondi erano fini come la seta, e i suoi occhi verdi avevano uno sguardo senza l'eguale; così franco, così fermo e così dolce nonostante! E che bella figura, non ci si stancava (*on ne se fatiguait pas*) mai di guardarla. La sua bella figura era nulla, ma era l'interno che mi piaceva. Fosse stata (*elle aurait été*) anche brutta (*laide*), sarebbe stato lo stesso! (*la même chose*). Oh che donna! Risoluta come un uomo, e così viva, così buona. Mi sarei lasciato uccidere (*tuer*) piuttosto che dirle una parola del mio sentimento; ma io sapevo che se ella l'avesse conosciuto avrebbe pianto sentando qual'era la mia pena. Poichè ella comprendeva tutti i dolori, ella che non aveva mai pianto per suo conto. Alla fine, quando venne la notte, io mi dissi: « Sono un imbecille! Non mi poteva capitare (*arriver*) niente di meglio che amare una donna come questa! È peccato che non possa risultarne nulla di buono, ma mi fa onore di averla scelta (*choisie*); ciò è se si può dire una felice disgrazia. » Dopo essermi bene asciugato (*essuyé*) gli occhi colla manica (*manche*), io rientrai al villaggio fiero come se avessi vinto un concorso. Erano passati così due anni; si era in Marzo, alla grande marea; si dovevano tagliare le erbe acquatiche. Vedete voi! ciò non è affare da nulla! (*ce n'est pas une petite affaire!*) Il

nostro è un paese povero, poverissimo; ciò nondimeno mi domando se i paesi poveri non sono i migliori? Vi sono tante cose nelle città che attirano gli sguardi, che non c'è bisogno di cercar meglio. Da noi, quando si ha qualche pena, bisogna guardare in alto, e ciò fa del bene. Dunque noi siamo poveri e per noi il gran raccolto è nel mare che cresce (*qu'elle pousse*). Nel mese di Marzo il mare si ritira lontano, lasciando allo scoperto le praterie marine e noi andiamo a falciarle, con pericolo della vita, a volte (*parfois*). Ah si, è un grande affare! Sovente più d'un mietitore (*faucheur*) non ritorna! Pensate dunque: 12 ore per tagliare, fare i mucchi (*les tas*) e legarli! Si ha bel esser chiamati col corno dalla piaggia! si dice « ho il tempo, ancora questo, ancora quello »: ci si volta (*on se retourne*): la via è chiusa. Bisogna morire: monta così presto la marea in quelle località! Oppure (*ou bien*) anche quando si fanno i mucchi ci si affretta (*on se dépêche*) troppo! Sono vischiose queste erbe, scivolano (*elles glissent*) come serpenti e perbacco, se tutto non è bene a posto, basta un' erba che se ne vada per fare un buco (*trou*) e il resto segue; coloro (*ceux*) che sui mucchi, li dirigono con delle pertiche (*perches*), si trovano in un momento legati, allacciati in mille legami (*liens*) da cui non si liberano più. E gli scogli! e le pietre che entrano nei mucchi come un cuneo e fanno essi pure il loro buco, ove tutto s'inabissa, erbe marine, e uomini! Così nell' alba triste del mattino s'innalza un altare sulla spiaggia e il curato vi dice la messa e dà l'assoluzione a coloro che moriranno. È un brutto (*mauvais*) momento quando ci si domanda « dove finirò io questa giornata? » Ma ci si pensa poco, noi siamo ogni giorno esposti. Quel mattino era particolarmente lugubre; un cattivo vento rabbioso soffiava in corte raffiche (*rafales*). Si andava a piccoli gruppi, accomodandosi ciascuno a suo modo sull' immensità che il mare lasciava dietro di sè. Le erbe marine erano belle ed abbondanti. Si tagliava, si tagliava! Il cielo era basso con de' grandi nuvoloni più scuri (*sombres*), che il vento frastagliava (*découpait*). Io stava presso Maria Binic. Voi comprendete come si stia volentieri accanto a chi si ama in giorni simili: sembra che si proteggano... ma chi può proteggere? Ciò non monta (*n'importe*), sembra, e ciò da coraggio.

Maria-Giuseppa andava e veniva col suo abito di panno (*drap*), nero, e la sua fine cuffia adorna di trine (*dentelles*). Era un divertimento per lei. Il loro mucchio era immenso: tre uomini dovevano guidarlo assieme col Sig. Binic. Questo diavolo di venticello soffiavo di tanto in tanto. Tutti si sentivano inquieti; si cantava bensì qua e là, ma ciò mancava di brio.

Per conto mio pensavo: Non suoneranno dunque mai il corno laggiù (*là-bas*)? Si fa tardi; noi siamo discretamente lontani e misuravo con l'occhio la distanza. Non v'è che dire, pensavo, noi siamo andati quest'anno più lungi che mai. Ve ne saranno dei passi a fare! E questo vento! e questo grosso mucchio! Oh! come l'affezione vi sconvolge (*trouble, retourne*) un uomo. Lasciar là il mio mucchio, prendere per il braccio Maria-Giuseppa e condurla via, sì, era quella la mia idea; ma non il mio dovere. Il corno al fine risuonò! ed io, perdendo la testa, mi avvicino a Maria-Giuseppa e con un tono che fece paura a me stesso le dico, tutto tremante d'angoscia: " partite subito; ve ne supplico. " È evidentemente qualche cosa l'immischiarsi (*que de se mêler*) negli altrui affari, quando questi non vi riguardano per nulla; ma io non avevo mai pensato che ciò potesse fare un effetto simile. Ella mi guardò atterrita! (*terrifiée*) è la parola. I suoi occhi mi scrutarono fino al

fondo l'animo, la sua falce le cadde (*tomba*) di mano. Senza rispondere una parola si mise in cammino. Ed io... mi fu d'uopo (*il me fallut*) del grido dei miei vicini per svegliarmi da non so qual sogno.

La marea veniva rapidamente assai (*très*) : non v'era un istante a perdere. Con le mie braccia raccolsi il mucchio ed appena m'ero innalzato su di esso, che il mare cominciò a sollevarlo. Ben presto fu chiaro che noi non arriveremmo facilmente a buon porto, l'onda ingrossava, essa batteva i mucchi e sembrava volerli buttar giù (*démolir*). Io risolsi di non perdere di vista quello del Sig. Binic se lo potevo.

Noi andavamo, noi andavamo! piuttosto troppo che non abbastanza velocemente.

Tutto ad un tratto! Crac! più nulla! più mucchi! più il Sig. Binic!

Senza esitare salto fra le alghe marine che galleggiavano (*flottaient*), gridando come un sordo : Signor Binic! Signor Binic! Non v'era mezzo d'intendersi : ma in tutto il giorno non avevo avuta la testa a me. Infine io scorsi il signor Binic legato come un salame (*saucisson*), che l'onda trasportava presso di me. Io mi muoveva il meno possibile per evitare la sua sorte. Con uno slancio, arrischiando tutto, l'afferrai (*je le saisis*). Era pieno di rocce laggiù che la marea non copriva ancora, giunsi (*j'abordai*) su una di queste col mio prezioso carico (*fardeau*) e pensai : noi siamo salvi! I battelli non sono lontani, noi nuoteremo verso di essi insieme; perchè non potevano senza timore d'essere infranti (*brisés*) venire fra questi piccoli scogli. Io mi metto a sciogliere (*déficeler*) l'uomo ; ma colla mia solita sfortuna esso rifiuta assolutamente di riprender conoscenza! Lo strofino (*je le frotte*), lo batto, nulla! Io mi dico : noi non possiamo restare sempre qua ; prendo i miei abiti, ne faccio una corda, l'attacco (*je l'attache*) sul mio dorso e mi rimetto nell'acqua. Questo non andava! ma niente del tutto, mi sembrava di nuotare da un'ora e i battelli eran sempre ad uguale distanza, almeno non li vedevo ; il freddo mi sorprendeva. Tutto ad un tratto ho le traveggole! (*je vois trente-six chandelles*) colo a fondo e... mi trovo...? .. in un buon letto con una gran tazza di decotto (*tisane*) sotto il naso. L'ingoio (*je l'avale*) e riparto pel paese da cui venivo. Riapro gli occhi un po' più tardi, Maria Binic in persona mi guardava! Ah! ciò mi fece più effetto che il decotto! Ripresi ad un tratto energia e fui in piedi. Io avevo urtato contro il battello! M'informai dei tre uomini ch'erano col Sig. Binic ; non avevano ancora trovato nulla — Voi capirete che io non restai più lungamente a crogiolarmi (*dorloter*)! Tutti erano fra gli scogli con lanterne ; la notte era venuta, si frugavano (*on fouillait*) gli angoli dietro la marea che discendeva. Quando lo potei li raggiunsi (*rejoignis*). Se la sfortuna vuole che voi passiate una simil notte voi non la dimenticherete (*oublierez*) per la vita, ve ne garantisco! Ogni macchia scura vi sembra un cadavere, ogni chiamata vi fa rabbrividire. Fu all'alba nascente che furono trovati morti. Noi li riportammo sulle nostre spalle ; da parte mia avrei voluto essere uno di loro tanto il mio cuore era pesante.

Quell'anno fu per me un'anno come non se ne passano molti! Avevo quasi perduto il senso! Non avevo più un giorno tranquillo, il peso del mio cuore sorpassava le forze dell'uomo e non osavo parlarne ad alcuno. Di tanto in tanto io supplicavo Dio perchè mi levasse dalla terra, e poi pensando alla mia vecchia madre che non aveva che me, abbassavo il capo e ritiravo la supplica. — Mi risolsi a partire per Terranova. Fu un grave colpo per essa, povera donna! Ma io credo, le madri sono così sorprendenti, che essa aveva

indovinato tutto e il primo momento passato sentii ch'ella mi dava ragione. — Voi pensate ch'io avessi avuto spesso occasione di parlare con Maria-Giuseppa dopo il 23 marzo; essa vi metteva ogni (*toute*) sorta di buona grazia: ma voi comprenderete, io non ci teneva; tanto valeva gettar dell'olio sul fuoco. Quando tutto fu deciso, risolsi di farle i miei saluti comodamente e di regalarmi più a lungo possibile la sua conversazione. Ella aveva una vecchia zia (*tante*) ricchissima che abitava a otto chilometri da noi e che ella andava a trovare di tempo in tempo. Durante otto giorni io la spiai (*guettai*). Alla fine, un mattino, la vidi partire e me ne andai ad attenderla ove avevo risoluto vederla. La strada seguiva l'alto della spiaggia a picco e se ne andava attraverso i campi di biada nera (*blé noir*); e dalle lande poca gente passava. Era tranquillo; salvo qualche pernice (*perdrix*) rossa che scavalcava tutto a un tratto il dirupo (*falaise*) o un sparviero (*épervier*) che fuggiva con gran fracasso dalle roccie, non si sentiva nulla. Io mi coricai (*couchai*) sopra la spiaggia fra le roccie nere, e l'attesi (*je l'attendis*).

Era una bella giornata, l'acqua era chiara, il mare cantava tutto celeste sotto il cielo grigio di lino. Oh! com'ero malato! Ero scoraggiato dal soffrire. Per la prima volta (*fois*) avrei voluto non amarla più! Ella venne verso di me e mi trovò là. Avevo preparato mille discorsi; volevo dirle un mucchio di cose! Una volta presso di lei, la salutai e non trovai più la minima parola. Ma questo nuovo errore non mi fece nulla, sapete! Quando un vaso è pieno si ha bel versare! ciò di più o di meno, ciò m'era indifferente. Che cose avrebbero fatto i miei discorsi? Stavo girando per la via Saint-Enogal, quando ella mi disse: "Voi sembrate malato Giovanni?" La sua voce era dolcissima, io sollevai gli occhi verso di lei; oh! come essa pure (*aussi*) era cambiata! Questo mi fece un grande effetto. No, il cuore non è mai pieno! C'era ancora del posto. All'istante io mi dissi: se ella morisse durante la mia assenza! Noi eravamo silenziosi: ella, sconcertata dal mio silenzio ed io non sapendo più dove mi fossi. Fortunatamente suo padre veniva ad incontrarla e ci tolse (*tira*) d'imbarazzo; noi rientrammo parlando del raccolto ed io partii senza rivederla.

Oh! quella pesca a Terranova! Feci tutto ciò che si può fare quando si vuol finirla (*en finir*), nella nebbia durante quei giorni che sono quasi notti. Io lavorai per tre; ma ciò non faceva che stordirmi, e tutte le lettere che parlavano di lei (*d'elle*) sembravano colpi di coltello in una ferita. Questa non cessava punto di sanguinare ed io sentivo che con quel sangue se ne andava tutto ciò che era di buono in me, coraggio e cuore. Tutto! Io non avevo più che un'idea: venire come un mendicante alla sua porta, pregarla di amarmi! Ne sarei impazzito (*devenu fou*) certo! Una notte facemmo naufragio. la nostra barca fuggiva davanti al vento; era una vecchia carcassa la nostra barca, ma manovrava bene. Io non so dove saremmo giunti. Noi eravamo morti dalla stanchezza dopo quattro giorni che durava la tempesta, con mio gran piacere poichè io mi dicevo: è la fine! quando venimmo a schiacciarci (*nous écraser*) contro un vapore. — Fu spaventoso! In un secondo noi colammo a fondo!

Noi avevamo fatto voto il giorno prima, io come gli altri, se avessimo riveduto il villaggio, di non parlare ad anima viva, prima d'essere stati a ringraziare Dio a testa nuda, a piedi nudi, alla piccola cappella dei marinai, che è a due leghe dal borgo. È ciò forse, che ci salvò? Nessuno morì! Fino al mozzo l'equipaggio si trovò al completo. Ci rimpatriarono, e il 25 dicembre al mattino noi toccammo terra. Tutti i pa-

renti erano là, essi erano prevenuti, non uno ci parlò. La mia vecchia madre, essa pure era venuta, e chi la conduceva? Maria-Giuseppa! Si! era la mia Maria-Giuseppa! ma sarebbe stato peccato pensare ad altri che a Dio. M'affrettai a voltare la testa e presi il mio posto. Si andò fino alla cappella; là ciascuno s'inginocchiò (*se mit à genoux*) e fece la sua preghiera. Per mio conto non trovai altro a dire che: "O mio Dio! O mio Dio" e tacqui (*je me tus*).

Sortendo, dopo avermi lasciato il tempo di baciare la mia vecchia madre, ecco Maria-Giuseppa che mi si appressa e mi dice: la vettura è là Giovanni, mio padre ci attende!

È una cosa buffa un uomo! Era la medesima strada, il medesimo tempo, ed io ero sempre Giovanni? Ebbene no! Ero un altro, un felice! Se non dicevo nulla è che mi venivano alla mente tante cose a dire, che aspettavo di trovare un capo (*un bout*) per isbrogliare la mia matassa (*écheveau*). La fattoria apparve allo svolto (*détour*) della via prima che l'avessi trovato.

Dinanzi al portone il sig. Binic ci attendeva.

Egli gridò: Venite dunque! Tutto brucia (*brûle*)! Il pranzo non varrà (*vaudra*) nulla! — Va bene, genero (*gendre*) mio?— Suo genero?...

Egli ridava da fare crollare la fattoria (*ferme*).

Maria-Giuseppa, rosea come una rosa di siepe (*haie*), stava presso di lui.

Io barcollai (*chancelai*) un momento sotto la gioia, poi, saltandogli al collo io gridai perdutamente: Signor Binic! Signor Binic come vi amo!

M. La Barre.

Alcoolismo e ferrovieri.

Il sig. Von Terra, direttore delle ferrovie tedesche (*allemandes*) in Guben, diramava (*adressait*) recentemente, ai suoi subordinati la seguente circolare, interessantissima:

« .. Tutti sono convinti che gl'impiegati alle ferrovie non devono lasciare l'alcool turbare (*troubler*) la loro mente (*esprit*), distruggere in loro la facoltà di pronte ed energiche risoluzioni.

« Non v'è forse (*il n'y a peut-être pas*) professione in cui la responsabilità sia maggiore di quella degli impiegati nel servizio di trazione e di sorveglianza (servizio del personale viaggiante, servizio di sorveglianza lungo le linee, in stazione, ecc.). Ed altresì (*et d'autre part*) non v'è forse (*peut-être*) professione nella quale le tentazioni di bere siano maggiori e le occasioni più frequenti.

« Da lungo tempo già l' hanno riconosciuto i nostri colleghi inglesi. Da 18 anni hanno fondato un'associazione, il di cui scopo mira (*qui a pour but de*) a propagare l'*astinenza* fra gl' impiegati delle ferrovie; associazione che annovera (*compte*) oggi più di 20000 soci, e non sono compresi in questo numero tutti gli astemi che trovansi nel personale inglese.

« Colleghi! quanto tempo ancora staremo l'ultima delle nazioni nella lotta contro la pericolosa abitudine del bere? Quanto tempo ancora rimarremo oziosi di fronte alle miserie indicibili che l'alcool provoca nelle masse popolari e nelle nostre stesse file, sotto gli occhi nostri? Non lasciamoci intimorire (*effrayer par*) da sarcasmi, da ingiurie fuor di luogo per parte di coloro che, mancando di perspicacia e di intelligenza, non vedono il danno incalcolabile e ognor (*toujours*) crescente che l'alcool reca (*porte, fait*) alla vitalità del nostro popolo, al nostro benessere nazio-

nale. Passare d'un tratto dall'intemperanza all'astinenza — unico mezzo per guarire il beone (*ivrogne*) — non nuoce (*ne nuit pas*) punto alla salute — al contrario. Io stesso, passando dalla moderazione all'astinenza assoluta, non ne risentii nessun inconveniente, anzi subito ne provai benefici e reali effetti...

« La via che vi traccio, siatene certi, è per il vostro bene. Possano molti d' infra (*d'entre*) voi seguirmi in questa via; e grande aiuto aspetto da quelli d' infra voi che già appartengono ad altre società di astinenza. »

EXAMENS ET CONCOURS

Écoles supérieures de commerce (1902).

VERSION

L'agricoltura, il commercio e le industrie della Repubblica Argentina nel 1900.

Parte generale.

La vita economica della repubblica Argentina ha avuto un notevole incremento durante l'ultimo decennio; e, malgrado la crisi monetaria ed i periodi minacciosi di complicazioni internazionali, le forze vitali del paese si sono largamente sviluppate.

Molte riforme vennero iniziale per migliorare la produzione in genere, e segnatamente i prodotti agricoli e pastorili, che costituiscono la principale fonte di ricchezza del paese. E, modificati gli antichi sistemi consuetudinari, gli agricoltori furono messi in grado di acquistare le necessarie conoscenze scientifiche e pratiche nei campi di esperimenti e nelle scuole di agricoltura, che si vanno di mano in mano istituendo.

Alla ricchezza delle produzioni locali si aggiunse lo sviluppo progressivo di parecchie industrie; ed accanto al pastore, all'agricoltore, al viticultore, si ampliarono, per naturale legge economica, le industrie che usano le materie offerte dalla pastorizia, dall'agricoltura, dalla viticultura; le concerie di pelli, le fabbriche di tessuti, i molini a vapore, gli stabilimenti vinicoli, le distillerie, le manifatture di amido, di colla, di olii, vernici, saponi, candele, fiammiferi, ecc.

In tal modo, nel secolo che sorge, la repubblica Argentina — constituita in gran parte da robusti elementi della razza latina, che qui provennero dall'Italia, dalla Spagna e dalla Francia, lavorando intensamente in un ambiente propizio e producendo, negli ultimi venticinque anni, progressive energie — si affaccia al mondo conscia delle ricchezze del proprio territorio e ben preparata per prendere il suo posto e far valere le sue forze nella lotta commerciale che in ogni parte si combatte.

THÈME 14.

Mouvement commercial, industriel, agricole et maritime de Syra et autres îles de l'Archipel des Cyclades en 1900.

Syra... La decroissance, signalée dans les précédents rapports similaires de ce Consulat, du commerce de Syra, paraît être enrayée, et l'année 1900 est en amélioration appréciable sur sa devancière, aux deux chapitres de l'importation et de l'exportation.

Il est certain que Syra aura toujours, et de plus en plus, à compter avec la concurrence redoutable du Pirée, qui restera incontestablement le premier port de la Grèce, en raison de sa proximité de la capitale, qui accroît considérablement ses causes de fréquentation et ses moyens d'activité. Mais il semble que, la part faite à cette supériorité rationnelle, le chef-lieu des Cyclades est appelé à conserver parmi les ports du royaume le deuxième rang qu'il occupe aujourd'hui et que lui valent sa situation géographique, la commodité et la sûreté de ses abris, ses facilités d'approvisionnement en tous genres, spécialement pour le charbon dont le stock prend chaque jour de l'extension, la richesse des habitants et les efforts inlassables de sa population, en vue de maintenir dans les limites possibles le prestige des temps antérieurs.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, Facdouel, dir.

Les Quatre Langues

N° 7. 5 Janvier 1903. 3e Année.

Omerhaegen

PARTIE ITALIENNE

Il Venezuela e l'Italia.

I casi del Venezuela e la attitudine energica rapidamente assunta (*prise*) dai governi di Londra e di Berlino hanno richiamato l'opinione pubblica italiana su quel paese del Centro America, ove sono rispettabili e numerosi interessi italiani, e tutti giustamente si preoccupano dei nostri connazionali che si trovano sparsi (*dispersés*) nel Venezuela.

Noi crediamo, con molti altri nostri colleghi, che l'Italia non possa disinteressarsi dei fatti che si vanno svolgendo (*qui sont en train de se dérouler*), prima di tutto per un principio generale, l'Italia avendo, specialmente nelle Repubbliche americane, una grande emigrazione che ha diritto di sentirsi tutelata ; poi per il fatto speciale dei nostri crediti, da tanto tempo rimasti (*restés*), malgrado lunghe e pazienti sollecitazioni, insoddisfatti. La Francia ha provveduto per i suoi crediti con uno speciale arbitrato ; l'Inghilterra e la Germania hanno mostrato ora (*à présent*) di voler farla finita con le tergiversazioni e gli atti di mala fede, di cui i loro connazionali sono vittima da (*depuis des*) anni. Se l'Italia si astenesse ora dal far valere le proprie ragioni, rimarrebbe in coda (*à la queue, la dernière de*) a tutti e si vedrebbe poi costretta o ad abbandonare gli Italiani che vantano crediti sul Venezuela, con danno morale assai più grande del (*que celui*) materiale, o a far poi (*ensuite*) per suo conto una costosa spedizione navale, che metterebbe nuovamente a rumore il campo diplomatico.

E' quindi (*donc*) evidente che bisogna agire ora, senza indugio (*retard*), e vivamente ci compiacciamo della notizia telegrafata al *Matin*, secondo la quale il nostro ministro a Caracas ha presentato formale domanda di pagamento di tre milioni di franchi, senza pregiudizio delle altre somme che gli italiani reclamano e delle cui ragioni non è ancora terminato l'esame dalle competenti autorità.

Questo fatto, la presenza del *Bausan* a La Guayra, l'ordine mandato alla *Carlo Alberto* di tenersi pronta (*prêt*), e l'ordine dato a un altro incrociatore di partire immediatamente dalla Spezia pel mar Caraibico, provano che anche il nostro ministro degli esteri (*affaires étrangères*) è convinto, come lo è l'opinione pubblica italiana, della necessità di agire nella tutela dei nostri interessi e della nostra dignità, e provano da essi soli come l'accusa mossa (*faite*) al Governo da qualche giornale di opposizione, di non aver provveduto in tempo sia infondata non solo, ma addirittura contraria allo stato vero delle cose.

Per nostre sicure informazioni poi ci consta (*nous savons*) che sin dall'aprirsi dell'incidente venezuelano, l'on. ministro degli esteri nulla ha trascurato per provvedere a che gli interessi italiani sieno efficacemente tutelati, senza far sfoggio (*étalage*) di inutili pressioni, ma col fermo proposito che i nostri diritti sieno finalmente riconosciuti dal governo venezuelano e soddisfatti nella stessa proporzione di quelli delle altre nazioni.

(*La Tribuna.*)

Due premi Nobel.

Abbiamo da Berlino :

Dei cinque premi Nobel due toccano (*sont échus*) a Tedeschi, quest' anno.

Il premio di letteratura è conferito a Teodoro Mommsen, il premio di chimica al prof. Emilio Fischer.

Per Mommsen non occorre (*il n'est pas besoin*) presentazione.

Il grande storico di Roma conta ora ottantacinque anni, ma è ancor così vegeto (*vigoureux*) e fresco di corpo e di spirito da poter partecipare ancor ieri, comme i telegrammi vi hanno detto, a una riunione politica, e a una riunione di battaglia.

Egli volle portare la sua adesione alla politica del gruppo liberale di Barth rimasto (*resté*) solo con i socialisti a combattere la coalizione clericale-agraria al Reichstag. Egli flagellò « l'abbominevole politica di interessi » che ha condotto la Germania « alla presente guerra civile ».

I giornali notano che la commissione svedese (*suédoise*) conferendo il premio di letteratura a Mommsen, la cui attività complessiva è più di scienziato che di scrittore, ha considerato la Storia di Roma come un monumento letterario paragonabile (*comparable*) alle maggiori opere storiche di tutte le letterature.

Emilio Fischer, l'altro premiato, è direttore del primo laboratorio chimico all'Università di Berlino. Conta fra i maggiori chimici d'oggidì, a pari di Berthelot. Sono note (*célèbres*) le sue ricerche e scoperte sulla fucsina, l'idracina e sulla costituzione degli zuccheri e del bianco d'uovo.

Fischer non ha che cinquant'anni.

I premi sono di 160 000 marchi ciascuno.

(*Il Secolo di Milano.*)

Dante Alighieri.

Dante nacque in Firenze nel 1265 col trionfo di parte guelfa : amò la sua patria, combattè per essa, usò per essa il senno (*intelligence*) e la parola, e volle che fosse libera e felice. Così fu guelfo. Comprese (*il comprit*) però che la libertà del Municipio perchè fosse (*pour être*) durevole e sicura doveva essere ordinata a certa unità superiore, e credette (*il crut*) che questa grande unità civile fosse l'Impero, nel quale ogni repubblica poteva muoversi e vivere, prosperando sopra salde basi ; in questo senso Dante fu ghibellino.

Fu primo guelfo perchè fu repubblicano di Firenze, poi fu ghibellino perchè si sentì italiano. Respinse (*il repoussa*) quanto gli (*tout ce qui lui*) parve falso e gretto (*mesquin*) nelle due parti, raccogliendo ciò que entrambe (*toutes deux*) avevano di vero e di grande. Così si formò il criterio suo, col quale giudicò gli uomini e le vicende del suo tempo. Non mutò dunque parte, siccome alcuni pretendono, ma si sollevò arditamente e con profonda dottrina (*génie, savoir, intelligence*) sulle scissioni dell'epoca sua per giudicare e questa e quelle. Volle Firenze repubblica e la monarchia restaurata in Italia : volle la Chiesa nello spirito, l'Impero nella vita.

Un poeta che crea un mondo infinito non può essere giudicato secondo le passioni e le opinioni di questo mondo finito sul quale egli si sollevò ad un'altezza mirabile, straordinaria. Il che apparisce (*ce qui apparaît*) chiaramente studiando con intelletto d'amore la sua *Commedia*, che i posteri, compresi (*remplis*) di profonda ammirazione, giustamente denominarono *divina*. Questo poema sublime, che Dante medesimo chiamò *sacro*, contiene la storia, la religione e la scienza, unite nella suprema armonia dell'arte, per modo tale (*de telle sorte*) che l'arte nel suo Poema ci apparisce come la più vasta e comprensiva attività dello spirito, ed è somigliante (*semblable*) al gran fiume Oceano di Omero, che circondava ed abbracciava tutta la terra.

Nel modo stesso che Dante tolse (*prit*) la lingua dal popolo di Firenze, ove nacque, ne prese (*il en prit*) le tradizioni, le fantasie, gli errori e le opinioni. Nell' *Inferno*, nel *Purgatorio*, nel *Paradiso*, che sono tre stati spirituali dopo la morte, secondo le sue credenze, egli intravvide i tre gradi in cui si rivela il pensiero eterno. Egli in un individuo adombra (*incarne, représente*) un'idea generale, così che l'individuo cresce, e si estolle (*s'élève*) lasciando libera giganteggiare l'idea generale del divino suo intelletto.

Virgilio, Beatrice, Celestino, Francesca, l'Ugolino sono esseri della vita reale, ed intanto (*en même temps*) contengono una idealità vastissima. Si deve dunque

conchiudere che nella *Divina Commedia* si contiene il giudizio delle anime punite secondo che hanno demeritato o meritato nella vita e nella storia.

Enrico LEONARDI.

Divine comédie.

Texte.

Ma vedi là un'anima, che posta,
Sola soletta verso noi riguarda;
Quella ne insegnerà la via più tosta.
Venimmo a lei. O anima lombarda,
Come ti stavi altera e disdegnosa,
E nel muover degli occhi onesta e tarda!
Ella non ci diceva alcuna cosa;
Ma lasciavane gir, solo guardando
A guisa di leon quando si posa.
Pur Virgilio si trasse a lei pregando
Che ne mostrasse la miglior salita:
E quella non rispose al suo dimando;
Ma di nostro paese, e della vita
C'inchiese. E il dolce Duca incominciava:
Mantova... E l'ombra, tutta in sè romita,
Surse vér lui del loco ove pria stava,
Dicendo: O Mantovano, io son Sordello
Della tua terra. E l'un l'altro abbracciava.
(1) Ahi serva Italia, di dolore ostello,
Nave senza nocchiero in gran tempesta,
Non donna di provincie, ma .....!
Quell'anima gentil fu così presta,
Sol per lo dolce suon della sua terra,
Di fare al cittadin suo quivi festa;
Ed ora in te non stanno senza guerra
Li vivi tuoi, e l'un l'altro si rode
Di quei che un muro ed una fossa serra.
Cerca, misera, intorno dalle prode
Le tue marine, e poi ti guarda in seno,
Se alcuna parte in te di pace gode.
Che val perchè ti racconciasse il freno
Giustiniano, se la sella è vòta?
Senz'esso fòra la vergogna meno.
Ahi gente, che dovresti esser devota,
E lasciar seder Cesar nella sella,
Se bene intendi ciò che Dio ti nota!
Guarda com'essa fiera è fatta fella
Per non esser corretta dagli sproni,
Poi che ponesti mano alla predella!
O Alberto Tedesco, che abbandoni
Costei ch'è fatta indomita e selvaggia,
E dovresti inforcar li suoi arcioni,
Giusto giudicio dalle stelle caggia
Sovra il tuo sangue, e sia nuovo ed aperto,
Tal che il tuo successor temenza n'aggia!
Chè avete, tu e il tuo padre, sofferto,

(1) Quest'è una disgressione del Poeta.

Per cupidigia di costà distretti,
Che il giardin dell'imperio sia diserto.
Vieni a veder Montecchi e Cappelletti,
Monaldi e Filippeschi, uom senza cura!
Color già tristi, e costor con sospetti.
Vien, crudel, vieni e vedi l'oppressura
De' tuoi gentili, e cura lor magagne;
E vedrai Santafior com'è sicura.
Vieni a veder la tua Roma, che piagne,
Vedova, sola, e dì e notte chiama:
Cesare mio, perchè non m'accompagne?

(*Divina Commedia*, Purgatorio, Canto sesto.)

Traduction.

— Mais vois cette âme immobile qui, seule et tout à l'écart, regarde vers nous; celle-là nous enseignera la voie la plus courte. »

Nous vînmes à elle; ô âme lombarde! comme tu te tenais altière et dédaigneuse! en tournant vers nous les yeux, que tu étais noble et grave!

Elle ne disait pas une parole, mais nous laissait venir, regardant seulement à la manière d'un lion qui se repose.

Or Virgile s'approcha d'elle, la priant de lui montrer le meilleur chemin, et elle ne répondit pas à sa demande.

Mais elle s'informa de notre pays et de notre vie; et le doux guide commença: " Mantoue... " Aussitôt l'ombre, toute ramassée sur elle-même,

Se leva vers lui du lieu où auparavant elle se tenait, en disant: " O Mantouan! je suis Sordello de ta terre chérie! " et l'un l'autre ils s'embrassaient.

Ah! Italie esclave, hôtellerie de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête, non plus reine des provinces, mais lieu de prostitution!

Cette belle âme fut prompte, rien qu'au doux nom de sa terre natale, à faire fête à son concitoyen;

Et maintenant tes vivants ne peuvent être sans guerre, et ceux-là qu'une même muraille et qu'un même fossé renferment se rongent les uns les autres.

Cherche, misérable, autour de tes rivages, et puis regarde dans ton sein si une seule partie de toi-même y jouit de la paix.

A quoi sert-il que Justinien ait rajusté ton frein, si ta selle est vide? Sans lui la honte serait moindre pour toi.

O race qui devrais être obéissante et laisser César s'asseoir sur la selle, si tu comprenais bien ce que Dieu te prescrit.

Regarde comme cette bête est devenue rétive pour n'avoir pas été corrigée avec les éperons, depuis que tu as mis la main sur sa bride!

O Albert de Germanie, qui abandonnes cette bête, devenue indomptée et sauvage, et qui devrais enfourcher ses arçons,

Qu'un juste jugement tombe du ciel étoilé sur ton sang, et qu'il soit nouveau et évident, tel enfin que ton successeur en ait peur.

Car, éloignés d'ici par la cupidité, vous avez souffert, toi et ton père, que le jardin de l'empire fût déserté.

Homme sans soin, viens voir les Montaigus et les Capulets, les Monaldi et les Filippeschi, ceux-ci déjà tristes, ceux-là pleins de soupçons.

Viens, cruel, viens voir l'oppression de tes nobles, répare leurs négligences, et tu verras comme Santafiora est en sûreté;

Viens voir ta Rome qui pleure, veuve délaissée, et te criant jour et nuit: " Mon César, pourquoi n'es-tu pas avec moi? "

Purgatoire, Chant VI.

(Traduction A. Brizeux. G. Charpentier et Cie. Editeurs.)

Triste Natale.

Non sono superstizioso, anzi (*même*) mi vanto d'avere uno spirito al sicuro di certe ubbie (*mauvais présages*) ; ma pure (*cependant*) quella mattina, sentendo i flebili rintocchi (*tintements*) di una campana, mi venne tale una malinconia, che ebbi quasi un vago presentimento di quello che mi sarebbe dovuto succedere. Ohimè, non m'ingannavo! Mentre ero fuori (*hors*) di casa, la mia povera mamma giaceva nel letto, colpita da grave malore ; mentre forse (*tandis que peut-être*) io scherzavo (*plaisantais*) coi miei compagni e ridevo, mio padre e tutt'i miei cari piangevano.

Quando mi ritirai, giù (*en bas*), dal portinaio, ebbi la cattiva nuova. Le gambe allora mi tremarono (*tremblèrent*), il cuore cominciò a pulsare violentemente, un malessere invase tutto il mio organismo : a mala pena potetti (*je pus*) giungere su (*arriver jusqu'en haut*). Il babbo (*papa*) m'abbracciò, pronunziò poche parole, che subito il pianto (*les larmes*) gl'impedì di parlare. Cercavo di confortarlo, mentre io stesso avevo bisogno di conforto. La casa era tutta sossopra ; dappertutto v'erano medicine ; le stanze erano piene di amici che andavano e venivano, cercando di dirci parole di conforto. Il medico mi si avvicinò (*s'approcha de moi*) dicendomi che dovevo essere forte, perchè, forse, una grave sventura mi era serbata (*réservée*) : io capii che la catastrofe era inevitabile, volsi lo sguardo intorno e domandai a me stesso se sognassi o stessi desto (*éveillé*), tanto la cosa mi pareva strana, tanto la disgrazia ci capitava impensata e fulminea.

Il giorno dopo (*suivant*), mentre l'alba spuntava, mentre la città si destava, la povera mamma esalava l'ultimo respiro, senza fare vaneggiamenti (*sans délire*), senza un rantolo (*râle*), non abbandonando l'indole (*humeur*) sua allegra ed espansiva neppure in quel momento supremo, in cui anche le anime più forti temono per la vita d'oltre-tomba.

Chi potrà descrivere le lagrime sparse, e lo strazio (*déchirement*) sofferto nel vedere la mamma morta e i fratellini che piangevano, avviticchiati (*cramponnés, enlacés*) alle braccia, alle gambe del povero babbo? Vi sono dei dolori umani così grandi, che la penna non riesce a descriverli. Mio zio, il fratello della mamma, vaneggiava in una stanza (*chambre*) ; il babbo piangeva in un' altra : a me solo era negato il benificio delle lagrime, che pure fanno tanto bene e sollevano (*soulagent*), dando uno sfogo (*issue*) all'anima esacerbata dal dolore.

Poche ore dopo, da lontano, giungeva (*arrivait*) la nonna (*grand'mère*), che noi andammo ad incontrare sulle scale (*escalier*). Le sorelle, appena la videro, incominciarono a gridare, a piangere dirottamente (*à chaudes larmes*) : e la nonna, che s'era partita di casa di notte, digiuna (*à jeun*), con una giornataccia (*par une vilaine journée*) umida, piovosa, vedendo le lagrime nostre, sapendo che sua figlia non era più, svenne (*s'évanouit*).

Pochi giorni dopo era Natale.

Noi eravamo a tavola. La sorella più grande, dall'anima (*avec une âme*) sensibilissima, memore, affezionata, gittò uno sguardo al posto dove di solito (*d'habitude*) sedeva la mamma, divenne pensierosa, posò la forchetta che aveva nelle mani, abbassò la testa e scoppiò in dirotto pianto. Fu come un'epidemia : il dolore, ancora fresco, si ridestò (*se réveilla*) nei nostri cuori, il pranzo finì, le lagrime caddero (*tombèrent*) abbondanti ad irrorare le vivande, che ci fumavano innanzi . . .

Fuori, sulla strada, tutto era allegria e spensieratezza : si accendevano fuochi artificiali, si vociava (*criait*), si cantava allegramente. La sera calava (*la nuit tombait*).

Le querule (*plaintives*) note d'un organetto, le grida allegre ed i canti, che giungevano fino a me, mi sembravano tanti insulti ed aumentavano il mio dolore.

Ed ora, ogni anno, sempre che il Natale s'avvicina, tra il freddo e la pioggia, tra le flebili note delle zampogne (*musettes*) ed i preparativi dei rivenditori, in me si ridestano i dolorosi ricordi di quel Natale e corro col pensiero alla povera mamma, che non è più !

Enrico Grimaldi.

Una lezione di carità.

Erano ben quarant'anni che il vecchio Bernardo curava i viali (*allées*) e le aiuole (*plates-bandes*) del parco del signor Monneri e a quei luoghi aveva preso ormai una tale affezione, che sentiva che sarebbe morto di dolore se i padroni lo avessero mandato via (*renvoyé*). Inoltre, quel parco, nel quale egli esercitava l' ufficio di giardiniere, rappresentava l' unica sua occupazione, ora che aveva perduto tutti i suoi cari (*ceux qui lui étaient chers*) e si trovava ormai con settant'anni sulle spalle.

Ma un giorno il signor Antonio, che aveva press'apoco l'età di Bernardo, venne a morire, lasciando due nipoti eredi del suo (*de son bien*) : due figli di una sua figlia : Luciano, che aveva allora ventisei anni e Giovanni, che ne aveva appena quattordici. Luciano fu incaricato della tutela del fratellino, fino a che questi fosse entrato nella maggiore età, e rimase (*resta*) quindi, per un lungo spazio di tempo, il solo padrone del castello.

Bernardo ebbe un profondo dolore per la morte del suo buon padrone, e temette assai (*craignit beaucoup*) che al castello, dopo ciò, le cose si mutassero d'assai. E aveva ragione.

Ben presto, ai poveri fu negato (*refusé*) l'obolo che settimanalmente veniva prima (*auparavant*) distribuito : le porte ospitali del castello vennero chiuse, e i mendicanti furono cacciati con parole umilianti. Luciano, il fratello maggiore di Giovanni, era ben diverso dal nonno e dal suo stesso fratello minore : era avaro, superbo, crudele, noncurante delle miserie e delle sofferenze del prossimo.

Il signor Giovanni invece (*au contraire*) era amato da tutti, giacchè (*parce que*) era buono e mite (*doux*) come il povero nonno; peccato che Luciano lo tenesse a corto di quattrini (*d'argent*) e che egli non potesse quindi soccorrere i poveri che ricorrevano a lui !

Inoltre, quando l'anno di lutto (*deuil*) fu terminato, Giovanni fu messo in collegio.

Il poverino vi rimase tutto l'anno, senza che mai nessuno andasse a trovarlo. Finalmente giunsero le vacanze, ed egli attese ansiosamente che Bernardo venisse a riprenderlo per condurlo al castello.

Infatti un giorno egli fu avvisato che era atteso per partire.

— Ah ! — gridò ; — è il mio vecchio Bernardo !

Ma la sua gioia svanì. Egli si trovò alla presenza di un cocchiere inglese dai (*avec des*) favoriti biondi.

— Ma perchè Bernardo non è venuto ? — chiese subito.

— Bernardo ? l'antico giardiniere ? Non c' è più al castello, signorino !

— È forse morto ?

— No, no : Se n'è andato.

— Se n' è andato ? E Filippo ? E Giuseppe ?

— Anch'essi, signorino. Io non li ho neppur (*pas même*) conosciuti.

Luciano aveva cambiato tutto, al castello ; egli aveva licenziato tutti i vecchi servitori del nonno suo !

— Ma — riprese Giovanni — perchè anche Bernardo se n' è an-

dato così vecchio, così stanco? (*affaibli*).

— Il signor Luciano lo ha licenziato, perchè è divenuto cieco (*aveugle*).

— Cieco? Oh povero vecchio! E dov' è, ora? Come vive?

— Mendicando nel paese.

— Che indegnità! — mormorò Giovanni.

Egli trovò, di fatti, il castello paterno transformato: non uno dei vecchi servi era rimasto!

— Giovanni — gli disse, vedendolo, il fratello: — sono contento di te; il tuo direttore mi scrive che hai studiato molto, quest' anno.

— Ho fatto il mio dovere, Luciano, e io non dubito che, giacchè sei sodisfatto, mi vorrai ricompensare, richiamando qui un povero vecchio che mendica il suo pane, alla porta della nostra casa.

— Caro mio — gli rispose il fratello — io pago soltanto quelli che mi rendono de' servigi; Bernardo è diventato cieco e non può essermi utile.

— Io ti chiedo (*demande*) soltanto di assicurargli la vita sulla mia parte di credità.

— Oh, no: tu disporrai (*disposeras*) della tua parte quando sarai maggiorenne; fino a quel (*jusqu'à ce*) giorno, non hai nessun diritto.

* * *

Due giorni dopo, molti invitati arrivarono, chiamati al castello per una grande partita di caccia, che Luciano doveva dare l'indomani. Una delle signore presenti, la baronessa De Rizo, era la madrina di Giovanni. Egli provò vivissima gioia nel rivederla.

— Caro Giovanni — gli disse ella — io ho pensato a te, e ho voluto regalarti la tua prima carabina, giacchè la caccia di domani sarà per te la prima, non è vero?

— Oh! Grazie, grazie, cara madrina: questa carabina è una meraviglia!

L'indomani, la caccia ebbe luogo, e la fortuna si mise dalla parte di Giovanni: la carabina fece meraviglie, uccidendo un cinghiale (*sanglier*) grossissimo. Giovanni fu, per questo fatto, il re della caccia.

Alla sera, al pranzo di gala nel castello, si fecero grandi congratulazioni al giovinetto, che possedeva una carabina così meravigliosa.

— Ebbene — disse Giovanni — io la metto all' incanto (*aux enchères*)!

— All' incanto? — fece la signora De Rizo, che non voleva credere a una tale sconvenienza.

— Udite (*écoutez*) — fece Giovanni, mentre tutti lo guardavano. — C' era in un castello, un vecchio servitore, che aveva servito i suoi padroni, fedelmente, per quarant'anni. I suoi padroni lo consideravano come un membro della famiglia. Ma essi vennero a morte, e i loro eredi cacciarono senza pietà il vecchio, divenuto cieco. Oggi, a settantun anni, egli mendica per vivere. Ed è per assicurargli una vecchiezza felice, che io metto all' incanto questa carabina, che ha per me un grandissimo valore. Voi ora me lo permettete, nevvero, cara madrina (*marraine*)?

— Sì, mio caro figliolo, ed io offro mille lire!

Si iniziò tosto una gara nobilissima, che inondava di gioia il bel cuore di Giovanni.

— Su, Luciano — diss'egli — tu non offri nulla?

Allora, lasciandosi dominare dal dispetto, Luciano gridò:

— Duemila lire!

— La carabina è di mio fratello! — disse immediatamente Giovanni. — Sapevo bene che il mio fratello maggiore non avrebbe lasciato la vittoria a nessuno, quando si trattasse di fare una buona azione!

Così, fino alla sua morte, che giunse pochi anni dopo, il vecchio Bernardo ebbe, in grazia del suo piccolo Giovanni, che lo confortò d'altri aiuti, la vecchiezza felice che s' era meritata con una lunga vita di lavoro e di fedeltà. X.

(*L'Omettino*, giornale illustrato per i fanciulli, Milano)

DEVOIR CORRIGÉ

THÈME 12 [1].

La Scozia aveva richiamato Carlo Stuart. La Repubblica e la Monarchia stavano per trovarsi in presenza. Occorreva alla Repubblica un campione provato contro il Re. Il Parlamento tentò di averne due, Fairfax e Cromwell. Fairfax rifiutò. Il Parlamento nominò Cromwell solo, desolato, ma costretto a dargli ancora, per salvare la Repubblica un regno a conquistare. Cromwell fece la guerra e si condusse in Scozia all'opposto di come aveva fatto in Irlanda. Tanto verso i cattolici Irlandesi egli era stato violento, duro, spietato, altrettanto verso i protestanti Scozzesi egli si mostrò moderato, paziente, insinuante. Eranvi nel partito realista fino nei suoi ranghi, delle dissenzioni profonde : dei presbiteriani più fanatici che realisti che non servivano il Re che con diffidenze e restrizioni infinite : dei settari tanto ardenti, tanto democratici, come i settari inglesi, pieni di simpatia per Cromwell, per i suoi soldati e più disposti a secondarli che a combatterli. Cromwell curava e attivava quelle disposizioni, cercando la battaglia contro l'armata del re, ma pieno di riguardi per il paese, negoziando separatamente coi capi ch'egli sapeva incerti o inclinati verso di lui, entrando in corrispondenza, in conferenza, in controversie religiose coi teologi scozzesi, abile a piacere e lasciando di lui stesso un'impressione grande e favorevole, quando non arrivava a convincere e a sedurre. Egli si avanzava così in Scozia, guadagnando ogni giorno del terreno colle armi e nello spirito degli altri. Carlo si sentiva spinto, circondato, ben presto raggiunto. Prese subito con lo slancio della gioventù, una risoluzione strepitosa e disperata. Egli si mise con tutta la sua armata in rapida marcia verso l'Inghilterra, abbandonando la Scozia a Cromwell, e deciso ad andare a tentare nel cuore della Repubblica, la fortuna della Monarchia.

Un mese non era ancor trascorso da che Carlo aveva posto piede sul suolo Inglese : Cromwell l'aveva raggiunto e vinto a Worcester.

(1) Voir le texte français dans le nº 1 (5 octobre 1902), page 10.

EXAMENS ET CONCOURS

Brevet supérieur.

(Aspirantes, Paris, 2e session 1902.)

THÈME 15.

Le jardin de mon grand-père.

Ce jardin était un vrai fouillis de plantes demi-sauvages qui se disputaient le terrain, l'air et la lumière. Les fleurs n'y manquaient pas; on en trouvait en toute saison : au printemps, des giroflées et des violettes dans tous les coins, quelques narcisses, une ou deux touffes de jacinthes bleues et une grande profusion de tulipes rouges. En été, quelques lis, des œillets, par ci, par là, et trois ou quatre espèces de roses. En automne, des dahlias simples. Les légumes, qui croissaient pêle-mêle avec les fleurs, n'étaient ni très choisis ni très perfectionnés : c'étaient le chou commun, la carotte ordinaire, le haricot primitif, le pois des anciens jours, le vénérable oignon d'Égypte.

Edmond ABOUT.

VERSION.

Il Cortile dei Leoni nell' Alhambra.

Uscimmo a rapidi passi dalla torre degli Ambasciatori, attraversammo il cortile dei mirti, e giungemmo davanti a una porticina posta di fronte a quella d'entrata. « Si fermi ! » mi gridò il Gongora. Mi fermai. « Mi faccia un favore. » « Cento. » « Un solo : chiuda gli occhi e non li apra che quando glielo dirò io. » « Eccoli chiusi. » « Ma badi che ci tengo; se li apre, m'inquieto ! » « Non dubiti ! » Il Gongora mi pigliò per mano e mi condusse innanzi : tremavo come una foglia. Facemmo forse una quindicina di passi e ci arrestammo. Il Gongora disse con voce commossa : « Guardi ! » Guardai, e, lo giuro sul capo dei miei lettori, mi sentii scorrere due lagrime giù per le guancie. Eravamo nel Cortile dei Leoni !

DE AMICIS.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, FACDOUEL, dir.

Les Quatre Langues

N° 8. 20 Janvier 1903. 3e Année.

PARTIE ITALIENNE

La grande vittoria di G. Marconi.

Messaggio senza fili attraverso l'Atlantico.

LONDRA, 22 décembre ore 9. — Finalmente si è scambiato ieri il primo messaggio attraverso l'Atlantico. Lo annunzia lo stesso Marconi col seguente messaggio inviato al *Central News* :

« Ho il piacere di informarvi che sono state stabilite comunicazioni telegrafiche col più completo successo fra il Capo Breton nel Canadà e la Cornovaglia. Spedimmo (*nous expédiâmes*) diversi dispacci per l'inaugurazione, fra cui uno al governatore del Canadà e al Re d'Italia. Firmato : (*signé*) Marconi. »



Guglielmo Marconi

Il *Times* dal canto suo ha pubblicato il seguente dispaccio inviatogli (*qui lui a été envoyé*) mediante il telegrafo senza fili dal suo corrispondente speciale di Glace Bay e ricevuto per la via di Poldhu :

« Ho l'onore d'inviare, a mezzo (*par l'entremise*) del *Times*, il primo dispaccio transatlantico col telegrafo senza filo, trasmettendo i saluti di Marconi all'Inghilterra e all'Italia. »

Stante l'ora tarda in cui giunse il comunicato della *Central News* i giornali non lo commentano, ma tutti gli dànno un posto eminente.

Notate che, malgrado alcune manifestazioni di scetticismo, probabilmente dovute alle ire interessate dell'esercizio dei cavi (*câbles*) transatlantici, l'opinione pubblica ebbe sempre la più assoluta fiducia nel giovane inventore, onde l'annunzio non meravigliò nessuno e confermò il sentimento generale.

* * *

Questa notizia trasmessaci dal nostro corrispondente londinese è confermata dalla seguente comunicazione che viene fatta dall' « Agenzia Stefani » a nome dell'illustre nostro connazionale :

« Ho il piacere d'informarvi, perchè lo comunichiate alla stampa, che ho stabilito la comunicazione radiotelegrafica fra il Capo Breton (Canadà) e la Cornovaglia (Inghilterra), con riuscita completa.

« I dispacci d'inaugurazione, compreso uno diretto dal governatore generale del Canadà a Sua Maestà il Re Edoardo VII, furono già trasmessi al Re d'Italia e al Re d'Inghilterra.

« Anche un dispaccio al *Times* di Londra è stato trasmesso, in presenza del suo corrispondente speciale, dottor Parkin, deputato canadese.

« Firmato : Guglielmo Marconi, Glace-Bay, New-Scotia. »

* * *

La trasmissione dei messaggi di G. Marconi a traverso l'Atlantico

consacra una delle maggiori vittorie dello spirito umano sullo spazio (*espace*). Saremmo ipocriti se non dicessimo che il nostro orgoglio nazionale deve esserne soddisfatto; saremmo anche più ipocriti se non dicessimo che questa vittoria solenne di un cittadino italiano, ottenuta con l'appoggio di tutt'altra fede e di tutt'altro ardimento che non sia la fede e l'ardimento del capitale italiano, dimostra che manca ancora all' orgoglio nazionale italiano uno dei maggiori diritti a proclamarsi completamente soddisfatto.

Ma questa riserva non può essere che speculazione psicologica oriflessione melanconica, e può essere rimandata (*renvoyée*). Non può essere rimandato invece il plauso (*les félicitations*) a Guglielmo Marconi; tutta Italia glielo tributa (*les lui adresse*) e noi qui ce ne rendiamo, con profondo compiacimento, gli interpreti.

(*La Tribuna*, di Roma.)

Il nuovo ambasciatore inglese.

Si annunzia ufficialmente da Londra che il sottosegretario di Stato aggiunto al *Foreign Office*, sir Francis L. Bertie, è stato nominato ambasciatore britannico a Roma, in sostituzione di lord Currie.

Sir Francis Bertie, figlio di lord Abington, è nato nel 1844, ed appartiene ad una delle più illustri famiglie d'Inghilterra. Ha per moglie la figlia di lord Cowley, antico ambasciatore a Pietroburgo. Fece parte di alcune missioni straordinarie all' estero, ma ha seguito la sua carriera al Foreign Office, ove, nella carica di assistente al sotto-segretario di Stato, occupava la posizione più influente, per la sua capacità, per le sue relazioni personali.

Diamo il benvenuto al rappresentante del paese amico ed *alleato*, secondo l'espressione che, a proposito dell'Italia, fu usata spesso nel Parlamento inglese, e segnatamente da lord Salisbury e da Chamberlain; e crediamo debba trarsi un buon auspicio, non solo dalle simpatie manifestate da sir Francis Bertie per l'intimità anglo-italiana, ma dal fatto che, avendo egli percorso la sua carriera al Foreign Office, e meglio in grado (*en état*) di conoscere e di apprezzare esattamente le questioni d'interesse comune in cui la diplomazia dei due Stati già fu ed ancora sarà chiamata (*appelée*) ad agire d'accordo.

(*La Tribuna*, di Roma.)

Un'altra scoperta meravigliosa.

Il sole produttore di energia elettrica.

Ci telegrafano da Napoli, 27 :

Ho da Cassino che l'ing. Gregorio Pansa, delle cui scoperte scientifiche ebbi occasione di occuparmi un'altra volta, seguendo le teorie di Maxwell sulla luce solare (cioè che essa non è altro che un effetto elettro-magnetico e sulla scorta delle classiche esperienze del prof. Righi e di Hertz, i quali con le onde magnetiche riprodussero tutti i principali fenomeni ottici l'ing. Pansa, ripeto, è riuscito ad ideare un apparecchio che trasforma l'energia del sole in corrente alternata alla tensione di 39 volts.

A quanto (*d'après ce que*) mi dice un distinto scienziato, l'inventore assicura che con questo sistema l'energia solare può essere immagazzinata e potrà per ora (*pour le moment*) risolvere il problema della forza motrice a domicilio e per l'impiego di piccoli motori nelle piccole industrie.

Fra non molto (*bientôt*) uno di questi apparecchi che fu commissionato da un noto costruttore tedesco, verrà (*sera*) applicato all' illuminazione elettrica.

« Questa invenzione, mi dice il mio informatore, credo che debba costituire un nuovo grande passo del genio italiano sulla via della scoperta meravigliosa. »

(*Il Secolo*, di Milano.)

Dai dintorni (*Echos*) di San Pietro.

L'influenza germanica in Vaticano. — Le sue mire (visées), la sua forza, i suoi uomini. — Gli scomparsi (disparus) e il superstite (survivant) cardinale Kopp.

Roma, 31 ottobre.

(A***) L'Imperatore Guglielmo, capo di Stato protestante, non misconobbe mai l'importanza politica che poteva avere per l'Impero l'intesa col Vaticano e mai non la trascurò (*négligea*). Nella politica interna, i buoni rapporti colla Santa Sede potevano condurre e condussero ad ammansire (*apprivoiser, adoucir*) e a trarre nell'orbita dell'indirizzo imperiale il Centro cattolico; nella politica estera essi fiancheggiavano con le istruzioni alle Missioni cattoliche e coll'ausilio di queste, il movimento di espansione della Germania, principalmente in Oriente, dove aveva a competere colla preminenza già conceduta alla Francia.

Per volgere a proprio profitto l'influenza del Vaticano, l'Imperatore Guglielmo ben comprese essergli necessario incominciare dall'acquistare egli stesso influenza propria sulla Corte pontificia. È da uomo che ha chiaro il concetto e a quello rivolta la volontà decisa, mirò diritto al Capo e conquistò personalmente le grandi simpatie del Papa. Malgrado i precedenti delle storiche lotte bismarckiane, nessun principe cattolico seppe (*sut*) riuscire più accetto (*agréable que*) di Guglielmo II a Leone XIII, pur concedendo sì poco e sovente rivendicando prerogative disusate e ritogliendole alla Chiesa romana. Non sarebbe però bastata l'opera personale dell'Imperatore a trarre (*tirer*) tutti i vantaggi che egli intravvedeva e voleva dai buoni accordi col Vaticano. Gli occorrevano (*il lui fallait*) validi e devoti cooperatori, e li trovò.

* * *

Furono, per ordine di tempo, primo il cardinale Hohenlohe e poi il cardinale Ledochowski.

Quello per l'alto lignaggio, per la munificenza, per la posizione personalmente acquisita, fu, per così dire, l'interprete solenne e principescamente garbato (*poli, distingué*) della potenza germanica e della sua Casa imperiale.

Più fattivo (*actif*), più invadente, più fiero pure, per quanto rigoroso nelle forme come un militare aristocratico, ebbe un lungo periodo di preminenza il Ledochowski, che dell'ufficio altissimo di prefetto di *Propaganda Fide* si valse (*profita*) largamente per estendere l'influenza germanica in tutto l'orbe (*sphère, monde*) cattolico.

Era terzo porporato (*cardinal*), destinato, secondo il pensiero di Berlino, ad esercitare una forte influenza in un momento decisivo, il cardinale Kopp. Il tempo e la longevità del Papa lo hanno fatto rimaner solo, sentinella solitaria, ma devota alla consegna, a guardia di combinazioni desiderate, o per lanciare il *veto* alle sgradite, secondo la volontà di Berlino.

* * *

S. E. Kopp nacque a Duderstadt, in Prussia, il 27 luglio 1837. Aitante (*bien fait*) della persona, di bei modi, coltissimo in filosofia e teologia, si distinse presto tra i sacerdoti della sua diocesi. Si incontrò con Guglielmo ancora principe imperiale, e, intrattenendosi con lui sulle questioni politico religiose del tempo, ne acquistò la stima e la benevolenza. Fu il principio (*commencement*) della sua alta carriera. Nel 1881 fu nominato vescovo di Fulda, colla missione di pacificare gli animi. Vi impiegò tre anni di cure (*jours*) e riuscì. Il suo tatto e il successo gli valsero (*valurent*) la considerazione di Bismarck. Nel 1884 vacò la sede (*siège*) importante di Breslavia. Secondo le costituzioni canoniche, spettava (*appartenait*) ai vescovi prussiani la proposta del titolare di quella sede; trascorso il termine stabilito per le proposte, il diritto di nomina passava alla Santa Sede.

Il Gran Cancelliere, che vigilava per impedire la scelta di un titolare ostile, si affrettò (*dépêcha*) a intavolare trattative col Vaticano, proponendo il trasferimento di mons. Kopp da Fulda. Leone XIII, che era desideroso di ristabilire buoni

rapporti colla Germania, colse (*saisit*) l'occasione di fare cosa gradita, e il 9 agosto 1884 inaspettatamente pubblicò la nomina.

* * *

Stupirono (*furent étonnés*) in Roma gli intransigenti: scoppiarono in proteste i capi del Centro a Berlino, dove nel Kopp vedevasi uno strumento di Bismarck, in luogo di un sostenitore della Santa Sede e degli interessi cattolici. Il Papa, per avere gettato il ramo d'olivo a Bismarck, si trovava alle prese con Windthorst. Furono date spiegazioni e la burrasca finì in rassegnazione.

Il Kopp divenne il messo (*messager, l'instrument*) preferito per la trattazione dei più importanti affari di politica ecclesiastica. Sempre più accetto (*agréable*) all'Imperatore Guglielmo, del quale è divenuto tra i più intimi ed assidui confidenti e consiglieri, seppe in pari tempo cattivarsi l'animo di Leone XIII, che ne apprezza e ne loda il valore.

Nel 1893 fu creato cardinale. Per la sua politica quale vescovo di Breslavia, la sua elevazione alla porpora suscitò le rimostranze dell'Austria e per un momento parve pericolante la immissione in possesso. Anche allora intervenne la volontà dell'Imperatore Guglielmo, e al nuovo cardinale fu imposto il cappello e assegnato il titolo.

Come già faceva il cardinale Ledochowski, così il cardinale Kopp cerca in ogni modo di estendere la influenza germanica per ogni dove. Sarebbe superfluo quanto indiscreto chiedere a cotesti principi della Chiesa se più valga (*s'ils mettent au premier rang*) per essi tutta la cattolicità o più la Prussia, poichè essi sono ancora più prussiani che tedeschi.

Così da Breslavia il Kopp non dimentica la propaganda prussiana oltre i confini (*frontières*), poco importandogli se gli altri se ne dolgano (*s'en plaignent*). Intorno all'azione di lui nel libro di Cheredame: *L'Europe et la question d'Autriche*, si legge questo brano (*passage*) significativo : « Il cardinale « Kopp, le cui relazioni personali « coll'Imperatore Guglielmo sono « assai conosciute, si è assunto « l'incarico di dimostrare che i cat- « tolici pangermanici non sono di- « versi dai protestanti nella propa- « ganda contro l'Austria. Abusando « dei poteri spirituali che il trattato « del 1815 ha concesso al principe « vescovo di Breslavia sulla Slesia « austriaca, ha fondato nel 1899 un « nuovo Seminario, allo scopo (*dans « le but*) di formare un clero prus- « sofilo per rimpiazzare il clero « devoto all'Austria. Più tardi ha « cercato di far nominare alla sede « arcivescovile di Praga (Austria) il « barone Grimmenstein di origine « prussiana. »

Si potrebbe soggiungere : come l'Austria nella penisola dei Balcani. Ma non ci riguarda e non ci importa. Basta a noi (*qu'il nous suffise de*) il conoscere e sapere chi porterà le aspirazioni e le resistenze della Germania nel futuro Conclave.

(*Corriere della Sera*, Milano.)

Impressioni campestri in contrasto (*contraires*).

Due lettere.

Carissima,

Perchè non sei tu qui con me a deliziarti delle bellezze che la natura ha sparso (*répandu*) a profusione in questo piccolo lembo (*coin*) di Paradiso! Perchè non posso vederti entusiasmata dello stesso mio entusiasmo! Tu la comprendi, la interpreti, la senti come me, questa natura ridente e poetica, malinconica ed allegra, ed è così bello trovare in un cuore amico, eco alle nostre dolci impressioni!

La nostra casetta, un nidino (*un petit nid*) tutto bianco, con una vera profusione di garofani (*œillets*) in fiore alle finestre, domina tutta la stupenda (*merveilleuse*) vallata che ci si apre (*s'ouvre*) dinnanzi; io passo delle ore appoggiata al davanzale della mia finestra, beandomi (*jouissant*) di quella vista che allarga il cuore, respirando quell'aria pura che imbal-

sama (*embaume*) i polmoni; vedo una larga distesa (*étendue*) di prati in pendio (*en pente*) e, non ridere (*ne ris pas*), sai, ma invido le pecorelle che vi pascolano e gustano chi sa come, quell' erba così fresca, così verde e morbida che par velluto e mi viene una voglia matta (*folle*) di andarvi a ruzzolare sopra (*m'y rouler*) come quando era bambina; oh la voluttà di allora! Ricordi amica mia, le pazze (*folles*) allegrie di quando portavamo le gonnelline corte?

Ma, inutili rimpianti, ora siamo diventate signorine, portiamo lo strascico (*la traîne*) e a certe velleità bisogna dire addio!

Ho portato con me la tavolozza (*palette*) e i colori; qui c'è di che appagare (*satisfaire*) ad usura un artista; penserai che appunto (*justement*) per questo, puressendo una mediocre dilettante, io abbia fatto chi sa quanti bei lavori; in verità non è così: ho tentato ritrarre una dozzina di vedute scelte (*choisies*) fra i più bei punti di vista, ma come puoi immaginarti resto sempre così lontana dal vero, che mi pigliano degl'improvisi rimorsi di coscienza e cancello (*j'efface*) tutto quanto, vergognosa di aver osato insultare così, una simile natura!

Tu sai come io amo i fiori, i fiori alpestri in particolare; quì ve ne sono a profusione, ginestre, eriche (*bruyères*), felci (*fougères*), ed io ne raccolgo a fasci non curandomi (*ne me souciant pas*) di quell' incorreggibile profana di mia sorella Maria che spesso (*souvent*), vedendomi tornare addirittura carica (*surchargée*) dalle mie favorite perlustrazioni montanine, mi chiede ironicamente *se ho raccolto erba per le vaccherelle* (*génisses*). È inutile, non mi riesce (*je ne réussis pas*) di riconciliarla un po' coi miei monti, che pure sono così belli! È nata in città ed è cittadina anche nei suoi gusti!

Ti lascio, amica mia, poichè non la finirei mai, se volessi parlarti di tutto quello, che quassù (*qu'ici, sur la montagne*) io godo: e poi sento che la mia descrizione è di troppo inferiore al vero e che non faccio onore quanto merita a questo delizioso soggiorno. Sai piuttosto cosa farei io se fossi in te (*à ta place*), se avessi un'amica a cui volessi tanto bene e che abitasse in un piccolo Eden?... andrei a trovarla! A buon intenditore, poche parole. Arrivederci (*au revoir*) dunque presto?

Tua aff^ma^ Bice.

* * *

Carissima.

Nel vedermi (*en me voyant*) tanto in ritardo a mantenere la promessa che ti ho fatto di ragguagliarti (*de t'informer*) sulle mie impressioni montanine, penserai scommetto (*je parie*) ch'io sia qua in estasi, dimentica (*oublieuse*) di tutto, rapita dalle bellezze di questo mio nuovo soggiorno, ma eccomi a disilluderti se mai tu fossi in così madornale (*énorme*) errore. Tu sai, io abborro la campagna, l'ho sempre abborrita, nè il famoso paese di X... varrà (*ne sera capable*) certo a farmi mutare gusto. Ma, tu vuoi ch'io ti racconti, nevvero? Ti dirò dunque che appena il Verband, che è il più bel battello del lago Maggiore, dipose a terra me e la mia famiglia, proprio alle falde (*au pied*) del monte che dovevamo salire (*escalader*), quattro dei più brutti campioni della razza quadrupede, erano pronti per essere onorati dal peso delle nostre rispettabili persone ed issarci sull' eccelsa cima. Ti lascio immaginare con quale scarsa (*petite*) dose di fiducia, m'affidai al corsiero che mi fu destinato, ed i miei timori non erano mal fondati. L'animale non doveva essere abituato a pranzi troppo lauti (*copieux*); di ciò facevano fede le sue povere ossa scoperte; ma in quel giorno credo fosse digiuno (*à jeun*), poichè dopo alcuni minuti di salita, lasciandosi tentare dai bei cespugli (*petits buissons*) d'erba fresca che

man mano (*de temps en temps*) incontravamo, cominciò a deviare ora protendendosi (*s'avançant à l'extrême*) sul lato destro della strada, sopra un burrone (*précipice*), ora portandosi sul sinistro e schiacciando (*écrasant*) la mia povera persona fra (*entre*) esso e il muro, per arrivare agli arbusti migliori; questo dilettevole giuoco, era poi intercalato da salti più o meno acrobatici, provocati dalle frustate (*coups*) dell'asinaro, che tentavo indarno (*en vain*) ridurlo alla ragione.

Più morta che viva per le poco gradevoli impressioni della mia cavalcata, giunsi (*j'arrivai*) a destinazione; scendemmo tutti a terra. Mia sorella Bice non rifiniva di fare gli addii al suo somarello (*petit âne*) chiamandolo coi più dolci nomi; quelli ch' io feci al mio, non furono così teneri, te lo assicuro e se il timore di qualche poco piacevole ricordo (*souvenir*) da parte sua, non mi avesse trattenuta, una tiratina (*tirée*) d'orecchi gliela avrei (*je la lui aurais*) data volentieri.

Durante la salita (*montée*) avevo inteso più volte Bice dare (*se répandre*) in esclamazioni di meraviglia e di ammirazione sui diversi punti di vista; io, figurati, aveva ben altro di cui occuparmi allora, e non vidi nulla; mi guardai ora dattorno (*autour de moi*): il solito (*habituel*) panorama di tutti i paesi di montagna: monti a destra, monti a sinistra, monti di fronte; qua e là i soliti gruppi di casette col campanile torreggiante (*qui s'élève comme une tour*), qualche cascata, del verde dappertutto (*partout*) e, a completare tutto ciò, il solito puzzo (*mauvaise odeur*) di letame (*fumier*) che è la caratteristica della campagna, il solito intollerante puzzo che mia sorella, nel suo poetico entusiasmo chiama *profumo di fieno* (*foin*)!

Sul limitare della casetta che abbiamo preso in affitto (*location*), stava ad attenderci la padrona; una montanara che sarà, come dice Mamma, buona, bella, brava, ma che infine è sempre una montanara! Per primo complimento, dopo i convenevoli (*cérémonies*) d'uso, ci porse (*présenta*) a baciare un suo rampollo (*rejeton*), dal musetto (*frimousse*) sudicio (*sale*) e piagnucoloso (*pleurnicharde*) e un nasino che implorava d'urgenza l'intervento del fazzoletto; fremetti, ma fui costretta a chinarmi verso il piccino, di cui sfiorai appena una guancia. Visitammo la casa. Rinuncio a fartene la descrizione perchè non saprei con quali termini darti l'idea dei mobili più primitivi, delle più ridicole anticaglie della madre terra; mi figuro a volte (*parfois*) nel considerarle, di trovarmi all' epoca di padre Adamo e spesso nell' indagare (*en cherchant*) invano a qual uso siano destinati certi arnesi (*objets, ustensiles*) eterocliti, mi abbandono a delle pazze risate, che mi consolano momentaneamente, d'esser relegata quassù (*là-haut*).

Ora poi che siamo a posto di casa, incominciano le cosidette gioie campestri. Le gite ai cascinali (*laiteries*), ove ti offrono una scodella di latte appena munto (*trait*), immergendovi, senza pregiudizio alcuno, il più sudicio dito pollice (*pouce*) che si possa imaginare, o anche due dita per toglierne (*en retirer*) una mosca, o addirittura (*même*) la mano intera a scopo (*dans le but*) di levare la schiuma sovrabbondante. Cominciano le colazioni sull'erba, ove gl' insetti d'ogni specie accorrono, attratti dall'odore dei cibi (*mets*): è delizioso disputarsi una costoletta con una formica, un dolce con una vespa (*guêpe*), ecc. ecc. Insomma cara amica, termino qui la mia strana apoteosi della campagna per non scandalizzarti, perchè so che tu condividi invece gli entusiasmi di mia sorella. Che debbo dirti? Mi rincresce (*je regrette*) di non potermi unire a voi nell' interpretare le bellezze della natura; io sono più suscettibile a quelle dell' arte. Cedo la poesia

dei vostri boschi per le artistiche opere della mia Firenze, i vostri monti per i maestosi palazzi delle grandi città, le passeggiate campestri per i bei portici e le grandiose gallerie, la natura insomma per l'arte !

Addio, mia cara, non essermi (*ne me sois pas*) per questo meno amica e credimi.

Tua aff^ma Maria.

Eugenia Carcuino.

Il vino concentrato.

Dopo trent'anni di studi assidui, un valente chimico francese, F. Garrigou, è riuscito a risolvere il problema della concentrazione del vino in piccolo spazio e della sua sterilizzazione, a beneficio specialmente degli eserciti (*armées*) in marcia, dei grandi viaggiatori, esploratori, alpinisti, ecc. Egli ha seguito due sistemi nei suoi esperimenti : la congelazione, che diede (*donna*) risultati abbastanza soddisfacenti, ma che toglie (*enlève*) al vino il color rosso ed un po' dell'alcool che contiene ; e l'evaporazione a caldo nel vuoto (*vide*), che si mostrò di molte superiore. Con soli 40 centesimi di spesa per ettolitro il vino si riduce di un quarto del suo volume e rimane completamente sterilizzato, conservando intatto il proprio gusto. Il Garrigou ha presentato all'Accademia una relazione della sua scoperta, la quale gioverebbe per altro (*aurait entre autres avantages celui de*) a collocare i prodotti esuberanti nelle annate di grande abbondanza, a preparare degli ottimi vini da taglio (*pour coupages*), ed a facilitare i trasporti per ferrovia, diminuendone il prezzo.

Facezie.

Lui : — Come sei carina (*gentille*) con quell'abito ! Ti sta (*il te va*) veramente bene.

Lei : Oh, la conosco, questa storia : quando la stagione sta per cambiare trovi sempre che i miei vestiti dell'anno prima (*de l'année précédente*) sono una meraviglia !

*
* *

Lui : — Come ? Un altro vestito nuovo ! Ma non ti ho detto che in questo momento mi trovo fortemente imbarazzato ?

— Appunto (*justement*) per ciò, caro ; è per non farlo sospettare agli altri.

*
* *

Fra amici : — Sì, anch' io due anni fa, giocando alla palla (*balle*) vibrata la ricevetti sulla testa e rimasi letteralmente istupidito (*abruti*).

— Poverino ! Credi ti vorrà (*il te faudra*) molto tempo ancora per guarire ?

*
* *

Autore musicale : — E così, che ne dice della mia opera nuova ?

Critico : — Ha i suoi pregi, innegabile : credo che la rappresenteranno quando le opere di Verdi, di Wagner, di Meyerbeer e d'altri insigni giaceranno (*seront oubliées depuis longtemps*) da tempo dimenticate...

— Grazie, ella mi confonde.

— Ma intendiamoci, veh ! Non prima di allora (*pas avant cela*).

EXAMENS ET CONCOURS

Surnumérariat des Postes et des Télégraphes.

(19 décembre 1902.)

VERSION

Une amputation.

Il malato fu seduto sulla sponda del letto colle gambe giù, io lo tenea fra le mie braccia. Al di sopra del ginocchio, dove la coscia cominciava ad esser sana, fu stretto un legaccio, segno del giro che dovea fare il coltello. Il vecchio chirurgo tagliò tutto intorno, la profondità d'un dito, poi tirò in su la pelle tagliata, e continuò il taglio sui muscoli scorticati. Il sangue fluiva a torrenti dalle arterie, ma queste vennero tosto legate con filo di seta. Per ultimo si segò l'osso. Maroncelli non mise un grido. Quando vide che gli portavano via la gamba tagliata, le diede un'occhiata di compassione.

Silvio Pellico.

THÈME

Même texte que pour le thème espagnol (voir page 287 du présent numéro).

Baccalauréat moderne.

(Grenoble, novembre 1902.)

VERSION

Una visita a Tunisi.

Dalla porta Bab-el-Bahr, lasciando la regolare e comoda monotonia della città francese: si entra in un laberinto dove si perde fin dal principio l'orientazione. A poco a poco si vede disperdersi in mezzo alla popolazione indigena la corrente di Europei che viene dall'altra città, finché, inoltrandosi per quelle anguste straducce, ci si trova in mezzo ad una folla puramente indigena, e oltra ogni credere pittoresca. Molte di quelle strade sono coperte, e allora prendono il nome di *Souk*; in ciascuna si esercita uno speciale commercio : nulla colpisce l'immaginazione più di quei corridoi bianchi e tortuosi, nei quali si agita una folla di turbanti e di manti bianchi che lasciano intravedere lembi di stoffe violette, scarlatte, gialle e verdi. Passando per il Souk dei profumi, o per quello delle calzature, dei tappeti, quasi sempre si vede il padrone gravemente intento alla fabbricazione delle sue merci, tessendo tappeti, intagliando zoccoli, preparando miscele profumate. Quei venditori non vi importunano con insistenti offerte ; solo vi capiterà che uno spacciatore di essenze vi faccia segno di accostarvi e vi chieda di porgergli la mano per spalmarvi sopra una goccia di olio di gelsomino o di rosa, che per molte ore vi accarezzerà le narici, seducendovi più di qualunque argomento di mercante loquace.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, Facdouel, dir.

Le Gérant

Les Quatre Langues

N° 9. 5 Février 1903. 3e Année.

Inv. 27 reg. 4

PARTIE ITALIENNE

La Lega Doganale fra gli Stati d'Europa.

Dal punto di vista libero scambista (*libre-échangiste*) che è il mio e che non può non essere quello dei sinceri fautori della pace e della buona intesa generale dei popoli civili, le leghe doganali alla stessa guisa dei trattati di commercio sono esclusivamente dei *mezzi* (*moyens*), non dei *fini*.

Conseguentemente a questa loro natura, le leghe doganali, allo stesso modo dei trattati di commercio, devono essere giudicate alla stregua (*selon*) della loro più o meno grande efficacia ad allargare l'area degli scambii, a promuovere la circolazione libera delle merci e delle persone.

In questo senso non c'è dubbio che lo *Zollverein* tedesco concluso nel 1833, sebbene contasse fra i suoi precipui (*principaux*) fautori quel List che più di ogni altro forse contribuì a dare una apparenza scientifica al rinnovato spirito protezionista nel secolo XIX, fu un considerevole progresso del libero scambio.

La Unione doganale sotto la egemonia della Prussia cooperò potentemente allo sviluppo economico della Germania, e della unità politica di questa fu il fattore più importante.

La unificazione doganale dell' Italia, fu, un poco diversamente da quello che succedette in Germania, la conseguenza della compiuta unità politica. Però conviene ricordare come in Italia il movimento politico unitario fu vigorosamente aiutato dal soffio di libertà economica che spirava da ogni parte verso la metà del secolo XIX. Anche prima che la rivoluzione politica spazzasse via (*emportât*) le vecchie forme di governo, gli Italiani si agitavano per svincolarsi (*se libérer*) dalle pastoie (*entraves*) del vecchio sistema restrittivo.

Diversi progetti di unione doganale fra i varii Stati d'Italia vennero studiati a più riprese specialmente sotto l'impulso della iniziativa libero scambista del governo tescano e si tennero diversi Congressi a questo scopo.

Quando Cobden, dopo il suo trionfo in Inghilterra, visitò l'Italia nel 1847, egli venne accolto a Torino, a Milano, a Firenze ed a Roma con una vera e magnifica esplosione di entusiasmo. Persino (*même*) i Borboni di Napoli subirono l'influsso delle idee allora in voga ed attesero a riformare il regime doganale in senso libero scambista.

La distruzione delle sette barriere doganali che prima dividevano l'Italia fu certo uno dei più grandi e più incontestabili beneficii della nostra conseguita unità nazionale.

Per verità questo beneficio fu reso meno grande dalla reazione protezionista che venne successivamente manifestandosi. Il danno fu specialmente sentito dalla Toscana, la quale dopo la riforma leopoldina aveva provato i vantaggi di una quasi assoluta libertà di commercio, e per le provincie del Sud, le quali videro a poco a poco compromessa la loro agricoltura vivente essenzialmente di esportazione ed i loro consumi resi tributari delle industrie privilegiate del Nord.

La questione meridionale divenne veramente acuta dopo la riforma protezionista del 1887 e conseguente rottura del trattato di commercio colla Francia.

I deputati del Mezzogiorno tradirono gli interessi della loro regione a prezzo del dazio sul grano, che rovinò l'agricoltura unicamente proteggendo la grande proprietà fondiaria, il latifondo a coltura estensiva.

.:.

Ma l'esempio più splendido di unione doganale è quello degli Stati Uniti del Nord America. Con molta ragione il Giffen a coloro che si ostinano ad attribuire al protezionismo il meraviglioso progresso industriale e commerciale dell'America ha risposto che al contrario è questa una vittoria stupenda (*merveilleuse*) del libero scambio più assoluto, esteso ad un paese vasto quasi come l'Europa, sopra una popolazione di circa 80 milioni di abitanti sparsi sotto i climi più diversi, applicati alle più svariate sorte di agricoltura e di industria.

Si capisce che in simili condizioni il protezionismo esterno sia riuscito agli Stati Uniti infinitamente meno nocivo di quello che sarebbe stato ad un territorio più ristretto e ad una popolazione meno numerosa e più uniforme.

Anche il George aveva dimostrato, nel suo bel libro sul libero scambio e la protezione, come l'America è progredita non grazie, ma nonostante il protezionismo. Secondo una sua pittoresca espressione, il protezionismo è stato per gli Stati Uniti come un galleggiante (*masse flottante*) attaccato alla poppa di un piroscafo. Questo spinto da una macchina a vapore poderosa corre con straordinaria velocità, ma sarebbe assurdo il supporre che alla velocità, della corsa contribuisce il galleggiante che il piroscafo deve trascinare con sè nella sua marcia progressiva.

*
* *

Pare fondata la opinione che le leghe doganali estese a Stati governati con diverso regime politico potranno essere uno degli stadii pei quali dovrà passare la umanità prima di arrivare al libero scambio assoluto.

Il prof. de Johannis ha recentemente sostenuto questa opinione nella sua rivista L'*Economista*.

La evoluzione, pur attraverso ad arresti momentanei e ad oscillazioni inevitabili, sembra procedere per un successivo e graduale allontanamento delle barriere doganali.

Alle dogane comunali si sostituirono prima quelle provinciali. Poscia le dogane provinciali (Colbert ne aveva trovate ben 12 in Francia e la unificazione da lui cominciata si compiè solo un secolo e mezzo più tardi per opera della Assemblea Costituente) si confondono spostandosi sino ai confini dello Stato, pur rimanendo qua e là traccie dei regimi precedenti nei dazii di consumo, i quali, come purtroppo ancora in Italia, rendono stranieri gli abitanti della campagna a quelli delle città.

In una ulteriore fase della evoluzione sembra naturale che più Stati di regime politico diverso e fra di loro affatto indipendenti possano riconoscere la convenienza di accordarsi mutuamente una piena libertà di commercio per le loro transazioni reciproche, respingendo (*repoussant*) i dazii ed i doganieri ai loro confini verso gli Stati non federati in questa forma.

(*Continua.*)

Una curiosa questione geografica.

Dove (*où*) e come si perde o si guadagna un giorno.

Un lettore della *Domenica* ci scrive una lunga lettera per chiederci se sul nostro globo esista una linea convenzionale (longitudinale, s'intende) oltrepassata la quale avviene il salto di un giorno. In caso affermativo (egli osserva) la chiusa del noto romanzo di Verne, intitolato il *Giro del mondo in 80 giorni* non è troppo giustificabile perchè, tanto Phileas Fogg quanto Gambalesta, oltrepassata questa linea convenzionale dovevano facilmente accorgersi che il loro giorno della settimana non coincideva con quello dell' equipaggio durante la rimanente traversata del Pacifico, nè con quello dei loro compagni durante il viaggio ferroviario attraverso l'America settentrionale, nè finalmente con quelle del nuovo equipaggio durante la traversata dell' Atlantico, e non accorgersene soltanto in Londra, a viaggio compiuto.

L'osservazione è giustissima e la chiusa del Verne è realmente inverosimile, perchè non è credibile si possa viaggiare per 40 giorni senza accorgersi (*s'apercevoir*) che le persone circostanti contano un giorno della settimana differente da quello in cui noi sappiamo di essere. Verne, probabilmente, lo ha fatto per giungere ad una chiusa nuova e assolutamente inaspettata, quale è quella

di cambiare in vittoria una sconfitta (*défaite*), che tutto faceva credere sicura.

. ˙ .

La linea convenzionale, alla quale accenna (*fait allusion*) l'assiduo, esiste dunque realmente, ma non segue già un meridiano, come sembrerebbe a prima vista. Essa da questo si allontana notevolmente per non trovare alcuna terra sul proprio cammino e per non abbandonare un solo istante l'Oceano, attraverso il quale unicamente deve svilupparsi.

Infatti, se questa linea seguisse perfettamente un meridiano, attraverserebbe qualche terra, ed in questo caso avverrebbe che gli abitanti di due paesi o anche semplicemente di due case poste a pochi metri di distanza una dall' altra e situata una ad oriente e l'altra ad occidente della *linea-meridiano*, si troverebbero ad avere contemporaneamente due giorni differenti, ciò che in pratica non può, nè deve accadere (*arriver*).

Per evitare questo non lieve (*léger*) inconveniente si è stabilito di adottare una linea convenzionale che passa attraverso lo stretto di Behring, quindi attraversa, spostandosi (*en se déplaçant*), da nord a sud l'Oceano Pacifico, evitando le isole dei numerosi arcipelaghi che si trovano tra l'Australia et l'America.

Ora viene spontanea la domanda: Come e quando fu notata questa differenza di 24 ore, necessariamente esistente fra due equipaggi, uno dei quali abbia attraversato, viaggiando verso oriente, l'emisfero orientale, e l'altro, viaggiando verso occidente, l'emisfero opposto?

. ˙ .

La risposta non è difficile.

Una bolla (*bulle*) di Alessandro VI Borgia), per togliere (*enlever*) ogni pretesto ad ulteriori liti (*disputes*) che già numerose erano accadute (*arrivées*) e stavano per accadere tra la Spagna ed il Portogallo a causa delle frequenti scoperte che si facevano sul finire del secolo XV, sentenziò che tutte le terre, scoperte e non sottoposte a principe cristiano, dovessero appartenere al Portogallo se si trovavano nell'emisfero posto a levante di un determinato meridiano, detto *linea di demarcazione*, ed alla Spagna se comprese dentro l'emisfero d'occidente.

Nelle esplorazioni, che seguirono questa bolla pontificia, i Portoghesi, spingendosi verso oriente guadagnavano 4 minuti per ogni meridiano attraversato e quando giunsero al 180 grado si trovarono ad aver guadagnato 12 ore. Gli Spagnuoli all' opposto, avanzandosi verso occidente, perdevano 4 minuti per ogni meridiano attraversato e, giunti al 18[0] grado, cioè alla fine dell' emisfero loro assegnato (*qui leur était assigné*), avevano perduto 12 ore. E' chiaro quindi che tra i navigli portoghesi giunti al 180 grado per via d'oriente e quelli spagnuoli giunti sulla medesima linea per la via d'occidente, doveva esistere una differenza di 24 ore; differenza che viene eliminata stabilendo una linea convenzionale, oltrepassando la quale i bastimenti, provenienti dall'oriente, debbono ripetere un giorno (per esempio, due giovedì di seguito), mentre quelli provenienti dall'occidente debbono saltarne uno, (dal giovedì passando al sabato) per essere d'accordo nel computo dei giorni cogli abitanti dell'emisfero, nel quale sono entrati.

. ˙ .

Il primo che in pratica dovè notare questa differenza fu il Vicentino (*habitant de Vicenza*) Pigafetta, che, sotto gli ordini di Sebastiano Elcano, riuscì a compiere il primo viaggio di circumnavigazione intorno alla Terra.

Ecco le precise parole colle quali descrive la sua meraviglia accorgendosi, al suo ritorno, che gli abitanti delle isole Capoverde (*Cap Vert*) avevano un giorno differente dal suo: « Per vedere se avevamo tenuto un conto esatto dei giorni, commettemmo (*nous donnâmes l'ordre*) a quelli che erano andati a terra di chiedere qual giorno della settimana correva, e loro fu detto essere giovedì per i Portoghesi abitatori dell'isola, il che ci fu di grande meraviglia, poichè per noi non era che mercoledì. Non potevamo persuaderci di avere errato; ed io ne ero sorpreso più degli altri poichè, essendo sempre stato sano, avevo ogni dì, senza intermissione, scritto il giorno che correva. Ma ci fu poi fatto avvertire non esservi errore alcuno dalla parte nostra, poichè,

avendo noi viaggiato sempre verso occidente seguendo il cammino del sole, e ritornati essendo allo stesso luogo, dovevamo aver guadagnato 24 ore, come è chiaro a chi vi riflette ».

Queste ultime parole del Pigafetta dimostrano che tale differenza di un giorno era conosciuta anche prima del 1522, anno in cui i compagni superstiti di Ferdinando Magellano provarono col *fatto* quello che solo *in teoria* ed a pochissimi era fino a quel giorno noto e che da molti anche oggi s'ignora completamente.

Ulisse Grifoni,
prof. di geografia.

(*La Domenica del Corriere*, Milano.)

Da Modica (1) a Milano.

La cronaca fedele è così sovente costretta a registrare fatti e particolari, i quali pur non avendo nulla di estraneo alle miserie della natura nostra, tuttavia colpiscono dolorosamente con la constatazione delle frequenti disfatte che ciò che si eleva in alto subisce da parte di tutto ciò che ritorna al fango, che piace indugiarsi (*s'arrêter*), qualche volta, sugli atti di bene, i quali spuntano (*apparaissent*) non di rado, elettissimi fiori olezzanti (*répandant autour d'elles*) all'intorno una vivificatrice fragranza, sulle vie dell'umanità in cammino.

Nelle vacanze dello scorso Natale, per incarico del Comitato milanese Pro Modica, la Direttrice della Scuola normale Carlo Tenca — un nome che è una gloria — si recò a Modica per condurre seco alcune fanciulle, che la furia delle acque ha reso orfane, e che Milano con cuore fraterno vuole educate a sue cure.

Questo viaggio delle piccole orfanelle spaurite (*effrayées*), che hanno ancora negli orecchi il rombo (*bruit effrayant*) dell' uragano che travolse (*emporta*) i loro cari, e nello sguardo fisso lo spavento dell'orrida visione, verso l'ignoto (*inconnu*), confortate dalla parola affettuosa e dalle carezze di una donna gentile, tutta intenta a prodigar loro sollecitudini materne; fa pensare a un altro viaggio, per altre vie e in altri tempi compiuto dalla valle del Po alla terra dell'Etna: a quello degli animosi giovani accorsi sotto la bandiera di Garibaldi, per aiutare i fratelli di Sicilia a scuotere un odiato giogo.

E' ancora la stessa fiamma che scalda (*anime, échauffe*) i cuori, e li spinge (*pousse*) all'opera generosa.

Garibaldi dorme da oltre vent'anni a Caprera; e, in questi giorni, già è stata composta nel sonno eterno, anche Teresita, diletta figliuola di Lui e di Annita Riberas; ma sopravvive l' amore, di cui Egli fu la più fulgida incarnazione.

A questo amore verranno (*seront*) educati all' ombra del Duomo, sotto il cielo di Lombardia così bello quando è bello, gli orfanelli di Modica. Con quale animo essi, giovinetti, ascolteranno la storia del nostro riscatto (*délivrance*), e apprenderanno i cori patriottici del Manzoni, essi, nutriti veramente di amore fraterno!

E quando, dopo aver aspirata a pieni polmoni l'aria di modernità della capitale lombarda, e accolti nell'animo con l' entusiasmo del loro ardente sentire i più nobili ideali, e intuite con la vivacità dell' ingegno meridionale le nuove vie aperte al lavoro di mano e di mente, divenuti capaci di essere utili a sè e agli altri, torneranno alla terra natale; che viva onda di simpatia per la città tutrice della loro infanzia derelitta (*abandonnée*), per la città madre della loro forte giovinezza, desteranno (*ils éveilleront*) nei concittani con la parola e con l'esempio!

Con queste speranze Milano accoglie gli orfanelli di Modica.

Infatti, avrebbe ben potuto come farà per alcuni di essi, contentarsi che venissero educati a sue spese in Sicilia. Ma no; essa ha voluto vederne crescere parte sotto i suoi occhi, provvedendo a loro direttamente.

Le cure affettuose vincono presto, nei fanciulli, la nostalgia. Gli stessi privilegiati della fortuna non sogliono mandare i propri figliuoli fuori della famiglia, all'estero, perchè vi compiano la loro educazione, e senza che soffrano, a lungo dell'allontanamento?

Quanto ai poveri fanciulli siciliani poi, chissà quale misera vita avranno trascinata in famiglia, an-

(1) Ville de la Sicile où ont eu lieu de grandes inondations.

che prima della massima sciagura (*malheur*) !

I Milanesi ne han voluto dunque alcuni presso di sè, nella loro città. Che eloquente spettacolo gli orfanelli di Modica, seduti sui banchi della scuola, accanto ai nipoti degli eroi delle Cinque giornate !

Forse, i Nonni di fanciulletti, che ora, apprendendo dallo stesso labbro la parola di verità e di giustizia, verranno da Milano educati a compiere coscienziosamente il proprio dovere sociale, un giorno, a Calatafimi — dove Genova nostra era insuperabilmente rappresentata — hanno insieme confuso il sangue, sparso nella pugna (*lutte*) e la vittoria contro la tirannide.

EUGENIA VIALE.

L'Educazione.

In una recente conferenza alla *Università Popolare* di Milano, il prof. Achille De-Giovanni, scienziato cui la bianca chioma (*chevelure*) circondante austeramente il capo non ha tolto energia di combattente e modernità di concetti, dimostrò la connessione fatale tra *nevrosi* e *tubercolosi*; il clinico illustre non fece dissertazioni eleganti su questioni scientifiche nè si rinchiuse nel campo clinico, lungi (*défendus*) ai profani.

Egli sa che ogni problema si concatena (*s'enchaîne*) a mille altri, che in medicina specialmente, sociologia, morale, educazione sono fattori non trascurabili (*négligeables*) per il benessere individuale.

E parlava al popolo.

Vero : il flagello della tubercolosi si accompagna quasi sempre a forme di nevrosi, ossia (*ou*) di debolezza organica, di squilibrio funzionale, a una esagerata sensibilità ed irritabilità ovvero (*ou bien*) ad una apatia patologica.

Epperò, secondo lui, sbagliata (*manquée*) o almeno inefficace perchè incompleta, la odierna (*actuelle*) lotta contro la tubercolosi se soltanto è rivolta a combattere taluni sintomi, se si limita all'uso delle sputacchiere (*crachoirs*) e alla creazione di qualche sanatorio. Il problema è più largo : è anzitutto (*avant tout*) educativo. A taluno parrà (*paraîtra*) strano. Ma l'uomo è albero (*arbre*) — vecchia immagine — che va curato quand'è arboscello, quand'è ancor tenue, e i nostri sistemi di allevamento, di educazione, di vita, di matrimonio sono completamente erronei, sono contro le leggi naturali. E' curioso — osservò argutamente il De-Giovanni — come l'uomo spenda (*dépense*) soldi e fatica per bene allevare e per migliorare i cavalli, i cani, i buoi, e non pensi neppure al modo di fortificare la bestia uomo ! (*l'animal « homme »*).

Il problema è così grave e la parola convinta del De-Giovanni fu così efficace ed assennata (*sensée*) che mi parve dovere parlarne qui ed allargare il tema di qualche considerazione.

Già, *per campar* (*vivre*) *sani e vecchi*, occorre nascer bene e irrobustirsi (*se fortifier*) in tempo !

Fu osservato recentemente in una rivista straniera come il numero dei fanciulli che soffrono di *tristezza* vada sempre più aumentando ; questi piccoli sofferenti si trovano in tutti gli ambienti (*milieux*) sociali, ma più spesso nei collegi, dove il fanciullo colpito da malinconia, diviene lo scherno (*un sujet de raillerie*), il trastullo (*jouet*) dei compagni. Pensate : i fanciulli quando più abbisognano, di cure e di affetti sono tolti alle loro famiglie, alle loro abitudini, confusi tra una moltitudine d'altri coetanei (*du même âge*) che vengono con diversi costumi, con diverse tendenze, con caratteri speciali ognuno ; e nella caserma i piccoli soldati devono uniformarsi, uguagliarsi tutti, nella età in cui si sviluppano le speciali attitudini psichiche, fisiche, intellettuali !

E per tutti uniformità di trattamento materiale, per che alcuni si alimentano insufficientemente,

altri in modo non adatto (*mal adapté*) ; tutti devono piegarsi, conformarsi ad un dato *stampo* (*moule*) anzichè (*au lieu d'adapter*) lo *stampo*, la *forma* adattare ad essi. È il rovescio (*contraire*) di quello che richiede la Natura.

Per tutti la stessa istruzione, lo stesso sviluppo di pensieri e di sentimenti. Oh, i sentimenti! ma questi vengono completamente soppressi nella grigia neutralità conventuale!

A un osservatore superficiale paiono (*paraissent*) capricci o cattiverie o pose insensate le abitudini solitarie, le malinconie pensose dei fanciulli; ma a chi guardi profondamente, a chi abbia provato per esperienza propria queste prime *infelicità*, questa incertezza della vita, sa quanto sono calamitose, e come nascondano (*cachent*) spesso (*souvent*) malattie organiche, o ne facciano sorgere (*naître*).

Che sanno i fanciulli di tristezza delle cose, di infelicità, di dolori, di delinquenza, se intorno tutto è fatto per aiutarli, per farli godere? E godono per così poco i giovani! Ma, là, dove gli istitutori vogliono trovare una colpa, del malanimo (*mauvaise volonté*), una prepotenza, non vi è spesso che il segno esteriore di una libera volontà, di una personalità, la manifestazione di un cervello che si muove, che comincia a pensare. Sono le prime piccole ingiustizie che rendono l'animo scettico o cattivo; non sempre l'uomo ha ragione di essere tale dalla (*dès sa*) nascita.

Orbene nei collegi, nei conventi, nelle caserme, dove la libertà individuale è oppressa, si hanno le maggiori vittime delle malattie, si hanno i nevropatici, si hanno i linfatici, i tubercolotici.

E' così sano (*sain*) il ridere, ed essi non ridono più. E' così bello e utile il moto ed essi vi si trascinano (*se traînent*) a malavoglia nelle marcie forzate. Essi, i fanciulli sona già dei vecchi!

In queste condizioni di schiavitù, la vita organica è completamente turbata.

Gli igienisti, da Galeno in poi (*à nos jours*) hanno trattato della influenza dei turbamenti d'animo sulla salute.

Il maestro, l'uomo addetto alla educazione è moralmente obbligato non soltanto a non esagerare nello sviluppo di forze in colui che egli ha in cura, ma anche a rilevare nelle giovani generazioni il livello della moralità e della intelligenza. Uno dei più grandi inconvenienti dei lavori delle fabbriche sta nella uniformità del lavoro, e l'esercizio esagerato di certe parti del corpo, donde uno sviluppo muscolare anormale.

È qui è opportuno accennare (*il est bon de parler*) alla ginnastica così saviamente intesa dai Greci e dai Romani così armonicamente sviluppata dai nostri nel Rinascimento, e ridotta ora per influenza specialmente della scuola tedesca, a un acrobatismo insensato.

L'esercizio fisico deve essere graduato e sempre in rapporto con le forze individuali. Bisogna evitare gli esercizii violenti, i salti, le mostruosità funambolesche svolte (*qui se déroulent*) entro palestre chiuse, in mezzo alla polvere.

Dice il Mosso in un suo mirabile libro che è una libera voce di protesta — ahimè, inascoltata! (*à laquelle on est resté sourd*) — nella « *Educazione fisica della gioventù* » : « L'ideale della educazione fisica nel senso civile, è che si ristabilisca l'equilibrio tra il lavoro intellettuale e l'esercizio dei muscoli, che si promuova la ginnastica naturale, il moto dilettevole (*agréable*) di giuochi, la corsa, il salto, le marcie, tutto ciò che può dare grazia e forza all'uomo. »

E Spencer : « La prima condizione per riuscire in questo mondo è di essere *un buon animale*, e la prima condizione della prosperità nazionale è che la società sia formata da *buoni animali* ».

« Un grave difetto della educazione moderna è che noi rendiamo troppo schiava la gioventù (dice ancora il Mosso) e la freniamo (*contenons*) in ogni modo, non lasciandola mai agire di propria volontà.

Mentre aspettiamo la tanto attesa riforma della educazione pubblica, io mi rivolgo alle madri e dico loro : Tenete i vostri fanciulli con voi, se potete ; e fin dalla nascita. Allattateli (*nourrissez-les de votre lait*) voi, educateli e cresceteli (*élevez-les*) voi, secondando le buone loro tendenze ; voi ne farete delle volontà intelligenti meglio di (*mieux que*) qualunque istitutore mercenario, meglio di qualsiasi medico.

E se avete delle ragazze, insegnate loro la vita e il modo per arrivare a un matrimonio sano (anche questo occorrerebbe insegnare oggidì !) senza meschinità di interessi, e senza sdolcinature (*mièvreries*) romantiche.

Oh ! quanti guai (*malheurs*), quanti dolori dal (*par suite du*) matrimonio moderno, anche solo dal punto di vista igienico ! Ma questo è argomento vasto e grave e presto ne parleranno tutti, forse, in Parlamento e fuori (*en dehors*) per una medicina che si vuol proporre.

DR. ARNALDO RISI.

Facezie.

— È vero che il tuo vicino di campagna è tirchio (*ladre*) ?

— Altro che ! Figurati che ha protestato presso le autorità locali perchè i ciclisti di passaggio rubano (*volent*) l'aria pura del sito per riempire le pneumatiche quando sono sgonfiate.

* * *

— Cosa vuol dire pittura impressionista ? — chiede il buon provinciale al cugino, grande frequentatore di esposizioni : — Vuol dire un quadro che ti dà l'impressione, per esempio, di una casa o di una mucca (*vache*) : impressione la quale rimane finchè consultando il catalogo ti accorgi invece che rappresenta una nave od uno struzzo (*autruche*).

EXAMENS ET CONCOURS

École spéciale militaire de Saint-Cyr (1902).

THEME FACULTATIF

Des pas hâtifs retentirent dans le vestibule, des verrous furent tirés, et le jeune officier se trouva en présence d'une vieille dame à cheveux gris qui, soulevant la lampe qu'elle tenait à la main, le regarda avec stupeur et murmura sourdement :

« Mon Dieu ! Seigneur, ce n'est pas lui...

— Excusez-moi, Madame, répondit le militaire, qui comprit sa méprise ; je vois que j'ai fait erreur. On m'avait parlé d'une auberge dans cette rue et je me suis trompé de porte ; j'aurais dû mieux me renseigner avant de sonner chez vous. »

La vieille dame était d'abord restée comme paralysée sous le coup de sa déception. Pourtant, à l'aspect du jeune guerrier qui pouvait avoir le même âge que son fils, dont elle attendait l'arrivée, elle se sentait touchée de compassion « Entrez tout de même, Monsieur ! reprit elle enfin ; il ne sera pas dit que j'aurai laissé dehors un brave soldat par un temps pareil. »

DEVOIRS CORRIGÉS

VERSION 11 (1).

Dante et les Florentins sur le champ de bataille de Campaldino.

Dans cette bataille, Dante s'employa de son mieux et combattit vaillamment; très peu d'ennemis échappèrent aux mains des vainqueurs, qui, poursuivant sans relâche leurs adversaires épars et fugitifs, s'emparèrent d'un même élan de Bibiena et d'autres places fortes du Comté d'Arezo. Ceci les tint occupés pendant deux jours et les éloigna du lieu où s'était livrée la première bataille. Le troisième jour, ils revinrent à l'endroit où la lutte avait été si meurtrière et trouvèrent plusieurs des leurs étendus morts au milieu des ennemis. A la fois heureux de leur victoire et affligés de la perte de leurs amis, ils se consolaient mutuellement et se réconciliaient, se lamentant sur le sort de ceux qui n'étaient plus. Ayant ainsi passé quelque temps ensemble à soulager leur cœur, la gloire de cette mort en diminuant l'amertume, et du reste consolés par la victoire, ils pensèrent à pourvoir à la sépulture des défunts, surtout à celle de quelques citadins particulièrement nobles et distingués. Ils se mirent donc à la recherche des corps, et Dante mit longtemps avant de découvrir son cher compagnon, que la vie terrestre avait abandonné à la suite de nombreuses blessures; finalement le poète arriva au lieu où son ami gisait, et aussitôt celui-ci, qui était blessé et tout déchiré, soit qu'il ne fût pas mort, soit qu'il fût ressuscité, ce que je ne saurais dire, se dressa devant Dante, semblable à un vivant, et de cela je suis très sûr, la tradition étant formelle. Dante, contre toute espérance le voyant ainsi se redresser, troublé par ce prodige, se mit à trembler de tous ses membres, et pendant un moment perdit l'usage de la parole; finalement le blessé s'adressa à lui en ces termes: « Prends courage, et abandonne tout soupçon, car ce n'est pas sans raison qu'une lumière de cet univers m'a, par grâce spéciale, envoyé ici uniquement pour te raconter ce que j'ai vu, pendant ces trois jours, entre cette vie et l'autre; sois donc attentif et garde dans ta mémoire ce que je te dirai, car il a été ordonné que ma vision secrète serait révélée par toi aux générations humaines. » Dante, remis de son effroi, ayant entendu ces paroles, laissa toute crainte de côté et se mit à parler, disant: « Tout ce que tu pourras me dire me sera très cher, mais si cela ne te déplaît pas, rassure-moi d'abord sur ton état, afin que j'apprenne quelle grâce a pu te conserver d'une façon si merveilleuse pendant ces trois jours, avec tant de blessures mortelles, sans nourriture et sans soins. » L'autre répondit: « Je suis bien désolé de ne pouvoir pleinement satisfaire ta demande, et bien volontiers, si je le pouvais, je te dévoilerais tout; mais prends de moi ce que je puis donner, car il ne m'est pas permis de promettre davantage. »

(1) Voir le texte dans le n° 3 (5 nov. 1902), page 112.

THÈME 13 (1).

In battello sul Rodano.

Il tragitto durò tre giorni. Io passai questi tre giorni sul ponte, discendendo nel salone solo per mangiare e dormire. Durante il resto del tempo, io andava a mettermi sulla punta estrema del battello, presso l'ancora. Era colà una grossa campana che si suonava entrando nelle città: io mi sedevo di fianco a questa campana, in mezzo a dei mucchi di corda, mettevo fra le gambe la gabbia del mio pappagallo ed osservavo.

Il Rodano era così largo che vedevansi appena le sue sponde. Io avrei voluto fosse ancor più largo, e che si fosse chiamato mare! Il cielo rideva, l'onda era verde. Alcuni barconi scendevano lungo il corso dell'acqua. Dei barcaiuoli guadando il fiume in groppa a dei muli, ci passavano accanto cantando. Tratto tratto il battello costeggiava qualche isola ben folta, coperta di giunchi e di salici: « Oh! un'isola deserta! » dicevo fra me e la divoravo con gli occhi.

Sul finire del terzo giorno, credetti ci si preparasse un turbine. Il cielo si era oscurato improvvisamente, una nebbia fitta danzava sul fiume; sul davanti del battello avevano acceso una grossa lanterna, e perbacco! dinanzi a tutti questi indizii, io cominciava a sentire una certa emozione... In quel momento qualcuno presso di me esclamò: « Ecco Lione! » e nello stesso tempo la grossa campana si mise a suonare. Era Lione.

(1) Voir le texte dans le n° 4 (20 nov. 1902), page 144.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, Facdouel dir.

Les Quatre Langues

N° 10. 20 Février 1903. 3e Année.

Omer Maeyer

PARTIE ITALIENNE

L'importanza della lettura nello studio delle Lingue moderne.

Si dice che « la lettura è l'alimento dello spirito, come il pane è quello del corpo ». Di questa verità dovrebbero specialmente far tesoro tutti quelli — massime i giovani — che si applicano allo studio delle lingue straniere.

Leggere buoni ed utili libri è l'unico mezzo per perfezionarsi nella lingua che hanno studiata, o per non perdere, anzi, per completare ciò che hanno imparato nelle scuole.

Sola la lettura di libri, giornali e riviste trattanti cose di vera attualità può procurare l'assimilazione necessaria.

Qual è dunque il motivo per cui non si mette in pratica l'utile quanto saggio ammaestramente della lettura ? L'indolenza o la mancanza di risoluzione, di iniziativa individuale e di uno scopo pratico e sano derivante da un bisogno, non solamente materiale, come erroneamente si vuole, ma anche e soprattutto, morale ed intellettuale.

Si legge, è vero, ma il più delle volte lo si fa per forza di cose e. . d'ambiente, per passatempo, per distrazione, o, che so io. Ma ben di rado si legge per amore e per ornare la propria mente di un più ricco patrimonio di utili cognizioni, o per tenersi al corrente di quello che si è imparato.

La migliore lettura è certamente quella che si fa a tu per tu col proprio *io*, riflettendo e meditando, quella che si fa con amore misto a diletto. Ogni altra lettura è cosa effimera, e che non può lasciare una buona impronta nella mente e nel cuore di chi legge. Basterebbe che un giovane leggesse e comprendesse, quotidianamente, una pagina, perchè in capo a sette od otto mesi riesca, se non a parlare bene, almeno a leggere, scrivere e comprendere una lingua straniera meglio che con qualunque maestro.

Sei anni di quasi continuo studio fatto da me solo nelle cinque lingue principali, mi hanno esuberatamente provato che per avere una profonda ed esatta conoscenza d'un qualsivoglia idioma, non v'è sistema più bello, più pratico e più proficuo della lettura.

Essa ci guida, con passo rapido e sicuro, attraverso le più scabrose e le più recondite difficoltà, e ce le fa vincere, mercè la nostra costanza e pazienza ; essa ci istruisce e ci diletta, ci ammaestra e ci persuade, ci arricchisce la mente e ci ingentilisce l'animo ; essa ci fa provare mille e mille sensazioni squisitamente belle, e ci rende, ogni dì più, migliori di quello che siamo.

La lettura è più che l'alimento dello spirito : è l'anima di tutto lo scibile umano. In essa attingano dunque i giovani, e non tarderanno a raccogliere il frutto dei loro sforzi.

Paolo Lessna.

Biella, 1° Gennaio 1903.

Inaugurazione della statua ad Umberto I.

Parla Menotti Garibaldi.

Avvenuto lo scoprimento Menotti Garibaldi in piedi (*debout*) alla sinistra del Re, legge il suo breve, vibrato discorso. Ed è un momento di intensa poesia patriottica questo che pone il figlio di Giuseppe Garibaldi accanto (*à côté*) al nipote di Vittorio Emanuele II : salito (*monté*) al trono avanti ogni previsione, questo : quello, tanto simile al padre nel volto leonino, chiamato negli anni maturi a rappresentare la terra più diletta al suo grande genitore ed a lui. — Italia e Vittorio Emanuele : Roma e Vittorio Emanuele — questa è, oggi come negli anni sacri delle battaglie, l'impresa dei Garibaldi. E ancora una volta, stamane, accanto al monarca stava il prode (*le preux*) uscito dal popolo, simboleggiando quell'unione fra la Dinastia e la nazione, che è la ventura (*le bonheur*) d'Italia.

Legge adunque, Menotti Garibaldi, il suo discorso, velandoglisi (*se voilant*) talora la voce, per la commozione degli affetti e dei ricordi.

Sire !

In nome del Consiglio provinciale di Roma, mi sento onorato di salutare Vostra Maestà e la graziosa Regina d'Italia che con la loro presenza hanno voluto rendere più solenne ed imponente la inaugurazione della statua al compianto Re Umberto I.

Saluto anche a nome del Consiglio Giuseppe Biancheri e Giuseppe Zanardelli, questi due atleti del pensiero italiano nella religione della patria e della libertà e tutti gli altri illustri personaggi intervenuti alla patriottica cerimonia. Vostra Maestà ricorderà (*se rappellera*) che venticinque anni or sono, nella giovanile divisa (*uniforme*) di torpediniere con gli augusti suoi genitori assisteva alla inaugurazione della statua che il Consiglio erigeva pure in quest' aula al Padre della Patria (*Vittorio Emanuele*) : mente umana (*aucune intelligence humaine*) non poteva prevedere allora che in così breve tempo, saremmo chiamati (*appelés*) a ricordare la memoria del Re Buono.

Rammentiamo (*nous nous rappelons*) tutti il grido che in un momento di supremo dolore l'Augusta Donna Margherita di Savoia pronunciava : « E' la maggiore infamia che si poteva commettere ».

Quel grido si ripercuote ancora nel cuore di tutti gli Italiani come eco di desolazione e di raccapriccio (*horreur*), ma se rimane sempre vivo nei cuori il ricordo di quella ora nefasta che tanto ci rattrista, dobbiamo insieme ricordare le virtù del Re Buono, quelle virtù che seguendo il cammino dei suoi maggiori impresse con sì grande orma (*trace, profonds caractères*) nella sua vita di italiano e di soldato e che lo resero (*rendirent*) tanto amato dal suo popolo.

La mia povera parola non potrebbe commemorare degnamente quella nobile esistenza, altri più poderosi (*puissants*) già lo fecero e lo faranno ancora giacchè (*car*) dell' opera sua si ricorderanno i nipoti (*descendants*) più lontani, finchè cioè durerà la poesia della patria e dell'amore.

Io ricordo il valoroso soldato di Custoza nel quadrato di Villafranca, ove come gli altri sentì di essere figlio d'Italia e seppe (*sut*) mostrare di portare nelle vene

Latin sangue gentile.

Ricordo il consolatore gentile negli abituri (*taudis*) di Napoli ove la sua parola buona e generosa scendeva amorevole conforto ai derelitti (*abandonnés*) ed ai sofferenti.

Nella pace fu Re sapiente, aiutò (*aida*) ogni iniziativa intellettuale, apprezzò la scienza e l'arte.

La sua opera resiste al tempo e si irride (*se rit*) dell'oscuro e vile pugnale.

E sempre come ora la memoria di Umberto sarà cara al popolo italiano, di cui una parte oggi l'onora.

Dopochè Re Vittorio ebbe sciolto il solenne voto e scese anzi tempo (*prématurément*) a riposare nel Pantheon, Umberto I salì (*monta*) al trono e divenendo Re, disse al suo popolo :

Il vostro primo Re è morto; il secondo vi proverà che le istituzioni non muoiono.

La solenne promessa fu da lui mantenuta con fede d'Italiano.

Roma e la provincia intera vollero che in quest'aula (*enceinte*,

palais Valentini) ove si riunisce la sua rappresentanza, sorgesse (*s'élevа*) l'effige dell'uomo che venerò come Re ed amò come padre; guardando quell'effigie noi vi troveremo la fierezza e la bontà : due tra le prime qualità che devono informare (*former*) il carattere di un vero Re.

Io che appartengo alla generazione che è sul tramonto, che ho avuto la fortuna di assistere all'opera di redenzione del padre della patria ed all'opera di consolidamento e di pace del Re Buono rientrerò nell'infinito con la convinzione che Vostra Maestà seguendo quei grandi esempi con intelligenza, con fermezza, con amore, saprà compiere questa nostra Italia e nel cielo della libertà, retaggio (*héritage*) dei nostri maggiori, ed aspirazione costante dell' anima nazionale saprà renderla forte e rispettata, come saprà rendere il popolo prospero e felice.

Con questo sentimento, che è fede incrollabile, invito i miei egregi colleghi del Consiglio provinciale di Roma a gridare con me:

Evviva il Re! Evviva la graziosa Regina! Evviva l'Italia!

Il chirurgo Esmarch zio dell'imperatore.

Ci scrivono da Berlino :

Compirà (*aura*) domani ottant' anni il professore von Esmarch, il chirurgo reso (*rendu*) celebre dal metodo delle fasciature provocanti l'anemia locale nei casi di amputazione.

Alla celebrità scientifica va (*se trouve*) unita nell' Esmarch una particolare notorietà derivante dall' essere egli zio (*oncle*) dell' imperatore.

A tanto parentaggio è venuto sposando nel 1872 in seconde nozze la principessa Enrichetta di Schleswig-Holstein-Sonderburg-Austenburg. Una delle sue nipotine d'allora è oggi l'imperatrice Vittoria Augusta.

I giornali che dedicano articoli al vecchio chirurgo descrivono come cordialissimi i rapporti fra zio e nipote (*neveu*).

S'intende che lo zio fu dal nipote « elevato » al grado di nobiltà.

Perchè Francia e Italia si sono riavvicinate (*rapprochées*).

Parigi, 10 gennaio.

Oggi un nuovo confratello ha visto la luce: *La Corrispondenza Italiana.* E io ve ne segnalo la comparsa (*l'apparition*), perchè mi sembra interessante, come segno dei tempi, questo giornale, scritto in italiano e da Italiani, nella capitale della Francia.

Niente (*aucun*) programma : tale è la divisa del periodico : però si comprende che esso si propone di cementare le già cordialissime relazioni franco-italiane.

E, per cominciare, ha iniziato un'inchiesta, che ha per scopo (*but*) le ragioni del riavvicinamento delle due nazioni. A tale uopo (*dans ce but*) ha rivolto ai più insigni parlamentari un questionario, a cui risponde, primo, il signor Edoardo Lockroy, il noto amico del nostro Paese ed ex-ministro di Francia.

Egli incomincia ad esporre il principale vantaggio ricavato dall' amicizia rinnovata fra le due nazioni sorelle : « E' bastato (*il a suffi*) che l'Italia ci tendesse la mano perchè incontanente (*immédiatement*) la triplice alleanza perdesse il suo carattere minaccioso ed aggressivo. Questo è un fatto politico di un valore incalcolabile. Esso muta la fisonomia politica dell'Europa. Sino adesso (*jusqu'à présent*) la triplice alleanza appariva come una causa permanente di conflitti armati. Oggi le cose sono completamente mutate. Ed è ormai assodato (*établi*), agli occhi di tutti, che l'amicizia della Francia e dell'Italia è la miglior garanzia di pace nel mondo. »

Continua il Lockroy esponendo la sua ferma convinzione che l'amicizia sarà duratura, non essendovi nessuna ragione prossima e prevedibile perchè essa possa venire offuscata. Ragioni materiali invece d'accordo di interessi esistono : l'Africa è una terra dove le due nazioni possono vivere assai (*très*) vicine una all'altra. Sul terreno economico, poi, tutto consiglia ad una intesa permanente.

Ragioni morali ancora vi sono, e forti, perchè Francia e Italia si stringano in amicizia sempre più

salda. Le razze latine hanno ancora un'alta missione da compiere. « La civiltà moderna è dovuta in parte all'elemento germanico ed anglo-sassone ed all'elemento latino. Ognuno di essi ha pagato il suo contributo all'opera comune; ognuno, oggi ancora, lavora per continuarla e per completarla. Ma se uno di essi venisse ad annichilire l'altro, o soltanto a paralizzare le sue energie, l'umanità intera dovrebbe soffrirne. Qualche cosa verrebbe a mancare al suo equilibrio intellettuale e morale.

« La Francia e l'Italia sono le più alte incarnazioni dello spirito latino. La società moderna si è costrutta coi ricordi (*souvenirs*) di Roma, del Rinascimento italiano e della Rivoluzione francese. Il giorno in cui le due nazioni rinunziassero alla loro unione per esaurirsi (*s'épuiser*) in isterili lotte, non so davvero cosa diverrebbe, nel mondo, lo spirito di progresso, di giustizia e di libertà. »

Vi ho scritto questo perchè, in forma meno lirica, uguale è certamente il pensiero di molti principali uomini di Stato qui. E se essi risponderanno all'inchiesta del novissimo giornale italiano, ve ne potrete formare un'idea ancor più precisa e non inutile.

(*La Stampa*, di Torino.)

La Lega Doganale fra gli Stati d'Europa (*fine*).

Ha raccontato l'illustre e venerando economista Gustavo de Molinari (*Journal des Economistes*, novembre 1896) come egli concepisse e cercasse di effettuare una Lega doganale fra gli Stati seguenti : Francia, Belgio, Olanda, Danimarca, Austria-Ungheria e Svizzera

Si era allora (1876-78) alla vigilia del formidabile risveglio protezionista che tanto danno ha recato (*causé*) all'Europa, e certo, se la idea del de Molinari avesse attecchito (*réalisée*), molte rovine sarebbero state risparmiate e molte cause di conflitti internazionali distrutte prima di nascere.

Disgraziatamente l'idea non ebbe successo, perchè il principe di Bismarck, al quale il de Molinari si era rivolto per consiglio di Léon Say, allora ministro delle Finanze in Francia, e per raccomandazione del principe Orloff, ambasciatore di Russia a Parigi, era già troppo guadagnato al protezionismo di cui doveva ben presto presentarsi come il maggiore campione in Europa.

In questi ultimi tempi l'idea di una Unione doganale europea, o quanto meno (*tout au moins*) degli Stati dell'Europa Centrale, è stata ripresa dal ministro austro-ungarico conte Goluchowski ed ha a suo paladino (*comme défenseur*) convinto l'on. Luzzatti.

Il Goluchowski si preoccupava specialmente di coalizzare l'Europa contro l'America. Il disegno dell'on. Luzzatti sembra meno aggressivo : a lui sta specialmente a cuore di salvare il principio dei trattati di commercio fieramente minacciato dalla agitazione degli agrari tedeschi ed austro-ungheresi.

Noi siamo da tempo fautori convinti dei trattati di commercio. Ma, come abbiamo già detto altrove (*Giornale degli Economisti*, novembre 1902) ; crediamo che la condizione *sine qua non* dei nuovi trattati [è noto come quelli in vigore scadranno (*prendront fin*) il 31 dicembre 1903] è che essi siano stipulati in buona fede e colla massima buona volontà di vederli funzionare.

Per questo sosteniamo da tempo che bisogna prepararci a concedere molto sui dazii attuali della nostra tariffa (dazii protettivi e dazii fiscali), se non vogliamo esporci a gravi e costose disillusioni future.

Bisogna offrire molto per ottenere in proporzione. Bisogna allettare (*attirer*) i clienti che abbiamo negli altri paesi, aprendo largamente le nostre porte alla vendita dei loro prodotti.

Altrimenti i nuovi trattati non saranno che una larva di trattati. Avremo il nome senza la sostanza.

Non crediamo che nelle attuali circostanze in cui si trovano i paesi dell'Europa, coi quali dovremo rinnovare i trattati di commercio, avrebbe molta probabilità di riuscita un tentativo nel senso di trasformare questi trattati in una Lega doganale, almeno in una Lega come era vagheggiata (*rêvée*) dal de Molinari e come soltanto può essere desiderata da chi vuole estendere l'area

degli scambii, non fucinare (*forger*) nuove e pericolose armi di rovinose lotte doganali.

Ora assolutamente deve essere bandita (*mise de côté*) l'idea del Cancelliere austriaco di una coalizione doganale dell'Europa contro l'America del Nord.

Una tal lega non farebbe che il giuoco degli agrari, i quali batterebbero le mani ad un ulteriore aumento dei dazii che già sono riusciti ad imporre sulla importazione dei cereali transatlantici.

Ma i consumatori europei che cosa avrebbero da guadagnare?

Essi devono ricordare che già abbastanza caro hanno pagato l'accordo degli agrari un quarto di secolo addietro, quando tutto fu buono per ricacciare le derrate e le merci che l'America poteva venderci a buon mercato; quando anche l'igiene si mise della partita nella scoperta tanto abilmente sfruttata della trichina nelle carni suine (*de porc*) americane.

A questa ragione generale si aggiunge che, anche per un altro lato (*côté*), l'Italia nulla avrebbe da guadagnare e tutto da perdere entrando in una Lega, la quale, avesse, confessato od occulto, il disegno di mettersi in lotta coll'America.

È certissimo che la risposta immediata ad una simile Lega sarebbe la costituzione di un'altra Lega, la quale, sotto la presidenza e la direzione degli Stati Uniti del Nord, comprenderebbe tutti gli Stati indipendenti dell'America e molto probabilmente il Dominio inglese del Canadà.

Di fronte alla provocazione europea, la teoria di Monroe: — *L'America agli Americani* — avrebbe, commercialmente parlando, una affermazione vigorosa, e l'Italia ne sarebbe colpita per la prima nelle sue esportazioni verso il Nord America e più ancora in quelle verso i paesi del Centro e del Sud di America, i quali, popolati così numerosamente di emigranti e di oriundi (*natifs*) Italiani, stanno per divenire ricchi ed importanti mercati pei prodotti della nostra agricoltura e delle nostre industrie.

* * *

Esclusa, perchè disastrosa per noi, la ipotesi di una Lega doganale con carattere aggressivo verso l'America, non sembra ancora vicino il giorno, nel quale i popoli di Europa si accorderanno per abbattere le loro frontiere di dazii e per proclamare la piena libertà di commercio e di circolazione attraverso ai loro rispettivi territorii.

Ho, per conto mio, espresso più volte e continuo a sostenere l'idea che, pel momento, la riforma doganale di cui ha bisogno urgente l'Italia è molto più una questione di politica interna che non un argomento di discussioni e di accordi internazionali.

La democrazia italiana tradirà le promesse che sono in essa riposte e si lascerà sfuggire una occasione magnifica di operare, se con una azione vigile e concorde non saprà sgravare (*dégrever*) coraggiosamente i dazii che rincarano (*augmentent le prix de*) la vita al popolo italiano a vantaggio di piccole caste privilegiate e tolgono ogni nerbo allo sviluppo delle industrie naturali del paese.

Che se poi si avrà il coraggio di spingere questa riforma urgente e democratica sino alla proclamazione della libertà commerciale assoluta, quale si avrebbe dichiarando l'Italia intiera un *punto franco* aperto ai commerci di tutto il mondo, sarà questo il modo migliore e più sicuro per vedere prontamente risorgere fra noi le fonti feconde della ricchezza e della vita.

Rifioriranno allora i commercii italiani e la marina mercantile avrà quel pieno sviluppo che indarno (*en vain*) si è tentato di darle col costoso ed inutile soccorso dei premii di costruzione e di navigazione, pagati da tutti i contribuenti ed intascati, senza beneficio del commercio, da un piccolo gruppo di *affaristi*.

Sarà questo il più efficace contributo che per noi si possa dare alla causa della pace internazionale, perchè insegnerà praticamente coll'esempio come nella neutralità pacifica, nella sincera e cordiale amicizia con tutti, nella libera espansione di tutte le sue iniziative commerciali, l'Italia raggiungerà facilmente quella prosperità e quella grandezza che cercò indarno, vedendole sempre più andare lontano, nella politica fastosa delle alleanze militari e delle conquiste coloniali.

Edoardo Giretti.

(*La Vita Internazionale.*)

La modernità nell'arte della salute (*santé*).

Il bambino del tempo antico.

Maglie (*tricots*), panciotti (*gilets*), pezze (*pièces d'étoffe*) sul ventre e pezze sullo stomaco, tanto coricato (*couché*) che alzato (*levé*).

— Coperte di lana e strapuntino (*couvre-pieds*) a letto. Camera ermeticamente chiusa, perchè dormendo un filo d'aria, una lieve corrente della necessarissima aria non gli produca una iliade di guai (*maux*).

— D'inverno tabarro (*manteau*), paletot, guanti, sciarpa al collo: un vero Monte di Pietà ambulante.

— Lingua in esame ad ogni istante, e purganti e polveri vermifughe ad ogni momento.

— Olio di merluzzo (*morue*) d'inverno: si sa, tutti ne hanno bisogno: anzi si nasce per prenderlo. Ferro, arsenico, polveri trofiche (*médicinales*) estratti, peptoni d'estate (*pendant l'été*). E' naturale, quella benedetta natura è tanto ignorante! Mette al mondo la gente sempre male in gamba, e se non ci fossero i rimedi... addio umanità!

— Piove? Uh! non si va fuori, una bronchite è presto presa. Splende il sole? Ah! si esca pure (*qu'on sorte*), ma con le debite precauzioni. Cappellone, ombrello, perchè non si sa mai: una congestione càpita addosso in un momento.

— Acqua fredda? Dio ne scampi (*nous en préserve*)! I reumi sono all'ordine del giorno. Aria libera? Il Ciel ci guardi! E' la madre delle flussioni. Ginnastica? Al diavolo: i bambini sono gracili; l'ha detto il dottore: quindi un buon certificato di dispensa... perchè si conservino tali.

E così si produce e si cresce una mela (*pomme*) buona a tenersi avvolta nella carta di seta, o una mummia da conservarsi in vetrina: non già un uomo.

***

Il bambino del tempo moderno.

Abiti leggieri: niente maglie o pezzze: il freddo si sente tanto più quanto ci si abitui coperti.

— A letto colle galline (*poules*) e su (*debout*) per tempo. Camera larga, ove si possa respirare; ove l'acido carbonico (che mandiamo fuori dormendo) non possa avvelenarci, per l'ampiezza del locale, e per una benefica fessura alla finestra che ventili l'ambiente.

— Acqua fredda al mattino; e graduali, progressive abluzioni fredde in ogni stagione. Sono il tonico, l'elixir più potente.

— La lingua guardarla *cum grano salis*, e i vermi giudicarli la meno frequente causa di malattia nei bambini. Quindi purganti, vermifughi, aperitivi, in puro (*seulement*) caso di estremo bisogno.

— Vita in piena aria. Giuochi sportivi (tennis, corsa, pattinaggio, passeggiate, ciclismo, nuoto). Non trovar mai nella gracilità (*délicatesse*) una scusa per esonerare dalla ginnastica, ma al contrario una ragione per avviarvi (*pour y adonner*) i propri bambini.

— Non vino, non troppa carne, non cibi succulenti, drogati, raffinati. Semplicità di mangiare, semplicità di vivere: ecco la norma dietetica del bambino.

— Non cacciare (*ne pas fourrer*) nella testa del bambino troppa roba (*choses*): poesie che non capisce, dialoghi che non comprende, idee astratte che non può assimilare. Lasciate che il mondo esteriore, per mezzo dei sensi, impressioni meccanicamente il tenerissimo cervello. Non costringete questo organo (ancora immaturo) ad un lavoro superiore.

— Ricordare che la punizione brutale non ha potere curativo di sorta. Quindi non severità eccessive, e nemmeno sven e volezze (*caresses*) esagerate, nè parossismi di affettività isterica.

Così cresce (*c'est ainsi que l'on fait*) un uomo.

Dott. PETRUS.

(*La Vita internazionale.*)

Animali puliti (*propres*).

Chi lo direbbe? Il maiale (*porc*), che è ritenuto come la bestia più sporca (*sale*), ama la pulizia! Non è pulito, semplicemente perchè nessuno si cura di fargli fare la conoscenza dell'acqua. Nei Pirenei francesi [fuori l'atlante (*sortez l'atlas*), e vedete dove sono!] tutte le

famiglie allevano porci e usano condurli ogni giorno sulle rive del fiume. E vedeste, come i maiali si tuffano (*plongent*) e diguazzano (*se secouent*) nell'acqua con vero piacere! Potrebbero dar lezione a qualche bimbo ch'io conosco, che ha dell'acqua un vero orrore!

Molte altre bestie possono davvero dar lezione di pulitezza agli uomini. Avete mai osservato come i canarini e gli altri uccelletti, che teniamo nelle gabbie, si bagnano volontieri anche durante l'inverno? Si tuffano nelle vaschette (*petits vases*), si scuotono tutti per far penetrare l'acqua sotto le penne. E quando escono (*sortent*) dal bagno, finiscono la pulizia col beccuccio (*petit bec*).

L'elefante aspira l'acqua con la proboscide (*trompe*), e poi se la soffia addosso con violenza. Se poi può avvicinarsi a una fontana, non c'è bestia più beata! (*heureuse*).

Lo scoiattolo (*écureuil*) nero, si sospende per la coda (*queue*) a qualche ramo pendente sull'acqua, immerge in essa il musetto, e, dopo aver bevuto, si lava, bagnando prima una zampetta (*petite patte*) e poi l'altra.

E chi di voi non ha visto con quale cura (*soin*) il gatto fa la sua pulizia? Non ama l'acqua è vero; anzi la sfugge; ma bagna le zampe di saliva e con esse si pulisce (*nettoie*). Altrettanto fanno tutti i *felini* — tigri, pantere, leopardi. — Il leone, che ha una bella coda robusta munita di un gran fiocco (*touffe*) di peli sulla punta, la adopera (*s'en sert*) per pulirsi come fosse un battipanni (*martinet*).

Il pipistrello (*chauve-souris*) e la marmotta, passano lunghe ore a pulirsi e a lisciarsi.

* * *

Eh, se vi dico, figlioli, che c'è molto da imparare anche dalle bestie! Ce ne sono che non mangiano e non bevono nulla che non sia pulitissimo.

L'asino, non c'è verso beva (*ne risque pas de boire*) acqua sporca o cattiva.

Presso gli Ottentotti (cercate nella carta dell'Africa) c'è una scimmia (*singe*) — il chacma, — che sceglie (*choisit*) gli alimenti per gli uomini; e non c'è caso che scelga (*choisisse*) roba (*des choses*) cattiva o nociva.

Gli arabi hanno cani levrieri, che non mangiano e non bevono in recipienti sporchi o mal lavati. Si rifiutano perfino di bere il latte in cui qualcuno abbia immerso (*plongé*) un dito!

Se lo tengano a mente (*qu'ils se le rappellent*)! certi sudicioni (*grands sales*), che toccano il pane con le mani sporche, o lo portano alla bocca senza pulirlo (*nettoyer*) dopo ch'è caduto a terra!

Nonna Berta.

Massime (*pensées*).

La parodia è una rivincita (*revanche*) contro l'ammirazione.

•

Guai (*malheur*) al secolo che non avesse i suoi Don Chisciotte! Non gli resterebbero che i Sanchio Pança.

•

Il rispetto che l'umanità professa ai vecchi non è altro che l'espressione della solidarietà che unisce fra loro le generazioni lontane.

•

Si suol dire lo « spirito di partito » : quanto meglio (*qu'il vaudrait mieux*) non sarebbe dire talora (*parfois*) : « la stupidaggine (*bêtise*) di partito » !

Facezie.

« Aiuto (*au secours*) sto per annegare (*noyer*)! grida una signora ad un giovanotto fermo (*immobile*) sulla riva. Presto, mi getti una cintura di salvataggio.

— Subito, signora, dice gentilmente questi, che è un agente di negozio (*employé de commerce*): che numero desidera? »

* * *

Principale (*patron*): Cosa ha detto quando ella si recò (*rendit chez*) da lui a riscuotere il credito arretrato (*dû, arriéré*)?

— Minacciò di gettarmi dalla

finestra se osavo presentarmi un' altra volta.

— Ritorni (*retournez*) subito ed insista. Voglio mostrargli che le sue gradassate (*fanfaronnades, menaces*) non mi fanno paura. —

∴

Un pompiere arriva trafelato (*essoufflé*) sul posto dell' incendio quando esso è già quasi spento (*éteint*) : « Sto così lontano ! dice al comandante che lo rimprovera (*gronde*)

— Cattiva scusa, ribatte questo; cambiate subito alloggio (*de logement*) in modo da trovarvi un'altra volta più vicino.

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'italien

dans les écoles normales (1902).

(Aspirants et Aspirantes.)

THÈME, RÉDACTION EN FRANÇAIS ET COMPOSITION EN LANGUE ÉTRANGÈRE

Mêmes textes que pour l'allemand [Voir n° 9 (5 février 1903), p. 320].

VERSION 12.

Don Claudio, Gandolfo.

GANDOLFO

Son quattro giorni in punto che la padrona è qui ;
E ch' ella andò lontano è questo il primo dì.

DON CLAUDIO

Dunque non la diverte dalla passion austera
La florida campagna in dolce primavera ?

GANDOLFO

Fin ora ella non trova divertimento alcuno.
Le piace di star sola, non vuol veder nessuno.
Talora si compiace di ridere con me,
Poi mi discaccia a un tratto, e non so dir perchè.
So pur che la padrona era una volta allegra.
Come ha mai concepito malinconia sì negra ?
La morte del marito cagion non crederei,
Ch'è andato all' altro mondo, son più di mesi sei ;
E sogliono le vedove, per arte o per virtù,
Piangere il loro sposo tre o quattro giorni al più.
Anzi la mia padrona sì poco avealo intorno
Che credo di buon cuore pianto non l'abbia un giorno.
So che saran tre mesi che l'ho in città veduta :
Dopo la vedovanza più grassa era venuta ;
Però, filosofando, a interpretar arrivo
Ch'ella non pensa al morto, ma lo tormenta un vivo.

DON CLAUDIO

Fattor, voi vi apponete sicuramente al vero.
In lei fuoco novello ha spento l'ardor primiero.
Il cuor di donna Florinda fe' resistenza in vano ;
È vittima d'amore, ma l'idolo è lontano.

GANDOLFO

Eh, signor, permettetemi parlar da quel ch'io sono !
Son nato fra i villani, ma anch'io penso e ragiono.
Le donne più costanti nei buoni sentimenti
Hanno, per esser vinte, dei facili momenti :
Resistono degli anni, ma poi giunge quel dì
Che trovansi disposte, e dicono di sì.

GOLDONI.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, FACDOUEL dir.

Les Quatre Langues

N° 11. 5 Mars 1903. 3e Année.

PARTIE ITALIENNE

Ludovico Ariosto.

Ludovico Ariosto di Niccolò e di Daria Maleguzzi nacque l'8 settembre 1474 in Reggio, ove Niccolò era, pel duca Ercole I, capitano della citadella.

Il suo poema *L'Orlando Furioso* fece il suo nome immortale. Che cosa è il *Furioso* ? È un sogno pieno di fantasie incredibili, ma bello altresì (*pareillement*) di molte verità, un sogno che piacque e piacerà a tutte le nazioni, perchè tutte ne vollero (*en voulurent*) la traduzione nella loro lingua.

Ma gli altri poemi sono dessi sogni ? Si certo, ma loro manca il sorriso ; ed il sorriso del *Furioso* è l'espressione della scienza della mente (*intelligence*) e dello scetticismo del cuore ; è un dolce ricordo del vecchio, è la forza dell'intelligenza che si leva sul mondo e lo padroneggia (*gouverne*) scherzando (*en se jouant*). Il Medioevo è sepolto, il Rinascimento (*Renaissance*) appare in tutto il suo fulgore (*éclat*).

Il poema di Ludovico, le tele di Raffaello, i marmi di Michelangelo esprimono il medesimo concetto (*idée, conception*) : essi sono contemporanei. L'Ariosto crea nel suo poema un mondo nuovo gettando l'ironia e lo scherno (*moquerie*) sulla cecità (*aveuglement*) medioevale, in una parola egli è l'antesignano (*le porte-étendard*), il precursore di una nuova civiltà. Tutti gli episodii del *Furioso* sono sublimi per la loro nativa bellezza.

Angelica, Rinaldo, Ferraù, Sacripante, Orlando sono tutti personaggi di sua creazione, ma chi ben mira (*regarde*) addentro (*au fond des choses*) vedrà che l'uomo pagano è vinto continuamente dalla civiltà cristiana, che per più (*pendant plusieurs*) secoli forma la base della nuova civiltà. L'Orlando della leggenda francese è solamente un guerriero. l'Ariosto ce lo ritrae (*nous le montre*) uomo, innamorato, furioso, gli dà un cuore che non aveva, gli dà affetti, gli attribuisce errori, lo fa un eroe che rappresenta le nazioni d'occidente. In Orlando infatti noi vediamo la prodezza (*valeur*) et la cortesia francese accoppiate (*unies*) alle violente passioni degli Italiani e delle popolazioni meridionali.

Tutta l'Epopea d'Orlando non ha, se vuolsi (*si l'on veut*), alcun valore storico, perchè il poeta ha creato ogni cosa : avvenimenti, luoghi, personaggi, maraviglie : ha però un gran valore ideale : significa la lotta, il contrasto fra l'Oriente e l'Occidente, tra il Paganesimo ed il Cristianesimo.

Lo stesso contrasto, in proporzioni minori, con determinazioni storiche, e con sentimento religioso e cavalleresco insieme, vediamo nella *Gerusalemme* di Torquato Tasso.

Ludovico morì nel 1533.

Enrico [illegible]

Orlando furioso.

CANTO DUODECIMO

E poi gran prova
Fa coi Pagani . . . .

Texte.

Come Alzirdo appressar vide quel conte,
Che di valor non avea pari al mondo,
In tal sembiante, in sì superba fronte,
Che' l Dio dell' arme a lui parea secondo ;
Restò stupito alle fattezze conte,
Al fiero sguardo, al viso furibondo,
E lo stimò guerrier d'alta prodezza ;
Ma ebbe del provar troppa vaghezza.

Era giovane Alzirdo ed arrogante,
Per molta forza e per gran cor pregiato.
Per giostrar spinse il suo cavallo innante ;
Meglio per lui se fosse in schiera stato ;
Che nello scontro il principe d'Anglante
Lo fe' cader per mezzo il cor passato.
Giva in fuga il destrier di timor pieno ;
Che su non v' èra chi reggesse il freno.

Levasi un grido subito ed orrendo,
Che d'ogn' intorno n' ha l' aria ripiena,
Come si vede il giovane cadendo
Spicciare il sangue di sì larga vena.
La turba verso il conte vien fremendo
Disordinata, e tagli e punte mena ;
Ma quella è più, che con pennuti dardi
Tempesta il fior dei cavalier' gagliardi.

Con qual rumor la setolosa frotta
Correr da monti suole o da campagna,
Se 'l lupo uscito di nascosa grotta,
O l'orso sceso alle minor' montagne
Un tener porco preso abbia talotta,
Che con grugnito e gran stridor si lagne ;
Con tal lo stuol barbarico era mosso
Verso il conte gridando : Addosso, addosso.

Lance, saette, e spade ebbe l'usbergo
A un tempo mille, e lo scudo altrettante :
Chi li percote con la mazza il tergo :
Chi minaccia da lato, e chi davante.
Ma quel che al timor mai non diede albergo,
Estima la vil turba e l'arme tante,
Qual, che dentro alla mandra, all'aer cupo,
Il numer delle agnelle estimi il lupo.

Nuda avea in man quella fulminea spada
Che posto ha tanti Saracini a morte.
Dunque chi vuol di quanta turba cada
Tenere il conto, ha impresa dura e forte.
Rossa di sangue già correa la strada,
Capace appena a tante genti morte ;
Perchè nè targa nè cappel difende
La fatal Durindana, ove discende.

Nè vesta piena di cotone, o tele,
Che circondino il capo in mille volti.
Non pur per l'aria gemiti, e querele,
Ma volan braccia, e spalle, e capi sciolti.
Pel campo errando va morte crudele
In molti, vari, e tutti orribil' volti ;

E tra se dice : In man d'Orlando valci
Durindana per cento di mie falci.
Una percossa appena l'altra aspetta.
Ben tosto cominciar tutti a fuggire :
E quando prima ne veniano in fretta,
Perch'era sol, credeanselo inghiottire ;
Non è chi per levarsi della stretta
L'amico aspetti, e cerchi insieme gire.
Chi fugge a piede qua, chi colà sprona ;
Nessun domanda se la strada è buona.
Virtude andava intorno con lo speglio
Che fa veder nell'anima ogni ruga :
Nessun vi si mirò se non un veglio
A cui il sangue l'età, non l'ardir sciuga ;
Vide costui quanto il morir sia meglio,
Che con suo disonor mettersi in fuga :
Dico il re di Norizia : onde la lancia
Arrestò contro il paladin di Francia ;
E la ruppe alla penna dello scudo
Del fiero conte, che nulla si mosse.
Egli, che avea alla posta il brando nudo,
Re Manilardo al trapassar percosse.
Fortuna l'ajutò, che 'l ferro crudo
In man d'Orlando al venir giù voltosse.
Tirare i colpi a filo ognor non lece,
Ma pur di sella stramazzar lo fece.
Stordito dell'arcion quel re stramazza :
Non si rivolge Orlando a rivederlo ;
Che gli altri taglia, tronca, fende, ammazza :
A tutti pare in sulle spalle averlo.
Come per l'aria, ove han si larga piazza,
Fuggon gli storni dall'audace smerlo,
Così di quella squadra omai disfatta
Altri cade, altri fugge, altri s'appiatta.

Traduction.

Roland détruit deux escortes de Sarrasins.

Aussitôt qu'Alzirde (*roi sarrasin de Trémizène*) vit arriver le comte dont personne au monde n'égalait la valeur, avec un air si menaçant et un front si superbe que le Dieu des armées eût paru inférieur à lui, il demeura tout surpris, ne pouvant douter, en voyant ce fier regard et ce visage furieux, qu'il n'eût devant lui un des plus illustres preux. Il éprouva une trop vive impatience de se mesurer avec un guerrier si intrépide.

Alzirde était jeune et sa force et sa valeur mises à un trop haut prix l'avaient rendu arrogant et présomptueux. Il lança donc son cheval au galop et défia Roland. Il eût mieux fait de demeurer à la tête de ses soldats, car dès la première rencontre le prince d'Angers lui perça le cœur de sa lance et le renversa mort sur la poussière. Son coursier épouvanté prit aussitôt la fuite, ne sentant plus le frein qui contenait son ardeur.

Aussitôt un cri horrible qui remplit tous les airs s'éleva parmi les Sarrasins voyant tomber le jeune prince et le sang jaillir à gros bouillons de sa poitrine. Toute la troupe frémissante se précipite en désordre sur Roland et lui porte mille coups de la pointe ou du tranchant de l'épée ; le plus grand nombre fait tomber une grêle de traits sur l'intrépide guerrier, la fleur des paladins.

Tel est le bruit que fait un troupeau de sangliers courant dans la montagne ou dans la plaine lorsqu'un loup, sorti d'un antre caché, ou qu'un ours descendu d'une colline, a saisi un de leurs petits, criant et faisant entendre les gémissements les plus bruyants. C'est avec un semblable bruit que cette troupe barbare s'élance de tous côtés vers Roland, en criant : courez sur lui ! courez sur lui !

Le haubert et le bouclier sont un moment assaillis de traits lancés, de coups d'épée et de lance. L'un le frappe par derrière d'un coup de massue, celui-ci par devant, celui-là par le côté. Mais Roland, sur lequel la peur n'a jamais eu de prise, ne tient pas plus compte de la vile multitude et de ses armes qu'un loup n'en fait des timides agneaux dont il a pendant la nuit envahi la bergerie.

Il avait tiré et tenait en main cette épée foudroyante qui avait mis à mort un si grand nombre de Sarrasins. Quiconque essayerait de compter tous ceux de cette troupe qui sont tombés sous ses coups entreprendrait une tâche difficile. Déjà le chemin était inondé de sang et pouvait à peine contenir tous ceux que Roland avait tués ; car contre les coups de la fatale Durandal il n'est ni targe, ni casque qui puisse garantir un seul de ceux qu'elle atteint.

Rien ne peut leur servir, ni le coton qui garnit leurs habits, ni les toiles qui se replient mille fois autour de leur tête : non seulement l'air retentit de gémissements et de cris lamentables, mais on voit de toutes parts voler les bras, les épaules et les têtes abattus par le tranchant du fer. La mort sous les formes les plus variées et les plus horribles parcourt le champ de bataille. Elle se dit : « Durandal dans la main de Roland travaille mieux pour moi que ne feraient cent de mes faux. »

Un coup n'attend pas l'autre. Tous bientôt prennent la fuite, et ceux qui les premiers, voyant Roland seul, s'étaient jetés sur lui croyant l'égorger sans peine, s'échappent à qui mieux mieux sans attendre leurs amis pour se sauver avec eux. L'un s'enfuit à force de jambes, l'autre à force d'éperons. Que la route soit bonne ou mauvaise, aucun d'eux ne s'en informe.

L'honneur cheminait avec eux portant le miroir où l'âme peut se contempler avec toutes ses taches. Nul n'y jette les yeux à l'exception d'un vieillard dont l'âge a glacé le sang et non le courage. Le brave guerrier comprend qu'il vaut mieux mourir que de fuir avec déshonneur. Je veux parler du roi de Noricie. Il s'arrêta, mettant sa lance en arrêt.

La lance vient se briser contre l'écu du valeureux comte, qui n'en est nullement ébranlé et qui, tenant à la main son épée nue, en frappe Malinard en passant. Le hasard sauva le guerrier, car le fer redoutable tourna dans la main de Roland : tous les coups d'épée ne sont pas également heureux ; le roi n'en fut pas moins renversé de la selle.

Tout étourdi du coup, il vide les arçons ; Roland ne se détourne pas pour le regarder, ne s'occupant que de tailler, tronquer, fendre, pourfendre, assommer tous ceux qu'il rencontre. Tous croient avoir sur les épaules ce terrible paladin. C'est ainsi que dans les airs où l'espace s'étend outre mesure, les étourneaux fuient devant l'audacieux émerillon. De même, dans cette troupe mise en déroute l'un tombe, l'autre fuit, l'autre se jette à plat ventre sur la terre.

(Traduction C. Hippeau. Garnier frères, éditeurs.)

Aneddoti della vita di Vittorio Emanuele II.

« Nel dicembre 1866 il Re sottoscriveva decreti proposti dal guardasigilli (*garde des sceaux*) Borgatti, e gli altri ministri, aspettando che venisse la loro volta (*tour*), conversavano a voce sommessa (*basse*). Due di essi, il Cordova (ministro di agricoltura, industria e commercio) ed il generale Cugia (ministro della guerra) parlavano dello spirito arguto e della indole (*caractère*) gioviale onde (*par quoi*) nell'esercito italiano si distinguono a preferenza dei soldati delle altre provincie i lombardi, e segnatamente (*particulièrement*), i milanesi. Il Re, che aveva l'udito (*l'ouïe*) finissimo, ascoltò (*écouta*) il colloquio dei suoi ministri, ed interrompendo ad un tratto la firma (*signature*) dei decreti, esclamò : — « Oh ! sì, loro signori hanno proprio ragione : i soldati lombardi ed i milanesi in ispecie, sono sempre di buon umore, sempre pronti ai motti (*plaisanteries*) arguti e spiritosi. Sentano

(*Écoutez*) ciò che è succeduto a me (*ce qui m'arriva*) pochi anni or sono. Nel 1861 passavo in rassegna (*revue*) le truppe in piazza d'Armi a Milano. Erano reggimenti di fanteria nei quali abbondavano i soldati lombardi, e fra questi non pochi milanesi. Innanzi a me ed al mio stato maggiore era un reggimento, ed i soldati, come la disciplina prescrive, tenevano gli occhi fissi nei miei. Due di quei soldati mentre avevano gli occhi a me rivolti (*tournés*), tenevano, senza scomporsi (*se déranger, changer de position*) il seguente dialogo, che, quantunque fatto a voce molto bassa, ascoltai parola per parola, giacchè come lor signori vedono ho l'udito eccellente: *Guarda, el noster Re come l'è bel e grass;* e l'altro rispondeva: *El soo anca mi, che l'è bel e grass; el se magna una provincia al dì, e te vent minga ch'el sia bel e grass?* (Guarda il nostro Re com'è bello e grasso). [Lo so (*je le sais*) anch'io (*moi aussi*) che è bello e grasso; mangia una provincia al giorno, e non vuoi (*veux*) che sia bello e grasso?] »

Un altro aneddoto, gustosissimo — che dimostra l'indole arguta e gioviale di Re Vittorio — è il seguente:

« A Napoli è in uso presso molti, se alcuno ammira un oggetto appartenente a un tale (*à quelqu'un*), sentir (*entendre*) questo rispondere: « E' vostro! » Un giorno mentre cacciava nelle vicinanze di Napoli, Vittorio fu ospitato per qualche minuto nel cortile di una casa colonica (*de paysans*). Erano in un canto due bei bambini che stavano, timorosi, guardando il Re; questi li accarezzò e domandò al proprietario della casa: — « Questi bambini sono suoi figli? » — « Son vostri, Maestà, » — rispose l'altro, spingendo (*poussant*) innanzi i bambini come per offrirli a Vittorio Emanuele. — « Miei! — rispose il Re sorridendo e facendo atto di stupore. — eppure non mi ricordo d'essere mai venuto in questi luoghi prima d'ora ».

Ecco, poi, un terzo aneddoto, non meno gustoso del precedente:

« Vittorio, quand'era a Napoli, amava recarsi al teatro San Carlino, dove recitavano commedie in dialetto napoletano attori celebri, fra cui primeggiava (*tenait le premier rang*) il celebre Antonio Petito, acclamato pulcinella. Il Re volle conoscere personalmente questi attori, primo dei quali Petito, con grande soddisfazione del popolino, che non si stancava (*ne se fatiguait pas*) di applaudire il Sovrano. Petito aveva un'ambizione, essere decorato, ed il Re lo nominò cavaliere della Corona d'Italia. Un giorno vi fu (*il y eut quelqu'un*) chi disse al Sovrano che molti decorati avevano censurato la nomina a cavaliere del Pulcinella (*polichinelle*) di San Carlino. — « Ah! sì, — rispose il Re — mi par vi sia poco da dire: Petito è un egregio artista... e poi, se vogliamo essere giusti, vi sono diversi buffoni fatti cavalieri pei meriti... di non si sa chi, e può benissimo esservi anche un Pulcinella. »

Samuel Gimaox.

(*Rassegna Internazionale*, Roma.)

La pagina del Bene.

Il coraggio di una giovane sposa.

Un fatto veramente encomiabile (*digne d'éloges*) accadde (*est arrivé*) ad Altichiero presso il ponte ferroviario della linea Padova-Bassano.

Alle ore 14 di ieri, due giovinetti di circa 12 anni si gettavano nel fiume Brenta per nuotare (*nager*), ma essendo ancor inesperti ed essendo le acque del fiume abbastanza grosse, ben presto furono travolti dalla corrente ed in breve scomparvero (*disparurent*) sott'acqua.

Se ne accorse Paccagnella Rosina, maritata Zampogna d'anni

22, la quale, senza badare (*se soucier du*) al pericolo enorme, si gettò coraggiosamente nell'acqua e nuotando come un pesce (*poisson*) raggiunse tosto uno dei ragazzi lo afferrò (*saisit*) e lo portò a riva.

Quindi si gettò nuovamente nell'acqua per salvare il secondo; e difatti dopo sforzi inauditi riuscì ad afferrare il secondo, ed a portarlo pure in salvo.

La brava donna merita i migliori elogi.

Una coraggiosa ragazza che salva una sorellina di tre mesi.

Stamane alle 8, sviluppavasi (*se déclarait*) improvvisamente, senza averne potuta scoprire la causa, un incendio nella casa di Zanon Pasquale.

L'incendio aveva invasa anche una camera dove dormiva una sorellina di tre mesi.

Una zia che ne aveva la custodia nella breve assenza della madre, spaventata, fece per (*tenta d'*) entrare e liberare la bambina, ma non potè vincere l'ardore delle fiamme. Alle grida d'aiuto della zia, più che mai spaventata, accorse un figlio suo, ma indarno, perchè egli pure retrocedette.

In questo, sopraggiunta la sorella della bambina in pericolo, di nome Federica, di anni 15, questa si slanciò risolutamente nella camera e, eroicamente, resistendo al bruciore delle vampe (*flammes*) e all' oppressione del fumo, trasse in salvo la sorellina, incolume (*saine et sauve*) mentre essa riportava parecchie bruciature, fortunatamente non gravi.

Si deve veramente al solo coraggio di questa ragazza la salvezza della tenera creatura. Ed è ben giusto che qui su, pubblicamente, venga segnalato il fatto coraggioso e generoso a giusto dovuto onore della giovane salvatrice.

Benedetta la pace !

Già da parecchi mesi le famiglie di Pietro e di Michele erano in disaccordo : cosa brutta (*mauvaise*), anche perchè abitavano lo stesso casinale (*bâtiment*) e quel vedersi sempre, quel vivere sempre insieme, si può dire, con tanto di faccie scure (*sombres*) da una parte e dall'altra, e senza scambiarsi (*échanger*) una parola, mai, senza neppure (*même*) abbassare il capo ad un saluto, proprio non (*pas du tout*) andava. E pensare che quelle due famiglie erano state buone amiche per (*pendant*) anni ed anni ! Che bei tempi, che armonia, che pace allora ! D'un tratto (*coup*), per un alterco (*dispute*) fra le donne, tutto era mutato (*changé*) sparito il buon accordo, sparito (*disparu*) il buon umore : sguardi in cagnesco (*de travers*) di qua, rapidi voltar di spalle di là, dispetti d'ambo (*des deux*) le parti e, via via, un giorno peggio dell'altro, la (*cela*) durava già da mesi.

Per verità, gli uomini avevano consigliato le mogli a far la pace, che nessuna delle due aveva tutto il torto o tutta la ragione : ma esse impuntigliate (*butées*), inasprite, non volevano cedere : e guai (*malheur*), quando si comincia così ! Invece (*au lieu*) di riparare al mal fatto e di ritornare alla pace antica, se ne allontanavano ogni giorno più. Oramai in paese se ne parlava come di vecchi rancori, che non sarebbero forse più spariti.

In fondo, ciascuna delle due famiglie, si rammaricava (*désolait*) di quello stato di cose che avvelenava la vita ; ma, per un falso amor proprio, non voleva porvi (*y porter*) rimedio e preferiva aver il malumore e il danno. Oltre al malumore — chè quando si ha rancore verso il nostro simile non si può esser sereni e contenti — bisognava considerare anche il danno dell' inimicizia. Prima (*auparavant*) Michele e Pietro si da-

van la mano l'un l'altro nei lavori dei campi: in due, l'occupazione è più piacevole e dà miglior frutto. In maggio, quando l'erba falciata (*fauchée*) di fresco stesa al sole, profumava l'aria intorno ch'era un balsamo, talvolta sopravveniva un temporale: in montagna, da una mezz'ora all'altra il cielo si muta (*change*): una ventata ed ecco l'azzurro coprirsi di nuvoloni (*gros nuages*) neri poi fulmini e tuoni che pare il finimondo. Bisogna correre ai campi, raccogliere in fretta (*à la hâte*) il fieno (*foin*), metterlo sui carri in cinque minuti e portarlo in riparo (*à l'abri*), perchè la pioggia non lo guasti: allora due braccia d'aiuto valgono un tesoro.

Ben lo sapevano Pietro e Michele che correvano l'uno in soccorso dell'altro, come fratelli; e vedevi Michele sudare, rastrellando (*ratelant*) il fieno di Pietro e cacciarlo (*jeter*) col bidente sul carro, con tanta premura (*empressement*) che non avrebbe potuto far di più se fosse stata roba (*sa chose*) sua. Ai primi (*aux premiers jours*) di luglio poi battevano il grano sull'aia (*aire*), in società; e quando gli uomini gettavano i correggiati (*fléaux*) per riposarsi qualche minuto, i bimbi di Pietro e di Michele si davan la voce (*s'appelaient*) e giù a far capitomboli (*culbutes*) insieme, su quel tappeto lucente di fili d'oro...

Le donne anche, allora, si volevan bene (*s'aimaient*) come sorelle; l'una aveva cura (*soin*) dei figlioli dell'altra, quando questa era malata. E se la domenica, di ritorno dai vespri, l'una comperava, alla panchina (*banc*, *étalage*) ch'era sul sagrato (*lieu consacré*) un soldo di bei zuccherini (*bonbons*) colorati per i suoi figlioli, ne comperava un'altro soldo per quelli della vicina.

Eppoi che dolcezza nel volersi bene, nel sentirsi il cuore in pace!

(*Continua*).

Cesarina LUPATI.

Facezia.

GIOVANOTTO ELEGANTE: Sono venuto a prendere quel vestito nuovo.

— SARTO (*tailleur*): — Mi rincresce (*je le regrette*) ma è ancora in lavoro.

— Come?! Se mi aveva detto che lavorando tutta la notte ella era certo di finirlo per oggi!

— Verissimo: ma non lavorai tutta la notte.

Massime.

Un pazzo (*fou*) fa più domande in un'ora di quante risposte potrebbe dare un saggio in un anno.

•

Sia (*soit*) agli alberi che ai popoli, la forza viene dal basso: il succo vitale sale, non discende.

•

I giocattoli per bambini: uno dei più seri capitoli d'un manuale d'educazione.

•

Un bambino si diverte più a far l'uomo assieme (*avec*) a noi che a vederci fare con lui i fanciulli.

•

Pulcinella che bastona la guardia: ecco una bella lezione sperimentale pei futuri dimostranti.

•

L'epoca nostra inventò il peggiore flagello (*fléau*) dell'infanzia: l'adorazione perpetua del bambino.

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 14 [1].

Movimento commerciale, industriale, agricolo e marittimo di Sira e delle altre isole dell' Arcipelago delle Cicladi.

Sira... Il decremento, notato nei precedenti simili rapporti di questo Consolato, del commercio di Sira, sembrava essere arenato, e l'anno 1900 segna un notevole progresso sul precedente nel campo sia dell' importazione che dell' esportazione.

Certo è che Sira avrà sempre ed ogni di più a preoccuparsi della temibile concorrenza del Pireo, che resterà indubbiamente il primo porto della Grecia per la sua prossimità alla capitale che accresce considerevolmente i suoi motivi di affluenza e i mezzi di spiegare la sua attività. Ma, a parte questa superiorità razionale, sembra che il capoluogo delle Cicladi sia destinato a conservare fra i porti del regno il secondo posto, quello appunto che occupa oggigiorno. e che gli fruttano la posizione sua geografica, la comodità e sicurezza de' suoi ripari, i facili mezzi che possiede di approvigionarsi in qualsiasi genere, in modo speciale per il carbone, di cui lo *stock* va prendendo piede ogni giorno più, la ricchezza degli abitanti e gli sforzi instancabili della sua populazione per mantenere quanto più alto possibile il prestigio dei tempi antecedenti.

(1) Voir n° 6 (20 déc. 1902), p. 216.

THÈME 15 [2].

Il giardino di mio nonno.

Questo giardino era un vero bosco di piante mezze selvatiche che si disputavano terreno, aria e luce. I fiori non vi mancavano; trovavansene in ogni stagione: in primavera dei garofani e delle viole in ogni canto qualche narciso, uno o due cespi di giacinti celesti, e tulipani rossi in gran quantità. In estate qualche giglio, qua e là dei garofanetti selvatici e tre o quattro varietà di rose. In autunno delle dalie semplici. I legumi che crescevano alla rinfusa coi fiori, non erano nè dei più scelti nè dei meglio coltivati: erano il cavolo comune, la carota ordinaria, il fagiolo primitivo, il pisello dei tempi passati, la venerabile cipolla d'Egitto.

(2) Voir n° 7 (5 janv. 1903), p. 256.

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude au professorat

des écoles normales et des écoles primaires supérieures 1902.

(Aspirantes.)

THÈME

Même texte que pour le thème espagnol (Voir 2e année, page 633).

VERSION

Un boulanger insinuant.

Messer Geri cogli ambasciadori del Papa, tutti a piè, quasi ogni mattina davanti a Santa Maria passavano, dove Cisti fornajo il suo forno avea. Al quale quantunque la fortuna arte assai umile data avesse, tanto in quella gli era stata benigna che egli era richissimo divenuto, e, senza volerla mai per alcuna altra abbandonare, splendidissimamente vivea, avendo tra l'altre sue cose sempre i migliori vini che in Firenze si trovassero o nel contado. Il qual veggendo ogni mattina davanti all' uscio suo passar messer Geri e gli ambasciadori, et essendo il caldo grande, s'avviso che gran cortesia sarebbe il dar lor bere del suo buon vino bianco; ma, avendo riguardo alla sua condizione et a quella di messer Geri, non gli pareva onesta cosa di presumere d'invitarlo, ma pensossi di tener modo il quale inducesse Geri medesimo a invitarsi. Et, avendo un farsetto bianchissimo in dosso e un grembiule di bucato innanzi sempre, ogni mattina si facea davanti all' uscio suo recare una secchia nuova e stagnata d'acqua fresca e un picciolo orcioletto del suo buon vino bianco e due bicchieri che parean d'argento, si eran chiari; e, a seder postosi, come essi passavano, cominciava a ber si saporitamente questo suo vino, che egli n'avrebbe fatto venir voglia a' morti.

BOCCACE.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, FACDOUEL dir.

Les Quatre Langues

N° 12. 20 Mars 1903. 3e Année.

Omer Rouge

PARTIE ITALIENNE

Mounet-Sully nell' « Œdipe roi » a Roma.

Con quali intendimenti estetici si può ancora riprodurre una tragedia greca, innanzi ad (*devant*) un pubblico di contemporanei ?

E sotto quale figura scenica può manifestarsi oggi, a quel pubblico, il protagonista di essa ?

Semplici domande, come si vede, e che pure hanno torturato gli attori tragici d'ogni paese sempre che si sono accinti (*essayé de*) a rinnovare, alla distanza di tanti secoli, le sensazioni rappresentative di una moltitudine così lontana da noi, non solo per il lungo tempo trascorso (*écoulé*), ma sopratutto per il movimento impresso dalla coscienza umana alla vita artistica dei popoli, attraverso il cerchio raffinatore di molteplici civiltà.

Presso i Greci l'arte drammatica abbracciava, come si sa, l'arte plastica, l'arte epica, e l'arte ritmica. La musica era intimamente congiunta alla parola. Infatti il componimento tragico, al suo nascere (*naissance*), si palesò (*manifesta*) sotto le forme del ditirambo, armonioso intreccio (*union, enlacement*) della danza con il canto. Poi venne Eschilo e dalle pieghe eleganti del ditirambo trasse (*il tira*) le prime linee della tragedia, inspirandola a tutte le forze della natura, mentre più tardi Sofocle doveva creare la tragedia complessa dell'anima umana.



Veduta del teatro romano d'Orange.

Ma gli elementi ritmici e plastici rimasero sempre un ausiliario indispensabile della tragedia, anche dopo la perfezione raggiunta da Sofocle con l'*Edipo re*.

La melopea aveva conferito alla tragedia greca un carattere indistruttibile. Lo stesso Aristoti le indica la melopea come una delle parti indispensabili allo svolgimento (*développement*) della tragedia. Lo Schlegel ha poi osservato che nei teatri greci, per un meditato effetto visuale, le figure che si disponevano sulla medesima linea assumevano l'aspetto semplice e distinto di un bassorilievo; e la cadenza del verso e la declamazione erano accompagnati dal gesto che aveva particolari atteggiamenti (*poses*, *attitudes*) di nobiltà e di grazia.

Ecco perchè uno dei maggiori errori commessi dai nostri attori è stato quello di voler congiungere — con un eguale filo interpretativo — la tragedia greca con la tragedia posteriore che fu il prodotto naturale delle susseguenti (*suivantes*) civiltà.

Shakespeare e Schiller, Racine e Corneille, Alfieri e Monti, sono separati da Sofocle più dalla rinnovata (*renouvelée*) coscienza umana che dall'abisso de' secoli.

E' dunque possibile rievocare — magari fugacemente — quelle sensazioni che i primi interpreti di Sofocle procuravano agli Ateniesi, e può un attore moderno spogliarsi di tutti i metodi interpretativi che hanno in seguito caratterizzato la tragedia ?

L'artista insigne che abbiamo applaudito iersera al *Valle* si annunziò, ne' suoi trionfi, come un verace (*vrai*) continuatore delle espressioni plastiche che costituivano l'essenza della tragedia greca, e pur non potendo far risorgere(*renaître*), in tutti i suoi particolari, il mirabile bassorilievo delle rappresentazioni greche, si disse che ne aveva saputo derivare, con uno studio di paziente ricostruzione, più di un raggio (*rayon*) di bellezza. La speciale riproduzione che egli diede nel teatro antico di Orange della tragedia sofoclea parve si avvicinasse — nell' impressione che ne ricevettero quegli spettatori — al quadro scenico dell'antica Grecia, che risorgeva all'improvviso, scotendo (*secouant*) la polvere de' secoli, e ritrovava una cornice (*cadre*) suggestiva nelle linee del vetusto (*antique*) edifizio e nella natura circostante.

E così il nome del tragico francese volò per il mondo associato a quello di *Edipo re*, non nel senso che ordinariamente si suole (*on a coutume d'*) attribuire all' interprete ammirato di un'opera teatrale, ma come quello di un geniale ricostruttore di tutte quelle arti ritmiche e plastiche che costituivano la precipua (*principale*) essenza della tragedia.

Ha realmente Mounet-Sully scrutato (*scruté*) con gli occhi e con la fantasia le più impercettibili linee delle statue greche, ed ha indovinato gli antichi ritmi e le antiche armonie ?

Lo spettacolo di iersera al *Valle* ci ha, senza fallo (*doute*), trasportato in un nuovo mondo scenico. La drammaticità dell' *Edipo re*, pure così famigliare al nostro pubblico per la nobile prova di un attore italiano, ci è apparsa oscurata dagli elementi esteriori, ricchi di bellezza e di severità, che l'attore francese fa vieppiù emergere nella sua composizione.

La sua maschera non ha nulla di comune con le consuete (*habituelles*) espressioni del dolore e del furore ; noi vi scorgiamo (*découvrons*) i sensi di un'angoscia trapassata, le sofferenze di un'anima che non è più la nostra, l'energia di un imperio di tempi remoti (*reculés*). E parimenti il gesto si eleva e si atteggia con una solennità, con una beltà, con una eleganza, appartenenti ad un'estetica anteriore.

Mounet-Sully è entrato nel corpo e nello spirito del suo personaggio, con la mente (*l'esprit*) sempre rivolta agli elementi che contribuivano a costituire le diverse parti della tragedia greca. La sua recitazione — violenta, energica, tonante — contribuisce ad accrescere questa singolare illusione scenica.

Io non ripeterò il paradossale giudizio del Pèladan che negli effetti vocali che trae (*tire*) il tragico francese dall' interpretazione dell' *Edipo re* ha riscontrato delle armonie wagneriane ma è certo che non poche apostrofi di *Edipo Re*, come le profferisce Mounet-Sully, producono l'effetto di tuoni minacciosi, rombanti (*grondants*) a lungo.

La figura dell'infelice personaggio di Sofocle, terribilmente colpito dal fato, ritrova inoltre la sua luce

ed il suo rilievo in tutta la sapiente preparazione del quadro che al *Valle* è potuto apparire completo se non come nel teatro d'Orange certo come alla *Comédie Française*; e ciò per il prezioso ausilio di Ermete Novelli.

La scena innanzi alla reggia (*palais royal*) di Tebe era stata dipinta appositamente; e tutti gli attori della compagnia Novelli si erano prestati, con lodevole spirito di *camaraderie*, a rappresentare il popolo ed i soldati, animando in tal modo la scena di figure che accompagnavano l'azione e l'interpretavano ne' diversi movimenti.

Un altro elemento d'interesse è costituito dalla grave e malinconica musica del Membrée, che precede ogni episodio della tragedia, e sottolinea tutte le strofe del coro.

Accanto al Mounet-Sully fu apprezzata la signora Lerou, che sosteneva (*jouait*) la parte di *Giocasta*. Gli altri attori, del resto — malgrado la declamazione francese ci appaia (*paraisse*) così enfatica e artificiosa — erano intonati al metodo recitativo del Mounet-Sully.

Il successo del tragico illustre, per la novità inaspettata della sua interpretazione, non sembrò entusiastico, ma fu schietto (*franche*) e caldo alla fine dello spettacolo. Egli si dovette presentare parecchie volte alla ribalta (*rampe*).

Splendida la sala del *Valle*: tutto il mondo intellettuale della capitale vi si era dato convegno. Notata, nel suo palchetto di seconda fila, la veneranda Adelaide Ristori.

(*Tribuna*, di Roma.)

Il microbo della rabbia

scoperto dal prof. Sormani.

Ci siamo recati ieri a Pavia, a chiedere (*demander*) al prof. Sormani, l'illustre titolare della cattedra d'igiene in quella Università, qualche dettaglio a proposito dei suoi studi sul microbo della rabbia, studi i cui (*dont*) risultati, comunicati sere fa (*il y a quelques jours*) all'Associazione medica di Pavia, hanno giustamente suscitato non poco interesse fra i medici e nel pubblico.

Abbiamo trovato il professore proprio (*justement*) intento ai suoi prediletti studi sull'idrofobia, nell'ampio e bel laboratorio dell'Istituto universitario d'igiene. Stava preparando delle *colture* con tessuto cerebrale tolto (*enlevé*) da una cagna (*chienne*) appena allora morta per un'infezione sperimentale; e le informazioni e le spiegazioni, di cui egli ci fu largo (*qu'il nous prodiguait*) diventavano immediatamente una *leçon de choses*, poichè eran raccolti lì intorno animali di esperimenti, pezzi anatomici preparati microscopici, culture microbiche, tutto insomma l'enorme materiale delle ricerche personali del professore.

La scoperta del prof. Sormani è destinata a riempire una lacuna lamentata (*déplorée*) finora (*jusqu'à présent*) dalla scienza medica. L'idrofobia era una delle poche malattie sicuramente infettive, di cui non era noto l'*agente specifico*, l'elemento individuale del contagio, il germe insomma. Mentre da parecchi anni noi conosciamo i microbi della tubercolosi, della difterite, del colera, ecc., sfuggiva alle nostre ricerche il microbo dell'idrofobia. Ne seguiva (*il en résultait*), che quegli esperimenti di trasmissione, d'immunizzazione, ecc. che riescono (*sont*) relativamente facili nello studio delle altre infezioni — dove ci si serve direttamente dell'agente infettivo ottenuto in *culture pure* — riuscivano invece monchi (*tronquées*) ed imperfetti nello studio della rabbia, dove si era obbligati a servirsi di quel *virus fixe*, che viene ancor oggi preparato secondo le istruzioni di Pasteur e che, constando d'un materiale ottenuto da tessuti dell'animale infetto, non ha nessuna delle qualità di semplicità, di nettezza, di purezza (osa dire il batteriologo) presentate dalle colture dei microbi isolati. La dottrina (*théorie*) della rabbia quindi, a malgrado delle geniali scoperte del Pasteur, si trovava, rispetto alla dottrina delle altre infezioni, in uno stato d'inferiorità palese (*évident*). Ora, il riempire una tale lacuna non ha soltanto un interesse scientifico o dottrinale, ma anche un interesse pratico. E cioè, sebbene la cura antirabbica Pasteur goda in generale un grande favore, non è a tacersi (*on ne peut nier*) che contro di essa ancor oggi molti medici ed igienisti

elevano vivaci obbiezioni, e che essa racchiude (*renferme*) in sè molti elementi di empirismo. La scoperta del microbo della rabbia fornirebbe alla scienza il mezzo più rapido per rischiarare tutto ciò che v'è ancora di oscuro nei metodi del Pasteur, sottoponendoli al controllo decisivo del preparato batteriologico, e cioè della *cosa veduta*, mentre ci si dovrebbe accontentare finora di valutarli in base ai dati statistici che sono sempre alquanto equivoci e non prettamente (*purement*) scientifici.

Inoltre, scoperto il microbo dell'infezione, la cura stessa subirà indubbiamente una semplificazione enorme. Data infatti la necessità dei suoi elementi d'empirismo la cura Pasteur è oggidì, com'è noto, molto lunga e circostanziata. Le *colture pure* del microbo renderanno invece possibile la preparazione delle antitossine, dei sieri (*sérums*) di sostanze curative insomma ben altrimenti semplici e fisse nella loro composizione e nelle loro proprietà biologiche. E tali sostanze troveranno una diffusione sufficiente anche nei centri minimi di popolazione; e ad un metodo di cura complicato, dispendioso, legato a grandi istallazioni isolate e specialissime quali gli Istituti antirabici, ne verrà sostituito un altro, facile, breve, a portata d'ogni medico condotto, non oltrepassante le risorse di una cura ambulatoria (*mobile*), come d'altronde i sieri terapeutici in genere.

Il microbo scoperto dal prof. Sormani appartiene alla numerosa schiera (*groupe*) dei microbi *polimorfi*, e cioè esso si presenta sotto forme varie : talora di micrococchi, e cioè di corpicciuoli rotondi, tal'altra di bacilli, e cioè di corpicciuoli a bastoncino, tal'altra ancora, ma molto raramente, nella forma alquanto più complessa del *blastomicete*. Esso viene ottenuto così dal tessuto nervoso come dalle ghiandole salivari dell'animale infetto : in casi rari può venire ottenuto anche da altri organi. E' possibile isolarlo e provocarne la moltiplicazione in *culture pure* trasportandolo in mezzi (*milieux*) opportuni, che sono sensibilmente gli stessi già d'uso corrente in batteriologia : il brodo, il latte, la patata, la barbabietola (*betterave*), ecc.

(*Continua.*)

Ry (*Corriere della Sera*, Milano.)

In Albania.

Scutari.

... Scutari, collocata all' orlo (*bord*) estremo della pianura che segue il golfo dell' Adriatico tra Dulcigno e la foce (*embouchure*) del Drin, la così detta Zadrima, rappresenta l'accesso più importante all' interno dell' Albania settentrionale, ed è quasi il solo punto che mantiene i contatti di questa col mondo civile. Anche la vicinanza del Montenegro contribuisce ad accrescerne (*en accroître*) l'importanza. Non è perciò città sconosciuta, e sembrerebbe inutile parlarne, se anche la guida del Marcotti (*L'Adriatico orientale da Venezia a Corfù*. Firenze, 1899), non ne desse (*n'en donnait pas*) notizie scorrette (*incorrectes*), tali (*capables*) da allontanare piuttosto che da attirare il viaggiatore.

Essa ha apparenza del tutto turca, specialmente per le vie (*rues*) fiancheggiate da alti muri, che recingono (*entourent des*) giardini, per il pessimo selciato (*pavage*), dove spesso sono collocate delle pietre, come a Pompei, a fine di permettere il passaggio da un marciapiede (*trottoir*) all'altro, quando l'acqua scorre nel mezzo; per i spessi (*nombreux*) cimiteri in mezzo all' abitato (*lieux habités*): per i caratteri degli abitanti, sui quali, anche se cattolici, l'islamismo ha avuto forse più influenza che altrove (*ailleurs*). La illuminazione (*éclairage*) vi è scarsissima (*très pauvre*) e i viandanti girano, di notte, con le lanterne, mentre le pattuglie di soldati vanno facendo la ronda. Il passeggiare (*se promener*) sarebbe certamente cosa noiosa se non attraessero (*attiraient*) i costumi originali dei cittadini, mussulmani o cattolici che siano. Se infatti le Albanesi mussulmane, notevoli (*remarquables*) per il loro mantello *bleu* dagli orli (*aux bords*) ricamati (*brodés*) in oro,

coi loro larghi pantaloni, hanno tutta la testa avvolta nel mussolo bianco e lasciano vedere solo gli occhi, le cattoliche incedono (*marchent*) tenendo sulla bocca il mussolo bianco che scende sul petto (*poitrine*), e camminando pomposamente nel loro costume poco grazioso, con i larghi pantaloni nero-violetti, con la giubba (*camisole, veste*) di stoffa granata coperta di ricami in seta nera e sopra di essa il largo mantello di panno (*drap*) scarlatto, riccamente ricamato sul petto, di cui il collare (*collet, capuchon*) quadrato ricopre la testa. Certamente più eleganti sono gli uomini, sia discendenti da antiche famiglie di bey col piccolo fez dal pennino (*aigrette, gland*) largo e pesante di seta azzurra che scende sul collo, con la veste rossa dai pesanti ricami di seta nera, col *gilet* incrociato (*croisé*) coperto di ricami d'oro, con la voluminosa fustanella o gonnella (*jupon*) bianca a infinite pieghe, con la cintura di seta, sopra la quale è affibbiato (*bouclé*) il *silah*, la larga cintura di cuoio (*cuir*), e in cui si colloca il *revolver*, la bacchetta d'argento, che serviva a caricare (*charger*) le antiche pistole a pietra focaia (*à fusil*), e la cartuccera d'argento; sia invece che si tratti dei cattolici col piccolo berretto rosso o col fez dal grande pennino, con la piccola veste rossa senza maniche (*manches*), dai recami neri, col *gilet* di seta rossa o violetta rigata (*rayée*) di bianco, coll' altro gilet a ricami neri coi larghi pantaloni di lustrino nero, fermati (*arrêtés*) al ginocchio, con le calze di cotone bianco.

È inoltre s'incontrano ad ogni passo ufficiali e soldati, che avevo occasione del resto di vedere ogni mattina. Alle 5 infatti la banda (*musique*) mi svegliava e sotto la finestra passava il reggimento dei soldati, sporchi (*sales*), male in arnese (*équipés*), senza calze (*bas*), ma dall' aspetto fiero e chi mi destavano meraviglia (*m'émerveillaient*) per il loro marciare sicuro in quelle vie e con quelle scarpe (*souliers*)!



Albania.

A Scutari tutti parlano l'italiano che è la seconda lingua del paese. Ed è tanta la coscienza di ciò, che a Niksic' burlavano (*ils se moquaient de*) quel *pope*, il quale cambiava copricapo (*couvre-chef*) col cambiare di territorio, perchè avendo dimorato lungo tempo a Scutari non aveva appresa la lingua nostra; ed egli stesso si maravigliava di ciò. Tutte le tradizioni a Scutari sono italiane. Città di commercio prima in rapporti con Venezia, ora a preferenza con Trieste, ha bisogno di quella che è lingua commerciale dell' Adriatico: l'italiana. L'Austria contribuisce a mantenervi l'italiano, che è la sua lingua pel commercio marittimo; i Gesuiti, i peggiori nemici dell' Italia nuova nel paese, v'insegnano in italiano; le

nostre scuole sono frequentatissime, e maggiore potrebbe essere la loro influenza si più largamente le aiutassimo (*aidions*) Visitammo le nostre scuole e l'eccellente esposizione dei lavori ammirata dagli Scutarini che vi si affollavano (*s'y pressaient*): ed avevano ragione di ammirarla, perchè anche nelle ragazze Albanesi si constata ciò che rilevai l'altr' anno in Egitto, quanto cioè sia connaturata (*innée*) nei popoli orientali l'attitudine al ricamo (*broderie*) ed il senso del colore. Anche l'esposizione dei disegni meritava di essere vista; pregevoli (*remarquables*) tra gli altri i disegni di un ragazzo Albanese, che dovrebbe trovare in Italia degli aiuti per proseguire in quello studio, aiuti che ridonderebbero (*rejailliraient, tourneraient à notre*) a vantaggio nostro presso quel popolo fiero di sè. E ci convincemmo (*convainquîmes*) che alla scuola d'arti e mestieri, da più anni progettata ed ora (*à présent*) in via di attuazione (*exécution*), conviene da parte nostra pensare sul serio.

Quattro giorni rimanemmo (*restâmes*) a Scutari, incantati dalle gentilezze onde ci furon larghi (*que nous témoignèrent*) tutti i pocchissimi Italiani ivi residenti, anzitutto (*et surtout*) il nostro medico dott. Tebbex e la sua gentilissima signora, le autorità turche, il buon Sciukri, che fu nostro maestro per gli usi e sentimenti musulmani, e in prima linea fra tutti il nostro valentissimo console generale Leoni, conoscitore perfetto del paese.

Fu lui ad ottenerci dal *valì* il permesso di visitare il castello, dove ci recammo (*rendîmes*) preceduti da un *cavass* del Consolato e seguiti da due *zaptiè*, ed accompagnati dal gentilissimo signor Omer, aiutante di campo del valì. Eravamo tutti a cavallo ed attraversando il paese così accompagnati per visitare il castello veneziano, destavamo (*excitions*) una naturale curiosità.

Dove sia stata (*où se trouvait*) l'antica Scodra, la capitale del regno illirico, e poscia (*plus tard*) la città romana, a me non è riuscito di sapere: cosa probabile parmi (*il me semble*) che proprio sul monte Rossafa, dove ora sorge (*s'élève*) il castello, sia stata l'acropoli, svolgendosi la città verso il moderno *bazar* sulla Bojana. Altrimenti converrebbe (*il faudrait*) di andare a cercare la città molto più nell' interno.

Questo monte ad ogni modo dovette essere fortificato in tutti i tempi.

La Fortezza, secondo una leggenda serba, è stata construita dal re Vukagin e dai suoi fratelli Ugliescia e Goiko, cui per molti anni una fata (*fée*) impedì che recassero a termine (*achevassent*) il lavoro, finchè la giovane moglie di Goiko non fu seppellita (*ensevelie*) viva nelle fondazioni. Ma la fortezza, quale si vede ora, appare opera dei Veneziani, che tennero (*possédèrent*) Scutari dal 1440 al 1479. Residenza del valì sino al settanta, oggi è presidiata (*gardée*) da solo pochi soldati. L'abbandono è evidente. Il leone di S. Marco sulla porta è rovinato (*tombe en ruines*); la chiesa non è più nemmeno moschea; tra i cannoni moderni giace esposta alle intemperie una spingarda (*espingard, machine de guerre propre à abattre les murailles*) veneziana a retrocarica. Qua e là notansi pure delle tombe.

Il panorama è splendido. La larga Bojana, con le sue lenti acque e le sue *londre*, il lungo ponte di legno e accanto ad esso il *bazar*, il lago dove si scarica nella Bojana, la estesa città di Scutari in lontananza, dietro ad altre colline, coi suoi minareti, i suoi giardini e la corona di monti, ai piedi una bella moschea, il Chiri col suo ponte, la vasta pianura, e qua e là dovunque (*partout*) piccoli villaggi composti di poche case.... Ovunque vi affacciate (*jetiez les yeux*) si presenta un nuovo spettacolo, che non vi fa allontanare (*vous éloigner*). E cercate coll' oc-

chio ai piedi della collina gli avanzi (*restes*) della chiesa della Vergine del Buon Consiglio, di cui l'immagine, dicesi (*dit-on*), fu portata dagli angeli a Genazzano di Roma all' arrivo delle soldatesche turche: luogo di reverenza infinita per i cattolici albanesi.

Sempre ricordi (*souvenirs*), soltanto ricordi. Nel ritorno nessuno di noi parlava, Ricordavamo le due gloriose inutili difese di Antonio Loredano e di Antonio di Lezze, e la pittura di Paolo Veronese nella sala del Maggior Consiglio a Venezia, ma ricordavamo insieme che Venezia se per poco dominò il paese politicamente, lo dominò sempre commercialmente, ed ancor oggi, qui, tutto quanto è (*tout ce qu'il y a de*) buono è di Venezia, e fuor (*hors*) di Venezia non v' è altro paese. La missione dell' Italia nuova deve essere quella di Venezia: protettrice delle popolazioni levantine, deve destarne (*en réveiller*), senza idee di conquista, le energie di cultura e trarne (*en retirer*) e dare vantaggio. Sognavo (*je songeais*): L'Adriatico e i mari del Levante solcati (*sillonnées*) da ogni parte da navi con due insegne (*oriflammes*): la croce sabauda (*de Savoie*) sul tricolore di poppa (*poupe*), il leone di San Marco sulla fiammella dell' albero di trinchetto (*misaine*).....

Dante Vaglieri.
Prof. nell' Università di Roma.

(*Rivista d'Italia*, Roma.)

Benedetta la pace!

II

Coloro che più pativano (*souffraient*) di quell' inimicizia, erano i bimbi. Si vedevano ogni giorno, ogni ora, avevan il cortile, l' aia, l' orto in comune e... guai a salutarsi, guai a sorridersi, guai a cercare di giocar insieme!

Se Tonio il figlio di Michele, un bel ragazzotto di dieci anni, credendosi inosservato faceva l' atto di avvicinarsi a Gigetto, il piccolino di Pietro, ecco, far capolino (*se montrer à la fenêtre*) alla finestra comar Lena, la mamma sua, e fargli certi occhiacci (*gros yeux*) come se volesse mangiarlo vivo, oppure ecco scappar fuori (*sortir comme un beau diable*) comar (*commère*) Teresa, la moglie di Pietro, e prendersi il piccino per un braccio e tirarselo in casa, quasi che corresse pericolo di esser morsicato (*mordu*) da una vipera.

Era proprio una passione, perchè Tonio voleva un gran bene a Gigetto, piccolino di quattro anni, roseo e biondo, un vero angioletto come quelli dipinti nel coro della chiesa; gli voleva bene perchè era piccolo, perchè era biondo, perchè era un batuffolino (*petit paquet*) da potersi prendere fra le braccia, da mangiarsi a baci; e lui, Tonio, si sentiva un gigante appresso del piccino e lo avrebbe voluto colmare (*combler*) di tenerezze e metterlo nella gerla (*hotte*) e portarlo su per i monti, fra i noccinoli (*noisetiers*) e i rovi (*ronces*) su su, fino a quelle punte bianche di neve che spuntando (*se dressant*) all' orizzonte dietro montagne turchine (*bleues*) parevano nubi. Invece, nulla! Bisognava vederselo lì davanti sempre, e fingere di non vederlo mai; bisognava sentirsi chiamare da quella vocina (*petite voix*) tutta vezzi (*charmante*): "Tonio, vieni qui..." e vedere i cenni (*signes*) d' invito di quella manina, senza poter rispondere...

Tonio durava una gran fatica (*avait de la peine*) a vincersi e, guardando di sottecchi il piccino, mandava dei sospironi che gli sollevavano il petto, come se ci stesse (*s'il y avait*) dentro un cruccio (*chagrin*) troppo grande.

Quante volte si sentiva tentato di dare uno strappo (*secousse*) alla mano della mamma che lo tratteneva e di correre da (*vers*) Gigetto! Quante volte, vedendo il piccino sorridergli dalla soglia di casa sua, era lì per prenderselo tra le braccia, a dispetto di tutto e di tutti... Una volta per altro, mentre proprio si trovavan loro soli nell'orto (*jardin*), gli aveva scoccato (*décoché*) un bel bacione (*gros baiser*) sul viso e gli aveva riempito le tasche (*poches*) di nocciole; un'altra volta, di sera, sotto al porticato buio (*sombre*), mentre gli altri cenanavo (*dînaient*), se l'era fatto sedere vicino, in un gran mucchio (*tas*) di paglia, vicini che ci stavano come in un nido caldo; e aveva incominciato a raccontargli la storia di *Rosaspina* addormentata nel bosco, mentre quel furbo di Gigetto, ascoltando, a bocca aperta, frugava (*fouillait*) nei taschini di Tonio a cercarvi le nocciole... Che bella sera, quella!

L'aia era tutta bianca di luna; una cicala cantava su un frassino (*frêne*) al di là dell'orto; da un cascinale vicino, veniva il mormorar sommesso (*étouffé*) di molte voci, che recitavano il rosario... Tonio sentiva da presso lo sgranocchiare (*action de croquer*) delle nocciole. Gigetto gli aveva ficcato (*fourré*) scherzosamente (*pour rire*) i gusci (*coquilles*) nel collo, e gli pungevano (*piquaient*) la schiena (*dos*), ma che importava? Poi il piccino gli si era addormentato sulle ginocchia dopo avergli buttato (*jeté*) le braccia intorno al collo... ed egli non aveva fatto altro che portarlo piano piano in cortile, adagiarlo (*l'étendre*) sulla panchina presso la casa di Pietro... e via! Comar Lena, uscendo col lume ad olio, e chiamando il piccino l'aveva trovato là...

(*Continua.*) Cesarina LUPATI.

Facezie.

Una donna si presenta all'ufficio telegrafico tutta turbata (*troublée*):
— Vorrei (*je voudrais*) telegrafare a mio marito per dirgli che il bambino è malato, che il giovine di negozio è fuggito via con metà (*moitié*) del denaro, che il tetto della casa minaccia rovina e che quindi è necessaria subito la sua presenza. Come potrei fare per dirgli tutto in poche parole? —

TELEGRAFISTA: — Gli dica così « Buone nuove; torna (*reviens*) immediatamente ». Spenderà (*vous dépenserez*) meno e sarà più sicura di vederlo arrivare.

* * *

In una trattoria.
— Olà, cameriere! Che porcheria è questa? Voi state asciugando (*essuyant*) i piatti col vostro fazzoletto da naso?
Il cameriere, con serietà:
— Eh! Tanto è già sudicio (*sale*), e domani lo cambio.

* * *

Viaggiando in ferrovia.
— Ah! signora, ella è adorabile, e se vuole, io la sposerò subito.
La signora ridendo:
— Ah! un vero matrimonio a vapore.
— Poichè siamo su un treno, è naturale!

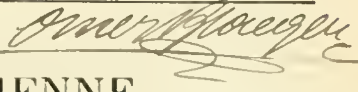
* * *

Tra due mendicanti.
— Senza il mio cane, io finirei per morire di fame.
— E come?
— Figurati che l'ho venduto già sei volte; ma mi è così fedele che ha sempre fatto ritorno a casa!

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, FACDOUEL dir.

Les Quatre Langues

N° 13. 5 Avril 1903. 3e Année.



PARTIE ITALIENNE

La telefonia senza fili.

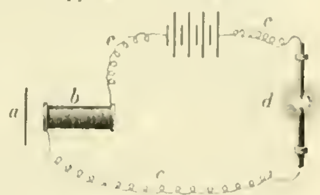
Dopo la telegrafia senza fili, non poteva tardare la telefonia senza fili basata, per ora, su diversi principî. Si tratta qui di fruire (*utiliser*) della luce delle lampade ad arco per la trasmissione dei suoni.

Già da diversi anni si erano fatte osservazioni sui suoni trasportati a distanza mercè (*grâce à*) queste lampade (fotofonia); l'*Elektrotechnische Zeitschrift* ci dà notizia degli ultimi esperimenti fatti su questa via ed i cui risultati non tarderanno a rendere pratica e diffusa la telefonia senza fili, se altri ingegni (*appareils*) non verranno a farci sbalordire (*surprendre*) con nuovi trovati (*découvertes*) ancor più portentosi e più semplici.

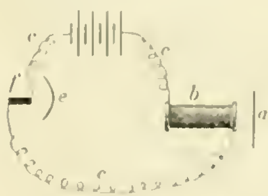
Per ben comprendere gli esperimenti ai quali si accenna (*dont il s'agit*) occorre (*il faut*) ricordare che se nel circuito di un generatore di corrente elettrica (pile, dinamo, ecc.) si inserisce una elettrocalamita (*électro-aimant*) ed a conveniente distanza dalla testata del nucleo (*noyau*) si pone una lamina (*plaque*) capace di vibrare sotto l'azione di un suono, questa lamina nella vibrazione si avvicina o si allontana dal nucleo determinando in esso diminuzioni od aumenti di intensità magnetica e cioè formazioni di correnti che, per la loro direzione, vanno ad aumentare o diminuire la intensità della corrente preesistente e viceversa.

In relazione a quanto è detto dalla *Elecktrotechnische*, lo Schüeckert ideò gli apparecchi di trasmissione e di ricezione. L'apparecchio trasmettitore sarebbe stato costituito da un circuito vivo, comprendente una lampada ad arco; da una elettrocalamita, inserita in tale circuito; da una lamina capace di vibrare alla testata del nucleo della elettrocalamita. I suoni emessi in vicinanza della lamina producono, per quanto è stato or ora (*jusqu'à présent*) ricordato, variazioni nella intensità della corrente e conseguentemente variazioni nella intensità luminosa dell'arco.

Apparecchio trasmettitore.



Apparecchio ricevitore.



a) Lamina capace di vibrare sotto l'azione di un suono. — *b*) Elettro-calamita. — *c*) Circuito vivo. — *d*) Lampada ad arco. — *e*) Specchio parabolico. — *f*) Cilindretto di selenio.

L'apparecchio ricevitore sarebbe stato costituito da un circuito vivo comprendente un cilindretto di selenio (*sélénium*), situato sull'asse (*axe*) ottico di uno specchio (*miroir*) parabolico rivolto verso l'apparecchio trasmettitore; da una elettrocalamita, inserita in tale circuito; da una lamina capace di vibrare disposta, anche qui, alla testata del nucleo. Lo specchio parabolico riceve le variazioni luminose della lampada ad arco, le riporta sul cilindretto di selenio ed essendo questo più o meno conduttore dell'elettrico, secondo l'azione dell'energia raggiante alla quale si trova sottoposto, tali variazioni luminose determinano variazioni di resistenza nel circuito che, ripor

tate nell'intensità $\left(I = \frac{E}{R}\right)$ e nella elettrocalamita, fanno vibrare la lamina riproducendo i suoni emessi alla stazione di partenza.

Il selenio che deve servire per l'apparecchio anzidetto (*décrit ci-dessus*) non è quello ordinario di fusione, giacchè in tale stato presenta resistenza grandissima al passaggio delle correnti elettriche, senza essere sensibile alle variazioni di luce; dovrebbe invece avere una conveniente preparazione la quale risulterebbe dalla fusione e dalla permanenza subito dopo (*tout de suite après*) questa, e per qualche ora, sui 220° di temperatura, lasciandolo poi raffreddare lentamente.

L'apparecchio ricevitore dello Schückert misura 350^{mm} di diametro; le batterie elettriche varieranno d'intensità a seconda della distanza a cui deve essere trasmesso il dispaccio telefonico; si adoprerà così una batteria elettrica con una intensità di corrente di 4 à 5 ampères per dispacci da uno a due chilometri; batteria dell'intensità di 8 à 10 ampères per 3 a 4 chilometri; di 12 a 16 ampères per 5 a 7 chilometri.

Esperimenti fatti a 7 chilometri sono riusciti perfettissimi di notte e di giorno; di giorno però è d'uopo proteggere il ricevitore dai raggi solari mercè una tettoia.

Ettore Beltrami.

(*La Domenica del Corriere, Milano.*)

Il microbo della rabbia

scoperto del prof. Sormani

(*Fine.*)

Ma appunto a causa della sua *polimorfia*, e cioè della facilità con cui cambia forma a seconda delle modalità di sviluppo, mutano grandemente l'aspetto suo e l'aspetto delle *colonie*, a seconda (*selon*) del terreno di cultura adoperata. Così nell'un mezzo di cultura la colonia ha l'aspetto di una nubecola (*amas nuageux*), e nell'altro, quello d'un grosso fiocco (*flocon*), e nell'altro ancora, quello di placche ramificate, ecc. Questa *polimorfia* comunque non è capricciosa che in apparenza: essa segue dei modi, che le ricerche più pazienti finiscono col determinare nettamente. Che se all'inizio (*debut*) di tali studi la polimorfia del microbo è di grande impaccio (*gêne*) allo studioso, essa fornisce più tardi dei punti d'appoggio numerosi per la scoperta delle varie condizioni di vita e di sviluppo del microbo stesso.

Le colture pure, che mettono capo (*aboutissent*) alla produzione di colonie dove il microbo specifico si è riprodotto in miriadi di esemplari, forniscono naturalmente un materiale ben più ricco di (*que*) quello fornito dai preparati microscopici, che consistono in frammenti di tessuti infetti, e dove i microbi si trovano in numero scarso (*petit, rare*), associati spesso a microbi d'altra specie li presenti accidentalmente e non interessanti, sparsi a casaccio (*au hasard*) e talora nascosti (*cachés*) in seno agli elementi anatomici del tessuto stesso: cellule, fibre, vasi. Pure anche nei preparati microscopici il prof. Sormani riuscì a rintracciare (*découvrir*) il microbo specifico abbastanza spesso, sicchè anche per questa via è confermata la scoperta. Ma il materiale di studi completo e, per così dire, più *brillante*, è fornito, come dicemmo, dalle culture pure. E l'ottener queste non è già più straordinariamente difficile quando si sia padroni dei dettagli di tecnica necessaria. Di tali culture, il prof. Sormani ne ha ottenute a quest' ora parecchie centinaia. E il numero dei risultati positivi, e cioè dei casi, in cui l'innesto (*l'ensemencement*) d'un po' di materiale infetto nel terreno opportuno mette capo (*conduit*) alla produzione d'una colonia dei microbi specifici, è molto maggiore del numero dei risultati negativi, di quelli cioè, in cui l'innesto con materiale infetto riesce (*réussit*) affatto (*tout à fait*) sterile o mette capo alla produzione di colonie di microbi non specifici.

Ora sorge naturale la domanda. Come mai, dopo tanti anni, dacchè (*que*) fiorisce la batteriologia, e un numero così grande di studiosi tentò di scoprire il bacillo della rabbia, questo riuscì a sfuggire finora all'occhio della scienza? La risposta che a questa domanda dà il prof. Sormani, è semplice ed

esauriente (*complète, définitive*). Anzitutto (*tout d'abord*) le ricerche degli studiosi non sono state tutte vane: dei microbi della rabbia già ne furono descritti, e vari, e da varî autori. Ma a fissare i disparate scoperte in un corpo solo di risultati costanti ed armonizzanti fra loro, due furono gli ostacoli. In primo luogo il microbo della rabbia è *polimorfo*: accadde (*il est donc arrivé*) quindi che il più (*la plupart*) degli studiosi lo rintracciavano bensì nelle sue varie forme, ma non riuscivano a vedere il nesso (*lien, trait d'union*) biologico fra quelle forme, e quindi pensavano piuttosto d'avere sott'occhio dei microbi incostanti, accidentali e quindi non specifici. Ed invece lo studio comparativo delle varie forme, la constatazione degli stadi di passaggio, ecc., richiede una quantità enorme di controlli e di ricerche. Il prof. Sormani attorno a questi controlli e a queste ricerche spese (*dépensa*) invero un lavoro quasi esclusivo durante parecchi anni, e constatò che appunto ciascuno di essi aveva, a un dato momento dello sviluppo della sua scoperta, un valore decisivo.

Inoltre il microbo della rabbia è piccolissimo, fra i più piccoli conosciuti. Incomincia ad essere visibile a ingrandimenti di 1200-1500 diametri; e lo studio in dettaglio è possibile solo ad ingrandimenti di 2000-3000 diametri. Ora si comprende come a proseguire degli studi su microbi così piccoli abbisognino dei mezzi di ricerca — obbiettivi ed oculari, metodi di illuminazione, pratica di microscopia — che non esistono se non in un piccolo numero di centri scientifici e sono utilizzabili solo da una classe di studiosi specialmente pazienti.

Pazienti fu la parola usata (*employée par*) dal prof. Sormani. Essa parrà (*paraîtra*) certamente ai lettori troppo discreta e modesta. Certo la profondità degli studi del Sormani e l'ampiezza dei risultati da lui ottenuti fanno confidare che la sua scoperta uscirà ben presto dalla cerchia ristretta del laboratorio per affermarsi nel campo della pratica generale, a maggiore onore di quella scienza, di cui il Sormani è un cultore tanto appassionato, quanto valente.

Ry (*Corriere della Sera*, Milano).

Benedetta la pace!

III

Un giorno, di domenica, Pietro tornò sull'argomento del loro rancore coi vicini, e rimbrottò (*gronda*) la moglie: — Causa vostra, se si sta male... Per una sciocchezza (*bêtise*) da nulla venire a odiarsi così... è una vergogna!

La Teresa si volse, che stava curva (*penchée sur*) al fuoco, cucinando il desinare (*dîner*), e ribattè (*répliqua*) stizzosamente (*irritée*):

— Andate voi a dire una parola di pace, se vi accomoda! Crederanno che vogliate domandar perdono... noi, che abbiamo ragioni da vendere. —

— Oh, per questo... c'è un po' di torto anche da parte nostra, non foss' altro che nel serbare (*conserver*) collera per quel piccolo diverbio (*discussion*)... Acqua passata non macina (*moud*) più.. —

— Benissimo, voi vi consolate! io no. Allora dimentichiamo (*nous oublions*) il male ricevuto come fanno le bestie?... Dove avete un po' di amor proprio? Sarebbe bello, per loro, l' andare ad invitarli a cena e dire: Scusate tanto del disturbo (*dérangement*), e grazie dell'onore che ci avete fatto, maltrattandoci... Serva sua! A questo non ci arrivo (*je ne vais pas jusque-là*)!.. Il danno mi basta (*suffit*) non voglio le beffe (*railleries*)! —

— Per questo le beffe le vedete voi... — riprese flemmaticamente il marito — Scommetto (*je parie*) che Michele e sua moglie e tutti ci accoglierebbero a braccia aperte e sarebbero ben contenti di tornare in pace...

— Sfido io, fargliela (*en finir* a così buon mercato! Si tengano pure le loro braccia aperte, per me non ci casco (*je n'y tombe pas*)! Se hanno voglia di tornare in pace, tocca a loro fare il primo passo. —

Ed eccoci sempre qui: *tocca* (*c'est*) *a noi, tocca a loro!* Stamane il curato ha spiegato il Vangelo: era la predica di Gesù sul monte. Dovevate sentire! Altro che *tocca a me, tocca a te!* È peccato grande serbare (*garder*) collera anche un giorno solo, pure avendo ragione; Gesù ci ha raccomandato di perdonare le offese, e ce lo ha insegnato; a chi gli diede uno schiaffo (*soufflet*),

offerse l'altra guancia (*joue*); come ci perdonerà, se non obbediamo alla sua legge? —

A quelle parole, Teresa non seppe che rispondere; si sentiva inquieta, malcontenta di sè... ma non aveva il coraggio, se si può chiamar coraggio, di vincere se stessa.

Nell'altra casa, una sera Tonio, che frequentava la terza classe elementare, ed era fra gli scolari migliori, ripeteva una bella spiegazione del maestro. Sempre ripeteva a' suoi (*à ses parents*) le spiegazioni che gli eran piaciute di più, e specialmente quelle di storia; la storia era il suo forte. Il maestro raccontava tanto bene quei commoventi episodi del nostro risorgimento (*libération*) che lo si ascoltava (*qu'on l'écoutait*) a bocca aperta; anche i più indisciplinati della scuola stavano zitti (*silencieux*) e attenti: e a tutti batteva il cuore, a tutti bolliva dentro, come vino generoso, un santo entusiasmo per la patria. Quel giorno uno dei compagni di Tonio, che aveva ascoltato col volto acceso (*enflammé*) e gli occhi lucenti la descrizione della battaglia di Magenta, quasi che avesse davanti la scena di quell'eroico combattimento, era uscito a dire: « Com' è bella la guerra! »

E il maestro, sospendendo il racconto, era rimasto là, come sconcertato (*déconcerté*) e poi aveva fatto una predica.. ma! una predica da mettere un certo rimescolio (*agitation*) nel sangue da far venire le lacrime agli occhi

Tonio non le ricordava più, quelle belle parole, che gli avevano fatto una grande impressione.

— Vorrei (*je voudrais*) rammentarmele (*me les rappeler*) tutte... — diceva ai suoi — e ripetervele. Aveva proprio ragione il maestro! Altro (*tout autre que*) che *bella la guerra!* Purtroppo in quei tempi era necessaria, per liberare l'Italia Ma il voler far guerra, senza lo scopo (*but*) di difendersi, è un male grande, è un delitto. ha detto il maestro... La guerra vuol dire uccidere (*tuer*) tanti uomini innocenti, seminar l' odio, gettare il dolore in tante e tante famiglie .. Eppoi quanti mali accompagnano la guerra! Stragi (*massacres*), distruzione di campi e di città, carestia (*disette*), fame, malattie contagiose, miseria Oh, è una cosa orribile la guerra! E ha raccomandato il maestro di incominciar da (*tout jeunes*) fanciulli ad amare l'armonia e la pace.. Ha detto che quell' odio che si portano talvolta due grandi paesi, se lo portano molto più spesso due famiglie, due persone... e che la discordia conduce tutti i malanni (*malheurs*)... ed è una vergogna! Io, a sentire il discorso del maestro, pensavo... —

Ma Tonio non osò dire ciò che aveva pensato. I suoi genitori capirono, si scambiarono un' occhiata e poi sbirciarono (*lorgnèrent*) l'uscio di Pietro. Ma tutto, anche quella volta, finì lì.

(*Continua.*) Cesarina LUPATI.

Carnevale.

Lunghe e sottili striscioline (*petits rubans*) di carta a mille svariati colori, pendono dai balconi, dalle finestre, dai fili elettrici e telegrafici, da tutto ciò che può offrire un appiglio (*appui*) a quel fragile emblema di Carnevale!

Poichè (*car*) siamo appunto (*justement*) agli ultimi giorni di Carnevale, ed è triste il dirlo, ma è ormai da parecchi anni, questa l'unica caratteristica di quelle tradizionali feste che ci si sforza (*que l'on s'efforce*) invano di far rivivere, ma che, purtroppo, hanno (*ont hélas*) fatto il loro tempo. Ognuno (*chacun*) ricorda, ognuno rimpiange (*regrette*), ma, siano (*soit*) i fondi sempre più in ribasso, siano le disparità di partito che oggidì disuniscono, anzichè (*bien loin de*) affratellare, fatto si è che il famoso Carnevalone di Milano, il fantastico Carnevale di Venezia, il brioso e fiorito Carnevale di Firenze e molti altri, non resteranno ormai che un lieto (*joyeux*) ricordo dei tempi che furono!...

Ma il popolo ed i fanciulli massimamente, che non vogliono persuadersi della triste realtà si sfogano (*exhalent leur joie en*) a lanciare ovunque (*partout*) dei piccoli rotoletti (*rouleaux*) di carta, detti (*appelés*) *stelle filanti*, che

svolgendosi (*se déroulant*) vertiginosamente, s'appigliano (*s'accrochent*) ovunque, ricadendo in lunghissime striscie (*rubans*) a varii colori. Una volta (*autrefois*) le vie, le piazze principali, l'intera città era in festa, in questi giorni; ora (*à présent*), la folla avida di godimento (*de plaisir*) si riversa tutta verso un solo quartiere, generalmente uno dei più popolari, ove si raccoglie quanto si è potuto riunire per l'occasione: delle giostre (*carrousels*), dei cinematografi, dei baracconi sulla cui porta (*sur la porte desquels*) qualche pagliaccio, livido di freddo e di fame, v'invita ad entrare per godere l'impareggiabile (*l'incomparable*) spettaccolo delle *pulci* (*puces*) *ammaestrate* (*dressées*); dei *galli* (*coqs*) *parlanti*, ecc, e il tutto completato da un ingrato odore di tortelli (*tourtes*) all' olio, che vi solletica (*chatouille*) in gola e vi fa tossire, e dall' aere profumo dello zucchero filato (*sucre étiré au feu pour fabriquer sucres d'orge, bonbons, etc.*), che avete l'interessante spettacolo di veder fabbricare sotto i vostri occhi e chi vi farà *gola* (*venir l'eau à la bouche*) specialmente, quando lisciato e tirato in lunghe spire, lo vedrete attorcigliato a guisa di matassa (*écheveau*), al braccio nero e velloso (*velu*) di qualche venditore ambulante!

Povere, meschine parvenze (*restes, souvenirs*) di ciò che fu! Bisogna sentire (*il faut entendre*) i nostri vecchi discorrere del Carnevale d'una volta! Il Milanese del buon tempo antico, ricorda (*se rappelle*) ancora i famosi, immensi carri, quasi sempre spiritose parodie di fatti d'attualità; ricorda il ricco getto (*lancement*) di coriandoli (*anis*) e di piccole bomboniere, spesso di forma analoga al carro da cui (*d'où*) venivano lanciate. Firenze, la gentile città dei fiori, prendeva in quest' occasione l'aspetto di un vago (*beau, gracieux*) giardino in moto: le finestre, i balconi, erano tutti inghirlandati di fiori e più d'una vezzosa (*charmante*) signorina lasciava volontieri cadere la leggiera maschera di seta, per mostrare il grazioso visetto, così poeticamente incorniciato (*encadré*); e giù (*là-bas*) nelle larghe vie, era un continuo sfilare (*défilé*) dei meravigliosi, tradizionali carri: ricordo ancora un' enorme rosa, nel cui centro s'agitavano una ventina di bocciuoli (*boutons*) viventi, che gettavano a piene mani, dolci (*bonbons*) e fiori.

Chi poi ha visto una volta il fantastico spettacolo del Carnevale di Venezia, non lo scorda (*oublie*) più! La nera, caratteristica gondola, lasciava in quei giorni il suo aspetto severo, per pararsi di drappi variopinti, e le belle Patrizie Veneziane, dalla testina (*petite tête*) incipriata (*poudrée*), non isdegnavano scendere in ricche vesti, nella loro gondola, tutta illuminata a palloncini (*lanternes vénitiennes*) e lasciarsi scivolare (*glisser*) lungo le chiare acque del Canal Grande; e dalle sponde (*rives*) e lungo la Riva degli Schiavoni, era un brulicare (*fourmillement*) di gente che godeva (*jouissait de*) l'impareggiabile spettacolo di centinaia e centinaia di gondole, splendidamente adobbate (*decorées*), che si succedevano le une alle altre. E via, via, non si finirebbe mai se si volessero enumerare tutte le città che immortalarono il Carnevale! Ma, il rievocare il passato, non ci rende ciò che non è più e a noi non resta, purtroppo, che il poco consolante confronto fra allora ed oggi!

Eugenia Camurri(?), Milano.

Facezie.

Fra autore e critico.

— E' strano che non abbiate detto sul giornale una parola della mia commedia!... Non siete cortese.

— Ma, caro mio, non son mica (*pas du tout*) incaricato.. delle necrologie, io!...

Attraverso l'Etiopia

Ricordi ! — La penetrazione dei commercianti in Etiopia — L'Impero scioano si rassoda (*se consolide*) **— La rivolta nel Tigre — L'atteggiamento** (*l'attitude*) **dell'Italia.**

Dal Mareb, 13 febbraio.

Scintillando ancora le ultime lucentissime stelle (*étoiles*) ci siamo avviati (*dirigés*) da Adiquala verso la discesa (*descente*) di Mai Scekò e prima di cacciarci (*dégringoler*) giù pel dirupato (*escarpé, à pic*) sentiero ci siamo fermati (*arrêtés*) ad aspettare che il crescente chiarore del giorno ci permettesse di avventurarci fra la sconvolta (*tortueuse*) sequela di massi che per Gudda Guddi conduce alla pianura del Mareb.



Ménélick.

Su quella strada tutto ha forme gigantesche : dai basalti grandi come case che dalla parete del monte incombono sulla (*s'avancent*) stretta via, la interrompono spesso costringendola a strani rigiri (*détours*) e l'accompagnano al suo perdersi nella pianura, ai profili oscuri dei monti di Entisciò e del Raio che sorgono severo segnacolo (*marque distinctive*) e difesa del confine etiopico. E quante bellicose memorie la mente è con irresitibile fascino portata ad evocare ! Memorie al cui sorgere par (*il semble*) quasi che una traccia sanguigna si stenda a guidar l'occhio che indaga (*sonde, observe*) la distesa ampia del Mareb e il mistero di Adua nascosta fra le ambe. Dal punto ove la strada di Mai Scekò comincia a dirupar (*se précipiter*) nella valle, il 18 novembre 1875 metà del piccolo corpo di spedizione egiziano, spinto con incredibile leggerezza e presunzione a invadere l'Etiopia, dovette assistere fremendo e mordendosi le mani nella rabbia dell'impotenza e nel terrore del nemico all'eccidio (*massacre*) dell'altra metà schiacciata (*écrasée*) da innumerevoli masse lì sotto gli occhi dei commilitoni. Costoro sentivano alzarsi su dalla valle le salve della moschetteria e potevano scorgere come in una orrida *corrida* gli inseguimenti e le stragi da cui *non uno* della sorpresa colonna si salvò. Lassù comparvero il 2 marzo 1896 i primi drappelli (*groupes*) dei vinti di Adua seguìti pochi giorni dopo dal pietoso convoglio dei feriti e dei mutilati raccolti dalle donne sul campo.

***

Ma occorre dar tregua (*mais il faut faire trêve*) alle tristi immagini e porre un freno al dilagare (*au flot*) delle ricordanze : in caso diverso un viaggio attraverso alla Etiopia avrebbe la poca gradita veste (*aspect*) di una lezione continua di storia : spesso una storia non ingloriosa ma triste per noi. Del resto, a sette anni di distanza

da Abba Garima l'italiano che s'affaccia a questo confine può ben esser un poco e per la preparazione degli animi e per gli eventi tortuosi della politica come i più moderni fra quegli austriaci del più bel sangue del vecchio impero degli Absburgo che, rassegnatisi alla forza delle cose, non hanno cessato di amare l'Italia.

Vi è un modo di conquista dell'Etiopia che è fecondo di ben altri risultati che quelli delle lagrime e del sangue; un modo cui l'Abissinia offre volenterosa, anzi desiderosa, il fianco, senza che occorrano (*qu'il faille*) perciò incerte guerre o le sapienti combinazioni dei diplomatici. E questo modo, i lettori mi hanno già capito, consiste nella modesta ma coraggiosa penetrazione dei commercianti che cercano di attrarre i mercati etiopici nell'orbita degli interessi europei. Sottili ma tenaci reti (*réseaux*) di interessi già avviluppano lo Stato abissino da tutte le parti. Da Massaua e da Gibuti muove vittoriosa la ferrovia a raggiungere il vecchio impero; già gli occhi degli intraprenditori dell'Eritrea si volgono su Gondar e su Adua per chiedervi concessioni ed esplicarvi (*y développer*) la loro attività: una ditta (*maison de commerce*) privata già tratta col capo di Adua per impiantare quivi un molino: altri coraggiosi cercano per la strada dei Cunama, ora soltanto fatta sicura, di penetrare più celeremente nelle provincie centrali raggruppate intorno allo Tzana e farvi commercio. Questa è la vera, la stabile, la pacifica conquista!

E' ancora l'antico impero feudale mal noto o noto soltanto fra l'ampio rabesco (*arabesque*) delle favole che si stende dietro i cupi (*sombres*) monti di Adua per chi guarda da questo nostro confine: un impero che è ancora di grandi e piccoli vassalli sempre in lotta fra di loro e dove avversioni secolari dividono le provincie. Tuttavia è innegabile che un soffio di modernità sta passando su questo impero e vi scuote il vecchio edificio di istituzioni bibliche e bizantine. Prima conseguenza, se non è forse invece la causa, di questo spirito nuovo che pervade (*pénètre*) tutta l'Etiopia, non senza gravi opposizioni, si è un più diretto e sentito dominio del Negus sulle provincie. Mai come ora, neppure ai tempi più gloriosi degli Atziè di Gondar, si è avuto un così saldo (*sûr*) dominio della capitale sulle città secondarie o un così rapido decadere delle autonomie dei vassalli. Fremono, è vero qua e là i capi scontenti (*mécontents*) e il Tigre abituatosi già ad essere la sede (*le siège*) della monarchia si agita e, qualche volta resiste. Ma le agitazioni del Tigrè sono le ultime resistenze d'un paese che è ormai pienamente dominato e non possono essere scambiate, come da qualcuno si fa, per sintomi di serie rivolte o di distacchi dal dominio scioano. Ormai la vecchia tradizione tigrina è finita, o sta dando gli ultimi tratti, e l'antica divisione per noi delle due politiche, la tigrina e la scioana che per tanti anni ha messo il conflitto fra ministri e governatori, ha visto tramontare (*finir*) il suo tempo.

(*Continua.*)

A. L. (*La Tribuna*, di Roma.)

Facezie.

Usi moderni.

— Sei un buffone, un servitore di piazza, una canaglia, un farabutto (*gredin*)!...

— Bada (*Fais attention*) come parli!... Ti prego di usare un linguaggio più parlamentare!...

— Bravo!... E' appunto (*c'est justement*) quello che si adopera (*qu'on emploie*) adesso... in Parlamento.

∴

Viaggiatore: — Quello è dunque l'abitante più vecchio di questo villaggio, ed ha 104 anni! Non mi stupisco che ne andiate superbi (*que vous en soyez fiers*). — Per conto mio non ci tengo di sicuro, — risponde un contadino. — Non ha fatto altro di buono che diventar vecchio, e ancora vi ha impiegato tanto tempo!

∴

Le grandi scoperte.

— Il *Daily Mail* ha da New York che il chirurgo Crile ha scoperto il modo di dare la vita agli animali morti...

— E ciò ti preoccupa?...

— Sicuro!... Capirai che verrà qualche altro chirurgo a scoprire il modo di dare la morte... agli animali vivi!...

EXAMENS ET CONCOURS

Certificat d'aptitude au professorat

des écoles normales et des écoles primaires supérieures (1902).

(Aspirants.)

THÈME 16.

Charles V, duc de Lorraine.

Il est à souhaiter que la dernière postérité apprenne qu'un des moins grands souverains de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée et déserte; il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toujours en paix, pendant que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a procuré à ses peuples l'abondance qu'ils ne connaissaient plus. La noblesse, réduite à la dernière misère, a été mise dans l'abondance par ses seuls bienfaits. Voyait-il la maison d'un gentilhomme en ruines? Il la faisait rebâtir à ses dépens. Il prodiguait des présents avec cet art de donner qui est encore au-dessus des bienfaits: il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince et la politesse d'un ami. Sa cour était formée sur le modèle de celle de la France. On ne croyait presque pas avoir changé de lieu quand on passait de Versailles à Lunéville. J'ai vu longtemps après sa mort ses sujets verser des larmes en prononçant son nom.

VOLTAIRE.

VERSION

Même texte que pour les *Aspirantes* [Voir n° 11 (5 mars 1903), p. 416].

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, FACDOUEL dir.

Les Quatre Langues

Nº 14. 20 Avril 1903. 3e Année.

PARTIE ITALIENNE

Attraverso l'Etiopia

(*Fine.*)

Di ciò sembrano persuadersi anche le fiere popolazioni del Tigrè che pur tanto sforzo e tanto entusiasmo avevano spiegato, quando furono firmati i patti di Ucciali, per guardarsi dal dominio scioano che ad essi sembrava allora troppo nuovo e intollerabile. Me ne parlava ieri un gregario (*soldat*) tigrino di nascita ma facente servizio col Governo eritreo, affermandomi tranquillamente che l'imperatore di Etiopia comanda ormai incontestato fino al Mareb e che i ribelli pullulanti qua e là fra le balze (*rochers, précipices, lieux accidentés*) del Tigrè sono un male del paese che passerà come ne sono passati tanti altri senza mutare lo stato delle cose. « Signore — dicevami costui — ribelli ve n'erano al tempo di Teodoro e di Giovanni e molti erano delle stesse famiglie che si ribellano ora. Qual piacere maggiore per un nobile tigrino, anche poverissimo, di alzarsi un bel mattino, dichiararsi ribelle, mettere insieme una compagnia di seguaci e di servi e battere la campagna per rientrare poi dopo due o tre imbasciate di preti ? »

Nella sua semplicità il mio interlocutore aveva ben ritratto questo bello ma donchisciottesco popolo tigrino che *si diletta*, è la vera parola, di rivolte e di defezioni come gli inglesi vanno pazzi per le corse : rivolte e defezioni ora in piccola ed ora in grande scala (*échelle*) che finiscono sempre per lasciare il tempo che trovano.

Ben lo comprese nella sua astuta politica il Ras Maconnen quando fu mandato a destituire nel 1899 il Ras Mangascià e a governare il Tigrè. Comprese cioè che mettersi a schiacciare questi dilettanti di rivolte era inutile e forse, allora forse soltanto, pericoloso. Egli soleva (*avait coutume*) accogliere i ribelli captivi con un solenne perdono e una non meno solenne distribuzione di onori. La vinse (*l'emporta*) insomma in lui sulle impazienze del dominio quel fine senso politico che ha portato lo Scioa in 30 anni dal vassallaggio alla posizione di Stato sovrano e che tiene in piedi l'antica compagine (*faisceau*) dell'impero etiopico rimodernantesi mentre si barcamena (*louvoie*) fra gli scogli

della diplomazia e le bramosie (*convoitises*) degli stranieri.

Vi era fra noi, fino a poco tempo dopo la battaglia di Adua, una vecchia scuola che io chiamerei politico-militare, che attratta e sedotta da un ideale nobilissimo sognava soltanto la rivincita e l'insurrezione dei capi tigrini contro il dominio dello Scioa porgendo (*prêtant l'oreille*) attento e compiacente l'orecchio ad ogni rumor di ribelli che risuonasse fra le ambe del Tigrè, in nome del caduto diritto del re Giovanni e dei suoi discendenti. Essa s'illuse per qualche poco di vedere questo diritto divenuto leva (*ferment*) potente di dissoluzione del nuovo, troppo nuovo, dominio. Belli e nobili ideali, indubbiamente, suggeriti dal sentimento più che dalla ragione e perciò appunto fortunatamente tramontati (*passés*) dalla nostra politica. La situazione, quale è ora dopo la disgraziata guerra e cessato il periodo di troppo angusta (*étroite*) politica che la seguì, offre ancora alla colonia eritrea e all'Italia un campo di più rimuneratrici e meno costose conquiste. Non bisogna perdere di vista che le finalità della guerra, specie la guerra coloniale, non si restringono a collocare dei soldati propri ove non ve ne erano o v'erano i soldati altrui : consistono, e la politica europea dell'Estremo Oriente informi (*en soit la preuve*), nel garantire un libero campo di feconda attività ai propri negozianti e lavoratori. Ebbene, le prime cartuccie o i primi fucili d'Italia che, nel presente momento politico, passassero il confine in soccorso dei ribelli, romperebbero per lunghissimo tempo le probabilità dei nostri commercianti di vendere e comprare su quelli fra i mercati etiopici la cui vita, invero ancor limitata ma sempre crescente, ha il suo unico sbocco in Eritrea, quelli cioè di Adua, di Gondar e di Adigrat. In nome della rettorica, soltanto, quella scuola volgerebbe adesso i proprii ideali alla vendetta infeconda della disfatta o al restauro del vecchio dominio tigrino, senza poi contare che contro questo dominio sorgerebbero subito, nello stesso Tigrè, cento altre frazioni. Politica, questa che io enuncio, che un tempo fu chiamata, per derisione, *politica di casa* (*de ménage*) ma che assurge (*s'élève*) però alla forma di un'alta e sagace attività quando scopre alla prima Colonia d'Italia quegli ideali economici che soli le possono certamente infondere la vita di cui bisogna e per la quale soltanto, e non per altro, gli arditi coloni lasciarono la patria correndo l'alea della sorte sotto altro cielo. A. L.

(*La Tribuna*, di Roma.)

Moretto.



Quando papà annunziò a noi che stavamo (*étions*) in villegiatura : Moretto morirà ! io divenni triste.

Povero Moretto ! esclamammo in coro, io e i fratelli. — Povero Moretto ! — E nell'animo nostro contristato solo si presentò una dolorosa scena : Moretto stecchito (*maigri*), con gli occhi vitrei, le palpebre (*paupières*) semichiuse, la bava alla bocca e le zampe (*pattes*) distese. Dei brutti tiri (*des mauvais tours*) giocatici da Moretto ci dimenticammo (*oubliâmes*) e solo pensammo che Moretto moriva. Ma Moretto era un ladro (*voleur*), Moretto era furbo, Moretto rubava (*volait*). Moretto graffiava : che fa ? Moretto muore e al morto tutto si perdona : *parce sepulto* ! Così tessemmo (*prononçâmes*) innanzi tempo l'elogio funebre ! Povero Moretto !

Tornando in città m'accorsi (*je trouvai*) che Moretto realmente era in cattive condizioni di salute (*santé*) : camminava a stento (*avec peine*), stava tutto il giorno sul

suo giaciglio (*couche*) e mangiava poco.

Forse (*peut-être*), pensai, si tratta d'un malanno (*malaise*) passeggiero. Povero Moretto! t'auguro di vivere ancora! — Ma chi era Moretto?

— Perdonate la mia storditaggine (*étourderie*): Moretto era il nostro gatto. Come fate a non conoscere Moretto? Sapete: Moretto ci fu regalato (*donné*) da una nostra buona amica, e quando Moretto venne in casa nostra appena si reggeva (*s'il se tenait*) sulle piccole zampe, poichè era piccolo, vivace, scherzoso (*joueur*), dagli occhi furbi e dal musetto di... ladro. Sicuro! Moretto era ladro, e come! Spesso ci ha fatto restare a bocca asciutta (*sèche*) e col desiderio in gola; poichè Moretto, il bel gattino nero, andava in cerca dei cibi (*mets*) più ghiotti (*appétissants*): impazziva pel pesce (*il était fou de poisson*), dava la caccia al lardo, alla carne che coceva nel tegame (*casserole*), al pezzo di formaggio: insomma a tutto quello che può piacere a un gatto. E bisognava vedere con quella destrezza apriva la credenza (*buffet*), non chiusa a chiave, con lo zampino (*sa petite patte*), e rubava quello che c'era! bisognava vederlo scoprire il tegame e tirarne fuori (*dehors*) il pezzo di carne allo stufato (*en ragoût*)! E poi, il furbacchione (*le sacripant*), dopo commessa la ladreria andava a nascondersi (*se cacher*) sotto qualche letto o sotto il cassettone (*commode*): si capisce, perchè voleva digerire in grazia di Dio il furto senza pigliare bastonate! Furbo d'un Moretto!

Ebbene, io ricordo volentieri le prodezze di Moretto e ancor più volentieri gli tesso qui l'elogio funebre; poichè, se Moretto era una birba (*coquin*), teneva in rispetto i topi (*rats*) e ci faceva compagnia. Ora la casa senza Moretto, che miagolava e saltava e vi si cacciava tra i piedi, ha un aspetto morto.

Mi sembra così strano ora, quando seggo (*je m'assieds*) a tavola, non veder Moretto: Moretto che strepitava (*faisait du bruit*), vi graffiava sulle cosce e vi strappava la manica (*manche*) della giacchetta per farsi notare e per avere la sua porzione di cibo (*nourriture*)!

Ohimè! il male, che io dapprincipio credevo passeggiero, è serio: Moretto realmente s'avvia al... camposanto! Diventa sempre più magro, più debole, più spelacchiato (*pelé*) e grinzoso (*ridé*), il bel pelo nero va via (*s'en va*) e una pelle rugosa e brutta, come quella dell'elefante, esce fuori (*se montre*); cammina a stento, si ferma (*s'arrête*) di tanto in tanto e volge intorno con tristezza gli occhi già divenuti smorti (*éteints*), e miagola lamentosamente, cupamente (*tristement*) come se un grande dolore lo affligga: *miaooo, miaooo, miaooo*! Povero Moretto! Quando mi guarda con gli occhi malinconici lamentandosi, mi desta (*il s'éveille*) nell'anima un'infinita compassione e penso a quello che diceva Zola, cioè: " un fanciullo, un vecchio, o un animale che soffra, desta in noi maggior pietà, perchè questi esseri non si possono aiutare da sè (*eux-mêmes*). "

Povero Moretto! pare consapevole (*conscient*) della sua fine prossima e quasi, guardando con gli occhi smarriti (*égarés*), implora un aiuto, un sollievo, che nessuno è in grado di arrecargli (*n'est capable de lui donner*).

Una mattina non mangiò, non poteva mangiare oppure il cibo gli faceva nausea: invano cercò di addentare e mangiare la carne di cavallo, che a Napoli si usa dare (*on a coutume de donner*) come pasto ai gatti: forse gli riusciva troppo dura, mentre le forze non gli bastavano (*suffisaient*) a masticarla. A mala pena riuscì ad inghiottire una piccola midolla di pane cosparsa (*arrosée*) di olio.

È prossima la fine! dissi tra me (*en moi-même*), osservando tutti

questi sintomi. Povero micio (*minet*)!

Tutto quel giorno Moretto non provò nulla: non mangiò la carne, che il portinaio gli soleva (*avait l'habitude de lui*) portare ogni mattina.

— A proposito, stimo opportuno aprire una parentesi per i lettori non napoletani; è vero che la parentesi stonerà (*détonnera*) col tono piagnucoloso (*pleureur*) di questo epicedio (*poésie funèbre*), per dir così; ma io farò un po' come quel pittore di cui al Liceo abbiamo letto nella *Poetica* di Orazio, pittore che, dovendo dipingere un naufragio per un quadretto votivo e volendo esprimere che il naufrago era scampato (*échappé à la*) da morte, vi pose un cipresso: *sed non erat hic locus*, ma non era questo il momento opportuno.

Ad ogni modo (*cependant*) stimo opportuno la parentesi. A Napoli tutti nutriscono i gatti con due centesimi o un soldo di carne equina o asinina (*d'âne*); naturalmente non ammazzano apposta (*ne tuent pas exprès*) i cavalli — come fanno in alcuni paesi, dove anche gli uomini mangiano carne equina — nè ammazzano asini vivi; si contentano aspettare che muoiano di malattia o di vecchiaia. Qualche volta però i cavalli e gli asini moribondi hanno una morte anticipata, poichè li ammazzano. La carne si fa bollire leggermente, tanto perchè si lavi (*pour la nettoyer*), poi si fa in fetta (*on la coupe en tranches*) e si vende: questa carne il popolo napoletano chiama *purmmone* (*polmone*) applicando un nome specifico a una sola parte del corpo a tutto il corpo; coloro poi che vendono tale carne si chiamano *purmmunare*. Conosco un'intera famiglia che vive vendendo il *purmmone*. Con due centesimi si ha un pezzo di carne grosso quanto mezzo (*comme la moitié du*) pugno d'uomo.

Venditrice di carne pei gatti.

È caratteristico il modo come si vende: il venditore o la venditrice attacca un paniere alle due estremità di un lungo bastone, il cui centro si bilancia su di una spalla. Nei panieri c'è la carne. In mano poi hanno un pezzo di acciaio (*acier*), simile a quello che tengono i macellai (*bouchers*) alla cintola (*ceinture*) e che serve ad affilare i coltelli. I venditori per avvertire i clienti battono ripetutamente quella specie di affilatoio sul dorso del coltello — che perciò in un punto diventa incurvato: l'urto (*le choc*) produce un suono abbastanza forte e sonoro. Allora gli abbonati (15 centesimi ogni settimana!) escono (*sortent*) fuori i balconi, e con una fune (*corde*) calano (*descendent*) un paniere, dove pigliano (*prennent*) la carne: è curioso vedere i gatti che sporgono (*passent*) il capo tra i ferri del balcone e che guardano in giù e agitano la zampa impazienti di ghermire (*saisir*) la carne!

— Anche il nostro povero Moretto aspettava, dunque, il portinaio, la mattina; e faceva la sentinella

dietro l'uscio di casa e miagolava ad ogni squilla di campanello (*chaque fois que l'on sonnait*). Moretto conosceva il portinaio e, quando lo vedeva, miagolava rabbiosamente — specie (*surtout*) se non aveva avuto ancora la carne — e gli correva dietro. Spesso Moretto s'arrampicava (*grimpait*) dietro l'uscio (*porte*) o galoppava per tutte le stanze (*chambres*), quando il campanello squillava. Guai a portar (*gare si l'on portait*) nelle mani la carne e non dargliela: Moretto pretendeva (*voulait*) la roba sua (*son bien*) ed era capace di strapparvela da mano e di graffiarvi!

Povero Moretto! L'ultima sera, mentre noi ci mettevamo a tavola, capitombolò (*il tomba la tête la première*) nella cucina. Quella caduta fu l'agonia: Moretto cominciò a rantolare (*râler*) e poco dopo giaceva sul pavimento colle zampe stecchite (*raidies*) e il muso, pieno di bava, contro i mattoni! (*carreaux*).

Enrico GRIMALDI, Napoli.

Benedetta la pace!

IV

Michele parlava già di voler andare, per S. Martino, ad abitare in un altro cascinale, per non vedersi più davanti quei *musi*. Ma il caso, o meglio la volontà di Dio, dispone degli uomini e delle cose nel modo più inaspettato.

In un soffocante pomeriggio di luglio, la casa di Michele e di Pietro pareva deserta: nelle cascine terrene (*chambres du rez-de-chaussée*), nessuno; gli scuri (*volets*) chiusi, il gatto addormentato sul focolare spento e, nel silenzio, null'altro che un ronzar di mosche sul soffitto (*plafond*) a travicelli (*poutrelles*). Gli uomini erano ai campi, a tagliare canape (*chanvre*), le donne a lavare, al lavatoio pubblico. Tonio, ch'era stato a far certi servizietti al maestro, tornando trovò la casa vuota; fece merenda (*collation*) con una fetta (*tranche*) di polenta fredda e una scodella (*écuelle*) di latte, e poi pensò di andar nell'orto dietro la casa, a riordinare la siepe (*haie*) di fondo di biancospino morto, tutta sfasciata, per il peso della biancheria, che sua madre vi stendeva ad asciugare. Ma nell'orto lo aspettava una gradita sorpresa: c'era Gigetto, seduto all'ombra, presso una vecchierella che abitava il cascinale e che l'aveva in custodia.

Tonio non vide più che il suo Gigetto: sedette vicino a lui, e, orgoglioso e felice, per le feste che il fanciullino gli faceva, cominciò a baciucchiarlo (*embrasser*), a vezzeggiarlo (*caresser*). La vecchietta, che non ci vedeva certo ragione di male, sorrideva filando.

— Ed ora basta il giuocare! disse finalmente Tonio — lasciami lavorare un pochino eh, Gigetto?

Gli mise in grembo dei sassolini (*cailloux*), gli fece addio con la mano e se ne andò in fondo all'orto a riparare la siepe. Questa siepe era proprio piantata sul ciglio (*bord*) di un fossato largo un paio di metri e profondo forse altrettanto, entro cui correvano, molto rapide, le acque che venivano dal mulino poco lontano. La siepe l'avevan piantata insieme, Michele e Pietro, quand'erano in buon accordo, per un riparo più che per altro, perchè a dir la verità, quelle acque così rapide facevan girar la testa e c'era pericolo che qualcuno potesse sdrucciolarvi (*y glisser*) dentro, dal ciglio erboso.

Tonio si pose al lavoro cantando. Cominciò a sradicare il biancospino morto e a lavorar di falce, con le sue belle braccia robuste e nere che parevano di bronzo.

Un cardellino cantava sul frassino, al di là del fossatello, e la voce di Tonio gli teneva compagnia: v'era nell'aria immobile, la

gran pace dei pomeriggi estivi.

La vecchia intanto s'era appisolata (*assoupie*) dolcemente, sulla rocca e Gigetto, pian piano andava a raggiungere il suo grande amico.

Tonio volgeva le spalle alla casa e, cantando e lavorando di lena (*dur*), non vedeva il piccino avanzarsi in punta di piedi verso di lui, col visetto acceso da una gioia innocente, col sorriso sulla bocchina socchiusa, negli occhietti lucenti...

Oh, se l'avesse visto, se lo sarebbe mangiato a baci!

Ma Tonio badava a sradicare (*était occupé à déraciner*) il biancospino; ne aveva già strappato (*arraché*) un buon tratto, buttando (*jetant*) tutto nel fossato ed ora, appoggiandosi ad un piccolo gelso (*mûrier*) nano, si sporgeva per abbattere i rami, che s'intricavano giù, verso l'acqua.

E Gigetto s'avanzava, trattenendo il respiro, pensando di gettare poi un grido per far trasalire l'amico, o di turargli (*boucher*) gli occhi, se ci fosse arrivato, perchè indovinasse...

Eccolo già dietro le spalle di Tonio, coi piedini nudi sul margine erboso, sotto cui scorreva rapida la gora (*canal*)...

Un grido: oh, un grido, ma non di gioia...

Tonio trasalì davvero, si volse e... Ciò che vide gli mise un brivido di terrore, un sudor ghiaccio per tutto il corpo, gli fece gridare con forza disperata: — Aiuto, aiuto! — Aveva scorto nell'acqua, travolto, portato via, il grembiulino (*petit tablier*) rosa di Gigetto aveva visto la testina bionda, le braccine tese come per invocare aiuto. Un baleno (*éclair*), e via, il suo piccolo amico era scomparso nella corrente.

Tonio non pensò a nulla. Tese le braccia avanti, saltò la siepe, stracciandosi gli abiti e graffiandosi tutto, giù, come un pazzo, nel fossato e via anche lui nuotando con la forza che dà la disperazione...

La vecchierella svegliatasi a quel grido d'aiuto, si rizzò e, visto da lontano Tonio tuffarsi (*se jeter*) nel fossato, si pose anche lei a gridare aiuto, per quanto glielo permettesse la sua debole voce.

Oltre il basso muricciòlo che cingeva l'ortaglia, sullo stradale che scendeva al lavatoio pubblico, appariva un gruppo di donne, ognuna delle quali reggeva un bastone sulle spalle e sul bastone la biancheria lavata, da sciorinare (*étendre*) al sole sull' aia, presso la casa. La vecchierella si fece al muricciolo più rapidamente che potè e cominciò a far cenni con le braccia tremanti, levate in alto:

— Soccorso! correte! i ragazzi son caduti nel fosso del mulino! —

Fu un accorrere, un gridare, un tramestìo (*confusion*) di gente. In pochi minuti l' ortaglia fu invasa da donne, uomini, ragazzi: ognuno voleva dare un consiglio, chi portava corde e bastoni, chi correva sul margine del fosso, seguendo la corrente. Il lavatoio restò deserto. Lena e Teresa erano accorse tra le prime, pallide, scapigliate (*échevelées*), facendosi largo tra la folla chiamando a nome ognuna il proprio figliolo « Tonio! Gigetto! »

Un dolore solo stringeva quelle due donne nemiche, come se una forza ignota e fatale si compiacesse di ricongiungere i loro cuori in un' angoscia comune...

La folla le riguardava con immensa pietà: e tutti capivano bene che qualche cosa di inaspettato — fosse gioia o sventura — stava per togliere di mezzo l'antico rancore e per buttare quelle due donne l'una nelle braccia dell'altra.

Il momento era angoscioso. Nessuna traccia dei fanciulli scomparsi, nessun grido d'avviso da

parte degli uomini che avevan seguita la corrente.

La Lena e la Teresa chiamavano, gridavano, piangevano correndo su e giù come impazzite (*devenues folles*).

Ma il Signore non aveva abbandonato il buon Tonio. Nuotando vigorosamente e aiutato dalla corrente, aveva avanzato una cinquantina di metri in un baleno ed ecco nel folto d'una macchia (*au plus épais d'un buisson*) dove il fosso faceva gomito ricomparirgli davanti, d'un tratto, il grembiulino di Gigetto. Come per miracolo il piccino era rimasto impigliato con le vesti a certi rami di robinia che sporgevano a fior d'acqua e, per istinto, vi si era anche aggrappato con le manine, restando con la testa fuor d'acqua e la persona abbandonata alla corrente, che cercava di trascinarlo.

Poveri capelli biondi infradiciati (*souillés, sans forme*), povero visetto smorto, povere manine aggrappate disperatamente !... Gigetto gemeva, ma non gridava : ne aveva perduta la forza e certamente, se Tonio avesse tardato un poco, la corrente se lo sarebbe portato via ancora...

∴

Venti minuti dopo, Tonio apparve in un viottolo (*sentier*) laterale all'ortaglia (*potager*), reggendosi fra le braccia il suo piccolo amico. Erano tutti e due pallidi, molli di acqua, col viso e le mani graffiate a sangue.

Che festa! chi la può descrivere? Tonio credette che lo volessero portare in trionfo, a vederseli correre incontro tutti, con grida di giubilo...

Ma la scena fu ben più commovente, quando le due madri balzarono (*se précipitèrent*) insieme presso di lui, e allora quelle braccia che cercavano i figli dovettero per forza incontrarsi...

Con che orgoglio Tonio porse alla Teresa il suo caro batufolino biondo, sano e salvo! La Teresa si strinse al petto il figliolo e si lasciò cadere, piangendo, fra le braccia della Lena. Che momento! A Tonio gli occhi luccicavano, e si sentiva un caldo al cuore, un benessere, un tumulto di gioia, da non sapersi descrivere.

Quando Pietro e Michele, chiamati dai campi, giunsero alla cascina, trovarono le loro donne abbracciate...

Essi erano rozzi (*simples, rudes*), non dissero parole, non si strinsero la mano come due avversari che si riconcilino, ma si guardavano negli occhi, pentiti, commossi, felici. Tutti sentivano nel loro cuore quanto sia dolce la pace...

L'unico, che non ci capisse nulla, era Gigetto, il quale si guardava intorno, smarrito (*éperdu*) e sorridente.

Suo padre lo prese, lo alzò in alto, come per ringraziare Dio e offrirlo a Lui, lo baciò in fronte, poi lo pose fra le braccia di Tonio :

— « Abbraccialo, Gigetto, digli grazie... tante volte, cento volte grazie! — Michele gli diede sul braccio perchè desistesse, ed egli allora, sorridendo, pose le mani sul capo dei fanciulli, e disse piano : — Siate benedetti, figliuoli ! —

(*Fine*.) Cesarina Lupati.

EXAMENS ET CONCOURS

Baccalauréat moderne.

VERSION.

Federigo Borromeo, nato nel 1564, fu degli uomini rari, in qualunque tempo, che abbiano impiegato un ingegno egregio, tutti i mezzi d'una grand'opulenza, tutti i vantaggi d'una condizione privilegiata, un intento continuo nella ricerca e nell' esercizio del meglio. La sua vita è come un ruscello che, scaturito limpido dalla roccia senza ristagnare nè intorbidarsi mai, in un lungo corso per diversi terreni, va limpido a gettarsi nel fiume. Persuaso che la vita non è già destinata ad essere un peso per molti, e una festa per alcuni, ma per tutti un impiego, del quale ognuno renderà conto, cominciò da fanciullo a pensare come potesse render la sua utile e santa.

(*Constantine, juillet 1902.*)

VERSION.

Fu Castruccio un' uomo non solamente raro ne' tempi suoi, ma in molti di quelli che innanzi erano passati.

Fu della persona più che l'ordinario di altezza ; ed era di tanta grazia nello aspetto, e con tanta umanità accoglieva gli nomini, che non mai gli parlò alcuno che si partisse da lui mal contento. Portava i capelli tonduti sopra gli orecchi, e sempre e d'ogni tempo, comecchè piovesse o nevicasse, andava con il capo scoperto. Era grato agli amici, ai nemici terribile ; giusto con i sudditi, infedele con gli esterni ; niuno fu mai più audace ad entrare nei pericoli, nè più cauto ad uscirne. Era ancora mirabile nel rispondere o mordere, o acutamente o urbanamente : e come non perdonava in questo modo di parlare ad alcuno, così non si adirava quando non era perdonato a lui.

(*Alger, juillet 1902.*)

Concours pour l'emploi de Rédacteur
au Ministère du Commerce (3 mai 1902).

VERSION.

Europa.

Da una parte i vantaggi del clima, il suolo quasi tutto coltivo, l'abbondanza di animali da campagna, la copia immensa di acque ridotte a mirabili sistemi d'irrigazione, le assicurano un lusso speciale di agricoltura ; dall' altra la singolare lunghezza di spiagge, la fortuna inestimabile d'essere aperta da tutte le parti al mare, le dischiudono il campo infinito dei più estesi commerci.

E quanto all' industria, la frequenza di letti carboniferi che incontriamo a Northumberland, a Duram, a Cumberland, a Manchester, a Glasgow, a Edimburgo, a Newport, a Cardiff, a Mons e in tante altre località, è essa sola un ajuto potente e il mezzo più diretto per agevolare il lavore delle fabbriche, delle officine, degli opifici.

A tutti questi vantaggi naturali, l'Europa seppe aggiungere tutto ciò che lo sviluppo della scienza e le meglio intese esigenze della pubblica economia potevano suggerire : le istituzioni di credito, l'associazione delle forze, la divisione e la coordinazione dei lavori, la fatica resa intelligente, le strade moltiplicate per ogni dove.

Penisola confinente coll' Oceano glaciale Artico, coll' Atlantico, col Mediterraneo e i mari da esso formati, col Caspio, col fiume ed i monti Urali fino al capo Waigatz, è la parte del mondo fisicamente meglio costituita e più raccolta nell' insieme delle sue membra. — La più litorale e marinaresca, la più alternata da valli e da montagne, ha in tutti i suoi rapporti naturali un carattere temperato, egualmente discosto dai contrasti acuti a dalle fredda uniforme monotonia, e perciò si presta a tutte le manifestazioni dell' incivilimento.

L'Europa, a differenza di tutte le altre parti del mondo, è immune dai calori infocati e dal gelo.

I suoi 31467 chilometri di spiagge marittime, i suoi mari mediterranei, il Baltico al nord e il Mediterraneo propriamente detto al sud, così vasti e così ben difesi, rendono l'Europa aperta all' operosità, all' industria, a tutte le evoluzioni della civiltà.

Communiqué par M. G. Landouzy.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, Facdouel dir.

Le Gérant : Vuibert.

Les Quatre Langues

N° 15. 5 Mai 1903. 3e Année.

PARTIE ITALIENNE

Le feste centenarie a Villa Medici.

Il discorso del signor Chaumié.

Cento anni or sono il generale Clarke, ministro plenipotenziario della Repubblica francese in Toscana, annunziava a Suvée, direttore dell'Accademia di Francia a Roma, che l'opera alla quale questi aveva, da parecchi (*plusieurs*) anni, consacrato senza posa le sue generose cure (*peines, soins*) e la sua devozione, era finalmente un fatto compiuto. Egli gli inviava l'atto in virtù del quale il nostro paese acquistava la Villa Medici, in cambio del palazzo Salviati, che aveva da lungo tempo ospitato l'Accademia.



Signor Chaumié.

Durante il secolo, continuando le tradizioni dei loro antenati, alcuni giovani ancora ignoti (*inconnus*), ma predestinati alla gloria, sono venuti successivamente ad abitare questa dimora ammirevole, a saziare i loro occhi con la vista dei meravigliosi orizzonti che si svolgono (*déroulent*) sotto le sue terrazze e sotto i suoi giardini ; a inebriare (*enivrer*) i loro sguardi di queste pure linee, ad aprire la loro anima di artisti nella contemplazione e nello studio degli innumerevoli capilavori (*chefs-d'œuvre*) che popolano la Città eterna.

Fu qui che, per citare soltanto i più illustri fra i morti, Ingres, Flandrin, Baudry, Henri Regnault, David d'Angers, Rude, Prodier, Carpeaux, Falguière, Garnier, Halévy, Berlioz, Gounod, Ambroise Thomas, Bizet, dettero con un lavoro ed un raccoglimento fecondo il primo slancio (*essor*) al loro giovane genio.

L'Accademia di Francia aveva verso se stessa il dovere di commemorare solennemente tali ricordi. Essa non vi ha mancato, e dei celebri maestri son ritornati nella cara dimora ove già fecero il pensionato (*où ils furent autrefois pensionnaires*), per unirsi oggi intorno ai loro giovani successori, per stringersi (*se serrer autour*) presso l'artista eminente, il pensatore, lo scrittore altissimo che dirige con tanta autorità e con una dignità così eletta, la scuola di Villa Medici.

Il governo della Repubblica si è tenuto onorato di prender parte a questa festa, non soltanto per un sentimento di fierezza al pensiero di coloro che hanno tanto contribuito ad aumentare e a diffondere nel mondo la gloria artistica della Francia, ma anche per un sentimento di profonda riconoscenza

verso l'Italia, della cui nobile e larga ospitalità noi godiamo da oltre due secoli.

Si, è su questa terra d'Italia, così ricca di passato d'arte e di bellezza; in questa Roma che ha riempito il mondo della sua potenza ed ha per così lungo tempo confuso nella sua propria storia la storia del genere umano, che anche prima che Colbert avesse fondato l'Accademia di Francia, i nostri artisti venivano a nutrirsi di questa atmosfera preziosa e ad attingere (*puiser*) insegnamenti dalle opere dei grandi maestri.

Fu pure qui, sui declivi del Pincio, che nel tramonto del giorno, Poussin, accompagnato da Claude Lorrain, amava passeggiare conversando e fantasticando, sembrandogli così di imprimere anticipatamente un'impronta (*empreinte*) francese sul luogo incomparabile dove la Francia doveva avere, molto tempo dopo, la buona fortuna di poter stabilire la sua Accademia.

E così si consolidavano ancor più i mille legami (*liens*) segreti che uniscono le due sorelle latine.

E tali legami sono così stretti e così forti che in questa cerimonia, la quale sembrerebbe, a prima vista, non dovesse evocare che il ricordo dei grandi artisti che crearono al mio paese una parte della sua gloria, la più pura, o le speranze dell'avvenire di cui coloro (*dont ceux*) che qui si trovano ci hanno già dato i primi affidamenti, il mio cuore, commosso, non può fare a meno di portare il suo omaggio a questa grande Italia, così vivace, così bella e così forte oggi nella sua unità riconquistata.

Qualunque siano le vicende o i tormenti che da Luigi XIV la Francia ha attraversato, essa non ha voluto rinunciare a questa scuola di Roma, ove si sono successivamente formati tanti maestri, dei quali essa è fiera.

Delle stesse epoche in cui sembrava che preoccupazioni di altro genere dovessero assorbire tutti gli spiriti, essa ha pensato ad assicurarne i destini. I nostri pensionati si sono sempre così sentiti qui circondati dalla stessa simpatia.

Di questa simpatia, quale più grata manifestazione potevano sperare della presenza a questa festa delle LL. MM. il Re e la Regina d'Italia e della parte da Esse presa alla nostra gioia?

Recandovi qui (*en vous rendant ici*), Sire, Voi la cui coltura e il cui amore illuminato per le arti e per i prodotti dell'ingegno rendono così preziosi tutti i segni del vostro interesse; Voi, signora, che illuminate questa ceremonia con la vostra squisita grazia, Voi avete continuato la tradizione di benevola sollecitudine alla quale ci avevano abituati il Re Vittorio Emanuele II, il Re Umberto e la Regina Margherita e della quale si sentivano sì fieri. E' col cuore penetrato dall'emozione che io rivolgo a Voi i miei ringraziamenti e Vi prego di gradire (*d'agréer*) l'omaggio della gratitudine del mio paese.

Di questa riconoscenza vogliate accettare una parte anche voi, signor ministro dell'istruzione pubblica. L'alta importanza della vostra partecipazione a questa cerimonia non può sfuggire ad alcuno.

Vecchia di quasi due secoli e mezzo, l'Accademia di Francia a Roma, sempre viva e giovane, dopo aver contemplato con fierezza il suo glorioso passato, ha il diritto di guardare con fiducia l'avvenire. Io saluto in lei le speranze che si attende di veder realizzate. Conto sopra la fecondità dei giorni futuri. L'eredità lasciata da gloriosi antenati (*ancêtres*), dei quali evochiamo la memoria, non perirà per colpa degli eredi.

Approfittate, signori, della lieta fortuna che vi ha destinato una tale dimora. Assai presto le cure, le lotte, le difficoltà della vita vi riprenderanno. Voi siete in uno dei più bei luoghi del mondo, sotto un cielo meraviglioso; una pura luce vi inonda; dei capilavori vi circondano; una storia grandiosa; vivi ricordi nascono (*naissent*) e si evocano ad ogni vostro passo, si è svolta sullo stesso suolo sopra il quale vivete. In piena libertà, in piena sicurezza, voi potete inseguire (*suivre*) il vostro sogno.

Ah! portare in sè il proprio sogno, accarezzarlo, vivere in esso, e poi un giorno, al richiamo d'una voce segreta, prendere il pennello, il bulino (*burin*) o lo scalpello (*ciseau*) e, in piena febbre, cercar di dargli la vita! Conoscere l'allegrezza della ispirata speranza, le amarezze del disinganno (*désillusion*), riprendere coraggio, cercare, lottare, creare ancora: gustare infine la gioia indicibile di veder la

forma pura, intravista, già tante volte inseguita, staccarsi (*se détacher*), balzar fuori (*jaillir*), fissarsi durevolmente: sentire che, a sua volta, essa sa fare uscire (*sortir*) il vostro nome dall'ombra o sa difenderlo contro l'oblio.

Per poter affrontare a pieno, più tardi, queste lotte e le gioie che sono parte delle anime degli artisti, approfittate oggi di questi agi (*facilités*) preziosi che vi sono concessi e dei quali gli antichi avrebbero ringraziato gli dei.

Maturate il vostro giovane ingegno al contatto dei capilavori dei maestri, riempite i vostri

Villa Medici

polmoni di quest'aria che hanno respirato dei geni e i vostri occhi di questi orizzonti incomparabili.

Tutto vi aiuta (*aide*) nel grande slancio, nel colpo d'ala (*d'aile*) che deve portare la vostra giovinezza verso l'ideale.

L'ora è breve, la sua fuga è rapida: coglietela!

* * *

Questo sobrio ed opportuno discorso, le cui frasi più significanti erano state accentuate dalle approvazioni dell'uditorio, fu in fine accolto da un applauso convinto, per quanto discreto; poi, l'on. Nasi stretta la mano (*ayant serré*) al

suo collega di Francia, si alzò (*se leva*) a sua volta, improvvisando sopra brevi appunti (*notes*) (1).

Il Re d'Inghilterra a Roma.

La visita sarà ufficiale, come ufficiale è oggi la notizia.

Il sovrano della Gran Brettagna ha manifestato il desiderio di salutare il giovane Re d'Italia, durante il viaggio di crociera che egli ha intrapreso a scopo di (*dans un but de*) riposo e di salute dopo le commozioni pel suo avvento al trono e dopo la malattia sopportata. E il Re d'Italia si è affrettato (*empressé*) a invitare l'Augusto Regnante qui in Roma, al palazzo del Quirinale, dove han preso dimora irremovibile i Sovrani della nuova Italia.

Non preceduta da visite, nè da trattative di visite, la venuta così spontanea e cordiale del Re d'Inghilterra ha un grande significato politico e morale; e fatta al principio dei nuovi regni di Vittorio Emanuelle III e di Edoardo VII, suggella (*il met le sceau à*) quella oramai secolare amicizia e simpatia che è sempre durata incrollabile fra Italia e Inghilterra. Questo incontro può segnare l'inizio di un nuovo periodo di mutue relazioni affettuose che garantiscano vieppiù (*davantage*) la pace dell'Europa e diano affidamento di prosperità commerciale ed economica, e di sicurezza nel Mediterraneo al nostro paese.

Non ricorriamo ai ricordi delle accoglienze fraterne avute a Londra dai profughi (*réfugiés*) italiani, non alle frasi che dall'Inghilterra vennero a bollare (*marquer au fer rouge*) i nostri tiranni, non gli aiuti morali efficacissimi che confortarono la causa del nostro risorgimento: non ricorriamo a tutto questo per rilevare la simpatia che lega il popolo italiano al popolo inglese. Ma basta (*suffit*) la comunanza d'interessi in questo grande e grandemente solcato (*sillonnée, fréquentée*) Mediterraneo per renderci cara e preziosa l'amicizia dell'Inghilterra. E le ultime dimostrazioni scambiatesi reciprocamente pongono (*mettent*) in rilievo questa illuminata (*intelligente*) aspirazione a mantenerla costante, a rendere questa amicizia sempre più intima e salda.

Ricordiamo!

L'Inghilterra invita l'Italia a cooperare con essa in Egitto. E pur (*même*) rinunciando l'Italia al proficuo (*avantageuse*) invito, l'Inghilterra non si adonta (*ne se fâche pas*) del rifiuto nè fa opposizione a che essa ponga piede in Africa. Se appena i fatti di Tunisi fanno inquieta l'Italia, e la questione dell' Interland franco-inglese in Tripolitania paiono metterci di malumore e offendere la nostra suscettibilità, l'Inghilterra piglia (*saisit*) la prima occasione — quella della lingua italiana a Malta — per offrirci prova di deferenza anche revocando una disposizione già data, mentre lascia indisturbata la nostra politica ad assicurarsi che nessun'altra potenza allunghi le sue pretese su Tripoli, ed appoggia la nostra azione contro i pirati del Mar Rosso.



EDOARDO VII.

Noi ripaghiamo la potenza amica di non vane cortesie concedendo il passaggio alle sue truppe per Obbia, e l'Inghilterra si affretta (*se hâte*) a protestare che nemmeno per un momento pensò a possedere sia pure un palmo di terra a Bomba o su qualsiasi altra spaggia della Cirenaica.

La libertà e l'equilibrio del Mediterraneo pensiamo bene che facciano apparir conveniente alla politica inglese l'averci concordi meglio che ostili. Ma anche questa

(1) Nous publierons le discours de M. Nasi dans le prochain n°.

convenienza o questa concordanza di interessi non impongono l'amicizia; il concederla e l'accettarla è invece (*au contraire*) atto di cordialità non comune. L'affermarla poi in faccia a tutta l'Europa con una visita così spontanea e diremmo quasi premurosa (*empressée*) è rivestire della miglior forma una unione che non è fatta solo di convenienza, ma è fondata sul sentimento e sulla simpatia reciproca.

Per tutto questo gli Italiani apprenderanno la venuta del Sovrano inglese, nella loro Capitale, con quella soddisfazione con cui si apprende la visita di un amico provato, costante e vivamente desiderato — visita tanto più cara, quanto più improvvisa, tanto più eloquente quanto meno aspettata.

(*Tribuna, Roma.*)

Inaugurazione del primo Congresso internazionale latino.

Stamane nella sala degli Orazi e Curiazi al Campidoglio (*Capitole*) fu inaugurato il Congresso internazionale latino. Intervennero il ministro dell'istruzione pubblica Nasi, Chaumié, ministro dell'istruzione pubblica francese, il sindaco di Roma principe Colonna, i sotto-segretari di Stato Bonchetti e Cortese, l'ambasciatore francese Barrère, i ministri della Cina e della Rumenia, i rappresentanti della Legazione del Brasile e dell'Argentina, il generale Türr, numerosi invitati e signore.

Il sindaco principe Colonna, ripetutamente (*à plusieurs reprises*) applaudito, porta il saluto di Roma ai congressisti.

Parla quindi il ministro Nasi, anch'egli interrotto replicatamente da applausi.

Egli saluta i rappresentanti della più gloriosa civiltà; quindi esalta la vigoria del pensiero latino, che non isnarrì (*ne perdit pas*) la sua via attraverso la notte del medioevo, e rinnovò, nel cristianesimo divenuto romano, l'universalità di Roma. E, passato il medioevo, la civiltà novella doveva ancora aver origine dalla feconda unione del genio politico romano col genio artistico e filosofico greco; poichè, se la scolastica medievale si era fortificata di Aristotele, l'umanesimo è nella sua essenza neo-platonico e latino. Nè la forza vitale del pensiero latino è diminuita dal fatto che la critica storica mette in dubbio il vincolo originario delle razze nel mondo latino, poichè non se ne può negare la parentela spirituale, una parentela, cioè, per la sua natura, più profonda e indistruttibile.

L'oratore nota come fosse proprio della letteratura latina il non essere mai strettamente (*étroitement*) nazionale, e ricorda gli scrittori dell'Impero originari d'altre nazioni; rileva, poi, la potenza della lingua che sopravvisse all'Impero e divenne lingua delle arti, delle scienze, delle leggi, della religione, in Italia, come in Francia e in Ispagna, mentre il battesimo della romanità cercava la più grande creazione politica del medioevo, l'Impero feudale di Carlo Magno.

— A queste memorie — prosegue l'oratore — ricorre necessariamente il pensiero, considerando, o signori, che questo Congresso si propone tra i più interessanti problemi di restituire al latino la sua universalità, come lingua della scienza. Il problema già posto dal Leibniz, non fu mai abbandonato; e mi è caro in questa occasione rivolgere un augurio alle società nazionali che, come la nostra Dante Alighieri, lavorano per la tutela della propria lingua. Il mio voto è che tutte facciano convergere la loro opera a uno scopo (*but*) più alto, alla difesa della latinità, confederandone tutte le forze, dinanzi alle colossali imprese delle altre razze per la conquista del mondo. La lingua e la coltura hanno una provvidenziale missione, quella di opporsi alle tendenze egoistiche e invadenti dello spirito politico, di avvicinare (*rapprocher*) la coscienza dei popoli nel desiderio di un commune ideale della vita. I Tedeschi e gli Inglesi si sentirono impegnati (*obligés*) come noi nella ricostruzione della civiltà latina. Niebuhr, Winckelmann, Goethe, Byron sono anime latine; i tre grandi popoli, che non hanno con noi comuni le origini e le tradizioni, in parte ci continuano, in parte cooperano per la diffusione della nostra coltura. Non fu Voltaire l'amico ed ispiratore di Federico II il Grande; non fu Diderot il promotore di ordinamenti civili sotto Caterina di Russia? Chi crede che il mondo moderno sorpassi il pericolo dei grandi conflitti per le sole forze della pace armata, non scorge (*n'aperçoit pas*) la più grande forza di resistenza, che è lo spirito riparatore e bene

fico della coltura. La civiltà latina da oltre (*depuis plus*) 20 secoli governa il pensiero, e, quando pare affievolita (*affaiblie*), risorge potente di nuove vigorie. I popoli che posseggono tali prerogative non sono destinati a scomparire (*disparaître*), come gli Assiri e i Babilonesi. La Francia rinasce con la Rivoluzione, l'Italia col compimento della sua unità in Roma, e tutti i popoli di linguaggio latino hanno saputo e sapranno affermare gloriosamente la fede nel loro destino. Il fascino (*le charme*) della civiltà ellenica non è spento (*mort*); sacrifizi gloriosi lo consacrano nei nomi di Giorgio Byron e di Santorre di Santarosa, nella giovinezza di Antonio Fratti.

L'oratore parla quindi di Roma universale e augura una Federazione latina, che sarà guarentigia d'indipendenza e di pace per tutti i popoli civili, e con quest'augurio dichiara aperto in nome del Re il primo Congresso latino.

Dopo Nasi, prende la parola il ministro Chaumié, il quale ringrazia Nasi e il Sindaco per le allusioni simpatiche alla Francia, ed esprime riconoscenza per l' invito alla riunione dei rappresentanti di tutta la razza latina. Dice di sentirsi commosso nel veder tanta concordia.

— In ogni famiglia vi è un momento felice, e felicissimo è questo nel quale i figli di una stessa famiglia, dispersi in tutto il mondo, si trovano insieme legati dagli antichi vincoli (*liens*) di fratellanza e di razza, ritornati alla loro culla (*berceau*), l'origine da cui partì il grande spirito e la fiaccola (*flambeau*) della civiltà. Fu felice il pensiero di riunire questo Congresso, che si ispira non a idee di conquiste e di guerra, ma a concetti (*pensées*) di amore, fratellanza e concordia, come di amore e concordia è tutto lo spirito del grande genio latino. (Ovazione — Viva la Francia.)

Segue il prof. De Gubernatis, in francese, salutando i congressisti e rievocando l'opera della civiltà latina a traverso i secoli.

Il senatore rumeno Jorcilescu riafferma l'immutabile affetto della colonia romana dell'Oriente verso la grande madre patria Roma. Fa un inno all' Italia e conclude presentando al Sindaco di Roma un gruppo simbolico raffigurante la Romania e l' Italia che si dànno la mano sorridenti. Prega il Sindaco di conservarlo come pegno (*gage*) della fratellanza della Romania con l'Italia.

Fornari, in latino, saluta i congressisti; ultimo parla il generale Türr.

Alle ore 11.40 la ceremonia è finita.

(*Corriere della Sera*, Milano).

Vanità e Bontà.

Una piccola farfalla (1),
Mezza nera e mezza gialla,
Sorvolando sopra i fiori
Disse all'ape (2): — I miei colori
Son dei tuoi più belli assai (3).
Guarda bene, e tu vedrai
Sul mio vago (4) vestimento
Molta polvere d'argento. —

La testina (5) fra le rose
Scosse (6) l'ape, indi (7) rispose:
— Dal mattin fino alla sera
Io raccolgo miele e cera,
E così di mese in mese,
Io provvedo alle mie spese. —
Il lavoro, o miei scolari,
Deve farvi (8) *utili e cari.*

A. L. Clerici (*La Donnina.*)

Corrispondenza fra grilli.

Dopo avervi detto che le Cascine formano a Firenze una passeggiata (*promenade*) ricca di prati e di boschi, vi riporto, parola per parola, la lettera che un grillo (*grillon*) fiorentino delle Cascine, scrisse ad un grillo bolognese suo amico, dieci giorni prima (*avant*) della festa dell'Ascensione.

Caro Moro,

S'avvicina la festa dell'Ascensione, giorno così terribile per noi grilli di queste parti, che perfino un poeta scrisse:

Misericordia cantavano i grilli
Il dì dell'Ascensione alle Cascine.

(1) Papillon. (2) Abeille. (3) Beaucoup plus belles que les tiennes. (4) Joli. (5) Petite tète. (6) Secoua. (7) Puis. (8) Vous rendre.

Beati voi che, vivendo lontani di qui, non correte i nostri pericoli. Sappi (*apprends*) dunque che la mattina dell'Ascensione, i Fiorentini vengono in brigate (*par bandes*) a far colazione su questi prati. E in ciò nulla di male.

Il male è che, per levarsi (*satisfaire*) un gusto bizzarro e per contentare i capricci dei loro ragazzi, vogliono tutti possedere un grillo.

Qualche giorno prima dell'Ascensione, comincia, perciò, in questi prati, una caccia spietata (*sans pitié*) contro di noi povere bestiole. Certi ominacci (*vilains gros hommes*), che vivono alla giornata, raspano (*grattent*) la terra, la frugano (*fouillent*) trovano i nostri buchi (*trous*), ci scovano (*déterrent*). E dopo averci chiusi nelle gabbiuzze (*petites cages*) dove apena possiamo stendere le zampine (*petites pattes*), ci portano a vendere. Capisci (*comprends-tu*) !

Le gabbiettine (e bisogna dire che quei furfanti (*brigands*) ne sanno fare di graziosissime) destano (*éveillent*) la voglia dei ragazzi piccoli e grandi :..

— Oh ! bellino, bellino ! Mamma, me lo compri (*tu me l'achètes*) il grillo ? Anch'io, babbo, il grillo ; anch'io !

E noi a sentirci contrattare (*il faut que nous nous entendions marchander*), mentre si pensa col cuore straziato (*déchiré*) alle nostre zolle (*mottes de terre*) rugiadose (*pleines de rosée*), all'erba verde e tenera ! E finissero qui, amico mio, i guai (*malheurs*) dei poveri grilli fiorentini !

I ragazzi crudeli si struggono di sentirci (*font tout pour nous entendre*) cantare. Cantare ! capisci, costretti come siamo a cibarci (*nourrir*) d'una foglia vizza (*flétrie*) d'insalata, che ci cambiano forse ogni dodici ore ; cantare, mentre siamo soli, prigionieri dentro quelle sbarre, nella gabbia appesa alla finestra, sul vuoto sull'abisso. Proprio quando annotta (*la nuit vient*) e si ripensa alla famiglia, agli amici lontani, i ragazzi aspettano a gloria che si canti !

Già me l'hanno detto che gli uomini son crudeli anche fra loro, e lo credo ; *chi non ha pietà delle bestie non ha pietà de'cristiani*, afferma un proverbio !

Ma per non proseguire con una lungagnata (*longue histoire*), grillo mio carissimo, io ti chiedo (*demande*) un favore da amico. Lo sai, noi genitori abbiamo più cara la vita de'figli che la nostra. Ebbene : tu conosci l'indole vivace di Trillino nostro unico figlio. Quantunque sua madre, che si strugge per lui (*se tue pour lui*), ed io medesimo, ci siamo raccomandati che non si muova dal suo buco sabato e domenica, chi terrebbe fermo (*ferait rester tranquille*) questo grillettino avido di novità ? Ci saranno corse di biciclette e d'automobili, figurati ! Di certo uscirebbe fuori per curiosare e si farebbe prendere.

Amico mio, lo affiderei a te per qualche giorno, se tu e tua moglie consentiste di prenderlo. Verrei (*je viendrais*) io stesso ad accompagnarlo e tu potresti riportarlo quando, come di consueto (*d'habitude*), vieni a Firenze pel giorno dello Statuto.

Sarà un po'di disagio (*d'ennui*) e di disturbo per te. Ecco a che ci costringono (*nous obligent*) gli uomini ! Vorrei sapere come c'entra (*ce qu'a à faire avec*) con l'Ascensione di Nostro Signore, lo sperpero (*le massacre*) de'grilli ! Hanno poi coraggio, anche, di tenerci in dispregio (*de nous mépriser*), dicendo agli stupidi : « Tu hai giudizio quanto un grillo ! » E ai deboli : « Hai la forza di un grillo ! »

La gente stravagante, secondo gli uomini, « ha i grilli per la testa, o si fa saltare il grillo. »

E loro che si vantano d'aver tanto giudizio, tanta forza, perchè ci tormentano per diletto (*par plaisir*) ?

Del favore che spero non mi ricuserai ti sarò grato per la vita. Appena ricevuta tua risposta, par-

tiremo, anche perchè si parla d'un gran comizio da tenersi per protesta sotto il Quercione (*le gros chêne*) delle Cascine, ed io, che sono un grillo del vecchio stampo (*de vieille roche*), di comizi non voglio saperne (*en entendre parler*).

Addio, salute a te, alla famiglia e a tutti i grilli di Bologna.

Aff. mo amico *Saltafossi* (*saute-fossés*).

GIULIA FORTI-CASTELLI.

(*La Donnina.*)

Facezie.

— Come ! in bicicletta tu che odiavi i ciclisti ?

— Che cosa vuoi, ho veduto che il mio cassiere è diventato ciclista anche lui. Le precauzioni non sono mai troppe !

*
* *

— Babbo (*papa*). — dice il *bébé* di Stupidini, — che cane è quello là di quel signore ?

— Oh ! è un cane... un cane magnifico... un cane raro, tanto raro, che se ne è perduta la razza.

EXAMENS ET CONCOURS

École polytechnique (1902).

THÈME 17.

Le Travail.

Ce qui fait la grandeur et la prospérité d'un peuple, n'est-ce pas le travail sous toutes ses formes? N'est-ce pas le nombre des hommes utiles qu'il a produits et qu'il produit sans cesse en tous les genres ?

Un pays n'est honoré que par l'intelligence, le savoir, l'activité de ses habitants ; il n'est riche que par son agriculture, son industrie et son commerce. Se vanterait-on de posséder une terre qui ne produirait rien ? Croyez-vous que les villes soient seulement des lieux où un grand nombre d'hommes sont réunis pour passer la vie dans les plaisirs et la paresse ? La terre donnerait-elle ses produits si les paysans se contentaient de la regarder les bras croisés ?

Un peuple chez lequel il n'y aurait ni laboureurs, ni ouvriers, ni commerçants, en supposant qu'il pût en exister de semblables, ne serait-il pas avec raison méprisé par tous les autres peuples ? Il serait comme ces mendiants qui ne vivent que des secours qu'on leur accorde, et qui sont inutiles à la société. Chaque homme doit utiliser son travail et son intelligence au profit de ses semblables, et rien ne doit être perdu des biens que la nature a mis à notre portée.

NOTA. — Les candidats, après avoir traduit ce texte, pourront, s'ils le désirent, continuer leur travail en développant ces idées : il leur en sera tenu compte.

Le Gérant : VUIBERT.

Bar-le-Duc. — Imp. Comte-Jacquet, Facdouel, dir.

Les Quatre Langues

N° 16. 20 Mai 1903. 3e Année.

PARTIE ITALIENNE

L'imperatore Guglielmo a Roma.

La seconda visita.

Gli adornamenti delle vie romane sono rimasti (*restés*), dopo la partenza di Edoardo VII, ad aspettare



Roma — San Pietro e Vaticano

la seconda visita di sovrano, come la festosa cortesia del popolo perdura nella spontaneità del lieto accoglimento. Ed è, nella parità dell'accoglimento come nel perdurare della festa, un simbolo confortevole e chiaro della larghezza e serenità latina, che non si volge (*ne se dirige pas*) a nuove simpatie per noia (*lassitude, ennui*) delle simpatie già dimostrate, ma congiunge le une e le altre in una espressione di gentilezza e di saviezza.

Poichè, se la medesima folla che si assiepò (*fit la haie*) per le vie dove passava il Re dell'Inghilterra amica, si riversa di nuovo, per le medesime vie, ad applaudire la presenza dell'Imperatore della Germania alleata, non la semplice curiosità plebea è nell'atto, ma la memoria del passato e la coscienza del presente e un istintivo giudizio di ciò che sarà e di ciò che dev'essere per noi l'avvenire. Il popolo, libero nella espressione de' suoi sentimenti, ha di queste fedeltà e di queste intuizioni.

Guglielmo II ha già esperimentata la cortesia vivace e la spontanea simpatia delle accoglienze italiane ; nè le ha viste mutate perchè qualche mutamento è avvenuto nella nostra condizione politica di fronte all' Europa e perchè qualche nube è passata sull' orizzonte della Triplice alleanza. Nonostante la pioggia, che pareva costituire un elemento di prova, nelle acco-

glienze, della spontaneità popolare, Roma ha ricevuto l'Imperatore con l'antico entusiasmo; con maggiore entusiasmo, anzi, per la squisita premura (*empressement*) con cui l'ospite di Vittorio Emanuele III ha voluto recarsi alla tomba del Re che lo accolse la prima volta nella capitale d'Italia. Nè avrebbe potuto trovar mutazioni. Della Triplice alleanza, ne' cospicui (*remarquables*) effetti che ne sono derivati pel nostro paese e per la pace d'Europa, l'Italia riconosce ora, anche meglio che nei primi tempi della sua costituzione, la necessità e l'utilità; nè meno valevole è oggi divenuta per conseguenza della migliorata politica internazionale, poichè non le nuoce e non la invilisce l'aver mutata natura. Costituita per difesa e per bisogno di reciproca sicurezza, essa è ora una guarentigia di pace, più serena e più evidente, e quindi più che mai sostanzialmente civile; e le nazioni che più se ne adombrarono (*en prirent ombrage*) in principio, più liberamente ora ne accettano l'esistenza come il perdurare d'una possente e tranquilla forza d'equilibrio.

D'altra parte l'Italia non può disconoscere l'importanza che nel mantenimento e nel significato della triplice alleanza ha l'opera individuale di Guglielmo II, che per parecchi anni si è adoperato a condurre con pari attività l'incremento (*accroissement*) della potenza germanica nel mondo e lo sforzo di mantenere e di accrescere le buone relazioni della Germania con tutti gli altri Stati: Francia e Stati Uniti informino, (*en sont la preuve*), nonostante tutte le difficoltà e qualche disinganno. Verso l'Italia, in ispecie, l'Imperatore di Germania ha mantenuta una simpatia e una stima che le vicende (*fluctuations*) politiche e commerciali, durevoli o transitorie, non hanno nè modificate, nè attenuate; una simpatia e una stima che sono, non dell'Imperatore soltanto, ma di quella giovenilmente irrequieta anima molteplice d'artista che è nell'Imperatore. Il dono d'una statua di Wolfango Goethe alla città di Roma è, per questo aspetto dello spirito del donatore, più che un atto di regale cortesia: è come un messaggio che « la fulva e cerula (*blonde et bleue*) Germania », vissuta di latinità sulle più alte cime del pensiero umano, manda alla rinnovellante madre del pensiero universale, nel nome di colui che amò Roma per la forza profonda e solenne della sua bellezza. Il dono, bene scelto, piacque, e riconfermò pel Sovrano tedesco quella simpatia italica che accorre a ogni figura viva della storia. Guglielmo II, d'intelligenza mirabilmente vivace e multiforme, avida di tutte le comprensioni e di tutte le espressioni, e per tanti aspetti simile a quelle che glorificarono, nel nostro Rinascimento, le più nobili e caratteristiche forme dell'individualismo, è una figura che si leva sul gorgo (*tourbillon, gouffre*) comune e rivela magnificamente la esuberante vitalità, cioè la gioventù gagliarda e operosa, d'una razza che con la nostra ha avuto comuni alte vicende di lotte e di speranze, e che fraternamente ha combattuto, nella stessa ora solenne, quelle medesime lotte pel trionfo delle medesime speranze. Ora l'una e l'altra proseguono (*poursuivent*), secondo le forze e il temperamento loro, il cammino di ascensione per le vie del fato; e quando il biondo e fiero Imperatore discende l'Alpi a salutare la terra assai diversamente nota a' suoi lontani antecessori del sacro impero, questa ridiventa un giorno ghibellina per volenterosa (*consente*) e agevole cortesia.

(*Corriere della Sera*, Milano.)

Re Edoardo in Roma.

Italia e Inghilterra.

Re Edoardo arriva oggi, lunedì, a Roma in forma ufficiale. È questa la prima visita che un sovrano di Granbretagna fa all'Italia, dacchè è risorta e ricostituita ad unità di nazione: e bisogna andar molto indietro (*en arrière*) nella storia per trovare altri precedenti di re inglesi che abbiano visitato la Città Eterna.

In proposito abbiamo letto in questi giorni una dotta corrispondenza sul *Times*. Aethelwulf e Canuto vi furono in pellegrinaggio rispettivamente nell'855 e nel 1026 dell'era volgare, e Riccardo Cuor di Leone vi fu invitato da Clemente III, quando sbarcò ad Ostia in viaggio per la Terrasanta, nel 1290, ma declinò l'invito dicendo che *nulla*

c'era da vedere in Roma fuorchè avarizia e corruzione. Edoardo I, meno scettico o più curioso del (*que*) suo eroico predecessore, visitò invece (*au contraire*) Roma e fu solennemente ricevuto ad Orvieto da papa Gregorio X il 14 febbraio del 1273 — ma d'allora ad oggi l'Italia non ebbe più l'onore di ospitare alcun altro monarca inglese.

Edoardo VII viene a noi come il rappresentante di una potentissima nazione amica.

A Roma re Edoardo oggidì non vi troverà, come temeva Riccardo Cuor di Leone, dell'avarizia e della corruzione: e tra i festeggiamenti e le ceremonie di Corte, avrà modo (*il pourra*) di vedere e di conoscere qualche cosa di questa nuova Italia che aspira ad essere un paese moderno, democratico, pacifico e industre.

Le visite però che si scambiano i sovrani d'Europa hanno una portata politica nella quale la loro personalità rappresenta una parte solamente ornamentale e secondaria.

Così la venuta di Edoardo VII fra noi si deve intendere come la consacrazione dei migliorati rapporti fra l'Italia e l'Inghilterra. Del che (*ce dont*) noi non abbiamo che a rallegrarci.

Un mutamento era indubbiamente avvenuto in questi ultimi sette o otto anni e le relazioni anglo-italiane si erano fatte fredde. Perchè? Le ragioni furono varie.

L'indifferenza di lord Salisbury a nostro riguardo e il sacrificio da lui fatto delle nostre più o meno incoraggiabili aspirazioni tripoline nell' accordo colla Francia del 1899; il rifiuto dell'Italia di cooperare in Egitto; i sospetti sollevati dal nostro riavvicinamento alla Francia; l'agitazione maltese per la lingua provocata stolidamente (*sottement*) dal Chamberlain; la mancanza di tatto dell'ex-ambasciatore inglese presso il Quirinale, lord Currie; e finalmente il fermento imperialista e la guerra boera che alienarono all'Inghilterra le simpatie dei liberali d'Italia come di tutti gli altri paesi.

Alcune di queste ragioni non esistono più.

Il vecchio lord Salisbury ha abbandonato il potere e si è chiuso nel suo laboratorio chimico di Hat-



ROMA — Quirinale

field. Il Balfour, lord Lansdowne e il Chamberlain hanno fatto in Parlamento ripetute dichiarazioni lusinghiere (*flatteuses*) per l'Italia.

Il nostro riavvicinamento alla Francia non ha dato più ombra dacchè si capì che non implicava alcun accordo e nemmeno alcuna intenzione ostile verso l'Inghilterra.

Anzi il *Times* ed altri giornali se ne sono giustamente rallegrati prevedendo che dalla nostra buona amicizia colla sorella latina, ne sarebbe venuto un nuovo incremento ai nostri commerci e alle nostre industrie e quindi una nuova forza al paese. Lord Currie, apparentemente ritiratosi per ragioni di salute, venne sostituito da sir Francis Bertie, il nuovo ambasciatore inglese accreditato presso il Quirinale e anche noi nella persona del cav. Pansa siamo rappresentati a Londra da un diplomatico più abile e più fermo del Ferrero e del De Renzis.

I rapporti ufficiali fra i due paesi si sono così migliorati tanto che l'Inghilterra ne ha approfittato subito per domandare il nostro aiuto nella sua campagna mal pensata e peggio organizzata della Somalia: e il Governo italiano ha subito detto di sì e le accordò il permesso di sbarcare a Obbia e passare per il protettorato italiano — senza forse calcolare tutti i rischi a cui ci esponevamo e a cui ci espone ora anche più l'esito infelice che ha avuto la guerra.

Quanto ai rapporti naturali fra i due popoli, noi crediamo che ci abbia giovato (*que nous avons gagné à être mieux connu...*) la maggior conoscenza che gli Inglesi hanno fatto di noi in questi ultimi anni — conoscenza considerevolmente dovuta agli ottimi studi del Kinge e dell'Okey che (come disse il *Daily News* di recenti a proposito di una conferenza alla *Royal Statistical Society*) hanno rivelato nell'Italia moderna un paese di grandi promesse per l'avvenire, che l'Inghilterra ha tutto l'interesse di tenersi amico.

Da parte nostra è successo invece l'opposto. Gli avvenimenti di questi ultimi anni ci hanno fatto conoscere l'Inghilterra in un'altra luce ed è inutile negare che le simpatie nutrite e professate specialmente dalla parte liberale per la terra che ha ospitato Giuseppe Mazzini e tanti altri profughi, che ha incoraggiato e appoggiato la nostra causa nazionale ed è stata maestra d'ogni libertà sono alquanto scemate (*diminuées*).

Il perchè lo abbiamo detto tante volte nè ci vogliamo ripetere. L'Inghilterra degli ultimi anni, fatta insolente dalla fortuna, si è messa su una rotta reazionaria e pericolosa per tutti. Noi speriamo solo che il suo spirito di avventure coloniali, le sue tendenze militariste e il suo losco (*louche*) affarismo siano una crisi passeggiera, un male curabile. Ce lo auguriamo (*Nous le souhaitons*).

Un'Inghilterra liberale e pacifica può ancora far molto per la civiltà.

(*Secolo*, Milano)

Le feste centenarie a Villa Medici.

Il discorso del ministro Nasi (1).

ONOREVOLE SIGNOR MINISTRO,

Le parole vostre, così alte, così affettuose, così degne della grande nazione che rappresentate, e della festa memorabile che veniste a celebrare in Roma, usciranno (*sortiront*) da qui per commuovere di ammirazione e di simpatia la coscienza del popolo italiano.

Io ve ne ringrazio a nome di S. M. il Re, e con gli stessi sentimenti da Voi espressi mi onoro di rendere omaggio al Governo del vostro paese, al presidente della Repubblica, alla Francia.

I ricordi evocati dalla vostra eloquenza ci invitano ad ammirare il passato, come a guardare nell'avvenire. Qui la voce degli uomini si confonde con quella delle cose, che videro passare nei secoli tanti splendori, tanti entusiasmi e tanta gloria. Ma queste grandi memorie, egualmente care (*chères*) all'animo nostro parlano alla Francia di sole vittorie, all'Italia anche di sventure (*malheurs*), ad entrambe (*toutes deux*) del loro destino e del loro dovere.

Quel singolare fenomeno della nostra storia, cui Voi pure avete

(1) Discours prononcé en réponse à celui de M. Chaumié, que nous avons publié dans le précédent n°.

accennato (*fait allusion*), o illustre collega, fu rinascimento e fu morte. Morivano lo spirito nazionale e le pubbliche libertà, mentre si svegliava (*s'eveillait*) potente la coscienza personale. L'Italia, divenuta la patria degli uomini universali trionfò nelle lettere, nelle scienze, nelle arti, come nei commerci, diffondendo (*répandant*) per il mondo la sua cultura.

Nè fu semplice ritorno al sentimento della latinità; anche la Chiesa si riaffacciò (*se tourna de nouveau vers*) alle forme antiche della cultura, ma per indirizzarle (*les diriger*) ad altri fini. Dante si fa guidare da Virgilio, ma per andare ov'egli vuole, in un mondo creato dal suo genio divino.

Si riproduceva, come un ritmo della storia, il fato (*la destinée*) della civiltà ellenica; l'Italia vinta *ferum victore cepit*; tutti i popoli diventarono tributarii della sua civiltà.

Un grande Francese ed impareggiabile amico del paese nostro, Edgardo Quinet, rassomigliava (*comparait*) questo destino dell'Italia a Cristoforo Colombo, che dopo aver donato un mondo all'umanità, ne (*en*) ritornava glorioso, ma incatenato.

La Chiesa (*l'Eglise*) aveva conservato a Roma il suo carattere cosmopolita, e come la Fede vi aveva fatto sorgere (*s'élever*) ospizi nazionali, alberghi di pellegrini, congregazioni, così l'Arte, quando risorse (*renaquit*) il sentimento della bellezza, vi fece sorgere le Accademie straniere.

Gli spiriti eletti di tutte le nazioni, non immemori (*qui n'ont pas oublié*) del passato splendore, avevano veduto in Roma qualche cosa di più, di ciò che appariva agli occhi dei pellegrini (*pèlerins*); vi sentirono il linguaggio misterioso delle sue rovine. I Francesi furono tra i primi; nel 600 li vediamo raccolti (*rassemblés*) attorno ai principi della Chiesa ed agli ambasciatori.

L'Accademia di Francia venne come ad integrare il processo intellettuale della civiltà nostra, associandolo all'elemento italiano. La Francia fu il solo paese che abbia accettato la tradizione di amore e di riverenza verso lo spirito latino, senza dubbii, senza critiche, senza pentimenti (*remords*).

I vostri artisti, ritornando in patria, vi portavano il ricordo di vive ed immutabili amicizie; e noi abbiamo sempre goduto della loro gloria, come di una fortuna familiare.

Ecco perchè la grande mente (*esprit, intelligence*) di Colbert, divinatrice dell'anima moderna, volle (*voulut*) in Roma questo insigne istituto. Non il genio mancava agli artisti, ma l'ambiente (*milieu*); Roma doveva offrire alla loro immaginazione « les plus hautes ruines « de l'histoire, les plus grandes « peintures de la Renaissance, l'élite « des statues antiques. »

Fin dal (*depuis*) secolo XIV eruditi ed artisti sentono la nostalgia di Roma, la necessità di sognare dall'alto dei sette colli. Lo stesso Rabelais, il genio del cinismo, corre a Roma, e nell' « Ile Sonnante » il suo umore satirico è vinto all'entusiasmo per la Città eterna.

Montaigne sente Roma, « libre, juste, florissante », e non ha che un desiderio, quello di diventare cittadino romano. E come Montaigne, cento altri, Gioacchino Du Bellay, de Balzac, Vincenzo Voiture, come Nicola Poussin, l'imperatore creatore della campagna romana, dei suoi orizzonti, della sua luce (*lumière*), del suo fascino meraviglioso nell'arte.

Fin qui, sull'alto del Pincio, di fianco alla casa di Salvator Rosa, che Nicola Poussin sognò e lavorò fino alla morte; e bene provvidero gli artisti romani, innalzando (*élevant*) al Pantheon, accanto (*à côté*) a Raffaello, un ricordo al « Pictori Gallo ».

Ai paesaggi luminosi del Poussin, in cui sorridono le donne belle di Roma, succedono gli azzurri e l'oro, espressione melanconica dell'infinito, nelle tele del Lorenese; pure qui vissuto (*qui lui aussi a vécu*), sul Pincio, di fronte al palazzo di Federico Zuccari, il primo presidente dell'Academia di San Luca.

Pare quasi un destino, che sul colle più luminoso, sia sorto al cospetto (*en regard*) di Roma l'ostorico edificio, che per volere del primo Napoleone doveva raccogliere tanta nobile tradizione dell'arte francese.

Basterebbe (*il suffirait d'*) un solo ricordo (*souvenir*) per rendere a noi sacro questo felice soggiorno di principi e di corti imperiali, che fu sempre il preferito convegno (*rendez-vous*) degli artisti; il ri-

cordo di un grande dolore, quello di Galileo, chiamatovi a rispondere di una colpa, che era la sua gloria.

Villa Medici è come il simbolo della nostra perenne (*éternelle*) comunanza intellettuale. La Francia ci mandò (*nous envoya*) la sua lirica amorosa con i trovatori, e noi gliela restituimmo con la lirica del Petrarca; ci diede (*elle nous donna*) i suoi cicli epici e cavallereschi, e noi glieli restituimmo col poema dell'Ariosto; ci diede i principii della rivoluzione, e il genio di Napoleone li diffuse per il mondo.

Tutta la storia dell'arte è piena di questo fascino reciproco tra Roma e Parigi. Già nel secolo XVI è un esodo di artisti italiani nella Francia, non attratti da ragione politica ma dalle affinità spirituali.

Leonardo da Vinci, il genio maggiore della nostra rinascenza, è il grande maestro dell'arte in Francia; Benvenuto Cellini vi passa parte della sua vita ricca di tumulti e di gloria; e con essi una schiera (*troupe*, *foule*) di letterati, poeti, scultori, musicisti. A Fontainebleau ed a Versailles tutto parlava dell'Italia; come tutto parla a noi della Francia e della sua arte, della sua letteratura, della sua scienza, in cui è tanta rivelazione del genio latino.

A Parigi hanno chiesto (*demandé*) il battesimo definitivo della gloria gli artisti più eminenti: là volle vivere Rossini, là chiuse (*ferma*) gli occhi Bellini, là ebbe Verdi la maggiore consacrazione del suo genio. E fu Roma, da questo luogo, che preparò alla Francia una schiera di impareggiabili musicisti, da Gounod, a Bizet, a Massenet, a Dubois, che ora li rappresenta in questa grande festa dell'arte.

Il pellegrinaggio degli spiriti eletti continua, cresce, si moltiplica dai giorni della rivoluzione. Ecco Luigi David, che riconduce l'arte all'efficacia della rappresentazione storica; Watteau è vinto, l'arte della rivoluzione si afferma. Ecco Prudhon, che ha la grazia profonda di Leonardo e la soavità deliziosa del Correggio; e Leopoldo Robert, l'autore del *Pêcheurs de l'Adriatique* che chiama l'Italia la terra promessa; ed Orazio Vernet il maestro e Signore, nel cui salone si riunì tutto un mondo intellettuale. *C'était Paris à Rome*, come osservò lo spirito acuto di Stendhal.

Ecco infine la serie gloriosa dei direttori di questa insigne Accademia. Io li saluto nel nome dell'uomo illustre, tanto caro all'arte ed al paese nostro, che oggi qui fra noi rappresenta tante singolari benemerenze (*mérites*). E so di esprimere (*et je suis sûr d'exprimer*) un sentimento dell'animo francese, estendendo questo saluto a tutti gli altri rappresentanti delle Accademie straniere, che, come Lui, onorano l'arte di Roma.

Fra tanti esempi di glorie vere, fra tante prove di mirabili ammaestramenti, chi oserà discutere la benefica influenza di questi asili dell'arte? chi vorrà dire che vi possa il classicismo togliere (*enlever*) la visione dei nuovi ideali? Le Accademie non sono, non possono più essere luoghi inaccessibili alla voce dei tempi. Nulla resiste alla forza rinnovatrice dello spirito moderno, che ha già capovolto (*changé*, *bouleversé*) tutti i metodi e gl'intenti della cultura.

La scienza abbandonò le sue ipotesi per cercare negli abissi profondi della vita le leggi dell'evoluzione; passò dal campo sperimentale in quello della politica, della storia, della morale, dell'arte, e vi portò il fervore di una nuova fede. Non è più l'individuo che interessa, ma la società; non più la gloria di pochi, ma la fortuna dei popoli.

E come la coltura scientifica dà nuove ispirazioni alle lettere ed alle arti, così le lettere e le arti danno alla scienza il mezzo di raggiungere (*atteindre*) la mutevole coscienza popolare.

Era perciò tempo che sorgesse il poeta della umanità; e sorse in Francia col nome immortale di Victor Hugo. Era tempo che sorgessero in Italia gli apostoli vittoriosi del suo risorgimento; e vennero Vittorio Emanuele, Cavour, Mazzini, Garibaldi.

Ora è tempo che tutti gli spiriti consapevoli (*éclairés*) s'intendano e si uniscano nella difesa e nella propaganda dei nuovi ideali. Essi spuntarono (*ils pointèrent à*) sull'orizzonte della vecchia civiltà latina, e come hanno rifatto la patria nostra, rifaranno la coscienza di ogni popolo oppresso.

Alla Francia, memore e lieta di questa missione, appartenete voi,

illustre collega, rappresentante di un governo intento a difendere tutte le conquiste della libertà.

E' questa la Francia che noi abbiamo sempre amata; la Francia che ospitò nei giorni dolorosi i nostri patriotti e cospiratori, che confuse il suo sangue col nostro a Solferino, che ebbe l'affetto profondo del re liberatore. E' questa la Francia a cui la grande anima di Garibaldi dedicò l'ultimo suo eroismo; questa è la Francia di Lockroy e Claretie, che vennero fra noi a continuare con la camicia rossa (*chemise rouge des garibaldiens*) quella fratellanza di armi già glorificata dai nostri valorosi morti sulla Beresina.

Questa gloriosa bandiera (*drapeau*) ha bene il diritto di sventolare insieme le bandiere dei due popoli, essa che da due secoli e mezzo vive della nostra vita, irradia nel mondo luce di amore per la patria nostra, e ci accompagna in tutte le lotte per l'ascensione ideale dell'arte.

Da questo luogo ove sognarono (*rêvèrent*) ed operarono tante anime innamorate della verità e della bellezza, tanti sovrani rappresentanti del genio latino, io rivolgo (*j'adresse*) alla Francia il saluto del Re, del governo e del popolo italiano.

E se i Cinesi (*Chinois*) avessero ragione?

I Cinesi devono pagare le loro indennità in oro e hanno la loro moneta in argento, al quale si ragguagliano (*comparent*) i prezzi di tutte le cose.

L'argento va calando (*baissant*) in modo vertiginoso! Al tempo del normale equilibrio, fra le monete coniate (*frappées*) nei due metalli il rapporto era di un tael a 80 pence. Negli ultimi tre anni si cadde a 36 pence (per un tael) e parve si scendesse all'ultimo limite. Ma al gennaio di quest'anno si era giù ancora, a 26 pence! I Cinesi si dichiarano impotenti a pagare in oro, e domandano, a quanto pare (*à ce qu'il paraît*), alle Potenze, di pagare in argento o di aver la facoltà di porre ai dazi di confino l'obbligo dei pagamenti in oro. Così raccoglierebbero le somme necessarie alle indennità, e così soltanto.

Secondo la notizie più accreditate, la Francia e la Russia consentirebbero, l'Inghilterra si opporrebbe. Perchè? Tutti i paesi che hanno il corso forzoso della carta cercarono di derivare una vena di oro dai pagamenti dei dazi (*droits*). E che cosa è la moneta obbligatoria di argento se non una moneta a corso forzoso, peggiore di quella di carta che nei paesi monometallici in oro all'oro si ragguaglia? E perchè sarebbe proibito ai Cinesi ciò che fanno gli Spagnuoli, ciò che abbiamo fatto in Italia, in Austria-Ungheria al tempo del premio dell'oro?

Ma dicono gli Inglesi che così, in forma dissimulata, si aggravano i dazi. Sicuramente; ma a scapito (*détriment*) principalmente dei consumatori cinesi. Però soggiungono (*ils ajoutent*) che si restringerà il consumo (*consommation*), che una parte dei dazi inaspriti (*accrus*) la sopporterà l'importatore, cioè, il commercio britannico, il quale ha l'azione principale in Cina. Questo può essere; ma in queste cose chi ha più guadagni corre il pericolo di incorrere (*de subir*) in maggiori perdite. Forse si potrebbe per una serie sola di prodotti imporre il pagamento dei dazi in oro, o per certe somme. Ma non vediamo come in altro modo i popoli poveri ed esauriti possano pagare queste enormi multe di guerra. E' una *compensazione di errori*, per così dire!

In quanto poi al trarre l'occasione (*à profiter*) da questo stato di cose per una nuova conferenza intesa a ravvalorare l'argento, a che gioverebbe? Nessuna conferenza umana può dare un valore diverso dal reale (*de la valeur réelle*) alle cose. E se non riuscì la conferenza di Parigi del 1881, quando le fortune (*l'avenir*) dell'argento parevano ancora dubbie, come riuscirebbe oggi dopo il suo fatale declinare?

E non vorremmo (*ne voudrions pas*) che, negando alla Cina di riconoscere le sue domande, nelle quali non ha torto, si riaprisse una questione che tutti hanno l'interesse di chiudere (*fermer, terminer*) per sempre.

Luigi Luzzatti.

(*Stampa*, Torino.)

Facezie.

Re Edoardo a Roma.

— Appena entrato nella nostra Capitale, re Edoardo ha dato subito degli ordini perchè i legami (*liens*) fra Italia e Inghilterra siano stretti più che mai...

— Ho capito!... Sono ordini... della giarrettiera!

EXAMENS ET CONCOURS

Brevet supérieur.

THÈME 18.

Notre bibliothèque.

Notre bibliothèque est riche en livres de sciences, en histoire et en littérature. Seulement il faut savoir choisir vos lectures; à votre âge, c'est essentiel. Et puis, il ne faut pas lire trop vite, car il ne reste rien dans l'esprit ni dans le cœur d'une lecture faite en l'air et sans réflexion. Et ne croyez pas qu'un livre que vous avez lu une fois n'ait plus rien à vous apprendre. Ce livre a peut-être été composé par un homme de génie, par une intelligence d'élite après des années de travail et de veilles. Comment voulez-vous le comprendre à première vue, vous qui n'avez ni l'âge ni la science de l'homme qui l'a composé? Relisez plusieurs fois un livre qui vous plaît et vous verrez qu'à chaque lecture vous découvrirez mille choses intéressantes ou agréables qui vous avaient échappé la première fois.

VERSION

L'appassionato alpinista sale instancabile le vette montane, cerca le valli profonde e gl'inaccessi burroni, sormonta le rupi e valica i torrenti, s'aggrappa ai forti macchietti e s'abbandona a corpo perduto ai ripidi scoscendimenti, incalzato dalla febrile bramosia di tutto penetrare e conoscere, di superare le più ardue cime, di vincere i più gravi ostacoli, i più gravi pericoli. Tornato poi dalle spedizioni faticose, ne' crocchi degli amici, nella lieta tranquillità della famiglia, come esulta quello spirito ardito, rinarrendo le fatiche durate, i pericoli corsi, gli spettacoli goduti, le grandezze, le meraviglie, i misteri d'una natura vergine tuttavia, che a lui solo s'è rivelata e concessa!

(*Aspirants, Chambéry, 2e session 1902.*)

THÈME 19.

Le 30 avril 1827, le Dey, dans un accès de colère, s'emporta jusqu'à frapper le consul de France avec le manche de son chasse-mouches. Insulter ou frapper le représentant d'une nation, c'est insulter ou frapper cette nation elle-même. La France, ainsi bravée, devait se venger d'une manière éclatante. Une magnifique flotte débarqua une armée de trente-sept mille hommes à Sidi-Ferruch, à l'ouest d'Alger. La ville des Deys fut tournée et attaquée par terre; le château-fort de l'Empereur, qui la défendait, fut détruit, et le 4 juillet 1830 l'armée française entrait à Alger.

VERSION.

« Che dirà il mio signor Antonio, quando udirà la morte del suo Tasso? E per mio avviso non tarderà molto la novella, perch'io mi sento al fine della mia vita, non essendosi potuto trovar mai rimedio a questa mia fastidiosa indisposizione, sopravvenuta alle molte altre mie solite; quasi rapido torrente, dal quale, senza potere avere alcun ritegno, vedo chiaramente esser rapito. Non è più tempo ch'io parli della mia ostinata fortuna, per non dire dell'ingratitudine del mondo, il quale ha pur voluto aver la vittoria di condurmi alla sepoltura mendico; quando io pensava che quella gloria, che, malgrado di chi non vuole, avrà questo secolo da miei scritti, non fusse per lasciarmi in alcun modo senza guiderdone. Mi sono fatto condurre in questo munistero di Sant'Onofrio, non solo perchè l'aria è lodata dai medici più che d'alcun'altra parte di Roma, ma quasi per cominciare da questo luogo eminente e con la conversazione di questi divoti padri, la mia conversazione in cielo ».

(*Aspirants, Alger, 2e session 1902.*)

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, Facdouel dir.

Les Quatre Langues

N° 17. 5 Juin 1903. 3e Année.

PARTIE ITALIENNE

Loubet attraverso l'Algeria. Il trionfo del Presidente.

Da Tunisi ad Algeri.

Novecento chilometri, che bisogna percorrere nello spazio di due giorni, con treni lenti e disagevoli, e ora, poi, anche sotto l'imperversare (1) d'uno scirocco (2) caldissimo che riduce in piccoli forni crematori i colmi e soffocanti vagoni della Bône-Guelma! Ma fortuna vuole che per una certa legge di compensazione stabilitasi tra l'amministrazione ferroviaria e la Natura, che, come sempre, è di sue grazie spontanee assai più generosa e prodiga di quel che non siano le società costituite, con le inafferrabili formule della loro burocrazia e dei loro... favori, la noia e l'amarezza del lungo viaggio siano notevolmente diminuite dalle aspre bellezze del suolo e dallo spettacolo d'un cielo meraviglioso, che si stende sull'immenso orrizonte come un divino manto azzurro, solo a rari intervalli maculato, qua e là, da lievi e dileguantisi (3) vapori grigi.

La vasta pianura, che nel suo verde intenso evoca i distesi campi della Puglia barese (4), si stende tutt'intorno a perdita d'occhio, sino al punto (5) in cui una doppia catena di collinette dolcemente ondulate non ne segna i limiti in una striscia (6) nerastra, che va a mano a mano (7) che s'avanza facendosi più sensibile e cupa (8), come il taglio d'una formidabile muraglia. Non un'ombra in quella sconfinata pianura, non un albero, non suono di voci, nè rimescolio d'armenti (9). Silenzio solenne sempre, che mette una certa tristezza e un certo sgomento (10) nell'anima.

(1) Sous le coup. — (2) Vent brûlant du désert. — (3) Qui s'évanouissent. — (4) Du pays de Bari. — (5) Jusqu'à l'endroit. — (6) Bande, ligne. — (7) A mesure. — (8) Sombre. — (9) Mouvements de troupeaux. — (10) Désarroi, frayeur.

A Souk El Kemis la monotonia è rotta quasi violentemente da uno spettacolo nuovo e originalissimo. Migliaia e migliaia d'indigeni, accorsi dai più oscuri villagi della contrada, sono raccolti, in un chiuso immenso, tutti intenti alle transazioni del solito mercato settimanale: clamorosi e gesticolanti come indemoniati intorno alle tende improvvisate. Il treno che fugge, urlando, riesce però a distrarli, e tu vedi improvvisamente staccarsi (1) dalla folla compatta gruppi numerosi di fanciulli seminudi e di adulti che s'avanzano fin sotto le finestre delle vetture in grida festevoli, come se del mostro (2) sentissero l'imperio solo in quell'istante, e della civiltà l'opera invadente, che dovrà tosto trascinarli (3) verso la completa disfatta della propria tradizione e del proprio passato.

Oh quanto diversa s'offre invece allo sguardo l'Algeria! Non appena varcato il confine, a Ghardiman, è una nuova terra, un nuovo cielo, che tu ammiri come estasiato. Vegetazione lussureggiante, monti scoscesi (4) coperti verso l'estrema vetta (5) da larghe fascie bianche di neve, limpidi e frequenti ruscelli, precipitantisi ogni tanto in piccole cascate rumorose, campagne animate e splendidamente lavorate, mandre (6) innumerevoli pascolanti nei prati delle ricche *exploitations*, arabi ed europei, di cui non sapresti distinguere l'origine, si completa ormai e la trasformazione compiutasi nella razza, insieme accaniti (7) nelle opere campestri, quali (8) con la mano sul timone dell'aratro, quali col ferro temprato nel rivolgimento delle zolle (9) tenaci!

(1) Se détacher. — (2) Monstre. — (3) Les entraîner. — (4) Escarpés. — (5) Cime. — (6) Troupeaux. — (7) Acharnés. — (8) Les uns. — (9) Mottes de terre.

Lo spettacolo è veramente meraviglioso! Ed è nella regione compresa tra Bona e Costantina che esso si fa più interessante e attraentissimo.

La gioia dell'Algeria.

L'accoglienza fatta dell'Algeria al primo magistrato della Republica non poteva a dir vero, essere nè più cordiale, nè più sincera. Trascorsa l'ora di follia che aveva traviati (1) gli animi, e ridotti all'impotenza i provocatori di disordini, i glorificatori dell'ingiustizia e dell'infamia, era ben naturale che i cuori si fondessero nello stesso bisogno di pace e di armonia, e riserbassero a Loubet, nel giorno della sua visita alla colonia, tutto il calore del fervente loro patriottismo. La semplicità di quest'uomo, che nella sua coscienza di cittadino intemerato (2) ha saputo trovare la necessaria energia per romperla arditamente coi sovvertitori (3) della pubblica morale, si è talmente imposta all'Algeria, che non v'ha (4) più nessuno, omai, che non si senta compreso di venerazione per la sua persona.

Egli può dirsi fiero della lotta che ha sostenuto con tanto valore, e da cui oggi esce (5) giovialmente rinvigorito.

L'Algeria, a sua volta, fatta accorta (6) della falsa via che batteva, certamente non ricomincerà; ma non per questo devesi perdere di vista il nemico. La cenere è calda ancora, e può anche, a un momento dato, covare l'incendio. Se con scrupolo si veglierà al rispetto d'ogni diritto acquisito, e con fermezza si applicheranno leggi eque e sane, il pericolo sarà per sempre scomparso (7), ma guai (8) se la bufera dovesse ancora addensarsi (9) sull'Algeria. Gli appetiti son tanti e la mentalità delle masse, in cui si sono venute ibridamente fondendo (10) le varie popolazioni latine che abitano la regione, così diversa da quella dei Francesi della metropoli, che basterebbe poi un soffio per gettarla in preda a nuove convulsioni e a nuovi pericoli.

(*Tribuna*, Roma.)

(1) Egarés. — (2) Parfait. — (3) Perturbateurs, destructeurs. — (4) Qu'il n'y a plus. — (5) Sort. — (6) A qui l'on a montré — (7) Disparu. — (8) Malheur. — (9) Si les nuées devaient encore s'amasser menaçantes au-dessus de l'Algérie. — (10) Se sont fondues d'une façon hétérogène, hybride.

Una lettera dello Tsar al suo ambasciatore di Roma.

Lo Tsar ha conferito l'Ordine di San Vladimiro di prima classe all'ambasciatore di Russia a Roma, Nelidow, accompagnando la decorazione colla seguente lettera-patente: « Apprezzando i vostri servigi, decidemmo di nominarvi ambasciatore imperiale straordinario plenipotenziario a Roma. In quest'ufficio, da ormai sei anni contribuite collo zelo che vi distingue a consolidare le buone relazioni esistenti da lungo tempo fra il nostro Impero e l'Italia, essendo fedele interprete dei nostri sentimenti di amicizia immutabile pel Re d'Italia e il suo popolo. A testimonianza della nostra riconoscenza imperiale pei vostri lunghi e così eminenti servizi resi (1) al Trono e alla Patria, noi vi conferiamo graziosamente l'Ordine di San Vladimiro di prima classe. »

(1) rendus.

500 000 dimostranti ad Hyde Park contro la riforma delle scuole londinesi.

Raramente si è veduto a Londra una dimostrazione politica paragonabile (1) a quella ch'ebbe luogo oggi. Secondo i calcoli più discreti, almeno mezzo milione di persone si sono recate (2) ad Hyde Park in segno di protesta contro il Governo. Fu un Comizio colossale, oltremodo caratteristico.

La protesta era diretta contro il progetto di legge per la riforma delle scuole elementari londinesi. La riforma incontra il pieno gradimento della Chiesa anglicana, di cui viene rinforzata l'influenza sul-

(1) Comparable. — (2) Rendues.

la scuola; anche i cattolici trovano la riforma piuttosto vantaggiosa ai loro interessi, epperciò il partito irlandese appoggia volontieri il Governo per consiglio degli stessi vescovi; ma le molteplici chiese dissidenti lo combattono invece [1] aspramente. Il Comizio venne organizzato in modo veramente ammirabile dal clero non conformista. Oltre a [2] ben cinquecento Congregazioni religiose, vi parteciparono, tutte le Società operaie e tutte le Società di temperanza.

Il programma del Comizio era così formulato: « Il Governo intende distruggere i Comitati scolastici. Padri e madri, se amate i vostri piccioi, accorrete a migliaia a protestare contro il vergognoso progetto. »

Nelle prime ore del pomeriggio si formarono un centinaio di processioni provenienti dai punti più distanti della città; ogni Congregazione era guidata dal proprio clero; la maggior parte delle processioni si riunirono poi sulla riva del Tamigi, presso il Parlamento, dove si formò una processione unica, mostruosa, immensa. Vi erano migliaia di bandiere stranissime, con scritte curiose: « Non vogliamo il progetto! », « Non vogliamo tasse! », « Viva la libertà di coscienza! » Ogni dimostrante portava un nastro [3] oppure una rosetta azzurra. Cinquanta bande musicali suonavano inni religiosi. La polizia aveva preso misure straordinarie di precauzione, ma i dimostranti tennero un contegno ordinato, quasi soldatesco, come avviene sempre durante queste dimostrazioni di pacifica protesta.

Alle 16, l'immensa processione si mise in marcia, attraversò Trafalgar Square, si svolse lungo la Pall Mall, quindi lungo Piccadilly. Un'innumerevole folla di curiosi assisteva dovunque all'immensa sfilata che, specialmente lungo Piccadilly, presentava un colpo d'occhio straordinario. La compattezza della folla era paragonabile a quella verificatasi durante le feste dell'incoronazione di Re Edoardo. Ogni gruppo di dimostranti era seguito da vetture di ogni sorta che portavano le signore; però si trovavano molte donne anche fra i dimostranti pedestri.

(1) Au contraire. — (2) Plus de. — (3) Un nœud.

È impossibile descrivere il parco quando vi irruppe la folla. Le vetture si allinearono lungo un viale laterale. La verde spianata si trasformò in una marea nereggiante [1] di teste. Vi erano erette [2] quattordici piattaforme per gli oratori disposte in semicerchio; ma soltanto un'infima parte dei dimostranti potè seguire i discorsi. Tuttavia gli applausi e le acclamazioni si diffondevano come uno scroscio [3] di tuono. Parlarono parecchi deputati radicali, i presidenti delle leghe operaie, i ministri delle chiese dissidenti, ecc.

Alle 19 meno un quarto, echeggiò [4] un suono di corno da caccia. Era il segnale per la votazione. Gli oratori interruppero i discorsi e misero in votazione simultaneamente un ordine del giorno contro il progetto. La folla come un solo uomo approvò l'ordine del giorno ponendo così fine a uno dei più colossali Comizi che si sieno mai adunati [5] in Hyde Park.

Questa sera, in causa della lentezza dello sfollamento [6], la città presenta una animazione straordinaria.

(1) noire. — (2) élevées. — (3) roulement, bruit. — (4) fit retentir les échos — (5) rassemblés — (6) dislocation du cortège, écoulement de la foule.

A proposito di un vecchio nuovo libro di G. d'Annunzio.

Non intendo fare una recensione (*revue*) delle *Novelle della Pescara* di Gabriele d'Annunzio, delle quali hanno assai parlato tutti i giornali e le riviste d'Italia, ma trarre (*profiter de l'*) occasione dalla ricomparsa di queste novelle, pubblicate da tempo (*il y a longtemps*), a intermittenze varie, e che i Treves hanno raccolto in volume, per ricordare un d'Annunzio assai (*très*) diverso da quello che in quest'ultimi anni ha tanto occupato di sè l'Italia ed il mondo. Io credo non senza interesse rievocare lo scrittore nella sua origine, sulla cui giovanile e squillante (*retentissante*) celebrità,

conquistata di colpo (*tout d'un coup*) coll'arte aspra e vigorosa di *Terra vergine*, coll'impeto magnifico di *Canto novo*, s'è andata sovrapponendo (*s'est superposée*), per così dire, la fama complessa e discussa dell'estèta e dell'erudito, del tragèdo e persino... del parlamentare procedente verso la vita.

Nelle diciotto novelle che prendono nome dal suo bel fiume nativo, lo scrittore abbruzzese (*des Abruzzes*), ha della sua forte e rude giovinezza, tutte le esuberanze e tutta la combattività, senza ancora le squisite sapienze e le sottili raffinatezze dello stile, senza la preziosità delle immagini, la rarità dei vocaboli, la dovizie (*richesse*) calcolata degli aggettivi, cui egli ha piegato di poi (*plus tard*) l'ingegno duttile e pronto.

Nondimeno già in queste *Novelle*, il d'Annunzio si rivela un « gran signore » della lingua nostra ; egli mostra gia di saperla amare così come essa è degna d'essere amata, quale (*en tant que*) donna e madonna, ardente ed eletta, umana ed altera, profondendole (*lui prodiguant*) i fiori più puri del suo talento e della sua dottrina, destandola (*l'éveillant*) a nuove manifestazioni, incitandola ad atteggiamenti obliati, chiedendole, come a' bei tempi della Rinascenza, tesori di frasi incisive e di parole pittoresche, a torto neglette omai, per ignoranza o per pigrizia, o per volgarità. Questo valore, questo merito letterario del d'Annunzio, ch'io credo merito grande, perchè egli ha realmente arricchito di globuli rossi — se mi è concessa l'immagine... fisiologica — la lingua nostra che è il sangue vivo della nostra patria, è insito (*est présent, greffé*) già nelle *Novelle*. Ma lo è in proporzioni oneste, senza quella punta di ostentazione, nè quello sfoggio (*étalage*) soverchio di erudizione , che andrà man mano aumentando, dai « romanzi della rosa » ai « romanzi del giglio » da questi, a quelli « del melograno (*grenade*) » e dai romanzi alle tragedie ultime: *Gioconda*, *Città Morta* e *Francesca*.

E voglio dire intero e schietto (*franc*) il mio pensiero.

Il d'Annunzio ne' suoi romanzi, umilia la grande maggioranza de' suoi lettori : li istruisce, li ammaestra in alcune cose, ma, nel complesso (*ensemble*), li avvilisce, li mortifica. Nel *Piacere*, nell'*Innocente* [1], nel *Fuoco*, nelle *Vergini delle roccie*, nel *Trionfo della morte*, v'è tanta pletora di sapienza stilistica, artistica, storica, fisiologica, araldica e tanta rarità terminologica, da lasciarci sbalorditi e confusi. Egli ha saputo chiudere abilmente in ogni volume il frutto di lunghi studii, di geniali ricerche, di intuizioni e di impressioni forse superficiali e fuggevoli ; ma ogni volume, nel suo complesso, ci sta dinnanzi come un vaso ermetico di sapienza e noi sembriamo a noi stessi più poveri, più digiuni, più incolti, più immemori di quanto non siamo in realtà. Non per nulla, il *superuomo* è venuto di moda fra noi colla moda per il d'Annunzio e colla voga de' suoi protagonisti ; ma nessuno può negare che Andrea Sperelli e Tullio Hermil e Giorgio Aurispa e Claudio Cantelmo e Stellio Effrena non sieno troppo eruditi, troppo raffinati, troppo pieni di sè, troppo sprezzanti di tutti, per non riuscire (*devenir*) alla fine opprimenti, irritanti e antipatici.

Nè io presumo di muovere qui ai libri più celebrati e più fortunati di Gabriele d'Annunzio una critica nuova. Con tutta l'autorità della sua fama (*renommée*), del suo valore letterario e della sua amicizia per lui, già due anni or sono, quando comparve *Il fuoco*, Enrico Panzacchi, in una lettera aperta pubblicata dalla *Nuova Antologia*, constatava la fatalità che pesa su quello come sugli altri romanzi d'annunziani del genere. « Un soffio d'infatuazione morbida mossa dal cervello di un solo individuo scorre attraverso l'azione, investe la psiche dei personaggi e della folla, trasfigura i luoghi, mettendo per tutto un ingrossamento e uno squilibrio inquieto. Quella continua parodia di rito, quella continua posa pontificale, quella continua ingegnosità di autoidolatria spinta (*poussée*) all'ultimo limite, dovevano di necessità generare, ahimè ! uno stile adeguato (*conforme*) all'argomento e dovevano suscitare un'arte elaborata, troppo cupida (*désireux*) dell'effetto e troppo consapevole (*plein de lui-même*) di sè per trovare quelle forme schiette (*pures*) e quell'ac-

(1) L'*Intrus* dans la traduction française.

cento sincero, a cui si schiudono (*s'ouvrent*) le porte dell'anima. »

Nelle *Novelle* invece, nulla ancora di tutto questo. La psicologia dei personaggi è superficiale e alcuni dei personaggi stessi manierati, e tutti poi somiglianti fra loro. Le *Novelle* insomma appartengono alle « opere minori » dello scrittore e come tali, certamente, egli stesso ne ha consentito la nuova diffusione al pubblico dei lettori. Ma in compenso, quanta maggiore verità, quanta maggiore sincerità, quanta bella, irrompente (*débordante*) e vittoriosa freschezza! L'aspro sapore agreste di questi racconti, l'intonazione mistica di parecchi fra essi, la nota apertamente, schiettamente popolare e paesana e sopra tutto la vivezza smagliante (*éclatante*) dei quadri, mi hanno tosto richiamato alla mente un bizzarro studio geniale che sulla fanciullezza del d'Annunzio ha pubblicato tempo fa, coi tipi (*l'éditeur*) della milanese *Poligrafica*, Garibaldo Bucco, prosatore e poeta, che di Gabriele è compaesano e nei begli anni della spensieratezza (*de la folie*) fu compagno intimo. La stessa aura (*brise*) d'Abruzzo, spira dal volumetto in cui è descritto il piccolo Gabriele, ritto (*droit*) sulla sedia, già idolo e dominatore, declamente : « *Ecco : è nato il bel Bambino — Bianco, rosso, ricciolino* (*bouclé*) », e il grosso volume che si apre cogli isterismi spasmodici della *Vergine Orsola* e chiude colla storia fosca (*sombre*) e tragica del *Cerusico di mare*. So che ai *Presepi d'annunziani* il Bucco sta per far seguire due altri volumetti : *Le Celebranti* e *Il Mare*, componendo così il « *Trittico dell'Annunziatore* » che ritrarrà (*racontera, montrera*) il d'Annunzio dalla fanciullezza alla adolescenza, così piena di quelle promesse che man mano andarono realizzandosi.



Gabriele d'Annunzio.

E di questi libri che riescono interessanti per il pubblico avido assai più di conoscere nell'intimo e nel passato le persone, che non di spiegare i fenomeni e di acquisire le idee si faranno certo, come dei *Presepi* (¹), delle versioni in altre lingue. Così pure di queste *Novelle*, i Treves dovranno allestire (*préparer*) presto delle copiose ristampe, come già il Michetti ha dovuto fare, o lasciar fare, a' suoi tempi, innumeri riproduzioni de' suoi quadri abruzzesi, divampanti (*brûlés*) di sole e gremiti (*pleins*) di donne e d'uomini di una verità rozza e brutale, ma irresistibile. Al pari delle tele del Michetti, le *Novelle* del d'Annunzio, piaceranno e commoveranno sempre più, man mano che il gusto del pubblico si staccherà — come per fortuna già mostra di fare — dalle contorsioni grottesche della decadenza e dello snobismo letterario. Ed io credo che avverrà (*adviendra*) questo curioso fenomeno specialmente curioso per il d'Annunzio stesso : che la sua fama più consistente e più resistente, gli deriverà nel futuro, da queste « opere minori » accessibili alle anime ed ai cuori anche semplici, da questi libri in cui ondeggiano le giovanili indecisioni, che non (*plutôt que des*) dalle opere squisitamente cesellate dall'artefice eccellente, ma concepite in una specie di ebbrezza di egoarca (*égoïste*) e di aristocratico.

Altro merito artistico innegabile in queste *Novelle* è la drammaticità, elemento possente che ora si ostenta di disdegnare tanto dagli scrittori scarsi (*pauvres*) e pigri di fantasia, quanto da quei lettori cui sembra puerile, ingenuo e volgare il commoversi ancora, in letteratura, per

(1) Mot à mot *crèches* ; premières années.

il *fatto* immaginato. La drammaticità vigorosa, suggestiva, della quale il d'Annunzio dà esempio nella *Morte del duca di Ofena*, nella *Madia*, negli *Idolatri*, nella *Veglia funebre*, nel *Traghettatore* (*Passeur*) e in alcune altre di queste *Novelle della Pescara*, è manifestazione sincera d'arte nostra e dei nostri tempi, assai più delle disquisizioni sottilmente analitiche e ineffabilmente noiose dei raccontatori psicologi, la maggior parte dei quali, in fondo, non hanno nulla da raccontare.

Il senso descrittivo delle morbosità, così fisiche come morali, negli uomini e nelle donne delle plebi della campagna, raggiunge, nelle pagine del d'Annunzio, un'efficacia profonda: ed è del pari (*également*) magistrale il tocco (*touche*), ora lieve ora incisivo, pel quale assumono fisionomie e atteggiamenti nuovi anche gli episodii e le figure della più antica superstizione religiosa. Nell'intimo di Gabriele d'Annunzio, il quale così spesso si compiace di atteggiarsi a dispregiatore de' suoi simili e de' suoi tempi — è vivo un acuto, sicuro intuito, uno spirito osservatore e riproduttore, minuzioso e pratico, d'uomini, di cose e di sentimenti, cosicchè sovra qualunque materia lo scrittore posi la mano, è certo ch'egli vi lascia l'impronta di un'arte formidabile nella sua verità, impeccabile nella sua coscienza.

AUGUSTO MAZZUCCHETTI.

Il Paradiso dei gatti.

Una zia mi ha regalato un gatto d'Angora, che è la più stupida bestia che io mi conosca.

Ecco ciò che il mio gatto m' ha narrato, una sera d'inverno, davanti alle ceneri (1) calde:

I

« Avevo allora due anni, ed ero il gatto più grasso e più ingenuo che si potesse trovare. In quella tenera età, mostravo già tutta la presunzione d'un animale che sdegna le dolcezze del focolare domestico. E nondimeno, dovevo un milione di ringraziamenti alla provvidenza per avermi collocato presso vostra zia. La brava donna mi adorava!

« In fondo ad un armadio, avevo una vera camera da letto, guanciale (1) di piume e triplice coperta. Il nutrimento valeva il dormire. Giammai il pane, giammai la zuppa; nient'altro (2) che carne e buona carne sanguinosa.

« Ebbene! in mezzo a queste dolcezze, non avevo che un desiderio, che un sogno da realizzare. Passar dalla (3) finestra e scappar sui tetti. Le carezze mi sembravano insipide, la sofficità (4) del mio letto mi dava delle nausee; ero grasso in modo che facevo schifo (5) a me stesso, e mi annojavo, quant'era lunga la giornata, della mia felicità.

« Bisogna vi dica (6) che allungando il collo, avevo veduto dalla finestra il tetto di faccia (7). In quel momento quattro gatti vi si battevano, col pelo arruffato (8) e la coda ritta (9), rotolandosi sulle tegole (10) rosse, in pieno sole, con grida di rabbia e di gioja. Giammai avevo contemplato uno spettacolo sì straordinario. Da quel momento, le mie convinzioni furono stabilite. La vera felicità era su quel tetto, dietro quella finestra che chiudevano (11) con tanta cura. Me ne davo per prova che chiudevano così anche le porte degli armadii, entro i quali riponevano la carne.

« Formai il progetto di fuggire. Nella vita doveva esserci qualcos'altro che la carne sanguinosa. Era quello l'ignoto, l'ideale. Un giorno dimenticarono di chiuder la finestra della cucina. Saltai

(1) Cendres.

(1) Oreiller. — (2) Rien que. — (3) Par là. — (4) La mollesse. — (5) Honte. — (6) Il faut que je vous dise. — (7) D'en face. — (8) Hérissé. — (9) La queue toute droite. — (10) Tuiles. — (11) Qu'on fermait.

sopra un tettuccio che si trovava sotto quella finestra.

II

« Com'eran belli i tetti ! Larghe grondaje (1) li fiancheggiavano, esalando odori deliziosi. Seguii voluttuosamente quelle grondaje, dove le mie zampe s'immergevano in una mota (2) fine che aveva un tepore e una infinita morbidezza. Mi pareva di camminar sul velluto (3). E stavo tanto bene al calore del sole, un calore che fondeva il mio grasso.

« Non vi nasconderò che tremavo (4) in tutte le mie membra. C'era dello spavento, nella mia gioja. Mi ricordo sopratutto d'una terribile emozione che poco mancò non mi facesse ruzzolar (5) sulla via. Tre gatti che si precipitarono dal comignolo (6) d'una casa, mi vennero incontro miagolando spaventosamente. E siccome stavo per venir meno (7), mi trattarono di stupido e mi dissero che miagolavano per celia (8).

« Mi misi a miagolar con loro. Era incantevole. Quei burloni non avevano la mia ridicola pinguedine (9). Si facevano beffe (10) di me, quando scivolavo (11) come una palla sulle tegole scaldate dal sole tepente. Un vecchio micione (12) della banda mi prese particolarmente in amicizia. Mi offrì di far la mia educazione ed io accettai con riconoscenza l'offerta.

« Ah ! come la carne che mi dava vostra zia era lontana ! Bevetti alle grondaje, e giammai latte inzuccherato mi parve così dolce. Tutto mi sembrò buono e bello. Passò una gatta, una seducente, una bellissima gatta, la cui vista mi empì d'una emozione sconosciuta. Soltanto i miei sogni mi avevano fino a quel momento, mostrato tali squisite creature, la

(1) Goultières. — (2) Limon, vase. — (3) Velours. — (4) Tremblait. — (5) Rouler, dégringoler. — (6) Faîte. — (7) M'évanouir. — (8) Plaisanterie. — (9) Embonpoint. — (10) Ils se moquaient. — (11) Glissait. — (12) Matou.

cui schiena (1) ha tante adorabili ondulazioni. Io e i miei tre compagni ci affrettammo incontro alla nuova venuta.

« Passai avanti agli altri, e stavo per fare i miei complimenti alla seducente gatta, quando uno de'miei camerati mi morse crudelmente al collo. Gettai un grido di dolore.

« — Bah ! mi disse il vecchio micio conducendomi via. Questo è ancor nulla !

III

« Dopo un'ora di passeggiata mi sentii un appetito feroce.

« Cos'è che si mangia sui tetti ? domandai al mio amico stagionato (2).

« — Ciò che si trova — mi rispose filosoficamente.

« Questa risposta m'imbarazzò, perchè avevo un bel cercare ; non trovavo nulla. Scorsi finalmente in una soffitta (3) una giovane donna che preparava la sua colazione. Sulla tavola sotto la finestra, stava una bella costoletta, d'un rosso appetitoso.

« — Ecco quel che mi ci vuole ! pensai ingenuamente.

« E saltai sulla tavola dove presi la costoletta. Ma la giovane mi fu addosso e mi scaricò un terribile colpo col manico della scopa (4), in mezzo alla schiena. Lasciai la costoletta e fuggii gridando pel dolore.

« — Ma di dove diavolo venite ? mi disse il vecchio gatto. La carne che è sulle tavole non è per i nostri denti. Bisogna cercar nelle grondaje.

« Non potei persuadermi che la carne delle cucine non appartenesse ai gatti. Il mio ventre cominciava a irritarsi seriamente. Il micio terminò di ridurmi alla disperazione, dicendomi che bisognava aspettar la notte. Allora scenderemmo nella strada e frugheremmo (5) nei mucchi d'immondizie. Aspettar la notte ! Di-

(1) L'échine. — (2) Expérimenté. — (3) Mansarde. — (4) Balai. — (5) Fouillerions.

ceva ciò tranquillamente, da filosofo indurito [1]. Ed io mi sentiva venir meno al solo pensiero di quel digiuno [1] prolungato.

(*Continua.*)

(1) Endurci.

(1) Jeûne.

EXAMENS ET CONCOURS

Baccalauréat moderne.

VERSION.

Il levar del sole.

Il levar del sole bello è dappertutto; ma qui certamente più bello che altrove. Non so se abbiate sorpreso i primi raggi, allorchè vengono alzando si dietro al Vesuvio. Il fumo di questo colori va prendendo così varii e scherzevoli da vincere l'iride d'assai; rimpetto, il tremolar sempre più lucente del mare; e a poco a poco l'immensa Napoli, le isole, i monti, le colline che il golfo coronano, spiccar fuori, per dir così, dal capo e splendere variamente qua e là, come meglio al sol nascente son volti: tutto offre il più magnifico spettacolo. La cima del Vesuvio rassomiglia ad un incendio, allorchè l'intero globo della luce è fuori, ed apparisce come posar su di essa l'estremità inferiore de'raggi.

(*Tunis, juin 1902.*)

VERSION.

Une éruption du Vésuve.

(D'après Antonio Stoppani.)

Da qualche minuto stavamo guardando il fumo che si levava, volubile e tranquillo, dalla voragine centrale. D'un tratto si ode un rumore, ch'è tutt'insieme il rantolo di un grosso mastino e il russare d'un gigante. Il fumo si addensa, ed eccoti una profonda detonazione, e al tempo stesso un getto di pietre, disperse come le scintille d'un fuoco d'artifizio, formando un pennacchio, che si svolge da un denso globo di fumo simile a quello che esce dalla bocca del cannone quando gli si accosta la miccia. Le pietruzze nere, alcune rosse di fuoco, ricadono a modo di grandine sul cono che le aveva lanciate. Vi ve n'assicuro una scena fantastica, inebbriante; e mi sembrava di trovarmi in diretta comunicazione cogli abissi.

(*Alger, novembre 1902.*)

Brevet supérieur.

(*Aspirantes, Besançon, 2e session 1902.*)

VERSION.

Un celebre pittor dell'antichità si risolse, un giorno, di fare il quadro il più perfetto che mai si potesse immaginare. Era egli già divenuto famoso ed eccelente nella sua arte; ma cercando, in questa circonstanza, di superare quanto avea fatto per l'innanzi, formò il progetto di dipingerne uno che fosse interamente senza diffetti: Finito il quadro, non credendosi giudice sufficiente, l'espose nella publica piazza, e pregò gli spettatori di dirne il loro parere. G. ZIRARDINI.

THÈME 20.

« Serai-je bientôt à la ville? » demande un jour un voyageur à un homme qui passait. L'homme secoue la tête. « Eh bien! vous ne répondez pas? Vous souriez? Pourquoi? — Marchez et vous verrez. » Sans répliquer le voyageur presse le pas. « Ecoutez, dit le passant, vous serez dans une heure à la ville si vous marchez toujours ainsi. — Pourquoi me le dites-vous seulement maintenant? — Et comment l'aurais-je dit tout d'abord, puisque je ne savais pas comment vous marchiez. »

Le Gérant : VUIBERT.

Bar-le-Duc. — Imp. Comte-Jacquet, Facdouel, dir.

Les Quatre Langues

N° 18. 20 Juin 1903. 3e Année.

PARTIE ITALIENNE

I Sovrani alla conferenza di Sven Hedin.

Viaggio drammatico sulle orme di Marco Polo.

La Società Geografica aveva pregato il Re di concedere un'udienza al celebre viaggiatore svedese Sven Hedin, reduce [1] da un viaggio nell'Asia, ove era stato dal 1893 al 1902, e al quale la Società Geografica aveva accordato una medaglia d'oro. Il Re, che conosceva di fama [2] il viaggiatore, disse :

— No ; io e la Regina verremo alla conferenza di Sven Hedin e poi lo riceveremo.

E oggi la carrozza reale si fermò davanti al Collegio Romano e ne discesero i nostri Sovrani. E Sven Hedin ha parlato delle sue esplorazioni nel deserto di Gobi e nel Tibet in regioni assolutamente ignorate. Così ha scoperto il principio e la fine del famoso fiume Tarim nel terribile paese, nel centro della più vasta mole [3] continentale e dove si avvicendano [4] i calori più cocenti e freddi più rigidi.

Sven Hedin non si sgomenta [5] e si giova [6] di vie di acqua e di terra per attraversare il maggior numero

1. De retour. — 2. De réputation. — 3. Masse. — 4. Se succèdent. — 5. Ne s'épouvante pas. — 6. Et se sert.



Sven Hedin

di contrade. Le sabbie mobili formano qua e là aride montagne, seppelliscono anche gli abitanti, distruggono strade e ogni faticosa opera dell'uomo. Hedin procede imperterrito [1] con due Cosacchi Buriati della Transbaicalia, un Lama e alcuni Mussulmani, e lungo la via coopera ad attestare la veridicità del primo grande viaggiatore dell'Asia : l'Italiano Marco Polo. Egli trova infatti sotto le sabbie tracce di antiche città, antichi Budda di legno, antichi bassorilievi, antichi manoscritti del secolo terzo avanti l'èra volgare. Sono precisamente i luoghi descritti dal grande Veneziano.

Alla Arca-Tag, la catena principale del Cuen-Cun, una bufera [2] di neve e una temperatura estremamente rigida gli uccidono gran parte delle bestie somiere [3] : tuttavia egli si avanza per il monotono pianoro Tibetano, mirando [4] a Lassa, la dimora del Dai-Lama il paese dei buddisti. La vigilanza è spietata Qualunque straniero osi porre il piede profano nel sacro territorio, viene ucciso senza pietà. Sven Hedin si traveste da [5] Buriato e coi due Cosacchi tenta di penetrare nella Roma buddistica. E' riconosciuto e fatto prigioniero. Però Sven Hedin riesce ad eludere la

1. Intrépide — 2. Tempête. — 3. De transport. — 4. Cherchant à atteindre. — 5. Se déguise en

severità del Lama e, liberato, riprende la via dell'est dove compie importanti esplorazioni finchè, ridisceso a Mezzogiorno, giunge in India ospite del viceré lord Curzon.

Finita la conferenza, il presidente della Società Geografica, prof. Dalla Vedova, ringraziò il viaggiatore, che aveva parlato in lingua francese, e pregò la Regina a volergli consegnare la grande medaglia d'oro. Il Re si congratulò calorosamente coll'Hedin e la Regina, con grazioso gesto, consegnò l'astuccio [1] colla medaglia, aggiungendo le sue alle congratulazioni del Re. Sven Hedin fu grandemente applaudito e molto applauditi furono i Sovrani che colla loro presenza diedero maggior importanza all'interessantissima conferenza.

(*Corriere della Sera,* Milano.)

1. Etui.

A La Canea.

Un discorso del principe Giorgio. — La mozione per l'annessione alla Grecia. — Un grave incidente.

In occasione dell'apertura della seconda sessione della Assemblea cretese, il principe Giorgio ha pronunciato un discorso nel quale ha fatto grandi elogi della popolazione dell'isola, ha promesso che il governo verrà in aiuto [1] degli agricoltori e che si costituiranno strade ed opere pubbliche. Ha accennato poi ai progetti che il governo prepara intorno ai dazi sui prodotti agricoli e sugli immobili colla speranza di ricavarne i mezzi occorrenti pei diversi bisogni. Ha accennato al lavoro di una commissione di giureconsulti, la quale ha preparato i progetti per un codice civile e di procedura da sottoporsi alla approvazione dell'assemblea. In seguito si studieranno progetti pel codice penale militare e pel codice di procedura penale militare. Parlando della gendarmeria, disse testualmente :

La gendarmeria è un corpo veramente scelto e che ha acquistato la stima generale per l'opera indefessa [1] e competente degli ufficiali e sott'ufficiali dei reali carabinieri italiani e per l'irreprensibile condotta e perfetta disciplina degli uomini che la compongono. Il principe Giorgio concluse invocando la protezione di Dio sull'amata Creta onde favorisca la realizzazione dei suoi legittimi voti. Dopo che i membri dell'assemblea ebbero prestato il giuramento, fu letta e votata per acclamazione tra entusiastiche grida di : Viva l'annessione ! — una mozione che dice :

Poichè tutte le lotte per l'indipendenza hanno sempre avuto come unico scopo l'annessione alla Grecia e l'attuale stato transitorio ha provato da tempo che il popolo cretese è degno di ottenere l'attuazione [2] dei suoi voti secolari ; considerato che l'isola non può vivere da sola per l'insufficienza delle proprie risorse economiche. Per questi motivi, la Camera cretese :

1° Supplica le potenze protettrici che vogliano degnarsi di ascoltare le giuste preghiere del popolo cretese completando l'opera loro nobile e umanitaria colla annessione dell'isola alla Grecia.

2° Prega S. A. R. il principe Giorgio di Grecia, alto commissario in Creta, di volere rimettere il presente voto ai suoi alti mandati patrocinando presso di loro la causa della realizzazione dei voti legittimi dei Cretesi, in favore della quale egli non ha cessato di lavorare indefessamente.

Durante la lettura della mozione il deputato mussulmano Ekmel Softà Zadè sorse [3] per protestare, ma la sua voce fu ricoperta dalle grida dell'assemblea ed il deputato Dascaloyannis gli si avventò [4] contro dandogli un violento schiaffo [5]. Ekmel Softà fu poi cacciato fuori dell'aula [6]. Ad iniziativa del municipio ebbe anche luogo una dimostrazione popolare con fiaccole [7].

La campana della cattedrale greca suonò a raccolta [8] e i dimostranti si recarono ad Halepa preceduti dal consiglio municipale e fu presentata al principe una petizione a favore dell'annessione.

(*Il Secolo XIX,* Genova.)

1. Viendra en aide.

1. Infatigable. — 2. Réalisation. — 3. Se leva. — 4. Se précipita. — 5. Soufflet. — 6. Salle, — 7. Illuminations. — 8. Le tocsin.

Un colloquio con Ricciotti Garibaldi sulla questione d'Oriente.

Il *Giornale di Sicilia* pubblica un'intervista che un suo collaboratore ebbe con Ricciotti Garibaldi sugli affari d'Oriente. Il generale affermò che ci troviamo alla vigilia[1] di importanti avvenimenti, e che a questi è necessario che l'Italia, per il suo avvenire, si trovi sempre pronta. Garibaldi aggiunse che si deve a qualunque costo impedire all'Austria qualsiasi espansione nella Macedonia. Se essa tentasse di farlo, noi dovremmo subito occupare l'Albania al grido degli Albanesi.

— Ma se l'Italia ufficiale — interrogò l'intervistatore — si contentasse invece di qualche compenso territoriale?

— L'Italia popolare — rispose Ricciotti Garibaldi — non può entrare in quest'ordine di idee. Noi non accetteremo mai di trattare compensi per permettere prepotenze dell'Austria a danno dei popoli balcanici. Quei popoli devono acquistare la loro autonomia ed infine la loro reciproca indipendenza.

— Con una spedizione di volontari in Albania?

— Può essere.

— E se gli sbarchi fossero assolutamente impediti?

— Allora si potrebbe rispondere da quella parte.

— Da qual parte?

— Ma da quella — disse ridendo il generale, e portò il dito verso la carta geografica: sulla quale si disegnavano le nostre frontiere alpine verso l'Austria.

— Vi ha qualche cosa concreta nella preparazione degli eventi?

— Il generale guardò l'interlocutore, come per dire: Caro mio, non domandate troppo.

E l'intervista finì.

1. Veille.

Anatole France.

Anatole France ha fatto, di questi giorni, la sua mite[1] conquista di Roma. Tutte le persone di cultura e di intelligenza stanno attorno a lui; le signore e gli uomini politici si contendono, a gara[2], il piacere delle belle parole e dei sottili pensieri che intessono[3], come fili d'oro e di seta, la conversazione dell'autore dell'*Etui de nacre*. Anatole France è fatto della stessa materia di cui erano fatti i saggi dell'antichità. Egli è un uomo semplice e sereno; e come la sua semplicità attrae, la sua serenità serve a far meglio scoprire, a chi vi arrivi, le profondità del suo spirito. Quando si parla con lui, si ha la sensazione di parlare nel Portico, passeggiando tra statue bianche e rosei rami d'oleandro[4], e l'insistente sigaretta non riesce neppure essa, col fumo che sa[5] la Turchia, ad oscurare gli azzurri orizzonti sui quali si disegna ed ondeggia l'olivo di Minerva. Perchè Anatole France è sempre, e sopra tutto, un letterato, e tutto quello che passa nel suo spirito, diventa subito letteratura, e subito acquista, naturalmente, la sua forma e la sua espressione classica, definitiva: una forma e un'espressione di sicura forza e bellezza. Poche volte accade[6]


Anatole France

1. Pacifique — 2. Se disputent à l'envi. — 3. Entrelacent, forment — 4. Lauriers roses — 5. Sent. — 6. Il est donné.

di sentire un uomo di lettere a parlare più, e meglio, che Anatole France. Egli parla di tutto, di politica, di arte, di religione, di filosofia, di critica, della polvere che si ferma sulle tende del salotto o del rumore che viene dalla via, con la stessa argutezza di osservazione e la stessa precisione di linguaggio. Egli parla *stampato* [1] mirabile effetto della squisita euritmia delle sue facoltà intellettuali e delle convinzioni della sua coscienza — che gli rendono facile, nello stesso tempo, con la parola il pensiero, con la frase il giudizio. Il suoi libri sono come quelle antiche pietre preziose, odorose, che gli antiquari tengono chiuse nelle profonde custodie [2], e nelle quali par che le carni feminili abbiano lasciato un sottil profumo di umanità. E come i libri, sono i suoi discorsi. Attraverso la letteratura, si sente un vigile pensiero di umanità, un persistente pensiero di verità, di libertà, di giustizia.

RASTIGNAC (*Tribuna.*)

1. Comme un livre. — 2. Coffrets précieux.

La Lingua internazionale.

A titolo di curiosità, ed anche perchè lusinga (*flatte*) il nostro orgoglio d'Italiani, stimo opportuno riferire il brano (*passage*) di una lettera che il signor Federico Bramwel dirigeva al *Times*, brano che *Les Quatre Langues* riportano :

« ... Io suppongo che gli Stati Uniti, la Francia, la Gran Brettagna, la Germania e tutte le altre nazioni che ad esse vorranno aggiungersi, s'obbligano a questo, che, nello spazio di venti anni, alcuno non sia ammesso ad occupare un impiego qualsiasi, sotto il controllo diretto o indiretto dei Governi di questi paesi, se non è in grado di *leggere*, *scrivere* e *parlare* qualche lingua vivente europea, oltre la sua.

« Nemmeno per sogno ho l'idea di suggerire che questa seconda lingua sia l'inglese (come è stato proposto 20 anni fa), il francese o il tedesco. Evidentemente la gelosia delle nazioni interessate sarebbe troppo grande. Ma io propongo che l'italiana, colla sua origine latina, sia scelta (*choisie*), perchè è una lingua che non può suscitar la gelosia degl'Inglesi, Francesi o dei Tedeschi.

« Quantunque m'accorga di non averlo ancora detto, risulta come conseguenza logica che i Governi di tutti questi paesi disporrebbero perchè in tutte le scuole pubbliche si insegni l'italiano, divenuto lingua universale. Che una tale soluzione sia pratica, è stato largamente dimostrato dall'uso universale, a una certa epoca, in diplomazia, e del latino nelle scienze... »

* * *

Ora in qual modo si potrebbe far sì che una lingua internazionale venga adottata? Oltre che nel modo proposto dal Bramwel nel *Times*, e suggerito da altri parecchi, cioè rendere la lingua obbligatoria nelle scuole e pretendere che tutti gli impiegati (tutti? anche gli uscieri e i bidelli (*bedeaux, huissiers*), per esempio?...) dipendenti dal Governo sappiano leggere, scrivere e parlare la lingua universale.

Ma in quali scuole bisognerebbe renderla obbligatoria?

Alcuni propongono — come il signor Chappellier — soltanto in quelle secondarie e complementari ; e, in casi eccezionali, anche in quelle primarie : altri invece vanno molto più in là, e ritengono che, perchè una lingua possa entrar subito nelle abitudini e nell'uso di una nazione, debba incominciarsi ad insegnare nelle scuole materne — come raccomandava una circolare del ministro belga (30 jullio 1899) ; — ed un ispettore belga, il signor Gilson, racconta che una signorina ogni giorno, e per una mezz'ora al giorno, insegna il tedesco a bimbe di 3 o 4 anni e con metodi assolutamente pratici nell'Ateneo di Verviers (Belgio) : le bimbe sono Vallone! Ma ciò mi sembra che si risolva a danno della propria lingua ; e, se dovessi scegliere (*choisir*) tra un caso e l'altro, sceglierei la proposta del Bramwel.

* * *

Senonchè mi pare che tutte queste proposte e discussioni manchino di senso pratico — poichè dovrebbero vincere gravi difficoltà d'ogni specie — e che urtino con le leggi della scienza linguistica. Dunque, poichè

ogni lingua artificiale è nata morta, ne consegue che il popolo troverà la soluzione ; e quando io dico popolo, voglio intendere l'insieme delle persone colte di una nazione.

Esclusa la via artificiale, non resta che la via naturale per la formazione di una lingua internazionale ; la via è lunga, ma sicura. Il nostro Mario Pilo se n'è occupato varie volte nella *Scena Illustrata* e nella *Rivista Moderna*, e lui in proposito è partigiano del più spinto (*franc*) radicalismo letterario.

Se lo spazio me lo consentisse, e io non mi fossi dilungato già troppo, vorrei qui riprodurre lo stelloncino succoso (*l'article, plein de force*) che il chiaro (*illustre*) professore pubblicava nella *Rivista Popolare* del 15 luglio u. s. (*dernier*), e che riassumeva rapidamente quello che lui già aveva scritto altre volte sulla spinosa questione.

« L'evoluzione naturale ed irresistibile del linguaggio, effetto ed indice dell'evoluzione della civiltà, mira (*a en vue*) e conduce alla fusione lenta, ma sicura di tutte le favelle (*langues*), perchè lentamente, ma sicuramente, si vanno fondendo tutte le genti. »

Ora questo principio, enunciato da Mario Pilo, è il solo conforme a scienza e che noi accettiamo in fatto di lingua internazionale. La fusione degl'idiomi avverrà (*se produira*) lentamente, per filtrazione di una lingua in un'altra, per travasamento: sarà come un'acqua, che penetra e invade piano piano.

Certo questo non potrà avvenir subito, ma ci vorrà (*il faudra*) del tempo, poichè una lingua non si forma in un anno o due ; però fin d'adesso (*déjà*) noi possiamo scorgere i segni precursori coll'infiltrazione dei vocabili esotici in tutte le lingue.

Sicchè riesce vana la lotta che alcuni tentano contro le parole straniere ; in questioni simili l'uso è ottimo maestro, diceva Orazio, il quale, precorrendo (*devançant*) le leggi che i filologi moderni hanno assodato (*établies*), scriveva nell' *Arte Poetica* la nota e poetica immagine :

Ut silvae foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt: ita verborum vetus interit aetas,
Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.

E il Leopardi, su per giù, ripeteva lo stesso concetto nella *Ginestra*, quando cantava :

Caggiono (*tombent*) i regni; intanto,
Passan genti e linguaggi.

Di modo che è giustissimo quello che scrive Mario Pilo : « il criterio della *buona lingua*, che un tempo era nella sua purezza, va trasportato oggi nella sua ricchezza ; lo esclusivismo del passato deve cedere il posto al cosmopolitismo dell'avvenire ; e l'ospitalità chiusa e diffidente all'ospitalità aperta e cordiale. »

« Ma io vado anche più in là, e dico che oggi... nessuna persona può dirsi puramente italiana, nè inglese, nè russa : troppo noi ci siamo spiritualmente cibati (*nourris*) di libri d'ogni altro paese, troppa gente d'ogni razza abbiamo conosciuta ed amata nella vita e nell'arte perchè negli occhi e nelle orecchie nostre, nel cuore e nel cervello, non ci sia anche, molto o poco, del francese, dello spagnuolo e dell'inglese, del tedesco, del russo e dello scandinavo, dell'americano, dell'arabo e del giapponese.

E allora perchè non esprimere con vocaboli di ciascuna di queste nazioni ciò che di peculiare ad essa c'è in noi, ciò che c'è venuto di là, la *rêverie*, il pronunciamento, lo *sport*, il walzer, ecc.? » E' così che avviene l'infiltrazione.

Quando il vocabolo straniero si trova buono ad esprimere un concetto o una cosa esotica, lo si adotta subito, anche perchè ci riesce (*nous devient, nous est*) più chiaro e comodo di un vocabolo nostro. Ma qualora tutto ciò non dovesse persuadere gli scettici, noi richiamiamo la loro attenzione sugl'insegnamenti della storia.

Le lingue si sono formate come i popoli ; prima in Europa si parlava ario ; poi, collo scindersi (*avec les divisions*) della razza aria, cominciarono a formarsi lingue nuove, sia per le nuove abitudini contratte dagli uomini divisi in tribù, sia per la maniera di vivere e per il clima : nelle lingue settentrionali, per esempio, abbondano le consonanti (tedesco) in quelle meridionali le vocali (spagnuolo, italiano). I popoli socialmente divisi tra loro parlano lingue diverse ; e, quando avviene qualche fusione, anche le lingue si fondono.

Esempi di questo fatto se ne potrebbero addurre (*citer*) in grande quantità. In Spagna, dove vige (*fleurit*) il regionalismo più sfegatato (*passionné, ardent*) e dove la ani-

mosità regionale è grande, ci sono diverse lingue che derivano tutte da un primitivo idioma iberico; abbiamo, ad esempio, il catalano, il castigliano, il portoghese, ecc. Lo stesso è avvenuto nella formazione delle lingue neo-latine. Finchè il colosso romano stette in piedi e dominò buona parte d'Europa, il latino signoreggiò nel vasto impero; quando poi questo cadde, la Gallia, la Spagna, ecc., sorgendo a vita autonoma, trasformarono lentamente e variamente il latino.

Un fenomeno inverso avvenne in Francia e in Italia : il provenzale (lingua dell'*oc*) e il veneto accennavano a vivere divise rispettivamente dal francese (lingua dell'*oïl*) e dall'italiano, e a formare una lingua e una letteratura autonome; del provenzale abbiamo una discreta letteratura antica ed anche una contemporanea, e il dialetto veneto cominciava ad usarci nei trattati scientifici e nel redigere i resoconti delle assemblee dei dogi. Le vicende politiche arrestarono però questo movimento autonomo e scissiparo, e l'italiano vinse il veneto, come il francese vinse il provenzale.

Ora lo stesso fenomeno si verificherà indubbiamente — e col tempo — nelle lingue moderne; scomparse (*disparues*) le animosità politiche tra popolo e popolo, le vicende sociali e le grandi relazioni intellettuali, politiche ed economiche fonderanno le varie favelle in una sola, oppure creeranno naturalmente una lingua internazionale che non sarà nè il volapük, nè l'esperanto, ma una lingua che conterrà gli elementi più facili, semplici ed espressivi di tutte le favelle dei popoli civili. E questa lingua, prima di essere universale, sarà europea, e quindi si diffonderà nelle Americhe del Nord e del Sud e nelle colonie; in altri termini sarà prima parlata dai popoli che hanno maggiori relazioni tra loro e poi si allargherà in senso centrifugo. La pronunzia certo differirà tra Italiani e Tedeschi, per esempio; ma saranno differenze lievi — come tra Lombardi e Toscani — che il continuo contatto e lo scambio di relazioni renderranno innocue (*sans danger*) (1).

(1) Per evitare gl'inconvenienti di pronunzia e di ortografia, per questa nuova lingua si potrà adottare l'alfabeto fisiologico, che è talmente ricco da registrare tutt'i suoni possibili : dall'r vocalico inglese al *coppa* sanscritico. Tale alfabeto é noto a tutti gli studiosi di linguistica. (Vedi : Ambrosoli, *Glottologia*. — Max Müller, *Nuove lezioni della scienza del linguaggio*, ecc.).

Questo, più che fede d'idealista, è insegnamento della storia e della scienza del linguaggio. La legge, che s'è verificata altre volte, perchè dovrebbe venir meno (*faiblir*) adesso che si tratto di migliorare le sorti della famiglia umana? E allora resteranno l'italiano, il francese, il tedesco (i dialetti probabilmente spariranno per l'elevarsi della plebe)? forse sì; ma quello che certamente scomparirà saranno le lotte e le sopraffazioni (*rivalités*) linguistiche tra Croati e Czechi, Tedeschi e Pollacchi, Inglese e Italiani.

(Enrico Grimaldi, Napoli).

Parla un fiore.

Nata e cresciuta [1] in una amena [2] zolla [3] del giardino del Conte C..., io avevo molti altri compagni, bianchi, azzurri, rossi, di tutti i colori, di tutti i profumi; ma la più bella, la più altera, ero io! Ora che vi parlo, io sono un povero fiore, dai petali strappati [4] scoloriti e contorti, dallo stelo [5] diseccato dai pollini [6] vuoti di essenza; ma allora, nei lieti tempi della mia giovinezza, ero una pallida, ma stupenda rosa boraccina [7] ed a me erano dedicate le prime goccie d'acqua, le prime cure; ed io sapevo di essere bella, lo sapevo troppo e sognavo uno splendido avvenire pieno di gioie e di godimenti; ahi [8] che non sempre i sogni diventano realtà!

Una sera, verso il tramonto, il giardiniere mi si appressò [9], e con un piccolo lucente utensile mi spiccò [10] dallo stelo. Poveretta me [11], come cominciava male la

1. Grandie. — 2. Charmante. — 3. Plate-bande. — 4. Arrachés. — 5. Tige. — 6. Anthères. — 7. Rose-mousseuse. — 8. Hélas! — 9. S'approcha de moi. — 10. Me détacha. — 11. Pauvre de moi!

mia luminosa carriera! Diedi [1] un mesto [2] sguardo ai miei compagni che agitavano i loro petali al dolce zeffiro della sera, e in quel momento sentii che avrei cangiato [3] volontieri il mio delicato colore con quello austero della viola, e la mia superba bellezza con quella mite del miosotis purchè potessi ritornare al mio cespo [4], alla mia zolla. Ma i miei compagni continuavano a dondolare [5] il capo come dicessero « No, ciò è impossibile, tu ci lasci e per sempre ».

Intanto il giardiniere mi aveva portata in una sala ove trovavasi raccolta tutta la famiglia C... e avvicinandosi a Lisa, la padroncina [6], le disse :

— Eccole la rosa, mi par degna di lei.

Quell' elogio a me diretto ebbe la potenza di farmi scordare [7] in un subito de' miei compagni e della mia aiuola e fu con giubilo che mi senti presa dalle delicate manine della fanciulla. Allora potei ammirarla a mio agio [8]; portava un abito roso pallido ornato di trine [9] e sui lunghissimi guanti bianchi splendevano i ricchi monili [10]. La padroncina, dopo avermi ben osservata, mi dichiarò ciò che occorreva [11] pel caso suo. Immaginatevi se la decisione mi fece contenta, e se benedissi la mia sorte quando mi trovai artisticamente posata fra i suoi morbidi [12] e bruni capelli.

Dopo alcune ore io ero colla mia padrona in una ricchissima sala da ballo. Là erano a profusione fiori di tutti i paesi di tutte le specie... più belli di me?... Oh no! ivi pure [13] io ero regina, ognuno mi donava uno sguardo, mi mandava [14] un sorriso, tutti mi ripetevano « Oh come è bella! »

Inutile dire che io mi sentivo felice. In quelle onde di armonia e di profumi, in quello splendore di mille fiamme, in quello sfolgorio [1] di gemme, in quelle carezze lanciatemi da tanti sguardi ammiratori e desiosi, io vedevo realizzate le più superbe aspirazioni della mia anima di fiore, i sogni più fulgidi della mia fantasia.

Come allora mi sembravano degni di compassione i miei compagni che non avrebbero mai provato una simile ebbrezza! Come mi pareva impossibile ch'essi potessero viversene paghi [2] di un raggio di sole, di una goccia di rugiada, del bacco di una farfalla e dell' affetto geloso del giardiniere! Ah vivere voleva dire brillare, essere ammirati, ricevere omaggi, trionfare sempre. Così io pensavo fra me [4] ubriacata [5] dalla vanità senza avvedermi che un raggio di quel sole che io disprezzava mi aveva donata la vita e che quella luce artificiale me la toglieva [6] a poco a poco, che una goccia di rugiada [7] avrebbe aggiunto ai miei petali nuova bellezza, mentre quell' afa [8] mi faceva avvizzire [9].

Ma il sogno svanì assai presto! I primi barlumi [10] dell' alba rischiaravano il fosco [11] orizzonte, quando la Lisa stanca [12] abbattuta mi tolse [13] con poco garbo [14] da' suoi capelli, mi guardò a lungo, mi trovò forse più pallida del solito [15], forse meno odorosa, il fatto è che con un gesto sprezzante, con un amare sorriso, aprì [16] la finestra e mi gettò nella via.

Oh l'ingrata fanciulla! E non pensò allora che io l'avevo fatta bella? Se la mia fine doveva essere questa perchè togliermi [17] alla mia brezza, al mio sole, alla mia rugiada ?. . Sarei avvizzita là

---

1. Je jetai. — 2. Triste. — 3. Changé. — 4. Buisson, massif. — 5. Agitaient. — 6. La petite maîtresse de maison. — 7. Oublier. — 8. Aise. — 9. Dentelles. — 10. Bracelets. — 11. Ce qu'il lui fallait. — 12. Souples. — 13. Là aussi. — 14. M'adressait. —

1. Étincellement. — 2. Contents. — 3. Papillon. — 4. En moi-même. — 5. Grisée. — 6. Me l'enlevait. — 7. Rosée. — 8. Vapeur chaude. — 9. Flétrie. — 10. Lueurs. — 11. Sombre. — 12. Fatiguée. — 13. M'enleva. — 14. Grâce, précaution. — 15. Que de coutume. — 16. Ouvrit. — 17. M'arracher.

dove ero sbocciata, ma felice nella mia semplicità. Non l'avevo servita fedelmente ?... Che costava a lei donarmi un po' d'acqua un po' di frescura ?...

Forse [1] sarei retornata bella, avrei rialzato [2] il capo, forse avrei potuto ancora piacerle !... Non si eradivertita a quella festa, n'era tornata disillusa, sconfortata ?... Ma che colpa ne avevo io, povera rosa ?...

Spirava [3] un vento fortissimo e quel vento ebbe pietà di me; mi sollevò da quel fango, mi avvolse nelle sue spire, mi portò lontano lontano in un luogo di pace e di quiete, mi portò nel campo dei morti, ai piedi di una croce deserta, ed io, la pallidissima rosa, diedi i miei ultimi profumi a quella zolla dimenticata, ed il mio ultimo sorriso fu per quella tomba che mi accoglieva pietosa.

Fanciulli lo so, io non sono che un fiore ; anzi, ormai io non son più che la larva di un fiore, ma anch' io ho sognato e sperato, sofferto e pianto e perciò mi trovo in diritto di dire a voi, vaghi fiori di un altro giardino : ricordatevi che è mille volte meglio un' esistenza modesta circondata [1] da un affetto costante e sicuro che non le ebbrezze e i deliri di un' ora a cui succedono l'indifferenza e l'oblio.

Angelina Brocca.

1. Peut-être.— 2. Redressé. — 3. Il soufflait.

1. Entourée.

EXAMENS ET CONCOURS

Brevet supérieur.

(*Aspirantes, Saône-et-Loire, 1re session 1902.*)

THÈME

Respecter sa mère.

Tu as manqué de respect à ta mère ! Que cela ne t'arrive plus jamais, mon Henri ! Ton insolence m'est entrée dans le cœur comme un poignard. Je pensais à ta mère lorsque, il y a quelques années, elle passa toute une nuit inclinée sur ton berceau, épiant la respiration haletante, pliée sous l'angoisse, pleurant, sanglotant, à l'idée qu'elle pouvait te perdre !... A ce souvenir, je n'ai pu réprimer un mouvement de colère contre toi. Pense donc, Henri ! Toi, offenser ta mère ! ta mère qui donnerait un an de bonheur pour t'éviter une heure de souffrance, qui mendierait pour toi et se ferait tuer pour sauver ta vie !... Malheureux, n'espère pas de paix dans ta vie si tu as attristé ta mère.

(De Amicis.)

VERSION

La giocondità delle notti serene a Venezia non è celebrata abbastanza. La laguna v'è si queta, che le stelle non vi tremolano entro, si liscia che cielo ed acqua maritansi in un continuato azzurro. Chi Venezia lamenta povera e ca dente, non turba la calma de'mie sonni sfido gli uomini, il tempo e la fortuna a far che Venezia cessi d'esser bella e gaia. Eccome la intorno che si specchia come una sultana. Il suo popolo di pescatori dorme intanto sul lastricato della riva : forse non ha in tasca pur un soldo pel dimani : ciò non oslante cantò, sfidando la sua stessa miseria e si è addormentato. Questa nazional indole, frivola e spensierata, che per tanti secoli si è deliziata di mascherate e di feste, non si guasterà più mai : la vita v'è tuttodì facile e dolce ; mare, isole, paludi riboccano di selvaggiume e di pesce : le isole son tapezzate d'ortaglie ubertose : non è angolo di questa pingue argilla che larghissimamente non compensi le pigre fatiche de'suoi molli abitanti. Da Murano, dalla Giudecca, dal lido approdano ad ogni ora battelli carichi di frutta, d'erbe, di fiori.

Dandolo (*Reminiscenze*).

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, Facdouel, directeur.

Le Gérant : Vuibert.

Les Quatre Langues

N° 19. 5 Juillet 1903. 3e Année.

PARTIE ITALIENNE

Pietro Karageorgevich, Re di Serbia.

Il nuovo Re di Serbia è figlio di Alessandro Karageorgevich, ed è nato a Belgrado nel 1845. Fatta in Serbia la sua prima educazione, continuò gli studi a Ginevra, e nel 1862 entrò nel liceo Santa Barbara di Parigi per prepararsi agli esami della scuola militare speciale di Saint-Cyr. Entrò l'anno seguente a questa scuola; due anni più tardi ne usciva col grado di sottotenente e passò quindi alla Scuola di Stato Maggiore, dove rimase fino al 1867.

Nel 1870, all'epoca della guerra franco-prussiana, si arrolò nella legione straniera del 15° Corpo d'armata, e prese parte alla battaglia d'Orléans, dove fu ucciso il suo cugino germano, Nicolaievich.

Dal novembre 1870 al gennaio 1871 fu addetto allo Stato Maggiore della 1a Divisione del 18° Corpo d'armata, sotto il comando del generale Billot. Dopo la battaglia di Villersexel, dove si battè con valore, veniva insignito [1] della croce della Legion d'Onore.

Nel 1875 Pietro Karageorgevich prese parte all'insurrezione dell'Erzegovina e spese [2] una gran parte della sua fortuna per aiutare gl'insorti [3] fino alla dichiarazione della guerra della Serbia e del Montenegro contro la Turchia.

Nel 1883 il principe Pietro sposò la principessa Zorka, figlia primogenita del principe Nikita del Montenegro. Da questa unione nacquero: una figlia, Elena, che ha ora 17 anni, e due figli, i principi Giorgio ed Alessandro, l'uno di sedici, l'altro di quattordici anni.

Dalla morte della propria moglie, 4 marzo 1890, il principe Pietro s'era stabilito colla figlinola a Ginevra.

1. Décoré. — 2. Dépensa. — 3. Insurgés.

Il nuovo Re, quasi sessantenne, sembra assai più giovane: è di statura media, e le linee della sua fisonomia, forti ed energiche lo fanno rassomigliare all'avo [4].

Egli serba [5] piamente i ricordi della famiglia: e fra questi sono le armi di Kara Georges ed il fazzoletto [6] insanguinato che quest'ultimo portava al collo quando venne sgozzato [7] a Semendria per ordine di Milock Obrenovich.

Il nuovo Re, come si sa, è cognato del Re d'Italia ed imparentato colle Case del Montenegro e di Russia.

Il proclama di Pietro I al popolo serbo

Pietro I ha già redatto il suo proclama al popolo serbo. Eccone il testo, trasmesso da Ginevra:

Popolo serbo,

La grazia di Dio e la volontà del popolo mi chiamarono al trono degli avi. Dichiaro di sottomettermi alla volontà popolare, e salgo [8] oggi al trono serbo. Considero che il mio primo dovere è di ringraziare Dio per la grazia accordatami. Esprimo in pari tempo la speranza che le Potenze saluteranno il mio avvenimento legittimo al trono di Serbia, e ciò tanto più che sono deciso a condurre la Serbia verso un'era di riposo, di prosperità e di ordine.

Dichiaro di dare la mia parola di Re che saprò rispettare i diritti acquisiti di tutti. Farò tutto il mio possibile per essere un Re costituzionale e protettore della legalità e del benessere del mio caro popolo. E' perciò che con questo primo manifesto invito tutti i capi della Chiesa, tutti i funzionari dello Stato, tutti i capi militari a rimanere alle funzioni che occupano, raccomandando ad essi di sbrigare [9] coscienziosamente gli affari loro confidati.

4. Aïeul. — 5. Conserve. — 6. Mouchoir. — 7. Égorgé. — 8. Monte. — 9. S'acquitter.

Aeronautica.

Un nuovo e riuscitissimo esperimento di Santos-Dumont.

Il pallone dirigibile N. 9 — L'entusiasmo della folla — Santos-Dumont ha risolto il grande problema della navigazione aerea — Il prossimo « match » Santos-Dumont-Lebaudy.

L'aeronautica ricomincia ad interessare il gran pubblico parigino.



SANTOS-DUMONT.

Dopo gli esperimenti fatti da Santos-Dumont sulla Costa Azzurra, i Parigini non avevano più riveduto elevarsi il pallone dirigibile del giovane e coraggioso Brasiliano.

Santos-Dumont ha passato tutto l'inverno attorno al suo nuovo modello di pallone, che porta il numero 9, ed ha stabilito nella località detta Bagatelle il suo aereodromo.

Fra Santos-Dumont e Lebaudy si è oggi impegnata una viva lotta per la soluzione del gran problema della navigazione aerea.

E mentre il Brasiliano lavora attivamente nel suo aereodromo attorno ad un nuovo modello (il dirigibile N. 10), Lebaudy a Moisson si prepara a battere il *record* della velocità finora tenuto da Santos-Dumont (22 Km., m. 372 all'ora). Lebaudy detiene il *record* della distanza, avendo coperto 21 chilometri in ore 1,36 (cioè 13 Km., m. 125 all'ora).

Oggi Santos-Dumont ha voluto fare una nuova prova ufficiale col piccolo pallone dirigibile N. 9.

Verso le 15,30 Santos-Dumont, giudicando il tempo favorevole, eseguì l'ascensione che aveva progettata per domenica scorsa, giorno del Grand Prix, e che non aveva potuto effettuare causa [1] la violenza del vento.

Partendo della tettoia [2] della Bagatelle col suo pallone N. 9, si diresse immediatamente verso l'Ippodromo di Longchamp, dove aveva luogo una riunione ippica.

Al disopra della *pelouse*, nera di teste umane, mentre i cavalli uscivano [3] per la quarta corsa, Santos-Dumont fece evolvere in tutti i sensi il suo aereostato, fra la sorpresa generale degli spettatori, i quali, dinanzi a questa bella manifestazione scientifica, dimenticavano totalmente lo *sport* ippico.

Parecchi altri palloni, non dirigibili questi, si trovavano egualmente nell'aria, aggiungendo originalità allo spettacolo. Dopo essersi divertito a girare in tutti i sensi, Santos-Dumont abassò a poco a poco verso il suolo. I presenti allora vollero afferrare [4] il suo *guide rope*; ma l'aereonauta gridò loro di non toccarlo, e fu senza aiuto alcuno che Santos-Dumont discese in mezzo all'Ippodromo di Longchamp.

Venne immediatamente circondato [5] da una folla entusiastica: gli uomini lanciavano in aria i cappelli, e le donne agitavano i fazzoletti. L'aereonauta brasiliano operò nel campo delle corse una discesa trionfale.

Dopo essere rimasto qualche minuto a terra, Santos-Dumont rimontò nella navicella del suo aereostato, e tra le acclamazioni degli astanti riprese la direzione della Bagatelle, non senza avere ancora una volta fatto alcune evoluzioni sull'Ippodromo.

Il pallone dirigibile N. 9, con cui oggi Santos-Dumont ha compiuto il suo riuscitissimo esperimento, è dotato di un motore minuscolo sistema Clement de la forza di due cavalli.

1. A cause de. — 2. Terrasse, toiture. — 3. Sortaient. — 4. Saisir. — 5. Entouré.

Per quanto [6] non sia destinato ad ottenere grandi velocità, pur tuttavia il dirigibile N. 9 ha oggi raggiunto i 20 chilometri. Ma, a parte la velocità, quello che oggi ha veramente meravigliato tutti è stata la regolarità dei movimenti del pallone stesso, il quale si alzava, si abbassava, correva, rallentava a seconda della volontà del Brasiliano.

Quella d'oggi riuscì la migliore prova dell'abilità e del sangue freddo di Santos-Dumont, il quale non teme più alcun avversario. Tutti credono che Santos-Dumont sia veramente riuscito a trovare la soluzione esatta e convincente del difficile problema della navigazione aerea.

A giorni [7] avremo un'ascensione libera del pallone di Lebaudy, il qual si è proposto di compiere il percorso Parigi-Moisson e ritorno.

Santos-Dumont, che non vuole assolutamente rimanere secondo, ha deciso di seguire il suo avversario nel futuro esperimento.

Questo nuovo viaggio aereo, che segnerà la data del primo *match* aereonautico (con palloni dirigibili) è vivamente atteso dal nostro pubblico.

(*Stampa*, di Torino.)

6. Bien qu'il. — 7. Sous peu.

Un poeta « bohême ».

Oggi una ceremonia intima riunì al Cimitero di Montparnasse gli ammiratori di Egisippo Moreau, il poeta delicato che prese il *Myosotis* per simbolo, e morì triste e povero a 28 anni.

Triste e povero!... In queste parole è tutta la storia del Moreau, una fra quelle che maggiormente stringono il cuore anche a chi sia più avvezzo [1] a contemplare le umane miserie e a provarle.

Nato a Parigi nel 1810, era figlio naturale; suo padre, oscuro professore in un collegio di provincia, non lo abbandonò e gli fece dare una conveniente istruzione in un seminario. Rimasto orfano di entrambi [2] i genitori, quando egli era ancor fanciullo, Egisippo Moreau, dovette presto provvedere al proprio sostentamento.

Vivacchiò [3] da *bohème*, esercitando volta a volta [4] la professione di maestro e l'arte tipografica, quest'ultima in special modo. Ma era quasi sempre senza lavoro.

Egli era uno fra quei disgraziati, i quali sono condannati dal loro stesso carattere irrequieto [5], della delicata loro fibra a dover soccombere nella lotta per la vita.

Nel 1830, a 20 anni, combattè sulle barricate, con quest'unico vantaggio: che dopo il trionfo della rivoluzione di luglio [6], mancando il lavoro, dovette dormire per molte notti sotto le piante del *Bois de Boulogne*. Non disprezzava il ricovero [7] che la Prefettura di polizia gli procurava talvolta in prigione, come vagabondo, e compose una sera, in cui era stato felice di mangiare il pane dei detenuti, la sua ode « Alla fame ».

Frattanto scriveva canzoni. Un giornale ricordava ultimamente i versi con cui Egisippo Moreau eccitava i suoi compagni a fare un gran *falò* di tutta Parigi, e notava come fosse stato questo il primo eccitamento a ciò che accadde durante la Comune.

Altre sue canzoni sono più morbide e dolci; così la raccolta di poesie intitolata: « Myosotis ».

Infine, nel 1838, il Moreau morì all'ospedale di etisia, nella più squallida [8] miseria. La sera stessa si leggeva in un giornale: « Un grande poeta si è spento, sopra un lettuccio [9] di ospedale! Moreau, autore di « Myosotis », è morto stamane all'Ospedale *de la Charité*, a 28 anni! Invitiamo i giovanotti delle scuole, gli operai tipografi, tutta Parigi a recarsi ad assistere al suo modesto funerale. »

Tremila persone seguirono la bara [10]; alla loro testa si trovava Beranger e altri poeti.

Egisippo Moreau fu dapprima inumato nella fossa comune; due anni dopo il suo amico Marcotte gli comperò una tomba; quella che venne ora [11] ornata d'un busto del poeta, pesante sopra un piccolo pilastro. Il monumento sorge in ispe-

1. Habitué. — 2. Des deux.

3. Il vivotait. — 4. A tour de rôle. — 5. Mobile, capricieux. — 6. Juillet. — 7. L'abri. — 8. Affreuse. — 9. Grabat. — 10. Cercueil. — 11. Qui vient d'être.

cial modo per iniziativa dei *chansonniers* parigini e degli operai tipografi, i quali non dimenticano che Egisippo Moreau fu dei loro.

Di questo poeta, di questo *bohème* della letteratura, basta citare un aneddoto per dipingerlo. Amantissimo del teatro, egli vendette perfino le sue camicie per recarvisi [12]. Una sera mise al Monte di pietà il suo panciotto [13] per andare ad applaudire il *Chatterton*, di Alfredo de Vigny, quel *Chatterton*, poeta inglese, che si avvelenò [14] nel 1778 per sfuggire alla miseria e vendicarsi dell'indifferenza degli uomini.

(*Stampa*, Torino.)

12. S'y rendre. — 13. Gilet. — 14. S'empoisonna.

Ernesto Legouvé.

Con Ernesto Legouvé scompare [1] il più vecchio commediografo del mondo!

Egli era nato a Parigi nel febbraio del 1807, ed a venti anni otteneva già i suoi primi successi letterari e teatrali. La sua opera fu vasta, feconda e se non brillò sempre di un'arte pura ed eccelsa [2] certo fu improntata [3] ad una grande genialità. Intanto il suo nome rimane associato a quello dello Scribe nei lavori più acclamati: *Adriana Lecouvreur*, *Battaglia di dame*, *I racconti della Regina Navarra*.

Il Legouvé è stato pure molto popolare in Italia per la sua *Medea*, tradotta dal Montanelli, scritta in origine per la celebre tragica Rachel, e che invece costituì il maggior trionfo di Adelaide Ristori a Parigi.

Gli scritti storici e letterari del Legouvé sono numerosissimi. Egli era il decano [4] dell'Accademia di Francia giacchè vi apparteneva fin dal 1855, e nella sua prolungata, tranquilla vecchiaia parve, fino a ieri, il simbolo vivente dell'immortalità degli immortali accademici!

Il Legouvé da molti anni, vivea lontano dal tumultuoso movimento teatrale di Parigi; ma era sempre amato e rammentato per i simpatici ricordi artistici che destava [5] il suo nome.

Anche l'anno scorso, come i lettori ricorderanno, il venerando scrittore volle associarsi con un nobile telegramma, alle feste che l'Italia tributava alla sua illustre amica, Adelaide Ristori.

La prodigiosa longevità del Legouvé fu spiegata da lui stesso ad un amico nel 1891.



Ernesto Legouvé.

— Voi mi domandate — egli diceva in una lettera — il mio segreto di ottuagenario. Voi volete sapere a che cosa debbo d'avermi saputo conservare così fresco di corpo e di spirito fino ad oggi. Niente di più semplice. Lo debbo ai miei gusti. Ho avuto gusti molto diversi, e spinti [6] talvolta fino al grado di passioni... Assicuratevi: non ve li enumererò tutti! Ma ve ne sono cinque di cui posso parlare con gratitudine, come si parla ad amici; perchè non ho avuto migliori collaboratori nella mia carriera, migliori consolatori nelle mie angoscie, migliori compagni di piacere e di studi, cioè: l'amor del lavoro, l'amor del teatro, l'amor

1. Disparaît. — 2. Supérieur. — 3. Porta la marque. — 4. Doyen.

5. Éveillait. — 6. Poussés.

della scherma[7], l'amor dei fiori e l'amore della lettura ad alta voce. Ecco il segreto. —

7. Escrime.

Importanza delle piccole cose.

Quante volte ci accade[1] di sentir sprezzare[2] come menti anguste[3] et anime inette, quelle che si occupano delle piccole cose! Eppure è dal complesso delle cose piccole che traggono origine[4] le grandi! Che cos'è, per esempio, una mela[5]? piccola, piccola cosa! eppure una mela caduta su di una testa, ma sulla testa di Newton, diede origine alla più vasta idea che l'uomo si sia fatta e potesse mai farsi dell'universo! È forse[6] grande il granello di seme che il contadino gitta nel terreno? Ebbene, chi può dire i mille benefici effetti delle svariate produzioni che ne danno codesti granelli!

Non è forse il complesso di arbusti, di foglie, di figli d'erba, di fiorellini, che ci strappa[7] esclamazioni d'entusiasmo alla vista di un giardino in primavera? E la riunione di questi e di tanti altri minimi, forse che non ricrea il nostro sguardo e non assorbo la nostra attenzione, quando li vediamo tradotti dall'arte collo scalpello[8], col pennello[9], coll'ago[10]? Piccole, piccole cose! Che più? — Avvi[11] qualcosa di più tenue del vapor d'acqua? Eppure esso pone in moto immense macchine, con grandissima velocità. — Un filo d'acqua non arrestato in tempo, può affondare[12] una nave! Una stilla[13] d'un liquido, aggiunta, può decidere della vita di un uomo! — Portiamoci nel seno della società e dovremo pur convenire che la vita si compone di piccole cose! Supponiamo il caso che un servo nel porre in tavola una vivanda, non badi[14] alla saliera e ne versi il contenuto... piccola cosa! ma se siamo acuti osservatori, forse ci verrà fatto[15] di veder rannuvolarsi[16] il viso di un commensale un po' superstizioso; il nostro coltello si è per caso incrociato con quello del vicino che se n'è accorto ed ha perduta l'allegria; piccola cosa, cosa da nulla? diciamo noi, ma non la pensa così l'altro, che ormai si dà tutto a fantasticare[17] sulle sventure che i due coltelli in croce gli hanno preconizzato, e addio, speranza di vederlo sorridere, per tutto il tempo del pranzo!

È per le questioni d'interesse non è pure la stessa cosa? Trascuriamo[18] la lira, il soldo, il centesimo; seguiamo, or questo, or quel capriccetto della moda, piccola cosa! ma ben presto forse, la nostra casa sarà in rovina. Che cosa più piccola di una parola! eppure può decidere dell'onore di un individuo, ferire[19] un cuore amico, guadagnare una simpatia, o bandire[20] la pace domestica!

Una parola affettuosa può in un momento di sconforto, animare ad un'opera buona, difficile, grande!

Una parola dura, può gettare un individuo su una via di perdizione, al vizio, alla rovina!

Ma c'è qualcosa di più piccola ancora di una parola; un sorriso, uno sguardo benevolo, un gesto affettuoso, son pur la piccola cosa, ma, come danno a volte[21] la felicità, la vita dell'anima!...

Ed ora penso, un po' tardi forse, che una più lunga analisi delle piccole cose, potrebbe produrre

1. Il nous arrive. — 2. Mépriser. — 3. Étroites. — 4. Découlent. — 5. Pomme. — 6. Il est peut-être. — 7. Arrache. — 8. Ciseau. — 9. Pinceau. — 10. Aiguille. — 11. Y a-t-il? — 12. Faire sombrer. — 13. Goutte.

14. Ne fasse pas attention. — 15. Il nous arrivera. — 16. Se rembrunir. — 17. Ne fait plus qu'imaginer des. — 18. Nous négligeons. — 19. Blesser. — 20. Chasser. — 21. Parfois.

una gran noia [22], ed è ciò ch'io non vorrei, perciò faccio punto [23].

Eugenia CARCUPINO.

22. Ennui. — 23. Je termine.

Il Paradiso dei gatti.

IV.

« La notte venne lentamente, una notte nebbiosa che mi agghiacciò. Cominciò a cader la pioggia, fina, penetrante, flagellata da bruschi soffii di vento. Discendemmo per l'abbaino [32] a vetrate d'una scala. Come mi parve brutta la strada! Non era più quel buon calore, quell'ampio sole, quei tetti bianchi di luce dove ci trovavamo tanto bene. I miei piedi scivolavano sul lastrico melmoso [33]. Mi ricordai con amarezza della mia triplice coperta e del mio guanciale di piume.

« Appena eravamo nella via il mio amico micione si mise a tremare. Si fece piccin, piccino e strisciò [34] come un'ombra lungo le case, dicendomi di seguirlo al più presto. Non appena incontrò una porta aperta vi si rifugiò ronfando di gioja. Ed a me che lo interrogavo su questa fuga :

« — Avete veduto quell'uomo che aveva una gerla e un rampino [35] ? domandò.

« — Sì.

« — Ebbene! Se ci avesse veduti ci avrebbe ammazzati [36] e mangiati arrostiti allo spiedo [37].

« — Mangiati arrosto! sclamai. Ma la strada non è dunque nostra? Non si mangia e si è mangiati!

« Frattanto avevano vuotato le immondizie davanti alle porte. Frugai nei mucchi con disperazione, e trovai due o tre ossucci che erano stati gettati fra la cenere. Fu allora che compresi quanto il polmone [38] fresco è succulento.

« Il mio amico micione grattava le immondizie da vero artista. Egli mi fece correre fino alla mattina, visitando ogni lastrico [39] senza punto affrettarsi [40]. Per più di diciotto ore ricevetti la pioggia addosso, e tremai come una foglia dal freddo. Maledetta via, maledetta libertà! Come rimpiansi la mia prigione!

« A giorno, il micione, vedendo che traballavo [41] :

« — Ne avete abbastanza? mi domandò con aria strana.

« — Oh! sì — risposi.

« — Volete tornare a casa vostra?

« — Con tutto il cuore. Ma come fare a ritrovarla?

« — Venite. Ieri mattina vedendovi uscire, avevo compreso che un gatto grasso come voi non era fatto per le aspre gioje della libertà. Conosco la vostra abitazione e vi ci condurrò.

« Diceva ciò semplicemente, quel degno decano [42] dei gatti. Quando fummo arrivati :

« — Addio — mi disse senza dimostrar la menoma emozione.

« — No — sclamai — non ci lascieremo così. Dovete venir con me. Divideremo il letto e la carne. La mia padrona è una brava donna...

« Non mi lasciò terminare.

« — Tacete! disse bruscamente. — Siete uno sciocco. Morirei nei vostri tepori e nelle vostre mollezze. La vostra vita è buona per i gatti bastardi. I gatti liberi non acquisteranno mai al prezzo d'una prigione il vostro pasto succulento e il vostro guanciale di piume... Addio.

« E rimontò sui suoi tetti. Vidi la sua gran figura magra fremer di piacere sotto le carezze del sole nascente.

« Quando tornai, vostra zia

32. Lucarne vitrée. — 33. Boueux. — 34. Se glissa. — 35. Une hotte et un crochet. — 36. Tués. — 37. A la broche.

38. Mou. — 39. Pavé. — 40. Se hâter. — 41. Chancelait. — 42. Doyen.

prese la frusta [43] e mi amministrò una correzione che ricevei con profonda gioja. Gustai ampiamente la voluttà d'aver caldo e d'esser battuto. Mentre essa mi batteva, pensavo con delizia alla carne che poi mi avrebbe dato.

« — Vedete, concluse il mio gatto stendendosi davanti al fuoco — la vera felicità, il paradiso, mio caro padrone, consiste nell'esser rinchiuso e battuto in una stanza ove c'è della carne. »

Parlo per i gatti.

(*Fine.*) E. Z.

(Almanacco illustrato del Giornale *Il Secolo*, Milano).

43. Fouet.

Un'automobile fermata [1] da una mosca.

Pochi giorni or sono è successa ad uno *chauffeur* francese un'avventura davvero strana.

Partito in un magnifico *tonneau* con parecchi amici, egli andava ad una notevole velocità, quando d'un tratto la carrozza si mise a fare degli sbalzi [2] e dei capricci tali che non fu più possibile mandarla innanzi [3].

Dopo molte ricerche infruttuose sulla ragione di questa panna venne l'idea allo *chauffeur* di smontare il tubo che porta la benzina dal serbatoio [4] al carburatore, e soffiandovi dentro quale non fu la sua sorpresa nel vedersi cadere ai piedi... una mosca.

L'insetto, caduto certo nel serbatoio, era venuto ad ostruire il passaggio della benzina.

Dopo aver rimontato il tubo, lo *chauffeur* potè riprendere il cammino senza ulteriore inciampo [5].

Ma non è piccola gloria, certo, per gl'insetti alati, poter fare la guerra alle automobili.

1. Arrêtée par. — 2. Bonds. — 3. La faire avancer. — 4. Réservoir. — 5. Empêchement.

Quanto danaro va in fumo.

Ecco una statistica che fa un grande torto al buon senso degli uomini.

Attualmente in tutto il mondo si consuma la bellezza di 6 300 000 libbre di tabacco all'anno, rappresentanti la bellezza di un miliardo e 300 milioni di franchi.

Si domanda quante e quante miserie dell'umanità si solleverebbero [1] con questa somma, e quanti atti di civiltà si compirebbero [2] !...

1. Soulageraient. — 2. S'accompliraient.

Facezie.

Un provinciale appena giunto in città si ferma [1] davanti un ristorante e dice a sua moglie : — Guarda dunque, Bettina ! Qui si può mangiare dalle 17 [2] alla mezzanotte per tre o per cinque lire a scelta. — Una mangiata [3] di sette ore ! Se provassimo ?

⁂

— Perchè hai mandato a monte [4] il tuo fidanzamento con la signorina Puntolini ?

— In causa del di lei passato.

— Davvero ! E che c'era di male ?

— Oh, niente ! Soltanto era troppo lungo.

1. S'arrête. — 2. 5 heures du soir. — 3. Repas. — 4. Abandonné.

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 16 [1].

Carlo V, duca di Lorena.

È da augurare che l'ultima posterità impari che uno dei meno grandi sovrani d'Europa è stato quello che ha fatto maggior bene al suo popolo. Trovò la Lorena desolata e deserta ; la ripopolò e l'arricchì ; egli l'ha conservata sempre in pace, mentre il resto dell' Europa è stata devastata dalla guerra. Egli ha procurato al suo popolo l'abbondanza che più non conoscevano. La nobiltà, ridotta all ultima miseria, è stata messa nell'abbondanza dai suoi soli benefizii. Vedeva egli la casa di un gentiluomo in rovina? La faceva ricostruire a sue spese. Prodigava doni con quell'arte di dare che è ancora al disopra dei benefizii ; metteva nei suoi doni la magnificenza di un principe e la garbatezza di un amico. La sua corte era formata sul modello di quella di Francia. Non si credeva quasi aver cambiato luogo quando si passava da Versailles a Lunéville. Ho visto molto tempo dopo la sua morte i suoi sudditi piangere pronunciando il suo nome.

THÈME 17 [2].

Il lavoro.

Ciò che fa la grandezza e la prosperità di un popolo non è il lavoro in tutte le svariate sue forme? Non è forse il numero degli uomini utili che ha prodotto, e che di continuo produce in tutti i rami?

Un paese non è stimato che per l'intelligenza, il sapere, l'attività de' suoi abitanti ; non è ricco che per la sua agricoltura, le sue industrie, il suo commercio. Chi si farebbe vanto di possedere una terra che non producesse niente ?... Credete voi che le città siano solamente dei luoghi dove un gran numero di uomini stanno riuniti per passar la vita nei piaceri e nell' ozio ? La terra darebbe i suoi frutti se i contadini si accontentassero di guardarla stando colle braccia conserte ?

Un popolo presso il quale non vi fossero nè agricoltori, nè operai, nè commercianti, supponendo che ne possa esistere di simili, non sarebbe, con ragione, disprezzato da tutti gli altri popoli ? Esso potrebbe paragonarsi a quei mendicanti che vivono dei soccorsi che si offrono loro, ma che sono inutili alla società. Ogni uomo deve utilizzare il suo lavoro e la sua intelligenza a vantaggio de' suoi simili, e nulla deve esser perduto dei beni che la natura ha messo alla nostra portata.

1. Voir le texte dans le n° 13 (5 avril 1903), p. 496. — 2. Voir le texte dans le n° 15 (5 mai 1903), p. 576.

Facezie

Nello studio di un pittore.

— Di chi è quel ritratto ?

— E' dell'on. Y, colui che tanto si è adoperato per farmi dare la croce di cavaliere.

— Ho capito [1] : pittura decorativa, allora !

***

— Ho letto che hanno pubblicato un *Dizionario della donna* ; credi che sia diverso dagli altri dizionari ?

— Probabilmente contiene più parole.

***

1. J'ai compris.

Il Congresso internazionale latino.

— I latinisti avrebbero dovuto ineggiare [2] a Lucrezia, la donna più benemerita della latinità.

— ??!.

— Diamine, ha perfino [3] sposato Col... latino !...

***

Un signor afferra [4] a mano che un tiraborse [5] gli aveva messo in tasca [6]. Vedendo possia [7] che la mano era superlativamente sudicia [8] dice al tiraborse in tono di rimprovero :

— Un'altra volta prima di mettere la mano nelle tasche altrui andate a lavarvi, sudicione !

2. Célébrer. — 3. Elle a été jusqu'à épouser. — 4. Saisit. — 5. Coupe-bourse — 6. Poche. — 7. Ensuite. — 8. Sale.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet. Facdouel, directeur.

Les Quatre Langues

N° 20. 20 Juillet 1903. 3e Année.

PARTIE ITALIENNE

I soggiorno del Presidente Loubet a Londra.

Il pranzo a Buckingham Palace. I brindisi di Eduardo e Loubet. I commenti dei giornali.

Il pranzo a Buckingham Palace.

Alle ore 20 quattro grandi vetture partirono dal palazzo, inviate dal Re a prendere Loubet, i Principi di Galles, i Duchi di Connaught ed altri personaggi reali, e condurli al Palazzo di Buckingham.

Una folla immensa stazionava dinanzi al palazzo e fece grandi ovazioni ai personaggi giungenti. Gli equipaggi sfilarono durante un'ora. Poco prima delle 20,30 giunse Loubet colla stessa scorta della giornata, acclamato vivamente.

La serata a Buckingham Palace resterà certamente tra i ricordi incancellabili [1] del Presidente. Riuscì bella e cordialissima sotto ogni aspetto. Cominciato, alle 20,40, il pranzo dato dal Re in onore del suo ospite, finì verso le 22.

Il banchetto comprendeva una sessantina di coperti e fu servito collo sfarzo [2] proprio della Corte d'Inghilterra.

Il Presidente si trovava fra la Regina e la Principessa di Galles.

Il Re era in abito nero con *gilet* bianco a bottoni d'oro, calze di seta nera e calzoncini corti fino al ginocchio (*culotte*). Il Re e i Principi avevano poi al ginocchio l'ordine della Giarrettiera. Tutti gli invitati portavano la tradizionale *culotte*, da cui erano dispensati soltanto Loubet e Delcassè.

La tavola era piena carica di rose di Francia. Il *menu*, scritto in francese, aveva una corona reale con le cifre di Eduardo.

I brindisi.

Al levar delle mense il Re pronunziò il seguente brindisi :

« Signor Presidente, io vi saluto, esprimendovi tutto il piacere che io e la Regina proviamo nel ricevervi a Buckingham Palace. Spero che conserverete un ricordo gradito del vostro soggiorno a Londra.

« L'accoglienza che vi è stata fatta da tutte le classi della popolazione prova i sentimenti di reale amicizia che gli Inglesi sentono per la Francia, il paese più prossimo all'Inghilterra e che deve essere perciò il suo miglior vicino. »

Il presidente Loubet rispose :

« Sire ! Sono commosso dell'accoglienza fattami da Vostra Maestà e che è rivolta all'intera nazione francese. In suo nome prego Vostra Maestà di gradire i miei più sinceri ringraziamenti.

« La Francia conserverà un prezioso ricordo della vostra visita a Parigi. Sono certo che essa avrà liete conseguenze e servirà altamente a conservare e a stringere vieppiù [3] le relazioni esistenti fra le nostre due nazioni, pel bene comune e per la garanzia della pace nel mondo.

« E' con questi sentimenti che brindo a re Eduardo, alla Regina, ai Principi di Galles, alla principessa Vittoria, a tutta la Reale Famiglia e alla nazione inglese. »

Dopo il suo brindisi, il Re aggiunse : « La coppa che alzo in vostro onore, signor Presidente, è quella che mi fu offerta all'Hotel de Ville a Parigi. L'ho fatta portare qui espressamente in questa occasione. »

La Musica della *Scots Guards* ha eseguito durante tutto il pranzo arie francesi.

Al *dessert* dei sonatori scozzesi fecero tre o quattro volte il giro

1. Incancellabili = indelebili — 2. Sfarzo = magnificenza.

3. Vieppiù, *beaucoup plus*.

della sala sonando la cornamusa.

Dopo il pranzo gli uomini passarono nel *fumoir*, mentre le dame rimasero nel gran salone. Un concerto ebbe luogo poscia nella galleria dei quadri.

Loubet tornò a York House a mezzanotte.

Quello che dicono i giornali.

Il *Daily Telegraph* dice a proposito della visita di Loubet : « La giornata di ieri è stata per Loubet un trionfo. Il Presidente stesso ha spiegato la ragione di questo trionfo, quando disse che sperava che le visite scambiate stringeranno le relazioni esistenti fra le due nazioni per il bene comune e per garanzia della pace del mondo. »

Il *Times* dice che la viva cordialità dei ricevimenti ha espresso, con una sincerità che non lascia alcun dubbio, la soddisfazione universale con cui tutto il paese saluta il primo magistrato della Francia. Il fatto che il Presidente è accompagnato dall'uomo di Stato distinto ed esperimentato che dirige il Ministero degli Esteri, fa sperare che questa visita porgerà [4] l'occasione per una conversazione amichevole sopra i punti su cui gli uomini di Stato francesi e inglesi non riuscirono finora a mettersi d'accordo; ma più importante sono gli effetti durevoli che questa visita produrrà sull'accordo tra i due paesi. »

*
* *

Il *Temps*, dopo constatata la calorosa accoglienza fatta a Loubet a Londra, dice che è permesso sperare che il benefico ravvicinamento avrà per conseguenza logica l'esame con sangue freddo e con buona volontà del modo con cui regolare le varie cause di litigio fra le due nazioni.

I *Débats* constatano parimenti con compiacenza che nessuna nota discordante ha turbato [5] il magnifico ricevimento.

La *Liberté* dice che tuti i Francesi saranno profondamente commossi dell'accoglienza fatta dall'Inghilterra al loro Presidente.

4. porgerà = presenterà. — 5. Turbato, *troublé*.

Le linee francesi d'accesso al Sempione.

Il progetto di una linea attraverso il Sempione studiato nel 1881 dall' ing. Meyer — che è il progetto che si eseguisce ora — comportava come complemento necessario, inevitabile, la correzione del passaggio attraverso la catena del Giura, nel percorso tra Losanna e Digione della gran linea Milano-Parigi.

Attraversare infatti le Alpi a 700 metri — punto culminante della gran galleria del Sempione — per poi dover salire con delle rampe del 25 per mille a 1012 metri per attraversare il confine tra la Svizzera e la Francia, pare [1] ed è un controsenso. Quasi ciò non bastasse vi si aggiunge, su quel percorso già così poco comodo, una stazione di testa, quella di Vallorbes, nella quale i treni devono fermarsi [2] per retrocedere [3]. La costruzione della galleria del Sempione non si scompagnò dunque mai nelle intenzioni delle Società svizzere della correzione della linea Losanna-Digione, nel suo tratto Vallorbes-Frasne. Ciò si ottiene con una galleria di 6225 metri nel Giura, che sopprime il rinculo dei treni a Vallorbes, diminuisce la percorrenza di 17 chilometri e abbassa il punto più elevato della linea da 1012 a 896 metri.

Questo progetto prese forma concreta in una Convenzione stipulata l'anno scorso tra le Compagnie Giura-Sempione e Paris-Lyon-Méditerranée. Convenzione che fu approvata dalle Camere svizzere ed ora attende l'approvazione delle Camere francesi. Secondo questo patto [4] la spesa di 21 milioni necessaria per quest' opera, viene divisa tra i due paesi in base a criteri che qui è superfluo analizzare.

Senonchè davanti alle Camere francesi il progetto è momentaneamente arenato [5], perchè il Ministero è titubante a presentarlo, essendo sorto un rivale che ha provocato un grande movimento da parte degli interessi che sperano esser da esso maggiormente favoriti. Il rivale è il progetto cosidetto della Faucille, che prevede una linea da Ginevra

1. Cela semble. — 2. S'arrêter. — 3. Retourner en arrière. — 4. Accord. — 5. Ensablé, arrêté.

su Digione per Lons-le-Saunier. Questa linea attraverserebbe il Giura ancora più basso del nuovo tronco Vallorbes-Frasne, e sebbene allunghi il percorso Milano-Parigi in confronto della linea di Vallorbes, pure abbrevierebbe alquanto la durata del viaggio per effetto delle minori pendenze. Ciò si ottiene con tre grandi gallerie, una di 15 chilometri, la seconda di 11 400, la terza di 6 400 metri. Questi dati [6] indicano da soli che il progetto sarebbe assai costoso. La spesa prevista sale [7] infatti a 120 milioni; non meno in ogni caso di 100, secondo i più ottimisti. Se ne è fatta grande propugnatrice Ginevra, la quale temendo di veder la corrente del Sempione passar per Vallorbes, fa ogni sforzo per attirarla a sé, rendendosi punto necessario del percorso. Il Governo svizzero si è rifiutato di portar a conoscenza del Governo francese il progetto che sta tanto a cuore ai Ginevrini, finchè una decisione non sia intervenuta per il Frasne-Vallorbes e le amministrazioni ferroviarie svizzere e francesi si rifiutano per il momento di prenderlo in considerazione, ma Ginevra si agita, riempie i giornali d'Europa dei suoi clamori e si sforza esercitare sul Governo francese una forte pressione, cercandolo persuadere che la Svizzera, la Francia e l'Italia sono egualmente interessate all'esecuzione di quel progetto e sono disposte a concorrervi non soltanto con degli ordini del giorno che costano nulla, ma con dei milioni. Per l'Italia si parla di un contributo di dieci milioni, più del doppio di quello che l'Italia ha dato pel Sempione, che è per più di metà su territorio nazionale.

Noi non ci occupiamo di sapere quel che in Svizzera e in Francia si pensa di tale movimento, ma vogliamo dire schietto e tondo [8] che la questione non interessa minimamente l'Italia e deve lasciarci assolutamente indifferenti. In quanto alle speranze di concorsi finanziari si deve far capire senza mezzi termini che l'Italia non ne darà mai nè per la Faucille, nè per la Frasne-Vallorbes.

Non sarebbe un male enorme se la linea Milano-Parigi dovesse passare per Pontarlier. La correzione di quel tronco, tra Vallorbes e Frasne, si dovrà fare del resto in breve. Ben venga, se i Ginevrini trovano i mezzi, la progettata Faucille, ma farci oggi, noi Italiani, propugnatori [9] di questa significherebbe intervenire in una lotta di interessi assolutamente locali, perchè tutti i grandi argomenti che si sventolano [10] per l'occasione non servono che a mascherare il motivo vero che non si osa dire, cioè di decidere se Losanna o Ginevra ha da essere la testa di linea svizzera del Sempione, quel che è Lucerna oggi per il Gottardo.

Non si sarebbe trovato molto inopportuno che Svizzeri o Francesi fossero intervenuti due anni fa quando si discusse tra noi delle linee di accesso italiane al Sempione. Vi era chi voleva l'Arona-Domodossola e chi la sola Gravellona-Domodossola. La questione fu risolta in casa [11] senza chieder [12] un soldo a nessuno: eppure le linee italiane d'accesso al Sempione costeranno una settantina di milioni e ne profitteranno anche gli Svizzeri, come i Francesi e gli Inglesi. Ma nessuno pensò farne una questione internazionale. Così è e deve essere anche delle linee d'accesso franco-svizzere.

Si è per questo che tutti i fervorini [13] che ci vengono da Ginevra

6. Données. — 7. S'élève.

8. Franchement et tout net. — 9. Défenseurs. — 10. Que l'on met en avant. — 11. En Italie. — 12. Demander. — 13. Les discours enflammés.

per montare l'opinione pubblica italiana devono lasciarci scettici e soprattutto indifferenti.

Abbiamo in paese bisogni molto più urgenti, anche ferroviari, cui [14] provvedere, senza andar a gettar denari in imprese lontane, assolutamente di lusso. Il Sempione ci basta [15] per ora. Quel che la Svizzera vuol fare per il passaggio del Giura è sotto tutti i riguardi convenientissimo, e non ci costa niente. Se Ginevra vuole qualche cosa di più e di meglio è abbastanza ricca per pagarselo.

14. Auxquels il faut pourvoir. — 15. Nous suffit.

Leggenda.

Molti anni fa — quando, cioè, io frequentavo le scuole elementari — veniva a farci visita di tanto in tanto una buona vecchietta, che si chiamava Maria : una donna grassota, un po' corta, dalle guance [1] bianche e rosse come una mela [2] e dalla parlantina [3] sciolta [4] e vivace. Il marito, uomo abbastanza burbero [5], era portinaio. Maria, quando poteva, scappava [6] a casa nostra ; poichè un vero affetto ci legava, essendo ella dello stesso villaggio, che aveva visto nascere il babbo e la mamma. I miei fratelli ed io saltavamo di gioia ogni volta che veniva : ciò per due ragioni. Prima di tutto Maria ci raccontava tante e tante storielle di maghi [7] e di fate, che avrebbero fatto strabiliare [8] il Perrault : in secondo luogo ci portava i semi [9] di zucca [10], che qui a Napoli si mangiano infornati e si vendono, da donne e uomini, insieme ai ceci [11] e alle fave [12] cotte al forno. Appena eravamo tutti seduti, noi, irrequieti [13] ed impazienti, incominciavamo subito a gridare :

— Vogliamo sentire [14] qualche racconto ! vogliamo sentire un racconto !

La mamma ci sgridava [15]. Maria sorrideva e tutt'e due continuavano a discorrere !

Ma noi, ostinati, non le davamo tregua e piagnucolando [16] ripetevamo la nostra richiesta :

— Un racconto ! un racconto !...

— Ma finitela !. .

— Maria, ti vogliamo bene tanto tanto, dicci qualche racconto.

Maria però, quando aveva di che chiacchierare [17] con la mamma, non ci ascoltava e per farci chetare [18], invece del racconto, ci dava un'imbeccata di semi. Mentre si mangiavano i semi regnava la quiete : appena esaurito tutto, le grida ricominciavano :

— Un racconto ! un racconto ! un racconto !

Quando Maria stava di buon umore — il che era la regola — ci esaudiva [19] subito ; ma quando stava di cattivo umore, per essersi bisticciata [20] col marito, era inutile ogni preghiera ed ogni piagnucolio : ella passava il tempo a narrare le « birbantate » del fiero [21] Pipelet.

Allorché Maria narrava qualche fiaba, anche la mamma ascoltava con interesse; noi poi — è inutile dirlo — eravamo addirittura [22] rapiti dalla narrazione, e stavamo con tanto di bocca aperta ! Gli è che Maria diceva le favole con tanta grazia e v'intercalava tanti motti [23] arguti, che l'ascoltarla diventava per noi un vero divertimento.

Fu così che ella ci raccontò la leggenda che segue, leggenda trascritta da me quando ero al ginnasio inferiore e che ora, modificando un po' la forma, pre-

1. joues. — 2. pomme. — 3. langue, parole. — 4. déliée. — 5. bourru. — 6. s'échappait et venait. — 7. sorciers. — 8. aurait étonné. — 9. graines. — 10. citrouille, courge. — 11. pois chiches. — 12. fèves.

13. turbulents. — 14. entendre. — 15. grondait. — 16. pleurnichant. — 17. bavarder. — 18. taire. — 19. exauçait. — 20. chamaillé. — 21. terrible. — 22. absolument. — 23. plaisanteries fines.

sento ai lettori nella semplicità della prima redazione di circa 10 anni fa. È l'unica cosa, che — per averla scritta — ricordo.

* * *

Una notte Gesú, viaggiando, si trovò in una via solitaria e senza un alloggio qualsiasi, dove riposare il corpo stanco [24] pel cammino dell'intera giornata. Allora disse a San Pietro, che era con lui : — Va, cerca in questi dintorni [25] ; vedi se qualche pietoso contadino voglia ospitarci questa notte. — San Pietro si pose alla ricerca, quantunque fosse stanco fradicio [26] anche lui ; da lontano vide brillare una luce. Egli andó da quella parte. Era una di quelle rozze [27] capanne che si trovano nei campi e dove i contadini, soli, dormono durante la notte per difendere dai ladri le frutta, il grano o l'uva [28]. Un contadino di circa 30 anni stava, in quel momento, nella capanna preparando un boccone [29] di cena. San Pietro gli espose le condizioni in cui si trovava lui e il Maestro.

— Guardate — rispose il contadino — qui c'è un unico letticciuolo [30] ; ma venite pure, che ci acconceremo [31].

Il contadino divise la cena coi due ospiti, ai quali offerse anche il suo letticciuolo, mentre egli ponevasi a giacere a terra su di un po' di paglia.

* * *

La mattina Gesú, rivelandosi all'ospite, disse :

— Dimmi che cosa vuoi, e l'otterrai [32].

San Pietro subito suggerì al contadino di chiedere la salvezza dell'anima ; ma costui, facendo orecchio da mercante [33], disse :

— Maestro, ho un fucile ; vorrei che quando tiro a qualche uccello, il colpo non fallisse :

— Ti sia concesso.

— In secondo luogo...

— Pensa all'anima ! — mormorava san Pietro.

— In secondo luogo — proseguiva il contadino — ho un fischietto [34] ; quando lo suono, vorrei che le persone a me dintorno ballassero.

— Va bene ! disse Gesú.

— Inoltre..

— Chiedi la salvezza dell'anima ! — gridava Pietro.

— ... ho un sacco : vorrei che quando io dico a qualcuno « tu nel mio sacco ! », egli v'entrasse e non potesse più uscirne senza mia facoltà.

— E poi ?

— Ho un bastone, che dovrebbe menare botte da orbo [35], a un semplice mio comando.

Gesú gli accordò anche questo.

San Pietro, corrucciato, gli gridò :

— Tu hai chiesto tante cose che saranno la tua rovina. Io non ti aprirò le porte del Paradiso ! —

Gesú e san Pietro si allontanarono.

Il contadino con tutti quegli oggetti fatati [36] restò in paese a divertirsi e, diciamolo pure, a molestare la gente. Basti dirvi che spesso i genitori facevano le spese del suo divertimento ed egli li faceva ballare sonando il fischietto.

Un giorno tratto innanzi al guidice per non so che monelleria [37], mentre si leggeva la sentenza di condanna, egli si ritirò in un angolo, trasse di tasca il fischietto e tutti coloro che erano presenti cominciarono a ballare furiosamente, come se fossero affetti dal ballo di San Vito [38].

Così divenne ben presto fastidioso al proprio villagio. Egli allora pensò di abbandonarlo e andò vagando per circa un anno.

24. fatigué. — 25. environs. — 26. mort de fatigue. — 27. primitive, rustique — 28. le raisin. — 29 un semblant de repas. — 30. mauvais lit — 31. arrangerons. — 32. tu l'obtiendras. — 33 faisant la sourde oreille.

34. sifflet. — 35 distribue des coups à la ronde. — 36 enchantés. — 37 farce. — 38. danse de St-Guy, de St-Weit.

Quella vita nomade però non gli piaceva, onde pensò di stabilirsi in qualche parte. Arrivò in un villaggetto piccolo, posto alle falde [39] di un monte. Vi si respirava un'aria purissima. Egli chiese se vi fosse qualche casa da fittare [40].

— Sì — gli si rispose — ma...

— Ma che ?...

— È la *casa dei fantasmi* che si fitta. La sola che non abbia inquilini [41]. La notte non vi si può dormire. Gli spiriti maligni vi vanno a ballare la sarabanda.

— Ebbene, ci penserò io !

Così il contadino si stabilì in quell'abitazione, che incuteva [42] tanto spavento agli abitanti del villaggio.

La prima sera gli spiriti, per dargli forse il benvenuto, vennero in maggior numero del solito, annoiandolo in tutte le maniere possibili : cantavano, urlavano, imitavano le voci di cento animali, si trasformavano in ombre paurose [43], gli strappavano [44] il berretto, gli facevano sparire [45] il piatto — mentre cenava — facevano muovere la tavola. Il contadino rimaneva imperturbabile. Quando fu annoiato di tutta quella commedia, gridò : — Tutti nel mio sacco ! — e il silenzio ritornò nella stanza. A questo modo egli potette dormire soporitamente. Il mattino andò da un fabbro-ferraio [47] e fece martellare il sacco per un paio d'ore. Gli spiriti ne uscirono con le ossa peste [48] e, alcuni, coi crani sfracellati [49]. La storiella tuttavia si ripetette la sera. La martellatura aumentò, finchè gli spiriti, avendone la peggio [50], abbandonarono la " maison hantée " e lasciarono in pace il contadino.

*
* *

Trascorsero [51] molti anni : finalmente venne la Morte, a cui il contadino fece molte cerimonie. La condusse in giardino, dove la pregò di andargli a cogliere una pera. La Morte non si fece pregare e aiutandosi con la falce [52], che aveva, e facendo scricchiolare [53] contro il pero [54] le ossa, riuscì ad arrampicarsi fin su [55]. Colse [56] la pera ; ma quando si provò a scendere, non lo potette. Il contadino rideva.

— Ohé ! — gridò la Morte — che hai messo il mastice [57] quassù ?...

— Io ?... che sei matta [58] ?

— E allora ?... perché non posso scendere ?... Il contadino continuava a ridere.

— Insomma, debbo restare qui ? Aiutami !

— M'accordi altri cento anni di vita ....

— Sia ! purché mi liberi !

E la Morte scese.

— L'abbiamo burlata una volta ! — esclamò tra sé, ridendo, il contadino.

Dopo cento anni precisi ecco di nuovo che la vecchia, dalle occhiaie vuote [59] si presenta.

— Eh ! — grida lei — questa volta non mi burli [60] ! sul pero non ci vado.

— Bene ! aspettami cinque minuti ; lasciami ordinare la mia roba [61]. Intanto siedi un pò. Torno subito ! —

Il contadino passò nella stanza contigua et la Morte sedette.

Pochi minuti dopo il contadino tornò in veste di viaggio... per l'altro mondo !

— Ci siamo, eh ?...

— Sì — e la Morte voleva alzarsi. — Che accidente è ? Non posso alzarmi !

— Dunque partiamo ?...

— Partiamo un diavolo ! Qui

39. au pied.— 40. louer.— 41. locataires. — 42. causait. — 43. épouvantables. — 44. arrachaient. — 45. disparaître. — 46. tout à son aise. — 47. maréchal-ferrant. — 48. brisés, pilés. — 49. fracassés. — 50. le dessous.

51. s'écoutèrent. — 52. s'aidant de sa faux. — 53. croquer. — 54. poirier. — 55. à grimper dessus. — 56. elle cueillit. — 57. mastic. — 58. folle. — 59. aux orbites vides. — 60. tu ne te moqueras pas de moi. — 61. mes affaires.

la sedia mi si è attaccata alle ossa. Dammi la libertà!

— E tu concedimi altri cento anni di vita.

— Va bene! Voglio vedere quando riesco a trascinarti via!

Il contadino sorrise. E son due!

— Adesso è l'ora! — gridò la Morte, ritornando dopo cento anni.

— Soddisfami un ultimo desiderio! Andiamo un po a caccia.

— Non mi prepari qualche nuova gherminella?... [62].

— Ma ti pare?...

Andarono a caccia. Il contadino colpì un uccello col suo fucile fatato; la bestiolina cadde su di una siepe. La Morte, pregata, andò a raccoglierlo. Ma il contadino trasse il fischietto e cominciò a zufolare maledettamente. La Morte ballava e gridava:

— Ahi! ahi! ti accordo altri cento anni! Grazia! grazia!

Il contadino conservò il fischietto. Era la terza volta che egli corbellava [63] la Morte! Ma la quarta volta egli venne trascinato all'inferno. S'era annoiato di vivere!

∴

Quando si trovò tra una frotta [64] di orribili diavoli, dalle alacce [65] di pipistrello [66] e dalle corna sulla fronte, il contadino non ci provò gusto. Il fuoco lo scottava [67], le fiamme l'avviluppavano, i diavoli gli facevano ribrezzo. Allora si raccomandò al bastone, che aveva adoperato poche volte nella vita terrena. — Bastone, a te! — E il bastone cominciò a roteare [69] pestando teste, braccia, ammaccando [70] spalle, rompendo còrna e alacce di diavoli. Era una rovina. I diavoli corsero a piatire [71] da Lucifero, il quale decretò che l'importuno e strano dannato fosse cacciato via a viva forza. Il contadino si trovò in questa maniera fuori dell'Inferno. Allora pensò di recarsi a fare una visita al Purgatorio. Chi sa? forse si stava meglio.

Infatti si stava alquanto meglio; ma non per questo il fuoco era meno noioso. Il contadino fu costretto a ripetere il giochetto dell'Inferno e così si liberò anche dal Purgatorio.

— Ora tentiamo di entrare in Paradiso! disse il contadino.

Senonché San Pietro gli aveva promesso di non farlo entrare. Il tentare non nuoce [72] però. E il contadino andò a bussare [73] alla porta del Paradiso. San Pietro aprì un finestrino. Il contadino lo salutò:

— San Pietro!...

— Oh! chi si vede! Ebbene che cerchi da queste parti?...

— Se non vi dispiace, vorrei entrare!

— Eh! eh! se non mi sbaglio [74], sei quel contadino ostinato che non volle ascoltare i miei consigli. Ora non posso aprirti le porte del Paradiso.

— Capisco, io ho peccato; ma abbiate misericordia di me, San Pietro. Fatemi almeno vedere il Paradiso, aprite un po' la porta!

San Pietro commosso dalle querimonie [75] del contadino si decise finalmente a schiudere [76] alquanto la porta: ma il contadino pensò un'ultima monelleria [77]: fece entrare San Pietro nel suo sacco fatato e lui fece il suo solenne ingresso [78] in Paradiso!

Enrico GRIMALDI.

∴

Questa la leggenda, quale mi fu narrata. A qualche lettore, forse, non riuscirà nuova [79], per averla sentita narrare o letta in qualche parte. Certo intorno alla figura dell'apostolo, caro a Gesù, si sono ricamate [80] molte leggende, in cui San Pietro fa la figura ora di un uomo sciocco [81], e che si lascia burlare

62. tromperie. — 63. mystifiait. — 64. foule. — 65. vilaines ailes. — 66. chauve-souris. — 67. brûlait. — 68. horreur. — 69. faire sa ronde. — 70. aplatissant. — 71. plaider, se plaindre.

72. essayer ne nuit pas. — 73. frapper. — 74. si je ne me trompe. — 75. lamentations. — 76. entr'ouvrir. — 77. tour. — 78. entrée. — 79. ne sera pas nouvelle. — 80. brodées. — 81. simple.

facilmente, ed ora di un uomo più o meno astuto. Sarebbe interessante studiare la rappresentazione di San Pietro nelle leggende. Io m'accingo [82] a questo studio. Vorrebbero i lettori delle *Quatre Langues* — i quali rappresentano un pubblico internazionale — aiutarmi ? Non si trovano dei *folk-loristi* tra di essi [83] ? Ebbene, siano tanto gentili da comunicarmi le leggende a loro conoscenza o a conoscenza dei loro congiunti ed amici, o trascrivermi [84] quelle riportate dai libri o dalle pubblicazioni periodiche, Di ciò serberò loro [85] larga gratitudine (*).

Napoli. E. G.

82. je compte entreprendre. — 83. parmi eux. — 84. transcrire. — 85. je leur garderai. —86. recueillies.

(*) Le leggende raccolte [86] potrebbero venir pubblicate dalle *Quatre Langues*; le lettere possono essere inviate al mio indirizzo : Vico Chianche alla Loggia di Genova 7, Napoli.

Facezie.

— E perchè credi che ti sia difficile trovare una moglie?

— Perchè la donna che mi occore [1] deve avere due qualità: essere ricca ed essere stupida. Ricca perchè se non lo è io non la sposo, stupida perchè non lo fosse non acconsentirebbe mai [2] a sposare me.

* * *

— Andresti tu [3] in pallone ?

— Io si : in fin dei conti non si tratta mica [4] di andare... in automobile.

1. qu'il me faut. — 2. jamais. — 3. Irais-tu. — 4. il ne s'agit pas.

DEVOIRS CORRIGÉS

THÈME 18 [1].

La nostra biblioteca.

La nostra biblioteca è ricca di libri di scienza, di storia e di letteratura. Solamente bisogna saper scegliere le vostre letture; alla vostra età, ciò è cosa essenziale. Bisogna poi leggere senza troppa premura, poichè che cosa volete che rimanga e nella mente e nel cuore, d'una lettura fatta così per aria, e senza farvi riflessioni di sorta. E non crediate che un libro che avete letto una volta non vi possa più nulla insegnare. Questo libro è forse stato scritto da un uomo di genio, da una mente eletta, dopo anni di lavoro e di veglie. E come volete voi comprenderlo a prima vista, voi che non avete nè l'età, nè la scienza dell' uomo che l'ha scritto? Leggete, leggete più volte i libri che vi saranno piaciuti, e vedrete che in ogni lettura vi colpiranno mille particolari interessanti e piacevoli, che vi erano sfuggiti la prima volta.

THÈME 19 [1].

Il 30 Aprile 1827 il Dey, in un' accesso di collera, si lasciò trasportare fino a colpire il console di Francia col manico del suo scaccia-mosche. L'insultare o colpire il rappresentante di una nazione, equivale ad insultare o colpire la nazione stessa. La Francia offesa così doveva vendicarsi in una maniera clamorosa. Una magnifica flotta sbarcò un' esercito di trenta sette mila uomini a Sidi-Ferruch, ad occidente di Algeri. La città dei Dey fu presa a rovescio e attaccata per via di terra; il castello dell' Imperatore, che la difendeva, fu abbattuto, ed il 4 Luglio 1830, l'esercito francese faceva la sua entrata in Algeri.

1. Voir le texte dans le n° 16 (5 mai 1903), p. 616.

THÈME 20 [2].

« Mi manca ancor molto tempo per giungere alla città? » Domandava un giorno un viaggiatore ad un tal che passava. Questi crolla il capo — « Ebbene ! non mi rispondete? sorridete? Perchè? — Continuate e vedrete. » Senza ribatter parola il viaggiatore si rimette in marcia allungando il passo. « Date retta, disse allora il passante, se voi tenete sempre codesto passo, in un'ora siete alla città — Ma perchè solo ora me lo dite? — E come avrei potuto io dirvelo prima, senza vedere di che passo voi andavate? »

2. Voir le texte dans le n° 17 (20 mai 1903), p. 656.

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE ITALIENNE

I. — Actualités.

II. Nouvelles, historiettes, lectures, etc.

III. — Jeux de mots, mots pour rire, etc.

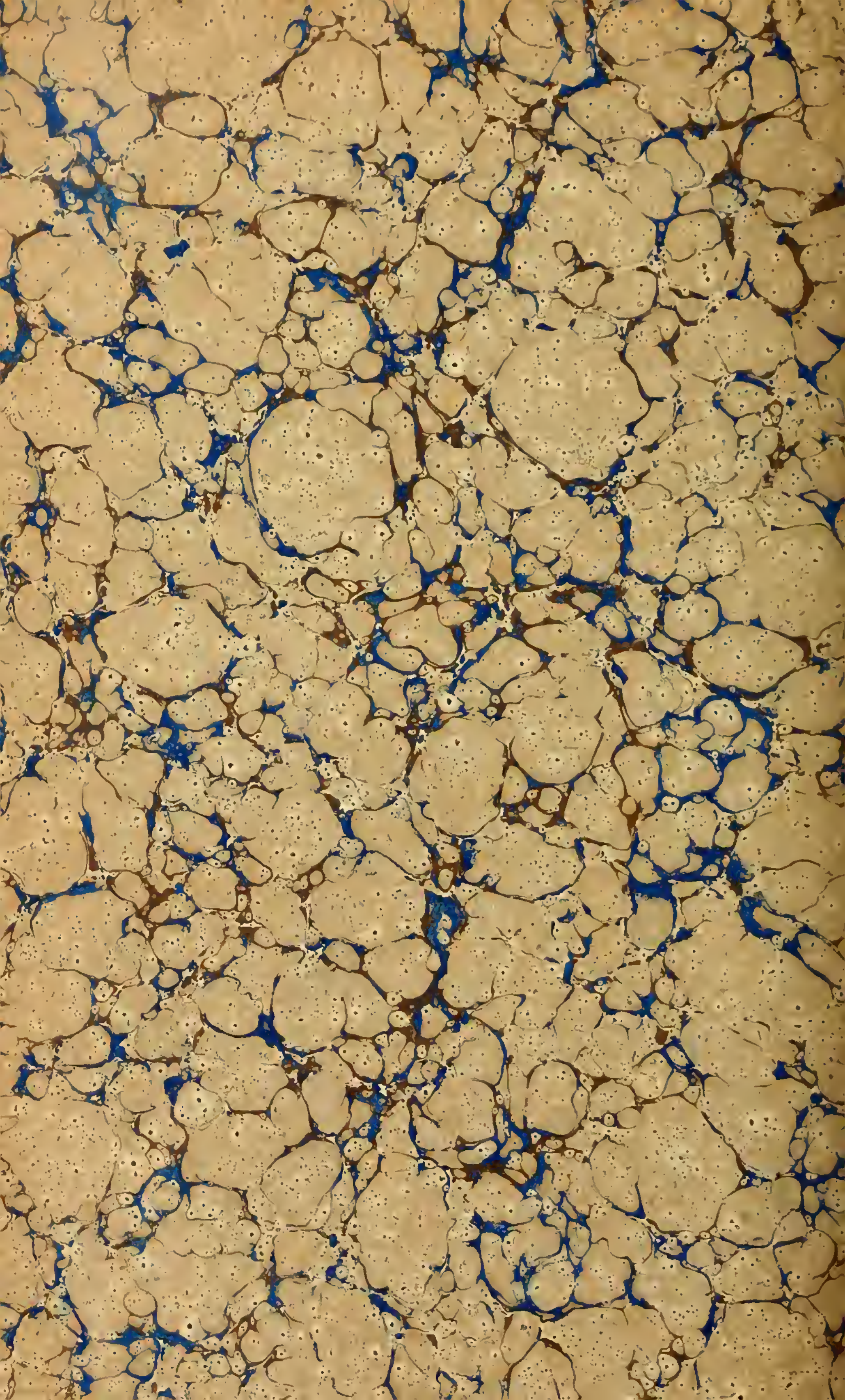
IV. — Devoirs corrigés.

	TEXTE	CORRIGÉ
Thème 10 . .	2e année.	page 7
— 11 . .	2e année.	— 16
— 12 . . .	page 8	— 48
— 13 . . .	— 28	— 64
— 14 . . .	— 40	— 80
— 15 . . .	— 48	— 80
— 16 . . .	— 96	— 144
— 17 . . .	— 112	— 144
— 18 . . .	— 120	— »
— 19 . . .	— 120	— »
— 20 . .	— 128	— »
Version 8 . . .	2e année.	— 7
— 9 . . .	2e année.	— 16
— 10 . . .	2e année.	— 16
— 11 . . .	— 20	— 64
— 12 . . .	— 72	— »

V. — Examens et Concours.

VI. — Illustrations.

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, Facdouel, directeur.




P
51
A1C4
année 3
Les Cinq langues
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

